1914 – 1919

LETTRES DE GODEFROY de MISCAULT

A SA FEMME

AVERTISSEMENTS.

Le texte présenté est constitué d'un mémoire écrit dans les années 1960 (9 pages) et de lettres envoyées par Godefroy de Miscault à sa femme Germaine. La période couverte commence le 24 juillet 1914 pour se terminer en juin 1919 (la dernière lettre datée est du 25 juin).

Nous avons rencontré, au moment de la transcription des lettres, un certain nombre de difficultés qu'il nous parait indispensable de citer pour expliquer les erreurs et les imperfections du texte.
Très souvent les lettres sont écrites sur le front dans des conditions souvent précaires (bombardements, interruptions au moment de la rédaction, fatigue extrême...) Ces difficultés peuvent générer un style haché, des oublis, des répétitions, et dans certains cas des incohérences.
Le manque de moyens (papier, ou encre), fait qu'assez souvent les lettres sont difficiles à lire car elles sont écrites au crayon, en très petits caractères, et éventuellement en surcharge (la page étant écrite une première fois du haut en bas de la page puis en travers).
Le déchiffrage des lettres est également problématique pendant deux périodes ou Godefroy de Miscault blessé, à la main en 1914, puis aux bras en 1915, est à l'hôpital ou en convalescence.
Pour toutes ces raisons, quand l'identification d'un mot devient trop difficile, nous maintenons des accords qui ne paraissent pas judicieux, mais qui peuvent s'avérer juste, si une autre interprétation, elle aussi possible, change le sens.

D'autres difficultés résultent du type même de cette correspondance. Godefroy de Miscault écrit à sa femme, ils se comprennent à « demi-mot », très souvent Godefroy fait allusion à des personnes, à des lieux, ou à des évènements qui ne nous sont pas connus. Cet inconvénient est partiellement compensé par des notes et remarques que Thérèse et Henri de Miscault ont insérés dans les lettres.
Dans le même ordre d'idée les allusions à des faits militaires, ou politiques, qu'il était très facile de lire dans les communiqués ou dans les journaux de l'époque, sont un peu oubliés aujourd'hui, pour les rendre intelligibles, dans la mesure du possible, nous les évoquons succinctement en les résumant dans le texte.
Toutes ces remarques, compléments, et interprétations, sont enregistrés en *italique* et sont encadrés par des parenthèses ( ), suivis éventuellement d'un *(?).* Les emplacements des mots illisibles sont également signalés. Aucune coupure n'a été effectuée.

Pour terminer il faut également signaler que la plus grande partie des lettres ne sont pas datées complètement, le bon archivage effectué par Thérèse et Henri de Miscault, qui s'appuie très certainement sur le classement effectué pendant la guerre par Germaine, supplée, en partie à cet inconvénient.
Nous avons apporté des modifications dans le classement, si la date est très imprécise, et dans les cas où le texte fait allusion à des événements manifestement décalés par rapport au contexte. Pour effectuer ces corrections nous avons tenu compte ; des faits évoqués, de l'affectation, du lieu de cantonnement ou du secteur postal, néanmoins des erreurs subsistent pratiquement impossibles à corriger, en particulier dans les années 1916, 1917.

Enfin pour faciliter la compréhension de l'ensemble nous ajoutons une chronologie des évènements, composée par Thérèse et Henri de Miscault, et une liste des principaux personnages cités, élaborée à partir d'informations transmises par René Lefeuvre.
Pour terminer nous nous excusons des inévitables erreurs générées à la saisie.

Jeanne et Richard Veuve.

GODEFROY de MISCAULT QUELQUES SOUVENIRS DE GUERRE DE 1914 1918

(*Cette amorce de « mémoires » écrite dans les années 60 par Godefroy de Miscault, nous est parvenue sous la forme d'un brouillon. Inachevée, elle apporte des précisions sur des faits qui ne sont pas toujours relatés dans les lettres (du fait de la censure). Pour le rendre plus lisible nous avons fusionné 2 textes en remettant les évènements dans l'ordre ou ils se sont passés*).

En septembre 1914 je me trouvais en congé de convalescence à Evian à la suite d'une scarlatine. La bataille de la Marne battait son plein ; je sentais mes forces revenues quand, le 12 septembre, la bataille se terminant par le repli des Allemands, je résolus de ne pas attendre la fin de mon congé, qui ne se terminait qu'au début d'octobre et me décidai à rejoindre immédiatement mon régiment, le 153e, que je croyais encore engagé à l'est de Nancy, sur le Grand Couronné. Je ne voulais pas retourner au dépôt, alors à Béziers ; étant en congé, je me considérais comme libre de mes mouvements. Je pris le train pour Nancy ; là j'appris que le 153e avait fait mouvement, un renseignement pris à la gare régulatrice d'Epinal m'indiqua que ce régiment avait été transporté au nord est de Paris. Je gagnai la gare régulatrice du Bourget ; grâce à la complaisance du commissaire de gare, je pris place, le 27 septembre à minuit, dans un train de ravitaillement, en partance sur Amiens.
A 5h le train me déposa en gare de Vilben-Bretonnaux (*cette ville est introuvable sur la carte. Nous pensons qu'en réalité la gare est à Villers-Bretonneux qui se trouve à une trentaine de Km de Chaulnes vers Amiens*) ; on entendait une violente canonnade dans l'est ; je pus profiter de l'offre d'un officier du Génie qui, avec sa section, était dirigé sur Chaulnes, pour y réparer la voie qu'on croyait encore libre.
Mais, après avoir roulé 2h aux tours de roue, et (*après*) de nombreuses alertes, nous fûmes définitivement bloqués dans la gare de Rosières-en- Santerre, aux abords de laquelle la bataille faisait rage. Des troupes du 13e corps montaient en ligne d'un pas alerte ; du front refluaient de nombreux blessés, des obus éclataient au dessus de la gare. Un officier d'état-major m'indiqua que le 20e corps, auquel appartenait le 153e, devait se trouver à quelques kilomètres au sud. Je résolus de gagner cette direction. La Providence me fit rencontrer un paysan conduisant une charrette vide, moyennant 20 francs, il consentit à me charger et à m'emmener vers le sud dans la direction de Roye.
Ce trajet en arrière du front de bataille ne manquait pas d'intérêt ; c'était pour moi, qui venait de l'arrière un spectacle tout nouveau ; aux abords de la route, je croisais des groupes de cavaliers, abrités derrière chaque obstacle, talus, boqueteaux, etc, (*et*) des troupes d'infanterie en tirailleurs, dans les fossés de la route.
Au bout de quelques kilomètres nous nous trouvâmes sous les obus, et mon charretier ne consentit plus à avancer plus loin. Je continuai donc à pied, j'étais assez en peine, seul, debout sous un soleil ardent dans la plaine Picarde, mais la Providence veillait sur moi, et au moment où je me demandais si j'arriverais jamais au but, de derrière une meule de paille, à une centaine de mètres de la route que je suivais, je vis surgir un groupe de fantassins accourant vers moi. C'était, oh ! surprise les gars de la s.h.r. du 153e dont, comme adjoint au colonel, j'avais le commandement à Toul ; ils avaient reconnu leur chef.
Bien surpris de cette heureuse rencontre, je demandais au sergent-major Conter de m'indiquer le PC de la brigade (Général de Lobit que j'avais connu capitaine à St-Cyr). Je me dirigeais sur Parvillers (Parvillers-le-Quesnoy) où se trouvait le PC, mais je n'y trouvais personne, mais l'on m'indiqua que le 153e était en pleine bataille à la Chavatte, dont les boches avaient été chassés la nuit précédente.
Sans plus tarder je me dirigeais sur ce village, distant de 3 km, un mouvement de terrain me le masquait. Je gravis cette petite crête ; arrivé au sommet j'aperçus la lisière du village à 200 m à l'est. La crête que je traversais semblait occupée par une ligne de 50 tirailleurs en position de tir, mais ils étaient tous morts, fauchés probablement par l'ennemi qui avait occupé le village.
Le cycliste Deblis arrivait derrière moi apportant au 153e un ordre d'attaque, il m'indiqua le chemin à suivre pour atteindre la Chavatte sans trop de risques.
Le long de la lisière ouest de la Chavatte le commandant Notel, qui venait de remplacer le colonel blessé, se trouvait, avec sa liaison, au milieu des tirailleurs du 153e abrités derrière les murs ; il y avait là de nombreux cadavres allemands, des blessés, des prisonniers qui

attendaient la nuit pour gagner les lisières.
« Vous tombez bien, (me dit le commandant Notel, que j'avais eu comme chef de bataillon à Toul en 1912) mon adjoint vient d'être blessé, vous allez le remplacer, et tout de suite communiquer au 1e et 2e bataillon cet ordre que je viens de recevoir : A 18 heures le 153e attaquera sur Fransart ». Le premier bataillon était au nord de la Chavatte, le deuxième au sud. Je me portais d'abord au 1e bataillon ; dans un chemin creux, à la sortie du village, je tombais sur le capitaine Bonnabelle que j'avais eu comme lieutenant à Pont-à-Mousson ; il commandait maintenant la compagnie de mitrailleuses. Jeune officier très allant, intéressant, sympathique, je l'aimais bien, j'avais assisté à son mariage avec Melle Bertinet, au mois de juin précédent.
« Je continue ma mission, lui dis-je, puis (*quand*) je reviendrai, ce sera l'heure du dîner, vous me ferez plaisir en profitant des provisions que j'ai rapportées de Nancy, où j'étais hier encore ».
Je le quittai, traversai le village et, après avoir donné au commandant du 2e bataillon les instructions qui le concernaient, je revins trouver Bonnabelle, et nous partageâmes gaiement les quelques morceaux que contenait mon rucksac.
La nuit tombait, l'heure H sonnait, et le village de Fransart, notre objectif, à 500 m devant nous était illuminé par les éclatements d'obus de 75 qui l'arrosaient comme grêle ; puis les mitrailleuses de Bonnabelle ouvrirent le feu à leur tour, et ce ne fût pas long, en quelques minutes l'artillerie allemande nous pris sous son feu ; des obus passaient au-dessus de nous, brisant les branches des peupliers qui bordaient le chemin, puis d'autres éclatèrent devant nous. « Le prochain sera pour nous » dis-je à Bonnabelle, à l'instant même je reçus un choc formidable qui me projeta au loin, j'entendis encore à mes côtés le dernier soupir de Bonnabelle, et je n'oublierai jamais ce corps sans tête qui gisait à mes côtés. L'obus avait éclaté sur lui, et j'étais couvert de son sang et de sa cervelle. A proximité le commandant Notel qui avait installé son PC derrière une meule de paille était aussi blessé.
Le cycliste Deblis me ramassa, me hissa sur une charrette et m'emmena à l'ambulance à Parvillers. Là je fus accueilli par l'excellent abbé Bachelier qui, courant au plus pressant, me donna l'extrême onction, et eut la gentillesse d'envoyer un télégramme à Germaine.
Le lendemain, j'étais évacué sur St-Germain à l'hôpital bénévole de Mme Tuffier, femme du chirurgien.
Plus tard, en 1924, me trouvant à Paris, je fus accosté par un agent de police au moment où me rendant 57 rue Violet, je traversais la place des Invalides, « Mais n'êtes-vous pas le Capitaine de Miscault que j'ai ramassé blessé près de la Chavatte, et que j'ai conduit à l'ambulance le 29 septembre 1914 ? » me demanda-t-il. A 10 ans d'intervalle nos trajectoires se recoupaient.
Après de longues semaines passées à l'hôpital, et en convalescence à Nancy, je rejoignis le dépôt du 153e à Béziers, où je pris le commandement d'une compagnie.
Au début d'avril 1915 cette compagnie fut incorporée au 416e de récente formation, et dirigée sur le front de Champagne, puis sur la Somme. Nous occupâmes un secteur à Frise, puis je fus appelé au début de mai au commandement du 2e bataillon du 226e en Artois.

Fin avril 1915, j'occupais avec ma compagnie du 416 le village de Frise sur la Somme (*à 10 km à l'ouest de Péronne*), au contact immédiat des Allemands dont les tranchées bordaient à 200 M de nous le bois de Mérancourt et le village de Curly (*ces noms sont inconnus nous proposons Maricourt et Curlu qui sont très voisins au nord de Frise)* j'avais mon PC dans une ferme, au milieu du village, dont les hautes murailles nous cachaient aux vues de l'ennemi. Chaque jour je réunissais la compagnie, sauf les sections qui se trouvaient aux tranchées, pour lui dire le rapport et prendre contact avec les hommes. Lors d'une de ces réunions, une après-midi, mon sergent major, à mes côtés, au milieu du carré que formait la compagnie, lisait des instructions, lorsque subitement il s'effondra. Je crus d'abord qu'il venait d'être atteint d'insolation ; en ouvrant sa capote pour lui donner de l'air, j'aperçus dans son dos entre les deux épaules, un trou minuscule sanguinolent. Une balle lui avait traversé les poumons, il était mort sans phrases. C'était une balle de mitrailleuse provenant des tirs indirects dont les Boches arrosaient le village. A partir de ce jour je supprimai naturellement tout rassemblement, et tout mouvement de groupes dans l'intérieur de Frise. Ce pauvre sergent major, un parisien, fut le 1e tué à l'ennemi de la 5e du 416. Son corps fut ramené à Capuy (*Cappy*), à 4km en arrière. La

pauvre veuve put venir à son enterrement et fut admirable de courage et de résignation patriotique.
Le lendemain du jour où nous entrions en ligne dans les tranchées de Frise, nous reçûmes deux mortiers qu'on utilisait pour la 1e fois. Ils lançaient des bombes de 20 kilos chargées de mélinite et produisaient de sérieux dégâts. Avec le capitaine Ourset commandent la 2e compagnie, qui était en ligne avec moi, nous décidâmes de lancer quelques bombes à la lisière du bois de Mérancourt (*Maricourt* ?), où l'on entendait travailler les Boches, on voyait même de temps à autre des madriers dépassant le haut de la tranchée. Nous venions d'envoyer trois bombes quand le capitaine s'affaissa ; il venait de recevoir une balle dans les reins, et mourut en quelques minutes.

Au cours du mois de juin 1915, étant en ligne sur les pentes de Notre-Dame de Lorette, j'avais fait placer un canon de 37 en un point où l'on apercevait très bien les tranchées boches autour de Souchez. J'avais pris comme objectif un carrefour de boyaux où régnait une certaine activité et faisais lancer sur ce point quelques obus. Quand un peu plus tard nous saisîmes dans un PC boche quelques documents, l'un d'eux attira mon attention, c'étaient quelques observations du commandant du secteur (*qui indiquait*) « on devrait prendre des dispositions pour mieux dissimuler nos latrines, chaque jour un certain nombre d'hommes sont atteints sur ces lieux ».

Le 33e corps, sous les ordres du Général Pétain, s'était couvert de gloire dans les attaques au N.E. d'Arras. La bataille faisait encore rage. Le bois de Carency, bois tout verdoyant sous le soleil de mai, à peine y étions-nous installés sous les abris à peine ébauchés que le bombardement d'obus de tous calibres se déclencha et dura sans arrêt pendant les 4 jours que nous passâmes dans ce charmant séjour, à une cadence de 4 (coups) par minute ; c'était énervant. Quand nous le quittâmes, relevés par un bataillon de chasseurs, il ne restait plus un arbre debout, et nous eûmes la plus grande peine à nous tirer de ces abatis qui obstruaient le terrain. Mon bataillon avait, hélas, subi de lourdes pertes, mais je me demande par quel miracle les ¾ des hommes ont pu s'en tirer.
En tête à tête avec le chef de bataillon de chasseurs, en attendant que la relève soit terminée, je fus frappé de sa nervosité ; je crois que le malheureux s'aperçut de mon étonnement, il s'excusa « voilà 10 mois que j'ai tout supporté de cette guerre, mais je n'en puis plus, je suis à bout de nerfs ». Rentré au cantonnement j'appris dans l'après midi que ce pauvre commandant avait été tué par un obus quelques minutes après mon départ.
Et les semaines s'écoulèrent dans ce secteur agité, puis ce fut l'attaque de la crête Viny à partir du 25 septembre. Le 29, mon bataillon fut chargé de l'attaque de la cote 140 qui dominait à l'ouest Souchez, et à l'est la plaine de Lens. A midi mon bataillon partit bravement à l'assaut ; mais nous tombâmes sous un feu violent de mitrailleuses qui faucha littéralement la 1e vague que j'entraînais ; c'était un beau spectacle que cette ligne de baïonnettes qui s'avançait sous les balles et les obus. Toute ma liaison et moi-même fûmes blessés ; je pus transmettre mon commandement au capitaine Missoffe. Nous occupâmes la tranchée allemande, mais j'avais perdu la moitié de mes hommes.
Le soir à l'ambulance, quand je sortis des vapeurs de chloroforme, je reconnus le lieutenant Quérin de mon bataillon qui venant d'être amputé du bras droit et qui occupait le lit voisin du mien ; il me dit « vous avez vu le lièvre, mon commandant, c'est le caporal X qui l'a pris ; ils doivent le manger maintenant à son escouade ». Oui, j'avais vu ce lièvre qui pendant des semaines a vécu en paix dans le no man's land et qui fut salué à son départ par les cris joyeux de nos soldats qui couraient à la mort.
Nouvel et long intermède à l'hôpital de Mme Tuffier, puis en convalescence à Eclaron, au dépôt à Mâcon, puis, à la demande du brave colonel Betbéder, je lui fus affecté comme adjoint au centre d'instruction d'Eclaron. En avril je fus nommé commandant au centre d'instruction de l'armée Humbert dans l'Oise, (avec son) P.C. à Mouy ; période de quelques mois très intéressante, dans ce joli coin de l'Ile de France ; je voyais beaucoup de fantassins qui venaient du front expérimenter les armes nouvelles. Le Général Humbert, et son état major, venaient souvent assister à nos exercices. Il me manifestait la plus grande bienveillance, et je garde de ce grand chef un souvenir ému. Puis en février 1917, je fus appelé au commandement d'un bataillon du 174e, (*dirigé par le*) lieutenant-colonel Dubroca.

C'est avec ce bataillon que je pris part aux combats au nord de Reims. Je fis la connaissance du sergent Feltin, sergent infirmier au régiment, qui est actuellement Cardinal Archevêque de Paris. Le jour de la fête de Jeanne d'Arc, au repos à Tinqueux, j'invitai le Cardinal Luçon, qui nous dit la messe, à déjeuner à notre popote, il conquit tous mes officiers par sa simplicité et sa bienveillance.

Nous arrivions en Lorraine ; j'avais rejoins le 174e à Benney, puis, le 15 avril, la 67e division commandée par le Général Schmidt, dont faisait partie notre régiment, fut transportée par chemin de fer à Joulgogne (*Jaulgonne* ?) près de Château-Thierry ; (*de là*) mon régiment fut dirigé au nord de Fismes et entra en ligne à l'est de la ferme du Godat, entre le fort de Brimont et Berry-au- Bac. Le bataillon que je relevais venait aussi de Lorraine. Pendant les quelques heures que je passais avec le commandant que je relevais, en attendant l'arrivée de mon bataillon, que j'avais précédé, nous gibernions tous les deux, le commandant me dit : « nous arrivons de Lorraine, je viens d'y faire un bien agréable séjour dans une propriété aux environs de Champenoux, près de Laneuvelotte, je ne sais quel est le bourgeois jouisseur qui l'a aménagée, mais elle est bien jolie et confortable », (j*e lui répondis*) « Eh bien mon cher camarade, c'est moi ce bourgeois que vous sembler bien envier ».

Le mois de mai, dans ce secteur, fut bien agité, nous y subîmes beaucoup de pertes sans grands résultats. Puis ce fut l'échec de l'offensive Nivelle, la crise de démoralisation de l'armée, qui heureusement n'affecta pas le 174e, dont le moral resta satisfaisant, mais qui eut pour nous comme conséquence de nous maintenir plusieurs semaines sans relève dans ce mauvais secteur. Nous le quittâmes pour aller dans le nord de Reims, à Courcy.

Un jour, je reçus l'ordre d'effectuer un coup de main au sud de Brimont qui me semblait fort occupé, bien garni de barbelés, soutenu par la très puissante artillerie de Brimont. Je ne voyais pas bien ce que cela pouvait rapporter en dehors de très fortes pertes, certaines. J'allais trouver à Reims le Général Lavigne-Delville, commandant l'I.D., après avoir obtenu la permission du colonel Dubroca, qui me laissait la responsabilité de cette démarche.
J'exposai au général les difficultés de l'opération, le résultat douteux, et la certitude d'une forte réaction de l'ennemi qui nous causerait des pertes bien inutiles, puis je terminai en disant : « Si l'ordre d'attaque est maintenu, je partirai en tête de la troupe ; pensez-vous que cela vaille la vie d'un chef de bataillon ? » Le Général donna le contre-ordre. Mais quelques jours plus tard, on m'enleva mon bataillon, et je fus nommé adjoint au colonel commandant le centre d'instruction divisionnaire. Je restai à ce poste jusqu'au mois de février 1918, et alors, cédant à mes instances, et je crois aussi, grâce à l'appui du Général de Boissoudy, je fus nommé adjoint au colonel commandant le 174e.

Le régiment tenait alors, entre Gérardmer et Colmar, le secteur du Bonhomme. La compagnie de 1e ligne occupait la tête des Faulx, à 1250 m d'altitude.

Le colonel Dubroca, sur le point de partir en permission, me passa le commandement. La veille de son départ, à la popote, la conversation tomba sur la durée de la guerre. Le colonel soutint mordicus, et paria 2 bouteilles de champagne que la guerre se terminerait fin mars. Il s'appelait Joseph Dubroca. Le 18 il rentrait de permission, « eh, bien mon colonel lui di-je en nous mettant à table, je crois que vous avez perdu votre pari, il en convint, et puisque nous sommes à la veille de la saint Joseph, buvons ce champagne ; à la guerre on n'est pas sûr du lendemain ». Il ne croyait pas si bien dire, et il ne savait pas qu'il avait gagné son pari et que la guerre était finie, pour lui, avant la fin mars.
Le lendemain, au lever du jour, il partait en reconnaissance à la tête des Fanly. A 9 h du col du Bonhomme, je recevais ce coup de téléphone : « Le colonel est ici au plus mal, il demande qu'on lui envoie le sergent Feltin », aussitôt j'alertais le sergent Feltin et le médecin. A midi après s'être confessé, ce brave colonel expirait.
Quelques jours plus tard, nous arrivait son successeur, le lieutenant-colonel...., que je ne nomme pas pour en parler plus librement. Très brillant, et très jeune officier, mais très

froussard.
Fin avril, nous vînmes en repos à Granges, mais ce repos fut de courte durée ; depuis fin mars, les Allemands avaient lancé l'offensive de paix et, en cette fin de mai, après avoir enfoncé les lignes du chemin des Dames, ils menaçaient Paris comme en 1914.

Notre régiment fut transporté en chemin de fer à Jalons-les-Vignes, près de Châlons, le 30 mai, puis en auto au sud de Dormans. Le 2 juin nouveau transport en camion à l'ouest de la Ferté-sous-Jouarre. Nous passons la Marne à Ussy (*Ussy-sur-Marne*), en aval de le Ferté-sous-Jouarre, puis la nuit tombée, nous nous tenons en éveil, en formationde combat, couchés à même le sol, c'était le 2 juin, et la nuit était tiède, l'horizon était éclairé des lueurs de l'artillerie et des éclatements d'obus. Les avions qui déjà à cette époque, bombardaient les arrières, passaient au dessus de nous.

Au lever du jour, le régiment se porta vers le nord jusqu'à Marigny-en-Orxoy ; notre 1e ligne vint border le ruisseau du Clignon sur la rive gauche ; les Boches occupaient la rive droite. Les Américains, à notre droite tenaient le bois Bellan (*bois Belleau* ?) dont ils avaient chassé les Allemands les jours précédents, après de durs combats.

Quand, dans la matinée du 3 juin 1918, le régiment atteignit Marigny-en-Orxoy, je me portais avec les éclaireurs jusqu'aux lisières du village de Bussiares, sur la rive gauche du Clignon. J'avais mon revolver à la main ; de la dernière maison du village surgirent 2 boches, ils disparurent si rapidement derrière la pente que je n'eus pas le temps de presser la gâchette ; l'image des 2 sacs poilus de ces 2 boches m'est bien restée dans la mémoire.

Nous restâmes des semaines sans histoire dans ce secteur ; au bout de ce temps, notre position était devenue très solide et nous attendions le choc inévitable en toute confiance ; je connaissais parfaitement le terrain que j'avais parcouru en tous sens ; les Américains avec qui j'avais des rapports journaliers m'étaient devenus très familiers.

Le 15 juillet, les Allemands attaquèrent les 4e et 5e armée sur le front de Champagne, la montagne de Reims et la Marne de Dormans ; l'ennemi est arrêté sur l'ensemble du front, sauf sur la Marne qu'il réussit à passer entre Château-Thierry et Dormans ; il s'avance de 5 km au sud de la rivière. Le 18 juillet les Français passent à la contre-attaque, de la forêt de Villers-Cotterêts à la Marne.

Le 174e attaque le long du Clignon en liaison avec les Américains qui débouchent du bois Bellot (*bois Belleau* ?). Après un premier succès à Bussières (*Bussiares*), on se heurte à une farouche résistance au château de Monthiers, mais le 20 au matin, l'ennemi cède sur toute la ligne. Le régiment le poursuit, mais nous sommes arrêtés derrière la voie ferrée de Château- Thierry à Oulchy (*actuellement 2 villages existent dans la région Oulchy-le- Château et Oulchy- la-ville*), toute perspective pour déboucher de cette ligne est arrêtée par des feux violents qui partent de la ferme de la Goutière.
Après l'enlèvement du château de Monthiers, je m'étais porté en tête des éclaireurs ; le général Cot qui commandait l'I.D. m'y rejoignit et décida qu'il fallait pousser vigoureusement en avant. Mon colonel qui se tenait en arrière, m'envoyait estafette sur estafette m'enjoignant de m'arrêter. Comme nous étions sous un feu d'artillerie assez vif, je supposais chaque fois que l'estafette avait été tuée, ne tenant aucun compte des injonctions du colonel, dont je connaissais le manque de caractère. Nous avançâmes de 10 km en ordre parfait. J'étais vivement impressionné, chaque fois que je regardais en arrière, par le spectacle (*du régiment*) avançant en ordre parfait au milieu des blés sans se laisser ébranler par les obus qui tombaient assez drus. Arrivés à la ligne de chemin de fer Château-Thierry Oulchy ; nous dûmes tout de même nous arrêter.
Dans le P.C. boche du château de Monthiers, j'avais trouvé une carte boche au 1/10.000 sur laquelle était tracée une ligne bleue. C'était la ligne sur laquelle les Allemands devaient s'arrêter ; elle suivait la ligne de chemin de fer que nous venions d'atteindre.

Le 21 au lever du jour, je pars en reconnaissance avec mon ordonnance Fercquel pour m'assurer de ce qu'il y a dans cette ferme ; j'y arrive sans difficultés, l'ennemi l'avait évacuée pendant la nuit. Le communiqué relata que les Américains avaient enlevé la ferme à la baïonnette ; quoi qu'il en soit, la division poursuivit son avance victorieuse, 10 km plus loin jusqu'à Beuvardes, où elle se heurta de nouveau à une vive résistance. C'est là que mon colonel voulut reporter son P.C. en arrière, « vous avez le droit de porter votre P.C. en avant, mais pas en arrière », lui dis-je.
Je le laissai dans son trou et, avec le capitaine Rudondy, nous nous portâmes en avant ; la pente boisée où nous nous arrêtâmes était sous un feu violent d'artillerie et, au milieu des éclatements d'obus, nous n'avions pour abri qu'un tas de fagots, « mon cher Rudondy, lui dis-je, cela me rappelle la Chavatte, nous n'avons plus qu'à faire notre acte de contrition » ; « vous êtes gai », dit Rudondy. Sur cette position, nous fûmes relevés après être restés 2 mois en ligne et avoir subi beaucoup de pertes ; nous gagnâmes un cantonnement de repos à Vendrest. C'est là que je fus nommé lieutenant-Colonel à titre temporaire, et je pris le commandement du régiment. Mon colonel, que je relevais, me demanda : « Vous ne me méprisez pas trop ? », « je ne vous méprise pas, je vous plains ».

Après quelques jours de repos, nous fûmes affectés à la 4e armée, sous les ordres du général Gouraud, sur le front de Champagne. Nous occupions, au nord de Suippes, les abords de la ferme Navarin. Le 15 août le général ;pour remercier son armée de la victoire du 15 juillet, offrit, à tous les chefs de corps de l'armée, un banquet à son Q.G. de Châlons-sur-Marne. Il trinqua avec chacun de nous. Il se rappela avoir été mon caporal à St-Cyr, 30 ans auparavant, et fut des plus gentils.

Mon P.C. était installé à 3 km au nord de Suippes, sur les pentes faisant face à la butte de Souain que les Boches occupaient. Forcément, toutes allées et venues autour du P.C. étaient vues de l'ennemi. Un matin, nous fûmes soumis à un violent bombardement d'obus à gaz qui causa la mort de notre fidèle chien de guerre, asphyxié par les gaz ; les tranchées furent nivelées. Il fallut nous installer ailleurs.

Mon régiment me donnait les plus grandes satisfactions : les hommes étaient pleins d'allant, la plus grande camaraderie régnait entre les officiers et leur troupe. Les pertes que nous avions subies en juin et juillet avaient été comblées, j'avais reçu entre autre un jeune chef de bataillon de 24 ans, le commandant Frénot, maintenant général, dont je ne tardai pas à apprécier la valeur.
Nous exécutâmes quelques coups de main heureux, notamment l'enlèvement du bois Guillaume où nous prîmes un abondant matériel, une vingtaine de mitrailleuses, et 15 prisonniers, ce qui valut à la compagnie Gindre qui l'avait exécuté plusieurs croix de guerre.

Au début de septembre 1918, avant l'offensive qui (*devait*) s'achever (*par*) la victoire, nous avions reçu l'ordre d'effectuer quelques coups de main pour faire des prisonniers, afin d'identifier les unités ennemies qui se trouvaient en face de nous. A la veille de partir en permission, j'avais préparé un de ces coups de main sur un saillant des tranchées boches. Ce coup de main devait s'exécuter la nuit qui suivait mon départ. Comme il savait que j'étais très intéressé à connaître le résultat de cette petite opération, le capitaine Rudondy, mon adjoint, m'envoya ce court télégramme : « pris trois cochons » (traduction : nous avons trois prisonniers).
Quelques jours auparavant, en étudiant les photos aériennes du secteur, je remarquai un boyau partant de la tranchée boche s'avançant d'une centaine de mètres dans le no man's land. Je convoquai le caporal qui devait commander une patrouille ce soir là. Sur la photo je lui montrai l'itinéraire à suivre en avançant jusqu'à 50 m de la tranchée boche, puis (*comment*) il devait se rabattre jusqu'au boyau en revenant vers nos lignes, (*au moment de l'exécution*) il y avait deux sentinelles qui surprises par derrière, se rendirent sans résistance. Le caporal eut la croix de guerre.
Encore dans le même secteur où nous avions pris la place d'une unité américaine. A la tombée de le nuit, un soldat allemand (*se présenta et dit*) (c'était un Lorrain de Cheminot, en Alsace-

Lorraine, près de Pont-à-Mousson), « voilà plusieurs jours que je veux lâcher les Boches, mais jusqu'à hier je n'entendais parler qu'anglais, et je me méfiais des Américains. Ce soir j'ai entendu parler français, alors j'arrive ».

Au début de septembre, je partis en permission de 8 jours. Dans la division un seul colonel pouvait être absent. J'étais à Eclaron depuis 2 jours quand je reçus de mon camarade Charlet, qui commandait le 170e, la lettre suivante : « tu serais bien gentil si tu pouvais raccourcir ta perm pour que je puisse partir à mon tour. J'éprouve un désir inexprimable de revoir ma famille avant les premières attaques », deux jours plus tard, pour satisfaire à ce désir, je rejoignis le front.

Le 26 septembre l'armée attaqua la butte de Souain, s'en empara ; le jour suivant l'attaque se poursuivit, victorieuse. Au cours de cette attaque le colonel Charlet fut tué par un obus ; je me félicitai grandement de lui avoir laissé l'occasion de revoir sa famille.

Au cours de ces attaques le régiment remporta un brillant succès, qui lui valut une citation à l'ordre de l'armée et l'octroi de la fourragère. Sur la deuxième position, qui s'étendait au sud de Somme-Py, les Boches étaient fortement retranchés, en particulier dans une redoute dont les chars n'avaient pu venir à bout. Le général de division mit 2 groupes de 105 à ma disposition et me donna l'ordre d'enlever cet obstacle. C'est le bataillon Frénot qui était en ligne. Je lui dis : « A 17 heures l'armée avec ses 24 pièces exécutera un bombardement de 20 minutes ; à 17 heures 20 vous partirez à l'attaque, après vous être emparé du fort ; vous vous porterez aussi loin que possible sans vous préoccuper de vos flancs que je fais garder par les deux autres bataillons ». Le succès fut complet, les pertes presque nulles ; le bataillon fit 250 prisonniers, prit une vingtaine de canons et s'avança de 3 km, arrêté par la nuit qui tombait. J'obtins la légion d'honneur pour le commandant Frénot.
Au cours de la nuit, je portai mon P.C. à 3 km en avant.

Le lendemain, le 2e bataillon dépassait le bataillon Frénot, (*et*) s'installa 1 km en avant de lui, bordant un chemin de fer de campagne qui reliait la position allemande à la région de Reims. Au cours de la nuit, un train amenant des renforts vint déposer dans nos lignes un détachement d'une centaine d'hommes qui fut fait prisonnier.

Lors de notre attaque du 26 septembre 1918, sur la butte de Souain, après avoir progressé assez rapidement jusque vers 12 h, nous fûmes stoppés par de violents feux de minenf, et de mitrailleuses qui nous clouèrent au sol. Accompagné de mon fidèle Ferquel, je gagnai la 1e ligne où je trouvais un certain désarroi. Le capitaine Martin commandant la 1e compagnie de mitrailleuses venait d'être tué d'une balle dans la tête, un minenf avait écrasé 20 hommes dans un arbre. Le commandant Fenoul du 1e bataillon était blessé. Je prescris au capitaine xxx qui le remplaçait de cesser d'attaque de front et de tenter 2 attaques simultanées de chacune de ses 2 ailes. Rentré à mon P.C., j'y reçus un coup de téléphone qui m'annonçait que le mouvement avait réussi et atteint les pentes nord de la butte de Souain ; (résultat) un certain nombre de mitrailleuses, 1 centaine de prisonniers.

Relevés par une division américaine, nous appuyâmes vers l'est, en face de la ferme Médéah et d'Orfeuil, et le 2 octobre, nous partîmes de nouveau à l'attaque. Le 2e bataillon (commandant Chapuis) enleva les bois le long de la vallée d'Aure. Le commandant Chapuis fut grièvement blessé et remplacé par le capitaine Le Rasle. Le 3e bataillon attaqua la ferme Médéah et s'empara d'une batterie de 4 pièces.

Puis nous fûmes relevés et passâmes 4 jours au repos au nord de Vitry-le-François.

Fin octobre la division quitte la 4e armée et passe à la 5e, au nord de Reims.

En octobre 1918 nous traversions Reims en ruines et atteignîmes les bords de l'Aisne à Guignicourt, où un pont de bateaux permettait de franchir la rivière, car les ponts du chemin de

fer et de la route étaient coupés. Nous nous installâmes au bivouac en dessous des ruines du château qui domine la rivière, que nous traversâmes pour venir nous installer à Neuchâtel (*Neufchâtel-sur-Aisne* ?). Deux jours entiers nous poursuivions notre route vers le nord et atteignîmes Le Thour. Les Allemands occupaient, en face de nous, Hanogne, Ramogne et Sérancourt (*Hannogne-St-Remy, Banogne-Recouvrance et Seraincourt* ?) ; la lutte fut assez dure pendant 3 jours. Le 1e octobre nous subîmes un bombardement sévère. L'artillerie divisionnaire perdit un grand nombre de chevaux tués par les obus à l'abreuvoir de la petite rivière. Le 4, nous emportâmes les villages d'Hanogne et de Ramogne et poussâmes rapidement jusqu'au-delà de Château-Porcien ; nous y entrâmes deux heures après le départ des Boches. Les habitants nous recevaient avec enthousiasme. Le lendemain je montais en selle, sur une selle couverte de fleurs. Nous avançâmes sans difficultés, sauf quelques rares obus, jusqu'à Signy-l'Abbaye. Là nous fûmes relevés, et nous devions être transportés en Lorraine à l'armée Mangin qui, forte de 15 divisions, devait, après avoir enlevé Sarrebruck, pousser jusqu'au Rhin. Et l'on nous dirigeait sur Châlons pour nous y embarquer en chemin de fer ; mais comme nous atteignions les bords de l'Aisne, nous apprîmes que l'armistice était signée.

Nous cantonnâmes au sud de Reims sur les pentes couvertes de vignes de la Montagne. C'est là que le 174e et son drapeau reçurent la fourragère.

Comme couronnement de cette fin de campagne, je fus nommé officier de la légion d'honneur.

Le 6 juillet 1919, à Sarreguemines, le président Poincaré me décorera. Le 174e avait été dissout le 15 juin à Wiesbaden et j'avais alors pris le commandement du 153e, où je retrouvai quelques rares officiers que j'avais connus, la plupart ancien sous-officiers d'avant 1914 ; le 14 juillet 1919, à la tête d'une section j'accompagnais notre drapeau du 174e au défilé de la victoire. Je pris part à cette inoubliable manifestation.

La descente des vainqueurs, de l'Etoile à la Concorde, aux acclamations d'une foule enthousiaste, est un spectacle unique dans notre histoire. Le 11 novembre 1918, il ne me restait qu'à rendre grâce à la Providence de m'avoir permis de sortir sain et sauf de cette longue guerre de 52 mois, et grâce à sa protection, je retrouvais mon foyer au complet, ma femme et nos 10 enfants, le 11e ne devait arriver que le 4 mai à Sarreguemines.

Germaine de son côté avait une belle page de guerre, grâce à sa vaillance, elle avait mené sa couvée sans qu'elle pâtisse des privations qu'elle s'était ingéniée à leur éviter ; elle s'acquitta à Sarreguemines de ses fonctions de femme du colonel avec la plus grande maîtrise. Elle était réellement la mère du régiment.
Les officiers et sous-officiers ont gardé d'elle un reconnaissant souvenir, qui reste encore vivant 40 ans après.

G. de Miscault.

CHRONOLOGIE DES EVENEMENTS

(*Nous reprenons, en le complétant le texte écrit par Thérèse et Henri de Miscault qui accompagne dans les archives les originaux des lettres. Henri de Miscault est le quatrième fils de Godefroy, Quiqui dans les lettres*).

- 1914 -

- A la déclaration de la guerre, la famille est au Tremblois pour les vacances. Le front n'étant qu'à 8 km, on décide de se replier à Nancy ; l'hôtel familial de la rue d'Alliance ne pouvant recevoir que provisoirement la famille déjà nombreuse, on trouve un abri 17 place de la Carrière.
- Le danger des bombardements incite à fuir Nancy pour le château des cousins Lambel à Fléville (avril 15).

- A cercueil (aujourd'hui Cerville) le 3 août, Godefroy tombe malade et doit être hospitalisé à Sainte Anne de Nancy (Maréville) pour une scarlatine grave avec délire. Sa convalescence se passe à Evian.
- Blessé le 29 septembre dès son retour au front, il est évacué sur l'hôpital de St Germain-en-Laye, où il reste jusqu'en janvier 1915.

- 1915 -

- Après six mois en séjour à Fléville, la famille trouve une villa à louer à St Max. La guerre étant de nouveau menaçante en Lorraine, elle accepte l'hospitalité des Boissoudy à Eclaron (Haute Marne), où une petite maison appartenant aux Hédouville pourra être disponible pour les Miscault, La famille y résidera jusqu'en 1918.

- Godefroy au camp de Mailly (en Champagne) du 10 au 19 avril, est ensuite affecté au 416^{e} Régiment d'infanterie à Frise (dans la Somme), et début mai au 226^{e} RI en Artois. A la suite de ses actions sur le front il est décoré chevalier de la légion d'honneur en mai.
- En permission à Fléville début septembre, après son retour au front, il est blessé pour la deuxième fois, aux deux bras, à Souchez près de Lens, le 29 septembre, et est de nouveau évacué sur St Germain-en-Laye.

- 1916 -

A la sortie de l'hôpital Godefroy est envoyé à Mâcon pour une « cure » du début mars au 30 avril.
Fin avril il est nommé au commandement du CID (centre d'instruction divisionnaire) de Mouy dans l'Oise.
Sur le front en Champagne, du 15 mai jusqu'au 6 juillet, il retourne au CID de Mouy à cette dernière date, où il reste jusqu'au 19 décembre, date de départ en permission à Eclaron, pour la naissance de Marie-Jeanne.
A Paris, le 21 décembre, il est hospitalisé pour une dépression nerveuse à l'hôpital d'Aubervilliers.
Décembre naissance de Marie-Jeanne (la Minette).

- 1917 -

En permission de convalescence à Eclaron du 10 janvier au 1^{e} mars, puis au dépôt à Bourges,

du 3 au 24 mars, il est nommé au commandement d'un bataillon du 174e RI sous les ordres du lieutenant-colonel Dubroca, qu'il rejoint en Lorraine (27 mars).
Le régiment transféré en Champagne est stationné à Château-Thierry, le 15 avril, puis sur le front dans les environs de Reims à partir du 23 avril.
En permission à Eclaron début juin. Puis, au repos pour une quinzaine de jours, en cantonnement dans la Brie à partir du 17 juin. A nouveau au combat en Champagne jusqu'au 23 août, date à laquelle il est muté à un CID en Ile de France, à la suite de sa protestation auprès du général pour le retard de la relève de son bataillon épuisé par les combats (voir lettre du 22 mai du colonel Dubroca).
En permission à Eclaron début novembre, il part pour les Vosges avec son régiment fin décembre.

- 1918 -

En février Godefroy quitte le CID des Vosges pour le front, dans la même région. Son régiment est incorporé à une division qui est sous les ordres de son beau frère Antoine de Boissoudy général de corps d'armée.
Le 19 mars mort du colonel Dubroca, qui est remplacé par un commandant qui vient d'être nommé lieutenant-colonel.
Le 30 mai, le 174e R.I. est transféré des Vosges en Champagne pour y combattre jusqu'à la fin de la guerre.
Godefroy adjoint au lieutenant-colonel est en liaison avec les Américains qui tiennent une partie de ce front, il remplace progressivement le lieutenant-colonel déficient dans sa mission.
Fait d'armes personnel de la ferme de la Goutière, le 21 juillet.
Promu lieutenant-colonel en remplacement de son chef qui est écarté, en août.
Le 174e , incorporé à l'armée Mangin, sous son commandement, participe à l'offensive qui terminera la guerre.
Nommé officier de la légion d'honneur à la mi-novembre, quelques jours après l'armistice.

- 1919 -

La famille se réinstalle au Tremblois, début avril, après les travaux de restauration nécessaires.
Le 9 janvier : départ du champ de bataille pour l'Alsace, où le régiment est en garnison jusqu'au 8 avril d'où il est transféré en Allemagne à Bad-Kreuznach puis à Wiesbaden.
Dissolution du 174e R.I. le 15 juin à Wiesbaden, Godefroy est affecté au 153e R.I. son régiment d'origine basé à Nancy puis à Sarreguemines.
Réunion de la famille et fin de la correspondance.
Le 14 juillet 1919, Godefroy de Miscault profondément ému, a l'honneur de défiler aux champs-Elysées avec une section du 174e R.I. drapeau en tête.

PRINCIPAUX PERSONNAGES CITES DANS LES LETTRES.

Pour éviter les longueurs nous n'indiquons que les prénoms usuels ou les surnoms utilisés dans les lettres. Les dates de naissance ou de mort, et les dates des mariages ne sont citées que dans le cas ou elles peuvent éclairer le texte. Si plusieurs prénoms sont indiqués le prénom usuel est cité en premier, même s'il ne correspond pas à l'ordre de l'état civil.

Membres de la famille de Godefroy et Germaine de Miscault :

Les enfants sont cités dans l'ordre de leur naissance, le prénom usuel est suivi des surnoms utilisés dans les lettres.

Germaine de Bizemont née en 1875, épouse Godefroy de Miscault en 1897.

Les enfants :

Pauline ; Nanine,
Joseph ; Zaza,
Marie ; la princesse, Teuteur,
Constance ; Coco,
Geneviève ; Zézé,
Gérard,
Jean ; le petit là, puis le grand là et Nannot,
Henri ; Quiqui, Kiki, la Ricotte jolie,
Louis ; Loulou, la bonne grosse, (deviendra Trappiste)
(Henri et Louis sont appelés aussi « les deux lurons »),
Marie-Jeanne ; la Minette, Miza,
Le prénom Michel cité dans la lettre du 5 avril 1916, anticipe le désir de Germaine et Godefroy de donner ce prénom à leur prochain fils, ...qui naîtra après 1919.

Les parents de Godefroy et Germaine de Miscault :

Henri Marie Paul Charles de Miscault, père de Godefroy, est marié à Pauline de Cressac de Soleuvre en 1863. Pauline de Cressac est morte en 1870, Henri de Miscault en 1920.
Les deux parents de Germaine, Arthur Marie Antoine de Bizemont et Constance Marie Françoise de Lambel sont morts, l'un en 1905, l'autre en 1876. Germaine est fille unique.

Les frères et sœurs de Godefroy de Miscault :

Marie-Renée Pauline Charlotte, épouse de Pierre Louis Auguste de Meckenheim (mort en 1912),
Marie Joseph Auguste Arthur (mort en 1868),
Henriette Marie Thérèse Charlotte, épouse de Gabriel de Costart (mort en 1905),
Clémentine Marie Léonie (morte en 1914), épouse de Marc Joseph de Mahuet,
Elisabeth Marie Pierre Charlotte, épouse de Antoine de Boissoudy (voir la notice sur les Boissoudy).

Les Boissoudy :

Antoine de Boissoudy est marié à Elisabeth de Miscault, sœur de Godefroy. A la fin de la guerre il est général de corps d'armée. La famille est réfugiée à Eclaron pendant la guerre dans une maison voisine de celle qu'habite Germaine. Les Boissoudy ont 7 enfants :
Philippe (mort en 1904),
Pierre tué sur le front à Verdun en 1916, à l'age de 20 ans,

Jacques tué sur le front en 1917,à l'age de 20 ans,
Marie qui a 12 ans en 1914, elle épousera Alfred de Nazelle en 1920 à Eclaron,
Guy qui a 6 ans en 1914,
Henri qui a 5 ans en 1914,
Monique qui a 3 ans en 1914.

Les tantes : (classées sur leur prénom, comme elles sont citées en général dans les lettres)

Adèle de Haldat,
Berthe de Plinval,
Geneviève de Lambel, née Barbeau de la Mothe,
Henriette de Costard
Jeanne de Lambel,
Louise de Cressac,
Marie-Renée de Meckenheim, mère de Raoul.

Autres membres de la famille cités :

Bizemont Henri fait prisonnier en septembre 1917,
Cissey, cousins fréquentés ou cités par Godefroy à Mâcon, dont Jean, Pierre et René au front.
Costart Hubert mort en mai 1917, Xavier mort en juillet 1917,
Gastines général de,
Haldat Henri et Paul (au front).
Hédouville cousins,
Hénard
Lambel, le « bon oncle », Thierry, fils de la tante Geneviève, mort en 1914, René,
Magnienville cousine, habitant Eclaron,
Mahuet (famille) dont Marc,
Malgraive Pierre et René,
Maure Raoul et René,
Meckennheim Alice, née Jager, femme de Raoul, Raoul fils de la tante Marie-Renée,
Metz-Noblat Henri lieutenant au 5^{e} hussard,
Nazelle (madame de), et ses enfants,
Plinval Henri et Jean (au front),
Préval Jean,

Autres personnages :

Le colonel Betbeder ; « le bon Colonel », il commande le Centre d'instruction d'Eclaron et loge dans la maison de la famille.
Bonabelle, capitaine tué au côté de Godefroy,
Brice, adjudant, fermier de Marc de Mahuet à Létricourt,
Briche ordonnance,
Closmadeuc (madame de), connaissance de Godefroy à Bourges,
Dubroca colonel du 174^{e} mort en 1917.
Feltin, sergent infirmier futur cardinal archevêque de Paris,
Grandmaison général,
Kieffer directeur du collège de Fribourg,
Missoffe capitaine, adjoint de Godefroy de Miscault,
Méaux s'occupe des propriétés et est remplacé par Mougenot,
Mougenot gestionnaire des forêts,
Renneville (madame et monsieur de), ami de Godefroy à Mâcon,
Sablonnière (madame de la), connaissance de Godefroy à Bourges,
Tuffier responsable de l'hôpital de St Germain-en-Laye, femme du chirurgien du même nom,
Le « vieux Nique » ou Nick ordonnance de Godefroy (nom réel Ferkel),

Les domestiques :

Antoinette,
Camille Marchand et son fils René (sur le front),
Célestin,
Georgette,
Maujou,
Théophile.

---------- ANNEE 1914 ----------

En juillet 1914 Godefroy de Miscault est en garnison à Toul.

Toul le 24 juillet (1914).

Ma chère Epouse.

Je viens te donner des nouvelles de mon retour qui s'est bien effectué. J'ai trouvé Méaux qui m'attendait et je lui ai tout de suite dit que nous n'étions pas d'avis qu'il aille à Fléville. Il m'a répondu "J'ai demandé à Madame et elle n'a voulu rien me dire" ? En tout cas il m'a dit que Marie avait écrit qu'il irait à Fléville, mais que cela ne l'empêcherait pas de dire au dernier moment qu'il ne pouvait pas partir.
Madame Gommer me soigne très bien, cela a l'air de marcher avec Vallèe.
Le Colonel est rentré ce matin, il m'a dit que le colonel Gastines qui était avec lui au camp de Mailly lui a parlé de nous et qu'il avait l'intention d'aller vous voir au Tremblois.
Une visite de ta part sera probablement bien venue à Lunéville. Une chose qui me semble à faire également c'est de les inviter à déjeuner quand Tante Jeanne sera au Tremblois.
J'ai bien pensé à vous hier en voyant le mauvais temps, l'après midi a été meilleure et peut être avez vous pu faire votre course en auto.
Je serai content d'avoir des nouvelles à ce sujet. Aujourd'hui il fait un temps de chien.
Hier soir j'ai donc dîner chez les Merlin, j'étais seul et ai été fort bien reçu. Madame Merlin est gentille, le commandant a été très aimable; je ne me suis pas ennuyé ayant parlé pas mal du Maroc sur lequel j'ai appris des choses intéressantes.
L'un de leurs petits garçons a depuis 8 jours 39° de fièvre sans que les médecins arrivent à formuler un diagnostic.
Nous partons donc dimanche matin pour Bois l'Evêque pour en revenir dimanche en huit, et puis je demanderai une permission. J'ai déjà plein le dos de ma solitude quoique je ne sois pas souvent à la maison, mais plus je vieillis plus je sens que je suis fait pour vivre avec toi. Je m'ennuie aussi après les enfants, c'est si gai quand nous sommes tous réunis.
J'espère que vous allez tous bien, je vous envoie à tous l'assurance de ma bien profonde affection et t'embrasse.

Godefroy.

Bois l'Evêque le 27 *juillet 1914*. (*en manoeuvre*)

Ma chère Germaine,

Tu peux voir d'après les journaux que la situation se complique je ne sais comment cela va tourner et je me demande s'il n'y a pas lieu pour toi et les enfants à prendre certaines dispositions. Il faudrait que tu viennes à Toul pour prendre les valeurs et les bijoux qui sont dans le coffre fort.
Si l'on ne pouvait rester au Tremblois je pense que le mieux pour vous serait de venir vous installer à Nancy dans l'appartement de Papa auquel je vais écrire à ce sujet. Pour le moment je t'envoie ce billet avec lequel tu pourras je suppose toucher mille francs. Demande à Silvestre s'il n'a pas quelque argent à te remettre. Ce que j'ai à la maison chez Méaux (300 francs) je les remettrai à Méaux.
Dis lui que s'il ne veut pas que Marie reste à Toul il ferait peut être bien de l'envoyer à Rosières.
Mais il sera temps de le faire quand lui Méaux sera convoqué.
Il n'y a rien encore de très urgent car voilà ce qui se passe; l'Autriche va probablement déclarer la guerre à la Serbie, la Roumanie et peut être la Grèce marcheront au secours de la Serbie.
Si la Serbie semble devoir avoir le dessous il est à peu près certain que la Russie déclarera la guerre à l'Autriche. L'Allemagne cherchera à immobiliser la Russie c'est alors que nous nous devrons suivre notre allié.
Nous avons bien je suppose encore 15 jours devant nous, mais il vaut mieux être prêts. Le malheur c'est que nous ne pouvons pas nous voir. J'espère que si nous rentrons à Toul nous pourrons prendre un

rendez vous. Je te préviendrai. Ne t'inquiète pas c'est le moment ou jamais de nous confier en la Providence et de demander à Notre Dame de Lourdes de nous protéger, et surtout de sauver la France; si c'est enfin là l'épreuve qui doit la ramener dans le droit chemin, qu'importe nos petites individualités, vive Dieu ! vive la France. A toi tout entier.

Godefroy.

Je demande également à la banque de Metz *(?)* de t'envoyer 1000 francs.

(billet ajouté à la lettre précédente).

le 27 *juillet*

Ma chère Germaine,

La lettre que tu recevras en même temps que celle ci a été écrite au camp ce matin, je t'écris ce soir de Toul où nous sommes rentrés pour être prêt à tout évènement. Je suis ennuyé de te savoir malade, (tu te seras sans doute refroidie) car je voulais te demander de venir jusqu'à Toul pour que nous puissions causer de ce qu'il y a lieu de faire pour vous caser.
Plus j'y pense c'est à Nancy qu'il faudra que tu ailles mais tu as le temps, j'ai écrit à Papa pour lui demander la permission de t'installer chez lui si c'était nécessaire tu te camperais, à la guerre comme à la guerre; et puis parmi les nombreuses relations de la ville tu trouverais bien aide et assistance. Nous n'en sommes pas encore là, car les nouvelles semblent meilleures ce soir, mais il faut tout prévoir.
Je te souhaite de te guérir ma chérie, je ne te souhaite pas la vaillance, tu l'as, et je te connais trop bien pour ne pas deviner combien tu es fière que ton mari soit appelé au grand honneur de risquer sa vie, de tout sacrifier, pour son pays et son devoir, prions l'un pour l'autre.

Godefroy.

(*1 août 1914 : récit par Germaine de la mobilisation à Velaine, c'est le début de la guerre*).

Lundi 7 h du matin

Mon cher Godefroy,

J'espère pouvoir te faire parvenir cette lettre par les braves gens de Velaine qui sont si bons pour nous, je voudrais tant que tu reçoives de nos nouvelles et surtout en recevoir des tiennes ; tu sais bien que mon cœur et mes pauvres prières t'accompagnent partout, cette nuit je te suivais sur le chemin de Toul à Nancy, j'espère que tu seras bientôt à ton poste, on t'aura attendu pour commencer le feu, car nous n'avons encore rien entendu. Nancy est très calme, pas de cris, mais un élan admirable de patriotisme le fait vibrer tout entier. Hier j'avais essayé d'aller jusqu'au Tremblois, pour y rechercher bien des choses qui nous manquent, mais personne exceptée Antonine et sa voiture de laitier ne traverse plus les rangs ; il parait que notre pauvre Tremblois est méconnaissable tous les arbres et sapins sont coupés, on en a fait un vrai fort, le hangar de la ferme est démoli et une partie des écuries, mais je vois une si grande confiance en tous pour le succès de nos armes qu'on ne pense guère à soi et à son intérêt particulier, c'est vers la patrie que vont toutes nos sollicitudes, et que sont toutes nos prières. Ah ! que ne donnerions nous pas pour que le bon Dieu les exauce et nous rende une France victorieuse, régénérée dans le baptême du sang ; il y aura bien des victimes, bien des deuils, bien des larmes, mais le bon Dieu pèsera tout cela, ce sera la rançon de la France, l'expiation de ses fautes, et peut être après en ressortira-t-il le relèvement de notre cher pays. Serons-nous du nombre des éprouvés ? A la grâce de Dieu ; c'est sous la protection de sa Providence que j'ai remis tous les miens, s'il faut dire adieu au bonheur, nous nous inclinerons sous ses décrets, le remerciant encore de tout le bonheur qu'elle nous a donné ; déjà nous ressentons sa visible protection dans cette installation que nous avons trouvée ici, dans cette sympathie générale que nous trouvons autour de nous, les gens de Velaine, m'ont envoyé leurs dernières gouttes de lait, du beurre, des œufs, et ne voulaient pas me les faire payer, nous sommes très bien ne t'inquiète pas pour nous, je sens si bien que le bon Dieu nous garde.
Voilà Marie Flécher qui m'apporte de tes nouvelles, combien je t'en remercie, elle est aussi dans

l'enthousiasme de l'entrain des hommes. J'ai reçu hier soir la visite de Monsieur le Curé de Velaine, son départ de Velaine a été bien émotionnant, le tocsin a sonné à 7 h du soir, tout le monde s'est préparé rapidement, tous les hommes sont venus se confesser avec leurs femmes, Monsieur le Curé a été obligé de se communier lui-même à 9 heures du soir, pour ne pas laisser le bon Dieu à l'église, puis il est parti à la tête de tous les hommes, les femmes s'attachaient à lui pour l'empêcher de partir ; sur son chemin il a confessé plus de 160 hommes et officiers, il était tellement ému qu'il ne pouvait plus parler.
Adieu, mon bien aimé, soit tout à ton devoir, sans te préoccuper de nous, pour toi nos prières t'entourent, elles te donneront la force dont tu as besoin elles t'aideront dans ta tâche et s'il plait à Dieu te ramèneront au milieu de nous, si non nous nous retrouverons là Haut dans la grande Patrie pour ne plus nous quitter.
Adieu merci de tout ce que tuas été pour nous, pardon de ne pas avoir été meilleure, à toi toute ma tendresse pour toujours, les enfants t'embrassent.

Germaine

Notre auto n'est pas réquisitionné, j'avais essayé d'aller jusqu'à Cercueil pour la mettre à disposition de ton Colonel dans le cas ou il serait encore fatigué, mais je n'ai pas pu passer.

(*photocopie d'une lettre difficile à lire)*

Cercueil 3 août *1914* , 8 heures.

Ma chère Germaine voilà le soir de notre premier jour de cette guerre de délivrance tant souhaitée par nous. C'est une bonne journée qui nous présage d'heureux événements nous *arrivant*.
En avant du régiment il n'y a eu que de petites escarmouches. Entre autre un glorieux combat à Rénouville entre 11 dragons commandés par le lieutenant ***Breujant*** ont combattu contre 40 uhlans, l'officier qui les commandait a été tué par le lieutenant de dragons, et plusieurs cavaliers prussiens ont mordu la poussière, le peloton est rentré avec ses trophées dans Cercueil, il a été l'objet d'une ovation.
Nous serons sûrement vainqueur. Merci de ta lettre qui m'a été remise.
Je pense bien à vous tous, mais j'ai le cœur joyeux.

Godefroy

Dimanche matin *(21 août 1914)*

Ma chère Germaine

Je reçois ta lettre du jeudi précédant de peu le moment où tu allais partir pour Fléville, je suis content pour toi des quelques moments de repos moral qui t'auront procurés ces heures passées avec cette excellente Tante Geneviève (1) dans ces lieux si plein pour toi de souvenirs d'enfance, et où tu peux revivre de douces affections disparues. Ta présence est aussi un acte de charité pour Tante Geneviève qui t'aime tant et a tant besoin d'affection pour la soutenir dans son immense douleur (2). Je pensais bien que son âme si chrétienne finirait par réagir et que l'heure de la résignation viendrait un jour pour elle. Inspirons-nous de ces beaux exemples que nous voyons autour de nous pour quand viendra notre tour d'accepter un sacrifice que Dieu peut nous demander d'un moment à l'autre par de nouvelles vies. La confiance que j'ai dans ta force d'âme et dans tes prières me donne courage, je n'ai aucun souci au sujet de ce qui se passera pour vous si je disparais, car tu seras là appuyée inébranlablement sur ta foi et ta confiance dans Dieu. Je te dis tout cela ma chère Germaine, parce que je veux que toutes nos pensées nous soient communes il ne faut pas que cela t'attriste, il peut bien se faire, il y a des chances que nous nous revoyions, plus nombreuses que celles de ne pas nous revoir, mais il est bon de s'habituer à toutes les situations.
Maintenant je vais à ma compagnie, mes 350 hommes ont bon esprit : il est bien quelquefois regrettable que le vin soit si bon marché, mais en somme ces quelques petites cuites prises de temps en temps ne les empêchent pas de bien travailler et de manifester le plus grand désir de partir bientôt au front.
Ne m'oublie ni auprès de Papa auquel je pense aussi souvent qu'à vous ainsi qu'à Elisabeth, à tous nos aimables voisins, à Yves du TOU dont la constante amitié me touche profondément.
A toi toute ma tendresse, bons baisers aux enfants, et souvenirs à nos gens.

Godefroy

Ne m'oublie pas auprès du Père *Baut* quand tu le verras. J'ai reçu une bonne lettre d'Henry de Plinval me recommandant aussi le fils de la concierge de ma Tante, les nouvelles de Jean sont toujours bonnes.

(1) Geneviève de Lambel née de Lamothe.
(2) mort de son fils Thierry en 1914.

Première blessure le 29 septembre 1914

Télégramme - à Mme De Miscault 5 rue d'Alliance Nancy

Capitaine blessé sans gravité - endroit évacuation vous sera indiqué - Ayez aucune inquiétude - Hommages.

Faveris

Expéditeur Cne Faveris état-major 77° brigade.

Lettre écrite de l'hôpital de St Germain après sa première blessure - très mauvaise écriture au crayon.

Ma chère Germaine,

Je te remercie de tes 2 lettres, l'arrivée du courrier est pour moi le meilleur moment de la journée. Je suis content que tu aies trouvé les gosses gentils et bien portants. Ici tout le monde garde de toi un très bon souvenir, les blessés demandent tous les jours de tes nouvelles. Ce matin *Mion (?)* m'a parlé longuement de toi. Je vais bien mieux, je n'ai plus de fièvre, je dors bien, me lève à 9 h, manges très bien, me couche à 5 h. Je fais un petit tour de promenade. Aujourd'hui j'ai eu la visite de Marie B*allet* qui m'a apporté toutes sortes de bonnes choses.
Nanine est fort gentille de s'occuper aussi des blessés elle se trouve à la maison de *Jarville*. J'ai eu hier la visite de *Rosto et Nanette (?)*. On va bien chez les (?). (*Nanine* ?) vient demain me faire 1 visite.
Je te quitte ma chérie car tu auras bien du mal à lire ces lignes. Je t'embrasse ainsi que les gosses.

Godefroy

J'ai reçu 1 lettre de (*Méaux* ?).

(St Germain en Laye 14 novembre 1914)

Ma chère Germaine,

En me promenant hier avec Pauline j'ai acheté un stylographe pour pouvoir écrire plus facilement et je l'essaye en venant bavarder avec toi. J'ai reçu ta lettre de vendredi hier soir samedi. Je suis content que tu fasses du feu dans le grand fourneau. Ce matin j'ai été à la messe, nous avons eu un bon petit sermon. Cet après midi nous tacherons d'avoir les vêpres à la paroisse. Ma pauvre vieille, cela doit être un travail de romains de déchiffrer mes lettres. J'espère que je vais faire de rapide progrès et que j'écrirai bientôt aussi bien que Quiqui. J'ai été faire une assez longue visite à la salle 3. La *pauvre* va mieux, il n'y a que celui près du piano qui n'est pas brillant, quant au corse Miss est obligée de s'armer d'une canne et de le battre pour arriver à le panser, j'ai été lui faire un sermon qui a bien amusé les voisins. J'ai aussi grondé le 416 qui a les cheveux trop longs ce qui a rempli Miss d'aise car elle est très coquette pour ses blessés. Ma plaie va bien mieux, Miss va essayer de ne me panser que tous les 2 jours. J'espère donc arriver à Nancy au milieu de décembre. Je ne sais si Papa aura la patience de m'attendre. C'est aujourd'hui que j'ai mes 47 ans, quel vieux *poupou* ! heureusement que le cœur est l'esprit sont restés jeunes. J'ai reçu une longue lettre de Marie-Renée qui est furieuse. Cet animal d'égoïste de Raoul (1) a trouvé encore moyen de faire des dépenses exagérées. Moi je serais d'avis qu'on ne paye pas ses dettes et qu'on le laisse se débrouiller avec la justice.
Pauline est toujours très gentille, Madame *Dellad* est de plus en plus paresseuse et c'est Pauline qui fait tout. Remercie bien Tante Adèle de ma part pour toutes les marques de sympathie qu'elle nous donne.

Fais part à mes charmantes et *parfaites* nièces de Mahuet de mes meilleurs *souvenirs*, ne m'oublie pas auprès de Marc et dis à Tante Jeanne que je fais des vœux pour sa prompte guérison.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

Godefroy

Henri de Bizemont n'est pas venu.

Ce 14 nov.
Le carton d'effets que vous avez eu la bonté de m'envoyer est arrivé hier ; je vous en remercie beaucoup, le corsage de Marguerite va très bien.

Pauline

(1) Raoul de Meckenheim fils de la tante Marie-Renée.

(St Germain en Laye)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin un volumineux courrier venant du dépôt et contenant entre autres tes lettres de fin septembre. Il y en avait une aussi de Monty mon lieutenant du 416 qu'on m'avait dit tué, je te l'envoie. Nous avons déjeuner à Louveciennes, Madame Tuffier nous emmène en auto. Hier nous avons fait une délicieuse promenade à Poissy où nous avons admiré la basilique où l'on vénère les fonts baptismaux dans lesquels St Louis fût baptisé. Demain nous tacherons de rendre visite à Tante Berthe et à Madame de Grandmaison. Tu vois que mon existence est devenue très mouvementée. Je voudrais bien le plutôt possible revenir vers vous, mais on n'a pas l'air très pressé de me lâcher. Hier on m'a retiré mon plâtre qui a été remplacé par de simples attelles, c'est beaucoup plus léger mais je sens mon bras peu soutenu, c'est une affaire d'habitude. Ta lettre d'hier m'a bien intéressé et je t'en remercie.
L'auto nous attend, je te quitte donc en t'embrassant de tout cœur ainsi que les gosses.

Godefroy

(St Germain en Laye)

Ma chère Germaine,

Pas d'évènements depuis hier soir que la réception de ta lettre arrivée comme d'habitude un peu avant que je m'endorme au moment ou je me couche avec l'aide de Melle Marguerite, car je me couche maintenant comme tout le monde à neuf heures du soir, à cette heure là Pauline m'a quitté et il me faut l'aide d'une infirmière bien que je sois devenu très adroit : ainsi détail intime qui a son importance ; je puis aller tout seul au cabinet. Ta lettre d'hier soir m'a bien amusé avec ta description des jeux de nos deux lurons comme tu les appelles, et je vois d'ici la complaisance et la fierté avec laquelle tu les regardes. Je ne suis pas étonné de l'humidité de la maison toutes ces villas agréables en été, sont plutôt malsaines en hiver : rappelle-toi la villa du caprice et même la villa St Michel où nous avons toujours eu beaucoup de grippes. Enfin j'espère qu'en chauffant bien et en évitant les courants d'air vous arriverez à éviter les inconvénients de l'hiver sans trop de dommage pour le petit là et la princesse. Nous avons en ce moment-ci un temps exceptionnellement doux avec tempêtes et pluies mais bien désagréable pour nos pauvres soldats dont les tranchées sont inhabitables. Je suis honteux, moi chef de bataillon d'être au sec et de ne pas prendre ma part de ces misères encore plus déprimantes que le feu de l'ennemi. Cependant les quelques nouvelles que je reçois du front m'apprennent que le moral reste bon et la volonté de vaincre inébranlable. J'espère que nos états majors vont travailler ferme cet hiver pour que nous soyons en état au printemps de prendre l'initiative des attaques. Dans les Balkans il n'y a plus grand chose à faire, nous sommes partis trop tard, mais je crois bien que les Boches ne sont pas non plus capables de grand chose là bas, je crois qu'il aura pas grands évènements là bas cet hiver. Il faudrait être assez philosophe pour ne pas lire les communiqués pendant trois mois. Ce serait le meilleur calmant pour les nerfs. Confions nous à la Providence et continuons à prier et à faire tout notre devoir.
Aujourd'hui s'en va le commandant B*aunard*, nous ne serons plus que deux officiers. Beaucoup de

soldats aussi sont partis : l'hôpital se vide peu à peu. Tous ceux qui restent sont en bonne voie de guérison.
J'ai écrit à Mme Genet au sujet des piquets je lui dit de montrer ma lettre au garde Michel qui devra marquer les arbres à abattre et les estimer Madame Genet te remettra elle même l'argent.
J'ai été aujourd'hui à Paris pour voir le lieutenant *Guétin*. Il a failli mourir mais il est actuellement presque guéri et partira dans quelques jours pour le mont des oiseaux. Son frère qui avait été blessé a été tué par un obus tandis qu'on le pansait au poste de secours, il a un moral et une résignation admirable : il est toujours sans nouvelles de sa femme qui est en pays envahi. On peut être reconnaissant au bon Dieu de son sort quand on voit auprès de soi pareilles infortunes.

Au revoir ma grande chérie je t'embrasse de tout cœur ainsi que les bons gosses, Nanine se joint à moi.

Godefroy

(St Germain en Laye) le 18 nov. Ste Elisabeth

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin 2 lettres de toi, celle de mardi et celle de mercredi, celle de Coco. Je vous en remercie bien *(mot illisible)*. J'ai été bien intéressé par toutes les nouvelles que tu m'apprends. Je suis content que tu loges un officier, tu n'auras plus peur des *(mot illisible)*. J'entends d'ici la joie des enfants et surtout du petit là. As tu pensé à proposer à ce capitaine le petit déjeuner du matin ? cela se fait habituellement. Quand il te fera sa visite, il aura probablement des choses intéressantes à te raconter. Je vais toujours bien, je n'ai plus de fièvre et ai un excellent appétit, Madame *(nom illisible)* m'a dit qu'elle me trouvait bien meilleure mine, néanmoins je souffre toujours, surtout la nuit. C'est une question de temps et de patience. Hier très belle après midi, avec Nanine nous avons fait une bonne promenade aux bords de la Seine, c'était fort joli et nous te regrettions, nous sommes remontés par la terrasse, la vue était ravissante. Nous avons vu plusieurs jolies villas à louer qui nous faisaient envie, et nous disions si seulement Maman était installée là. J'ai reçu la visite de Melle Beau qui m'a apporté des livres intéressants, elle nous a invités à venir goûter chez elle dimanche. J'ai vu hier Madame de Chavagnac encore très alerte, elle m'a chargé de ses meilleurs souvenirs pour toi. Demain nous avons ici un office pour les soldats morts. Victor (*?)* en est très affecté. Mme Tuffier doit chanter. Le nouvel aumônier est très bien, il vient me voir chaque jour. Melle Marguerite n'est pas encore revenue. C'est toujours Mme Delee *(?)* qui s'occupe de moi. J'ai fait connaissance avec les officiers qui sont ici. Le commandant Bonnard (?) est très bien, a un moral extraordinaire car voilà onze mois qu'il est ici, il se fait encore *(mot illisible)* et cependant il est très gai. Le capitaine Rédranzat (?) un colonial a été blessé le 30 septembre presque exactement au même endroit que moi près de *Loutern* (?), il est très gentil ainsi que sa femme, il nous a prêté un stéréoscope avec une jolie collection de vues des colonies et du théâtre de la guerre qui nous ont beaucoup intéressés. Un lieutenant qui a été décoré dernièrement m'a envoyé à cette occasion une bouteille de champagne. J'ai été lui faire une visite pour le remercier dans mon ancienne chambre, J'y ai vu un lieutenant de chasseurs fort bien qui a été blessé à Carency (?) au mois de mai.
Aujourd'hui Mme Aurery (?) est venue me présenter son mari qui vient d'arriver en permission, ce soldat est fort bien et a un excellent esprit. Quoiqu'il ne fasse pas très beau aujourd'hui nous allons tout de même par hygiène faire une petite promenade. Je te quitte donc car voilà près d'une heure que je travaille à ce chef d'œuvre épistolaire qui me coûte autant de peine qu'une page d'écriture à la Ricotte.
Au revoir nous t'embrassons de tout notre cœur ainsi que les bons gosses.

God.

Veux tu m'envoyer l'adresse de Mr l'abbé Duchet ?

(St Germain en Laye) le 19 nov (1914).

Ma chère Germaine,

Nous sortons de la messe où nous avons bien prié pour nos héros, l'office était très bien, il y avait beaucoup de monde, la chapelle était pleine, tous les blessés qui pouvaient se porter y étaient venus. J'ai regretté que Mr l'abbé n'ait pas profité de cette nombreuse assistance pour prononcer quelques paroles qui auraient pu faire du bien à ces âmes privées de tout aliment spirituel. Mme Tuffier a fort bien chanté

le "de profondis" et Melle de Chavagnac le "prie Jésus". Hier malgré le brouillard nous avons été avec Nanine faire une promenade dans la forêt, nous y avons admiré de bien beaux chênes et vu plusieurs coins qui nous rappelèrent le Pays. Nous te regrettions comme chaque fois que nous voyons des paysages que tu aimes bien. Nous avons terminé notre promenade par un goûter chez le pâtissier qui aurait fait le bonheur de nos petits gourmands. Monsieur l'abbé sort de chez moi il vient de m'inviter à un office qui a lieu dimanche à la chapelle des franciscaines, je me réjouis d'y aller. Comme nous étions invités en même temps par Melle Beau à aller prendre le thé chez ses parents nous allons y aller tout à l'heure pour nous décommander. J'ai écrit à mon ordonnance pour réclamer mon manteau mais si on ne m'apporte pas de réponse je vais me décider à m'en faire faire un car il commence à faire froid. C'est une dépense que j'aurais bien voulu éviter. J'espère que le petit là est guéri de son asthme il faut surtout éviter qu'il ait froid aux pieds et qu'il aille dans les courants d'air. J'espère que toi tu vas bien, mais, je t'en prie ne te fatigue plus et use largement des tramways et même des voitures. J'espère que Tante Jeanne va bien maintenant. Je n'ai plus de nouvelles des Plinval, je suppose qu'il vont tous bien, je me propose quand j'irai tout à fait bien de demander une permission pour Paris, j'irai chez eux puis chez Mme de Grandmaison puis à Louis le Grand. Je ne vois plus rien à t'apprendre pour aujourd'hui, je te quitte donc en t'embrassant de tout cœur ainsi que les bons enfants. Nanine se joint à moi.

God.

(St Germain en Laye) 22 nov (1914).

Ma très chère vieille,

Bien que Jean t'ait apporté des nouvelles toutes fraîches ma conscience d'époux fidèle me reprocherait de ne pas t'envoyer mon bulletin quotidien, et pour m'entretenir la main je ne trouve rien de mieux et de plus agréable que de te griffonner quelques lignes. J'ai pas mal de chose à te raconter; d'abord le bulletin sanitaire très bon : température 37°, appétit formidable, sommeil bon pour la première fois cette nuit. Hier dimanche beaucoup d'événements. D'abord agréable visite de mon ami Prémorel et de sa femme. Il ne m'avait pas oublié mais depuis sa dernière visite il avait été chargé d'une mission spéciale, il avait été chargé de piloter une mission japonaise venue visiter nos établissements militaires ce qui l'a occupé pendant 8 semaines. Après son départ nous avons été faire une visite chez les Beau où nous avons été très aimablement reçus, en sortant de chez eux nous avons été au salut chez les sœurs franciscaines. Tu ne peux t'imaginer ce que les chants étaient beaux, Nanine était enthousiasmée comme jamais je ne l'avais vue, elle me disait "Papa, ce ne sont pas des voix humaines on dirait des voix d'anges" et c'était vrai, c'était tellement pur et céleste en sortant Madame Tuffier a eu l'amabilité de nous emmener dans son auto. Ce matin à 9h agréable surprise visite de Jean, puis autre visite d'un sergent en convalescence ici, il est du 168°, c'est la sœur Albria (?) qui me l'a amené parce qu'il avait raconté à la sœur qu'il avait passé au Tremblois les journées du 8 et 9 septembre 1914, il nous a raconté le bombardement de Laneuvelotte il nous a dit que dans le bas du parc il y avait une batterie de 105 qui a fait le plus grand mal aux Boches. Le soir du 9 on les envoie à Champenoux qui venait d'être évacué par les Boches. Dans l'obscurité le colonel se trompe et ne reconnaît son erreur qu'à Seichamps, il fait faire demi tour à son régiment mais quand il arrive à Champenoux les prussiens y sont revenus, il y a un combat très dur où le 168 perd 300 hommes dont 40 ou 50 ont été enterrés près de la tranchée du milieu du parc du Tremblois près de l'allée grimée (?). Il m'a dit que le 4 septembre le Tremblois n'avait pas encore été pillé. Tout cela est réellement intéressant, il faudra absolument à la paix élever un petit monument à tous ces braves qui reposent chez nous.
Nanine est très gentille toujours de bonne humeur, elle s'occupe bien de blessés qui l'aiment bien, aujourd'hui je lui ai fait offrir à goûter aux infirmières ce qui a été très bien vu. Aujourd'hui il faisait beau nous nous sommes dirigés vers l'église de Mareil qu'on aperçoit à la lisière de la forêt de Marly, mais nous avons eu une déception, l'église était fermée.
Au revoir, ma chérie, nous t'embrassons de tout cœur ainsi que les bons gosses.

God.

(St Germain en Laye) 23 nov (1914).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin ta bonne lettre de dimanche qui m'a vivement intéressé, je me réjouis de recevoir le résumé des écrits de ton aviateur . Je souhaite que quand il partira il soit remplacé, puisque c'est une sécurité pour toi d'avoir un gardien, ce capitaine est bien aimable d'avoir mis son ordonnance à ta disposition, cela te rendra service. Je suppose que les enfants sont très fiers de loger un officier. Ici rien de bien nouveau, je vis toujours de même, Miss n'a pas l'air très pressée de m'enlever mon plâtre, elle ne veut pas le faire sans m'avoir montré au docteur Tuffier, elle croit d'ailleurs qu'il faudra m'en remettre un autre car elle trouve mon bras légèrement déformé. Les plaies sont maintenant très réduites, il n'y a plus qu'une très légère suppuration. J'ai le regret de t'apprendre le départ du bon docteur Aubertin que le ministre envoie au front. Il sera replacé par un interne de l'hôpital Baujon, tout le monde le regrette ici. Comme il faisait sombre et froid aujourd'hui, au lieu de nous promener nous avons été rendre visite à Mme Penchenot (*nom presque illisible*). Nous avons été très bien reçus en particulier par N... (*nom illisible*) et Nénette, Odile pousse comme un champignon, elle est jolie et gentille et rit déjà aux éclats. La pauvre petite infirme n'est toujours pas brillante Mme Penchenot n'a pas tari en éloges sur toi te regrettant de tout son cœur, et me disant que tes conseils lui manquaient beaucoup, "Madame de Miscault est une vraie sainte". J'ai reçu de Missoffe cette lettre que je t'envoie avec un sonnet sur notre drapeau. Tu verras que ce lieutenant a quitté le 196, quand je retournerai à ce régiment je n'y trouverai, de nouveau, plus personne du régiment. Je ne suis pas fâché que la Ruelle ait été se faire pendre ailleurs. Jean de Préval qui l'a eu comme camarade à la rue de Madrid m'a dit que c'était un gros égoïste. J'espère que tu es contente de la victoire des serbes sur les bulgares. Tu vois que j'avais raison d'être optimiste, cela va faire réfléchir les gens et faire gagner un peu de temps aux alliés. Sur notre front je ne pense pas qu'il y ait rien de nouveau avant le printemps, j'espère encore arriver à temps.
Plus rien à te dire, Nanine a une santé plus resplendissante que jamais, la voici qui revient de goûter avec les infirmières, elle y a vu Mr l'abbé Besse (?) qui est toujours aussi pessimiste. Au revoir donc ma chère Germaine, Nanine se joint à moi pour t'embrasser de tout cœur, ainsi que les bons gosses.

God.

(St Germain en Laye, décembre 1914 avant le 9)

Ma chère Germaine,

Dès mon lever je t'écris aujourd'hui car notre journée sera bien remplie. A 10h1/2 nous allons à l'enterrement du Père de mon ami Prémorel (?) qui vient de mourir à St Germain à 84 ans des suites d'une attaque, après quoi nous déjeunerons au restaurant, puis à une heure nous avons rendez-vous avec Mlle Beau qui va nous faire visiter la petite ville de Poissy. Pour la remercier nous lui offrirons à goûter chez un pâtissier, puis à 5 heures on doit m'enlever mon plâtre pour le remplacer par un appareil un peu plus léger. J'ai vu le docteur Tuffier hier soir, il m'a trouvé une mine superbe, j'ai profité de l'occasion pour lui demander quand il pensait que je pourrais partir, il n'a pas été très affirmatif. J'espère pourtant me présenter à la commission du 9 décembre, ce qui me permettrait d'arriver à Nancy vers le 15. Je dors très bien depuis trois jours et voilà plus de huit jours que ma température ne monte pas au dessus de 37. Je viens d'avoir la visite de l'abbé Besse (?) qui est beaucoup moins pessimiste et croit tout de même que les Boches sont à bout. C'est ce qui ressort des articles de leurs journaux et des ballons d'essai qu'ils lancent pour la paix. De notre côté il semble y avoir eu plus d'attente entre les alliés ce qui a déjà eu une bonne influence sur les gens. Je veux te parler de l'emprunt de la victoire, je serais d'avis que tu achètes de la rente 5% avec à peu près la moitié de tes économies de 2 à 3000 franc. Cela représente du 5,75%, puis tu vas avoir dans un mois les rentrées de Benney pour 2580 francs, il me semble que tu peux disposer de l'équivalent car c'est une œuvre patriotique. Tu peux souscrire à la Nancéenne ou à la poste. La séance de prestidigitation d'hier a été très réussie et a fait grand plaisir aux nombreux blessés, la séance s'est terminée par une distribution d'objets offerts par Madame Thienley (?).
Je reçois ta bonne lettre de mercredi et t'en remercie.
Je n'ai pas le temps de continuer ma lettre, je te quitte donc en t'embrassant de tout on cœur.

God.

(St Germain en Laye) le 1 décembre (*1914*).

Ma chère Germaine,

De nouveau un temps épouvantable qui nous a forcés à abréger notre promenade quotidienne, nous en avons profité pour aller voir Mesdames Penchenot (?) et Marty (?), tout le monde allait bien, nous n'avons pas vu Odile qui dormait. Mme Marty m'a demandé si tu as reçu sa lettre. C'est curieux comme tu es déjà connue à St Germain. Je suis entré aujourd'hui chez des *épiciers* (*mot illisible*) Desjardins de la rue au (*mot illisible*), Madame Desjardins m'a demandé de tes nouvelles avec beaucoup d'intérêt. Ta lettre où tu me racontes les exploits de nos aviateurs vient de m'arriver. Ne te réjouis pas trop de me voir arriver le 15, Miss m'a dit aujourd'hui que ce serait bien beau si je pourrais partir pour Noël. Ils pensent que la fin de la cicatrisation est toujours très longue. En ce moment on me brûle au nitrate d'argent pour supprimer le bourgeonnement exagéré, ce n'est pas ce qu'il y a de plus agréable. Mlle Dal me fait aussi des massages énergiques grâce auxquels mes doigts commencent à retrouver quelque mobilité. Je compte me confesser demain et aller communier vendredi à la messe de 8 heures. Nous sommes invités à déjeuner dimanche chez Marie Balet (?), j'ai accepté en principe. Je suis ennuyé de savoir le pauvre petit là atteint de la grippe, c'est ce vilain temps qui en est cause, vivement le printemps ! mais en attendant couvrez vous bien, fais leur absorber beaucoup de sucre et de beurre et n'ai pas peur de brûler beaucoup de bois. J'espère que la pauvre princesse ne sera pas trop prise. Nanine est bien gentille, elle se porte comme un charme et a une figure resplendissante, tout le monde me fait compliment sur elle, il est vrai qu'elle est bien complaisante, elle travaille avec ardeur pour les soldats du front. Evidemment sa formation intellectuelle laisse pas mal à désirer, nous en reparlerons quand nous serons ensemble dans quelques semaines.
Je ne te parle pas des évènements ce n'est que dans quelques semaines que nous pourrons constater le résultat du voyage de Kitchener en orient, en attendant prions et ayons confiance en la Providence : c'est mon éternel refrain.
Mille tendresses à tous. Je t'embrasse de tout cœur et suis rudement impatient de te retrouver.

God.

(8 décembre 1914 à St Germain en Laye).

Ma chère Germaine,

Nanine t'a déjà dit que j'ai vu aujourd'hui le docteur Tuffier, mais je veux te donner un peu plus de détails. Il à trouvé mon bras en très bon état. Il estime que pour que j'en retrouve l'usage à peu près complet il faut compter trois mois, en conséquence il me propose pour un congé de trois mois.
C'est jeudi que je passe devant la commission, j'espère donc t'arriver lundi par le train de deux heures et demie : quelle noce ; je serai donc en état de retourner au front à la fin de mars, juste au bon moment car j'espère que comme chef de bataillon je ne moisirai pas au dépôt, ce qui ne m'irait guère. En attendant je remercie le Bon Dieu qui me gâte en me permettant de passer quelques bons moments en famille dont je profiterai sans arrière pensée tant que je me sentirai incapable de rendre service au Pays.
Je t'ai dit qu'hier j'avais été à Paris pour y voir Quélin mais je ne t'ai pas raconté quand passant devant l'avenue de l'opéra j'ai été accosté par un petit bonhomme, en civil, qui me dit "bonjour mon commandant", tiens, m'écriai-je Raphuel, c'était en effet ce beau Raphuel qui à la tranchée m'apportait fidèlement mes repas, qui le 28 septembre au poste de secours fût pour moi si plein d'attention. Déjà ce pauvre garçon, qui est en permission, s'accusait d'être en civil, mais je ne songeais guère à m'en offusquer et le pressais plutôt de questions sur ce qui se passe au front. Tout y va bien sauf le mauvais temps. L'humidité est terrible. Lui Raphuel a failli se noyer dans la boue, il y a quelques jours. Il s'est enfoncé jusqu'au dessus de la ceinture et n'a dû son salut qu'à des artilleurs accourus à ses cris d'appel. Derrière, une fois de plus, les desseins de la Providence qui nous a placés ainsi sur le chemin l'un de l'autre.
Aujourd'hui, fête de l'immaculé conception, nous avons eu un très bel office à l'église de St Germain. Vêpres, sermon par un Père capucin, procession et salut.
Ta lettre que j'ai reçue hier soir m'a bien intéressé et amusé, l'histoire du Petit là craignant les incursions de la Meurthe dans son lit est bien bonne et bien touchante comme confiance dans le sacré cœur.
Voilà mon infirmière qui vient pour me coucher, car je ne puis encore me déshabiller seul. Je te quitte donc, ma chère Germaine en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que la Princesse et les gosses.
Ne m'oublie ni auprès de tante Jeanne, tante Odile, les Mahuet et Elisabeth (*de Boissoudy*) qui a été bien heureuse de voir son général.

God.

(St Germain en Laye) le 15 décembre *1914*.

Ma chère Germaine,

A moins d'imprévu voilà ma dernière lettre avant que je t'arrive lundi à 2h et demie. C'est demain que je passe devant la commission. Miss m'a si bien soigné que je suis presque guéri, naturellement je serai encore longtemps avant de pouvoir me servir de ma main et je vais t'apporter un surcroît de travail, il te faudra m'habiller, me déshabiller, je serai pour toi un dixième gosse, mais je suis sûr que cela ne t'effraye pas.
Nous avons été aujourd'hui à Paris pour y voir Tante Berthe, cette bonne tante a comme toujours été très affectueuse, elle n'a pas tari en éloge sur toi, elle nous a invités à dîner et coucher dimanche, ce que j'ai accepté car Papa nous donne seulement rendez vous lundi matin à la gare de l'est.
Par suite de notre promenade, à Paris, j'ai manqué la visite de Monby (?) je l'ai vu seulement quelques instants mais il m'a promis de revenir demain.
J'espère vous trouver tous en bonne santé, surtout toi ma vieille ne te fatigue pas qu'on puisse bien profiter de cette gâterie que nous donne le bon Dieu en nous réunissant. On va ensemble retrouver son courage pour supporter vaillamment une nouvelle séparation et se donner sans compter une 4° fois au Pays.
L'enterrement de petite Françoise a lieu vendredi matin, nous irons y assister Nanine et moi.
Au revoir, ma bien aimée Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Nanine se joint à moi.

God.

(St Germain en Laye) le 9 janvier *1915*.

Ma chère Germaine,

Je te remercie de ta lettre reçue ce matin où tu me dis; que Coco va mieux, que tu as reçu l'indemnité de famille. La Nancéenne ne t'a t'elle rien envoyé ? pour ma part j'espère t'apporter
200 francs reliquat de la solde de décembre. Quand les bois paieront, tu seras encore à l'aise et pourras faire quelques charités. Je trouve qu'Antoine a bien tort de donner tant de détails dans ses lettres d'autant plus que ses tuyaux sont souvent contradictoires.
J'ai reçu hier une lettre qui m'a fait bien plaisir et que je t'apporterai, elle vient du capitaine Carolus, adjoint actuellement au lieutenant-colonel Faure-Beaulieu qui avait d'ailleurs joint une lettre à la sienne. Tu te rappelles bien Carolus mon sergent major à Toul, ce si honnête homme cet excellent sous-officier qui doit être d'ailleurs un excellent capitaine. J'ai été enchanté d'apprendre son avancement car je l'avais beaucoup poussé, tu te rappelles, à poser sa candidature comme sous-lieutenant.
Hier j'ai eu la visite de l'excellente Madame Ballet qui m'a invité à déjeuner pour demain, j'ai accepté car elle me semblait y tenir beaucoup, elle m'a apporté un superbe bouquet de violettes et de délicieux gâteaux.
Mon pauvre voisin qui avait un cancer de l'estomac est mort hier sans que je m'en doute, c'est seulement ce matin que je l'ai appris en constatant qu'on désinfectait la chambre au formol.
Décidément le séjour à l'hôpital n'est pas très remontant et il me tarde de t'arriver bientôt. Mais que de formalités ! aujourd'hui j'ai dû me rendre à l'autre bout de Paris pour donner les indications qu'on aurait bien pu me demander ici. C'est seulement la séance préparatoire - vendredi après midi je dois retourner là bas, puis il me faudra attendre deux ou trois jours les papiers.
Avec la protection de la <u>bonne</u> négresse je pourrai peut être partir sans les attendre - je ferai mon possible pour t'arriver dimanche : je t'enverrai un télégr. dès que je serai fixé.
Henri de Plinval va arriver en convalescence à la fin de la semaine pour la plus grande consolation de ma tante. Je suis invité à déjeuner avec lui dès qu'il sera arrivé.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(*Cette lettre bien que datée de 1915 est jointe au précédente car elle est la dernière écrite à St Germain-en-Laye*).

---------- ANNEE 1915 ----------

Hôtel de la Paix Béziers mardi matin (*le 26.1.1915*)

Ma chère Germaine,

Mon voyage s'est effectué sans incident et je suis arrivé ici hier à 10h du soir, j'ai profité d'un express de Lyon à Tarascon ce qui a écourté d'autant le trajet, j'ai pu bien dîner à Cette, j'ai dormi très bien cette nuit et me suis levé assez dispos par un beau soleil. J'ai, aussitôt prêt, été trouvé le major, il m'a bien reçu, il ne m'a donné encore aucune destination, mais il est probable que le commandant Rollet qui est à Pézenas me demandera de venir concourir avec lui à l'instruction des recrues. Je crois que je ne rejoindrai pas le front avant le mois de mars.
Béziers est une ville assez pittoresque qui me rappelle Albi. On y voit beaucoup de blessés car il y a cinq ou six dépôts différents. L'impression d'éloignement de tout, que tu ressentais à Evian, je la ressens ici à un plus haut degré encore. Je souhaite d'être bientôt occupé. J'ai eu le plaisir de retrouver le lieutenant colonel Esnol, il a reçu au pied une blessure analogue à celle de Jean de Cissey, il compte repartir au front dans une quinzaine de jours. J'ai retrouvé quelques sous officiers ou soldats que j'ai connus qui ont semblé heureux de me revoir.
J'espère que vous allez tous bien, que la rougeole d'Anne se remet. Je suis bien avec vous en pensée et t'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses.
Ne m'oublie ni auprès de Papa, ni auprès d'Elisabeth.

God.

J'ai oublié mon manteau de caoutchouc et mon couvre képi, envoie le moi si tu peux.

Hotel de la paix Béziers le 27.1.15
(*adressée rue d'Aliance*)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu as reçu ma lettre d'hier. Je continue à bien aller, mais j'ai très peu dormi cette nuit, je ne sais pourquoi. Le trésorier m'a versé ce matin 1200 francs indemnité de famille nombreuse pour 1914, je te les envoie avec grand plaisir, cela te consolera un peu de mon départ et te permettra je pense de remettre 100 francs (comme Mr Mirman (*député de Nancy*) au denier du culte). J'ai appris que ma cantine retrouvée a été envoyée à Nancy, je te demande de la conserver puisque j'en ai une ; elle pourra servir dans le cas où il m'arriverait de perdre celle que je viens d'acheter. Je suis encore sans emploi - Le commandant Rollet qui est à Pézenas avec les recrues vient ici jeudi il est probable qu'il m'emmènera avec lui à Pézenas pour l'aider dans sa tâche - on a pas l'air de tenir à renvoyer très vite sur le front les blessés et les éclopés, je ne crois pas qu'on m'y expédie avant le mois de mars - je crois d'ailleurs que c'est seulement alors que je serai en possession de tous mes moyens - nous sommes ici une douzaine d'officiers, six à Pézenas presque tous de réserve, sauf de la Forêt Divonne qui a été blessé à Morhange. Le 153° est toujours en Belgique, il n'a pas subi de pertes depuis le 13 décembre.
J'ai vu ce matin deux soldats qui arrivaient du 353° ils avaient été blessés légèrement le 4 janvier au bois le Prêtre. Ils semblaient avoir bon moral. J'ai été accosté aussi par un réserviste du 153° qui m'a reconnu pour les avoir conduit de Toul à Cercueil le 2 août. Tout ce monde semble avoir très bon esprit. On les fait travailler comme on peut. Cela fait une bizarre impression d'être si loin de tout, de voir la vie normale, les gens cultiver leurs jardins et leurs vignes, et les cafés regorger de consommateurs. Je dois dire qu'il y a autant de monde dans les églises qu'à Nancy. La population a bon esprit et bonne tenue.
Le lieutenant colonel Hoff avait quitté le dépôt à mon arrivée - il a été nommé au commandement du 55°.
J'ai visité ce matin quelques églises, la principale est assez curieuse, c'est une église fortifiée qui rappelle un peu la cathédrale d'Albi, j'ai bien prié pour tous les absents. Quand nous reverrons nous ? c'est le secret du bon Dieu, je me confie en lui et t'assure que grâce à cet abandon j'ai un excellent moral. Ecris moi souvent au moins maintenant où tes lettres m'arriveront sûrement et me feront une diversion dans ma solitude. Parle moi de tout le monde. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, ne m'oublie ni auprès de Papa ni auprès d'Elisabeth, ni auprès des Mahuet - A demain.

God.

Tu m'accuseras réception des 1200 francs.

Pézenas ce 31 janvier (*1915*)

Ma chère Germaine,

Ce matin en communiant j'ai pensé au triste anniversaire de la mort de ton Père et je te plaignais d'être sans moi pour ce jour de douloureuse réminiscence, mais en priant je ne pouvais m'empêcher de songer que les regrets que nous accordons à nos morts sont égoïstes, que pour eux il vaut mieux, comme dit l'écriture sainte qu'ils ne voient pas les calamités de leur race.
Ton Père est heureux du haut du ciel, il nous protège et son intervention nous vaudra la grâce de nous revoir si telle est la volonté de Dieu.
Le courrier de tout à l'heure qui m'a remis une lettre en contenait ; une de toi, une de ma bonne Pauline et celle de Marie Renée m'a vivement intéressé, surtout celle de Marie R. qui contient des indications bien précieuses sur la mentalité des allemands qui n'est pas brillante ! Que vienne le beau temps et nous pourrons profiter de cet état d'esprit pour hâter notre victoire. Je suis ici au dépôt à la tête d'une compagnie de 350 recrues de la classe 1915 ils sont dans leur 20° année. C'est à la vérité un peu jeune, mais ils sont néanmoins vigoureux, ils ont surtout très bon esprit, leur instruction est déjà bien avancée, il ne leur manque qu'un peu d'entraînement qu'ils acquéreront bien vite, ils feront très bonne figure sur le front à la fin de mars. Les cadres ne sont pas mauvais ; les officiers pour la plupart ont tous vu le feu, ceux de ma compagnie ont été blessés à Morhange ou sur le grand Couronné, les sous officiers sont aussi pour la plupart des rescapés. J'ai retrouvé entre autres l'adjudant Martinoty qui a été blessé à Morhange et a réussi à regagner seul Château Salin, il a échappé ainsi aux Boches, il est prêt à rejoindre le front au 1° signal, il a installé ici sa femme et son petit garçon. Parmi les capitaines (nous sommes trois) (*un*) se trouve de la Forêt Divonne. Le malheureux est bien à plaindre. Sa mère est à Arras sous les obus, sa femme à Douai sous la domination allemande depuis la fin de septembre. Elle a eu deux jumeaux en plein bombardement, les allemands ont mis la main sur les registres de l'état civil et ont déclaré sujets allemands tous les enfants nés depuis le 25 août. Le frère de mon camarade, prête, est aumônier d'un hôpital de vieillards d'Arras, il a vu cet hôpital bombardé plus de 100 vieillards ont péri sous les obus et les décombres il a dû recueillir pèle mêle les restes mutilés de ces malheureux et les faire conduire au cimetière sur des tombereaux - est-ce que de pareilles atrocités ne crient pas vengeance ?
Que le midi est heureux en comparaison de ces pauvres régions du Nord et de l'Est. Je dois dire que les habitants ici ont bonne tenue et l'esprit patriotique, ils nous considèrent avec déférence. La petite ville de Pézenas (20.000 habitants) regorge de militaires car elle contient les dépôts des 153°, 96° et 121° soit plus de 5.000 hommes, on se croirait revenu au jour de la mobilisation : car sur la place qui me rappelle la place La Pérouse d'Albi on voit opérer tous les jours la réquisition des chevaux.
Le clergé cherche à entretenir dans les cœurs la flamme du patriotisme ; ce matin à la messe de 11h 1/2 Monsieur le curé nous a fait un petit sermon dans lequel il a comparé le soldat au religieux, se renonçant à lui-même et renonçant à tout pour servir son Pays. Sa récompense ici bas sera la victoire, et au ciel le bonheur éternel. L'église était comble on y remarquait beaucoup de soldats et d'officiers - j'avais commencé ma journée en allant communier à la messe de huit heures.
Je remercierai bientôt Pauline de sa lettre qui m'a fort intéressé et amusé avec les récits qu'elle me fait sur ses frères. Je vois que tout ce petit monde est sage, je leur recommande de continuer à l'être pour faire plaisir à leur chère Maman et obtenir du bon Dieu que leur Papa revienne un jour. Je pense à tous et à chacun et tu peux penser que c'est pour moi un sacrifice méritoire, si j'accepte courageusement de vivre séparé de vous ; mais j'éloigne le plus possible toutes ces visions amollissantes, nous sommes entre les mains de Dieu au service de la Patrie, nous ne nous appartenons plus.
Ne t'inquiète pas de moi, je vais bien j'ai beaucoup circulé ces jours -ci et n'en suis pas fatigué, j'ai toujours l'oreille dure et les jambes un peu raides mais je dors très bien. Cette nuit je n'ai fait qu'un somme, de huit heures et demie à 4h du matin. Je mange bien, sans excès ; nous vivons en popote, la nourriture est simple peu épicée et suffisante, le moment des repas est agréable, de la Fôret dont je t'ai parlé plus haut est un garçon d'élite mais il est beaucoup plus jeune que moi étant sorti de St Cyr en 1901.
Depuis mon arrivée il fait un temps superbe, ciel sans nuage et soleil ardent, je voudrais vous en envoyer quelques rayons surtout à Papa qui l'aime tant, mais les nuits sont fraîches et il gèle ; je souffre un peu du froid dans ma chambre d'hôtel où il n'y a pas de moyen de chauffage, aussi vais-je chercher à

m'installer dans une chambre meublée, celle dont je t'avais parlé hier a besoin de quelques arrangements, elle n'est pas encore prête et si cela tarde trop je chercherai ailleurs.
A Dieu, ma vieille, je t'embrasse ainsi que les enfants, bon courage - ne m'oublie ni auprès de Papa ni auprès de Bébeth, des neveux, nièces, tantes.

God.

Te rappelles-tu le capitaine Bassères qui était avec moi à Villejuif, j'ai appris par un officier de son régiment qui est ici, que le malheureux a été tué quelques jours après avoir rejoint le front.
J'espère que Camille a des nouvelles satisfaisantes de René, ne m'oublie pas auprès d'elle.

---

3 février (*1915*)

Mes chères filles,

Je répondrai à Geneviève un peu plus tard, c'est à vous que j'adresse aujourd'hui mes remerciements, mes chères grandes, pour les bonnes grandes lettres que vous m'avez écrites et qui m'ont vivement intéressé. Je trouve que ces maudits Boches sont bien ennuyeux de continuer à envoyer leurs tauben (*?*) arroser Nancy, et si je n'avais pas confiance dans la Providence, qui sans aucun doute vous protègera, je ne serais pas toujours rassuré sur votre compte. Je trouve que vos nouvelles mettent un long temps à m'arriver : 4 jours, il peut se passer bien des choses pendant ce laps de temps en temps de guerre.
Je mets mon impatience à la raison en priant pour vous, et j'arrive ainsi à m'accommoder de ma solitude. Il faut bien que tous nous méritions la paix par quelque souffrance acceptée avec résignation. En attendant que je m'en aille au front, pour moi, le sacrifice est d'être privé de la présence de votre Maman, de la vôtre, et de celle de bon Papa et des habitants de la rue d'Alliance.
Je crois que je suis ici un peu plus longtemps que je pensais - aussi je me suis installé un peu plus confortablement : j'ai quitté l'hôtel et j'ai loué une chambre chez de braves gens qui sont pour moi aux petits soins. Je serai mieux qu'à l'hôtel et en même temps cela me coûtera moins cher.
Je vais essayer de monter à cheval ces jours-ci - ma monture est un cheval de réquisition qui n'a pas trop mauvaise tournure, demain je vais à Béziers acheter ce qui me manque comme sellerie, car on ne trouve rien ici - Comme ordonnance j'ai un brave réserviste, Père de famille, il était ordonnance de mon prédécesseur qui malade a été réformé, il parait que ce brave soldat a été très dévoué pour son officier souffrant et l'a soigné comme un véritable infirmier - Nous jouissons toujours d'un temps superbe et il n'est guère question ici de boules de neige comme à Nancy. Quand je vois ce beau soleil qui luit sans un nuage de 7h du matin à 5h du soir je vous voudrais tous autour de moi pour que vous ressentiez sa bienfaisante chaleur.
Je ne m'ennuie pas parce que je me (*mot illisible)* mais je demande au bon Dieu d'avoir pitié de la France, et d'hâter notre réunion par la Paix et la Victoire, quand la France sera sauvée et convertie nous nous retrouverons j'espère pour remercier le bon Dieu de nous avoir réunis, et j'espère mais bonnes chères filles que nous ne nous quitterons plus que quand viendra l'heure du grand voyage, et alors même j'espère que ce sera pour nous retrouver au ciel - en attendant-je vous embrasse bien tendrement sans oublier votre maman, vos frères et sœurs, votre bon Papa, tante Bébeth et tous les parents de Nancy.

votre Papa.

N'oubliez pas de faire mes amitiés au capitaine Hénard quand vous le verrez.

(*Béziers, dans un cantonnement, février 1915*)

Ma chère Germaine,

Avec nos jeunes soldats notre temps est tellement occupé que j'arrive difficilement à trouver un moment pour t'écrire - en ce moment je me lève à six heures, à 6h1/2 je vais déjeuner à la popote, puis-je vais à l'abattoir à 7h surveiller la distribution de viande, je fais le tour de mes cantonnements, vais jeter un coup d'œil à l'exercice ce qui me conduit à 9h1/2 ; je vais en suite au bureau de ma compagnie, puis 11h l'heure du déjeuner arrive et à midi nous partons pour un exercice à l'extérieur qui ne se termine qu'à 5 heures, il est près de 6 heures quand je quitte le quartier et c'est à ce moment que je t'écris.

Deux fois par semaine nous avons tir, le mardi et le vendredi ; le mardi on part à 6 heures, on rentre et on déjeune à 1h, le vendredi on part à 11h on déjeune à 10h et on rentre à 6 heures.
Le lundi et le samedi il y a exercice de nuit ; le mercredi une manœuvre avec déjeuner sur le terrain qui nous prend de 7h à 5h du soir - Le jeudi est le jour le plus tranquille l'après midi est consacrée à des corvées de lavages, mais encore faut-il ce jour là s'occuper de l'instruction des cadres de ma compagnie, j'ai de bons officiers et quelques bons sous officiers. - Mon sergent major est un réserviste comptable à la compagnie PLM, c'est un garçon intelligent et dévoué.
Il y a l'état sanitaire de mes hommes qui me donne un peu de souci - d'abord il y a la rougeole, puis le cantonnement est malsain, les granges mal fermées, la paille insuffisante ; sur 357 hommes j'en ai 22 à l'hôpital - ce matin encore j'ai à déplorer un décès - Les malades à l'hôpital sont dans de mauvaises conditions : ils y sont littéralement empilés et les pièces trop petites sont par contre mal aérées. - mais il y a rien à faire c'est la situation qui veut cela. - Je m'ingénie à améliorer le sort de mes hommes mais tout est très cher et il est difficile de les nourrir aussi bien qu'on le voudrait ; pour éviter les courants d'air dans les granges, je fais coller du papier sur les fentes des planches, boucher tous les trous avec de la paille, mais cela n'empêche pas les refroidissements qui proviennent je crois de la différence marquée qu'il y a entre la température de la journée et celle de la nuit. Je leur recommande bien à mes soldats, de très peu se vêtir le jour et au contraire de sortir la nuit ; cache-nez, chandail, passe montagne. La lettre de Gérard reçue hier m'a fait plaisir, celle de la princesse m'a vivement intéressé, je compatis de tout mon cœur aux cruelles mésaventures de la pauvre vieille sœur Lewine qui aimait bien le bon petit vin blanc. Pauvre femme ! quelles brutes que ces Boches et combien je me réjouis tous les jours que Marie Renée ait pu leur échapper. - Il faut nous attendre à ce que l'accalmie présente dure encore quelque temps, je crois qu'à partir du 15 mars cela va de nouveau barder ferme, car nous devons envoyer 600 hommes le 28 février (confidentiel) - pour le moment les communiqués me laissent indifférent, il est évident qu'ils ne peuvent rien nous apprendre de réellement intéressant pour le moment. Tout le monde garde la plus entière confiance, moi j'ai surtout confiance en Dieu, il ne peut permettre que ce soient les Boches qui gouvernent le monde, si nous avons bien des faiblesses et des fautes à déplorer chez nous, je nous crois tout de même moins canaille qu'eux, je crois surtout qu'il y a chez nous plus de charité, plus de vertu chez la femme, les exemples admirables que donnent nos religieuses, la résignation de tant d'épouses, de tant de mères de famille font peut être plus pour notre succès que le 75 et nos pièces lourdes. - Enfin le mot du jour doit être actuellement : espérance, patience et résignation. - J'espère que les teulen (*?*) et les Zeppelin vous laissent tranquilles, j'attends toujours avec la même impatience l'arrivée du courrier.
Jevis en pensée avec vous tous de la rue d'Alliance, continue ma chère Germaine à me donner bien des détails, à ne pas trop te fatiguer en faisant les chambres, à ne pas te refroidir, conserve-toi pour que je te retrouve quand je reviendrai ma bonne petite trotro.
Embrasse pour moi toute la bande et sois mon interprète auprès de notre cher entourage.

God.

Je vais bien mais je trouve que mes jambes ne reviennent pas vite, je suis éreinté quand le soir arrive et ai peine à mettre alors un pied l'un devant l'autre. Mon bras ne me fait plus rien aujourd'hui, je dors bien.
Nous avons reçu hier une lettre intéressante d'un lieutenant du régiment, il a été deux jours sous les marmites, dont plusieurs ont éclaté même sur sa tranchée, il n'a eu qu'un blessé. Les 75 ont fait taire les pièces boches.

(*Pézenas février 1915*)

Ma chère Germaine,

Je rentre tard d'un exercice qui a duré toute la journée et que je dirigeais - il y avait deux compagnies c'est à dire 600 hommes. Nous avons déjeuné sur le terrain au nord de Caux et avons manœuvré à double action entre Caux et Fontès (Papa verra cela sur la carte au 80.000)
c'est à environ 10 km au nord de Pézenas au débouché des Cévennes, pays charmant sous un radieux soleil.
J'avais envoyé chercher du vin pour ma compagnie à Caux ; la veuve d'un capitaine mort au champ d'honneur m'en a donné 80 litres et n'a pas voulu qu'on la paye. - Mes hommes et mes gradés étaient enchantés de leur journée ; j'espère qu'elle aura été profitable pour l'instruction. Naturellement c'est à cheval que j'ai fait cette randonnée, mon cheval est une bonne bête qui a bien marché - j'ai tenu d'une façon étonnant et n'ai pas souffert, mais j'avais beaucoup de mal à mettre le pied à l'étrier et à me mettre

en selle, sauf ton respect, ma vieille, il fallait que mon ordonnance me pousse au... Ce soir je ne peux mettre un pied l'un devant l'autre, mais j'ai une faim de loup et demain il n'y paraîtra plus. -
J'espère que nos deux rougeoleuses seront guéries quand ma lettre arrivera, je ne doute pas qu'elles aient fait généreusement le sacrifice de leur réclusion et surtout de leur dimanche pour le succès de nos armes. - J'ai reçu une carte de Joseph que je t'envoie - ne te mets pas à la torture pour ce qu'il te raconte : nous avons tous passé par-là, les bons élèves sont toujours enviés par les mauvais et traités de cette façon d'ailleurs déplacée, il n'a qu'à raconter tout ce qui se passe à son directeur de conscience qui lui donnera d'excellents conseils sur l'attitude à conserver. - la vertu en impose toujours aux plus mauvais. s'il se passe des choses indécentes il est certain que le directeur ne le tolérera pas et fera des exécutions, il ne peut pas ne pas en être averti - j'ai vu les mêmes choses à Reims cela s'est toujours terminé par le renvoi des suspects. - La lettre de Madame de Grandmaison m'a touché et bien intéressé ; il est probable que le général va avoir le commandement d'une armée : c'est une lourde mais glorieuse charge - Un homme comme lui ne peut la mener qu'à la victoire - quant au commandant Merlin il a été tué le 20 à Morhange il était debout sous les obus, un obus a éclaté en plein sur lui, ses membres ont été projetés dans toutes les directions. De la Forêt qui est de son bataillon l'a vu, il en est *mot illisible,* il en a encore la chair de poule - que d'illusions se font ces pauvres veuves au lieu de recueillir au plus tôt les mérites d'un si douloureux mais d'autant plus méritoire sacrifice.
Je suis content que Paul (*de Haldat*) se repose encore un peu, le printemps et l'été seront rudes - et nous ne sommes pas inutiles dans les dépôts avec tous ces jeunes gens à instruire. Nous sommes tous d'avis que la classe 14 est partie beaucoup trop tôt et qu'elle aurait beaucoup gagné, et le Pays aussi à ce qu'elle compléta son instruction - Voilà l'heure du dîner je m'arrête sans oublier personne autour de toi et en t'embrassant de tout cœur.

God.

Merci à Coco et au Petit-là, qui se roule par terre, de leurs bonnes lettres et de leurs notes. Monsieur Gérard me semble un peu faiblard avec 251.

---

samedi (*1915*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pu hier que t'envoyer une carte, je viens aujourd'hui causer avec toi un peu plus longuement. Et d'abord merci de tes bananes et de tes chocolats délicieux très appréciés des camarades, le foie gras qui est une bien trop grande gâterie n'est pas encore arrivé : j'aimerais à ce qu'il arrive demain car j'ai invité Hénard à dîner dimanche pour avoir l'occasion de parler de Nancy avec lui - tu comprends combien je suis impatient d'entendre quelqu'un qui vous a vu tous il y a peu de jours.
Le troisième homme décédé de ma compagnie a été enterré ce matin - j'en ai encore un ou deux qui ne vont pas bien, mais à la suite d'une enquête médicale on s'est enfin décidé à nous donner des indemnités qui nous permettent de bien nourrir les hommes, j'espère donc que cette terrible épidémie s'arrêtera vite et que d'ici à ce qu'ils partent au front, nos braves petits gars auront repris les forces correspondant à leur moral qui est-on ne peut meilleur. Pour les empêcher de faire de bêtises il n'y a qu'à les menacer de retarder leur départ. Les Boches n'ont qu'à bien se tenir - Parmi eux nous avons bon nombre d'excellents tireurs qui feront mouche à tout coup. - Donc j'ai un souci de moins ayant de l'argent, je leur donne tous les matins en plus du café une tablette de chocolat, ils ont par jour 380 gr de viande, souvent des sardines, du fromage et de la confiture et tous les soirs 1/4 de vin chaud.
Ce matin nous avons eu une belle parade militaire : il s'agissait de décorer le capitaine Menu, capitaine d'habillement. Le commandant a passé la revue de nos jeunes soldats puis ils ont tous défilés au pas de charge baïonnette au canon, et le défilé s'est terminé par un hourrah plein d'entrain, ces braves garçons y allaient de tout leur cœur et avaient pris les figures les plus féroces - et ces 1200 baïonnettes produisaient une certaine impression car on sentait les cœurs battre et les mains frémir sous les crosses des fusils. Tu aurais été émue j'en suis sûr, moi je l'étais et les habitants de Pézenas n'ont pu retenir leurs applaudissements. Cette cérémonie correspondant avec le communiqué de cette nuit, qui est très bon, m'a mis du baume sur le cœur, et je me sens tout guilleret. Le commandant m'a annoncé ce matin qu'il avait l'intention de me faire partir vers le 15 mars - Je serai je pense tout à fait ingambe.
Je suis ennuyé de savoir Papa fortement enrhumé, qu'il se soigne pour se conserver à vous tous à qui il est joliment utile puisque vos hommes ne peuvent vous être d'aucun secours. Qu'il n'hésite pas à rester au coin du feu par ce vilain temps de giboulées que nous ne connaissons pas ici. - Par contre nous avons

quelques orages avec éclairs, tonnerre et grêle, mais ils ne durent pas longtemps, n'empêche que quand on n'arrive pas à les éviter on est bien vite trempé jusqu'aux os : c'est ce qui nous est arrivé hier. -
Je suis bien content des nouvelles de Jean de Plinval il est bien à Pont à Mousson - J'ai vu avec joie que nous avions pris Noroy (?), J'ai appris de différents côtés que les Allemands avaient reçu là une rude pile, on parle de 3 ou 4000 tués - Ce que tu me dis des mouvements de troupe autour de Nancy ne me surprend pas - Les Anglais sont arrivés en grand nombre dans le nord ce qui a permis de reporter la plus grande partie de nos troupes sur le théâtre de la Moselle et des Vosges - Dieu veuille que nous ayons la victoire de ce côté et que nous soyons enfin tranquillisés sur le sort de notre chère Lorraine, et de tout ce que nous y avons de cher. -
Je suis donc obligé de vous gronder Monsieur Quiqui, et vous la bonne grosse Loulette qui faites les diables, qui n'écoutez rien, qui renversez vos déjeuners et faites tant de misère à Maman, fi ! que c'est vilain, au lieu d'être gentils pour faire plaisir au petit Jésus. - J'espère aussi Mlle Geneviève et Mr Gérard que je n'apprendrai plus que vous êtes paresseux. J'aimerai mieux avoir des compliments à vous faire que de vous gronder. -
Heureusement que ma bonne Coco, les grandes, et le petit là sont là pour effacer la mauvaise impression. Enfin je les embrasse tous de tout mon cœur en espérant qu'ils vont tous être sage. J'espère qu'Elisabeth est rentrée d'Eclaron sans trop de fatigues et d'émotion, je prends bien part à son deuil-
Ne m'oublie pas auprès des chers Mahuet, de Tante Odile, Tante Marie, du Fou etc -
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Papa.

Gode.

Je m'arrête car je pars pour l'exercice -

---

dimanche matin (*1915*)

Ma chère Germaine,

Je reçois à l'instant ta lettre de jeudi je t'en remercie. Ce que tu m'indiques de Marie ne m'inquiète pas : voilà la fin de la mauvaise saison qui approche et j'espère qu'avec le beau temps cette santé légèrement ébranlée se remettra d'aplomb. J'approuve ton projet de t'installer à Fléville au commencement d'avril, en attendant que le Tremblois puisse être rendu utilisable. Présente mes souvenirs respectueux au colonel Kauffeisen quand tu le verras, et remercie-le de s'intéresser ainsi à moi. Je suis sur mon départ d'ici (ce que je te dis là est confidentiel) il pourrait se faire que cette armée nouvelle qu'on va former soit envoyée en Turquie. Notre flotte tu le vois dans les journaux est en train de lui ouvrir la voie. C'est l'entrée en ligne de cette armée qui amènerait le déclenchement de l'Italie et de la Roumanie, peut être de la Grèce et de la Bulgarie, on envahirait tous ensemble la Hongrie donnant la main aux Russes après avoir définitivement chassé les Turcs d'Europe. C'est un bruit qui court par ici - je te le donne pour ce qu'il vaut. En attendant je vais quitter les délices de Pézenas pour aller d'abord passer quelques jours à Béziers où je serai content de retrouver Hessard. Puis le 10 mars à la tête d'une compagnie nouvellement formée, je gagnerai une destination inconnue dans laquelle on formera notre régiment qui devra être prêt à marcher pour le 1° avril - Tu vois que j'ai le temps de m'entraîner et de guérir mon rhume avant d'aller au front. Je reçois une lettre de Joseph dont je ne suis pas très satisfait je vais profiter de mon dimanche pour écrire au P. Kieffer à son sujet, mais il n'y a pas de quoi te tourmenter, il est dans une crise d'adolescence sans doute et de plus sa santé subit l'influence du changement de saison, de l'approche du printemps comme les autres. Souvenons-nous que la vie est un combat et qu'il faut passer notre temps à nous débattre toujours contre quelque chose pour nous et pour les nôtres. - J'ai en ce moment une petite satisfaction personnelle, c'est de voir les regrets de tous mes subordonnés de la 27° de me voir partir. Les sous officiers viennent de venir me trouver pour me demander de me faire photographier avec eux, cette petite cérémonie aura lieu tout à l'heure. Mon sergent-major m'avait demandé que je l'emmène avec moi, mais le titulaire était déjà désigné pour la nouvelle compagnie. J'aurai d'ailleurs avec moi comme sous lieutenant l'ancien adjudant de casernement du 153° qui était sous mes ordres à la compagnie hors rang, il m'est très dévoué. Il est très débrouillard, je lui confierai le soin de la popote, tu peux être sûre qu'il ne nous laissera manquer de rien. Comme tu le dis les communiqués sont bons et les Boches me semblent avoir subi de très lourdes pertes en hommes et en matériel dans la dernière semaine qui vient de s'écouler. Je crois néanmoins que la guerre durera encore longtemps : estimons-nous heureux, ma pauvre vieille, si nous nous retrouvons à la fin de l'été. C'est encore bien long mais ne nous laissons pas ébranler et faisons de bon cœur tous les sacrifices que le bon Dieu nous demande afin d'en retirer tous

les mérites qu'ils sont susceptibles de produire. -
J'ai trouvé très bien ta lettre à Madame de Grandmaison, je lui ai écrit moi-même tout de suite dès que j'ai appris le malheur. Le commandant Rollet a appris que c'était un éclat d'obus qui a fauché cette si précieuse existence. Si Mr le Curé me rend la petite notice que j'ai composée comme guide pour l'oraison funèbre je te l'enverrai.
J'espère être encore ici pour le service, je crois que ce sera une très belle cérémonie car tout le monde nous offre son concours. Je voudrais trouver moyen de faire connaître cette cérémonie à Madame de Grandmaison, elle contribuerait certainement à atténuer ses regrets. - Je suis content d'apprendre que Papa aille mieux, j'espère que son voyage à Gondrecourt ne l'aura pas fatigué et qu'il ne s'y est pas refroidi. Je compte le remercier bientôt de sa lettre plus longuement que je ne l'ai fait par la dernière carte. J'espère que l'on continue à avoir de bonnes nouvelles de toutes nos connaissances qui sont sur le front : René Maure, Henri, Paul de Haldat, René de Lannoy, Jean de Plinval etc. - Je te remercie de me tenir si fidèlement au courant de tout ce qui se passe dans notre chère région. -
Depuis que les quelques journées de terrible mistral se sont écoulées nous jouissons de nouveau d'une température printanière nous ne cessons de voir le soleil et dans la journée il fait réellement bon. La végétation commence à se réveiller les amandiers et les épines noires fleurissent dans certains coins à l'abri, on commence même à voir des pêchers en fleurs, comme je souhaite ce temps là à nos combattants des tranchées, mais allons le temps marche et le jour approche où le plus dur de leurs souffrances dues aux intempéries sera passé. J'espère que les enfants continuent à prier pour tous ces braves gens qui ont tant besoin de la protection du bon Dieu. - J'espère que Monsieur quiqui est plus sage depuis qu'il sait par expérience que les braves territoriaux sont chargés de mettre en prison les enfants pas sages - La bonne grosse Loulette j'espère est complètement remis de son indigestion quant à Gérard je souhaite de tout mon cœur qu'il soit enfin sorti de sa crise de paresse. - Je pense que Jean a reçu ma carte et qu'il continue à bien travailler. Je te charge de faire autour de toi la répartition de mes tendresses tout en évitant qu'il y ait des jaloux. - Je ne vois plus rien à t'apprendre, je t'embrasse de tout cœur sans oublier personne.

God.

Je suis navré des mauvaises nouvelles de Marie-Rose tu feras peut être bien d'envoyer quelque chose à Lucie pour qu'elle puisse un peu lui adoucir ses derniers moments - Marie Renée sera auprès de vous quand cette lettre t'arrivera. Embrasse la bien pour moi.

---

jeudi 11 février (*1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin la lettre de Nanine qui contenait un petit mot de toi daté de lundi, merci à vous deux, je souhaite ardemment que nos deux rougeoleuses se remettent vite, je suppose que ceux qui n'ont rien eu cet été seront pris à leur tour, mais j'espère que ce sera bénin, je souhaite que ce ne soit pas pour toi une source de fatigue et que tu continues à te ménager.
Je ne me trouve pas trop mal de ma journée de cheval d'hier, mes jambes n'en vont ni mieux ni plus mal, je ne souffre pas mais j'ai beaucoup de peine à monter et à descendre pentes ou escaliers, car elles ne me portent pas, je crois soulever 100 kilos. Je ne sais ce que je pourrais faire pour fortifier mes muscles - il n'y a ici aucune ressource - Depuis ce matin j'ai un bon rhume, que n'es-tu là toi ou Pauline pour me servir des infusions chaudes - pour comble de malheur nous avons la pluie aujourd'hui, c'est la première fois que le soleil nous boude depuis que je t'ai quittée. Ce matin avait lieu l'enterrement d'un soldat de ma compagnie mort à l'hôpital d'une pneumonie. Le maire de Pézenas y assistait et a prononcé quelques paroles banales. j'ai dit quelques mots à mon tour où j'ai parlé du sacrifice de la soumission à la volonté de Dieu, et de nos espérances de victoire. J'ai improvisé car je ne connaissais pas le soldat, je ne comptais rien dire, mais en entendant le maire, j'ai pigé qu'il était de mon devoir comme catholique et comme chef de dire quelque chose, je crois que j'ai été bien inspiré. Le vicaire qui officiait m'a écouté avec attention et j'ai surpris quelques signes d'approbation. Dans la journée comme il y avait corvée de lavage pour les hommes, j'ai fait une conférence sur le combat à mes gradés, j'ai parlé pendant 1h1/4 et je n'ai endormi personne, ce qui est un résultat. - Ce n'est pas ici que Raoul viendra mais à Béziers car ici nous ne recevons que les jeunes soldats. Le milieu de Béziers ne sera pas fameux pour Raoul et je regrette qu'il y vienne, il y a là que des soldats qui reviennent du front, ils sont assez mal encadrés par

des officiers de réserve et le vin est tellement bon marché que la discipline s'en ressent. C'est regrettable qu'il ne retourne pas au front ou tout simplement dans cette bonne territoriale.
Tu m'as mis à la devine avec les bonnes nouvelles du capitaine Hénard que tu ne me donnes pas. Et comme les communiqués bien ternes depuis quelque temps ne parlent de rien je suis absolument le bec dans l'eau, depuis que tu m'as dit ça là j'attends tous les jours une nouvelle sensationnelle - Je n'ai de mon côté pas grand chose à t'apprendre et je suis tellement abruti par mon rhume que mes idées s'en ressentent et que craignant de t'ennuyer je m'arrête.
A demain je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, et Papa, Elisabeth, etc -

God.

---

vendredi matin (*1915*)

Ma chère Germaine,

Je reçois ce matin te lettre de lundi, je t'en remercie, les moments où je lis ta chère écriture me donnent un instant l'impression de ta présence aimée. Comme toi je ne veux pas penser à demain puisque l'avenir est à Dieu seul et qu'il nous faut nous contenter de vivre dans le présent le mieux, le plus sagement possible afin de mériter un bon lendemain qui sera ce que Dieu a décidé dans sa justice et sa miséricorde. Abandonnons-nous à sa Providence et faisons tout notre devoir ; voilà le secret de la Paix qui est à la disposition des hommes de bonne volonté et qui nous méritera de voir celle qui est entre les mains de Dieu. Je vis donc au jour le jour, je m'efforce de penser sans regret ni amertume à tous ceux que j'ai laissés si loin, et j'accomplis ponctuellement mon tableau de service - Le matin à mon lever je vais prier quelques instants dans une église, et à la tombée de la nuit je retourne à la prière songeant qu'à la même heure vous êtes tous à la cathédrale priant aussi -
Tout à l'heure je vais m'embarquer pour Pézenas c'est là qu'il faudra que tu m'adresses ma correspondance, elle m'arriverait aussi par Béziers mais avec un jour de retard. -

Capitaine de Miscault
153° d'infanterie
Pézenas
Hérault.

Voilà mon adresse jusqu'à mon départ pour le front qui aura lieu probablement fin février commencement de mars. -
La fête de l'empereur a raté complètement, le communiqué d'hier soir est un des meilleurs que nous ayons lu depuis longtemps il avait même une petite allure claironnante qui rappelle les accents joyeux du chant du coq ; j'ai pensé aux exclamations qui auront retenti dans l'appartement Rayelle (*anciens locataires du 5 rue d'Alliance*) à sa lecture.
J'ai écrit un petit mot à Joseph, à Tante Louise, à Hénard, et tout à l'heure quand j'aurai fini ma cantine (que n'es-tu là avec Nanine pour m'aider ?) j'écrirai à Tante Jeanne.
Embrasse pour moi Papa, Elisabeth et les enfants, ne m'oublie pas auprès de Tante Adèle.
Je t'embrasse.

God.

Mille choses à Camille Célestin, bonjour à Georgette -

Pézenas le 13 février. (*1915*)

Ma chère Germaine,

Aujourd'hui j'ai eu une journée moins fatigante : je ne me suis levé qu'à 6h1/2 et n'ai eu que du travail de bureau, j'en ai profité pour me reposer, car mes jambes ne reviennent toujours pas ; je suis ennuyé de voir que mes forces sont si lentes à revenir ; comme santé générale je vais cependant très bien, je dors bien et j'ai un excellent appétit. Mon rhume va mieux. Le beau temps n'a pas été de longue durée, aujourd'hui il pleut de nouveau mais il ne fait pas froid, d'ailleurs j'ai dans ma chambre un bon feu de

cheminée qui me tient compagnie et me fait paraître ma solitude moins sévère. Certes je regrette bien notre appartement Rayelle (*rue d'Alliance à Nancy*) et surtout les meubles vivants qui l'animent si bien, mais je ne me reconnais pas le droit de me plaindre quand je considère combien j'ai été gâté pendant cet hiver, qui a été si pénible pour tant d'autres, j'ai eu la grande joie de te voir pendant 4 mois tandis que le pauvre Antoine par exemple est séparé d'Elisabeth depuis 7 mois bientôt.
Il nous faut patienter au moins six mois encore, les Allemands sont longs à s'user et les Russes ne semblent pas pouvoir grand chose ; les voilà encore réduits à une retraite dite stratégique en Prusse orientale, tout cela va nous laisser une tâche bien lourde pour le mois de mars. De plus en plus nos gouvernants vont se rendre compte de la lourde responsabilité qu'ils ont assumée en ne préparant pas mieux qu'ils l'ont fait une guerre inévitable. Certes si nous le méritons, Dieu nous l'accordera cette victoire, mais quel en sera le prix ? Il y a tant de choses qui ne sont pas prévues chez nous, alors que de l'autre côté des Vosges rien n'est laissé au hasard ! - Je le vois ici au dépôt où nous n'avons ni les moyens de bien loger nos hommes, ni l'argent suffisant pour les bien nourrir. Cela se paye par des vies d'hommes qui disparaissent sans aucun profit pour le Pays, alors qu'il serait si utile d'envoyer au front des hommes vigoureux.
Ces braves gens ont tous la meilleure bonne volonté, ils ne demandent qu'à bien faire mais ce n'est pas suffisant il faudrait que leur corps suive l'impulsion de leur âme, et ils ne sont pas assez nourris pour être résistants. Je crains que dans certains dépôts en effet comme le dit Antoine l'esprit des cadres, des officiers de réserves en particulier, ne soit pas fameux : ici nous revenons tous du front ou à peu près et n'avons qu'un désir c'est d'y retourner. -
Demain dimanche je vais penser plus particulièrement à vous tous ; nous n'avons pas repos complet, il y a des théories à faire, des revues à passer, le temps est si précieux mais nous sommes libres suffisamment pour pouvoir remplir nos devoirs religieux et assister aux offices - C'est à ces moments là que ma pensée vole plus volontiers vers toi, vers vous tous qui êtes si loin, et je me sens plus près de vous quand à l'église sous l'œil de Dieu et de la Sainte Vierge je pense à vous tous et prie pour vous. -
Je reçois encore aujourd'hui une lettre de Joseph je pense qu'il t'en aura envoyé une ; il n'a que 71 d'étude mais a son très bien - il est 1° en allemand. Il se plaint de n'avoir pas souvent des nouvelles de nous tous : il est probable que cela tient à ce que les lettres sont longtemps en route à cause de la frontière. Il ne me parle plus de ses histoires de mauvais camarades. D'ailleurs comme je te le disais hier, je lui ai écrit et lui ai donné des conseils à ce sujet. -
C'est dans le courant de cette semaine que Hénard va arriver. Je serai content de le voir arriver pour parler avec lui de vous tous - Je crains seulement qu'il ne soit maintenu à Béziers où il y a une compagnie sans capitaine. Prochainement d'ailleurs un ou deux d'entre nous partiront pour le front avec un renfort, le premier mars je crois : ce ne sera pas moi car le commandant nous fait partir d'après notre ordre d'arrivée - il peut se faire que je fasse encore l'instruction de la classe 16 qui doit dit-on arriver le 20 mars. - On parle aussi de nous faire rentrer à Fontainebleau d'ici peu. -
J'espère que tes deux rubéoleuses vont bien maintenant, je souhaite que le beau temps vous favorise et hâte les convalescences - Je recommande aux 4 garçons d'être bien sages, surtout à Monsieur Quiqui, riquote joli, pas si joli que cela quand il est méchant. Et le bon gros Loulou, j'espère bien qu'il n'aura plus le fouet. Je suis content qu'Anne soit pour toi une si agréable compagne, je l'en remercie du fond du cœur. J'embrasse tendrement Papa, Elisabeth, et toi encore plus ainsi que les enfants. Ne m'oublie auprès de personne.
A demain.

God.

Le 17 février (*1915*)

Ma chère Germaine,

C'était hier ma journée de marche militaire, avec manœuvre combinée, avec une autre compagnie : Je suis parti avec ma compagnie à 7h du matin, nous sommes passés par Montagnac où nous avons vu une trentaine de prisonniers Boches qui sont là au soleil du midi depuis le milieu du mois d'août et qui n'ont ma foi pas l'air de se plaindre de leur sort. Nous avons fait la grande halte près du hameau de Vinaigre où nous avons eu pour la compagnie le vin à l'œil, il faut dire que dans ce pays il y a tellement de vignes que je crois bien que le vin est moins rare que l'eau et que cette année, où les transports ont été particulièrement gênés, les habitants

ne savent trop que faire de ce vin dont leurs caves regorgent. Le département de l'Herault seul a produit 16 millions d'hectolitres. - Après notre déjeuner, pris en plein air, sous un radieux soleil à l'abri, tant bien que mal derrière une crête, du mistral qui soufflait fort, nous avons commencé notre manœuvre qui s'est déroulée sur une ligne de crête qui s'étend vers Pinit et Pommerols. - On est là à 4 ou 5 kilomètres de la mer qu'on domine d'une centaine de mètres ; par ce beau temps la vue était superbe avec la colline de Cette, noyée de lumière au milieu du bleu de l'étang de Thau, et de la mer, sur lequel se détachaient une multitude de points blancs, voiles de bateaux pêcheurs. Nous sommes rentrés à 5h1/2 du soir, par Castelnau, tous un peu fatigués mais enchantés de notre journée - j'ai marché pendant 18 kilomètres à pieds et n'en ai réellement pas été trop fatigué - Ce matin je suis naturellement courbatue mais je commence à entrevoir ma guérison complète et certaine, et mon départ vers le front dans le courant du mois de mars - Cela sera la bonne époque ; il est probable qu'à ce moment il y aura du nouveau puis les journées seront longues et moins froides, on pourra sortir des trous. Nous recevons (mes camarades du moins) quelques lettres du front, le capitaine Tuffier (le fils des bijoutiers) écrit que le moral est bon au 153°, les marmites des boches, qui tombaient de temps en temps sur les tranchées, n'y font pas subir trop de pertes. On attend impatiemment le signal de l'offensive - Le capitaine Fuzellier qui jusqu'alors était indemne a fini par subir le sort commun, il a je crois été évacué mais avec une blessure sans gravité. -

Je ne puis t'envoyer l'adresse de St Jean que je ne connais pas. - Envoie, si tu le peux, 150 francs à Mlles Bornet à Torval l'Orgueilleux en leur annonçant le reste pour plus tard, si le marchand de Mognéville se décide à payer par exemple. Je ne crois pas qu'il y ait grand chose à la Nancéenne avant le mois d'avril. Mais sois tranquille tu peux encore, si cela est nécessaire, emprunter sur les 6000 francs d'avance consentis, puis je pense pouvoir t'envoyer 200 frs le 1° mars, le 1° avril tu recevras les 300 frs de l'indemnité d'enfants, je crois que tu n'as pas d'inquiétudes à avoir au sujet de ton alimentation : je t'en prie n'exagère pas les économies sur la nourriture en cette fin d'hiver, vous avez tous besoin de bien vous alimenter.

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre de dimanche et celle de Coco, elles m'ont fait toutes deux bien plaisir. - Celle de Coco est bien gentille, je l'en remercie de tout cœur et la félicite de son application et de sa sagesse - Je suis ennuyé que tu t'inquiètes ainsi à mon sujet ; comme santé générale je vais très bien, j'ai un excellent appétit et mange très bien, nous avons à la popote un très bon cuisinier qui nous fait des plats très sains, la vraie cuisine de famille, je dirais presque de régime. Je me couche de bonne heure et dors toute la nuit - La fatigue que je ressens est toute naturelle et je n'en souffre pas puisque je me répare en mangeant et en dormant bien. Evidemment je sentirai encore quelque temps que j'ai été endommagé, que je suis un rescapé comme tu dis - J'ai appris par un caporal de ma compagnie qui a été blessé à la Chavatte le 27 sept, peu après moi, que le pauvre Bonnabelle avait une blessure atroce, il avait la moitié de la tête emporté par l'obus qui a probablement éclaté sur lui. Tous les jours au dépôt on retrouve ainsi des camarades de combat et leurs récits complètent les données que l'on a soi-même sur les évènements que l'on a traversé. -

Je suis content que Raoul ne vienne pas à Béziers je redoutais pour lui ce milieu assez dévergondé : il sera mieux à Toul en attendant qu'il retourne au front. - Je t'ai dit n'est ce pas que j'avais reçu une carte de Joseph, il se plaint de n'avoir pas souvent de nouvelles de Nancy, il a dû aller passer avec Jacques les journées des lundi et mardi gras à Evian, il aura sans doute été content de revoir sa Tante Marie Renée.

Tu ne me donnes pas souvent des nouvelles de Papa, j'espère qu'il va bien et qu'il se soigne afin que nous ayons encore le plaisir de chasser ensemble les lièvres et perdreaux d'Helfedange redevenu français. - J'espère que Tante Adèle va bien et qu'elle a de bonnes nouvelles de ses fils, je garde un bien bon souvenir des bonnes visites qu'elle venait fidèlement me faire.

Dis à Elisabeth que je compatis à la peine qu'a dû lui causer la mort de l'oncle Maurice de Boissoudy - encore un vieil ami du temps d'avant la guerre qui disparaît. Je vais tâcher d'écrire un mot à Antoine à ce sujet. -

Ne m'oublie pas auprès de Marc (*de Mahuet)* et de ses charmantes filles. -

Quant à toi je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je n'ai pas le temps de t'écrire plus longtemps, je suis rentré tard du tir et je veux que ma lettre parte ce soir.

J'espère voir bientôt Henard mais je crois t'avoir dit que je crains qu'il reste à Béziers. -

---

Le 18 février (*1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai encore à déplorer aujourd'hui la mort d'un jeune soldat, ce qui fait le 3° décès depuis que je suis ici, je n'ai jamais vu pareille hécatombe : il serait grand temps que le commandant se préoccupât d'une situation contre laquelle nous sommes désarmés n'ayant pas assez d'argent pour nourrir nos hommes convenablement ; je sens bien que c'est de ce côté là qu'il y aurait quelque chose à faire, je l'ai dit déjà plusieurs fois au commandant, il faudra bien qu'on en vienne à nous donner ce qui nous est nécessaire. J'ai encore relancé le médecin tout à l'heure. - Cette situation me préoccupe beaucoup : je n'y vois pas d'issue : j'ai encore 24 hommes à l'hôpital, je sais bien que sur 350 hommes cela n'a rien d'exagéré c'est beaucoup tout de même, et puis par le temps qui court-on ne devrait tomber que sous les balles et les obus. -
J'ai lu avec intérêt ta lettre de lundi matin, je suis content que l'indisposition de Jean se soit terminée rapidement je voudrais bien qu'il en fût de même pour la bonne petite Coco. Dis-lui que sa très gentille lettre m'a fait grand plaisir : je voudrais avoir le temps d'écrire à tout le monde, mais j'ai toujours tout mon temps bien pris, enfin mes lettres à toi s'adressent à toute la famille il y a dedans de l'affection pour tout le monde et c'est toi ma chère femme qui est chargée d'en faire la répartition en te servant la première.
A l'heure où je t'écris Hénard est sur le point d'arriver à Béziers, j'espère qu'il viendra me voir un de ces jours-ci pour m'apporter des nouvelles de Nancy, je regrette qu'il ne vienne pas ici où je me trouve un peu isolé - Les gens de la popote sont gentils mais beaucoup plus jeunes et sans aucun point de contact de sorte que je vis tout de même un peu isolé. Le commandant est très absorbé par sa responsabilité et manque de liant, et en dehors des militaires il n'y a personne à voir, de sorte que je n'échange pas souvent mes idées avec le prochain. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? je n'en sais rien : on dit que le silence est d'or. J'ai toujours la ressource de converser avec toi, mais c'est le temps qui me manque. Je suis obligé de me hâter ce soir car j'ai un exercice de nuit à 8h du soir.
Tout ce que tu me racontes des Boches ne m'étonne pas on n'arrivera jamais à les punir autant qu'ils le méritent. Le châtiment ne semble pas venir très vite ; ce diable de rouleau russe n'avance pas très rapidement il avance et recule, ce petit jeu là peut durer longtemps comme la procession d'Echternach - Nous attendons le beau temps mais alors la tâche sera encore bien rude, à moins que le bon Dieu se mette décidément de notre côté ; à nous de le mériter et à l'obtenir par nos actes et nos prières.
Je comprends que la conférence du député Belge dont tu me parles a dû être intéressante, je regrette que tu n'y ais pu assister.
J'espère que Marie est maintenant tout à fait remise de sa rubéole, il faut faire attention aux bronchites par ce temps de fin d'hiver qui est traite. Depuis quelques jours nous avons moins beau temps que lors de mon arrivée, il y a tout de même une différence énorme avec notre climat, mais je trouve qu'il fait sensiblement moins bon qu'à Hyères. -
Je vais bien, mon rhume n'est pas tout à fait guéri mais il est en progrès - Mes jambes ont été un peu raides à la suite de la marche d'avant-hier mais il y a réellement du progrès - Ne t'inquiètes pas je suis raisonnable et ne fais pas d'imprudence, Je t'assure que j'étais bien en état de rejoindre le dépôt - je n'aurais pas eu la conscience tranquille en prolongeant mon congé - que veux-tu le bon Dieu exige de nous un rude sacrifice avec cette séparation dont on ne voit pas la fin, il faut nous soumettre courageusement tout en ne désespérant pas de nous revoir -
Embrasse bien les enfants autour de toi, ne m'oublie ni auprès de Camille, ni auprès de Célestin.

God.

Pézenas ce 22 février (*1915*)

Or donc, ma chère Germaine, j'ai eu hier la visite de cet excellent Hénard avec lequel j'ai eu le plus grand plaisir à parler de Nancy et de ses habitants. Il est affecté à une compagnie
de Béziers, (soldats rentrant de convalescence, et rappelés des anciennes classes) comme je te l'ai déjà écrit gens difficiles à tenir et donnant moins de satisfaction à commander que les jeunes. Néanmoins tout en regrettant Pézenas il m'a dit qu'en sachant prendre ces gens là on arrivait encore à en faire quelque chose. - Les nouvelles qu'il m'a apportées de vous tous, et de ce qui se passe dans la région de Nancy

m'a bien intéressé, quoiqu'elles fussent déjà assez loin d'être fraîches puisqu'elles dataient de mardi dernier et que depuis j'avais reçu de toi des lettres moins anciennes. Je l'avais invité à dîner à la popote que je préside. Nous avons bu en chœur à la santé de nos armées et de nos familles, nos deux grandes préoccupations par le temps qui court.
Naturellement ce brave Hénard a été très apprécié ici par tous et il nous a bien intéressés en nous parlant encore des succès de ses mitrailleuses. Il m'a remis la carte d'un de mes anciens camarades de Reims cousin germain du Père Hoppenot, actuellement officier de réserve dans les automitrailleuses. Ce brave ami a trois fils sous les armes l'un d'eux a perdu un bras, l'autre une jambe, le Père et le 3° continuent à se battre avec acharnement, en comparaison de tels sacrifices ce que nous avons fait pour le pays est bien peu de choses. Quel élan de dévouement dans tout notre beau Pays : tout récemment pendant une pause d'exercice je voyais un de mes petits soldats assis tristement à l'écart et songeur. Je m'approche de lui et le questionne, alors lui de me répondre : j'ai six frères sous les armes, deux sont blessés, un troisième a disparu depuis deux mois, mon Père m'écrit qu'il va s'engager pour la durée de la guerre : que je serais content s'il venait avec moi au 153° !. Je dois dire que j'ai été ému et n'ai pu m'empêcher de lui serrer la main.
Hier j'ai désigné 125 hommes destinés à partir au 1° appel, j'ai pris les plus solides et les meilleurs tireurs, mais il y a eu bien des mécontents, plus de 50 sont venus me trouver pour que je les désigne ; j'ai dû leur promettre à tous de les envoyer à temps pour passer le Rhin derrière les Boches.
Je ne sais si c'est le printemps mais nous sentons renaître une vague d'enthousiasme de bon augure. Je sais de bonne source que nous avons encore énormément de soldats, des quantités de munitions, et qu'il nous arrive d'Amérique quantité d'automobiles et de matériel de toutes sortes. C'est ce qui met les Boches en fureur. Je sais aussi que notre cavalerie bien remontée est en parfait état. Non ! qu'est ce qu'ils vont prendre les Boches d'ici quelque temps. C'est alors, ma chère Germaine, que tu pourras danser en battant des mains comme quand tu vois les teutons sous les obus.
Je suis aussi avec anxiété la lutte autour de Pont à Mousson je crois que c'est un prodrome du siège de Metz, les Allemands vont tout faire pour nous retarder de ce côté mais ils s'y useront les dents. J'espère que Jean continuera à être protégé après les longs mois de guerre qu'il a fournis. Il serait pourtant raisonnable qu'il guérisse son pied avec un repos, de quelques jours, bien gagné. J'attends impatiemment que tu me rassures sur son compte.
Ta lettre d'aujourd'hui m'a fait plaisir en m'apprenant que les enfants étaient sages, félicitation au Petit là, à Quiqui et Loulou. Je souhaite que le beau temps continue à te favoriser pour que tout ce petit monde là puisse sortir. Je suis ennuyé pour Marie, il faut bien la nourrir et puis comme tu le dis aller à la campagne le plus tôt possible. Je n'ai pas de préférence marquée entre Fléville et Eclaron mais à cause de Tante Geneviève à qui tu feras plaisir et de l'instruction des garçons, du voisinage de Nancy, du Tremblois, je te conseille plutôt Fléville. -
Nous avons aujourd'hui un mistral dont on ne peut se faire une idée. J'ai failli recevoir deux cheminées sur la tête, j'ai dû faire rentrer ma compagnie de l'exercice car il n'y avait plus moyen de tenir debout, j'en ai profité pour leur faire une causerie sur les origines de la guerre et sur les atrocités des Boches.
Je suis content que Papa aille mieux, je t'embrasse ainsi que Bebeth, je te prie de présenter à Tante Adèle mes respectueux hommages, et t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je t'autorise à te servir du papier qui reste. - Le brave Joseph me semble dissipé. Il n'a garde de me parler des savons et des recommandations que je lui ai envoyées, voici son bulletin et sa lettre. Il a besoin d'être sérieusement remonté. -
J'avais oublié de te dire que de la Forêt reçoit les lettres de sa femme qui est à Douai, occupée par les allemands, par l'entremise du Prince Royal de Bavière.

---

23 février (*1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai été stupéfait en ouvrant un journal d'y lire le récit des funérailles du général de Grandmaison tué auprès de Soissons. Voilà longtemps que les communiqués n'indiquaient rien de ce côté et cette mort m'a terriblement frappé. Quelle perte pour sa pauvre femme il faut bien la plaindre tout de même, mais quelle perte pour le Pays à un moment où le gouvernement semblait décidé à l'appeler très vite à une

haute situation qui lui aurait permis de rendre de très grands services. C'était un chef d'offensive, il aurait pourchassé les Allemands en retraite au plus loin, et le voilà arrêté soudain au moment où la guerre de tranchée qu'il exécrait était sur le point de prendre fin. Il aura probablement trop exposé sa si précieuse existence, il était si brave ! si dédaigneux du danger, comme du qu'en dira-t-on. C'était non seulement un chef, c'était un homme et un chrétien, il était de la race des Bayard, sans nul doute-il est tombé en brave comme lui. - Je sais
que cette nouvelle te sera pénible comme à moi puisque nous pensons tout pareil, plus qu'à moi car avec ton cœur de femme, tu sens plus vivement, c'est un grand malheur, il nous faudrait tant de chefs comme lui. Voilà l'expiation du Pays coupable qui continue et les victimes sont prises parmi celles qui sont le plus agréables à Dieu. Prions pour fléchir la justice Divine et espérons dans sa miséricorde que tant d'holocaustes doivent enfin toucher. J'ai écrit de suit à Madame de Grandmaison à Paris. -
Je suis très bouleversé tu le comprends facilement et j'ai peine pour le moment à te dire autre chose, je vais partir pour l'exercice, au retour j'achèverai ma lettre. -
6h du soir. Je rentre de l'exercice, en rentrant je trouve la lettre de Papa dont je le remercie, elle m'a fait grand plaisir, je comprends bien combien il sera joyeux de voir arriver cette bonne Marie-Renée, qui elle-même, je le sais, exulte à la pensée de vous retrouver après une aussi longue séparation. Papa ne se trompe pas, c'est à son intention que je t'indique les itinéraires de mes marches militaires, Je sais que cela l'intéresse d'en suivre les détours sur la carte. - Certes je voudrais bien payer pour deux ma dette à la Patrie, plus je vais plus je me rends compte de la grande influence que peut avoir sur la tournure d'un combat une initiative intelligente utilement employée. Plus j'entends d'acteurs de la journée de la Chavatte plus je constate que nos impressions étaient justes, plus je regrette de n'avoir pris même au dépourvu le commandement du 1° bataillon, il a été très mal engagé et très mal dirigé et sans le courage individuel des hommes, qui a été au-dessus de tout éloge, cela aurait été une débâcle. Il parait que personne ne commandait plus, les hommes avaient brûlé toutes leurs cartouches en ce feu désordonné que je mentionne dans mes notes, ils ont battu en retraite, mais d'eux même se sont arrêtés, et on fait tête à l'ennemi quand ils se sont sentis poursuivis - A ce moment les mitrailleuses près desquelles nous avions été frappés ont fait feu à nouveau cette fois dans de bonnes directions et ont fait un grand carnage de Boches, qui ont même abandonné 3 mitrailleuses - Je tiens ces détails d'un sergent qui a été blessé cette nuit là - il a vu le corps de Bonnabelle, il m'a dit qu'il était méconnaissable, il avait non seulement la moitié de la tête emportée mais encore l'épaule gauche. J'espère que sa femme ne connaîtra pas cet horrible détail. -
L'approche du printemps se fait sentir jusqu'ici à 800 km du front, le frémissement qui traversé la France en ce moment est comparable au vent qui s'élève peu d'instants avant l'orage. Les troupes se placent sur l'échiquier, les renforts nous sont demandés maintenant d'un jour à l'autre, je m'attends à partir dans 15 jours peut être. Je sais d'autre part que des troupes W importantes sont concentrées pas loin de vous - ah qu'est-ce qu'ils vont prendre les Boches ! comme disent nos troupiers gavroches. Il faut que toi, les enfants, ton entourage prépariez vos nerfs à un terrible concert qui commencera près de vous et se terminera j'espère au plus près sur la Sarre. Heureusement que Marie-Renée n'est plus à Helfedange. -
Peut-être d'ici un mois ne serai-je pas bien loin de vous. La pensée de combattre près de vous tous, mes chers amis, me donnera joliment de mordant, j'aurais un plaisir énorme à bousculer quelques compagnies Boches dans la Nied ! j'aimerais mieux cela que les boues de l'Yser. - Mais tout cela pour le moment est encore du rêve. La réalité consiste à préparer de mon mieux les braves petits Français qui me sont confiés, c'est ce que je fais - Depuis huit jours leur état sanitaire est meilleur malgré de temps en temps un cas de rubéole.
Je suis content de mes officiers et de mes gradés, ils me sont très dévoués. Je n'ai qu'un regret c'est que ce ne soit pas moi qui les conduise à la bataille. -
Ah sapristi ! ma pauvre vieille, je ne t'ai pas laissé de papier pour m'écrire, il ne faut pas que cela t'arrête, je t'autorise à en user une très grande feuille, ainsi qu'une bouteille d'encre. - Je répondrai bientôt à Anne et à Papa, j'espère qu'il a reçu la carte que je lui ai envoyée.
Voilà l'heure du dîner, je te quitte en t'embrassant de tout cœur, sans oublier personne surtout les enfants.

God.

Je vais bien mes jambes deviennent de jour en jour plus solides, je dors et mange bien -
Vos lettres mettent 4 jours pour arriver.

---

25 février (*1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai un peu plus de temps qu'hier car nous ne partons qu'à 8 heures pour notre exercice de nuit et il est cinq heures. Je viens de faire une théorie à mes gradés et je veux me délasser en causant un peu avec toi, au petit bonheur, au hasard de la plume et de mes idées.
Hier donc nous avons fait une manœuvre auprès de Fontès sur un plateau escarpé (cote 242) (ceci dit pour Papa), l'intérêt de cette manœuvre était rehaussé par les difficultés du terrain et le pittoresque du paysage car c'est la 1° marge des Cévennes que nous gravissions. A Fontès nous avions fait la grande halte près de l'église très curieuse, église remontant à l'époque des Albigeois et par conséquent fortifiée. J'y ai admiré un très beau rétable en bois sculpté et doré remontant au siècle de Louis XIV. - Pendant notre repas tous les enfants de Fontès étaient venus les uns après les autres se grouper autour de nous, il y en avait de tout petits comme Loulou, ils avaient de bonnes balles de gosses et je n'ai pu faire autrement que de penser à mes bons gosses. Les mamans et les sœurs aînées les suivaient apportant tant de vin à mes troupiers que j'ai dû mettre le holà, c'est en effet par le nombre de bouteillons de vin que l'on peut évaluer le degré de sympathie des populations de cette région. J'ai pu assez facilement faire comprendre à ses bonnes âmes l'inconvénient de trop boire avant d'exécuter une manœuvre un peu pénible. J'ai été vite entouré d'un cercle sympathique de commères jeunes et vieilles qui m'ont demandé toutes sortes de détails sur l'exercice que je comptais faire, et m'ont demandé la permission de suivre la manœuvre, elles le faisaient toutes avec tant d'enthousiasme que je leur ai donné tout de suite les renseignements qui pouvaient leur permettre de nous retrouver en faisant moins de chemin, mais l'une d'elle s'est écriée avec animation : "oh j'aurais trop peur de ne pas vous retrouver, j'aime mieux vous suivre" avec l'accent que tu connais bien. Ce que femme veut Dieu le veut, j'ai donc dû en passer par leur volonté et je me suis avancé, suivi en plus de mes quatre sections, d'une véritable foule de femmes et d'enfants de tout âge et de toute condition, je crois qu'il y en avait au moins cinquante, c'était tordant car dans ce trou de Fontès les distractions ne sont pas nombreuses, on y avait pas vu de soldats depuis 34 ans, juge un peu mon bon ! des rires, des lazzi, et de l'entrain général et tout cela grimpait dans les rochers, vieilles matrones comme Lucie, jeunes et blondes ou brunes jeunesses comme Nanine ou Mahuettes, ou bons gosses comme le petit là et Gérard. Elles ont mis autant de feu au combat que leurs arrières grand-mères les Gauloises. Malgré moi mon esprit se reportait à l'époque ou toi et les enfants suiviez nos manœuvres dans nos pauvres terres lorraines maintenant dévastées. Car au milieu de mes occupations et de mes distractions quotidiennes mon esprit à tout instant se reporte vers vous tous. - Hier soir et ce matin ma patte gauche était pas mal fatiguée et j'avais grand peine à monter ou descendre les escaliers, je n'ai pas très bien dormi, mais comme je suis resté tranquille cet après midi, je me sens déjà mieux ce soir, je compte ne pas prolonger mon exercice de nuit et j'espère que demain il n'y paraîtra plus. Je te le dirai du reste.
Notre matinée a été assez émotionnante, nous avons embarqué dans chaque compagnie pour une destination inconnue 40 de nos meilleurs soldats. J'ai adressé aux miens quelques paroles d'adieu, ils m'ont tous serré la main et sont partis en chantant le chant du départ et en promettant de tuer le plus de Boches possibles - on ne peut pas imaginer un meilleur moral ! Je suis allé ensuite trouver Monsieur le Curé, délégué par le Commandant, auquel sur l'instigation de plusieurs camarades j'avais demandé de faire célébrer un service pour le regretté général de Grandmaison et en même temps pour tous les militaires du régiment tombés depuis le début de la guerre. Ce service aura lieu jeudi prochain à 9h veux-tu le dire autour de toi pour obtenir une union de prières à ces intentions.
Monsieur le Curé a fort bien accueilli ma requête, il se propose même de prononcer quelques mots et m'a demandé de lui fournir quelques indications sur les états de service du général de Grandmaison, ce que je vais faire avec tout mon cœur en souvenir de ce chef éminent et si bienveillant qui m'a honoré de sa confiance absolue et de son amitié.
Je reçois à l'instant une lettre d'Alice me demandant des nouvelles d'un cousin de Monsieur Mac-Avoy disparu depuis le 11 décembre, il était soldat au 153° je vais m'en inquiéter - Elle me dit qu'elle a l'intention de se rendre à Toul pour y voir Raoul (*son mari*) - Je doute qu'elle obtienne l'autorisation nécessaire, le général Joffre ayant donné des ordres très sévères à ce sujet. En tout cas cela lui fera du bien de venir jusqu'à Nancy et elle pourra peut être obtenir un laisser passer pour aller voir ce que devient Voirincourt. Je vais lui répondre. - Il semble que les Boches subissent pas mal d'échecs un peu de tous côtés aussi bien en Champagne qu'en Lorraine, tout cela est de bon augure pour l'arrivée du printemps, il me semble aussi que pour la 3° fois les Russes s'arrêtent s'apprêtant à reprendre l'offensive. Leur campagne de piraterie (des Boches) commence à produire des effets mais les neutres ne semblent

pas décidés à se laisser faire ainsi. Ces actes irraisonnés de barbarie mal contenue semblent indiquer que l'affolement s'empare de leurs dirigeants. - La fin est peut être plus proche que nous ne l'imaginons, ah ! que le bon Dieu nous aide. Quand est-ce que je pourrai te dire à bientôt, en attendant au revoir.

God.

Je ne t'ai rien dit de Marie, tu as raison de veiller sur elle, il faut bien la nourrir, veiller à ce qu'elle ne soit pas échauffée Fléville sera tout indiqué quand il fera moins froid.
Ne m'oublie ni auprès de Papa, ni auprès de Bébeth, ni des Mahuets. Tant Adèle j'espère que l'on a de bonnes nouvelles de Paul, qui est de nouveau en pleine bataille, et d'Henri. As-tu des nouvelles de Jean de Plinval ?

---

2 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

Je rentre tard d'une marche de manœuvre mais je veux néanmoins te remercier de la surprise que tu m'as faite en joignant à la gentille lettre de Marie un mot surprise écrit au crayon du Tremblois, tout ce que tu m'y racontes m'intéresse. Je ne suis pas étonné du chiffre de dégâts dont tu me parles. Tu as bien fait de faire cette tournée, j'espère qu'elle ne t'aura pas fatiguée - La lettre de Marie est bien intéressante, je sens que vous allez avoir de terribles moments à passer au cours de cette bataille qui s'engage, mais votre confiance à tous dans le succès final vous aidera à supporter le bruit continu et rapproché du canon. Il est probable qu'on va taper sur les Boches de tous les côtés à la fois sans leur laisser le temps de souffler, quand ils auront sué toute leur bière et digéré tout leur pain KK (*Korn Kartoffeln*) on les achèvera en frappant plus fort au bon endroit. Il faut que le bon Dieu nous aide, et pour cela que nous continuions à le prier. -
Je m'attends tous les jours à partir pour ce fameux camp d'instruction, je suis désigné par le général commandant la région, mais cette désignation n'a pas encore été ratifiée par le ministre, on attend tous les jours un télégramme. - Je verrai Hénard jeudi au service du général de Grandmaison. Je me réjouis aussi de voir arriver Hipolite. - Demain je t'écrirai plus longtemps, je me borne ce soir à vous embrasser tous. Tendresses autour de toi.

God.

J'ai beaucoup mieux marché aujourd'hui - Je l'ai échappé bel mon cheval rétif en reculant s'est jeté dans une voiture au trot nous aurions dû être tués tous les deux. Le bon Dieu m'a protégé - mon cheval en est quitte pour une forte entaille dans la fesse.
Je t'ai envoyé un billet de 100 frs, j'espère que tu l'as reçu.

---

9 mars (*1915*)
(*Béziers*)

Ma chère Marie,

Ta maman ne m'en voudra pas si c'est à toi, pauvre petite princesse malade, que j'adresse pour te distraire mon bulletin quotidien, et Pauline à qui je dois tant de réponses pour ses gentilles lettres ne sera pas jalouse, car tu mérites bien quelques compensations pour ta longue et pénible réclusion.
Je sais que tu es courageuse et résignée, que tu offres au Bon Dieu les privations que t'impose pour le moment le mauvais état de ta santé et je t'en félicite ; je suis sûr que ta grande Patronne te protège, qu'elle te guérira tout à fait et que, des mauvais jours que tu viens de passer, il ne te restera que le souvenir et le mérite de les avoir chrétiennement et patiemment supportés.
D'ailleurs tu as déjà bien des compensations dans les gâteries dont tout le monde t'entoure et dans les visites charitables et affectueuses que te font tes gentilles cousines de Mahuet.
Dis à ta maman que je reçois à l'instant sa lettre qui contient celle de l'oncle Jean de Plinval, cette

dernière exprime réellement des sentiments bien élevés. Quelle belle nature, il fallait des évènements comme ceux que nous traversons pour la mettre en relief, et c'est là un des biens que le bon Dieu fait sortir d'un mal aussi grand que la guerre de permettre aux belles qualités du cœur de se manifester et de dominer tout ce qu'il y a de mauvais dans la nature humaine. Je souhaite tout de même que le bon Dieu n'accepte pas le sacrifice de lui-même qu'il fait si généreusement et qu'il le conserve à l'affection des siens. Le même courrier m'apporte une lettre bien touchante de Madame de Grandmaison, elle me confirme ce que ta maman a appris par Mme Belin, elle me dit aussi que le général lui a parlé de moi dans une de ses dernières lettres. Il pourra beaucoup au ciel pour son Pays, car c'était une si belle âme qu'il doit être puissant là haut. -
Demain mercredi j'aurai quitté Béziers pour n'y plus revenir, j'aurai quitté aussi le 153°, ce ne sera pas sans un certain déchirement que je me séparerai de ce N° que je porte depuis 10 ans et qui a été si glorieusement illustré sur notre terre de Lorraine et dans les plaines de la Somme et de Belgique. Ce nouveau régiment (*174°*) que nous formons n'a encore ni histoire ni drapeau, j'espère que nous nous montrerons à hauteur et que nos anciens du 153° pourront être un jour fiers de la gloire que nous ferons rejaillir sur notre régiment d'origine. - Je pense que vous êtes tranquilles à Nancy et que les rumeurs qui vous arrivent du champ de bataille sont toujours réconfortantes. On dit ici que la grande bataille est commencée mais que les communiqués n'en parlent pas - Dans les Dardanelles cela marche bien malgré l'abstention des grecs, nous pouvons je pense nous passer de leur concours car il nous en viendra d'autres, et il peut se faire que le beau-frère du Kaiser ne tarde pas à regretter d'avoir fait passer ses liens de famille avant les intérêts de son Pays. - Mais ma pauvre Marie tout cela est bien sérieux pour toi, j'aime mieux te charger de dire à Pierre que je pense bien à sa prochaine arrivée à Pézenas, je l'ai chaudement recommandé et il sera bien reçu car le commandant Rollet a gardé très bon souvenir de ton oncle Antoine (*de Boissoudy*). Le capitaine Hénard m'a assuré aussi qu'il s'occuperait de lui, de mon côté, depuis Villeveyrac, je pourrai peut-être un jour venir le voir. -
Le capitaine Hénard étant encore ici pour au moins deux mois, se décide à faire venir Mme Hénard et son petit garçon car il s'ennuie tout seul et a du mal à se tirer d'affaire seul avec sa pauvre main. Nous avons ici un temps merveilleux, il ne pleut pour ainsi dire jamais, le seul inconvénient du Pays, c'est le vent qui ne nous laisse pas de répit. Mais le soleil est si bon que je souhaite le pareil à ta maman et à ton bon Papa. - Je t'envoie le bulletin de Joseph qui est bon, il a enfin ses 75 mais il n'est que 6° au tableau d'honneur ce qui s'explique par le petit fléchissement du mois de février. Le directeur n'a pas encore répondu à la lettre que je lui ai écrite. - J'ai encore une fois changé d'ordonnance, celui que j'ai pris à l'air d'un bon garçon et me semble dévoué - Il s'appelle Brèche, j'espère qu'il en fera de bonnes du même nom dans les rangs des Boches.
Sur ce mot de la fin je te quitte, ma chère Marie, en te souhaitant bonne santé ainsi qu'à tous ceux qui t'entourent et en vous embrassant tous de tout cœur.

Ton Papa.

(*printemps 1915*)

Ma chère Germaine,

Vendredi matin. - Je n'ai pu t'écrire hier car ma journée a été bien remplie. D'abord c'était le service pour notre regretté général de Grandmaison. La cérémonie a été des plus touchantes, l'église ne pouvait contenir la foule des soldats. L'édifice était bien décoré. A l'entrée s'élevait un catafalque abrité sous de nombreux drapeaux des armées alliées et entouré de faisceaux et de trophées militaires. L'assistance nombreuse était recueillie. Des places avaient été réservées dans le chœur aux officiers, nous étions une trentaine - Après l'évangile le prédicateur de la mission a prononcé un superbe panégyrique de notre chef regretté, je compte écrire à Monsieur le curé de m'en donner une copie que je t'enverrai si je puis. - Après la cérémonie le commandant m'a invité à déjeuner avec Hénard car il voulait me faire ses adieux puisque je devais me trouver à Béziers avant deux heures pour présenter au général ma nouvelle compagnie. Le commandant nous a emmenés en auto et mon sous lieutenant que j'avais envoyé dès le matin avait fait préparer la compagnie que je n'ai eue qu'à présenter. Elle est superbe sous les armes tout entière habillée de neuf (nouvelle tenue capote gris bleu clair et pantalon bleu marin). -Les jeunes soldats ont été choisis parmi les plus vigoureux et les meilleurs tireurs ils forment les 2/3 de l'effectif, les

anciens pour l'autre 1/3 reviennent tous du front quelques uns pour les 2° ou 3° fois, ce sont tous des soldats aguerris qui connaissent tous les tours des Boches et ne demandent qu'à leur faire payer cher ce qu'ils ont souffert eux-mêmes. - Nous sommes ici jusque mardi - puis nous serons embarqués pour un camp d'instruction, j'ignore lequel, je te ferai connaître ma nouvelle adresse au besoin par télégramme. pour qu'il n'y ait pas un trop grand trou dans ma correspondance. En attendant continue à m'écrire à Béziers qui fera suivre. -
Je remercie Elisabeth de m'avoir copié la lettre d'Antoine elle m'a intéressé et réconforté d'ailleurs, vous pouvez être tranquilles il y a encore des soldats en France et les Boches n'en verront pas le bout, rien qu'à Béziers il y en a 7 ou 8 mille, à Pézenas 5000, à Montpellier 12 à 15 mille etc...Il en arrive encore tous les jours et maintenant que les beaux jours arrivent les africains rappliquent sur le littoral. Je t'assure que les Boches en prendront pour les rhumes qu'ils ont attrapés l'hiver dans les tranchées. -
J'ai dit adieu à ma compagnie de Pézenas et quoique je n'ai passé que quelques semaines avec ces braves gens, nous nous entendions bien je les regrette et je sais qu'ils me pleurent. Avant de partir j'ai recommandé Pierre au commandant et aux officiers, tous veulent l'avoir dans leur compagnie mais je préfère qu'il soit à la 27° celle que je commandais car j'ai une grande confiance dans le Lieutenant Gilles, homme très bien pensant, très sérieux et s'occupant beaucoup de ses soldats, Pierre sera bien avec lui. Je vais m'occuper du parent de Mr Mac Avoy en passant tout à l'heure au bureau du trésorier et je répondrai ensuite à Alice (*de Meckenheim, née Jager, femme de Raoul*). - Je t'écrirai encore ce soir, en attendant je t'embrasse, le soleil se lève et je cours à mon service.

God.

Villeveyrac ce 12 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

Ma compagnie étant allée chercher de la literie à la gare je profite de quelques instants de liberté pour causer un peu avec toi.
Tu verras ce matin, ou tu auras vu plutôt que le communiqué est très bon. Nous avons remporté en Champagne un réel succès, et les Anglais en ont profité pour accomplir en Belgique des progrès sensibles, tandis qu'à leur tour les Russes pouvaient enfin arrêter les Boches en avant des lacs Mazurie et leur faire subir de lourdes pertes. - Le communiqué semble faire supposer que la période d'hiver se termine sur ces combats de Champagne et que la lutte va revêtir un caractère nouveau qui sera plus en rapport avec la belle saison et avec notre caractère ; dans cette nouvelle phase qui va s'ouvrir, la 5° compagnie du 416° que je commande jouera certainement son rôle mais j'ignore sur quel théâtre : en cela il faut nous en remettre au plan du généralissime et aux desseins de la Providence. Pour le moment nous faisons notre devoir en nous préparant de notre mieux. La tâche nous est facilitée par le bon esprit des troupes et la bonne volonté des chefs, tout le monde se sert les coudes et ne demande qu'à bien faire.
Le général Ferré commandant la 16° région est venu hier nous inspecter, il a été très satisfait, le fait est que nos troupes ont belle allure. - Les officiers sont bien pour la plupart, ils reviennent du front et en mettant bout à bout les conversations de table on arrive à reconstituer la campagne entière jusqu'au début de décembre. Beaucoup d'entre eux ont combattu à Dieuze ou Sarrebourg, puis en avant de Lunéville, de Gerbévillers enfin vers Arracourt. C'est un élément inépuisable de conversation cela vaut mieux que d'autres sujets. On dirait ces déjeuners de chasse où chaque convive raconte ses exploits, mais là le gibier est le Boche. -
Je suis installé chez de braves gens propriétaires vignerons comme tous les gens de ce pays. Il y a deux enfants dont un petit garçon qui a l'age du "petit là" et qui comme lui se cache sous la table quand on parle de lui. A ce propos puisque je parle de Monsieur Jean j'espère qu'il ne fera plus la mauvaise tête et que le bulletin que Coco m'enverra à la fin de la semaine sera meilleur pour lui. -
J'ai quitté Béziers en abandonnant Hénard bien ennuyé de me voir partir, comme il ne prévoit pas encore son départ pour le front, il se décide sur mon conseil à faire venir Madame Hénard et son petit garçon. Il m'a promis aussi de s'occuper de Pierre (*de Boissoudy*) si ce cher neveu arrive comme je le désire à Pézenas. Je t'ai dit je crois qu'il serait très bien reçu ; il pourra avoir toute confiance dans le lieutenant Gilles (voir sur la photogr. le grand lieutenant qui a une barbiche noire, c'est lui) qui m'est très dévoué qui

est un garçon très sérieux, pratiquant, fidèle lecteur de l'action française. Ce brave garçon était venu me serrer la main au passage de mon train à Pézenas. -
Prochainement je vais aller me remonter à Montpellier, j'espère que j'aurai la main heureuse, je voudrais bien trouver un cheval analogue à mon regretté Malakoff. - Dans ce pays-ci il y a assez de ressource au point de vu remonte à cause du voisinage de la race tarbe. -
Je n'ai pas de tes nouvelles depuis mon arrivée ici aussi le temps m'a paru un peu long hier, je me console en pensant que plusieurs lettres m'arriveront en même temps : tu peux m'écrire à l'adresse suivante :

Cne de Miscault 153° à Villeveyrac
Hérault.

Cela mettra un jour de moins que de passer par Béziers. - J'ai reçu de bonnes nouvelles de Tante Louise qui me dit regretter Marie-Renée, cette dernière est sans doute heureuse de t'avoir retrouvée ainsi que Papa - il me tarde d'apprendre encore ce qu'on dit en Lorraine, ce que l'on pensait cet été tu m'en as déjà parlé mais je suppose que tous les jours quelque nouveau souvenir revient à l'esprit de Marie-Renée. -
Je serai content d'avoir des détails sur la visite qu'Antoine va vous faire en gagnant son nouveau poste ; ce sera terriblement intéressant. Je suis content pour Elisabeth de ces quelques heures de bonheur qui lui feront du bien, qui seront pour elle comme une oasis dans le désert. - Nous, nous avons été bien gâtés d'être si longtemps réunis cela doit nous faire prendre patience pour attendre la fin de notre séparation. -
J'ai pensé tous les jours à la neuvaine de la grâce et au mois de St Joseph, j'ai communié dimanche dernier et je compte encore le faire dimanche , comme tu me le dis. C'est quand on prie qu'on se trouve le plus rapproché l'un de l'autre. Quand je suis au pied de l'autel, je vous revois tous et souvent je pense que vous tous au même moment priez pour moi. -
Ma pensée se reporte souvent vers Marie, je ne m'inquiète pas plus que de raison, j'espère que le séjour à la campagne lui fera du bien, elle cessera bien de grandir à un moment donné et alors je pense que sa santé retrouvera son équilibre. Je serai content de te savoir installée à Fléville, je crois que tu y auras plus de tranquillité morale. Georgette pourra-t-elle faire son service, je sais bien que tu pourras trouver des aides dans le village. -
Le temps passe et voilà mes gens qui reviennent, je vais au rapport : je te quitte donc en t'embrassant tendrement sans oublier personne.

God.

J'ai cent francs qui me gênent dans mon porte-monnaie, les voilà ils ne te gêneront pas.

Villeveyrac ce 13 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

De mon bureau, pendant que mon sergent major et mon fourrier travaillent à mes côtés, je t'envoie un tendre bonjour. Le soleil s'est levé radieux comme d'habitude et en le voyant si rayonnant je pense qu'il serait joliment bon pour vous tous, surtout pour Marie. Pour comble de bonheur le mistral a fait trêve depuis hier - hier et aujourd'hui on a l'illusion d'être en plein été : c'est un temps merveilleux pour l'instruction de nos soldats et le prompt rétablissement des blessés, je suis persuadé que les soldats instruits sous ce beau ciel seront beaucoup plus avancés que ceux moins favorisés qui ont eu du mauvais temps. - Nous sommes tout à fait installés dans le patelin de Villeveyrac on n'y est pas trop mal / c'est un gros village de 2500 habitants pas beau et sale comme tous les villages du midi, l'église n'est pas mal; tout autour il n'y a que vignes et oliviers, puis tout près, des collines rocheuses couvertes de chênes verts ; on appelle ces collines des garrigues c'est cela qui constitue nos terrains de manœuvre, c'est tellement inculte qu'on est sûr de ne pas faire de dégâts, mais c'est escarpé et je m'en tire difficilement avec mes mauvaises pattes ; pour les hommes c'est parfait cela les dégourdit. Je t'ai parlé je crois de mes propriétaires et du petit garçon qui me rappelle Jean. Ma chambre est quelconque mais peu m'importe je ne fais qu'y dormir et le lit est bon.-
Les cadres du bataillon sont formés en grande partie d'officiers revenus du front pour blessures ou maladie, je suis naturellement le plus ancien des capitaines ; le commandant est un homme froid mais bienveillant et intelligent, il a des idées justes et je crois qu'il nous fera faire de la bonne besogne ; les

autres capitaines sont quelconques, l'un d'eux est assez sot pour amener sa femme ici, ce que je trouve déplorable au point de vue de l'exemple donné aux vieux soldats qui sont presque tous pères de famille, et puis ce n'est réellement pas la place d'une femme dans un cantonnement, s'en est encore un qui est bien du midi. - Le quatrième dont je t'ai parlé est sorti de Saint Cyr en 1912 et il est déjà chevalier de la légion d'honneur, il a été blessé à Ypres le 2 novembre, il a fait toute la campagne de Lorraine, puis de Saint Mihiel et enfin de Belgique il a l'air fort intelligent, il n'a que 25 ans. Son Père et deux de ses frères ont été tués à l'ennemi.. Les lieutenants ont de l'entrain ils sont presque tous de ce pays, sauf ceux que j'ai ramenés de Béziers. A la popote on est gai, le soleil y invite et il faut bien conserver sa bonne humeur c'est comme dit Jean de Plinval, l'indice d'une conscience tranquille et le meilleur pronostic de la victoire. -
Nous vivons jusqu'à présent à l'hôtel mais l'habitant abuse de la situation et nous sommes en train de nous constituer une popote, qui nous reviendra meilleur marché. - Ma pauvre Chatte, tu es bien inquiète de ta solde, elle t'arrivera, le mandat est demandé mais tu sais que l'administration ne se presse pas. J'en ai encore parlé au trésorier avant mon départ : j'ai reçu le compte de la Nancéenne, nous étions en débit de 1000 frs le 1er janvier - il y a tout de même quelques revenus qui rentrent mais peu. - Avec ta petite réserve et le petit crédit que tu as à la banque je crois que tu pourras tout de même atteindre la fin de la guerre. Les nouvelles sont bonnes, les Anglais commencent enfin à faire sentir leur présence. - Prions pour que le bon Dieu nous aide et allons-y de tout cœur. Si nous ne nous revoyons plus en ce monde nous nous reverrons dans l'autre, mais conservons l'espoir pourquoi le bon Dieu ne nous protègerait-il pas ? Enfin quoiqu'il arrive j'aurai fait tout mon devoir, et tu seras toujours là pour t'occuper des enfants.

A demain tendresse à tous, je t'embrasse.

God.

Je t'envoie à part le compte de la Nancéenne tu leur remettras le reçu que j'ai signé ; - je t'envoie aussi la réponse de Madame de Grandmaison, et le panégyrique prononcé à Pézenas au service que nous avons fait faire pour le colonel. C'est à peu près textuellement la notice que j'avais remise au prédicateur (sauf les quelques inexactitudes qui sont de l'amplification), parlé ce n'était pas mal, cela perd à la lecture. -

---

14 mars *1915*

Ma chère Germaine,

Je profit de mon dimanche pour venir causer avec toi, mais je ne sais si je le ferai bien longuement car je veux encore écrire à Joseph dont la fête approche. J'ai été communié ce matin et j'ai constaté avec plaisir que mon lieutenant s'approchait également de la sainte table, nous serons donc en communauté d'idées. Je n'avais pas encore eu le temps de le connaître et de l'apprécier. - Inutile de te dire que j'ai bien pensé à toi et à tous ceux que j'aime et dont je suis éloigné. Ces quelques moments de colloque intime avec N.S. m'ont rendu un regain d'énergie et m'ont fait revivre pendant quelque temps un peu plus près de vous tous. Hier la journée m'avait semblé plus longue, mais je me suis de nouveau placé en face de la réalité, et je renouvelle le sacrifice que j'ai fait de notre réunion quelque temps qu'elle doive tarder à se réaliser de nouveau. - Les communiqués continuent à être bons, je ne crois pas toutefois que la décision soit aussi proche que Paul de Rosieres semble l'affirmer. Les terrains ne permettent pas encore une offensive foudroyante, il faut patienter encore trois semaines environ. Je préfère voir que les efforts sont prudemment mesurés.
L'offensive inconsidérée de 1914 en août ne nous a pas trop bien réussi. Je crois d'ailleurs que les Boches commencent à cuire dans leur jus - Quand le plat sera à point on se mettra à table. - Pendant que vous avez la neige, nous jouissons d'un temps splendide le soleil ne cesse de briller et l'on ne peut le supporter tellement il est chaud. Si ce n'était la solitude où je me trouve je serais parfaitement heureux car tu sais à quel point j'aime lézarder. L'état sanitaire se ressent de cette température exceptionnellement agréable, nous avons très peu de malades. D'ailleurs notre chef de bataillon est un homme calme et pondéré qui ne demande pas d'efforts exagérés. Aujourd'hui dimanche il s'est absenté pour la journée et je me trouve de ce chef commandant du cantonnement, ce qui n'entraîne du reste que peu de responsabilité car nos gens sont fort calmes, et le village de Villeveyrac est tellement paisible que je ne prévois aucun incident à redouter. - Les environs ne sont pas vilains, je me propose de les parcourir un peu à cheval dès que j'aurai une monture. Ce qui ne tardera pas car demain nous nous rendons à

Béziers pour nous remonter au 1er hussard.
J'espère que tu auras pu faire à Toul toutes les courses dont tu me parles dans ta lettre. J'espère que tu auras pu voir Marie et la remonter un peu du départ de Méaux pour les tranchées ; je pense qu'il ne sera pas trop exposé et qu'on ne les emploiera pas comme troupe d'attaque.
Je compatis bien au malheur de ces pauvres Mahuet, c'est un rude coup pour Marc et pour ses filles. Que de souvenirs précieux enfouis sous les décombres (*à Létricourt*). Au moins grâce aux indemnités pourront-ils reconstruire leur gîte après la paix. Mais que vont-ils devenir jusque là. -
Je pense que vous êtes sortis maintenant des mauvais temps et que Marie va pouvoir recommencer à sortir, je crois que le grand air lui fera le plus grand bien. Faites bien attention à ne pas vous refroidir quand vous irez vous installer à Fléville.
Ma pauvre Germaine, je compatis bien aux inquiétudes que te cause le retard apporté à l'envoi de ma solde, ne te tourmente pas, j'ai fait le nécessaire, les formalités sont remplies tu ne peux plus tarder maintenant à recevoir l'argent. Toutefois si dans quelques jours tu n'avais encore rien reçu écris-le moi je relancerais encore le trésorier. Vois donc quelle est la situation des pauvres femmes d'officier qui n'ont que cela pour vivre. - Cela m'intéressera de savoir ce que Droit (*notaire à Nancy*) t'aura conseillé de faire au sujet du loyer de Toul. Cela me parait exorbitant de payer un dédit dans les circonstances actuelles - Alors c'est la Croix-Rouge qui devrait être considérée comme sous locataire.
Enfin c'est à voir.
Camille (*Marchand*) a-t-elle toujours de bonnes nouvelles de René ! est-il toujours en Belgique ?
Je suis bien heureux d'apprendre que Paul (*de Haldat*) continue à se distinguer au front : Il a de la chance d'avoir repris du service actif. Il me tarde moi aussi de mener une existence un peu plus active, cependant je m'abandonne complètement à la Providence qui jusqu'à présent nous a si visiblement protégés. - Je te charge de mille choses affectueuses pour toute la famille en commençant par Papa et en finissant par les enfants, sans oublier non plus les visiteurs que je connais et qui se souviennent de moi. Je te quitte ma chérie en t'embrassant de tout mon cœur.

God.

Villeveyrac le 16 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

Je te prie de remercier Papa de sa longue et intéressante (*lettre*) ; comme il m'y autorise, celle-ci sera pour vous deux. Je te remercie également, des deux lettres de toi que j'ai reçues hier, et Marie de la sienne. Je suis content qu'elle ait pu se lever. J'espère qu'elle pourra bientôt sortir et que quand vous serez installés à Fléville, l'air de la campagne achèvera totalement de la remettre. Nous avons ici un temps idéalement beau c'est le grand beau temps au mois de juin chez nous, avec encore plus de soleil ; en même temps il souffle du sud-est une légère bise chargée d'air salin qui assainit l'air et nous rend le cœur joyeux, malgré les angoisses, les regrets et les anxiétés de la séparation. Nous vivons dehors toute la journée de 9h à 4h on a presque trop chaud, les soirées sont plus fraîches néanmoins, je ne porte plus de tricot et aurai le regret de ne plus porter les chandailles que Pauline m'a confectionnés. Un bruit qui parait digne de foi (confidentiel pour la famille à qui tu lis mes lettres) court avec persistance que nous serons embarqués pour Bizerte le 4 avril et de là probablement dirigés sur l'orient : Comme c'est pour faire du mal aux Boches cela me va assez, car le poète et le voyageur qui sommeille dans mon tréfonds se réjouit de rêver sous le beau ciel du levant et de voir des parages encore pour moi inconnus. Reste le côté de la correspondance : tu ne recevras de mes nouvelles que tous les huit jours probablement, mais je t'enverrai de bons grands journaux. Quant à ce qui est des soins en cas de malheur ils nous seront donnés aussi bien qu'ici - nous serons probablement embarqués sur des navires hôpitaux et rapatriés. Si au contraire nous tombons au champ d'honneur qu'importe le lieu où reposeront nos os pourvu que nous nous retrouvions tous en l'autre monde. Nos restes seront là pour attester les traditions françaises et que notre mission divine dans le monde n'a pas changée depuis l'époque des croisades.
D'ailleurs cette guerre formidable présente en un grandiose panorama comme un abrégé de toute notre histoire. Tous les champs de bataille où l'on combat à la même minute ont été au cours des siècles passés le théâtre de nos victoires. Ce tableau se complètera et notre drapeau tricolore repassera ce Rhin allemand qui redeviendra français.
Tout va bien et je crois que là dessus Antoine aurait pu vous donner des détails réconfortants si vous

aviez eu le plaisir de le voir.
Comme je regrette pour Elisabeth qu'elle ait eu cette déception ! Enfin il est tout de même plus près, dans des régions qu'il connaît bien et où il va avoir l'occasion de se distinguer. Que le bon Dieu le protège et lui permette de rendre au pays tous les services que l'on est en droit d'attendre de sa riche nature et de sa haute intelligence. -
J'ai été hier à Béziers trouver un cheval ; étant le plus ancien j'ai pu exercer mon choix sur ce qu'il y avait de mieux, j'ai touché un superbe 3/4 sang alezan tel que tu m'en rêvais un - il s'appelle Champion on l'a mis fantassin parce qu'il a été blessé au jarret gauche, mais la blessure est bien guérie et ne semble pas le gêner. J'ai fait une promenade ce matin en quittant l'exercice et j'ai été enchanté de lui.
Tranquillisez vous pour ma jambe l'opération à faire ne présente aucune urgence cela s'impose plutôt au point de vue anatomique parce qu'il n'est pas normal qu'un muscle ne fonctionne pas. - mais les voisins travaillent pour lui, je fais 15 kilomètres sans fatigue, c'est très suffisant pour un officier monté, combien certainement moins alerte que moi sont au front et s'en tire bien - Je suis beaucoup plus agile que la plupart de mes soldats et soit tranquille, qu'ils me suivent seulement et tout ira bien. -
J'ai regret à te quitter avant d'être au bout de mon papier mais voilà l'heure du déjeuner et j'aime mieux que ma lettre parte maintenant pour que tu ne sois pas un jour sans que je te dise tout mon amour et toute ma tendresse pour les bons gosses (vous me manquez tous les uns et les autres) - tendresses autour de toi.

Je t'embrasse.

God.

---

le 17 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

En rentrant de mon exercice du matin je viens t'envoyer mon bulletin quotidien, il n'y a rien de bien nouveau à t'apprendre car maintenant nous sommes tout à fait casés dans notre cantonnement et la vie y a reprise avec une monotonie qui rappelle celle de la garnison et, sans les journaux qui nous apportent les nouvelles retardées du front, nous aurions l'illusion de la paix. – Hier j'ai fait un exercice de service en campagne vers une petite ville qui s'appelle Poussau, c'était assez pittoresque car pour s'y rendre il faut traverser une ligne de collines rocheuses qui vous donnent un peu l'illusion de montagnes. – J'étais à cheval, ma nouvelle monture a bien marché, nous avons eu un temps splendide et chaud, ciel sans nuage. Les amandiers, les pêchers, les abricotiers, les cerisiers sont partout fleuris. Cette époque est réellement le triomphe du midi.
Notre régiment est définitivement formé. Le lieutenant colonel Adhéma le commande, le matériel arrive un peu tous les jours, et d'ici peu de temps nous serons prêts à nous embarquer pour la destination qui nous est réservée. – Les communiqués sont bons ; les Anglais semblent décidés à mordre dans le Boche ; les attaques dans les Flandres sont sans doute le signal du début de l'offensive décisive.
Si l'action réussissait sur le front Ostende – Lille se serait un très gros échec pour les Allemands qui verraient leurs communications menacées et seraient sans doute obligés d'abandonner la ligne de l'Aisne et de s'établir derrière l'Escaut, la Sambre et la Meuse. Ce mouvement en réduisant le front des alliés nous permettrait de disposer de puissants renforts pour d'autres parties du front. Autre succès ; c'est la destruction du « Dresden », la flotte allemande fond petit à petit comme leur armée il y a bon comme disait « Casablanca ».
En rentrant de l'exercice j'ai trouvé un excellent courrier contenant ta lettre de dimanche, celle de Nanine, de Coco, de Gérard et de Jean –
Elles m'ont toutes bien vivement intéressé mais celles du « Petit-là » m'ont fait tordre surtout l'orthographe, et l'aveu qu'il avait regardé le souffleur à l'église. Je n'ai pas chanté le cantique parce que je ne savais pas l'air mais j'ai bien ri tout seul – Je me rappelle très bien le clairon Charrier dont tu me parles : c'est touchant de voir le souvenir que garde ces braves gens. – Hier un vieux soldat de ma compagnie m'a dit : ça va mieux mon capitaine ? Je vous ai vu joliment mal à la Chavatte, j'étais mitrailleur vous étiez tout près de moi avec le capitaine Bonnabelle, je me rappelle que vous êtes venu voir nos pièces derrière le mail. Vous avez eu de la chance. Il m'a raconté aussi qu'ils avaient transporté le corps de Bonnabelle dans une ferme que les Allemands ont incendiée avec des bombes incendiaires. Ils ont réussi à l'emmener au milieu des flammes et à l'enterrer à Parvillers. Il m'a dit « ah ! nous l'aimions bien le capitaine Bonnabelle, nous nous serions tous fait tuer plutôt que de laisser son corps aux Boches.

Cela te prouve que parmi ces vieux soldats il y a de braves gens. En passant mon inspection ce matin, j'ai remarqué des quantités de soldats qui portaient sur leur chemise des médailles ou des scapulaires du Sacré cœur. – Tout cela est de bon augure. –
Voilà donc que Nancy va devenir désert, ma pensée te suivra à Fléville avec ta nichée, et Papa, Marie Renée et les Mahuet à Aubri, à ce moment là je voguerai probablement sur les eaux de la Méditerranée à moins que l'armée des Vosges ait besoin de renforts, mais je ne crois pas que ce soit l'emploi prévu pour nous. – En attendant grâce au beau temps je suis en parfaite santé, la raideur de mes jambes me gêne peu et disparaîtra petit à petit avec l'entraînement, je dors et mange bien – Nous avons une popote très bien installée et notre menu est excellent, mais simple : en tout semblable à celui du ministre (sauf le champagne qui est remplacé par du vin de l'Hérault à 0.12 cts). Ne t'inquiète donc pas de moi, continue à prier pour moi et à m'écrire souvent. Je t'embrasse ainsi que les enfants, Papa, Marie Renée, les Mahuet, et n'oublie personne des auditeurs assidus de mon épître.

God.

Tu auras un rappel de 45 frs par mois soit 280 frs, mais tu ne toucheras que janvier le 1° avril, le reste te sera rappelé dans le courant du 2° trimestre.

(18 mars 1915)

Ma chère Germaine,

Je te remercie de ta lettre reçue hier où tu me parles des prières de la sœur Augustin pour que je ne passe pas commandant, cela m'a bien amusé. Ce que tu me dis de la Princesse m'a préoccupé un peu, cependant j'ai confiance que l'air de la campagne lui fera du bien et que lorsqu'elle s'arrêtera de grandir elle retrouvera sa bonne santé d'antan ; car au fond elle a une bonne constitution et surtout un bon moral. Confions-nous en cela comme en tout le reste à la Providence.
Hier nous avons fait un exercice de jour et de nuit dans un assez mauvais terrain, nous sommes rentrés à 8 h ½ du soir ; même les gens valides ont ce matin des courbatures, de sorte que de mon côté j'ai la jambe un peu raide, ce qui ne m'empêche pas de circuler, je ne m'en porte pas plus mal, il faut bien prêcher d'exemple, j'ai parmi mes anciens quelques *frécateurs* tout disposés à jouer de leurs anciennes blessures pour en faire le moins possible, ce qui ne les empêcherait pas je crois de faire leur devoir au feu. Mais ici, au cantonnement, ils cherchent à tirer leur épingle du jeu. Nous sommes pas mal ici et tout à fait casés, ce n'est plus pour longtemps quand dans 15 jours il ne nous manquera plus un bouton de guêtre nous voguerons vers d'autres cieux. Vois en somme comme la Providence m'a gâté ; j'ai évité les longues nuits et les frimas de l'hiver et je vais rentrer en campagne avec les premiers beaux jours en ayant encore la consolation de faire quelque chose pour le Pays. – J'espère que je ne tarderai pas à avoir un bataillon, et bien je regretterai ma nouvelle compagnie à laquelle je suis déjà attaché. J'espère du moins avoir la satisfaction de lui faire recevoir le baptême du feu, car il est à présumer qu'il n'y aura pas de vacance de commandant à combler avant cette 1° épreuve.
Le communiqué d'aujourd'hui est excellent, de plus en plus on a l'impression que les Allemands sont à bout, certes ce sera encore dur de les achever, et on n'y arrivera pas sans quelques égratignures, mais je crois que le moment approche ou il faudra y aller à fond sans hésitation.
Demain fête de saint Joseph je penserai particulièrement à vous tous et plus spécialement à Joseph. Ni lui, ni le directeur n'ont répondu aux lettres où je parlais des mauvais camarades, j'espère qu'ils les auront reçues – Il me paraît travailler moins bien qu'au début, c'est peut être sa santé qui laisse à désirer, enfin tu vas le voir à Pâques, tâche de le remonter comme tu sais si bien le faire.
Voilà l'heure de l'exercice ma compagnie se rassemble, je te quitte en te disant à demain et en t'embrassant de tout cœur sans oublier personne.

God.

Villeveyrac 18 mars 1915
Tu as du recevoir ta solde 255 frs ?

---

samedi 20 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai été tellement occupé hier que je n'ai pas eu le temps de t'écrire et j'en suis navré car je sais que tu attends mes lettres aussi impatiemment que j'attends les tiennes. Hier je n'en ai pas reçu de toi par contre aujourd'hui j'en reçois deux, en même temps qu'une de Tante Louise qui fait presque double emploi avec celle que tu m'envoies, elle est jointe à une lettre de Joseph. Le brave garçon ne me dit pas un mot de la lettre que je lui ai écrite au sujet des mauvais camarades. Il va t'arriver le 30 mars, je suis content qu'il vienne se retremper au sein de sa famille, il puisera auprès de toi une force nouvelle pour achever convenablement son année et résister aux tentations qui vont de plus en plus l'assaillir au fur et à mesure qu'il grandira. S'il conserve ses sentiments de piété et d'élévation d'esprit que le bon Dieu lui a donné j'espère qu'il résistera, j'ai confiance qu'il est sincère dans la répulsion qu'il témoigne pour les faits qu'il juge inavouables, il faut que nous remercions le bon Dieu de lui avoir donné cette délicatesse de sentiments dont il t'est redevable en grande partie.
Dans huit jours lorsqu'il t'aura rejoint tu me diras bien ton impression sur lui.
Nous avons tous étés péniblement impressionnés par les pertes subies par les marines alliées et surtout par la nôtre dans les Dardanelles. C'est regrettable mais c'est le risque inévitable dans une opération d'aussi grande envergure. Cela aurait été trop beau que le succès soit acheté sans pertes. Je crois que notre grand état major connaissait les risques courus. Cette mission des cuirassés chargés de forcer le passage est une mission de sacrifice, il est à remarquer d'ailleurs que tous les bateaux chargés de cette mission ont été choisis parmi tous ceux d'ancien modèle, les pertes matérielles n'affectent donc pas sensiblement notre puissance navale, pas plus que celle des anglais. On estime généralement que le but poursuivi là bas par les bateaux sera atteint vers le milieu d'avril, à ce moment la parole passera au corps expéditionnaire dont nous comptons toujours faire partie sans toutefois avoir de données précises à ce sujet.
Moins que jamais il ne faut nous presser le temps travaille pour nous, nous ne craignons rien nulle part. Les Allemands semblent encore forts en face de nous ils ont considérablement renforcé leur front, mais les combats des jours passés surtout dans les Flandres et en Campagne montrent que leur puissance offensive est usée, même dans la défensive ils commencent chaque jour à être entamés, la digue va bientôt se fissurer et plus tard une vague un peu forte la rompra, gare alors à leurs communications. La supériorité qu'ils ont en vain cherchée à reconquérir depuis la bataille de la Marne leur échappe définitivement. Le 3° acte va commencer, il n'y en a encore que 2 de joués, souhaitons qu'il n'y en ait pas cinq.
J'avais été ennuyé de la santé de Papa, ta lettre d'aujourd'hui me rassure pleinement : je suis bien content de sa décision d'aller à Aubry avec les Mahuet et Marie Renée, je crois que ce changement d'air est indispensable à tous. Je suis content aussi pour toi de ton installation à Fléville.
Que tu m'amuses avec l'achat de ton fourneau, j'espère que pour ce prix là il chauffera assez pour cuire ta cuisine. Vivement comme disent nos soldats, que la Princesse se requinque, elle attend le retour des hirondelles et du printemps. A propos d'hirondelles, c'est il y a 15 jours déjà que j'ai vu la première à Béziers, sa visite a été suivie d'une période très chaude qui vient de prendre fin dans une nuit pluvieuse, mais dès hier matin le soleil brillait de nouveau par fort vent du nord un peu frais.
Nous attendons avec anxiété le déclenchement de l'offensive générale, pour le moment on se tâte et on se prépare. Dernièrement comme j'étais à l'exercice le long du chemin de fer de *Bédarierva* j'ai vu passer un long train sanitaire qui devait emmener probablement les malades d'un hôpital évacué pour faire de la place car ils ne semblaient pas très malades . ils nous ont fait des signes de sympathie aux portières.
Si ce n'était la lecture des journaux, ces visions passagères, et notre si longue séparation, nous ne pourrions nous imaginer que nous sommes en guerre tant la vie semble paisible et facile autour de nous. – Il n'en est pas de même auprès de vous. – Je comprends votre anxiété à tous pour tous ceux qui sont au feu, pour Raoul, pour Jean de Plinval, pour Méaux, pour Mr le curé – que le bon Dieu les protège.
Dès que je serai fixé sur ma destination je te le ferai connaître. En ce moment-ci le régiment continue à se former, on vient de lui ajouter un 4° bataillon cela fait un bel outil de 4300 hommes – avec cela on peut déjà tuer pas mal de Boches ou de Turcs ou des uns et des autres. –
Demain matin dimanche, je me propose d'aller communier c'est ce jour là que je fêterai saint Joseph car en semaine à l'heure de la messe je suis déjà à l'exercice. Villeveyrac comprend catholiques et protestants, il y a un temple, les catholiques sont très fervents : les maisons des catholiques sont toutes marquées d'une croix blanche.
Les officiers sont très édifiants il y a foule à toutes les messes, beaucoup de communions ; Les chants sont pleins de vie et d'entrain, je dois dire que la journée de dimanche m'a fait du bien, m'a réchauffé le

cœur. Il faut bien cela, car dès que les occupations me manquent je sens le vide, et la nuit pendant les quelques heures où je ne dors pas je voudrais bien t'entendre ronfler à côté de moi ou tailler quelques bavettes comme nous le faisions cet hiver. – Mais ce serait trop beau en guerre ! – Chantons la chanson de la vieille garde :

La gloire nous appelle
Il ne faut plus penser à sa belle
En avant la vieille garde !

Bien malgré tout je pense à toi et aux gosses, et à tous ceux que j'aime – je t'embrasse de tout cœur ainsi qu'eux tous.

God.

Je suis ennuyé pour Tante Jeanne, je lui écris un petit mot. Je ne lui parle pas naturellement de la société générale.

Villeneyrac ce dimanche 21 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

Voilà la journée de dimanche déjà bien entamée car 1h sonne au beffroi de Villeneyrac, je l'ai commencée dès 7h en allant communier comme je te le disais hier en priant pour tous mes chers Nancéiens je dois dire que cela a été le meilleur moment de la journée car c'est celui où je me suis trouvé le plus près de tous mes chers absents. Maintenant quand j'aurai fini de causer avec toi le temps s'écoulera monotone sous un ciel bleu que je vous souhaite et j'irai en sortant des vêpres me promener, sous ce soleil bien réchauffant, en gagnant le sommet d'une colline d'où l'on aperçoit à l'horizon la nappe bleue de la Méditerranée. Ces journées de repos physique paraissent longues car c'est alors qu'on ressent le plus la solitude et l'éloignement des siens, mais il faut réagir, et songer que le sacrifice généreusement accepté plaît à Dieu et est profitable au bien du Pays. –
Pas grand chose à te mander depuis hier – j'ai fait dans l'après midi une promenade à cheval sur Champion qui est décidément une très bonne monture bien allante mais très sage. J'ai parcouru des petites collines à proximité de la mer, et par ce beau temps de printemps la vue était superbe. Au travers des bruyères et des genêts fleuris j'ai fait lever quantité de perdrix rouges et mon âme de chasseur se réveillait. Chose horrible à dire, le soir à la popote nous nous sommes régalés d'un rôti de ces volatiles qu'un braconnier avait vendues à notre cuisinier – Il y a aussi quantité de lapins, dernièrement au cours d'un exercice pendant les repos nos soldats en ont pris sept. Tout cela se passe sur les propriétés de la marquise de Nicolaÿ qui possède une vieille abbaye restaurée des environs : l'abbaye de Vallemagne. Cette abbaye transformée en château a beaucoup de cachet, elle est en outre située dans un site charmant au milieu de collines rocheuses avec vue sur la Méditerranée. Cette dame est fort aimable, elle nous autorise à manœuvrer sur ses terres autant que nous le voulons, - elle reçoit gracieusement tous ceux d'entre nous qui vont visiter l'abbaye, et si l'on y va à l'heure du five o'clock on est gratifié d'un verre de Frontignan et de quelques pâtisseries. Je n'y ai pas été car il y a cinq kilomètres à faire à pied et ce n'est pas très pratique de s'arrêter à cheval quand on n'est pas accompagné d'un ordonnance, puis je suis très sauvage depuis que nous vivons notre existence de nomades.
Nous ne savons toujours rien de précis sur notre prochaine destination : tantôt on parle de Constantinople, tantôt de la Serbie, tantôt plus prosaïquement du camp de Mailly et de l'Argonne tantôt du camp du Val d'Aon et de l'Alsace, tout est possible ; ce qu'il y a de très certain c'est qu'un beau jour on nous embarquera soit en bateau soit en chemin de fer et que nous ne connaîtrons notre destination qu'en y arrivant. –
La perte du Bouvet et des 2 bateaux anglais est un événement regrettable, mais c'est la casse inévitable dans toute opération de guerre de quelque envergure, et cela ne retardera en rien les opérations en Orient, on ne peut pas avoir la prétention d'accomplir une mission aussi importante que celle de forcer les Dardanelles sans courir de gros risques, l'enjeu est assez beau, il est d'ailleurs probable qu'avant de planter les drapeaux des alliés à Constantinople nous aurons encore d'autres pertes à déplorer.
En attendant le corps expéditionnaire est sur le point de débarquer, il complètera la tâche si bien commencée par nos marines. – Je comprends qu'Antoine ait trouvé la tâche lourde en tombant presque

du ciel au milieu de cet état major d'armée, - Mais avec sa puissance de travail et son entraînement il sera vite à hauteur et sa belle confiance reprendra le dessus dès qu'il sera en pleine possession de tout ses moyens. – La marche des Anglais dans les Flandres semble subir un léger temps d'arrêt, c'est forcé car il faut qu'ils donnent le temps à leur artillerie de s'établir sur de nouvelles positions plus rapprochées. Pour le moment les Allemands semblent s'user en efforts stériles pour reprendre les positions perdues en Flandre et en Champagne, tandis que les Russes leur font payer cher leur trop audacieuse marche en avant. Encore quinze jours de patience : Comme dit Alice les giroflées fleuriront à Pâques. –
J'espère que les nouvelles que je compte recevoir de toi ce soir seront bonnes, il me tarde d'apprendre que Marie a décidément pris le dessus. – J'ai écrit hier à Tante Jeanne, je suis étonné et ennuyé du tuyau que tu me donnes au sujet de la société générale.
Je n'ai pu aller à Béziers aujourd'hui parce que ma compagnie est de jour, mais je compte y aller le dimanche 28 car Hénard et sa femme m'ont invité et je me réjouis de parler de Nancy avec eux. – La classe 1916 doit arriver le 10 avril – que Pierre me fasse connaître si décidément il est affecté au 153° - il te revient 280 frs d'arriéré de solde, j'en ai avisé le trésorier. Tu recevras au commencement d'avril une partie de cet arriéré puis l'indemnité d'enfants puis la solde, probablement dans les 700 frs. Je pourrai peut être moi même t'envoyer un peu d'argent car quand je retournerai au front ; comme il y aura 6 mois que je l'aurai quitté je toucherai 350 frs d'entrée en campagne. Sur ces bonnes paroles, ma vieille je t'embrasse de tout cœur sans oublier ni les enfants, ni Papa, ni Marie René, ni Elisabeth de Mahuet.

God.

---

22 mars (*1915 – carte adressée 5 rue d'Alliance*
)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas grand chose à ajouter à ma lettre d'hier : j'ai reçu ce matin celle où tu me racontes la communion touchante de notre pauvre princesse. Je pense que le bon Saint Joseph aura soin d'elle et nous la rendra vaillante ; s'il y avait moyen cet été de lui faire respirer l'air de la mer ce serait peut être une bien bonne chose : tu as le temps de voir : la campagne lui fera déjà grand bien. – Par mes camarades du 122° qui sont ici j'apprends que les combats de Champagne ont été les plus meurtriers de cette guerre sanglante. La prise d'assaut de Beauséjour par nous, dépasse comme fait d'armes tout ce qu'on peut imaginer. Le 122 a été 3 fois à l'assaut la 3° fois il est resté maître de la position mais il a laissé comme morts 10 officiers 40 sous-officiers et 400 hommes sans compter les blessés, les pertes allemandes ont été effroyables car ils se sont lancés à l'attaque en colonnes serrées pour essayer de reprendre Beauséjour, il paraît que les bras, les jambes, les têtes sautaient en l'air de tous côtés sous le feu des 75. – Cette position de Beauséjour a une grande importance pour les opérations ultérieures.
Nous avons un petit échec dans les Vosges, cela va ennuyer Antoine, mais c'est peu de chose. – Et les Zeppelins sur Paris : ils n'ont pas fait grand chose, mais qu'elles sales bêtes comme dit Pauline ; et la pauvre Tante Jeanne en aura été rudement affolée : j'ai tout de suite pensé à elle : penses-tu que nous leur feront jamais payer assez cher toutes leurs horreurs à ces sales Boches. Ils manquent complètement leur but car nos soldats quand ils apprennent tout cela ne demandent qu'à partir le plus tôt possible pour taper dessus. Nous nous préparons de notre mieux, j'espère que nous serons en route dans 15 jours. – Aujourd'hui temps de chien : pluie torrentielle impossible de sortir, c'est la 1° journée de temps réellement mauvais depuis que je t'ai quittée, et hier il faisait superbe ! il ne faut donc pas nous plaindre. Je suis resté ici hier dimanche j'ai été à la messe avec tous les officiers. Monsieur le Curé parle bien et les chants sont fort beaux, il y a une piété assez vive parmi les paroissiens. La journée m'a paru longue et ma solitude m'aura été méritoire, je m'ennuie après vous tous et j'ai la nostalgie de mes gosses. Enfin c'est pour le Pays et pour le bon Dieu. Quand je mènerai la vie plus active de la campagne la séparation me pèsera moins, l'existence du cantonnement est réellement un peu fastidieuse.
Je te remercie d'être si fidèle à m'écrire les moments où je lis tes si bonnes lettres sont les meilleurs de la journée ; continue je te prie à me donner beaucoup de détails. A demain, je t'embrasse de tout cœur sans oublier personne.

God.

Que devient René Marchand ? est-il dans les Flandres ou en Argonne ?

---

23 mars (*1915 - carte adressée 5 rue d'Alliance*)

Ma chère Germaine,

Je me suis attardé à toutes sortes d'occupation de métier, je rentre tard et t'envoie un simple bonsoir pour que tu ne sois pas inquiète. Je perds mon sous-lieutenant j'en suis ennuyé il part pour le front combler les vides de l'armée de Champagne. C'est le 6 avril que nous quitterons Villeneyrac. – Peut être me rapprocherai-je de la Lorraine et me trouverai-je sous les ordres d'Antoine, je le voudrais, mais je m'en remet à la Providence. Tendresse à tous. Demain je t'écrirai une longue lettre. Je t'embrasse.

God.

Annonciation 25 mars (*1915*)

Ma chère Germaine,

Il est onze heures et comme nous ne déjeunons qu'à midi en raison du tir que nous venons de faire je profite de ces quelques instants de liberté pour faire une causette avec toi. J'aimerais mieux bien sûr rentrer chez nous comme je le faisais à Toul parfois bien tard en criant « pallala papa ! » et demandant « où est madame ? " mais c'est le bon Dieu qui nous impose notre séparation, elle me devient de plus en plus pénible et je me demande parfois si, quand je reviendrai, les enfants, la Loulette surtout, me reconnaîtront. En attendant les lettres, de Nancy de tous, même de Jean et de Riri me font le plus grand plaisir et donnent quelques diversions à mon existence solitaire. Tous les jours je sens combien, dans le temps où nous vivons, il ne faut s'attacher ni aux gens ni aux choses, et ne songer qu'au ciel d'abord à la Patrie ensuite, le reste n'est rien. J'avais à ma compagnie un sous-lieutenant excellent ancien sous-officier que j'avais eu sous mes ordres à Toul, décoré de la médaille militaire et nommé sous-lieutenant pour sa belle conduite à *Lironville*, c'est un chrétien fervent, il m'était dévoué comme un terre-neuve, il avait demandé à partir avec moi, ayant obtenu cette faveur j'étais sûr que s'il m'arrivait malheur il aurait fait l'impossible pour me tirer d'affaire, eh ! bien il vient d'être envoyé au front dans les 24 h, et je ne sais même pas où il est maintenant. De même le jeune capitaine *Bajou* décoré 25 ans d'âge, nature fine et excessivement sympathique auquel je commençais à m'attacher est parti lui aussi pour destination inconnue (c'est je crois, entre nous, pour combler les vides qui se sont produits dernièrement dans l'armée d'Argonne et celle de Champagne). En sorte que maintenant je me retrouve dans l'isolement moral dont je te parlais précédemment. –
Nous sommes ici pour une quinzaine encore, nos troupes s'aguerrissent et feront j'espère bonne contenance au feu, je suppose que l'on va frapper vite et ferme dès que la saison le permettra, qu'on ne laissera pas souffler les Boches. Nous avons bien des chances d'aller en Alsace dit on maintenant ! J'aime presque autant cela que les Dardanelles, puis j'espère retrouver Antoine. –
As-tu des nouvelles des militaires de la famille ? René de Lambel, Henri de Bizemont, Jean et Henri de Plinval, Paul, Henri de Haldat, Raoul, René Maure, Jean de Cissey, je serais content de savoir ce qu'ils deviennent tous. –
Je n'ai pas encore vu les journaux d'aujourd'hui, les neutres sont bien égoïstes, s'ils voulaient se mettre de notre côté la guerre en serait d'autant abrégée, je comprends cependant en voyant ce qu'est la lutte moderne que les gouvernements hésitent à lancer leurs peuples dans la fournaise, mais cela me paraît fantastique, quand on voit toutes les atrocités que commettent les Boches, que tout le monde, pris d'indignation, ne se jette pas sur eux. – Attendons le résultat des succès russes, et bientôt les nôtres.
Je viens de faire un concours de tir, ma compagnie tire très bien, j'ai été content des résultats. Plusieurs tireurs sur 8 balles tirées à 300 mètres en ont mis 3 dans une cible représentant une tête de boche ce qui est un joli résultat. Ce concours entre section a fort amusé tout le monde, l'enjeu en était une boite de

cigares pour la 1° section, il s'est trouvé que ce sont les hommes provenant de mon ancienne compagnie qui ont gagné.
Hier sur le terrain nous avons vu notre nouveau colonel Audéma, c'est un homme encore jeune et sympathique, il semble un chef de valeur. Demain il renvoie le régiment sur le terrain pour nous faire manœuvrer. Je compte que la compagnie du 153° se distinguera. – Les gens qui reviennent du front ne se montrent pas très ardents pour nos exercices sur le terrain de manœuvre, on peut dire qu'ils sont blasés par les réalités. J'espère que quand ce sera pour de bon ils se montreront à hauteur, je lutte tant que je peux contre cette mentalité qu'ils semblent avoir que le Pays ne leur demande du service qu'en face de l'ennemi. – Les jeunes sont pleins d'ardeur et commencent à être entraînés.
Dimanche je vais peut-être pouvoir passer ma journée avec les Hénard. Je viens de leur écrire, mais j'ose à peine former des projets maintenant.
J'ai été interrompu par mon sergent-major et voilà l'heure du déjeuner, au revoir je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous.

God.

(fin mars *1915 ?*)

Ma chère Germaine,

Il pleut pour le repos des militaires, j'en profite pour t'écrire de mon bureau de compagnie, tu excuseras donc le décousu de ma lettre car je suis obligé de m'interrompre fréquemment pour répondre à mon fourrier ou à mon sergent-major. Depuis hier, comme dans les communiqués, « rien à signaler », j'ai bien dormi, notre journée avait été bien employée comme je te l'ai écrit. Le régiment a été rassemblé sur le terrain par le lieutenant-colonel Audéma qui commande le 416°. Nous sommes partis par un radieux soleil qui se levait à 6 h du matin et nous sommes dirigés vers les collines rocheuses qui nous séparent de Montpellier et que dans le pays on appelle les garrigues, le point du rassemblement était fixé à égale distance de chacun des cantonnements des trois bataillons. Vers neuf heures, de trois points de l'horizon, comme jadis sur le plateau de Malzéville, les trois bataillons sont arrivés au point indiqué. L'aspect de cette troupe dans la nouvelle tenue de campagne était imposant, 3200 hommes ainsi rassemblés cela donne une impression de force, et je ne pouvais m'empêcher de songer à l'effet que cela produirait sur les Boches s'ils voyaient à l'improviste surgir sur eux ces gaillards en partie vieux poilus, en majeur partie jeunes de vingt ans tout remplis d'impatience et animés de la fougue de la jeunesse.
Le colonel devait être ému en songeant que la Patrie lui confiait ce merveilleux outil pensant et agissant pour en faire un instrument de Victoire. Il l'était réellement : les paroles qu'il a adressées aux gradés indiquaient les impressions profondes qu'il ressentait. L'âme du 416° créée. Il ne nous manque plus que le drapeau. J'espère que dans quelques semaines nous tiendrons bonne place dans les communiqués.
La revue s'est achevée impeccable et nous avons fièrement défilé devant notre nouveau chef, bien résolus à le suivre partout.
Après la revue toujours par un très beau temps nous avons déjeuné sur le terrain, le panorama était superbe, au loin vers le sud à une dizaine de kilomètres la nappe bleue de la Méditerranée marquait l'horizon. –
Ce qui était frappant c'était d'entendre les réflexions de nos soldats Lorrains, Parisiens, Beaucerons ou Bretons qui au milieu de tous les méridionaux tenaient à honneur de montrer que les soldats du nord de la Loire valent mieux que ceux du sud des Cévennes, ce qui est vrai d'ailleurs et ce qui saute aux yeux ici, surtout du point de vue de la discipline. -
Mais ce qui nous révolte tous ici c'est la fainéantise de la plupart des habitants ils sont toute la journée sur la place centrale à regarder les allants et venants et à quelle qu'heure du jour que nous rentrions nous les trouvons là. Nous disons entre nous qu'à la place du préfet de l'Hérault nous ferions faire une rafle de tous ces hommes valides auxquels la vigne ne donne pas assez de travail et nous les enverrions dans le nord et dans l'est cultiver les terrains incultes. – Et il faut entendre les langues marcher, tu peux t'en faire une idée en te rappelant les Vignolles chez nous, le moindre incident prend des proportions fantastiques , chacun sait dans tout le village le jour où le capitaine change de chemise ou combien il met de morceaux de sucre dans son café, si un jour il en a mis un de moins, c'est l'occasion d'un palabre sans fin. Avec cela ils nous refusent tout ce que nous leur demandons à titre gracieux et l'on n'obtient rien, soit marmite, soit machine à coudre, sans présenter un bon de la mairie, il n'y a qu'une chose qu'ils

savent faire ; c'est vendre aux militaires le plus de vin possible avec prix de faveur de 1 ou 2 sous de plus par litre que pour les civils. –
Mon propriétaire fait exception au milieu de ses concitoyens, c'est un bonhomme très travailleur, il est aux champs toute la journée, et quand il rentre sa première pensée et de me relancer pour me faire déguster son vin blanc, j'accepte quelque fois pour lui faire plaisir. C'est un intérieur familial sa femme est en mieux une petite râblée, genre Lucie, qui adore les enfants, elle en a quatre, l'aînée est déjà mariée et a deux enfants de 3 ans et de 11 mois, le dernier a l'âge de Jean. Je m'amuse beaucoup avec ces trois gosses qui sont très gentils et me rappellent les nôtres, aussi sui-je très bien vu dans la maison.
Le mari de la jeune femme est boulanger et occupé dans les boulangeries de campagne, il est en ce moment à Dijon où il y a un travail énorme. En ce moment est concentrée à Dijon, paraît-il, une quantité énorme d'artillerie lourde ; - Tu vois qu'en causant on obtient de temps en temps des renseignements intéressants. –
Demain je vais donc à Béziers ce sera une petite diversion. Je pense ce soir aller me confesser à l'occasion du temps Pascal car je ne l'ai pas fait depuis que j'ai quitté Pézenas ; je puis t'assurer d'ailleurs confidentiellement que j'ai la conscience très tranquille. – Ma vie spirituelle n'est cependant pas très intense, car en dehors du dimanche je ne puis assister à aucun office. Le dimanche je me rattrape ; jusqu'à présent j'allais à deux messes et aux vêpres. Monsieur le Curé de Villeveyrac est très reconnaissant de l'exemple que les militaires donnent à ses paroissiens, il parle bien, avec la volubilité méridionale -– Ma lettre t'arrivera au moment où tu quitteras Nancy, je fais des vœux pour que vous ayez beau temps pour votre installation.
Ne m'oublie auprès de personne de la famille.
Je t'embrasse.

God.

La Loulette doit bien regretter monsieur *Ettin*.

(*Villeveyrac fin mars 1915*).

Ma chère Germaine,

Ma lettre d'hier a été bien courte et pourtant j'ai reçu un courrier bien complet puisque il y avait 2 lettres de toi, 1 du P. Kieffer, 1 de Joseph, 1 de Coco. Ce soir je reçois la gentille lettre de Nanine contenant celle du Petit là et le petit mot de la ricotte jolie : j'envoie un petit mot à ce dernier sur une carte, je pense que le Petit là ne sera pas jaloux. Je suis comme toi un peu ennuyé de Joseph quelles que soient les précautions prises il n'y a encore rien de telle que la maison familiale, mais le collège est pour nous un mal nécessaire, je crains que le Père Kieffer n'ait pas compris la portée des actes dont parle Joseph ces actes m'ont l'air moins innocents que le croit le Père, enfin tu tireras tout cela au clair pendant les vacances et si tu en as la possibilité tu pourras envoyer Joseph au Père *Baret* pour le remettre d'aplomb.
La vie est un combat et de tous côtés il faut nous démener contre quelqu'un ou quelque chose. – Je voudrais bien que notre fils se fourre cette idée là dans la tête, en attendant la retenu de Pâques sera pour lui une bonne leçon, ses sœurs seront par exemple punies autant que lui. –
Les communiqués sont bons, la capitulation de Przemysl est après la bataille de la Marne l'événement le plus important de la guerre, il aura une grande influence sur les opérations du théâtre oriental. –
Je voulais t'écrire longuement mais nous allons tout à l'heure en exercice de nuit et voilà l'heure du dîner, Les journées passent tellement vite tant elles sont remplies que l'on n'a pas le temps de faire ce que l'on veut.
Je tâcherai de t'écrire plus longuement demain, aujourd'hui je t'embrasse ainsi que tous.

God

Pâques 1915 (*30 mars*)

Ma chère Germaine,

Je t'envoie 200 frs comme œufs de Pâques prélevés sur les 350 frs d'indemnité de rentrée en campagne que j'ai touchés hier je pense que cela te fera plaisir et je suis bien content de te donner cette petite surprise. – C'est décidément demain que nous nous embarquons à 13 h 22 pour Montpellier d'abord d'où nous partirons dans la nuit. A l'heure où tu liras ces lignes nous serons certainement arrivés et bien rapprochés du front, nous entendrons parfaitement le canon de Reims et de l'Argonne, cela nous rappellera à la réalité après les longues semaines que nous avons passées dans un calme relatif ou nos pensées seules pouvaient donner l'impression du temps de guerre tant tout est paisible dans ce midi privilégié.
Je pense que le bon Dieu nous protégera, non pas en nous conservant une existence qui compte peu, mais en nous donnant la grâce de ne disparaître qu'après avoir été utiles et avoir accompli notre devoir sans brocher et en faisant aux Boches le plus de mal possible. Si je ne reviens pas auprès de vous tous tu auras au moins la consolation de songer que j'étais bien prêt à paraître devant le bon Dieu et que je suis tombé comme je le souhaitais en donnant l'exemple autour de moi. – Tu pourras alors me citer comme modèle à nos garçons et je renforcerai ainsi ton autorité auprès d'eux, mieux peut être que je l'aurais fait en demeurant auprès d'eux. Le bon Dieu me donne une force que je ne soupçonnais pas, c'est la conscience tranquille dont parlait Jean de Plinval qui donne cette paix intérieure, le sacrifice une fois consenti ne coûte plus et l'on ne pense plus qu'à aller de l'avant.
Je sais bien que si le bon Dieu veut me conserver je vous reverrai tous, mais s'il en a décidé autrement, je t'en prie ma chère Germaine puise dans tes sentiments chrétiens et dans la lourde tâche qui te reste à remplir, assez de force et de courage pour ne pas me regretter trop. Tu sais bien que notre séparation ne sera pas éternelle, et ne laisse pas aux enfants voir un désespoir qui pourrait les faire douter de ta foi profonde. – D'ailleurs je te le répète si je te dis tout cela c'est que je laisse ma plume suivre le fil de mes pensées mais je sais très bien qu'il est possible que nous nous revoyions encore ici bas. Ce matin en communiant avec plus de 50 hommes de ma compagnie je me suis complètement abandonné au bon Dieu et je vous ai tous recommandé à lui.
Il est bien bon de nous avoir envoyé une épreuve qui rapproche de Lui ceux qui en étaient jusqu'ici éloignés et qui nous rend meilleurs.
Je remercie Marie et Joseph de leurs lettres , je suis content que Marie aille mieux, je pense que Joseph va profiter de ses vacances pour refaire sa santé physique et puiser une nouvelle énergie pour lutter contre les différentes tentations qui pourront l'assaillir d'ici à la fin de l'année ; qu'il profite bien de ce que tu es auprès de lui pour se confier à toi et te demander conseil. –
Grâce à l'alphabet de Tante Geneviève je pourrai toujours te faire connaître ma destination, je pense que tu auras trouvée bien bonne la lettre que cette bonne Tante m'a envoyée. –
J'ai écrit dernièrement à Mme Tuffier pour lui demander un certificat de pertes d'effets pour ceux qui ont été brûlés à l'hôpital si cela m'est remboursé cela ne le sera qu'après la guerre.
Nos affaires ne vont pas mal, les alliés n'ont pas l'air très pressés d'aller de l'avant ; on attend probablement que les sâles boches achèvent de s'user les griffes avant de leur donner le coup de grâce, avec les moyens dont nous disposons maintenant ; chaque jour gagner est à notre avantage car nous nous renforçons constamment, il ne faut pas que vous autres vous *vous* impatientiez car je suis certain que plus la bataille décisive est retardée moins elle nous coûtera de sang. – J'ai parlé pas mal à ma compagnie et lu pas mal de belles choses ; je sens qu'ils me sont tous très dévoués je suis sûr d'eux, ils ne me laisseront pas au coin d'un bois. Voilà tous nos gens envolés en Normandie, je suis content pour eux cela fera du bien au pauvre Papa.
Au revoir, ma très vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les bons gosses. (Nanine compte encore parmi les bons gosses n'en déplaise à ses 16 ans 10 mois 7 jours). Ne m'oublie pas auprès de Théophile, *Maujon*, Antoinette et Georgette.

God.

Qu'est-ce que l'histoire des Maurize ?
Réflexion faite c'est 300 frs que je t'envoie, donne 5 frs de ma part à chaque gosse.

Villeveyrac le 1° avril 1915

Ma chère Germaine,

Ma chérie. Je n'ai pas encore le temps de t'écrire une longue lettre aujourd'hui, je n'ai d'ailleurs rien de

particulièrement intéressant à te raconter et ce que je te dirais ne t'apprendra rien : que je pense à toi et aux enfants chaque fois que j'en ai le temps et que je prie pour vous tous chaque fois que j'y pense. Ce matin j'aurais bien voulu communier mais je n'ai pu ayant été à l'église à 6 h et n'y ayant pas trouvé Mr le Curé, je remets donc ma communion pascale au jour de Pâques. Ce sera je l'ai dit le dernier dimanche que je passerai dans le midi puisque nous nous embarquons lundi soir à Montpellier pour Mailly où plus rapprochés du front nous serons prêts à entrer en action. Ce sera aussi pas très loin de la Lorraine. Nous allons pouvoir montrer à nos soldats la zone la plus critique et aussi la plus décisive de la bataille de la Marnes, celle où le général Foch s'est illustré, ce sera une bonne préparation morale à agir nous même. Je suis d'ailleurs très content de ma compagnie. Le commandant se rend compte de sa valeur et me l'a dit. Avec ce sentiment de travailler pour le mieux et l'abandon à la Providence que tu sais que je pratique, avec l'idée du voisinage imminent de l'au delà et de l'éternel bonheur j'ai tout ce qu'il faut pour conserver bon moral. Je reste aussi gai que tu m'as connu et ma santé en profite je ne me suis jamais si bien porté, malgré mes jambes qui sont là pour me rappeler que j'ai déjà vu le feu. – Tu peux donc être tranquille sur mon compte. – Remercie le bon Dieu avec moi d'être si bon pour nous et de m'avoir tiré deux fois d'un si mauvais pas. – T'ai-je dis que j'ai reçu récemment une gentille lettre d'Antoine il était tout réconforté par les heureux évènements qu'il trouve sur son front. Aujourd'hui le communiqué de la nuit est très bon, de plus en plus j'ai l'impression que les Allemands sont à bout et qu'ils ne luttent plus que pour sauver la face. – Que le bon Dieu nous aide ! – Je suis heureux de savoir que Papa va mieux, content surtout d'apprendre que Marie ne souffre que de sa croissance, elle va être aussi grande que Melle Sergent ! Je vous suis en pensée dans ce grand Fléville et j'attends impatiemment le récit détaillé de votre installation. Marie R. m'a écrit une gentille lettre où elle me fait de grands compliments sur Pauline. J'ai écrit un mot à Agnès. On m'appelle pour le service.
Au revoir baisers à tous.

God.

10.36.30.30.44.10.44.4.18.52.48. (*futur lieu de stationnement indiqué en langage codé*)

3 avril (*Villeveyrac 1915*)

Ma chère Germaine,

Je pense pouvoir t'écrire aujourd'hui un peu plus longuement qu'hier, car ma compagnie s'occupe aux derniers travaux préparatoires du départ ce qui me donne un peu de répit que je te consacre, ma vieille ! –
L'histoire de ton vieux fourneau m'a bien amusé, mais je veux être bon prince et ne pas abuser de tes déboires pour te taquiner, tu as dû être bien énervée, j'espère au moins que vos estomacs n'en ont pas souffert et que l'autre vieux fourneau installé par Théophile et qui t'a épargné de nouveaux frais marche mieux que son congénère. Je suis content que Georgette te rende service, je crois que cette existence à Fléville sera meilleure pour elle que celle de Nancy. Je suis enchanté de vous sentir tous à la campagne et en sûreté contre les zeppelins et les avions. Je vois d'après les communiqués que tous ces jours-ci les Tauben (*avions, pigeon en allemand*) ont subi de lourdes pertes, je pense que cela va les rendre plus prudents, d'ailleurs ils nous font peu d. mal, contrairement aux nôtres qui font de la bonne ouvrage.
Je me réjouis pour toi de l'arrivée à Fléville de Tante Geneviève (*de Lambel née Barbeau de la Mothe*) au mois de mai, vous vous soutiendrez mutuellement et la chaude affection de cette bonne tante te fera du bien. – Je t'envoie ci-joint la lettre qu'elle m'a écrite en réponse de celle où je la remerciais de t'avoir reçue à Fléville.
J'espère que tu recevras bientôt le mandat du trésorier, il doit être de 525 frs – s'il m'a compris ; bien que depuis le 1° avril je ne compte plus au 153° c'est cependant le trésorier de ce régiment qui doit continuer à te payer la délégation – Je lui est donné ton adresse à Fléville. – Mon dépôt à partir du 1° avril est celui du 80° à Narbonne – jusqu'à ce que je t'ai fait connaître mon secteur postal je crois que tu feras bien de m'écrire à l'adresse suivante : capitaine de M. commandant la 5° compagnie du 416° dépôt du 80° Narbonne – ce sera un retard dans notre correspondance, mais je crois que nos relations seront ainsi assurées. – de Mailly je t'enverrai probablement un certain nombre d'effets un peu encombrants pour lesquels je n'ai pas de place dans ma cantine. –
J'ai passé une semaine sainte de païen n'ayant pu faire simplement que 2 adorations le jeudi saint – nous avons fait maigre le jeudi saint et le vendredi saint, demain jour de Pâques je crois que beaucoup

de soldats de la compagnie communieront dont mon ordonnance personnel et celui de mon cheval. Mon lieutenant est aussi très pieux, mais je ne crois pas qu'il me rende de grands services, c'est un officier de réserve qui n'a aucune expérience en outre il boîte assez fort d'une entorse ancienne ce qui nuit à son activité. J'ai reçu hier une lettre de Martinoty mon adjudant de Pont à Mousson il est passé sous-lieutenant au 96° et voudrait bien être envoyé à ma compagnie, en voilà un sur lequel je pourrais compter. Vallier que j'avais comme sous-lieutenant au début de mon séjour ici, m'a écrit qu'il a été versé à un corps colonial, il a été dirigé sur l'Argonne, il doit être au feu maintenant. Nous avons eu dernièrement la visite de notre général de brigade, le général Klein que j'ai connu capitaine à Saint Cyr, il paraît n'avoir pas plus de 54 ans, c'est un homme froid, un alsacien qui comme capitaine du génie s'est déguisé en maçon pendant un an pour travailler aux fortifications de Strasbourg. Je pense qu'il se servira de nous pur en faire voir de dures aux Boches, et peut-être rentrer dans la capitale de l'Alsace qu'il connaît si bien. – En ce moment-ci pour nous c'est le calme qui précède le choc. – Du côté des Russes cela marche bien, la peau des Autrichiens ne me semble plus valoir cher et bientôt le tour des Boches va venir. C'est une bonne chose que nous patientions ; nous nous renforçons tous les jours ; il semble que la Hollande se prépare à marcher avec nous, cela nous ferait un renfort de 250.000 hommes. – Mais il serait bon qu'au moment où ils marcheront les Anglais et les Belges soient maîtres d'Ostende – Du côté des Dardanelles, il faut s'attendre d'ici à huit jours à quelque chose de décisif. –
Je viens de faire deux heureux, ce sont mes amis Marcel (5 ans) et Mimi (3 ans) le fils et la petite fille de ma propriétaire ; quand j'ai donné à Marcel et à Mimi une ½ livre de bonbons à chacun leurs yeux ont brillés comme ceux du petit là et de Kiki ou Nounou quand pareille veine leur arrive. – J'aurai voulu leur donner des œufs de Pâques mais à Villeveyrac il n'y a aucune ressource de ce genre. –
Demain matin je prierai bien pour vous tous, en attendant je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

God.

(*Villeveyrac avril 1915 – adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine,

J'aurai bien aimé pour tes œufs de Pâques t'envoyer une bonne et grande lettre mais nous venons d'être alertés en rentrant de la manœuvre par le général commandant la région et cela m'a retardé de deux heures, je suis donc obligé de rogner sur le temps que je comptais te réserver.
Nous ne nous doutons pas ici que la neige tombe quelque part ; au milieu de la journée on est plutôt déjà gêné par la chaleur, et les moustiques sont terribles, nous allons trouver un gros changement en arrivant XXXXXX(*jeudi ?*) au camp de Mailly . Il faudra t'attendre a être 2 ou trois jours sans nouvelle pendant notre transbordement, puis une fois que nous serons là bas nos lettres subiront probablement le retard systématique –
Je te remercie de ta bonne lettre, je suis content de la santé de la Princesse, j'espère que le gros Nounou sera sage quand il aura eu le fouet 2 ou trois fois, ce n'est pas beau Monsieur Nounou de <u>rechigner</u> sa maman. J'espère que vous êtes en possession de Joseph et qu'il va prendre de bonnes résolutions en se retrouvant sur le sol de notre pauvre Lorraine, en ne revoyant pas son Papa qu'il devra peut être venger un jour. – Tendresse à tous ma chérie, à toi tout mon cœur.

God.

Jeudi 6 heures du matin *(Fléville, avril 1915 – des extraits de ce courrier ont fait l'objet d'une parution dans le journal municipal de Gerbéviller en 1989.*)

Mon bien cher Godefroy,

Nous avons donc fait hier notre beau et triste pèlerinage sur les champs de bataille de Lorraine, c'est une journée inoubliable, pour laquelle le bon Dieu nous avait envoyé le beau temps et qui restera comme une belle leçon de patriotisme dans le souvenir de nos enfants, Melle Desaint ayant eu un empêchement au dernier moment, Tante Geneviève a obtenu l'autorisation de la remplacer, pour Marie et Constance, cette bonne nouvelle leur a été annoncée mardi soir au dîner, dans son émotion Marie s'est mise à fondre en larmes et Constance à sauter : c'était une bonne surprise, et Marie ce matin n'est pas fatiguée, alors que

je suis brisée de ces 200 kilomètres d'auto, et de toutes les émotions que nous avons ressenties. J'ai commencé ma journée en allant communier à 5 heures et demie puis à 6 heures j'ai pris la voiture de *Manjean* pour porter le permis à l'auto et revenir dedans, je suis rentrée à Fléville à 7 heures tout le monde s'est embarqué et nous voilà partis : nous allons jusque Jarville , pour y prendre la route de St Nicolas que nous traversons. Le premier village détruit que nous traversons est Mont sur Meurthe, déjà sur la route des tombes se voient à chaque pas, puis nous nous arrêtons à Gerbéviller, ah ! que la pauvre petite ville mérite bien son surnom de Gerbéviller la martyr, et comme ce surnom nous *parlera* en parcourant ses rues et en écoutant son histoire ; nous la traversons en auto et nous arrêtons devant l'hospice où habite sœur Julie : nous sonnons, une bonne grosse sœur nous ouvre avec sur sa poitrine une belle croix de la légion d'Honneur : « Ah ! sœur Julie c'est vous que nous venons voir – Ah ! bien oui vous allez bien me voir, les voilà encore qui viennent me demander de me mettre devant chez nous, pour qu'un régiment défile devant moi, je vous demande un peu, comme si ça allait à une sœur, toutes les sœurs de St Charles en auraient fait autant que moi, nous n'aimons pas le bruit, nous sommes faites pour soigner les malades dans les hôpitaux sans que personne nous voie. » – Mais en nous disant cela d'un air un peu bougon on sentait l'émotion de la bonne sœur dont la voix tremblait. Elle nous fait asseoir dans sa maison respectée, grâce à elle par la rage teutonne, et commence son palpitant récit : « C'était le 24 août à 6 heures du matin que les Prussiens sont entrés dans la ville, elle était défendue par 60 chasseurs à pieds qui usant jusqu'à leurs dernières cartouches ont arrêtés pendant des heures le flot allemand, qui devant cette poignée de braves n'ont pas osé traverser la montagne ; enfin obligés de se replier après avoir laissé plusieurs des leurs nos braves petits chasseurs nous disant adieu en passant ont été rejoindre le reste de leur régiment et alors ça a été la ruée des barbares fous de rage devant cette résistance, ils se sont jetés sur la partie du village qui est en avant de la montagne et là à la main avec tous leurs engins ils ont brûlé chaque maison, fusillé 90 hommes, brûlé des femmes et des enfants qu'ils jetaient dans les maisons en flammes, égorgé des enfants, brûlé l'église etc. etc., ivres de carnage ils se sont rués sur l'autre partie du village où se trouve l'hospice, on sonne, j'ouvre et je me trouve en présence de 4 ou 5 gaillards ivres, véritables brutes, ils me parlent en allemand , je leur répond :

- Parlez moi français, que voulez-vous, c'est ici un hôpital.
- Vous cachez des soldats français.
- Non, je n 'ai ici que des blessés
- Vous cachez des soldats (et il lui met le revolver sous la gorge),… des armes,… on va vous fusiller.
- je n'ai pas d'armes et je n'ai que des blessés, c'est ici un hôpital si vous voulez nous respecter , nous soignerons aussi vos blessés.

Ils entrent, me suivent, pénètrent dans la salle de nos blessés, ils s'approchent du premier, lui arrachent ses couvertures, cherchent des armes, si vous saviez comme ils sont poltrons, ils regardent partout, tâtent les pansements et ne trouvent rien, l'un me dit :

- Vous faites souffrir nos blessés, vous leurs coupez les oreilles, vous leurs crevez les yeux.

Et en disant cela ils tirent leurs poignards et un officier le rapproche tellement de la gorge de ce pauvre blessé , que craignant qu'on ne touche mon pauvre petit, je mets mes deux mains, comme cela, devant sa gorge.

- Monsieur vous ne le toucherez pas.

(si tu avais vu cette sœur plutôt petite, comme elle était grande en nous racontant cela)
Il recule étonné, et je répète :

- Monsieur c'est ici un hôpital, si vous voulez nous respecter nous soignerons vos blessés.

Silence de mort, ils avaient des mines féroces et roulaient des yeux féroces tout autour de la salle, toujours cherchant des armes. – Je répète ma demande angoissée de ce silence, il ne me regarde pas, et va recommencer la même comédie auprès de chaque blessé, à tous ils arrachent les couvertures, près de chaque lit je protège mes pauvres petits, quelle angoisse. – Enfin ils sortent mais sans rien me dire sur le sort qui nous attend. Ils fouillent toute la maison, nos vieillards, nos enfants affolés veulent sortir, mais partout c'est une telle mitraille que c'est courir à la mort, nos sœurs les aident, ils arrivent à se sauver dans un jardin sous les obus pendant que tout Gerbéviller brûle, je reste seule dans notre maison.

Je rentre chez mes pauvres blessés, ils étaient blancs comme la mort, ils me supplient de rester auprès d'eux.

- Mais je ne peux pas mes pauvres enfants, il faut que je monte la garde devant la porte pour empêcher à cette bande de sauvage de brûler la maison, sans cela que ferai-je de vous ?

Pas un ne pouvait se tenir, et j'étais seule, je les aurais bien emportés l'un après l'autre sur mon dos mais pour les mettre où ? – dans les rues ? – de grandes bandes de soldats ivres les achèveraient, et puis les balles et les obus tombaient sans cesse, c'était l'enfer dans toute son horreur. Je sors, je fais le guet devant la porte, arrêtant ceux qui veulent entrer. Puis pensant au St Sacrement de notre chapelle je cours prendre le St ciboire, il contient une quarantaine d'hosties, je me mets à genoux là devant cette table, je dis :

- Mon Dieu venez à mon aide !

Puis à la hâte, car j'ai peur pour mes blessés, je me communie, mais j'ai la gorge si sèche, comme la bouche d'un typhique, qu'il me faut aller chercher un peu d'eau pour pouvoir avaler les hosties. Je me précipite chez mes blessés, ils sont plus calmes, enfin au jour un major allemand m'apporte des blessés, cette fois nous ne serons pas brûlés ; ils me demandent du pain.

- Du pain ? je n'en ai pas, vous vous en passerez comme nous, si vous n'aviez pas brûlé toutes les boulangeries vous en auriez du pain, regardez dehors votre œuvre, tout brûle.

Pendant 19 jours nous n'avons pas eu du pain. Heureusement, vous savez que les sœurs font toujours des provisions, j'avais à la cave pour nos vieillards et nos enfants 2500 douzaines d'œufs, le premier jour nous avons fait une omelette de 1800 œufs, pour les blessés et les gens du village, les Prussiens çà mangent toujours, nos petits soldats quand on les sert disent « Merci, ma sœur, j'en ai bien assez. », eux jamais, ils mangent le jour et pour dormir il leur faut du pain sous leur oreille et de la viande sur leur table ; j'avais fait découper des quartiers de viande sur les vaches tuées dans les champs, et ainsi nous avons toujours eu du bouillon. Nous avons vécu ainsi 4 jours sous la botte prussienne, puis un beau jour après un combat acharné, on vient me dire :

- Ma sœur des dragons français.
- Ce n'est pas possible.

Je cours et je trouve 4 beaux dragons qui à cheval descendaient bravement les rues du village, ah ! les braves, ils n'ont pas peur eux :

- Mais mes pauvres enfants prenez garde ! il y a 5 minutes les prussiens étaient encore là, ils sont peut être cachés.
- Oh ! ne craignez rien ma sœur.

Et ils continuent à descendre, puis faisant signe à leurs camarades, tout le peloton descend le village le revolver au poing ; en bas des coups de feu, ils chassent les derniers Boches ; et d'autres troupes nous arrivent nous aidant à ramasser les blessés, à chercher les mourants sous les décombres, mais nous n'avions pas de major et c'est toute seule, avec nos sœurs que pendant 24 jours j'ai fait les pansements, enfin un prêtre soldat est venu à mon aide. C'est avec lui, qu'un jour à minuit, sous une mitraille affreuse nous avons été dans les décombres de l'église chercher le Saint Sacrement, quel affreux spectacle ! l'église détruite, l'autel profané, une vingtaine de coups de fusils avaient été tirés à bout portant dans le tabernacle, sans pouvoir en forcer la porte. Au bout d'heures de travail, pendant que les obus tombaient autour de nous, nous avons pu ouvrir la porte et retirer le Saint Ciboire qui avait reçu 45 coups, les hosties étaient en miettes, plusieurs répandues en dehors, toujours sous les obus nous remportons le bon Dieu et le mettons à l'abri, après avoir tous communiés. » (nous avons vu et touché ce ciboire, je t'en envoie la photographie). « Mais nos maux n'étaient pas finis, cette affreuse bataille a durée 19 jours et 19 nuits, je ne me suis pas couchée une fois, 5 fois encore nous avons été allemands, puis enfin ils sont partis pour ne plus revenir. Vous voyez comme notre maison a été abîmée, nous avons reçu 8 obus, pas un de nos blessés n'a été touchés, je considère ce fait comme un miracle ». Pour ne pas couper cette conversation si intéressante je ne t'ai pas raconté le passage d'une compagnie du 156° qui a porté les

armes devant sœur Julie après que son capitaine ai fait un petit discours très bien « …le salut du 20° corps à l'héroïne de la Lorraine… », elle a répondu quelques mots très biens,
« Merci, mes enfants, nous sommes fiers du 20° corps, nous les saluons, ce sont des braves »,
et elle s'y connaît la bonne sœur, en fait de bravoure ; après cette belle conversation nous avons fait plus en détail le tour du village. C'est affreux, ce ne sont plus que des ruines. De grandes bandes de soldats en permission le parcourent d'un air grave, ce sont des militaires du 20° corps, ils en ont vu bien d'autres, mais c'est chez eux, et puis ici c'est plus que partout ailleurs la rage teutonne qui a agi et les révolte. On voit aussi des soldats du 14 corps qui sont dans le pays depuis le début de la guerre et se sont battus là comme des braves : nous avons déjeuné dans un petit café à côté d'une bande de ces héros, leurs récits sont intéressants, mais tristes. Qui pourra jamais écrire le recueil complet des horreurs de cette guerre ! et pourtant il ne faudrait pas les oublier. A une heure nous partons pour la Chipotte, nous traversons St *Pierremont* complètement détruit, nous parlons quelques instants avec le pauvre curé dont le cerveau paraît encore frappé de toutes les horreurs qu'il a vues, les Prussiens l'ont enfermé 36 heures sans manger avec un groupe de ses paroissiens, le pauvre il ne surmonte pas l'épreuve. En route pour *Mermil* où nous attend le fameux musée dont tout le monde nous a parlé, c'est encore un village détruit, le curé y est un héros dans le genre de sœur Julie, il a tenu tête aux Allemands emmené 5 fois il a pu échapper à l'exil, le bon Dieu l'a laissé pour la belle mission de dévouement qui l'attendait dans sa paroisse. La aussi la bataille a fait rage, près de 3 mille blessés ont défilé dans son presbytère et des centaines de morts ont reçu par lui la sépulture là où ils sont tombés sur le haut de la côte, il a érigé un petit cimetière bien touchant, décoré de drapeaux tricolores, de fleurs, de guirlandes, ils dorment bien là les héros qui ont donné leur vie pour la défense de la France, et je comprends l'admiration de Barrés pour l'entretien de toutes ces tombes qui se trouvent à chaque pas dans notre Lorraine, on y sent la reconnaissance des habitants pour ceux qui en les défendant leur ont laissé leur petit coin de terre. La salle du presbytère est changée en oratoire, le bon Dieu y demeure au milieu d'un musée de reliques recueillies sur ces champs de bataille, l'autel est dressé avec des obus, des épées, des drapeaux, des tuniques, des sabres etc., à côté une statue de Notre Dame de Lourdes a reçu une couronne de balles et une auréole, c'est le remerciement des blessés qui pendant la bataille s'étaient groupés nombreux autour d'elles, lui parlant tout haut, l'invoquant comme des enfants parlent à une mère, et qui grâce à elle n'ont pas reçu de nouvelles atteintes. Tous ceux de ce groupe, malgré les blessures affreuses ont guéris depuis ce jour, ils lui envoient leurs trophées et font brûler jour et nuit à ses pieds une lampe qui ne s'éteindra jamais. Il y a là un échantillon de tout l'équipement allemand, leurs pastilles incendiaires, leurs grenades, leurs pompes à jets enflammés, rien ne leur manquait à ces misérables pour détruire la France et ne laisser que des ruines derrière eux. Mais la Providence veillait et a préservée la plus grande partie de la France de la destruction et de la mort. De là nous sommes repartis pour la Chipotte. C'est déjà les paysages des Vosges, la vue serait jolie mais on n'a pas le cœur à jouir, même de la belle nature, on reste sous le cauchemar de ces terrifiants récits. Nous voici à cet endroit devenu à jamais célèbre, rien de particulier, une route sur un sommet XXXX, quelques tranchées, mais combien de tombes ! des centaines, des restes aussi du passage des allemands, un sac boche, une manche déchiquetée, des morceaux de lettres en allemand, et c'est tout, mais comme on sent qu'ici la lutte a été terrible, et que c'est morceaux par morceaux que nos braves ont défendu notre terre Lorraine. Nous revenons par Raon-l'Etape beaucoup de maisons détruites encore et nous reprenons notre chemin pour revenir par St Nicolas et le Tremblois où rien d'extraordinaire ne s'est passé depuis nos dernières visites, j'achèverai ma lettre demain, voilà le facteur. Je t'aime et t'embrasse de tout cœur.

Germaine.

Le 11 avril (*1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu la lettre de Pauline et les 2 lettres que tu m'as écrites dimanche au camp de Mailly, J'ai été bien heureux d'avoir de vos nouvelles, bien qu'elles n'aient pas été très satisfaisantes en ce qui concerne la santé des enfants. J'espère que ces petits malaises n'auront été que passagers, mais je regrette bien que Joseph ait eu si mauvais temps pour ses vacances. Les migraines doivent être simplement une manifestation d'arthritisme il serait bon de lui faire faire des eaux lithinées (Vittel, Soultzmatt, Contrexéville). Quand à la Princesse j'espère qu'elle va se décider à se remonter rapidement.
Pour mon adresse encore une fois contre ordre, il faut la libeller comme suit :

Capitaine de Miscault
5° compagnie, 416° régiment d'infanterie
164° secteur postal.

Sans indiquer le numéro de la division. On nous donne des ordres très sévères pour ne rien dire dans nos lettres qui puisse faire connaître l'endroit où nous sommes. Je me contenterai donc de te parler de moi et de mes gens. –
Ce matin comme j'allais à la messe dans une paroisse voisine, j'ai rencontré l'aumônier divisionnaire qui venait dans notre cantonnement. Je suis revenu avec lui, c'est un prêtre distingué missionnaire diocésain de Paris : il nous a adressé une allocution vibrante. Le général de brigade et beaucoup d'officiers assistaient à la messe. Il y avait aussi pas mal de soldats mais pas autant qu'il y en aurait eu si l'on avait su que la messe avait lieu chez nous. –
Je viens de faire une bonne promenade à cheval comme je les aime, me lançant au hasard dans la campagne, traversant bois et vallons. J'ai fait lever moult lièvres et perdreaux. Mon lieutenant m'accompagnait et a été enchanté de sa course. Champion a fort bien marché.
A propos, à Villeveyrac mon sergent-major m'a photographié à cheval, quand l'épreuve sera tirée je te l'enverrai. Je crois que nous sommes encore ici pour quelques jours car il nous manque encore bien des petites choses qui nous arrivent d'ailleurs journellement.
J'ai fait ce que tu m'as dit pour les adresses. Je continue à me porter royalement bien, je mange, comme un loup, le bœuf de l'administration et les fayots. Je dors comme un loir. Je me sens en très bon état. Mes jambes restent au même point, elles ne me gênent pas trop, j'ai seulement du mal à me hisser sur mon cheval, quand j'y suis j'y reste. Mes ordonnances sont des garçons ayant d'excellents sentiments et très dévoués, tu peux être tranquille sur mon sort. Je crois que le bon Dieu me ramènera près de vous et en tout cas j'espère que nous nous reverrons au ciel. Merci de tes bonnes lettres elles me remontent toujours dans es moments de marasme.
Ton idée pour Gérard n'est déjà pas si mauvaise, il vaut mieux qu'il s'acclimate en été qu'en hiver, et Joseph veillera sur lui. Mais le Petit là va être bien malheureux sans on inséparable. – C'est vraiment regrettable que cette bonne sœur tante Marie ne soit pas venue ce sera un surcroît de fatigue pour toi. –
Dis bien aux enfants que quoi que je ne parle pas beaucoup d'eux je pense souvent à eux, très souvent je regarde leur photographie en me répétant à moi même : oh ! les bons gosses.
Au revoir à bientôt.

God.

Le communiqué du 10 avril est très bon, voilà pourquoi vous entendiez tant le canon.

44.30.22.28.44.14 *(Dampierre au temple 8 avril 1915*)

Ma chère Germaine,

Dans l'ordre où tu vas lire cette lettre écrit à la suite chacune des lettres soulignées cela te donnera le nom du patelin où nous nous trouvons mais attend pour m'écrire que je t'ai envoyé mon secteur postal car nous sommes au front mais en réserve pour quelques jours. – ici s'arrête le premier mot car c'est un mot composé ! A présent voilà le deuxième. – Le troisième commence ici. Malgré le mauvais temps nous sommes arrivés le soir en bonne santé, c'est la fin du troisième mot. Maintenant regarde le département, n'est ce pas que c'est simple. -
Nous n'avons pas le beau temps comme à Villeveyrac, le jour de notre départ il faisait un temps radieux et une chaleur de juillet ; nous nous sommes arrêtés quelques heures à Montpellier où nous avons dîné, puis par Lyon, Dijon, Troyes, Chalons nous sommes arrivés après 50 heures de voyage. Nous avons assez bien dormi car nous avions un bon wagon – nos hommes eux-mêmes étaient dans des wagons couloir du PLM très bien aménagés. Ici nous vivons comme vous en regardant le ciel car au loin on entend le canon et l'on voit passer beaucoup d'aéroplanes. Je ne sais quand j'aurai de tes nouvelles je me livre en conjectures sur vos occupations, et cela me fait prendre patience. Aujourd'hui nous sommes au calme, nous nous installons dans un village encore plus ravagé que Velaine où l'on ne trouve ni une poule, ni un lapin, ni même un œuf, encore moins une carotte ou une pomme de terre : il faut se ravitailler à Chalons mais nous n'avons pas encore de voiture, demain cela ira mieux, aujourd'hui nous nous serrons la ceinture d'un cran. – J'ai cependant une chambre qui me sert de bureau, de popote pour les officiers et de vestiaire pour les officiers qui n'ont pas de chambre, j'ai un lit propre, ce qui est appréciable ; j'y ai très bien dormi cette nuit. – Tu dois trouver ma lettre un peu matérialiste aujourd'hui ;

c'est que je sais que tous ces détails t'intéressent et je n'ai pas grand chose d'autre d'intéressant à te narrer. J'attends pour t'envoyer ma missive que je connaisse le secteur postal et alors je compte que les enfants m'enverront de bons journaux de vacances. – Je voudrais bien que le bon Dieu leur donne quelques jours de beau temps pour qu'ils puissent s'ébattre dehors. –
Je pense que tu recevras bientôt des nouvelles de nos voyageurs en Normandie, tu voudras bien faire copier dans ma lettre ce qui peut les intéresser. J'enverrai un petit mot à Tant Louise. - Tu as vu dans les communiqués que nos progrès sont assez sérieux au nord ouest de Pont à Mousson, que les Russes avancent assez rapidement en Hongrie, mais néanmoins il n'y a encore rien de décisif par ici : il fait trop *sale (?)* pour qu'on puisse encore prendre l'offensive. Il faut attendre patiemment le beau temps qui ne saurait tarder de venir maintenant car nous sommes au Printemps. Les troupes qui nous précédaient ont ravagé le pays et les habitants s'en plaignent : je connais cela – jusqu'à présent nous sommes ce qu'il y a de plus correct, mais je crains qu'il soit difficile de le rester jusqu'au bout, les jours par exemple ou les hommes auront faim.
Il y a un tel boucan autour de moi que je ne puis pour le moment achever ma lettre : j'attends pour la fermer que j'ai connaissance du secteur postal – à tout à l'heure. Ma lettre ne pouvant pas partir avant 4 jours, je tire un trait, demain je continuerai mon journal.
9 avril matin – après une bonne nuit en me levant avec le soleil, je t'envoie mon affectueux bonjour ainsi qu'aux enfants. Toujours rien de nouveau – je ne connais pas encore le secteur postal mais je t'envoie quand même ma lettre pour que tu ne sois pas trop longtemps sans nouvelles.

God.

(Artois ? avril 1915 lettre envoyée à Fléville)

Je pense ma chère Germaine que tu recevras ces 2 photos qu'un soldat de ma compagnie m'a gentiment données ; ce sera un souvenir intéressant pour plus tard. Je vais toujours bien et nous sommes toujours au calme. Attendant avec espoir mais impatience le résultat final de la grande bataille engagée en Belgique et dont le roulement très lointain de la canonnade semble arriver jusqu'à nous : c'est un roulement continu comme si des voitures roulaient, c'est réellement énervant d'être immobile quand on sent qu'une bataille décisive se livre. Le communiqué d'aujourd'hui a bonne figure. Nous ne demandons tous qu'à marcher ; ce petit séjour dans les tranchées aura aguerri nos jeunes soldats : ils ont entendu siffler les balles et subi quelques petits bombardements qui leur ont montré que les obus boches n'étaient pas terribles. Ils ont au contraire entendu dans les tranchées d'en face les Boches crier « grâce, capout » sous les rafales du 75. Tout cela leur donne confiance. Ils ont d'ailleurs très bon moral et notre rôle consiste plutôt pour le moment à les engager à la prudence qu'à les exciter.
On peut dire que dans notre secteur nous ne subissons pas de pertes ; elles sont insignifiantes : en tout depuis dix jours 3 tués dont un capitaine et 3 blessés très légers qui ont pu reprendre leur service au bout de 48 h. Ce matin il y en a un dont le périscope a été brisé au moment où il observait, il a eu des éclats de verre à la figure ce n'est rien. –
Je reçois aujourd'hui seulement les lettres où Nanine me raconte les exploits du garçon de ferme qui a réussi à se sauver ; c'est un beau fait qui mériterait plus qu'une citation.
Je reçois aussi ta lettre où tu me racontes ton voyage à Nancy, et que Méaux a été arrosé par un obus ; su tu lui écris dis lui bien que je pense à lui. – Tu feras bien en effet de lui envoyer une petite pièce. –
Je vais bientôt toucher ma solde, je t'enverrai tout ce qui ne m'est pas nécessaire. La température devenant de plus en plus clémente je compte de renvoyer un de ces jours mes gilets de tricot, passe-montagne etc. en échange je te demanderai de m'envoyer 2 ou 3 caleçons de toile. –
Ce que tu me dis de Tant J m'inquiète, il faudrait à toute force qu'elle se soigne § a-t-elle au moins un bon médecin ? Je serai content pour toi quand elle sera à Fléville, et surtout quand Tante Geneviève t'aura rejointe. – Ne m'oublie pas auprès des personnes de la famille quand tu iras à Nancy. Surtout auprès de cette chère Elisabeth que je félicite de tout mon cœur des succès d'Antoine. La France et l'Alsace-Lorraine lui sont redevable pour une bonne part de la victoire ! Je suis content de savoir le général de *Mardhuy* à la tête de l'armée des Vosges.
Au revoir ma chérie, continue à prier pour moi, ton souvenir et ton affection que je sens veiller sur moi me soutiennent et m'encouragent. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

15 avril *(Artois ? 1915)*

Ma chère Germaine,

Une des caractéristiques de cette guerre de 1915 c'est l'emploi des chemins de fer. Grâce à eux, en moins de 24 heurs, des dizaines de mille hommes que l'ennemi croit face à un point du front, se trouvent rassemblés et formés face à un autre point éloigné de 1° de plus de 200 km. C'est ce qui vient de nous arriver. Nous ne sommes pas loin de l'endroit où j'ai été blessé je ne puis t'en dire plus long. Nous sommes très bien installés en réserve dans cette jolie petite ville où je retrouve l'église en laquelle j'ai prié de tout mon cœur le 27 septembre au matin. Je pense encore à ce pauvre Gombart dont le village, je le sais aujourd'hui, est encore occupé par les Boches. J'ai été faire hier une visite à Mr le curé, vénérable prêtre déjà ici en 70. Il st resté presque seul ici au mois d'août, fut prisonnier pendant quelques heures et ne réussit à s'échapper qu'en profitant d'un moment de désarroi de son escorte. Nous avons un temps passable mais un brouillard épais ce matin. Ce qui fait qu'on n'entend pas le canon. D'ailleurs après les rudes combats de la semaine dernière chacun semble se recueillir pour un nouvel effort qui doit être assez proche. Dans ce nouvel effort nous commencerons à donner notre mesure.
Je crois que mon bataillon rendra bien ; il y a de bons éléments surtout comme sous-officiers.
Hier nous avons eu la visite de notre commandant de corps d'armée il m'a demandé mon ancienneté, et semble disposé à me proposer comme chef de bataillon. Ce grade m'importe peu puisqu'en remplissant les fonctions je suis à même de rendre au Pays les mêmes services. – Il nous est interdit de rien dire dans nos lettres : je ne puis donc te donner des nouvelles intéressantes. J'espère que tu as reçu les cartes que je t'ai envoyées et qui te prouvent que partout je vous emporte dans mon cœur toi et les enfants. Je vais très bien, je ne suis nullement énervé, j'ai l'esprit très présent à mon métier ; quant au cœur tu me connais. Que le bon Dieu veuille bien me soutenir et qu'il protège et soutienne les mille hommes que je dois guider sur le chemin de l'honneur et de la victoire !.
Je regrette d'avoir quitté ma 5° qui m'était si dévouée, je l'ai encore sous mes ordres mais comme chef de bataillon. Ce serait sortir de mes attributions de m'occuper d'elle dans les moindres détails comme je le faisais auparavant. –
En attendant que je t'envoie le secteur postal écris moi Mr de M. capitaine commandant le 2° bataillon 416 – bureau central militaire - Paris. Ne crains pas de te répéter dans tes lettres car il y en aura bien quelqu'une qui ne m'arrivera pas.
A bientôt je vous embrasse tous.

God.

---

16 avril *(Artois ? 1915)*

Ma chère Germaine,

Le printemps avance et depuis deux jours nous favorise de son chaud soleil. Lentement mais sûrement nous sommes chaque jour un peu plus prêts à agir et peut être que bientôt les communiqués parleront de notre action. Il est très difficile de t'écrire car toute indication donnant quelque précision sur le lieu où nous nous trouvons est interdite. Tu as compris je pense que je ne suis pas loin de l'endroit où j'ai été blessé en septembre. Nous n'avons pas beaucoup avancé depuis, mais notre position a été considérablement renforcée à tel point que les troupes qui la défendent subissent des pertes insignifiantes. Les avions allemands cherchent bien à voir ce qui se passe dans nos lignes et ce matin tandis que nous marchions nous voyons ce fameux épervier entouré de la fumée de nos obus. Il n'a pas été plus crâne que ceux que vous voyez au dessus de Nancy. – A un moment donné un biplan français s'est élevé de nos lignes, aussitôt le boche a fait demi tour. Une demi-heure après nous en avons vu un (boche) qui est descendu très brusquement, je crois bien qu'il a été démoli car notre canon a cessé de tirer. Tu le verras bien dans le communiqué.
Je commande toujours le 2° bataillon, je crois bien que c'est définitif cela m'intéresse et j'ai en outre une certaine satisfaction morale en songeant que mon action, s'étendant à 4 compagnies, est 4 fois plus efficace que quand je commandais la 5°. –

Ce qui me coûte le plus pour le ¼ d'heure c'est d'être sans nouvelles de vous tous, mais je m'en remet au bon Dieu et songe que quand nous nous retrouverons après avoir accompli l'un et l'autre notre devoir, toi en faisant le sacrifice de mon éloignement, et moi en m'adonnant tout entier au service du Pays, nous aurons une joie immense à nous revoir qui ne pourra être dépassée que par le bonheur du ciel.
Dans cet espoir adieu ma chérie, je t'embrasse ainsi que nos bons enfants.

God.

---

17 avril *(Artois ? 1915*)

J'ai quelques instants que je te consacre ma chérie. N'ai aucune inquiétude sur mon sort actuellement nous tombons dans un secteur très solide et peu menacé où, depuis six mois, il y a eut très peu de pertes, et les quelques rares combattants touchés ont été presque tous des curieux ou des imprudents, et tu sais que je t'ai promis d'être ni l'un ni l'autre tout en étant très brave dès qu'il le faudra.
Nous avons à mon régiment un chef de bataillon qui a traversé le Tremblois le 11 septembre, il y a même, m'a-t-il dit, été terriblement canonné au moment ou il débouchait du chemin qui débouche sur la ferme ; ce sont probablement les traces de cette canonnade que nous avons relevées ensemble au mois de février. Ces détails m'ont, tu le devines, fort intéressé. Ce commandant appartenait alors au 143°.
On nous recommande d'être très discret dans nos lettres, je ne puis donc que te dire des choses très vagues mais quand nous nous reverrons je te montrerai mon journal de marche où j'ai relaté tout ce que nous faisons d'intéressant. - Je t'ai dit ce matin que j'ai eu le bonheur de communier : c'et une vraie grâce du bon Dieu. A 4 heures je sortais de ma chambre quand j'aperçois une lumière à l'église, j'entre et je trouve un prêtre qui disait sa messe, un aumônier le servait, je me suis approché et ai demandé la sainte communion, j'étais donc tout réconforté pour me mettre en route vers le front.
Nous sommes ici tout près des tranchées que j'ai déjà parcourues, elles sont tellement vastes que l'on y circule en plein jour à 60 mètres des boches. C'est curieux si l'on n'entendait pas de temps en temps le canon on ne se douterait pas que l'on est si près des Boches.
Ce soir nous avons assisté à un spectacle émotionnant : 2 avions français volaient au dessus des lignes allemandes, plus de 200 obus ont éclaté autour d'eux mais ils ont continué à observer et finalement les artilleurs Boches ont cessé de tirer. Je songeais que toi et les gosses vous auriez poliment applaudi, je l'ai fait pour vous.
Mon service m'appelle, en t'embrassant ainsi que les enfants je te quitte ma bien aimée Germaine.

God.

---

le 19 avril *(sur le front de la Somme 1915*)

Si tu pouvais voir à travers l'espace tu envierais mon sort. La petite maison de tes rêves ma chère Germaine je l'habite dans un site enchanteur et sous un ciel jusqu'ici azuré. C'est un moulin abandonné dans une île au milieu d'une eau courante sur laquelle au clair de lune s'ébattent poules d'eau et canards, c'est à s'y méprendre le même paysage qu'à Pierre la *Treiche*. Les tranchées Boches sont à 300 mètres de ce poste de commandement et nos tranchées à 50 mètres des leurs.
Le village que nos tranchées contournent ou traversent n'est plus qu'un amas de ruines.
La rage des barbares a cherché à s'assouvir sur l'église dont il ne reste que des colonnes branlantes. Toutes les maisons sont détruites et le peu qui l'en reste a été livré au pillage. Notre position est formidablement fortifiée et l'on n'y risque rien ; les imprudents seuls écopent car ces mâtins de Boches sont vigilants ; malheur au képi qui dépasse la crête, une balle dans la tête est vite arrivée. Un homme de mon bataillon a été ainsi touché ce matin au moment où il buvait son café. Il s'en remettra je crois.
Les pertes que nous subissons sont insignifiantes. La grande et intéressante distraction consiste à voir les avions narguer l'artillerie allemande en l'observant. Les "taubers" (*avions*) beaucoup moins nombreux sont aussi beaucoup moins hardis. Tu peux être tranquille sur mon sort, je suis heureux comme un poisson dans l'eau, tout au moins matériellement, inutile de te dire combien tu me manques ainsi que les enfants, c'est là le vrai sacrifice que je cherche à faire avec la plus grande soumission à la volonté de

Dieu. La correspondance est rare, j'ai cependant reçu hier ta lettre du 8 avril - moi je t'écris tous les jours mais je sais que nos lettres sont systématiquement retardées. J'ai un commandement agréable ; me trouvant détaché au loin en avant du régiment, j'ai une assez grande indépendance et puis trouver à employer mon initiative. Je médite de jouer quelques mauvais tour aux Boches dès que j'aurai eu le temps de connaître parfaitement la position. Les poilus qui sont ici sont réellement épatants à tout point de vue. Avec de tels hommes nous serons sûrement vainqueurs mais je crains que cela soit encore l'heure et quelque chose me dit qu'il ne faut pas compter nous revoir avant la fin de septembre. Ce jour, là ma vieille, bien que nous n'ayons plus ni sous ni vaisselle on mettra les petits pots dans les grands.
Tu peux faire copier ma lettre pour *Auli* car je n'ai pas beaucoup le temps d'écrire. - Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit mais je ferai la sieste et je me rattraperai la nuit dernière (*?*) car je me rappelle les conseils du regretté colonel de Grandmaison qui nous répétait constamment de ne pas nous fatiguer inutilement.
Au revoir je t'embrasse ainsi que les gosses.

---

20 avril *(sur le front de la Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Bonne matinée, je reçois une lettre de Joseph, une de Pauline et 2 de toi et 1 de Papa. J'espère que tu as maintenant mon secteur postal 115. La nuit a été calme j'ai été réveillé par quelques coups de canon de 75 mais je me suis tout de suite rendormi. Ce n'est pas la guerre que nous faisons c'est un véritable jeu, on est à 50 mètres les uns des autres et il ne s'agit pas de faire d'imprudence, lorsque l'on est prudent l'on ne risque rien.
Je voudrais bien trouver moyen de faire du mal à nos sales vis à vis, ce n'est pas très facile. Nos hommes sont très ingénieux et organisent des batteries de fusils pointés sur les créneaux que l'on fait partir de loin sans rien risquer. Notre 75 est d'une précision remarquable, il tire sur des tranchées boches qui sont à 50 mètres en avant des nôtres et jamais il ne nous touche tandis qu'il fait de bons trous dans les tranchées bochiennes - J'ai retrouvé ce matin ici un jeune capitaine qui a été autrefois lieutenant au 160°, il a été tout heureux de retrouver un visage de connaissance et moi de même.
Toute la journée nous entendons siffler les balles boches mais elles sont sans effets, nos tranchées sont très profondes - Aussi depuis 48 heures que nous sommes ici nous n'avons eu que 2 touchés et encore est-ce de leur faute les pauvres bougres, si l'on peut dire que trop de mépris du danger soit une faute.
J'ai mis sur moi la fameuse pancarte en question. Je voudrais bien que finisse bientôt cette ridicule guerre de tranchées où l'on se regarde tout le temps en chien de faïence. Enfin je vois que du côté d'Antoine cela marche assez bien nous avons déjà un bon morceau d'Alsace - Peut être que du côté de Thiaucourt et de St Mihiel nous allons aussi faire un nouveau bond en avant.
Tu n'as pas idée de la dévastation du village où nous nous trouvons, il ne reste plus que les caves et les pans de mur - Par contre les tranchées sont merveilleusement aménagées - On y a installé des cuisines, des salles à manger, des dortoirs, les hommes s'y trouvent si bien qu'ils ne tiennent pas du tout à retourner en arrière, ils sont déjà tout à fait acclimatés au bruit des balles et des obus, si sont de vrais enfants, ils jouent des tours aux Boches ils s'amusent tout particulièrement à sortir des mannequins au dessus des tranchées, les boches les criblent de balles usant ainsi leurs munitions, nous au contraire ne tirons pas, c'est le 75 qui est chargé de faire la XXXXX *(mot illisible*).
Je suis content ……(*passage illisible*) ……Madame……(*illisible*)….les enfants qui l'aiment bien.
J'ai été interrompu dans ma lettre hier soir vers 10 h nous avons eu une alerte le combat s'est terminé pour nous sans perte, nous avons fait 3 prisonniers Boches, ils ont à peine 19 ans et sont maigres comme des coucous.
Je t'embrasse.

God.

---

21 avril (*1915*)

Ma chère Germaine,

Encore pas de lettre de toi hier ; j'en espère 2 aujourd'hui. Nous sommes toujours tranquilles nous préparant au feu. On nous considère à juste titre comme troupe d'élite et on nous réserve pour quand le Boche aura définitivement lâché, ce qui ne tardera pas, car il nous revient de tout les côtés qu'ils sont de plus en plus démoralisé. Mais pour les achever il nous faut le beau temps afin que nous y voyions clair, cela dépend du bon Dieu : j'espère bien qu'il finira par avoir pitié de nous. Hier nous avons assisté à une très belle cérémonie. La messe de requiem pour un ancien colonel du 174 qui est mort de ses blessures à Bucarest en novembre. C'était émouvant de voir la foule de ses anciens soldats qui se pressaient derrière le catafalque. Un prêtre soldat a fort bien parlé.
Le soir j'ai invité à dîner mes collègues chefs de bataillon des 1e et 3e bataillon. Le dîner a été cordial, L'un d'eux qui vient d'Epinal y a connu les Boissoudy, c'est le commandant Alix, il m'a dit qu'à Besançon sa belle mère avait été en relation d'œuvres assez suivies avec Elisabeth. Après dîner nous avons un peu bridgé, la 1e fois depuis que je suis au régiment, j'ai perdu 54 sous, c'était normal que je laisse gagner mes invités.
Nous travaillons beaucoup d'une façon intelligente, mais à mon avis un peu précipitée, cela me rappelle les écoliers qui apprennent leur colle au dernier moment quand ils sont devant la porte de l'examinateur. Enfin cela occupe toujours l'esprit et fait passer le temps.
La guerre devient de plus en plus compliquée, c'est inouï tout ce qu'il faut se fourrer dans la tête de notes, de circulaires, de papiers de toute sorte, cela change tous les jours, je crois que de ce côté là il y a un peu d'abus, et qu'on cherche un peu trop la petite bête, c'est toujours la faute des états major, qui ne savent pas trop ce qu'on peut être sûr de réaliser sous le feu. Il est évident qu'un obus bien placé a vite fait de démonter les savantes combinaisons qui paraissent très concluantes dans un exercice.
J'espère que tu vas toujours bien ainsi que les enfants es-tu contente de la sœur ? va-t-on bientôt opérer Jean.
Voilà le vaguemestre qui attend ma lettre, j'espère t'écrire plus longuement demain. Je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

---

23 avril *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

La misère du front commence à se faire sentir et me voilà au bout de ma provision de papier à lettre, voudrais-tu m'en faire parvenir. En attendant je t'écris en le ménageant. Je suis toujours bien quoi qu'aujourd'hui j'ai été ému par la mort sur le coup d'un de mes camarades du bataillon qui faisait avec moi une reconnaissance. Il a été tué d'une balle parce qu'il était sorti de la tranchée pour mieux voir. C'est une imprudence très crâne mais que je n'imiterai pas, me réservant de sortir pour aller à l'assaut quand le moment sera venu. Nos pertes sont toujours insignifiantes; depuis bientôt huit jours que nous sommes près des boches : 2 tués et 3 blessés - Ma mission ici est assez intéressante mais j'ai peur qu'elle ne prenne fin, le colonel étant rentré et mon chef de bataillon devant incessamment venir me remplacer je redeviendrais simple capitaine de la 5° comme devant. Je le regrette car maintenant que je commence à connaître mon secteur je me proposais de faire mon possible pour faire du mal aux Boches - Ce que tu me dis sur la lutte dans les Vosges et en Lorraine m'intéresse vivement. J'ai peine à croire que nos troupes dans la Woëvre soient aussi peu mordantes qu'on le dit autour de toi. Ici nos soldats sont très crânes et quoique la plupart soient bien jeunes ils sont réellement remarquables dans la façon dont ils se sont accoutumés au bruit des balles et des obus. Moi-même je me suis assez vite réaccoutumé à cette musique cela ne me trouble pas dans mon sommeil, il est vrai que je me couche tard, et quand j'entre dans mon pieu je tombe de sommeil car les journées et la soirée sont bien remplis. - Je suppose qu'à l'heure qu'il est la Princesse va tout à fait bien et qu'elle profite du beau temps qui, ici du moins, nous favorise. - En ce moment les Boches nous bombardent mais je suppose qu'ils se tairont quand ils verront que cela ne nous fait pas d'effet, je viens d'ouvrir ma fenêtre pour que les vitres n'éclatent pas. Je fais creuser un abri de nuit pour n'être pas obligé de déménager en chemise ce qui manquerait de prestige. - Cette immobilité nous pèse à tous et nous voudrions bien aller de l'avant.
Les prisonniers pris dernièrement ont reconnu que les Autrichiens étaient battus mais eux ne le sont pas, nous non plus, mais nous n'irons pas plus à Berlin qu'eux à Paris - Il y a déjà du progrès depuis le mois d'août. Je ferme cette parenthèse amenée par le canon pour te parler de nouveau des enfants. Je pense que c'est un petit tribut qu'ils ont payé en changeant de saison et que cette grippe va céder aux premiers beaux jours qui semblent définitivement s'établir. Quant à ce qui est de leur instruction tout ce que tu

feras avec ton jugement si sûr sera bien fait et je me repose complètement sur toi n'étant guère à même de t'aider de si loin. Je pense que Pauline t'est toujours d'un précieux secours et que tu continues à être contente d'elle. Tu donneras à Joseph mon secteur postal 115. Je voudrais bien lui récrire mais je n'en ai pas le temps et il y a décidément trop de grosses caisses ici, je le ferai quand je retournerai pour quelques jours dans un cantonnement de repos, j'ignore encore quand. - Donne aussi de temps en temps de mes nouvelles à Tante Louise - Je n'ai pas le temps ma bien chère Germaine de penser beaucoup à vous et j'aime mieux pas, pour ne pas trop m'attendrir. Quand votre pensée me vient à l'esprit comme une aspiration vers le ciel je vous confie à la Providence et à la sainte Vierge, et m'en remets au bon Dieu me disant qu'il veille sur nous tous. -
Le canon a cessé, je vais aller voir si nous n'avons pas plus de pertes que les autres jours. Ce matin il y a eu une lutte intéressante, entre un avion et un tauber, au dessus des lignes allemandes. Le tauber a fui mais l'avion lui a lancé quelques rafales de mitrailleuses. Les canons Boches faisaient rage sur notre brave aviateur. -
Je t'embrasse ainsi que les gosses, j'espère que tu recevras bientôt ta délégation de Béziers qui comme je te l'ai dit doit être assez forte cette fois-ci ; tu me feras savoir ce que tu as touché. Encore une fois je t'embrasse.

God.

J'embrasse le pauvre Petit là, Gérard, Monsieur Quiqui et le méchant Nounou, et Coco et Zézé mes fidèles correspondantes et la trop grande princesse, et mon excellente infirmière Nanine. - J'écris tous les jours mon journal de route. -

---

le 24 avril - secteur 115 *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

Après avoir clos ma lettre d'hier j'ai fait tirer le lance bombe, les Boches ont dû en prendre pour leur rhume car ils ont répondu par un bombardement violent d'une demi- heure, 60 coups il fallait qu'ils soient bien en colère. Ils ne nous ont fait aucun mal car c'était prévu et j'avais fait mettre tous les hommes sous abri, la soupe a seulement été retardée d'une demi-heure. Nous n'avons pas eu une égratignure, cela donne beaucoup d'assurance à nos jeunes soldats. Ce matin j'ai assisté aux funérailles du camarade tué hier, ça a été très bien et impressionnant, notre colonel qui nous a réjouit a fort bien et chrétiennement parlé. - Je ne suis pas à plaindre tu serais étonnée du confort dans lequel je vis j'en suis presque honteux ; mais ce n'est pas moi qui le cherche. Mon adjudant, mes agents de liaison, mon ordonnance, mon cuisinier(car j'ai une maison militaire très bien montée !) J'ai même un médecin aide major attaché à ma personne, tout ce monde m'est extrêmement dévoué et se met en quatre pour deviner mes désirs que je n'exprime pas. Le cuisinier en arrive même à me faire la cuisine de mes rêves : viande grillée, œufs et pommes frites. Le petit médecin me suit comme son ombre quand je fais le tour des tranchées que ce soit de jour ou de nuit, il ne me quitte pas d'une semelle de sorte que s'il m'arrivait malheur je ne serais pas longtemps sans être soigné ! Ce jeune homme est fort bien, non seulement distingué mais ce qui est mieux, tout ce qu'il y a de plus pieux. Il ne manque pas un office chaque fois que l'occasion s'en présente, et comme il a assumé les fonctions de chef de popote il en profite pour nous faire faire maigre le vendredi. Il m'a dit hier comme je lui disais "mais cher docteur ne vous croyez pas obligé de me suivre." - "cela me fait plaisir, je ne le ferais pas pour tout le monde, mais comme je vous aime bien." Cette déclaration faite au moment où quelques éclats d'obus tombaient dans l'eau à quelques mètres de nous m'a profondément touché. Comme le commandant doit venir nous rejoindre ce soir et que par déférence je lui offre ma chambre, ce bon médecin m'a aussitôt fait préparer un local au poste de secours, j'y serai bien car parmi les infirmiers il y a un prêtre. Soit donc tranquille à tous les points de vue. -
Le communiqué d'hier est très bon et je songe au plaisir que vous aurez à le lire - ne nous faisons pas d'illusion la guerre sera encore longue, ce sera bien beau si nous sommes ensemble pour remercier la saint Vierge le jour de l'assomption. On a des grâces d'état, tu sais à quel point je vous aime tous, je suis étonné de supporter la séparation aussi bien que je le fais - J'étonne tout le monde par ma gaieté et mon entrain - Je crois que tous les hommes du bataillon m'aiment bien, je serai presque ennuyé de passer chef de bataillon dans un autre corps et de quitter tous ces braves gens. En somme ici je fais mon possible pour faire du mal aux Boches ; étant bien aimé, correspondant téléphoniquement avec l'artillerie qui nous aide merveilleusement chaque fois qu'on le lui demande, je crois que je tiens bien ma place et j'espère en avoir fait démolir plusieurs des boches, mais bizarre guerre ! nous n'en avons jamais la

certitude - Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

J'économise toujours le papier 2 pages en valent 4.

---

secteur 115 - 25 avril - *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

Je viens de faire tirer six grosses bombes sur un fortin allemand, sur les six cinq ont porté en plein - Les Boches furieux nous bombardent mais nos 75 répondent. Je pense que quand ma lettre sera terminée les Boches ayant dépensé beaucoup plus d'argent que nous se seront lassés et j'irai faire le tour des tranchées pour m'assurer que nos poilus n'ont pas eu de mal. Hier nous avons découvert un cadavre de Boche à 50 mètres d'une de nos tranchées, on a placé une embuscade aux abords espérant que ses camarades viendraient le rechercher mais ils n'ont pas osé et au lever du jour nous nous sommes décidés à ramener le cadavre pour connaître le n° de son régiment et pour l'enterrer. -
Le bilan de notre journée n'a été que de 3 égratignures malgré une fusillade très nourrie des Boches. Ces hommes ne sont même pas évacués après s'être reposés la nuit ils sont retournés ce matin à la tranchée. - Hier soir j'ai fait une ronde accompagnée du fidèle docteur, et tout à l'heure quand je faisais tirer la bombarde il était à côté de moi à considérer les résultats.
C'est dimanche, mais pour la première fois je suis obligé de me passer de la messe ; dimanche prochain je pourrai en avoir une et même communier car c'est vendredi que je quitterai la tranchée pour 4 jours - je pourrai donc ouvrir le mois de Marie d'une façon correcte. Tu comprends que je ne vis tout de même pas en païen j'élève très souvent mon âme vers Dieu, et ce matin avant de faire tirer les bombes j'ai demandé que les victimes faites à peu près à coup sûr chez l'ennemi soient toutes en état de grâce ! Ces pauvres Boches 1/4 d'heure avant de tirer on les entendait chanter ils nous interpellaient même " Chentils français, faire la baix avec nous, nous marcher ensemble contre draidres anclais.." La réponse ne s'est pas fait attendre et nous avons vu sauter en l'air les abris qu'ils avaient construits et où les pauvres diables se croyaient sans doute en sûreté. -
Ils n'ont pas été méchants ; leur bombardement est terminé ils ont probablement été muselés par le 75 qui leur a tout de suite énergiquement répondu et qui semble avoir eu le dernier mot. -
C'est tout à l'heure que je vais abandonner le secteur et reprendre le commandement de ma compagnie car le commandant cède la place de commandant au colonel qui a rejoint. Mon 4° galon est donc encore dans l'eau pour le moment, mais cela m'est égal et j'aime autant ne pas passer à un autre corps, me plaisant beaucoup ici où tous les poilus me sont très dévoués. Après la paix ma chère vieille comme je donnerai avec joie ma démission pour réparer les désastres du Tremblois élever les enfants et te choyer, j'aurai je crois assez à faire pour remplir mon devoir, alors autant vaut que les galons aillent à un pauvre diable qui vit de sa solde et qui n'a d'autre ambition que de vieillir sous le harnais - Pour le moment je m'amuse autant que si j'étais colonel, tout le monde me laisse la plus grande initiative voilà huit jours que je n'ai pas vu un supérieur, je communique téléphoniquement et toujours on approuve ce que je veux faire ou ce que j'ai fait. - J'ai proposé une citation pour le pauvre camarade tué près de moi, le colonel l'a transmise avec avis favorable, ce sera la 1° page glorieuse de l'histoire du 416. -
J'ai écrit hier soir à Papa et à Joseph, j'espère bien avoir des nouvelles aujourd'hui ; voilà 4 jours que je n'en ai pas reçu, ta dernière lettre portant vendredi doit dater du 16 avril, n'oublie pas de me mettre les dates en chiffres plutôt qu'en jour, pour m'éviter un calcul <u>très fatigant.</u> -
Mes voisins les Boches sont d'une sagesse exemplaire,, je te quitte pour faire le tour des tranchées mais avant je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous <u>les bons gosses</u>. Dis à Georgette que je lui suis bien reconnaissant d'être gentille pour toi et les enfants et à Théophile et Maujean que je ne les oublie pas. -
T'ai-je dit que j'ai reçu dernièrement une très gentille lettre de madame Tuffier. Certainement si je suis blessé je demanderai d'être débarqué à St Germain qui est derrière nous. -

God. Secteur <u>115</u>

Ne m'oublie pas auprès de Tante Jeanne quand tu la verras.
Je reçois ta lettre du 20, j'espère que tu recevras bientôt mes nombreuses lettres je t'ai écrit presque tous les jours, mais je crois que notre correspondance est retardée de 8 jours - je reçois les tienne assez exactement..

---

26 avril - secteur 115 *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

Nous avons eu une nuit un peu agitée, car mon commandant est venu hier pour me remplacer et m'a prié de rester auprès de lui ici jusqu'à ce que ma compagnie y revienne, ce qui a lieu ce soir, or le brave homme est d'un caractère très inquiet à chaque balle il salue profondément. Je m'étais donc couché d'assez bonne heure appliquant le vieux principe militaire "le militaire dort et mange chaque fois qu'il le peut" lorsque vers 10 heures un planton me réveille de la part du commandant me disant que l'on entend une canonnade très vive, (remarque que l'on en entend autant à Nancy) en subordonné discipliné je me lève à regret, et fait remarquer au commandant que le canon est au moins à 10 km et que ce que nous avons de mieux à faire c'est de dormir pour être frais et dispos en cas de besoin. A minuit, nouvelle alerte du même genre, cette fois nous restons debout jusqu'à 1 h, puis je vais me recoucher engageant le commandant à en faire autant, je ne sais si lui a dormi car je ne l'ai pas encore revu, mais il n'a plus osé me faire réveiller c'est le principal n'est-ce pas ? si à 300 m des boches on s'alertait à chaque coup de fusil, on ne vivrait pas or je tiens à vivre si Dieu le permet, pour nous revoir tous mes chers absents.
Ce matin calme plat, les Boches se méfient de mon minenwerfer (*lanceur de bombes*) , je vais les faire attendre jusqu'à 6 heures du soir et alors ils recevront encore six bons paquets de mélénite qui nous permettrons de dormir tranquille. Ce petit canon de 58 qui ne peut tirer que jusqu'à 600 m est merveilleux de précision nous arrivons à placer exactement les marmites à un mètre près, cela fait un feu d'artifice de planches de cailloux, et quelque fois de Boches, vraiment remarquable, il nous est arrivé il y a quelques jours d'en voir un sauter à 10 mètres en l'air comme un vulgaire ballon de football. - Hier à la 5° bombe il paraît que les Boches ont crié grâce "capout camarades, capout" nous avons tout de même lancé la 6° suivi d'une bonne rafale de 75. S'ils veulent la paix ils n'ont qu'à retourner de l'autre côté du Rhin.
Tu dois me trouver bien méchant ma chère Germaine, tu le serais aussi à ma place si tu voyais la dévastation du village qu'entourent nos tranchées, c'est un chaos indéfinissable. L'église sur laquelle ils se sont visiblement acharnée n'est plus qu'un tas de pierres, une arcade en forme de crosse indique l'emplacement du chœur et le clocher coupé en deux repose par un prodige d'équilibre sur 2 tas de pierres laissant pendre la cloche sur laquelle les boches nos vis à vis s'amuse à sonner les heures avec leurs balles - à midi (heure allemande) ils en envoient douze - Il y a aussi une autre ruine impressionnante c'est celle d'une grande sucrerie - il faut voir comme sous les obus de tous calibres venus de chez Krupp, les tôles les plus résistantes ont été déformées, comment la grande cheminée de tôle inclinée à 45° et maintenue par miracle, est percée de plusieurs centaines de mille balles - Eh bien maintenant nous avons de si bons abris que les bombardements ne nous causent aucune perte, au 1° coup tout le monde se précipite dans les trous comme des souris qui entendent le chat, puis sitôt que le Boche se tait tout le monde ressort gaiement, les poilus cherchent dans leurs tranchées les fusées d'obus qu'on envoie à notre artillerie car lorsque le tir est bien réglé, on lit dessus la distance de la batterie boche ce qui est tu comprends un renseignement précieux. - Mais nos aimables voisins deviennent de plus en plus sage, je crains qu'ils n'aient enlevé des troupes pour les envoyer en Belgique - il est probable que pour les maintenir ….mais je ne veux pas dévoiler des secrets. - Je termine car je vais montrer les tranchées au commandant. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants que je remercie bien de leurs bonnes lettres.

(*Signature illisible*).

---

27 avril 9h soir- secteur 115 *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

Tout à l'heure en rentrant chez moi, j'ai eu une émotionnante surprise. - Mon commandant qui avait élu domicile au poste de secours pour ne pas m'évincer du poste de commandement où j'étais installé avait été a peu près mis à la porte par un médecin peu poli. - Je lui ai naturellement cédé mon lit et ma chambre, "Attendez, mon capitaine, me dit mon brave ordonnance, le fidèle Brèche d'Eure et Loir, - je vas vous faire une belle organisation, vous voirez comme vous serez bien."
Donc après dîner je pensais trouver dans un abri quelconque quelques bottes de paille bien rangées, quel ne fut pas mon étonnement en rentrant avec le commandant de trouver le réduit où jusque là

couchaient les agents de liaison, transformé en une chambre proprement lavée avec ; un bon lit garni de draps bien blancs, une table de toilette, une table de nuit avec vase nocturne, un pendoir, une glace (pour vous faire la barbe, dit Brèche.) en un mot tout le confort moderne. - Pour arriver à ce résultat, le brave garçon de complicité avec mon cycliste avait fouillé à plusieurs reprises les ruines du village sans souci des balles qui frappaient continuellement dans les briques autour d'eux, et tout ce mobilier ils l'avaient apporté sur leurs épaules en parcourant 3 ou 4 fois les tranchées et boyaux de communication; sans se soucier des balles que ces sales Boches nos vis à vis dirigeaient sur les meubles ambulants qu'ils apercevaient au dessus des parapets sans les atteindre d'ailleurs. Et mon ordonnance me disait en riant et en portant ses mains à hauteur des oreilles "Vous savez mon capitaine quand je cherchais dans les maisons les balles sifflaient rudement autour de moi" - j'ai du le gronder tout en le remerciant du fond du cœur et en lui serrant les mains. -Tu peux être tranquille voilà un homme qui ne m'abandonnera pas sur-le-champ de bataille. Le commandant n'a pu s'empêcher de me dire "Eh bien nom d'un chien, (car il jure tout le temps) il faut que vous soyez rudement aimé.".
Je pense que cette histoire te fera plaisir ainsi qu'aux enfants, elle te montrera combien je suis bien entouré et que je me trouve mieux comme capitaine au 416 que chef de bataillon partout ailleurs. Ce fait mérite de figurer dans les annales de la grande guerre, comme exemple de dévouement de nos soldats pour leur chef. Voilà des hommes qui nous vaudront la victoire.
Tout à l'heure j'avais invité à notre popote un officier d'un régiment voisin qui pour raison de service se trouve momentanément sous mes ordres. Il est ici depuis la fin de septembre. Entr'autres je détache cette anecdote dont il a été personnellement témoin et qu'il nous a racontée, comme exemple de la mésentente qui existe entre Prussiens et Bavarois. - Un jour l'ennemi qui était dans les tranchées à 50 mètres d'eux dit à ses soldats : "Nous vous prévenons que les Boches nous forcent à vous lancer des bombes mettez vous dans vos abris." - (Les Bavarois disent Boche en parlant des Prussiens) - Ils ne lancèrent les bombes que quand ils surent que les Français étaient abrités. Bonsoir et à demain.
28 avril - J'ai dormi merveilleusement dans mon bon lit et les Boches ont été très sages. C'est que avant hier ils ont eu une bonne leçon pas loin de nous. Je ne sais si les communiqués en parleront.
Donc il y a quelques jours 2 jeunes soldats d'un nouveau régiment français étant en sentinelles se sont laissé surprendre et prendre. Les Boches en ont conclu que le secteur était mal gardé, ils ont tenté une attaque en masse qui a été refoulée en une demie heure. De notre côté 10 tués, 35 blessés, du côté Boche ; 225 cadavres enterrés par nous, sans compter ceux qui sont tombés chez eux et les blessés. Aussi de jour en jour ils deviennent moins hardis. -
J'ai reçu la lettre de Pauline du 23 avril racontant la revue du Tremblois je la remercie. Je te quitte pour que le cycliste emporte ma lettre. A bientôt tendresses à tous.

God.

---

29 avril – secteur 115 (*Somme 1915*).

Ma chère Germaine,

Je reçois ta lettre du 25, je prends bien part à tes inquiétudes au sujet de Marie, j'espère encore cependant que les difficultés qu'elle éprouve à marcher sont dû à une excessive faiblesse, mais tu fais bien de consulter un médecin et si un traitement spécial s'impose il ne faut pas hésiter à le faire suivre pour rendre à cette chère Princesse sa brillante santé d'autrefois.
Nous sommes toujours en face des Boches qui sont très calmes, hier je leur ai fait lancer 2 bombes dans leurs tranchées, ils n'ont même pas répondu ils se contentent pour le moment de tirer sur nos avions. Hier matin ils ont tiré 158 coups de canon sur le même avion qui a quand même traversé leurs lignes. Il y a quelques jours ils en avaient tiré 400 en 3/4 d'heure sur un avion qui a continué son observation sans s'inquiéter d'eux. -Nous voyons quelquefois un "tauber" mais ce vilain oiseau se sauve bien vite dès qu'il voit un des nôtres surgir. -
Je suis étonné que si près de nous vous ayez eu si mauvais temps, ici nous n'avons eu qu'une petite averse dimanche matin et le beau temps est revenu tout de suite, ces jours ci nous avons même très chaud -
Je ne reste plus que demain aux tranchées puis nous irons nous reposer, de ne nous être pas fatigués, pendant 4 jours à 4 km en arrière ; nous reviendrons probablement ensuite ici, à moins que l'offensive

générale se déclenche d'ici là.
Les Boches ont essayé de nous devancer en Belgique, mais il semble que cela leur a coûté cher et qu'ils vont s'user rapidement. - Voilà enfin que nous débarquons aux Dardanelles, peut être les évènements après avoir tant traîné vont-ils enfin se précipiter. -
Je me suis fait la mentalité de guerre qui consiste à s'abandonner à la Providence dont on se sent le jouet et à ne pas chercher à savoir ce qui se passera à la minute suivante, c'est la seule façon de ne pas user son système nerveux et à prendre la séparation en patience. Mon Dieu avec de la résignation et du calme je finis par trouver que beaucoup encore envieraient mon existence tant au point de vue moral que matériel.
Je me suis refait dans un milieu nouveau quelques amis sûrs, je suis entouré de soldats dévoués, je suis installé dans ma petite île au lieu d'être à 10 pieds sous terre, je reçois maintenant régulièrement tes lettres, j'ai un bon ciel sur la tête, il me manque toi et les enfants : mais c'est là le sacrifice que nous partageons tous ensemble, et l'espoir de nous revoir en allège l'amertume.
Je vais voir mes gens dans leurs trous dans quelques minutes, j'attends que les boches aient fini de tirer sur notre avion.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

secteur 115 - 30 avril (secteur 115 *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Ce matin à 3 h j'ai été faire une ronde dans les tranchées, les sentinelles m'ont appris qu'un Zeppelin les avait survolés à 2 h, nous saurons par les communiqués où allait cet oiseau de malheur : il semblait m'a-t-on dit se diriger sur Paris. - Hier à quatre heures du soir j'ai fait lancer six bombes sur une tranchée boche ; à la 1° bombe nous avons vu sauter en l'air une botte boche : je pense qu'il y avait un pied dedans. Par contre à la 5° les Boches nous ont copieusement arrosés de marmites de tout calibre, il n'y a eu néanmoins aucune perte à déplorer, mais c'est que la Providence veillait : mon cycliste a reçu une fusée sur la tête qui par miracle ne lui a fait aucun mal : j'ai ramassé la fusée, un éclat est passé à 5 cm au dessus de la tête de mon brave Brèche, puis mon cuisinier a été très ému car trois gros éclats sont entrés dans la cuisine. Un obus éclaté dans le canal a tué plus de 200 poissons. Le tir de ces bougres était bien réglé mais décidément leurs projectiles ne sont pas fameux et pour les rendre nuisibles ils sont obligés ces salops de les remplir de gaz délétères
Je crois bien qu'ils nous en ont lancé quelques uns de cette espèce car un moment donné cela empestait, mais notre 75 a répondu, et finalement a eu le dernier mot. C'est aujourd'hui que je retourne pour quelques jours en arrière cela me fait 12 jours de première ligne sans accroc, sans pertes à la 5°. Mes soldats commencent à s'aguerrir car ils ont entendu siffler les balles et les obus et ont vu que ce n'est pas terrible. Regarde ce petit bout de papier; le point où est la X est très intéressant pour toi et t'aidera à la compréhension des communiqués. - (*le bout de papier manque*).
Je vais profiter de mon séjour en arrière pour me confesser et communier, ce que je n'ai pas pu faire depuis 15 jours veille de mon arrivée ici. L'aumônier est très gentil et je suis au mieux avec lui. - Je regrette presque ces quelques jours de repos car je m'étais fait à mon existence ici dans ce site enchanteur qui me rappelle à s'y méprendre Pierre la Treiche. Eh puis il paraît que la vie au cantonnement n'est pas drôle on retombe dans le terre à terre, les revues, les comptes rendus, la paperasse. -
Je remercie bien Nanine de sa gentille lettre dis-lui que je suis content de savoir qu'elle t'aide bien, quant à maître Gérard je ne suis pas content de le savoir toujours si peu énergique, fi ! que cela est vilain de n'avoir pas le courage d'apprendre sa leçon. Il me tarde bien de venir profiter des talents de ménagère du sympathique duo (coco-zézé), ces 2 petites sont bien gentilles de te donner les surprises dont tu me parles. J'ai reçu hier une carte de Tante Louise à laquelle j'avais écrit ; la pauvre Tante se fait, je crois, beaucoup de bile sur mon compte, dis lui bien qu'il n'y a pas lieu. - T'ai-je dit qu'hier les Boches ont tiré 549 coups de canons sur un avion qui a continué à observer ; au bout de 2 heures les Boches ont cessé de tirer et notre aviateur est resté fièrement au dessus de leurs lignes, Maître de l'air. J'ai dit à mon gentil docteur qui me suit toujours comme mon ombre : "Si ma femme était là elle applaudirait et crierait tout haut oh mon Dieu protège le." Quelle différence avec les taubers ils font demi tour au 1° coup. D'ailleurs

on s'en fiche comme nous n'avons pas de grande ville à protéger on ne juge pas à propos d'user sa poudre sur eux. A demain ma vieille branche, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, veux tu bien ne pas m'oublier auprès d'Elisabeth, de Tante Jeanne, de Tante Adèle de tout le monde en un mot. - Que dis-tu des Dardanelles ! quel dommage pour le Léon Gambetta.
Je crois que le Boches vont recevoir une bonne pile en Belgique.

God.

---

secteur 115 - 1 mai *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

Je reçois ce matin ta lettre de lundi. Dans une de mes dernières lettres je te demandais de me mettre la date en chiffres car je n'arrive plus à me reconnaître dans les jours. Je sais cependant qu'aujourd'hui samedi c'est le 1° mai l'ouverture du mois de Marie - et j'ai été à l'église ce matin demander à la Sainte Vierge de nous donner la paix et la victoire.
Demain dimanche j'irai communier et je m'en réjouis car je n'ai pas eu ce bonheur depuis 15 jours. Je suis en effet en repos pour 4 jours dans un village à 5 kilomètres du front, on y est relativement tranquille on y voit des habitants, mais néanmoins les obus viennent encore parfois y faire visite.
Hier nous avons eu aux tranchées une journée assez désagréable, les Boches nous ont envoyé 101 obus qui ont tué 2 hommes de la 6° du 416. Un sergent et l'ordonnance de mon lieutenant étaient en train de faire la sieste dans leur gourbi lorsque une marmite en a défoncé la toiture, a renversé leur pot au feu qui était sur le fourneau et a éclaté en déchiquetant tout autour d'eux ; le fusil du soldat a été coupé en deux et ni l'un ni l'autre n'a eu d'égratignures - moi même, pendant que je circulais pour me rendre compte des dégâts et réconforter mes gens, j'ai eu 3 obus qui ont éclaté, comme à la Chavatte, à 30 m au dessus de moi, je me suis bravement couché à plat ventre au fond du fossé car j'aurais horreur d'être démoli sans profit dans une tranchée - vivement qu'on en sorte ! - heureusement que les projectiles Boches ne sont plus que de la camelote, quand ils ne sont pas remplis de gaz asphyxiant ou de liquide inflammable -
A ce propos ces salops ne pourront pas nier leurs procédés barbares : nous avons eu connaissance d'un document provenant de leur grand état-major et indiquant en détail le maniement des appareils destinés à lancer sur les tranchées des liquides enflammés - Je ne comprends pas quand on a lu cela que les neutres hésitent à marcher avec nous contre de telles brutes, et ma fois la guerre dût elle durer six mois de plus je crois qu'il faut la continuer pour les exterminer jusqu'au dernier et fusiller les généraux qui ont signé des ordres aussi barbares.
Ils subissent certainement beaucoup plus de pertes que nous, j'ai presque la certitude d'en avoir démoli plusieurs avec les 24 bombes que je leur ai lancées car nous avons entendu plusieurs fois crier " capout, camarade". Mais cela les fâche terriblement. Ce qui les irrite surtout c'est le culot de nos aviateurs, hier encore ils ont tiré 369 obus sur un aéroplane qui ne s'en est pas inquiété comme celui de la veille : il nageait littéralement au milieu des éclatements sans modifier ses courbes gracieuses - Par contre le matin j'ai vu dégringoler un tauber après 15 coups de 75. - J'ai retrouvé mon cheval très bien portant : je compte me détendre un peu les nerfs en me promenant par ces belles matinées d'avril. - Je suis très surpris que tu me parles de mauvais temps : ici nous avons le grand beau temps, le coucou et le rossignol chantent malgré tout ce vacarme. - A ce propos j'ai oublié de te donner le tableau de 70 marmites Boches tirées sur nous avant-hier : il est très varié et amusera les enfants, il est absolument authentique :
1° 1 perdrix traversée par un shrapnel mangée à la 1° escouade.
2° 1 hirondelle dont une aile fut arrachée, malgré les soins qui lui furent prodigués par la 3° section, elle est morte au bout de 48 h - Les Boches en voulaient à l'oiseau qui vient de France.
3° une souris projetée en l'air par un percutant et qui n'a pu retrouver ses esprits au fond du boyau.
4° enfin une grenouille ou un crapaud complètement écrabouillé dont il a été impossible de déterminer l'identité.
Voilà pour le règne animal, dans le règne végétal il y eut quelques pommiers, cerisiers coupés - Tout cela donne de l'assurance aux hommes, il est même difficile de les contraindre à la prudence tant ils sont curieux, et pourquoi ne pas le dire braves. A ce point de vue le séjour dans les tranchées leur aura été favorable car ils se seront aguerris progressivement au sifflement des obus et des balles. Merci de vos

bonnes prières mes chéris continuer pour que je reste brave.
Je t'embrasse ainsi que les enfants.

G. de Miscault.

Ci-joint 250 frs accuse réception

---

2 mai dimanche. 115 *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

Je me croyais au calme hier soir et comptais dormir sans entendre coups de fusil et coup de canon quand j'ai reçu à 8 h 1/2 un pli de service me commandant une ronde dans un secteur de tranchées à 8 km de nous, je suis parti à 10 h et rentré à 3 h 1/2 sans incident du reste.
J'ai vu pendant ma route un petit bombardement des Boches sur nos lignes c'était justement sur l'endroit où j'allais, ils ont lancé 50 obus et j'ai appris en arrivant qu'ils n'avaient fait aucun dégâts, si pourtant, ils ont réussi à faire tomber la cloche de l'église démolie dont je t'ai parlé dans une de mes dernières lettres, ils ne pourront plus se distraire à sonner les heures. -
Je pense maintenant avoir 3 ou 4 jours de calme.
J'ai d'ailleurs pu déjà m'aller confesser hier soir à l'aumônier qui est un prêtre fort bien qui a un nom prédestiné puisqu'il s'appelle l'abbé Paradis. J'ai été communier ce matin de sorte que tu vois que j'ai pu faire l'ouverture du mois de Marie. Cela m'a réconforté car je dois dire que le dernier bombardement m'avait un peu énervé dans l'angoisse ou j'étais d'apprendre si ma compagnie avait du mal quand je voyais les obus tomber en plein dans les tranchées. Je me suis de nouveau abandonné complètement à la Providence en te confiant à la Ste Vierge toi et les enfants. Je suis de jour aujourd'hui ce qui me force à ajourner à demain ma promenade à cheval. J'ai grand plaisir à monter mon excellent Champion qui est réellement une très bonne bête de selle.
J'ai reçu une bonne lettre de Papa, une autre d'Agnès (*de COSTART-CORDOÜE*), puis une de Joseph très affectueuse, cette bonne correspondance est pour moi le meilleur de la journée surtout ici au cantonnement, où plus volontiers dans un désœuvrement relatif l'esprit se reporte sur les absents et sur les bons souvenirs d'antan. - Je dois dire que je n'ai pas de regret du passé et que franchement maintenant que je me dis que je suis arrivé au couronnement de mon existence, je ne changerais rien à ma vie si j'avais à la refaire. Ton affection si chaude, les enfants que tu m'as donnés, voilà ce que je redemanderais encore, tu n'en doutes pas - La sécurité que je ressens à te sentir toujours si vaillante à lutter seule pour tous est pour moi je l'ai déjà dit un réconfort et un soutien. -
Voilà l'heure du déjeuner - Je te quitte ma chère femme en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

secteur 115 - 3 mai *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

J'ai rejoint mon poste de commandement après trois jours de repos en arrière et me voilà de nouveau sous les obus de 77 et de 75 qui comme le raconte l'abbé Duchet se croisent au dessus de nos têtes en une musique sifflante et tonitruante. Pendant notre absence ils ont pas mal bombardé pour se venger du mal que nous leur faisons avec nos mines, mais ils n'ont attrapé personne la canonnade comme me disait le Marocain de la Chavatte "marmite de Boche faire du bruit et pas de mal". Ta bonne lettre du 30 avril reçue hier m'a vivement intéressé, je suis heureux qu'Elisabeth soit sortie indemne du danger qu'elle a couru. La journée de jeudi m'a fait plaisir pour toi car tu y a appris des choses palpitantes d'intérêt et vu des personnes sympathiques. -
Nous avons un petit ennui au bataillon, notre brave commandant qui appréciait énormément ma compagnie nous quitte pour passer au 1° bataillon, celui qui le remplace a la réputation d'être un peu brouillon et je dois dire que j'ai un peu mal au cœur de me retrouver encore en sous ordre dans ce bataillon que j'ai commandé pendant 15 jours et où je me flatte d'avoir acquis la sympathie de tous. Je ne

sais pas quand je passerai, malgré toute l'eau bénite de cour que tout le monde me prodigue, car il ne se produit heureusement pas beaucoup de vides parmi les officiers supérieurs de notre armée, et j'ignore si l'on me ferait passer à une autre armée, ce que je regretterais d'ailleurs à moins que ce ne soit pour m'envoyer à l'armée des Vosges. Je sais que le colonel vient de me proposer à nouveau en insistant. Enfin à la grâce de Dieu qui exauce peut être les prières de la sœur Tintin. Je ne me plains pas de mon sort, mon lieutenant est un garçon très bien élevé, pour le moment nous couchons dans le même réduit il est pour moi d'une prévenance et d'un dévouement qui me touche, je t'ai dit que c'est un garçon très pratiquant. Le pauvre garçon est fiancé il me parle constamment de sa future qu'il n'a pas vue depuis 9 mois. Demain nous avons invité notre aumônier à déjeuner, c'est rigolo, tu sais, nos déjeuners sous les obus, mais nous mangeons fort bien et pas cher grâce à l'administration qui nous réapprovisionne très exactement, mais a cause des Boches le ravitaillement ne peut se faire que la nuit - Les Boches de leur côté se ravitaillent à 9 h du soir ils se servent pour cela d'un petit chemin de fer à voie étroite et chaque soir nous entendons l'arrivée du train. Un de ces jours je demanderai aux artilleurs de les bombarder à cette heure là pour qu'ils se serrent un peu la ceinture. - Comme vous nous sommes certains de la victoire : nos troupes sont admirables d'entrain, de vie et l'état sanitaire est remarquable. Comme exemple je te dirai que dans mon bataillon il n'y a que 2 entrées à l'hôpital (en 15 jours) quant aux pertes elles sont insignifiantes 8 tués, 6 blessés pour 3500 hommes depuis 3 semaines que nous sommes au feu, encore la plupart de ces victimes sont-elles punies de leur imprudence. - Tout cela est réconfortant, continue à prier pour que Dieu nous aide - Tu es bien gentille de penser à mes soldats envoie des petits drapeaux avec cigares ou cigarettes, comme alimentation ils n'ont besoin de rien, mais le tabac manque un peu : moi-même je me suis mis à fumer la pipe cela calme les nerfs sous les obus. - Mille tendresses.

God.

---

secteur 115 - 5 mai - 16 h *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

La journée va s'achever dans un calme absolu. Nous avons lancé 10 bombes aux Boches qui nous ont répondu par quelques coups de 77 - C'est décidément de la camelote cela ne fait pas plus d'effet que les pétards - notre 75 a répliqué et les a fait taire - Nous avons déjeuné tranquillement après que je m'étais assuré que ce petit bombardement ne faisait de mal qu'aux grenouilles. Après déjeuner j'ai fait de nouveau une promenade dans les tranchées au cours de laquelle j'ai parlé à mes braves gens de la 5°. J'ai fait organiser un nouvel emplacement pour le lance mine que je compte utiliser demain pour démolir une autre partie des tranchées Boches. -
Les hommes sont très amusants : il y a des balles boches qui viennent toujours frapper au même endroit alors ils les ont baptisées ; il y a la balle du Boche, celle de Fritz, celle de Hans, celle de Wilhem. On continue à entendre les conversations de nos sales voisins. Dernièrement ils chantaient des chœurs c'était sans doute à l'occasion du bombardement de Dunkerque, depuis ils sont moins gais et crient grâce quand on leur lance des bombes. - Au cours de ma promenade le caporal Schal qui était au collège de Toul avec les Boissoudy m'a remis cette photographie à ranger dans tes souvenirs de guerre, elle représente notre embarquement à Villeneyrac le 5 avril - Que d'espace parcouru depuis ce jour ; à ce moment là j'espérais bien qu'un mois plus tard il n'y aurait plus de Boches en France, il faut déchanter ; je crois qu'ils resteront jusqu'à ce que nous aurons tué le dernier. Dieu sait cependant combien déjà sont morts. - Comme toi je voudrais que tout le Pays comprenne que la guerre est une leçon et que la victoire finale n'arrivera que quand tous les égarés auront reconnu leur erreur et fait amende honorable. Pourtant de même que le bon Dieu aurait épargné Sodome et Gomorrhe s'il s'y était trouvé dix justes de même je ne doute pas qu'il prendra en considération la prière des enfants et les larmes des veuves -
Au demeurant, ma chère Germaine, ne te fait pas de souci sur mon compte nous sommes dans de parfaites conditions hygiéniques - nous dormons suffisamment, si ce n'est pas la nuit nous trouvons toujours à nous rattraper le jour - nous mangeons fort bien - nous nous fatiguons moins qu'en garnison. Si on est parfois un peu énervé par l'inconnu, tous les 4 jours on jouit en arrière d'un calme presque absolu. Au point de vue religieux il n'y a rien à désirer : ici aux brancardiers il y a un prêtre soldat, puis tous les 4 jours nous retrouvons l'aumônier, pas plus tard que dimanche nous allons pouvoir profiter de tous les secours religieux à moins que d'ici là nous soyons partis. - Je ne sais comment tout cela finira, que va donner l'expédition des Dardanelles ? que vont faire l'Italie et la Roumanie et quand nous marcherons de l'avant où nous arrêterons nous ? Où en sont les Boches de leurs provisions et de leurs munitions ? Voilà notre 75 qui tape sur leurs tranchées je vais voir l'effet produit. - Les obus ont bien tapé

sur les Boches et ils nous laissent tranquilles maintenant, tout à l'heure ils s'amusaient à tirer sur la cheminée de mon poste ce qui était assez agaçant alors j'ai envoyé un coup de fil à l'artilleur : "Les Boches démolissent ma cheminée, faites les donc rentrer dans leurs trous;" Aussitôt les 5 ou 6 obus dont je viens de te parler sont venus les mettre à la raison.
6 mai. Je viens de me réveiller après une bonne nuit, j'étais resté hier soir dans la tranchée jusqu'à 10 h car 2 de mes sous-officiers étaient sortis bravement pour aller reconnaître la tranchée boche à 200 m en avant et je tenais à m'assurer qu'il ne leur arriverait pas de malheur. Je les ai vu rentrer, ils avaient été jusqu'au réseau de fil de fer Boche sans encombre.
Ce matin les Boches sont d'une sagesse rare, nous allons tout à l'heure les asticoter en leur envoyant quelques kilos de penchlorate de potasse, c'est un explosif très violent qui produit des effets merveilleux splendide comme disent les anglais -
Je reçois à l'instant ta lettre du 1° celle de Coco du 2. La lettre de Coco racontant la poursuite du taube m'a bien amusé, c'était très vivant et je vous ai vu tous dans la cour le nez en l'air applaudissant à la hardiesse de notre aviateur - Enfin voilà que nous commençons à aborder les forts de Metz cela va peut être finir par déterminer un mouvement de recul en tout cas le bruit de notre canon doit faire battre bien des cœurs dans notre chère Lorraine.
Je ne sais si Tante Louise a encore des nouvelles de ce pauvre Guinglange - Qu'est devenu Eugène (*Breviller*) Je plains bien ces pauvres gens, ils sont encore bien plus à plaindre que les nôtres. - Au revoir ma chère Germaine je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. - L'appellation que Loulou me donne de "vrai papa" m'amuse beaucoup.

Le vrai Papa.

God.

J'espère que Papa et ses compagnes ont fait bon voyage, tu auras probablement leur chère visite de temps en temps. Présente mes souvenirs respectueux à Tante Jeanne quant tu la verras. Ne m'oublie pas non plus auprès de Tante Adèle. Mon chef de bataillon en me quittant m'a proposé pour la croix.

---

secteur 115 - 7 mai *(Somme 1915)*

Ma chère Germaine,

Les Boches qui nous avaient laissés tranquilles dans la journée se sont montrés plus assommants la nuit : j'avais fait une ronde jusqu'à 10 h ½ et trouvait tout tranquille je m'étais décidé à me coucher tout habillé comme d'habitude, lorsqu'à une heure du matin, quoique sourd comme tu le sais, je suis réveillé par une canonnade épouvantable 5 ou 6 coups par minute.
Vite sur pied avec mon lieutenant nous nous précipitons au téléphone et apprenons bientôt qu'un point de notre secteur où se trouve 1 sergent et 20 hommes de ma compagnie, à 1500 mètres de nous, est violemment attaqué, la fusillade fait rage en même temps que la canonnade. Je demande l'appui du 75, l'éclairage des projecteurs. Mouly va aux nouvelles. La canonnade est toujours aussi violente et empêche d'entendre au téléphone, puis tout d'un coup la communication est rompue, c'est un obus qui a coupé le fil. Au bout d'1/2 heure les nouvelles commencent à arriver les Boches ont parait-il tenté une attaque en masse, ils ont été repoussés avec perte. Puis ½ heure plus tard le feu reprend assez vif, puis tout se tait à 3 h du matin, enfin on redort pleins d'angoisse tout de même.
A 6 h du matin j'apprends que 17 hommes et le sergent *Louvert* de ma compagnie se sont conduits en héros, après 1 h ¼ de combat ils ont repoussés à eux seuls plus de 200 boches qui ont laissés sur le terrain des arme, des bombes, des grenades, des haches, des poignards et un appareil téléphonique. Malheureusement ce succès est payé par 2 morts, deux bons petits soldats bien braves qui entourés par les Boches avaient réussi à se dégager et ont été tués un peu avant d'arriver à la tranchée. Mais le sergent et le caporal ont eu le courage de sortir sous le feu pour ramener leurs corps qui seront enterrés en grandes pompes. Les Boches sont revenus chercher leurs blessés et leurs morts, ils en ont laissé 3, mais ils ont dû subir des pertes énormes car mon détachement a brûlé 2000 cartouches et ils tiraient de très près. Un de mes soldats que tu verras probablement à l'ordre de l'armée le soldat Bultez s'est embusqué dans notre réseau de fil de fer entre les deux lignes barrant le passage que lui-même avait trouvé libre et a brûlé 100 cartouches sur chacun des Boches qui se présentait pour passer par cet endroit. Chaque fois qu'il tirait le sergent qui le prenait pour un prussien faisait tirer sur lui et ce brave garçon m'a dit : quand je me suis levé au bout d'une heure j'étais enseveli sous les décombres que les balles ont fait tomber sur moi.

Le lendemain j'ai parcouru le terrain dans tous les coins surtout derrière les murs il y a des taches de sang, des paquets de pansement sanglants, de la terre fraîchement remuée qui semble indiquer des tombes, il est certain que les Boches ont subi de terribles pertes. Les hommes de chez moi surtout le sergent et le caporal ont été admirables, ils ont été récompensés. Je crois que le sergent aura la médaille.

8 mai. J'ai continué ma lettre aujourd'hui n'ayant pas eu le temps de l'achever hier en raison des nombreux rapports que j'ai dû fournir, puis le soir mon commandant s'absentant j'ai dû reprendre pour la nuit le commandement du bataillon, et en raison de l'attaque que j'ai raconté tout le monde était un peu nerveux et on nous a donné l'alerte ce qui nous a réveillés jusqu'à minuit. Les Boches sont restés sages la leçon leur a profité. J'étais retourné en arrière ce matin pour assister aux obsèques de mes hommes, mais c'était remis à cet après midi et comme j'étais forcé de rejoindre mon poste je dois remettre à demain l'hommage que je compte rendre à ces braves devant toute la compagnie que je convoque au cimetière pour 8 h 30. En rentrant j'ai été longuement causer avec le capitaine qui commande notre artillerie et j'espère m'être assuré son concours efficace pour l'avenir.
Ce serait assez curieux en effet que le 20° corps revienne dans ma région et que je retrouve les quelques camarades ou connaissances d'autrefois. En même temps que ta bonne lettre ce matin je reçois ton papier à lettre, ton chocolat, tes bananes, merci de tes gâteries très appréciées par nous tous. J'ai maintenant un nouveau convive qui est un sergent major d'un corps voisin qui a été affecté comme sous lieutenant à ma compagnie, il est bien, c'est un savoyard. Le même courrier m'a apporté une lettre d'Hérard, ajourné encore pour 2 mois mais il me dit qu'il rejoindra avant ce délai. Je suis bien ennuyé de l'asthme du pauvre « Petit là » est ce qu'il n'y aurait pas moyen de le délivrer de cette infirmité maintenant qu'il est encore jeune. Et la noble Princesse reprend-elle enfin le dessus et se *hâte t'* elle de s'arrêter de grandir.
Je n'oublie pas que ma grande Pauline va avoir 17 ans, je regretterai de ne pas être là le 22 pour éteindre les bougies. Demain dimanche j'en profiterai pour communier et prier pour vous.
Au revoir mille tendresses à tous sans oublier Papa.

God.

---

9 mai, secteur 115 *(Péronne Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Sur le communiqué du 9 mai notre petit combat est cité et tu verras le nom de la localité où nous sommes.
Papa pourrai donc retrouver sur la carte au 1/8000 l'endroit exact où nous sommes. J'ai profité du repos pour conduire ma compagnie au cimetière sur la tombe de nos deux morts glorieux, j'ai prononcé une petite allocution et le colonel qui avait tenu à venir aussi assister à cette petite cérémonie a prononcé quelques mots très bien sentis, il a félicité mes hommes, le sergent est nommé adjudant, un caporal nommé sergent, deux soldats nommés caporaux, de plus ils sont cités à l'ordre de la division.
T'a je dit que nous avions recueilli sur le terrain des armes, des outils et des engins de toute sorte que les Boches ont abandonné dans leur précipitation de fuir.
Mes hommes étaient épatants parait-il tirant avec calme, cessant de tirer pour invectiver les Boches ils ont été tellement épatants que les Boches n'ont pas osé insister et se sont repliés au bout d'une heure en désordre. Le lendemain ils n'ont pas osé attaquer, au contraire, ils ont été très sages, il n'y a rien de tel qu'une bonne leçon. Tu verras dans le communiqué : « une attaque a été repoussé à Frise ouest de Péronne par le feu et la baïonnette ».
La lettre de Lucie m'émeut beaucoup, tu peux lui dire que j'ai bien des fois songé à cette bonne Marie Rose si dévouée, si douce, si gentille pour les enfants et si pieusement résignée, je la remercie bien cette chère Lucie de ses bonnes prières et de l'affection qu'elle témoigne d'une façon si touchante. La lettre de Monsieur le curé de Velaine m'a bien intéressé, ils sont rudement exposés sous le feu. Ce brave de la Roquetaillade a rudement de veine d'être commandant, quant à moi je me résigne à finir dans la peau d'un vieux capitaine. Je me plais dans ma compagnie mais les gens d'à côté me sont peu sympathiques (méridionaux avec lesquels je ne fraie pas). Mais fermons la parenthèse car les petits froissements de personne ne comptent pas dans les moments où nous sommes. Je te disais donc que la lettre de Monsieur le Curé m'a plu énormément. La guerre lui aura été profitable et l'aura mûri. Quand au

mois de juillet il ne songeait qu'aux promenades en auto, combien il était loin de sa mentalité d'aujourd'hui. Ce qu'il dit de la piété sur le front, je le constate ici aussi et c'est merveille de voir combien nombreux sont ceux qui pensent au ciel, et s'éloignent de plus en plus de la terre. Comme Monsieur le Curé je ne veux pas scruter l'avenir. Je crains que la guerre soit longue encore et j'aime mieux ne pas penser plus loin que demain.
Soumettons nous à la Providence et si s'en est fini de notre bonheur ici bas, prions pour que la récompense éternelle nous dédommage et nous échoit en raison du sacrifice consenti.
Chaque fois que je me mets en la présence de Dieu je renouvelle mon sacrifice, c'est un calice d'amertume que je voudrais écarter de ma pensée, ce qui me réconforte c'est que je te sais vaillante et que les enfants sont en bonnes mains avec toi. Prie pour moi pour que je reste fort et digne des hommes que je commande, je sais qu'il m'apprécient et que je les mènerai partout et à travers tous les dangers.
J'ai presque regret de t'avoir parlé comme tout à l'heure, c'est peut être mal à moi, ne t'en trouble pas ma chère Germaine, cela te prouve que je ne te cache rien, je sais que tu es plus vaillante que moi et que le bon Dieu te donne des grâces particulières pour te soutenir dans les plus terribles moments, ta pensée me soutient mais aussi mes regrets s'augmentent d'autant plus que je t'aime davantage. Au demeurant je reste gai, entrain, plein d'allant et je suis de plus en plus décidé à faire tout mon devoir.
La bonne lettre de Coco m'a beaucoup intéressé et j'ai lu à mon lieutenant le récit de la chasse aux avions qu'elle me racontait, il l'a trouvé très amusante. Je fais toujours très bon ménage avec ce brave lieutenant Mouly qui est plein d'attention et de dévouement pour moi, nous nous entendons à merveille ayant les mêmes idées sur bien des choses. Ma pauvre vieille quel travail pour toi de copier toutes mes élucubrations, enfin voilà Papa revenu ce qui te dispensera de toute cette peine ? je pense que vous aurez l'occasion de vous voir quelquefois. Cette mort du pauvre Auguste Maujan après des longues souffrances est bien triste, fais bien toutes mes condoléances à Maujan.
Au revoir ma chère vieille, ne me crois pas trop démonté, j'étais aujourd'hui un peu énervé par une histoire de cantonnement qui n'a aucune importance, mais qui m'a enlevé mes illusions sur bien des camarades.
Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

J'ai reçu aussi une bonne lettre de Joseph et je lui ai écrit une fois ou deux.
Tu me diras quand tu auras reçu les 250 francs que je t'ai envoyé le 1° mai.

---

le 10 mai, secteur 115 *(Péronne Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Je ne veux pas te laisser sous l'impression de ma lettre d'hier, j'étais énervé par cette bête d'histoire de cantonnement qui m'était arrivée avec un camarade que j'avais trouvé installé dans ma chambre en rentrant de la tranchée, nous nous sommes réconciliés ce matin, c'est trop bête de ne pas s'entendre quand on est si près des Boches.
Notre affaire de Frise que tu as vue dans le communiqué nous a valu des tas de félicitations, je crois que cela va tout de même faire avancer ma proposition pour chef de bataillon. Je te copie l'ordre du régiment du colonel qui est beaucoup trop élogieuse pour moi qui n'ai absolument rien fait que d'amener au front des gens bien dressés et qui m'aiment bien. Si je suis nommé bientôt ce sera un regret pour moi de quitter cette excellente compagnie où tous les hommes ont un excellent esprit. Quand il me faut un volontaire pour une mission périlleuse, j'en trouve tout de suite une centaine.
Le communiqué du 11 mai dont je viens de voir le libellé télégraphique est très bon. Au nord d'Arras nous avons avancé de 4 kilomètres, pris 2 villages, 2000 prisonniers, 6 canons. Au moment où tu liras ces lignes il y aura bel âge que tu auras appris cette nouvelle et j'entends d'ici les applaudissements et vivats des enfants qui auront accueilli cette bonne nouvelle. Les boches ne sont que de vulgaires malfaiteurs qui ne méritent aucune pitié, ils avaient déjà bien des méfaits à leur compte celui du coulage du Lusitania dépasse tout quand on songe que ces lâches ont fait sauter un bateau qui contenait 2200 passagers civils dont beaucoup de femmes et d'enfants, et que ces sauvages ont tiré sur les malheureux qui cherchaient à se sauver. Je considère qu'ils ne sont plus des soldats mais des assassins et des bandits, notre devoir est d'exterminer tous ceux que laJustice divine placera sous nos coups. Je crois que l'heure

de la justice approche. Le moral de nos hommes se fortifie de jour en jour, nous sommes pleins d'entrain d'impatience et d'espoir, nous sommes remplis de confiance dans notre généralissime et nous attendons en frémissant le signal d'attaquer qui ne va pas tarder à sonner.
J'ai eu une journée assez occupée aujourd'hui et j'ai peu de temps à t'accorder, je pense naturellement bien à vous tous, c'est encre perdue que de te le dire, je t'embrasse de tout cœur sans oublier personne ni les retours de Normandie.
Je te renvoie la lettre de Lucie, je te renverrai demain celle de monsieur le Curé.

God.

Le 11 mai, secteur 115 *(Péronne Somme 1915*).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu de toi une bonne et longue lettre je t'en remercie, j'espère que le beau temps aidant les santés sont redevenues tout à fait prospères. Ici tout va bien et nous brûlons tous d'aller de l'avant, on commence à en parler, notre succès près d'Arras semble important et nous allons voir s'il va se poursuivre et s'accentuer. Ah ! si cela pouvait être le commencement de la fin pour les Boches ! L'autre jour au combat de Frise nous avons tous éprouvés un sentiment de grande jouissance en entendant leurs cris de terreur et de douleur, c'était la vengeance des femmes et des enfants qu'ils ont massacrés. De plus en plus nous sommes décidés à ne pas faire de quartier, surtout depuis l'horrible affaire du Lusitania.
Le commandant Vachez qui a quitté notre bataillon il y a huit jours pour passer au 1° nous a demandé l'hospitalité à notre popote hier soir, car il en avait gardé bon souvenir ; le fait est que nous avons un bon cuisinier qui nous fait des repas sains et abondants. J'ai eu plaisir de voir ce chef sympathique qui m'a toujours témoigné beaucoup de bienveillance ainsi qu'à ma compagnie.
Ce matin j'ai profité du repos pour aller à la messe et communier car jeudi jour de l'assomption je serai retourné aux tranchées et devrai par conséquent me passer de messe : inutile de te dire que j'ai bien prié pour toi et pour tous les nôtres. J'ai reçu hier une lettre de Papa et une autre de Joseph fort gentille, mais il regrette toujours comme il dit le sol de la Patrie, mais son moral me semble d'ailleurs être bon : je compte lui répondre prochainement.
Ce matin tout est calme autour de nous est ce que les Boches feraient leurs préparatifs de départ ? Ils sont tellement enterrés les uns et les autres (nous et eux veux-je dire) que c'est bien difficile de savoir ce qui se passe, en attendant nous sommes bien prêts à les pousser l'épée dans les reins, jusque dans le Rhin.
Sur ce mauvais jeu de mot je te quitte et t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

Gode.

---

secteur 115, 12 mai, *(Somme 1915*)

Voilà ma chère Germaine le dernier jour de mon repos, et je me prépare à retourner dans mon petit coin de tranchée en face de Hans, de Fritz et du Boche, je m'en réjouis presque car on s'ennuie ici. Au moins ai-je bien pu profiter pendant ces 4 jours du voisinage de l'église : j'ai pu communier 3 fois et renouveler mon sacrifice en présence du bon Dieu que j'avais dans mon cœur cela m'a permis de puiser un renouveau de force et de courage et c'est plein d'entrain que je retourne au front avec le désir de rendre à mon Pays le plus de services possibles.
Hier après midi nous avons eu une belle cérémonie : le colonel a présenté aux 6 compagnies qui étaient au repos, le drapeau du régiment tout neuf encore, mais déjà illustré par quelques morts glorieuses. Le colonel a eu la délicate pensée de désigner ma compagnie pour aller prendre son logement l'emblème de la Patrie. Nous l'avons escorté fièrement jusqu'au terrain de la revue. Là le colonel l'a pris des mains du porte drapeau et a prononcé un petit discours vibrant de patriotisme, d'esprit de sacrifice et d'espoir. Puis nous avons tous défilés devant le drapeau. Que s'est-il passé dans l'âme de ces jeunes gens ? J'ai jeté les yeux sur eux, une flamme brillait dans leurs regards humides, beaucoup ont fait le serment j'en suis

sûr de suivre le drapeau jusqu'à la victoire ou jusqu'à la mort !
Après cette belle cérémonie j'ai été au cimetière avec mes gradés et quelques hommes, porter sur la tombe de mes deux petits héros du 7 mai des croix et des monuments de pierre sculptés pieusement par leurs camarades puis j'ai écrit aux pauvres parents de ces braves soldats.
Ma journée s'est achevée dans le calme, comme celle-ci commence je sors de la messe où j'ai communié en pensant à vous tous mes chers absents : j'ai demandé au bon Dieu de pardonner à Gérard sa mauvaise conduite des jours passés et de le rendre moins mou, moins paresseux dans le travail, plus pieux et plus digne de communier souvent, je suis peiné qu'il te fasse autant de chagrin lorsque, ma pauvre vieille, tu as déjà tant de soucis d'autre part. J'espère qu'il réfléchira et qu'il aura à cœur de réparer sa faute en se montrant d'autant plus gentil à l'avenir.
Voilà que Nancy a retrouvé tous ses habitants au complet : Elisabeth va en être heureuse, le voyage de tous à Evian sera pour tante Louise un grand soulagement. Je pense qu'à ce moment là de grands évènements auront eu lieu et qu'on pourra envisager l'avenir avec plus de sécurité. Mais je me demande comme toi si nous n'entamerons pas en octobre une nouvelle campagne d'hiver ? tout dépend de l'attitude des neutres, je ne comprends qu'il y en ait encore des neutres après cet horrible attentat du Lusitania ! Enfin que le bon Dieu nous aide et nous protège et nous ramène ensemble, nous aurons de quoi bavarder jusqu'à la fin de nos jours.
En attendant je t'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

J'espère que Marie et le petit là vont mieux, que la grosse Loulette et la Ricotte jolie sont sages, que Coco et Zézé sont toujours de bonnes petites filles et que ma grande Pauline ne se fatigue pas trop.
Fait mes condoléances à *Maryeain*.

---

secteur 115, le 13 mai, *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Me voilà de nouveau aux tranchées dans mon village bombardé aux bords de la Somme, nous y sommes sans encombres arrivés et les Boches ont été d'une sagesse rare ; en faisant ma ronde, grâce à la nuit sombre, j'ai pu considérer leurs tranchées sans entendre siffler les balles, et de minuit à 6 heures j'ai fort bien dormi à mon poste de commandement, les Boches ne nous ont pas tiré un coup de canon. Je crois qu'ils se sont dégarnis pour renforcer vers Arras.
C'est une opinion que nos chefs semblent partager, aussi allons nous un peu chercher à voir ce qu'il y a exactement devant nous.
Vers Arras, dans l'ancienne armée du général Maudhuy, cela marche très bien et les Boches ont subi de très lourdes pertes ; je me réjouis de recevoir tes lettres où je constaterai la joie que tu ressens ainsi que les enfants à lire nos succès.
Les phrases que tu me cites de la lettre de Joseph sont réellement bien. Je viens de lui écrire de mon côté pour répondre à une gentille lettre qu'il ma envoyée dernièrement. Je voudrais bien pouvoir de temps en temps envoyer un petit mot aux enfants, je n'ai malheureusement pas beaucoup de temps et c'est tout au plus si j'arrive à t'écrire tous les jours. Ils savent bien d'ailleurs ces chers petits que je pense bien à eux.
Aujourd'hui jour de l'ascension j'ai bien pensé à vous tous, je n'ai pu avoir la messe étant aux tranchées, mais le bon Dieu ne s'en formalise pas, j'avais profité d'ailleurs de mon séjour dans le cantonnement pour aller à la messe tous les jours et communier. C'est dimanche soir que nous quittons de nouveau les tranchées à moins qu 'auparavant comme dit Antoine, les Boches n'aient commencé à <u>décaniller</u> ce qui est dans les choses possibles.
Tu me demandes si je crois à ma campagne d'hiver ! c'est assez difficile de te répondre ; si partout la guerre se fait comme nous la faisons ici je te dirais que de cette façon elle peut durer 100 ans, mais si elles se passe comme autour d'Arras et si la panique des Boches s'étend, cela pourra aller bien plus vite ; ma pauvre vieille ne compte pas trop sur moi pour les grandes vacances. Ces diables de neutres ne bougeront que quand ils seront sûrs qu'il n'y a plus de coups à recevoir ; j'aurai cru que la destruction effroyable du <u>Lusitania</u> aurait hâté la solution qui, comme tu le dis, hâtera la fin de la guerre. Il faut se soumettre à la Providence et attendre que son heure ait sonnée. Je vais chercher ce soir à faire quelques

prisonniers boches ; j'ai organisé quelques traquenards ce qui m'a occupé ; je prie maintenant le bon Dieu que cela réussisse sans subir de pertes de notre côté ! J'ai rempli des missions pénibles ces jours ci en écrivant aux familles de mes petits soldats tués ; me rappelant les terribles angoisses de cette pauvre Marie Antoinette, je veux autant qu'il est en mon pouvoir éviter à d'autres de pareils moments. D'ailleurs leurs camarades se sont très bien montrés pour eux, ils ont bien orné les tombes et confectionné des croix et de petits monuments en pierre blanche sculptés avec goût et avec idée chrétienne. Les Boches sont énervants de sagesse : on a beau leur tendre toutes sortes de pièges, impossible de les faire mordre, pourvu qu'ils ne se retirent pas sans tambour ni trompette, ce serait trop idiot. Demain je t'en donnerai des nouvelles. En attendant je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

G de Miscault.

---

14 mai, *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

La bataille au nord d'Arras s'annonce de plus en plus comme une belle victoire ! voilà que nous prenons leurs gros canons et que nous faisons beaucoup de prisonniers. Comme tu le dis dans ta lettre c'est sans doute l'intervention de Jeanne d'Arc dont la fête est proche. La bataille n'est pas finie et les troupes de première ligne seules ont été jusqu'ici engagées. Les allemands vont sans doute encore être assez obstinés pour contre attaquer, mais maintenant qu'ils sont hors de leurs tranchées l'avantage est sûrement à nos vaillantes et jeunes troupes pleines d'un si admirable élan et arrimées d'un sentiment de vengeance bien plus vif encore qu'au moment de la bataille de la Marne.
De leur côté je crois que les anglais ont très à cœur l'abominable attentat contre le Lusitania et qu'ils sont décidés à faire payer très dur aux Boches cet acte d'absurde et lâche sauvagerie.
Ici c'est toujours la même existence tranquille pour l'époque, les allemands ont dû dégarnir en face de nous car ils ne bougent plus depuis quelques jours. Nous multiplions les petites reconnaissances pour les empêcher de se porter sur Arras, c'est intéressant d'organiser ces petits coups de main dans lesquels on a recours qu'à des volontaires, hier il m'en fallait 15 j'en ai trouvé près de 100 et j'ai dû finalement les tirer au sort pour ne pas faire de jaloux. Nous voulions essayer de faire des prisonniers en un petit carrefour où je pensais qu'ils avaient peut être mis des guetteurs, j'avais organisé un guet à pan, le malheur c'est qu'il n'y avait pas de Boches, mes gens sont rentrés bredouilles mais j'ai néanmoins été content pour eux de cette petite expédition qui les a aguerris et dans laquelle ils ont employé toutes sortes de ruses d'apache.
Ce soir nous recommençons en corsant davantage car il faut bien suivre une petite progression et augmenter la difficulté, il s'agit cette fois d'aller à 30 mètres de la tranchée Boche et y jeter des grenades. J'espère que cela réussira, au moment où tu recevras cette lettre il y a bel âge que le coup sera fait, mais c'est plus fort que moi de te parler comme si tu étais à mes côtés.
Je ne pense pas que nous nous éterniserons ici, la bataille d'Arras aura certainement sa répercussion jusqu'ici : déjà il nous semble que les allemands ont enlevé pas mal d'artillerie autour de nous, et leurs fantassins également tuent bien moins, quel que soit le coin où nous combattons nous le ferons de tout notre cœur, car c 'est en fin de compte de toutes nos énergies accumulées que sortira la victoire.
Je voudrais bien savoir le pauvre Petit là débarrassé de son asthme c'est le printemps qui en est la cause, s'il dort mal la nuit, tu feras bien de lui faire faire la sieste dans la journée afin qu'il ait son compte de sommeil, mais j'ai bien tort de m'inquiéter de tous ces détails car je suis persuadé que tu diriges ta bande en vraie maman poule. Je suis content que tu ais reçu l'argent, nous vivons simplement et j'ai largement de quoi me suffire et de faire de temps en temps quelques charités aux pauvres gens ruinés qui nous entourent. J'admire le courage et l'opiniâtreté de nos paysans qui cultivent leurs champs littéralement sous les obus.
Ne m'oublie auprès de personne de tout ce cher Nancy, je t'embrasse de tout cœur.

God.

Pardonne le décousu de ma lettre, je t'écris à mon poste de commandement et suis dérangé à chaque minute. Ce qui ne m'empêche pas de remercier Coco de sa lettre et de son bulletin, c'est toujours elle et le Petit là qui sont en tête.

(Somme mai 1915)

Ma chère Germaine,

Ma petite expédition d'hier a été palpitante d'intérêt mais n'a pas donné tous les résultats que j'en attendais. Mes volontaires sont partis bravement à dix heures sur l'objectif que je leur avais fixé, il s'agissait de savoir si les Boches étaient toujours dans un élément de tranchée à 250 m en avant de nous. J'étais dans notre tranchée, suivant de l'œil et de l'oreille cette petite poignée de braves qui, seuls dans la nuit sombre au milieu des réseaux de fil et de toutes les embûches que le génie du vieux dieu Germain suggère à ces bandits, s'avançaient droit sur les fusils qui les guettaient. De tout mon cœur qui tressaillait, je priais pour que le bon Dieu épargne les existences de mes chers soldats que par devoir j'étais obligé de risquer, et que par devoir aussi je ne pouvais conduire. Mais je t'assure que je dominais mes impressions, et pendant les deux heures que dura cette petite expédition, je suis resté debout à la tranchée avancée, dépassant le parapet depuis la ceinture pour que les guetteurs qui étaient à mes côtés puissent dire que le capitaine était sur le front en même temps que ses soldats.
Le silence était complet dans notre coin, mais dans les secteurs voisins les coups de fusil claquaient assez fréquent ; de temps en temps la note basse du canon marquait la mesure tandis que très loin, très loin, ce bourdonnement confus que nous entendons et qui nous obsède lorsqu'une grande bataille est engagée remplissait la nuit. Une heure se passe qui semble un siècle, puis trois quarts d'heure et soudain une bombe illumine l'obscurité, suivie aussitôt d'une fusillade intense mais très courte. C'est l'instant d'une vive anxiété ; 10 minutes s'écoulent, enfin le réseau de fil de fer a tremblé ; sont-ce des Boches ? non ce sont les nôtres qui rentrent ayant rempli leur mission : ils se sont approché à 12 mètres des Boches au milieu même des fils de fer, mais les Boches veillaient : ils accueillirent les 3 grenadiers par une fusillade nourrie et un jet de bombe. Un brave grenadier qui lançait une grenade fût atteint d'une balle à la jambe, ses camarades le ramenèrent en arrière ; c'est lui que je vis rentrer le premier ; le gentil docteur qui ne me quitte pas était naturellement avec moi et a pu donner des soins immédiats, la blessure est sérieuse mais pas grave : la balle entrée au-dessus du genou a longé le tibia sur toute la longueur et s'est arrêtée à hauteur de la cheville, il en a pour 2 mois d'indisponibilité, je lui ai serré la main et il doit me faire connaître l'hôpital sur lequel il sera dirigé, si c'était 20 rue Voltaire St Germain, tu comprends si je le recommanderais à Madame Tuffier.
Enfin j'ai su ce que je voulais savoir : le terrain autour du point où mes gens ont été est bien garni, mais avec ce que je sais j'ai l'intention de les faire abrutir par l'artillerie.
Nos communiqués sont toujours bons, je remercie le bon Dieu et pense à votre joie. Tendresses à tous.

God.

Le 17 mai 1915 – secteur 115 *(Somme mai 1915*)

Ma chère Germaine,

Me voilà donc de nouveau au repos pour quatre jours. Le jour où je rentrerai aux tranchées ma chère Pauline aura ses 17 ans et malheureusement c'est à grande distance que j'assisterai à l'extinction des 17 bougies. C 'est pour moi un charme de revivre tous ces bons souvenirs de la vie de famille qui grâce à Dieu ne nous ont laissé que de bonnes impressions, et je t'assure, ma chère Germaine que c'est sans amertume et sans regret que je pense à tout ce bonheur passé que le bon Dieu nous a sans doute envoyé par anticipation puisque dans sa Prévoyance infinie il savait qu'un jour l'épreuve viendrait. Je te le dis je n'ai aucune amertume et je m'efforce d'arriver à une soumission parfaite à la volonté du bon Dieu. Je crois que c'est grâce à cette intention que mon moral se maintient si bon. Ceux qui m'entourent d'ailleurs pensent comme moi et c'est encore une gâterie de la Providence de m'avoir placé dans un milieu où nous nous comprenons et où les conversations nous élèvent l'âme réciproquement. Ma pauvre vieille je comprends tes moments d'abattement et te plains en t'excusant, j'admire ta force d'âme que reflètent tes chères lettres et où je constate ton excellent moral, la petite défaillance dont tu me parles

dans ta lettre du 12 mai est bien naturelle, moi même ce jour là, tu as pu le constater dans mes lettres, j'ai eu un moment de marasme, tu vois que nous continuons comme toujours à vibrer à l'unisson. Mais ces impressions passagères sont dues probablement à un petit moment de lassitude que le bon Dieu nous envoie pour nous rappeler que nous ne pouvons rien sans lui et pour nous amener à nous tourner vers lui dès que nous nous sentons défaillir.
Comme toi je suis enchanté de nos succès autour d'Arras. Sans doute ils n'ont encore rien de décisif mais ils nous montrent pourtant, comme je l'avais d'ailleurs toujours soutenu, qu'avec une bonne préparation et en y mettant le prix en projectiles on peut s'emparer des tranchées et s'y maintenir. Ce n'est pas encore la trouée dans le mur allemand mais c'est tout de même un moellon qui cède et peut être ne tarderons nous pas à ouvrir une brèche plus large. Il va probablement y avoir un petit coup d'arrêt car après cet effort il faudra se ravitailler, si tout est bien prévu et si les chemins de fer fonctionnent bien la pause ne sera pas longue. Je ne crois pas que les effectifs engagés aient été considérables cela m'étonnerait s'ils dépassaient deux corps d'armées naturellement les pertes ont été sensibles mais bien inférieures à celles des allemands qui ont été littéralement hachés par le feu de l'artillerie. On a retrouvé des compagnies entières en formation de combat assommées sur place. Peut être à la longue leur moral va-t-il céder. Ah ! les sales moineaux, on ne peut s'empêcher d'admirer leur obstination et mon Dieu aussi leur courage, c'est curieux que dans des âmes aussi fortement trempées il y ait tant de bassesse et de barbarie.
Les Etats unis par la bouche du président Wilson leur ont envoyé une longue tartine. Comme il eut été simple de dire : »Si dans 48 heures vous ne payez pas 500 millions et si vous ne promettez pas de ne plus détruire à l'avenir les bateaux non armés quels qu'ils soient je joins ma flotte et mon armée à celle des alliés. » Les gros financiers doivent être derrière la coulisse pour empêcher une décision extrême. On ne comprend rien à l'attitude de l'Italie, il se pourrait qu'elle attende la décision de la bataille des Carpates et de celle des Dardanelles. Quel enchevêtrement de tout côtés. Le bon Dieu seul nous en sortira, humainement parlant c'est un casse-tête indéchiffrable.
Je reçois bien toutes les lettres, avant hier je n'en ai pas reçue mais en revanche aujourd'hui j'en reçois deux plus une de Pauline qui est bien gentille et bien tournée. Je suis content que Gérard se soit repris et qu'il ait pu aller communier jeudi, j'espère que cette leçon lui profitera et qu'à l'avenir il redeviendra plus gentil comme les autres. Le pauvre gros là de petit là me fait pitié avec son asthme, il n'y a donc pas moyen de le débarrasser de cette infirmité ! Nos deux lurons font-ils un peu la paire maintenant et se battent-ils un peu moins pour la possession de la voiture. J'espère que la Princesse va finir par prendre le dessus et que tu ne seras pas obligée d'en venir à l' extrémité de l'envoyer dans le midi surtout à cette saison ci.
Je remercie Coco de sa lettre , c'est un gros travail pour elle de me copier toutes ses notes, puisqu'elle me le demande elle peut se contenter de m'envoyer le total. Il y a une personne dont on me parle peu dans les lettres c'est Melle Zézé, j'espère qu'elle est sage et qu'elle travaille bien. Je les embrasse tous les 8 et toi par dessus le marché.

God.

---

secteur 115, 18 mai *(Somme 1915*)

Ma chère Marie,

Maman ne m'en voudra pas que je la prive une fois par hasard de la lettre quotidienne, pour te consacrer les quelques minutes de loisir dont je dispose aujourd'hui, tu mérites bien cela ma chère petite princesse en récompense de la bonne humeur et de la résignation avec quoi tu as supporté toutes les misères de santé que le bon Dieu t'a envoyées. Tu comprends si bien la nécessité de la mortification et de la souffrance : c'est une des choses sur laquelle ta maman s'est si souvent appesantie dans ses bonnes petites causeries qu'elle vous fait en hiver au coin du feu, et en été à l'ombre des grands arbres, que je crois inutile d'y insister. Mais je te répète cependant encore une fois, que le bon Dieu nous envoie l'épreuve pour nous donner l'occasion d'acquérir des mérites. C'est pour cela que dans l'Evangile N. S. a dit : heureux ceux qui souffrent, parce que en sachant souffrir, en se soumettant à la volonté du bon Dieu, en lui offrant ses souffrances, en en demandant plus encore pour avoir occasion de témoigner davantage au bon Dieu son amour, nous nous sanctifions de plus en plus nous nous rapprochons de plus en plus du grand et inimitable Modèle qui nous est proposé, de NS. Jésus Christ souffrant sa passion.

C'est pour cela ma chère Marie que je n'ose te plaindre dans tes misères, et je remercie plutôt le bon Dieu qui donne à ma chère fille la grâce de se sanctifier dans l'épreuve.
D'ailleurs en cette terrible année 1915 tu le vois, et tu le comprends bien la souffrance est partout : châtiment pour ceux qui ont mis leur bonheur dans les affections et les biens passagers d'ici bas car tour à tour tout leur échappe : ils voient disparaître les personnes chères, leurs biens sont perdus et dévastés et la souffrance tant redoutée les atteint dans leur chaire ; c'est le commencement de la récompense au contraire pour ceux qui comme nous avons compris que le bonheur n'est dans rien de ce qui passe et que ces misères passagères sont pour nous le moyen d'acquérir des compensations éternelles. Voilà la leçon de cette guerre ; si nous la comprenons nous garderons toujours une conscience sereine, nous serons prêts à tous les sacrifices nous n'hésiterons pas à accomplir notre devoir jusqu'au bout. Puis nous bannirons de notre esprit toute agitation, toute impatience fébrile ; nous en remettant à la Providence du soin de l'avenir nous aurons recours à la Sainte Vierge à nos saints de France pour leur demander de conserver à tout le pays la Patience, l'endurance qui nous permettront de rester courageux et ferme jusqu'au jour ou tout le Pays ayant compris la leçon, se sera de nouveau et tout entier consacré au service de Dieu en ce monde et aura par là mérité la Victoire qui doit permettre à la France de reprendre dans le monde la mission civilisatrice et catholique qu 'elle n'aurait jamais dû abandonner.
Voilà ma chère Marie quelques unes des réflexions auxquelles se livre ton Papa dans sa solitude ; quand il pense à tout cela il vous revoit tous les neuf auprès de lui entourant votre Maman, et c'est là le grand sacrifice pour lui d'écarter cette vision pour ne pas trop regretter le passé et ne penser qu'à l'avenir...
Et au présent. Le présent en ce moment pour trois jours encore c'est la paix décevante d'un cantonnement à six kilomètres des Boches, quelque chose comme si j'étais à Champenoux, par exemple au lieu d'être à Moncel. On occupe le temps à passer des revues, à faire quelques marches en dehors des vues des canons Boches pour entretenir les jambes des Poilus qui se rouillent dans la stagnation des tranchées. Depuis que nous sommes revenus tout est très calme, les Boches ont envoyé je crois beaucoup des troupes qui étaient devant nous vers Arras. Car depuis 1 mois que nous sommes ici, jamais le calme n'a été aussi complet. Notre état sanitaire est remarquablement bon ; depuis que j'ai quitté Villeveyrac sur 273 hommes de ma compagnie pas un malade, j'ai eu seulement à déplorer la mort de 2 braves, morts en combattant après avoir embroché plusieurs Boches avec leurs baïonnettes, et le départ d'un blessé qui a reçu une balle dans la jambe en s'approchant à moins de 20 mètres d'une tranchée Boche pour y lancer une grenade.
Je ne me rappelle plus si je vous ai raconté que dernièrement quelques hommes de ma compagnie ont eu le culot d'aller planter un drapeau tricolore sur un talus à 20 mètres des Boches, ils avaient attaché après le drapeau l'écho de Paris contenant le récit de la victoire d'Arras. C'est une escapade bien française et qui te peint le moral de nos gens.
Je ne vois rien d'extraordinaire à te mander : ah ! si pourtant hier j'ai pu aller à l'office du mois de Marie : il y avait au moins 500 soldats qui chantaient de tout leur cœur : je vous regrettais bien tous, vous auriez trouvé que c'était beau.
Je te charge d'embrasse tes sœurs et frères de ma part et pour terminer ta Maman de tout ton cœur, pour ma part je t'embrasse tendrement.

Ton Papa.

---

secteur 115, le 21 mai *(Somme 1915*)

Ma chérie, maintenant que je suis de nouveau aux tranchées pour quatre jours je tiens à te faire savoir que je suis en bonne santé quoique j'ai passé une nuit blanche : ce qui n'est pas étonnant à 250 m des Boches. Après avoir fait une ronde qui m'avait tenu éveillé jusqu'à minuit je m'apprêtais à m'étendre tout habillé sur un sofa qui me sert de lit quand soudain quelques obus éclatent tout près de mon poste arrosant la toiture de shrapnells et d'éclats. Craignant que ce soit un début de bombardement comme celui d'il y a 15 jours je fais démonter le téléphone et suivi de mes agents de liaison, je vais m'installer dans un abri à l'épreuve des bombes. Mais ce n'était rien les Boches n'osent plus dépenser trop de munitions. A deux heures je vais alerter la compagnie comme l'ordre m'en est donné et ce n'est qu'à 3 h ½ que je rentre essayant en vain de trouver le sommeil car à côté de moi il y a des bavards au téléphone. Tant bien que mal je ferme un œil mais voilà six heures et j'ai hâte de voir mon terrain que je connais peu encore, ayant comme je te le disais hier pris garnison dans une autre partie du même secteur. C'est celui où des hommes de ma compagnie se sont distingués il y a quinze

jours. Mais la pluie abondante de ces jours ci a lavé les traces de sang qui témoignaient de l'acharnement de la lutte et de l'étendue des pertes Boches tandis que chez moi il n'y a que 2 morts à déplorer. J'ai parcouru ce terrain désormais glorieux où je ne désespère pas de t'amener un jour avec les enfants en un pieux pèlerinage quand nous voudrons revivre ces heures tragiques et grandioses que nous traversons en ce moment. Ce sera certes un voyage plus intéressant et plus profitable que de parcourir les montagnes ou les sites les plus pittoresques. A chaque pas tu y verras la trace de la barbarie de nos ennemis et de l'héroïsme de nos soldats. Je te renvoie l'extrait de mes lettres c'est en effet peu banal de se relire ainsi dans les gazettes et d'avoir sans le vouloir fait grand plaisir à ce bon Florentin.
Je t'ai écrit un peu à la hâte hier, je ne te disais pas que pour distraire mes hommes sans les fatiguer, je leur ai fait donner une petite séance récréative où les talents les plus divers se sont donnés libre carrière. La note patriotique et même religieuse y a eu sa bonne part, à côté de scènes amusantes où le bon esprit gaulois n'avait pas perdu ses droits. C'est à l'issu de cette séance que j'ai distribué tes cigares et cigarettes qui ont été les bien venus, tous les petits drapeaux du sacré cœur ont trouvé des amateurs. Je crois qu'en dehors des juifs et protestants tout le monde en porte autour de nous.
Je n'ai pas eu de lettre de toi hier, j'espère en recevoir deux aujourd'hui car une journée sans de vos nouvelles à tous me semble bien morose. Je ne t'en dis pas plus long aujourd'hui car j'ai pas mal de travail pour le 1er jour de tranchées. Je vais passer une Pentecôte de païen, je sais que tu prieras à ma place. Dis à Gérard que je suis content qu'il fasse des efforts pour être sage ; dis à Pauline que je n'oublie pas ses 17 ans. Présente à Tante Geneviève et à Tante Jeanne quand tu la verras l'assurance de ma respectueuse affection, et ne m'oublie auprès de personne à Nancy.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Secteur 115. 22 mai *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta très bonne et longue lettre et celle bien gentille de Marie, je vous remercie toutes les deux : j'ai été content pour toi de la bonne journée que tu as pu passer à Nancy et content aussi que Marie Renée ait enfin eu des nouvelles de Raoul.
Aujourd'hui nous sommes tous bien joyeux de la tournure des évènements, les Italiens ont enfin répondu et avec enthousiasme aux espérances qu'on fondait sur eux. Il pourrait bien se faire maintenant que nous n'entamions pas une nouvelle campagne d'hiver et que l'heure de l'écrasement de l'Allemagne ne soit plus éloigné. Il est probable que les allemands vont être amenés à modifier leur plan de campagne à un moment critique pour eux où ils ne semblent déjà plus maître de leurs mouvements. C'est le commencement du châtiment. Ici tout est très calme ; un obus est tombé ce matin près de mon poste de commandement sans faire de mal, j'étais d'ailleurs sorti en train de faire une reconnaissance sur les bords de la Somme. Mes agents de liaison ont ramassé des shrapnells : ce n'était autre chose que des billes à jouer, il faut tout de même qu'ils commencent à sentir la pénurie de métal pour en être réduits à nous envoyer de la terre cuite.
Tous ces petits incidents donnent confiance aux hommes. En somme en additionnant tous les obus qui ont passé au dessus et pas loin de nous depuis les six semaines que nous sommes au feu , on arrive à peu près au chiffre de 2000 et comme résultat pas une atteinte. Je t'ai dit qu'un de mes sergents avait eu son gourbi démoli lui étant dedans, un autre a été couvert de terre, mon cycliste a reçu une fusée sur la tête sans avoir de mal, et c'est tout. S'ils n'avaient pas leurs gaz et leur acide sulfurique la guerre serait décidément un sport très hygiénique. D'ailleurs ils en sont pour leurs frais d'invention diabolique car nous sommes tous munis maintenant de lunettes d'automobiliste et de masque protecteurs, ce qui donne je suppose un aspect terrifiant à une troupe qui marche à l'attaque. Mais notre meilleure protection est encore le bon Dieu.
Aujourd'hui je ne reçois pas de lettre de toi mais en revanche une très gentille lettre collective de mes anciens sergents de Pézenas qui me félicitent du petit succès de Frise dont ils ont eu connaissance par le rapport. Ce souvenir désintéressé et par suite bien sincère me fait le plus grand plaisir, je dirais même plus : il me touche profondément.
Nous avons en face de nous des Boches qu'on nous a changé, ils sont sages comme des images et ne

bougent plus depuis la bataille d'Arras. De notre côté nous patientons attendant probablement que l'intervention de l'Italie ait modifié l'échiquier stratégique. Les Boches ne sortent pas de leurs trous. Hier cependant un de leurs chiens de guerre est venu à 80 mètres d'un de mes petits postes, on a tiré dessus, comme il n'est pas resté sur le coup, j'espère qu'il n'a pas été blessé car la pauvre bête n'est pas responsable de la sauvagerie de ses patrons. Tu vois que mon écho des tranchées est très pauvre en nouvelles sensationnelles. Aujourd'hui cependant je reçois un petit mot de Mr l'abbé Duchet qui a vu Paul *(de Haldat)* communier le jour de la fête de Jeanne d'Arc, et va bien quioqu'un peu fatigué du poids des blessés qu'il transporte. Une autre fort gentille de Joseph qui a de très bonnes notes (364).
Voilà mes officiers qui arrivent pour dîner, j'ai été occupé par une foule de détails toute la journée et suis au regret de ne pouvoir te consacrer plus de temps.
Voilà la soupe. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les gosses.

God.

Présent e mes respectueux hommages et mes souvenirs dévoués à Tante Geneviève.

Secteur 115 – 23 mai *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Ces mâtins de Boches nous ont fait passer une mauvaise nuit de Pentecôte, fusillade, canonnade, et fusées toute la nuit, ils nous ont copieusement empêché de dormir et toutefois ne nous on fait aucun mal. Vers 4 heures du matin quelques hommes de ma compagnie ont réussi à repérer leurs pièces, j'ai envoyé le renseignement à l'artillerie et après quelques coups de notre 75 et de notre 105 le feu Boche a été éteint. Nous avons entendu quelques fortes explosions qui permettent de supposer que nous leur avons fait subir des dégâts. Depuis 7 h du matin le calme règne. Nous avons un temps superbe mais très chaud et on est tout <u>avachi</u> dans les boyaux surchauffés.
J'espère avoir de tes nouvelles aujourd'hui, quand je n'ai rien de toi le temps me semble fort long.
Je t'envoie une photographie faite par le sergent secrétaire du colonel, tu y vois le capitaine adjoint au colonel, le colonel, mon chef de bataillon et ton serviteur. Le cliché est pris tout près de l'endroit où a eu lieu le combat dans lequel mes gens se sont illustrés le 7 mai. C'est encore à garder dans nos souvenirs de guerre. Mon sergent major a pris aussi quelques petites vues de tranchées intéressantes, il m'en a promis quelques épreuves que je t'enverrai quand je les aurai. Cela te permettra de nous suivre plus facilement par la pensée.
C'est demain que nous sommes relevés pour 4 jours jusqu'au 28 mai, puis je reprendrai les tranchées jusqu'a' 5 juin à moins que les Boches n'aient reculé, ce qui est possible. Cette date du 5 juin me fait penser que le Petit là va bientôt avoir 6 ans et qu'il fera bientôt aussi sa 1er communion. Est ce le Père Barret qui se chargera de sa préparation. Voilà longtemps que tu ne m'a parlé de ton bon Péo.
Je serai content d'avoir des détails sur la bonne journée du lundi que vous allez passer en famille, je prévois avec plaisir que le beau temps vous favorisera, ce qui est appréciable pour pouvoir profiter du parc *(de Fléville)* qui doit être bien à son avantage en ce moment. Je suis bien reconnaissant à Tante Geneviève de te donner ainsi le plaisir d'être à la campagne dans un endroit si plein, pour toi, de chers souvenirs.
Au revoir ma chérie ne m'oublie auprès de personne, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

J'ai appris que les Boches ont été insupportables parce qu'ils étaient saouls, ils avaient trop fêté la fête d'un village voisin !
Un de mes hommes leur a crié « Vive l'Italie ! » ils ont répondu par un feu de salve !

Secteur 115 – 25 mai *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai été tellement en l'air hier que je n'ai pas eu le temps de t 'envoyer mon affectueux salut quotidien.

Je crois que la déclaration de guerre de l'Italie avait un peu énervé nos voisins boches qui ont été assez agressifs depuis le milieu de la nuit, entre les bombardements, les alertes et les avions, nous n'avons pas eu beaucoup de loisir. La journée se serait néanmoins bien terminée pour nous si je n'avais eu à déplorer la mort de mon sergent major qui a été tué d'une balle au cœur devant mon poste de commandement. J'étais absent à ce moment là, occupé à diriger un petit bombardement des tranchées Boches avec un officier d'artillerie. Quand on vint me prévenir ce pauvre homme avait déjà cessé de vivre. C'est pour nous une perte : c'était un serviteur dévoué qui avait un charmant caractère. Le plus pénible pour moi est de prévenir sa femme, je l'ai promis à ce pauvre Bousquet.
Je ne doute pas que ton petit drapeau lui aura été secourable pour franchir le seuil de l'éternité. Ce pénible incident n'a pas influé sur notre moral nous aspirons tous au jour où sortant de nos trous nous foncerons sur le Boche pour le chasser définitivement de chez nous. Puissions-nous voir l'aurore de ce beau jour. Nous avons de plus en plus d'atouts dans notre jeu mais pourvu que Dieu nous vienne en aide.
Je n'ai pas eu de lettre de toi hier. Depuis quelques jours la poste est plus irrégulière, cela tient-il à ce que les grands mouvements de troupes qui s'opèrent un peu partout entravent un peu les services normaux ? J'espère en avoir deux aujourd'hui. Surtout toi, ma chérie ne t'inquiète pas si tu es quelques jours sans rien recevoir, il y a des jours où cela m'est difficile d'écrire et il ne faut pas que, de ce que tu ne reçoives pas de lettre, tu ailles t'imaginer qu'il me soit arrivé malheur. Les levées se font irrégulièrement et souvent la lettre écrite un peu tard ne part que le lendemain. Nous jouissons d'un temps superbe, je vais très bien.
Je pense que tous vont bien autour de toi et à Nancy. A bientôt : je t'embrasse de tout cœur.

Affectueusement à toi.

G. de Miscault.

---

27 mai *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Bonne journée que celle d'hier puisque j'ai reçu deux lettres de toi, toutes deux si *entrain* et si intéressantes et celle de Papa. Mais la boucle *(de cheveux*) de ma Nanine n'était pas dans l'enveloppe ; tu avais une bonne idée de me l'envoyer et j'espère que dans une prochaine lettre tu me l'enverras. Permets moi de te parler d'une question un peu vulgaire : celle des chaussettes et des caleçons, tu serais bien gentille si tu voulais bien m'envoyer 2 caleçons de toile et 2 paires de chaussettes de laine un peu fine, j'ai trop chaud avec mes vêtements d'hiver et il n'y a pas moyen de se procurer quoique ce soit sur le front, je t'ai déjà demandé ces objets mais je crains que tu n'aies pas reçu ma lettre, puisque peut-être tu ne les reçois pas toutes, ou que tu aies oublié ce qui est parfaitement admissible et excusable. Nous venons donc d'avoir très chaud, mais aujourd'hui le temps a un peu changé il est couvert et il fait un peu frais ce qui repose un peu. C'est un bien pour mes hommes qui ont à fournir des travaux assez rudes et souffrent forcément du soleil. Néanmoins l'état sanitaire se maintient très satisfaisant : il y a beaucoup moins de malade qu'en temps de paix.
La nuit dernière nous avons creusé des tranchées à 500 mètres des Boches. J'avais accompagné les travailleurs ; comme, en raison du clair de lune et des projecteurs, l'opération pouvait présenter quelque danger, j'ai jugé de mon devoir de les encourager de ma présence, je dois dire que j'ai été péniblement impressionné lorsque le vieux soldat conducteur des ponts et chaussées qui a la charge de *piqueter* les tranchées m'a dit avec admiration : « ah ! mon capitaine ! tous les capitaines ne sont pas comme vous. Vous êtes le premier que je vois au travail de nuit depuis 6 mois ! « Nous n'avons pas tous la même conception du devoir d'état c'est entendu ; mais si nous comprenions tous notre devoir de la même façon, je commence à croire depuis que je suis ici que nous aurions déjà depuis longtemps sorti les Boches de leurs tranchées. A la façon dont trop de camarades entendent leur rôle la guerre pourrait bien durer 100 ans si Dieu ne s'en mêlait. Alors hélas les meilleurs sont forcément remarqués et choisis par les balles, ce qui n'arriverait pas si tout le monde était sur le pont. Enfin nous qui avons le bonheur d'avoir une conscience droite, remercions en le bon Dieu et suivons en les inspirations.
Donc mon travail de nuit m'a bien intéressé, mon ordonnance et celui du lieutenant, deux braves garçons bien dévoués, me suivaient comme mon ombre. Les Boches tiraillaient un peu ; de temps en temps un obus passait trop haut et éclatait à 500 mètres derrière nous, et du plateau qui domine toute la plaine

Picarde ; on voyait au loin les fusées éclairantes et des signaux lumineux intrigants qui pourraient bien être, pensais je, des signaux de retraite.
Le bruit de pioches et des pelles et les lazzis joyeux de mes travailleurs insouciants devaient parvenir jusqu'aux tranchées Boches.
Avant le lever du jour nous étions rentrés sans incident ni accident et mes hommes s'ingurgitaient un bon thé au rhum qu'ils n'avaient pas volé. Couché à 2 h du matin je me suis néanmoins levé à 6 h pour faire une promenade à cheval car demain, pour 8 jours, je vais renvoyer à l'écurie mon brave champion, pour qui jusqu'à présent la campagne consiste à bien manger et bien dormir ; j'ai donc parcouru le petit bois au nord de la Somme à 3 Km des Boches et ai constaté que la fusillade n'effarouche plus les lièvres et les lapins : j'ai failli en écraser quelques uns sous les pieds de mon cheval. J'ai déjeuné tout à l'heure avec l'aumônier avec lequel, tu comprends je suis en meilleurs termes : pour nous dédommager de n'avoir pas eu la messe dimanche il viendra demain matin à 7 h ce qui me procurera le bonheur de communier avant de retourner aux tranchées. Dis à Papa que je le remercie de sa bonne et longue lettre puisqu'il me dit que tu es assez gentille pour lui donner communication très fidèlement de mes missives, je lui écrirai prochainement. Ne m'oublie auprès de personne. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Dis à Gérard que je suis content qu'il soit redevenu un brave homme.
C'est le 5 que je reviens au repos.
La mort de de Ludre m'a peiné pour les siens et pour Nancy. Si tu as l'occasion de voir les Tuffier fais leur part de mes sentiments de vives condoléances. Crois-tu q'on puisse laisser vivre un seul de ces sales Boches qui achèvent les blessés ?

Ce 28 mai - Secteur 115 *(Somme 1915 – adressé à Fléville*)

(le dessin d'une croix de guerre agrémente le début de la lettre)

Ma chère Germaine,

En lisant la décision de ce jour j'y vois ma nomination de chevalier de la légion d'honneur pour mes blessures du 27 septembre avec le droit de porter la croix de guerre avec les palmes. Je pense que cette nouvelle te fera plaisir. Ce qui m'a le plus émotionné ce sont les félicitations sincères que spontanément tous les soldats de ma compagnie m'ont prodiguées, je n'ai malheureusement pas pu faire grand chose pour le Pays tu le sais, mais cela n'a pas dépendu de moi.
Maintenant que j'ai retrouvé mon activité je pense pouvoir me dédommager. Nous attendons impatiemment que sonne l'heure de la poursuite. Etant déjà très en pointe, comme tu peux en juger sur la carte, ce n'est évidemment pas nous qui pouvons entraîner le mouvement en avant.
Hier soir je te disais que nous devions travailler de nuit à 500 m des Boches : à minuit ils ont fini par se douter de notre présence et par nous envoyer quelques rafales de mitrailleuse qui n'ont heureusement touché personne grâce à ce qu'ils tiraient trop haut, mais nous avons dû interrompre nos travaux car ils avaient fini par nous repérer.
J'étais resté un bon moment en plein champ au milieu de mes soldats appelant de tous mes vœux le jour que j'espère proche où nous serons ainsi à découvert en face d'un ennemi démonté et en retraite.
Tout à l'heure je retourne aux tranchées pour 8 jours : j'espère que c'est pour la dernière fois et que notre prochain mouvement sera pour la poursuite que je voudrais endiablée. Nous avons cru relever quelques indices de retrait chez l'ennemi.
Ces nuits dernières nous voyons brûler de pauvres villages et nous pensions que comme au moment de la bataille de la Marne les barbares brûlent les villages derrière eux ? On veut éviter les pertes trop fortes, c'est la raison pour laquelle nous ne nous pressons pas.
Je reçois une bonne lettre de Tante Louise, mais pas de toi ; jusqu'à demain je trouverai le temps long, il est vrai que j'en est reçu hier deux de toi et une de Pauline mais je suis insatiable.
Je vais assister à une petite séance récréative donnée par mes hommes, je suis donc obligé de te quitter pour recevoir mes invités.
4 h du soir. Notre petite séance s'est bien terminée, mon lieutenant m'avait réservé la surprise de m'adresser un petit discours en m'offrant un vin d'honneur auquel participaient tous mes sous officiers :

cela m'a fait plaisir. Mais tu sais que ces récompenses terrestres sont pour moi de peu de prix, j'en suis content pour toi et pour les enfants, ce sera pour eux un bon exemple si le bon Dieu a décidé d'accepter mon sacrifice. J'en suis content aussi pour Papa. Présente mes souvenirs respectueux et affectueux à Tante Geneviève : je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.
Avec la croix je touche 200 fr. de plus par an : quelle noce !

Le 29 mai - Secteur 115 *(Somme 1915*)

Ma chère Germaine,

Ma nuit de tranchées a été calme mais nous n'avons pas dormi car les jours de relève on est obligé de veiller plus que de coutume, jusqu'à présent pas d'incident autre que le passage d'un « taube » *(pigeon en allemand*) qui volait bas et qui à été assez bien visé par l'artillerie. Il n'a pas été touché mais à fait demi tour sans oser traverser nos lignes. Lundi nous aurons la messe à 200 mètres des Boches, dans une cave naturellement car il n'y a pas moyen à cette distance de se tenir au grand air, ni même dans les maisons dont les murs en torchis sont traversés par les balles. Mr l'aumônier dira la messe pour les militaires de la compagnie tombés au champ d'honneur ; il y en a trois jusqu'à présent dont mon pauvre sergent major qui me manque beaucoup : il était si doux et de caractère optimiste, il faisait de la photographie sous les balles et a eu l'occasion de tirer quelques clichés intéressants, ce n'était pas un guerrier mais il faisait son devoir crânement tout en soupirant après le jour où il pourrait revoir sa femme ! Cette pauvre femme ça a été le plus dur pour moi de la prévenir, mais il y a quelques semaines son mari m'avait demandé de le faire s'il lui arrivait malheur. J'ai pu m'adresser à une intermédiaire, une veuve qui tient une maison de commerce dans laquelle mon sergent major avait un emploi important. A l'heure qu'il est la pauvre femme doit être fixée, comme son mari lui écrivait tous les jours : elle n'aurait pas tardé à s'inquiéter. J'ai voulu lui épargner les angoisses par lesquelles est passée Marie Antoinette.
J'ai reçu ces jours-ci des lettres touchantes de patriotisme et de résignation des parents de mes deux petits héros auxquels j'avais écrit pour leur annoncer la mort glorieuse de leurs enfants. L'un m'écrit que son fils qui aurait pu être réformé n'avait jamais consenti à faire valoir son cas de réforme devant le conseil. Le bon Dieu avait donc accepté un sacrifice aussi méritoire. Voilà bien des exemples qui consolent de bien des lâchetés.
J'ai déjà reçu des félicitations de quelques bons camarades, tous s'étonnent que mon 4e galon ne soit pas encore venu. Je suis satisfait de mon sort et certes j'aurai regret à quitter ma compagnie avant de l'avoir menée au feu pour de bon. D'ailleurs quoique allant très bien je marche encore difficilement et ne suis pas très adroit de mes jambes. Ma jambe gauche en particulier n'a pas retrouvé son élasticité et j'ai une certaine peine à franchir les obstacles de sorte que je trouve pour le moment mon rôle de capitaine suffisamment fatiguant sans en souhaiter un qui demanderait sans doute plus d'activité encore. Mes oreilles n'ont pas fait grand progrès, j'entends très peu au téléphone et il m'a été impossible de laisser ignorer mon infirmité ayant été plus d'une fois obligé d'interrompre des conversations téléphoniques avec des supérieurs. Tout cela c'est des petites misères mais c'est peut être suffisant pour que je n'aspire pas après de plus lourdes responsabilités. Je trouve de grandes satisfactions auprès de mes braves soldats et de leurs chefs officiers et sous officiers qui tous me sont extrêmement dévoués et pour qui le moindre de mes désirs exprimé devient un ordre.
Comme me disait hier mon brave lieutenant Mouly (qui fiancé depuis un an conserve tout de même l'entrain et le sourire) tous se feraient tuer non seulement pour la France mais encore pour leur capitaine. Alors tu comprends que la seule place de chef de bataillon que je désire, c'est celle de chef de bataillon du 2e bataillon du 416e pour ne pas quitter la compagnie. Mais alors il faudrait faire disparaître mon brave commandant, ce qui est bien loin de ma pensée. Surtout aujourd'hui où il vient de m'envoyer un superbe poisson qu'un obus Boche tombant dans la somme a tué. Car les Boches s'obstinent à tirer dans l'eau. Quand les obus sont un peu serrés cela est d'un assez joli effet cela produit des geysers de 5 à 6 mètres de hauteur.
Je viens de recevoir caleçons et chaussettes je t'en remercie bien ainsi que du discours sur la confiance que je me propose de lire et de faire lire.
Les communiqués sont de nouveau très bons, mais que cette guerre de tranchées est donc longue et pénible, et combien en contradiction avec notre tempérament ardent. Nos soldats sont trop braves et maintenant qu'ils y sont habitués ils ne se méfient plus assez des balles. J'ai cependant bien ri hier soir. Les herbes commencent à être bien hautes et il est nécessaire de les couper pour dégager le champ de tir à certains endroits où nous sommes à 100 mètres des Boches, tu comprends que cette fenaison est

plutôt délicate. J'étais donc à l'un de ces endroits surveillant deux braves petits soldats qui fauchaient l'herbe dans notre réseau de fil de fer quand tout à coup une fusée Boche avec un bruit strident vient exploser au dessus d'eux, nous inondant tous de lumière. Ah ! les bougres ils n'ont pas été longs à rappliquer dans la tranchée comme deux sangliers affolés. L'un tombe à cheval sur le sergent qui était à côté de moi qui du coup s'asseoit par terre ; l'autre me fait dégringoler un sac à terre sur le dos tandis qu'une volée de balles Boches sifflent autour de nous comme des abeilles, heureusement que la fusée était éteinte car elles brûlent trop vite, leurs fusées ; et que nous étions déjà à l'abri derrière les parapets. Je pense que ces petits épisodes de notre vie t'amusent et te prouvent que notre guerre est plutôt un jeu dans notre région. Heureusement qu'il n'en est pas de même partout car à ce jeu là cela pourrait bien durer 100 ans, Nanine serait grand mère quand je la reverrais et même arrière grand mère et le Petit là grand père, la petite touffe de cheveux blanc que tu connais s'étendrait sur toute sa tête.
Voilà le courrier qui part à Dieu, je t'embrasse de tout cœur sans oublier personne de ton entourage ni de ton voisinage.

God.

Le 30 mai - Secteur 115 *(Somme 1915*)
(Carte postale de correspondance militaire adressée à Fléville à Madame de Miscault)

Je suis décoré cette après midi et aussitôt après je m'embarque pour une destination inconnue : je suis nommé au commandement d'un bataillon du 426 *(une surcharge au crayon indique le 226)* j'ignore où se trouve ce régiment : en attendant que je te donne mon adresse, écris moi au 426e bureau central militaire Paris. Je suis navré de quitter la compagnie où j'ai l'impression de laisser une sympathie universelle j'aurais aimé d'entrer en Allemagne à la tête de ces braves petits gars si dévoués, si pleins d'ardeurs si supérieurs par les qualités de notre race à ceux d'en face. Mais je m'abandonne à la Providence et espère acquérir bientôt dans ce nouveau bataillon l'ascendant qui me permettra de faire rendre beaucoup à ce nouvel outil. Tendresses à tous.

G. de Miscault.

Amiens ce 31 mai *(1915 – adressé à Fléville*)

Ma chère Germaine,

Me voilà en route avec ma croix pour ma nouvelle destination de chef de bataillon 10e armée je ne sais où elle est , je crois en Belgique. Je pars avec mon fidèle Brèche qui m'a supplié de l'emmener avec lui *(!)* J'ai eu mal au cœur de quitter ma compagnie, mais à Dieu va ! comme disent les bretons. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le colonel en me décorant et en m'embrassant m'a dit « il n'y en a pas de mieux placée ! voilà longtemps qu'elle vous était due. »
Tu recevras peut être cette lettre avant la carte où je te dis que je suis nommé chef de bataillon au 226.
Je rentre donc au 20e corps. J'ai été décoré hier.

Secteur 128 – 2 juin *(Artois 1915*)

Dans 1 heure ou deux j'aurai rejoint mon bataillon je t'écris ce matin d'un petit village d'Artois entre St Pol, Arras et Béthune à une douzaine de kilomètres du front. C'est la partie intéressante en ce moment, celle dont parlent surtout les communiqués. Tout va très bien. Si les progrès sont lents, c'est uniquement parce que l'on veut ménager les vies humaines, mais les Boches sont réellement démoralisés en face de nous. Comprends ma chance ! J'ai pour général de brigade le colonel Grange et je tombe dans ce 226 presque uniquement composé de lorrains. Réellement le bon Dieu continue à me gâter. Par exemple mon voyage pour venir ici a été assez mouvementé. J'ai quitté les tranchées de Frise sous les grenades et les bombes le dimanche après midi ; au passage, comme je te

l'ai raconté, le colonel m'a décoré à Cappy puis le lendemain matin lundi, avec le fidèle Briche, nous avons frété une voiture qui nous a amené à Guillancourt, de là j'ai gagné Amiens, où j'ai eu le temps d'admirer cette splendide cathédrale échappe aux coups des barbares. A midi ½ je m'embarquais pour Paris et j'étais au Bourget à 6 h du soir. Là j'apprenais ma destination et que mon train ne partait qu'à minuit. Je me débrouille : un aviateur est assez aimable pour modifier son itinéraire et me conduire jusqu'au terminus du métro d'où nous gagnons, avec le fidèle Brèche, l'opéra et le 86 du boulevard de la Tour Maubourg. Quel regret de n'avoir pu te prévenir tu aurais fait sans doute pour ces 3 heures la folie du voyage. Enfin j'ai été heureux de voir la bonne Tante Berthe excellente qui m'a embrassé comme du bon pain, et avec qui j'ai pu parler de tous.
Bonnes nouvelles de Jean toujours près de Pont à Mousson et d'Henri. Henri de Bizemont doit être tout près de moi. A 9 h1/2 le chauffeur de l'aviateur venait me prendre et me ramenait au Bourget. Long voyage de minuit à 4 h de l'après midi. Je me mets en route à pied depuis la gare d'arrivée et constate avec certaine stupeur que mes bagages (cantine et sellerie) ont été égarées en route. J'espère bien tout de même les retrouver. Un gendarme que je rencontre dans un village me prête une voiture qui m'amène ici au train régimentaire du 226, où je me retrouve tout de suite en pays de connaissance. Je reconnais le pays où je me suis promené à cheval quand j'étais aux *(mot illisible)* du Nord.
J'ai passé une excellente nuit dans un bon lit. Je te dis bonjour en me levant et à demain.
Je t'embrasse ainsi que les gosses. Ne m'oublie pas auprès de Tante Geneviève.

God.

Au moment ou je quittais Frise lundi matin j'ai appris que 4 hommes de mon ancienne compagnie avaient été blessés dimanche soir par des bombes

---

Secteur 128 – le 8 juin *(Artois 1915*)

Ma chère G,

Toujours pas de lettre de toi : je pense pourtant que tu reçois les miennes : je n'ai rien reçu de toi depuis que j'ai quitté Frise, moi je t'ai écrit tous les jours. Je suis bien impatient de savoir ce que vous devenez. Je pense que tu as reçu la lettre où je te dis que je suis décoré, que je commande un bataillon mais encore comme capitaine. (nous sommes ici soumis à un bombardement intense car nous poursuivons nos succès et les Boches font en face de nous un immense effort pour nous arrêter. Les camarades du bataillon qui sont au feu depuis le mois d'août me disaient tout à l'heure que de toute la campagne ils n'avaient pas subi un pareil bombardement, à peu près 3000 obus de tout calibre sont tombés en 24 h sur notre petit bois qui n'est guère plus grand que le bois Boulanger, 210 - 150 - 105 - 77 - 88 autrichien enfin toute la gamme, résultat 8 blessés légers, par exemple les arbres abattus sont innombrables. Notre artillerie est disséminée dans tout le bois. Cette lutte d'artillerie me remplit d'enthousiasme et je serrerais bien la main à un certain artilleur que je ne peux voir dans le fourré à 50 mètres de moi et qui depuis 36 heures essuie le feu de 2 pièces de 210 qui lui envoient environ 1 marmite par minutes, à chaque marmite il répond par une rafale de 4 ou 5 coups. Il a eu hier soir le dernier mot et de 5 à 6 h il a fini par tirer tout seul sans qu'on lui réponde.
Les Boches ont dû subir hier soir de fortes pertes en matériel car à partir de 6 h jusqu'à ce matin ils ont ralenti leur tir considérablement tandis que le notre devenait endiablé. Ce matin quelques 210 tapent encore mais les plus petits calibres sont bien plus sages
Après demain, si le bon Dieu le permet, et si nous sommes encore dans notre bois, nous irons au repos pour 10 jours. Tu vois que l'on nous ménage. Quoique voisin d'Henri de B *(Bizemont)* je n'ai pas encore pu le voir, on ne circule pas comme sur les boulevards, cependant j'ai fait 3 fois le tour de mon secteur hier et déjà 1 fois ce matin. Il y a un endroit qui n'est pas gai autour d'un petit moulin isolé : il y a 30 à 40 cadavres Boches non enterrés et une douzaine dans la cave, il n'y a pas moyen de les enterrer car on est trop près des Boches qui nous tirent dessus du haut des arbres. Horreur ! en circulant la nuit j'ai marché sur 2 ou trois cadavres de Boches et je t'assure qu'ils sentent encore plus mauvais morts que vivants, il y a aussi des tas de cartouches boches, des obus non tirés et du matériel de toute sorte. J'ai trouvé un superbe périscope de 300 frs au moins qui me rend de grands services pour observer.
Je ne dors pas très bien à cause du bruit mais je mange très bien. Il fait le grand beau temps malgré St Médard. Te rappelles tu d'il y a 18 ans mon cher *Trotro (allusion à la décision de leurs fiançailles en*

1897 ?). Je t'embrasse.

God.

J'embrasse aussi tous les gosses. Mon Dieu que je suis loin d'eux !
Depuis 10 minutes les Boches sont très sages, les oiseaux en profitent aussitôt pour chanter.

(Artois – secteur 128 - 9 juin 1915 - carte de correspondance des armées adressée à Fléville)

Ma chère Germaine,

Rien q'une carte aujourd'hui car j'ai eu pas mal de travail et je veux seulement te rassurer. Demain nous serons tranquilles pour cinq jours et je t'écrirai plus longuement. Aujourd'hui tout va bien mais nous commençons à regretter le beau temps. De plus en plus nous sommes sûrs d'avoir les Boches malgré les Russes. Tu as omis de me donner le nom de ce pauvre soldat blessé dans les combats de mai. Je suis tout près de m'informer de lui. Brèche m'a écrit un mot il a une bronchite je crois que ce ne sera pas grave mais il était temps qu'il se soigne. J'ai parmi mes agents de liaison et j'emploie comme ordonnance un gentil petit soldat nommé Pentel qui est de Lupcourt il se rappelle bien du bon Oncle, il connaît très bien Fléville.
Hommages et affectueux souvenirs autour de toi.
Je t'embrasse ainsi que les bons enfants.

God.

---

11 juin - Secteur 128 *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine,

Voilà notre deuxième journée de repos que j'ai commencée en allant communier en l'honneur de la fête du sacré cœur et pour remercier le bon Dieu de la protection qu'il a accordée à mes gens dans les journées des 7, 8, 9, qui ont été pour mon bataillon des plus dures de celles passées sous le feu depuis les batailles de Lorraine. Depuis hier le calme semble renaître un peu de part et d'autre on remplit les coffres qui ont dû être épuisés et l'on se prépare à un nouvel effort. D'ailleurs en ce moment tu le vois par les communiqués, notre Joffre donne des coups de cognée un peu partout pour ébranler le mur Boche. Nous les aurons ! Dis-le à tes pessimistes d'alentour. Les hommes sont épatants d'endurance, de patience, de résignation, jamais les Boches n'auront raison d'eux. Le bon Dieu est sûrement avec nous je ne peux m'expliquer que comme cela que nous n'ayons pas été anéanti, ils nous bombardaient parait-il avec les 270 qui leur ont servi à démolir Arras.
Tout à l'heure nous avons une messe d'action de grâce pour la protection évidente dont nous avons été l'objet. Bonne surprise hier j'ai reçu ta lettre du 1e juin contenant la photographie de Pauline, celle de Papa et les petites prières, drapeau ,..etc de Tante Jeanne. Tout cela me fait plaisir.
Je suis content de la photographie de ma chère Pauline que je trouve parfaitement réussie, elle devient enfin la jeune fille de mes rêves, je trouve qu'elle prend de plus en plus de ressemblance avec toi.
J'espère que mon Coco va bien maintenant il ne faut pas qu'elle se surmène ni physiquement ni intellectuellement, j'espère qu'elle dort bien la nuit. La bonne grosse Zézé ne se fait toujours pas de bile. Gérard est en meilleure voie tant mieux, quand au « petit là » qui va avoir 6 ans j'espère qu'il va rengraisser et reprendre ses bonnes grosses joues d'autrefois. Tu me demandes si j'ai grandi tard autrefois : j'ai toujours été petit, j'étais je me rappelle, le plus petit des 1e communiants et jusqu'à mon entrée à St Cyr j'ai été le plus petit de ma classe, j'ai eu à 17 ans une crise de croissance qui m'a rendu assez malade, je me fatiguais facilement et j'avais fréquemment des saignements de nez, ce qui en somme ne m'a pas empêché d'arriver jusqu'à cette terrible année 1915, en te rencontrant sur mon chemin et en te faisant cadeau de neuf gosses sans compter ceux que tu me demandes encore, et que je suis disposé à te donner, si le bon Dieu le permet. Sans plaisanterie je pense que Joseph finira par prendre le dessus, le grand air lui fera du bien, j'augure bien pour lui des vacances qui approchent, si vous pouvez continuer à les passer à la campagne, il faut qu'il soit bien raisonnable pour son régime et qu'il se secoue un peu physiquement sans aller jusqu'à la fatigue.
J'ai reçu ces jours-ci une lettre de Méaux il n'a pas l'air trop déprimé, il ne connaissait pas encore la mort de Paul. Voilà une famille bien éprouvée. Je ne t'ai pas dit comment j'ai vu qu'Henri *(de Bizemont)* était presque mon voisin aux tranchées, j'ai rencontré en faisant une ronde un soldat de son régiment auquel

j'ai demandé où il se trouvait, malheureusement nous avons été tellement agités et bombardés que nous n'avons pas pu nous voir, mais je compte aujourd'hui ou demain aller le retrouver à son cantonnement de repos qui n'est pas loin du nôtre.
Les chiffres de pertes que tu me cites ne sont pas les tués, mais l'ensemble : blessés, tués, disparus, ce n'est qu'envisagé de cette façon qu'ils sont exacts. Le nombre de nos tués ne dépasse pas 300000 dont 12000 officiers. C'est déjà quelque chose. Depuis que je suis ici je constate que presque tous les blessés sont légers et la proportion des tués aux blessés est d'environ ¼, chez les boches elle est de ¾ cela tient à ce que nous faisons le moins possible de prisonniers pour éviter les guet-apens qui nous ont été tendus plusieurs fois, puis si le bon Dieu nous donne le succès c'est pour nous permettre de châtier ces bandits qui presque tous méritent la mort.
Je ne t'ai pas parlé de Kiki et de Loulou, je voudrais bien avoir une photographie de tous les gosses, est-ce que Yvonne n'en a pas fait une dernièrement ? Nous serons encore longtemps avant de nous revoir, il ne faut pas nous faire d'illusions.
La campagne d'hiver ne me semble pas impossible, alors si de temps en temps je ne voyais pas vos têtes je finirais par ne plus vous reconnaître ni les uns ni les autres, toi même ma vieille je voudrais bien ta tête. Le jour de ta fête le 15 juin j e penserai à toi et irai communier. Confions nous au bon Dieu, si nous devons nous revoir il nous réunira quand il le jugera à propos, et puis si notre bonheur est fini sur cette terre, nous nous retrouverons au ciel.
Embrasse pour moi les enfants, présente mes respectueux hommages et l'assurance de ma vive affection à Tante Geneviève et Tante Jeanne quand tu la verras, je t'embrasse de tout cœur.

God.

La tension nerveuse du bombardement m'avait tout courbaturé, aujourd'hui je suis de nouveau dans mon état normal. J'attends toujours mon 4e galon.

Secteur 128. 12 juin *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine,

Merci d'abord de ta bonne lettre, je vois que ton moral est excellent et je t'en félicite : tu peux dormir tranquille sur mon compte jusqu'au 22 juin, car jusqu'à cette date nous sommes au repos pour nous détendre les nerfs à la suite du formidable bombardement, sans effet d'ailleurs, que nous avons subi et que tu auras pu vivre quelques minutes avec moi, car c'est sous les obus que je t'écrivais. J'ai profité du 1e jour de repos pour courir (à cheval) au cantonnement d'Henri ; j'ai eu la chance de le trouver et aujourd'hui il vient déjeuner à ma popote, demain j'irai probablement à la sienne. Je l'ai trouvé en parfaite santé : nous nous sommes congratulés réciproquement de nos décorations, nous avons parlé de vous tous. Il avait encore des illusions au sujet de Jean *(de Bizemont, son frère)* je ne lui ai pas caché qu'il n'y avait plus qu'à prier pour le repos de son âme. Il m'a dit que Louise *(de Gouberville, sa sœur)* aidait dans une ambulance, ce que tu m'as écrit du reste. Cela me fait du bien de parler un peu de la famille absente.
En même temps qu'Henri j'ai invité à déjeuner l'aumônier divisionnaire, l'abbé Coqueret qui parait-il est un prêtre très distingué. Tu vois que si la guerre a ses misères il y a aussi des heures moins sombres.
D'ailleurs je cherche à répandre autour de moi la bonne humeur, j'invite tous mes officiers à dîner lundi ; je fais organiser une séance récréative pour le bataillon si bien que le moral reste bon, puis j'évite de les laisser trop longtemps inoccupés, je crois sentir que je suis déjà bien vu de tous et que l'on est prêt à agir pour le Pays, sans doute, mais un peu pour faire plaisir au chef de bataillon.
Le lieutenant colonel Bonnet qui commande le régiment est un méridional plein de faconde, mais agréable ; il a fait une démarche pour que je sois nommé très vite chef de bataillon. En dehors d'Henri de Bizemont nous avons encore comme connaissance dans la région le colonel de Bouvier, je n'ai pas encore eu le temps d'aller le voir. J'ai reçu hier une bonne lettre d'Elisabeth elle me dit qu'on s'attend à des évènements importants dans le secteur d'A.
Tu veux connaître mon opinion sur les russes. Je dois t'avouer que je n'ai pas beaucoup réfléchi à la question, car pendant ces 8 derniers jours je pensais surtout à la situation de mon bataillon. Cependant je crois que les allemands, encouragés par leur premier succès et avec l'orgueil qui les caractérise, sont entrain de renouveler contre les russes la manœuvre qui leur a si mal réussi contre nous sur la Marne. Pour pouvoir soutenir le coup ils sont obligés d'appeler des troupes de partout. Les 2 bataillons qui se sont fait démolir devant moi il y a trois jours étaient en train de s'embarquer pour le front russe, lorsqu'on Les a appelé en hâte à la rescousse, ils sont dons précipitamment descendus du train et, au lieu d'aller

se noyer dans le Dniester, ils sont tombés dans le chemin creux de Lorette. C'est un renseignement sûr donné par un prisonnier. Les russes ont derrière eux des ressources en hommes immenses, les Boches auront beau faire, ils seront submergés par les slaves. D'ailleurs ce qu'il y a de certain c'est que déjà ces sales Boches ne sont plus maîtres de la situation. Plus ils s'éloignent du Rhin pour parer au danger Russe, plus ils nous facilitent la tâche. La victoire est certaine pour nous, mais encore lointaine pour les raisons que je t'ai déjà données et puis aussi parce que l'état major veut éviter des pertes inutiles de vies humaines. Confions nous dans le bon Dieu, si nous nous revoyons tant mieux, si non nous n'aurons pas fait plus que beaucoup d'autres pour le salut du Pays, et au moins tu resteras avec les enfants pour travailler à ma place aux réparations des ruines accumulées. Mais tu sais ma vieille j'ai bien envi de te revoir et j'espère bien que le bon Dieu m'accordera cette joie.
Je t'embrasse.

God.

Secteur 128 – le 13 juin (*1915 – envoyée à Fléville*).

Anniversaire de nos fiançailles il y a 18 ans.

Bonne fête !

Ma chère Germaine,

J'ai pensé plus particulièrement à toi et aux enfants en cette matinée du 13 juin, si pleine pour moi d'heureux souvenirs, tandis que je communiais tout à l'heure entouré d'une centaine de bons soldats lorrains, paysans d'hier de nos campagnes, qui s'approchaient recueillis de la sainte table avec les gestes gauches que nous sommes accoutumés à voir dans les églises de Velaine ou de Guinglange. Ce mois de juin ne ressemble pas à celui de 1897, la seule analogie entre les deux c'est que maintenant comme alors je soupire après le moment où nous serons à nouveau réunis pour ne plus nous quitter.
L'expérience de la semaine passée m'a donné plus de confiance dans l'avenir et j'ai de nouveau le cœur rempli d'espérance, car quand on est passé par ce que nous avons subi sans éprouver de pertes on peut être assuré qu'on est spécialement protégé et que l'on est marqué pour le retour.
Après trois jours de repos complet, de travaux de propreté, de soins hygiéniques de toutes sortes et un régime réparateur, hommes et officiers nous commençons aujourd'hui à retrouver notre équilibre physique et moral. Aujourd'hui dimanche il y a encore repos complet puis demain nous reprendrons la vie de nos exercices d'entraînement de marche etc, pour être prêts à poursuive les boches jusqu'à Cologne d'abord.
Les boches d'en face continuent à faire piteuse figure en face de nous, tu peux en juger par les communiqués ; les trophées qui sont cités sont loin de représenter tout ce qu'ils perdent, car il y a dans le labyrinthe de leurs tranchées des coins encore inexplorés et qui enferment encore bien des richesses de toute sorte.
Sur tout le front ils sont ébranlés. Joffre continue à les grignoter en attendant qu'il les achève quand tous les alliés seront prêts à agir ensemble.
Ce que je te disais hier des Russes commence à se réaliser. Le Dniester est pour les Austro-boche un obstacle analogue à ce qu'a été la Marne, les Russes se sont ressaisis et déjà ont fait sentir aux Boches qu'ils n'étaient pas aussi battus que ceux-ci le pensaient.
Un prisonnier allemand officier à qui le gouvernement français avait donné l'autorisation de faire venir sa femme et à laquelle le gouvernement allemand à refusé un laisser passer a dit dans un mouvement de mauvaise humeur « les alliés n'ont qu'à tenir 3 mois nous autres Allemands nous sommes à bout, nous ne pourrons tenir plus longtemps », il y a un mois que ce fait s'est passé.
En ce moment donc nous jouissons d'un repos bienfaisant, j'en ai profité hier pour donner un déjeuner « s'il te plait », j'avais invité les officiers d'une des compagnies, l'aumônier divisionnaire et Henri de Bizemont. Ca a été très gai, très intéressant car sans me flatter nous n'étions que des gens bien élevés. J'ai été enchanté de retrouver Henri, toujours aussi ardent, et bien portant, plein d'ardeur il m'a dit que dernièrement il a tué deux Boches de sa main et qu'il ne demandait qu'à continuer ce bel ouvrage. Je l'ai reconduit à cheval jusqu'à son cantonnement et nous avons parlé plus intimement, il m'a dit avec émotion qu'il gardait un bien bon souvenir du temps où il venait à la villa St Michel et qu'il nous considérait tout deux, surtout maintenant, comme sa propre famille.

Aujourd'hui après la grand messe qui va avoir lieu dehors je vais déjeuner à son cantonnement : ce sera encore une bonne journée. Demain j'invite à dîner les officiers de mon bataillon. Après demain je suis invité à dîner par un de mes capitaines avec un officier anglais de l'état major du Maréchal French.
Tu vois que nous menons presque la vie de château, mais rassure toi nous ne faisons pas d'orgie, d'ailleurs tous au bataillon nous sommes de braves gens très bien pensant et en parfaite communauté d'idées. La semaine prochaine sera sans doute plus sérieuse et pour qu'elle se passe bien je me recommande aux bonnes prières de tous. J'ai reçu la lettre de Pauline du 2 juin, je l'en remercie, je suis content de savoir que tout le monde va bien. Présente à Tante Geneviève l'assurance de ma respectueuse affection et ne m'oublie auprès de personne.
Je t'embrasse.

God.

---

15 juin – 128 *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine,

Dés mon réveil avant de partir en marche d'entraînement je t'envoie un affectueux bonjour.
J'ai reçu hier la lettre collective des enfants qui m'a fait bien plaisir, celle de Nanine était particulièrement bien tournée, celle du Petit là m'a bien amusé mais pour être juste je dois avouer que toutes m'ont beaucoup plus, même du maître paresseux Gérard. Nous allons très bien maintenant et ne demandons qu'à repartir car on s'énerve à entendre le canon sans prendre part à la danse. J'ai profité de notre repas pour inviter mes officiers à dîner , je t'envoie le menu pour te montrer qu'au point de vue matériel nous ne sommes pas à plaindre.
Je suis très bien installé, un bon lit, mon bureau de commandement, ma popote, tout dans la même maison ce que je trouve bien commode. J'ai toujours le brave Briche comme ordonnance dévoué mais un peu endormi, il ne faut pas que je compte sur lui pour le réveil, c'est moi qui l'éveille la plupart du temps ; comme cuisinier j'ai un vieux guerrier qui en temps de paix était cuisinier de son altesse le duc d'Aoste, tu vois que je me mets bien. Mes agents de liaison sont tous fort gentils et très dévoués.
Mon adjudant de bataillon est un cousin de madame Marty, la femme de ce pauvre lieutenant blessé, il m'a connu à Toulet m'est dévoué, il a eu la veine de faire toute la campagne sans accroc.
Je t'envoie cette photographie d'une messe dans la tranchée, c'est le matin du jour où nous avons commencé à être bombardés. Tu admireras le prêtre dans son geste sublime, tu me diras dans ta prochaine lettre si tu m'as découvert. Ce qu'on voit le mieux c'est une de mes oreilles, c'est bien de l'honneur pour un sourd. J'ai écrit un petit mot à Madame Tuffier car tu ne me disais pas si tu avais pu lui donner les renseignements qu'elle demande. J'ai d'ailleurs eu plaisir à me rappeler au souvenir de cette excellente personne. Le petit mot de Tante Geneviève m'a fait beaucoup de plaisir. Je suis bien content que ta présence lui apporte un peu de soulagement. Nous jouissons d'un temps superbe, j'espère que nous tarderons pas à en profiter pour secouer un peu Messieurs les Boches. On nous a rappelé à la discrétion dans notre correspondance de sorte que je crois que je vais un peu me surveiller pendant quelque temps, quand les Boches seront hors de chez nous, j'espère qu'on nous laissera un peu plus de liberté. En attendant cet heureux jour je t'embrasse ma vieille branche de tout mon cœur ainsi que les gosses.

God.

S. 128 17 juin (*1915*)

Ma chère Germaine,

J'arrive au 226 comme chef de bataillon après un très long voyage. Je suis tout près de l'endroit où était Antoine ; j'ai comme général de brigade le colonel Grange, et je suis ravi de réentendre le bon accent Lorrain. Vois comme le bon Dieu arrange bien les choses et nous favorise. Mon régiment s'est distingué à Carency sans trop de pertes, il est au repos pour quelques jours. J'ai eu le plaisir de dîner hier avec Tante Berthe et l'oncle Fernand.
On m'attend pour dîner, tendresses à tous.

God.

Le 18 juin - Secteur 128 *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine,

Tout va bien. Les Boches prennent quelque chose. Voilà 3 jours que dure la bataille dont le résultat sera je crois considérable. Henri *(de Bizemont)* dont la division a bien donné est indemne, j'ai eu de ses nouvelles ce matin
Hier j'aurais donné je ne sais quoi pour que tu nous vois à travers l'espace, dans mon poste de commandement, encadré par le médecin (docteur *Hams* de Nancy), le sous lieutenant de Casten mon adjoint, le brave adjudant Brice en face de l'aumônier divisionnaire que j'avais invité à dîner afin qu'il nous dise la messe ce matin, dînant à la lueur vacillante de 2 bougies, le plat de résistance était un gâteau de chocolat genre pain de chien envoyé par Madame de Casten à mon adjoint et que nous avons arrosé de champagne. Au dessert nous avons envoyé une carte postale collective à Mme de Casten que Mr l'aumônier a rédigé.
La nuit a été a peu près calme sauf *le* bombardement mais on s'y habitue, et à 5 h du matin nous avons eu la messe, dans un trou de mine, à laquelle j'ai communié en pensant à vous tous, et dont j'espère pouvoir t'envoyer la photographie.
Nous avons un temps superbe, quel contraste sous le roulement ininterrompu des obus d'entendre chanter les alouettes.
Merci de ta lettre reçue hier soir et contenant celle de Joseph, le brave garçon semble en effet un peu s'endormir, il m'a écrit pourtant une lettre pleine de très beaux sentiments.
En ce moment-ci les Boches prennent quelque *chose* et j'ai bien du mal à écrire ma lettre *rapport* au potin.
Je crois que le plus sage puisque tu sais que je vais bien est que je t'embrasse de tout mon cœur en te disant à demain. Ne m'oublie pas auprès de tante Geneviève, et embrasse tous les gosses.
Le petit là a 6 ans.

God.

Le 19 juin - Secteur 128 *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine,

Tout va bien, les boches prennent quelque chose, nous sommes dans les tranchées dans une position dominante d'où nous apercevons bien la bataille, c'est toujours très beau surtout la nuit. Nous avons un moral épatant. Je sais qu'Henri va toujours bien, j'ai eu de ses nouvelles par des hommes de son régiment. On ne se fait pas une idée de ce que les boches sont têtus, il faut les tirer tous les uns après les autres. Dans l'attaque ils sont nuls et se font massacrer à la baïonnette ils ne tiennent pas. Ils ont beaucoup moins de mitrailleuses, ils devaient les avoir toutes mises en 1e ligne et comme on leur en a pris près de 200 ils ne leur en reste plus sur les 2e lignes. Mais ils ont beaucoup de monde et nous faisons bien d'avancer lentement et sûrement.
Leur artillerie qui nous a terriblement canonné au début, comme je te l'écrivais a sensiblement fléchi depuis 2 jour - il y a bon –
Les braves marocains sont épatants, mais ça les ennuie d'escorter les prisonniers aussi les tuent-ils en route pour s'épargner la corvée et alors ils se contentent de dire « li pas vouloir marcher, moi tuer li ».
Nous ne sommes pas malheureux, j'arrive même à me raser, ce qui est signe d'un bon moral, nous ne manquons de rien grâce à ce que notre cuisinier est débrouillard, nous buvons du champagne, du St Emilion, du moulin à vent, c'est honteux n'est-ce pas. Enfin ce n'est pas par gourmandise mais pour être en état de taper fort sur les Boches. Je vois qu'en Alsace cela marche bien aussi ; ayez confiance, toi ma chère Germaine et vous mes bons enfants. Continuez à prier pour votre Papa, sans doute, mais surtout pour le succès de nos armes, l'avenir de notre Pays, la conversion du plus grand nombre afin que ce soit les bons qui nous gouvernent et que la France continue à remplir sa mission divine. La lettre qui me raconte le récit de la sainte Germaine m'a bien intéressé et m'a fait souvenir du bon temps passé sans trop de regrets. Continuons à nous soumettre à la Providence.
Si je peux trouver un photographe après la bataille je me ferai photographier pour que tu vois m'a poitrine avec ma croix. Mais je 'ai laissé dans ma cantine ; sur le champ de bataille nous ne portons que le ruban car c'est trop visible. Je viens de faire demander Hogard qui est justement dans mon bataillon dans la compagnie de de la Ruelle. J'attends de l'avoir vu pour fermer ma lettre. Je pense que cette bataille

durera bien 15 jours. Nous avons un temps superbe. Hogard va très bien. Je t'embrasse.

God.

Le 20 juin1915 - Secteur 128 *(Artois)*

Ma chère Germaine, je reçois toutes tes bonnes lettres ; j'ai reçu hier celle du 16 juin ; je crois que je reçois toutes les tiennes, j'ai peur d'avoir un peu trop parlé dans les miennes et je crains que quelques unes ne soient pas arrivées car je t'écris absolument tous les jours quel que soit le temps qu'il fasse. Nous sommes mieux aujourd'hui les Boches ont éprouvé de fortes pertes, mais je crois que pour avancer nous sommes de nouveau obligés d'attendre des munitions, c'est terrible de sentir ces horribles gens chez soi, ils se feront tuer jusqu'au dernier plutôt que de rentrer chez eux ! Tant mieux il en restera moins, mais cela ne hâte pas les choses.
Voilà bientôt huit jours que je ne me suis pas déchaussé, les bons 10 jours de repos que je t'avais annoncés se sont bornés à 4, cela a été suffisant pour nous remettre car tu as vu que nous avons fait bombance, soit à ma popote où j'ai eu des invités tous les jours, soit chez Henri que j'ai vu à son cantonnement. J'en ai profité pour communier tous les jours. D'ailleurs ici, aux tranchées, ce bonheur ne nous est pas refusé. Aujourd'hui nous avons eu la messe dans un pli de terrain. Mais l'observateur Boche que nous appelons la saucisse à cause de sa forme à dû nous repérer car à l'«ite missa est » une marmite de 105 est tombée exactement à six mètres de l'autel ; c'est miracle que personne n'ait été touché, car ce projectile de 105 quoique de qualité inférieure est celui que nous redoutons le plus.
Je ne suis pas à plaindre ; dans un joli vallon encaissé, j'habite avec de Casten mon adjoint une villa de branchages, j'ai un lit de paille suffisant, et nous prenons nos repas en plein air sous une toile de tente qui nous abrite du soleil. Je suis enchanté de tout, et en particulier du bon esprit des hommes, je sais que j'ai déjà fait leur conquête depuis le temps que je suis au milieu d'eux. Le bon Dieu me donne le courage de ne pas penser trop à vous mes chers absents, jamais je n'aurais cru qu'on pût ainsi être séparé et le supporter si allégrement, au contraire penser à vous tous me repose l'esprit : je vous revois souvent tous mes chers dix et chacun avec sa caractéristique particulière : le Petit là avec ses bons yeux rieurs, Gérard galopant en Poulain et tournant la tête du côté de sa maman pour voir si elle l'admire, et les larmes de ma princesse tombant en gouttes de rosée, les blonds cheveux de mon aînée et ses fraîches couleurs sur sa bonne figure optimiste, et la langue pointue de mon Coco, les boucles un peu foncées du bon Zézé, la ricote jolie avec sa patte traînante, et le gros bêta de Loulou réclamant le vrai Papa, enfin le bon Fribourgeois qui me semble un peu flemmard en ce moment, et toi par-dessus tous dirigeant cette bande, bien secondée d'ailleurs par la bonne sœur à laquelle je suis bien reconnaissant du concours si dévoué qu'elle t'apporte. Dis-lui bien que je la remercie de tout cœur et que je prie le bon Dieu de la bénir et de la récompenser.
Encore un concours bizarre de circonstances ménagé par la Providence, le sous lieutenant de Casten mon adjoint est cousin germain par sa femme de de Bray (amédée) : il a épousé en effet une demoiselle de la Boulinière fille du diplomate, aussi avons nous parlé souvent de cette excellente Zabeth *(née Plinval ; cousine par les Lambel)* qu'il apprécie beaucoup. Un capitaine de mon bataillon connaît aussi particulièrement les Monthon, enfin un autre commandant de compagnie, ancien déserteur allemand est de Metz, tu vois que nous pouvons avoir ensemble d'intéressants sujets de conversation.
Je viens d'être interrompu et je reviens à l'heure où le déjeuner apporté de loin par le fidèle Raffanelle, dévoué comme dix, qui fait la campagne depuis le 2 août et en a vu de toutes les couleurs, à l'heure dis-je où ce brave Raffanelle nous apporte le déjeuner il ne faut pas tarder à le manger, car tout bon militaire suivant un principe bien connu doit manger et dormir chaque fois qu'il le peut. C'est lui aussi qui remporte mes lettres, double raison pour que je termine après t'avoir demandé si tu as reçu 100 fr de supplément que je t'ai envoyés, si tu as reçu aussi quelques petites photographies et ma lettre particulièrement intéressante, je crois du 9 juin. Tu as eu de la chance que je l'achève celle là, il n'a pas dépendu des Boches de m'en empêcher.
Tous au bataillon nous avons été abrutis pendant 3 jours. Depuis nous n'avons rien revu d'aussi terrifiant.
Mais je t'embrasse de tout cœur ma vieille ainsi que les gosses.
Ne m'oublie pas auprès de Tante Geneviève.

God.

Mon adjudant m'a lu une lettre de son Père qui lui parle du bon oncle avec beaucoup d'éloges pour lui.

Le 21juin - Secteur 128 *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi hier est-ce que par hasard la censure aurait été indiscrète ? Enfin ce la ne pas empêché de dormir, pas plus que le canon auquel maintenant nous sommes tellement habitués qu'il nous endort plutôt. J'ai d'ailleurs passé une partie de ma nuit dehors à diriger des travaux que faisait mon bataillon. Le spectacle était grandiose car il y avait un combat de nuit qui se déroulait à 2 km en avant dans lequel les Boches semblaient avoir le dessous, ils tiraient éperdument et les balles sifflaient haut au-dessus de nous, les projecteurs les couvraient de lueurs et le 75 en profitait, eux lançaient des fusées multicolores ; ça et là quelques incendies complétaient le tableau. Je vais toujours très bien et puisqu'il n'y a pas à songer à se revoir encore maintenant je prends mon parti de cette vie très active et je tâche à en envisager les bons et beaux côtés, et j'accepte en esprit de sacrifice et de pénitence ce qu'il y a de désagréable ; avec cette recette on est toujours content et si on disparaît à un moment donné on a la consolation d'être tombé en beauté. Mais il ne faut pas en exagérer les choses notre haut commandement est très prodigue en munitions mais très ménagé de la vie des hommes : en fait il n'y a guère que dans les assauts que nous subissons des pertes. Les prisonniers allemands ne se font plus d'illusion et quand ils voient le moral de nos belles troupes, notre organisation, nos canons que l'on met une certaine coquetterie à leur faire voir, ils s'effondrent littéralement et déclarent que nous serons sûrement vainqueurs.
D'ailleurs ils sont beaucoup plus calmes maintenant qu'il y a 15 jours, à mon avis ils ont subi en face de nous et sur une bien plus grande échelle un échec aussi sanglant que celui de Lorraine à St Geneviève et Amance au mois de septembre, tu as vu d'ailleurs dans les communiqués que leurs pertes on été effroyables, sérieuses seulement chez nous. Le régiment d'Henri *(de Bizemont)* qui a été magnifiquement à l'assaut a été assez éprouvé, mais Henri est indemne. Nous n'avons pas gagné énormément de terrain mais je crois que cela va venir, on attend que les Boches aient achevé de vider leurs caissons. Un officier d'artillerie me disait hier que leurs munitions devenaient de plus en plus mauvaises, la plupart de leurs 105 qui ont été si redoutables ne font plus maintenant plus de mal que les 77 que nous avons toujours considéré comme de simples pétards. Nos avions sont magnifiques le raid de Karlsruhe me remplit d'allégresse, et je me tords en lisant le télégramme du W*ylmmin Kaiser* au *Gross Herzog (de Bade ?)* où il lui dit toute son horreur pour le méchant attentat, et vas donc, Reims, Louvain, Lusitania, Nancy,...etc ! Un de ces jours c'est sur son nez que cela tombera. Cette sortie à seule fin de faire rire le Petit là, la Princesse, Nanine et les autres.
Voilà Rafanelle ! au revoir nous avons de bon beefsteak et une excellente salade russe. A table, à table. Je vous embrasse de tout mon cœur sans oublier personne, et en te chargeant de mes respectueuses tendresses pour Tante Geneviève.

God.

Cela va très bien en Alsace, félicite pour moi Elisabeth, félicite Tante Adèle pour Paul.

Le 22 juin - Secteur 128 *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ma croix de guerre elle est fort belle et me fait un plaisir énorme, c'est le colonel du 416 qui me l'a envoyée, elle me fait d'autant plus de plaisir qu'en ce moment elle est encore fort rare ; que ne puis-je me montrer à toi et aux enfants ! mais c'est là un souhait un peu personnel il se réalisera quand Dieu voudra. Je t'enverrai ma photographie un de ces jours quand je serai de nouveau au repos, car sur le champ de bataille nous ne portons pas la croix d'honneur qui est trop visible mais seulement le ruban. J'ai donc laissé ma croix dans ma cantine. Ces 2 décorations me font une belle brochette et je n'en souhaite pas d'autre. Je pense être nommé chef de bataillon le 25 juin ; voilà 2 mois que le fidèle Brèche garde dans sa poche 2 galons pour me les coudre tout de suite.
(le dessin d(une croix de guerre agrémente la lettre à cet endroit)
J'ai reçu ta lettre du 17, je ne suis pas étonné de ce que tu me dis des officiers du midi : j'ai eu le temps de les apprécier à leur juste valeur quand j'étais à Béziers. Il y en a cependant quelques uns qui se montrent bien au feu, comme disait ton cher Père « il n'y a rien d'absolu que le bon Dieu, et on trouve en tout et chez tous du pour et du contre ». L'officier Boche est encore moins estimable et c'est pourquoi on

en fait tant de prisonniers.
Nous sommes toujours sur notre champ de bataille mais à peu près hors d'atteinte des obus Boches ; ceux-ci semblent avoir reculé sensiblement leur artillerie, ils bombardent encore ferme la 1e ligne. Hier soir il y a eu un combat de nuit magnifique ; mon bataillon exécutait des travaux de terrassement qu'on ne peut faire que la nuit, même quelques balles sifflaient au dessus de nous et nous avions un spectacle splendide, je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, mais je crois qu'il s'agissait d'une contre attaque Boche qui a été arrêtée net ; en tout cas nos 75 donnaient terriblement et projecteurs et fusées sillonnaient le ciel. Voilà huit jours que nous sommes arrivés ici à peu près par alerte. Grâce au beau temps nous ne nous trouvons pas mal, c'est le sommeil qui manque un peu, nous ne nous sommes pas déséquipés depuis huit jours. Pour nous jusqu'à présent c'est beaucoup moins dur qu'il y a 15 jours ; j'ignore par exemple ce que l'avenir nous réserve. Nous espérons toujours avoir la peau du dernier Boche et ne pas la vendre trop cher. Dans les milieux politiques me dit l'avocat Missoffe, capitaine d'une de mes compagnies (fort gentil garçon, même distingué ; action française jusqu'au bout des doigts) on commence à croire que la guerre se terminera fin septembre grâce surtout à l'intervention des Balkaniques. Pour moi elle se terminera quand Dieu voudra !
Quelques bonnes grosses marmites Boches (210 ou 270) tombent en ce moment pas très loin ; c'est 400 marks de perdus à chaque coup ! ils s'obstinent à tirer sur une route où naturellement nous avons bien soin de ne pas passer. J'ai presque envie de mettre quelques silhouettes pour les engager à brûler leur poudre.
Mon adjudant me lit une lettre de son Père qui lui raconte que le bon Oncle allait très souvent chez son Père fermier de la Malgrange et que le bon Oncle est resté très aimé et très vénéré dans tout le monde de la culture du Vernois. Un cousin de ce même adjudant ? Brice comme lui, a été fermier de Marc (*de Mahuet)* à Létricourt. Cela me fait plaisir de pouvoir parler ainsi de la Lorraine. Tu vois comme la Providence m'a gâté.
Je fais le bonheur de tout les prêtres brancardiers de mon régiment qui sont sûrs d'avoir auprès de moi l'autorisation de dire la messe dans la tranchée, aussi presque tous les jours avons-nous 2 ou 3 messes auxquelles assistent tous les officiers de mon bataillon. Le petit de Casten cousin des de Bray est fort gentil et tout heureux d'être mon adjoint.
Si je n'étais pas loin de toi, si je te voyais seulement avec les gosses tous les huit jours, je serais le plus heureux des mortels, le militaire est bien réellement fait pour la guerre ! pour sûr ma vieille ! qu'à la paix je donne ma démission pour ne m'occuper que de mes devoirs d'époux et de père que j'aurai délaissé si longtemps. Sur cette bonne parole, à Dieu continuez à prier pour moi et ne vous faites pas de bile, tout va très bien : nous avons une impression de sécurité absolue.
Je t'embrasse ainsi que les enfants, hommage respectueux à mes tantes car Tante Jeanne doit être avec vous.

God.

J'ai reçu un gentil mot de félicitations du Père Kieffer, il me dit qu'il est très content de Joseph du point de vue physique et moral.

Secteur 128. le 23juin *(Artois 1915*)

Ma chère G,

J'ai reçu hier la très gentille lettre de Nanine et la tienne : je vous remercie toutes deux. Ici tout va bien toujours : nous continuons notre pression contre les Boches, la poire mûrit mais n'est pas encore tout à fait bonne à cueillir ; ces bougres là ont terriblement de gros canons et de munitions et avant de foncer sur eux il faut que nous les amenions à vider leurs coffres, c'est ce qui m'explique la lenteur des opérations. Nous ne sommes pas mal ici nous ne courrons pas beaucoup plus de danger que sur la place Stanislas puisque depuis le 15 juin je n'ai pas perdu un homme dans mon bataillon ; il est vrai de dire que nous sommes en 3e ligne c. à d. environ à 3.500 m. des Boches. Nous vivons en plein air et vous auriez tort de vous apitoyer sur notre sort.
Les communiqués sont très bons, les Boches font tout ce qu'il faut pour se rendre odieux au monde entier. Je suis toujours très content de mon bataillon qui m'est très dévoué, c'est à qui me comblera d'attention, m'offrira une bague en aluminium (très à la mode, provenant de fusée boche) ou un quart de café.
Mon pauvre Brèche vient de partir à l'infirmerie il était souffrant depuis quelques jours : j'espère qu'il me reviendra bientôt.

Je vois d'après les communiqués que la lutte en Argonne est très rude, je pense que les allemands cherchent par là à faire diversion à nos succès d'Artois : ils ont beau faire, ils recevront la pile tôt ou tard. J'ai reçu une très bonne lettre de Papa, je crois que mes décorations lui ont fait plus de plaisir qu'à moi, tant mieux. Tante Louise va toujours bien, Renée *(de Meckenheim)* m'a écrit une très gentille lettre ainsi que Marie *(de Mahuet)*. Il n'y a que d'Henriette (*de Costart, sa sœur*) que je n'ai pas de nouvelles ; je lui ai écrit un petit mot hier.
Je n'ai pas attendu ta lettre pour écrire à cette bonne Tante Berthe *(de Plinval)*, en effet quand je suis passé à Paris elle m'a dit combien elle regrettait de ne pouvoir aller à Fléville, je crois que la pauvre femme aurait été heureuse de se rapprocher de Jean *(son fils)*. J'ai appris que le 16 juin le régiment d'Henri (*de Bizemont*) a été très éprouvé : lui Henri allait bien encore le 19. Depuis nous avons changé de place et je ne pourrai avoir de ses nouvelles qu'en retournant au repos. Je crois d'ailleurs que son régiment a été envoyé au repos pour se reformer.
Voilà le célèbre Raffanelle, cuisinier et facteur. Au revoir donc et tendresses à tous.

God.

Je reçois ta bonne lettre du 20. Mr Nounou *(Louis*) finira par se rendre malade en mangeant des fraises. J'ai eu occasion de voir Hogard : il est en parfaite santé : il est dans une bonne compagnie avec le capitaine de la Ruelle.

(Artois 24 juin1915 secteur 128 – 226°-5B)

(Carte postale de correspondance militaire envoyée à Fléville).

Ma chère G,
Très occupé ce matin je n'ai le temps que de t'envoyer un mot rassurant.
Tout va très bien et moi aussi et je t'embrasse ainsi que les enfants, à demain.

God.

Secteur 128. le 25juin *(Artois 1915*)

Ma chère Germaine. Voilà 5 h du matin et quoique je ne me sois étendu sur ma paille qu'à minuit, je profite de ce que , grâce au brouillard, tout est calme, tout est calme pour t'adresser mon petit bonjour quotidien. Pour mon bataillon la journée d'hier a été calme et nous continuons à n'avoir aucune perte c'est un joli résultat car depuis le 15 juin les Boches n'ont épargné leurs mauvaises marchandises ; il est vrai que nous ne sommes pas en 1e ligne(ce qui d'ailleurs ne protège pas contre l'artillerie) et que , ce qui est d'un meilleur secours, je fais dire la messe dans la tranchée chaque fois que je le peux. De plus en plus il faut nous en remettre à la Providence, que les païens appellent la chance ou le hasard, c'est d'elle que nous dépendons, il n'y a pas moyen de s'expliquer autrement qu'on échappe aux projectiles dans certaines circonstances que nous avons traversées. Il court ici des potins de cuisinier qui défrayent actuellement toutes nos conversations. On dit que quelque part il s'est passé quelque chose de très important qui va donner une tournure très heureuse aux évènements, on ne le saurait officiellement que dans 3 jours. Pour exploiter ce succès on nous retirerait du front et nous irions oh bonheur ! peut être en Alsace, peut être en Lorraine ! Enfin toutes ces suppositions ont au moins le mérite de nous faire passer le temps et d'alimenter nos conversations, qui manquent quelquefois de variété, tu comprends depuis le temps qu'on est en face des Boches. Ce qui fait la plus bizarre impression c'est de ne plus voir que des poilus ; on se demande comment en arrière le monde est fait, moi encore j'ai eu la chance de retourner pendant 3 heures en arrière, mais imagine-toi, par exemple, la mentalité de mon adjudant qui n'a pas vu une femme depuis le 31 juillet. Il n'a d'ailleurs pas l'air de s'en faire beaucoup de bile : lui aussi est de la famille des optimistes et, sous ce rapport nous nous entendons bien. Le brave Brice c'est un bon lorrain pratiquant, bien pensant d'une de ces bonnes familles comme nous en connaissons pas mal dans ce bon Pays de Lorraine. Un phénomène intéressant de ma maison militaire c'est Raffanelle, facteur et porteur de repas, leste comme un écureuil, 2 fois par jour, quelque temps qu'il fasse, sous n'importe qu'elle rafale d'obus, il apporte à l'heure dite le déjeuner qui a cuit à cinq kilomètres d'ici ; jamais il n'est en retard d'une minute, l'autre fois il a été renversé par

une marmite Boche, mais il n'a pas lâché celle qui contenait notre rata et s'est contenté de dire en arrivant « heureusement que j'avais bien serré le couvercle, sans quoi votre déjeuner serait dans le boyau (pas dans le notre) » Il faut dire que ce brave type est au front depuis le 2 août. C'est dommage que sa religion ne soit pas éclairée ; c'est un excellent homme, sa chemise est couverte de médailles, de petites croix, de scapulaires et de drapeaux du sacré cœur, il nous a dit qu'il pratiquait mais en le serrant de près, il nous a avoué qu'il ne s'était pas confessé depuis dix ans et qu'il ne faisait pas ses Pâques, mais qu'il allait à la messe tous les dimanches.
Je me suis empressé de le dénoncer à l'aumônier qui en fera son affaire.
Dans mon état major j'ai un fort gentil garçon, lui alors est très pieux c'est le brave docteur Hams ; c'est un ancien chef de clinique du Dr Schmitt. Nous parlons souvent ensemble de ce vieil ami. Il a regardé mes jambes dernièrement et m'a dit que ce qu'il me faudrait ce serait une saison à Plombières ou des bains de sable chaud ; ce sera à voir quand les Boches seront retournés chez eux. Je ne sais quand leur orgueil s'y résoudra, ce serait la seule manière pour eux d'éviter le désastre. Actuellement leur infanterie est incapable de tout effort, leur artillerie seule les sauve en nous arrêtant, mais cela aussi chez eux aura une fin, surtout si la Roumanie, en se joignant aux alliés, cesse de fournir à ces sales boches les choses indispensables dont ils ont besoin.
C'est surtout leur grosse artillerie qui est gênante : ainsi nous qui sommes sur les hauteurs nous recevons des marmites qui viennent du fin fond de la plaine, probablement de Douai, de tellement loin qu'on entend pas les coups de départ. Alors tu vois qu'elle marche il faut faire sous le feu pour arriver jusqu'à ces sales machines. On en viendra à bout tout de même. Nos avions sont très actifs, beaucoup plus que les Boches qui aiment mieux tuer les femmes et les enfants que de s'exposer au dessus de nos lignes.
Depuis que je t'écris voilà que tous les braves poilus qui ont creusé la terre jusqu'à deux heures se réveillent enfin en ce moment : instant sacro saint, ils boivent le jus, que les cuisiniers apportent avec les canards de l'arrière. Aussi les langues tournent, tournent heureusement que nous sommes à 3 kilomètres des Boches, et que la « saucisse » est dans le brouillard, sans quoi gare les marmites. Voilà aussi le petit autel se dresse en face de ma cagna qui a servi d'abri cette nuit à la chapelle portative et aux vases sacrés. La messe va commencer je te quitte donc ma chère vieille en t'embrassant comme je t'aime ainsi que les gosses.
Je n'ai pas eu de lettre de toi hier. Je t'embrasse.

God.

Naturellement affectueux respect à mes tantes. Bonjour à la domesticité en particulier à Georgette, Maujari, Théophile.

(Artois fin juin1915 – lettre adresse à Fléville)

Ma chère Germaine.

Je puis t'envoyer 500fr aujourd'hui car j'ai touché une assez forte somme – 828 fr – je pourrai probablement t'apporter un petit reliquat le 25 août car je ne dépenserai certainement pas toute la somme que je réserve : je serai donc doublement le bien venu. Tu vas toucher le mois prochain l'indemnité d'enfants et 298,50 de délégation, le mois prochain cela sera 300 car je n'ai la solde de commandant qu'à partir du 3 juillet. Voilà donc 1100 fr qui vont arriver et qui t'aideront à vivre. Tout ce que tu me dis dans tes lettres m'intéresse fort. En ce moment on n'est pas pressé d'agir eux on remplit les coffres à munitions, on laisse les Boches s'user contre les Russes, ce à quoi ils réussissent convenablement. On croit que nous ne reprendrons pas l'offensive générale avant le milieu de septembre, il faut donc s'armer de patience jusque là et se contenter de communiqués à l'eau de roses.
J'ai le rhume que tu m'as déjà vu souvent ; comme nous sommes au repos cela n'est que demi-mal et je puis me soigner. De Metz est d'ailleurs un infirmier épatant, il me défend de sortir, me fait avaler des drogues, me supplée dans mon service pour m'éviter les occasions de refroidissement, ma maison militaire tout entière est aux petits soins pour moi, et le médecin lui même me traite à l'iode et à la quinine. Nous avons encore 21 jours avant de retourner à la tranchée : c'est plus qu'il n'en faut pour être complètement retaper. Je n'ai pas de lettre de toi aujourd'hui c'est sans doute en raison de ta promenade en auto dont je me réjouis d'avoir le récit. Dis au brave Ziza *(Joseph)* que je serai enchanté d'avoir des échantillons de son style, lorsqu'il aura l'occasion de me raconter Quelque chose d'intéressant.
Nous nous occupons du mieux que nous pouvons, aujourd'hui j'ai fait faire une marche à mes vieux. J'ai reconnu un champ de tir et je les ferai tirer à *(mot illisible)* la semaine prochaine. Au demeurant je leur

laisse la paix au cantonnement. Les vieux soldats de 35 à 45 ans demandent à être commandés tout différemment des jeunes, ils ont le sentiment du devoir très ancré et on les prend facilement par le sentiment. Il y a peu de punitions, cependant beaucoup trop encore aiment à boire. J'essaye d'y remédier en organisant un tea-room qui a d'ailleurs beaucoup de succès.
J'espère que Tante Jeanne va bien : vous avez de la chance de vous trouver ainsi rapprochées et de pouvoir parler à cœur ouvert de tant de sujets intéressants. Je te prie de présenter à mes tantes l'assurance de mon respectueux dévouement.
Demain dimanche j'espère être assez retapé pour pouvoir aller communier. Notre aumônier sort à l'instant de chez moi, il m'a demandé l'autorisation de dire la messe en plein air. Nous aurons donc un très bel office auquel je voudrais bien que tu assistes.
Au revoir je t'embrasse ainsi que les gosses.

God.

Secteur 128 le 28 juin *(Artois 1915 adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

J'avais espéré t'écrire d'un cantonnement chipé aux Boches mais c'est de nouveau de l'arrière où nous sommes venus au repos que je t'envoie ces quelques lignes. Tu as lu les communiqués avec la finesse et la perspicacité qui a toujours été pour moi un sujet d'admiration entre beaucoup d'autres(je te taquine, ma vieille) et tu as vu la vérité. Pourtant notre action n'a pas été inutile je crois, nous avons fatigué les Boches ; par les prisonniers nous avons su bien des choses intéressantes qui montrent que chez eux notre offensive a produit un certain désarroi et les a amené à dégarnir des fronts que nous menaçons aussi, ce qui semble indiquer qu'ils n'ont pas de troupes disponibles en arrière. Nous savons qu'une brigade a été embarquée le 17 juin à Pagny-sur-Moselle pour débarquer le 18 à Lens , être lancée sur notre champ de bataille le 19 s'y faire décimer dans la soirée même. Ah ! s'ils n'avaient pas les chemins de fer pour boucher les trous à la hâte ! Enfin nous les aurons tout de même mais se sera décidément long. J'apprends aujourd'hui que le commandant du bataillon qui était venu me relever dans la nuit du 9 au 10 juin en plein bombardement vient de mourir des suites de ses blessures. Je l'avais trouvé très frappé ce jour là et avait chercher à le remonter dans la nuit tandis que les obus éteignaient nos lumières et nous lançaient la terre à la figure. Il m'avait dit , à un moment où il s'était laissé aller à pousser un cri d'effroi « Je vous demande pardon ! voilà dix mois que je fais ce métier ! je suis à bout de forces. Que la fin vienne tout de suite. » Le bon Dieu l'a écouté. Cette mort ainsi pressentie m'a légèrement impressionnée. Que le bon Dieu nous protège et m'épargne une pareille dépression ! Mon bataillon s'est tiré de ces 13 jours de front sans trop de pertes : 5 tués, 20 blessés c'est peu en regard des projectiles reçus (plusieurs millions), et si l'on tient compte de ce que certaines fractions d'une compagnie étaient à 20 mètres d'une mitrailleuse Boche (J'ai d'ailleurs pu aller en rampant jusqu'à cet endroit car je méditais de faire enlever cette mitrailleuse, mais ils avaient trop de fils de fer). J'ai été très content de mon bataillon. Tu vois dans les communiqués que l'on fait mention du mauvais état du terrain : ce n'est pas exagéré, certaines fractions de chez moi étaient littéralement couchées dans la boue, et en allant les voir j'enfonçais à chaque pas jusqu'au genou. Les quelques gens qui ont été tués l'ont été, non par des obus mais par des balles tirées du haut des arbres !
Je suis assez bien installé ici, joli petit village d'Artois dans la verdure au bord d'un ruisseau et d'une modeste petite église où j'ai été faire ma prière ce matin. J'ai mon bureau, ma popote et mon lit dans la même chambre, c'est ce que je préfère. La bonne femme qui me loge ne voulait rien savoir pour m'autoriser à faire la cuisine chez elle, malgré tous mes beaux arguments ; elle prétendait qu'on salirait sa cuisinière et sa cuisine, peu lui importait que nous ayons mangé sur le pouce pendant 15 jours. Enfin j'ai fait la sourde oreille et quand le feu a été allumé elle n'a plus protesté ; pour la consoler je lui ai dit qu'elle profiterait de nos provisions et que mon cuisinier lui ferait la cuisine. Il faut dire que voilà 9 mois que les villages de la région sont inondés de troupes.
Depuis le 20 ayant changé de secteur j'ai perdu de vue Henri, à cette date je savais qu'il allait bien, quoique sa division et même son régiment ait été assez éprouvés. C'est eux qui avaient fait 600 prisonniers.
Ces diables de Russes n'ont pas encore trouvé leur bataille de la Marne, mais je continue à avoir bon espoir que cela viendra bientôt. Tu vois que j'ai un optimisme indéracinable. Aujourd'hui je pense tout particulièrement à mon excellent *Tarci* (dont c'est la fête) je regrette de ne pouvoir lui envoyer les jolis

bouquets tricolores dont mes gentils agents de liaison ornaient tous les jours mon poste de commandement (bleuets, coquelicots, marguerite) mais elle sait que ma pensée et mes prières la suivent. En voilà assez pour aujourd'hui il faut que je vois si mes gens sont bien installés. Mon colonel est des plus aimables pour moi, il me consulte pour tout ce qu'il entreprend, il m'a félicité pour tous les travaux que mes braves troupiers ont exécutés dans les tranchées. Si je pouvais entendre crier de temps en temps « voilà Papa » et si je voyais le Petit là mettre sur sa tête mon chapeau de tranchée je serais le plus heureux des hommes, je vous embrasse tous dans une même tendre et chaude affection vous tous qui m'êtes très chers.

God.

Naturellement ne m'oublie pas auprès de mes tantes. Hagard va bien. J'ai reçu une très gentille lettre de Joseph.

---

le 29 juin 1915 s 128 *(Artois adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

J'ai reçu ta lettre du 24 et suis un peu ennuyé que tu t'avoues un peu fatiguée : il ne faut pas dépasser la limite de tes forces et je t'engage vivement à prendre quelqu'un pour t'aider. Suivant la manière dont les affaires vont tourner tu pourrais peut être envisager la possibilité de retourner au Tremblois cet automne, mais il faudrait au paravent y faire faire les quelques petites réparations indispensables, les Marchand qui sont sur les lieux, pourraient sans doute te rendre service à ce sujet là. C'est tout simplement une idée que je te suggère et qui demande à être creusée.
Il faut envisager la question de l'approvisionnement : elle peut être tranchée par les laitiers de Velaine ou Laneuvelotte, la question des communications avec Nancy elle peut être solutionnée par l'achat d'un cheval. Enfin tout cela est à peser.
Je continue à avoir peu de sympathie pour les anglais. Ce sont eux qui son cause que nous n'avons pas....., tu devines ?.....plus loin. Tout allait bien chez nous, nous sommes forcé de les attendre, ils ne nous aurons pas rendu de grand service dans cette guerre ; je te l'ai toujours dit à propos de Charleroi, de la Marne, de l'Aisne de lYser....etc, si nous n'avions pas été près d'eux pour les aider il y a longtemps que les Boches seraient à Dunkerque et à Calais. Puis ils nous ont embarqués dans cette affaire des Dardanelles qui ne va pas toute seule. En somme il n'y a que les Boches et nous qui faisons bonne figure. Les Boches eux même s'en rendent compte.
Nous sommes au repos pour jusque vers le 8 juillet sauf alerte toujours possible à 13 kilomètres des boches. C'est tout de même un repos de ne plus entendre le canon et surtout d'être sûr que les 1000 hommes dont on est responsable ne risquent rien pour quelques jours. Je voudrais tant les ramener tous à leurs mamans ou à leurs femmes ! Jusqu'à présent pour tout le mois de juin, après avoir traversé quelques dures journées il ne me manque que 10 tués et 40 blessés, la plupart légèrement dont quelques uns même ont déjà rejoint.
Personnellement je l'ai échappé bel à trois reprises, j'ai eu 2 agents de liaison blessés à côté de moi, un obus a coupé un arbre énorme à quelques pas de moi, enfin une fusée d'obus a passé à 10 centimètres au dessus de ma tête à l'instant même où l'agent de liaison qui était derrière moi et qui l'entendait venir m'appuyait sur l'épaule pour me baisser, sans ce geste j'étais probablement décapité car c'était une fusée de 105 qui pèse plus d'une livre. Il faudra absolument qu'après la guerre nous refassions tous ensemble notre campagne, les traces de ces bombardements formidables demeureront encore longtemps gravées sur notre sol démantelé. Justement toutes les étapes intéressantes pour nous sont dans le même coin, depuis la Chavatte en passant par la Somme jusqu'ici. Mais ne faisons pas de projets et demandons plutôt à la Sainte Vierge et à la Providence de veiller sur nous et de nous permettre de vivre encore ensemble quelque temps pour nous donner l'occasion de faire un peu de bien autour de nous, où il y aura tant de deuils et de ruines.
J'ai reçu hier une bonne lettre de Bertrand Gillet il ait à Paray le Monial et me dit qu'il prie pour moi de tout son cœur ; je vais lui répondre car sa lettre m'a touché, il est navré de savoir le Tremblois abîmé et Létricourt aussi. Sa petite propriété de Vandières est rasée, il me dit aussi que le curé de Vandières a été fusillé par les Boches. Dis à Tante Geneviève que les quelques soldats de mon bataillon qui sont de la région du Vernois m'ont parlé de Thierry avec regret, c'est un réconfort pour moi que de me retrouver avec des gens qui s'intéressent à nous. J'ai l'impression d'être déjà très aimé par la plupart de mes braves soldats par le temps qui court on *(mot illisible)* vites ce sont en général de braves gens, il y a bien

malheureusement quelques ivrognes, mais on ne peut pas trop leur en vouloir quand on songe aux privations de toutes sortes qu'ils supportent ils se dédommagement un peu trop vite de n'avoir pas bu à leur soif pendant 15 jours. Et puis comme disait le regretté colonel de Grandmaison auquel je pense bien souvent en reconnaissant combien tout ce qu'il me disait était juste « qui est-ce qui ne s'est pas *(une série de mots illisibles)* le nez une fois au moins dans sa vie ». Je n'ai vraiment plus la place de t'embrasser et tu vas être obligée de retourner ma lettre dans tous les sens pour la comprendre, il faut tout de même que je t'embrasse ma vieille voilà si longtemps que cela ne m'est pas arrivé pour de vrai. Je t'embrasse donc ainsi que les bons gosses.

God.

Il y a ici tout plein de petits gosses partout où j'en vois je les caresse *et eux* tout de suite jouent avec mes décorations. Depuis ce matin les troupes ne cessent de défiler devant ma fenêtre. Nous avons encore joliment de troupes, nous les aurons les Boches.

---

le 30 juin *(Artois 1915 adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Je suis content que tu aies reçu trois de mes lettres cela te prouvera qu'il faut t'armer de courage et supporter parfois l'absence de nouvelles en te confiant à la Providence (c'est mon éternel refrain) sans envisager tout de suite la pire solution. Je comprends bien ma pauvre chatte comme cela doit être pénible pour toi et c'est pour cela que je suis très fidèle à t'écrire tous les jours. Seulement chaque fois que dans le secteur il se passe quelque chose d'intéressant le délai de retard de la correspondance est prolongé et c'est ce qui t'explique que tu restes quelquefois sans nouvelles et qu'à un moment donné plusieurs lettres t'arrivent à la fois.
Nous menons la vie tranquille de cantonnement suffisamment loin du front pour ne pas entendre le canon, cela fait un bizarre effet que ce calme après la tempête de fer et de feu que l'on subit dans cette région chaque fois que l'on se rapproche des Boches. Pour le moment il semble d'ailleurs y avoir une accalmie, est-ce le mauvais temps ou l'épuisement mutuel des munitions et l'attente du ravitaillement de part et d'autre ? En tout cas nous sommes toujours très nombreux, pas du tout entamés et prêts à avancer dès que l'ordre nous en sera donné.
Je répète à satiété que les Boches peuvent encore se défendre avec acharnement mais qu'ils sont absolument incapables d'attaquer. Chaque fois qu'ils le font ils reçoivent une leçon sévère, leur infanterie ne peut rien contre la nôtre et leur artillerie ne nous a jamais fait reculer d'un centimètre, je les défie de pouvoir nous arroser plus qu'ils l'ont fait le 9 juin, pour en avoir une idée il faudra que tu viennes voir ce bois où nous sommes restés sans broncher du 6 au 9 juin. Il n'y a plus un arbre debout et les entonnoirs d'obus sont tellement rapprochés qu'on a peine à circuler . Il est impossible qu'ils renouvellent un effort pareil qui ne leur a donné aucun résultat puisque c'est après ce feu que nous avons attaqué très brillamment le 16 juin et que nous les avons forcés à rappeler des renforts de toutes parts. Donc ayons confiance mais ce sera long.
Tu ne me donnes pas le nom du blessé de Fléville auquel tu t'intéresses, c'est probablement un oubli de ta part, malheureusement il me sera bien difficile de te renseigner car hier j'ai été à l'ambulance où Brèche mon ordonnance avait été recueilli pour courbature fébrile, il a été évacué depuis sur l'intérieur et il m'a été impossible de savoir qu'elle a été sa destination. Le plus sûr serait encore de s'adresser au dépôt du 226e à Mâcon.
Le jeune Hogard va toujours bien, actuellement je le vois peu car il est avec sa compagnie au cantonnement dans un petit village voisin mais je serai toujours tenu au courant de tout ce qu'il pourra lui arriver et autant que possible j'en avertirais sa famille.
Les lettres de Coco et Zézé sont bien tournées et m'on fait plaisir, je félicite Zézé d'avoir été 2e, mais je suis navré que mon Petit là comme tu l'appelles devienne paresseux, j'espère bien que ce n'est q'une Petite faiblesse momentanée et qu'il ne va pas tarder à prendre le dessus. Je compte aussi que l'ami Gérard va enfin surmonter sa paresse et que tu n'auras plus aucun ennui avec eux de ce côté là. Tu ne me parles plus de ta fatigue, j'espère que tu vas donc tout à fait bien maintenant, mais je t'en prie ne dépasse pas la mesure de tes forces tu te dois à tous de te ménager : rappelle toi ce que te disais le père Le Marchand.
J'ai eu le plaisir de déjeuner hier avec le commandant Béraud beau frère du docteur Vaté, tu sais qu'il a été blessé 2 fois et que au cours de sa convalescence nous l'avons rencontré à Nancy. Il commande maintenant un bataillon du 279. J'ai été heureux de le revoir et de parler avec lui de Pont à Mousson et

de nos souvenirs communs.
Je t'envoie ci inclus 300 fr, ce mois-ci tu vas toucher l'indemnité de famille soit au total 555 fr de sorte que tu auras j'espère un peu de bonus, puis Benney va te payer j'espère. J'espère aussi que Mora enverra bientôt l'arriéré des coupes de Mognéville. En somme cette région étant tout à fait tranquille maintenant je ne comprends pas pourquoi le marchand de bois n'achèverait pas de régler sa créance. L'idée que tu as de louer cette maison près d'Essey me semble bonne les zeppelins et Tauben mis à part, mais enfin il faut accorder à la Providence sa part de protection. Fais un petit cadeau de ma part à Pauline pour sa fête, la pauvre fille ne l'aura pas volé car je vois d'ici qu'elle te rend tous les services possibles. Je trouve ses lettres très bien tournées et j'ai grand plaisir à les lire, je me félicite de la sûreté de son jugement sur tous les évènements et suis fier des sentiments qu'elle exprime. J'aime bien aussi les lettres de la Princesse. Je suis bien content de savoir qu'elle va mieux.
Je porte mes deux décorations car j'ai reçu la croix de guerre dernièrement mais il me semble te l'avoir écrit. Quand au 4e galon je ne l'ai toujours pas. Il ne tardera pas j'espère. En tout cas puisque je commande un bataillon je n'ai pas à me plaindre.
Au point de vue catholique je suis bien ennuyé de la campagne ouverte contre le Pape au sujet de son opinion sur la guerre, c'est encore un coup monté par ces sales Boches. C'est tout de même un peu fort d'excuser les destructions de la cathédrale de Reims. Le Saint Père est très mal informé et surtout depuis que nous n'avons plus d'ambassadeur au Vatican, nous n'avons plus personne pour défendre notre cause. C'est notre faute.
Présente mes hommages respectueux et mes sentiments affectueux à mes tantes ainsi que mes respectueux hommages à notre cousine Villatte. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

1 juillet *(Artois 1915 adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

J'ai été content de recevoir ta lettre d'hier en même temps que celle de Pauline. J'espère que tu as été satisfaite hier de ta visite à Saint Max et que tu pourras t'installer dans cette petite maison. Il me semble me rappeler que tu as toujours eu une certaine prédilection pour ce petit coin de Nancy que je trouve très riant. Ce matin j'ai pu aller voir Henri dont j'avais fini par découvrir l'adresse : je l'ai trouvé plein d'entrain et bien portant il commande actuellement un bataillon de son régiment, il s'est tiré indemne des combats des 16 au 20 juin, si ce n'est une très légère blessure à la tête par éclat d'obus pour laquelle il n'a d'ailleurs pas interrompu son service. Il venait de recevoir une lettre de Tante Jeanne. Il retourne aujourd'hui aux tranchées ; il t'est très reconnaissant des prières que tu fais pour lui. Dans les derniers combats son régiment a perdu 18 officiers et 1300 hommes !
Pour le moment le calme renaît sur ce théâtre, est-ce à cause du mauvais temps ? Ou se recueille t'on en vue d'un nouvel effort. La lutte sera sûrement encore longue et humainement parlant il est bien difficile d'en prévoir l'issue. Que le bon Dieu et la Sainte Vierge nous viennent en aide !
Je suis fidèle autant que je le peux à la messe du matin et j'y communie, c'est la meilleure manière de puiser confiance et courage et de supporter une séparation si longue.
Je fais dire dimanche une messe pour tous les militaires de mon bataillon qui ont été tués pendant le dernier séjour aux tranchées. C'est une coutume que je cherche à établir de faire dire cette messe d'actions de grâces pour les vivants, de requiem pour les morts. Je crois que c'est assez goûté par tous les croyants du bataillon. Des autres je ne m'inquiète pas.
Hier j'ai fait une assez grande promenade à cheval : j'ai eu l'occasion de traverser beaucoup de cantonnements. Certains régiments que j'ai aperçus m'ont fait une excellente impression par leur bonne tenue : j'en suis rentré tout réconforté et avec la ferme conviction que notre puissance militaire est encore très forte. J'ai vu quelques canonniers du 39e d'artillerie, notre régiment de Toul, mais combien il est changé depuis la mobilisation : je n'ai pu avoir aucun renseignement sur certains officiers que j'avais connus. A ma rentrée j'ai fait venir chez moi un jeune About qui m'est recommandé par Bertrand Gillet. Le jeune homme est instituteur à Nancy, bien pensant malgré sa fonction et sa parenté avec notre About de Velaine dont il est un cousin germain. Il est originaire d'Hoéville j'ai donc parlé avec lui de Maria Zabel et de monsieur l'abbé Chatton ; mais voilà un certain temps qu'il n'avait pas eu de nouvelles.
Je suis content de rencontrer ainsi de temps en temps quelques Lorrains, mais ceux qui sont là depuis le début comme René Marchand sont de plus en plus rares. Que devient-il se brave René M. je sais qu'il n'est pas loin de nous , à l'aile droite de l'armée dont nous sommes au centre. C'est malheureusement

trop loin pour que je puisse espérer le voir. Ne cherches tu pas à aller jusqu'au Tremblois un de ces jours ? peut être pourrait-on trouver à faire cultiver les terres en partie pour éviter qu'elles ne soient tout à fait empoisonnées par l'invasion des mauvaises herbes. Tu pourrais peut être en parler à Tante Jeanne. Certains cultivateurs de Velaine ou de Laneuvelotte s'en chargeraient peut être bien. Je vais te quitter ma vieille pour écrire à Papa, car je suppose qu'ils seront bien contents à Evian de voir mon écriture. J'ai écrit hier à Joseph. Au revoir, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

Hommages respectueux et souvenirs affectueux à mes tantes.
Je suis vraiment confus de l'affection de cette excellente Tante Berthe.

---

le 2 juillet visitation *(Artois 1915 adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Nous menons la vie de repos à tel point que malgré mon intention de me réveiller ce matin pour aller communier à la messe de 6 h1/2 j'ai laissé passer l'heure et ne me suis réveillé qu'à 7 h1/4, je suis sûr que le bon Dieu ne m'en tiendra pas rigueur. J'avais un rude arriéré de sommeil n'ayant guère dormi que trente heures en 15 jours.
C'est là le revers du métier du chef de veiller quand ses subordonnés se reposent, tu me connais et tu vois d'ici qu'il m'était difficile de fermer l'œil ayant mille hommes sous les obus. Maintenant je rattrape le temps perdu, nous reprenons aussi la vie de château. Nous avons fêté les saints Pierre et Paul (en pensant pour ma part à ma chère Pauline), puis j'avais été reçu un peu partout lors du dernier séjour et ma dignité de chef de bataillon m'impose de ne pas rester en reste avec mes subordonnés. J'ai invité hier le service de santé tu avoueras que ce sont des gens avec lesquels il faut être en bon termes, qu'il faut soigner. Aujourd'hui nous avons un officier du quartier général de *Jouverscel* et un jeune de la Tour du Pin du 6e bataillon, garçon fort gentil auquel je tenais à faire plaisir, car ma vieille, j'ai un si bon cuisinier, celui du duc d'Aoste, que ma popote a une réputation presque universelle.
Quand je te raconte tout cela je ne peux m'empêcher de penser qu'au milieu de nos misères le bon Père *Ferrèol* nous regarde avec complaisance et sourit du haut du ciel, je suis sûr qu'il favorise les recherches que fait le brave Raffanelle pour arriver à trouver tout ce que comporte le menu.
Cette causerie sur nos bons festins est peut être un peu terre à terre ; je t'étonnerai en te disant que j'ai presque le spleen de la tranchée et que le bruit du canon me manque. A la relève on a presque regret de n'avoir pas mis à exécution tous les projets qu'on avait nourris contre les Boches. Il est impossible ici de fixer son attention sur quoique ce soit : je ne peux plus lire dix lignes, on pense toujours à ce qui se passe à 15 kilomètres à l'Est d'ici. Les exercices même qu'il faut faire pour maintenir l'entraînement on les juge si fades, si loin de la réalité que l'on a de la peine à s'y adonner avec intérêt, mais c'est le devoir et je m'efforce de continuer à paraître fanatique aux autres pour tout ce petit train-train du métier. Il y a cependant un écueil à éviter avec nos vieux soldats de 30 à 40 an, il ne faut pas les raser comme des gosses de 20 ans. Cela demande du doigté. Je suis très bien avec mon colonel qui me demande mon avis pour toutes les questions tactiques. Je sais par le chef d'état major de la Division que le colonel Grange a fait mon éloge au général de division. Ne répète pas cela je ne le dis que pour toi et tu sais bien que je suis trop modeste pour aimer à ce que d'autre que toi le sache. D'ailleurs tu vois que je n'en avance pas plus vite et que je reste toujours capitaine. Je crois que cela tient à une question budgétaire. On a fait beaucoup trop de chefs de bataillon à un moment donné pour remplacer les blessés, ceux-ci guéris, émargent tout de même au budget, alors on restreint de plus en plus les nominations. Cela m'est égal car si Dieu me prête vie je ne rêve qu'à rentrer bien tranquillement dans mon cher foyer avec ma chère petite chatte et mes bons enfants. Pas grand chose à te dire car ici loin du front nous ne savons rien d'intéressant. A demain je t'embrasse ainsi que les gosses. Hommages à mes Tantes.

God.

---

le 3 juillet secteur 128. *(Artois 1915 adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

J'ai reçu hier ta longue et intéressante lettre et celle très gentille de la Princesse. J'aimerais bien leur écrire à ces chers enfants mais en t'écrivant ils savent que ma lettre est pour tout le monde et en profitent autant que toi.
Tout ce que tu me racontes m'a bien vivement intéressé. Je serai content de te voir louer cette villa. Ce coin de St Max est gai c'est près de Nancy et sain je crois. J'espère que ce sera à l'abri des gros obus de ces Boches malfaisants et que les « tauben » ne laisseront pas choir leur crotte au passage. Enfin il est impossible de tout prévoir et en bien des choses il faut s'en remettre à la Providence.
En attendant que tu puisses t'installer au Tremblois je crois que tu seras bien là : à la campagne et en même temps pas loin de Nancy où tu trouveras des ressources d'alimentation, d'éducation, d'offices religieux, etc, tu en seras en même temps assez loin pour pouvoir t'isoler des pessimistes.
Pendant cette période de repos rien de bien intéressant à te mander : le colonel a passé ce matin l'inspection de mon bataillon, il a été satisfait. Au retour j'ai trouvé le colonel Grange qui m'attendait pour me serrer la main, il m'a demandé de tes nouvelles. Nous faisons un peu d'exercice, je suis à cheval chaque après midi vers le soir, ces promenades sont intéressantes car le pays est joli et on voit des militaires de toutes les régions. Ce matin j'ai eu le plaisir de rencontrer le lieutenant colonel Schuller que nous avons connu à Toul, te rappelles-tu que c'était un ami du Cd Faure-Beaulieu. Dis à Tante Adèle que le chef d'état major de notre corps d'armée est Odent un de mes camarades de promotion et ami de Paul.
Je suis content de savoir qu'Henri de Haldat est toujours en bonne santé, je comprends qu'il regrette d'avoir dû quitter les environs de Woinville. Quand en serons nous à nous battre aux environs d'Helfedange dans ces coins où tu voyais tomber les perdreaux à 33 m !
Nous voilà bien reposés maintenant, mais seulement maintenant, c'est curieux comme cette existence des tranchées est déprimante. Mais rassure toi sur mon sort, je vais mieux que je n'ai jamais été, je mange bien, ne suis pas maigre malgré la chaleur. Mes jambes me font toujours un peu souffrir mais pas au point de me gêner dans le service. Je suis d'ailleurs, sans me flatter l'officier le plus actif du bataillon ce qui est un peu un jeu de mot puisque à part un seul tous mes officiers sont des officiers de réserve, en dehors de cette considération c'est au commandant d'être le premier levé et le premier en avant, sous ce rapport là je n'ai pas été long à me faire une réputation.
Les braves femmes qui avaient été si récalcitrantes à accepter ma popote nous font maintenant la meilleure figure. La bonne grand mère de 82 ans qui mange avec le cuisinier et les ordonnances n'a jamais été à pareille fête, mais la plus heureuse de toutes est la petite Marie-Thérèse âgée de 18 mois qui recueille du dessert à la salle à manger et à la cuisine, elle est bien gentille cette petite et tous les soirs elle ne manque pas de venir nous dire bonsoir, je la prends sur mes genoux en pensant à Mr Nounou et à la Ricotte jolie. Enfin chaque jour qui s'écoule nous rapproche de la fin, puisque rien ici-bas n'est éternel. Maintenant que je suis reposé il me tarde de retourner au front car dans l'inaction on pense trop aux absents.
Tous les soirs je vais à la prière, au salut et je ne vous oublie pas.
Voilà une lettre bien terne pour la faire passer j'y glisse de nombreux baisers pour vous tous.

God.

---

le 4 juillet 1915 – secteur 128 *(Artois adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine. En réglant mes dépenses de popote hier soir, je me suis aperçu que je ne t'ai envoyé que 200 frs je m'empresse de faire suivre le billet qui était resté dans mon portefeuille car tu dois avoir besoin d'argent surtout en prévision du prochain loyer que tu devras payer. En ce moment les Boches tentent une offensive sur l'Argonne, ils en veulent toujours à Verdun. J'espère qu'ils en seront pour leurs frais, je continue à m'expliquer assez difficilement pourquoi nous en venons pas à bout de cette fameuse dent de St Mihiel. Il serait à souhaiter que quelque part nous puissions affirmer notre supériorité par un succès marqué. Il y a des chances que ce soit encore à nous que le commandement ait recours pour cela. Depuis que nous sommes au repos un calme relatif règne dans le secteur cependant hier une très violente canonnade a été entamée par les Allemands. Comme la plupart de leurs manifestations bruyantes elle n'a pas été suivie d'attaque, il est probable que leur infanterie n'a pas voulu sortir des tranchées. On sait par les prisonniers que cela leur arrive quelquefois. Le colonel G. m'a raconté qu'il y a quelques jours nous avons lancé des torpilles dans une tranchée Boche, l'une d'elle a tué 40 Boches du même coup aussitôt quelques malheureux sont sortis de la

tranchée pour se rendre puis après avoir fait quelques pas vers nous ils sont retournés en arrière précipitamment. Nouvelle torpille lancée par nous, nouvelle sortie de Boches vers nous qui cette fois arrivèrent jusqu'à notre ligne en racontant que la 1e fois le sous officier Boche qui était en arrière avait menacé de faire tirer sur eux s'ils ne rentraient pas. La deuxième torpille ayant tué ce brave sous officier, les Boches n'hésitèrent plus à se rendre.
Tu vois qu'ils ne sont tenus que par la crainte du chef. Chez nous ce sont d'autres sentiments qui agissent. Ainsi hier je faisais une promenade à cheval et traversais le cantonnement d'un certain régiment de réserve qui contient beaucoup d'anciens soldats du 153e , tout à coup je suis abordé par 2 anciens soldats de la 1e de Pont à Mousson qui me font une véritable ovation, bientôt je suis entouré par 20, 30 soldats qui me font l'accueil le plus sympathique, me demandant des nouvelles de leurs anciens capitaines, car il y en avait non seulement de la 1e mais encore de presque toutes les compagnies du 153e . J'ai vécu là quelques bonnes minutes, et en voyant cet essaim se former autour de moi je leur ai dit en riant « quand vous serez 300 nous allons former une colonne d'assaut et nous courrons tous ensemble sur les tranchées Boches pour venger Morhange » et eux de me répondre « bien volontiers avec vous mon capitaine ». Il y a des moments que le chef doit savoir choisir où il ferait n'importe quoi avec une troupe fraîche bien en main.
Comme tu le dis : pour le moment le rouleau Russe ne roule pas grand chose et ils mettent du temps à riposter. Je ne crois pas cependant que les troupes qui auront fourni ce gros effort vers l'est puissent faire grand chose contre nous : puis nous ne sommes pas des Russes. Continuons à espérer que nous avons le bon droit pour nous et que le bon Dieu nous donnera la Victoire le jour où il jugera que nous avons assez expié. J'ai communié ce matin et je vais retourner à la messe que je fais dire pour les militaires du bataillon. Je sais que mes soldats vont la rendre très solennelle, ils ont monté des chœurs.
Je reviens de la messe : en sortant un camarade me passe le journal d'un air mystérieux en me montrant du doigt : promotions : je lis alors mon nom dans la colonne 226e Cd de Miscault cette fois cela y est et déjà mon ordonnance coût ce bienheureux 4e galon que mon pauvre Brèche portait dans sa poche depuis 6 semaines.
Tout le monde au bataillon me fait fête et cela est une grande satisfaction morale pour moi de voir à quel point ces braves gens me sont déjà dévoués malgré le peu de temps qu'il y a que je suis avec eux.
Cette messe a été très bien : Le Père Favereau brancardier officiait et a prononcé une très belle allocution sur le sacrifice. C'est moi qui avait demandé cette messe pour les militaires du bataillon tombés au champ d'honneur ; je le fais à chaque relève : cela entretient le moral des gens et maintient toujours les cœurs un peu haut.
Notre lieutenant colonel est nommé colonel : il va donc quitter le commandement du régiment qui n'est normalement commandé que par un lieutenant colonel. Il va prendre le commandement d'une brigade : je le regretterai : c'est un homme énergique et intelligent qui m'a toujours témoigné beaucoup de bienveillance, il a été le premier du régiment à me féliciter. Le second chef de bataillon n'est pas sympathique, franc-maçon et vieille baderne, je n'ai avec lui que des rapports de service.
Tu as oublié de joindre à ta lettre les renseignements que te demande notre cousine de Gastines *(sœur d'Alfred de Bizemont devenue Mme de Gastines)* ne tarde pas à me les envoyer car je ferai mon possible pour pouvoir la satisfaire quoique cela soit bien difficile. Il semble que les évènements d'août sont arrivés dans un autre âge, il n'y a plus que quelques rares témoins des combats de Lorraine. A mon régiment il n'y a qu'un capitaine et un médecin qui aient fait la campagne entièrement, encore le capitaine a-t-il évacué 3 semaines pour blessure légère. Ce matin une brigade a traversé notre cantonnement : c'est énorme une brigade sur le pied de guerre avec ses six bataillons et se 2 compagnies de mitrailleuses, ses cuisines roulantes, etc, le défilé a duré 1 heure, les musiques sonnaient cela m'a fait bonne impression et j'aurai bien voulu que ma petite escouade de garçons suivie de celle de mes amazones soient là pour admirer et battre des mains, je vois d'ici que la Ricotte aurait piétiné comme un cheval, et le Petit là avec Gérard auraient fait le salut militaire.
Au revoir ma chérie, hommages à mes Tantes et à Mme Villate.

God.

---

le 5 juillet 1915. *(Artois - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Nous allons nous mettre en route pour un exercice de régiment, et auparavant je viens te dire un

affectueux bonjour. Nous sommes encore au repos jusqu'au vendredi 9 et nous retournerons ensuite à la tranchée pour jusqu'au 15 juillet, à moins que d'ici là des évènements imprévus ne soient venus déranger nos tours de service. J'ai donc enfin mon 4e galon cela fait plaisir après l'avoir attendu si longtemps mais cela ne change rien à mon existence puisque je commande mon bataillon depuis 6 semaines déjà. N'empêche que j'ai reçu des félicitations de tout mon entourage et plus particulièrement de mon état major et de ma maison militaire dont le personnage le plus important est sans contredit le cuisinier.
Je t'ai dit n'est-ce pas que mon pauvre Brèche a été évacué pour maladie : embarras gastrique fébrile, je n'ai plus de nouvelles de lui depuis qu'il a quitté l'ambulance, j'en suis ennuyé car j'aurais voulu pouvoir rassurer sa mère à son sujet. Je ne comprends pas qu'il ne m'écrive pas, je le lui avais pourtant demandé quand il m'a quitté. Je t'ai dit aussi je crois que je l'ai remplacé par un brave petit bonhomme de *Lupcourt monsieur* Pentel, je ne sais si tu connais cette famille .
Hier dimanche j'ai sanctifié le jour du seigneur, communion le matin, messe solennelle vêpres et salut, cela m'a permis de vivre en pensée avec vous tous car je songeais qu'aux mêmes heures vous aussi qui m'êtes si chers étiez au pied de l'autel adressant les mêmes prières au bon Dieu et à la Sainte Vierge. Le courrier d'hier m'a apporté une gentille lettre de Zabeth à laquelle je vais répondre. Elle ne me dit pas où est Amédée. Ne me parle pas non plus de ses frères. Je suppose que Jean est toujours dans ce fameux bois du Prêtre où les Boches semblent recommencer à nous contre attaquer. Les Russes ont tout de même reçu une bonne frottée ils ont été terriblement cosaques (ce qui n'est pas étonnant pour des russes) de ne pas sentir venir cet orage, nous n'avons pas été beaucoup plus forts de ne pas les prévenir. Nous aurions fait un mouvement de cette envergure, avec un tel déplacement d'artillerie lourde, qui a dû demander une quantité de trains extraordinaire, que les Boches en auraient été bien vite prévenus, comme ils l'ont été d'ailleurs lors de notre attaque du 16 juin, puisqu'ils ont trouvé le moyen d'envoyer à temps contre nous des troupes de Lorraine.
Le changement d'encre t'indique que je t'écris en rentrant de la marche qui s'est bien passée. Il n'y a qu'à notre époque qu'il peut être donné de voir ainsi alterner le service du temps de paix avec celui du temps de guerre. Ce soir nous offrons le champagne au colonel pour le féliciter de son nouveau grade : encore une réminiscence du temps de paix. Je reçois à l'instant un message téléphonique du colonel Grange qui me félicite de mon 4e galon. J'ai reçu ces jours ci une lettre d'Henriette *(de Costart sa soeur)* : Hubert va bientôt la quitter pour rejoindre son régiment, quant à Yves, il parait qu'il fait très bonne figure sous les armes et qu'il est un soldat très robuste. Xavier toujours sous les obus de Dunkerque la trouve mauvaise. André de la *Verte,* toujours aux environs de Montdidier, reste plein d'ardeur.
Je n'ai pas de nouvelles de tante Louise *(de Cressac)* depuis quelques jours déjà. Tu fais bien de prendre le temps de la réflexion pour la location de ta petite maison, je t'engage plutôt à louer celle de St Max, puisqu'elle te plait ; si tu peux l'avoir pour 12 ou 1400 frs ce ne serait pas exagéré avec le jardin, il vaut mieux dépenser 100 frs de plus et être bien. Je crois que tu ne te plairais pas beaucoup dans l'intérieur de la ville, tu peux carrément louer pour un an, car au train où vont les choses et malgré mon optimisme je ne prévois pas encore la fin de la guerre. Nanine fera bien de se mettre à tricoter en vue d'une campagne d'hiver ainsi que Marie et Coco-Zézé, je crois que tous ces effets de laine trouveront toujours leur emploi. Nos hommes qui sont réellement des gens épatants envisagent avec sang froid l'éventualité d'une nouvelle campagne d'hiver « pourvu qu'on ait les Boches » disent-ils. Il est certain qu'il faudra un certain temps aux Russes pour reprendre ce qu'ils ont perdu, on dit aussi que les Balkanique, dont le concours est à peu près certain, ne se mettront en branle qu'après la moisson. Cela nous acule forcément à l'entrée de l'hiver. C'est dur de rester si longtemps séparés, mais ma pauvre vieille , dans ce branle-bas général les individualités sont si peu de chose ! Rendons seulement notre sacrifice méritoire en l'offrant au bon Dieu, et en l'acceptant sinon avec joie du moins avec une parfaite résignation.
Présente mes respectueux hommages autour de toi, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Je t'envoie un petit bout de ruban rouge que j'ai porté 12 jours dans la tranchée. J'ai beaucoup apprécié ce que tu me dis de ton Père dans ta dernière lettre.

God.

---

le 6 juillet 1915 – s. 128. *(Artois - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Encore au repos jusque vendredi ; par conséquent rien de bien intéressant à te raconter : mon moral et mon physique se maintiennent bien, toutefois par le temps qui court il ne fait pas bon être longtemps au repos car on y pense plus aux absents que lorsqu'on est en face des Boches. Ta lettre hier m'est arrivée à propos car j'avais besoin justement d'un petit réconfort que tu m'as apporté en vaillante femme que tu es : comme tu comprends bien ton rôle et combien je t'en remercie. J'admire aussi le moral de mes filles, et celui de Joseph, qui m'a bien amusé dans une gentille lettre que j'ai reçue hier où en vaillant français il m'immole généreusement sur l'autel de la Patrie. J'entends bien que son sacrifice ressemble à celui d'Abraham et l'avouerai-je dans le fin fond de mon cœur je souhaite qu'il en soit ainsi.
Je sais que le 20e corps (dont je ne suis pas, j'ai un bien plus gros numéro), est au repos et que quelques permissions y sont accordées aux hommes : ces braves combattants ne l'ont pas volé et j'espère que quand nous aurons accompli notre glorieuse tâche par ici, nous aurons aussi une faveur du même genre, ce n'est pas pour moi que je parle puisque la Providence m'a donné la faveur de te voir pendant près de 4 mois cet hiver, mais pour mes pauvres gens qui se battent presque sans cesser depuis le commencement d'août. Je ne souhaiterais qu'une chose c'est qu'une fois le terrain déblayé par ici, on nous envoie faire la guerre en Lorraine en terrain connu, cela me serait beaucoup plus facile de bien mener mon bataillon.
J'ai donc reçu une lettre de Joseph fort gentille : il est tout à la joie à la pensée des vacances, ce qui ne l'empêche pas d'être préoccupé de ses examens et de ses compositions : avec la longueur que mettent les correspondances pour arriver je vois que quand tu recevras ma lettre il sera bien prêt d'être auprès de toi. Je serai bien avec vous tous en pensée à ce moment.
N'oublie pas de souhaiter la fête à la Ricotte jolie de ma part et fait lui un petit cadeau de la part de son Papa. Quant à la fête du Petit là n'était elle pas le 24 juin ? dans ce cas fait aussi à cette bonne pièce un cadeau de ma part (je le vois d'ici se rouler par terre en riant).
Nous commençons à savoir par des prisonniers ; qu'on fait tous les jours, que dans les dernières batailles les Boches ont subi des pertes terribles, il faut donc ne pas s'impatienter et estimer que notre état major sait ce qu'il fait en ne se pressant pas. J'ai vu des lettres de Bochesses à leurs maris authentiques (les lettres) où elles se plaignent de mourir de faim et où elles leurs reprochent de demander de l'argent alors qu'ils ont du pain et touchent leurs prêts (!) Ces dames ont l'air d'en avoir plein le dos de la guerre ; elles ne parlent pas des défaites Russes. Voilà tout de même quelques bateaux boches arrivés, tant mieux.
Au revoir ma vieille à demain, je t'embrasse.

God.

N'oublie pas les gosses, ni mes tantes. Je crois qu'Henri quitte les tranchées demain.

---

7 juillet 1915 – s. 128. *(Artois - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine. Je n'ai pas eu de lettre de toi hier, mais je reçois à l'instant celle du 2 juillet à 11 h du soir, je t'en remercie : il m'a semblé entendre le ronflement sonore du Petit là dont tu me parles. Tout ce que tu me dis des promenades à Nancy que tu as faites avec Elisabeth pour chercher un logement m'a intéressé. Ludres aurait l'avantage d'être pas loin de Fléville, mais évidemment la question éducation des enfants doit être prise en considération et à ce point de vue comme au point de vue commodité des communications je préfèrerais pour toi Malzéville et encore plutôt St Max, Essey ou Pont d'Essey, je pense que c'est à ce parti que tu t'arrêteras ; il ne faut pas que la question loyer te fasse sacrifier la question salubrité et agrément, car pour bien se porter il faut être au large et se plaire où o n est et cela vaut de l'argent. Pour toi et notre nombreuse bande, et en somme tes moyens te le permettent puisque ma solde va être un peu augmentée, je crois que tu peux te permettre un loyer de 2000 frs.
C'est entendu pour Michel, bien volontiers je l'autorise à occuper la maison des sœurs. C'est au mois de novembre que je payais d'habitude, 60 francs. Demande à Camille de les remettre à Mr Bertrand.
Après demain soir nous retournons aux tranchées.
La période qui vient de s'écouler a été assez calme, je me demande ce que le bon Dieu nous réserve.
J'ai fait manœuvrer ce matin mon bataillon, ces bons vieux réservistes sont lourds à remuer et je crains que cette guerre de tranchées que le pauvre général de Grand maison qualifiait d'idiote, ne les ait beaucoup alourdis ; il faudrait pouvoir les entraîner et les exercer pendant plusieurs jours : pour que les compagnies retrouvent leur souplesse. Je ne reverrai plus un régiment comme mon beau et regretté 153e

où sont nos braves qui dorment leur dernier sommeil ! Je me console en supposant que les Boches sont encore plus lourds à remuer.
Evidemment la fin de la guerre n'est pas encore proche : il ne faut pas compter sur un coup de tonnerre qui la termine brusquement, je crois qu'on se résout à une guerre d'usure où j'espère que les Boches auront le dessous, mais comme il faut nous armer d'endurance et de ténacité ! et comme cette longue uniformité est énervante et comme il serait bon d'avoir de temps en temps le stimulant d'un léger succès ! Mais restons confiants dans le bon Dieu et armons nous de courage et de ténacité. Quant au bruit qui court que l'empereur va tenter une attaque contre le grand Couronné, personne n'en sait rien et il me semble bien invraisemblable qu'il réussisse maintenant quand il n'a pas pu y parvenir l'an dernier. Il est évident qu'en ce moment ils semblent chercher à reprendre un peu l'offensive comme dans l'Argonne et dans le bois Le Prêtre : cela leur coûte fort cher et ne les mène à pas grand chose. Il faut nous attendre à des événements importants avant l'hiver. Dire que cette mauvaise saison va arriver à grands pas : je t'entends déjà déplorer la diminution de la longueur des jours. Nous qui vivons tout le temps dehors, déjà nous nous apercevons que les nuits sont plus longues, c'est ennuyeux car les nuits aux tranchées sont des moments critiques dont on ne voit pas la fin. Je n'ai pas pu communier ces jours-ci en raison de nos exercices matinaux, mais demain je vais de nouveau m'approcher de la St table, après avoir été me confesser. Il fait bon se mettre en règle quand on se lance dans l'inconnu. Tu ne me parles plus de la santé de la Princesse c'est donc bon signe, ni de la paresse du sieur Gérard, encore meilleur signe. J'embrasse tous ces bons enfants ainsi que toi de tout mon cœur.

God.

Présente mes hommages et mes sentiments respectueux et affectueux ài mes tantes. Mes hommages respectueux à Mme Villatte.

Le 8 juillet – s. 128. *(Artois* 1915 - *adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

J'ai profité de ma dernière matinée paisible pour aller communier ce matin et j'ai bien prié pour vous tous mes chers dix pour que tous vous conserviez votre résignation, votre bon moral, votre inébranlable espérance dans la victoire, et que vous tous restiez toujours prêts à payer le succès de la Patrie par n'importe quel sacrifice. C'est donc demain que notre tour revient de nous retrouver en face des Boches pour six jours, puissions nous avoir l'occasion de leur faire du mal ! c'est ce que nous souhaitons tous chaque fois que nous retournons vers eux. Chaque fois que nous arrivons nous constatons qu'ils ont légèrement reculé et que nous avons avancé d'autant. Ah ! certes ! si nous ne faisons pas beaucoup de chemin , nous sommes joliment accrochés à eux : ils ne peuvent bouger sans que nous suivions immédiatement leur mouvement. Cela doit être une des raisons pour lesquelles ils hésitent à entreprendre leur mouvement de retraite. On les y forcera bien un jour ou l'autre. En tout cas vivons de cet espoir. Voilà que sans nous en douter nous arrivons aux anniversaires terribles de l'An dernier. Que cette tâche d'une année a fait peu avancer les affaires de part et d'autres ! Certes notre situation est meilleure que celle de l'adversaire, mais néanmoins que de pertes irréparables à déplorer, presque toute notre armée de 1e ligne tombée aux champs de Morhange, de Lorraine, de Charleroi et de la Marne ! et l'élite de nos officiers, comme Jean, *Jeraincore, C*issey, Belin, de Vury, de la Boisse, Avelot, de Grandmaison,..etc etc , quelle effroyable destruction pour un résultat encore bien peu tangible ! Ah ! si tous ces vaillants étaient là encore, notre tâche en serait bien facilitée, et comment paierons-nous encore la Victoire définitive : c'est le secret de la Providence.
Il vaut mieux ne pas trop longtemps s'attarder à scruter un avenir insondable, vivre dans le présent en travaillant de son mieux, et espérer.
Je quitterai ce petit cantonnement avec regret, nous étions en somme chez de braves femmes en une maison où il y a une gentille petite fille de 18 mois qui m'a pris en affection grâce à quelques tablettes de chocolat que je lui ai données, elle vient constamment me trouver comme une petite souris ; me réclame du bonbon et son plus grand bonheur et de jouer avec mes décorations. Au point de vue matériel nous étions très bien et nous avons eu bien le temps de nous refaire, ce qui s'est trouvé très bien, car les 13 jours que nous avons passés aux tranchées nous avaient réellement un peu déprimés et surtout fatigié l'estomac et l'intestin. Mais actuellement nous sommes tous bien retapés. Nous n'avons pas entendu une seule fois le canon pendant notre repos il faut dire que nous sommes à 15 kilomètres de nos tranchées de 1e ligne.

Dernièrement j'ai fait une promenade à cheval à un village des environs où il y avait un dépôt de munitions. Spectacle terrifiant qu'offre la guerre à chaque pas : quelques jours auparavant ce dépôt avait fait explosion ; sur la surface d'un hectare rien n'est resté debout, non seulement les maisons ont été réduites en cendres mais le sol a été littéralement arraché jusqu'à la roche, les arbres coupés où plus exactement réduits en miettes. L'un d'eux, gros comme le gros chêne du Tremblois, a été projeté sur le toit d'une maison qu'il a écrasé, à 200 mètres de là on peut le voir encore dans cette situation bizarre. Et miracle de la Providence peu d'accidents de personnes, 2 fantassins et 1 artilleur tués ; à la 1e détonation, car il y en a eu quatre, la population a eu le temps de s'enfuir. J'ai parlé avec quelques habitants qui avaient conservé leur calme et m'ont raconté l'accident comme ils l'auraient fait d'un fait divers sans conséquence. Cela sentait encore terriblement le roussi et mon cheval renâclait pour avancer au milieu de ces ruines presque fumantes encore.
Je puis confirmer le renseignement que René Marchand a donné à Camille : le 20e corps est au repos pour un temps encore assez long et on leur donne quelques permissions de 4 jours. René pourra peut-être bien aller embrasser sa mère. Mais il y a ce réel ennui que Laneuvelotte est dans la zone des armées, ils pourraient peut être se donner un rendez-vous en dehors de cette zone. Beaucoup de poilus discutent cette question des permissions. D'aucuns préfèrent ne pas retourner chez eux pour quelques jours car ils appréhendent une nouvelle séparation, il y a peut être du vrai dans cette opinion. Mon pauvre Hogard va bien, mais le maladroit a fait quelque cosaquerie, et vient de se faire punir de 12 jours de prison ; son capitaine à qui j'ai parlé ne m'a pas l'air très satisfait de sa manière de servir. Je crois qu'il a mal répondu à son sergent, et ensuite il a été réclamer au colonel sans autorisation, de sorte qu'il a récolté des punitions un peu de tous côtés. Je vais chercher à lui remonter le moral.
Mon bataillon ne marche pas mal, mais ils sont tous trop vieux, bien que le plus vieux soit plus jeune que moi. Ils font ponctuellement leur service, mais ça marche lentement ; moi qui étais habitué à manipuler des troupes alertes j'y trouve un grand changement, c'est tout un apprentissage à faire. Je souhaite que le haut commandement auquel je reproche toujours d'être un peu perdu dans l'abstrait et les papiers se rende compte de cette mentalité de nos vieux guerriers et ne construise pas ses plans de bataille comme s'il avait à faire à des jeunes troupes. Mon régiment tiendra très bien dans les tranchées, exécutera même brillamment une attaque méthodique, mais ce n'est pas une troupe de poursuite : une fois qu'il aura ouvert la voie il faudrait faire la place à d'autres plus frais et surtout mieux encadrés car nous souffrons cruellement de la pénurie d'officiers et il faut tout faire soi même ; songe que pour 1000 hommes j'ai 8 officiers moi compris ! C'est effrayant d'y penser quand on va sous les balles et les obus. Que le bon Dieu nous protège ! Je me recommande à tes bonnes prières et à celles des enfants et vous embrasse.

God.

J'ai un petit carnet de route terminé du 5 avril au 8 juillet je ne sais comment te le faire parvenir, car la censure pourrait bien l'arrêter.

Le 9 juillet *(Artois* 1915 - *adressée à Fléville*)

Dans quelques heures ma chère Germaine nous serons aux tranchées voilà que le bon Dieu lui même semble favoriser notre retour, car le temps qui a été assez mauvais pendant notre période de repos semble se remettre, et nous espérons n'être pas trop enfoncés dans la boue, ce qui est toujours désagréable.
Je t 'envoie la citation de notre division qui te confirme, en voyant le numéro, que je ne suis pas au 20e corps, elle est très belle et nous donne envie de recommencer. Nos pertes totales à ce moment ont été de 2500 hommes dont 500 tués et 500 blessés graves ; plusieurs des autres ont déjà rejoint. Nous avions par exemple perdu beaucoup d'officiers . Mais tout cela est de l'histoire ancienne. Il est probable qu'en ce moment les Boches veulent faire tuer leur dernière classe de recrues et c'est ce qui explique cette offensive qu'ils semblent prendre de Verdun à Lunéville, ils vont peut être commencer par avoir quelques petits succès locaux, mais ce ne sera qu'un feu de paille. Et nous les repousserons bien au delà de ce qu'ils auront gagné. Tu vois que déjà les Russes commencent à leur faire expier leur avance. Chez nous le commandement envisage la situation avec calme et sang froid. On envoie en ce moment pas mal de permissionnaires. Etant le dernier arrivé je laisse d'abord partir ceux de mes officiers qui sont ici depuis septembre et octobre et, comme un bon capitaine de vaisseau qui prend place dans la dernière chaloupe, je viendrai peut être te voir dans un mois, si l'ère des permissions reste ouverte jusque là.

Mais tu vois que le fait d'accorder des permissions indique que notre situation est solide. Les Boches veulent brusquer les choses, excellent ! excellent ! ils se trouvent mal dans leur cage.
J'ai reçu la bonne lettre de Coco toujours amusante, mais que diable va-t-elle faire du sot que Tante Jeanne *(de Lambel)* lui a donné ? Je vois que cette excellente Tante est toujours la même et qu'elle gâte cette jeunesse, c'est bien gentil à elle de rendre ainsi heureuse toute cette grande bande. Je vois que Tante Geneviève a joliment gâté notre grande fille. Ce matin j'ai été communier, il y avait une centaine de soldats à s'approcher de la Ste table, c'est ainsi chaque fois que nous partons aux tranchées et c'est bien touchant. Quand tu recevras cette lettre nous serons déjà revenus au repos ; ne te fais donc pas de bile ma pauvre vieille. Je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que nos bons enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès de mes Tantes. Je ne te dis jamais rien pour la chère Elisabeth mais c'est sous entendu. J'ai reçu les chaussures je la remercie, elles sont bien, mais pas assez solides, je ne me suis pas assez bien expliqué, c'est des chaussures de chasse qu'il m'aurait fallu pour affronter les marécages de cette région.
J'espère que Jacques *(de Boissoudy, fil d'Elisabeth)* a réussi ses examens ?

Le 10 juillet 1915. S. 128. *(Artois adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Voilà notre première nuit de tranchée passée sans incident, et si ce n'était le tir de l'artillerie qui fait du potin on aurait même assez bien dormi sur sa paille car mon bataillon est en 2e ligne. Ce matin au lever du soleil j'ai parcouru les tranchées pour répartir la tâche de travail entre les compagnies. J'aime bien ces promenades matinales qui me rappellent le temps où au Tremblois je partais pour la chasse avec mon fidèle Tremim *(le chien Trimm)*. Ici c'est la chasse aux Boches que nous faisons. C'est la guerre de siège pour le moment : nous avançons lentement mais constamment à coups de grenades et de bombes.
J'ai vu hier un lieutenant colonel qui au début de la guerre était commandant au 692, il m'a beaucoup parlé de René de Cissey, il m'a dit : il semblait beaucoup vous aimer et à la fin de juillet il était très préoccupé du sort de Mme de Miscault et de vos enfants.
Que devient cette pauvre Mathilde *(sa veuve),* où sont Jean et Pierre ? D'ici quelques jours tu auras une surprise. Brice mon adjudant de Bataillon va avoir une permission. Il ira te voir à Fléville et t'apportera mon petit carnet de campagne (très confidentiel) du 5 avril au 9 juillet. Je te préviens dans le cas où tu aurais quelque chose à me faire parvenir.
Les braves personnes chez qui je logeais m'ont fait des adieux touchants, elles pleuraient presque et même tout à fait. Il faut dire que nous avons laissé leur cuisine et leur cuisinière bien plus propres que nous les avions trouvées et que tout le temps que nous avons été là nous les avons nourries, et comment !
Elles font des vœux pour que nous revenions une prochaine fois. Je préférerais me rapprocher du Rhin.
La lettre de Pauline que j'ai reçue hier m'a fait plaisir ainsi que les 2 tiennes du 4 et du 5. Tu m'as bien amusé en me racontant tes succès très mérités auprès des bonnes gens de Fléville. Il me sera impossible de donner des renseignements à ma cousine de Gastines sur le jeune homme auquel elle s'intéresse.
Je t'ai dit que je ne suis pas au 20e corps et puis c'est si loin le 25 août ! Il faut s'en tenir aux renseignements du dépôt, il n'y a plus personne pour ainsi dire des combattants de la 1e heure.
J'ai lu à mes compagnons ton appréciation sur les dames *italiennes* cela nous a tous fait tordre. Il ne faut pas avoir l'idée de ce qu'est le champ de bataille actuel pour parler d'une trouée sur Ste Menehould, quand onze divisions ne sont pas parvenues à nous prendre un pouce de terrain, ce ne sont pas les troupes fatiguées du Konprinz qui peuvent nous menacer. Il est absolument impossible de nous percer à moins que de nous même nous rentrions chez nous.
Nous avons des réserves énormes qui n'ont jamais été engagées. Toutes ces attaques Boches actuelles n'ont d'autre but que de retarder notre offensive qu'ils redoutent. Tu peux continuer à répandre la confiance autour de toi. Au revoir ma vieille, je t'embrasse ainsi que les gosses.

God.

Mon ordonnance me dit qu'il a entendu dire qu'un fils Ducret, classe 1915, a été tué, mais il n'était pas du

régiment.

Le 11 juillet 1915. *(Artois adressée à Fléville*)

Eh bien ! Maître Gérard, allons nous cesser d'être paresseux avec nos 8 ans ? « oh oui Papa, je veux donner le bon exemple au petit là et à Quiqui ». Gérard.

Ma chère Germaine.

J'ai été très attristé par la nouvelle de la mort de ce pauvre petit René Mairre. Ce n'est pas lui que je plains car il est mort en brave ayant héroïquement servi son pays pendant 10 mois et il récolte dans l'éternité la récompense de cette fin de vie toute de sacrifice et d'abnégation. Mais quel deuil pour le malheureux Marcel et pour ses sœurs ! Enfin c'est le sort qui en attend beaucoup ! souhaitons seulement qu'ils soient prêts à paraître devant Dieu et que ceux qu'ils laissent fassent chrétiennement leur sacrifice.
Hier nous avons eu une soirée mouvementée qui s'est terminée par un petit succès de notre régiment : nous avons pris une tranchée et fait quelques prisonniers. Mon bataillon en réserve n'a pas été engagé ; nous avons eu à déplorer la mort d'un officier tué, comme René, d'une balle au front, nos pertes ont été légères.
Aujourd'hui dimanche nous venons d'avoir la messe dans la tranchée au même emplacement que le jour de la fête Dieu dont tu as la photographie. J'ai eu le bonheur d'y communier en pensant à vous tous. Cette communion fréquente me fait le plus grand bien : elle m'aide à chasser les quelques papillons noirs qui malgré tout , sans le secours d'en Haut finiraient à la longue par vous importuner.
J'ai vu hier le colonel Grange, il va prochainement partir en permission. Il m'a demandé de lui prêter ma croix de guerre car il n'a pas encore reçu la sienne. Je le ferai mais à contre cœur, car il m'est pénible de me séparer de ce glorieux souvenir, s'il m'arrivait malheur pendant cette permission tu saurais à qui la réclamer. Il n'est pas encore parti d'ailleurs. Il n'a pas une très bonne presse à la brigade. Il lui manque les sentiments religieux, et bien des choses en lui s'en ressentent. Militairement parlant il a cependant de la valeur. Mais dans le genre de guerre que nous faisons il n'entre pas beaucoup de science tactique : c'est pourquoi le regretté général de Grandmaison l'appelait guerre idiote.
Tu es bien gentille de penser à venir au devant de moi en permission. Mais comme je te l'ai écrit, quand mon tour sera venu, j'espère pouvoir aller jusqu'à Fléville, ce qui sera encore bien plus avantageux. Vivez dans cette douce espérance en demandant au bon Dieu de nous réunir encore au moins cette fois là. Je serai bien content de te faire admirer mes décorations et mon 4^{e} galon. En attendant au revoir tendresses aux gosses, hommages respectueux à mes Tantes.

God.

Ma lettre est un peu courte mais j'ai du travail.

Ce 14 juillet deux heures (*du)* matin. *(Artois 1915 adressée à Fléville*)

Le bombardement fait rage autour de moi mais je suis dans une assez bonne cave dans les décombres d'une villa à côté de mon téléphone le plus précieux des auxiliaires, et je profite de ce moment un peu moins agité pour t'écrire quelques mots en attendant anxieusement le jour. Les Boches se défendent énergiquement mais mes poilus tiennent bon bien qu'ils n'aient pas dormis depuis 3 nuits et que cette fois les pertes soient assez sensibles, ils ont même bravement avancés cette nuit ce qui explique le bombardement plus violent. Ce sont de braves gens je ne t'en dis pas plus long.
Je viens d'être assez incommodé par un dérangement d'intestins qui commençait à m'ennuyer car j'avais besoin de tous mes moyens, et il est assez désagréable d'aller là où tu sais sous les obus. Maintenant que je suis guéri, je te le raconte car je ne veux rien avoir de caché pour toi, c'est probablement l'eau ou de la viande un peu tournée qui m'a donné ce genre d'empoisonnement. C'est très étonnant qu'au milieu de tant de cadavres nous nous portions aussi bien. Je vais donc de nouveau très bien et personne même autour de moi, sauf ceux avec qui je vis constamment n'ont pu se douter de mon indisposition, mais je t'assure qu'avec cela et mes mauvaises jambes je n'étais pas à mon aise.
Ta dernière lettre où tu me parles d'Antoine m'a vivement intéressé. Tu vois que j'avais raison pour les Russes, mais ils n'ont pas notre tempérament et il est impossible de comparer ce qui se passe sur nos deux fronts.
Excuse le décousu de ma lettre je suis interrompu à chaque instant par les incidents du combat de nuit,

par des coups de téléphone, par des ordres ou des conseils à donner, enfin par toute la cuisine du combat anti barbaresque, aussi je n'ai pas l'esprit à faire des phrases et je te jette sur le papier tout ce qui me passe par la tête, pourvu que je te parle ma vieille c'est tout ce que je demande et ce que tu désires n'est-ce pas.
Je t'envoie cette lettre du bon Mr Bertrand, tu y trouveras encore une marque de l'intervention de la Providence dans tous les moindres actes de notre existence. La sympathie de mon bon cuisinier (cuisinier du duc d'Aoste s'il te plait) me va au cœur et me remonte puisqu'elle me prouve que j'ai les sympathies de mon bataillon.
As-tu lu ce beau fait d'armes de cette compagnie de chasseurs cernée par les Boches et qui réussit à se tirer en emmenant des prisonniers.
Je n'ai plus de nouvelles d'Henri depuis 15 jours, nos périodes de repos ne coïncident plus ensemble, de sorte qu'il est difficile de se retrouver, nous sommes du même corps d'armée, mais non de la même division. Je viens de voir des Boches de près des types dégoûtants et puants, qu'elle différence avec nos soldats ! ils m'inspirent plutôt la pitié.
Dis à Nanine que je la remercie bien de ses gentilles lettres, j'espère que la Princesse va mieux, ainsi que ma bonne petite Coco toujours si fidèle à me donner les notes de tous, et ma bonne Zézé qui commence elle aussi à devenir un personnage sérieux et Gérard qui vient d'avoir 8 ans ! et mon Petit là, la Ricotte et Loulou qui va avoir 3 ans.
Je te quitte car le jour se lève et j'ai beaucoup à faire. Demain je retourne au repos pour 6 jours.
Au revoir je vous embrasse tous.

God.

J'oubliais ce brave Joseph qui est auprès de vous et m'a écrit une gentille lettre, je le remercie.
Je vais m'occuper de ta délégation et de l'indemnité d'enfants dès que je serai au repos.

(Artois 15 juillet 1915 – carte de correspondance de l'armée adressée à Fléville. Section 128- 226° rég.)

Ma chère Germaine.

Nous avons eu hier une dure journée mais qui s'est bien terminée, nous allons au repos pour 6 jours, nous ne l'avons pas volé je suis sûr. Mon bataillon a fait de la bonne besogne, a été inébranlable sous un terrible bombardement. Je t'écrirai plus longuement demain. Je vais très bien et vous embrasse tous.

God.

Le 16 juillet 1915. *(Artois adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Nous venons de passer trois très dures journées mais nous rentrons au repos après avoir eu le plaisir de voir les Boches renoncer enfin à leurs tentations d'offensive contre nous. Mais nous avons subi un effroyable bombardement et cette fois-ci les pertes de mon bataillon ont été assez sensibles : j'ai perdu 2 officiers et 172 hommes dont il est vrai la moitié au moins très légèrement blessés. J'ai vu tomber à mes côtés plusieurs de mes meilleurs aides et j'ai été plusieurs fois moi même couvert d'éclats qui heureusement ne m'ont fait aucun mal, quelques bleus seulement. C'était d'ailleurs un beau spectacle et pendant ces minutes de combats on a l'esprit tellement tendu vers le but suprême que le coup vient vous frapper sans qu'on s'en doute, je t'assure que c'est beaucoup plus difficile d'être brave loin du feu que dessous. Je l'ai éprouvé d'une façon très nette quand vers cinq heures du soir, le 14, après 36 heures d'un bombardement intense, toutes communications rompues avec mes compagnies de 1e ligne, je ne pouvais plus y tenir. J'ai fait une bonne prière, un grand signe de croix et me suis lancé sous la pluie de fer abandonnant mon poste de commandement où je me sentais inutile et suis venu par ma présence à un moment critique ranimer le courage de tous. Peu après vers 8 heures le combat cessait, les Boches ayant échoué dans toutes leurs tentatives de reprendre un élément de tranchée dont 2 compagnies de mon bataillon s'étaient emparé.
Il y a des incidents bizarres dans un combat. Voici en un entre mille. Au moment où j'arrivais dans la tranchée de 1e ligne j'apprends qu'un blessé Boche est ramené par un soldat de chez nous. A ce moment trois hommes circulaient dans la tranchée, un caporal, le soldat qui portait le Boche et un de mes

téléphonistes vérifiant la ligne, j'arrivais en sens inverse à 100 mètres de là environ, un obus boche arrive en plein dans le petit groupe des trois hommes, le caporal a la tête emportée, le Boche est tué net, celui qui le porte n'a rien, protégé par son sale fardeau, le téléphoniste a la jambe brisée, et moi je n'ai rien du tout !
Je ne t'en dis pas plus long aujourd'hui ayant beaucoup de travail. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Le 17 juillet *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)
Secteur 128

Ma chère G.

Je suis bien reposé par la bonne journée de tranquillité d'hier : mon bataillon aussi se repose, et je suis plein de joie parce que j'espère tout de même pouvoir venir vous faire une petite visite au commencement d'août.
Voilà 2 jours que je n'ai pas de lettre de toi, j'espère tout de même en avoir plusieurs aujourd'hui, car je ne pense pas que la censure nous joue le mauvais tour de couper notre correspondance. Je t'avais annoncé la visite de mon adjudant, mais il n'a pas pu partir et tu ne le verras probablement que le 29 juillet.
Je perds de *Corten* qui rejoint son régiment de cavalerie, c'est un très gentil garçon, mais il ne me rendait aucun service ; j'avais cependant plaisir à parler avec lui de Zabeth. Il m'a dit hier que son Père, qui a 62 ans, vient de s'engager pour la durée de la guerre cela c'est très beau.
Mon pauvre bataillon, très éprouvé puisque nous n'étions plus que 6 officiers, moi compris, vient d'être un peu remonté, j'en ai été extrêmement satisfait, et il s'est admirablement comporté sous le feu, je te raconterai tout cela quand je viendrai.
Je m'éloigne de plus en plus d'Henri ; par contre je suis tout près de François de Metz, de Pierre de *Malglaine*, du Colonel de *Bouvier* : j'ai eu occasion d'en avoir des nouvelles, mais il m'a été impossible de les voir. D'ailleurs nous sommes ici en cantonnement d'alerte, prêts par conséquent à marcher au 1e signal, et ne pouvons nous éloigner. Le Colonel G. est avec nous, je le vois souvent ; il a été très content du travail de mon bataillon.
Cette diable de guerre durera encore longtemps, plus que jamais il faut (*s*') en remettre à la Providence et ne pas trop penser au lendemain, mais je comprends maintenant pourquoi le bon Dieu nous a tant gâtés : il nous dédommageait d'avance des sacrifices qu'il nous demanderait un jour. Il y en a encore de plus à plaindre que nous. Un de mes soldats, Père de 4 enfants, qui avait perdu sa femme il y a 15 jours, vient d'être tué, laissant ses enfants orphelins. Or donc, haut les cœurs, ma vieille ; faisons notre devoir et remettons-nous en au bon Dieu da ce qui peut nous arriver. Rien n'arrive sans sa permission
J'ai beaucoup de paperasses, rapports etc à faire, car on m'a commandé de proposer beaucoup de récompenses ; c'est avec plaisir que je le fais, mais il faut que je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants. Hommages à mes tantes.

God.

Je voudrais bien ta photographie et celle des gosses. Je ne sais plus comment vous êtes faits.
Tendresses à Elisabeth chaque fois que tu la vois.

---

18 juillet *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Encore pas de lettre de toi hier, cela commence à m'ennuyer, mais cependant en me raisonnant-je ne vois pas d'autre explication que des retards dus à l'autorité militaire en raison des opérations assez actives qui se déroulent dans notre région, aussi j'espère en recevoir plusieurs à la fois. Je te disais hier que de Casten retourne dans un régiment de cavalerie, j'apprends aujourd'hui, gâterie de la Providence, qu'il est remplacé par un lieutenant de Metz-Noblat qui pourrait bien être je crois le mari de Thérèse de

Bizemont, quelle nouvelle gâterie de la Providence ! C'est beaucoup d'être bien entouré dans les terribles moments que l'on passe sous le feu. Depuis que nous avons été relevés, tout est calme dans notre secteur : le colonel G. nous disait ce matin que c'est grâce à nous qui en avons imposé aux Boches ; il parait qu'ils n'osent plus maintenant lever le nez.
Nous avons eu une jolie petite fête militaire ce matin à mon bataillon : le colonel a remis 6 croix de guerre à des officiers et soldats, nous avons donc eu une petite revue. Le colonel G. y a assisté et adressé de chaleureuses félicitations à tous.
Je suis reposé de mes six jours sans sommeil ; ma jambe est bien encore raide mais j'y suis habitué cela ne m'empêche pas de circuler dans les tranchées avec une canne et c'est le principal.
Je compte aller en permission pour 8 jours dans les premiers jours de septembre, car il faut que j'attende que le commandant du 6e bataillon qui est plus ancien que moi et le lieutenant colonel soient revenus.
Priez tous de tout votre cœur pour que le bon Dieu me conserve en vie jusque là, ce serait un si grand bonheur pour moi de vous revoir avant d'entamer une nouvelle campagne, mais c'est peut être un désir un peu trop humain, et ayons soin d'ajouter à la fin de notre prière « que votre volonté se fasse et non la mienne ». Je me suis confessé ce matin et j'ai communié, aussi je repuise un nouveau regain d'énergie pour les quelques journées pénibles qui nous attendent avant la période de repos qui commence le 29 juillet.
Je vais faire le nécessaire pour ta délégation et pour l'indemnité d'enfants, cela ne m'est pas très facile parce que mon bataillon n'est pas avec l'état major du régiment, mais je crois avoir le temps d'aller trouver l'officier payeur cet après midi.
Ne m'oublie auprès de personne autour de toi, de ma tante en particulier. Voilà que la grosse Loulette a 3 ans, il doit en être bien fier. Ah ! que je m'ennuie après eux. J'aime mieux ne pas y penser.
Au revoir je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les neuf, Mr Joseph est là.

God.

Le 19 juillet *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

J'ai donc comme adjoint le lieutenant Henri de Metz-Noblat du 5e hussards, ce n'est pas comme je le croyais Pierre, mais un fils de Mr Antoine, il était lieutenant au 279, il me fait une excellente impression et je suis enchanté de pouvoir parler avec lui de toutes nos connaissances de Lorraine.
Il m'a appris en arrivant qu'Henri de Bizemont venait d'être nommé chef de bataillon à titre temporaire, il sera très à sa place à la tête d'un bataillon, et son bataillon aura du cœur. François de Metz est venu me voir hier soir mais juste à ce moment arrivait le général de Division qui m'a retenu jusqu'au dîner et François a du repartir sans que je l'ai vu. Je l'invite à déjeuner aujourd'hui avec Pierre de Malglaive qui est aspirant dans sa batterie. Je regrette qu'Henri soit trop loin de nous pour lui faire signe. Mais tu vois que la Providence est bonne ! c'est une fameuse récréation de se retrouver en sortant de la fournaise avec des gens aussi aimables, avec qui l'on peut parler de gens et choses connues.
Le général a été très satisfait de mon bataillon, il y aura beaucoup de récompenses : j'ai proposé une 20taines de noms.
Je pense que mon adjudant viendra te voir le 31 juillet, au retour des tranchées, il te donnera donc des détails inédits sur l'existence mouvementée que nous menons depuis le 1e juin. Quant à moi, comme je te l'ai dit, je t'arriverai dans les 1e jours de septembre. A ce moment là il se sera peut être passé du nouveau.
On commence à dire que sans certains corps du midi, nos succès par ici auraient été plus complets et auraient déterminé la retraite des Boches. Ce que j'en veux à ces sales gens ! et en effet tous mes camarades m'ont dit que dans ces journées de *mai* on avait l'impression d'un succès complet ; les Boches avaient déjà enlevé une partie de leur artillerie, quand ils ont vu qu'on ne les suivait pas, et si on ne les a pas suivi (? ?) enfin parlons d'autre chose, c'est trop enrageant ! La victoire est néanmoins certaine, j'en ai de plus en plus la conviction depuis que je me trouve très près de nos *puants* voisins, nous avons l'impression très nette que nous les dominons de toutes manières. Après chaque tentative de leur part on sent qu'ils s'épuisent, on ramasse des prisonniers, on les arrête dès qu'ils montrent le nez hors de leur tranchée et de jour en jour nous sentons que le tir de leur artillerie, toujours très violent porte de moins en moins loin ; ils doivent reculer leurs pièces progressivement.
Je suis content de voir, que tu restes ferme dans ta confiance, il ne faut pas écouter les pessimistes, s'ils sont réellement inquiets ils n'ont pour se rassurer qu'à prendre un fusil et à venir dans la tranchée, alors

s'ils voient que les affaires tournent mal, ils auront toujours la ressource de se faire casser la figure, ce qui ne serait pas une perte. Nos bons vieux poilus qui tiennent depuis 12 mois ne sont pas pessimiste, plus les Boches tardent à partir : plus ils ont envie de taper dessus.
J'espère que tu as fini par trouver la petite maison de tes rêves, je te le souhaite : mais tant que Tante Geneviève et Tante Jeanne sont à Fléville je vous y trouve très bien. Il me semble que vers le mois d'octobre on pourra peut être songer à se réinstaller au Tremblois. En attendant je serais bien content que tu sois installé suivant tes désirs. J'espère que votre expédition sur les champs de bataille a pu s'effectuer et que vous avez été favorisés par le beau temps, je serai content d'en recevoir le récit.
Adieu ma vieille, je vais assister à un service pour les militaires de mon bataillon morts au champ d'honneur dans les derniers combats. Je t 'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

---

20 juillet *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Voilà de nouveau que nous repartons aux tranchées mais je crois que nous y aurons la vie moins dure que la dernière fois car nous avons maté les Boches pour quelque temps dans notre secteur. Je me prépare à ces journées de combat en ayant été communier ce matin. Je suis très reposé et j'ai retrouvé toute ma vigueur ayant pu réparer les nuits de sommeil qui me manquaient. Je suis enchanté d'avoir Henri de Metz comme adjoint, nous parlons de la Lorraine tant et plus, il est là près de moi et me prie de te présenter ses hommages respectueux ainsi qu'à ses tantes, il me charge d'ajouter qu'il est enchanté de se trouver sous mes ordres.
Je repars donc dans de bonnes conditions, mon bataillon est reposé et reformé, j'ai touché quelques nouveaux officiers. Figure-toi que le fils Blaise, qui avait rejoint le 12 au soir a été blessé la nuit même mais légèrement je crois. Mes hommes sont toujours pleins d'ardeurs et nous sommes sûrs d'avoir la peau du Boche. Il y en a quelques uns en permission à Nancy, tu en rencontreras put être (226).
Nous avons eu hier un office pour les morts de mon bataillon dans les derniers combats (31), l'aumônier a prononcé un émotionnant discours et en même temps très réconfortant, rien n'est meilleur pour remonter le moral des gens. J'ai été voir à l'ambulance le pauvre adjudant des grenadiers blessé à côté de moi en faisant la reconnaissance d'un point d'attaque, il a un éclat de bombe dans la poitrine : je ne l'ai pas trouvé bien, je crains qu'il ne puisse résister, on n'ose pas le transporter car il n'est pas assez résistant. Ils ne seraient pas mal à l'ambulance mais les mouches y sont une véritable calamité. Ici aussi d'ailleurs au cantonnement, et partout dans les tranchées c'est une véritable calamité. D'ailleurs dans nos tranchées ; ce qui est encore plus gênant que les mouches, c'est l'odeur ; nous étions l'autre jour au milieu de 150 à 200 cadavres boches qui sentent encore plus mauvais que les autres, je ne sais comment on peut supporter cela. L'homme a réellement un fond de résistance extraordinaire aussi bien physique que moralement. C'est extraordinaire ce que nous avons peu de malade, nous le devons je suppose au dévouement du service de santé qui n'épargne pas sa peine, et peut être aussi à la tension nerveuse qui fait que le moral surmonte le physique. Cependant j'ai appris que mon pauvre Briche a la Typhoïde, je ne sais où il est, je n'en ai pas eu de nouvelles depuis le 25 juin. J'espère que sa pauvre mère en a des nouvelles.
J'ai de bonnes nouvelles du 416^{e} on m'écrit encore de temps en temps, et Monly m'a envoyé dernièrement leur journal de tranchée dans lequel j'ai retrouvé des noms de la 5^{e} compagnie.
Hier j'ai eu François de Metz à déjeuner il n'avait pu amener Pierre de Malglaive, mais je pense que je pourrai le voir une autre fois. François de Metz allait bien et ne se ressent plus de ses blessures.
Mme Grange habite je crois 21 rue du Joli cœur, le colonel Grange va partir en permission le 28 juillet, si tu allais voir Mme Grange à cette époque là, tu aurais de mes nouvelles par lui ; la croix de guerre qu'il portera sera la mienne car, n'ayant pas encore reçu celle à laquelle il a droit, il m'a demandé de lui prêter la mienne ; il est bon que tu saches où elle est.
Ta lettre d'hier m'a ennuyé et je voudrais tous ces pessimistes au diable ! il ne faut pas te tourmenter ainsi le cerveau, ma chérie, reste donc bien calme en te disant qu'il n'arrivera jamais que ce que le bon Dieu permettra. Ne pensons pas trop au voisin en dehors de notre petite sphère d'influence ; faisons, en ce qui nous concerne, tout notre devoir et faisons le faire à ceux qui dépendent de nous, et prions le bon Dieu de nous aider, de veiller sur nous, de bénir nos efforts, mais ne nous tracassons pas à savoir de quoi demain sera fait. Confiance, résignation, espérance voilà des mots d'ordre que nous donne Joffre, à

côté d'autres plus éclatants, tels : *Carency (?)*, courage, audace, il y a tout un programme là dedans. Dis bien autour de toi que notre moral sur le front est très bon et que nous sommes résolus à poursuivre la lutte jusqu'au bout très longtemps encore. Le Boche d'affaiblit, se démoralise, il n'ira certainement plus bien loin, je peux me tromper, mais je serais fort étonné que les Boches puissent encore lutter tout l'hiver, il ne faut pas s'étonner de ces attaques qu'ils mènent sur tout le front, nous les repoussons très facilement. Nous cherchons à gagner du temps et y arrivons. Allons bon courage ma vieille dans tes papillons noirs. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Je reçois à l'instant ta lettre. Songes un peu si c'était le 226e qui fût venu à Fléville ! cela arrivera peut être un jour.

Ce 21 juillet. Sect. 128 *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Tout à l'heure, départ pour les tranchées, retour le 26, et nous ne bougerons plus pendant 24 jours, puis 6 jours de tranchées et je pourrai venir en permission, c'est à dire que si le bon Dieu veut, dans 38 jours je serai pour 8 jours au milieu de vous. 38 jours c'est vite passé, mais en 38 jours il peut se passer bien des choses ; enfin c'est beaucoup déjà de pouvoir dire : dans 38 jours nous nous reverrons peut-être. Le bon Dieu ne nous refusera pas cette petite joie avant que nous ayons à affronter une nouvelle séparation. Ce sera mes vacances, et je profiterai bien de vous tous et des enfants qui seront tous en vacances. Pendant la période de repos que nous allons bientôt inaugurer et qui semble indiquer que l'on veut laisser les Boches cuire dans leur sale jus, je me propose de pousser très activement l'entraînement de mon bataillon pour en faire un bon instrument de poursuite. Il est déjà très tenace dans la défensive, c'est déjà bien, mais je veux mieux encore et j'y arriverai. De Metz m'y aidera. Pour les affaires de la dernière relève je crois qu'il y aura pas mal de récompenses, car on a été très content que nous ayons pu non seulement tenir nos positions malgré les obus asphyxiants mais encore gagner une certaine longueur de tranchées sous un bombardement effroyable que les communiqués ont relaté. Seulement on a trouvé que les pertes étaient élevées ; à cela je n'y pouvais rien, car les grosses marmites boches démolissaient tous les abris, obstruaient tous les boyaux de communication, pendant trois jours il a fallu combattre à 25 mètres des boches avec les grenades et travailler jour et nuit. Mon bataillon a rempli et placé plus de 10000 sacs à terre, refait 10 fois certaines barricades, etc...certaines fractions sont restées 36 heures sans manger car les cuisiniers, qui sont extraordinairement courageux, n'ont pas manqué d'apporter les gamelles, mais beaucoup furent renversées par les obus. On ne peut se faire une idée de ce que nous avons enduré ! Je te le disais, notre attitude en a imposé aux Boches, et les gens qui nous ont succédé ont été très tranquilles et ont subi peu de pertes. De sorte qu'ils ont pu travailler et que nous allons trouver tout à l'heure une situation très améliorée.
J'ai communié ce matin car j'ai pensé ne pas pouvoir le faire avant mon retour, cela me fait le plus grand bien et me rend ma belle sérénité ; ce calme qui m'étonne est une grâce du bon Dieu que je dois probablement à tes prières et dont je lui suis bien reconnaissant.
Continuez à prier pour moi, je vous embrasse tous.

God.

Continue à gâter nos bons soldats, c'est très bien mon Coco de leur donner des cigarettes.

(*carte de correspondance des armées envoyée à Fléville – Artois – 26/07/1915 - 226° régiment – Secteur 128*)

Ma chère Germaine. Voilà 24 heures écoulées aux tranchées. Le Boche a été sage comme une image ; ce n'est pas comparable avec la dernière fois. Je ne t'écris qu'un mot car j'ai peu de choses à te raconter, c'est seulement un petit bulletin pour te rassurer. Mon adjudant ira te voir le lundi 2 août à 11 heures avec sa femme et sa fillette. J'espère que vous lui ferez fête, il le mérite car il m'est bien dévoué et son aide m'a été précieuse dans certains moments critiques aussi l'ai-je fait nommer adjudant chef. Je suis bien heureux aussi d'avoir de Metz comme officier adjoint. C'est décidément, sauf contre ordre de la

Providence, le 26 ou 27 août que je viendrai en permission. Tout ce que tu m'as raconté dans ta dernière lettre m'a vivement intéressé, peut être suivrons nous l'exemple de ceux dont tu me parles, nous voudrions tous nous rapprocher. J'ai de bonnes nouvelles d'Aubry *(les Costart)*, d'Evian, sais-tu quelque chose de Raoul ? Je te quitte pour piloter des officiers anglais.

A bientôt.

God.

Le 27 juillet *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Nous voilà rentrés au repos dans le petit village Artésien où je me trouvais il y a trois semaines chez les 2 bonnes femmes qui n'avaient pas voulu nous recevoir et qui avaient pleuré quand nous les avions quittées. Elles nous ont reçus cette fois avec des figures épanouies et la petite Marie Thérèse qui se rappelle les bonbons que nous lui donnions n'est pas la moins réjouie des trois. Nous sommes arrivés à deux heures du matin et je n'ai fait q'un somme jusqu'à 9 h ! cela ne m'était jamais arrivé, il faut dire que j'avais été trois jours sans dormir. Mon adjudant m'a quitté hier ; à l'heure où tu recevras cette lettre tu seras bien près de le voir arriver, il te remettra une bague de tranchée, j'aurai voulu en envoyer à toutes les petites mais elles ne sont pas terminées, je les remettrai à un autre permissionnaire si l'occasion s'en présente *(ces bagues sont faites avec des douilles de cartouches)*.
Notre dernier séjour aux tranchées a été beaucoup plus calme, mais comme nous nous trouvons très près des Boches (25 mètres environ) nous avons encore subi quelques pertes, 40 hommes dont 6 tués. Nous avons fait beaucoup plus de mal aux Boches.
J'ai compté 7 cadavres restés sur leur tranchée à la suite d'une tentative d'attaque de nuit immédiatement arrêtée et probablement que beaucoup sont touchés dans la tranchée car à chaque lancement de grenades on entendait des cris de douleur. Un matin j'ai fait tirer au canon à 700 mètres sur des travailleurs Boches qu'on voyait dans une tranchée, le travail a cessé, je suppose, faute d'ouvriers car les obus à cette distance avaient frappé juste au point voulu et avaient dû produire de grands ravages ; d'ailleurs dans notre secteur nous avons nettement la supériorité, notre artillerie est absolument maîtresse de la situation, nos batteries se rapprochent tous les jours un peu plus de la ligne Boche, leurs canons répondent de moins en moins. Nos avions circulent comme chez eux et ce n'est que de loin en loin que l'on aperçoit un taube *(avion allemand)*. Jamais autant que cette dernière fois je n'avais senti notre supériorité s'affirmer, je ne serais pas étonné que d'ici peu nous ne marquions une sérieuse avance en face de nous. Le moral de nos poilus est épatant, et je vais profiter de notre période de repos pour le remonter encore. Dans les tranchées j'ai beaucoup circulé en toute première ligne et je sais que cela produit une excellente impression sur les hommes. Si, avec raison du reste, puisque le temps travaille pour nous, le commandement dont on a grand tort de médire, ne cherchait pas à épargner les vies de nos soldats, nous avancerions beaucoup plus vite, mais rien ne sert de courir plus nous gagnons du temps plus le boche devient malade, le malade avance peu à peu vers la mort, et quand il n'en pourra plus, on profitera de l'occasion pour l'enterrer, quelle noce ma vieille le jour de ses funérailles !
On n'a pas idées des pertes subies par les Boches dans notre région ; dans tous les coins on découvre des cadavres, des armes, j'ai encore déterré avant hier une <u>mitrailleuse russe</u> dont nous nous sommes servi immédiatement contre les Boches, tout cela est fort intéressant, et nous passons de bons moments, évidemment cela n'empêche pas le danger mais on y pense guère et nous savons que le bon Dieu veille sur nous. Aussi j'espère bien t'arriver le 27 août, car nous n'avons que 6 jours de tranchées d'ici cette date : j'espère bien m'en tirer aussi bien que ces dernières fois.
Tu ne peux t'imaginer l'aspect du champ de bataille , en plein été ; on se croirait en hiver. Le sol est bouleversé et l'on ne voit que de la terre nue sans verdure, les arbres sont dépouillés de leur feuillage, les maisons sont pour la plupart rasées au ras du sol et il n'en existe plus que les caves, ce qui n'empêche que sur ces ruines de temps en temps, même dans la nuit s'élève et chante l'alouette gauloise, chant d'espérance et de confiance, hommage au Dieu des armées, murmure harmonieux qui répand la paix sur les champs où reposent nos héros.
Je suis très bien partagé d'avoir de Metz comme officier adjoint : c'est une gracieuseté dont je suis redevable au colonel Gr. Je lui en suis très reconnaissant, car indépendamment du plaisir que j'ai d'être avec quelqu'un de bien pensant, d'intelligent, et de connaissance, il me rend de réels services par son activité. Depuis que je l'ai ma tâche est très simplifiée. Le Casten était un fort gentil garçon mais si jeunet

et si peu débrouillard qu'il m'était complètement inutile, au contraire j'avais le souci de m'occuper de lui. Il est maintenant en Alsace dans son régiment de cuirassiers.
Voilà une bonne causerie, cela suffit pour aujourd'hui n'est ce pas ; quand on rentre au repos cela parait bizarre mais on a énormément de travail, dans notre belle armée le papier ne perd jamais ses droits. A bientôt donc, je t'embrasse ainsi que les enfants., hommages et sentiments affectueux à mes tantes.

God.

Si tu n'avais pas trouvé à te loger, de Metz me parlait de l'habitation de Melle de Metz à St Max qui aurait peut être pu être mise à ta disposition.

Ce 28 juillet *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère vieille.

Voilà d'abord l'autorisation qui permettra à Joseph de retirer son argent, ensuite je t'annonce que j'ai fait le nécessaire pour l'indemnité d'enfants, il y a eu retard à cause de mon changement de corps, je pense que tu recevras le mandat dans une quinzaine de jours, la délégation est modifiée et portée à 300 frs. De mon côté je pense t'envoyer de 3 à 400 frs, cela fera donc je pense que ma solde te suffira à peu près pour le ménage, tu pourras un de ces jours passer à la Nancéienne pour savoir ce que tu as de coupons à toucher. Si tu vois que tu as une réserve suffisante tu feras une bonne opération et en même temps un acte patriotique en achetant des bons du trésor.
Rien de nouveau à te dire puisque nous sommes au repos, repos physique surtout car il y a beaucoup de paperasse. Le colonel G. étant parti en permission, mon colonel commande la brigade et je commande le régiment, s'il y avait alerte je le commanderais au feu. J'aime autant être occupé comme cela je n'ai pas le temps de m'ennuyer après vous.
Je vais tâcher de voir Bizemont, t'ai je dit qu'il est chef de bataillon à titre temporaire ? en voilà un à qui la guerre aura été profitable, c'est un officier remarquable au feu, m'a-t-on dit. Il m'est plus difficile maintenant de voir René de Malglaive car nous sommes trop éloignés de sa batterie qui est celle de François de Metz.
C'est curieux de voir rassemblés en un si petit coin tant de personnages de connaissance.
Comme je suis entrain de t'écrire on me remet l'autorisation pour toucher l'indemnité de famille : tu n'auras qu'à la présenter au sous intendant de Nancy que tu connais déjà. Ma pauvre vieille que de démarches pour toucher ces malheureux ducatons ! Que c'est pénible de gagner sa malheureuse existence ! Il en est encore de plus malheureux que nous. Je commence à me réjouir terriblement de ma visite probable à Nancy, le 27 août, ce n'est plus très loin cela, et tu vas voir comme cela passe vite. Je serai content de me faire photographier avec vous tous ce sera un bon souvenir de guerre. Prions bien le bon Dieu pour qu'au milieu des dangers qui nous environnent il daigne nous accorder la joie de quelques jours de réunion. Après nous verrons ; à Dieu va ! On fait son devoir en pensant : advienne que pourra.
La guerre à mon avis durera encore longtemps, mais j'ai eu nettement l'impression cette fois-ci que le Boche avait fléchi en face de nous, pour quelle raison ? je n'en sais rien. C'est-il renforcé ailleurs ? mystère pour moi, mais c'est déjà quelque chose qu'il soit obligé d'accuser sa faiblesse quelque part. Il est notablement inférieur comme aviation, et il me semble assez inférieur comme artillerie. Comme infanterie n'en parlons pas, puisque tu as vu qu'avec 2 bataillons nous en avons battu 4 à plates coutures.
A l'instant de Metz rentre ; je l'avais envoyé voir Bizemont, ce dernier ne peut venir pour le moment : il retourne aux tranchées demain, il était alité en proie à une légère bronchite, mais rien de grave, je crois. Il viendra déjeuner à ma popote le 4 août à mon retour des tranchées.
J'espère que les enfants vont tous très bien et qu'ils sont toujours sous le charme de nos héroïques soldats. J'ai *(mot illisible)* dans mon bataillon un assez joli assortiment de braves. La dernière fois il y a trois blessés qui ont continué à combattre pendant deux jours avant de se faire panser. Un autre à peine pansé est retourné, depuis le poste de secours, au feu malgré le médecin qui lui avait dit de rester couché ,..etc. Ce n'est pas chez les Boches qu'on trouverait de tels exemples.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès de mes tantes.

(Artois, carte de correspondance des armées, compostées le 28/07/1915 secteur 128 –126° rég. - adressée à Fléville)

Ma chère Germaine. Demain je t'écrirai sur une feuille, aujourd'hui je n'ai pas beaucoup de temps car c'est jour de relève. A l'heure où tu recevras ce petit mot, tu seras bien près de recevoir la visite de mon adjudant, c'est avec plaisir que je verrai revenir quelqu'un qui vous aura vus tous les 10. Nous avons été beaucoup plus tranquille cette semaine qu'il y a huit jours. De Metz est toujours à mes côtés et sa présence m'est précieuse à tout points de vue. J'espère voir Bizemont *(Henri le futur général)* ces jours-ci et le féliciterai de son 4e galon. Ce sera un bataillon bien commandé.
A bientôt tendresses à tous.

God.

Le 1 août 1915. *(Artois - adressée à Fléville*)

Ma chère G. Nous voilà arrivé au 365e jour de guerre, qui eût pu supposer que cela serait si long, et combien nous devons être reconnaissant au bon Dieu d'avoir permis que notre cher Pays sorte plutôt grandi de l'épreuve et prêt à recueillir maintenant les fruits d'une victoire certaine. A notre point de vue plus particulier combien nous devons aussi remercier le bon Dieu de m'avoir préservé miraculeusement. Quand même mon jour serait marqué avant la fin de la guerre c'est déjà une grâce que tous n'ont pas eu d'avoir pu continuer à correspondre avec toi et d'avoir assisté au relèvement lent mais continu de notre armée. Chaque jour que nous gagnons fortifie notre position, les forces françaises et anglaises augmentent dans de grandes proportions, l'Italie commence à gêner fortement l'Autriche et les Allemands attirés comme Gustave Adolphe et Napoléon vers l'immensité Russe n'en reviendront que diminués, épuisés et incapables de tout effort nouveau sur un nouveau front.
Petit à petit l'expérience a fixé notre tactique et cela aura été la gloire de Joffre d'y avoir plié notre caractère inquiet et ardent. Nous venons d'avoir un bien bel office : messe en plein air avec un merveilleux sermon du bon Père Favoreau (Dominicain) je t'aurais voulu à côté de moi. Le colonel était absent c'est moi qui avait tous les honneurs : le sermon lui même a commencé par ces mots : « Mon commandant, mes chers amis.. » Tout à l'heure je vais avoir à déjeuner le jeune Dupont de Romémont qui est caporal fourrier à la 24e, si tu vois Mme Eugène *(Dupont de Romémont)* tu pourras lui en donner de bonnes nouvelles. Mon rhume suit son cours ; je suis très abruti mais je me soigne. Je me lève tard, je prends des grogs et de l'iode, j'espère que dans 5 ou 6 jours cela sera passé. J'aime mieux que ce soit maintenant qu'aux tranchées car cela m'aurait tout de même un peu embrouillé les idées. Je suis content d'avoir des nouvelles de la visite de mon adjudant, tu auras eu plaisir de voir quelqu'un qui a vécu très près de moi depuis 2 mois que je suis ici. C'est étonnant que le temps passe vite. Voilà déjà les jours qui raccourcissent et je pense à toi souvent en songeant combien tu te désoles quand tu vois les moissons jaunissantes annoncer le retour de l'automne, mais l'automne cette année nous apportera peut être la Victoire et la Paix, prions pour cela de tout notre cœur.
Rien à t'apprendre. Je vais écrire au pauvre Mr Bertinel dont le plus jeune fils André vient d'être tué : c'était le beau frère de Bonabelle : je l'avais vu quelquefois à Pont à Mousson, quand comme St Cyrien il était soldat au 26e, il était de la promotion de René Maure.
Au revoir. Hommages à mes tantes, tendresses aux enfants. Je t 'embrasse de tout cœur.

God.

Prie bien pour que je te vois dans 25 jours.
Je t'ai envoyé hier 500 frs, accuse moi réception s. T . P.
Je t'ai répondu pour l'endroit où passer ma permission. Essey serait préférable à cause des courses que j'ai à faire à Nancy, cela ne m'empêchera pas d'aller passer une après midi à Fléville pour voir mes tantes que je tiens beaucoup à voir et à remercier de toutes leurs bontés pour moi pour moi, puis les braves gens de Fléville auxquels je pourrai *(donner)* des nouvelles de quelques uns des leurs.

Ce 3 août s. 128. *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Bien que dans notre vie de cantonnement je n'ai pas grande nouvelle à t'annoncer, je ne veux pourtant pas manquer à venir causer avec toi. Je pense que les enfants ne sont pas jaloux de ce que je ne réponde pas à leurs gentilles lettres : celles que je t'adresse sont pour toute la famille, et cela n'empêche pas que je leur suis très reconnaissant des très gentilles missives qu'ils m'envoient tous ; elles sont toujours très intéressantes et chacune a son cachet particulier, aussi, bien que je ne leur réponde pas souvent, je compte bien qu'ils continuent à me distraire par leur style qui est certainement en progrès surtout pour les trois grands. A mon avis c'est Pauline qui aurait le 1e prix (l'orthographe mise à part) car bien qu'elle se soit améliorée sur ce point il y a cependant encore bien des fautes qui échappent à sa plume. Il faudrait qu'elle lise beaucoup mais avec attention très lentement, des morceaux de bonne littérature, autant que ses nombreuses occupations le lui permettent. La lettre de Joseph n'est pas mal non plus, il y a de très bonnes idées, je lui reprocherais peut être de manquer parfois un peu de naturel : de chercher un peu trop l'effet. La Princesse a un style concis et précis qui me plait. J'aime aussi l'exactitude de Coco dans ses comptes rendus de classe qui vont me manquer pendant les vacances. La bonne Zézé commence aussi à avoir des idées personnelles. Gérard commence aussi à faire des phases qui tiennent debout, et même le Petit là dont je n'ai pas parlé depuis longtemps m'a écrit une fois une bien bonne lettre que j'ai très bien comprise, quoi qu'ait pu en penser sa sœur aînée et marraine. Je ne parle pas au point de vue épistolaire de la Ricotte jolie et de la Loulette ils m'enverraient je pense plutôt des pâtés.
Je me réjouis d'avoir ton impression sur la visite de mon adjudant, je ne sais s'il t'aura décrit nos terrains de lutte, si oui cela l'aura bien vivement intéressé.
Dans 15 jours nous retournerons autour du Boche. Tu vas certainement te moquer de moi, ma vieille, si je te dis que quand il y a huit jours que je suis au repos, je m'ennuie de nouveau après la tranchée. C'est que quand on lutte ; bien qu'on ne dorme pas, le temps semble moins long et l'on supporte mieux de sentir l'Allemand chez soi quand on lui porte de mauvais coups. J'ai reçu une bonne lettre d'Elisabeth me copiant certains passages des lettres d'Antoine. Ces lettres sont très réconfortantes et montrent que le moral des Boches est tout aussi mauvais en Alsace que chez nous. Quelle race vile et repoussante ! comment fera-t-on après la paix pour se retrouver face à face avec eux !
Au revoir ma vieille je te quitte sur cette bonne parole en t'embrassant ainsi que les enfants.
Mon rhume va mieux mais il me gène encore passablement.

God.

---

4 août s. *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Je n'ai pas reçu de lettre de toi hier, il est vrai qu'avant hier j'avais reçu un abondant courrier contenant 3 lettres qui comme je te le disais m'ont bien vivement intéressé.
A l'heure qu'il est tu as eu des nouvelles de vive voix par mon adjudant, j'espère que tu auras été bien mise au courant de notre genre de vie et rassurée sur notre compte. J'ai reçu hier une lettre de Ravinel qui me donne de vos nouvelles à tous et semble enchanté de son sort.
J'avais été avec de Metz me promener jusqu'au cantonnement d'Henri de Bizemont qui rentrait des tranchées pour le féliciter de son 4e galon. Nous l'avons trouvé toujours le même, plein d'entrain, il venait de se distinguer encore une fois et est proposé pour une nouvelle citation, mais son bataillon a été bien abîmé aussi le 14 juillet, il était ce jour là tout près du mien.
Ce brave Henry nous a accompagnés à cheval jusqu'ici. Tout à l'heure il va revenir déjeuner avec nous. J'ai invité aussi le jeune Dupont de Romémont, tu vois que nous allons former un bon petit cercle de Lorrains. Il y a encore Pierre de Malglaive que j'aimerais bien voir mais pour le moment nous sommes un peu loin de lui, j'attends pour l'inviter que nous nous rapprochions un peu du front. Nous ne savons toujours pas si nous allons rester ici où nous rapprocher de vous, il faut s'en remettre à la Providence. Je suis rudement content de n'avoir pas encore pris ma permission et de l'avoir devant les yeux plutôt que derrière le dos, dans 3 semaine ce sera le jour de mon arrivée, tu vas voir que cela passera très vite, alors une fois que je serai près de toi si on pouvait un peu arrêter le soleil, cela serait tout à fait épatant ; mais non ! je suis sûr que tant que les Boches seront chez nous, nous ne jouirons complètement de rien, et que tu seras la première à me presser de repartir bien vite pour continuer notre belle besogne.
Je suis toujours assez mal en point avec ma grippe, je la traite par l'iode mais rien y fait, je suis très mal entrain ce qui m 'assomme car je ne puis m'occuper de mon bataillon autant que je le voudrais.
Peut être me faudra-t-il ma permission pour achever de me guérir. Cette indisposition idiote m'empêche

de me lever de bonne heure, d'aller à la messe du matin, de réunir mes officiers car j'ai une extinction de voix, et de me reposer, car je tousse toute la nuit au lieu de dormir : c'est absurde enfin c'est encore voulu par le bon Dieu, il faut donc se résigner et se soigner sagement, s'exaspérer ne sert à rien : il faut dire que nous avons un sal temps humide et froid qui n'est pas fameux pour ce genre de malaise. J'espère que vous tous vous allez bien, je vous embrasse de tout cœur.

God.

Hommages respectueux et affectueux à mes tantes. Les permissionnaires qui rentrent ont un moral excellent.

---

6 août *(Artois 1915 - adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Je confie cette lettre à un bien gentil petit soldat de Lupcourt qui est un de mes agents de liaison et qui a remplacé Briche comme ordonnance pendant quelque temps, comme cela ma lettre t'arrivera très vite. Pas besoin d'insister pour que tu reçoives bien ce gentil petit garçon qui est en même temps un brave soldat qui a fait toute la campagne. Je suppose que tu es documentée par Brice sur les endroits où nous nous trouvons. Tu connais je suppose tous les secrets de Carency, du bois 125, d'Ablain St Nazaire, du chemin creux d'Angres à Souchez, du château de Carleul, c'est en ces endroits dont parlent souvent les communiqués que nous recevons les Boches et leur renvoyons force pétards, grenades, bombes, sales inventions de toutes espèces, marmites de tout calibre et de toute composition. C'est là que nous passons jours et nuits, tout près de leurs cadavres que nous sommes finalement obligés d'enterrer, eux ne se donnent pas cette peine.
Notre offensive dans ce coin est arrêtée après deux mois de durée, on a fini par trouver que cela coûtait trop cher et en effet depuis que je le commande, mon bataillon a perdu environ 400 hommes dont une cinquantaine de tués, dans le nombre une bonne quantité de blessés légers, car les bombes et grenades ou bien vous écrabouillent ou bien ne vous font que de fortes égratignures. J'ai vu un malheureux qui avait eu les 2 fesses emportées jusqu'aux os, il est mort au bout de 4 heures d'horribles souffrances ; j'ai vu un sergent dont on n'a retrouvé qu'une main et un peu de drap de capote, ces visions sont réellement peu réconfortantes ; mais on se fait une mentalité spéciale, celle du rocher, on croise ces victimes dans les boyaux, si elles ont perdu connaissance on se contente de faire pour elles une courte prière et l'on continue son chemin en pensant à autre chose. Il faut cela, autrement les émotions seraient tellement répétées que le système nerveux n'y pourrait résister. L'impression la plus désagréable est celle produite par un bombardement de gros calibres un peu intense ; il n'y a pas d'autre moyen pour y tenir que de faire un bon acte de contrition et de se dire alors tranquillement : »tant ois si j'y reste, que le bon Dieu me reçoive en son saint paradis » autrement on n'aurait jamais le courage de faire un pas hors de son abri où pourtant on n'est pas mieux qu'ailleurs, il n'y a qu'à prier le bon Dieu que cela ne nous tombe pas dessus.
Du reste il nous exauce car ça tombe beaucoup plus souvent à côté et heureusement ! Que te dire encore tant que la censure n'ouvre pas mes lettres : que les anglais se rapprochent toujours un peu plus de nous, je voudrais bien qu'ils finissent par prendre notre place et qu'ils viennent enfin nous permettre de nous rapprocher aussi de la Lorraine. Certes mon corps *(mot illisible)* le 33e en effet compte de très bons éléments, mais notre régiment, qui a été très brillant, est bien épuisé par les dernières luttes. Le sang nouveau qui lui a été insufflé par les derniers renforts est bien inférieur. C'est vieux, c'est lourd, cela tiendra tant qu'on veut dans les tranchées, mais pour courir à l'assaut ça souffle ! ça tire ! ça traîne ! Le commandement le sait ; aussi je ne crois pas qu'on nous emploie comme troupe offensive. Je les ai fait pas mal travailler pendant ce repos mais à cause de ma grippe pas autant ni surtout aussi utilement que je l'aurai voulu, encore ai-je désobéi plusieurs fois au médecin qui m'avait défendu de sortir. Je ne m'en repens pas puisque enfin je vais bien mieux. Hier nous avions Henri à déjeuner, il a été comme toujours plein d'entrain. Notre après midi s'est terminé par une promenade à cheval qui aurait été agréable si elle n'avait été gâtée pour moi par un fâcheux incident : figures-toi que j'ai perdu ma croix de guerre qui s'est dégrafée de ma tunique pendant un temps de galop. Je ne me suis aperçu de cette perte qu'en rentrant ; ce matin je l'ai recherchée et fait rechercher mais en vain ! je suis bien ennuyé car j'y tenais et l'on en trouve difficilement encore dans le commerce ; elle me venait de mon colonel du 416 que j'estimais tant ! J'espère bien m'en être procurée une quand je viendrai en permission avant 3 semaines ! J'ai cependant bien prié St Antoine, mais va donc refaire une promenade à cheval de 20 km en sens inverse, surtout

quand on a galopé à travers champ. Puis cette croix en bronze avec son ruban vert à lisérés rouges est si peu visible ! C'est encore en somme un bien petit malheur pour l'époque présente !
J'attends impatiemment le retour de Brice pour avoir de vos nouvelles à tous, toi et les enfants, tu comprends que je me promets de l'interroger, et je serai ravi d'avoir son impression sur chacun de vous. C'est long d'être séparés depuis 7 mois quand on se plaignait te rappelles-tu, d'être éloigné l'un de l'autre pendant les manœuvres ou le temps de Bois l'Evêque. J'espère que tu as offert généreusement ton sacrifice, pour qu'il profite au Pays d'abord, à notre salut éternel ensuite.
Nous sommes encore au repos jusqu'au 19, depuis le 13 nous serons en réserve de secteur, puis nous ne passerons que 6 jours aux tranchées et j'espère t'arriver.
En attendant au revoir, ma vieille je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.
Tout ce que tu dis du Tremblois ne m'étonne pas autrement, que la paix arrive seulement et tu verras que nous nous tirerons d'affaire nous pourrons profiter de la situation pour liquider les Marchand à l'amiable.
Sais-tu ce qu'est devenu « encovert » ? *(surnom d'un marchand de bois).*

God.

Hommages et sentiments affectueux à mes tantes.

Le 7 août *(Artois 1915 - adressée à Fléville, transférée à St Max*)

Ma chère Germaine.

C'est la dernière lettre que je t'écris : non pas que je crois ma dernière (*heure)* venue, loin de moi cette lugubre pensée, mais parce qu'aujourd'hui on nous a lu une décision du généralissime prescrivant que jusqu'à nouvel ordre toutes les lettres qui partiraient du front ne seraient pas envoyées avant d'avoir été lues par un officier désigné par le colonel, alors tu comprends que dans ces conditions je préfère ne t'envoyer qu'une simple carte. Donc à partir de demain ma vieille apprête toi à ne plus lire que des cartes, cela te suffira pour avoir de mes nouvelles.
Tu comprends d'ailleurs que cette idée que mes lettres sont lues enlèverait toute saveur à mon style. Le temps passe, et le moment approche ou, si le bon Dieu le permet, nous nous reverrons. J'ai reçu avec le plus grand plaisir la photographie que tu m'as envoyée. J'ai trouvé tous très bien, sauf le « petit là » qui ouvre une bouche comme s'il voulait avaler tous les Boches de la terre, mais Nanine, Marie, Zézé, Coco, la Ricotte et Loulou sont fort bien. Joseph n'est pas mal, il a déjà été mieux, j 'ai constaté que Gérard est resté le poulain et qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de sa maman ce en quoi il n'a pas tort.
J'ai fait ce matin un exercice assez intéressant avec grenades réelles, il s'agissait d'attaquer une petite fortification ressemblant aux tranchées boches, que j'ai fait attaquer avec les procédés nouveaux. Le colonel est venu voir, cela l'a intéressé. Lundi je fais un concours de tir et de grenadiers avec prix dont mes hommes se réjouissent. Le colonel étant parti en permission, c'est moi qui commande le régiment pour deux jours. J'en pâti en ce sens que cela me prive d'une invitation à déjeuner qu'Henri de Bizemont m'avait adressée. Je lui ai fait dire de venir ici. Je crois que j'aurai aussi François de Metz et un certain capitaine de Miribel fils du général et aviateur, j'espère qu'il aura des choses intéressantes à me raconter.
J'espère que ton déménagement s'opère dans de bonnes conditions, sans fatigue pour toi et je serai content de savoir tout terminé. J'espère que les taubens *(type d'avion allemand)* ne viendront pas vous chercher dans cette nouvelle installation. Je n'ai pas de lettre de toi aujourd'hui, j'attends impatiemment mon adjudant et je me réjouis d'avoir son impression sur vous tous. Demain, mon rhume étant presque guéri, j'irai de bonne heure à la messe pour y communier en priant pour vous tous.
Je t'embrasse.

God.

Ma tante a-t-elle de bonnes nouvelles de René et ne viendra-t-il pas en permission.

---

8 août *(Artois 1915 - adressée à Fléville, transférée à St Max*)

Ma chère Germaine.

C'est donc là ma dernière lettre qui ne sera pas lue par la censure, je m'empresse donc de la mettre à la poste pour qu'elle t'arrive en temps voulu, puis jusqu'à ce que je t'arrive dans 18 jours, je ne t'enverrai que des cartes postales qui seront suffisantes pour te rassurer sur mon sort.

La période active que nous allons avoir s 'annonce assez calme relativement, car mon régiment va être en réserve pendant 12 jours sur 18, puis de part et d'autres on semble se recueillir pour les luttes prochaines auxquelles je viendrai prendre part après avoir repris un nouveau courage au contact de ta belle énergie et de ta foi vivace.
J'ai pu aller communier ce matin ma grippe étant à peu près guérie, et j'ai été bien heureux de pouvoir prier pour toi de tout mon cœur ainsi que pour les enfants, je reprends toujours un nouveau courage dans ces entretiens avec notre seigneur, il n'y a pas à dire quoique la vie soit peu de chose on tient tout de même à tous ce qu'on laisse derrière soi, et de moins en moins j'arrive à comprendre comment ceux qui ne croient, ou font semblant de ne croire à rien peuvent ainsi faire le sacrifice de leur existence.
De Metz est en ce moment-ci près de moi, il s'apprête à partir en permission et emportera une lettre qui t'arrivera plus tôt et sera plus longue qu'une carte postale.
J'ai été interrompu par le déjeuner, Henri de Bizemont n'avait pu y venir, mais en revanche le capitaine de Miribel y était ; c'est un garçon parfaitement élevé, distingué, observateur d'artillerie en avion, qui nous a bien intéressés et réconfortés en nous apprenant tout le mal que dans ces derniers temps notre artillerie a fait à celle des Boches, il vient de nous quitter en nous laissant sous le charme de sa belle nature.
Je ne t'ai pas dit qu'en l'absence du Colonel non seulement j'ai l'honneur de commander le régiment, mais en outre, j'ai l'honneur bien plus grand d'avoir déposé au chevet de mon lit le glorieux drapeau du 226 percé par les balles, et déchiré par les obus, illustre mutilé qui a assisté à bien des hauts faits, et nous est d'autant plus cher. Je pense que Pauline et tous les enfants d'ailleurs seront bien fiers de cette chance qu'a leur Papa.
Je reçois à l'instant la lettre où tu me racontes la visite de l'adjudant Brice, je serai heureux de le voir arriver pour avoir de tes nouvelles.
Au revoir, ma vieille, je t'embrasse tendrement ainsi que les enfants. Hommages à mes tantes.

God.

(Artois août 1915 – adressée à Fléville)

Ma chère Germaine.

Un de mes capitaines m'a fait hier soir une agréable surprise : c'est le bon la Ruelle, frère de Mme de Chevigné : il m'a fait placer sous ma serviette une croix de guerre qu'il avait fait acheter à Béthune par son cycliste pour remplacer celle que j'avais perdue, tu me verras donc avec elle en permission. A propos de de la Ruelle, il est comte et maire de Ste Pazanne gros bourg vendéen, or tu te rappelles ce que les mauvaises langues racontaient à Toul en parlant de sa sœur, qu'elle était fille d'un pianiste etc ! c'est absolument faux, la Ruelle est d'une excellente famille, très distingué, de parfaite éducation, ayant d'excellents sentiments : tu vois comme il faut accueillir sous toutes réserves les bruits qui courent les garnisons. C'était bien étonnant que Mme de Chevigné eût été si distinguée si elle avait été une petite bourgeoise, car il n'y a pas à dire, sans aller aussi loin que notre grand mère de Lambel *(née Anne-Marie de Neuchéze – qui a fait faire de faux portraits , avec de fausses attributions flatteuses de ces portraits – ces dernières affirmations sont de Tante Thérèse)*, il faut reconnaître que la race se sent tout de même.
Je suis bien heureux que Joseph ait échappé à l'accident *(à la suite du bombardement du parc de Fléville)* qui la menacé, mais que ceci nous serve d'exemple : quand les avions vous survolent restez donc à l'intérieur, nous l'exigeons ici de nos troupes et c'est indispensable. Je suppose que l'obus en question est plutôt un 77 lancé par un taube, car cela m'étonne qu'il n'ait pas éclaté en l'air, c'est à vérifier ; si c'est un 75 il est rouge, bleu si c'est un 77 ; et *(mot illisible)* on peut *(mot illisible).*
Voilà mon adjudant qui doit revenir cette nuit : je serai heureux de l'entendre parler de vous tous. Tu vois tout de même que la date de ma permission approche : priez bien mes chéris pour que je puisse en profiter car bien que j'ai fait depuis longtemps le sacrifice de mon existence ce serait pour moi un bonheur immense de vous revoir encore ; que le bon Dieu me pardonne cette faiblesse et m'accorde de vous revoir ! C'est calme en ce moment-ci dans notre secteur, mais nous sommes si près des boches qu'on ne sait jamais, et si le malheur voulait que j'ai la mésaventure du 237 j'aurais bien des chances d'y rester, car jamais je ne voudrais rentrer au cantonnement en laissant à l'ennemi un petit coin de notre sol qui m'a été confié. Je l'ai dit à mon bataillon, tous le savent et tous feraient comme moi. Nous cédons tous les jours un peu de terrain aux Anglais, mais ils trouvent notre coin trop dangereux et je crois qu'ils nous y laisseront. Je le préfère, car je crois que s'ils venaient ici ils renonceraient à tout ce terrain que nous avons si péniblement conquis, que nous avons littéralement pavé de cadavres allemands et arrosé

du meilleur sang de nos soldats. Voilà ces diables d'Anglais ne défendent pas leur sol, et plus dure la guerre, plus marche leur commerce. Ah ! si l'on nous avait fait assez forts pour que nous ayons pu nous passer d'eux ! comme la guerre eût été plus belle et plus courte. Enfin ne nous plaignons pas, armons nous de patience et de confiance et donnons nous tout entier au Pays en priant le bon Dieu et la sainte Vierge de bénir nos efforts.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses. Je n'oublie pas mes tantes.

God.

Je suis presque guéri.

Le 11 août *(Artois 1915 –carte de correspondance adressée à Fléville –226° régiment - 5° bataillon - secteur 128*)

Ma chère Germaine. Je reçois ta lettre du 8 et t'en remercie. Je remercie aussi Marie de la très gentille lettre très bien tournée qu'elle m'a écrite hier et qui est apostillée par Nounou. Je vais voir l'officier payeur pour la délégation de la solde qui n'est pas complète cela te sera rappelé, quant à l'indemnité de famille nombreuse c'est parti depuis 3 semaines pour le dépôt et cela t'arrivera bientôt, il faut s'armer de patience. Je suis ennuyé de ce que tu me dis de l'invasion de notre mobilier par la vermine, le meilleur remède est de faire brûler dans les pièces des cartouches de formol, j'espère que par ce procédé tu en auras raison. Pour les personnes il faut faire bouillir le linge et oindre tout le corps d'huile camphrée, si jamais tu en avais besoin pour les enfants c'est le meilleur procédé. Jusqu'à présent j'ai échappé à ce fléau, que l'on risque souvent de subir quand on va dans les tranchées boches. N'est ce pas que le petit Pentier est gentil, il est en outre très pieux et d'une gaîté qui fait plaisir à entendre, je l'aime beaucoup et suis heureux qu'il me soit dévoué, je suis heureux aussi de savoir que mon bataillon m'aime bien, c'est un puissant moyen d'action dont je n'hésiterai pas à me servir pour le bien du Pays. Je me réjouis beaucoup de vous revoir dans quelques jours, et je prie de tout mon cœur le bon Dieu de m'accorder cette grande joie que je crois très légitime de désirer, tout en faisant de bon cœur le sacrifice qui pourrait m'être demandé, car nous sommes à une époque où l'on ne peut en aucune façon présumer de l'avenir en ce qui concerne l'intérêt individuel. Il reste bien entendu que nos personnes très modestes ne sont rien et que la victoire finale n'est pas douteuse et c'est là l'important. Tout va quand on s'abandonne entièrement à la Providence comme je cherche à le faire depuis que je t'ai quittée. A bientôt, j'espère, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je reçois de bonnes nouvelles d'Evian par M. R..

---

15 août *(Artois 1915 – adressée à Fléville*)

Ma chère Germaine.

Nous pouvons de nouveau fermer nos lettres, alors quoique je n'ai rien de bien spécial à t'écrire je recommence à me servir de papier à lettre et d'enveloppes, notre intimité est tout de même plus respectée ainsi, que sur une carte postale. Je sors de la messe du matin où j'ai été communier en pensant et priant bien pour vous en particulier pour la Princesse qui j'espère aura reçu ma carte de bons souhaits.
Tout à l'heure je vais retourner à la grand messe, nous sommes d'ailleurs gâtés ici, il y a une grande quantité de prêtre car c'est ici que cantonnent les brancardiers divisionnaires dont la majorité est composée de prêtres. Mais le curé qui est pour le moins un original voit d'un très mauvais œil son église envahie par les prêtres soldats. L'aumônier divisionnaire, l'abbé Coqueret, qui est un homme très courtois, s'attache de son mieux à respecter sa susceptibilité, il se hâte d'aller dire des messes dans les tranchées et il préfère ne pas faire d'office à l'extérieur pour ne pas s'attirer le reproche d'enlever des paroissiens à l'église. Je regrette ses offices au grand air, très impressionnants et très fidèlement suivis, surtout dans ces petits villages où l'église trop petite ne permet pas à tous d'entrer.
C'est jeudi que je pars pour les tranchées pour en revenir mercredi en huit et t'arriver sauf accident vendredi en huit ! probablement à 14 h et quelques minutes à la gare de Nancy. Notre secteur est beaucoup plus tranquille : devant notre ténacité les Boches se sont résignés à nous laisser nous installer dans la position conquise, maintenant nos travaux commencent à être solides les troupes qui ont pris le

service de 1e ligne ces jours ci n'ont subi que des pertes minimes, l'activité Boche va probablement chercher un débouché ailleurs, elle ne le trouvera probablement pas.
Tu me dis les angoisses que te causent les canonnades que tu entends dans la direction du Bois le Prêtre *(vers Pont à Mousson)* certes je te comprends, mais je tiens à te rassurer, je sais par expérience que ces formidables bombardements font heureusement plus de bruit que de besogne et qu'il est même surprenant que des engins aussi terrifiants fassent en définitive si peu d'effet.
Voilà les Russes qui me semblent retrouver leur équilibre, il y a du bon, je pense que tu es outrée comme nous tous ici de l'attitude des députés à la chambre. J'espère bien qu'une fois débarrassés des Boches nous nous tournerons tous contre ces ennemis de l'intérieur, si peu français d'âme, de cœur et d'esprit, sinistre égoïstes trafiquant des deuils et des ruines du pays pour édifier leur fortune personnelle et satisfaire leurs plus vils appétits.
Il faudra bien que la majorité des électeurs, qui ne sont autres que les soldats qui en ce moment risquent leur peau, emploient leur bulletin de vote à signifier leur congé à tous ces vampires.
Au revoir ma vieille, je vais à la grand messe, cet après midi j'écrirai à tante Jeanne.
Je t'embrasse ainsi que les gosses.

G. de Miscault

J'ai reçu une lettre de l'adjudant Martinoty actuellement sous lieutenant tout près d'ici et que je chercherai un de ces jours à trouver. Le capitaine de La Fret qui était avec moi au dépôt à Pézenas a été tué aux Dardanelles sa femme ne le sait probablement pas car elle est à Douai sous la domination Boche.

---

16 août (1915 – Artois, Notre Dame de Lorette).

Dès mon réveil, ma chère Germaine je t'envoie un bonjour matinal en te remerciant de tes 2 lettres reçues hier dont une achevée par Pauline, je crains en conséquence de ne pas en recevoir aujourd'hui. J'en ai reçu une aussi de la *chanoinesse (?)* qui ne tarit pas en éloge sur toi et les enfants, je l'ai sentie sincère ; aussi comme je la connais je lui ai répondu tout de suite six pages ; il est probable qu'elle t'enverra ma lettre. Pendant que j'y pense je te demanderais de vouloir bien passer chez Vaxelaire ; pour leur demander de me préparer une tenue bleue comme celle qu'ils m'ont fait cet hiver, ils doivent avoir mes mesures ; cela fait que je pourrais essayer en arrivant, je te demanderais aussi de leur porter ma tunique noire la plus neuve (celle qui était dans la cantine qu'on t'a renvoyée du front) pour y faire ajouter 1 galon et mettre les écussons 226. Je compte arriver sans bagages et utiliser et utiliser pour changer les effets que j'ai laissés chez toi. C'est agréable de parler aussi de la prochaine arrivée : quand tu recevras cette lettre je serai presque sur le point de me mettre en route. J'espère que j'arriverai sans incident. Notre secteur dans lequel on a beaucoup travaillé est beaucoup plus tranquille. Cette nuit nous avons fait je crois une petite attaque en avant de N.D. de Lorette, nous avons d'ici entendu une très forte canonnade mais comme nous n'avons pas été alertés je suppose que cela a réussi. Nous sommes tout à fait maître de cette importante position qui a donné tant de mal à Antoine cet hiver, on dit qu'il s'y trouve plus de 50000 cadavres Boches sur 4 kilomètres de profondeur, ce n'est pas exagérer de dire qu'il y a un trou d'obus tous les 2 mètres ; nous avons lancé là et les Boches après nous près de ½ million de coups de canon. On dit que Guillaume avait donné l'ordre de reprendre à tout prix cette position excessivement avantageuse, ils s'y sont usés les griffes pendant 3 mois inutilement, nos pertes ont été considérables mais très inférieures aux leurs. Maintenant ils sentent que leurs efforts sont inutiles, leur dernière action vigoureuse remonte aux derniers jours de juillet quand nous étions dans le secteur. Nous savons par des prisonniers que leurs pertes ont été terribles surtout par le feu de notre artillerie qui est réellement remarquable. D'ailleurs les artilleurs depuis la bataille de la Marne ont subi très peu de pertes, et leurs cadres sont restés excellents, dans l'infanterie il n'en est pas malheureusement de même, cependant en ce moment mon bataillon se trouve remonté par l'arrivée de plusieurs sous officiers de cavalerie nommés sous lieutenant à titre temporaire, ils sont plein d'entrain et de vigueur et quand leurs hommes auront appris à les connaître je crois qu'ils sauront en tirer bon partie. J'espère que la c. n'ouvrira pas cette lettre très confidentielle. Je te quitte pour aller à l'exercice en t'embrassant de tout cœur. J'ai été hier jusqu'au cantonnement de Martinoty qui est au 21e corps, mais il venait de partir aux tranchées. Je chercherai à le voir en rentrant de permission. J'embrasse les gosses *(3 mots illisibles)* ne m'oublie pas auprès de mes tantes.

God.

---

17 août *(Artois 1915 - adressée à Fléville, transférée à St Max*)

Ma chère Germaine.

Rien de nouveau, hier bombardement assez violent en avant de nous, entamé par les Boches, mais bien vite arrêté par un feu beaucoup plus intense de notre part, tous les jours malgré les orages nos avions survolent en grand nombre les lignes boches malgré les obus qui éclatent autour d'eux. Nous apprenons par ceux qui viennent de l'avant que notre secteur est beaucoup plus tranquille, que les pertes y sont à peu près nulles, cela est réconfortant, quant à la reprise de l'offensive elles est subordonnée à l'approvisionnement en munitions, il en faut, il en faut, on le comprend bien quand on y est passé et quand on sait, comme nous, le peu d'effet produit sur les troupes abritées par les bombardements les plus intenses, c'est un cercle vicieux, car pendant qu'on attend les munitions, les deux armées renforcent leurs abris.
La faute initiale de notre gouvernement est irréparable : c'est l'an dernier que nous aurions dû avoir, canons et munitions. Quant aux petits jeunes gens qui s'impatientent dis leur (ou ne leur dis pas) de ma part, qu'ils n'y voient pas plus loin que leur nez, qu'une offensive engagée sans une préparation suffisante n'a aucune chance d'aboutir, que d'ailleurs avec les immenses ressources dont nous disposons, avec la mer libre, nous sommes sûrs d'avoir le dessus, si nous patientons. Les conditions de la guerre ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois, nous avons vu par nous même à Charleroi et à Morhange, et les Boches nous l'ont prouvé sur l'Yser, que les batailles ne se gagnent plus à coups d'hommes.
Tous les succès que nous avons obtenus c'est à notre artillerie que nous en sommes redevables, sachons gré à nos chefs d'être ménagers du sang français, et attendons que nous soyons prêts. Sur cet immense théâtre de guerre il faut du temps pour placer chaque pion à l'endroit voulu. Songe donc que cette immense bataille de Pologne, qui n'est d'ailleurs pas terminée, et qui dure depuis 3 mois, n'est qu'un simple épisode (*le combat engagé par les Allemands le 2 mai, les forces tsaristes durent battre en retraite le 4 mai. Après une contre offensive des Russes entre le 15 et 22 mai la débâcle continue, le 22 juin Lemberg est assiégée, le 4 et 5 août Varsovie est prise, l'offensive allemande ne s'arrête qu'en automne*). Patience ! et remettons nous à la sagesse de nos chefs en priant le bon Dieu de les éclairer et de guider leurs bras. J'espère que nos députés achèvent de se couler dans l'opinion et qu'on le leur fera voir à la fin de la guerre de <u>trois</u> ans. Je ne t'écrirai plus souvent avant mon arrivée car j'arriverais avant la lettre, cependant pendant que court ma plume le temps passe plus vite car j'ai un peu, mais combien peu ! l'illusion de te voir auprès de moi. Ce qui m'a fait plaisir c'est la carte photographie que tu m'as envoyée, car je n'avais pas ta tête. Je t 'ai trouvé très bien dessus, et j'ai une joie très grande à te contempler.
Au revoir ma vieille, je vais faire un tour à l'exercice, tendresse à tous, je t'embrasse.

God.

(Artois début septembre 1915)

Je t'envoie cette lettre de mon ancien lieutenant et les photographies qui l'accompagnaient, c'est à mettre dans tes souvenirs de guerre (*les photographies sont perdues*).
Tu fais bien de gâter les téléphonistes ce sont des héros, je t'ai raconté je crois que le 9 juin ceux que j'avais à ma disposition ont réparé leur ligne 17 fois de suite dans la même journée, sous les obus, alors qu'il fallait un courage surhumain pour mettre le nez dehors, l'autre jour encore l'un des miens a eu la jambe cassée par un obus en rétablissant la communication sous un bombardement violent.
Je viens de distribuer quelques récompenses à des soldats, j'ai eu plaisir de serrer leurs mains calleuses et de les entendre me dire « on n'a pas besoin de récompenses on a fait notre devoir »
Je t'embrasse.

God.

Ne change rien à tes projets, j'aurais grand plaisir à voir Tant Jeanne et Tante Geneviève mais nous pouvons très bien y aller depuis St Max, et puis comme j'aurai quelques courses à faire à Nancy cela nous sera plus facile de St Max.

Le vendredi 27 août 1915 *(cette lettre accompagne la précédente)*

Mon commandant,

Le brave sergent Poux m'a chargé de vous offrir ces deux photos qu'il n'osait vous donner lui même. J'ai pensé qu'il vous serait peut être agréable de les montrer aux Vôtres et c'est pourquoi je me permets de vous les adresser à Nancy.
Je suis sûr que vous avez compris, et excusé si elle fut trop vive, l'émotion que j'éprouvais hier à envoyer des Hommes à un danger dont je ne prenais pas ma part ! La *rosserie (?)* n'est pas exclusive du cœur. Le mien a trop souffert pour n'être pas sensible à l'excès !
Vous devinez que votre bataillon vous regrette beaucoup malgré les éminentes qualités de votre remplaçant provisoire.
Mais notre affection n'est pas égoïste au point d'oublier votre joie méritée de retrouver (même dans un cadre nouveau) l'âme intacte de votre beau foyer.
Ici, vous le savez, vous avez une autre famille où tous, officiers et soldats, vous sont profondément attachés !
Je vous prie d'agréer l'assurance de mon respectueux dévouement.

Michel Missoffe.

Le vendredi 21 août (*1915*)

Ma chère Germaine,

Je te remercie de tes deux lettres, celle du 13 et celle du 15, toutes deux m'ont vivement intéressé, et comme toujours réconforté, ta foi dans mon retour définitif est si profonde qu'elle finit par me convaincre et que j'espère qu'il est dans les desseins du bon Dieu de me permettre de chercher encore à faire du bien sur la terre, il y aura encore beaucoup de misères à soulager, bien des ruines à relever, bien des âmes à sauver, et nos enfants devront être élevés dans ces idées de sacrifice d'abnégation et de charité, mais là où je ne suis pas de ton avis c'est que tu ne sois pas capable de mener à bien toute seule cette grande œuvre, tu as déjà prouvé ce dont tu es capable.
J'ai été intéressé et amusé par le récit que tu me fais de vos réjouissances militaires, je vois que l'on vous met tous dans les honneurs, j'en suis content pour les enfants dont l'esprit patriotique et militaire en est exalté, j'en suis content surtout pour nos nombreux garçons, cela en décidera peut-être quelques uns à être officier comme leur Papa. Je compatis à l'ennui que tu as dû éprouver à cette petite représentation, il y a des nuances que dans les milieux même braves et honnêtes on ne saisit pas, c'est affaire de tempérament et d'habitude, mon brave vieux camarade Pernot est peut-être célibataire.
Je crois que j'ai connu le Colonel Allier, c'est lui qui était officier d'ordonnance du général H de Benoît il y a une vingtaine d'années, c'est lui le héros d'une anecdote que tu as sans doute entendue raconter à Nancy. Cela se passait à St Max chez les *Delaval*. A la suite d'une *revue* au plateau de Malzéville, le Général et son officier d'ordonnance avaient fait une visite, on offre au général un goûter, qu'il refuse disant qu'il ne prenait jamais rien entre ses repas. On insiste au moins pour que le jeune Allier qui regardait les gâteaux avec des yeux tout ronds en prenne un, le général très autoritaire de dire « mon officier d'ordonnance est comme moi : il ne goûte jamais », tête du pauvre Allier qui mourrait de faim, ces demoiselles lui passent en cachette quelques bonbons. Le général mont à cheval et part suivi de son officier d'ordonnance qui, tout en trottant, suce les quelques bonbons qu'on lui a donnés. La légende rapporte que se retournant brusquement, le général voit le mouvement des mâchoires d'Allier « vous mangez ! voulez-vous cracher ! », je n'ai pas vérifié l'exactitude de l'histoire, mais elle cadre bien avec le caractère autoritaire de ce fameux général dont tu as sans doute entendu parler par ton père. Je ne suis pas étonné de sa distinction, je me le rappelle garçon très sérieux et très distingué. J'ai reçu cette lettre de Mme Bureau, tu ferais peut-être bien de lui envoyer un petit mot par charité, car elle a l'air peinée de ton silence, elle a été bien dévouée pendant que j'étais à l'hôpital, nous n'avons pas le droit de la juger sur d'autres points. Je ne sais si je t'ai dit que j'ai eu le fils Blaise dans mon bataillon pendant 6 heures, il m'est arrivé du dépôt un soir à 8 heures et à 2 h du matin il recevait un éclat d'obus ; sa blessure n'était pas grave, c'est ce qu'on peut appeler l'heureuse blessure car elle lui permettra de rester quelque temps à l'abri. Je dois avouer que je regrette de ne pas l'avoir reconnu, je l'aurais reçu un peu plus cordialement que je l'ai fait, mais il s'est présenté à mon poste de commandement dans cette période du 12 au 15 juillet qui était très dure, j'ai eu à peine le temps de lui dire 2 mots, ne le reconnaissant pas.

Je t'apporterai un second petit journal, si le premier t'a intéressé, ce n'est pas bien merveilleux, mais si le bon Dieu exauce tes prières et me ramène vers toi cela m'aidera à rafraîchir mes souvenirs et à reconstituer pour les enfants les journées vécues, comme l'avait fait ton Père en 1870.
Ce matin j'ai été communié avant de retourner aux tranchées ce soir. L'aumônier divisionnaire m'accompagnera et couchera à côté de moi cette nuit, il nous dira la messe demain matin et m'accompagnera en 1e ligne, car comme je le reçois toujours bien, il profite de ma présence au front pour se montrer aux combattants. De la Ruelle rentre de permission, il va donc me donner des nouvelles de sa sœur et de son beau-frère.
Je ne sais si je t'ai dit que mon sergent chef de liaison est le mari d'une petite Malaisé de Pont à Mousson, dans sa famille tout le monde a gardé le souvenir des leçons de catéchisme que tu donnais à son frère, et on t'en est bien reconnaissant.
Tendresses à tous les bons gosses, mille baisers à toi mon trotro.
Je pense bien ces jours ci à l'anniversaire de notre mariage.

God.

---

9 sept 1915. *(Artois – adressée à St Max - 22 rue de Malzéville*)

Ma chère Germaine.

De plus en plus on nous recommande le silence, alors mon devoir est de ne rien t'écrire de particulier, je me dédommagerai lorsque les Boches étant définitivement battus n'auront plus rien de neuf à apprendre.
Je continue à bien aller avec un temps superbe, nous avons fait ce matin un bon et long exercice qui nous a tenus de 5 h à midi, je me croirais presque à Toul si je n'avais à regretter l'absence de mon vénéré chef le colonel de Grandmaison.
Celui qui commande le régiment actuellement est aussi un homme extrêmement sympathique, d'une haute valeur morale et payant beaucoup de sa personne : le colonel de Grandmaison était un homme d'une valeur exceptionnelle, je crois que ce n'est pas exagéré de dire qu'en le perdant l'armée a fait une perte irréparable.
J'ai retrouvé mon bataillon au complet, Henry enchanté d'avoir des nouvelles de sa famille. Brice m'a mis au courant de sa situation privée. Il m'a expliqué que ce qui avait déterminé le départ de sa femme c'est son changement brusque de situation lorsque congédié par Vilgrain chez qui il avait un traitement de 6000 frs il n'avait pas retrouvé d'abord qu'une place à 3000 frs, il voudrait bien que les choses s'arrangent et semble décidé à reprendre sa femme, mais il craint que celle-ci ne veuille plus entendre parler de lui car voilà 3 ans déjà qu'elle ne lui a pas donné signe de vie. Il sait par des étrangers que sa petite fille, qu'il n'a pas connue, est en bonne santé et qu'elle est bien gentille. Il faut reconnaître que les mariages avec les étrangers ont bien peu de chance de réussir sa belle mère est alsacienne mais son beau père est prussien (cela explique bien des choses)
Nous avons très beau temps et sommes dans un joli cantonnement bien agréable au milieu de la verdure, au bord d'un ruisseau qui met en action plusieurs moulins. La population est accueillante et le régiment qui est en somme composé de braves gens y est fort sympathique. Personnellement j'ai un logement agréable chez deux bonnes vieilles qui sont aux petits soins pour moi. Nous sommes assez loin du front, par conséquent dans un repos complet au point de vue bruit : si nous ne recevions pas les journaux nous pourrions avoir l'illusion de la pleine paix. Je m'abandonne toujours à la Providence et comme toi je veux croire que nous nous reverrons encore.
Ne m'oublie pas auprès de Papa et reçois ainsi que les enfants mes plus affectueux baisers.

God.

Dis-moi dans une de tes prochaines lettres si tu as reçu l'indemnité de famille nombreuse.

Le 11 sept. *(Artois 1915 – adressée à St Max*)

Merci, ma chère Germaine de ta bonne lettre de lundi soir que j'ai reçue hier, je suis bien heureux de ton courage qui nous donnera à tous deux la force d'attendre la fin de cette guerre. J'ai lu avec une certaine anxiété que vous avez reçu une visite des Tauben *(une bombe est tombée dans le parc de Fléville),* j'espère que ces sales oiseaux ne vous ont pas fait de mal, c'est cependant toujours avec une certaine impatience que j'attends des nouvelles rassurantes. Evidemment ce n'est pas raisonnable de s'inquiéter

et il est plus chrétien de compter sur la Providence pour protéger tous les êtres chers pour lesquels momentanément on ne peut rien soi-même que prier, ce qui du reste est déjà beaucoup. Nous avons un temps superbe qui rend agréable le séjour que nous faisons ici, et dont nous profitons pour faire travailler nos gens avec fruit. Je constate d'ailleurs chez tous de réels progrès : ils sont animés d'une grande bonne volonté et mon bataillon bien encadré par de nouvelles nominations d'officiers jeunes et énergiques fait bien meilleure figure qu'il y a deux mois. Le moral est excellent : la haine du Boche et le mépris de ce bandit qui déshonore le métier des armes ne fait que s'accroître. Les récents succès des Russes font bonne impression et nous croyons que l'offensive Boche va être bientôt définitivement enrayée.
Les efforts du Konprinz en Argonne ne nous impressionnent pas, car malgré tout ils sont stériles et n'ont je crois pour but que de chercher à nous amener à devancer l'heure choisie par notre commandement pour déclencher le grand mouvement libérateur, nous ne sommes pas gens à nous laisser impressionner par ces bruyantes manifestations après 14 mois de guerre ; nous en avons vu bien d'autres. Par contre les Anglais y vont à fond maintenant tu le verras dans les communiqués.
Je suis touché que Loulou et Ricotte parlent souvent de moi : leurs bonnes petites figures souriantes sont dans mes bons souvenirs de ces huit excellentes journées, vraies gâteries du bon Dieu, que j'ai passées au milieu de vous dix, je vous revois tous en même temps car je ne puis dans mon esprit ni dans mon cœur vous séparer les uns des autres.
Envoie moi le groupe photog. Dès que tu l'auras : je me réjouis énormément de le recevoir.
Voilà Papa retourné à Evian : je vais bientôt lui écrire. A bientôt des nouvelles : je vous embrasse tous.

God.

---

13 sept. *(Artois 1915 – adressée à St Max*)

Ma chère Germaine. Combien je remercie le bon Dieu qui vous a tous si visiblement protégés lors du dernier bombardement de Nancy ; tu vois pourtant que mes appréhensions n'étaient pas vaines, et je me repens d'avoir manqué de perspicacité en n'insistant pas pour que tu t'installes plus loin de la zone des armées alors que tu étais à la recherche d'un logis ; actuellement ces regrets sont superflus puisque tu es tenue par ton bail, mais je ne serai tranquille que quand nous aurons flanqué une bonne pile aux Boches et qu'ils seront repoussés à une distance telle qu'ils ne puissent plus exécuter ces promenades aériennes au dessus de notre chère Lorraine. Figures toi qu'aujourd'hui nous aussi nous l'avons échappé bel. Le col. G. passait la revue de la brigade non loin de nos cantonnements lorsque tout d'un coup nous percevons une lointaine canonnade et nous voyons le ciel ponctué des fumées blanches que tu connais bien. Bientôt nous apercevons le « taube » qui venait droit sur nous et quelques minutes après deux bombes éclataient au milieu de nôtre formation, heureusement sans faire de mal à personne. Il est probable qu'au moment où nous sortions de notre village pour gagner notre emplacement nous avions été signalés par l'observateur que nous surnommons « la saucisse » et qu'un « taube » a été envoyé pour vérifier où nous allions et nous ennuyer. Tout est bien qui fini bien, notre revue n'a pas été interrompue ; le défilé a été impeccable et, excités par un petit discours enflammé du Papa G. nos poilus sont rentrés pleins d'entrain et bien décidés à faire subir aux Boches les dernières violences pour tous les crimes dont ils se chargent la conscience chaque jour.
Pendant une des pauses j'ai eu l'occasion de parler avec le lieutenant Aiveny frère de celui que nous avons connu au 153e. Il m'a appris une triste nouvelle, c'est celle de la mort du commandant Remy son beau frère tué dans l'Argonne le 2 juillet. Il est mort en héros son bataillon entouré par 4 régiments prussiens et sommé de se rendre a plusieurs reprises, il a constamment refusé, et ce beau bataillon s'est fait tuer jusqu'au dernier homme forçant l'admiration de nos ennemis, car c'est par un article élogieux de la gazette de Francfort que cette fin glorieuse a été connue, on croyait ce bataillon et son chef prisonniers. Il est probable que le colonel Rauffeisen connaît ce beau fait d'armes.
Demain je déjeune avec le colonel G. avec le général de division et tous les chefs de corps de la brigade : je te raconterai cela demain en rentrant.
Mercredi je fais une grande manœuvre de bataillon qui durera toute la journée avec repas sur le terrain.
Je pense que nous sommes encore au repos pour une huitaine de jours, cela aura fait du bien à nos hommes qui sont tellement reposés qu'ils en ont l'air rajeunis et plein d'ardeur.
Au revoir ma vieille prions bien l'un pour l'autre et pour les enfants. Je vous embrasse tous de tout cœur.

G. de Miscault.

---

16 sept 1915. *(Artois – adressée à St Max*)

Ma chère Germaine.

J'ai reçu hier seulement ta lettre du jour du tauben *(racontant le bombardement du parc de Fléville)* : je pense que la censure l'avait ralentie : par contre aujourd'hui je reçois celle de samedi et celle de dimanche. Tu as pu voir par les communiqués que nos avions ont tiré de belles vengeances de ces sales Boches en particulier en bombardant après Sarrebruck, Trèves et Donauschingen ainsi que la gare de Benestroff ; ces bombardements derrière leurs lignes doivent démoraliser les Boches qui ne se sentent plus invulnérables chez eux. L'opinion du Père Banet sur la fin de la guerre est celle de tous les hommes compétents, j'espère et je crois que le bon Dieu bénira nos efforts et que notre action sur le front occidental survenant concurremment avec des succès aux Dardanelles contribuera à hâter la fin de la guerre. Je crains toutefois que nous fassions encore une campagne d'hiver : les Russes semblent le désirer et nous nous y résignerons si la débâcle des Allemands doit en être plus irrémédiable. Enfin nous verrons : tu es dans le vrai faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour mettre le bon Dieu dans nos intérêts et armons nous de courage et de patience.
La lettre de monsieur le curé de Velaine m'a fort intéressé : envoie moi je te prie son adresse ainsi que celle de monsieur l'abbé Duchet. Dis aussi à Constance que je la remercie beaucoup de sa gentille et longue lettre : je compte de nouveau sur elle pour m'envoyer le compte rendu des classes. Un sergent major de mon bataillon m'a remis hier une carte d'Emmanuel d'Estampes *(cousin germain de Germaine)* qui en ce moment est au cantonnement dans une localité du voisinage, il m'annonce sa visite pour demain : c'est vraiment curieux comme dans cette guerre nous nous retrouvons tous : une lettre de tante Berthe reçue hier m'annonçait qu'Emmanuel rentrant de permission avait traversé Paris et qu'il se proposait de chercher à me voir. Il parait que les nouvelles de St Maurice sont meilleures.
J'ai fait aujourd'hui avec mon bataillon et la compagnie de mitrailleuses de de Metz une grande manœuvre qui me semble avoir intéressé tout le monde : elle s'est terminée par un repas sur le terrain au cours duquel j'ai offert le champagne aux officiers.
Je suis maintenant très bien monté, mon pauvre bataillon qui au mois de juillet ne comptait plus que 5 officiers en compte maintenant 18 pleins d'entrain, dont 4 cavaliers parmi lesquels le jeune Hanry fait très bonne figure, c'est décidément un garçon bien sympathique, bien brave et bien honnête ; j'ai appris toutes sortes de beaux faits d'armes sur son compte alors que dans la 1e partie de la campagne il servait aux dragons. Il a fait des reconnaissances sous les balles jusqu'à 200 m des boches, une autre fois il est revenu d'une embuscade dans laquelle il était tombé avec son cheval blessé de plusieurs balles et après s'être dégagé à coups de sabre. Avec cela il est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus doux.
Voilà qu'il se fait tard : je vais aller à la prière et te quitte donc non sans t'avoir embrassé de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je serai bien content d'avoir la photographie et de savoir si tu n'es pas trop fatiguée. Ce qui doit beaucoup préoccuper Tante Louise.

---

23 sept. *(Artois 1915 – adressée à St Max*)

Ma chère Germaine.

Voilà le gentil dragon qui rentre de permission me disant qu'ils vous a trouvé tous bien portants, ce qui me fait bien plaisir : il me dit que l'on entend beaucoup le canon autour de Nancy. Il ne trouvera pas grand changement ici sous ce rapport car depuis deux jours les Boches en prennent pour leur rhume.
Voilà ta lettre de dimanche qui m'arrive presque en même temps que le soldat et qui me raconte les mêmes bruits que lui.
Ici sur le front du corps d'armée depuis que le bombardement a commencé il y a déjà 400 prisonniers volontaires, cela prouve une certaine démoralisation : sous les plus violents bombardements de juin et juillet mes hommes ont toujours trouvé assez de moral pour repousser les attaques boches à coup de grenades. J'ai d'ailleurs eu ce matin une conversation intéressante avec une personne du pays qui a été

prisonnière en Allemagne après avoir passé une partie de l'hiver dans la zone occupée, il parait que déjà au mois de décembre les Boches en avait assez de la guerre et soupiraient après la paix ; beaucoup préféraient se faire tuer par les officiers plutôt que de retourner aux tranchées, tu peux raconter cela à tes pessimistes de Nancy. D'après les conditions dans lesquelles la lutte s'engage, si St Michel vient en aide à la France il pourrait bien y avoir déjà du changement pour le 29 : priez de tout votre cœur mes très chers.
Le groupe sur carte postale est très réussi et je passe mon temps libre à le contempler.
Au revoir mes très chers : mille tendresses et bons baisers.

God.

Le 24 sept. 1915. *(Artois – adressée à St Max*)

Ma chère Germaine.

Revenant de la messe d'où j'ai pu communier je t'envoie mon matinal bonjour à toi et aux enfants, avec devant moi le joli groupe où tous vous semblez me sourire. Hier bruit intense, les communiqués t'en apporteront sans doute les échos en même temps que cette lettre, malheureusement aujourd'hui le mauvais temps semble un peu gêner nos artilleurs, espérons que le bon Dieu nous ramènera un beau ciel pour faciliter nos opérations.
Tout à l'heure nous allons avoir une petite revue pour la remise de quelques croix de guerre, c'est toujours une cérémonie émouvante surtout quand elle a lieu sous la canonnade.
Continuez à bien prier : si tout marche bien la fin de la guerre serait peut être plus proche de nous que nous ne pensons : alors ce sera la bonne réunion le travail en commun pour relever nos ruines et soulager les misères et aussi la commune action de grâce pour remercier le bon Dieu d'avoir sauvé la France une fois de plus et de nous avoir permis de jouir ensemble de ce beau spectacle.
En attendant nous aurons encore je crois des moments bien pénibles, de rudes fatigues, de grands dangers à traverser, mais armés de courage, de résignation et de confiance en Dieu, nous en verrons la fin, et si cette fin doit être le Paradis il faudra que les survivants se soumettent avec foi à la Sainte Volonté de notre Maître à tous. De sorte que de toute façon il faut être résolus et vaillants.
Je ne vois pas grandes nouvelles à te dire puisque le silence est un devoir. Je vais très bien, dors et mange très bien, souffre beaucoup moins de ma jambe enfin tu peux être tout à fait tranquille. Je n'ai de nouvelles que par toi : Papa ni tante Louise ne m'ont écrit depuis que je vous ai quittés. Je comprends que la journée du départ de Joseph t'attriste, mais il est temps qu'il se remette au travail : dis lui de ma part que cette année d'étude est une des plus importantes pour sa formation intellectuelle et morale et que le succès de ses examens l'an prochain en dépend largement, d'ailleurs s'est en se mettant dès le premier jour avec ardeur à la tâche, en étant tout à ce qu'il fait qu'il ressentira moins les tristesses de la séparation et que le temps s'écoulera le plus vite pour lui. J'espère que Pauline pourra aussi trouver le temps de s'élever l'esprit par de lectures bien choisies, chaque fois que ses occupations de ménage lui en laisseront le loisir. La princesse peut aussi commencer à travailler avec fruit, il faut que tous même les petits se pénètrent bien que pour relever la France de l'épuisement de la lutte nous devons tous fournir une grande somme de travail et de dévouement.
Voilà l'heure de la revue. Au revoir, je vous embrasse tous, et te prie de présenter mes respectueux hommages et l'expression de mon affection à Tante Jeanne et Tante Adèle.

Que dis-tu du bombardement de Stuttgart ? Le tour de Berlin viendra.

---

26 sept. *(Artois 1915 – carte de correspondance adressée à St Max, 22 rue de Malzéville - régiment 225, 5e bataillon secteur 128*)

Ma chère Germaine.

Nous sommes heureux du succès de Champagne ici tout marche bien, j'ai interrogé plusieurs prisonniers, l'avance continue. Nous avons bon moral et vais bien. La lettre de Gambart m'a fait grand plaisir, je suis content que sa famille se soit mise à l'abri. J'espère qu'après sa convalescence il sera complètement rétabli et que nous pourrons le voir quand nous ferons le tour de mes glorieux champs de bataille.

A bientôt, je vous embrasse tous. L'aumônier nous a dit la messe ce matin et j'y ai communié.

God.

(Artois 1915 – carte de correspondance compostées le 28/9, adressée à St Max)

Ma chère Germaine.

Le concert continue et nous avons vu déjà défiler beaucoup de prisonniers. Priez bien pour nous pour que le bon Dieu bénisse nos efforts, nous donne force et courage et victoire.
Je vous embrasse tous.

G. de Miscault

Dimanche 16 octobre. *(Lettre de Joseph de Miscault écrite à ses parents de Fribourg – Suisse – où il est pensionnaire à la villa St Jean - à la suite de la deuxième blessure aux deux bras de son Père*)

Ma chère Maman, mon cher Papa,

Vous pouvez juger de ma douleur en apprenant cette triste nouvelle *(blessure de Godefroy à Souchez dans le Pas-de-Calais vers le 29 sept. 1915)*.
Ce matin je partis d'Evian pour voir si Tante Louise avait des nouvelles. En arrivant Melle Bordet m'attendait à la gare je monte avec elle à la villa des Roses. Tante Louise *(de Cressac)* vient au devant de moi et me dit : »Sais-tu quelle bonne nouvelle j'ai. Ton papa est légèrement blessé. Je m'en vais faire des prières pour qu'il guérisse sûrement, mais extrêmement lentement » Moi je restais tout suffoqué et indigné je m'écriais : »Oh ! Tante Louise ! » En moi-même je pensais si Papa étais là, donc à Evian je croyais que ce n'était presque rien. Et j'éprouvais une joie mêlée d'orgueil ; je me disais : « Papa est tombé au champ d'honneur ». Mais quand je fus revenu à St Jean et que j'eus lu votre carte, je craignis que papa ne fus gravement atteint et que vous me cachiez la vérité. J'eus alors le cœur gros en pensant à ce que Papa avait du souffrir corporellement et vous surtout Maman spirituellement.
L'économe qui est toujours si bon pour moi me disais, comme votre maman doit être désemparée et découragée. Je lui répondis : » Oh ! Monsieur vous ne connaissez pas Maman. Je suis sûre qu'elle n'a pas pleuré, si elle a pleuré c'est en voyant mes frères et sœurs pleurer. Vous savez monsieur ce n'est pas pour me vanter mais je puis dire sans mentir qu'il est rare de voir une femme aussi énergique que maman, » et comme je montrais votre carte au professeur de troisième il me dit avec des larmes dans les yeux : »Vous avez de la chance d'avoir une Maman comme ça. » Tous les professeurs m'ont dit qu'ils diraient leur messe demain pour Papa et pour toute la famille. Vous voyez comme on me gâte. Je vous disais donc que j'avais eu le cœur gros. Mais je n'ai pas pleuré. Comme un professeur me demandais si vous étiez gravement blessé j'ai senti les larmes me monter aux yeux et je n'ai pas répondu pour ne pas éclater en sanglots.
Je m'en vais tellement bien travailler que malgré que je sois un peu en retard je m'en vais tacher d'avoir des très-bien pour faire plaisir à Papa et au bon Dieu.

---

15 oct. 1915 *(Artois*)

Mon cher de Miscault.

Je reçois votre lettre à l'instant, merci d'avoir pensé à votre vieux camarade. J'avais chargé ma femme de renseigner Mme de Miscault sur ce qui vous était arrivé, mais votre femme était déjà partie vous retrouver.
Soyez tranquille, et venez même s'il n'y a pas de vacances. Senèt a agi ainsi et il s'est trouvé au bout de peu de jours à la tête du 44e chasseur. Car peut-être l'ignorez vous, peu après votre blessure, c'est à dire vers 5 heures du soir, je me trouvai vers Souchez – boyau de l'hôpital – et causai avec Lombart et deux officiers du 44e . Un obus arrive en plein dans le groupe, tue les deux officiers, enlève le pied droit à

Lombart et troue la joue de Bourret mon capitaine d'état major. Je restai seul indemne sauf que j'étais couvert de boue et du sang de mes malheureux voisins. Quelle scène ! mon cher de Miscault, et pas de secours immédiats nous avions éloigné mon cycliste à cause du danger et j'ai du rester une demi-heure à réconforter comme je le pouvais ce pauvre Lombart pendant que Bourret était parti à la recherche de brancardiers ! et nous recevions d'autres marmites qui nous couvraient de terre à chaque instant. Lombart a eu la rosette que je lui ai portée à Houdain ; il va bien – Bourret a été décoré il y a 6 jours et ne m'a pas quitté.
Affectueux compliments et prompt retour.

(bien que la signature ne permette pas l'identification du nom nous pensons que cette lettre est du colonel Grange)

Je rouvre ma lettre pour vous annoncer votre citation à l'ordre de l'armée qui arrive à l'instant :
« A entraîné avec le plus bel élan son bataillon à l'attaque d'une tranchée allemande, blessé aux deux bras, n'a quitté son commandement qu'après avoir assuré son remplacement »
J'ajouterai que sont cités également le 226^{e} les 18^{e}, 21^{e} et 22^{e} compagnies ! ! ! Ai-je bien fait les choses ? !
Félicitations.

(nouvelle signature tout aussi illisible)

Hôpital de Meudon le 4 Xbre . *(décembre 1915*)

Mon commandant, vous dirai-je assez le grand soulagement que j'ai éprouvé quand j'ai eu entre les mains votre si aimable lettre du 28 nov. J'ai couru de suite à la signature et j'ai remercié Dieu de vous avoir une fois de plus sauvé la vie ; j'étais dans une telle inquiétude à votre égard ! et maintenant, comment vous remercier des lignes affectueuses que vous avez pu tracer pour moi avec tant de difficulté, j'imagine. Me voici très heureux de vous savoir à St Germain où vous avez déjà été soigné, je crois, car il me sera donné d'aller vous voir. Voudriez vous être assez aimable pour me faire savoir à quelle heure de la journée on peut vous y rencontrer sans dérangement pour vous. En ce qui me concerne, je quitte l'hôpital de Meudon lundi matin pour aller au dépôt des convalescents de Versailles. Il parait que j'y resterai quelques jours en attendant que la commission se prononce sur la durée de mon congé cela ne m'empêchera pas de sortir je l'espère bien comme je le faisais ici pour aller ou bien chez ma fiancée ou bien chez moi à Paris 3 rue Duguay-Trouin. Je fais des vœux affectueux, mon commandant, pour que votre santé redevienne vite ce quelle était avant et je demande à Dieu qu'il vous conserve et vous permette d'assister au triomphe final, vous, l'ouvrier d'élite de la toute première heure. Avec mes hommages respectueux veuillez agréer mon commandant la fidèle et affectueuse expression de mes sentiments les plus entièrement dévoués.

J Mouly.

---

10 décembre. *(1915*)

Ma chère Germaine.

Ta si bonne lettre de lundi reçue hier jeudi m'a fait le plus grand bien, car ta vaillance est pour moi un réconfort et un exemple. Je sais bien que cette guerre est beaucoup plus pénible pour toi, pour vous toutes pauvres femmes, que pour moi, pour nous militaires et surtout officiers qui avons du moins la conscience de travailler et qui sommes distraits des angoisses du lendemain par les préoccupations du présent. Grâce à la vie active que nous menons et à nos occupations notre esprit est très en dehors et ne peut se concentrer sur les inquiétudes qui nous assailleraient si nous étions oisifs. Aussi combien tu es admirable dans ta résignation. Je sais que tu puises cette force d'âme dans ta foi, dans ton abandon à la Providence et dans ton patriotisme ardent. Ecris-moi toujours des lettres comme celle d'hier quand je les ai lues je me sens le cœur léger et je me sens le courage de passer partout et de patienter longtemps, très longtemps dans la séparation.
Je suis très occupé, nous sommes tous très occupés, nous nous préparons tous de notre mieux a donner le coup de grâce à nos ignobles ennemis. Quels cochons, pardonne moi l'expression, leur attentat de Lunéville nous met hors de nous et nous brûlons tous du désir de les châtier. S'ils savaient ce qui les attend ils demanderaient la paix à genoux, mais il est trop tard les alliés n'ont pas le droit

d’accorder le pardon avant le châtiment, sans indiscrétion et sans préciser je puis t’assurer qu’il sera terrible, si je ne le vois pas, tu le verras ainsi que les enfants et cela vous consolera des deuils et des misères que vous aurez vus. Laisse dire les pessimistes et ne vous impatientez pas ; chaque jour d’attente augmente le poids de la massue d’acier sous laquelle ils seront littéralement broyés. Un de nos chefs les plus éminents et les plus sérieux nous a dit qu’aucun abri ne pourra résister à l’ouragan de fer que nos moyens économisés depuis de longs mois nous permettront de déchaîner quand l’heure sera venue ; et ce sera partout à la fois sur terre et sur mer. Je crois d’ailleurs qu’ils s’en doutent : pour détourner l’orage ils se livrent à des attaques éperdues un peu partout, ils voudraient bien que nous répondions : notre calme les exaspère et les inquiète c’est la l’explication de toute leur tactique.
Priez bien pour que le bon Dieu bénisse nos efforts. Pendant nos périodes de calme nous avons de bien touchants offices. Ici l’église prête à la méditation, c’est une vieille église romane de campagne, l’intérieur est simple et respire la piété ; j’aime à y prier, nous sommes nombreux parmi les officiers à nous y retrouver. Sans regret je pense aux bons moments ou tout récemment nous prions en famille dans nos bonnes petites églises de St Livier et de St Max, cet heureux temps reviendra, comme toi je me réjouis à la pensée du bien à faire après la guerre. Je souhaite que la leçon sévère et grandiose qui aura été donnée à notre génération et à celle de nos enfants porte des fruits durables et que les âmes en sortent sanctifiées et fortes.
Au revoir ma chère Germaine. Je t’embrasse tendrement ainsi que les enfants.

God.

J’espère que Loulou n’a plus bobo au ventre.

- ANNEE 1916 -

Blessé le 29 septembre 1915, Godefroy de Miscault est évacué de nouveau sur St Germain en Laye. Au début 1916 à la sortie de l'hôpital il est envoyé en convalescence à Mâcon.

---

6 mars *(Mâcon 1916)*

Ma chère Germaine,

Rien de nouveau à te mander ce matin depuis ma lettre d'hier ; après t'avoir écrit j'ai été faire une promenade hygiénique j'ai fait un ou deux kilomètres dans la campagne et j'ai pensé à toi et à nos expéditions des derniers jours de février en voyant les femmes et les enfants dans les champs en quête de chicorée ; je suis revenu en longeant en partie les ateliers de construction de l'artillerie qui s'étendent sur une très vaste superficie ; néanmoins ils sont insuffisants maintenant pour contenir l'énorme quantité de matériel qui est fabriqué chaque jour, et canons, caissons, voiturettes de mitrailleuses débordent de l'enceinte et encombrent toutes les promenades avoisinantes, je dois dire que c'est un spectacle réconfortant.
J'ai vu le communiqué du 5 après midi qui annonçait les fortes attaques allemandes du nord est de Verdun, c'est là ce qui explique les fortes canonnades que nous entendions ensemble les derniers jours, est-ce le début de leur offensive ou veulent-ils simplement créer une diversion pour nous empêcher d'exploiter les succès anglais sur l'Ancre : c'est ce qu'un avenir prochain nous révèlera.
Il faut compter que cette offensive sur des positions que nous tenons depuis trois mois n'a pas grandes chances de réussir car nous sommes sans doute prêts à les recevoir.
Je suppose que vous entendez terriblement la canonnade et que cela vous pèse un peu l'ère des communiqués intéressants va renaître avec le printemps.
Je n'ai pas encore reçu de lettre de toi pourtant j'espère que tu as reçu mon télégramme qui te donnait mon adresse, j'attends de jour en jour plus impatiemment.
Tu vas me dire j'espère que le colonel est rentré en bonne santé ne se sentant plus de ses fatigues et de son refroidissement et rassuré, du moins pour un temps, sur l'état de santé de sa belle mère. Je compte aussi que tu me dises que Gérard se remet courageusement au travail : si cela lui coûte qu'il le fasse en esprit de pénitence pour faire son carême et pour obtenir que son Papa soit protégé quand il retournera dans la bataille.
Ma grande fille a très bien fait mes bagages et je l'en remercie, mais elle a oublié d'y mettre mon petit manteau de caoutchouc et une paire de brodequins (de troupe) ; si tu pouvais m'envoyer cela en un petit colis je t'en serais reconnaissant, autrement je serais obligé d'acheter avant de partir et manteau et brodequins, et c'est à contre cœur que j'engagerais cette dépense. Je suis invité par Mr de la Sablonnière à une partie de chasse au lapin dans une de ses propriétés, il m'offre de me prêter un fusil, si je ne puis tirer j'irais peut être quand même, histoire de prendre l'air et de tuer le temps. Je suis sans occupation ici je m'occupe comme je peux en lisant et en travaillant pour mon instruction personnelle.
Mon camarade doit, je t'en parlais hier, me mettre en relation avec un capitaine d'artillerie tout disposé parait-il à renseigner utilement ses camarades de l'infanterie. Voilà le bout de mon papier. Au revoir ma chère vieille. Je t'embrasse de tout cœur, ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

Dimanche *(Mâcon printemps 1916)*

Ma chère Germaine,

Ce matin en rentrant de la messe où j'ai communié en pensant à vous tous, je trouve ta bonne et longue lettre contenant celle de Tante Geneviève, et en même temps une longue et intéressante lettre de Papa. C'est un bon courrier du dimanche.
J'ai apprécié comme toi le discours de Deschanel, et encore plus la conférence de Mgr Ginesty sur Verdun : c'est poignant et réconfortant. J'ai lu dans la revue hebdomadaire du 3 mars une jolie conférence de Richepin sur le paysan ; c'est aussi à lire aux enfants, cela leur fera comprendre la nécessité du travail pour tous, monsieur Gérard, et cela me fait de plus en plus envisager pour après la guerre la retraite à la campagne et l'exploitation par nous même, la mise en valeur intensive de tout ce qui nous restera de cette bonne terre de Lorraine, ce serait aussi une saine occupation pour Joseph et qui cadrerait bien avec l'hygiène et le régime de grand air qu'exigera encore pendant quelque temps le rétablissement de sa santé. Il trouvera à mettre en valeur son goût de science et de mécanique, mais

pour que son travail porte des fruits il faudra qu'il soit raisonné et méthodique, il a besoin pour le moment de travailler à acquérir du raisonnement et de la méthode, ce qui implique la constance, la ténacité et la continuité dans l'effort.
Hier nous avons eu un temps superbe ; en sortant du cercle vers 2 heures j'ai été faire une promenade dans la campagne au hasard droit devant moi, faisant lever lièvres et perdrix, et me posant suivant le terrain quelques problèmes d'attaque de bataillon ; j'ai ainsi passé ma journée d'une façon saine et agréable quoique solitaire. Cette solitude d'ailleurs ne me déplait pas je la crois très reposante.
Aujourd'hui Mr de la Sablonière m'emmène en auto à « Préau » leur propriété, et me fera faire, je crois, une petite randonnée dans le Berry. Ce soir je dînerai chez eux dans l'intimité. Mme de la Sablonière est charmante, excessivement sympathique, elle n'a pas néanmoins la grâce captivante de Mme de Closmadeuc, j'ai plaisir néanmoins à me retrouver dans ce milieu familial où nous sommes bien en communion d'idées surtout, quoique je trouve Mr de la Sablonière un peu trop intransigeant sur les questions politiques.
En consultant l'horaire des offices de la semaine j'ai vu parmi les noms des quêteurs celui de Mlle de Boismarmin ; si c'est la fille du capitaine que nous avons connu à Toul, renseignement que je compte avoir par Mme de la Sablonière j'irai faire une visite, car c'est un milieu qui me plaisait et où je suis sûr d'être en communion d'idées.
Je continue à n'avoir pas d'occupations déterminées comme le commandant du dépôt compte que je ne fais que passer, je comprends qu'il me tienne à l'écart quoique à plusieurs reprises je me sois mis à sa disposition pour le soulager dans sa tâche. Je lis beaucoup et finalement le temps passe relativement vite. Je pense que ma demande d'affectation sera au ministère dans le courant de la semaine et que je serai fixé sur mon sort dans le courant de la semaine. Maintenant je n'ai plus qu'à attendre en me confiant à la Providence. J'ai rencontré hier un sous lieutenant du 153^{e} il a quitté le régiment depuis un certain temps et n'a pu me donner de nouvelles de personne. Il a rejoint le régiment en 1914 au mois d'août ; il était dans la compagnie de Fuselier qui, passé depuis au 37^{e,} a été tué à Verdun.
Il est probable que la retraite des Boches devant les anglais aura retardé de quelques jours l'offensive générale, puisqu'il faut que les Boches soient de nouveau accrochés sur ce front pour qu'ils ne puissent pas disposer de leurs réserves comme ils comptaient le faire probablement, comme on dit ils ont reculé pour mieux sauter, mais ils n'y gagneront rien. En Mésopotamie il se passe des événements d'une importance capitale. Je crois bien que la jonction des Russes et des Anglais va s'opérer sous Bagdad, ce sera le commencement de la fin de la Turquie, il est impossible d'évaluer qu'elle sera l'étendue de la répercussion de l'échec turc sur notre front Français, mais je crois qu'il facilitera grandement les opérations des armées Russe et Roumaine sur le Leretz et en Galicie, on le verra dans six semaines.
La lettre de Tante Geneviève m'a intéressé, il faut garder le souvenir de Mr Plateau pour après la guerre.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

Respect au colonel. Bonjour à Mary. et Gabrielle. Ne m'oublie pas auprès de notre bonne cousine de Magniéville. Reçu une bonne lettre de Tante Jeanne ci-joint.

(Mâcon printemps 1916)

Ma chère Germaine,

J'ai copié à ton intention ces belles réflexions de notre cousin de Suzigny que ma tante de Terrouanne m'a prêtées c'est un véritable testament qu'il est bon à répandre, veux-tu le prêter aux d'Hédouville le faire copier aux enfants ou leur dicter et l'envoyer à tante Jeanne et à Aubry où cela fera du bien. Je retourne demain à Préssé comme je te l'ai dit y avoir été invité, j'aurai communié et été à la messe avant de partir et ce sera encore sanctifier mon dimanche de passer la journée dans un milieu où l'on pense d'une façon si élevée, où l'on vit en union avec ce noble absent qu'on peut bien appeler un saint puisqu'il est tombé pour la Patrie en offrant son existence à Dieu en un sacrifice qui a été agréé parce qu'il partait d'une si belle âme. Sa mort est semblable à celle de Jean et c'était 2 âmes sœurs et comme te l'écrivait je crois Jean de Plinval ; « quand une âme s'est élevée si haut qu'elle ne semble plus tenir par rien à la terre elle est agréable au Seigneur et Dieu la recueille dans son éternité ». Pour ceux qui restent la séparation ne doit pas être un deuil, l'exemple du disparu, sa présence constante, quoique invisible sont là pour les engager à faire de même, à se résigner et à offrir au bon Dieu un sacrifice peut être plus méritoire que celui de la vie. Quand on est arrivé à une compréhension de la religion et que le bon Dieu donne à une âme la grâce de la mettre intégralement en pratique, combien compte pour peu tout ce qui est ici bas et combien il est facile de se donner sans arrière pensée pour la gloire de Dieu à son devoir,

qu'importe la séparation qui est inévitable un jour ou l'autre et qui sera courte, la douleur qui passe et la mort qui nous lance d'une vie de tribulations dans une éternelle béatitude. J'ai plaisir à te parler ainsi ma chère Germaine car je sais que tu me comprends et je suis sûr d'avance que tu es prête à tous les sacrifices et à continuer à vivre courageusement pour former toutes les petites âmes dont Dieu t'a confié la charge.
J'ai eu hier un bon courrier : 2 lettres de toi et une de Marie que j'ai trouvée bien gentille, son style fait réellement des progrès et j'ai tant de plaisir à la lire que je compte bien qu'elle a trouvé une place sûre où mettre son porte plume pour ne pas le perdre. Je suis bien peiné de la paresse de Gérard en voilà un qui ne comprend pas qu'à l'époque où nous vivons il faut lutter sans cesse contre ses défauts, se donner de la peine, dompter sa nature, mais que fait-il quand il va communier ! il ne prend donc pas de bonnes résolutions, pourtant avec de la volonté on arrive à tout. Il y a peut être un peu de faiblesse physique dans son cas, je crois que l'hydrothérapie dans la belle saison stimulerait son tempérament lymphatique. Pour la question placement je ne verrais pas d'inconvénient à ce que tu prennes 1000 frs de bons du trésor remboursables à 3 mois à 4 % cela te ferait tout de même un petit bénéfice de 10 frs, à ne pas dédaigner par le temps qui court. Je suis content que Nanine puisse enfin sortir de son lit mais qu'elle soit bien prudente. Je pense bien au grand jour de la 1e communion qui approche pour le petit là et c'est un gros sacrifice pour moi d'être loin de lui pour ce moment solennel. Je suis content que Coco et Zézé soient si gentilles, que devient la bonne grosse et Mr saute ruisseau *(Henri)*. Au revoir ma chère Germaine, je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

Mâcon le 18 mars 1916

Ma chère Germaine,

Me voilà donc à ma 1e journée de dépôt. Ce matin levé à 6 heures, j'ai été à une 1e messe et j'y ai communié en pensant à vous après quoi je me suis présenté au lieutenant colonel *Faire* commandant le dépôt du 25e. Pour le moment je n'ai rien à faire qu'à me soigner aussi ai-je été dès ce matin à l'institut physico-*thérapeuthique* . Là j'ai trouvé un médecin très aimable qui a commencé par m'examiner aux rayons X, il a reconnu que j'avais en effet une fracture du radius comme l'avait remarqué *Thommé* mais elle est bien guérie, il a trouvé que mon poignet n'est pas encore brillant et tout de suite il a commencé à me faire soigner : bain chaud (45°), massage, électricité, bains de lumière, le traitement est long mais je crois qu'il sera très profitable et je n'ai rien de mieux à faire ici.
L'infirmier qui me soigne a été sous mes ordres, il était brancardier au 5e bataillon c'est un très gentil garçon et j'ai eu le plus grand plaisir à le revoir : je n'ai pas encore vu Brice mais j'espère le rencontrer aujourd'hui. Quant à de la Salle notre trésorier il va rejoindre le front comme capitaine au 160e. Je ne sais ce que l'on va faire de moi, j'espère ne pas m'éterniser ici car je m'y ennui confortablement et il me tarde de faire quelque chose d'utile.
Mâcon n'est pas une vilaine ville et il y a assez de ressources, j'ai été ce matin sur le marché : j'y ai acheté deux poulets (7 frs chaque) c'est encore assez cher, j'espère qu'ils t'arriveront en bon état. On voit pas mal de légumes les choux-fleurs sont de 70 à 85 cts, je ne sais avec le prix du port, l'emballage etc, si c'est très avantageux, je t'en enverrai tout de même si tu veux. Ce qui est assez agréable ce sont les quais de la Saône qui est ici une très belle rivière de 300 m de largeur, un vrai fleuve.
L'église St Pierre beau style roman est vraiment très belle, j'y ai été hier au chemin de la croix, il y avait beaucoup de monde, je crois que la population est très pieuse : ce matin à l'autre paroisse (St Vincent) il y avait beaucoup de communions. Je ne sais si je t'ai dit que Mme de *Romeville* sœur de mon ami Brémorel habite dans mon hôtel je l'ai déjà rencontré 2 fois mais ne lui ai adressé qu'un ou 2 mots, je compte lui faire une visite cet après midi, j'aurai plaisir de parler avec elle du temps ou j'étais à Longwy avec son frère.
Je te disais que le bon général Russe qui était dans mon compartiment entre Dijon et Mâcon *(3 mots illisibles)* et intéressé il m'a donné une recette pour manger le sarrasin. Il faut d'abord qu'il soit dépouillé de son écorce noire puis on le triture quelques minutes avec du beurre frais, on le met dans une casserole à double fond *(un petit dessin de la casserole illustre la lettre)*on y verse de l'eau bouillante autant qu'il en faut pour remplir le compartiment du fond, puis on met au feu jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée on sale et on sert. Le bon général roulait des petits yeux en répétant constamment «c'est délicieux». En attendant il a avalé devant moi 6 œufs durs.
Il m'a parlé de la situation mais la dessus ne m'a rien dit de très remarquable, il m'a semblé d'ailleurs un peu ramolli.
J'espère qu'Elisabeth a reçu de bonnes nouvelles d'Antoine, il ressort de plus en plus des communiqués que l'offensive boche est à bout tant mieux.

Mille tendresses autour de toi. Je t'embrasse.

God.

Le 21 mars *(Mâcon 1916)*

Ma chère Germaine,

Ta lettre de samedi je l'ai reçue hier lundi tu vois que la correspondance marche relativement vite et que l'on peut presque échanger une conversation. Dans ma lettre qui s'est croisée avec la tienne je t'exprimais très brièvement mon dégoût pour nos politiciens ; nul doute que se soient toutes ces hontes qui ont amené le général Gallieni à démissionner, je le crois bien remplacé mais tous ces tiraillements sont quand même regrettables en face de l'ennemi. Heureusement qu'en définitive les hommes s'agitent et Dieu les mène, pour nous notre devoir reste clair : il n'y a qu'à prier avec confiance et à agir de notre mieux dans notre petite sphère sans trop nous inquiéter du voisin. Conservons notre confiance, les évènements du champ de bataille nous y aident puisqu'en somme les Boches n'avancent pas malgré leurs nouveaux renforts et leurs sales inventions. Je ne crois pas que leur offensive puisse encore durer bien longtemps ; dans les milieux informés on pense que cela ira jusqu'au 24 mars. Après quoi les alliés auront leur tour, mais je ne crois pas que ce soit encore tout de suite.

Tu me parles des Anglais ; c'est bien jusqu'à Amiens depuis la mer du Nord qu'ils s'étendent et ils vont encore continuer à se renforcer : c'est ce qui explique que le 226^{e} et d'autres ont pu être ramenés plus à l'Est. On me disait hier que la 70^{e} division a pris la place de la 11^{e} en avant de Nancy. En somme nous nous renforçons énormément sur tout le fond et mathématiquement il arrivera un moment où les Boches seront obligés de céder sous notre pression. C'est ce qu'ils ont voulu éviter en attaquant Verdun, leur échec ne peut avoir pour eux que de très graves conséquences. Le général russe de l'autre jour me disait : aussi bien que chez nous , les Boches ne peuvent plus reculer chez vous, ils sont tous condamnés à mourir sur place. Il arrivera un moment où ils ne pourront plus se renforcer et si alors ils ne capitulent pas ils seront exterminés jusqu'au dernier. Je crois bien que d'ici peu peut-être, quand les Russes auront atteint Bagdad nous déclencheront une offensive de Salonique avec le renfort des Anglais d'Egypte qui n'auraient alors plus rien à craindre, et comme il est probable qu'alors les Roumains appuyés par les Russes de Bessarabie se décideront à marcher, que d'autre part les Turcs lâcheront peut-être les Boches, tu vois d'ici le spectacle ? prions le bon Dieu que cela arrive.

Comme toi je n'ai pas été enchanté du bulletin de Joseph, pour le faire passer notre roué de fils a écrit une lettre tout miel et sucre. N'empêche que je lui ai envoyé un petit savon.

. J'ai vu Brice hier, il a une mine superbe et s'intéresse à l'instruction de la classe 17. Ces bons jeunes gens sont pleins d'entrain et de bonne volonté .J'ai rencontré plusieurs de mes anciens soldats ou gradés : tous ravis de me revoir. Je continue à n'avoir rien à faire. Je compte tout de même ne pas moisir ici car quoiqu'en dise la faculté je ne me sens pas trop infirme et je voudrais faire quelque chose. Mais en cela comme en tout je me laisse guider par la Providence.

Je suis content de savoir que la Princesse va mieux, voilà le bon temps pour elle. Au revoir ma vieille, tendresses aux gosses, amitiés à Elisabeth et à ses enfants et à toi mille tendres baisers.

God.

Mâcon 22 mars *(1916)*

Ma chère Germaine, je reviens de la messe où j'ai communié en pensant que tu en fais autant à la même heure car c'est mercredi, et avant de me rendre à l'hôpital je t'envoie un affectueux bonjour. Hier soir j'ai pris une tasse d'eau chaude chez Madame de Remeville en compagnie de 2 ou 3 officiers avec lesquels nous avons fait un bridge. L'un de ces officiers est camarade du capitaine Bonhomme ; il m'a donné de ses nouvelles ; il a traversé l'interminable lutte du bois Le Prêtre sans avoir une égratignure ; il est actuellement chef de bataillon. Nous n'avons pour ainsi dire pas de nouvelles du front autres que celles des journaux et tu en sais sans doute plus que nous. L'attaque allemande s'écrase de plus en plus ils attaquent maintenant tout près de l'Argonne et malgré leurs liquides enflammés ils n'arriveront à rien. D'ailleurs nous nous renforçons considérablement. Toute la journée d'hier il est passé en gare des trains d'A. venant de Marville et probablement d'Egypte, il nous faut encore patienter un mois et je crois que les Allemands n'éviteront pas la réplique qu'on leur prépare. Je pense qu'à ce moment là je pourrai rejoindre le front. Je voudrais bien en attendant m'occuper

utilement, mais il n'y a rien à faire tous les emplois de chefs de bataillon étant tenus. J'offre ma solitude et mon ennui au bon Dieu comme mortification je m'exerce à la patience qui est peut être par le temps qui court la première des vertus militaires. Papa parle de conduire Tante Louise à Evian dans les premiers jours de Mai, je ne pense pas qu'à cette date je sois encore ici.
Hier je me suis vu à Eclaron car nous avons eu un défilé ininterrompu d'auto camion qui venaient de Lyon et gagnaient le front. De plus en plus ce système de transport se substitue au train, c'est je crois plus pratique et n'est pas à la merci d'un pont qui saute, ou d'un raille *(rail ?)* enlevé. Je crois que les allemands sont moins bien partagés que nous sous ce rapport, mais en revanche ils ont un réseau de voie ferrée beaucoup plus complet que le nôtre, il est vrai que nous ne nous faisons pas faute de bombarder leurs gares.
Cette affaire du bois d'Avocourt est sans importance je ne crois pas que nous y ayons engagé beaucoup de troupes, il faut maintenant que les Boches débouchent de la forêt ce qui ne sera pas facile, ils ont dû engager de nombreuses troupes fraîches car voilà plusieurs jours qu'on avait éventé de grands mouvements de troupes sur les lignes de Vouziers et de Sedan, je m'attendais à une offensive dans cette région là.
Voilà le courrier qui outre cette lettre de Papa m'apporte une carte de Dumas, rien de toi ce sera sans doute pour demain. J'espère que tu vas bien, que tu as bon moral et que notre séparation te fait faire des actes méritoires. J'espère que Marie va bien que Pauline va sans difficulté à St Dizier, je pense bien à tous et à chacun des enfants et les embrasse après toi chacun à leur tour. Voilà ma main qui commence à se fatiguer et qui m'indique qu'il faut te quitter, je n'oublie pas Elisabeth et ses enfants et te prie de présenter mes hommages à notre excellente cousine de Magnienville.

God.

---

24 mars *(1916)*

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta lettre qui contenait celle de Pauline et celle de mon ancien sergent Dupuy. En somme là correspondance marche bien entre Mâcon et Eclaron et c'est beaucoup de recevoir de vos nouvelles en moins de 48 heures. Je voudrais bien qu'il en soit ainsi pour Elisabeth et Antoine *(de Boissoudy).* Qu'elle ne se fasse tout de même pas trop de bile cette pauvre sœur, un général n'est tout de même pas escamoté et s'il lui arrivait malheur Elisabeth serait bientôt prévenue, qu'elle se rappelle avec qu'elle rapidité tout le monde a connu la blessure des généraux Maunoury, de Villaret, Marchand etc. Je crois que dans ces circonstances on peut plus que jamais répété ; pas de nouvelles, bonnes nouvelles. En tout cas ce matin à la messe en communiant j'ai prié tout particulièrement pour nos chers absents du front.
Je suis ennuyé du genou de Nanine : je vois que cela est assez grave, je le redoutais d'ailleurs car je sais que le genou est un organe très délicat. J'espère qu'elle est bien soignée : les médecins militaires ont l'expérience de ce genre d'accidents : c'est ennuyeux pour ses études car je ne pense pas qu'elle puisse circuler avant 2 mois. Ce serait peut-être le cas, étant donné sa situation, d'obtenir qu'une sœur de la doctrine vienne 1 fois par semaine. Je conseille à notre grande fille de lire des livres sérieux, soit d'histoire soit de littérature. Elisabeth ne demandera certainement pas mieux que tu puises dans sa bibliothèque. Pourvu que ce contre temps ne soit pas pour toi l'occasion d'un surcroît de fatigues. La bonne Louise qui est si active, si dévouée et si complaisante ne demande certainement pas mieux de te venir en aide et je suis sûre que la bonne princesse fait aussi une charmante infirmière !
Je te remercie de m'avoir envoyé la lettre de Mr Mirman à Mme Driant, je l'avais lue ici dans «le nouvelliste» et je ne sais comment j'ai oublié de t'en parler. Je crains bien qu'il faille conserver bien peu d'espoir de le revoir : un colonel ne disparaît pas comme cela il est trop connu pour que, s'il était prisonnier, les Boches ne se soient pas déjà vanté de l'avoir en leur possession, je crains que tombé sur ce terrain effroyablement bombardé, qui a été le théâtre ensuite d'attaques massives, il soit resté enseveli sous les cadavres boches et que son corps n'ait été brûlé pèle mêle avec ceux des ennemis. Il ne nous reste plus qu'à prier pour lui et à nous incliner une fois de plus sous les décrets impitoyables de la Providence.
On m'a remis ce matin la médaille commémorative de la défense du Couronné. J'espère te la montrer si je viens, comme tu l'espères, pour quelques jours en permission. Je continue à rencontrer tous les jours quelques braves de mon bataillon, deux ce matin qui m'ont vu couvert de sang, puis le sergent Ceharpy cet Alsacien qui était si malade à l'hôpital Louis le grand, il est maintenant gros comme un moine et a une figure radieuse. J'ai vu également un capitaine de mon collègue le commandant Serrés, il paraît qu'il a été d'une lâcheté écœurante à *Douchez* il a lancé successivement toutes ses compagnies à l'attaque et

est resté seul derrière ses poilus. Il paraît qu'il a perdu tout prestige, que tous les soldats de son bataillon sont indignés qu'il ait accepté sa citation non motivée, il parait qu'en voyant le régiment établi entre les fils de fer Boches le lieutenant colonel a été persuadé que c'était lui Serrés qui l'avait conduit là, et puis malheureusement comme je te l'ai dit il n'y avait là aucun grand chef pour voir ce qui se passait.
Enfin je suis certain que la justice du bon Dieu le retrouvera un jour, mais pour rien au monde je ne voudrais le revoir, car je le verrai toute ma vie faisant semblant de ne pas voir les gestes désespérés que je lui faisais pour l'engager à me rejoindre, certes un général aurait été là qu'il aurait mérité un coup de revolver, mais je me laisse emporter par mon indignation rétrospective ce n'est pas très intéressant pour toi. J'ai été voir le lieutenant colonel pour lui dire que j'étais candidat pour tout emploi compatible avec mon état, soit bataillon de recrues, soit centre d'instruction, en attendant il m'ordonne la surveillance de quelques compagnies et *(mot illisible)* , c'est une simple affaire de discipline, cela me créera un petit but dans l'existence, ce qui était bien nécessaire car mon existence désœuvrée commence à me peser.
J'espère que tous les enfants sont bien , je les embrasse tous ainsi que toi.

God.

Tu ne me parles pas de l'expédition des poulets. Voilà le reçu que je t'envoie pour que tu puisses réclamer si c'est nécessaire. La valeur du colis est de 15 frs.

Mâcon 26 mars 1916

Ma chère Germaine,

A t'écrire ainsi tous les jours je n'ai pas grand chose à t'apprendre. Hier cependant il y a eu une petite revue pour remise des décorations : un certain nombre de médailles militaires et de croix de guerre. Un bataillon rendait les honneurs. La cérémonie était simple mais imposante tout de même et je regrettais que tu ne fusses là avec les enfants d'ailleurs mes regrets sont perpétuels, tu le comprends, et c'est pour moi une source de sacrifices sans cesse renouvelée. Sans doute si je vivais la vie intense du front je n'aurais pas la même impression de solitude, aussi je souhaite d'être le plus tôt possible déclaré apte.
Le 1er avril je me présente devant une commission qui doit statuer sur mon sort.
Aujourd'hui dernier jour du Triduum j'ai communié en union avec vous tous, puis après et en attendant l'heure de me présenter au commandant d'armes qui m'avait convoqué j'ai fait une promenade solitaire sur les bords de la Saône, il faisait un temps ravissant et j'ai eu le plaisir de saluer les 1ères hirondelles messagères du printemps et peut-être de victoire. Je vois que les Russes ont l'air d'y aller d'assez bon cœur. Si seulement on pouvait démolir les Boches sur les 2 fronts, ce serait du bon travail ; il est bien difficile de savoir la vérité exacte car chacun des belligérants présente les faits de la façon la plus avantageuse pour lui. Il en sera ainsi jusqu'à ce que nous ayons emporté un succès réellement décisif qui ouvrira les yeux à tout le monde. Ce qui me donne confiance c'est que notre Castelnau mérite ce succès, non seulement pour sa valeur militaire mais encore et surtout pour ses hautes qualités morales et sa foi admirable. Il se confirme de plus en plus que c'est lui-même qui a sauvé la situation et qui a mérité un second miracle comme celui de la Marne. L'échec des Boches du 26 février dont ils n'ont pu se relever malgré leurs tentatives acharnées pendant un mois marquera peut-être dans l'histoire le point de départ de leur défaite définitive. Je suis content de savoir qu'Elisabeth a de bonnes nouvelles d'Antoine. C'est une très lourde tâche pour lui d'avoir le commandement de ce secteur si violemment attaqué ; il n'aura pas volé un peu de repos. On dit ici que la 11ème division et le 33ème corps vont retourner en Lorraine (?).
Au revoir ma chère Germaine : je t'embrasse de tout cœur.

God.

Mâcon 27 mars (1916)

Ma chère Germaine.

Quel bon courrier aujourd'hui : 3 lettres de toi et d'assez bonnes nouvelles sauf en ce qui concerne la pauvre Pauline : il ne faut pas qu'elle se berce d'illusions, cette pauvre fille, ces entorses du genou c'est douloureux et très long et elle se ressentira encore longtemps de cet accident après qu'elle sera guérie,

j'espère que les médecins la soignent bien : c'est très ennuyeux qu'elle manque d'appétit : c'est le séjour au lit qui veut cela, tu fais bien attention n'est ce pas à ce qu'elle aille régulièrement à la selle.
Je suis content que vous ayez trouvé les poulets bons et pas cher, je vous en enverrai samedi car c'est jour de marché et je serai plus sûr de les avoir frais, je vais t'envoyer des choux fleurs, le beurre est horriblement cher 3 frs faut-il t'en envoyer quand même ? J'enverrai aussi samedi un poulet à Elisabeth.
J'ai appris que le pauvre docteur *Hams* a été grièvement blessé à Verdun dans le secteur qu'Antoine vient de quitter : il perdra probablement le bras droit.
Ce que tu me dis au sujet des engagements de D ne m'étonne pas c'est extrêmement difficile de déclencher une offensive sous le feu de l'artillerie, le 1er but que le commandement devrait chercher à atteindre c'est d'éteindre le feu de l'artillerie adverse, alors le fantassin a plus de mordant, mais si dès le 1e pas il est reçu par une rafale d'obus, il rentre dans la tranchée, ceux qui persistent sont fauchés il n'y a rien à faire, je m'étonne qu'après une si longue expérience le commandement supérieur ne ce soit pas rendu compte de cette nécessité ; c'est trop facile de rendre responsable des sous ordre qui n'ont pas *au moins* les moyens d'action indispensables. Maintenant je crois que quand on a décidé d'attaquer il n'y a pas à perdre de temps il faut y aller *vite et* brutalement, produire un effet de surprise. Si on manque cet effet, si l'ennemi a eu le temps de se ressaisir il n'y a rien à faire on est fauché par les mitrailleuses et il aurait mieux valu ne pas partir. Pour y aller de bon cœur il faut que la troupe soit bien persuadée que toutes les éventualités ont été pesées par le commandement et que s'il faut y aller à fond cela en vaut la peine. C'est évidemment le sentiment qu'a eu la 39e division quand elle a attaqué, puis il faut attaquer avec des troupes qui n'ont pas subi le bombardement ; peu importe qu'elles ne connaissent pas le terrain puisqu'elles n'ont qu'à agir droit devant elles. J'ai toujours remarqué que les attaques réussissent bien mieux quand elles sont exécutées par des troupes qui viennent d'arriver que par celles qui sont là depuis quelque temps.
Comme toi je suis content du bulletin de Joseph : il n'e m'a pas l'air enchanté de son itinéraire, mais en somme, avec une voiture depuis Saint Dizier il arrivera presque aussi vite que par le train. D'ailleurs à cette heure là il n'y a plus de train.
Je répondrai bientôt à la gentille lettre de Marie. Je te renvoie la lettre de la bonne sœur Maxence que j'ai trouvé fort gentille qu'elle belle âme ! Tu vas dire que c'est parce qu'elle me couvre de compliments que je dis cela, quelle erreur.
Je t'embrasse.

God.

Les anglais passent toujours.

Mâcon 27 mars (1916)

Ma chère Marie

Je fais expédier aujourd'hui un colis contenant six choux fleurs, six salades, six artichauts, 2 kilos de pois mange tout, 1 kilo de beurre. J'espère que le tout vous arrivera à bon port. Les choux fleurs coûtent 0,75 l'un, la salade 0,05 le pied, les pois 1 f 10 le kilo, les artichauts 0,20 l'un, le beurre 3 frs la livre, si vous êtes contents de cet envoi je vous en ferai encore d'autre.
Je crois que c'est bien en effet le 226 qui s'est trouvé sous les ordres de ton oncle Antoine, le pauvre régiment a encore été très éprouvé. J'ai appris que le capitaine *Brur* l'ami du lieutenant *Hanry* a été tué, tous les médecins ont été blessés, une marmite étant tombée sur le poste de secours; c'est le 19 mars que ces accidents sont arrivés c'est terrible ; si je retourne au 226 je n'y retrouverai plus personne.
Je vois d'après ce que m'écrit maman que la vie d'Eclaron est très animée par les nombreux passages de troupes; ici aussi l'on voit fréquemment des convois d'auto-camions neufs qui gagnent le front, et chaque jour en suivant la voie ferrée des trains d'anglais qui constamment montent vers le nord. Les communiqués semblent de plus en plus indiquer que la bataille de Verdun est terminée pour les allemands ; il est probable que notre réplique ne tardera pas : chaque jour qui passe d'ailleurs rapproche la grande échéance et l'on sent que par toute l'Europe tous les alliés se préparent à la ruée finale sur le boche qui, lui, a jeté trop tôt son venin. Ce matin je lis avec plaisir le raid des avions anglais sur le Schleswig cela a du faire bisquer les boches.
Que devient la bonne Pauline qu'elle soit bien raisonnable, il faut qu'elle remue le moins possible, cette immobilité est pour elle un dur sacrifice, qu'elle l'offre bien chrétiennement au Sacré Cœur pour le salut de nos morts, le soulagement de nos blessés et la Victoire. Je veux croire que c'est le rhume que couvait Gérard qui l'a rendu paresseux et j'espère qu'une fois guéri il fera vite oublier les mauvais jours passés par son application. On ne me parle guère du Petit là de Kiki et de Loulou ; que devient tout ce petit monde. Je ne veux pas non plus *que* Coco, Zézé s'imaginent que je les oublie : je vous réunis tous mes

chers enfants dans une même tendresse je prie pour que vous deveniez tous des serviteurs utiles au Pays et je vous embrasse de tout mon cœur, en commençant par toi, ma chère Princesse.

Ton Papa.

Mâcon 28 mars (1916)

Ma chère Germaine

Ayant écrit ce matin à Marie je n'ai pas grand chose à t'apprendre et d'ailleurs mon existence d'éclopé de dépôt ne présente rien de bien *saillant* à te *mander (?)* mais je m'en voudrais de ne pas t'envoyer à toi aussi un affectueux bonjour que je sais impatiemment attendu quoique que je n'ai rien à t'apprendre n'ayant à te parler que de moi seul. Tu comprends facilement que tes lettres et celles des enfants présentent pour moi un bien plus grand intérêt puisque elles me parlent de ce que j'ai de plus cher au monde. Aussi je vous remercie de me tenir ainsi fidèlement au courant de tous vos faits et gestes.
Mon existence s'écoule ainsi monotone. Ce ne sont pas les fonctions de major que je remplis pour 4 jours qui y apportent grand intérêt car elles se bornent à dépouiller une fantastique correspondance et à signer un nombre de pièces plus que respectable. Je passe toujours une bonne partie de ma matinée à l'hôpital à me soigner de toute façon j'ai déjà réalisé de sérieux progrès et j'entrevois une guérison presque complète qui me permettra certainement de retourner au front avant la fin du printemps, c'est à dire probablement avant l'offensive générale. Je ne demande qu'à être utile au Pays dans la mesure de mes moyens et cela jusqu'à la fin. La fin des boches ou la mienne.
Tous les jours j'apprends de nouvelles pertes dans mes braves régiments et je suis persuadé que si la Providence me reconduit au 226 je n'y retrouverai plus que très peu de monde de connaissance. Il n'y a que ceux qui comme moi ont été mis à l'abri pendant un certain temps qui en réchappe momentanément, mais qu'importe pourvu que l'on laisse aux siens un bon souvenir et à ses soldats un bel exemple.
En méditant tous les matins à l'église pendant la messe j'arrive à me convaincre que la mort au champ de bataille est une grâce que le bon Dieu nous fait *car si on tombe bien* préparé, le deuil des siens est moins grand puisqu'il se tempère d'un sacrifice généreusement accepté, qu'importe de disparaître à 47 ans ou à 70 ans si l'on va au ciel et si l'on se retrouve un jour dans l'éternel bonheur.
Tous les jours je renouvelle mon sacrifice et je demande au bon Dieu de me donner le courage de faire tout mon devoir généreusement et avec gaîté. Mais la nature humaine a des soubresauts de révolte surtout quand on est loin de la mêlée et qu'on envisage de sang froid toutes les éventualités qui peuvent se produire. Prie bien pour moi, ma chère Germaine : c'est ta pensée qui me soutient et je sais que si un malheur m'arrive tu conduiras aussi bien au port notre petite bande que si j'étais avec toi.
Je continue à voir souvent Madame de Renneville ce ménage fort sympathique a pitié de mon isolement et m'invite souvent à passer la soirée avec eux. Madame de Renneville voudrait bien avoir le secteur postal de son frère le commandant de *Prémorel*, Elisabeth pourrait te l'indiquer puisque c'est celui de Pierre lorsqu'il était encore à Piney, pourrais-tu me l'envoyer.
Je te quitte ma chère Germaine en t'embrassant de tout mon cœur ainsi qu'Elisabeth et ses enfants.

God.

Comme toi je suis très content du bulletin de Joseph.

Mâcon 29 mars 1916

Ma chère Germaine

De toi ce matin un excellent courrier, deux lettres de toi dont celle de dimanche m'avait un peu ennuyé à cause de la fatigue qu'elle indiquait, mais celle de lundi que j'ai ouverte après m'a bien vite rassuré. Tu fais bien d'être un peu paresseuse c'est ton premier de devoir et par le froid qui reprend comme tous les ans à cette époque tu fais bien de rester au pieu, c'est là qu'on redoute le moins de se refroidir.
Je serais bien heureux d'assister à la 1e communion du Petit là à Pâques, mais ne te fait pas d'illusion je ne crois pas que j'obtienne de permission, quoique je sois pas ou peu occupé, les circulaires sont formelles il faut 3 mois de présence au corps avant d'en obtenir une. Mais je suis bien d'avis que le Petit là qui a une si honnête nature fasse sa 1e communion à Pâques ; c'est une belle petite âme dont les supplications toucheront je n'en doute pas le cœur de notre Seigneur. J'aime à espérer que c'est le rhume de Gérard qui l'a empêché de bien travailler les semaines passées et que tout de même il va s'y mettre avec ardeur. Samedi prochain je te ferai convoyer 3 poulets dont tu feras la répartition : l'un pour

Madame de Magnienville, l'un pour Elisabeth, l'un pour toi, en somme oui ce n'est pas plus cher qu'une autre viande et je crois que cela est très bon pour les enfants. Je ne suis pas étonné que Pauline ne puisse encore pas bouger il est à craindre qu'il y ait eu déchirement de muscles, synovite ...etc, ce sera long et délicat à soigner ; Il faut que Pauline s'arme de courage, c'est une pénitence qui s'impose pour elle et qui lui facilitera son carême, c'est sa façon à faire la guerre. La lettre de *Cranville* m'a considérablement intéressé et attristé : tous ces projectiles qui traînent dans nos champs de Lorraine feront encore de nombreuses victimes même après la Paix : quel deuil pour les parents. Tu vois par le bombardement de Fleur-Fontaine que j'avais raison de te dire qu'il ne faisait pas bon encore de retourner au Tremblois. Je souhaite que le général qui s'y trouve n'y soit pas bombardé. Tant qu'il sera là j'espère que la maison sera bien gardée contre les pillards.
Ici les prières nationales ont été bien suivies par les dames, mais il n'y a presque pas d'hommes ni de militaires dans les églises. Je vais à la messe tous les jours à 6 h et également à la prière, la station de carême est prêchée par un prédicateur qui a un certain talent que j'écoute avec plaisir : il parle le mardi, le jeudi et le dimanche.
Les nouvelles du front continuent à être satisfaisantes, les Boches ont raté leur offensive, je doute qu'ils puissent facilement la reprendre dans un aussi grand style. Notre commandement garde son calme, c'est bien et ce doit faire bisquer les boches, je crois que ce que nous avons de mieux à faire pour le moment c'est d'achever de nous préparer en gaspillant le moins de forces possible et à les laisser s'épuiser en efforts stériles.
Quand sera la fin de la guerre, je n'en sais rien : j'aime mieux ne pas penser à un *devenir* peut être lointain et accepte chaque nouveau jour que le bon Dieu nous permet de voir comme un gage d'espoir d'un revoir plus ou moins éloigné
Au revoir donc ma chère Germaine, je t'embrasse et tendresses à tous.

God.

Mâcon 30 mars (1916)

Ma chère Germaine,

Depuis hier je vais bien : les communiqués d'hier soir et de ce matin étaient bons et il semble que nous commencions à nous donner un peu d'air autour de Verdun. Antoine me dis-tu s'étonne que nous ayons perdu tant de terrain dans le secteur et moi je le comprends assez, les allemands y ont lancé un torrent d'hommes, puis notre artillerie abîmée sous le feu effroyable qu'on ne prévoyait pas n'a pas eu le temps d'en tuer assez, tandis que nos troupes de seconde ligne dont le moral était il faut bien le dire inférieur à celui des *chasseurs qui vient* qu'eux même n'ont pu tenir qu'en tombant jusqu'au dernier, ce sont repliées peut être un peu tôt sur la ligne des forts, il n'y avait d'ailleurs pas mieux à faire. Il faut reconnaître que les Boches avaient joliment monté leur affaire, il y a chez nous un responsable qui aurait dû la prévoir, estimons-nous heureux d'en être où nous sommes et travaillons intelligemment et posément à reprendre le terrain perdu. Mais d'abord démolissons l'artillerie ennemie. Je n'ai pas de lettre de toi ce matin, j'espère que tu ne vas pas plus mal et que Nanine aussi fait quelques progrès n'hésite pas à voir le médecin autant que cela sera nécessaire, mais ne te fait pas d'illusion cela sera très long avant qu'elle puisse marcher, il faut bien je crois compter 2 mois à condition encore qu'il n'y ait pas de complication ; c'est bien regrettable pour ses études et pour sa santé générale. Tu ne me dis pas si nos soldats sont toujours à Eclaron ou s'ils ont été remplacés. Je sais que les régiments auxquels je m'intéresse sont de nouveau devant Verdun. Puissent-ils y faire une bonne besogne. La conférence des alliés a pu se tenir sans obstacle à Paris, j'espère qu'on y a pris d'heureuses décisions dont les effets se feront bientôt sentir. Il est certain que l'offensive russe s'annonce formidable, bien que jusqu'à présent les Boches semblent avoir assez bien résistés il semble difficile qu'ils puissent tenir sur toute la largeur du front occupé. D'ailleurs il est probable que les attaques russes actuelles ne sont que des feintes et que le coup principal sera porté en Bucovine avec concours probable des roumains. Mais tout cela c'est forcément des mouvements de longue haleine et il ne nous est pas encore permis d'escompter les jours heureux de la victoire définitive. En attendant les Boches continuent à commettre toutes sortes de saletés, entre mille en voilà deux. 1^{e} dans les boites de conserves qui viennent d'Amérique on trouve fréquemment des petits morceaux d'acier acérés destinés à perforer les intestins des consommateurs. 2^{e} dans l'avoine on trouve des grains en acier destinés à perforer les intestins des chevaux, heureusement qu'on s'est aperçu des sabotages, mais que dire d'une puissance qui emploie de tels procédés, il faut qu'elle se reconnaisse incapable de vaincre par des moyens loyaux. D'autre part je trouve que nous ne saurions être trop intraitable contre un tel adversaire, et d'abord commençons par faire manger aux prisonniers ces conserves truquées. Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et de ses enfants. Présente mes hommages à nos cousines et cousins de Magnienville et d'Hédouville.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès de Mademoiselle.

Mâcon 31 mars (1916)

Ma chère G,

Tu recevras en même temps que ce courrier 550 frs (350 frs d'indemnité d'enfants) et 200 frs prélevés sur ma solde, ce qui avec les 300 frs de délégation que tu as reçus ou que tu vas recevoir te fera 850 frs. Je n'aie pas envoyé plus car étant comme l'oiseau sur la branche, je garde un peu d'argent de poche pour l'imprévu, d'ailleurs bien que je vive aussi économiquement que possible je dépense 7 frs par jour à l'hôtel, je sais bien que cela me coûterait peut être un peu moins cher si je louais une chambre en ville, on en trouve parait-il à 4 frs, mais c'est toujours la même question de ne pas savoir pour combien de temps je suis ici. Pour te faire encore un peu de boni je me propose d'ailleurs de t'envoyer encore de temps en temps quelques victuailles.
Tu me diras si les légumes sont arrivés en bon état et au complet. Dis moi ce qui te ferait plaisir. Faut-il t'envoyer 2 ou 3 douzaines d'oranges elles sont assez bon marché.
Ma vie de dépôt manque d'activité mais je me dis que c'est mon devoir de me soigner. Je reconnais que je ne puis réellement retourner au front tant que je peux pas mieux me servir de mon bras. Je passe demain devant une commission médicale, si elle me déclare inapte pour un temps un peu long je me déciderai à demander un emploi quelconque en arrière du front. C'est le 1*3* mai que la classe 17 doit quitter le dépôt pour aller dans des régions d'instruction comme il a été fait pour la classe 16.
J'ai eu hier par un soldat une nouvelle triste mais qui demande à être confirmée : le lieutenant Henry fils du maire sympathique de Jarville aurait été tué près de Verdun ? c'était un excellent officier et c'est une nouvelle perte pour le 5^{e} bataillon. J'ai retrouvé ici le petit *Mersey* qui avait été blessé par un éclat d'obus, il va bien maintenant et ne tardera pas je crois à regagner le front. *Blaise* est toujours embusqué ici il me semble bien aller et ne parait pas très fier quand il me rencontre.
J'ai lu hier dans l'écho de Paris un article de Barrès bien intéressant sur le commandant Driant, c'est dans l'écho du 30, je voulais te découper cet article et te l'envoyer mais je m'aperçois en rentrant que mon ordonnance a jeté le numéro du journal, tu pourras peut être te le procurer.
Hier j'ai été invité à une partie de bridge chez Madame de *Leuse* qui est la femme d'un officier de cavalerie détaché à la remonte, elle est russe et comme telle très anti-boche, elle est sûre de la victoire de son empereur, c'est une aimable personne, mais le peu de monde que j'ai vu là est réellement bien léger et parle de la guerre comme des gens qui ne savent pas ce que c'est, et qui n'ont senti l'épreuve que de bien loin. Je crois que si le bon Dieu (veut) que cette grande leçon pénètre partout et que le châtiment atteigne tous ceux qui le méritent il faudra que la guerre dure encore longtemps.
Ce que tu me dis de la lettre d'Antoine m'intéresse. Je suppose que c'est encore le 20^{e} corps qui a obtenu ce beau succès du bois d'Avocourt car je le crois par là. Il peut se faire qu'Henri de Bizemont vienne te voir si sa division vient au repos dans vos parages.
J'espère que Nanine va mieux : qu'elle soit bien prudente et ne se hâte pas trop de remuer. Je vous souhaite le beau temps que nous avons ici, il fait par exemple grand vent assez fréquemment. Mille tendresses à tous.

Je t'embrasse.

God.

Mâcon ce 1 avril (1916)
(*avec dessin d'un poisson*)

Ma chère Germaine,

J'ai fait mettre à la gare à ton adresse ce matin 3 poulets et une poularde ; comme tu n'aimes pas les poulets trop gras tu feras remettre la poularde de ma part à Elisabeth, tu garderas 2 poulets pour toi et tu en feras remettre un à Madame de Magnienville, je les ai achetés moi-même ce matin sur le marché pour 27 frs les 4, le petit panier te sera je crois très commode pour aller au jardin, pour faire des courses à St Dizier ou pour emporter des repas de guerre en voyage.
Contrairement à ce que je t'avais annoncé, je ne suis pas passé ce matin devant la commission sanitaire parce que comme officier supérieur, il parait que je ne dois passer que devant le Directeur du service de

santé qui se déplace rarement. Peut être ne juge-t-on pas à propos de le convoquer pour moi et m'enverra-t-on à Bourges qui est son siège de résidence ; si l'on tarde à me présenter je ne tarderai pas à me faire *porter* comme apte, car j'ai honte de *l'inertie* du dépôt. Quand j'ai annoncé cette détermination à mon ordonnance il a protesté que j'étais beaucoup plus indisponible que bien d'autre qui sont au dépôt depuis longtemps et qui pensent bien y achever la campagne ; ce à quoi j'ai répondu que quand il s'agissait de servir son pays il fallait non pas suivre l'exemple de ceux qui faisaient mal, mais au contraire faire plus que son devoir. Je vais néanmoins me faire encore soigner pendant 15 jours car je sens que le traitement me fait du bien et je crois alors que je pourrai à peu près faire mon service. Je ne pourrai probablement pas tirer, mais en somme pendant les six mois que j'ai été au front, je n'ai pas eu occasion de le faire et ce n'est pas indispensable, loin de là, pour un chef de bataillon.
Ces sales Boches ont pris *Malaucourt* c'était prévu et cette conquête sur des ruines défendues par un bataillon qui a pu se replier lui a coûté un prix énorme. Leur entêtement ne s'explique que par leur orgueil immense qui s'oppose à ce qu'aux yeux du monde, ils avouent que nous les avons arrêtés, mais ils ont beau faire ils briseront leurs régiments les uns après les autres, ils useront leurs canons et épuiseront leurs munitions et ne passeront pas ; cela peut durer encore ainsi six semaines ou 2 mois puis nous aurons notre tour.
Je t'envoie les félicitations que j'ai adressées à mon bataillon à la suite des dures journées du mois de juillet ; j'ai retrouvé ce papier dans mes affaires.
J'espère que tu vas tout à fait bien et que toi et les enfants vous jouissez du beau temps que nous avons ici. La Saône est superbe par ce beau soleil les mouettes et les hirondelles s'y mirent en voltigeant. Je suis content que Nanine aille mieux et qu'elle puisse un peu travailler ; le temps lui paraîtra moins long.
Je remercie Coco et Marie de leurs très gentilles lettres. Que devient monsieur Saute-ruisseau ? Je penserai bien au Petit là le jour de sa première communion. J'espère que d'ici là Gérard ne sera plus paresseux et que la bonne grosse sera toujours bien gentil. Je n'oublie pas non plus le bon Zézé et les embrasse tous ainsi que toi.

God.

Mâcon ce 2 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Je te remercie de ta bonne lettre d'hier : j'ai été comme toi bien attristé de l'état de santé de monsieur le curé de la cathédrale, sa mort va mettre en deuil tous ses paroissiens, tous ceux qui l'on connu : c'est une victime de plus de la guerre. La lettre d'Antoine que Pauline m'a copiée m'a beaucoup intéressé, il est bon de connaître le peu que notre grand chef veut bien dévoiler de ses pensées, toutes ses paroles sont pensées et elles sont précieuses, il n'est d'ailleurs pas discutable que l'échec de Verdun a été un coup très dur porté à l'orgueil et à la puissance Germanique, ils sont obligés de continuer maintenant qu'ils ont commencé : c'est un combat d'usure dans lequel ils s'usent 4 fois plus vite que nous, ils vont peut être continuer comme cela pendant 2 mois car ils sont pressés et nous ne le sommes pas ce qui est notre force, nous arriverons ainsi au moment où la saison permettra à l'offensive générale de se déclencher, et alors ce ne seront plus les mêmes qui riront. L'offensive russe semble arrêtée ce qui était prévu étant donné l'état du terrain : ce petit mouvement en avant aura été déclenché à propos et aura certainement ennuyé les Boches pendant quelques ,ours. Voilà encore un zeppelin descendu, bravo les anglais !
J'ai reçu par le courrier d'hier une gentille lettre de *Missoffe*, une carte de Pierre, une lettre du pauvre docteur *Hamis* et une carte de Cluny.
Pierre me dit qu'au 160^{e} on me réclame, cela ne me déplairait pas en effet de retourner à la 39^{e}, mais que la Providence me dirige. Je compte sur les bonnes prières du Petit là pour que mon sort soit fixé et béni.
Ici il fait un temps superbe, n'ayant de nouveau rien à faire j'en profite pour me promener. Hier j'ai été à pied jusqu'à Pont de Veyle chef lieu de canton du département de l'Ain situé dans une jolie vallée fertile et riante. Sous un ciel sans nuage la campagne état noyée de soleil, ce n'était guère un paysage de guerre et j'aurais été momentanément bien heureux de vivre dans ce cadre si je n'avais pensé à mes absents, à Verdun à tous les camarades qui disparaissent chaque jour.
Le bon Dieu me donne tout de même les grâces d'état car la vie que je mène ici tout seul est tout ce qui semble de plus déprimant et pourtant je conserve ma bonne humeur ma bonne santé. Je vous regrette tous pourtant, tu le penses bien mais j'ai fait le sacrifice de la séparation. J'aurais presque honte d'être l'un des rares combattants à vivre tranquillement ma vie de famille, j'espère que mon sacrifice généreusement consenti est agréable au bon Dieu et qu'il nous attire des grâces pour les uns et les autres.
Je trouve que tu es bien longue à te remettre, la solution de la petite bonne de St Dizier ne serait en effet pas mauvaise si la bonne Louise doit être encore retenue quelque temps auprès de son frère. Maintenant

que la saison devient meilleure, j'aimerais que Marie passe dehors la plus grande partie de son temps. Je ne suis pas étonné que Pauline soit longue à se remettre, l'idée de la rebouteuse n'est pas mauvaise, il faudrait savoir aussi s'il n'y a pas rupture des muscles, enfin le docteur *Chonyné* a de l'expérience et je pense qu'on peut s'en remettre à lui. Quand tu le verras présente lui mes souvenirs respectueux. Tu peux lui dire que le masseur de profession qui me masse depuis que je suis ici n'a pas obtenu plus de résultat que lui même, mes 3 derniers doigts ont toujours l'air aussi bête et mon poignet est tout aussi raide. D'ailleurs je ne crois pas que la chirurgie espère beaucoup m'améliorer, seulement avec le temps, par la force de l'habitude je m'accoutumerai à me contenter de ce que ma main peut me donner.
Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et de ses enfants. Je vous embrasse tous les 9 de tout mon cœur.

God.

J'ai vu que ce sont 2 régiments de l'ouest qui ont repris le bois d'Avocourt peut être bien que Jean de Plinval en était.

(Mâcon) 3 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Je reçois ta lettre du 1e avril bien intéressante avec le récit de ta conversation avec la supérieure, cela serait évidemment très bien si sœur Maxence pouvait venir à St Dizier. Je suis content aussi que la Princesse se remette à travailler car je commençais à craindre qu'elle finisse par se rouiller complètement. Je ne voudrais pourtant pas que cela fût pour toi une source de fatigue et je fais des vœux pour que tu trouves une petite bonne qui puisse t'aider dans les travaux du ménage et de la cuisine. J'ai confiance que le bon Dieu te viendra en aide.
Tu ne me dis pas si tu as reçu les légumes. Je voudrais savoir s'ils sont arrivés à peu près frais ; tu me diras s'il faut encore en envoyer, je ne t'enverrai plus de beurre puisque tu en reçois de Bretagne.
J'ai reçu ce matin cette lettre de notre tante de Terrouenne, je pense que c'est la veuve d'oncle Maurice, je lui ai répondu que j'irais déjeuner jeudi à Prissé. J'en ai été hier tout près en me promenant, mais j'ignorais encore en ce moment là que ces dames s'y trouvaient.
Hier après midi j'ai goûté chez une certaine Madame de Malartic qui m'avait vu chez Madame de Leusse. Toutes ces dames dont les maris sont plus ou moins mobilisés sont des amies de Madame de Rénneville et c'est à cette dernière que je suis redevable de ces invitations que j'accepte pour passer le temps, c'est d'ailleurs un milieu simple distingué et de bon ton, on parle beaucoup du front, on bridge un peu , cela rappelle beaucoup nos petites réunions d'Eclaron avec la cousine de Magnienville et Elisabeth.
Je t'envoie par ce courrier un livre qui m'a plu énormément ; tu pourras le lire haut aux enfants et je conseille à Joseph de le lire pendant les vacances. Je serai content de connaître ton impression il est très réconfortant et tu feras bien de le prêter autour de toi.
Hier matin à la messe et jusqu'au déjeuner j'ai fait une grande promenade par un temps superbe dans une jolie vallée toute fleurie. Je regrettais seulement de ne pouvoir échanger les impressions que je ressentais au milieu de cette belle nature et je croyais t'entendre dire « regardez mes enfants que le bon Dieu fait de belles choses ».
Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth dis lui que naturellement la poularde que je lui envoie est un cadeau fraternel.
Je pense que dans 15 jours déjà Joseph sera auprès de vous, je souhaite à la pauvre Nanine de pouvoir faire à ce moment là quelques *jus*. Si tu vois monsieur le curé dis lui que je lui suis bien reconnaissant de l'intérêt qu'il me porte et que je lui présente mes respects.
Tendresses à tous les gosses, au revoir, ma vieille, soignes toi bien, ne te fatigue pas.
Je t'embrasse de tout cœur.

God.

Ma main fait peu de progrès comme tu peux en juger par ma vilaine écriture.

(Mâcon) 5 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Selon mon habitude avant d'aller à l'hôpital et rentrant de la messe, avant laquelle je me suis confessé, je t'envoie un affectueux bonjour pour toi et toute ta nichée. Je viens de jeter un coup d'œil sur le nouvelliste

et j'y lis un bon communiqué, j'y lis aussi un article où il est question du lieutenant colonel Maeker que nous avons connu, je te l'envoie, encore un brave qui n'est pas resté derrière son abri, mais maintenant il n'est plus, il paraît que son régiment avait été merveilleux dans cette attaque du bois des corbeaux, enfin ce brave colonel est tombé dans une vision de victoire, sa veuve et ses orphelins peuvent être fiers de lui.
Voilà la période de beau temps momentanément terminée, hier en me promenant j'ai essuyé un bon orage et aujourd'hui la pluie tombe doucement, il faut bien un peu d'eau pour faire pousser les légumes, mais c'est ennuyeux pour nos poilus qui ont beaucoup plus d'entrain par le beau temps. J'ai reçu une nouvelle lettre fort gentille de la tante de Terrouenne je me réjouis assez de cette visite que je vais faire demain à ces dames.
Tu as sans doute déjà reçu l'avis de vacances de Joseph quel jour doit-il arriver ? probablement le mardi saint, je te serais reconnaissant de me renseigner à ce sujet ; j'espère qu'il se tirera d'affaire en route, il serait peut être bon que tu lui envoies un peu d'argent français : 20 francs par exemple pour ses dépenses de chemin de fer à partir de Dijon.
J'espère que Pauline continue à aller mieux et qu'elle pourra un peu profiter des vacances de son frère, je suis content qu'elle sympathise avec ses cousins de Hédouville qui ne peuvent avoir sur elle qu'une excellente influence. Tu ne me parles plus de ta santé et puisque tu as pu aller jusqu'au clos de Gallois j'en conclu que tu vas mieux, je le souhaite et prie le bon Dieu de te conserver vaillante jusqu'au bout, c'est à dire jusqu'à l'arrivée en ce monde du jeune Michel (*Germaine attend un enfant, si c'est un garçon il s'appellera Michel*).
Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth je suppose que nos succès dans le secteur de D sont dus à Antoine il y a de quoi en être fiers car les Boches ont eu là une bonne leçon.
Je suppose que le dirigeable qui a bombardé la gare d'Audure le Roman est celui que vous aviez vu passer.
Au revoir, ma chère Germaine je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(Mâcon) 9 avril (1916)

Ma bonne vieille,

Tu ne me parles pas des fameux poulets, mais comme j'ai reçu une gentille lettre de remerciement de la cousine de Magnienville je suppose qu'ils sont arrivés tout de même et j'espère qu'ils étaient mangeables. Dans le courant de la semaine je t'enverrai encore des légumes. J'ai lu avec plaisir ta lettre d'hier où tu me parles de tous les maux qu'a la princesse avec monsieur Nounou, moi qui croyait que ce petit bonhomme est toujours sage ! je n'ose pas faire de compliments à Gérard pour son travail de peur qu'il ne continue pas. N'oublie pas de me dire ce que l'on aura répondu de Nancy à la supérieure de St Dizier au sujet de la sœur. J'aimerai bien qu'il en vint une.
Les communiqués semblent indiquer que les Boches arrivent au bout de leurs efforts, après les avoir lu attentivement on voit que leur offensive a raté complètement. En bien des endroits du front de Woevre par exemple et vers St Mihiel, ils ont eu certainement l'intention de déclencher des attaques qui n'ont pas eu lieu, pour quelle raison ? Il est probable que nous en avons empêché par le tir supérieure de notre artillerie, soit en dispersant leurs rassemblements, soit en faisant exploser leurs dépôts de munitions, quoiqu'il en soit cette offensive qu'ils auraient voulu beaucoup plus étendue et qui devait être beaucoup plus étendue d'après leur plan et l'importance des effectifs engagés, s'est bien vite réduite au front nord de Verdun où elle s'est heurtée à la résistance admirable des troupes de Pétain. Les voilà forcés maintenant de boucher leurs trous et cela m'étonnerait énormément que notre Castelnau leur laisse le temps de revenir de leur étourdissement. Voilà qui explique le mouvement qui règne dans nos parages et dans bien d'autres encore, attendons.
Je sors de la messe où j'ai communié en priant bien pour tous mes chers absents. Je m'apprête à me rendre à Prissé chez la tante de Terrouenne, j'y arriverai muni d'une boite de chocolats pour les 3 bonnes petites que j'ai plaisir à voir car elles me rappellent les miens. J'ai montré notre photographie, ma tante a trouvé que tu ressembles étonnamment à ton Père, Pauline à Antoinette de B, Coco à toi, Jeanne Marie est en effet une bonne grosse boulotte comme tu l'as connue fillette, elle est très loin d'être distinguée comme François. Hier j'ai fait une longue promenade solitaire dans une petite vallée montagneuse toute fleurie d'arbres fruitiers. J'ai dit mon chapelet dans une petite église romane perchée sur un piton à 9 km de mâcon, c'est ainsi que je cherche à conserver ou plutôt à reprendre mon entraînement pour ne pas trouver trop grand changement quand je regagnerai le front. Le médecin qui me soigne doit m'examiner dans le courant de la semaine, j'ai certes fait quelques progrès mais mon bras n'a toujours aucune force et mon poignet est toujours raide, mais je remue bien mieux les doigts, mes 2 ongles sont sur le point de

tomber. Ce qui m'ennuie un peu c'est que mon bras gauche qui jusqu'à présent ne me gênait pas est aussi atteint d'un peu de névrite et m'indique tous les changements de temps, mais cela est plutôt un avantage puisque cela me fait faire l'économie d'un baromètre. Dans huit jours Joseph sera auprès de vous, j'espère que son voyage se fera sans difficulté, je lui ai écrit de te renseigner de suite et d'emporter de quoi manger pour ne pas jeûner en route. Je vois avec un certain ennui que le change du franc a encore un peu baissé, c'est ennuyeux au point de vue du paiement de la pension, espérons qu'à la rentrée d'octobre la situation générale sera éclaircie et que les petits intérêts particuliers en seront améliorés.
Je pense de temps à autre à ce que nous pourrions faire au Tremblois si tout s'arrange, je t'en écrirai un de ces jours mais aujourd'hui me voilà au bout de mon papier.
Dis à Louise que je prends bien part à ses inquiétudes au sujet de son frère.
Je t'embrasse ainsi que les gosses.

God.

Mâcon 10 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Supposant que tu n'achètes pas tous les jours l'écho de Paris je t'ai découpé cet article de Barrès sur les derniers moments de Driant. Il est mort en héros, si tous les colonels avaient la même hauteur d'âme nul doute que la victoire en serait hâtée, ce sont ces quelques défaillances collectives ou individuelles comme celle du 111e qui rendent si lourde la tâche du commandement et amènent des insuccès là où était prévu un avantage, et c'est là une des punitions du bon Dieu envers la France officielle pour l'éducation neutre donnée à tant de jeunes gens, quand ces hommes qui n'ont aucun idéal supérieur se trouvent dans un moment de crise effroyable, comme est la bataille de Verdun, ils n'ont rien pour soutenir leur moral, l'instinct de la conservation prend le dessus et ils succombent honteusement. Mais heureusement ces défaillances sont l'exception, elles existent aussi chez l'ennemi à un degré peut être plus intense, et à côté de ces faiblesses il y a des grandeurs incomparables. C'est à ceux qui comme moi on l'avantage d'avoir reçu une éducation chrétienne de réagir de toute leur force, ils y laisseront peut être leur vie ; mais leur sang et leur exemple seront féconds comme ceux des martyrs, ce sont tous les sacrifices religieusement consentis qui auront raison enfin de la justice de Dieu et lui permettront de donner libre cours à sa miséricorde.
J'ai donc été hier déjeuner à Prissé j'y ai reçu un accueil très affectueux et je suis invité à y retourner chaque fois que je voudrai. Ma tante m'a donné ces 2 photographies des enfants que je t'envoie ainsi que celle de Jeanne-Marie, ma tante demande qu'en échange tu lui envoies la photographie de nous tous, je crois que quelques mots de toi lui feront grand plaisir. J'ai été aux vêpres avec ces dames, l'église est fort jolie malheureusement elle est presque vide. On se plaint aussi beaucoup de l'inconduite des femmes et des jeunes filles, le genre humain est réellement bien méprisable, après la guerre le clergé aura une belle tâche à remplir, j'espère que les Prêtres qui reviendront du front seront à la hauteur de cette belle mission de conversion.
Je suis revenu à pied à 5 heures du soir, le retour à Mâcon constitue une jolie promenade, c'est en rentrant que j'ai trouvé ta lettre qui m'annonce l'arrivée des poulets. Je t'envoie aujourd'hui 6 choux fleurs, 12 artichauts, 6 salades et 24 oranges, j'espère que tout cela arrivera en bon état.
Je vais envoyer un petit mot à Tante J cela lui fera plaisir que je lui raconte mes promenades à Prissé.
J'espère ; que la Princesse va bien maintenant, que le genou de Pauline l'a fait tout de même moins souffrir, et que la bonne grosse (*Louis*) ne tousse plus.
Je les embrasse tous ainsi que toi.

God.

Mâcon 11 avril (1916)

Ma chère G,

J'ai reçu ce matin 2 lettres de toi, celle de dimanche et celle de samedi. Celle de dimanche m'a fait plaisir parce que j'y ai lu entre les lignes que tu allais bien puisque tu peux te promener et profiter du beau temps, ce qui doit te faire le plus grand bien. J'aurais tu le devines grand plaisir à t'accompagner mais ce ne serait pas la guerre et j'aurais honte d'être ainsi heureux quand mes camarades se font tuer. N'ayant rien à faire pour le pays en ce moment j'offre au moins au bon Dieu les sacrifices que me fait faire ton

éloignement, celui des enfants et ma solitude. Les batailles autour de Verdun sont toujours bien angoissantes et de nouveau il passe ici beaucoup de blessés, beaucoup de la 11e Division qui a été je crois engagée au bois d'Avocourt. Je comprends la fatigue d'Antoine et sa tension d'esprit, je sentais bien d'après certains ordres que je recevais étant au feu que le commandement jugeait souvent la situation à un point de vue un peu théorique, à ce point de vue il est réellement profitable que le commandement soit près du feu et se rende compte par lui même de l'état de la troupe, de ce qu'on peut raisonnablement lui demander, car il est quelquefois nuisible de se leurrer d'un optimisme exagéré, de donner des ordres inexécutables. J'en reviens toujours à ma rengaine : que nos troupes d'infanterie, pour avoir du cœur ont besoin de se sentir très fortement appuyées par l'artillerie, il est inutile de lancer une attaque tant que l'artillerie ennemie n'est pas en partie réduite au silence. Il faut admirer le génie, la ténacité et le courage allemands depuis 50 jours de combats stériles aucune armée au monde n'aurait montré pareille constance. Si malheureusement nous avions agi de même en Champagne il est probable que nous aurions réussi et qu'en somme nous n'aurions pas subi plus de pertes que nous en subissons maintenant, mais voilà nos politicailleurs ont eu peur et ont sans doute imposé l'arrêt qui a permis aux allemands de reprendre l'initiative des attaques qu'ils avaient perdue depuis la Marne. C'est le châtiment qui continue. Dieu seul peut nous tirer de là, j'ai la conviction profonde qu'il nous viendra en aide mais c'est tout de même effrayant de penser que tous ces gens qui sauvent leur peau, s'obstinent à ne pas voir la main de la Providence, dans ces évènements grandioses qui nous enveloppent. Il faut prier, se sacrifier faire l'abandon de tout au bon Dieu, ne plus songer au bonheur terrestre, et ne songer qu'au salut des âmes et du Pays.
Je viens d'écrire à Joseph en lui envoyant les heures des trains, il peut arriver à St Dizier mercredi à 3h 10 de l'après midi pour lui éviter un arrêt de 2h ½ dans cette ville si près de vous, fais le prendre en voiture ce qui lui permettrait d'arriver à 4h à Eclaron, le pauvre garçon aura bien besoin de se reposer après un voyage de 24h et une nuit blanche. J'avais l'intention de me faire porter apte à la fin de la semaine mais le médecin qui me soigne à l'hôpital m'a conseillé d'attendre la visite du médecin inspecteur qui doit venir prochainement à l'improviste j'écoute donc la faculté.. Je te préviendrai dès que je serai fixé. Nous avons aussi un temps superbe et la campagne est bien jolie, bien fleurie, sous le soleil. Je suis content que Nanine aille mieux : qu'elle ne se fatigue pas. Si tu ne trouves pas de petite bonne je serais assez d'avis que tu écrives à Lucie pour lui demander de revenir pour quelques mois, je suis sûr qu'elle ne demanderait pas mieux. Maintenant que voilà la belle *saison* je n'aime pas trop voir Marie s'occuper tant de la *cuisine*. Je serai content d'avoir des détails sur les (mot illisible) des enfants, je les embrasse de tout cœur ainsi que toi.

God.

J'ai reçu la lettre d'Elisabeth je la remercierai bientôt.

Mâcon le 12 avril (1916)

Toujours rien de nouveau dans mon existence d'escargot. J'attends le médecin inspecteur et continue à me soigner, ma main a fait quelque progrès mais néanmoins mon poignet reste raide, je ne puis encore rien saisir et n'ai pas du tout de force, 2 de mes ongles sont sur le point de tomber, comme santé générale je suis naturellement très bien et malgré les préoccupations de l'heure présente je dors bien, Je m'attache d'ailleurs à mener une vie très hygiénique pour être près à partir au 1e signal et à résister aux privations qui m'attendent, je ne veux pas dire par là que je m'engraisse pour la boucherie, non car si j'ai fait le sacrifice de mon existence et de tout ce que j'aime pour mon Pays, je sais bien que le bon Dieu, s'il le veut, peut me préserver au milieu des plus grands dangers, mais ne vaut-il pas mieux envisager le pire pour s'y accoutumer quitte à chanter un cantique d'action de grâces si on se revoit. La lutte autour de Verdun continue à être chaude est-ce le soubresaut de la fin. Je voudrais bien savoir ce que les alliés ont décidé dans leur conférence et quand sonnera pour tous l'heure de l'action ? évidemment cela ne peut pas être avant l'assèchement des inondations russes c'est à dire six semaines.
Je souhaite qu'Antoine ait tout de même un peu de détente, car cette lourde responsabilité au milieu de tant de difficultés pour exercer le commandement est bien déprimante. Je voudrais savoir aussi Pierre (de Boissoudy) de nouveau hors de danger, je plains Elisabeth (sa mère), mais nous avons cependant comme suprême recours notre foi dans la Providence et la résignation à ses desseins.
Hier les Rénneville m'ont emmené en auto faire une petite excursion de montagne, ayant laissé l'auto dans un village au pied d'une roche qui domine tout le Pays, nous en avons fait l'ascension espérant apercevoir le mont blanc, mais tandis que nous grimpions le ciel se couvrait et en arrivant en haut à 500 mètres nous nous trouvions dans les nuages. Le trajet était cependant joli et nous avons pris un bain d'air qui m'a fait du bien. Les Rénneville m'ont intéressé en me racontant un voyage qu'ils ont fait en orient au

printemps 1914, il parait qu'à cette époque cependant bien rapprochée du conflit les Français étaient encore très sympathiques à la grande masse des turcs, le monde officiel seul était germanophile.
J'espère que Pauline se trouve bien des quelques pas que le bon docteur *Champré* lui permet de faire, il faut qu'elle soit bien prudente et qu'elle ne se fasse pas d'illusion : elle conservera toujours une certaine faiblesse du côté de cette jambe.
J'espère que Jean se tirera avec honneur de l'examen que Monsieur le Curé doit lui faire passer, je pense bien souvent à lui dans ces journées qui précèdent le grand jour de sa première communion, d'ailleurs je pense à tous et je prie pour tous. Ce matin mercredi j'ai été communier car je n'oublie pas notre jour de séparation.
Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et de ses enfants. Je suis bien *aise* que l'aile du poulet ait fait plaisir au *père* de Louise.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Tu vois que je commence à avoir la crampe dans la main.

Mâcon le 14 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Je reviens de la messe où j'ai communié en pensant à vous tous et selon mon petit règlement je t'envoie un affectueux bonjour avant de me rendre à l'hôpital. Je joins à ma lettre une réponse au petit là(grand là) dont les quelques lignes m'ont bien amusé. Je vois que le genou de Pauline ne se remet pas vite, quand les tissus seront consolidés ce qu'il lui faudra ce sont des massages. Je songe que si je suis encore blessé, ce qui est dans les choses possibles, nous pourrions tous deux nous en aller aux eaux de Bourbonne. Pour le moment je suis toujours inoccupé attendant le médecin inspecteur qui ne vient pas, on me dit qu'il ne tardera pas, en attendant je ne puis bouger tant qu'il n'est pas venu car c'est toujours à l'improviste qu'il arrive, cela m'ennuie car suivant ce que serait ma situation j'aurais demandé une petite permission pour rejoindre Joseph à Dijon et l'accompagner jusqu'à Eclaron, mais il n'y faut pas songer tant que ma situation n'est pas réglée. D'autre part j'hésite un peu à demander à retourner au front car je ne me sens pas encore en possession de tous mes moyens, ne pouvant me servir d'aucune arme, Il me serait impossible de me défendre en cas de besoin. Je crois réellement après avoir bien prié et réfléchi que mon devoir est d'attendre et de me laisser conduire par la providence jusqu'au jour où ma main redevenant libre ce sera le signe pour moi que mon devoir est de repartir.
Hier nous avons eu ici la pluie toute la journée, il n'y a pas eu moyen de mettre le nez dehors et j'ai passé la journée chez moi à lire et à écrire, j'ai écrit pour des anciens de mon bataillon qui ont été blessés et n'ont pas eu de récompense. Je doute que je réussisse à obtenir quelque chose pour eux, car le régiment a été tant éprouvé que ceux à qui je m'adresse ne sont peut être plus là et en tout cas ont dû perdre le souvenir des faits, le pauvre 226^{e} a été parait-il de nouveau très éprouvé lors des attaques du bois des Caillettes. Cette lutte autour de Verdun se poursuit toujours aussi acharnée, il me semble qu'elle ne pourrait se terminer que par une contre attaque énergique de notre part, que nous ne sommes sans doute pas encore en état de déclencher. Les Boches ont raté leur coup sur Verdun c'est entendu, mais ils ont déclenché leur attaque bien à propos pour nous gêner, et ce résultat ils l'ont atteint. Nous savons bien que 4 ou 5 corps d'armée que nous avons été obligés d'engager à Verdun étaient destinés à tout autre chose. D'un autre côté les allemands ont été obligés de faire venir de tout côtés des troupes qu'ils n'avaient plus sous la main au moment voulu. Tout cela est bien compliqué, il vaut mieux ne pas trop y penser, vivre au jour le jour en demandant au bon Dieu d'avoir pitié de nous. Je pense retourner dimanche à Prissé (*chez ses cousins* Cissey) pour parler un peu à âme qui *vive* car dans ma vie de solitaire je deviendrais ours. Les Rénneville sont en ce moment en permission de sorte que voilà quelques jours que je n'ai échangé aucune idée avec personne.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et de Melle *Masson.*

Mâcon ce 15 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Je suppose qu'à Eclaron vous avez aussi le mauvais temps et que c'est à ces calendes d'avril qu'il faut imputer asthme du Petit là et rhume de Coco. J'espère que cela ne durera pas et que tous pourront bientôt de nouveau profiter du bon air. Après une journée épouvantable avant hier, l'après midi d'hier a été belle malgré quelques averses qui tombaient de ci de là. J'en ai profité pour faire une grande promenade dans le département de l'Ain, il suffit d'ailleurs pour cela de passer le pont de la Saône car c'est cette rivière qui marque la limite. Je me suis en allé au hasard des chemins ce qui m'a amené à une église presque isolée perdue dans la nature où je suis entré pour dire mon chapelet. Comme j'en sortais j'ai rencontré monsieur le Curé qui m'a entraîné en son presbytère et m'a offert un verre de vin blanc. Il m'a raconté qu'il avait été professeur du général Marchand avec lequel il est resté en correspondance suivie. Ce dernier est remis maintenant de sa blessure grave (une balle dans le ventre) il a repris un commandement. J'ai montré à ce brave prêtre la photographie de la famille et il l'a tout aussitôt bénie. Il m'a prié de revenir le voir.
J'ai continué ma promenade en traversant Pont de Veyle qui est un joli chef lieu de canton, avec quelque vieilles maisons renaissance, plusieurs jolies villas une assez belle église et une vieille tour horloge dans le genre de celle de Bernes, en somme petite ville assez pittoresque. J'ai suivi les bords de la Veyle jusqu'à son confluent avec la Saône et suis rentré en suivant cette belle rivière à travers des prairies verdoyantes et fleuries, ayant parcouru plus de 20 kilomètres. Tu vois que je m'entraîne. Le médecin m'a examiné ce matin il a trouvé du progrès mais m'a dit qu'il me fallait encore un traitement d'un mois, de sorte que je vais patienter ce temps là.
Demain dimanche j'irai passé ma journée à Prissé car j'ai reçu ce matin une invitation de ma tante. Le matin à 8h1/4 messe de communion des hommes à laquelle je compte assister quoique ce soit un peu tard, mais nous sommes en carême.
L'infirmier qui m'électrise et qui a été blessé le 25 juillet étant brancardier à mon bataillon, a reçu ce matin une lettre d'un camarade du 226 qui lui dit qu'ils ont eu de dures journées sous Verdun, mais qu'ils ont très bien tenu. Ils sont maintenant au repos près de Bar et vont , croit-il, aller au camp de Mailly pour se préparer à la grande offensive. Il peut se faire qu'ils traversent Eclaron, ce serait joliment intéressant pour vous.
J'espère que Nanine souffre moins ; je voudrais bien la savoir sur pieds. La lettre de Camille m'a intéressé, comme toi je déplore l'inconduite de Velaine et certes il y aura beaucoup de bien à y faire après la guerre. Je n'aurais pas cru que cette population si paisible fût si dévergondée, surtout dans des circonstances aussi critiques. Tout cela montre l'importance de la religion et de la foi pour remédier aux faiblesse de la nature humaine. Je voudrais bien que Gérard se mette dans la tête, puisqu'il manque de courage, de se confier à la Sainte Vierge et au bon Dieu et de leur demander de lui venir en aide, mais qu'il n'oublie pas le proverbe « aide-toi le ciel t'aidera ».
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(Mâcon le 16 avril 1916)

Ma chère Germaine,

C'est hier à 9 heures du soir que j'ai reçu la fatale nouvelle, je la craignais et quand dernièrement j'écrivais à Pierre pour la dernière fois, je lui recommandais d'être prudent de se réserver pour le moment où l'on doit se donner tout entier, moment auquel aspire tout soldat, pour l'assaut.*(Pierre de Boissoudy est mort au cours de la bataille de Verdun le 9 avril 1916).*
C'est probablement dans une contre attaque qu'il est tombé. Quelle que soit la manière il est mort glorieusement faisant au Pays le sacrifice de sa radieuse jeunesse de ses espérances mais non de son avenir puisqu'il arrive au ciel par le grand chemin des martyrs et des héros.
C'est la mort qu'ont rêvé tous les jeunes officiers depuis bien des générations, car à quoi bon rester sur terre où il n'y a que tristesses ou honte, des ailes ! des ailes ! pour au plus vite voler vers la demeure éternelle. Quelle glorieuse fin et qui entoure d'une auréole cette âme si pure qui rayonnait sur sa physionomie douce et tranquille, le mal ne l'a pas effleuré et c'est parce que Dieu l'a trouvé si belle cette âme qu'il l'a cueillie tout de suite comme une fleur fraîchement éclose sur le champ de bataille.
Je comprends bien le chagrin de nos enfants pour qui Pierre était comme un frère aîné , qu'ils ne prient pas pour lui, mais qu'ils le prient lui qui est maintenant un saint d'implorer le bon Dieu pour notre Pays, tant de sacrifice, tant de sang généreux, tant de saints au ciel fléchiront bien un jour la *pitié* divine.
Je ne puis t'en dire plus long je vais communier et prier pour vous tous.

Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

J'ai fermé ma lettre à Elisabeth sans avoir rien dit pour Jacques qui parait-il vient d'arriver, dis lui de ma part combien je compatis à sa douleur.

Mâcon le 17 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Voilà juste un an aujourd'hui que je pénétrais pour la 1e fois dans les tranchées de Frise, et quand je revois tous les sentiers parcourus depuis ce moment, quand je me rappelle la légère chanson des balles et le bourdonnement assourdissant des obus, quand je revois par la pensée ces pauvres blessés, ces mourants, ces morts et ces cadavres déjà desséchés et tous les cimetières de la zone des armées, je ne puis m'empêcher de trouver qu'à notre petit point de vue particulier, et probablement grâce à tes bonnes prières, le bon Dieu m'a étonnamment protégé. Que ses desseins sont impénétrables et insondables, pourquoi ai-je réussi à vivre après avoir passé six mois dans les rafales, tandis que ce cher Pierre tombe frappé dès ses premiers pas sous les balles, inutile de récriminer, il faut se soumettre à la volonté du bon Dieu, et envisager cette si cruelle épreuve avec les yeux de la foi. Ne sommes-nous pas ici bas pour faire notre salut ? et que nous ayons été en notre vie heureux ou malheureux, que notre dernière heure sonne à 20 ans ou à 80, n'est-ce pas toujours le même aboutissement l'éternité et une éternité heureuse ou malheureuse. Quelle belle mort que celle d'un enfant plein de foi et d'ardeur patriotique qui tombe dans un bel élan le cœur pur et la tête remplie d'espérance. J'ai beaucoup pensé à vous tous hier et réellement après avoir eu un moment de cruel regret je me suis ressaisi, et il ne reste de Pierre qu'un charmant souvenir. Je revois ces bons yeux bleus, sa figure si paisible de grand enfant, je me souviens avec émotion de ses jeunes enthousiasmes et je me répète : il était réellement marqué pour le ciel.
J'ai passé ma journée hier à Prissé et la bonne sympathie de ma tante et de Jeanne-Marie m'ont fait du bien, car le malheur rend compatissant et le deuil les a bien souvent visitées. Ma tante était très contente de ta lettre elle va te répondre. Je succombe à la tentation d'essayer de venir à la 1e communion du Petit là, je ne sais si j'obtiendrai la permission aussi ne compte pas trop sur moi,
si j'arrive je serais à Eclaron par le train de 2h10 qui vient de Troyes, et repartirais lundi par le même train, ne te réjouis pas trop cependant, car je crains que le lieutenant colonel ne me dise que je ne peux quitter le dépôt tant que ma situation n'est pas réglée. Le médecin chef de Mâcon m'a dit qu'à son avis il ne croyait pas que je sois capable de servir au front avant le mois de juillet et il me conseille de demander en attendant un bataillon de la classe 17 ou un centre d'instruction. Je vais attendre pour me décider la semaine qui suivra Pâques.
Voilà Joseph qui va vous arriver aujourd'hui, je suis bien peiné en pensant au chagrin qu'il va avoir en apprenant la mort de son cousin.
Au revoir, ma chère Germaine, dis à Elisabeth que je prie bien pour elle, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Nous avons un temps déplorable.
L'ordre du jour du général Pétain à la suite des combats des 9, 10 et 11 avril est très optimiste, mais il m'a fait mal au cœur en songeant que Pierre est de ceux qui ont payé le *sursis (?)* de leur sang, enfin sursum corda ! (*élevez vos cœurs*) .

Mâcon ce 26 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Je viens d'arriver à bon port après avoir fait un excellent voyage sans incident, et rapportant un délicieux souvenir des quelques heures bien réconfortantes que j'ai passées près de toi et près de nos bons enfants, que j'ai trouvés bien gentils y compris maître Gérard qui serait un bon enfant s'il n'était pas si paresseux.
J'ai trouvé ici un temps superbe. A Troyes j'ai visité une quantité d'églises (cinq) toutes très curieuses et anciennes, à Sens bien qu'il fit pleine nuit , puisqu'il était 9h 1/2 du soir, j'ai été jusqu'à la place de la cathédrale et j'ai admiré ce magnifique monument qui se dressait imposant dans la nuit.

Ce matin j'ai été suivre mon traitement. Maintenant je viens de rentrer dans ma chambre où grâce au soleil il ne fait plus froid. Je suis bien content de savoir que je vais sortir de mon inaction, et aussi un peu de ce que je ne serai pas loin de vous mais cela c'est trop beau.
Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi qu'Elisabeth et les enfants.

God.

Je pense que Jean a écrit à sa tante de Terrouenne.

Mâcon le 27 avril (1916)

Ma chère Germaine,

J'ai passé une bonne nuit et dormi pour celle d'hier que j'avais passée dans le train ; j'avais d'ailleurs hier après midi fait une longue promenade qui m'avait procuré une saine fatigue. J'attends patiemment maintenant ma nouvelle situation, puisque cela semble être la place qui m'est momentanément fixée par la Providence.
Je serai heureux de me retrouver dans tes parages et surtout heureux de faire œuvre utile.
J'ai reçu ce matin cette lettre du commandant *Pornel* que je t'envoie. Je compte aller cet après midi jusqu'à Prissé comme but de promenade, j'y ferai mes adieux puisqu'il est probable que mon départ me sera signifié à l'improviste.
Je n'ai pas grand chose à t'apprendre : j'ai lu avec intérêt les communiqués qui sont bons. Les Allemands semblent s'en prendre de nouveau plus directement aux anglais, mais là encore ils font la guerre à leur manière par des moyens louches, en suscitant des insurrections qui heureusement semblent avoir été étouffées dans l'oeuf. Je ne pense pas que ces tentatives soient de nature à retarder notre offensive qui j'espère ne tardera pas à se déclencher. Celle des boches se ralentit de plus en plus, leur marche sur Verdun semble définitivement enrayée.
J'espère que tu vas bien et que tu peux avec les enfants profiter de ce beau temps de vacances.
J'espère que Jacques aura fait bon voyage à Nancy. Je viens de voir que les Boches avaient encore bombardé Varangéville et Lunéville. J'espère qu'aucun obus ne sera tombé à Nancy.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi qu'Elisabeth et les enfants.

God.

(Mâcon) 28 avril (1916)

Ma chère Germaine,

Je reçois cette lettre du colonel *Durand* qui me fait plaisir car elle m'apprend que mon ancien bataillon s'est bien comporté sous Verdun : c'est probablement le 269e qui était voisin des troupes d'Antoine ; enfin cet échec sur un petit point de notre front ne semble pas avoir eu de grande répercussion. Le colonel est bien gentil de me tenir au courant, il a l'air de bien désirer me voir revenir. En lui répondant je lui dit que j'ai provisoirement accepté une situation mais que je ne désespère pas un jour de retourner au 226e ou dans son voisinage si l'occasion se présente.
Hier soir j'ai été dîner à Prissé, il faisait superbe et j'ai fait une jolie promenade à travers la campagne pour aller jusqu'à la *Cerve*, ma tante était seule Jeanne-Marie et ses filles ayant été se promener dans leur petite voiture à *Azé*, nous avons été au devant de la jeunesse. On m'a bien demandé de tes nouvelles et de la 1e communion du Petit là. A 8h1/2du soir j'ai pris congé et suis rentré à pied par une belle nuit étoilée : cette course par le beau temps m'a fait le plus grand bien jusqu'à 6h du matin, après quoi j'ai été à la messe, à l'instant je rentre de mon traitement.
Que dis-tu de la façon de faire la guerre de ces sales boches, qui nous provoquent des troubles en Irlande ; je crains que ce coup qui a raté ne retarde néanmoins un peu l'offensive car il est probable que les Anglais vont ralentir un peu l'envoi de leurs renforts. Je lis avec enthousiasme l'activité de nos dirigeables et de nos avions qui semble indiquer que des évènements importants vont se dérouler sur le front de Lorraine. Depuis mon retour je n'ai pas reçu de nouvelles de toi, dois-je t'assurer que je commence à trouver le temps long. J'espère que tu vas bien et qu'avec les enfants tu peux profiter de ce beau temps pour un peu circuler. Les petits soldats sont-ils revenus planter aux pommes de terre.
J'espère qu'Elisabeth continue à bien aller et que Jacques a fait bon voyage à Nancy.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Mâcon le 30 avril (1916)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu tes deux lettres celle de mercredi et celle de jeudi. J'espère que Joseph va continuer à bien aller. J'attends toujours de confiance l'ordre qui m'appellera à E. Mon ordonnance m'a demandé de m'accompagner mais j'hésite à l'emmener car il n'est pas très travailleur, il est de Bayonne, il est père de 4 enfants et j'aurais ainsi le moyen de le mettre à l'abri quelques semaines de plus. Il faut lui reconnaître qu'il a de bons sentiments : il pratique, il est propre et dévoué, peut être me déciderai-je à l'emmener.
J'ai appris que le jeune Dupont de Remémont qui est sergent fourrier au 226e et qui a été blessé sous Verdun vient d'arriver ici ; je n'ai pas eu occasion encore de le rencontrer. Brice vient de rentrer de permission de 8 jours, mais je ne l'ai pas revu.
Hier nous avons eu une belle cérémonie : décoration de plusieurs militaires, dont le jeune Albertus fils du capitaine Albertus du 12e dragons. Ce jeune sous lieutenant qui n'a pas 25 ans est un véritable héros : il a la médaille militaire, la croix de guerre avec 3 palmes et une étoile et la légion d'honneur ; il a été blessé grièvement en décembre 1914 et est resté infirme, néanmoins en le voyant encore si jeune je ne pouvais m'empêcher de songer à Pierre et de regretter que le sort des jeunes gens également braves soient si différent, mais c'est là une pensée une vue païenne que je me suis hâté de chasser.
Je n'ai de nouvelles de personne que de toi, mon temps s'écoule lentement et il me tarde de faire œuvre utile. A l'heure où tu recevras ma lettre, Joseph sera sur le point de te quitter, j'espère qu'il va rentrer au collège avec courage et avec le désir de faire un bon trimestre qui va être très court puisque il ne sera que de 2 mois et demie. Je suis content de ce que tu me dis de son caractère et de sa piété.
Hier j'ai commandé des légumes qui t'arriveront j'espère à la fin de la semaine :

3 kilos d'asperges,
2 kilos de pois mangetout,
2 kilos de carottes,
3 choux,
3 choux fleurs,
12 artichauts,
12 oranges.

Le tout port compris revient à 22 frs. J'espère que cela t'arrivera à bon port. Je me prépare à aller passer mon dimanche à Prissé, j'y ferai probablement mes adieux.
Au revoir ma chère Germaine, Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

le 14 mai (1916)

Ma chère Germaine,

Après de très rudes journées nous voilà au repos pour quelques jours. Remercions ensemble le bon Dieu qui m'a tiré de la fournaise dans laquelle j'ai bien failli rester. Mon bataillon a été visiblement protégé et s'en est tiré sans trop de pertes pour avoir livré deux rudes combats les 4 et 9 mai et subi pendant 18 jours un très violent bombardement.
Enfin on respire, on lève la tête, on étire ses membres courbaturés et on élève vers le ciel un hymne d'action de grâce. Demain sous les verts sapins de la montagne au nord de Reims je fais dire un service religieux d'action de grâce et de requiem pour les malheureuses victimes.
Le boche est amoché mais non encore vaincu et il va falloir reprendre encore la lutte dans quelques jours. Le bon Dieu nous aidera et nous favorisera je l'espère comme il vient de le faire.
Au cours de la lutte j'ai vu bien des belles choses, peu de vilaines. J'ai vu des boches ravis d'être prisonniers, remercier les larmes aux yeux notre médecin des soins qu'il donnait aux blessés. Notre race est réellement admirable à tel point qu'elle excite l'admiration et la reconnaissance de nos ennemis mêmes.
Maintenant nous voilà dans le calme et le silence des catacombes, et c'est très reposant ; nous sommes dans d'immenses grottes éclairées à l'électricité où aucun bruit extérieur ne vient nous éveiller ; aussi quelques jours de sommeil dans ce séjour enchanteur auront raison de notre fatigue, et nous repartirons contre le boche avec une nouvelle ardeur. Mais les diables ont encore une formidable artillerie dont heureusement ils se servent moins bien que nous, et des tas de mitrailleuses qui sont très embêtantes.

Leurs avions sont mauvais aussi ils volent bas, surtout le matin, et nous fusillent dans les tranchées ; c'est désagréable de recevoir des balles d'en haut, c'est déjà assez d'en recevoir d'en bas.
Tes lettres m'ont vivement intéressé. Antoine *(de Boissoudy, général d'armée)* a vraiment trouvé la véritable méthode de guerre, et il me tarde de lui voir appliquer sur le front d'une armée les procédés qui lui ont si bien réussi sur le front de son corps d'armée. Je crois que nos opérations vont marquer un petit temps d'arrêt. Nous avons disloqué les Boches et c'est déjà beaucoup, il faut un peu souffler maintenant et se réorganiser avant d'aborder une autre tâche.
Je tombe de sommeil ; Je vais dormir. Je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

Bien des choses à Elisabeth. Respects affectueux au Colonel. Je penserai bien à Coco et Zézé les jours de leur 1e communion, fais leur un cadeau de ma part.

Secteur 128. le 2 juin (1916)
au repos (en Champagne)

Ma chère Germaine,

Je t'écrivais hier au moment où commençait de part et d'autre un bombardement effroyable, et je ne sais comment mon bataillon s'en est tiré sans trop de pertes : 4 tués, 8 blessés, cela a commencé, tu te rappelles comme je *te* l'écrivais hier (*la lettre manque*), cela a atteint son maximum à 5 heures du soir, c'était effroyable, un ouragan de fer qui vous passait à 10 mètres au dessus de la tête : on n'entendait plus les détonations, mais comme le souffle d'un gigantesque train qui aurait roulé sur vos têtes. C'était une tempête on était enfumé comme des renards dans des terriers : ma montre est toute noircie comme par un bain de barège (*bain soufré*), les arbres du bois étaient fauchés un à un ; il n'y avait plus moyen de circuler : on était bloqué par les abatis, l'abri de mon ordonnance a volé en éclats, sans qu'il ait eu de mal, l'abri à munitions , à côté de mon poste de commandement, a fait explosion et ça été un feu d'artifice pendant 5 minutes qui n'était pas très réjouissant. L'entrée de mon poste était barrée par un gros arbre coupé par le milieu comme celui du Tremblois. Je lisais tes lettres qui venaient de m'arriver un peu avant et croyait bien que ma dernière heure était venue ; cela a duré jusqu'à 7h puis, chose extraordinaire, une accalmie s'est produite, qui nous a permis de dîner de bon appétit ma foi ; on avait l'impression de sortir d'un bain très chaud. A 8 heures cela a recommencé avec la même intensité. J'ai compté, pour me distraire, sur notre pauvre petit bois, 20 coups par minute, soit 3000 obus à peu près dans la journée.
J'ai appris ce matin que c'était une vengeance parce qu'à notre gauche nous avions anéanti 2 bataillons Boches qui essayaient de sortir. Enfin à onze heures nous étions relevés : Providentiellement la canonnade cessa à ce moment là, et quand elle reprit à minuit nous étions hors de danger ; à 3 heures du matin nous étions à notre cantonnement où nous nous trouvons au repos. Mes hommes l'ont bien mérité car ils ont bien tenu sous un feu terrible. Les officiers qui ont fait toute la campagne m'ont affirmé qu'ils n'avaient jamais assisté à pareille fête.
Quelles ont été mes impressions ? très simples : pour me rassurer j'ai commencé par faire l'acte de contrition <u>en zeppelin</u> puis je me suis dit : tout a une fin ici bas, de deux choses l'une : cela durera jusqu'à ce que les Boches aient vidé leurs caisson, ou jusqu'à ce que nous ne répondions plus, c'est à dire en français jusqu'à ce que nous soyons morts. Alors, comme à la Chavatte, je me suis assis stoïquement dans ma cagna et après avoir dit une dizaine de chapelet pour que mes braves n'écopent pas trop, j'ai lu tes lettres que je venais justement de recevoir, ce qui m'a fait passer le temps. A six heures j'ai pu sortir un peu pour me détendre les nerfs ; j'ai passé l'inspection de mes mitrailleuses qui étaient intactes et des compagnies les plus rapprochées qui n'accusaient que peu de pertes. Plusieurs hommes avaient été enterrés, mais aussitôt déterrés par les camarades, sans trop de mal qu'un peu de choc nerveux. A 7 heures cela recommençait, j'ai rejoint mon abri en me couchant chaque 10 pas dans la boue, pour laisser passer les marmites, j'y suis arrivé indemne et ai dû rester dans l'obscurité jusqu'à onze heures, car à chaque coup, ma bougie s'éteignait et les allumettes n'y auraient pas suffi.
J'ai très bien supporté l'épreuve, ai fort bien dormi de 4 heures à 7 heures ; je te quitte maintenant pour faire la sieste car j'ai quelques heures en retard.
Je t'embrasse ma vieille, continuez à prier pour que je vous revois.

God.

J'ai retrouvé ma cantine, je t'envoie donc 100 francs.

Secteur 128 - le 7 juin (1916)

Ma chère Germaine,

Comme un renard , au coin d'un bois, je suis dans un terrier, en attendant que les Boches aient fini de brûler leur poudre. J'ai quitté cette nuit le poste de commandement du commandant Boche et suis maintenant à 3km en avant, tout à fait en 1e ligne, sous un bombardement comme celui du bois Leprêtre : depuis minuit jusqu'à 8h du matin j'ai compté 20 coups par minute sur le front de mon bataillon (500m), il en tombe de tout calibre du 77 au 105, du 150 et du 210, ils continuent à faire beaucoup de bruit et peu de mal, ainsi il est 9h ½ et depuis minuit il n'y a eu que 5 blessés à mon bataillon, 4 à la tête et 1 aux jambes : rien de très grave, j'estime qu'il est tombé 3000 obus. Au moment où je commençais ma lettre cela tapait ferme à peu près comme à la Chavatte, mais maintenant cela se calme. Je suis très tranquille, il n'y a rien de tel qu'une musique comme celle là pour vous faire faire des oraisons jaculatoires ; rappelle toi l'acte de contrition que je te faisais faire cet hiver quand le zeppelin passait. Zut ! voilà ces sales Boches qui avec leurs obus incendient une meule de blé que je comptais utiliser cette nuit pour mettre de la paille dans nos abris ! elle est à 30 mètres de mon terrier et cela me chauffe le dos, ce serait très appréciable au mois de décembre. Par la petite lucarne de mon réduit, je ne vois que du bleu de grand beau temps, et de la verdure, malheureusement bien hachée, car avant d'être bombardé par les allemands ce bois l'a été par nous. Je frémis en pensant que c'est au prix d'une pareille destruction totale qu'il faudra reconquérir le terrain abandonné à l'ennemi, nous le leur faisons payer cher. Ce matin 1 compagnie Boche qui se croyait abritée par le brouillard a tenté de s'approcher de nous, elle a été fauchée par nos mitrailleuses, elle a eu beau crier « Kamerad ! » nous avons fait les sourds. S'ils se trouvent mal dans notre voisinage, ils n'ont qu'à rentrer chez eux. Cette petite exécution n'a duré que 5 minutes ! j'enverrai une patrouille à la nuit pour constater les résultats. Voilà le côté barbare de notre situation. Cependant je reste toujours le même, il me semble pourtant que mes cheveux ont blanchi, tout le monde a blanchi. J'ai retrouvé dernièrement un de mes anciens adjudant, du Tillot, maintenant capitaine s'il vous plait ? qui a l'air d'avoir 50 ans, et cependant le temps passe très vite, il faut faire bien attention pour le voir s'écouler, il semblerait presque déjà qu'on est dans l'éternité, on a perdu la mesure du temps, il y a des moments où les minutes sont des heures, d'autres au contraire où les heures sont des minutes. Il n'y a plus de nuit, plus d'heure de repas, on dort et on mange quand on peut. Mais j'aime cette vie faite d'imprévus et où l'on apprécie d'autant plus toutes les bonnes surprises que la Providence vous ménage. Figure toi un peu quel est le commandant du bataillon dont les tranchées touchent les miennes ? Henri de Bizemont lui même, qui a été nommé il y a 2 jours chevalier de la légion d'honneur. Je n'ai pu le voir ce matin car au moment où je le demandais au téléphone débouchait cette petite attaque allemande qu'il a fallu enrayer. Voilà ¼ d'heure que les Boches ne tirent plus, il leur a suffi de brûler la meule, mais c'est nous qui répondons, cela ne fait pas moins de bruit.
Hier nous avons vu passer 14 avions français qui se sont moqué des boches, nous les avons vu lancer des milliers de fléchettes sur les lignes allemandes. Je n'ai encore pas reçu de lettre de toi depuis que j'ai changé de secteur ; pas non plus retrouvé ma cantine, ce sont de petites misères, mais ma vieille je serai tout de même bien content de revoir tes pattes de mouche. Les boches sont toujours très sages, je vais en profiter pour dormir espérant que pendant ce temps mon déjeuner, que le cuisinier m'apporte de 6 kilomètres sera arrivé, je suis sûr de ne pas me brûler les lèvres en le mangeant. Cependant mon adjudant de bataillon, qui m'a connu à Pont à Mousson, a grand soin de moi et avec le fidèle Bridu ils méditent de me faire réchauffer mes plats. Il y a 200 mètres de nous au superbe château occupé par les Boches, nous sommes obligés de le démolir de fond en comble, sales Boches ! Au revoir ma chère vieille, je t'embrasse ainsi que les gosses.

God.

---

le 11 juin St Barnabé (1916)

Ma chère Germaine,

Je profite d'un moment où je n'ai rien à faire pour t'envoyer mon quotidien bonjour. Je descends de cheval j'ai vu mes trois bataillons à l'exercice et je suis rentré en galopant par les bois et les vignes. Hier soir dimanche après le salut et la procession j'ai été faire également une bonne promenade dans les bois, les vignes et quelques gros villages des environs ; J'ai constaté que les régiments là cantonnés semblaient avoir un excellent esprit et saluaient très correctement. Même un poste de police m'a pris pour un général et est sorti en arme. Le sous officier s'apercevant de son erreur m'a dit « je vous demande pardon mon commandant » ce à quoi j'ai répondu « il n'y a pas d'offense ».

Nous avons eu musique le soir C'est une occasion de réunion pour les officiers et on sympathise pendant quelques instants. J'avais déjà la sympathie des officiers de mon bataillon. Ces quelques jours pendant lesquels j'aurai commandé le régiment m'auront permis d'apprécier ceux des autres bataillons et m'auront aussi fait connaître d'eux. Les vacances résultat des combats de mai ont été comblées. Le régiment est de nouveau au complet et prêt pour de nouvelles luttes. Nous voudrions bien que ce soit en Lorraine ou en Alsace. Les anglais continuent à harceler les Boches, nous voudrions maintenant que les Russes donnent un peu à leur tour. La nomination de Broussilof comme généralissime est de bon augure et l'on espère que son action énergique se fera bientôt sentir.
Quant à nous, nous ne bougeons pas et continuons à envoyer des permissionnaires.
Je me demande si mon tour viendra, je te l'écrirai dans quelques jours. Voilà le vaguemestre, encore pas de lettre de toi, mauvaise journée, il est vrai pourtant que j'en ai reçu 2 hier et puisque tu as été un jour sans m'écrire cela fait le compte. J'attends impatiemment les photographies que tu m'as annoncées. Je tâcherai de t'en envoyer quelques unes des tranchées qu'un de mes lieutenants m'a promises. J'espère que tu n'as plus eu de malaise. Je te répète encore de ne pas te surmener, d'écouter Pauline à laquelle je délègue auprès de toi mon autorité. Que deviennent les gosses, je pense que maintenant ils sont tout à fait remis de leurs opérations et qu'ils se sont courageusement remis au travail monsieur Gérard ? et le Petit là ! Le jour de la fête Dieu vos 21e communiantes ont dû de nouveau arborer leurs robes blanches, j'ai pensé à elles en voyant ici les voiles et les couronnes de roses blanches autour du bon Dieu. Nous sommes dans un pays peu religieux, ainsi hier nulle part les processions ne sont sorties des églises, cela aurait été cependant un beau spectacle de voir les cortèges se dérouler au milieu des senteurs de la vigne fleurie. Presque tout le monde ici est matérialiste, le vin se vend plus que jamais, et comme tout le monde s'enrichit sur le dos du troupier, qui s'appauvrit en s'enivrant : c'est écœurant. Enfin nous ne pouvons avoir la prétention de transformer le monde, faisons notre devoir et donnons l'exemple en tout ce sera déjà bien. Au revoir ma petite femme chérie, Je t'embrasse de tout mon cœur en te redisant encore une fois bonne fête. J'embrasse Papa, Elisabeth, et les bons gosses.

God.

S. 128 17 juin (1916)

Ma chère Germaine,

J'arrive au 226 comme chef de bataillon après un très long voyage. Je suis tout près de l'endroit où était Antoine ; j'ai comme général de brigade le colonel Grange, et je suis ravi de réentendre le bon accent Lorrain. Vois comme le bon Dieu arrange bien les choses et nous favorise. Mon régiment s'est distingué à Carency sans trop de pertes, il est au repos pour quelques jours. J'ai eu le plaisir de dîner hier avec Tante Berthe et l'oncle Fernand.
On m'attend pour dîner, tendresses à tous.

God.

Sec. 128 le 17 juin (1916)

Ma chère Germaine,

Quoique ma lettre soit écrite à l'encre cela n'empêche pas que nous soyons en action, les communiqués doivent te le faire pressentir. Cela va très bien, le moral de nos troupes est épatant, celui des Boches, dont nous voyons les prisonniers très bas. Mais ces bougres là ont terriblement de munitions, tout de même ils nous envoient moins de marmites que la semaine dernière. Pour le moment depuis 2 jours mon bataillon n'a pas subi de pertes, il faut dire que nous sommes dans les tranchées Boches qui sont profondes, et que notre artillerie est tellement active qu'elle ne leur laisse pas le temps de se retourner, ils ont dû éprouver hier de grandes pertes.
J'ai reçu une lettre de Joseph qui me félicite, il va bien et se réjouit des vacances. J'ai reçu aussi une lettre de mon lieutenant du 416, il me dit que le 5e continue à me regretter. Je sais que j'ai déjà fait la conquête de mon bataillon.
Voilà les quelques mots que je leur ai adressé en quittant notre cantonnement et qui m'ont valu une ovation :
« Soldats du 5e bataillon du 416.

Vos capitaines vous auront dit aujourd'hui quels sont les généreux efforts que notre généralissime attend de vous.
L'heure depuis trop longtemps attendue de la vengeance va sonner enfin.
Demain l'allemand frémira de terreur.
C'est dans le Rhin que vous laverez vos baïonnettes souillées du sang des barbares.
Souvenez vous de Sedan, des champs de bataille de Lorraine, de Louvain, de Reims.
Dieu, le Dieu de Justice, le Dieu de Clovis , de St Louis et de Jeanne d'Arc est avec nous.
En avant et vive la France ».
Tu me diras ce que tu penses de mon improvisation. Ne t'inquiète pas de mon sort, nous sommes très bien matériellement et moralement, je remercie le bon Dieu qui me donne certainement des grâces d'état.
Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Donne de mes nouvelles à tous, car je n'ai pas le temps, ni la tête à écrire, il y a trop de bruit, et je bénis le ciel d'être (*mot illisible peut être « ton G. »*).

---

20 juin (1916 - en repos en Brie)

Ma chère Germaine,

J'ai été paresseux hier et t'ai écrit une lettre bien courte : il faisait tellement chaud que j'avais une flemme intense et de plus j'avais à noter tous mes officiers, ce qui m'a fait répandre beaucoup d'encre et pris beaucoup de temps, enfin c'est fait et suis prêt à partir en permission dès que l'on voudra bien me la donner. Nous nous attendons auparavant à passer une grande revue pour remise des décorations.
Aujourd'hui je n'ai pas eu de lettre de toi, en ayant reçu 2 hier ; j'aimerais mieux qu'elles m'arrivent successivement car les journées sont longues qui ne voient venir ces bien aimés bout de papier où je te devine toute dans ta fine écriture et dans ton style si charmant. Je trouve déjà que notre période de repos s'éternise, on s'ennuie on n'a pas le stimulant du mal que l'on peut faire aux boches comme aux tranchées, le temps semble plus long à s'écouler. Mes hommes sont heureux de cette existence, ils se sont bien repris au moral et au physique, le régiment a repris bon aspect ; le séjour ici dans les fermes de la Brie est des plus salutaire, il n'y a pas de cabaret et les hommes se contentent du pinard de l'administration et des cerises que leur fournit l'ordinaire ; ils mangent des œufs et du laitage et font une bonne cure d'air. Nous aidons largement aux travaux des champs, tout cela est sain et fortifiant.
Je suis bien content de l'heureuse influence que tu as autour de toi ; si dans tous les cantonnements de France il y avait des gens comme vous qui s'occupent de remonter le moral de nos soldats, on ne verrait pas se produire des incidents fâcheux comme ceux qui ont eu lieu et qui heureusement sont apaisés maintenant. Cela est un excellent dressage pour nos enfants.
J'airais voulu t'écrire plus longtemps mais j'ai été dérangé par un tas de gens et de papiers et me voilà obligé de finir pour aller assister à un exercice de grenades, et pour que ma lettre parte par le courrier.
Je t'embrasse à la hâte ainsi que les enfants et Papa et B ..etc.

God.

Je pense bien à Henriette.

Le 2 juillet (visitation) (1916)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier 2 lettres de toi et une de Papa, c'était donc un bien bon courrier. Tu me dis que je suis meilleur que toi, d'abord ce n'est pas vrai, tu te reproches de n'être pas assez détachée de cette terre ! tu te juges mal car je sais que tu es très soumise à la Providence : on ne peu l'être plus que tu l'es, et si tu es attachée aux choses de ce monde, tu ne l'es que juste dans la mesure indispensable pour remplir tes devoirs d'état ; tu veilles sur le développement physique et moral de tes enfants, tu cherches à répandre autour de toi le minimum de bien être que le bon Dieu ne refuse pas à ses créatures, tout cela vaut mieux qu'une sainteté trop austère qui s'isole et s'extériorise, et néglige le 2e des grands principes de l'évangile qui est la charité chrétienne. Non ma vieille, admire les saintes gens qui t'entourent mais reste toi-même, tu es dans le bon chemin qui mène au paradis, soit tranquille nos 10 enfants n'ont qu'à te

suivre dans cette voie, et moi aussi. Quant à moi je n'ai aucun mérite à penser un peu au ciel et à me détacher de ce monde car il est bien peu plaisant pour nous en ce moment ; avec l'éducation que j'ai reçue, je serais bien coupable de penser et d'agir autrement que je fais, et puis au point où nous en sommes , tu auras beau te récrier, il est bon d'être toujours prêt, comme en tout temps d'ailleurs, toujours suivant les préceptes de l'évangile, car ce n'est pas seulement en temps de guerre que notre Seigneur a dit qu'il viendrait comme un voleur. Hier les boches ont été terriblement mauvais pour nous, et j'ai même un peu risqué étant parti faire une communication à un Colonel d'un régiment voisin, j'ai été pris sous un tir de gros calibre qui ne m'était pas destiné, mais qui n'en était pas moins impressionnant, heureusement j'étais parti seul et je m'en suis tiré avec un ou deux actes de contrition, sans une écorchure, mais je t'avoue à ma grande honte que j'avais chaud. Ce qui m'inquiétait surtout c'était la pensée que blessé là en plein champs avec une blessure qui m'aurait empêché de marcher j'aurais pu être porté disparu, et tu aurais été un certain temps sans avoir de mes nouvelles. C'est toujours ma grande préoccupation que tu restes longtemps dans l'incertitude sur mon compte, et je prie le bon Dieu de t'éviter cette terrible épreuve.
Donc petit bonhomme vit encore. Les Boches ont bien tiré sur notre village 1 millier de gros obus : 105, 150, peut être quelques 210, ils ont cassé beaucoup d'arbres, démoli quelques maisons, fait beaucoup de trous dans les champs, mais ne nous ont causé aucunes pertes, ils se sont reposés la nuit, aussi avons nous bien dormi. Nos voisins ont fait vers le soir un gros coup de main avec une division où j'ai servi avant la guerre, nous ne connaissons pas encore le résultat, à l'heure où tu liras cette lettre le communiqué en aura sans doute parlé. En ce moment où je t'écris voilà au moins 5' que je n'ai pas entendu un coup de canon de chez nous ou boche. C'est peut être bien la 1e fois depuis un mois qu'il règne un silence aussi impressionnant, les oiseaux chantent et seul le ronronnement d'un avion qui nous survole (français ou boche ? je n'en sais rien) trouble ce calme matinal. Le Colonel est parti en tournée, je garde le PC où tout le monde dort, c'est le calme absolu. Voilà trois coups de canon de chez nous. Le calme aura duré 6'.
Nous avons un temps superbe, bien favorable aux opérations, nous nous attendons à une attaque prochaine nous sommes parés, mais ! ...nous sommes en 1e ligne et comptons recevoir le choc, à moins que le boche finisse par chanceler. L'avion était un boche nos mitrailleuses et nos canons tirent sur lui, décidément la paix n'est pas encore signée. C'est demain que part mon vieux *Nique* en perme, il me manquera car il est devenu mon compagnon de sortie et mon confident, j'aurai pour le remplacer l'ordonnance d'un lieutenant en permission, un alsacien de Guebwiller, qui est bien ennuyé en ce moment car voilà un mois qu'il est sans nouvelles de son frère.
Je vais circuler toute l'après midi et m'en réjouis par ce beau temps. Je déjeunerai au Pc d'un des chefs de bataillon pour être moins pressé, car j'ai à vérifier toute notre organisation défensive.
Il ne faut pas que Joseph rate son tour d'examen qu'il écrive au doyen de la faculté s'il ne voit rien venir (mots effacés) ce serait bien regrettable s'il avait travaillé en pure perte cette année ; Vous voilà donc seules sans les Boissoudy pour quelques jours, je pense que vous conservez la jouissance du jardin et que tu peux y passer quelques moments quand tu ne vas pas dans le tien. Maintenant que le jeune de Nazel est au front ces Dames ne vont elles pas revenir, je le voudrais bien pour toi car ces relations avec des âmes si élevées sont précieuses pour toi.
J'espère que Monsieur le Curé est guéri de sa grippe, présente lui mes respects. Ne m'oublie pas auprès du bon Colonel. Je vois d'ici les bonnes parties que le petit tyran Minette fait avec lui.
Au revoir ma chère Germaine, continuez à prier pour moi et ne vous en faites pas, tu serais étonné de mon confort. Je t'écris en ce moment sur une table garnie d'un châle de cachemire de l'Inde, comme ceux de nos grands mères, et j'ai devant moi un délicieux bouquet formé de trois roses, une blanche, une rose, et une rouge.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le calme règne toujours ; (*sauf*) en ce moment un tir de boche contre 1 de nos avions.
Peux-tu me faire envoyer un flacon de pilules de phosphate de zinc.

S. 203 le 4 juillet (1916) 16h
(*cette lettre date peut être de 1917*)

Ma chère Germaine,

J'ai fait un excellent voyage, me voilà arrivé après 2h ½ de cheval. Mon maréchal des logis adjoint m'attendait à la gare d'Epernay et après avoir déjeuné tous les 2 (2 œufs, 1 côtelette, des patates) nous nous sommes dirigés à travers la forêt de la montagne de Reims sur notre cantonnement où j'ai retrouvé

mon bataillon en bonne santé physique et morale, attendant son tour pour monter aux tranchées. En avant d'une ville que je connais bien y ayant fait mes études. Secteur étonnamment tranquille. Tu n'as donc pas à t'inquiéter en ce qui me concerne tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
J'ai voyagé de Vitry à Epernay avec le lieutenant colonel Regnier-Vigouroux du 269e il dirige le centre d'instruction de la 4e armée, il est sous les ordres du général Grange qui ne s'est jamais si bien porté. Il est voisin aussi du colonel Durand qui dirige également un centre d'instruction. Tous ces chefs très sympathiques ont gardé de moi un souvenir qui me touche. Ce brave lieutenant colonel a raconté dans le wagon à la cantonade en termes émus qui m'on couvert de confusion la façon dont j'avais été blessé, et il parait que peu de jours avant, le général Grange avait cité notre attaque de la cote 119 comme exemple de ce que pouvait obtenir un chef sur sa troupe quand il en était aimé. Tant mieux si mon geste a pu servir à quelque chose, je suis étonné que cet épisode de nos combats d'Artois soit resté si présent à l'esprit des vaillants combattants de la Somme et de Verdun.
Voilà le succès des Russes qui s'amplifie et qui va sans doute être le signal d'une recrudescence d'activité de notre côté. Ce sera l'offensive générale tant désirée contre laquelle le Kaiser sera incapable de tenir. Attendons curieusement ce que vont faire les anglais.
Peut être la victoire totale est elle plus près de nous que nous le pensons, si le bon Dieu nous protège. Je t'écrirai plus longuement demain en attendant adieu et mille baisers à tous, mille un à toi.

God.

Depuis ce matin, rien de nouveau, tout le monde va bien. Pauline

---

S. postal 142 bis le 6 juillet (1916)
(Ile de France)

Ma chère Germaine,

Me voilà arrivé à destination après un agréable voyage sans incident. J'ai passé la nuit à Paris au terminus du nord après avoir dîné en un bouillon Duval près de la Madeleine (potage, veau, haricots verts, pêche, bière 2,50) Parti à 6h (*du*) matin, arrivé au QG à 9h, bien reçu par (*le*) chef d'état major qui m'a demandé des nouvelles d'Antoine déjeuner à la droite du général commandant l'armée, arrivé ici à 40km du QG dans (*une*) jolie vallée, en auto. Je commande le centre d'instruction qui va s'installer suivant les données d'Eclaron. Je loge dans un château très bien situé, la propriétaire entre deux âges, sans enfants, est une personne très simple qui m'a reçu comme toi en tablier, elle était occupée à jardiner. J'ai une chambre très confortable, avec un vaste cabinet de toilette et une vue superbe sur la vallée du Thérain. Le capitaine Gacon est très agréable compagnon, mais il ne reste pas tout près de moi, il est cantonné dans un village voisin, pour le moment je n'ai comme acolyte qu'un lieutenant, mais mes aides ne tarderont pas à arriver.
Je vais bien, ai excellent moral et je crois que j'aurai un travail intéressant.
Les nouvelles continuent à être bonnes, nos pertes en tués et blessés sont inférieures au nombre de prisonniers boches, un corps d'armée qui a fait une très forte avance n'a perdu que 600 hommes, tous le monde est plein de confiance.
Je pense bien à vous, en passant en chemin de fer en vue de Montmartre j'ai fait une oraison jaculatoire à votre intention, je vous embrasse tous, sans oublier Elisabeth et M.R.

God.

Secteur 92. 13 juillet (1916 ?)
(*C.I.D. à Mouy, Oise)*

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta bonne lettre de dimanche et je suis heureux d'y lire que tu fais bravement ta guerre, que tu supportes courageusement notre séparation ; Quelle sera sa durée, c'est le secret de Dieu, mais nous abandonnant à sa Providence nous pouvons sans crainte espérer nous revoir et cette fois pour de bon.
En attendant faisons généreusement notre sacrifice et ne songeons qu'au devoir du jour présent.
Mon groupement se forme petit à petit ; hier soir est arrivé avec ses fourriers le commandement de chasseurs que j'ai sous ma coupe, il va prendre provisoirement pension avec moi, de sorte que je serai moins seul.

Dans la journée en circulant en auto pour le service j'ai eu l'occasion de faire une très belle promenade à travers une magnifique forêt ; sous des hêtres superbes et coupée de jolis vallons, tu vois que j'ai une agréable manière de faire la guerre.
Je pense que le bon colonel a reçu ma lettre, je lui suis bien reconnaissant de s'occuper des enfants. Dis lui que je pense souvent à lui et que je cherche à m'inspirer dans mon commandement des exemples que j'ai puisés au contact de sa haute expérience. A-t-il de bonnes nouvelles de campagne ? Ici je ne sais rien de personne, car je suis très isolé.
Je suis tout attristé de la peine qu'a eu le bon Quiqui en croyant me voir arriver, tu sais que je t'ai toujours dit que je trouvais qu'il avait une nature particulièrement fine et élevée, ce que j'aime chez lui c'est son admiration pour l'œuvre du bon Dieu dans la nature, les fleurs...etc.
J'espère que Maître Gérard et maître Marmot *(Jean)* ne se laissent plus distraire par les terribles Boissoudy et que tu n'auras que de bonnes impressions à me communiquer sur leur compte.
J'ai été interrompu depuis ce matin par le téléphone puis l'exécution des ordres reçus. J'achève ma lettre en rentrant et vais de nouveau me replonger dans la paperasse.
Au revoir je t'embrasse ainsi que tous les enfants E. M. R. et Boissoudy.

God.

Le 18 juillet S. 92 (1916)
(C.I.D. à Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre du 15, j'ai été bien intéressé par tous les détails que tu me donnes sur la belle cérémonie qui s'est déroulée le 14 juillet à Eclaron. De mon côté je n'ai pu rien faire jusqu'à présent dans ce sens car mes chasseurs ne sont arrivés que le 16 au soir. Je crois que quand nous serons installés nous pourrons aussi faire de belles cérémonies. Aujourd'hui j'ai déjà embarqué une certaine quantité de ces braves petits bleus dont plusieurs s'en vont dans la division d'Antoine. Une compagnie rendait les honneurs et la fanfare a joué la sidi brahim, ils étaient tous pleins d'entrain, les officiers qui restaient pleuraient en voyant s'éloigner leurs enfants. Quand on les voit si alertes, si bien portants, si gai on ne peut s'empêcher de saluer en eux de futurs vainqueurs. Je ne comprends pas le pessimisme d'Antoine, sans doute c'est très dur à Verdun, mais cependant les Boches commencent à y perdre du terrain, puis sur la Somme malgré le mauvais temps nos affaires marchent très bien : c'est surtout en Russie que cela va mal pour les *(empires)* centraux : je crois que de ce côté là il va se passer de grandes choses. Il parait que les soldats Russe sont admirables : ils sont très religieux et de mœurs honnêtes, ils ne craignent pas la mort et y vont carrément. Je ne serais pas étonné qu'ils entrent à Berlin avant l'hiver.
Les Autrichiens ne comptent plus guère. Les Boches dégarnissent d'artillerie la Lorraine et les Vosges pour l'envoyer dans la Somme, je crois que c'est trop tard pour eux. La lutte a été dure pour les Anglais mais finalement ils ont remporté un gros succès, tout s'annonce bien pour le mois d'août.
Je voudrais t'écrire longuement et je n'y arrive pas étant dérangé à tout moment. J'espère que se sera pour ma prochaine lettre. Il faut que je ferme celle-ci pour qu'elle parte. J'y joins un article de l'intransigeant qui m'a beaucoup plu et que tu pourras lire aux enfants. J'espère que Joseph a fait un bon voyage et qu'il te donnera toutes satisfactions pendant ces vacances.
Je vous embrasse tous.

God.

Bonjour à Marguerite. Je t'envoie une feuille de papier.

S. 92. Le 20 juillet (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Je t'écris en sortant de table à l'heure où nous causions ensemble, dans notre petit salon, avant de retourner dans mon bureau, en face du bon colonel. Je m'interromprai. L'homme propose et Dieu dispose. J'ai été interrompu beaucoup plus tôt que je pensais par la propriétaire qui est venue faire des courses à Mouy et qui a demandé à me voir ; puis j'ai dû partir pour mon service, voilà que je rentre et je continue ma lettre qui sera probablement encore interrompue. Avant de rentrer je suis entré à l'église pour y faire une petite adoration, je suis tombé sur les premiers communiants en retraite qui répétaient les cérémonies de la 1e communion, cela m'a fait rêver à nos bons gosses, à Coco, à Zézé, j'ai prié pour

tout mon petit monde. Je continue à avoir bon moral, je me raisonne pour faire au moins le sacrifice de la séparation puisque pour le moment aucun autre n'est demandé, c'est ma seule façon de faire la guerre, que cela me soit pénible, tu n'en doutes pas, mais il faut accepter généreusement le sacrifice.
Sous bien des rapports il y a bien des petites choses qui ne vont pas toutes seules, j'ai dû rappeler les officiers de chasseurs à leur devoir sous un rapport que tu comprends, j'en ai parlé sérieusement à leur commandant qui m'aura compris je crois. Pour ôter toute envie de s'isoler, d'accord avec le commandant de chasseurs nous avons organisé un cercle où nous avons loué un piano ; nous nous abonnons à quelques illustrés de façon qu'en dehors du service, ayant des distractions honnêtes, ils n'en cherchent pas à côté. Il y a pas mal d'officiers de valeur mais deux ou trois ne sont réellement pas à leur place et prêtent plutôt au ridicule. Je suis très content de ceux qui me viennent *d'Eclaron (du centre dirigé par l'ami de la famille Begbéder*), ils me sont d'ailleurs très dévoués. J'attends que le colonel Betbéder soit rentré pour lui écrire, j'ai été très touché de son excellente lettre.
J'ai reçu ce matin une très bonne lettre de Tante Lucie, il me semble que tu ne m'avais pas annoncé que Jacques *(de Boissoudy*) est reçu à St Cyr.
La lettre de la chanoinesse m'a ému mais en même temps amusé. Ne te fatigue pas trop. Veux-tu que j'écrive à ton sujet au beau docteur ? j'attends ta réponse pour le faire.
Ne m'oublie pas auprès des charmantes dames d'Eclaron, ni auprès de monsieur le curé et du bon docteur Chompré.
Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 21 juillet (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu un bon courrier aujourd'hui : 3 lettres dont deux de toi ; j'aurais préféré que les nouvelles de ta santé fussent meilleures et je veux croire que cette indisposition dont tu me parles sera passagère, il faut peut être y voir une sorte de crise rhumatismale attribuable au mauvais temps dont nous étions affligés à ce moment là et à l'humidité persistante. Maintenant voilà le beau temps revenu, si tu peux en profiter pour griller un peu au soleil je crois que cela te fera le plus grand bien.
Ici je vais étonnamment bien : je le dois à mon existence très active, je mange très régulièrement et dors bien. Je ne me lève qu'à 6 heures car je ne monte plus à cheval le matin ce qui me prendrait trop de temps. Je circule beaucoup en auto car mes troupes et mes centres sont relativement dispersés. Mon personnel va se trouver au complet par l'arrivée du capitaine chargé des grenadiers, c'est un tirailleur qui a été blessé aux jambes et marche difficilement.
Bientôt ma ruche sera en pleine activité.
J'ai reçu les gentilles lettres de Coco et Zézé, je compte leur répondre bientôt. Je suis content de ce que tu me dis de Joseph, j'espère qu'il te donnera satisfaction pendant les vacances, qu'il s'occupera un peu sérieusement pour être prêt à entamer à la rentrée une excellente classe de 1ere et une bonne préparation à ses examens.
Je te quitte en t'embrassant de tout cœur, tu vois que j'écris toujours très mal et très difficilement, demain dimanche, je t'écrirai plus longuement.
Je vous embrasse tous.

God.

S.92 le 23 juillet (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Les jours se succèdent sans apporter grands changements à ma situation, aussi ai-je peu à t'apprendre. Hier m'est arrivé un capitaine de tirailleurs qui doit diriger ici le corps des grenadiers. Il a la poitrine constellée de décorations et porte la fourragère rouge et verte, il vient de Lyon et semble bien élevé. J'ai fait une promenade à cheval hier pour la première fois depuis mon retour, j'aimerais à monter plus souvent, mais cela me retient trop longtemps dehors et l'auto est tellement plus pratique que je choisis de préférence ce genre de transport.
Petit à petit mon centre s'organise, ma besogne se simplifie et gagne en intérêt au fur et à mesure que je me mets au courant, je sens que tout le monde autour de moi est sympathique, jusqu'au personnel de la maison qui est au petits soins pour moi. La femme de chambre nous avait ce matin orné la table d'un joli

semis de roses et d'œillets qui me faisait penser aux jolis chemins de table que tu traces chez nous quand nous avons du monde.
J'ai assisté ce matin à une partie de la messe de 1e communion j'avais été par précaution à celle de 7 heures car je présageais que je n'aurais pas le temps d'assister à toute la grand messe à cause de l'arrivée de mon courrier, la cérémonie était belle et me faisait souvenir de la cathédrale de Toul. Je m'en vais retourner aux vêpres.
Madame Riston qui a acheté notre coupe de Benney a versé 547 frs à la Nancéenne Quand tu le voudras, j'écrirai à cette banque de te verser l'argent disponible ; Je pense que tu ne tarderas pas à recevoir le compte trimestriel. Pour le moment les communiqués sont bons en ce qui concerne les Russes, en ce qui nous concerne c'est plus terne, mais cela tient certainement au déplacement de notre artillerie et j'estime que d'ici 8 jours il y aura encore du nouveau pas loin de nous. Continuons à avoir confiance et à prier. J'espère que tu vas bien maintenant. Je voudrais bien que tu puisses garder la personne dont tu me parles, ici je n'ai rien trouvé, et la bonne sœur m'a chargé de te dire qu'elle ne voyait personne qui pût faire ton affaire.
Remercie Madame de Magnienville de son agnus Dei que j'ai reçu, je suis content que tu puisses faire profiter cette aimable cousine des produits de notre jardin. Ne m'oublie pas auprès du bon colonel et crois à toute la tendresse de ton chat. J'embrasse les enfants et pense qu'ils sont tous bien sages surtout la bonne grosse et la Ricotte jolie.

God.

Le 25 juillet S. 92 (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Le courrier partant à 7h1/2 du matin il arrive parfois que ma lettre le manque, d'ailleurs, menant une existence très uniforme je n'ai pas grand chose à te dire, et puis j'ai toujours une certaine difficulté à écrire et cela me rend un peu paresseux, ce qui ne veut pas dire que pour moi le meilleur emploi de mon temps libre soit de causer un peu avec toi : en ce moment je profite de 10' dont je dispose avant déjeuner pour causer un peu avec toi, et je pense trouver ensuite avant dîner le temps d'achever ma lettre. Cette après midi j'ai la visite du sous chef d'état major. Il est toujours bienveillant et j'ai plaisir à m'entretenir avec lui.
J'ai été interrompu déjà 3 fois dans ma lettre aujourd'hui, je la reprends après dîner là où je l'avais laissée, c'est à dire au moment où je suis parti pour retrouver le sous chef d'état major, il a été content de son inspection et m'a annoncé la visite du général dans une dizaine de jours. Je suis rentré tard et c'est après dîner que je t'écris après avoir lu ta lettre qui m'annonce que vous avez toujours le grand beau temps, ici nous sommes toujours dans le brouillard, je suis bien content aussi que tu ailles mieux, que les enfants soient sages, je suis content de Joseph et j'espère qu'il continuera à te donner satisfaction. Le jardin est vraiment une ressource pour vous tous et j'espère que malgré ton état, ma pauvre grosse tu pourras encore en profiter tant qu'il fera beau. Je remercie la princesse et les petites de leurs lettres. Il faut continuer à être optimiste, les boches vont bientôt caler et probablement être obligés de se replier en arrière de la Meuse, mais on dit que la guerre peut néanmoins durer encore un an, car les dirigeants se sentant perdus vont faire l'impossible pour reculer la fatale échéance.
L'effort anglais va encore s'accroître il parait qu'ils vont encore occuper une partie de notre front. Les Russes marchent très bien ; un joli coup serait que les Turcs et les Bulgares abandonnent la partie : on dit que c'est dans les choses possibles. Continuons à bien prier pour que le bon Dieu continue à nous protéger et nous accorde la grâce de la victoire.
Il va être 10 heures du soir déjà tu dors et les gosses aussi, j'ai la crampe dans les doigts, je vais faire comme toi, et t'embrasser.

God.

26 matin, bonjour, ma vieille je me lève et t'embrasse avant de donner ma lettre au vaguemestre.

Le 28 juillet S. 182 (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma doulce chatte,

Je reviens d'une belle cérémonie : j'ai passé en revue les 7 compagnies de chasseurs et leur ai présenté pour la dernière fois leur chef de bataillon qui vient d'être nommé au commandement d'un bataillon de chasseurs sur le front.
La troupe était formée en ligne de colonnes de compagnies sur un plateau qui domine la vallée du Thérain dans un joli cadre de verdure. Il y avait là exactement 2000 chasseurs, c'est la première fois que tant de troupes, et quelles belles troupes ! me présentaient les armes. J'ai passé lentement au pas de S*ouchez (son cheval*) sur le front de ces braves petits chasseurs qui me regardaient
Bien en face, puis après la revue les compagnies se sont groupées et j'ai prononcé la petite allocution ci-jointe, puis le commandant a fait ses adieux et les 7 compagnies ont défilé devant nous, dans un alignement parfait.
Hier j'ai fait une grande expédition en auto pour le service, j'ai été jusqu'à 50 kilomètres de Rouen dans un pays ravissant et d'une richesse magnifique, quel beau pays que cette île de France cœur de la patrie et comme on comprend bien le prix de sa défense. En cours de route j'ai retrouvé dans un cantonnement un vieux camarade de la 1e heure, ami commun de ce pauvre Goncourt et de moi ; je ne l'avais pas revu depuis 1893 et nous nous sommes reconnu : il commande un bataillon d'instruction ayant eu le genou emporté sur l'Aisne en automne 1914. Samedi matin, hier après midi nous avons eu une touchante cérémonie, ce sont les adieux à la gare des chasseurs à leur commandant : plus de 300 chasseurs étaient là avec les fanfares, les chorales ; des sous officiers portaient des gerbes de fleurs, presque tous les officiers ont embrassés leur chef. Le train s'est ébranlé aux accents de la « sidi brahim » et j'entendrai longtemps le commandant reprenant le refrain d'une voie forte « marchons ! marchons ! marchons ! mort aux ennemis de la France ! » tous les voyageurs avaient les larmes aux yeux.
J'ai reçu ta lettre, je ne suis pas étonné du bulletin de Joseph car ses dernières notes hebdomadaires dénotaient chez lui un certain relâchement. Il est assez grand pour comprendre qu'il doit se surveiller et ne pas gaspiller son temps comme il semble l'avoir fait. Il est bien doué intellectuellement mais il ne faut pas qu'il compte là dessus ; d'ailleurs son classement ne correspond pas à ce qu'il aurait pu être s'il avait constamment travaillé. Je vais écrire au Père Kieffer.
Ah, j'oublie de te dire que nous avons changé de secteur postal, c'est maintenant le secteur 182.
Au revoir je vous embrasse tous.

God.

S. 182 (août 1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu tes deux lettres hier, par suite de notre changement de secteur il y a quelque retard dans notre correspondance. Je suis plein de regrets de t'avoir laissé un jour sans nouvelles et je t'en demande pardon ma pauvre vieille. Je voudrais bien te savoir un moral épatant mais je comprends que dans ta situation et par cette chaleur tu sois bien fatiguée et quelquefois un peu à bout. Tu fais bien de profiter des ombrages du jardin d'Elisabeth. J'espère que le pauvre petit là est tout à fait guéri maintenant et qu'il pourra bientôt reprendre ses jeux avec les copains Gérard, Loulou, Quiqui. Je te souhaite bien que l'épidémie s'arrête à ce cas.
Hier j'ai reçu le capitaine *Gallet* de l'état major qui venait faire une conférence aux E.O.C. il a dîné avec nous, c'est un très gentil garçon ; Il m'a dit que l'état major était enchanté de l'école. J'ai eu par contre un assez fort ennui, c'est un cas d'intoxication dans un cantonnement par suite de l'ingestion de charcuterie : une huitaine de malades dont 2 ou 3 assez graves. Par la chaleur la charcuterie est très dangereuse et je te conseille de ne pas en manger ou faire manger avant la fin de septembre. J'ai eu à cette occasion les visites de tous les médecins possibles, ce qui m'a donné l'occasion de faire connaissance avec le docteur Claude qui est cousin germain du docteur Marlier.
C'est demain le 1e vendredi du mois, je compte en profiter pour communier et penser à vous tous plus particulièrement.
Au revoir ma vieille, bon courage, je te le dis on les aura.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

Bonjour à Louise et Marguerite.

S. 182 (août 1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Merci de ta bonne lettre : je t'écris dès ce soir quoique je n'ai rien à t'apprendre puisque ma lettre est partie ce matin, mais je te sens si malheureuse quand est vide le sac du facteur que je ne veux pas, autant que possible, rester 12 heures sans t'écrire. Aussi en sortant de table, j'ai laissé les camarades aller à la gare à l'arrivée traditionnelle du train de 20h 47 y acheter des journaux, et j'ai monté 4 à 4 (malgré mon artério sclérose), les marches de mon escalier, et me voilà attablé, les 2 fenêtres ouvertes en face de mon encrier.
Dehors le ciel est sans nuage, c'est le grand beau temps, mais nous n'en jouissons que depuis deux jours : auparavant nous ne pouvions arriver à sortir du brouillard. Aujourd'hui a été une journée splendide et j'en ai profité pour faire une bonne promenade à cheval en allant voir des travailleurs que j'avais dans tous les coins, car maintenant que mon installation s'achève, j'en profite pour circuler davantage sur Souchez qui bien retapé est réellement maintenant un très beau cheval. J'ai entendu aujourd'hui plusieurs personnes pousser des exclamations d'admiration en le voyant passer, et je regrettais de ne pas défiler fièrement devant ma Dame. Il est réellement très agréable à monter et j'éprouve une vraie jouissance à chevaucher par monts et par vaux dans un joli pays sur cette bonne bête souple et docile. J'ai causé de droite et de gauche avec les petits chasseurs de la classe 16. Je sens déjà que j'ai la cote de ce petit peuple à la façon dont ils me regardent et dont ils répondent à mes questions. J'achève ma lettre ce matin à mon lever car j'ai été interrompu par la nuit. Ta lettre celle de Jean et Gérard m'ont intéressé. Ce que tu me dis du commandant Gillet ne m'étonne pas, ce n'est pas un chef et je comprends l'antipathie du colonel qui y voit clair. Je ne vois pas que tu aies lieu de trop te froisser du petit mot de tant Jeanne, tu sais combien elle est nerveuse : ce petit reproche part plutôt d'un bon naturel et je ne pense pas que sa mauvaise humeur soit durable. On ne parle plus de René de Lambel, sais-tu s'il est encore à Bar ?
A ce soir ma vieille, voilà que ma vie agitée commence.
Je t'embrasse ainsi que les gosses.

God.

Le 14 août S. 182 (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Voilà 2 jours que je ne reçois pas de lettre, je suppose que c'est le retard systématique qui en est cause en raison des mouvements de troupes. J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer c'est que je pourrai avoir une permission supplémentaire de 3 jours à l'occasion de la naissance du 10e *(naissance future de Marie-Jeanne)*, il a paru une décision du général Joffre prescrivant qu'une permission de 3 jours soit accordée aux pères à l'occasion des naissances, cette permission ne comptant pas dans les permissions trimestrielles ! C'est donc dommage ma vieille que tu ne puisses me rendre père tous les mois !
Tu vois par les communiqués que nos affaires marchent bien partout, mais les Russes surtout sont épatants et les austro-boches n'en ont pas fini avec eux. On dit avec insistance que les Roumains vont marcher, on prétend qu'une armée russe débarque en Roumanie pour marcher contre les Bulgares, il est sûr que les armées de Salonique ne vont pas tarder à prendre l'offensive.
Et voilà l'assomption, que la Sainte Vierge vienne en aide à son royaume de France.
Je vais bien, mais par ce temps orageux je souffre de toutes mes blessure, mes jambes ne vont pas mieux que mon bras, et la nuit dernière j'ai pu à peine dormir. Cela n'a pas d'importance car mon état général ne s'en ressent pas. Le général H m'a même dit l'autre jour que j'avais une mine superbe. Hier sous mes fenêtres il y a eu un concert des chasseurs qui a eu grand succès et qui n'était réellement pas mal. Cela me faisait penser aux concerts d'Eclaron.
Au revoir ma vieille. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(S. 182 21 août 1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

J'ai été toute la journée dans les paperasses et 10' minutes avant dîner je commence à t'écrire car après dîner je suis invité à une petite fête chez les chasseurs ce qui me fera coucher tard, à mon grand regret

car j'aime bien dormir, ces petites fêtes m'amuseraient si les gosses étaient autour de moi, mais seul cela ne me plait pas beaucoup, comme le colonel à Eclaron je ne puis m'en dispenser : « noblesse oblige ».
Beaucoup des sous of qui viennent de passer officiers sont partis, mais ils vont être remplacés par d'autres ; Quelques uns d'entre eux ont été nommés sous lieutenant au 153e. J'ai été interrompu par le dîner, puis par la fête des chasseurs qui a été réellement réussie, elle avait lieu devant toute la population d'un village de l'importance d'Eclaron, en plein air et à la clarté des feux de Bengale et des fusées. Les gosses auraient été dans l'admiration. Je suis rentré à 11h 1/2 et me voilà levé à 6h pour adresser ma lettre. Quoique ce soit dimanche, après la messe je serai occupé toute la matinée, car il faut que je prépare une séance de démonstration à laquelle viendra assister tous les officiers supérieurs de l'armée c'est à dire : 22 chefs de bataillons, une dizaine de lieutenants colonel, et il faut que j'étudie mon affaire de façon que cette séance soit réellement utile ; c'est beaucoup de tintouin, et toutes ces séances et inspections gênent un peu l'instruction qui est forcément un peu interrompue ces jours là. Mais il faut bien faire ce que l'on vous commande et mon rôle est de tout arranger pour qu'il en ressorte le moins de gène possible pour toutes mes spécialités.
Je dois dire que je suis très bien servi. Le capitaine Clarion du 4e tirailleur qui a la direction des grenadiers, bombardiers, mitrailleurs, canonniers est un officier de grande valeur, intelligent, pondéré, de parfaite éducation, de très bon sentiment, très sympathique et qui est réellement digne de l'amitié que j'éprouve pour lui. Le capitaine Devenges tu le connais et Gacon également ; le commandant des chasseurs est un superbe caractère et nous nous entendons très bien, tous les 4 me sont très dévoués et je peux me reposer absolument sur eux. Les lieutenants sont pleins de bonne volonté mais un peu inexpérimentés 1 ou 2 un peu (*mot illisible*) mais sans trop d'excès. On ne peut demander la perfection à tout le monde, ils sont très zélés dans le service et se tirent bien de leurs missions respectives. En ce moment j'ai 9 canons de 37, 12 obusiers, 48 f.m. (fusils mitrailleurs), 6 mitrailleuses qui marchent presque constamment et avec les grenadiers en plus nous faisons dans notre petit coin autant de bruit que sur le front.
Au revoir ma chère Germaine, voilà 19 ans que nous sommes mariés, que le bon Dieu nous permette de faire nos noces d'argent.
Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(S. 182) 23 août (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Je ne peux t'écrire très long venant d'écrire à tante Louise pour sa fête, et n'ayant d'ailleurs rien de nouveau à t'apprendre mon existence étant réglée comme un morceau de musique. Demain j'ai la visite d'une trentaine d'officiers supérieurs ce qui m'a donné un certain tintouin pour les repas et le logement. J'espère qu'ils seront contents de ce que je leur ferai voir. Nous avons tout à fait le beau temps maintenant, la moisson avance, la campagne prend son aspect d'automne. On est très optimiste ici sur les événements qui vont se dérouler en orient. Les combats sont durs sur notre front, je crois cependant que le Boche réagit beaucoup moins et que notre avance ne tardera pas à s'accentuer.
J'espère que tu es sortie de toutes tes maladies.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(S. 182) 26 août (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Mes exercices devant 32 officiers supérieurs de l'armée ont parfaitement réussi et j'espère qu'ils auront été profitables à plus d'un et surtout aux états majors que nous voulions convaincre de donner aux troupes les moyens de connaître les engins qu'on leur livre. Tous sont convaincus de la nécessité de donner à tous les hommes l'instruction du grenadier, et nous avons insisté sur la nécessité de doter le plus tôt possible l'armée de grenades nouveaux modèles et de supprimer tous ceux qui sont dangereux : c'est à force de taper sur un clou qu'on finit par l'enfoncer.
Parmi les chef de bataillons et lieutenant colonel j'en ai trouvé un que j'avais connu à Toul au 146, et un autre de mes recrues de St Cyr qui avait gardé bon souvenir de moi.
Ces messieurs vont partir dans un *instant (?)* pour retourner au front.

Je n'ai pas eu de lettre de toi hier : j'en attends donc deux aujourd'hui. Je te quitte car j'ai beaucoup de travail sur la planche en raison de ce que hier je n'ai pas fait grand chose en raison de cette inspection. Je vous embrasse tous.

God.

As-tu reçu 2500 frs de la Nancéenne ?
J'ai vu hier un officier d'artillerie qui était au Tremblois pendant la bataille du grand couronné, il a vu tomber l'obus qui a incendié la ferme.

(août 1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Je rentre de mon inspection du général. Elle s'est très bien passée, le général a été enchanté de tout ce qu'il a vu et m'a chaudement félicité ; je dois dire que je dois en grande partie le succès de cette inspection à mes sous ordre qui se sont donnés beaucoup de mal pour mener à bien en très peu de temps l'instruction de leurs spécialités. Et aussi à la protection du bon Dieu car il était très important pour moi que la première impression que je produirais sur le général soit bonne. Elle a été très bonne, je l'ai très bien senti à la poignée de main que m'a donné le général, et à ses remerciements pour l'aide que je lui avais apportée. A partir de la semaine prochaine nous allons entrer dans une période d'instruction intensive, qui sera très intéressante. Peu à peu je dois dire , la tâche devient moins lourde pour moi, car le plus difficile était l'installation, maintenant il ne reste plus qu'à entretenir.
Ta lettre où tu me racontes le passage de ces troupes à Eclaron m'a vivement intéressé et je suis content que les enfants se soient aussi fait apprécier et qu'ils aient montré leur patriotisme et leur bon cœur : cela aura été d'un très bon exemple autour d'eux et par conséquent œuvre utile au Pays.
Je regrette de n'avoir pas été là avec vous pour saluer ces braves troupes qui sont probablement celles qui ont repris l'ouvrage de Thiaumont.
J'ai été bien touché aussi de la lettre de monsieur Rauch, je recommande à Joseph d'être bien attentif à ses recommandations et à se préparer à la reprise du travail en octobre en se soignant, en ne se fatiguant pas, en ne faisant pas d'imprudence, et surtout en étant bien obéissant et attentif à toutes tes observations. Il doit aller au devant de tous tes désirs et éviter d'augmenter par sa faute les préoccupations qu'il pourrait te donner, la fatigue que tu ressens en ce moment.
Je sais que les petites sont bien attentives pour leur maman et que je n'ai pas d'observations à leur faire de ce côté. Les petits aussi j'espère ne fatiguent pas maman. Il faut que Gérard travaille un peu pour ne pas trop rouiller ; c'est un devoir pour Joseph de s'occuper de son frère à ce sujet.
Présente mes respects au colonel, Dis-lui que *Tétrel* vient d'arriver après un long voyage ; il a été ballotté de gares régulatrices en gares régulatrices et a mis 8 jours en route, cela m'a fait plaisir de revoir une figure de l'ancien centre. Dis-lui que je suis bien content pour lui qu'il ait enfin une limousine et que je le remercie de s'occuper ainsi des enfants ; j'espère qu'il a de bonnes nouvelles de Campagne.
Voilà 22h et j'ai une conférence à préparer pour demain aussi au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur.

God.

Que dis-tu des Italiens ? Présente mes respects au bon monsieur le Curé auquel je pense bien souvent.

---

31 août (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Temps épouvantable hier, ce qui n'a pas empêché le général chef d'état de venir me voir. Ce temps est très gênant pour l'instruction. En outre il a été cause d'un accident ; comme le sol est détrempé, beaucoup de grenades n'éclataient point, l'artificier en les ramassant, en laissa tomber une qui éclata à ses pieds ; il a été couvert d'éclats que j'aime à espérer pas trop dangereux, il a été évacué sur l'hôpital de Clermont, je compte aller le voir aujourd'hui.
Je commençais à dormir hier à 22h quand j'ai été réveillé par un coup de téléphone, c'était le sous chef d'état major qui me demandait un détail insignifiant : j'ai trouvé le contre appel assez déplacé, enfin dans le métier militaire où il y a tant de grandeurs, il faut bien se soumettre sans broncher à quelques servitudes.

Tu pourras dire au Colonel que j'ai proposé *Engerand* pour un rappel de citation ; c'est un garçon tout à fait d'élite et je serais heureux si j'obtenais qu'il lui soit rendu justice.
J'ai encore lundi une séance de démonstration devant les officiers supérieurs, puis vendredi une manœuvre d'assez grande envergure avec liaison par avions, prie un peu pour que tout cela marche bien, et surtout pour que nos expériences soient utiles à la cause de la victoire en éclairant le commandement sur certaines questions intéressantes.
Le capitaine Clarion que j'aime beaucoup ne restera plus longtemps ; il veut repartir au front et je ne crois pas qu'il soit de mon devoir de le retenir. Je vais demander qu'on m'envoie un autre capitaine pour qu'il ait le temps de le dresser. Mais que Dieu le protège et qu'il n'ait pas le sort du pauvre de Lisle et du commandant Boutle !
Au revoir, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

S.182 le 3 septembre (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu de Papa une lettre enthousiaste au sujet de l'entrée en ligne de la Roumanie. Ill est vrai que depuis le peu de jours où ils sont entrés en ligne les Roumains semblent avoir fait de la bonne besogne en attendant les Russes. Quand on aura mis les Bulgares et les Turcs à la raison ce qui ne tardera pas, j'espère que la peau de l'Autriche ne vaudra plus bien cher et il ne restera plus que le Boche dont nous aurons raison j'espère. Mais tu vois que ce programme est encore assez vaste, je ne vois pas bien qu'il puisse être rempli d'ici à l'hiver et il faut de plus en plus nous faire à l'idée d'une guerre de 3 ans.
En ce moment ma chère Germaine tu as une autre préoccupation d'ordre plus immédiat, c'est celle de la naissance de notre 10^{e}, je commence à penser bien souvent à toi dans ces derniers jours si pénibles, ce qui me tranquillise c'est que je te sens bien entourée par toutes ces bonnes dames d'Eclaron, et aussi qu'Elisabeth sera près de toi pour te venir en aide. Et puis le bon Dieu est là qui bénit et protège les nombreuse familles. Nanine pourra aussi te rendre bien des services.
Je me prépare à aller communier tout à l'heure et je prierai particulièrement pour que tout se passe bien et que je te trouve déjà bien vaillante lorsque j'arriverai.
Je suis encore convoqué aujourd'hui à l'état major. Je ne déteste pas ces promenades en auto pendant lesquelles je me repose l'esprit.
Demain j'ai la visite des officiers supérieurs de l'armée, c'est une bonne journée, j'espère qu'ils seront aussi content que la dernière fois. Il y aura parmi eux le colonel Schuller que nous avons connu capitaine à Toul et que j'ai retrouvé l'an dernier lieutenant colonel commandant le 237, il commande aujourd'hui une brigade Marocaine, je compte l'inviter à déjeuner.
Je te remercie des 100 frs que tu m'as envoyés, j'espère te les rendre un jour, mais l'intendance ne m'a pas encore remboursé l'argent que j'ai dépensé pour l'installation de mes écoles.
Figure toi que j'ai fait analyser ton écriture par un de mes médecins qui est graphologue, voilà ce qu'il a trouvé : personne très bonne, énergique, enthousiaste, très économe, un peu ennuyée ou préoccupée en ce moment. J'ai trouvé que tout cela est assez juste, il ne savait pas du tout de qui il s'agissait.
Au revoir ma vieille, Je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous.

God.

---

le 4 septembre S. 182 août (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre dans laquelle tu me parles du mari de la cuisinière de madame Ferrand, je n'ai pas trouvé dans l'enveloppe la lettre dont tu me parlais, quand je la recevrai je tâcherai de faire le nécessaire.
J'ai fait hier une grande randonnée en auto pour le service ayant été à l'état major de l'armée au parc d'artillerie, et ayant été chargé d'une commission urgente du quartier général pour les environs de Beauvais.
Aujourd'hui j'ai ma séance de démonstration devant les officiers supérieurs dont je t'ai parlée hier.
Je vois en effet que tu as pas mal de dépenses à faire, après les avoirs évaluées aussi approximativement que possible nous verrons ce qui te restera de disponible et nous apprécierons s'il y a moyen de placer un peu d'argent pour augmenter nos revenus.

En tout cas il fait bon de s'abandonner entre les mains de la Providence qui aux petits des oiseaux donne la pâture.
J'espère que tu vas bien aller dans tes derniers jours d'attente, la présence d'Elisabeth sera pour toi d'un grand secours.
Au revoir, je t'embrasse ainsi que les gosses.

God.

J'ai retrouvé la carte de madame Ferrand au fond de l'enveloppe.

---

9 septembre (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Devant demain faire une manœuvre qui me prendra toute la journée je n'aurais pas le temps de t'écrire avant le départ du courrier, tu n'en seras pas surprise. D'ailleurs je crois que nous sommes encore ici pour quelque temps car je reçois l'ordre de détacher une compagnie à la gare de Noisy le sec, ce qui semble indiquer que nous ne partons pas encore tout de suite. Pendant ce temps mes gens se refont physiquement et moralement car nous sommes dans une région où l'esprit n'est pas mauvais et où la population fait bon accueil aux soldats.
Je viens d'avoir à déjeuner le médecin chef du régiment ; le menu était bon : melon, omelette, tête de veau, beefsteak haricot vert, gâteau moka, fruits, nous avons terminé par un bridge où en bon maître de maison j'ai perdu 18 sous. Ce soir je dîne à la table du colonel à Crouy.
J'ai eu ce matin comme je te le disais hier la messe dite dans une pièce du château. J'ai pensé à vous tous en ce jour de la nativité, demandant à la Sainte Vierge de vous conserver bien vaillants physiquement et moralement jusqu'à la victoire.
Je reçois ta lettre de jeudi et celle de Nanine bien intéressantes toutes deux et vous en remercie. Je comprends la joie patriotique de nos enfants en voyant ces sales prisonniers boches, en voici encore de nouveaux faits aujourd'hui à Verdun. Décidément nos affaires marchent bien. Il semble que tous leurs crimes ne les sauveront pas, car chaque jour qui passe rapproche l'échéance de l'entrée en ligne des américains contre lesquels ils ne pourront rien que mourir jusqu'au dernier. Le calme des préparatifs américains. L'assurance de ce grand peuple sûr de sa force et conscient de son rôle de justicier est bien réellement impressionnant, et doit sans doute donner le trac à Guillaume. Qui vivra verra encore de grandes choses qui lui feront oublier les mauvais moments vécus.
J'espère tout de même que ces Boches vont se lasser de faire leurs sales coups qui leurs coûtent cher et ne leur rapportent aucun avantage, car je suis sûr que chez tous les bons français ils ne font qu'attiser la haine et le désir de vengeance.
Nous avons eu ici aussi de forts orages, mais depuis trois jours le beau temps est revenu avec toutefois de forts brouillards le matin.
Je prends bien part à la peine du colonel pour la mort de cette vieille gouvernante, je souhaite qu'il ait quelque compensation pour tous ces ennuis de ces derniers temps.
Au revoir, ma vieille je vous embrasse de tout cœur.

God.

Si ton rhumatisme ne passe pas essaye de mettre un rigollo *(sorte de cataplasme*), ce qui n'est pas très rigolo.

---

10 septembre S. 182 (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Je rentre à cinq heures du soir, le vaguemestre est parti car nous avions quitté nos cantonnements pour notre manœuvre à 6 heures du matin. Nous avons déjeuné sur l'herbe à midi, le colonel était des nôtres et a été très satisfait et très gai, nous avions d'ailleurs un temps superbe qui portait à la gaîté. Nous avons eu chaud par exemple pour rentrer : c'était une de ces journées superbes d'ouverture de chasse : ce qui complétait l'illusion c'étaient les nombreux lièvres, faisans, perdrix et cailles que pour la plus grande joie du troupier nous faisions lever à chaque pas.

11 septembre.

Ce matin levé encore de bonne heure, j'ai été remettre des croix de guerre à une compagnie dirigée sur la gare de Noisy le sec, puis j'ai reconnu un terrain pour un exercice que je compte faire après demain et que je tâcherai de rendre aussi intéressant que celui d'hier. Un cultivateur veut bien me prêter 2 charrues qui me serviront à représenter des tranchées sur le terrain au moyen de sillons.
Je profite de nos derniers jours de tranquillité pour mettre mon bataillon au point, comme je le faisais en Artois en 1915 à pareille époque, j'espère que le résultat de ce travail, avec la grâce de Dieu, sera plus profitable qu'au moment de nos offensives en avant de *Vouchy*.
Le moral de nos troupes s'est bien amélioré, tandis que des renseignements de bonnes sources nous apprennent qu'il baisse sensiblement chez les boches. Nous avons aussi parait-il en ce moment une supériorité très marquée de notre artillerie sur la leur. Nous leur avons donné encore un bon coup à Verdun en attendant la suite.
Je suis navré de savoir ma grande, malade, j'espère bien que cela ne sera rien de grave et que grâce au beau temps ce petit malaise sera vite passé. Il faut tout de même veiller qu'à certain moment notre Nanine ne se surmène pas, elle est tellement bonne fille qu'elle ne prend pas garde à la peine, et pourrait parfois dépasser la limite de ses forces. La lettre de Coco est bien gentille et je l'en remercie bien. Je suis content de ce que tu me dis de Gérard, j'espère qu'il va continuer. Evidemment c'est bien regrettable qu'il ne puisse pas lui et le Petit là rester encore quelque temps sous ta maternelle influence qui leur est si profitable. Enfin avec l'appui du bon Dieu comme nous faisons ce que nous croyons être le mieux, j'espère que tous deux deviendront quelque chose de bien. Quant à Joseph il ne faut pas désespérer c'est une *époque* de crise qu'il traverse ses professeurs ont de l'influence sur lui, et avertis par toi ils sauront j'en suis sûr guider cette nature un peu indépendante.
Tout à l'heure j'ai un déjeuné de 13 couverts : les officiers d'une de mes compagnies et un officier d'état major, j'ai jeté un coup d'œil à la cuisine et il semble s'apprêter de bonnes choses que nous mangerons à votre santé. Demain nous avons une revue pour remise de décorations.
Au revoir ma chère petite femme bien aimée, je t'embrasse de tout cœur sans oublier aucun de nos petits.

God.

(11 septembre 1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

A la fin d'une journée encore bien remplie, je t'écris un mot pour te montrer que je pense à toi et à ton entourage. J'ai pensé toute la journée à votre joie en voyant le beau temps qui permet à nos artilleurs et à nos avions de taper tant et plus sur le Boche. Je t'assure que nos artilleurs ne s'en sont pas privé aujourd'hui, le canon a retenti sans cesser comme au 1e jours de juillet et j'espère que demain le communiqué sera bon, il faut continuer à se venger de tous les vilains coups que font ces sales boches, coulant les paquebots presque sur les rivages de l'Amérique. J'espère que l'emprunt national nous permettra de continuer la guerre jusqu'au bout : je t'engage à souscrire largement, tu verras les conditions de souscription, Nanine pourra te les copier sur les affiches, si tu ne peux pas encore sortir, je ne sais pas de combien d'argent tu disposes mais tu vas sans doute toucher l'argent de *Mognéville*, puis il y a quelques disponibilités à la Nancéenne, enfin au mois de décembre tu toucheras environ 1500 frs de Be*nne*y tu peux donc compter qu'en dehors de ma solde tu recevras à peu près 3000 frs jusqu'au 1e janvier, je crois que tu peux au moins souscrire pour cette somme. C'est une bonne opération que de reconstituer un capital qui rapportera un gros intérêt.
Figures-toi que dernièrement plusieurs chasseurs ayant contracté de mauvaises maladies dans un petit village voisin, j'ai fait visiter les femmes qui m'étaient signalées comme douteuses, les quelles furent *ensuite* évacuées vers l'intérieur par l'autorité militaire. A la suite de quoi j'ai reçu aujourd'hui une lettre ainsi conçue « Fumier putride ! voyou purulent tu n'as pas fini, je te ferai assassiner ! », tu comprends que ces sales injures me laissent froid. Aujourd'hui par contre sans le savoir j'ai fait une gaffe. Vers cinq heures et demie j'aperçois un sous officier de cavalerie élève de Gacon qui parlait avec une jeune fille qui me sembla de mœurs légères. J'interpelle assez vivement le sous officier, il me répondit « mais mon commandant c'est Melle X », il se trouve que ce X est un notable de l'endroit, je suis retombé sur mes pieds en répondant : « mais je ne m'inquiète pas de savoir quelle est cette personne, je vous reproche de flâner dans les rues de Mout à 6 km de votre école au lieu de travailler », n'empêche que j'étais un peu embêté, la demoiselle encore plus elle s'était esquivée rapidement. On a pas idée aussi de s'arrêter au coin des rues à la nuit tombante pour parler avec un sous officier quand on se respecte, au fond ni l'un ni l'autre n'ont volé cette leçon.

Au revoir ma chère Germaine, voilà le dîner qui sonne, je vais dîner à ta santé. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(S. 182 septembre 1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

J'ai été bien aise de recevoir ta lettre qui me paraissait aussi toute remontée, je pense qu'à l'heure qu'il est grâce aux belles journées de la semaine passée tu as pu enfin débarrasser les petits de leurs rhumes, je pense tout au moins que cela ne s'aggravera pas et que tu pourras chauffer la maison.
La région que j'ai été reconnaître l'autre jour me rapproche de vous sensiblement, c'est tout près de Paris à proximité de Lagny ; joli pays mais qui ne présente pas beaucoup de ressources au sujet de l'instruction, il me semble que je m'y plairais mais je regretterai le travail que j'ai fait faire ici et que j'aurais eu plaisir à utiliser cet hiver pour l'instruction, une position boche faisait face à une position française sur 600 mètres de largeur et 1200 mètres de profondeur, avec emplacement de mitrailleuses, abris, emplacement de canon de 37 etc, enfin un vrai secteur sur lequel nous faisons des tirs réels, la véritable image de la guerre ; très intéressant et très profitable à l'instruction, c'était l'aboutissement du travail raisonné et progressif de 4 mois, je ne pourrai plus réaliser cela ailleurs, mais comme tu me le dis il faut être philosophe, du moment que ce sont des choses que nous ne pouvons pas changer il n'y a qu'à nous soumettre. Quand mon centre sera installé, je jugerai ma tâche accomplie et je demanderai à retourner au front ; ma conscience me dit que je suis apte et il faut faire tout son devoir, auparavant je viendrai vous voir car je ne voudrais pas partir sans m'être retrempé dans le sein de la famille et avoir parlé avec toi de l'avenir de nos enfants et de nos propriétés. Joseph à fait de grands progrès il s'est mûri, je suis très content de lui, ses réflexions au sujet de Gérard sont très bien et dignes d'un frère aîné, j'espère que ce brave garçon écoutera son grand frère, je suis content que ce brave Joseph te mette un peu de baume sur le cœur, tu en as bien besoin ma pauvre chérie, enfin je vois que tu es raisonnable, que Pauline et Marie s'occupent bien de toi te soulageant dans ta lourde tâche, je le leur recommande, et je sais qu'elles ne demandent qu'à se rendre utiles, même Coco et Zézé que j'ai conservé l'habitude de traiter en fillettes sont déjà de sérieuses personnes, qui peuvent aussi te venir en aide. Pour faire plaisir à Joseph et étant donné l'incertitude où nous vivons j'attendrai la fin de décembre pour aller en permission, cela correspondra avec le moment où je pourrai demander à aller au front, car je pense alors avoir fini ma tâche ici.
Fais mes amitiés à Antoine et mes félicitations pour sa superbe citation si méritée. Je reçois à l'instant une jolie médaille de Missoffe pour Minette, je vais remercier ce brave garçon dont le souvenir me touche. Si la guerre pouvait le préserver ce serait un mari idéal pour notre Pauline, au moins ce ne serait pas l'inconnu pour moi.
Je t'embrasse.

God.

Je ne veux pas fermer ma lettre sans y mettre le nom de mes trois derniers lurons, le Petit là, la Ricotte jolie, la bonne grosse.

---

le 26 septembre (1916)
(C.I.D. Mouy, Oise)

Ma chère Germaine,

Nous avons fait hier très bon voyage en auto : je suis aujourd'hui installé avec le lieutenant colonel commandant le CID dans un château à proximité d'un petit village de l'Oise. Pays accidenté qui ressemble à la région où j'étais l'an dernier, elle n'en est d'ailleurs pas très éloignée. Notre déplacement s'est effectué dans de bonnes conditions à travers un fort joli pays et sans aucun incident. Nous sommes occupés actuellement à notre installation qui est certes laborieuse car le village est petit et en outre un détachement de prisonniers boches en tient une partie. Mais comme toujours en pareil cas on se comprime et on arrive toujours à se caser.
J'ai fait une course à cheval ce matin, j'ai reconnu un champ de tir et un terrain d'exercice. Je remonte à cheval tout à l'heure pour aller voir une division voisine et établir avec elle des relations de bon voisinage.

En raison de ce déplacement je n'ai pas de nouvelles de toi depuis dimanche. Je commence à trouver le temps long, il me tarde d'avoir des nouvelles de la petite *(naissance de Marie-Jeanne, tante Miza pour ses neveux et nièces)*. Je continue à espérer que en ces quelques jours le mieux s'est fait sentir, aussi j'attends impatiemment le moment où je déchirerai la chère enveloppe qui contient ton écriture pour être complètement rassuré. J'ai le ferme espoir que le bon Dieu te sera venu en aide et aura écouté tes supplications, tu le mérites si bien.
Pour quelques jours nous sommes complètement séparés de notre division nous serons probablement sans nouvelles d'elle pendant quelques jours, et comme notre courrier passe toujours par elle, il ne faut pas s'étonner si notre correspondance reste pendant quelques jours plus irrégulière. D'ailleurs il ne faut pas t'en inquiéter car malheureusement pendant quelque temps je *m'en vais* être, comme je te l'ai dit un semi embusqué !
Quand tu recevras cette lettre, tu seras sur le point de partir à Fribourg, ma pensée te suivra là bas avec tes petits compagnons, et j'espère que Nanine continuera avec ses sœurs à me tenir au courant de ce qui se passe à la maison et surtout me renseigner sur la santé de Minette. Voilà mon ordonnance qui m'annonce que mon cheval est sellé : au revoir je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le lieutenant colonel Dizot est un homme, un véritable père de famille pour tous ses officiers.

Secteur 182 le 27 septembre (1916)

Ma chère Germaine,

Je te remercie de ta lettre reçue hier. Je comprends tes doléances sur Joseph, il est réellement bien léger en s'occupant si peu de toi si près de son départ. C'est un nerveux et un impulsif qui se laisse aller aux impressions du moment, je crois cependant que sa piété est plus solide que tu ne penses, et que l'influence de ses professeurs aidant il tirera parti des 2 ans qu'il lui reste à passer au collège pour lutter contre sa nature et s'améliorer. Ne te tourmente pas à l'avance, fais comme tu en as l'habitude ce que ta conscience te conseille, prie et confie au bon Dieu l'avenir de tous nos enfants.
Tu me demandes l'adresse de ma tante de Terrouenne, je te l'envoie : c'est à Prissé Saône et Loire, je tâcherai de mon côté de lui écrire, mais je suis tellement occupé que je ne peux même pas t'écrire une lettre convenable le faisant toujours en courant. Je mène une existence de cinéma, elle a l'avantage de ne pas me permettre de regretter les absents, mais j'en ai parfois les idées bien embrouillées et j'ai souvent peur d'oublier quelque chose.
Mon bureau est tout démonté par les départs au front de sorte que pour le moment plus que jamais je fais tout par moi même.
Je vais toucher le mandat que tu m'as envoyé à Clermont, puis je t'enverrai ce qui te revient de la somme et 550 frs à Tante Jeanne.
Au revoir je t'embrasse de tout cœur.

God.

---

octobre (*1916 – C.I.D. Mouy, Oise*)

Ma chère Germaine,

Sans avoir beaucoup travaillé hier j'ai cependant été pris toute la journée. J'ai assisté à une manœuvre du corps colonial à Pont Sainte Maxence *(dans l'oise),* le général M y était et a été très aimable pour moi, le soir nous avions une séance récréative chez les élèves officiers, j'y ai conduit mon camarade des chasseurs, cela a été très réussi, nous avons bien ri et je regrettais que les enfants ne fussent pas là, comme d'habitude les *Breteuil* ont fait une large distribution de champagne.
Aujourd'hui j'espère trouver Jacques (*de Boissoudy*) à Clermont et l'avoir à déjeuner avec Pierre de Cissay. Je compte avoir bientôt des nouvelles d'Antoine et aller le voir car il doit être en repos quelque temps.
Voilà que Joseph t'a quitté, était-il plus prévenant pour toi dans les derniers jours ? est il parti en bonnes dispositions physiques et morales ? il nous faut beaucoup prier pour lui, car en ce moment ce sera pour lui l'âge critique et cette année décidera de son avenir.

Il y a de nouvelles dispositions pour les permissions : le Père Joffre nous accorde maintenant 7 jours par période de 4 mois, je compte donc te venir dans le courant de novembre, puis vers Pâques pour voir Joseph, mais c'est peut être voir un peu loin tant que les boches sont chez nous.
Au revoir je t'embrasse de tout cœur.

God.

Je t'enverrai demain ou après 2500 frs, envoie moi l'adresse de Tante Jeanne dès que tu l'auras pour que je lui envoie sa part. La lettre de madame *Beteides* est très bien.

(*octobre 1916 –C.I.D. Mouy, Oise*)

Ma chère Germaine,

Vivement avant dîner je t'envoie un petit mot pour te dire combien nous sommes contents de la belle victoire *Combles Thiépval* c'est certainement la plus belle victoire que nous ayons remportée depuis longtemps, et j'entends d'ici les cris d'allégresse de la jeunesse après la lecture du communiqué.
J'espère qu'Antoine pourra me faire signe quand il rentrera, et qu'il pourra alors me donner quelques renseignements utiles sur les procédés de combats que je m'empresserai de faire connaître aux gens que j'ai à instruire.
J'ai touché 2197 frs pour le bois coupé au Tremblois, je vais t'envoyer 1650 frs et j'enverrai à tante Jeanne 550 frs (*épouse d'Henri de Bizemont*). Je pense t'envoyer en outre 650 francs peut être 1000 si l'intendance s'est décidée à me rembourser comme l'armée me l'a promis. Cela arrivera à point au moment du départ de Joseph, je lui rappelle son itinéraire : qu'il prenne le train pour Troyes et arrivé à Sens il prend l'express de Dijon, puis à Dijon il change de nouveau de train pour reprendre le train de Pontarlier dans lequel il retrouvera ses camarades et le professeur de Fribourg.
Je pense qu'il va rentrer plein de bonnes résolutions, qu'il fera attention à son régime pour éviter des accrocs qui le gêneraient dans son travail. Il est inutile que je lui rappelle que par nous même nous ne pouvons pas grand chose, que le fardeau des épreuves journalières est bien lourd à nos faibles épaules et que pour le supporter il nous faut fréquemment demander le secours du bon Dieu.
Présente mes respects au colonel, ne m'oublie auprès de personne.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

6 octobre (*1916 – C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu tes deux lettres au crayon de dimanche et lundi dans lesquelles tu me dis que tu vas mieux, tu m'as l'air d'avoir été bien secouée, ma pauvre chatte, et j'en suis tout navré, mais enfin j'espère que tu es remise maintenant, que ton lait va revenir et que tu pourras continuer à nourrir petite Marie-Jeanne.
Heureusement que la bonne sœur était près de toi pour te soigner, je pense qu'elle va pouvoir te rester encore quelques jours pour attendre que tu sois tout à fait remontée. Je t'envoie cet article de l'écho de Paris que tu pourras envoyer à Joseph : il y a de bonnes choses dedans.
J'ai eu hier la visite d'un commandant qu'Antoine m'avait envoyé, je lui ai montré l'installation de mes écoles ce qui l'a je crois intéressé.
Je suis moins bousculé maintenant mais mon capitaine adjoint est malade de sorte que j'ai pas mal de papiers à barbouiller.
Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

le 9 octobre (*1916 – C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Mais je suis rempli de pitié pour toi avec ces misères auxquelles je n'avais pas prêté d'abord grande attention, étant surtout préoccupé de ta maladie à la mode. Maintenant que tu vas mieux de ce côté là il faut absolument te débarrasser de ces vilains bobos : as-tu vu le médecin ? il y a certainement quelque chose à faire. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter puisque tu n'as pas de fièvre ; mais il vaut mieux couper le mal dans sa racine.
Je n'ai pas vu Pierre de Cissey aujourd'hui bien que je lui ai dit de venir tant qu'il voudrait s'installer chez moi. Je ne l'avais pas invité d'une façon ferme car je craignais de n'être pas libre, par le fait j'ai eu mon dimanche relativement calme, j'en ai profité pour me promener à cheval, reconnaître des terrains d'exercice et un champ de tir pour canon car le mien n'était pas assez vaste. En rentrant j'ai été faire une visite à Monsieur le Curé que je n'avais pas encore eu l'honneur de rencontrer. J'ai trouvé un homme instruit et cultivé avec lequel j'aurai plaisir à causer quelque fois cet hiver. Il en a vu de dur au début de la guerre, il a été pris comme otage par les boches, collé au mur, mis en joue par un peloton, menacé du revolver d'un officier, et finalement il a été délivré par l'arrivée inopinée d'un détachement français qui a forcé les boches à la retraite.
L'heure m'a surpris avant que j'ai eu le temps de beaucoup parler, mais je compte y retourner de temps en temps car je vis réellement un peu trop comme un ours.
Je suis content que Gérard travaille un peu mieux, je crains que le bon Père fasse bien son purgatoire avec lui. Et Mr Quiqui travaille-t-il bien ? et la bonne grosse sait-il ses lettres ? C'est sans doute *Teteur* qui fait travailler tout ce petit peuple. Jean a-t-il moins d'asthme et travaille-t-il lui aussi ?
Je suis sûr que Coco et Zézé qui commencent à être de grandes personnes font des progrès rapides. Quant à Nanine tu ne m'as pas dit quelle a été la solution adaptée pour elle. Je lui recommande de beaucoup lire des livres sérieux et bien choisis, histoire, littérature, sans préjudice des livres religieux, tu pourrais demander conseil la dessus au Père, ou au *Père Bony*.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse en te recommandant de te guérir vite, j'embrasse tous les gosses et Elisabeth, ne m'oublie pas auprès de la sœur.

God.

---

lundi (*octobre 1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

A mon grand regret je n'ai pas vu Jacques *(son neveu de Boissoudy*) hier, je lui avais télégraphié de descendre à Clermont à 10h1/2 où je le prendrais en auto et il n'était pas à l'arrivée du train. En revanche j'ai eu Pierre de Cissey à déjeuner et à midi j'ai eu le plaisir de voir arriver Antoine qui m'avait téléphoné le matin qu'il viendrait déjeuner avec moi. Nous avons bien parlé ensemble jusqu'à 3 heures, heure à laquelle il a rejoint son auto. J'ai eu ainsi des nouvelles toutes fraîches de vous tous, et en même temps des tuyaux sur les attaques de la Somme que je vais pouvoir utiliser.
J'ai lu avec intérêt toutes les lettres que tu m'as envoyées et en particulier celles de Mme de Grandmaison ainsi que le mémento du colonel. Je te les renvoie ne conservant que la photographie de ce chef regretté.
Je t'envoie 2300 frs par ce même courrier, je ne suis pas encore remboursé des 367 frs que j'ai avancés, malgré la promesse de l'armée, il va falloir que je revienne encore à la charge.
J'enverrai 550 frs à Tant Jeanne, quand je connaîtrai sa nouvelle adresse ; dans les 2300 frs que je t'envoie il y a :

1650 frs pour la coupe du Tremblois,
366 frs d'indemnité de famille,
284 frs de ma solde.

Je pense que ce petit boni te permettra de vivoter pendant quelque temps.
Je m'occupe beaucoup de Pierre de Cissey il semble bien robuste, il n'est pas si maigre qu'on le dit mais a le teint un peu pâle, il est très content de son sort, je lui fais suivre en ce moment le cour des mitrailleurs.
Au revoir ma chérie, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

Ne m'oublie pas auprès de la bonne sœur.

---

10 octobre (*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Je reçois ta lettre de vendredi. J'étais ennuyé en lisant les premières lignes, mais la lecture de la fin m'a remonté car je suppose que maintenant que ce clou est passé tu ressentiras un certain soulagement., je le souhaite, et comme tu le désires, je le demande au bon Dieu pour toi.
Par le même courrier je reçois aussi une lettre de Joseph, c'est une lettre de rentrée c'est à dire un peu mélancolique, il me semble qu'il s'est remis courageusement à l'œuvre. Quant à Monsieur Gérard s'il continue à être paresseux, il faudra en venir à le mettre au collège à Pâques.
Je suis ennuyé de savoir le colonel souffrant, j'espère que ce n'est pas grave. Il ne faudrait pas qu'il prît tant à cœur les petits ennuis journaliers qui sont inévitables dans toutes les situations et plus particulièrement pour nous autres militaires qui dépendons d'une foule d'autorités.
J'espère bientôt apprendre que cette indisposition est passée. Les enfants doivent être désolés de ne plus faire leur promenade quotidienne. Quant à moi, puisque tu me demandes des nouvelles de ma santé, je te dirai que je vais très bien depuis 15 jours. Je suis toujours aussi actif et pour le moment je peux m'occuper pas mal d'instruction et mettre en pratique les tuyaux que j'ai recueillis de tous côtés sur l'offensive de la Somme. J'organise mes terrains d'exercice et mes champs de tir en conséquence. Je reproduis sur le terrain des photographies d'avions, de sorte que mon temps passe très vite. J'ai profité de ce que nous étions un peu nombreux pour couper la popote en deux et j'ai éliminé de la mienne les éléments qui me plaisaient le moins.
J'ai bien encore une petite queue de rhume mais c'est peu de chose.
Je crois que l'offensive va reprendre avec une nouvelle vigueur, les Anglais vont s'engager plus au nord. Il y a ici de gros mouvements d'artillerie. Les boches sont parait-il très démoralisés et leurs divisions composées de bric et de broc, commencent à se désorganiser. Continuons à prier et à patienter.
Je suis bien attristé pour Agnès *(de Cordoüe)* de la mort de son bébé. Au point de vue chrétien ce petit n'est pas à plaindre car il va droit au ciel et ne perd rien à quitter ce triste monde.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(*13 octobre 1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Pierre de Cissey n'aura pas fait un long séjour ici. Hier j'ai reçu ordre d'envoyer des renforts et il est compris dans la liste des départs. Je crois tout de même qu'il restera encore quelque temps à l'arrière dans un dépôt divisionnaire, n'empêche que sur le moment j'ai été bien ennuyé. Lui est enchanté puisqu'il ne demandait que cela depuis un an. Enfin il part à un meilleur moment que Pierre de Boissoudy puisque nous tenons le bon bout en ce moment. Je vais écrire à Mathilde.
J'ai reçu tes deux lettres d'hier. Je te plains bien de souffrir si longtemps, tu ne me parles pas de visites du médecin, tu n'hésites pourtant pas je pense à le faire venir peut être pourrait-il hâter l'éclosion de cet abcès. C'est heureux que tu n'aies pas de fièvre et que la petite n'en souffre pas.
Je suis impatient de savoir Nanine rentrée, si Mme Muller consentait à garder les meubles, ce serait évidemment la meilleure solution. Quel dommage que la supérieure de la doctrine ne se décide pas à vous envoyer sœur Ste Maxence, ce serait la meilleure solution pour nos filles.
J'espère que maître Gérard et maître Jean vont se remettre à travailler et qu'ils ne se laisseront plus distraire par leur cousin. C'est une grande punition d'être privé de la promenade du soir avec le bon colonel.
J'ai de nouveau pas mal de travail avec ce nouveau départ de renforts qui me disloque une fois de plus toutes nos écoles qui marchaient bien, une fois de plus il faut recommencer.
J'espère bientôt apprendre que tu vas tout à fait bien, mais je t'en prie continue à te ménager puisque tu vois que la maison a bien marchée sans toi pendant trois semaines.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(*octobre 1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Ta lettre d'hier m'a fait grand plaisir en m'apprenant que tu avais pu aller jusqu'à l'église. Peu à peu tu vas donc pouvoir reprendre ta vie active, mais je t'en prie, comme je te connais, ménage toi, ne te fatigue pas. Décharge toi de beaucoup de choses sur tes grandes filles qui ne demandent qu'à aider leur maman. Tu as bien fait de souscrire à l'emprunt et de te débarrasser de ton or, il faut aider le Pays de toutes ses forces et par tous les moyens, car malgré tout la guerre sera encore très longue. Le boche a encore des sources d'énergie insoupçonnées, c'est bien évident quand on voit ce qui se passe sur le front oriental.
La guerre durera encore cet hiver et peut être l'hiver prochain. Evidemment la justice Divine n'est pas encore satisfaite, d'ailleurs comme tu le déplores, le beau mouvement de 1914 n'a pas tenu devant la durée de l'épreuve ; la vilaine nature humaine, brusquement réveillée, s'est assoupie de nouveau quand le danger a été moins brutal.
Il y a encore beaucoup de bien, mais le mal est en face dans une proportion presque pareille à celle d'avant la guerre. Je sais bien qu'il faut tenir compte des mérites accumulés par les morts, par les survivants qui ont accepté leurs deuils avec résignation et par tous ceux qui restent inébranlables au milieu des tentations, et courageux au milieu des misères de toutes sortes. Ne scrutons pas l'avenir qui est insondable et travaillons à la fin de la guerre en faisant modestement notre devoir et un peu plus de notre devoir à la place qui nous est assignée.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

le 15 octobre (*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

J'ai pu déjeuner comme je te l'annonçais avec notre cousin si sympathique le général de Gastines (*côté Bizemont*) qui m'a reçu bien aimablement. J'ai commencé par aller à la messe avec lui où l'aumônier nous a prononcé une très bonne petite allocution où il paraphrasait le mot de Jeanne d'Arc : «Les gens d'arme batailleront, Dieu donnera victoire » j'ai eu réel plaisir à l'entendre car nous ne sommes pas gâtés ici du côté spirituel.
Le bon général qui est bien installé dans un château des environs à 12 kilomètres d'ici a été très accueillant. Il m'a bien demandé de tes nouvelles en t'appelant Germaine, il m'a parlé de ton père, de l'oncle Henri, enfin de tous les membres de la famille qu'il a connus. Il m'a invité de nouveau dimanche. J'ai vu là un Chatelus (le mari de Nicolle d'Hennezel) puis l'autre Chatelus, mon camarade de la rue des postes. Tous ces messieurs très distingués ont été aimables. Cette petite sortie au milieu de ma solitude m'a fait une heureuse diversion.
Je suis d'ailleurs assez au calme en ce moment, mon centre marcherait bien sans les départs de la plupart de mes instructeurs : Blanc, Devonges, le sergent Gillot passé sous lieutenant et mon instructeur grenadier le sous lieutenant de *Robey*, en plus le départ de nombreux renforts ont disloqué toutes mes écoles et il faut recommencer à édifier ce que j'avais péniblement organisé, enfin comme les abeilles et comme les oiseaux ce n'est pas pour nous que nous travaillons, mais bien pour le front, et je trouve très logique qu'on n'ait cure de nos difficultés et de nos embarras ; n'attache pas trop d'importance à mes jérémiades tu me connais bien depuis 19 ans, et puis ne veux tu pas que je te dises tout ce que je pense ? c'est ce qui t'explique mes plaintes. Mon devoir je le fais de mon mieux mais je suis quelque fois un peu *dessouvenu* (?) et je n'ai personne autour de moi pour suppléer à mes distractions, j'en reviens d'ailleurs toujours à mon refrain que tous ces petits ennuis du traintrain journalier sont peu de chose dans le grand drame que nous traversons et combien peu de chose est ce grand drame lui même en comparaison de l'éternité, et nous voilà ramené au véritable point de vue, c'est à dire ne travaillons que pour le bon Dieu, ayons pour nous le témoignage de notre conscience, et supportons les ennuis journaliers comme la douleur physique en les transformant en mérite pour le ciel.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Ne m'oublie pas auprès du bon colonel, je lui suis bien reconnaissant de la bonne influence qu'il exerce sur toute ma bande. Je savais bien que les quelques moments qu'il passerait chez nous seraient un repos pour lui. J'aimerais moi aussi à me retrouver dans un intérieur comme le nôtre au milieu d'enfants, mais je ne vois ici rien de pareil et je vis en ours.
Je m'empresse de reconnaître que je n'aurais pas beaucoup le temps de me distraire des mes nombreuses occupations.

Je t'embrasse une seconde fois ma chérie et de tout mon cœur .

God.

J'apprends qu'Yvonne du Fou est à la mort. Quelle tristesse pour ses parents ! elle avait réellement bien mauvaise mine, la pauvre petite, c'est une *méningite.*

---

le 22 octobre 1916 (*C.I.D. Oise)*

Ma chère Germaine,

En ce moment-ci j'ai encore pour quelques instants Jacques (*de Boissoudy*) chez moi. Il est arrivé à Clermont où je l'attendais cette fois, il y avait bien un train bis et j'ai compris alors comment il se fait que je l'ai manqué la 1e fois. Nous avons été ensemble entendre la messe au cantonnement du général de Gastines, puis nous avons déjeuné avec cet excellent cousin *(par les Bizemont*) toujours si gentil et accueillant. J'ai retrouvé là l'aumônier de la 1e D.C. curé de Jeanne d'Arc de Lunéville qui m'a parlé de Mr le curé de Velaine et de beaucoup de nos connaissances du clergé Lorrain. J'avais plaisir à entendre l'accent sympathique de nos campagnes, et de retrouver un de nos prêtres élevés à la bonne école de Mgr Turinaz *(évêque de Nancy*), d'ailleurs orateur et en outre joyeux convive, il nous a fait rire aux larmes en racontant de bonnes histoires de curé, entre autre celle du curé d'Agincourt et de son sermon de la St Martin, et celle des poires du jardin de monsieur le curé de Dommartemont ; j'étais rajeuni de 3 ans en entendant citer toutes ces paroisses connues. Il nous a raconté aussi de bonnes histoires de guerre du curé d'Aromas qui en a imposé aux boches par son attitude.
J'ai reconduit Jacques à la gare de Clermont où un express devait le ramener à temps à Paris pour dîner chez oncle René. Tu peux dire à Elisabeth que j'ai trouvé très bonne mine à son fils, il était très gai et a fait bonne impression sur le général et sur les officiers de cavalerie qui étaient là. Il n'y a pas à dire, ce milieu est autrement distingué, que celui de l'infanterie : je m'y trouvais tout à l'aise. Le général devait aller à Paris demain et y retrouver notre cousine. Je me suis confessé ce matin à notre curé de Mouy, il m'a bien, confessé et m'a donné pas mal de conseils pratiques.
Je suis content que tu aies touché si forte somme, tu pourrais prendre sinon encore de l'emprunt du moins quelques bons du trésor remboursables à 6 mois qui te rapporteraient 4%, enfin tu vois mieux sur place ce que tu peux faire. Je vais voir si je puis aller en permission le 7 novembre, ne m'attends pas avant car j'ai à faire une conférence le 6, et en outre ma nouvelle organisation ne sera pas complètement sur pieds avant une quinzaine de jours.
J'ai une très grave responsabilité et j'hésite à abandonner mon usine tant que les rouages ne fonctionnent pas parfaitement. En ce moment-ci avec la relève des instructeurs et les renforts qui vont et viennent tout est un peu disloqué.
J'ai reçu une gentille lettre de René Mougenot (*qui s'occupait de la forêt de Benney*) auquel je vais écrire. Aussi je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je ris encore de la répartie du « chéri du colonel » (*Louis*) à Monique (de Boissoudy).

Secteur 182 le 24 octobre (1916)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu vas tout à fait bien maintenant et que la petite a fini de faire de la *verdure (?).* Soit bien prudente ménage toi, tu as assez de monde autour de toi qui ne demande qu'à t'aider. Je suis ennuyé de ce que tu me dis de la santé du colonel *(Begbeder*), j'avais déjà eu l'impression à plusieurs reprises qu'il ne peut pas reprendre du service au front : c'est une santé usée probablement par son existence aux colonies, c'est bien dommage.

Je crois qu'Antoine (*de Boissoudy*) avait eu un moment l'intention de le demander comme brigadier car il m'en a parlé. Je n'ai pas cru devoir lui dire que je le considérais comme capable, à cause de sa santé, de commander une brigade au front. Mais ce que son commandant d'armée devrait faire : c'est le nommer colonel et le maintenir dans ses fonctions en les rendant un peu plus indépendantes. Je continue à avoir beaucoup à faire, car dans mon travail de bureau je ne suis pas du tout aidé et suis obligé de tout faire par moi même.
Mon adjoint est un brave homme, mais trop vieux, mes secrétaires changent tous les huit jours à cause du départ des renforts. Nous traversons une période bien pénible avec cette incertitude constante du lendemain, tout cela ne me laisse pas prévoir le jour ou je pourrai partir en permission, ma boutique prend tous les jours plus d'extension et ne puis prévoir quand j'aurai ma liberté. Enfin cela est une petite question qui s'efface dans le grand drame que nous vivons.
Mathilde est toujours sans nouvelle de Pierre (de Cissey) elle me demande son adresse, je vais la lui envoyer par télégramme.
Au revoir ma vieille, j'entame ma journée, il n'est pas 7h et je n'aurai pas une minute jusqu'à 11h ½ pour reprendre à 13h jusqu'à 19h.
je vous embrasse tous.

God.

Puisque tu es si riche je ne t'enverrai pas d'argent cette fois-ci, j'achèterai un peu d'emprunt sur place au payeur de l'armée pour l'exemple, je t'enverrai les titres.

(*Toussaint 1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

J'ai été ennuyé d'apprendre que tu es reprise de ta cholémie, je suppose que tu auras pris froid en allant à *Montier-en-der*, j'espère qu'en te soignant tout de suite cela n'aura rien été, mais je déplore ce nouvel accroc au moment où tu commençais à te remettre de toutes les secousses de l'automne. Après les longs jours que tu as passés au lit, il faut te méfier des refroidissements. J'espère que la petite Minette comme tu l'appelles ne souffre pas de tes misères.
Voilà la veillée de la Toussaint qui commence solitaire pour moi, je ne me plains pas quand je songe à la misère de tant de millions d'hommes qui sont dans les tranchées ! Quelle épreuve quand on y pense que cette guerre, et hélas combien encore y en a-t-il qui ne comprennent pas la leçon.
Les hasards de cette lutte sans précédent me remettent chaque jour en présence de quelque ancienne connaissance. Ce matin est entré dans mon bureau un de mes anciens camarades de St Cyr fils d'un ami de Papa : le lieutenant colonel de Piépape qui ne m'avait pas vu depuis St Cyr. Raconte cela à Papa cela l'intéressera.
Je me suis interrompu hier soir, je reprends ma plume au réveil, et bien vite je te quitte avant d'aller communier car pour que ma lettre parte il faut que je la donne au vaguemestre tout de suite. Je voulais pourtant te dire que je suis content de Joseph, les maux de tête dont il se plaint m'ennuient un peu, nous pourrions en reparler quand nous nous *écrirons*.
Au revoir, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

samedi soir (*fin octobre 1916*)
(C.I.D. Oise)

Ma chère Germaine,

J'attendais impatiemment la lettre de toi qui m'apprendrait que vous aviez eu connaissance de la victoire de Douaumont (*24 octobre 1916)*, la description que tu me fais de la joie de notre Nanine répond bien à l'image que je me faisais de l'enthousiasme de cette très digne petite nièce de Jeanne d'Arc, malheureusement le mauvais temps semble avoir eu raison momentanément de l'élan de nos troupes et je me demande avec une certaine anxiété si, sous la violence du bombardement, nous pourrons maintenir toutes nos positions. Evidemment nous préparons encore autre chose, et les boches n'ont pas fini de rire.

Je t'ai dit mon avis au sujet de l'institutrice, je serais curieux de voir si tu te décides à faire venir cette personne que la sœur t'a indiquée à Allichamps, ce serait, il me semble, une excellente solution. Je suis content que les grandes travaillent ; pour la Princesse surtout cela devenait urgent.
C'en est fait : le fil est coupé entre nous et les remplaçants, les remplaçants c'est le général *Gérard* et *Séras Alméras La Tour* comme chef d'état major.
Je suis toujours à la recherche de 2 capitaines pour remplacer *Devonges* qui vient de partir et *Clarion* qui ne tardera pas à retourner au front. Peux tu me donner l'adresse de Hénard ; j'aimerais à l'avoir ici si sa santé le lui permet maintenant, et je vais lui écrire à ce sujet.
Voilà le bon colonel en permission, j'espère qu'il aura pu fêter le succès de son fils. As-tu de bonnes nouvelles de Joseph. Je m'en vais lui écrire aujourd'hui.
Adieu, ma chérie, je te quitte pour aller à la messe à laquelle je communierai en pensant à vous tous.

God.

(*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Je remercie Coco de sa gentille lettre. Hâte-toi de prendre l'institutrice dont tu me parles c'est la Providence qui te l'envoie. Elisabeth ne peut s'en froisser, la sœur aura déjà bien assez à s'occuper avec ses enfants, et au moins l'influence que tu n'aimes pas se fera moins sentir. Tu seras maîtresse chez toi, tu te feras moins de bile et tout marchera mieux ? tu es assez riche pour pouvoir te payer ce luxe d'une institutrice, d'autant que tu n'auras plus à payer les leçons de la sœur ni ses voyages. Il est probable qu'elle ne pourra s'occuper que des petits, sauf en ce qui concerne le piano, la question de la sœur pour les grandes n'est donc pas écartée.
Ces sales boches m'ont l'air d'être dur à achever, mais cela ne m'étonne pas, ils nous donneront du fil à retordre tant qu'ils ne seront pas absolument éreintés, écrabouillés, et aussi le mot d'ordre doit être de ne pas faire de quartier, il font parait-il en ce moment des choses dégoûtantes, ils évacueraient vers l'arrière toutes les jeunes filles ou femmes de 14 à 35 ans, tu devines pourquoi, ils donneraient 200 frs à toute femme qui a un enfant d'un soldat allemand, cet enfant serait élevé aux frais de l'empire. Cela dépasse toutes les énormités commises jusqu'ici, et si c'est vrai, comme on me l'a assuré, cela cri vengeance.
Je suis toujours aussi occupé, noyé dans le papier, le téléphone, j'ai peu de temps pour m'adonner à l'instruction où il y a beaucoup à faire et qui m'intéresserait.
J'avais décidément trop froid dans ma chambre, j'en ai pris une autre dans la même maison qui est mieux exposée et qui se chauffera mieux. Je vais toujours très bien et j'ai excellent moral, quoiqu'un peu en mal de toi et des enfants. Je me réjouis impatiemment de voir les progrès de la petite Marie Jeanne.
Je viens de télégraphier à Mathilde pour lui donner l'adresse de Pierre, ce dernier ne lui a pas encore écrit depuis qu'il est parti.
Au revoir, je te quitte et t'embrasse ainsi que nos bons gosses.

God.

Je pense que le colonel a pu partir en permission et qu'il avait de bonnes nouvelles des examens de son fils.
J'ai reçu une bonne lettre de Marie Renée. Yves et Hubert de Costart étaient venus en permission ensemble. Raoul *(de Meckenheim)* va partir dans la Somme.

---

le 2 novembre (*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu vas tout à fait bien maintenant (*abcès du sein)* mais j'ai été désolé d'apprendre que tu as été obligée de sevrer, j'espère que la petite n'en pâtira pas, et que la sœur est restée quelques jours de plus pour voir comment tout cela allait tourner.
Je suis content que Gérard travaille mieux ; si la combinaison des classes va comme cela il vaut en effet peut être mieux continuer ainsi pour ne pas froisser la bonne Elisabeth, tu peux prendre conseil de Papa puisque tu as la chance de l'avoir près de toi.
Je suis occupé actuellement à transformer mes écoles sur les idées de la nouvelle armée, cela va prendre quelque temps, après j'essayerai de venir en permission. J'espère que Papa attendra que je sois venu pour vous quitter. Au revoir, je vous embrasse tous.

God.

Secteur 182 le 2 novembre (*1916*)

Ma chère Germaine,

Je suis ennuyé que tu aies été forcée de sevrer la petite Minette comme tu l'appelles, mais tu étais mieux juge que personne de l'opportunité de la chose. J'espère que ni elle, ni toi n'en souffriez, évidemment il faudra s'en tenir au biberon à moins que tu aies pu mettre la main sur une nourrice malgré les ennuis inhérents à ce genre de personne, et qui sont bien plus à redouter par le temps qui court.
Petit à petit nous nous accoutumons à notre nouvelle armée, sous certains rapports j'y ai gagné en initiative, mais j'y perds en sympathies ne connaissant personne dans ce nouveau milieu. Il me faut tout organiser sur un nouveau pied. Ce sera l'affaire d'une dizaine de jours au bout desquels je pense que tout sera entrain vers le 10 novembre et que tout étant bien lancé je pourrai partir en permission. Dis bien à Papa qu'il m'attende il est d'ailleurs bien à Eclaron et rien ne le presse de partir.
J'ai eu une fête de la Toussaint terne comme toutes mes journées, j'ai été communier le matin en pensant à vous tous mes chers absents, mais j'ai été occupé toute la journée comme un jour ordinaire. La 3e armée m'ayant réclamé mon auto et la 1e ne m'en ayant pas encore envoyée, j'ai circulé à cheval sur Souchez ce qui m'a pris un peu plus de temps, néanmoins j'ai un certain plaisir à monter cet animal qui se fait bien (*manque un mot ?)* est en somme une monture docile et agréable. Ce matin l'armée m'a envoyé une auto qui est une bonne petite voiture quoique peut être moins confortable que l'ancienne. Je regrette le chauffeur Bernard que j'avais déjà connu à Eclaron, et qui me rappelait les courses que je faisais avec le lieutenant colonel. J'espère que cet excellent chef *(le colonel Betbeder)* si regretté, est revenu de Biarritz où il aura eu je le souhaite l'occasion de féliciter son fils de son succès, car tu m'as bien dit qu'il avait été admissible mais tu ne m'as pas dit qu'il avait été reçu. Quand je viendrai je serai bien aise de revoir ce bon colonel qui je le vois a été réellement trop bon pour tous mes enfants, je vois d'ici son «petit chéri » *(Louis*) heureux de son retour, plus heureux que de boire du sulfate de soude amère comme *(mot incompréhensible : cicatin)*, j'espère que la purgation aura été salutaire et que le petit coquin va bien maintenant.
J'espère que Jean est guéri de son asthme et qu'il peut recommencer à travailler. Dis à Coco que je la remercie du petit mot qu'elle a ajouté sur ta lettre l'autre jour. Je serai heureux de constater que la Princesse a son pied complètement recollé et qu'elle peut marcher maintenant. Il faut qu'elle fasse attention car après une première entorse les rechutes sont souvent fréquentes.
Comme toi je suis enchanté de Joseph, je vais lui écrire pour l'entretenir dans ses bonnes résolutions, je souhaite qu'il se fortifie et que sa santé ne soit pas un obstacle à son travail.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur sans oublier d'embrasser Papa, Elisabeth et les enfants.

God.

---

4 novembre (*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

J'ai encore eu une journée fatigante aujourd'hui, et j'ai dû rouler toute la journée et courir les champs pour arriver à mal installer mon centre dans ses nouvelles positions. C'est un effondrement pour moi depuis que je sais qu'il n'y a à ce changement, qui représente une grande dépense, aucune raison militaire autre que nous sommes un peu loin du Q.G., et on chambarde tout pour nous rapprocher de 10 km. J'en suis navré comme français et comme chef, moi qui ne pensais qu'à préparer des tueurs de boches et qui voit l'instruction enrayée pour au moins un mois, car c'est le temps qu'il nous faudra pour être mal installés et dans des conditions qui ne nous permettront pas de faire du bon travail !
Je voudrais bien pouvoir m'échapper mais cela ne m'est guère possible tout de suite car j'aurais l'air de déserter et puis on ne me laisserait pas partir. Je ne puis guère compter pouvoir arriver avant la fin du mois, que Papa ait la patience de m'attendre ce serait un trop gros sacrifice pour moi de manquer sa visite car quand après cela nous reverrons nous ?
Ta lettre d'aujourd'hui m'a fait du bien, c'est comme une rosée bienfaisante sur une plante desséchée ! Parle-moi souvent de petite Marie-Jeanne que je voudrais tant connaître : je l'ai si peu vue ! parle moi aussi des autres ! si tu savais ce que ma solitude me pèse. Si je n'avais pas la foi et si je n'élevais pas de temps en temps ma pensée vers le bon Dieu et la bonne vierge, je deviendrais absolument ours, à force de chercher à vivre le moment présent sans penser au lendemain embrumé.

Je ne vais pas bien depuis deux jours, c'est ce qui t'explique un peu ma tristesse, est-ce la grippe ? toujours est-il que je ne dors pas et j'en ai la migraine ; si cela continue je verrai le médecin car comme tu me connais, tu vas te moquer de moi, je crains d'avoir le cœur malade.
6 nov. (*la lettre indique 9 nov ce qui est impossible compte tenu du contexte*) ;Je t'écris à mon réveil je n'ai pas encore très bien dormi, mais je vais mieux qu'hier, ne t'inquiète donc pas.
J'ai réfléchi et ne puis décidément pas prendre la responsabilité de laisser faire une dépense inutile aussi forte que notre changement, je vois que personne n'en parle au général, je vais aller le trouver ce matin tâcher de le faire revenir sur sa détermination, j'aurais alors la conscience tranquille. Je compte que tu pries pour moi en ce moment et que la lumière et le courage que le St Esprit me donnera me viendront de toi.
Merci de tes bons souhaits, tendresse à tous, je t'enverrai demain le résultat de ma démarche.

God.

---

6 novembre (*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Ce que je redoutais vient d'arriver : nous changeons d'emplacement, voilà ma permission remise aux calendes grecques ; c'est peu de chose et j'aurai devant les yeux le plaisir d'espérer. Mais ce que je déplore c'est de voir gaspiller le travail de 4 mois et l'argent du pays, car cela nous a coûté pour arriver au résultat acquis. Maintenant si nous cédons notre place à d'autres il n'y aura que demi mal, si tous ces très bons champs de tir, de lancement de grenades, de manœuvre servent à d'autres ce sera bien, mais si tout cela reste inutile je le déplorerai. Personnellement c'est un désastre pour moi au point de vue humain, car tout mon travail depuis que j'ai quitté Eclaron est condensé ici, et il va falloir tout refaire avec des gens que je sens d'avance jaloux et antipathiques, avec qui je ne suis nullement en communion d'idée, d'ailleurs je sens bien que l'on me considère comme un numéro on ne me consulte pas, on ne me tient pas compte de mes avis quand je les donne : je commence à trouver que je ne suis plus à ma place. Tout cela n'est rien je conserve ma bonne humeur et ne voudrais pas que tu te fasses de la bile. Je fais mon devoir envers et contre tous, j'ai le témoignage de ma conscience et mets ma confiance en Dieu. C'est là le sentiment qui me fait supporter étonnamment bien notre longue séparation, l'éloignement des enfants et qui me fait accepter sans amertume tous les petits ennuis. Je te confie au bon Dieu et ne m'inquiète pas de tes misères, tout en te plaignant, ma pauvre vieille, de te voir te débattre contre tant de difficultés et d'accros de santé. Encore une fois ma chérie sois bien prudente, n'*abrège (?)* pas tes nuits, veille à ne pas te refroidir. Je compte toujours sur mes grandes filles, car elles sont toutes grandes maintenant même mon Zézé qui va avoir 11 ans. Je compte sur mes grandes filles pour avoir bien soin et de leur maman et de leur toute petite sœur. Je compte sur mes petits garçons même le petit *chou* du colonel pour être bien sages et travailleurs et ne pas fatiguer leur maman.
Je t'écris de bonne heure ce matin achevant ma lettre commencée hier soir. Je vais partir avec quelques officiers pour le Q.G. et ensuite pour reconnaître nos nouveaux cantonnements. A la grâce de Dieu. Je vous embrasse tous de tout cœur. Prie bien pour moi car je me sens fatigué.

God.

---

le 7 novembre 1916 (*C.I.D. Oise)*

Ma chère Germaine,

J'ai passé aujourd'hui une journée occupée sous une pluie battante, en rentrant je t'écris vite pour ne pas te laisser sous l'impression de découragement des derniers mots de ma lettre d'hier. J'ai fait depuis mon « sursum corda » et j'ai passé une bonne journée bien que j'envisage bien des difficultés, enfin il faut payer son tribut au Pays sinon en affrontant les balles du moins en travaillant de son mieux. A l'état major j'ai vu *Lempfrit* très vieilli, très grièvement blessé en 1914 et qui n'a pu reprendre du service dans l'état major que depuis 3 mois. Il ma demandé de tes nouvelles et des enfants.
J'ai été comme vous très content de nos succès sous Verdun, malheureusement actuellement il fait un temps qui paralyse les opérations, enfin le mauvais temps est pour tout le monde.
J'espère que tu continues à bien aller, ma permission n'est je pense retardée que de 15 jours et je compte bien que Papa attendra au moins ce temps là.
Dis bien au colonel que je le félicite des succès de son fils et je suis heureux qu'il ait trouvé toute sa famille en bonne santé.

Au revoir ma vieille, excuse mon style mais j'ai 40000 choses à faire à la fois, mais cela ne m'empêche pas de t'embrasser ainsi que les enfants.

God.

---

9 novembre (*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Je rentre du Q.G. J'ai été très bien reçu, très aimablement même par le chef d'état *major Sérot-Alméras*, très bien par le général qui a écouté mes objections avec calme, et qui finalement m'a dit : et bien provisoirement vous restez en place jusqu'à ce que je sois venu vous voir. Si je suis content de ce que vous me montrerez, je vous laisserai. Il m'a serré la main et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. Je suis sûr que je dois ce résultat à tes bonnes prières. Je pense donc pouvoir venir en permission dans une huitaine, c'est à dire après que le général sera venu.
J'ai lu avec plaisir le nombreux courrier qui m'est arrivé aujourd'hui : la lettre de la bonne grosse (*Louis*), celle de Quiqui (*Henri)* m'ont bien amusé, ainsi que celle du grand là (*Jean*), je remercie bien tout le monde Nanine (*Pauline*), ma grande *bicheuse (?) (Marie*), Coco (*Constance*) , Zézé (*Geneviève*), Gérard. Je compte que ce dernier a bien travailler pour me faire plaisir.
Je compatis bien à l'ennui qu'a eu le colonel de voir blesser près de lui un de ses officiers, les grenades sont malheureusement bien dangereuses à manier, et ici je ne suis jamais tranquille à ce sujet. Mais ne t'inquiète pas pour moi, je suis très prudent et mon activité est dispensée sur tant de centres différents que je n'ai jamais le temps de rester longtemps aux grenades. J'y ai un capitaine très expérimenté qui m'inspire toute confiance, mais il faut toujours néanmoins compter avec l'imprévu.
Dis bien à Papa que je le remercie de sa lettre. J'ai reçu également une gentille lettre de Suzanne de Mahuet.
Je termine ce matin ma lettre commencée hier soir, je n'ai pas encore très bien dormi, mais je vais mieux, je crois que je vais me priver de café pendant quelques jours. Je t'embrasse.

God.

En terminant je m'aperçois que je n'ai rien dit de la petite Minette, j'y pense pourtant bien je t'assure.

---

le 10 novembre (*1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Je t'envoie cette lettre de Joseph qui m'a fait bien plaisir, je l'ai trouvée très affectueuse, sérieuse et raisonnable et en la lisant j'ai eu un élan de reconnaissance vers le bon Dieu de nous gâter ainsi en nos enfants, car en somme ils sont tous très bien, depuis notre grande, jusqu'à ma *bicheuse* en passant par le bon petit, Coco, la bonne grosse, Zézé. Monsieur Gérard accroche un peu à cause de sa paresse, mais c'est tout de même un bon enfant, le grand là avec son heureux caractère est un bon type, la Ricotte jolie qui aime les fleurs est une délicieuse nature, et la bonne grosse, avec son bon petit cœur est délicieux à se représenter à côté de la gentille Minette que je ne connais pas mais que je me représente bien, enfin j'espère les voir bientôt d'ici 15 jours ou 3 semaines. Car j'ai du travail sur la planche pour tout ce temps là. Je suis bien aise d'avoir pris un acompte à l'occasion de la naissance de la petite Minette, offrons généreusement le sacrifice de notre séparation pour obtenir des grâces et mériter la protection du bon Dieu.
Je vais mieux, tu dois le voir d'après ma lettre, je m'en veux de t'avoir inquiétée, mais réellement j'étais bien démonté. Je suis bien isolé ici, je n'ai aucun cœur à qui me confier, aucune intelligence pour me guider et j'ai souvent de lourdes responsabilités à prendre.
En général je ne me décide qu'après avoir invoqué le bon Dieu.
Ta lettre d'aujourd'hui me fait plaisir, j'ai été content d'apprendre que tu fais de bonnes promenades avec Papa, cela vous fait le plus grand bien à tous deux.
J'espère qu'Antoine (*de Boissoudy*) n'en voit pas de trop dures sur la Somme, sa barde en ce moment nous entendons une canonnade aussi forte qu'en juillet.
Hier le colonel *Lérot* m'a bien demandé des nouvelles de Papa, et de toute ma famille, il m'a raconté une bonne histoire à propos d'Henri de Bizemont, elle me prouve que la guerre ne l'a pas changé. Le colonel

a dû arranger l'histoire auprès du général, mais il s'est empressé d'ajouter, il est si brave et a de si beaux états de service qu'on peut fermer les yeux sur ses peccadilles.
Au revoir ma vieille, je vais dormir à ta santé en t'embrassant de tout cœur ainsi que Papa, Elisabeth et les gosses.

God.

Ne m'oublie pas auprès du colonel. Dis lui que Campagne *(dans l'Oise*) n'est pas loin de nous.

---

le 19 novembre 1916 (*C.I.D. Oise)*

Ma chère Germaine,

Un bon courrier ce soir, ma chère Germaine, est venu couronner une bien agréable journée que j'ai passée aujourd'hui. Le courrier est composé de deux lettres de toi l'une *de* vendredi, l'autre du samedi, accompagnée des gentilles lettres des enfants, et des bonnes notes et bonnes places de Joseph. En somme il en est des enfants comme des attelages : pour qu'ils tirent à plein collier, il faut qu'ils sentent la mèche de temps en temps. La bonne journée pour moi a été une visite à mon bataillon. Je m'étais fait accompagner par un brigadier qui est ici depuis peu et qui me connaît à peine. Quand nous avons eu traversé quelques cantonnements du 2e bataillon il n'a pu s'empêcher de me dire « c'est extraordinaire, mon commandant, comme ils ont tous l'air contents de vous voir », et en effet j'ai été excessivement touché de la manifestation de sympathie de tous ces braves gens dont beaucoup accouraient au devant de moi ; ceux que j'ai vu d'un peu plus près et qui étaient plus en confiance avec moi, me demandaient tous « quand reviendrez-vous avec nous ? mon commandant on s'ennuie après vous. ».
Les officiers m'ont fait fête, j'en étais un peu gêné vis à vis de mon collègue qui cependant m'avait invité à déjeuner. Je t'assure que dans le fond de mon cœur, cette chaude sympathie que j'ai ressentie autour de moi m'a fait plus de plaisir que tous les grades et les décorations que d'autres avaient, car cette unanimité me prouve que partout où je serai avec de tels gens je serai suivi et compris. Ta pensée m'accompagnait comme toujours, ma chérie, et je t'ai regrettée, car tu aurais été heureuse de cette manifestation. Même les soldats des autres bataillons avaient la figure rayonnante en me voyant, et mon brigadier m'a dit au retour : « vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point on vous regrette.». J'ai eu des détails intéressants sur la bataille de l'Aisne. Les Boches étaient tellement abasourdis que ça été pour nous comme une promenade militaire et que certaines unités, même en première ligne, n'ont eu aucune perte. *Clément* m'a dit que l'attaque a été un spectacle admirable, évidemment le jour où nous pourrons appliquer le même procédé d'attaque sur une plus vaste échelle nous ferons du boche ce que nous voudrons : c'est probablement ce qui va se produire d'ici peu en Italie.
Les enfants j'espère vont tout à fait bien, ils ont bien raison de te gronder quand tu fais des imprudences et toi ma vieille tu mérites d'être grondée pour ne pas les écouter, mais tu me l'avoues alors je te pardonne en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Qu'est-ce que Tante Louise (*de Cressac*) a donc contre le sel de la sagesse ?
Le petit là doit être joliment fier d'avoir eu 20 en composition d'orthographe. Le Père Gérard m'a l'air de s'être un peu endormi sur ses lauriers.

(*novembre 1916 - C.I.D. Oise*)

Ma chère Germaine,

Rien qu'un mot car j'ai écrit longuement au colonel et j'ai beaucoup à faire, il ne me reste plus de temps. J'ai fait aujourd'hui une tournée avec le général Legrand pour étudier ma nouvelle installation. Inutile de te dire que je ne lui ai pas parlé d'Antoine. Il a été fort aimable et semble tout disposé à me faciliter les choses.
Je n'ai pas encore de précision sur le jour de mon départ : je souhaite maintenant que ce soit le plus tôt possible afin de pouvoir entrevoir cette bienheureuse permission.
Le colonel m'a écrit une bien bonne lettre, c'est le bon Dieu qui l'a lui a dictée car réellement j'avais besoin d'un appui, me trouvant bien isolé au milieu de toutes les charges qui pesaient sur mes épaules. Comme dit l'autre, il ne faut pas s'en faire : à la longue tout finit par se caser et on s'aperçoit finalement que le bon Dieu est là, et que à brebis tondue Dieu mesure le vent.

Le récit que tu me fais des promenades du colonel m'amuse et m'intéresse, plus que jamais, je m'attache à cette belle nature, et je béni le ciel de l'heureuse influence qu'il a sur les enfants.
Je serai enchanté de voir par moi-même tout ce qui se passe autour de vous, de constater les progrès réalisés par les enfants, de t'embrasser de tout cœur, de revoir Papa, Elisabeth... etc.
Il faut que je te quitte, au revoir, je vous embrasse tous.

God.

---

le 21 novembre 1916 (*C.I.D. Oise)*

Ma chère Germaine,

Merci de ta bonne lettre de ce matin. Je suis content que vous ayez pu vous régaler du brochet et j'ai vu d'ici l'admiration de nos petits autour de cette superbe pièce. J'aurais autant aimé que tu ne parles pas de nos petits ennuis aux Boissoudy car cela t'aurait évité cette Ste colère dont je suis du reste très flatté. Je reconnais d'ailleurs bien franchement que les petits désagréments journaliers ne sont rien à côté des misères et horreurs du champ de bataille, mais il faut bien que je te parle de ce que je fais et que je te dises mes impressions quand une chose m'ennuie, je ne puis pas dire qu'elle m'amuse, mais évidemment il n'y a pas lieu de s'en faire.
Je ne suis toujours pas fixé, je ne le serai que dans quelques jours, tout cela me gêne pour l'instruction, je n'y suis pour rien et je sais bien que j'ai tort de me faire de la bile, mais que veux-tu c'est mon caractère je ne me changerai pas. Je ne crois pas que l'armée fasse venir Hénard, je le regretterai car il m'aurait bien facilité ma tâche et surtout j'aurais été content de retrouver un excellent camarade avec qui j'aurais pu parler du passé.
Je m'aperçois que j'ai laissé passer la Ste Elisabeth sans souhaiter à Elisabeth sa fête, tu voudras bien m'excuser et lui dire que je ne l'oublie pas mais que j'ai une existence tellement agitée que je ne songe plus à regarder le calendrier, je suis bien content qu'elle et Papa retardent leur voyage à Aubry pour m'attendre.
J'espère que tu as enfin reçu tes fourneaux et que vous allez pouvoir chauffer votre maison, il est vrai qu'il fait moins froid maintenant.
Voilà le vaguemestre qui attend ma lettre, je te quitte donc au galop en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants, Papa et Elisabeth.

God.

Mon sergent secrétaire, maire de Saulxures, parti au front il y a un mois, m'écrit qu'il vient d'être blessé d'une balle dans le poumon gauche, il s'en remettra, il a excellent moral car c'est à *Abbaincourt* qu'il a été blessé.

Secteur 182 21 novembre (1916)
(C.I.D. Oise)

Ma chère Germaine,

Merci de ta bonne lettre de vendredi reçue ce matin, elle m'a fait plaisir car elle m'a semblée pleine d'entrain, je suppose donc que tu vas mieux, mais je suis désolé que tu aies froid et j'espère que maintenant tu as pu installer tes fourneaux et chauffer ta salle à manger, car c'est malsain et désagréable de dîner en ayant froid. J'ai lu avec plaisir la belle citation d'Antoine, je comprends qu'Elisabeth en soit fière et ce n'est que justice qu'il ait été largement récompensé de ses hauts faits et de son travail assidu depuis le commencement de la lutte. Il aura bien le droit après la paix à se reposer sur ses lauriers.
La lettre de Camille aussi m'a intéressé. Je vois avec un certain plaisir que le Tremblois est en bonnes mains maintenant, pourvu que cela dure. Camille me semble aussi assez dévouée à nos intérêts, en somme, nous avons encore de la chance de les avoir à Laneuvelotte pour veiller un peu sur nos intérêts.
Quoique nous ayons bien payé notre part de guerre nous avons cependant eu relativement de la chance par rapport à bien d'autres, car en somme, jusqu'à présent, nos affaires semblent à peu près s'arranger.
Nous avons bien nos ennuis toi et moi chacun dans nos genres, mais appliquons-nous à les supporter courageusement à en tirer bon parti pour notre salut en les acceptant courageusement et avec résignation.

Mon sort, ou plutôt le sort de mon centre, n'est pas encore décidé, changerons-nous ? ne changerons-nous pas ? C'est le général en chef qui décidera, pour le moment nous nous sommes remis avec ardeur au travail, nous allons faire du bon ouvrage pendant ces quelques jours, c'est toujours autant de pris.
Je suis content de savoir que Papa va bien et se plait au milieu de vous et de ses petits enfants, c'est un service que je lui rends en le condamnant à m'attendre dans d'aussi agréables conditions.
Au revoir ma chère Germaine, je penserai bien à vous le jour où vous fêterez la fête du colonel, je lui suis bien reconnaissant du mal qu'il se donne pour faire travailler Gérard.
Je viens d'obtenir la croix de guerre pour *Engerand* je la lui remettrai samedi en huit.
Au revoir, je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

(Secteur 182) le 24 novembre 1916
(C.I.D. Oise)

Ma chère Germaine,

Ne t'inquiète donc pas à mon sujet, je vais bien maintenant, je dors et mange bien et me repens de t'avoir inquiétée. Je suppose que le retard systématique est cause que tu ne reçoives pas mes lettres, ne t'inquiète donc plus je t'écris tous les jours, et s'il m'arrivait quelque chose, je te préviendrais aussitôt.
Comme tu y penses, je songe aussi à retourner au front, j'aimerais assez être nommé à la 4e armée, mais cela est assez difficile de changer d'armée. J'aimerais bien à retourner au 33e corps, tu peux demander conseil à Antoine et j'adresserais une demande au général Gérard. Je ne voudrais pourtant pas quitter mon centre avant de l'avoir installé là où il doit aller. Quant à ce qui est de ton voyage à Paris, non vois-tu, pas pour le moment, cela serait pour toi une trop grande fatigue, et pour moi ce serait un mauvais exemple que je donnerais à mes sous ordre, il faut que je *prêche* d'exemple en faisant mon sacrifice complet. Si je dois retourner au front, je demanderai à avoir ma permission auparavant.
Restons bien soumis à la Providence et acceptons le devoir quelqu'il soit, avec un cœur joyeux et une âme forte.
Au revoir ma vieille ne t'en fais pas, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Papa, Elisabeth, Antoine.

God.

Je suis très content des notes, des places et des lettres de Joseph, remercions le bon Dieu.

Samedi 18 h - 1 décembre (*1916*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre de mercredi. Je vous plains d'être si mal dans ce trou d'Eclaron, mais il faut songer en ce moment que personne en France n'a le droit d'être heureux, et je trouve qu'en mettant à part la mauvaise installation, tu as, à certains points de vue, des compensations que tu n'aurais nulle part ailleurs par ce temps de guerre. C'est la présence autour de toi de quelques âmes d'élite et dont tu es la première à apprécier le commerce pour toi et les enfants : Mme de Nazel et ses fils, la cousine de Magnienville, le bon colonel, puis l'aide matérielle que t'apportent les soldats, un curé que par ces temps de pénurie de prêtres tu rencontrerais difficilement ailleurs. Certes je suis le premier à regretter que vous soyez *(installés ?)* si peu confortablement pour l'hiver : en prenant des précautions vos santés n'en souffriront pas et je sais, ma pauvre vieille, que bien courageusement toi et les enfants à qui tu donnes l'exemple, offrez bien courageusement au bon Dieu les sacrifices que vous impose l'exil et l'éloignement de tout ce que vous avez de cher. Il y a des inconvénients à être ainsi mélangés à certaines troupes ; pour éviter cette promiscuité il faudrait aller assez loin dans l'intérieur, dans quelque ville où tu n'aurais pas les compensations dont je te parlais tout à l'heure. La question est cependant à étudier pour l'année prochaine, car peut être ce que tu as écarté jusqu'à présent deviendra peut être une nécessité par la suite à cause de l'éducation des enfants, mais par le temps qui court, en raison d'une foule de considérations matérielles, il ne peut être question de changer de place en hiver, si tu veux nous en reparlerons au printemps lors de ma prochaine (?) permission. Question de détail qui arrive comme cheveux sur la soupe, je songe à ton cidre qui casse les bouteilles, pour éviter trop de pertes, il faudrait les déboucher pendant quelques heures pour laisser dégager l'acide carbonique ; tu pourrais les reboucher ensuite avec quelques chances de les conserver au moins tout l'hiver ; car ce serait dommage

de tout perdre. Je puis t'envoyer 500 frs qui seront probablement bien venus ; le mois prochain ma solde sera un peu diminuée car on nous réduit nos indemnités de front, il ne faut pas nous plaindre puisque la vie est si pénible pour tout le monde. N'est-ce pas bientôt la fête de Coco ? Je serais bien aise de le savoir, je viens déjà de me mettre en retard pour souhaiter la fête de Zézé. Tu sais qu'un gros sacrifice pour moi c'est de ne pas voir grandir nos enfants, je ne profiterai pas beaucoup de Nanine, ni de Marie, je n'entrevois pas encore le jour où je reprendrai ma place au foyer, si le bon Dieu le permet je verrai les petites jeunes filles et la Minette, déjà petite personne importante, je l'aurai vue à peine quand elle était ce joli bébé dont j'ai tant eu plaisir à t'entendre parler (?)
Aujourd'hui nous avons eu un concours de tir, de grenades etc, et la remise de quelques décorations : ce sont nos adieux à l'Isle de France, ne t'étonne pas d'être quelques jours sans nouvelles. Je t'écrirai tout de même tous les jours.
Il se fait tard et, comme je veux me lever demain de bonne heure je te quitte, ma chérie, en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je remercie Coco de sa gentille lettre.

(fin 1916) *(C.I.D. Oise)*

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta longue et intéressante missive datant de ton retour d'Eclaron et l'autre que tu m'as écrite de Paris, l'une et l'autre, tu comprends m'ont fait le plus grand plaisir et je suis heureux de te savoir enfin rentrée au milieu de tes poussins. Tu as parfaitement fait de penser à Gauzelin pour administrer la forêt de Mognéville, la gestion sera facilitée par le fait que Tante Jeanne nous abandonne la nue-propriété de sa part. Naturellement je ferai connaître à Moro dès que tu me préviendras, que nous avons cessé d'avoir recours à lui. Le meilleur prétexte à lui donner sera que nous n'avons plus besoin de lui n'étant plus en indivision, et que nous avons recours naturellement au régisseur qui s'occupe déjà de nos affaires en Lorraine. Cela va te faire encore bien des allées et venues, je pense que cette fois-ci c'est Nanine qui t'accompagnera dans ce voyage. Cette maison de *Nieyer* dont tu me parles je la vois très bien, il me semble en effet qu'elle serait saine et agréable surtout pour l'été, et je souhaite que tu réussisses à l'acheter, j'attends la nouvelle au prochain courrier.
L'évacuation de la Lorraine est certainement un indice, il est à craindre que tout ce qui reste encore debout dans la région de la Seille sur les 2 rives soit mis à mal sinon par les troupes du moins par les bombardements réciproques, ce serait évidemment un miracle que notre pauvre Tremblois échappe une seconde fois, mais toutefois le bon Dieu et la Ste Vierge peuvent le sauver s'ils le veulent.
Tu feras tout de même bien de mettre à l'abri ce que tu pourras. Que le bon Dieu te protège et te soutienne dans cette expédition.
Je ne t'écris pas longtemps aujourd'hui car je me suis mis en retard. Je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(Secteur 182) 19 Xter 1916
(C.I.D. Oise)

Ma chère Germaine,

Je continue à aller mieux, c'est demain, je crois, que je pars, j'ai mis mon successeur au courant et aurai l'esprit tranquille sur l'avenir de 10 centres. Pour le moment je ne songe plus qu'à me reposer pour être le plus tôt possible en état de rendre encore quelques petits services au Pays. J'ai encore une assez grande fatigue à penser qui vient probablement d'un peu d'anémie cérébrale, mais je sens très bien qu'après quelques jours de repos complet je me remettrais aussi bien qu'auparavant. Inutile de regretter le passé ; le bon Dieu dirige tout pour notre bien ; nous n'en voyons pas les effets ici bas, mais les épreuves nous améliorent, si nous les acceptons avec résignation et esprit de foi.
Je viens de recevoir ta lettre de vendredi : je te renvoie celle de Madame Hénard, j'ai écrit à Hénard que je quittais le centre, il aura donc moins de regrets à ne pas venir ; car je n'avais pas réussi à faire aboutir sa demande auprès de la 1e armée. Je n'ai pas eu plus de chance auprès de la 3e : j'ai cessé d'insister lorsque j'ai appris que je ne restais pas.

C'est demain que je pars, je suis d'abord dirigé sur l'hôpital d'évacuation d'Aubervilliers, je te tiendrai au courant de ce qu'on fait de moi. Si l'on m'envoie dans un lieu de repos dans le midi, je demanderai à passer par Eclaron afin que tu vois par toi même que je ne vais pas trop mal, alors peut-être pourrai je ainsi profiter du séjour de Joseph. Je suis content de savoir que la petite va bien, toi aussi, d'après ta lettre très intéressante, il me semble que tu vas bien. Je plains le Petit là d'avoir de l'asthme.
Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants et Elisabeth : ne m'oublie pas auprès du bon Colonel.

God.

Rue des Postes 18 rue *Lhommand*
26 Xen (*Paris - décembre 1916*)

Ma chère Germaine,

Par le plus grand hasard me voilà revenu dans ces vieux murs de la rue des postes d'où je suis sorti il y a 28 ans pour endosser l'uniforme et travailler à la poursuite de *mon* idéal la revanche : j'y rentre aujourd'hui ayant travaillé, je crois de mon mieux, à réaliser ce but que jeune homme j'avais devant les yeux, je n'ai pas été heureux ; me voilà encore momentanément obligé de m'interrompre avant que soit atteinte la victoire. Mais arrière tout retour égoïste sur notre misérable moi : je me suis abandonné tout entier à la Providence, me laissant conduire par elle, me soumettant à ses inspirations. Si je m'arrête en chemin c'est que je ne me suis plus senti à *(la)* hauteur de ma tâche et que ma conscience m'a dicté mon devoir.
Je pense ne pas rester trop longtemps ici où je suis en observation ; une fois que le médecin m'aura ausculté je ne sais ce qu'il fera de moi, je ne veux plus scruter l'avenir. Mon devoir pour le moment est de me reposer : je vais le faire.
J'ai été attristé d'apprendre par toi la mort du pauvre oncle *(Ferdinand*) de Plinval, cela va être un rude coup pour ma pauvre tante. Nos finances nous permettent, je crois, de lui rendre les 500 frs qu'elle nous a prêtés, et ce sera bien de le faire. Joseph sera arrivé quand tu recevras cette lettre, je regrette de manquer sa visite, mais je pense être plus heureux aux prochaines vacances, j'espère qu'il profitera bien de ces quelques jours passés auprès de toi et de ses frères et sœurs.
J'ai été ennuyé de l'accident d'Antoine, j'espère que sa carrière n'en souffrira pas.
Je voudrais bien t'écrire plus longtemps mais j'ai une grande fatigue de tête qui me force à m'arrêter. Ne me juge pas par mon style décousu, je pense bien à vous tous petits et grands et vous embrasse de tout cœur, priez pour moi, comme je prie pour vous.

God.

- ANNEE 1917 -

L'année 1917 commence à Paris où Godefroy de MISCAULT est au repos, à la suite d'une dépression nerveuse.

(Paris) 8 (janvier 1917)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu deux lettres de toi hier, je crains de ne pas en avoir aujourd'hui. Je vais toujours bien. Je mange bien, je pourrais encore mieux dormir ; avec mon sommeil léger les gémissements des voisins, les bruits de la maison me réveillent. Vivement notre home et ta doulce présence ! J'ai reçu une gentille carte de Joseph que voilà. Tante Jeanne, que j'ai vu hier chez Tante Berthe où je déjeunais, et Tante Berthe elle-même m'ont fait beaucoup de compliments sur lui.
Je viens de lui écrire en lui donnant des conseils dont je pense qu'il tiendra compte.
J'ai trouvé en rentrant ce mot du brave sergent Maire un de mes secrétaires de Mouy qui a eu la poitrine traversée par une balle dans la Somme. Je regrette bien d'avoir manqué sa visite qui me touche beaucoup. Certes l'estime et l'attachement de ces tout petits sont plus réconfortants que les manifestations de ceux d'en haut car cela est spontané et est la meilleure preuve qu'on a de l'influence et de l'action. Je me réjouis en songeant que j'ai la conscience de n'avoir donné que de bons exemples aux 5 ou 6000 hommes qui ont passé sous mes ordres, et que mon souvenir, si Dieu le leur suggère dans les moments critiques, pourra déterminer chez eux un beau geste, ou une noble action. C'est là je crois la plus belle prérogative du chef, d'être le modèle sur lequel chacun cherche à se modeler, mais comme c'est un rôle difficile pour la pauvre nature humaine si elle ne s'appuie sur Dieu, et surtout ce qui vient de Dieu.
En rentrant de chez Tante Berthe, je suis entré à Saint Sulpice à l'heure du salut : la nef immense, les bas côtés étaient combles, c'était la même chose à Notre Dame le jour de Noël, la même chose probablement dans les quelques 50 églises de Paris. J'ai été réconforté par ce spectacle que m'offrait cette foule recueillie et croyante, les chants étaient beaux, j'étais profondément ému, et je remerciais le bon Dieu de répandre ainsi la foi dans le fond de tant d'âmes. Evidemment le bien et le mal se coudoient, mais j'ai la conviction que le bien l'emporte chez nous sur le mal. En somme les vilaines actions font scandale c'est donc qu'elles sont l'exception, elles sont comme ces pierres répandues sur une route qui font trébucher les passants. Mais si on marche droit, le regard au ciel, et en levant les pieds, on ne les voit ni ne les heurte. A nous qui avons la foi de rester ferme dans la bonne voie et à agir en tout de façon à montrer que c'est nous qui avons raison et que c'est notre belle religion qui nous donne raison. Et sans avoir cherché, ma chérie, voilà que je termine par le même raisonnement que toi dans ta si belle lettre qui a été pour moi une véritable lecture spirituelle.
Au revoir, à dimanche.

God.

(Paris janvier 1917)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta lettre de dimanche et celle de lundi. Je crains de ne pas en recevoir aujourd'hui. J'ai lu avec plaisir le lettre de Loubeau, tu vois que ce pauvre homme sous ses aspects frustes et terre à terre, à tout de même un bon fond et m'est reconnaissant de bien peu que j'ai fait pour lui. Il faut faire la part de la faiblesse humaine, et ne pas juger pour n'être pas mal jugé soi même.
La lettre de Monsieur l'abbé Duchet m'a aussi beaucoup plu, je vais lui écrire profitant de mes loisirs et de ce que je le fais maintenant sans trop de fatigue, ayant les idées bien plus nettes.
Hier j'ai donc été déjeuner chez la bonne excellente Mme Ballet, quelle riche nature ! elle a aussi fait du bien pendant la guerre ; elle ne peut passer à côté d'une misère sans la soulager, elle n'est cependant pas très riche mais tellement ingénieuse qu'elle trouve moyen de ne jamais refuser. Ces pauvres réfugiés qui sont chez elle, et qu'elle nourrit à sa table, m'ont raconté des choses intéressantes, surtout au sujet des Dardanelles. Il parait qu'au moment où nous avons abandonné la partie nous étions sur le point de réussir. Les Turcs à bout de munitions avaient commencé à évacuer les forts, c'est ce qui explique que les forces alliés aient pu se rembarquer sans pertes. Avec un peu plus de culot nous serions à

Constantinople aujourd'hui et peut être la guerre serait-elle finie ! Il se sera passé des choses bien curieuses dans toute cette guerre et dans quelques années l'histoire en sera bien intéressante.
Madame Hugon sa fille est venue pendant que j'étais là. C'est une personne très aimable et aussi bonne que sa mère. En sortant j'ai été voir Tante Jeanne qui m'a lu une bonne lettre de Mme de Magnienville par laquelle j'ai eu pour la 3e fois dans la journée de vos nouvelles, Mme de Magnienville racontait avec enthousiasme qu'elle avait assisté à la toilette de Minette, elle en faisait un éloge bien sincère. Tante Jeanne en somme n'allait pas mal, elle venait de recevoir une lettre de Friot lui annonçant qu'il avait touché 763 frs pour les prés de la ferme.
Voilà ta lettre de mardi qui m'arrive. Je ne suis pas étonné de ce que tu me dis du Petit là, tu sais que dernièrement j'avais déjà attiré ton attention sur lui, il faut bien le nourrir, qu'il mange beaucoup de beurre de sardine qu'il dorme longtemps, et profite du beau temps, quand il arrivera, pour sortir. Si les voyages n'étaient pas si compliqués avec une nombreuse famille, je crois que ce serait une bonne chose à la belle saison de faire changer un peu d'air à tout ce petit monde, mais c'est bien difficile. Je crois qu'une bonne nourriture et une bonne hygiène suffiront à le retaper. Enfin nous en reparlerons. Il serait peut être bon de lui faire prendre du vin phosphaté puisque Monsieur ne veut pas prendre d'huile de foie de morue.
Aujourd'hui je vais voir Tante Berthe et Madame de Grandmaison. J'ai rencontré hier le bon docteur H*auvis* qui m'a trouvé bien mieux, aussi gai qu'en Artois m'a-t-il dit, il m'a dit que je n'étais sûrement pas malade mais qu'il me fallait encore un bon repos. Lui sort de l'hôpital en tant que blessé pour rentrer dans un autre en tant que médecin, puis il compte redemander une situation sur le front dans 2 mois. C'est une très riche nature et un digne élève du Père Schmitt auquel d'ailleurs il est resté très attaché, nous en parlons ensemble chaque fois que nous nous rencontrons.
Au revoir ma vieille voilà une longue causerie aujourd'hui, demain je t'écrirai pour la dernière fois. Il pourra peut être se faire que je n'arrive que lundi en tout cas c'est bientôt. Tendresses à tous.

God.

Souvenirs respectueux au Colonel, hommages à Mme de Magnienville. Le chef de popote de Mouy m'envoie 73 frs qui me reviennent sur l'avance que je lui avais faite pour le mois de décembre. C'est donc 300 frs environ que je pourrai te remettre en arrivant.

---

15 janvier (1917)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu 2 lettres de toi aujourd'hui, l'une en date de lundi, l'autre de jeudi, je pense que Joseph a pu partir comme il le désirait qu'il aura rejoint Gérard à Paris et qu'ils seront tous deux arrivés à bon port à Fribourg en attendant Jean qui je pense arrivera sans encombre, sous ton égide. Je suis content que tu vois le Père Kieffer et que tu lui parles des enfants et surtout de Joseph. Je suis bien heureux de l'impression que tu gardes des vacances, tu vois une fois de plus qu'il est inutile de s'inquiéter de l'avenir puisqu'il ne dépend pas de nous ; ce que nous devons faire, c'est d'agir dans le présent suivant notre conscience et en conformité à la volonté du bon Dieu. C'est mettre en pratique l'adage « fais ce que dois, advienne que pourra », car nous sommes si faibles, si imprévoyants, si imparfaits en tous point de vue que nous ne pouvons pas savoir si l'avenir sera ce que nous le voulons, il faut l'accepter tel que nous l'aurons préparé par notre manière d'agir au jour le jour. Je ne sais pourquoi je m'appesantis autant sur ce sujet car je sais d'avance que je prêche à une convertie et que c'est bien là aussi ta manière de voir.
Je suis ennuyé de ce que tu me dis des préoccupations de Papa. C'est certain que nos enfants n'auront pas le bien être que nous aurions pu espérer pour eux., mais en seront-ils plus malheureux ? je ne le pense pas car ils auront été bien *dressés* par ces années de guerre qu'ils auront vécus. Nous avons eu la sagesse de leur donner l'exemple de la simplicité, il sauront travailler pour vivre, il est probable qu'après la paix il y aura peu de rentiers et ce ne sera que justice, car il ne serait pas admissible q'un seul Français ne travaille pas au relèvement et à la prospérité du Pays qui aura été tant éprouvé.
Pour nos enfants la voie est toute tracée nous pourrons les grouper autour de nous, ils s'emploieront avec nous à faire valoir nos propriétés qui auront bien besoin de tous nos efforts pour redevenir ce qu'elles étaient, nos garçons s'ils travaillent pourront se créer des situations dans les grandes industries, ou au service de l'état, qui aura besoin de toutes les intelligences et de toutes les énergies pour mettre en valeur les ressources du Pays restées si longtemps inexploitées. Mais voilà que je me mets à parler de l'avenir après le beau discours que je t'ai fait en commençant pour te dire de vivre au jour le jour ! Je m'arrête, d'ailleurs il va falloir que j'aille au quartier, mais je ne veux pas clore ma lettre sans t'embrasser de tout mon cœur ainsi que les enfants, que je serai bien heureux de revoir dans 68 jours.

God.

Hier on nous a amené un prisonnier boche qui s'était fait prendre dans la neige, il a déclaré qu'en Allemagne on en avait plein le dos, qu'on battait le tambour pour une grande offensive et que la guerre serait finie dans 3 mois.

Hôtel de France 3 mars 1917
(Bourges)

Ma chère Germaine,

Voilà donc qu'il me faut encore remplacer nos bonnes conversations du coin du feu par le griffonnage : c'est une pénitence qu'il nous faut accepter avec soumission à la volonté du bon Dieu qui nous a bien gâtés déjà depuis le commencement de cette guerre, comparativement à tant d'autres qui n'ont pas eu comme nous l'occasion de se revoir. Je ne saurais te dire quelle joie intime j'ai ressentie pendant ces 45 jours passés si tranquillement en famille, je t'ai trouvé toujours si active, si vaillante, si résignée, entourée de tes dix bons et beaux enfants qui s'ils ont leurs défauts, ont cependant bien des qualités et du charme. Je n'avais jamais tant apprécié ces joies intimes de la famille que maintenant où je les sens si fragiles et où on les voit échapper lorsqu'on les tient à peine. J'ai tout de même remercié le bon Dieu de m'avoir permis de rencontrer cet oasis sur la dure route que nous fait la guerre.
Mon voyage s'est bien passé sans aucun incident, arrivé à Paris à dix heures ¼ je n'y ai pas trouvé de voiture, car la gare de l'est n'avait pas reçu mon télégramme ; à cause de mes bagages j'ai donc passé la nuit dans un hôtel près de la gare de l'est : j'ai bien dormi jusqu'à cinq heures, puis à 7 heures j'ai été chercher mes bagages et me suis rendu à la gare d'Orsay où j'ai trouvé un express qui partant à 8h ½ , m'a amené à Bourges à 12 h ½.
Je suis descendu à l'hôtel de France où le chauffage central fonctionne, j'y ai une chambre où il y a un radiateur, ton frileux de mari ne sera donc pas trop gâté. A peine arrivé j'ai déjeuné et pendant que j'étais à table j'ai été salué par un monsieur assez bien mis qui m'a appelé « mon colonel », c'était un de mes anciens soldats du 226 qui a été blessé gravement à Souchez quelques minutes après moi et qui a été réformé à la suite de ses blessures. En sortant de table j'ai été au télégraphe, pour t'envoyer la dépêche que tu as reçue, j'espère, et de là à la caserne où j'ai vu le commandant du dépôt. Il m'a dit de faire une demande d'affectation ; je vais demander un régiment du 20^{e} corps ou de la 70^{e} division ; je crois que les formalités seront assez longues à ce qu'il m'a dit, et que je suis ici pour 15 jours. J'en profiterai pour commencer à m'entraîner en circulant un peu.
En sortant de la caserne j'ai traversé la cathédrale qui est réellement magnifique, c'est du gothique qui confine au roman, tel que tu l'aimes. La ville est quelconque mais il y a pas mal d'anciens monuments qui montrent qu'on est loin des Boches en ce cœur de la France.
J'espère, que Joseph n'a plus fait d'imprudence et qu'il continue à mieux aller, que Gérard se décide enfin à bien travailler pour consoler sa maman du départ de Papa, que la petite va bien et ne se donne plus d'indigestion à trop boire.
J'ai vu que vous alliez être plus immobilisés que jamais car à partir du 5 mars tous les express sont supprimés, c'est encore une façon pour vous de faire votre guerre, mais ce n'est pas fait pour faciliter les déplacements. Si Tante Geneviève hésite encore à partir, je pense que cette complication lui fera renoncer définitivement à ses velléités de voyage.
Je pense que le colonel est arrivé à bon port et sans trop de fatigue, et qu'il aura éprouvé un petit dédommagement à la séparation à retrouver toute sa famille d'adoption. Je m'en vais lui écrire pour le remercier de sa si bonne lettre.
Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

Hôtel de France le 4 mars (1917)
(Bourges)

Ma chère Germaine,

Je me suis réveillé ce matin après une bonne nuit et après avoir été à la messe où j'ai bien prié pour vous ; j'ai été me présenter au général commandant la subdivision, il m'a fort bien reçu et m'a donné une vigoureuse poignée de main, quand je lui ai dit que j'avais dix enfants, il *m'a engagé* à ne pas trop me presser de rejoindre le front, cependant quand je lui ai dit que je demanderai à être affecté à une formation du 20^{e} corps, il m'a dit qu'il appuierait ma demande. Je vais la faire demain.

Nous avons un temps superbe et j'en ai profité pour errer par les rues, bien en peine de me trouver tout seul, pour faire connaissance avec Bourges. Cette ville a réellement beaucoup de cachet et me rappelle Nevers, bâtie sur une colline, il y a beaucoup de monuments anciens de transition entre le gothique et la renaissance. La cathédrale est superbe et telle que tu l'aimerais gothique confinant au roman, bien dégagée sur toutes ses faces ce qui permet de bien la contempler et à apprécier tous les détails d'architecture. Les rues sont tortueuses et étroites, mais ont le cachet des villes anciennes. La rue principale recueille tout le mouvement de la cité et est très animée ; dans les rues latérales on ne voit pas un chat. Toute la journée le canon résonne et on a l'illusion d'être près du front. L'illusion tombe quand on voit les mines réjouies et reposées de tous ces gens de l'arrière dont la figure s'allonge devant les menus restreints des restaurants. Je crois qu'il y a encore bien des embusqués dans tout cela, et quand je les vois j'ai hâte de m'en aller et de faire œuvre utile.
Je me propose d'aller tout à l'heure rendre visite aux Dubois de la Sablonière avec qui je pourrai au moins parler des Boissoudy, et ce qui m'amènera une de ces diversions que tu me conseilles dans la solitude.
En allant chez le général j'ai retrouvé à son bureau un chef de bataillon qui est le père d'un de mes officiers de Mouy, il s'est gentiment présenté à moi et m'a dit que son fils gardait de moi un très bon souvenir, son fils jeune lieutenant qui avait eu au début de la guerre la poitrine traversée, vient de rejoindre le front. J'ai écrit ce matin à Papa et à Mr de Renneville (beau frère de *Prémorel*). Je vais encore écrire au Colonel. Je te quitte donc ma bien chère Germaine en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

(Bourges le 5 mars 1917) mardi
mise à la poste le mercredi.

Ma chère Germaine,

En rentrant cet après midi je trouve ta bonne lettre de samedi contenant les 2 photographies. Je suis content de ce premier rétablissement de notre correspondance et surtout de voir que les relations postales entre Bourges et Eclaron sont plutôt rapides.
La photographie où je suis seul est très bonne, celle du groupe laisse à désirer : tu y sembles mortellement triste, Jean a l'air boudeur, Loulou ouvre désespérément la bouche, Gérard fait une horrible grimace, on ne fait qu'entrevoir Joseph ; les autres sont biens.
Je comprends tout ce que ces premières heures de séparation ont eu de cruel pour toi, mais je sais que ta confiance dans le bon Dieu te soutient, et que de ta peine même tu tires une source de mérite qui est par elle même une grande grâce ; il faut toujours en revenir aux vérités de notre religion, ne pas voir notre bonheur dans les biens d'ici bas, et nous dire que le bonheur individuel n'est rien auprès des grandes causes qui sont en jeu. Le bon Dieu ne nous a pas promis de nous conserver ici bas l'un à l'autre, il nous donne la possibilité de nous retrouver un jour pour ne plus nous quitter, et c'est une grande grâce qu'il nous fait de nous permettre cette espérance.
Je te le redis encore une fois je garde un souvenir bien doux de ces bonnes journées passées d'une façon continue dans une intimité, dans une union si complète. Je remercie le bon Dieu de m'avoir permis de remplir mes regards de la physionomie de chacun de vous tous, et en particulier de la gentille petite figure de notre toute petite Minette, que j'avais tant de plaisir à pouponner. Actuellement, encore désœuvré je peux constamment vous évoquer tous les onze et je ne m'en fais pas faute en prévision du jour qui approche où de plus graves soucis et de lourdes responsabilités m'occuperont l'esprit. Continue avec nos 9 à prier pour moi et espérons que le bon Dieu ne nous fera pas payer trop cher la joie de la victoire. Je voudrais te distraire par mon griffonnage, l'existence monotone que je mène ici n'est pas faite pour me suggérer des idées.
J'ai eu occasion de voir au cercle le capitaine d'artillerie qui doit me donner une séance de démonstration de canons de tranchées, entre parenthèse nous avons même bridgé ensemble, c'est un officier sympathique. Le général commandant la région est le général *Ralier* que j'ai connu capitaine à St Cyr et que j'ai eu comme divisionnaire pendant quelques jours en avril 1915. Je ne pense pas qu'il s'oppose à mon affectation. En rentrant cet après midi je trouve ta lettre de dimanche, tu vois ma vieille que cela va très vite, le lettre de Challe m'a intéressé : cela ne m'étonne pas que le lieutenant colonel *Jouannard* ait été débordé, il est trop peu au courant des questions d'infanterie dans une guerre où l'infanterie, aidée de l'artillerie est tout ; les grands chefs se rendent compte de bien des choses, cela devait arriver. Je viens de répondre à cet excellent Challe, en ce moment j'ai le temps de me livrer à la correspondance, mais ma main ne s'y assouplit pas beaucoup et j'ai très vite la crampe dans le poignet.

J'espère qu'à l'avenir la nounou sera assez raisonnable pour ne plus donner d'indigestion à la petite. Ce ne sera pas grand chose, je sais bien, mais c'est tout de même un petit arrêt dans la croissance. Quant à Joseph j'espère qu'avec la belle saison il va se décider à prendre le dessus, qu'il accepte bien généreusement cette épreuve de santé, qu'il évite, tout en ne se fatiguant pas, de rester désœuvré ; l'oisiveté étant tout ce qu'il y a de plus mauvais.
Tu ne me parles pas des autres, c'est donc qu'elles vont bien. Je les réunis tous dans une même affection pour les embrasser de tout cœur ainsi que toi ma chère Germaine.

God.

Inutile de répéter chaque jour que je pense bien au colonel et que je lui envoie mes sentiments respectueusement affectueux.
J'embrasse également Elisabeth et ses enfants, tout cela est naturellement sous entendu quand je n'en parle pas.

Bourges 5 mars (1917)

Ma chère Germaine,

J'espère avoir une lettre de toi aujourd'hui. Je continue à bien aller, à bien dormir, je n'ai encore rien à faire, cependant je suis chargé la semaine prochaine de présider une commission d'examen de candidats chefs de section, et d'ici là pour ne pas perdre mon temps je vais tâcher de pouvoir assister aux expériences d'artillerie de tranchées qui se font aux environs.
Hier après midi j'ai été rendre visite à Madame Dubois de la Sablonnière que j'ai trouvée bien aimable, elle n'a pas cependant le charme de Madame de Closmadeuc mais elle est excellente et pleine de bonté, elle m'a bien demandé des détails sur toi et les enfants, et sur ses neveux de Boissoudy. Elle m'a invité à dîner le soir même : il y avait comme convive un certain Monsieur de Séze de leurs amis, puis son second fils Xavier que j'ai trouvé ressembler beaucoup au regretté Pierre de Boissoudy. J'ai trouvé Monsieur Dubois de la S. bien excellent homme, bien attristé encore de la perte de son fils Mayeul tué en Artois en 1915 ; c'est un homme très intelligent, très causant, politiquement intransigeant et très crâne ; il est universellement respecté ici, mais a un grand nombre d'adversaire politique, principalement dans le monde ouvrier qui forme la grande majorité surtout maintenant. Bourges qui avant la guerre comptait 45000 habitants en a maintenant 120000 et de tout acabit. On voit dans les rues, des arabes, des kabyles, des chinois, des nègres, des tonkinois, c'est une véritable tour de Babel et je crains que la moralité ne s'en ressente.
La troupe est assez nombreuse et malgré cette promiscuité n'a pas mauvais aspect. La discipline y est bonne, ils rendent très bien les marques de respect.
Le bon Monsieur Dubois m'a dit un mot seulement sur la cathédrale de Bourges et les monuments de la ville, mais comme je suis invité à retourner souvent chez eux, je pense qu'à la fin de mon séjour je serai pas mal documenté.
La vie ici est chère, mais moins néanmoins qu'à Eclaron : les œufs se vendent 2,50, les poulets 7 à 8 francs etc, on trouve tout ce qu'on veut en le payant, tu pourrais répéter toute la journée : ils ne savent pas ce qu'est la guerre.
En sortant de table, tout à l'heure, j'ai rencontré un de mes camarades de promotion, chef de bataillon, qui m'a emmené au cercle militaire où j'ai fait un bridge sans scrupule, puisque c'est un de tes conseils de m'octroyer quelque honnête distraction. J'ai gagné 50 centimes, j'aimais mieux nos bridges avec les enfants dans notre mauvais petit salon. Maintenant je vais aller faire un petit tour hygiénique car il fait un radieux soleil. Ce matin j'ai fait ma demande d'affectation pour le 20^{e} ou le 33^{e} corps ; je pense que le général Lyautey en sa qualité de Lorrain, jugera à propos de m'affecter à un de ces corps. J'ai écrit en même temps au colonel *Toureau* pour lui faire part de ma décision, mais je me suis gardé de faire la moindre allusion au lieutenant colonel *Jouarnart* qui n'a pas jugé à propos de répondre à ma lettre du nouvel an. Je te tiendrai fidèlement au courant de mon sort.
Hier soir j'ai été au salut à la cathédrale, j'ai suivi la procession du St Sacrement pensant que tu aurais eu plaisir à me voir en uniforme derrière notre seigneur. Ne m'oublie pas auprès du colonel et embrasse pour moi Elisabeth, je t'embrasse ainsi que les bons gosses.

God.

(Bourges) 7 mars (1917)

Ma chère Germaine,

J'ai passé ma visite ce matin et j'ai mon certificat d'aptitude que j'ai remis au commandant du dépôt à l'appui de ma demande. J'espère donc être bientôt fixé sur mon sort, il me faut néanmoins attendre au moins huit jours, cela permettra au printemps d'arriver.
J'ai dîné hier chez les de la Sablonnière. Dis à Elisabeth que son beau frère a enfin reçu une lettre d'Antoine qui lui donnait réponse à ses demandes, il est donc satisfait. Les propriétaires Berrichons sont tous en émois car on est en train de créer un vaste champ de tir de 30km de long pour les pièces à longue portée, beaucoup de propriétaires vont donc se trouver expulsés de chez eux et ils la trouvent mauvaise, moi en entendant leurs plaintes je pensais intérieurement : « allez donc voir en Lorraine, et encore, à quoi vous serviront vos propriétés si la France est battue ? ». Donnez lui donc les moyens de préparer la victoire. J'ai hâte de fuir l'arrière où l'on voit trop en vedette toutes les questions d'intérêt, où l'égoïsme s'étale en plein jour sans vergogne. C'est curieux comme il est difficile de prendre une mentalité de guerre même au bout de 31 mois.
Je t'ai envoyé hier deux livres qui m'avaient intéressé, tu pourras les passer aux enfants après les avoir lus, car je laisse à ton jugement de décider s'ils sont à leur portée, ou si du moins il n'y a pas quelque passage à supprimer. Ils m'ont bien intéressé. Je t'avais aussi acheté deux beaux poulets pour 15 francs et j'avais demandé qu'on te les expédie, la gare a refusé l'expédition et le marchand m'a rendu l'argent, j'aurais cependant été bien content que vous mangiez ces poulets en compagnie du Colonel.
Je ferai encore une tentative un de ces jours si j'apprends que les services de transport sont améliorés. J'espère que la petite Minette va tout à fait bien, il est regrettable que les belles journées aient déjà disparues, cela lui aurait fait le plus grand bien de pouvoir continuer à prendre l'air, enfin on sent que l'on marche vers les beaux jours, car les jours augmentent de longueur. La crise du pétrole sera donc supportable, il faut te faire une petite réserve de bougies. Peut être *(que)* le Colonel pourra te procurer quelques litres de pétrole, couchez vous le plus tôt possible, cela ne fera de mal à personne, pas même à nos bonnes qui pourront par suite se lever plus tôt le matin, le soleil se chargera bientôt d'éclairer suffisamment.
Dimanche je vais aller au *Préau* en auto avec Mr de la Sablonnière, dis à Elisabeth que sa belle sœur et son beau-frère sont très aimables pour moi, et me traitent absolument comme si j'étais de la famille, cela me fait du bien de me retrouver 2 o 3 fois par semaine dans un intérieur familial. Je songe en me voyant bien accueilli au bien que vous faites au Colonel en lui donnant accueil tous les soirs au foyer familial.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

(Bourges) 8 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Je t'écris sur un grand papier qui ne me coûte rien, tu auras donc double bénéfice en utilisant la feuille blanche, ceci posé je te dirai que j'ai reçu déjà ce matin ta lettre du 6 mars, elle me fait grand plaisir puisqu'elle m'apprend que tu es raisonnable et que tu as pris parti de mon départ : c'est ce qui est le plus sage en face de l'inévitable, le sacrifice généreusement accepté devient méritoire et son acceptation même le rend moins pénible qu'une perpétuelle et vaine révolte. Je suis bien aise de savoir Joseph mieux portant, la petite ne m'inquiète pas, il était fatal qu'avec cette façon de la gaver elle ait un peu de dilatation d'estomac, c'est l'affaire de quelques jours pour qu'elle retrouve son équilibre, mais veille bien à ce que la nounou qui y met un amour propre bien mal placé ne lui donne plus de ces sortes de troubles.
Le colonel est réellement bien bon de mettre son ordonnance à ta disposition pour le jardin, grâce à lui tu pourras avoir des légumes d'assez bonne heure et ce sera pour toi une source d'économie. Mais voilà encore le mauvais temps, du moins ici : hier toute la journée pluie diluvienne, et ce matin en ouvrant mes persiennes j'ai vu toutes blanches de neige les toitures de la bonne ville de Bourges. A l'heure qu'il est la neige tombe à gros flocons et force nous est de renoncer à la petite partie de chasse aux lapins chez les de la Sablonnière ? En revanche je suis invité ce soir à dîner chez ces très aimables parents d'Antoine qui me reçoivent comme si j'étais de la famille. A ce propos voudrais-tu dire à Elisabeth que Mr de la Sablonnière s'étonne et est un peu ennuyé de n'avoir pas reçu de réponse d'Antoine à 3 lettres qu'il lui a écrites, dans lesquelles il lui recommandait un fils d'un de ses amis. Elisabeth pourrait peut être adroitement rappeler la chose à son mari.
Ma demande d'affectation est momentanément arrêtée car le général commandant la région exige un certificat médical ; je vais donc me soumettre à l'examen de la faculté, c'est donc une pure formalité, mais avec toutes ces lenteurs et ces chinoiseries de paperasse je me vois ici pour plus longtemps que je ne le pensais d'abord, je ne m'en plains pas autrement car chaque jour qui passe nous rapproche de la

belle saison, et je sens que je serai mieux à même de servir avec la belle saison que par le mauvais temps. J'ai le temps d'arriver pour le grand coup, en attendant j'achève de me remonter, je dors bien, je mange bien, en un mot j'accumule des réserves suivant tes bons conseils.
Tu as oublié de m'envoyer la lettre de la Nancéienne qui annonce le joli résultat de la vente du droit d'acquisition d'actions de Penaroya, avant d'écrire à la banque j'attends ce papier pour bien voir ce qu'il en est.
L'adresse de *Couvel* est simple :

Melle *Bornet* institutrice à *Carvol-l'orgeuilleux*, Nièvre.

Tu fais bien de payer toutes ces œuvres, profite aussi de ce que tu as de l'avance pour payer le denier du culte, il serait bon de remettre une partie de notre offrande à Nancy, veux-tu que j'écrive à la Nancéienne d'envoyer 200 francs pris sur mon compte à Monsieur le Vicaire général Barbier avec une carte de moi que j'enverrai en même temps, je crois qu'en remettant 100 francs à Mr le Curé ce sera très bien, qu'en penses-tu ? tout cela payé il ne restera que 500 francs sur le résultat de la vente de ce droit, ce sera toujours autant, puis l'échéance des versements de l'argent des coupes approche. Auguste aussi a dû toucher au Tremblois 500 francs de Pulnoy pour le bois « la chasse ». Tout cela sont des petits ruisseaux qui finissent par faire une rivière. La feuille de contribution doit être dans un des tiroirs du secrétaire de ta chambre. Je suis enchanté que tu fasses travailler Nanine au piano, C'est un service que tu rends à notre grande, et c'est sans doute un grand plaisir pour elle de travailler avec sa maman. Quoique tu en dises j'aurai grande joie à vous entendre toutes deux quand je viendrai soit en permission, soit après la victoire.
C'est sur cette bonne parole que je te dis à demain, respectant scrupuleusement la 2e feuille et t'embrassant de tout cœur.

God.

(Bourges) le 12 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Tu ne peux te figurer le plaisir que me font tes lettres et comme cette bonne conversation qui tous les matins me vient de toi soutient mon moral.
Je sens à l'allure de ton style que tu es vaillante, et physiquement , et moralement, j'en remercie le bon Dieu, tout en t'admirant : tu fais bien partie de cette élite admirable que sont les « Femmes françaises » qui est pour nous, défenseurs de la Patrie, un soutien, un exemple et un réconfort. Comme tu comprends bien ton rôle et comme intelligemment tu fais face dans la juste mesure à chacun de tes devoirs : tu es bien l'âme du foyer, tu en est bien plus encore : tu es le foyer lui même puisque c'est toi seule qui l'animes, le gardes et l'agrandis. Et tu ne te renfermes pas dans ce cercle un peu étroit, tu rayonnes tout autour de toi par le bel exemple que tu donnes à tous par ta charité, et permets-moi de te le dire puisque j'ai le grand privilège d'en avoir les prémices, par ton charme et ta distinction qui fait de toi, un être exquis, bien digne de ceux qui t'ont formée et qui étaient eux aussi des êtres de choix, produits de la belle culture, et catholique, et française. Quels ne sont pas à moi les devoirs qui m'incombent pour être digne de ton estime, pour mériter le grand don que tu m'as fait de toi même pour être à ta hauteur, comme Père, comme catholique, et comme Français.
A défaut de la présence de vous mes chers miens, j'aime ma solitude qui me permet de mieux vivre avec vous en pensée et en prières, et comme je comprends les grands chrétiens du 1e âge qui n'ayant pas de famille, cherchaient encore à se rapprocher de Dieu davantage en recherchant la solitude. Voilà que je deviens philosophe, c'est un sujet que je ne fais qu'effleurer, laissant à Joseph notre futur bachelier le soin de développer complètement cette pensée.
Hier cependant je n'ai pas du tout vécu en solitaire. Monsieur Dubois de la S. m'a d'abord emmené en auto faire un tour dans leur propriété de Préau qui m'a beaucoup plu en me rappelant notre Tremblois, c'est une très jolie propriété un peu nature comme nous les aimons, avec ce qui l'embellie beaucoup, de l'eau de tout côté en abondance, ce qui produit de très jolis effets. De très grandes dépendances, des fermes très prospères, quelle richesse encore dans notre Pays : les gens se plaignent parce qu'il faut un peu plus travailler, mais à voir cette prospérité en cette fin du 3e hiver de la guerre, on ne se douterait pas que les Boches sont chez nous, et l'on ne peut s'empêcher d'avoir une foi inébranlable dans le succès final. Il y a là de tout : superbes volailles plus de 50 agneaux dans le bergerie, de belles vaches bien luisantes, des veaux, puis du blé qui pousse bien, et de belles terres bien cultivées qui n'attendent que le grain. En passant nous avons visité un très beau château qui appartient à Mr de Chaumont-Guitry, engagé pour la durée de la guerre à 66 ans, il a une fortune énorme et avec cela veuf et sans enfants ; un exemple à méditer : un vrai chevalier du temps de Bayard, dont le château renaissance évoque le souvenir.

Pour que la journée soit complète, un délicieux dîner (saumon du Cher, sanglier) a réuni quelques unes des nièces de Madame de la Sablonnière, toutes personnes très simples et distinguées, j'étais à côté d'une demoiselle de Séze qui m'a beaucoup intéressé en me racontant un voyage qu'elle a fait aux Dardanelles et à Constantinople en 1913.
Au revoir ma chérie, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

J'espère que Geneviève va mieux.

(Bourges) 13 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Ce matin je n'ai pas encore ta lettre je l'aurai peut être ce soir. La journée d'hier a été embellie par la nouvelle de la prise de Bagdad. C'est un immense succès et qui dénote chez les Turcs une très grande lassitude cela effacera aux yeux de l'étranger les échecs des Dardanelles et de Roumanie. D'ici peu de jours la liaison va s'établir par là avec la Russie ce sera aussi un gros évènement en attendant que la communication s'établisse par les Dardanelles ce qui serait plus rapide et plus commode.
Ma journée s'est passée sans incident, je me suis promené avec mon camarade de promotion Pégon qui est franc Comtois, nous avons disserté sur nos souvenirs de campagne. Le soir après dîner nous nous sommes retrouvés à une conférence prononcée par Mr Germain Bapot (historien bien connu) sur le concours que les Etats Unis ont apporté à la France depuis le début de la grande guerre, il a étayé sa conférence de quantité de détails inédits et intéressants qui montre que les sympathies américaines nous ont été de tout (*temps*) acquises, mais qu'elles ont été ravivées une première fois par la bataille de la Marne, et une 2e fois par celle de Verdun.
Après la conférence on a fait défiler devant nos yeux quelques films cinématographiques dont le sujet était : Verdun, il y en avait d'intéressants, en particulier l'un d'eux qui représentait les Boches accourant en masse vers l'arrière, tandis qu'en sens inverse montaient vers la bataille nos troupes d'assaut. On voyait aussi le défilé ininterrompu des boches au travers de nos villages, la distribution qui leur était faite de pain et de conserves etc.
Je suis toujours sans affectation, je pense que j'attendrai encore jusqu'à la fin de la semaine et peut être plus longtemps encore car en cette période de calme relatif il ne doit pas se présenter beaucoup de vacances d'officiers supérieurs.
Je suis ennuyé que le Colonel soit si souvent fatigué, dis lui très respectueusement de ma part qu'il mette en pratique les bons conseils qu'il me donnait cet hiver, et qu'il fasse un peu travailler ses 2 sous-ordre mes collègues, qui ne doivent pas avoir beaucoup de besogne avec ce Colonel au dessus d'eux et avec des chefs de bataillons aussi actifs et dévoués que : Garnier, Pasty, Bellanger, Labat. Evidemment il serait à souhaiter qu'à son bureau il soit un peu mieux secondé dans son travail de chancellerie, qui est absorbant et qui n'est en somme pas l'affaire d'un grand chef. Je sais bien que le brave *Lesecq* n'est pas l'officier d'état major rêvé.
Je pense que Geneviève allait mieux, que la Minette ne s'est plus donné d'indigestion, que Gérard se met au travail, etc...Le caractère de la Princesse se polit-il un peu et la peau du *matou* (?) recouvre-t-elle entièrement le loup grincheux qui de temps en temps montre les dents. Ceci dit pour amuser son terrible frère Joseph.
Au revoir ma chère G., je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

J'apprends que le courrier de Paris a manqué ce matin, j'aurai donc 2 lettres de toi demain.

(Bourges) 14 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Voici l'heure du courrier et je ne vois pas encore venir la lettre tant attendue ; j'espère qu'il n'y a qu'un retard et que ton bonjour m'arrivera avant que je n'ai envoyé le mien : ce serait beaucoup deux journées sans rien de toi, j'ai déjà trouvé très longue la journée d'hier. Cette lettre du matin est devenue une douce habitude quand je ne l'ai pas je ne suis pas dans mon assiette.

Hier il y a eu encore une belle journée, mon camarade Pégon m'a fait visiter son école de chef de section, puis nous sommes montés ensemble sur les tours de la cathédrale où nous sommes restés un bon moment contemplant le panorama étendu qui s'offrait à nos regards. La ville de Bourges, ramassée au pied de la cathédrale, se présentait à nous très compacte, avec ses toits pointus elle me rappelait un peu Strasbourg vue du haut de son dôme, mais il manquait les cigognes et le Rhin.
Nous avons terminé notre promenade de touriste en visitant quelques maisons antiques style renaissance et même plus ancienne qui nous ont fait revivre en pensée le temps un peu semblable à celui-ci où le roi de Bourges perdait gaiement son royaume. Aujourd'hui je m'en vais assister à des expériences de canons de tranchée, le capitaine qui s'en occupe tenant à avoir l'avis d'officiers d'infanterie.
Ainsi mon temps s'écoule doucettement tandis que je continue à me soigner, dormant bien, me levant tard, mangeant d'excellent appétit, attendant que le bon Dieu m'appelle sur le front, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi, c'est donc la conscience bien tranquille que je profite de mon farniente, tout en regrettant, mais c'est là le sacrifice qui me met au niveau de tous les Français, tout en regrettant que ses derniers jours de tranquillité je sois obligé de les passer loin de vous mes chers miens.
Voilà qu'on me remet ta lettre contenant celles des enfants qui m'ont amusé, surtout celle de Jean et de Loulou, celle qui n'est pas achevée est-elle de Gérard ou de Quiqui ? J'ai oublié de dire à la Nancéienne d'envoyer 200 frs à Monsieur le chanoine Barbier, tu pourras les lui envoyer directement ou attendre la fin d'avril époque à laquelle nous aurons des rentrées à la Nancéienne.
Je vais écrire un mot à Auguste. Tu as joliment bien fait d'inviter l'horloger. Nos succès en Champagne prouve que quand nous ne nous laissons pas surprendre les Boches ne peuvent rien contre nous. Cela ne va pas en ce moment pour les centraux, plus leur inaction se prolonge plus nous avons de chance d'être prêts à fond pour les recevoir. Leurs sous marins ont fait fiasco, et ils ne coulent pas plus de bateaux depuis leur proclamation qu'auparavant, ce ne sont que des bluffeurs.
Tendresse à Elisabeth, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(Bourges) 15 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Pas grand chose à te dire depuis hier. J'ai assisté à un tir de crapouillots intéressant, c'est un procédé ingénieux qui permet de placer les torpilles à un mètre près à l'endroit exact où l'on veut, à une distance de 100 à 250m de l'emplacement de la pièce, ce que j'ai vu m'a paru très concluant et me semble parfait pour détruire un réseau de fil de fer et même pour créer un chemin d'accès jusqu'à l'objectif que l'on veut attaquer. Je ne sais si le procédé sera appliqué, en tout cas il est ingénieux et les expériences auxquelles j'ai assisté sont réellement concluantes.
En rentrant j'ai rencontré le capitaine Flamant le soi disant espion qui habitait villa du caprice ; il est évacué depuis le mois de septembre 1914 pour entérite, gros et gras toujours le même, et ne parle pas de retourner au front, il faut qu'il ait de puissants pistons pour rester ainsi à l'abri ; lui officier de l'active, enfin pour les services qu'il rendait au front il est aussi bien ici. Je souhaite ne plus le rencontrer, cela me rappelle de trop vilains souvenirs.
Hier soir comme je me mettais au lit, Xavier Dubois de S. est venu frapper à ma porte pour me demander de venir chasser en Sologne chez son oncle. J'ai accepté et nous allons partir tout à l'heure à onze heures, cela m'occupera l'esprit, et me permettra de m'entraîner un peu physiquement. Je vais d'ailleurs de mieux en mieux quoique je ne puisse pas encore appliquer très longtemps mon esprit à un travail sérieux. Mais avec le beau temps, je crois que je me trouverai tout à fait dans mon assiette. Nous sommes de nouveau dans une période de pluie, et pour comble de malheur on n'allume plus le chauffage central, il ne fait plus très bon dans ma chambre, mais rassure toi, je n'y rentre que pour me coucher, et me réfugie soit au cercle, soit à la bibliothèque du régiment.
Les Anglais continuent à bien marcher, il me semble que le moment approche où notre offensive pourra se développer à propos pour hâter la retraite du barbare. En étudiant la situation sur la carte elle me semble devenir critique pour certaines parties du front Boche, en particulier pour la partie qui se trouve entre Bapaume et Arras, et entre Chaulnes et Compiègne, je ne serais pas étonné que nous remportions prochainement des succès marqués dans ces secteurs. Je ne sais si Marcel Hutin est de mon avis.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

La petite lettre de la bonne grosse était joliment bien écrite et gentille.

(Bourges) 18 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Les grands évènements qui se déroulent en ce moment sont énormes : allons nous assister à un réveil de la Russie analogue au mouvement enthousiaste et patriotique qui emporta la France en 1792 ? C'est possible et même probable, alors les Boches n'ont qu'à se bien tenir. De l'avis de tous, la révolution n'est pas anti-dynastique mais anti-bureaucratique, elle est d'ailleurs dans la force des choses ; un homme plus intelligent que le czar l'aurait compris ; et si son entourage ne l'avait pas circonvenu pour maintenir un statu quo contraire aux aspirations de tous, il aurait de lui même pris la direction du courant, et fait place nette autour de lui de tous ses hauts fonctionnaires, payés par l'Allemagne pour entraver la belle offensive du grand duc Nicolas de 1915. Car il est prouvé que ce sont les services de l'arrière, dirigés par des hauts fonctionnaires germanophiles qui ont privé l'armée russe d'armes et de munitions immédiatement après la prise de *Prenezil (nom pratiquement illisible, nous ne trouvons pas de nom réel approchant)* au moment même ou la Hongrie et la Silésie allaient être envahies (*la plus grande victoire russe de l'époque est Lemberg*). Tous les milieux, même conservateurs, se félicitent de l'évènement tout en reconnaissant que le czar plein de bonnes intentions, est victime malheureuse de son manque d'énergie et de son extrême bonté.
Les évènements militaires continuent à se dérouler suivant mes prévisions ; l'armée Humbert avance maintenant aussi vite que les Anglais. Les Boches essayent de retarder en attaquant à Arras et à Berry au Bac, mais ce sont des opérations de détail qui ne peuvent retarder une avance qui se produit maintenant sur un front de 60 km. La question est de savoir s'ils ont des réserves assez nombreuses pour constituer un autre front en arrière sans toucher aux troupes de l'Aisne, de la Meuse et de Lorraine, nous le saurons dans quelques jours. Et si ces réserves leur font défaut, eh bien ma foi nous pourrons aller loin. Prions pour que le bon Dieu nous accorde sa protection et nous permette de saluer enfin l'aurore de la Victoire.
Je sors de la messe où j'ai communié en pensant à vous tous et plus particulièrement à Joseph. J'ai bien demandé que le bon Dieu lui rende la santé. S'il est obligé d'interrompre quelque temps encore ses études, je me demande s'il ne serait pas bien de l'aiguiller plutôt sur l'institut agronomique, cela lui serait utile après la guerre pour mettre en valeur nos propriétés. Certes s'il retrouve sa complète puissance de travail mieux vaudrait tenter Polytechnique ou centrale, mais je crains que pour Polytechnique il se trouve déjà un peu en retard et que la somme de travail à fournir soit trop considérable, non pas pour ses moyens, mais pour son état de santé.
Je regrette pour vous le départ du Docteur Le Carpentier, c'était un homme qui nous était dévoué et attaché et qui en somme a fort bien soigné la Minette, toi, Marie, et toutes les petites misères de l'hiver. Je te conseille de montrer Joseph au docteur du centre puisque tu me dis qu'il est bien, et puisqu'il faut bien avec ta nombreuse bande que tu aies un médecin auquel tu puisses t'adresser à l'improviste.
Je plains la pauvre Nanine qui comme Jeanne d'Arc s'est fait martyriser par les Anglais mais elle sera bien aise par la suite d'avoir fait soigner ses dents.
Voilà ta lettre qui m'arrive, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu envoies 50 frs à Lucie et la même somme aux petites sœurs des pauvres.
J'en reviens au côté militaire, que les Boches reculent volontairement ou autrement c'est de toutes façons un signe de faiblesse chez eux. En ne perdant pas le contact, comme nous y semblons décidés, je ne vois pas que cela représente un inconvénient puisque le résultat recherché aura été obtenu sans perte. La préparation d'une nouvelle attaque ne demandera pas autant de temps, car les nouvelles positions Boches quelle que diligence qu'ils aient mise à les préparer, ne seront pas aussi fortes que celles-ci qu'ils occupaient depuis 2 ans et demie. L'offensive en sera peut être retardée de quelques semaines il serait même sage que nous ne nous pressions pas, puisque le temps travaille pour nous.
Je ne partage pas le pessimisme d'Antoine. Il vient d'ailleurs d'être attaqué et de repousser les Boches, qu'il s'occupe donc de ce qui se passe en face de lui, le général Nivelle sait ce qu'il a à faire,, et ce n'est pas lui qui a été raconter qu'il était désorienté par le recul des Boches. Un recul sur 600 km de front ne pourra pas se faire sans accroc, il y aura évidemment une fissure, je suppose, je suis convaincu que parmi nous et les Anglais, il y aura bien un chef qui saura en profiter, mais pour cela il faut que chacun reste à sa place, et concentre toutes ses facultés sur le petit coin qui lui est départi, le proverbe « chacun son métier » n'a jamais été si vrai. La lettre de Papa est très bonne et très intéressante et je te remercie de tout cœur de me l'avoir envoyée.
Je t'embrasse ainsi qu'Elisabeth et les enfants.

God.

Souvenirs respectueux au Colonel, je suis content de savoir qu'il va bien et qu'il n'est pas fatigué, mais qu'il se ménage !
Encore pas de nouvelles au sujet d'une affectation. Ma migraine est guérie, je vais tout à fait bien, j'ai fait hier par (*un)* temps superbe une promenade de deux heures et demie avec mon camarade Pingon, qui est un gentil garçon, un brave de franc comtois, très bien pensant, raisonnant très juste. Il souffre de surmenage, mais est beaucoup plus mal que je n'ai jamais été, il a eu des syncopes et est encore très faible.

(Bourges) 19 mars (1917)

Ma chère Germaine,

St Joseph pour sa fête nous envoie un bon communiqué. Les Boches n'ont pas osé risquer ce qui les menaçait : l'enveloppement sur le point que je te signalais dans une de mes dernières lettres et ils se replient en vitesse. Je connais plusieurs des positions qu'ils abandonnent, entre autre celle de Carlepont, au moins aussi inaccessible que les côtes de Leyr et d'Amance, tu juges par là de l'importance du succès. Leur repli d'ailleurs n'est pas volontaire, comme en fait foi le grand nombre de Français qu'ils n'ont pas eu le temps d'évacuer et qui vont nous donner de précieux renseignements. S'ils avaient attendu l'attaque ils auraient été battus sans doute, mais avec de lourdes pertes pour nous, tandis que nous obtenons sans grand peine un grand résultat. Maintenant évidemment il faut que nous soyons prudents, que nous nous méfions de leurs traquenards. Le front de notre avance est si large (en comptant les Anglais cela fait environ 120 kilomètres) qu'il me parait impossible qu'ils nous barrent sérieusement la route sur une telle largeur. Quelques unes de nos colonnes vont être évidemment arrêtées, mais d'autres continuent à déborder les centres de résistance qui ne peuvent avoir la solidité des positions qu'ils viennent d'abandonner, et dont l'artillerie moyenne relativement mobile (120, 150), aura facilement raison. Leurs gros mastodontes de canons ne sont pas dangereux dans une guerre de mouvement car il leur faut des buts fixes, comme des tranchées révélées par l'aviation. Je me tords en lisant le communiqué Boche « entre l'Aisne et l'Oise vive activité de combat par intermittence, et entre Beuvraignes et Lassigny des détachements français se sont établis dans nos tranchées que nous avions évacuées conformément à nos plans. ». Vivement tas de salauds, repassez le Rhin conformément à vos plans. Un officier d'artillerie qui lisait le communiqué avec moi, me dit « à la fin de décembre le général Nivelle nous a déclaré : quand nous reprendrons l'attaque au printemps, nous percerons les lignes en 24 heures », maintenant souhaitons que les Anglais nous passent un peu de leur flegme, il ne faut pas nous emballer, il faut nous avancer bien groupés, toutes armes réunies, nous fortifier à chaque arrêt et être à tout instant prêts à combattre.
Je ne crois pas que nous cherchions à aller très loin d'abord, j'aimerais à voir les troupes réservées derrière l'avance se rabattre le long de l'Aisne et nettoyer tout ce qu'il y a de Boche par là. Cela se fait peut être d'ailleurs. Le G. N. *(général Nivelle ?)* ne nous dit pas ses plans. Notre avance se produisant déjà au sud de l'Oise, il est fort possible que les Boches abandonnent le terrain jusqu'à la Meuse. Les Russes auront j'espère eu le temps de se reprendre et vont pouvoir attaquer pour empêcher que les Boches envoient des renforts contre nous. Enfin remercions le bon Dieu de ce gros succès qui va avoir une grosse influence sur le moral du Pays et de nos soldats et en sens inverse sur celui des Boches.
Et leur zeppelin ! bravo nos artilleurs et Guynemer ! et 10 avions boches abattus malgré les palabres de la chambre !
Je voudrais entendre vos cris de joie à la lecture des communiqués, mais je me les représente assez facilement. Vous devez entendre terriblement le canon en ce moment ! mais il doit plutôt vous faire plaisir que de vous énerver puisque c'est le canon de la victoire. Aujourd'hui St Joseph je pense particulièrement à notre grand garçon : j'ai communié à son intention ce matin demandant pour lui la santé du corps, et surtout celle de l'âme. Le voilà arrivé à un âge difficile et je demande au bon Dieu de lui donner la force et l'énergie de résister aux tentations, qu'il se domine dans les petites choses, qu'il se mortifie pour ne pas être vaincu par les misères qui guettent les jeunes gens faibles.
Continuez à bien bêcher votre jardin au son du canon, mes chers enfants, peut être que quand les pommes de terre seront mûres, vous aurez pu réintégrer la Lorraine libérée de la crainte des Boches. As-tu pensé combien de fois j'avais souhaité des bombes sur Francfort ? aujourd'hui ça y est !
Au revoir ma chérie, je t'embrasse ainsi que les enfants, Elisabeth et ses enfants.

God.

(*Bourges mars 1917*)

Ma chère Germaine,

Toujours rien de nouveau pour moi, mais un chef de bataillon, qui est ici et qui a remis sa demande d'affectation huit jours avant moi vient d'être avisé d'avoir à rejoindre le 92e. Je pense donc, par analogie, que ma nomination ne peut plus tarder, il peut se faire qu'il n'y ait pas de vacance pour le moment au 20e ou 33e et que c'est ce qui fait qu'on me laisse si longtemps le bec dans l'eau. Enfin je reconnais que pendant ces 3 semaines je me serai bien fortifié et reposé, et je crois être maintenant capable de faire feu qui dure, voilà bien longtemps que je ne m'étais si bien porté : j'ai un excellent appétit, je dors bien, je n'ai plus aucune trace de mon rhume tenace, et mes intestins me laissent une paix royale. J'ai reçu le paquet de Nanine contenant 1 chemise, 1 paire de brodequin et mon caoutchouc, Un caleçon s'y trouvait aussi, mais il est à Joseph, je saisirai une occasion pour vous le faire parvenir, en tout cas je remercie la bonne Tatine
Aujourd'hui la poursuite se ralentit : c'est logique, et il ne faut pas que nous fassions comme les Curiaces contre (les) Horace. C'est très heureux en ce moment que les Anglais soient à côté de nous car nous serons forcés de nous régler sur eux, et ce n'est pas un mal, d'ailleurs il faut que nous puissions faire avancer notre artillerie et nos munitions. Cela demandera un certain temps, je crois qu'en face de la trouée il ne se passera plus rien avant plusieurs jours ou semaines, mais aux ailes, en Artois et sur l'Aisne, il est probable que nous d'un côté, et les Anglais de l'autre, nous allons taper ferme pour élargir la brèche, en tout cas c'est comme cela que je comprends la bataille, si grâce aux moyens énormes dont nous disposons en face des 2 saillants ou charnières de la ligne allemande actuelle, nous faisons craquer ces positions ennemies, notre front nouveau se trouvera très élargi et nous permettra peut être de déborder la nouvelle position de repli d'Hindenburg que nous aurons eu le temps, dans l'intervalle, d'assaillir de front. Je trouve même qu'en face de la nouvelle position Boche il serait sage, tant que nous n'avons pas tous nos moyens, de nous maintenir à distance respectueuse, et de ne nous rapprocher qu'au fur et à mesure que le tir de notre artillerie l'aura rendue intenable.
Tu vois d'ici que tout cela demandera du temps et que tu auras le loisir non seulement de semer mais peut être de récolter et de manger tes pommes de terre. Je reçois à l'instant un gentil petit mot de Madame de la Sablonnière qui m'invite à dîner demain avec son fils Hubert *(de)* retour du front, Ils me gâtent complètement et contribuent beaucoup à m'éviter le cafard.
Voilà le ministère constitué sans Briand c'est à lui que les socialistes en voulaient, il l'a compris et s'est sacrifié, le Pays doit lui être reconnaissant de tout ce qu'il a fait pendant deux ans, car il a maintenu la France en digne place au milieu des alliés et préparé avec Joffre les succès actuels.
Je ne reçois pas de lettre de toi mais en revanche celle-ci du Colonel que je te communique, tu me la renverras quand tu l'auras lue.
Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(Bourges) 23 mars (1917)

Ma chère Geneviève,

Tu m'as écrit une si gentille lettre que maman me pardonnera si c'est à toi que j'écris aujourd'hui plutôt qu'à elle, en 24 heures, il se passe si peu de chose que deux lettres seraient la copie l'une de l'autre ; c'est donc à toi que je m'adresse pour te remercier des détails intéressants que tu me donnes.
Coco m'a annoncé, et toi aussi, que vous comptiez être interrogées « ex cathedra » (demande à Joseph ce que cela veut dire) et j'attends avec angoisse de connaître le résultat de cet examen qui l'une et l'autre, mes petites, vous remplissait d'effroi. J'aime à croire que votre bon ange vous aura soufflé des réponses satisfaisantes et que le diable ne vous aura pas serré le gosier pour empêcher ces réponses de sortir. Je serai content toutefois de connaître le résultat et vos notes. Tu serais bien gentille de me rappeler la date du jour où toutes deux devez faire vôtre première communion car ton Papa a si peu de mémoire qu'il l'a oubliée.
J'espère que tu vas bien et que tu peux retourner en classe, il serait ennuyeux que tu te mettes en retard. Ton frère Gérard s'est-il enfin décidé à se remettre au travail, il sera bientôt temps car le jour approche où il va commencer le latin, il faut qu'il y mette de la bonne volonté, il verra que ce n'est pas difficile, et intéressant. On ne me parle pas beaucoup de maître Jean dit « le petit là » je crains qu'avec ce temps de giboulées il ait de nouveau de l'asthme, j'espère qu'il n'est plus dissipé en classe ; non par crainte de

Dame Tricotin qui repose mollement sur le *(mot illisible*), mais par esprit de devoir, parce que c'est carême et que c'est la guerre.
Le récit que maman me fait de votre joie à tous en apprenant nos succès correspond bien au tableau que je m'étais imaginé. Notre avance continue méthodiquement comme il convient. Si les Boches comptaient nous tendre un piège comme à Morhange, c'est raté maintenant et je crois qu'en huit jours notre commandement a eu le temps de parer à toutes les surprises. C'est bien le commencement de la fin, mais 3 ans de guerre n'ont pas changé l'âme de ces barbares, et ils se montrent aussi sauvages dans la défaite qu'odieux dans leur victoire. Enfin on les a eus, et on les aura !
Hier jeudi j'ai été à la chasse en Sologne avec Hubert et Xavier neveux de Tante Bêbeth : j'ai tué un faisan et 1 lapin et me suis bien amusé dans cette journée de plein air. Je reçois la lettre de Joseph et l'en remercie, qu'il ne se fasse pas de bile pour son extrait de naissance, j'ai écrit à nouveau au maire de Dommartin.
Il y a une quinzaine de jours, j'ai envoyé à ta maman deux livres, elle ne m'a pas dit si elle les a reçus. J'espère que Marie Princesse me fera le récit de son voyage à Troyes, je crains qu'elle n'ait pas eu très beau temps. On ne me parle pas souvent de Mr Quiqui et de la bonne grosse, j'espère que nos deux lurons vont bien, je suppose que Mr Quiqui travaille au jardin pour faire pousser des fleurs du bon Dieu qu'il aime tant.
Au revoir ma Zézé, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tes frères et sœurs et naturellement ta Maman.

Ton Papa.

Maman me dit que Gérard travaille bien maintenant, je le félicite.

Bourges le 23 mars 1917.

Ma chère Germaine,

Je reçois à l'instant l'ordre de rejoindre le 174e gare régulatrice d'Is-sur-Tille il fait partie de l'armée Gérard sur le front de Lorraine, ce serait curieux de me retrouver cantonné au Tremblois.
Un sacrifice à faire c'est notre rencontre à Paris car à l'heure où tu liras ces lignes je serai déjà à Is-sur-Tille, je pars demain à 14h39 et serai à Dijon à 2h ½ du matin.
Je suis content d'avoir enfin un bataillon, je m'abandonne à la Providence et vous recommande tous à sa protection.
Dès que je connaîtrai mon secteur postal je t'enverrai un télégramme pour ne pas rester trop longtemps sans nouvelles. Ne t'étonne pas si tu es 2 ou 3 jours sans recevoir de nouvelles.
Que le bon Dieu nous garde, je vous embrasse tous de tout cœur .

God.

J'ai touché l'indemnité d'enfants je la garde pour le moment puisque je sais que tu as de l'argent. Une fois au front, je t'enverrai tout ce que j'aurai de trop.
Le 174e est un ancien régiment de Belfort son dépôt est à Langres, par conséquent pas très loin d'Eclaron.

Bourges le 24 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Rien qu'un mot car je suis au milieu de mes bagages et tu sais depuis bientôt 20 ans que je n'aime pas cela, surtout que je n'ai pas pour boucler mes cantines, ni ton aide affectueuse, ni celle de Nanine qui m'est toujours si précieuse en pareil cas. Je vais donc partir aujourd'hui veille de l'annonciation c'est de bon augure, et je suis sûr que la Sainte Vierge me protègera et me guidera dans les voies de ma destinée. J'ai communié ce matin après m'être confessé et je vous ai tous recommandés au bon Dieu et à la Sainte Vierge. Maintenant je vais enfin pouvoir servir mon Pays, aide moi de tes prières afin que je sois à la hauteur de ma tâche et que je ne gaspille pas les existences qui vont m'être confiées, que je ne les dépense que pour aider à la victoire et à la vengeance que nous devons tirer des crimes barbares.
Ta lettre au directeur de Fribourg est très bien, je vais la mettre à la poste en même temps que celle-ci.
Je te ferai connaître mon secteur postal dès que je le saurai, en attendant écris moi donc à l 'adresse suivante :

Commandant de Miscault dépôt du 174e Langres – prière faire suivre sur régiment en campagne.
Allons ma vieille bon courage. On les aura. Je t'embrasse ainsi de tout cœur ainsi que tout ton entourage.

God.

Je pars à 2h ½ je passe par Nevers, Dijon où je serai à 2h du matin, puis j'arrive à Is-sur-Tille à 2h de l'après midi, dimanche. Je pense continuer de là sur Nancy ou Lunéville.

Dijon le 25 mars 1917
(*grand hôtel de la cloche*)

Ma chère Germaine,

Le commandant du dépôt m'ayant daté mon ordre de transport du 25 cela m'a permis de passer le dimanche à Dijon, ce dont je ne suis pas fâché car j'ai voyagé toute la nuit d'hier et je n'aurais pas aimé passer une nouvelle nuit blanche avant d'arriver à mon bataillon car tu sais combien ton mari a besoin de dormir et combien une bonne nuit le retape tout de suite. Je suis arrivé ici avec 2 heures de retard et par conséquent à 4h du matin, ayant quitté Bourges à 2h ½ de l'après midi, voyage peu folichon avec assez nombreux changements de train dans des gares où il n'y a pas de salle d'attente. J'ai assez bien dîné au buffet de Nevers, par contre je suis resté debout dans le couloir « moi chef de bataillon, 28 ans de service » de Chagny à Dijon, par contre encore, tu vois que pour ma dernière nuit sous un toit, je me suis payé un hôtel chic. Encore ton souvenir vient-il m'y obséder puisque c'est là que tu descendais avec ton Père quand tu venais voir tes cousins de Bizemont. Oh ! ce petit séjour à Dijon me fait revivre des souvenirs bien poignants. Je crois que c'est hier que nous y descendions à la veille de la bataille de la Marne, et que nous y trouvions mon cher Colonel de Grandmaison, déjà si vaillant après la rude secousse de Sarrebourg et la pauvre Mme de la Ruelle si anxieuse de l'état de son mari. Je revois le parc où nous causâmes un moment avec ce jeune officier du 79e blessé lui aussi à Morhange, je me sentais déjà renaître à la vie, et avec la santé qui me revenait malgré les dures épreuves d'alors, une foi invincible dans notre succès final me pénétrait tout entier. J'y reviens aujourd'hui sans toi, mais avec ton souvenir toujours bien présent, et cette fois vais-je en partir décidément vers la victoire ? En tout cas c'est avec l'intention de travailler de mon mieux au succès final. C'est la promesse que j'ai fait ce matin pendant la messe en demandant de tout mon cœur au bon Dieu de me donner la force et la santé de rester jusqu'au bout, et le courage de remplir tout mon devoir, la lumière pour bien conduire les hommes qui vont m'être confiés.
Maintenant, ma chérie, plus que jamais (car tu les as toujours si bien tenues) je t'abandonne les rênes de la maison et de notre brillant attelage à dix, je sais qu'elles sont en très bonnes mains et j'ai demandé aussi au bon Dieu de t'aider et de te soutenir dans ta si lourde tâche, et je demande à tous les dix au moins au neuf premiers, car la petite dixième n'entend pas encore son papa d'aider leur maman en faisant des efforts pour être sages, en travaillant bien etc, à mes plus grands jusqu'à Zézé et même jusqu'à Gérard, s'il est assez énergique, de te suppléer dans l'éducation des plus petits, en attendant mon retour au foyer.
Je viens de passer à la poste pour tâcher d'avoir le No de mon secteur postal, ils n'ont pas pu me le donner ; je tâcherai de te l'envoyer demain depuis Is-sur-Tille, en attendant adresse moi : chef de bataillon 1740 bureau central militaire Paris. Cherche bien dans tes souvenirs : je crois bien que le 174e fait partie de la brigade du Colonel Bablon, je n'en suis pas sûr, mais si cela était combien il faudrait une fois de plus admirer l'intervention de la Providence en tout ce qui regarde des petites fourmis comme nous ? je te fixerai discrètement dès que je pourrai. Je suis tout content de retourner par chez nous. Les nouvelles continuent à être bonnes, il faut toutefois déplorer la perte du Danton, mais il faut nous cuirasser et nous attendre à en voir encore bien d'autres tant que la bête à terre aura encore la force de ruer.
Entre Oise et Somme les résultats sont très satisfaisants et j'ai la conviction que nous sommes déjà plus loin que ne comptaient les Boches. Ce qui fait plaisir, c'est que nous y allons tout (*de*) même plus à fond que les Anglais. Il est vrai que nos deux peuples n'ont pas le même tempérament, mais tout de même « vive la France !», là dessus je t'embrasse ainsi que les bons gosses.

God.

Epinal – mardi 27 mars 1917
(carte postale de la cathédrale de Bourges)

Ma chère Germaine,

Avant de prendre le train pour Barjon, je t'envoie un affectueux bonjour. Je vais bien. Le général Boëlle que je viens de voir à l'hôtel ma chargé de ses respects pour toi et Elisabeth et de ses amitiés pour Antoine. Je vous embrasse tous.

God.

Epinal le 26 mars 1917
Grand hôtel du Louvre & hôtel d'Angleterre

Ma chère Germaine,

Me voilà à Epinal où j'attends à demain le train qui m'amènera à destination. Là où je serai il me sera facile de voir *Mougenot* et de parler avec lui de la forêt. J'ai fait bon voyage, et suis bien ici où je passerai encore une bonne nuit : c'est curieux ce que je suis devenu dormeur ! Tout à l'heure à la gare je suis tombé sur le Colonel Lamotte mon ex commandant de Toul au 4e bataillon du 69e qui a succédé au commandant Dadant, il m'a l'air très fatigué, il me l'a dit d'ailleurs, il est adjoint au général Boëlle pour inspecter les effectifs : il m'a chargé de te présenter ses hommages. Pendant les 3 heures que j'ai passé à Is-sur-Tille je t'ai envoyé une carte postale te donnant mon adresse, je te la répète dans le cas où cette carte ne te parviendrait pas : 174e d'infanterie secteur postal 203. J'espère ne pas être trop longtemps sans avoir de tes nouvelles car voilà déjà 3 jours que je n'ai rien de toi, je me résigne à rester sans nouvelles jusqu'à la fin de la semaine. Il est vrai que je vais trouver du travail, et un grand intérêt à faire connaissance de mon nouveau bataillon, j'espère qu'il est composé de bons Lorrains, en tout cas je suis heureux de travailler sur cette terre de chez nous. Voilà le dîner qui sonne, je t'embrasse donc ainsi que les enfants en vous disant à demain. La propriétaire de l'hôtel est parente d'un de mes sergents de Pont à Mousson, elle m'a dit que son cousin lui avait bien souvent parlé de moi, le malheureux est prisonnier en Allemagne depuis août 1914, il a froid et faim. Tendrement à toi.

God.

Secteur 203 - 27 mars (1917)
(*en Lorraine*)

Ma chère Germaine,

Me voilà arrivé à bon port ; la Providence a guidé mes pas, je me retrouve tout à fait en pays de connaissance ; j'ai vu Mougenot tout heureux de me rencontrer, Germaine est venu me relancer à la popote et m'a conduit chez Sylvestre, le pauvre homme ne va pas et je leur remettrai une petite charité, car ils sont bien malheureux, leurs enfants ont l'air chétifs. Madame Sylvestre n'a pas reçu de lettre de toi après le 1e janvier, je crois bien me rappeler cependant que tu lui avais répondu. J'ai vu Mme Renée Mougenot qui a deux jolis enfants. Demain j'irai voir Monsieur le Curé. Le général de Division que j'ai connu capitaine et chef de bataillon à Toul, et qui a été sous les ordres d'Antoine pendant la campagne m'a fait un très aimable accueil. Le lieutenant colonel commandant le régiment m'a connu à Mouy, il y était venu assister à des séances de démonstration dont il a gardé excellent souvenir. Je n'ai pas encore pu apprécier mes officiers, mais l'ensemble me fait très bonne impression.
Je suis logé chez de braves Lorrains qui m'ont reçu à bras ouverts car ils connaissent par Mougenot tous nos malheurs.
En arrivant à la gare j'étais assez en peine de savoir où me diriger et je me demandais si ma première journée serait aussi tragique que celle du 28 septembre 1914. Il n'en a rien été car j'ai rencontré un caporal d'ordinaire de mon bataillon que la Providence plaçait sur mon chemin ; il a mis mes bagages sur la voiture de ravitaillement m'a conduit déjeuner dans une auberge puis au quartier du général du régiment, où le colonel m'a fait prendre une tasse de café, puis nous avons fait route ensemble jusqu'à mon cantonnement.
Je t'écris dans mon lit pour ne pas avoir froid : tout le pays est couvert de neige. Demain je t'écrirai plus longuement quand j'aurai eu le temps de classer mes idées. Je pense bien à toi et aux enfants, et je me dis que vous voudriez bien (être) avec moi chez nous, chez nous !

Je vous embrasse tous.

God.

---

28 mars (1917)
(*en Lorraine près de Benney)*

Ma chère Germaine,

Je t'écris dans la salle à manger de la bonne Madame Jaquemin qui vient d'allumer le feu pour moi, il neige encore ce matin, et sur ce haut plateau, que tu connais, qui domine la Moselle d'un côté, le Madon de l'autre, il fait froid, mais c'est l'air de chez nous, et il me fait du bien. Il est encore de bonne heure et mon bataillon s'éveille à peine. Je viens, le premier de tous, d'avaler à la popote un chocolat bien chaud. Le cuistot, les ordonnances, sont de braves Lorrains, bien vigoureux et dévoués, insouciants du lendemain, joyeux et entrain : de grands enfants. Le régiment que tu as vu à Fléville en 1915 a précédé le mien ici, et les soldats ont parlé de nos enfants dans le village. La bonne Madame Sylvestre se rappelle avec regret l'heureux temps où elle vivait au Tremblois, elle m'a bien demandé des nouvelles, plus particulièrement des plus petits Loulou et Quiqui. Je t'ai dit que son mari ne va pas, il doit avoir le mal de pott ; mais il en a encore pour un certain temps à vivre, quoique en ce moment il soit au lit avec une bronchite.
Les enfants (il y en a un de plus maintenant) sont gentils et éveillés, mais ils sont pâles et n'ont pas l'air solides. Madame Sylvestre semble aussi fatiguée. Comme j'ai pas mal d'argent sur moi, ne t'en ayant pas envoyé, je vais en profiter pour leur venir un peu en aide.
Mougenot a bien vieilli, mais il est fidèle à sa forêt, je n'avais pas fait 2 pas avec lui, que tout de suite il m'a parlé des coupes, de l'aménagement, de la bonne opération que nous avons faite en vendant nos coupes à l'armée. Il ne peut se faire à l'idée que nous ne soyons pas indemnisés pour les dégâts du Tremblois. Le Colonel Bablon n'est plus à la brigade, je l'ai aperçu à Chalindrey, mais tellement rapidement que je n'ai pas eu le temps de l'aborder.
J'espère que tu auras reçu mon petit mot d'Is-sur-Tille qui t'apprenait mon secteur postal ; j'espère donc n'être pas trop longtemps sans nouvelles de vous tous, n'oublie pas de me dire un peu à l'avance le jour où tu comptes aller à Nancy avec Joseph, car peut être, peut être, pourrais-je m'échapper quelques heures ce jour là pour vous retrouver, bien que l'on nous donne très difficilement des permissions, car nous devons être disponible à toute heure de la journée, et cela se conçoit. De toute façon, j'aime bien de connaître à l'avance tes projets ; cela m'aide à vivre avec toi par la pensée. Que te dire mon Dieu ! plus grand chose, car si j'entrais dans plus de détails, je violerais le secret professionnel ; tu es rassurée maintenant sur mon sort, tu vois que le bon Dieu m'a gâté et que j'ai bien fait de m'abandonner à lui sans demander aucun piston. Au revoir, tendresses à Elisabeth, hommages à nos cousins, respects à Monsieur le Curé, bonjours aux domestiques, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Mon souvenir particulièrement respectueux et reconnaissant au Colonel.

(Lorraine) le 29 mars (1917)

Ma chère Germaine,

Cette nuit à 2h 30 réveil par alerte, nous quittons notre cantonnement pour aller pas loin : 3 heures de marche, toujours au repos. Jolie promenade dans jolie vallée, beau cantonnement souvent occupé en manœuvre, pas très loin de Fléville. Je commence à connaître mon bataillon. Dans le village que nous quittons on leur a dit beaucoup de bien de moi, ils ont aussi entendu parler de moi à Velaine, et à Cercueil où ils ont cantonné ; ce sont de vieux routiers de la Lorraine. Hier entendu une conférence intéressante par un témoin actif sur les opérations de la Somme, et de l'Oise. La démonstration faite par les Boches est au dessus de ce que l'on peut imaginer, mais les effets de notre artillerie sur leurs batteries ont été merveilleux. Je crois que l'offensive va s'étendre et l'on est humainement sûr du succès. Donc priez. C'est pour cela parait-il que les Boches attaquent si furieusement en Champagne : ils voudraient appuyer leurs nouvelles lignes à l'Argonne et pour cela il faudrait qu'ils soient tranquilles du côté de la Champagne.

J'ai reçu hier ta lettre du 22 qui m'était renvoyée par le bureau central militaire : elle a été une bonne surprise pour moi qui n'attendais pas si vite de tes nouvelles. Remercie bien le Colonel et le Commandant pour toutes les facilités qu'ils te donnent pour travailler ton jardin : c'est le bon Dieu qui ne t'aide guère avec le mauvais temps ! il fait ici un temps de canard, mais j'ai un gentil petit ordonnance très dévoué : il me met une boule dans mon lit et m'allume du feu, il est plein de compassion pour mes blessures et peut être mes cheveux gris. Dis au commandant que j'ai été désolé de quitter si vite son gentil neveu, j'espère qu'il en a de bonnes nouvelles.
Voilà l'heure du Frichti j'ai faim comme Nounou (*?*), je cours à la popote en t'embrassant ainsi que tous les gosses même les grands.

God.

---

30 mars S.203 (1917)
(*près de Fléville*)

Ma chère Germaine,

A mon réveil, après avoir avalé une bonne tasse de chocolat je t'envoie un affectueux bonjour. Je suis très bien installé chez une brave femme avec laquelle je viens de parler du bon Oncle, car je suis dans la région où tout le monde le connaît, je lui ai dit, à cette bonne dame, que tu étais sa petite-nièce, elle m'a répondu, « ça doit être une bien bonne dame parce que quand on sort d'une famille comme celle là ! » elle m'a raconté que Thierry avait logé ici au début de la guerre et que c'était un bien gentil jeune homme. Tante Geneviève « une dame bien simple, je n'aurais pas cru que c'était la comtesse de Lambel » est venue ici voir Thierry au mois d'août 1914. Hier en faisant le tour de mes compagnies, j'ai aperçu dans le lointain, certain donjon, puis bien plus loin certaine forêt, objets bien chers et lieux connus. J'ai une bonne petite chambre bien propre, bien éclairée, avec une cheminée qui tire bien où mon ordonnance me fait un bon feu. Mon lit est bon, avec l'inévitable plumon : par le temps qui court, et qui n'est pas chaud, je le supporte quoique je ne l'aime pas en temps normal.
Petit à petit je fais connaissance avec mon bataillon, mon prédécesseur qui le commandait depuis 1905 vient d'être nommé à un bataillon de chasseurs, il était adoré de ses hommes et de ses officiers, le bataillon a excellent esprit, excellent moral et je recueille une succession facile. Le régiment est un régiment d'attaque il a été partout, aux Éparges, en Champagne, 2 fois à Verdun, 2 fois sur la Somme, il s'est partout très bien comporté, il n'a pas été au feu depuis octobre et semble : ardent, reposé, bien entraîné, les hommes saluent très bien, ont la physionomie bien ouverte, paraissent animés du meilleur esprit. Comme recrutement c'est très mélangé :Lorrains (vosgiens surtout), Basques, Bordelais, Tourangeaux, Haut marnais etc. Mon ordonnance est d'Epinal, mon ordonnance de chevaux est Landais. Je n'ai qu'un officier de l'active : c'est mon adjudant major, jeune homme énergique, distingué, originaire de Valence, camarade de promotion de René *Maine* qu'il a connu à St Cyr, il a d'excellents sentiments. Le médecin qui mange à ma popote est un homme bien élevé, originaire de Reims, en relation avec plusieurs de mes anciens camarades de collège, il s'est marié à Niort et y exerçait là sa profession, il est spécialiste des maladies des yeux.
Les officiers de compagnie sont presque tous d'anciens sous officiers quelques uns sortant de la cavalerie, ils ont bonne volonté, tiennent bien leurs hommes, on profite de toutes les périodes de repos pour perfectionner leur instruction.
Actuellement mon bataillon est très dispersé, et pour voir chacun, il faut que je fasse de grandes randonnées à cheval, ce qui ne me déplais pas. J'ai trouvé sur place deux bons chevaux, genre chevaux de dragons, dont l'un est l'ancien cheval d'arme d'un colonel. Bonne bête âgée de 9 ans, l'autre, monté par mon ordonnance, me semble plus ordinaire.
On est très optimiste ici sur la tournure des opérations. Le mauvais temps va forcément amener quelque ralentissement, mais cela n'arrête pas les travaux préparatoires, et ce temps couvert doit considérablement gêner les Boches, qui ne peuvent pas se rendre compte de nos mouvements.
J'espère que tu as reçu maintenant mon numéro de secteur postal, voilà déjà huit jours que j'ai quitté Bourges et mes journées de dépôt me paraissent déjà un rêve lointain. Eclaron me paraît plus loin encore. Je vous aperçois tous comme dans un rêve, un bien beau rêve. Espérons que ce sera encore une réalité de nous retrouver encore tous les onze : cela ne dépend que du bon Dieu.
J'oubliais de te dire que j'ai été abordé hier dans la rue par un soldat de mon bataillon qui a été blessé le même jour que moi à Souchez, il m'a reconnu, il était de la compagnie de ce pauvre *Baur*.
Ne m'oublie pas auprès du Colonel, je t'embrasse ainsi que les enfants de tout mon cœur. Donne de mes nouvelles à *Aubry*, embrasse Elisabeth et ses enfants.

God.

Dimanche des rameaux (*mars* 1917)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre du samedi 24 et en même temps une lettre de Papa datée du 28 (*?*) qui avait reçu le petit mot que je lui avais adressé en même temps qu'à toi depuis Is-sur-Tille. J'ai regretté d'avoir dû quitter Bourges avant d'avoir pu rendre visite au général de Maistre, Madame de la Sablonnière venait de m'en parler et je me proposais de lui faire une visite juste au moment où je suis parti à l'improviste. Aujourd'hui dimanche je viens d'aller à la messe où j'ai communié, le curé de la paroisse est un ancien Curé d'Ecrouves, il a beaucoup entendu parler de nous par Mr l'abbé Henry Curé de Dommartin (*lès-Toul*). J'ai envoyé un de mes prêtres brancardier dire la messe ce matin dans une paroisse où (*vient*) d'habitude Monsieur le Curé de Fléville afin de lui éviter cette course. Je suis passé hier à F (*Fléville*) mais je n'y ai pas trouvé ma tante qui est à Poitiers. J'y ai vu Théophile qui m'a bien reçu, il m'a dit que Méaux gardait maintenant des prisonniers Boches. J'ai fait visiter le château à mon adjudant major qui m'accompagnait et qui a trouvé que c'était magnifique, pendant les quelques instants que j'ai passés là, j'ai bien pensé à vous tous aux journées que vous y aviez vécues en 1915, et aux bonne heures que nous y avons passées ensemble il y a six semaines.
Aujourd'hui je déjeune avec le lieutenant colonel chez le colonel qui commande l'infanterie de la division, une auto doit venir me prendre tout à l'heure. Tout est très calme en Lorraine. On entend beaucoup moins de bruit que quand nous y étions. Nous venons d'avoir des journées épouvantables, hier il faisait un peu meilleur, aujourd'hui le soleil cherche à percer, mais c'est encore un temps de giboulées.
La brave Madame *Husson* qui me loge est une excellente personne, qui donne à mon ordonnance tout ce qu'il faut pour que je sois bien, aussi pour le moment je continue à faire provision de forces et d'énergie pour les mauvais jours qui précéderont encore certainement l'aurore de la victoire, nous ne nous faisons pas d'illusion et tous au régiment nous reconnaissons que c'est notre tour de trinquer car voilà six mois que nous nous reposons. Le régiment a d'ailleurs excellente allure et ne demande qu'à aller de l'avant dès que l'heure sonnera. Nous sommes encore par ici pour une huitaine je crois.
Je m'attends à recevoir de toi plusieurs lettres à la fois, car je n'en ai eu que deux depuis que j'ai quitté Bourges, elles m'ont cependant fait bien plaisir. J'admire encore comme le bon Dieu m'a gâté en m'envoyant dans notre Lorraine, que j'ai eu grand plaisir à connaître, et dans un régiment bien côté, composé de braves gens. Ainsi je l'ai remercié ce matin, et j'espère qu'il nous continuera son aide et sa protection.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Mes officiers ont tous été au Tremblois, le général les ayant réunis dans le hall pour une conférence, il y a un mois environ.

(Vosges) 2 avril (1917)

Ma chère Germaine,

Hier a été pour moi une bonne journée car j'ai reçu tout un paquet de lettres de toi et des enfants qui m'était renvoyé de Bourges, et enfin une lettre de toi adressée à mon secteur postal. Voilà donc la liaison rétablie entre nous, et j'en suis bien aise, car je suis sûr aussi que mes nouvelles t'arriveront plus vite. Les lettres des enfants m'ont fait bien plaisir : celle de Quiqui est tordante avec son orthographe et Papa est bien touché aussi de celle de Nounou, il est content qu'il prie pour lui et fasse des sacrifices, et je compte bien tuer beaucoup de Boches. Nous avons tout ce qu'il faut pour cela. Je remercie aussi Marie et Coco et Geneviève de leurs longues et intéressantes missives. Comme toi je souhaite de tout mon cœur que le beau temps revienne pour que tout ce petit monde puisse jouir du bon air, pendant ces quelques jours de liberté. Je suis tout ennuyé de la maladie de Monsieur le Curé, qui arrive à un bien mauvais moment pour lui, mais dis lui de ma part qu'il ne se fasse pas de bile, qu'il se soigne bien et se guérisse à fond ; il a déjà trop tardé à se soigner cet hiver. Il y a assez de prêtres à Eclaron pour le suppléer jusqu'à ce qu'il aille tout à fait bien.
Hier j'ai été déjà chez le Colonel commandant l'infanterie de la Division (c'est lui qui remplace l'ancien commandant de brigade, car tu sais que les brigades sont supprimées), nous avons eu un fort bon

déjeuner et j'ai surtout trouvé un homme très distingué. Colonel de cavalerie passé dans l'infanterie il me rappelle étonnamment ton Père, comme aspect et comme tournure. L'après midi je suis rentré ici et j'y ai vu la visite de Gauzelin qui m'a dit que l'exploitation des coupes marchait très bien ; je crois qu'il t'enverra encore bientôt de l'argent. Mais puisque tu me dis que ton argent file vite je t'envoie tout de même 300 frs et j'espère t'en envoyer plus à la fin du mois.
Gauzelin m'a dit aussi que son fils était au collège de Dôle autrefois tenu par les Jésuites et qu'il en était très content, j'ai pensé que ce collège ferait peut être bien notre affaire pour nos petits, c'est beaucoup moins bien que Fribourg, enfin ce sera à étudier quand le moment sera venu.
J'ai reçu hier un petit mot de Missoffe et de Challe. Je me suis dépêché d'écrire à Missoffe que j'avais une affectation car je serais désolé maintenant d'être enlevé à mon bataillon où j'ai reçu si bon accueil et où il me semble que je suis déjà bien vu. D'ailleurs je sais qu'on nous réserve pour des missions de choix car la Division se compose de régiments d'élites et s'est couverte de gloire à Verdun et sur la Somme. Je ne crois pas que nous fassions encore de la guerre de tranchée.
Nous travaillons pas mal en ce moment pour profiter des enseignements tirés des dernières opérations, tout le monde s'y met avec ardeur et cela fait passer le temps. Nous ne nous demandons pas trop ce qu'il y a derrière le terrible fossé Hindenburg, je crois qu'il y a beaucoup de bluff et en tout cas une trop grande quantité d'ignobles malfaiteurs que nous avons la haute mission de châtier : nous n'y faillirons pas. Vous faites bien de nous aider de vos prières afin que nos âmes soient fortes et nos armes puissantes.
Continue à m'écrire ces bonnes lettres si réconfortantes où j'ai une joie si profonde à découvrir tous les jours quelques qualités nouvelles de ta belle âme. Combien je suis reconnaissant à ceux qui t'ont précédé dans la vie de t'avoir faite ainsi femme et mère si complète, et combien je remercie le bon Dieu de t'avoir donnée à moi et de m'avoir ainsi fait le plus heureux des hommes. Je sais que je me suis bien amélioré à ton contact : de cela je te remercie du fond du cœur. J'ai l'esprit tranquille de te sentir toujours vaillante au milieu de notre petite bande. L'appui que tu trouves autour de toi est une grâce du bon Dieu, mais il ne te l'envoie que parce qu'il te sait capable d'en profiter pour mener à bien ta lourde tâche. Certes sans le secours du bon Dieu tu ne pourrais pas grand chose, mais ce secours tu ne l'obtient que parce que tu en es digne. Remercie bien le Colonel de ma part de tout ce qu'il fait pour vous tous. Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je suis bien content que ma petite filleule aille bien. C'est une bonne œuvre que font les enfants d'apprendre les prières à Georgette. Le déjeuner des petites sœurs des pauvres m'a bien amusé.

(Lorraine) le 3 avril (1917)

Ma chère Germaine,

La journée d'hier n'a présenté rien de marquant : il n'y avait même rien pour moi au courrier, aujourd'hui je compte donc recevoir double correspondance. Je suppose que mes lettres mettent plus de temps à t'arriver que quand j'étais à Bourges, tu serais gentille de me dire d'après les dates combien de temps elles mettent en route. J'ai déjeuné hier matin à la table du Lieutenant Colonel. C'est un bien bon homme, très simple, mais brave cœur, et très militaire qui sans la guerre aurait achevé sa carrière avec son 4^{e} galon. Au début de la campagne il était adjoint au Colonel commandant le 34^{e} comme capitaine et malgré 2 blessures qui l'ont retenu longtemps loin du front il a 5 galons, il faut dire qu'il reconnaît lui même qu'il a de bons pistons. Sa famille habite Mont de Marsan.
Après déjeuné je suis monté à cheval avec mon adjudant major et j'ai été visiter mes compagnies qui sont très dispersées, nous sommes revenus en faisant un détour sur le plateau entre Meurthe et Moselle, le temps très clair permettait de voir un vaste panorama, bien connu : les côtes de Malzéville, d'Amance, de Delme, de Tinery et plus loin les Vosges bleues couronnées de blanc. Ce paysage si souvent contemplé avec toi à mes côtés ramenait ma pensée vers les jours heureux, et vers toi, vers vous tous qui êtes tout mon bonheur. Car nous vivons actuellement des journées de repos où l'on a le temps de penser et où forcément l'on aime à vivre avec ses absents. Je te vois donc entourée des dix, qui sont sages me dis-tu. Quand le matin je lis les communiqués qui nous montrent notre avance, lente sans doute, mais méthodiquement impressionnante je me dis qu'à la même heure vous aussi vous les lisez et j'entends presque les exclamations de notre exubérante Nanine quand elle lit que nous sommes à 3k ½ de St Quentin (j'ai l'impression que cette ville sera bientôt en notre pouvoir). Je vois à l'heure où je me couche la «bonne grosse » dormant avec sa brave figure d'honnête homme, bien reposée dans son dodo près du lit de la langoureuse princesse, et dans l'autre *lit* Coco Zézé, ronflant à qui mieux mieux. Je vous

suis par la pensée dans vos expéditions du soir vers le jardin, les champs ou le bord de la rivière, accompagné du bon Colonel. Je vois le petit minois éveillé de notre Minette qui s'éveille à l'approche du printemps et que je retrouverai toute transformée au cœur de l'été, sans avoir assisté à son épanouissement. Et puis à toute heure du jour je revois les unes et les autres, mais je m'arrache à mes rêves pour ne songer qu'à la grande œuvre qui doit nous absorber tout entier, celle de la préparation à la victoire finale. Je vis dans un milieu qui te plairait, régiment d'élite où l'on ne pense qu'aux combats de demain. Régiment qui a très bon aspect, hommes rigoureux et relativement jeunes qui n'a pas subi de pertes depuis la fin de septembre, et que les Boches fatigués sentiront passer sur leur dos.
Je mène une vie calme et reposante très bien réglée (*avec*) peu d'imprévu. Demain un concours de grenadiers devant le général et l'armée, à part cela le reste de la semaine exercice de cadres, et visite dans les cantonnements de mon bataillon dispersé.
Ma popote se compose du médecin et de l'adjudant major dont je t'ai déjà parlés. Tous deux sont très bien pensants, très jeunes et par conséquent très différents. Mes sous ordre agents de liaison, sont des héros de Verdun et de la Somme qui ont tout supporté et que rien n'étonne plus. En somme j'ai entre les mains un bon outil, et je compte grâce à tes bonnes prières, être à hauteur pour m'en servir utilement pour la victoire. Je compte sur vos prières à tous même sur celles de Quiqui et de Nounou, et, sur le travail de Gérard pour m'aider dans ma tâche qui peut être lourde à un moment donné.
J'espère que Monsieur le Curé va mieux, présente lui mes respects et ne m'oublie pas auprès de Mesdames nos cousines, embrasse Elisabeth. Je suppose qu'incessamment Antoine va faire du très bon travail.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Souvenir respectueux au Colonel.

---

5 avril – S. 203 (1917)
(*Lorraine près du Tremblois*)

Ma chère Germaine,

Hier j'ai pensé à toi et aux enfants car j'ai assisté à une belle cérémonie qui vous aurait fait vibrer : c'est la remise de la fourragère au drapeau d'un régiment de la Division, précédée d'un concours de grenadiers où, entre parenthèse, mon régiment a décroché presque tous les prix, pour la plus grande satisfaction de notre brave colonel. Du point où le régiment était rassemblé pour la revue j'apercevais très bien le bois la chasse. Le général a prononcé une très belle allocution dans laquelle il rappelait tous les hauts faits de notre belle division bien digne d'avoir pris naissance sur notre sol Lorrain. Puis se tournant en un beau geste vers le Colonel commandant l'infanterie de la Division, ancien colonel du régiment glorieux, il lui a dit «Puisque vous avez été à la peine, il faut que vous soyez à l'honneur : accrochez donc vous même la fourragère à ce drapeau, sous les plis duquel vous avez si brillamment combattu ». Ce geste à fait grand plaisir à tous les soldats. Puis les troupes à l'allure martiale ont défilé devant nous.
Nous avons été ramenés en auto à notre cantonnement. A mon retour j'ai trouvé ta lettre de samedi, puis celle de Missoffe que je t'envoie. Si j'avais été nommé quelques jours plus tard je serais retourné sur notre sol reconquis, mais maintenant je ne regrette rien : je me laisse conduire par la Providence, et notre tour viendra de courir sus aux Boches.
Un commandant qui est cantonné au Tremblois m'a dit qu'il y avait force gouttières dans le hall où l'on dit de nouveau la messe, j'espère que ces gouttières viennent des fenêtres, si elles filtraient à travers le béton ce serait beaucoup plus désagréable. En attendant je m'en vais écrire à Camille (*Camille Marchand, femme de confiance*) de voir un peu à ce sujet, car il est inutile que cela se détériore davantage.
Aujourd'hui et demain nous avons des manœuvres de cadres, j'espère qu'il fera beau : hier nous avons eu un temps splendide, j'espère qu'il en a été de même à Eclaron, et que les enfants ont pu en profiter.
Au revoir, j'ai un peu de travail, Je te quitte en vous embrassant tous de tout cœur.

God.

---

6 avril – S. 203 (1917)
(*Lorraine près du Tremblois*)

Ma chère Germaine,

Reçu hier ta lettre de dimanche je t'en remercie : je t'ai déjà dit que je craignais bien de voir les centres d'instruction déplacés, mais je crois que celui d'Eclaron restera encore en place quelque temps puisque le front de son armée (d'Argonne) sera je crois un des derniers à avancer ; il n'y a plus de raison pour qu'on supprime les centre (*plutôt*) que les dépôts car tant que la guerre dure il faudra toujours avoir des renforts à envoyer pour combler les vides. Je ne crois donc pas que le bon Colonel vous quitte tout de suite, et je souhaite de tout mon cœur qu'il vous reste encore un bon bout de temps pour vous aider à supporter les mauvais moments qui nous restent à traverser.
Voilà le temps qui finit tout de même par devenir printanier. Hier pour notre manœuvre de cadres nous avons eu très beau temps, aujourd'hui nouvelle manœuvre de cadres en Pays bien connu, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer tandis que la troupe travaille à des réfections de routes.
Je suis très content de mes chevaux qui sont de bonnes et honorables montures. Je t'ai dit, je crois, que c'était les chevaux d'un ancien colonel du Régiment qui les a laissés en partant en Roumanie. Je monte tous les jours, car mon bataillon étant dispersé, je dois circuler pas mal pour voir tout mon monde. Je suis toujours très content de mes sous ordres qui ne demandent qu'à bien faire, et que les lauriers du voisin empêchent de dormir. Depuis que la fourragère a été remise à un des régiments de la Division, ils ne rêvent que d'en avoir une à leur tour. Il parait d'ailleurs qu'ils l'ont déjà méritée à Verdun et sur la Somme,, et s'ils ne l'ont pas eue cela tient au départ brusqué du Colonel qui n'a pas eu le temps de demander cette récompense pour sa troupe ; enfin cela viendra, et ce n'est pas pour la fourragère que nous nous battons.
L'Amérique a mis un certain temps à se déclencher, mais cette fois cela y est, et bien ; décidément les Anglo-saxons en veulent aux Germains qui vont être bien arrangés d'ici quelques mois. Quand la guerre sera finie j'espère qu'on se rendra compte qu'il nous faut une frontière solide, cette frontière est marquée par le Rhin. Ce ne sera pas trop que tout cet agrandissement, pour nous payer des ruines que ces Vandales ont accumulées sur notre sol. Je m'attends tous les jours à voir tomber St Quentin, Cambrai et Laon un peu plus tard. Quand les Anglais seront à Cambrai, Lille sera près d'être évacuée. Allons de beaux jours se préparent. Je ne sais quand nous entrerons dans la danse, on nous réserve pour la bonne bouche. Enfin le bon Dieu nous protège et nous guide. Bonne fin de vacances aux enfants, je pense bien à eux et suis content du beau temps qui leur permet de sortir et de s'oxygéner. La Ricotte doit trouver le printemps joli. Bonnes caresses à la Minette. J'embrasse tout le monde et toi plus fort que tous.

God.

---

9 avril (1917)
(*Lorraine près du Tremblois*)

Ma chère Germaine,

Je t'avais écrit ce matin à Nancy croyant que tu y arrivais aujourd'hui et voilà que la lettre m'apprend que tu retardes ton voyage à cause du Petit là. Je t'envoie donc un petit mot pour que tu ne restes pas sans nouvelles. Hier j'avais été à cheval à Nancy avec le vague espoir de l'y rencontrer, je n'ai eu qu'une demie déception puisque Mathilde m'avait laissé entendre que tu retardais ton voyage jusqu'à aujourd'hui. J'ai été content de passer quelques instants avec Mathilde et Pierre (*de Cissey*), c'est toujours un peu la famille, tu sais que j'ai beaucoup de sympathie pour Mathilde qui est une femme énergique et intelligente. Pierre va très bien, il a une mine superbe et de plus il ressemble à *René (son père*) (en mieux) d'une manière frappante. C'est une longue course d'aller à cheval d'ici à Nancy : cela m'a fait pas loin de 36 kilomètres en tout : mon cheval a d'ailleurs bien marché. J'ai trouvé Nancy très peu animée pour un jour de Pâques, il n'y a cependant pas eu de bombardement depuis le mois de février.
J'ai lu avec plaisir la lettre de Lucie (une bonne) qui est bien et qui montre qu'elle nous est réellement restée attachée, ce sont des choses qui font plaisir par le temps qui court. J'aime moins celle de Camille. Cette histoire du hall est ennuyeuse, c'est bien ce que m'avait dit le commandant qui y loge. Je me demande si le mieux ne serait pas d'en parler à Rougieux qui pourrait tout de même bien trouver un ouvrier pour faire la réparation nécessaire.
Tout ce que tu me racontes sur les enfants m'intéresse beaucoup, j'ai appris avec peine la disparition de la bonne sœur Berthilde : c'est fâcheux que l'on ne se soit pas aperçu plus tôt de son albuminurie, enfin

elle s'en va près du bon Dieu. Quant à l'instruction des enfants, crois-tu que le Père ne pourra pas s'occuper suffisamment de Gérard ? La Princesse serait peut être bien capable de faire travailler les petits et Coco et Zézé, puis j'approuve assez ton intention d'aller t'installer dans une ville, fin septembre quand Minette sera sevrée. Cette ville à cette époque là pourrait peut être bien être Nancy, car tout de même dans 6 mois je crois que les Boches auront pris quelque chose.
Aujourd'hui en faisant la tournée de mes compagnies, j'ai reçu une bonne averse, à mon retour j'ai trouvé un bon feu et une tasse de thé fumante préparée par mon ordonnance, c'est te dire que tu peux être tranquille sur mon sort.
Voilà l'heure du dîner. Je te quitte chérie en te disant à demain, embrasse bien les enfants et ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et du Colonel.

God.

Bernadette me dit (*que*) Mathilde raffole de la Minette. J'espère que Noun (*Loulou*) ne dit plus de mensonges.

---

le 10 avril – secteur 203 (1917)
(*Lorraine près du Tremblois*)

Ma chère Germaine,

Notre correspondance est à si longs intervalles que j'espère bien que l'indisposition que tu m'annonces dans ta lettre du vendredi Saint est maintenant terminée : tout cela n'est pas grave et j'ai confiance que si j'étais là pour te placer le thermomètre il ne monterait pas plus haut que 36,5 mais c'est tout de même un avertissement à ne pas te fatiguer surtout à certains moments puisque tu es seule à mener la barque, il faut te ménager par devoir et par raison. Tu es tellement énergique que tu ne sens pas ta fatigue.
J'approuve les enfants de te forcer à rester au lit et je félicite Coco de te cacher tes affaires pour te forcer à rester au pieu. Méfie toi de ce mauvais temps de printemps avec ces coups de soleil et ces giboulées c'est tout ce qu'il y a de plus mauvais pour les arthritiques comme nous. J'espère qu'à l'heure qu'il est tu vas mieux mais n'oublie pas que tu as passé la quarantaine, et conserve une mère à tes enfants et une femme à ton mari pour l'après guerre.
Je n'ai pas encore reçu la lettre du Colonel que tu m'annonces, je tenterai une démarche à Nancy mais ce sera par lettre car je ne vois guère la possibilité d'y aller, nous sommes assez occupés en ce moment par des manœuvres de cadres, de plus je crois que nous ne resterons plus longtemps inutilisés. Les Boches viennent de recevoir près d'Arras le coup de massue que j'attendais et qui je crois bien va hâter leur déconfiture, surtout si nous tapons de la même façon à l'autre bout, alors nous qui ne demandons qu'à taper on aura besoin de nos jambes pour les poursuivre.
Tu comprends que nous avons lu avec joie le communiqué de ce matin, on dit que la débâcle continue : la position Hindenburg ne va pas peser lourd en face des Anglais victorieux surtout qu'elle va être tournée vers les 2 bouts. Cette victoire d'Arras remportée sur ce terrain, pavé depuis deux ans des cadavres allemands, est peut être le plus beau succès de cette guerre elle semble avoir été une terrible surprise pour les Boches et il est probable que les anglais ne vont pas s'arrêter en si beau chemin. Ici nos troupiers sont ravis ils sont impatients de marcher et ont peur d'arriver trop tard.
Aujourd'hui je suis entré chez les parents de mon brave petit Puntel du 226^{e} qui se rappelle toujours de moi, il va bien et est toujours un très brave soldat et un très bon chrétien, il n'est encore pas marié. Ces braves gens m'ont fait un très gentil accueil. Je suis content de leur avoir fait ce plaisir car je sais que mon brave petit Puntel sera très touché de ma démarche.
J'ai été réveillé cette nuit par les avions. J'aurais été inquiet si je t'avais sue à Nancy car cela bardait, je n'ai pas de nouvelles, j'espère qu'ils ont été aussi maladroits que l'autre jour.
J'ai reçu une bonne lettre de Papa, je ne crois pas qu'André Achard soit encore là où tu me dis, car il n'y a plus d'artillerie pour le moment. J'ai reçu une bonne lettre de René Mougenot, bien gentille, et qui aspire au moment où il pourra s'occuper de nos bois (*forêt de Benney*).
J'ai eu dimanche la visite de Gauzelin, il fait partie de la commission d'évaluation des dégâts forestiers pour le département. En recherchant dans les papiers du secrétaire de la chambre de Minette tu retrouverais l'estimation qui a été faite au Tremblois. Gauzelin serait heureux si tu voulais bien la lui envoyer. Son adresse est : Richardménil par Flavigny.
J'aurais aimé voir notre grande dans tous ses atours, si Joseph pouvait m'envoyer une photographie de ses sœurs cela me ferait plaisir, j'aimerais bien surtout avoir une photographie de Minette. J'espère que l'opération du « petit là » ce sera bien passée, mon médecin qui est fort bien à tous points de vue m'a dit

que cela le soulagerait énormément et que c'était sans doute cela qui était cause de son asthme.
J'espère donc bientôt avoir de bonnes nouvelles de vous.
J'ai bien pensé aujourd'hui au pauvre Pierre. Tendresses à Elisabeth.
Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Donne le bonjour à la nounou puisque cela lui fait plaisir. J'espère que ma petite filleule va se remettre avec le printemps dès qu'il fera beau, cela lui fera le plus grand bien de rester longtemps dehors.
Souvenirs respectueux et affectueux au Colonel.

---

11 avril (1917)
(*Lorraine près du Tremblois*)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu vas bien maintenant et que l'opération du Petit là s'est bien passée, il me tarde d'avoir de ses nouvelles, mais je crains que je ne sois quelques jours sans recevoir de lettres, cela arrive de temps en temps et il faut se faire à cette idée. La victoire anglaise s'affirme de plus en plus considérable ; je crois bien qu'elle va ébranler tout le front Boche. Voilà donc les Boches chassés de cette crête de Wimy où ils se cramponnaient depuis octobre 1914 ; cette perte de canons, la perte de cette position importante qui va permettre aux extraordinaires canons anglais de tirer jusqu'à Douai vont forcer Hindenburg à accentuer sa retraite stratégique : cela va être le commencement de la débâcle.
Quand tu viendras à Nancy il sera inutile que tu cherches à me voir, et pour cause ; le bon Dieu n'a pas voulu que nous nous revoyions cette fois-ci il faut lui offrir ce petit sacrifice avec bonne humeur ; je suis déjà content d'avoir pu parler de vous tous avec Mathilde. Hier soir j'ai rempli mes regards de la vue de notre belle Moselle et je rêvais sur ses bords aux longues et heureuses années que nous avons vécues ensemble à Toul. Madame Husson ma propriétaire est bien gentille ; je la regretterai car j'aimais à parler avec elle du bon Oncle (*le « saint oncle », Alexandre de Lambel)* qu'elle a en haute estime. Nous reprenons notre vie de juif errant. Redouble de prières avec les enfants pour que nous fassions aux boches tout le mal qu'ils méritent, ce qui hâtera la paix et la reconstitution des foyers dispersés. Surtout ne t'en fais pas : je suis dans un milieu sérieux, sympathique et pieux aussi bien comme camarades que comme subordonnés. J'ai bien profité de ces quinze jours de repos pour achever de me fortifier et de m'entraîner : je crois que si tu me voyais tu serais content de ma mine.
Le moral de nos troupes est très bon , je crois que les Boches n'ont qu'à bien se tenir. Ne t'étonnes pas si tu es quelques jours sans nouvelles.

God.

Tendresses à Elisabeth et à ses enfants.
Je t'envoie cette gentille lettre de René Mongenot. Je remercie Coco et Zézé de leurs gentilles lettres.
Je n'ai pas encore reçu la lettre du Colonel. C'est donc deux sœurs qu'il faudrait obtenir de Nancy.
J'écrirai à la supérieure, puisque je ne puis y aller.
J'espère que tu es tout à fait remise de ta grippe.

S. 203 ce 12 avril (1917)
(*Lorraine près du Tremblois*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta lettre du 7. J'avais cru que l'opération du Petit là devait avoir lieu seulement mardi et je lis dans ta lettre que c'est samedi qu'elle a été ajournée, il n'y a pas de mal puisqu'il ne fait pas encore bien beau, mais j'aimerais à ce qu'elle ne soit pas trop longtemps remise puisqu'on l'a jugée nécessaire. Le Petit là sera bienheureux de pouvoir respirer librement. Je vois que le bon Colonel est toujours aussi gâteau, je le remercie bien encore de tout ce qu'il fait pour vous. Ces fusées à parachute et drapeau tricolore sont réellement jolies j'en ai employé quelques unes ces jours-ci dans nos manœuvres : c'est en effet un joli souvenir à garder.

Les Anglais continuent leur avance. Nous allons voir dans quelques jours quelle aura été l'influence de la victoire d'Arras sur le reste du front. Je suis persuadé que les Anglais ne s'en tiendront pas là et que maintenant que la porte est enfoncée ils passeront et avanceront de plus en plus rapidement. D'ailleurs il semble qu'en Prusse Rhénane les affaires se gâtent et que les révoltes sanglantes y prennent des proportions intéressantes. Sur nos fronts, jusqu'à aujourd'hui, nous sommes toujours dans la période de préparation, je pense tout de même que nous ne tarderons pas à apprendre du nouveau.
Quant au voyage à Nancy c'est trop tard pour rencontrer qui tu voudrais voir, mais je suis d'avis que tu y ailles tout de même avec Joseph ; si tu pouvais voir le docteur *Manshaltes* et *Hurel* à son sujet j'en serais content. Je n'ai toujours pas reçu la lettre du Colonel, je l'attends pour écrire à la *Doctrine*, si tu crois que j'aurai plus de poids que toi ou Elisabeth.
Voilà enfin le beau temps, j'espère qu'il va durer cela t'aidera à te débarrasser de ton rhume : j'espère que tu es raisonnable que tu ne fais pas d'imprudences, que tu écoutes tes enfants, que tu te nourris bien, c'est un devoir pour toi, tu ne dois pas t'imposer de privations du côté de la nourriture. Tes soucis, tes multiples occupations te font un devoir de bien manger et de bien dormir, et aussi l'obéissance que tu as jurée à ton mari. Je compte donc que tu m'écouteras, que tu mangeras bien, que tu dormiras bien pour rester à (*la)* hauteur de ta lourde tâche.
Fi, Monsieur Loulou que cela est vilain de dire de gros mensonges comme cela. Si Loulou avait dit à Maman qu'il avait fait au lit, maman ne l'aurait pas grondé, mais puisqu'il a essayé de (*la*) tromper sa maman a joliment bien fait de lui donner le fouet. J'espère qu'il va perdre cette mauvaise habitude, les petits français ne disent pas de mensonge, c'est bon pour les Boches.
Tu as bien fait d'envoyer 300 frs à la pauvre madame Muller, puisque en effet cela lui revient et qu'officiellement notre bail est résilié depuis le 1e octobre.
Ma lettre est un peu décousue car je suis dérangé à tout moment : je continue à très bien aller, mon bataillon semble déjà m'avoir pris en affection, je ne le connais pas encore beaucoup car il était dispersé depuis mon arrivée, maintenant le voilà réuni et nous allons pouvoir apprendre à mieux nous connaître. J'espère que nous ferons ensemble de la belle besogne.
Au revoir ma chère Germaine, j'embrasse les enfants et toi de tout cœur.

God.

Le secteur d'Antoine semble se réveiller.

(avril 1917) (*Lorraine*)

Ma chère Germaine,

J'ai sous les yeux 2 lettres de toi celle de jeudi et celle de vendredi. L'une et l'autre me font grand plaisir, car comme toujours elles me permettent de te voir telle que je t'aime, c'est à dire toujours vaillante, active, énergique. Je sais que c'est ta foi et ton patriotisme qui font ta force et j'en remercie le bon Dieu. Par ton bel exemple tu fais œuvre chrétienne, patriotique et sociale ; par ton énergie, qui ne se dément pas, tu apprends à nos enfants à envisager la vie sous son véritable aspect : nos filles seront comme toi des mères de famille modèles, qui aideront à la régénération du Pays, et nos fils ne pourront faire autrement que de se souvenir des belles traditions de nos familles, dont tu auras sans cesse mis l'application par tes actes sous leurs yeux. Ce que tu me dis du Colonel me peine, certes il méritait mieux que cela et c'est dommage qu'on prive si tôt le Pays d'un homme tel que lui. Mais il ne faut pas envisager l'avenir sous un aspect aussi noir. En admettant que la limite d'âge l'atteigne, rentré à Biarritz il y pourra encore rendre service au Pays, a son point de vue personnel, lui qui est si bon chrétien, acquerra de grands mérites en acceptant avec soumission et résignation, une injustice des hommes. Qu'il ne s'inquiète donc pas de l'avenir, a notre époque si formidablement troublée, qui donc peut répondre du lendemain. De quoi pour chacun de nous demain sera-t-il fait, répétons donc sans cesse la belle prière de Madame Elisabeth, et surtout conservons notre moral élevé, et plaçons nous à une hauteur où rien de ce qui est humain ne puisse nous atteindre.
Chaque fois que je me réveille depuis huit jours, et que je vois le beau ciel bleu toujours sans nuage ma 1e pensée est continuellement pour toi, je pense combien ce beau temps est sain pour ta bande, méfie toi pourtant des soirées, tant qu'on n'est pas au mois de mai, il faut toujours rentrer les tout petits avant le coucher du soleil. Je crois qu'actuellement malgré le très beau temps il faut sortir Minette entre 13h et 15h (1 et 3) pas plus tard, c'est probablement vers le soir qu'elle s'enrhume, il faut rallumer le feu au moment où le soleil décline. Fais attention avec la goutte d'iode que tu mets dans son lait, c'est très bon en effet, mais je crains qu'elle soit encore trop petite pour supporter ce remède et tu feras bien pour le lui

donner de demander conseil à un médecin, car cela pourrait peut-être lui détraquer l'estomac. Si nos plus grands peuvent supporter l'huile de foie de morue, je crois que cela serait très bon pour eux.
Encore rien de changer dans mon existence, mais je souhaite toujours ardemment retourner à mon bataillon, je ne compte plus sur l'avancement, ce sont de bien plus jeunes que moi qui sont poussés, et que veux-tu j'ai eu tort de ne faire ni Verdun, ni la Somme, bien que cela ne soit pas de ma faute, le résultat est là, mais tant pis on peut faire son devoir dans toutes les situations, et si j'arrive au bout de la guerre, les galons et les honneurs ne pèseront pas lourd à côté de la joie de se retrouver en famille pour ne plus se quitter, d'autres occupations que celles des armes occuperont la fin de mon existence jusqu'au jour où commencera j'espère le bonheur éternel.
Au revoir, (*ma*) vieille, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

S. 203 - 16 avril (1917) (*Lorraine*)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu n'as pas mis à exécution ton projet car ç'aurait été à ton tour d'avoir une déception. Je reçois toutes tes lettres, celles de Nanine et de Coco, Geneviève et Quiqui, je pense que tu commences à recevoir les miennes. Vois-tu en temps de guerre il faut nous résigner à la séparation : ces réunions momentanées que j'ai essayées à plusieurs reprises de réaliser et qui n'ont pas abouties nous montre qu'il n'est pas dans le plan de la Providence que nous nous revoyions maintenant ; faisons donc courageusement notre sacrifice et ne pensons qu'à notre devoir contenu tout entier dans le bel ordre du jour du général Nivelle, impressionnant dans sa brièveté.
A l'heure où tu recevras cette lettre tu auras déjà lu les derniers communiqués qui nous aurons montré si nous sommes bien dignes de nos Pères et si nous avons enfin enlevé aux Boches le goût de rentrer chez nous.. Nous sommes impatients de marcher, les troupes sont superbes d'entrain et d'allure. Le canon faisait rage ce matin, il s'est tu vers 10 heures ce qui est de bon augure, malheureusement voilà la pluie qui repique. Que le bon Dieu protège nos efforts. Je sors de la prière où il y avait pas mal de soldats, je t'ai déjà dit que dans mon bataillon il y avait assez de piété.
Je suis détaché dans un cantonnement avec mon bataillon, ce qui me donne le loisir de faire connaissance avec chacun ; je pense que l'on commence à me connaître, les hommes me paraissent être en confiance. J'appartiens à l'ancien corps d'armée d'Antoine (dont Antoine était chef d'état major), uniquement composé de troupes d'élite et qui marche de pair avec le 20e.
Je suis un peu ennuyé de tout ces potins d'Eclaron. Je dois dire que ces séances militaires sont rarement à portée des jeunes filles, je l'ai remarqué quand j'étais à Nancy.
Le programme est presque toujours châtié, mais le soldat qui a l'épiderme rude trouve toujours moyen de placer quelque hors d'œuvre. Cependant je n'approuve pas Mme de Baillon et encore moins le capitaine *Rienré-Main*, c'est un petit monsieur prétentieux et mal élevé. Pauline a bien fait de lui donner une leçon.
J'espère que le Colonel ne se sera pas fait trop de bile de toutes ces histoires, il n'y a réellement pas de quoi. J'ai reçu la lettre du sergent Maire en même temps que la tienne, je suis touché de l'attachement de ce brave serviteur. J'ai été content aussi d'avoir des nouvelles des *Voinier*. Avec nos mouvements je n'ai pas eu le temps de m'occuper de l'éducation des enfants, fait pour le mieux. Joseph est inexcusable de s'être rendu malade en buvant du café, il est toujours le même. Il faut absolument qu'il travaille un peu sans quoi il ne pourra pas passer ses examens en octobre. Voilà l'heure de dîner, au revoir ma chérie, prions bien les uns pour les autres. J'embrasse les enfants.

God.

S. 203 - le 17 avril (1917) (*Lorraine*)

Ma chère Germaine,

Je reçois seulement ce soir la lettre du Colonel que tu m'avais annoncée, remercie le bien de ma part. Je regrette de n'avoir pas pu aller voir (*à St Dizier*) la supérieure de la doctrine, mais je vais lui écrire demain, car je comprends que tu tiennes à avoir les enfants auprès de toi, et cela vaut mieux à tous les points de vue ; l'organisation précédente pouvait convenir pour quelques mois, mais puisque la situation s'éternise il vaut mieux en revenir à ce qui nous a si bien réussi pour les aînées.

Je ne sais si tu as été à Nancy, si tu t'es occupée de cette question, je serai content d'être fixé, mais je vais écrire à la supérieure à tous hasards.
Quel vilain temps pour notre offensive ; que le bon Dieu nous vienne en aide ; le résultat est déjà très joli ; le coup sera bien dur aux Boches et malmenés sur un front pareil, ils auront bien du mal à retrouver l'équilibre.
J'ai vu avec plaisir que la plus belle avance s'est faite en face d'Antoine, je me réjouis d'avoir des détails, mais il doit avoir de la peine à écrire pour le moment. On attend les communiquées avec de plus en plus d'impatience.
18 avril matin. Il faut de plus en plus oublier nos petites personnalités et tout ce qui les entourent pour ne songer qu'à la belle France, œuvre de Dieu, que nous devons sauver et délivrer à tout prix. Certes nous aurons la Victoire, je n'en doute pas, mais j'ai la persuasion que ce sera encore long, armons nous de patience, préparons nous encore à bien des deuils avant de chanter le Te Deum. Je voudrais bien pourtant vous revoir tous, surtout constater les progrès de tous nos enfants, depuis ma grande Pauline que tu me dis si pleine de charme et les autres en passant par Joseph, Marie, Constance délicieuse enfant, et la bonne Zézé, Gérard bon enfant malgré sa paresse, Jean brave homme quand il ne fait pas le patelin et mon gentil petit poète Quiqui, le bon gros Loulou, et la délicieuse Minette. N'en ai-je pas oublié. Ils font tous mon bonheur car ils sont tous un peu de toi, tu leurs as inculqué, en même temps que la vie, ce qui fait ton charme ton âme si chrétienne et si française. Je suis tranquille tant que je te sais auprès d'eux, je demande au bon Dieu de te donner le courage et de te conserver à eux pour les mener au ciel. C'est là haut que je regarde maintenant, j'aime mieux ne plus compter sur les joies fugitives d'ici bas. Si le bon Dieu permet que nous vieillissions ensemble, quelle bonne surprise ce sera ma vieille, et combien nous devrons le remercier de nous avoir ainsi protégés dans une telle tourmente.
Je suis obligé de terminer ma lettre, nous partons, mais sois tranquille ce n'est pas encore au feu.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Je pense bien à Elisabeth et Antoine en ce moment.
Donne de mes nouvelles à Papa. Dis au Colonel que je le remercie de sa bonne lettre.

God.

S. 203 - 19 avril (1917) (*Brie*)

Ma chère Germaine,

Je t'écris de ma chambre confortable : de mes fenêtres j'aperçois le joli clocher roman d'une église de Brie comme je le disais hier à Pauline, malheureusement nous avons un temps épouvantable qui n'a pas l'air de vouloir finir. Il faudrait pourtant bien que le bon Dieu se mette de la partie : nous n'avons cependant pas le droit de sonder ses desseins et ne pouvons faire que l'implorer et mériter son secours.
Il y a ici un vieux Curé qui est arrivé depuis huit jours des Pays envahis libérés par les Anglais, des environs de St Quentin je crois. Il doit nous parler ce soir à la prière de la situation actuelle des Boches, qui, parait-il, sont réellement découragés, surtout par la déclaration de guerre de l'Amérique (*le 6 avril 1917*). Ils meurent réellement de faim, ce bon Curé lui même n'a plus que la peau sur les os, et il nous a raconté que bien souvent l'état major prussien qui logeait dans le château de sa paroisse ne mangeait que des pommes de terre. D'ailleurs par le grand nombre de prisonniers que nous venons de faire, nous allons certainement avoir des renseignements concordants sur ce point.
Je n'ai pas reçu de lettre de toi hier, mauvaise journée, aujourd'hui j'espère être plus heureux. J'en ai eu une de Tante Adèle (de Haldat) me remerciant de ce que je lui avais écrit pour la citation d'Henri, ce qui parait lui avoir fait plaisir.
Elle admire ton activité et te félicite de faire de la culture, mais quel temps exécrable pour ton pauvre jardin, on ne voit encore rien pousser on se croirait au mois de février. Je ne souffre pas du froid grâce à la vigilance attentive de mon ordonnance, qui me fait du feu chaque fois qu'il le peut : il me met fidèlement une boule chaude dans mon lit, c'est un bien gentil garçon.
Au revoir ma chérie, voilà le vaguemestre qui part, je t'embrasse à la hâte et t'écrirai plus longuement demain.

God.

J'ai écrit à la supérieure de la doctrine à Nancy.

S. 203 – Le 20 avril (1917) (*Brie*)

Ma chère Germaine,

Je reçois la lettre datée de ton retour de Nancy et t'en remercie. Puisque tu prends bien chrétiennement la déception que tu as eue en apprenant mon départ, je te félicité et je suis content que tu aies été au Tremblois, que tu y aies vu Gambard qui était un si brave et fidèle serviteur, il a dû être joliment heureux de te revoir et de revoir son ami Joseph. Tu as dû avoir des émotions en apprenant qu'il te fallait passer par F. (*Frouard ?*) bombardé ; heureusement que vous n'avez pas écopés. Pour un peu nous nous serions rencontrés car c'est précisément le jour de ton arrivée à Nancy que nous avons traversé St D (*St Dizier* ?). Tu as dû être heureuse de revoir le Tremblois ; que veux-tu : tu as raison si nous ne perdons qu'un peu matériellement cela se réparera par le travail d'après guerre, et puis les Boches seront tout de même bons pour payer, puisqu'ils auront tout saccagé.
Tant mieux qu'Auguste et Camille se soient bien montrés, cela t'aura fait plaisir, je ne suis pas étonné que tu me dises que les troupes que tu as vues au Tremblois aient bon esprit. Ici aussi, parmi nos soldats l'esprit est excellent, il deviendra encore meilleur avec nos succès, et le beau temps.
Que le bon Dieu nous vienne en aide, ce temps froid et humide est épouvantable et tout ce qu'il y a de plus mauvais pour la végétation. Nos soldats n'en souffrent pas, ils sont étonnamment résistants, il faut dire qu'ils sont très bien nourris.
Voilà la musique qui arrive devant l'église pour jouer, mon adjudant major me dit que c'est le Colonel qui me l'envoie sous mes fenêtres, je suis très touché de cette attention, car je trouve que la musique et la réunion militaire qui en résulte font un joli cadre au dessous du clocher roman qui évoque tous les âges glorieux de notre histoire française, et atteste la vigueur invaincue de notre race et de notre religion, malgré la haine des barbares et des sectaires.
Hier soir, suivant tes conseils, et cherchant à distraire honnêtement mon entourage de jeunes gens, j'ai invité mes officiers à boire une coupe de champagne et une tasse de café. Cela m'a coûté 60 francs, mais tous ces braves gens ont été enchantés ; je sens que je suis déjà aimé d'eux. Les soldats aussi me regardent avec leurs bons yeux. Tu peux être tranquille sur mon sort : je partirai au combat dans les meilleures conditions possibles : demande seulement que le bon Dieu me conserve la santé. D'ailleurs je préfère beaucoup le métier que je fais à celui de Directeur du centre d'instruction. La direction du centre m'a rendu service en me permettant de connaître des engins et des procédés d'instruction que sans cette période de direction j'ignorerais à peu près.
Les photographies de Minette ne sont pas mal, mais quelle tête horrible a ma pauvre Ricotte jolie, et même la bonne grosse et Coco ne sont pas épatants. Geneviève n'est pas trop mal.
Je vais descendre sur la place serrer la main aux officiers qui sont sous mes fenêtres, je te quitte donc, ma chérie, en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je comprends la joie que tu as dû avoir à assister à la messe dans notre hall du Tremblois. Ces belles cérémonies qui s'y répètent souvent, et qui y réunissent tant de belles âmes, effacent bien des vilaines choses qui peuvent s'y être passées. C'est aussi sur cette terre où le bien et le mal se côtoient, où le bien tout de même l'emporte et fait pencher vers nous le plateau de la miséricorde divine.

S. 203 - 21 avril 8h 30 du soir (1917)
(*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Je ne sais si je pourrai t'écrire demain, je le fais donc ce soir avant de me coucher. Nous allons encore une fois changer de place. Nous nous rapprochons d'Antoine. Aujourd'hui assez belle journée nous avons fait une manœuvre qui a bien marché, le général était content : il faudrait que cela marche aussi bien contre les Boches. Je crois qu'on compte sur nous pour faire de la bonne besogne.
J'emporterai un bon souvenir de ce pays d'Ile de France, riche et accueillant, aux vastes horizons, aux jolies vallées encaissées au fond desquelles s'élèvent pieusement les clochers romans des vieilles églises qui évoquent la mémoire de nos Pères et qui témoignent de la vitalité de notre race. C'est un autre aspect que la Lorraine, mais qui a bien son charme.
Nous avons vécu quelques bonnes journées de repos moral et physique, maintenant nous sommes bien prêts pour la lutte et nous souhaitons tous faire bientôt de bonne besogne.
Ne vous faites pas d'illusions, malgré les coups qu'ils reçoivent les Boches tiendront encore un bon moment, ils peuvent dresser contre nous tout ce qui leur reste de forces car pour le moment, à part les

Anglais qui ont fait du très bon travail, les autres alliés ne les inquiètent guère. Enfin nous sommes sûrs de les avoir tôt ou tard, ce qui nous fait patienter. Il nous faudrait le beau temps, heureusement il semble revenir.
Je suis content de voir ton bon moral, de voir que tu fais de bonnes promenades avec les enfants ; cela vous fait le plus grand bien à tous, c'est bon pour eux d'admirer la nature et quoique le Pays ne soit pas beau, il y a tout de même de jolies choses où l'on retrouve la main du divin créateur. Notre Quiqui sait bien trouver dans la plus petite fleur, le brin d'herbe ou de mousse, le filet d'eau claire, la marque de l'œuvre du bon Dieu. Depuis quelques jours les hirondelles volètent autour de nous dans nos marches, peut être celle qui passait et repassait sans cesse à 1 mètre du nez de mon cheval, voulait-elle me dire que dans son voyage elle avait passé près d'Eclaron et vu mes onze chers trésors. Quand je suis seul, je vous revois souvent tous, je sens que vous pensez à moi, et à mes soldats et cette pensée loin de m'attrister me réconforte et me donne du courage. Prie bien pour que je sois brave, que les enfants puissent être fiers de leur Papa, et surtout qu'au milieu de la tourmente, je garde mon calme et mon sang froid pour guider au mieux mes braves soldats et leur éviter les pertes inutiles.
Je vais communier demain et vous réunirai tous dans ma pensée auprès du bon Dieu. Qu'il vous protège et vous garde tous et nous permette de nous revoir un jour ou l'autre.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

J'embrasse Elisabeth et ses enfants, ne m'oublie pas auprès du bon Colonel. Ne t'inquiète pas, sois bien courageuse, mes lettres vont devenir de plus en plus irrégulières.

---

dimanche soir 22 avril (1917)
(*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Puisse le grand St Georges dont c'est la fête nous favoriser en nous permettant de donner un bon coup au Boche. Quand tu recevras cette lettre je serai pas loin d'Antoine. Admire une fois de plus comme il fait bon s'abandonner à la Providence. Nous avons passé ici une bonne journée de dimanche, j'ai communié ce matin, j'ai été ensuite à la messe militaire de 9h, puis j'ai été déjeuner dans un cantonnement voisin invité que j'étais par mon camarade du 3e bataillon. Le déjeuner qui était bon (œufs pochés aux épinards, civet de lièvre, filet de bœuf aux petits pois, œufs à la neige) était agrémenté d'un accompagnement de violon. Le violoniste 1e prix du conservatoire était très bon, et tu aurais été ravie (*et*) les enfants aussi d'entendre cette jolie musique.
Au retour j'ai trouvé mon bataillon engagé dans une partie de football, je me suis arrêté à les regarder. Pendant ce temps le général de division et le colonel sont venus et chacun y a été d'un billet de 100 sous pour le vainqueur, j'y ai été aussi de ma thune (*5 francs*).
Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui, je pense en recevoir plusieurs demain ou après demain. J'ai répondu aujourd'hui au Colonel. J'ai été interrompu au milieu de ma correspondance par des artilleurs qui venaient cantonner ici, car je suis major du cantonnement. Après les avoir fait caser, l'heure du dîner était arrivée.
Après dîner je reprends ma conversation avec toi jusqu'à ce que le sommeil me force à me fourrer entre les toiles. Avant dîner j'ai été à la prière. Un infirmier du bataillon officiait et nous a adressé quelques paroles très bien. Le thème qu'il avait choisi était tout militaire : « il ne faut pas s'en faire » ce qui en langage chrétien se traduit par l'abandon à la Providence, c'était tout à fait de saison et approprié à notre situation actuelle. Non je ne m'en fais pas, car je m'abandonne à la Providence, je lui confie ceux que j'aime, j'accepte d'avance le sacrifice qui peut m'être demandé, confiant que ceux que je laisserai ne seront pas abandonnés. Je vais très bien physiquement et moralement : je remercie le bon Dieu de m'avoir rendu la santé qui me permet de nouveau de servir mon Pays et de donner aux enfants l'exemple, que le devoir ne se limite pas et qu'on doit se donner tant qu'on le peut. J'ai la foi d'ailleurs que si le bon Dieu le veut je reviendrai parmi vous et que nous aurons encore la joie de nous revoir et de fêter ensemble la victoire de la France.
Le beau temps revient, vois comme le bon Dieu nous a gâtés de nous laisser à peu près à l'abri pendant les derniers mauvais jours. Voilà mon ordonnance qui vient faire mes bagages.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos dix.

God.

J'embrasse Elisabeth et ses enfants.

S. 203 - 25 avril 1917
(*Champagne – carte de correspondance des armées*)
(*Toutes les cartes suivantes indiquent que Godefroy de Miscault est au 174° régiment au 2° bataillon*)

Ma chère G,

Je t'écris à la lueur vacillante d'une chandelle, cela va très bien. Je vous embrasse tous.

God.

S. 203 PC Ce 26 avril 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Je vais toujours très bien malgré le bruit, nous sommes dans une situation assez bonne, pas loin de l'endroit où se trouvait Antoine. J'ai sommeil par exemple car c'en est fini de dormir. Mes bonhommes sont épatants mon petit ordonnance a bien soin de moi et me couve comme son ombre. Nous avons navigué pas mal sous les marmites, les Boches ont perdu leur poudre, pas une perte au bataillon. La Providence veille sur nous. J'ai retrouvé mon accoutumance de ce bruit, il n'y a que le premier pas qui coûte. Continuez à prier pour nous (mot illisible) que le bon Dieu bénisse nos efforts et nous donne la force de faire tout notre devoir, qui est parfois pénible. Nous aurons les boches, nos soldats sont épatants, d'une gaîté étonnante et communicative, je t'écris à 20 mètres sous terre dans un abri Boche. Cela fait plaisir.
Au revoir ma chère Germaine, je vous embrasse tous.

God.

J'ai reçu ta lettre du 21.

S. 203 PC Le 27 avril 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Je t'écris en croquant une dragée que m'offre mon gentil adjudant major, tu vois que je ne suis pas à plaindre, toujours sous terre, sans beaucoup dormir car les Boches nous font grand bruit. Cela va toujours bien. Nous avons un temps superbe dont nous ne profitons pas mais cela viendra. Je ne reçois pas souvent tes lettres depuis quelques jours, il faut me contenter de penser beaucoup à toi et à vous tous mes chers enfants, quand j'ai le temps. Le temps passe tout de même. On est à la place où nous veut le bon Dieu, et il faut avoir le sourire. J'espère que vous allez tous bien, que les petites opérations des végétations se sont bien passées et que toute la jeunesse est entrain. Je suis de l'avis du directeur pour Joseph, car je crains que ce long désœuvrement soit mauvais pour lui. Ces 2 mois de travail jusqu'au mois de juillet lui seront profitables et je crois qu'à ce moment là dans 15 jours la situation commencera à s'éclaircir. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Voilà le cuistot qui va emporter ma lettre et nous allons déjeuner, à votre santé.

God.

S. 203 - PC Ce 29 avril 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Merci de ta lettre reçue hier. Je compte sur tes bonnes prières, cela barde. Tout va bien on sent à tout instant à quel point le bon Dieu nous protège. Il fait un temps superbe. Le spectacle est grandiose,

impressionnant, inoubliable, lisez les communiqués avec intérêt. Nous avons eu une messe impressionnante ce matin sous les marmites. Nous avons eu une nuit très agitée. Voilà 5 jours que je ne dors pas mais cela va très bien. Ayez confiance et à Dieu va. Je vous embrasse tous.

God.

PC S. 203 Le 29 avril 1917
(*Champagne – carte de correspondance des armées)*

Ma chère Germaine,

Je t'ai écrit en hâte tout à l'heure, ayant en ce moment quelques minutes de calme, je viens encore causer avec toi, sous une voûte de trajectoires qui se croisent au dessus de nos têtes. Le Boche est presque silencieux, mais qu'est ce que nous lui servons. L'horizon disparaît dans un nuage de fumée et de poussières, nous sommes maintenant habitués à ce bruit continu, il fait parti de notre atmosphère comme le chant de l'alouette. Depuis que je suis ici je rencontre tous les jours des officiers qui ont logé au Tremblois. Dernièrement tout à fait par hasard un commandant me dit : « près de Ch. (*Champenoux*) j'ai logé dans une villa qui d'extérieur ne payait pas de mine mais qui à l'intérieur était une merveille de goût et de commodité. » je l'ai laissé parler puis finalement je lui ai dit : eh bien c'est chez moi que vous étiez. J'ai pense que cette petite histoire t'amuserait. J'ai été un peu fatigué ces jours-ci mais maintenant je me repose et me retrouve d'aplomb, je le dois à tes bonnes prières qui m'ont sauvé la vie déjà en plusieurs circonstances ces jours-ci. Je te raconterai tout cela au mois de juillet : je vous embrasse tous.

God.

S. 203 - PC Le 3 mai 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Toujours le beau temps, toujours santé excellente, toujours très bon moral ! Le bon Dieu t'inspirera de prier avec plus de ferveur que jamais demain pour la France et pour nous en particulier. Tu n'as pas idée comme l'existence que je mène me plait, et tu ne t'imagines pas le bon travail que fait notre artillerie sur le Boche. Je n'ai pas le temps de t'écrire longtemps mais je vous embrasse tous de tout mon cœur. Bon courage et vive la France.

God.

S. 203 - PC Le 6 mai 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Je vais toujours bien et me tire d'affaire toujours sous les marmites. La Providence continue à me protéger, j'en ai des preuves certaines que je te raconterai quand nous nous reverrons. Je suis très satisfait de mon bataillon et j'ai demandé plusieurs récompenses pour mes braves gens. J'espère qu'elles me seront en partie accordées. J'ai reçu ta bonne lettre d'hier et cela m'a apporté une diversion, j'étais abruti par les gaz, je tousse, je crache, je pleure, mais cela n'est rien, et je me sens plus valide aujourd'hui. Je suis content de savoir le bel avancement d'Antoine, je lui écrirai dès que je serai au repos. Au revoir, je vous embrasse tous.

God.

Je remercie Marie de sa gentille lettre.

S. 203 Le 8 mai 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta bonne lettre et t'en remercie. Le bon Dieu tu le vois continue à me protéger. Nous avons toujours le beau temps malgré quelques gouttes de pluie. Ta lettre ma bien amusé avec les détails qu'elle donne sur la petite Minette ; certes pendant que les marmites tombent autour de nous j'ai confiance que l'ange gardien de cette chère petite veille sur moi, et me permettra de la revoir. Je remercie aussi Pauline de sa lettre, elle fait bien de compter les jours qui nous séparent, nous en verrons certainement la fin, si le bon Dieu veut. J'espère que tu reçois régulièrement mes cartes : je t'en écris une tous les jours, le style n'est pas épatant : c'est la faute des marmites auxquelles on s'habitue. Ne m'oublie pas auprès du Colonel, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

S. 203 Le 9 mai 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Toujours sous la mitraille, vaillant et bien portant, je t'envoie un affectueux bonjour. Le bon Dieu nous protège grâce à vos prières à tous, je m'abandonne complètement à la Providence, qu'il vous conserve et vous donne la joie de voir la victoire finale. Le beau temps nous favorise toujours. Je n'ai pas reçu de lettre de toi hier ; j'espère aujourd'hui avoir 2 lettres. Je commence à être inquiet d'Hubert ce serait triste pour Henriette.
Je vous embrasse tous, priez toujours pour moi.

G de Miscault.

S. 203 Le 10 mai 1917
(Champagne – carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Petit bonhomme vit encore, après une rude journée. La pensée et tes prières continuent à me soutenir et à m'attirer la protection du bon Dieu. Je pense bien à vous tous et je jouis pour vous de ce beau temps. Pour nous il nous est difficile d'en profiter car les marmites boches nous font rentrer sous terre à tout instant. Ah ! il fera bon aller quelques jours au repos, respirer l'air pur sans gaz ni cadavre, se laver à grande eau, se changer, voilà 18 jours que je n'ai pas quitté mes chaussures, je suis envahi de (*mot difficile à lire peut être poux*) mais nous en sommes tous là, et mon devoir est de garder le sourire, je l'ai du reste, car nous accomplissons la volonté du bon Dieu. Je vous confie tous à lui. Je jette un regard reconnaissant sur (*2 mots illisibles*) d'espérance vers l'avenir et en tout cas je m'abandonne absolument entre les mains de la Providence. Au revoir ma chère Germaine, je suis un peu abruti et t'écrirai plus longuement quand nous serons au repos.

God.

Je n'ai pas encore touché ma solde parce que je suis aux tranchées, mais dès que je le pourrai je t'enverrai de l'argent. God.

S. 203 Le 12 mai 1917
(*Champagne*)

Ma chère Germaine,

La journée d'hier a été plus calme et, quoique toujours en première ligne, j'ai pu un peu me reposer, et je me trouve mieux aujourd'hui. Je crois que je vais avoir quelques jours de répit, j'en serai heureux, surtout pour mes gens qui ont bien besoin de repos, et surtout d'une nourriture un peu réconfortante, car voilà trois semaines qu'ils n'ont eu un seul repas chaud. Cette guerre aura été pour beaucoup une grande maîtresse de mortification et de pénitence. Je te le disais hier j'ai bien des petites misères ; entre autre je

suis envahi par les totos, ce qui se comprend puisque je n'ai pas pu me changer depuis 3 semaines. J'attends le premier repos pour me baigner et me laver à fond.
Ces quelques jours passés dans la tourmente m'ont donné l'occasion de voir autour de moi beaucoup de beaux caractères et de dévouements, on ne dira jamais assez quelle a été l'abnégation et l'héroïsme froid des coureurs, ils ont conscience de l'importance de leur rôle, ils savent que lorsque les téléphones sont coupés, quand l'atmosphère saturée de poussière et de fumée ne laisse plus paraître les signaux, ils demeurent les seuls agents capables de transmettre les ordres et les renseignements et d'assurer ainsi jusqu'au bout la direction de la lutte. Héros obscurs, trop souvent fauchés au détour d'un boyau ou à la sortie d'un trou d'obus, on ne redira jamais assez tout ce que la France leur doit.
J'en ai un qui est toujours prêt à marcher, quand cela barde très fort et qu'il voit hésiter le chef à envoyer quelqu'un, il se présente froidement et vous dit « j'irai mon commandant », le 4 mai il l'a fait à plusieurs reprises et a eu, j'en suis sûr, une large part dans le succès de la journée, en tout cas en ce qui concerne le petit coin de mon bataillon.
Quand nous allons être au calme, je vais faire faire un service pour les victimes de ces journées d'offensive. Le prêtre qui officie est un brancardier très brave, qui l'autre jour m'a donné l'absolution sous le feu.
Je t'ai dit que mon adjudant major, Clément, est un garçon très pieux, très bien pensant, très pratiquant, avec lequel je m'entends bien sous ce rapport, nous causons à cœur ouvert, il pourrait être mon fils, n'ayant que 25 ans, mais les deux années de guerre qu'il a vécues lui ont donné une grande maturité d'esprit, j'aime ce mélange de sérieux et d'insouciance. Il me parle souvent de sa sœur un peu plus jeune que lui et qui a l'âge de notre Nanine. Il me rend de grands services grâce à son expérience de cette guerre, il est prudent et brave tout à la fois, il m'a déjà à mainte reprise empêché de m'exposer inutilement et c'est peut être lui dont s'est servi la Providence pour me faire traverser sans accro la dernière tourmente : je l'appelle mon ange gardien.
Voilà 3 heures du matin, je vais essayer de dormir encore. J'espère que ton voyage à Nancy s'est bien passé et que tu as embarqué Joseph dans de bonnes conditions pour Fribourg. Je pense bien à vous tous et vous embrasse de tout cœur.

God.

(S. 203) Le 12 mai 1917
(*Champagne*)

Ma chère Germaine,

Toujours engagé mais un peu reposé par une journée d'accalmie, je viens me rafraîchir l'esprit par une conversation un peu plus longue que d'habitude. Dans la tourmente qu'est devenue la bataille actuelle tu ne t'imagines pas ce qu'on devient petit, ce qu'on se sent un rien, tout disparaît dans une immense vibration, les secousses sont telles que tout remue et danse autour de vous, et, dans l'agitation de la mêlée, on a peine à reconnaître l'ennemi ou l'ami. Toutes les idées s'effacent on ne sait plus où l'on est, on s'endort on se réveille sans s'en rendre compte, on ne sait plus si l'on rêve ou si l'on est dans la réalité. On ne trouve plus ses mots, ou bien on voit ce que l'on veut dire mais les paroles ne sortent plus. Oh terrible responsabilité du chef qui peut se trouver à un moment donné ainsi empêché de continuer son action.
J'ai vu des actes merveilleux de courage, sur un front de mille mètres mon bataillon engagé pendant 12 heures sous un feu intense de mitrailleuses, sous un bombardement de 105 à raison de 10 à 12 coups par minute, grâce à mes infatigables agents de liaison j'ai toujours pu diriger l'action, rester maître de la situation et finalement arrêter le boche. A plusieurs reprises le bruit dans le bataillon a couru que j'étais tué, alors il fallait voir les coureurs qu'envoyaient mes commandants de compagnie et la joie de leur visage en retrouvant leur chef toujours debout.
Quand la nuit le calme renaît la plaine s'endort en un immense chaos de terrain bouleversé sous une lourde nappe de fumée dans laquelle se tapissent les gaz pervers. Amis et ennemis sont plaqués à terre par un sommeil insurmontable et l'on dort sous l'œil de la mort qui à tout moment peut s'abattre sur vous. Puis, quand le jour renaît peu à peu , la lutte se ranime avec les munitions que la nuit a permis d'apporter. Les vagues se heurtent sur place, les deux adversaires également fatigués ont la même idée : il est aussi fatigué que moi : je sens que je suis à bout, il doit être à bout aussi, je tiendrai donc une minute de plus que lui, et cette minute sera celle de la victoire, minute tant désirée qui nous paiera de nos peines, qui nous remettra sous les yeux en un éclair fulgurant tout ceux que nous aimons et que nous

aurons sauvés. Ou la mort vous frappera dans notre acte héroïque, et ce sera l'éternel bonheur, sans nul doute encore préférable au bonheur terrestre.
Je ne sais pour combien de temps je suis encore dans la lutte : mon bataillon tient bien sans trop de pertes, nous savons par les prisonniers faits qu'en face de nous le boche a dû déjà deux fois relever ses troupes épuisées, mais quand seront-ils donc à bout de leurs renforts ? J'ai vu défiler pas mal de prisonniers, les uns épuisés, abrutis par le bombardement, d'autres au contraire provenant de réserves fraîchement amenées avaient les figures fraîches et donnaient encore l'aspect de troupes solides. Ils sont je crois assez mal nourris, mais leur moral n'est pas aussi bas que je le désirerais.
J'ai été un peu touché par les gaz t'ai-je dit, j'ai vomi pendant une nuit et je vais bien maintenant : je n'ai pas été arrêté un seul instant et aujourd'hui, ayant très bien dormi, je me sens de nouveau d'attaque.
J'espère que ton voyage à Nancy s'est bien passé, que Joseph a rejoint Fribourg sans douleur, que vous allez tous bien. Je remercie Nanine, Marie, Zézé, Coco de leur lettre, enfin Je vous embrasse tous de tout cœur en vous demandant de prier pour moi. En passant une preuve de la protection de la Providence. Un 210 est tombé sur mon abri et l'a écrasé, 5 minutes avant et par une sorte *d'impulsion* j'étais sorti avec mon adjudant major pour aller voir le Colonel ! Personne de ma liaison n'a d'ailleurs eu de mal. Prière et confiance.

God.

(S. 203) PC 13 mai (1917
(*Champagne – carte de correspondance des armées*)

Ma chère Germaine,

Hier a été une bonne journée puisque j'ai reçu de toi 5 lettres, aussi je t'assure que je n'ai pas entendu passer les obus et que j'ai dormi comme un roi en ruminant tout ce que tu me dis de chez nous. Les détails que tu me donnes sur Antoine m'ont intéressé, puisse-t-il avec une armée faire une aussi bonne besogne que celle qu'il a fait successivement avec sa division et son corps d'armée. La mort d'Hubert (*de Costart*) sera un rude coup pour Henriette, je la plains, mais H. lui n'est pas à plaindre puisqu'il tombe en héros. Nous en voyons trop autour de nous, je m'effraye parfois de constater la dureté de mon cœur, mais notre vie est si peu de chose que nous la comptons pour rien, nous en remettant entièrement à la Providence. Continuez vos bonnes prières et soyez prêts à tout : la guerre sera encore longue et rude. Je pense que Joseph aura fait bon voyage, je suis content de le savoir de nouveau occupé, non réellement il n'est pas très sérieux, il manque totalement d'énergie, mais cela peut encore venir et j'espère qu'il saura profiter de la leçon de la guerre. Je vous embrasse tous.

God.

(S. 203 mai 1917)
(*Reims Champagne*)

Ma chère Germaine,

Quand tu recevras cette lettre, si le bon Dieu continue à me protéger ainsi que mon bataillon, je serai au repos pas loin d'Epernay, pour 15 jours ou trois semaines, tu vas donc pouvoir dormir tranquille quelque temps et puis après à Dieu va !
Ne regardons pas trop loin et vivons à la minute présente remerciant le bon Dieu de chaque joie qu'il nous accorde et conservons l'espoir très ferme du revoir qui sera si doux, si doux ! Cette nuit a été intéressante pour moi, hier une de mes patrouilles avait découvert un beau canon boche de 88 mm, à tir rapide, en parfait état, avec à côté de lui 3 paniers de munitions. Je résolus de ramener ce canon chez nous, ce n'était pas chose facile car il était à 100 mètres des boches et sous le feu d'une mitrailleuse ; il fallait le sortir d'un trou d'obus, lui faire traverser notre réseau de fils de fer, et trois ou 4 tranchées profondes pour l'amener jusqu'à mon PC. J'avais sous la main un maréchal des logis d'artillerie, mon sergent pionnier, et une douzaine d'hommes bien décidés. C'était suffisant car trop nombreux nous aurions attiré l'attention. Je confiai le commandement du détachement à mon brave et sympathique adjudant major. La nuit venue la petite troupe s'ébranla emportant : cordes, rails, madriers, et au fond du cœur le désir ardent de jouer un bon tour aux boches.
Ils en mirent, comme ils disent, les boches entendant du bruit lancèrent quelques fusées et ce fut tout ; il fallut 2 heures pour faire les 600 mètres qui séparaient l'emplacement du canon au PC. A minuit j'entendis un hourvari joyeux, absolument comme des chasseurs qui, le jour de l'ouverture, rapportent un

joli tableau. Je me précipite dehors et, à la lueur des fusées, j'aperçois ce beau canon boche qui repose maintenant sous des toiles de tente à la porte de mon abri, en attendant que les artilleurs m'envoient un attelage pour le ramener en arrière. Je crois que cette prise fera plaisir à tout le monde et me fera bien voir. Mais ce sont surtout mes braves qui ont du mérite, aussi leur ai-je donné 30 francs, qui leur permettront de se payer quelques douceurs en arrivant au cantonnement de repos. Ces petites opérations sont très intéressantes car elles nous forcent à travailler pour arriver à réussir sans perte. Quand on a ainsi opéré à 100 mètres du boche cela remonte le moral, et la troupe gagne en valeur. En ce moment-ci ou mon bataillon est tellement fatigué que je ne puis lui demander autre chose que de tenir sur place, c'est réellement une bonne affaire d'avoir réussi une telle opération.
La gloire d'Antoine rejaillit sur moi et s'en est risible, mon bataillon en profite, je vais être cité à l'ordre de la division, je suis proposé pour lieutenant Colonel !....J'en suis navré d'ailleurs car je préfèrerais de beaucoup achever la guerre avec mon beau bataillon, que j'ai réussi à tirer à peu près entier de la fournaise, puisque je n'ai eu que 15 tués et 85 blessés, alors que les autres ont perdu la moitié de leur monde ; où je suis aimé, et dont je suis sûr de faire tout ce que je voudrais. Si je passe lieutenant colonel où irai-je encore changer d'entourage et de figures ? Enfin je ne demande rien à personne et me laisse guider.
Tu sais que je suis sous les ordres du général Mazel, du général de Bazelaire, et que le chef d'état major est le colonel Spire, mon ancien chef de bataillon quand j'étais à Pont à Mousson, je crois que les propositions me concernant seront bien accueillies par tout ce monde. Mais tu sais combien peu je suis ambitieux, si l'on voulait me faire plaisir on me donnerait une permission supplémentaire car vous revoir tous, revoir les bons gosses est mon plus cher désir.
Les petites photographies que tu m'as envoyées sont très bien, Coco, Zézé, le Nounou et Quiqui sont très bien. J'ai reçu la lettre de Papa du 18, je vois avec plaisir qu'il est auprès de vous maintenant et j'ai d'autant plus de regret d'en être éloigné. Que je vais penser à vous en ce jour de 1^{e} communion, c'est le jour où je quitterais la tranchée et où nous parcourons la montagne de Reims. J'espère ne pas avoir d'accroc, j'ai toujours une certaine appréhension à traverser le canal de l'Aisne que les boches marmitent constamment pour gêner nos communications. En ce moment ci ils doivent avoir fort à faire du côté des Anglais et du côté de Craonne et Moronvilliers, aussi avons nous beaucoup moins d'artillerie en face de nous, depuis huit jours le fort de Brimont qui nous prenait d'enfilade est à peu près muet, et nous en bénéficions. Au revoir car je finirais par (*mot illisible*) faire (*mot illisible*). Je vous embrasse tous.

God.

Le général Pétain vient de nous faire paraître un ordre tout ce qu'il y a de mieux et qui donne une idée de son beau caractère sur les rapports des chefs avec leurs subordonnés, parles en au Colonel, qui je suis sûr aura apprécié ces belles paroles.

(*S. 203 Le 14 mai 1917*)
(*Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je rentre de ma tournée habituelle dans ma première ligne, j'ai dit bonjour à mes bonhommes et je viens d'avaler un chocolat tout chaud préparé par mon ordonnance surnommé vieux nick parce qu'il s'appelle Ferkel, et que Fer Kel = Nickel. Ainsi restauré et en attendant que le sommeil me reprenne je viens causer un peu avec toi. D'abord bonne nouvelle pour vous, dans 36 h nous quittons le secteur pour nous en aller au cantonnement près d'Epernay. Eh bien figure toi que je suis devenu tellement guerrier que c'est presque à regret que je quitte le front, en ce qui me concerne du moins car pour ma troupe elle a bien besoin de repos et je t'assure qu'ils ne pèsent pas lourd ; malheureusement ils sont un peu matérialistes et ce qui les réjouit le plus c'est de penser qu'ils vont être dans un patelin où il y a du bon vin, il faut dire que les pauvres bougres ont bien droit à de petites douceurs et pendant 48 heures je me propose d'être très indulgent, songe que ces pauvres gens couchent sur la terre, sans paille, depuis le 25 avril, et n'ont pas fait un seul repas chaud, sauf du 14 au 17 mai. Il faut comprendre la nature humaine et tolérer une petite détente qui, je ne me fais pas d'illusion se traduira par quelques cuites.
Mon ange gardien aussi va partir en permission, je le regretterai car je lui suis lié maintenant d'une réelle amitié. C'est une riche nature affinée par 34 mois de guerre et étonnamment mûrie pour son jeune âge ! Je crains d'avoir un peu le spleen au cantonnement où certainement après l'existence enfiévrée que nous venons de mener je me trouverai un peu désœuvré. Je sais que le Pays est très joli, très pittoresque, j'aurai donc des distractions de promenades à cheval, et puis je médite un peu de m'échapper 24 heures pour venir jusqu'à Eclaron si seulement le bon Colonel peut faire un accroc au

règlement et venir me chercher en auto à Vitry. Enfin cela n'est qu'un projet très vague et qui pourrait bien mal tourner comme les précédents, comme celui de nous retrouver à Paris d'abord, puis à Nancy. Laissons donc faire la Providence. Ce matin mon secteur était très tranquille, hier aussi d'ailleurs. Pendant ces huit jours je n'ai eu que 5 blessés dont un par un 75. Nous nous enhardissons petit à petit, le beau temps nous y engage, j'ai installé une petite table et des bancs dans la tranchée et hors de mon abri, et nous nous enhardissons jusqu'à dîner dehors, quelquefois des shrapnells tombent dans les assiettes qui ne cassent pas car elles sont en fer. Quand une rafale de 105 devient un peu trop violente on s'abrite quelques minutes et on achève ensuite à dîner de meilleur appétit. J'ai presque toujours un invité quelconque, artilleur, sapeur ou cavalier, ou un officier d'un bataillon voisin et comme en Artois des fleurs sur la table (la table est une mauvaise planche, recouverte de journaux, posée sur 2 blocs de craie) en ce moment ci les fleurs sont de ces jolies aubépines.
Le soir on reste longtemps dehors, on jouit d'un splendide panorama car la vue s'étend de Brimont à Laon et on entrevoit une bonne partie du front le plus intéressant, celui qu'occupait Antoine, et Craonne. Le duel d'artillerie est toujours très dur, hier nous avons eu la joie de voir et d'entendre sauter un énorme dépôt de munitions boche, il y avait un nuage de fumée large de plusieurs centaines de mètres et haut de 200, j'espère que beaucoup de Boches y auront trouvé le trépas. Hier l'aviation boche et française étaient très actives et je t'aurais voulu là avec les enfants pour admirer le spectacle, le ciel dans la direction du nord est vers Vervins était ponctué d'éclatements d'obus boches qui indiquaient que nos escadrilles de bombardement faisaient bonne besogne de ce côté. A 10 heures du soir un attelage est venu chercher le canon que j'avais fait ramener ainsi que 200 obus. Je ne sais si pour cela nous aurons les honneurs (*du*) communiqué. Le Colonel commandant l'infanterie de la division a donné 50 frs à mes pionniers, le Lieutenant Colonel 20 frs, les braves poilus n'auront pas perdu leur temps.
Je pense bien à nos petites communiantes, malheureusement étant en route ce jour de la Pentecôte ce sera pour moi une journée de (*mot illisible*) à moins que pendant la grande halte qui se fera sur la montagne de St Thierry je puisse faire dire la messe par un de mes brancardiers. En tout cas je serai bien en pensée avec vous tous. Je suis content de savoir Papa près de vous, votre réunion n'en sera que plus gaie. Tes bonne lettres me font bien plaisir, elles sont très intéressantes, je suis content de savoir que ton jardin pousse bien, mais ne te surmène pas.
Au revoir, j'embrasse tout le monde.

God.

Je suis content quand tu m'envoies des photos des gosses.

(S. 203) 15 mai, au repos (1917)
(*Champagne montagne de Reims*)

Ma chère Germaine,

Je viens de passer une excellente nuit dans des grottes superbes où nous sommes à l'abri des plus grosses marmites, où l'on jouit donc d'un repos complet physique et moral. Mes hommes en profitent pour dormir, bien manger et se refaire ; ils en avaient bien besoin après 18 rudes journées d'attaque ou de bombardement intense. Je dois dire que la lutte n'a pas été sensiblement plus dure qu'en juin 1915 en Artois. Les Boches nous ont même envoyé moins d'obus de gros calibre qu'alors, mais ,notre position récemment conquise n'était pas encore solidement organisée, et c'était le côté ennuyeux de la question. Nous restons dans ce secteur pour le moment, mais il semble se calmer / les Boches ont fort à faire ailleurs. Je pense que nous ne resterons pas éternellement, et je ne serais pas étonné de me retrouver un jour ou l'autre sous les ordres d'Antoine. Enfin nous vivons au jour le jour, nous laissant guider par la main toute puissante mais néanmoins paternelle du bon Dieu. Dans nos malheurs nous avons encore été favorisés en particulier par un temps superbe. Le mauvais temps nous avait rendu la situation beaucoup plus pénible et peut être même critique en raison des difficultés que nous aurions eu à circuler , à passer canal et rivière etc. Ici dans notre montagne, nous jouissons d'un spectacle féerique quand vient le soir ; au loin s'étend la nappe des projecteurs, l'éclairement des fusées multicolores qui s'élèvent dans l'ombre de la nuit, les départs des coups de canon et l'arrivée des obus qui éclairent la nuit. Tout cela se passe dans un merveilleux décor de verdure qui vous repose le regard lorsque, comme nous, on a vécu pendant de longs jours dans un paysage de mort.
Demain je fais dire un office pour nos morts. L'autel sera dressé dans un bois de pins encastré dans un petit vallon aux pentes de la montagne et là le bataillon groupé remerciera le bon Dieu de sa protection, et lui demandera de continuer son secours et son assistance pour les mauvais jours à venir. Je pense que nous sommes encore ici pour jusqu'à la Pentecôte et après a Dieu va, comme disent les marins. J'ai

confiance dans les bonnes prières de Coco et Zézé ; le jour de leur première communion, mais j'aurai grand regret à ne pas assister à cette belle cérémonie et à voir ces deux bonnes petites dans leurs robes blanches. Si tu peux m'envoyer des photographies cela me fera grand plaisir.
J'ai eu ce matin une longue conversation avec le général Schmitt, notre général de division, il m'a bien parlé d'Antoine et voudrait bien que nous soyons rattaché à son armée. Moi aussi d'ailleurs, j'aimerais bien aller faire la guerre en Alsace et sortir de cette craie et des bois de sapins où l'on ne voit pas clair. Nous verrons dans 14 jours ce que l'on nous réserve.
Je viens d'écrire à Tante Geneviève pour lui recommander un de mes officiers blessés qui est soigné dans un hôpital de Poitiers, j'ai pensé que sa visite ferait du bien à ce jeune homme qui est bien élevé et bien pensant, je ne pense pas que cela ait été indiscret de demander ce service à tante Geneviève qui sera je suppose enchantée de soulager moralement un blessé en souvenir de Thierry. Je sais que toi tu aurais de grand cœur donné à un de mes subordonnés blessé ce témoignage d'admiration et de sympathie.
Mon bataillon se repose, il en avait bien besoin ; notre repos ne sera pas long puisque samedi déjà nous remontons, comme on dit, mais cela aura tout de même été une détente de pouvoir respirer à l'air libre et s'étendre au soleil.
Moi personnellement je suis reposé, j'ai été très fatigué le 6 mai mais pas depuis, j'ai retrouvé mon sommeil et j'ai un excellent appétit, et comme nous continuons à être bien nourris, cela va très bien.
Je reçois à l'instant des cartes postales de Pont à Mousson du sergent Barbier, veux tu le remercier de ma part en attendant que je lui écrives. J'ai reçu aussi récemment une nouvelle lettre du bon sergent Maire, et une lettre du Commandant *Gombeaux*, mon successeur de Mouy, qui m'apprend que Enguerrand a de nouveau été blessé.
Hier vers quatre heures nous avons subi un fort orage : en quelques minutes notre grotte était envahie par les eaux et je n'ai eu que le temps de faire exécuter le sauvetage ; il y avait déjà un pied d'eau dans mon gourbi et mes chaussures, mes cantines etc, s'en allaient à la dérive. Avec quelques coups de pioches et de pelles on est venu à bout du fléau, et en somme tout s'est terminé dans un éclat de rire. Mes chaussures ont été repêchées et séchées, et mon ordonnance n'a eu que la peine de faire sécher les effets de ma cantine.
Cette longue campagne a eu pour effet de mettre mes uniformes à une terrible épreuve, et je crains d'être obligé de me faire habiller de neuf quand je vais me retrouver au calme. Je n'ai touché ma solde du mois d'avril qu'aujourd'hui, voilà 400 frs que je prélève dessus pour te permettre de vivoter.
Au revoir ma petite femme bien aimée, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

(S. 203) 16 mai 1917
(*Champagne montagne de Reims*)

Ma chère Germaine,

J'ai pensé hier particulièrement à toi en ce triste anniversaire du 15 mai, nous vivons tellement au jour le jour nous nous rendons si peu compte de la date à laquelle nous nous trouvons que ma lettre était partie quand je me suis aperçu que nous étions au 15, c'est pourquoi tu n'as vu aucune allusion au souvenir de ta chère Mère, mais tu sais trop bien que je ne pouvais pas manquer d'être uni constamment à toi en pensée, surtout en ce jour qui te rappelle de si douloureux souvenir en te mettant en présence de la solitude où tu te trouves, tous les chers tiens nous ayant précédé au ciel.
Ils sont néanmoins bien près de nous et c'est leur protection, leur constante assistance qui nous aide à traverser vaillamment la période difficile où nous nous trouvons en ce moment.
Après 4 jours de repos qui nous ont fait le plus grand bien, nous retournons dans notre mauvais coin, nous y resterons je crois jusqu'à la Pentecôte, puis après nouvelle destination inconnue, peut être de nouveau la Lorraine ou l'Alsace ? Je crois que pour le moment on va s'en tenir ici aux résultats acquis, les Boches ont commencé par être bien secoués, mais ils se sont assez vite ressaisis et maintenant ils sont en force vis à vis de nous, ils ont une artillerie considérable de sorte que l'équilibre s'est établit de nouveau, et il faut une nouvelle et longue préparation. Maintenant que la saison s'avance je ne me fais pas d'illusion : nous entamerons une nouvelle période d'hiver : il faut dès maintenant nous faire à cette idée, à moins, à moins ! qu'un évènement imprévu précipite les choses : (*une)* révolution en Allemagne par exemple. Ou intervention souveraine de la Providence qui jugera peut être enfin qu'assez de larmes et de sang ont coulés.
J'espère que ton voyage au Tremblois s'est bien passé, je n'ai pas reçu de lettre de toi hier et je suis impatient d'apprendre comment ton voyage s'est passé ; comment tu as été reçue par le commandant au

Tremblois. Son prédécesseur du 170 vient d'être blessé (celui qui avait signalé la gouttière du hall), tu pourras le dire à Camille, c'était aussi un gentil garçon encore tout jeune, il a eu comme moi en 1915 le poignet brisé.
Tu auras trouvé en rentrant le marché concernant l'exploitation des coupes du Tremblois : je l'ai signé un peu sans regarder car il m'est arrivé le 9 mai à un moment où cela bardait terriblement, et je croyais bien que je ne pourrais même pas te le renvoyer, tout cela parait déjà très loin. Au demeurant j'ai perdu beaucoup moins de monde qu'en Artois : 3 officiers et une centaine d'hommes dont 20 tués, c'est douloureux mais relativement peu étant donné la violence du choc.
Nous étions complètement éreintés et abrutis par les gaz, mais les 3 jours de repos que nous venons d'avoir nous ont permis de nous requinquer : je t'assure que j'ai retrouvé mon sommeil, je suis tout de même toujours le 1e levé du bataillon. Il me reste encore un peu de laryngite provoquée par les gaz, mais je n'ai plus ni vomissements ni colique, j'ai toujours conservé un excellent appétit et un teint merveilleux, je ne crois pas avoir maigri. Notre ravitaillement se fait bien. Les légumes font un peu défaut. Nous avons vécu d'asperges pendant quelques jours, nos cuisiniers les cueillaient dans les ruines des villages évacués, mais les habitants, qui ne peuvent cependant en profiter, et auraient dû être contents que leurs défenseurs les utilisent plutôt que de les laisser monter, ont réclamés au général, et maintenant interdiction de cueillir les asperges, qui érigent leur plumet vers le ciel. On trouve quelques morilles dans les bois, les nouilles et macaronis sont notre grande ressource.
J'ai profité du repos pour inviter à tour de rôle les officiers par compagnie, ils aiment bien ces petits extra. Mon médecin vient de partir en permission exceptionnelle à Poitiers, car il vient d'avoir un petit garçon, je lui ai remis une lettre pour Tante Geneviève. Si tu veux m'envoyer quelques douceurs, si tes moyens te le permettent, elles seront bien reçues par mon gentil capitaine adjudant major qui me fait souvent goûter des gâteaux fabriqués par sa sœur.
Je suis désolé pour ton jardin et tu n'es guère payée de tes peines, enfin voilà la pluie qui aura j'espère une heureuse influence sur les semences que tu as dû te dépêcher de remettre en terre. Je serai content d'apprendre que les opérations des enfants ont bien réussi et qu'ils peuvent maintenant respirer librement, que Gérard fasse des efforts pour bien travailler, peut être que débarrassé de ses végétations il se trouvera aussi l'esprit dégagé.
Je pense bien souvent à nos gentilles petites communiantes et leur demande de continuer de prier pour leur Papa et son bataillon. Je n'oublie pas d'avantage mes grandes, ma très grande Nanine de 19 ans et ma princesse. Et le bon Petit là, et notre brave Quiqui et la bonne grosse, et la gentille petite Minette qui ne connaît pas son Papa.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout mon âme, et j'ai confiance que le bon Dieu me ramènera vers toi.

God.

Ne m'oublie pas auprès de notre personnel, embrasse Elisabeth et ses enfants, je pense bien souvent au bon Colonel.

(S. 203) le 17 mai, ascension (1917)
(*Champagne, montagne de Reims*)

Ma chère Germaine,

Voilà 2 jours que je suis sans nouvelle de toi, j'espère avoir aujourd'hui une provision de lettres attardées, avant de remonter en ligne pour 12 jours.
J'ai eu cependant de tes nouvelles de ton passage à Toul par une gentille lettre de mon filleul Henri qui me fait part de sa première communion, j'espère que tu as pensé à lui faire un cadeau de ma part. Je sais donc que jusqu'à Toul ton voyage s'est bien passé, j'espère qu'il s'est achevé sans encombre jusqu'à Eclaron, que tu n'as pas manqué la correspondance à Revigny et que la voiture t'attendait à St Dizier, pour te ramener au bercail avant la nuit. Tous les détails m'intéresseront et il me tarde de les recevoir, mais à quoi bon te le dire puisque quand tu recevras cette lettre ce sera déjà de l'histoire ancienne.
Hier soir mon général de division, le général Schmitt que j'ai connu à Toul, qui a été autrefois capitaine au 153, m'a invité à dîner. Nous avons beaucoup parlé de ce vieux Toul et des officiers que nous y avions connus, nous avons constaté avec peine qu'il y avait bien des vides dans cette belle moisson d'officiers. Ces quelques instants m'ont quand même fait plaisir. Le général a été très aimable, je sais très bien que ce n'est pas pour mes beaux yeux mais que c'est surtout parce que je suis le beau frère du

commandant de la 7e armée (*Antoine de Boissoudy*) à laquelle il voudrait bien que notre division soit rattachée pour sortir de notre mauvais coin.
Voilà bien des changements dans notre haut commandement, la saine raison finit toujours par s'imposer, voilà le haut commandement constitué tel qu'il aurait dû l'être en décembre dès le départ du Maréchal Joffre. Pétain s'imposait à tous et Foch avec sa puissance de travail ne peut pas mieux être à sa place que comme chef d'état major. Ils n'ont d'ailleurs qu'une idée en tête, la victoire et l'écrasement du Boche. Ce sont d'ailleurs de bons chrétiens, le bon Dieu bénira leurs efforts.
Nous attendons avec une certaine impatience le déclenchement des Russes qui ne saurait tarder et qui soulagerait notre front de l'accumulation énorme d'artillerie que le boche y a réalisé en dégarnissant le front Russe, cela nous permettrait de préparer plus facilement un nouveau coup avant l'hiver. Je ne sais ce qu'Antoine a pu te dire à ce sujet, nous croyons difficilement que nous n'aurons pas de campagne d'hiver. Tu feras bien de penser à l'avance à tes provisions de bois, de charbon , et de pétrole.
Nous avons eu hier un temps épouvantable, j'ai failli être noyé au fond de ma grotte, et nous étions dans l'eau jusqu'à la cheville, ce n'est pas un régime fameux pour ma vieille entérite, mais enfin je ne vais pas mal, et nous voyons de plus malheureux en face de nous, et devant nous. Nous savons par les prisonniers que nous avons fait que notre artillerie a fait subir des pertes terribles aux Boches en face de nous, nous les avons attaqué le 9 juste au moment d'une relève de sorte que leurs tranchées étaient bondées de troupes et qu'ils ont fait (*?*) des pertes terribles. Maintenant nous avons été aussi pas mal secoués et nous sommes plus calmes attendant des renforts.
Voilà l'heure du déjeuner, je te quitte, ma chère Germaine, en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

Depuis que j'ai reçu le rebaptème du feu devant mon bataillon, je suis très côté par tous mes poilus. Les généraux aussi me sont très reconnaissants de ce que mon bataillon n'ait pas subi trop de pertes. Je suis le bataillon sacré de la division.

(S. 203) le 19 mai (1917
P.C. boche (*Champagne)*

Ma chère Germaine,

Encore dans mon secteur jusqu'au 23 je crois, mais nous y avons une paix royale ; pourtant hier un malheureux coup de canon boche m'a blessé : 1 officier, 1 adjudant, 1 sergent et 1 soldat, c'est beaucoup pour un obus. Le temps n'est que très relativement beau : il faudrait que tu me vois avec ma carapace de boue, ma barbe de huit jours, mes effets déchirés rapiécés, usés, je suis un joli coco et j'aurais du succès sur les boulevards. Enfin dès qu'on descend au repos il suffit de 48 heures pour qu'on dépouille le vieil homme et pour que de barbare on redevienne civilisé. Le temps passe tout de même, nous n'osons pas encore prévoir la fin de la guerre, malgré les horreurs qu'elle comporte par moment la vie que nous menons est tellement intense qu'on ne conçoit pas qu'elle puisse être autre, et nous avons peine à nous imaginer qu'il nous sera encore possible de vivre en paix, ne plus entendre de bruit, ne plus voir ce mouvement formidable et se retrouver au calme à côté d'une bonne femme, et entouré d'une bande de gosses, cela semble impossible. Il n'y a qu'un mois que j'ai été transporté brusquement de notre joli et paisible cantonnement de Chézy-sur-Marne dans cette fournaise de Champagne, le matin encore c'était l'idylle et la paix, et le soir jeté hors de nos autos nous étions en plein fracas en pleine tourmente, et cela n'a pas cessé depuis lors jusqu'au 14 mai. Depuis le 14, 3 jours au repos, mais encore sous le canon, puis revenu ici en 1e ligne, dans un calme relatif, cela me rappelle, en moins agité encore, l'été de 1915. Comme alors puisqu'on (*n*')attaque plus pour le moment je commence à compter les jours qui me séparent de ma permission, il n'y en a plus que 40, n'est ce pas Pauline, toi qui comptes si bien. Et puis j'aimerais bien, sortir de la craie qui vous fatigue l'œil par la monotonie de cette indéfinie grisaille, et rentrer dans des paysages plus coutumiers de Lorraine ou d'Alsace, cela viendra peut être. D'ailleurs notre division ne peut plus rester indéfiniment en ligne, car quoique les pertes n'aient pas été aussi élevée Camille le dit (pas si fortes que celles de la 70e division en Artois 1915) nous avons tout de même besoin de nous refaire, puis de changer de lieu, trop de pénibles souvenirs se rattachent à ces bois de sapins qui nous barrent l'horizon et nous cachent le boche. Nous attendons en ce moment que le mouvement en avant des Anglais en Artois oblige le Boche à décoller comme il l'a fait en mars dans la Somme, je crois que cela finira par venir, alors nous le suivrons, mais j'espère sans trop de précipitation et sous la menace constante de notre artillerie.
Hier bonne journée après avoir été 4 jours sans rien recevoir de toi, j'ai eu ta bonne lettre de 12 pages me racontant ton voyage en Lorraine et l'agréable surprise que tu avais eue en voyant tout si bien tenu.

Tu as fait de la bonne besogne en voyant aussi tout le monde et tous les *lieux*. Je suis content que tu aies payé cette petite distraction aux petites de Cissey qui sont bien gentilles et de bonnes compagnes pour les nôtres. L'idée que tu as de faire venir Tante Jeanne à Eclaron n'est réellement pas mauvaise, je crois qu'elle s'y plairait bien pendant les mois de juillet et d'août et qu'elle s'y trouverait mieux tout de même qu'à Paris.
Je lui ai écrit il y a quelques jours. Voilà notre grande fille qui aura 19 ans quand tu recevras ma lettre, figure toi que je bâtis en ce moment un château en Espagne, je me dis quelquefois que mon adjudant major ferait un mari très sortable pour elle, c'est un excellent garçon, il n'a pas de fortune, mais aura une belle carrière puisqu'il a été capitaine à 24 ans, s'il reste dans l'armée il est sûr d'arriver général, puis c'est un excellent garçon à tout point de vue, il lit tous les jours un chapitre d'intentions et m'a déclaré hier que s'il ne se mariait pas il se ferait missionnaire, car il ne se voit pas après la guerre restant dans l'armée, et il trouve qu'il n'y a pas de plus belle œuvre de *dévouemen*t que celle de missionnaire. Je lui ai dit de venir faire un séjour au Tremblois avec sa famille, après la guerre, cette idée lui sourit et pourrait être le point de départ voulu par la Providence, mais pour cela il faut d'abord que la guerre finisse. Quand tu recevras cette lettre les petites seront sur le point de faire leur première communion, je penserai bien à elles ce jour là, en regrettant de ne pas me trouver auprès d'elles, mais en offrant ce sacrifice au bon Dieu pour la fin de nos misères. J'espère, qu'avec ces quelques jours de pluie alternant avec le soleil, ton jardin se décide à pousser, et que tu pourras me faire manger des petits pois quand je viendrai au mois de juillet. Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth ni du Colonel. je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(S. 203) Ce 20 mai 1917
P.C. boche (*Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je suis encore dans mon trou de taupe mais je pense que ce n'est plus pour longtemps, d'ailleurs le calme continue à régner : depuis 3 jours que je suis ici mon bataillon n'a eu que 4 blessés. Aussi la vie est bien plus tenable, elle ressemble un peu, le pittoresque en moins, à celle que je menais à (*nom partiellement illisible :* Frise...). Le jour par prudence on ne sort pas trop mais *on tient* sa revanche le matin, le soir et la nuit. Le matin ce sont les avions qui nous donnent le spectacle. Les Boches ont un culot énorme, ils volent bas et nous tirent des balles dans les tranchées : ce genre de pluie est assez désagréable et peu rafraîchissant, jusqu'à présent ils n'ont touché personne. J'ai fait installer plusieurs mitrailleuses qui s'en payent sur eux. Mon lieutenant mitrailleur me rend compte ce matin qu'il en a descendu un tombé dans les lignes boches : c'est dans les choses possibles. Mon médecin auxiliaire nous crée aussi des incidents glorieux, il a un courage à toute épreuve, hier ne s'est-il pas imaginé de sortir de notre tranchée de départ avec le caporal infirmier, de franchir notre réseau de fil de fer, de ramener ainsi 20 cadavres dont 7 boches, de les faire enterrer séance tenante, planter des croix, bénir les tombes, sous l'œil malveillant des boches qui se sont mis à tirer comme des fous. Mon médecin impassible s'est contenté de montrer son bras gauche avec son brassard en leur disant « espèces d'imbéciles, vous ne voyez donc pas que j'ai la croix de Genève, et que j'enterre vos morts à votre place ! », mais les boches ont continué à tirer et il a reçu une balle dans le bras, blessure d'ailleurs très légère. Tu comprends si un tel exemple excite l'admiration de mes bonhommes. Ce brave médecin est venu me trouver avant d'avoir pansé sa blessure, il m'a parlé au moins pendant une demie heure, et il m'a dit tout simplement « ils tirent rudement mal, car enfin, à 80 mètres et avec 2 ou 3000 coups de fusils on ne doit pas rater son homme ». Je le propose ce matin pour la croix de guerre qu'il n'aura pas volée.
Le soir au coucher du soleil le spectacle est superbe, et avec mon adjudant major nous restons souvent en contemplation devant cette nature grandiose, l'horizon s'illumine des feux de toutes les batteries, des fusées signaux, des projecteurs. Je regarde longuement vers le sud est dans la direction de Reims, toujours bombardée, ou au delà à 100 kilomètres dans la même direction se trouve Eclaron.
Sur ce champ de misère, qu'est notre plateau crayeux, toute vie n'est cependant pas éteinte : les rats circulent en grand nombre, puis les courlis volent en rasant nos têtes en criant « courli ! courli ! », les perdrix rappellent dans tous les coins, dominant de leurs voix de crécelles le fracas des canons et des mitrailleuses, tandis que sans cesse le chant de l'alouette s'éternise nous faisant rêver de la paix peut être prochaine. Quand la nuit est venue la terre se réveille, les bonhommes sortent de leurs trous, les corvées de cuistots filent à la soupe, à 3 kilomètres en arrière, les travailleurs vont à leurs chantiers, les corvées de munitions apportent cartouches et grenades et l'œuvre de mort ayant de quoi s'alimenter reprend de plus belle. Puis le jour revient pareil à celui de la veille, le poilu rentre en terre, content d'y être

encore et de voir la relève s'approcher d'un jour. La relève qui ne lui apportera pas un bien grand allègement, mais qui lui permettra pourtant de s'étendre au soleil, de manger chaud, et de faire la chasse aux totos. Pauvres gens ! pauvres cultivateurs de notre belle France ! quand retrouveront-ils leurs champs, leurs charrues, leurs enfants ?
J'ai reçu hier 2 lettres de toi, celle du 15, (*et*) celle du 16. Je suis content que la correspondance redevienne aussi régulière, car l'arrivée du courrier est, tu le comprends, le meilleur moment de la journée. J'ai lu à mon adjudant major le passage où tu me parles de lui, il en a été très touché. Je te remercie du cadeau que tu veux faire à mes troupiers, je leur ai déjà pas mal donné sous forme de prix dans des concours de grenades ou autre, et leur ferai encore quelques cadeaux de tabac, mais pour le moment, t'ayant envoyé 400 frs, il ne me reste pas grand chose. Quand je vais être retourné au repos il me faudra aussi toucher des effets neufs car ces 30 jours de tranchées et de combat sans me déshabiller ! je ne me suis pas déshabillé depuis le 24 avril, ont mis mes effets à une rude épreuve, on est tout le temps assis ou couché dans la poussière, ou dans la boue, tout comme des chiens, on mange sans serviette, souvent sans assiette sur le pouce, tu vois d'ici les taches de graisse, enfin l'existence se simplifie, et si cela dure encore un peu nous nous mettrons a marcher à 4 pattes et à brouter l'herbe des chemins.
Heureusement encore qu'on a un cœur et un cerveau qui vous enlèvent tout de même au dessus du terre à terre, car la question matérielle qui se résume pour nous en une question de vie ou de mort finirait par nous envahir complètement. Je sens qu'elle absorbe beaucoup mes sous ordre, et je sens aussi que mon rôle de chef est de m'élever au dessus d'elle, et de demeurer l'élément pensant et spirituel du bataillon. C'est pourquoi ma pensée s'élève souvent vers le ciel, ou s'envole vers toi et les enfants, ou bien encore s'abîme dans la contemplation de la belle nature printanière qui nous révèle le bon Dieu. Que de fois tout le monde dort autour de moi, je les regarde ces pauvres petits, ils dorment parce qu'ils savent que je veille, je leur tiens lieu de tout, et à leur réveil c'est vers moi, vers le chef que vont d'abord leur pensée et leurs espoirs.
Au revoir ma vieille, voilà le bout de mon papier, je n'ai plus la place que de vous embrasser tous.

God.

(S. 203) Le 21 mai 1917
P.C. boche (*Champagne*)

Ma chère Germaine,

Hier pas de lettre de toi, la journée aurait été bonne sans cela, car les Boches ont été sages et nous ont laissé la paix, leurs avions seuls sont assommants car ils survolent constamment nos lignes, volant bas et mitraillant nos soldats, sans résultat d'ailleurs, car je n'ai pas de perte, mais cela démoralise le troupier et l'exaspère ; et je t'assure que quand ils verront les aviateurs faire la noce ils ne manqueront pas de leur marquer leur mauvaise humeur. Voilà trois jours que le même boche vient voler à 400 mètres au dessus de nous à 4 heures du matin, je le signale tous les jours, je demande qu'à trois heures deux chasse-*taubes* viennent s'embusquer à proximité pour lui tomber dessus, mais penses-tu que ces messieurs se lèvent si tôt ? nous les verrons arriver à 9 heures, à l'heure ou les boches ne se montrent plus. La guerre est réellement trop longue et tout le monde finit par s'en ficher. Mais le pauvre fantassin est obligé d'encaisser, car comme c'est lui qui est le plus facile à atteindre, tout le monde lui tombe dessus. Depuis les gros canons, qui trouvent plus facile de taper sur des tranchées bien visibles que sur des abris casematés, jusqu'au fusil et à la mitrailleuse. S'il n'y avait encore que les balles cela irait bien, mais ce qui est exaspérant c'est le papier, quand le fort de la lutte est passé, tu n'as pas idée de ce qu'il faut fournir de rapports, de comptes rendus, de projets d'attaques et de défenses, de croquis etc, et remarque que tout cela ne sert à rien, enfin cela occupe les uns et les autres cela fait passer le temps.
Je vais être cité à l'ordre de la division pour nos opérations de la semaine dernière, cela fera une étoile blanche à côté de mes 2 palmes (*chaque citation donne droit à une étoile pour la première et la deuxième, et à une palme pour les suivantes*), cela fera le bonheur des enfants, ce qui fera bien plus mon bonheur c'est que cela me donnera droit à deux jours de permission de plus au mois de juillet.
D'ailleurs je ne demande rien à personne et ce n'est pas pour ces petites satisfactions personnelles que je fais mon devoir. Ce qui me fait plaisir c'est que j'obtiens assez facilement les récompenses que je demande pour mes sous ordres, et le commandant de la brigade et de la division tiennent compte de mes avis. Notre colonel est tout à fait quelconque et ses officiers au régiment voudraient bien que je prenne sa succession, et commencent à être fatigués et soupirent après la relève, voilà en effet 25 jours que nous sommes en ligne, cela commence à compter.

J'ai enfin déniché André Achard (*de Lavente, neveu*) et je pense avoir sa visite demain ou après demain car je lui ai envoyé un petit mot, maintenant cela ne lui sera peut être pas facile de me retrouver tant que nous sommes aux tranchées, et pour Pauline (*sa femme*) je ne voudrais pas qu'il s'expose pour me voir. Nous aurons le temps de nous rencontrer quand nous irons au repos.
J'espère qu'Antoine se plait dans sa nouvelle situation, j'aimerais assez aller dans son armée, car je suis sûr qu'elle est bien commandée, et la région où elle combat me plait plus que celle-ci, cette craie et ces sapins rabougris sont horripilants.
Hier il y avait un an que mon adjudant major a été nommé capitaine, aussi ai-je arrosé cet anniversaire au champagne, par ricochet nous avons bu à votre santé. On parle souvent des absents, et on voudrait bien les voir de temps en temps. Il parait que les boches se remuent beaucoup devant nous, ils pourraient bien se mettre en tête de nous attaquer. Nous sommes décidés à bien les recevoir et j'espère qu'ils n'obtiendraient aucun résultat. Faites de bonnes prières pour nous car les batailles défensives sont quelquefois bien rudes, et moins réconfortantes que les attaques. D'ailleurs la division qui a perdu beaucoup de monde et a besoin de se reconstituer ne tardera peut être pas à aller au repos. A demain ma chère Germaine, j'ai trotté toute la nuit dans le secteur, je tombe de sommeil et vais essayer de dormir, malgré les 150 dont les boches nous bombardent depuis ¼ d'heure, j'espère qu'ils en auront bientôt assez.
Je vous embrasse tous.

God.

(S. 203) P.C. ce 23 mai (1917)
(Champagne)

Ma chère Germaine,

Toujours en ligne, mais secteur très calme, pas de perte mais mes hommes commencent à être fatigués car cela leur fait 25 jours de tranchée sur 29, c'est réellement exagéré, aussi hier ai-je envoyé au lieutenant colonel un compte rendu énergique, qui ne lui a pas beaucoup plu, pour lui dire que mon bataillon était fatigué, (*et*) avait un besoin impérieux de repos. Il m'a répondu en me disant qu'il venait de me proposer pour le grade supérieur : ce n'est pas ce que je lui demandais, et ce n'est pas de moi qu'il était question mais de ma troupe. Notre tâche est lourde, on annonce qu'on vient au repos pour cinq ou six jours, on vous y laisse trois, on vous dit que « vous montez en 2e ligne », quand on arrive on vous dit « non c'est en 1e ligne » ; quand on est installé on vous dit « vous êtes là pour cinq ou six jours », puis on vous y laisse, huit, dix etc. De sorte que le troupier ne croit plus à ses chefs, ce qui est déplorable. Nos soldats sont intelligents, mais ils ne veulent pas qu'on les prenne pour des imbéciles, et qu'on leur promette des choses qu'on ne peut pas tenir, et le commandement ferait bien mieux de leur dire « nous avons besoin de vous jusqu'au bout pour un temps indéterminé ; les bonhommes répondraient en chœur, comme ils l'ont fait à Verdun et sur la Somme « on les aura », il faut être franc avec les Français. En ce moment je suis obligé de lutter contre la mauvaise humeur de tous, je le puis en montrant à tous un visage souriant, mais *eux* qui n'ont pas les mêmes raisons que moi d'avoir le moral élevé ne voient que la question de justice et ne comprennent pas pourquoi on leur en demande plus qu'au autres. Je sais malheureusement pourquoi, mais je ne peux pas le dire. Les Boches d'en face ne sont pas méchants, ce matin à trois heures, je faisais le tour de ma 1e ligne lorsque j'ai entendu crier « camarades français, pas tirer, nous voulons paix, plus guerre avec Russie », c'était les Boches qui nous faisaient des avances, cinq d'entre eux étaient montés sur le parapet de leur tranchée à 120 m de nous. On leur a crié d'avancer mais ils n'ont pas bougé et on crié « non ! vous venir chercher nous », nous n'avons pas bougé non plus, je les fait surveiller, s'ils viennent sans arme on les laissera approcher, si non j'ai deux mitrailleuses braquées qui couperaient court à la conversation. En rentrant à 5 heures j'ai été survolé à 200 m par un avion boche (car ils sont beaucoup plus audacieux que les nôtres) qui m'a tiré quelques balles de mitrailleuse, une de mes mitrailleuses était justement tout près en position et l'a pris à son tour comme objectif, il a dû entendre siffler les balles car il a fait brusquement demi-tour et n'a pas répondu ; 3 minutes après nous recevions une rafale de 105 qui faisait voler la terre de tout côtés sans faire de mal à personne. Maintenant je suis rentré dans mon PC où je t'écris, tandis que mon ordonnance Ferkel me prépare un excellent chocolat. Tu vois que je ne suis pas à plaindre.
J'ai vu dans un journal que le Colonel *Hallier* est nommé général de brigade, cela m'a fait plaisir et je pense que vous en serez tous contents aussi. Tes 2 lettres celle du 17 et 18 avec les jolies photographies des gosses me sont arrivées hier, elles m'ont fait grand plaisir, car je vois que vous allez tous bien. J'ai écrit à Joseph dernièrement, j'espère que le brave garçon n'oublie pas qu'il a un Papa au

front et qu'il m'écrira un petit mot un de ces jours. En as-tu au moins de bonnes nouvelles, je suis bien aise qu'il ait quitté sa vie de désœuvrement.
J'espère que tu as reçue ma lettre dans laquelle je t'envoyais 400 balles, elles sont précieuses celles là car je t'assure que pendant le mois de mai je n'ai pas volé ma solde. Je ne suis pas du tout fatigué cette fois-ci, j'ai un calme extraordinaire et tout serait pour le mieux si je n'avais pas l'ennui de voir mon bataillon sacrifié parce que je le ménage, tandis que les autres gaspillent leur troupe. Comme tu le dis dans ta lettre « c'est toujours les bons chevaux qu'on attelle, mais c'est aussi les bons chevaux qui sont pour cette raison les plus vite usés », enfin sursum corda, ne nous laissons pas tomber, réagissons, et marchons droit devant nous tout à notre devoir, pour Dieu, pour la France, et aussi un peu pour vous mes chers bien aimés, que j'embrasse de tout cœur.

God.

Bonjour à tout le monde , à Elisabeth, au Colonel, à Mr le Curé, au commandant *Gauder*, à Marguerite, je la remercie de ses attentions pour toi, à Gabrielle, à Germaine à la Nounou à *Maurice* etc.

(*La note suivante est une réponse à la demande de relève de son bataillon faite par de G. de Miscault à la suite de ses 28 jours passés en première ligne*)

167e division
infanterie divisionnaire
174e régiment d'infanterie

Secteur postal 203, le 22 mai 1917

Le Lieutenant-Colonel DUBROCA
Commandant le 174e Régt d'infanterie

A Monsieur le chef de Bataillon
Commandant le 2e Bataillon

Note de service

Le Lieutenant Colonel Dubroca commandant le Régiment accuse réception au Commandant de Miscault de sa lettre du 22 mai qui l'a profondément ému.
Si le Commandant de Miscault ne répond pas de la sécurité de son secteur, si le 2e Bataillon n'est pas relevé dans la nuit du 23 au 24 mai, le Lieutenant Colonel en répond car il sait qu'au 2e Bataillon tous les officiers sous officiers caporaux et soldats sont animés d'un excellent esprit et disposés à faire s'il y a lieu tout leur devoir, tout leur devoir jusqu'au bout ; et c'est là une force qu'une attaque éventuelle Boche, même si elle se produisait, ne saurait réduire.
Toutefois le Lieutenant Colonel ne peut s'empêcher de trouver exagéré la lettre si catégorique du Commandant de Miscault surtout le jour où il le propose pour le grade supérieur pour son activité son énergie et sa belle attitude en présence de l'ennemi.
Si le 2e Bataillon n'est réellement pas capable d'un effort surhumain éventuel le Commandant de Miscault n'a qu'à faire un rapport sur l'état grave d'un Bataillon qui était considéré comme le plus beau du Régiment, état auquel le Lieutenant Colonel ne veut pas croire jusqu'à plus ample confirmation.
Le Commandement sait que toutes les unités du Régiment sont fatiguées ; s'il ne les relève pas immédiatement c'est qu'il n'en a pas les moyens et il faut quoiqu'il arrive que le 2e Bataillon soit à hauteur des circonstances.

Dubroca.

(S. 203) Le 26 mai (1917)
P.C. (*Champagne*)

Ma chère Germaine,

Demain c'est d'un village que je t'écrirai, il y aura 32 jours que je n'aurai pas eu cette chance. Je pense que c'est pour 3 semaines que nous allons au repos, j'aurai donc le temps de bien me reposer, de remonter ma garde robe, car je n'ai plus rien à me mettre sur le dos. Peut être, peut être pourrais-je m'échapper 24 h jusqu'à (Eclaron nous) puis nous remonterons encore contre les Boches et si le bon Dieu me protège et m'en tire comme cette fois-ci alors je viendrai pour 9 jours au foyer, probablement

vers le 15 juillet, le mieux serait que je sois là pour la St Henri, car j'espère qu'alors Papa n'aura pas encore quitté Eclaron.
Hier soir j'étais assez fatigué, j'avais une diarrhée épouvantable, aussi me suis-je étendu de bonne heure, à 8 h, dans mon gourbi. J'ai assez bien dormi et à 2 h du matin j'allais me promener en 1e ligne, je suis rentré à cinq heures, pas trop fatigué quoique encore affligé de ma diarrhée. Je venais de me recoucher quand j'ai eu la visite du Général Schmitt, il m'a paru enchanté du souvenir qu'Antoine a gardé de lui, j'ai encore fait un petit tour avec lui, puis dégoûté d'être tout le temps dérangé je me suis mis à t'écrire.
Je pense que c'est le dernier jour de la retraite de nos gentilles fillettes, je pense bien à elles et j'ai réellement bien mal au cœur de ne pas me trouver avec vous pour cette belle journée. Enfin Bon Papa sera là et c'est déjà très bien en ces temps malheureux où on a tant de peine à se réunir. Je compte que grâce aux prières de ces 2 petites âmes si pures j'achèverai la guerre sans grand accident ou du moins d'une façon conforme à la volonté du bon Dieu.
J'ai eu grand plaisir à voir le gentil minois de Minette, je l'ai montrée fièrement aux officiers de mon entourage, elle a eu grand succès, surtout là où elle a son petit chignon. Cela m'a fait plaisir aussi de voir le bon Colonel avec ses 2 petits acolytes. Je suis content que Gérard se soit décidé à se mettre à travailler, je l'en félicite, mais il faut que cela dure. Je constate avec peine que Mr Nounou est carottier, c'est très vilain Monsieur de raconter des craques. Je constate que le Petit là est sage. J'aurais été en effet bien content d'assister à la messe que servaient nos 2 bambins.
Hier nous avons eu un temps superbe et comme les boches nous laissaient assez la paix, j'ai fait installer dehors une tente sous laquelle nous prenons nos repas. Un peu de bleu du ciel nous apparaît, c'est plus gai que de vivre sous terre : le moral de mes compagnons et leur appétit s'en ressent. Nous sommes très gais. On voit les avions circuler et les shrapnells éclatés autour d'un spectacle que toi et les enfants aimiez tant à contempler quand vous étiez à Nancy. J'ai tout à côté un observatoire où je passe des heures, de là je vois tout le terrain depuis le fort de Brimont jusqu'en avant de Craonne. J'aperçois à la jumelle le bois de la Ville au bois où Antoine a réussi son beau coup de main.
Que dis-tu de nos amis les Italiens ils marchent pas mal : c'est maintenant autour des Russes de se montrer. Je crois tout de même qu'ils vont se décider à faire quelque chose.
Que le bon Dieu nous garde et nous protège, et combien vivement je déposerai mon sabre, pour t'aider à remettre en état notre Tremblois.
Au revoir, je t'embrasse ainsi que Papa, Elisabeth (*et*) les gosses.

God.

(S. 203) Le 28 mai (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Nous voilà à notre deuxième étape nous éloignant de la bataille. C'est un bon petit village dans une riante vallée jusqu'où ne parvient plus le bruit du canon, plus d'autre signe de guerre que des saucisses que l'on aperçoit dans le bleu du ciel lorsqu'on regarde vers le nord. Un important convoi automobile encombre nos rues. Je suis pas mal logé, mon adjudant major a la chambre à côté de la mienne et ma popote est dans la même maison, ce que j'apprécie beaucoup tu le sais. Demain nous serons dans la vallée de la Marne à notre cantonnement définitif à 6 km d'Epernay. Mon projet de permission de 24 heures s'écroule pour le moment car le Colonel m'a appris ce matin qu'il partait en permission, le 1e juin et je dois en son absence prendre le commandement du régiment, par contre si notre repos doit se prolonger jusqu'à la fin juin il peut se faire que je devance mon tour de permission et que je t'arrive vers le 15 juin, au retour du Colonel. Je serais donc là pour te souhaiter ta fête, et je crois que ce serait une occasion dont il faudrait profiter, car on ne sait pas ce que le bon Dieu nous réserve. Je suis sûr que tu es de mon avis, d'ailleurs si la proposition dont je suis l'objet aboutissait je passerais lieutenant Colonel au commencement de juillet et par conséquent il me serait plus difficile de partir à ce moment là.
J'ai reçu une très gentille lettre d'Antoine, il est peut être auprès de vous en ce moment, dans ce cas, veux-tu le remercier de ma part.
Mon bataillon est très fatigué de ses 28 jours de tranchée, mais les hommes montrent un excellent moral et vont j'espère se refaire au repos. Les officiers aussi sont fatigués, moi même qui ai bien tenu le coup je commence à me rendre compte du gros effort fourni. Je suis horriblement courbaturé et ne puis faire un mouvement sans avoir envie de crier. C'est long de rester 32 jours sans se déshabiller et sans s'étendre sur autre chose que le sol ou une planche, aussi ai-je éprouvé une sensation bien agréable en m'introduisant entre 2 draps bien propres sur un lit bien doux.

Ce qui me fait du bien aussi c'est le repos moral, c'est de ne plus voir peiner et souffrir mes braves bonhommes, c'est de ne plus entendre tomber les gros obus boches, et d'être bien sûr que mon bataillon n'est plus exposé.
Nous n'en revenons toujours pas de la chance qui nous a favorisés, certes il est vraiment miraculeux que nous ayons subi si peu de pertes. Le dernier jour en particulier 3000 obus sont tombés dans un espace représenté ci contre (*la lettre comporte un petit dessin représentant un ovale découpé par 3 lignes horizontales et une verticale au milieu. Au centre un point est marqué indiquant le lieu de l'explosion d'un dépôt de grenades, les lignes horizontales sont indiquées comme ayant 200 mètres, la verticale aurait 400 mètres. La partie haute aurait été occupé par 3 sections , la partie basse par 2*), dans cet espace il y avait 5 sections dont 2 seulement étaient abritées et miracle absolu, dont je ne reviens pas encore, il n'y a eu que 4 hommes touchés, dont 2 légèrement. En 10 jours je n'ai eu qu'un tué et 8 blessés. J'attribue cette chance à la protection toute particulière que je dois à tes bonnes prières, et à celles des enfants et de ton entourage. Hier soir au salut un prêtre soldat infirmier à mon bataillon nous a adressé quelques paroles très bien sur l'intervention de la Providence. Le Lieutenant Colonel y assistait, cela m'a fait plaisir, car il a trouvé que ce soldat avait bien parlé, bien qu'il n'ait pas la foi, ces paroles pleines de tact ont dû lui faire le plus grand bien.
C'est effrayant ce que la vie devient chère, la popote pour le mois de mai me revient à 300 francs, il est vrai qu'aux tranchées, comme je te le disais , mon adjudant major et moi étions très généreux pour notre entourage, je suis sûr que tu ne m'en feras pas un reproche, c'est une forme de la charité qui logiquement se paye tout de même, maintenant nous avons peut être un peu usé largement du Champagne, ce qui s'explique étant donnés les lieux et les circonstances. Dans les tranchées empestées de cadavres que nous occupions il fallait bien s'exciter un peu l'appétit.
Tout de même maintenant que nous sommes au repos nous allons un peu nous restreindre et revenir à notre régime de Lorraine. J'ai donné des ordres pour cela. J'attends impatiemment des nouvelles de la 1e communion de nos deux Coco Zézé.
Je sais que Papa est auprès de vous , j'en suis enchanté. J'ai laissé André Achard encore en position, j'espère qu'il sera bientôt relevé, et que je pourrai profiter de la période de repos pour le voir quelques fois.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et tout le monde.

God.

Bravo les italiens.

(S. 203) Le 28 mai (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Nous avons été relevés cette nuit par des marocains et nous voilà à notre 1e étape, sur la route du repos. Je suis cantonné ici chez un architecte de Reims qui se trouve être celui qui a construit le collège St Joseph où j'ai été élevé. Il a connu la plupart des Pères de mon époque et j'ai eu des conversations intéressantes sur ces vieux souvenirs. Le malheureux a tout perdu, tout ce qu'il avait à Reims a été détruit par le bombardement. Le pays où je me trouve est ravissant c'est dans la riante vallée de Vesle à 12 km de Reims. On éprouve une étrange sensation à ne plus entendre siffler les obus. D'autant plus qu'hier après midi , pour finir, les Boches nous ont gratifié pendant deux heures d'un sérieux bombardement à raison de 30 coups à la minute, ce qui fait pour les 2 heures 3600 obus. C'est gentil et grâce à la protection divine et probablement aux prières de mes deux petites communiantes, mon bataillon n'a eu qu'un tué et 3 blessés. Ce matin ces mâtins nous ont suivi avec leurs avions et ont trouvé moyen de nous lancer quelques bombes, qui heureusement ne nous ont pas fait de victimes. Nos aviateurs , tout le temps que j'ai été en secteur, ont été en dessous de tout, et nous sommes tous très montés contre eux, il est vrai que les meilleurs comme les Challe, les *Loudréan*, etc disparaissent les uns après les autres, et ce ne sont pas les plus vaillants qui survivent. Que fera-t-on de nous quand nous serons reposés ? C'est le secret du généralissime et surtout du bon Dieu. Nos soldats ont été admirables, je suis très content d'eux et je suis fier de constater qu'ils m'estiment : je le vois rien qu'à la façon dont ils me saluent et me regardent. Mes officiers aussi m'aiment bien, et je suis plus que jamais mû par le devoir de mettre en valeur pour la France ce bel instrument qui m'est confié. Je constate avec regret que notre Colonel n'a pas su se montrer à hauteur de sa tâche, ni de ses hommes, ils est maintenant disqualifié ; je le regrette car je le crois honnête homme, mais il lui manque le ressort qui fait les héros, il n'a pas la foi, et alors ! ! ! Il faudrait pour que le régiment rende bien qu'il soit bien

commandé. Pendant les 28 jours que le bataillon a été à la tranchée , le colonel n'est venu le voir que 2 fois : c'est insuffisant. Je tombe de sommeil, je vais dormir, pas sans t'embrasser ainsi que tous.

God.

(S. 203) Le 29 mai (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Dés mon arrivée à mon cantonnement de repos définitif, je t'envoie un affectueux bonjour. Je suis princièrement installé, j'ai à ma disposition un salon, une salle à manger, une délicieuse chambre à coucher Louis XVI avec cabinet de toilette avec vue splendide sur la vallée de la Marne et la montagne de Reims, je suis à 10 kilomètres d'Epernay et à 30 de Reims. On va bien se reposer ici, mon bonheur serait complet si je pouvais t'avoir avec moi ainsi que les bons gosses, mais cela est le rêve et non la réalité. Je vais tout de même manœuvrer pour ne pas retourner au front avant de vous avoir revu tous car on ne sait jamais ce qui peut arriver, et la Providence n'est pas obligé de faire tous les jours des miracles.
Actuellement et pendant deux ou trois jours nous n'allons faire que nous reposer (mais pauvres hommes en ont bien besoin), nous nettoyer armes et gens, et nous retaper. Eh puis il faudra de nouveau se préparer à autre chose, travailler, travailler sans cesse voilà notre lot dont je ne me plains pas d'ailleurs car on s'ennuie moins lorsque l'on est occupé.
Aujourd'hui pas de lettre de toi ; par contre j'en ai reçu une hier, celle du 23 au soir. Je serai content de recevoir le récit de la 1e communion de nos fillettes, ce sera sans doute pour demain.
Tu ne m'as pas dit si tu avais reçu les 400 francs que je t'ai envoyés le 15 mai, je crains qu'ils n'aient été égarés car je ne les avais pas recommandés cette fois-ci, je ne pourrai pas t'envoyer grand chose à cause de mes effets à remplacer, puis des dépenses de la popote dont je te parlais hier, des primes que j'ai données à mes soldats, et des quelques douceurs que je veux encore leur distribuer, je sais qu'en cela j'ai ton approbation. Cela est à marquer au chapitre charité, et je ne crois pas que beaucoup de gens soient plus intéressants que nos braves soldats qui en ont vu de si dures. J'avais mal au cœur ce matin en voyant défilé devant moi mon brave bataillon en le comparant à ce qu'il était fin avril, bien entraîné et reposé, et ce qu'il est aujourd'hui, absolument épuisé. Ils ont donné tout ce qu'ils pouvaient et il était grand temps de les relever. Pour beaucoup c'est déjà un peu tard' et je crains que plusieurs ne puissent pas remonter la côte. Ah la terrible guerre d'usure ! Si au moins notre effort n'avait pas été vain et si nous avions pu dégager Reims ! Mais non ces salauds de boches tiennent comme la teigne. Leur artillerie est toujours terrible. Il y a bien des fautes faites de notre côté, dont en dernière analyse c'est le pauvre fantassin qui est victime. Enfin inutile de récriminer dans quelques semaines on recommencera, et d'ici là il faut que nous profitions des derniers enseignements et que nous méritions une fois de plus le secours d'en haut.
Il est 1h ½ je tombe de sommeil, je vais faire un bout de *sieste* en te disant, j'espère à bientôt, (et) en t'embrassant de tout cœur ainsi que Papa et les enfants et Elisabeth.
Au revoir ma chérie.
Dans mon joli cadre Louis XVI en présence du merveilleux paysage qu'il ferait bon admirer à deux comme en notre voyage de noce il y a 20 ans, il ne manque que toi, et c'est tout. Je t'embrasse encore une fois.

God.

(S. 203) Le 29 mai (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Un simple petit bonjour pour te dire que les nouvelles sont très bonnes. Voilà la Roumanie qui marche cela va être la fin de l'Autriche et par suite des Boches dont la tâche va devenir très lourde. La Russie va pouvoir tomber sur les Bulgares et Constantinople, si Dieu nous prête vie nous verrons d'ici peu de grands évènements : je ne serais pas étonné que vous puissiez vous installer au printemps au Tremblois

en toute sécurité. Ici rien de bien nouveau, je suis tout de même un peu moins *apeuré*, tout commence à se tasser.
Je vous embrasse tous.

God.

J'ai reçu une très gentille lettre de Tante Jeanne.

---

30 mai six heures du matin (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Voilà le matin radieux, au saut du lit je t'envoie un matinal bonjour. Je t'écris devant ma fenêtre ouverte, dans ma jolie chambre si bien faite pour être deux, et où hélas je suis seul. Pendant quelques jours je vais même me trouver plus seul que jamais car mon adjudant major vient de partir en permission et ne rentrera guère avant 15 jours. L'isolement, du moment que je ne suis pas avec vous tous, n'est pas pour me déplaire, j'aime tu le sais mes promenades solitaires à cheval, car c'est quand je suis seul que par la pensée je vis le mieux avec mes chers absents et avec mes bons souvenirs d'antan.
Tout en me reposant physiquement je vais néanmoins avoir pas mal à faire. D'abord demain, je prends le commandement du régiment pendant l'absence du Lieutenant Colonel qui part en permission, puis j'aurai à reprendre l'instruction de mon bataillon car quand ils se seront reposés il faudra qu'ils profitent des dernières leçons. Enfin, comme délassement, j'aurai la ressource des promenades à cheval dans un fort joli pays où se réveillent encore mes souvenirs, car quand j'étais à Reims j'y ai fait quelques excursions avec Papa qu'il doit se rappeler.
Les citations ont paru hier à l'ordre de la division, je t'envoie le texte de la mienne. D'ores et déjà je puis compter pour la prochaine fois, peut être bientôt, sur 9 jours de permission, et puis j'ai l'étoile blanche sur mon ruban. A vrai dire je n'ai eu rien de bien extraordinaire à faire, j'ai tout de même risqué ma peau plusieurs fois, tiré du pétrin les bataillons qui étaient devant moi, et après un mois de tranchée ramené mon bataillon presque au complet, puisqu'il ne manque que quatre officiers et 100 hommes ; en outre mes gens ont ramené un canon, 2 mitrailleuses boches , quatre mitrailleuses françaises qui avaient été abandonnées par le bataillon qui me précédait (de cela d'ailleurs je n'ai pas fait état pour ne pas nuire à mon camarade), en un mot le 2e bataillon du 174, comme son modeste chef n'a pas fait de bruit mais il a bien mérité de la Patrie et je lui en sais gré.
Je t'envoie aussi à titre de document mon compte rendu de la prise du canon c'est à mettre dans les archives de guerre et tu y seras édifié probablement par la mentalité de notre colonel. Nous nous sommes expliqués et il sait à quoi s'en tenir sur mon compte, en apparence nous sommes excellents amis.
Mon camarade du 1e bataillon pour lequel je suis monté hors tour aux tranchées, sous prétexte que son bataillon était fatigué, est cantonné avec moi, je suis son chef car je commande le cantonnement, aussi me fait-il force avances, ce n'est pas d'ailleurs un mauvais homme, il est bien pensant, c'est un marchand de soies lyonnais, il m'a invité à déjeuner ce matin, je suis obligé de lui rendre sa politesse.
Je suis logé à 2 pas de l'église, qui a pas mal de cachet, et telle que tu les aimes, genre roman, solidement bâtie au milieu des vignes, un peu comme l'église de Domgermain. Grâce à mes prêtres brancardiers nous allons avoir messes et offices, heureusement car depuis un mois nous n'avons eu que juste deux messes, l'une dans les grottes, l'autre dans la tranchée.
Je n'ai pas eu de lettre de toi hier, j'en attends deux aujourd'hui. J'espère qu'André de la Vente va être bientôt relevé, je l'attends pour l'inviter à déjeuner ou à dîner. Je le recommanderai à son chef (*deux mots effacés*) avec lequel je suis en excellents termes.
Je t'embrasse ma vieille de tout mon cœur ainsi que tous autour de toi.

God.

Secteur 128. le 2 juin (1917)
au repos (*en Champagne)*

Ma chère Germaine,

(*Bien que la lettre soit parfaitement datée, malheureusement sans l'année, les faits relatés paraissent correspondre à ceux déjà indiqués dans la lettre du 28 mai 1917, l'indication « au repos » également parfaitement lisible nous laisse supposer qu'il y a une erreur de date, ou de classement, la lettre pourrait être de 1916, où nous la classons dans les archives, et incorporons aussi dans la suite du texte des lettres de 1916*).
Je t'écrivais hier au moment où commençait de part et d'autre un bombardement effroyable, et je ne sais comment mon bataillon s'en est tiré sans trop de pertes : 4 tués, 8 blessés, cela a commencé, tu te rappelles comme je *te* l'écrivais hier (*la lettre manque*), cela a atteint son maximum à 5 heures du soir, c'était effroyable, un ouragan de fer qui vous passait à 10 mètres au dessus de la tête : on n'entendait plus les détonations, mais comme le souffle d'un gigantesque train qui aurait roulé sur vos têtes. C'était une tempête on était enfumé comme des renards dans des terriers : ma montre est toute noircie comme par un bain de barège (*bain soufré*), les arbres du bois étaient fauchés un à un ; il n'y avait plus moyen de circuler : on était bloqué par les abatis, l'abri de mon ordonnance a volé en éclats, sans qu'il ait eu de mal, l'abri à munitions , à côté de mon poste de commandement, a fait explosion et ça été un feu d'artifice pendant 5 minutes qui n'était pas très réjouissant. L'entrée de mon poste était barrée par un gros arbre coupé par le milieu comme celui du Tremblois. Je lisais tes lettres qui venaient de m'arriver un peu avant et croyait bien que ma dernière heure était venue ; cela a duré jusqu'à 7h puis, chose extraordinaire, une accalmie s'est produite, qui nous a permis de dîner de bon appétit ma foi ; on avait l'impression de sortir d'un bain très chaud. A 8 heures cela a recommencé avec la même intensité. J'ai compté, pour me distraire, sur notre pauvre petit bois, 20 coups par minute, soit 3000 obus à peu près dans la journée.
J'ai appris ce matin que c'était une vengeance parce qu'à notre gauche nous avions anéanti 2 bataillons Boches qui essayaient de sortir. Enfin à onze heures nous étions relevés : Providentiellement la canonnade cessa à ce moment là, et quand elle reprit à minuit nous étions hors de danger ; à 3 heures du matin nous étions à notre cantonnement où nous nous trouvons au repos. Mes hommes l'ont bien mérité car ils ont bien tenu sous un feu terrible. Les officiers qui ont fait toute la campagne m'ont affirmé qu'ils n'avaient jamais assisté à pareille fête.
Quelles ont été mes impressions ? très simples : pour me rassurer j'ai commencé par faire l'acte de contrition <u>en zeppelin</u> puis je me suis dit : tout a une fin ici bas, de deux choses l'une : cela durera jusqu'à ce que les Boches aient vidé leurs caisson, ou jusqu'à ce que nous ne répondions plus, c'est à dire en français jusqu'à ce que nous soyons morts. Alors, comme à la Chavatte, je me suis assis stoïquement dans ma cagna et après avoir dit une dizaine de chapelet pour que mes braves n'écopent pas trop, j'ai lu tes lettres que je venais justement de recevoir, ce qui m'a fait passer le temps. A six heures j'ai pu sortir un peu pour me détendre les nerfs ; j'ai passé l'inspection de mes mitrailleuses qui étaient intactes et des compagnies les plus rapprochées qui m'accusaient que peu de pertes. Plusieurs hommes avaient été enterrés, mais aussitôt déterrés par les camarades, sans trop de mal qu'un peu de choc nerveux. A 7 heures cela recommençait, j'ai rejoint mon abri en me couchant chaque 10 pas dans la boue, pour laisser passer les marmites, j'y suis arrivé indemne et ai dû rester dans l'obscurité jusqu'à onze heures, car à chaque coup, ma bougie s'éteignait et les allumettes n'y auraient pas suffi.
J'ai très bien supporté l'épreuve, ai fort bien dormi de 4 heures à 7 heures ; je te quitte maintenant pour faire la sieste car j'ai quelques heures en retard.
Je t'embrasse ma vieille, continuez à prier pour que je vous revois.

God.

J'ai retrouvé ma cantine, je t'envoie donc 100 francs.

(S. 203 Le 4 juin 1917- *carte de correspondance des armées*)

Ma chère Germaine,

Rien q'un petit mot à mon réveil pour te dire que j'ai fait un excellent voyage, je suis arrivé à bon port. 3 de mes officiers m'attendaient à la gare d'Epernay et m'ont fait escorte jusqu'à destination. Tout était calme et en ordre. Ce matin le Général nous réunit et j'ai bien fait de ne pas prolonger mon absence. Le soir il y a fête à la division, représentation, buffet, etc. Je te raconterai cela demain. J'ai été enchanté de mon petit passage à E. (Eclaron) J'ai trouvé les enfants charmants, la Minette délicieuse, j'ai été content de trouver Papa si bien portant, et toi toujours si vaillante : je suis dans l'admiration de tes cultures. En fin au milieu de la détresse générale nous sommes encore parmi les privilégiés, il faut en remercier le bon Dieu.
Au revoir tendresses à tous, et encore une fois merci au Col. Je t'embrasse.

God.

Le 5 juin (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Voilà donc 2 jours déjà que je suis de retour, bien reconnaissant envers le bon Dieu des excellentes heures qu'il m'a donné de passer auprès de toi et des enfants, et de Papa que j'ai trouvé bien vaillant au milieu de ses épreuves. Tu peux te figurer la joie profonde et intime : je dirai plus, le bonheur parfait que j'ai ressenti à constater comme tout était bien chez nous, toi l'âme du foyer si bien à ta place au milieu de la si belle couronne de nos enfants, tous gentils, respectueux, affectueux. Comme j'ai senti qu'une nombreuse famille est réellement un bienfait quand elle est élevée chrétiennement comme tu sais si bien le faire de la tienne. Je comprends aisément que cette atmosphère d'ordre et de paix qui rayonne autour de toi soit un attrait pour les sympathies qui l'entourent, jamais je ne le comprends si bien que depuis que je suis éloigné de ce cher foyer et quand j'y reviens pour quelques courts instants, c'est pour mon âme, pour tout mon être, comme un bain bienfaisant, j'en reviens certes meilleur et du fond de mon cœur s'échappe pour le bon Dieu un chant de reconnaissance, envers le bon Dieu qui à côté de l'épreuve sait toujours à point nommé nous envoyer le réconfort en attendant la récompense.
Je t'ai dit que mon voyage s'est bien passé : j'ai trouvé tout en ordre : j'ai été touché de la sympathie que j'ai ressenti chez tous. Les troubles passagers dont je t'avais parlé étaient calmés, il ne faut donc pas s'en inquiéter outre mesure : ce sont des avertissements qui peuvent avoir leur utilité, et dont j'espère que « qui de droit » saura tirer un enseignement.
Hier a donc eu lieu la séance donnée par les artistes dramatiques aux armées. Cela a été réussi, assez amusant, quoique un peu risqué : le théâtre était en plein air, dans un joli jardin, il y avait de fort belles voix de femmes ; quelques comiques assez drôles, néanmoins en sortant de là il ne reste rien, et ces distractions factices vous laissent une impression de vide, plutôt décevante.
Le général avait invité les 2 chefs de bataillon du régiment avec les artistes, ça été très aimable de sa part, je t'avouerai que ce monde ne me convient guère et que si l'on s'est bien tenu relativement jusqu'au dessert, ce n'était plus tout à fait la même chose au salon, mais passons. Je suis rentré fort tard, car au moment où tout ce monde s'apprêtait à monter en auto pour gagner Epernay, le bruit d'un bombardement s'est fait entendre et nous avons assister à la défense aérienne de la ville, joli spectacle que tu connais pour l'avoir vu à Nancy. On ne pouvait naturellement laisser ces dames et messieurs dans la fournaise où elles avaient déjà vécu la nuit précédente, et il a fallu s'ingénier à les loger sur place. Je dois dire que les choses se sont faites correctement. Je ne suis de ce fait rentré à mon cantonnement dans l'auto du général qu'à une heure du matin, par un temps splendide, un clair de lune magnifique qui est remplacé à mon réveil par un soleil splendide. Je vais aujourd'hui prendre le logement du Colonel et le commandement du régiment. Je suis navré de quitter mon bataillon et mon délicieux logement, mais c'est un petit sacrifice en comparaison de celui que nous sommes maintenant accoutumé à consentir. A demain, je t'embrasse, mille tendresses à tous.

God.

Le 7 juin (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta bonne lettre de lundi et t'en remercie. Décidément le bon Dieu nous a bien fait l'un pour l'autre car à nous deux nous constituons une petite société d'admiration mutuelle. Tu me dis que tu m'admirais dimanche dernier, et moi aussi j'ai passé mon temps à t'admirer, à admirer aussi ton œuvre en nos enfants, comme je te l'ai déjà dit, et à ce point de vue, ces quelques heures que j'ai passées auprès de vous m'ont fait moralement le plus grand bien ; de t'avoir vue si calme entourée de ces enfants si gracieux, si dociles, si affectueux, cela m'a donné une tranquillité d'âme complète et m'a rempli d'une immense reconnaissance pour la Providence qui, au milieu des rudes épreuves que nous traversons, nous a donnés le plus grand des biens de cette terre. Tu me dis que Joseph est le point noir pour toi : je

ne partage pas sous ce rapport ton pessimisme, il a beaucoup de bon, à côté de ses graves défauts, que je ne nie pas, mais avec l'éducation qu'il a reçue, l'influence de ses sœurs, qu'il aime beaucoup, je crois que l'on en fera quelque chose : pourquoi serait il si différent des autres, il a subi comme eux ton influence, et je sais qu'il t'aime de tout son cœur et t'admire. Eh puis, de ce côté là aussi, le bon Dieu nous aidera comme pour le reste.
Ne te tourmente pas pour moi, tout va bien au 174, et je profite de mon commandement par intérim pour remonter l'horloge autant que je le puis en employant la méthode qui m'a toujours réussi avec mes compagnies ou mes bataillons : fermeté mais en même temps grande bonté pour les petits et les malheureux ; je m'adresse beaucoup à leur cœur et à leur intelligence, je ne les tracasse pas pour des riens, mais tiens à ce qu'ils sachent qu'un ordre donné doit être exécuté et qu'une chose défendue ne doit pas se faire. Je m'arrange d'ailleurs pour n'exiger que le possible et cherche à leur montrer que je cherche à leur éviter toute fatigue inutile, tout travail aux heures très chaudes. On soigne leur nourriture, on leur accorde tout ce qu'on peut de permissions, et en échange on ne leur demande que de la tenue et de la discipline.
Le Général Pétain d'ailleurs aura vite fait de remonter le moral, c'est un homme de haute valeur qui connaît bien le fantassin et sait lui parler. Les quelques circulaires qu'il nous envoie sont réellement remarquables. Parles-en au Lieutenant Colonel, il est sûrement du même avis que moi.
L'aviation boche est toujours très active, mais je ne crois pas qu'elle puisse obtenir de grands résultats. Les fronts se calment, et avant que l'offensive ne reprennent ailleurs, je crois que les secteurs où nous nous sommes si chaudement battus vont redevenir tranquilles. Il est probable qu'on nous emploiera ailleurs. Laissons-nous guider par le généralissime et la Providence.
Notre vie ici est terne, peu animée et j'ai par suite peu de chose à te narrer ; tu dois être contente, comme moi, du vote du sénat. Le gouvernement s'est montré pour une fois énergique : c'est bien quoique un peu tard.
Voilà l'heure du dîner . Je te quitte non sans embrasser les gosses, Bon Papa, tante Bébette et toi-même de tout mon cœur.

God.

Remercie le capitaine Garnier de ses photographies.

Le 8 juin (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui : j'espère en avoir deux demain. J'ai été très content de voir le beau succès des Anglais en Belgique, je crois que le coup sera dur pour les Boches qui ont eu à peine le temps de se remettre de nos attaques en Champagne. Les Anglais sont de braves alliés et leur succès arrive à point en même temps que le vote du sénat pour remonter le moral des troupes, et nous permettra de nouveaux succès. Je suis content du régiment, il a bonne attitude et on travaille, et dans quelques jours nous retournerons vaillamment aux tranchées. Nous commencions à souffrir un peu de la chaleur et on avait une flemme profonde, il vient d'arriver un bon orage avec une averse abondante qui nous a fait à tous le plus grand bien : on se sent revivre. J'en suis content pour toi et pour tes cultures car j'espère qu'à Eclaron vous avez à peu près le même temps que nous ici. Nous voilà arrivés au 20^{e} anniversaire de nos fiançailles, avec joie je sens que je t'aime autant et peut être encore plus profondément qu'à cette époque déjà lointaine où je galopais tous les soirs avec *frénésie* par le soleil ou par l'orage sur la bonne Action (*sa jument*)... pa ta trac, pa ta trac, et où arrivant en haut de la Castille j'apercevais ta silhouette blanche dans ta robe crème au coin des blancs. Vieux et chers souvenirs que je rumine. Voilà maintenant notre grande Nanine qui a presque l'âge que tu avais alors, ah ! que je lui souhaite d'avoir notre bonheur, et *sans me flatter* de trouver un mari qui l'aime autant que je t'aime. Quel sera l'heureux mortel qui nous prendra cette excellente Tatine, j'en suis presque jaloux d'avance et voudrais bien encore un peu après la guerre profiter de notre grande fille et du charme qu'elle apporte à notre foyer. Mais c'est là de l'égoïsme et notre devoir nous impose de faciliter la création d'une nouvelle famille chrétienne.
Ayant eu à copier mes notes, j'ai vu que celles que m'ont données et le Colonel *Tamant* et le Colonel *Sérot* sont extrêmement bonnes, beaucoup trop élogieuses et tout à fait en rapport avec l'opinion qu'avaient de moi mes subordonnés. Cela ne pourra pas me nuire. Ces quelques jours de commandement du régiment m'intéressent, sans rien bouleverser à l'ordre établi, je m'efforce d'introduire quelques petites modifications qui montrent aux humbles du régiment que je pense à *eux* et à leur bien être. Il faut si peu de chose quand on sait y faire pour gagner leur confiance, et les pauvres ont si peu de

confort et de plaisir !Je circule partout le matin allant voir mes cantonnements les plus éloignés, mes troupes à l'exercice, me montrant à tous, continuant selon ma vieille habitude à être le premier levé du régiment. Je n'y ai guère de mérite car, ces jours ci, il n'y a que le matin qu'il fait bon à cheval.
J'attends impatiemment de vos nouvelles, cela m'amuse de voir les photographies que tu m'annonces, j'espère que la *poste* ne tardera pas à me les envoyer. Notre existence m'est bien terne, c'est la vie de caserne et du temps de paix, aussi tu le vois j'ai peu de chose à te conter, n'ayant guère à te parler que de *mon* moi *haïssable*.
Je pense bien à vous tous, j'espère que les enfants vont bien et que Monsieur Gérard débarrassé de ses végétations va travailler avec ardeur, je pense qu'il aura le courage de faire cela pour la France. C'est déjà dans trois semaines que Joseph va arriver. Je n'ose espérer qu'il sera reçu à moins que la guerre n'ait rendu les examinateurs bien indulgents. S'il échoue, nous verrons ce qu'il y aura lieu de faire pour qu'il soit en état de se présenter en octobre.
Ne m'oublie pas auprès de Papa et d'Elisabeth que j'embrasse. Je t'embrasse aussi et encore plus de tout mon cœur. Je vais dîner car voilà que 7 heures sonnent. J'embrasse tous les gosses.

God.

Le 13 juin – S. 203 (1917)
(*au repos en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui, je prends mon parti de n'en recevoir que chaque 2 jours, mais néanmoins le temps me paraît long les jours où je n'ai rien de toi. En inscrivant la date du 13 en haut de mon papier je me rappelle la journée passée au Tremblois il y a 20 ans, te rappelles-tu la façon dont je t'ai donné ta bague de fiançailles, j'en ris encore en y pensant, il faut bien vivre avec ses souvenirs puisque le réel nous échappe, malgré tout mon moral reste très bon. Nous changeons de place , mais pour nous éloigner encore un peu du front tout en restant à peu près dans les mêmes parages. Je regretterai notre cantonnement actuel où nous avons été bien reçus, où les environs étaient pittoresques. Hier encore j'ai fait une fort jolie promenade à cheval en forêt. Mon cheval est bon et est agréable à monter, malheureusement il commence à faire bien chaud, et les mouches font subir un véritable supplice aux pauvres bêtes qui au bout de peu de temps sont tout en sang. Je ne pense pas que ce déplacement dérange mes projets de permission. Je ne serai fixé la dessus qu'au retour du colonel, à la fin de la semaine.
Aujourd'hui en ouvrant le journal j'y lis que le roi de Grèce enfin démissionne, ce sera un rude coup pour son beau père, et la preuve que les neutres commencent à envisager l'éventualité de la défaite Boche, c'est le commencement de la fin. A nous de nous bien tenir et d'être prêt jusqu'au bout pour pouvoir profiter de la prochaine défaillance de l'adversaire. Mon ordonnance est rentré de permission, il m'a rapporté quelques nouvelles de Lorraine car il revient d'Epinal. Ces nouvelles étaient plutôt bonnes, surtout celles concernant les cultures, il parait que les futures récoltes s'annoncent magnifiques et pleines de promesses. Je fais des vœux pour qu'il n'en soit pas de même chez les Boches. La mobilisation des civils va finir par se faire, on ne parle pas encore des femmes, je suis donc tranquille pour vous, d'ailleurs toutes tant que vous êtes vous ne perdez pas votre temps et rendez bien service au Pays. J'en connais plus d'un qui va faire la grimace, ne serait-ce qu'Auguste Marchand et le « chanoine » de Mahuet (*Antoine*). Enfin c'est bien le moins que chacun paie un peu de sa personne pour obtenir la victoire et la paix.
Au revoir ma chère G., je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Elisabeth et Papa.

God.

Le 15 juin (1917)
Ste Germaine priez pour nous.
(*au repos en Brie*)

Ma chère Germaine,

Voilà donc ta fête et j'ai dû la passer en païen pars les grandes routes comme je te le disais hier, nous sommes toujours à peu près dans la même région, dispersés dans des fermes de la Brie, pas trop mal quoique d'une façon un peu rudimentaire, nous avons quitté les délices de Capoue, que pour ma part, je ne regrette pas, tu le sais je me passe facilement de confort, d'ailleurs comme chef de corps je suis le

mieux logé du régiment : je n'ai donc pas à me plaindre. Je suis logé chez le maire, lui et sa femme ont l'air de très braves gens, et chose assez rare dans ce pays, il y a un crucifix au-dessus du lit, ce qui est une bonne note pour la maison. Je n'ai donc pas, en ce jour du Sacré cœur et de Ste Germaine, pu aller à la messe, comme je comptais le faire, il me faut remettre cela à dimanche, mais dans le beau temple du bon Dieu qu'est ce riche et pittoresque pays, je lui ai adressé à tout moment au cours de ma route solitaire de ferventes prières, pour toi et les enfants. Nous avons été très regretté à D. la personne chez qui je logeais, et sa fille qui a l'âge de Nanine, m'a demandé de venir les voir avec toute ma famille après la guerre, c'est ce que je ferai peut être si nous faisons ensemble, après la victoire, le pèlerinage de mes champs de bataille, de ceux du moins où j'ai combattu : La Somme, L'Artois, la Champagne. Demain sera-ce la Lorraine, l'Alsace ou la Belgique ? Le temps est magnifique quoique un peu chaud, c'est une excellente température pour la vigne qui est superbe, elle est en ce moment en pleine fleur et embaume, quel beau temps pour jouir ensemble de la paix ! nous avons passé le mauvais tournant de St Médard, seulement ma joie est gâtée par la pensée de ton jardin qui se dessèche et de tes petits pois qui aiment bien l'eau. Mauvais temps aussi pour tes canards. L'idée de ton cochon m'amuse bien, si la guerre dure encore tu auras bientôt une vache un petit viau et un bon vieux cheval avec une carriole pour aller vendre au marché ton lait, ton beurre et tes légumes. Vivement le Tremblois ! que nous l'exploitions nous même, toi avec une halette (*coiffe lorraine que portent les paysannes*), moi en bras de chemise avec un chapeau de *jonc* sur la tête. Je crains que cet âge d'or soit encore bien loin de nous ! nous en sommes encore à l'âge d'airain, mais je te félicite toi et mes grandes filles , de votre bon moral, de votre énergie, et du bon exemple que vous donnez à tous. Le Bon Dieu vous le revaudra. Je ne suis pas encore fixé pour ma permission, tout vient à point à qui sait attendre, mille tendresses à tous.
Je t'embrasse de tout cœur.

God.

Le 16 juin (1917) (*au repos en Brie*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier 2 lettres de toi, par contre pas aujourd'hui, encore une journée terne malgré le ciel bleu. Tu te plains de la brièveté de mes lettres, mais si tu savais ce que pendant ces périodes d'accalmie notre vie est peu intéressante, c'est difficile de faire de grands récits, d'autre part, quand on sait que l'on est guetté par la censure ; et puis étant seul je n'ai guère à te parler que d'un petit *mot* en trois lettres, peut être très intéressant pour toi, mais moins pour moi puisque c'est de moi qu'il s'agit, ce sujet est vite épuisé : je dors bien, je mange bien, je fais tous les matins une bonne promenade à cheval, me montrant à peu près à toutes les compagnies du régiment actuellement dispersées. Je reconnais des champs de tir, des terrains de manœuvre, je les fais organiser ; quand c'est prêt nous partons ailleurs et l'on recommence. Ce matin dans ma promenade j'ai eu un petit intermède, j'ai rencontré un camp de prisonniers Boches, j'ai interrogé plusieurs de ces animaux curieux, frais et roses, gros et gras, ceux là sont des Saxons pris à Bouchavesnes en septembre 1916, ils sont très bien installés, bien nourris, certainement beaucoup mieux que les nôtres. Celui que j'interrogeais m'a répondu qu'on leur donnait trop souvent du riz, ce à quoi j'ai dît « et les Boches qui ne donnent que des raves aux nôtres ! », ils ont d'ailleurs été très respectueux, joignant les talons et m'appelant « herr commandant », ils étaient gardés par de braves territoriaux qui avaient bonne allure. Et comme je demandais à l'un de ces terribles gardiens s'il ne trouvait pas trop rude ce métier de gardien, il m'a répondu très honnêtement « mon commandant on est à l'arrière alors on ne se plaint pas quand on pense à ceux qui sont dans les tranchées », j'ai trouvé cette réponse très bien. Et voyant la bonne tenue, la dignité de ces braves gens vis à vis des prisonniers ennemis désarmés, j'ai comparé ce qui se passait là avec les atrocités Boches, en Belgique, dans la Somme et dans le nord, et rempli d'admiration pour les belles qualités de notre belle race française si imprégnée, quoiqu'on fasse, de la doctrine de l'Evangile, je n'ai pas pu m'empêcher de dire au lieutenant adjoint au chef de corps qui m'accompagnait, qui est instituteur dans le civil, et dont j'ignore les sentiments : «Quelle bonne race que la race française. Remercions le bon Dieu d'en être ! ». Le lieutenant m'a répondu sans commentaire « Vous avez raison mon Commandant », et piquant des deux nous partîmes au galop, tandis que de leur œil sournois nos vaincus suivaient les silhouettes bleues des vainqueurs s'éloignant dans la verdure. Le canon résonnait au loin marquant sans doute un nouveau pas des empires centraux vers la défaite irrémédiable. Me voilà rentré pour t'écrire, et voilà déjà l'heure du déjeuner, tu préfères encore que je mange à ce que je t'écrive une longue lettre, donc au revoir, peut être à bientôt. Je vous embrasse tous.

God.

Le Tremblois continue à te rapporter ce me semble. Je sais que le 20e corps est retourné par là bas (*l'armée réquisitionnait du bois, et le payait).*

Le 17 juin (1917) (*au repos en Brie*)

Ma chère Germaine,

Le Colonel est rentré et je reprends le commandement du bataillon. C'est grandeur et décadence. Je suis cependant content de retrouver mes gens qui m'ont fait fête et semblent contents de me revoir. Le colonel n'a pas osé prendre sur lui de m'accorder ma permission, j'ai donc adressé une demande au général commandant la division et j'attends sa décision ; c'est un ou deux jours de retard, pourvu que cela ne fasse pas coïncider la fin de ma permission avec ton départ pour Nancy. J'espère que la formalité ne sera pas longue. J'en veux tout de même un peu au colonel car chaque jour qui passe nous donne une chance de plus de ne pas nous revoir. Dans notre métier il faut être philosophe et laisser glisser, c'est ce que j'essaye de faire. Ce matin nous avons eu un exercice de défilé en vue d'une revue prochaine, cela m'a reporté à 4 ans de distance alors qu'à Toul nous préparions les revues du 14 juillet. Que c'est loin tout cela. J'ai changé encore une fois de cantonnement ; quelle vie de juif errant. Je suis encore un peu plus loin du front et un peu plus loin de vous, mais toujours dans la même région, dans une ferme au milieu des poules, poulets, canards, moutons et petits veaux, il y a encore là de quoi manger pour plusieurs jours. Je n'ai toujours pas vu André de la Vente, je crois qu'il est encore en secteur. Le canon tonnait assez fort ce matin : était-ce nous, était-ce le Boche, c'est ce que nous dira le prochain communiqué. Que je plains les pauvres gens de chez nous dans les tranchées, ils doivent être empestés et *cuire*. Nous avons de la chance de respirer pendant ce temps un air libre et pur. Les hommes en profitent bien, ils préfèrent rester dehors dans les vergers que de rester dans les granges et greniers.
Je reçois ta lettre du 13 à l'instant, je suis un peu défrisé à la pensée que ma lettre a été ouverte, enfin je crois que je ne disais rien de répréhensible ; c'est tout de même embêtant de penser que de mari à femme on ne peut pas se dire tout ce qu'on pense. Je ne me rappelle plus ce que j'ai pu te dire que tu n'as pas très bien compris. Je ne crois pas que j'ai fait l'honneur à l'indésirable de penser à lui. Je suis triste à la pensée que ces pauvres gens du familistère (*épicerie d'Eclaron*) aient trouvé tant de déboires, triste surtout que des soldats français aient donné mauvaise opinion de notre armée. Notre tâche à nous officiers, devient bien lourde ; mais nous irons jusqu'au bout, souhaitant cependant qu'on ne dise pas en parlant de nous « bienheureux les morts ». Oui pour Xavier (*de Costart*) cela devient inquiétant, ce serait bien triste pour Henriette de voir ainsi disparaître ces fils les uns après les autres, 15 jours c'est bien long. Que le bon Dieu lui donne du courage.
Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

18 juin (1917) (*au repos en Brie*)

Ma chère Germaine,

J'espérais t'arriver en permission au retour de mon Colonel, mais lui en revient et il comprend moins que je désire y aller aussi, alors il m'a d'abord dit que cela dépendait du général de Division, j'ai fait une demande au général, qui a répondu que cela ne le regardait pas et que c'était au colonel à décider, ce à quoi le colonel m'a dit et bien attendez le retour du capitaine qui commande le 1e bataillon, naturellement tel que tu me connais, j'ai répondu : « bien mon Colonel ». Mais je dois dire que c'est la 1e fois que je vois un officier supérieur mis sur le même rang qu'un capitaine, enfin nous sommes en guerre et je m'arme de patience. C'est peut être la providence qui arrange les choses pour que je puisse un peu profiter du séjour de Joseph, je reste philosophe déplorant au fond que mon Colonel sache si peu s'attirer la sympathie de son entourage, c'est regrettable car au fond il est bon et animé des meilleures intentions, mais il ne sait pas y faire. Heureusement que tu ne m'attends pas.
Je reçois au courrier ta lettre du 14 celle du 15, les photographies du reposoir, que je te renverrai. Oui Quiqui est bien gentil au milieu des fleurs ses amies et je l'ai contemplé avec bonheur. N'ayant pas de loupe j'ai eu plus de mal à reconnaître Coco et Zézé car elles sont bien minuscules. J'ai lu aussi avec plaisir le programme de la petite séance de ta fête, le programme me semble fort joliment composé et si je viens je serai content d'avoir une seconde représentation. Je suppose que c'est l'orage qui a rendu la

Minette méchante comme tu me le dis. Bien qu'elle soit gentille, même quand elle est méchante, il faut faire attention tout de même à ne pas la gâter car elle deviendrait insupportable. Moi aussi je suis bien inquiet pour Xavier et je plains Henriette (de Costart) et la petite fiancée de tout mon cœur. Que de familles qui auront été ainsi bien durement éprouvées, et ce n'est pas la fin. Mais ne pensons qu'au devoir et au but.
Le même courrier m'a apporté une lettre, du Curé de Ste Magdeleine de Besançon, qui m'a vivement émue, je te l'apporterai du reste lorsque je viendrai, elle est écrite par les enfants du patronage qui me disent : adopter le régiment, lui réserver toutes leurs pensées et leurs prières, leurs communions, leurs petits sacrifices. Je communiquerai cette lettre aux officiers et sous officiers et vais en remercier Monsieur le Curé de Besançon et ses gentils enfants, mais je n'en parlerai pas au Colonel car il serait certainement vexé que l'on ait pensé à moi et non à lui, inutile de créer encore un nouveau point de friction entre nous.
Ce matin a eu lieu une belle cérémonie, c'est une revue du régiment passée pour la remise des croix de guerre, c'était très bien, les troupes se sont bien présentées, ont très bien manœuvré et défilé c'était réconfortant. Nous avons eu particulièrement chaud au retour, maintenant l'orage gronde et semble devoir nous apporter un peu de fraîcheur. Je vous souhaite à tous un peu de rosée bienfaisante et vous embrasse de tout cœur.

God.

Dis au Colonel de ma part que je lui suis bien reconnaissant de t'empêcher de te tuer au jardin, ne te tue pas non plus en te levant trop tôt.

S. 203 le 4 juillet (1917) 16h
(*cette lettre date peut être de 1916*)

Ma chère Germaine,

J'ai fait un excellent voyage, me voilà arrivé après 2h ½ de cheval. Mon maréchal des logis adjoint m'attendait à la gare d'Epernay et après avoir déjeuné tous les 2 (2 œufs, 1 côtelette, des patates) nous nous sommes dirigés à travers la forêt de la montagne de Reims sur notre cantonnement où j'ai retrouvé mon bataillon en bonne santé physique et morale, attendant son tour pour monter aux tranchées. En avant d'une ville que je connais bien y ayant fait mes études. Secteur étonnamment tranquille. Tu n'as donc pas à t'inquiéter en ce qui me concerne tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
J'ai voyagé de Vitry à Epernay avec le lieutenant colonel Regnier-Vigouroux du 269^{e} il dirige le centre d'instruction de la 4^{e} armée, il est sous les ordres du <u>général Grange</u> qui ne s'est jamais si bien porté. Il est voisin aussi du colonel Durand qui dirige également un centre d'instruction. Tous ces chefs très sympathiques ont gardé de moi un souvenir qui me touche. Ce brave lieutenant colonel a raconté dans le wagon à la cantonade en termes émus qui m'ont couvert de confusion la façon dont j'avais été blessé, et il parait que peu de jours avant, le général Grange avait cité notre attaque de la cote 119 comme exemple de ce que pouvait obtenir un chef sur sa troupe quand il en était aimé. Tant mieux si mon geste a pu servir à quelque chose, je suis étonné que cet épisode de nos combats d'Artois soit resté si présent à l'esprit des vaillants combattants de la Somme et de Verdun.
Voilà le succès des Russes qui s'amplifie et qui va sans doute être le signal d'une recrudescence d'activité de notre côté. Ce sera l'offensive générale tant désirée contre laquelle le Kaiser sera incapable de tenir. Attendons curieusement ce que vont faire les anglais.
Peut être la victoire totale est elle plus près de nous que nous le pensons, si le bon Dieu nous protège. Je t'écrirai plus longuement demain en attendant adieu et mille baisers à tous, mille un à toi.

God.

(*La phrase suivante est écrite et signée par Pauline*).

Depuis ce matin, rien de nouveau, tout le monde va bien. Pauline

---

S. 203 5 juillet (1917)
(*en réserve en Champagne*)

Ma chère G,

J'ai passé une excellente nuit, hier soir en rentrant chez moi mon propriétaire sa femme et sa fille m'ont invité à m'asseoir à leur table. Comme ils étaient au dessert ils m'ont offert un morceau de tarte aux cerises (j'ai bien pensé à nos gourmands en le savourant) et un verre de vin. Ce sont des gens très ordinaires, ils vendent des porcs, il parait que c'est très cher actuellement : un porc gras, bon à tuer coûte 5 ou 600 frs, un peu maigre 120 frs. Le bonhomme m'a posé la question du jour, combien de temps la guerre va-t-elle durer ? tu comprends que je l'ai peu renseigné et que je lui ai conseillé de le demander au boche. Je suis ici à environ 8 km des boches, on voit leurs observatoires et leurs saucisses. Je vais aller voir le Colonel qui est en ligne, c'est excessivement calme, sauf quelques obus qui éclatent sur Reims, depuis le 30 juin il n'y a pas de pertes au régiment.
Les journaux de ce matin annoncent des attaques boches repoussées à Craonne, c'est de bon augure, et c'est pain bénit que cette confiture de boche que nous faisons.
Les Russes ont bien marché, il semble qu'ils vont continuer. Les Anglais ne bougent pas pour le moment, il est probable qu'ils font avancer leur artillerie ; dans quelques jours nous verrons ? ! ! J'espère que ton voyage à Neufchâteau s'est bien passé et que tu n'en as pas été fatiguée. J'attends impatiemment le résultat des examens de Joseph. J'espère qu'il s'en tirera bien avec le secours d'en haut. Tu es tranquille, je pense, sur le sort des 9 que tu as laissés à Eclaron. Je les ai trouvé tous très gentils, et j'en remercie bien le bon Dieu, et toi, qui es auprès d'eux l'instrument du bon Dieu. J'ai reçu aujourd'hui une lettre du Curé de la Madeleine de Besançon qui me demande la permission de faire paraître des extraits de ma lettre dans la revue religieuse de Besançon. Je vais lui répondre que oui, car cela fera peut être du bien à ceux qui liront. Au revoir ma vieille, que le bon Dieu te garde ainsi que Joseph. Je penserai à lui lundi.
Je vous embrasse de tout cœur.

God.

Le 8 juillet (1917)
(*en réserve en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je suis toujours en réserve dans le même secteur. Je n'ai pas à me plaindre , et j'ai largement été dédommagé des jours de supplément que j'avais fait au mois de mai, il n'y a d'ailleurs pas de pertes parmi les troupes qui sont en secteur, nous continuons donc à être au repos. Le moral de la troupe est très bon. On m'a dit d'ailleurs que les 2 régiments qui s'étaient montrés les plus indisciplinés ont été attaqués par les boches peu de temps après être remontés aux tranchées et qu'ils les avaient reçus de main de maîtres en faisant une vaste confiture. Ce sera comme cela partout, et selon le principe qui domine toute cette guerre bizarre et interminable, il n'y a pas lieu de s'en faire. Répétons donc notre éternel refrain, que je préfère dans sa forme croyante et catholique, faisons notre devoir et remettons nous entre les mains de la Providence en ce qui concerne le résultat.
Je viens d'avoir des nouvelles du Colonel par un sous lieutenant qui vient d'arriver à mon bataillon, et qui provient des aspirants du 1^{e} bataillon, il a rencontré le Colonel au moment où il revenait de permission. Je sais donc déjà qu'il va bien. J'espère qu'il a trouvé tout son monde en bonne santé. Je vois avec regret qu'il n'est pas nommé Colonel. Au régiment mon Colonel est nommé à titre définitif grâce aux résultats acquis par son régiment au cours des combats de mai, un commandant de la division (du 409^{e}) est également nommé, je reste cette fois-ci sur le carreau, probablement à cause de ma blessure. D'une certaine façon je ne suis pas fâché de rester à mon bataillon, les prochaines nominations ont lieu en octobre, j'aurai peut être plus de chance à ce moment là.
Aujourd'hui dimanche nous avons eu la messe dite par un infirmier du régiment, j'ai bien pensé à vous tous, surtout à Mr Quiqui dont la fête approche. Donne lui de ma part un billet de 5 frs. Dis moi si tu as reçu d'Epinal l'indemnité des familles nombreuses, je pourrai en outre , je pense, t'envoyer 200 frs de la solde que je viens de toucher. Tu me diras aussi si Mognéville te paie.
Mon indisposition est en bonne voie de guérison et je serai tout à fait rétabli quand il s'agira de remonter aux tranchées. J'ai lu avec satisfaction que nos avions avaient bombardé Trèves, Ludwigshafen, Essen, etc... c'est du bon travail et j'espère qu'il y a eu beaucoup de boches amochés. Ils se sont vengés une fois de plus en bombardant Epernay et Nancy, ce n'est pas ainsi qu'ils nous auront. Je suis sûr que Pauline a sauté en l'air de joie quand elle a vu que nous avions si bien opéré chez eux. Leurs avions qui avaient été sur l'Angleterre ont été bien amochés au retour, cela aussi c'est très bien. En somme le temps passe sans qu'ils puissent rien faire. Il faut suivre avec intérêt ce qui se passe en Autriche. Je ne

serais pas étonné de voir cette nation lâcher le Kaiser pour recouvrer sa situation d'avant 1866, moyennant quelques concessions à l'Italie et à la Serbie, tout cela marque bien le déclin de l'Empire, et peut être la fin de la guerre, est-elle plus près de nous qu'on ne l'imagine. J'aimerais mieux cependant que nous ayons le temps de rendre aux Boches les mauvais coups qu'ils nous ont portés. Vivons d'espérance, et de confiance. Je pense bien à vous tous mes bien chéris, je vous suis dans tous les coins bien connus de votre exil, le jardin, les poules, les canards, les oies, même le cochon !....je vois tout cela qui vous occupe et j'admire ton activité prévoyante qui ne demande qu'à s'exercer sur une plus vaste échelle au Tremblois, dans notre Lorraine où il y aura tant de misères à faire oublier.
Au revoir, je vous embrasse tous.

God.

Le 9 juillet 1917
(en réserve en Champagne)
(*Carte de correspondance des armées*)

Mon cher Henri,

Je te souhaite une bonne fête et t'embrasse de tout mon cœur à cette occasion. Je prierai ton St patron pour qu'il te protège et t'aide à rester toujours bien pieux, gentil, et obéissant envers ta maman et pour que tu continues à bien travailler. Prie de ton côté mon cher petit homme pour que je vous retrouve tous bien portants après la victoire. Dis à ta maman de te donner cinq francs de ma part et à tes sœurs de te faire un joli bouquet de fleurs que tu aimes tant.
Je t'embrasse.

Ton Papa.

S 203 au repos 10 juillet (1917)
(*en réserve en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je m'attendais à ne pas avoir de lettre de toi aujourd'hui puisque tu m'avais prévenu, les heures m'ont paru tout de même plus longues et bien fades malgré le soleil qui avait enfin raison des nuages et de la pluie. Je me suis promené à cheval dans des régions bien connues où je revis mes années de 11 à 17 ans. Aurais-je pensé à cette époque faire la guerre si loin de la frontière. Je rêvais déjà de revanche, mais avec les illusions de l'enfance je croyais bien combattre en Lorraine et sur le Rhin, et rentrer triomphant à Guinglange en uniforme de général, comme aimait à le répéter le bon vieux Curé de Guinglange d'alors, celui qui détestait les Boches et n'avait de si grande joie que de leur faire des niches au moment des manœuvres lorsqu'il feignait de ne comprendre pas un mot d'allemand. Et cependant les Boches sont toujours bien là, malgré un échec qu'ils ont éprouvé cette nuit dans le secteur, peut être à cause de cet échec, les lâches plus que jamais bombardent la ville otage, la ville martyre (Reims) et tandis que je t'écris, j'entends les détonations comme nous les entendions à St Max en 1916. Mais cela ne nous trouble pas et ne retardera pas leur défaite d'un seul jour. Les Russes doivent commencer à le leur persuader. Les attaques sur le Dniestr ne sont probablement pas encore les attaques décisives, en tout cas elles ébranlent sans doute fortement le moral de l'adversaire, elles exaltent le moral des Russes, et les gains matériels acquis sont appréciables et cela ne fait que commencer. Chez nous le Kronprinz a repris sa tactique de l'Argonne et de Verdun, c'est ce qui pouvait nous mieux convenir ; jusqu'à présent il reçoit de rudes leçons et ne pourra indéfiniment continuer ce petit jeu. Actuellement où la lutte est devenue une guerre de matériel, il est évident qu'ils ne pourront rien, n'ayant rien pu en 1915 et 16, alors que notre artillerie et nos munitions n'étaient pas encore au point. Le moral chez nous se relève. Les belles cérémonies du 14 juillet contribueront encore davantage à le relever, c'est dommage que Paris soit si loin d'Eclaron et les voyages si difficiles, cette cérémonie des drapeaux décorés, cela aurait été bien beau à montrer aux enfants, au moins à nos grands. Moi je passerai la fête dans les tranchées ; pour nous réjouir nous aurons une ration supplémentaire de jambon, un quart de champagne, je le boirai à la santé de Monsieur Quiqui dont c'est la fête le lendemain. C'est mon ordonnance qui m'a acheté ce papier, il est réellement un peu court et si j'avais de la place, j'aurais bien encore bavardé avec toi quelques minutes, mais ce serait pour ne pas dire grand chose et alors il vaut peut être mieux m'arrêter,

en tous cas, ma chérie, ce n'est pas sans t'embrasser ainsi que les 10, et Elisabeth. Ne m'oublie pas non plus auprès du colonel.

God.

Dans les tranchées je vais me trouver sous les ordres de Champeaux et j'aurai comme voisin le Lieutenant colonel de Lafont.

Le 12 juillet (1917) (*en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je vais bien, mais naturellement je tombe de sommeil car je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, nous continuons à avoir un temps superbe, qui rend la vie de tranchées moins désagréable. Je suis tout à fait en pays de connaissance, quand je me retourne je vois le collège où j'ai été élevé (*Reims*), ce qui me fait dire que la terre n'est pas grande et que la vie est courte, il me semble que c'est hier que je me promenais dans ces régions actuellement bouleversées. Cependant il y a une différence entre un secteur calme, comme celui-ci, et un agité, comme était le nôtre en Artois ou près de l'Aisne. Tout ici a encore une apparence de vie, les tranchées sont fleuries de coquelicots, de réséda et de bleuet. Les jardins en friche ont des feuilles et des fruits aux branches, ce n'est pas la désolation que nous voyons il y a 6 semaines, l'ennemi est aussi plus calme, il a des moments de rogne, mais cela ne dure pas, les heures de tranquillité l'emportent sur celles d'agitation, aussi par moment l'on se croirait presque en temps de paix, et l'illusion se prolonge quand on voit la quantité énorme de papier qui nous est demandée. Le secteur étant calme, nous y restons longtemps, et c'est logique. J'ai reçu avant hier trois lettres de toi, tu comprends si j'étais heureux, bien que je préfère qu'elles soient échelonnées, pour avoir avec toi ma petite causerie quotidienne. Je ne suis pas étonné que Neufchâteau t'ait plu, c'est très joliment situé et ses environs mamelonnés et verdoyants sont très pittoresques, surtout en été. Les souvenirs que j'en ai conservés ne sont pas des plus mauvais. Te rappelles-tu en plus des manœuvres que nous y avons été ensemble voir Henri de Bizemont quand il avait fait sa chute de motocycle. J'espère que cette fois ci tu ne garderas pas mauvais souvenir de l'expédition que tu viens de faire et que le succès de Joseph t'aura récompensé du sacrifice que tu as fait en abandonnant tes nichées de toutes sortes. Le repos presque complet ne t'aura pas fait de mal, j'en suis bien aise pour ta santé. Au retour tu auras retrouvé avec d'autant plus de joie tes occupations favorites. Je suis dans un excellent PC, bien profond mais un peu froid, surtout par comparaison avec l'extérieure, aussi vais-je dans un instant aller me chauffer au soleil. Je ne vois d'ailleurs rien de plus à te dire, quand je serai mieux réveillé je t'écrirai plus longuement. Pour le moment j'ai pas mal d'ouvrage. Aussi au revoir et mille tendresses à tous. Je compte sur vos bonnes prières.

God.

Le 15 juillet (1917) (*en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier un bon courrier, une lettre de Pauline, une de Marie, toutes deux bien gentilles et 2 de toi, dont celle annonçant la réussite de Joseph. Avec toi je remercie le bon Dieu du succès qu'il a accordé à notre enfant, j'en suis bien heureux pour lui, car il va pouvoir profiter de ses vacances et se reposer sans arrière pensée, tout en travaillant sagement en ses moments perdus, les jours de mauvais temps et 2 fois par semaine les matières où il se sait des lacunes, de façon qu'à la rentrée il soit tout à fait à hauteur pour entreprendre la préparation au 2^{e} examen. Il est entendu qu'il fera ses mathématiques de façon à s'aiguiller l'année prochaine sur une école telle que centrale.. J'espère que tu es rentrée sans être fatiguée de ton voyage, que tu as trouvé tout ton monde en bonne santé physique et morale. Je suis content que le voisinage de Monsieur de Liocourt t'ait procuré de l'agrément : ses conversations auront été intéressantes pour Joseph. Une fois de plus constatons qu'il ne faut pas se fier aux apparences et qu'il y a toujours avantage à être charitable dans ses jugements. J'ai été très content des gentilles lettres de Nanine et Marie, c'est aujourd'hui la fête de notre Ricotte et j'y ai pensé ce matin, malheureusement nous sommes réduits à vivre en païen, car nous sommes réellement trop prêts du boche pour pouvoir

organiser une chapelle, des hauteurs voisines ils voient dans nos tranchées et la circulation de jour est tellement risquée qu'on la réduit au minimum.
Hier 14 juillet les boches nous ont copieusement marmité, ils nous avaient prévenu la veille qu'ils ne nous laisseraient pas boire le Champagne, de sorte que nous nous tenions sur nos gardes et que nous avons eu peu de pertes, mais c'était tout de même énervant. Les Anglais leur ont porté un bon coup à leur aviation, j'espère qu'ils ne s'arrêteront pas en si beau chemin et ne leur laisseront pas le temps de se retourner. Les affaires du kaiser ne me semblent pas aller trop bien, je partage la joie de Nanine à ce sujet.
Je vais bien , je ne suis pas fatigué, quoique je dorme peu, nous sommes très absorbés par la paperasse, c'est assommant mais cela a l'avantage de nous faire passer le temps.
Au revoir ma chère vieille, Je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos bons petits et nos grands.

God.

Le 16 juillet (1917) partie le 17.
(*en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai fini pour un moment mon travail et avant dîner j'en profite pour venir causer un peu avec toi et te dédommager de ma lettre un peu courte de ce matin. J'ai passé ma journée en reconnaissance dans le secteur voisin. J'y ai rencontré le Colonel de Champeaux sous les ordres duquel je me trouve en ce moment, il s'est rappelé très bien du temps que nous avions passé ensemble à Nancy, m'a bien demandé de tes nouvelles, sa fille Jacqueline est religieuse, sa fille Denise est morte. Il a été très gentil et m'a même sembler avoir grand plaisir à me voir, il m'a parlé de toi, du Tremblois, de Tante Jeanne, de tes cousins etc, j'ai eu plaisir à voir quelqu'un qui te connaissait et m'en parlait avec sympathie. J'ai vu ensuite un commandant du 12^{e} dragon cousin des Dubois de la Sablonnière, j'ai aussi causé agréablement avec lui, sous les marmites qui sans se lasser tombent sur Reims. C'est à ne pas comprendre ce que veulent ces sales boches. Ils ne nous font pas de mal à nous combattants ; nous n'avons pour ainsi dire pas de pertes.
Le moral est maintenant très bon, nos troupes étaient je crois plus fatiguées que découragées ; maintenant qu'elles se sont reposées tout va bien, et nous les aurons. J'espère que Joseph se repose et jouit bien de se trouver en famille, il faut qu'il soit bien raisonnable, qu'il n'emploie pas les vacances à se détraquer la santé, qu'il soit gentil, complaisant, un vrai chevalier pour ses sœurs, qui le méritent bien pour l'existence de guerre qu'elles mènent, bien courageusement et avec le sourire. Je reçois ta lettre du 13 et t'en remercie, je suis content que tu aies reçu mes lettres avant ton départ, et que Mr de Liocourt t'ait rendu le séjour de Neufchâteau agréable. Je suppose que ces quelques jours que vous avez passé ensemble, en te faisant voir de près par Mme de Liocourt, aura amélioré vos relations, et que vous allez être maintenant les meilleurs amis du monde.
Ma lettre est très décousue car je l'écris à mes moments perdus et l'on est dérangé à tout moment par une question ou une autre. Je viens d'aller voir mes compagnies en 1^{e} ligne, tout est très calme après avoir été agité le 14 juillet. On m'a dit d'ailleurs que le secteur où nous avons été si malheureux au mois de mai est maintenant également très calme : les boches ont fort à faire de tout côtés on s'en aperçoit. Cela m'intéresse d'apprendre que tant d'artillerie traverse E., cela doit venir du camp de Mailly et nous présage de nouveaux succès.
Je suppose que tu as été bien contente de revoir la Minette ; quand Joseph en aura fait quelques photographies je serai content d'en recevoir. J'espère que tous mes petits sont enchantés d'être en vacances, cette vie en plein air va leur faire le plus grand bien à tous. Je serais heureux si je pouvais m'échapper 24 h, tant que je suis dans la région, mais tant que nous serons en secteur calme nous n'aurons pas de repos. C'est logique car les troupes ne se fatiguent réellement pas : elles ne font que s'entretenir la main. Quelle différence avec notre été 1915 ! de cette façon la guerre pourrait durer 10 ans, matériellement on ne souffre pas. On est simplement très privé d'être séparer des siens. Mais cela c'est le sort commun à tous. Comme toujours ne m'oublie ni auprès du Colonel, ni auprès d'Elisabeth, Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Cela m'intéresserait que Joseph m'envoie les brouillons de ses compositions.

été (1917) (*en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Me voilà encore installé dans un nouveau PC, un ancien boche, très solide, sous 10 m de craie, un vrai tunnel où l'on entend même pas les bruits de l'extérieur, c'est sain pour les nerfs, mais il y fait humide et j'ai eu froid cette nuit. Le secteur est calme et nous pouvons prendre nos repas dehors ce qui nous permet de nous reposer les yeux de la lumière fumeuse de la veilleuse. Je suis ici pour huit jours, après quoi, s'il n'y a rien de nouveau j'aurai 7 jours de repos. Toujours pas de pertes, d'ailleurs dans notre région les boches commencent à se lasser et réagissent de moins en moins, nous pouvons en profiter pour travailler à force toutes les nuits, c'est d'ailleurs grâce à ce travail intense que nous avons des tranchées très solides contre lesquelles les Boches s'escriment en vain. Ils commencent aussi à se lasser de tirer sur R. (*Reims*), je crois qu'au fond ce sont les pressions des Anglais sur les Flandres et de nous devant Verdun qui les forcent à desserrer l'étau, en attendant que cela craque grâce à la craie, qui se taille comme du fromage de gruyère, on peut arriver à avoir un confort relatif, nous avons notre cuisine à côté de nous et mangeons chaud comme au restaurant. Hier notre menu était : potage julien,
aubergines farcies,
beefsteak aux pommes,
salade,
fruits et biscuits de Reims.
Car ces extraordinaires Rémois continuent à fabriquer biscuits et massepains qui sont tout aussi bon qu'au temps de paix, ils ont tout de même un rude moral.
J'ai interrompu ma lettre pour faire le tour de mon nouveau secteur, je suis très content de mon inspection et j'ai trouvé une organisation solide, dans la craie, contre laquelle les boches s'useront les griffes. Il y a dans mon voisinage un superbe PC d'un colonel boche, avec superbe salle de bains, cuisine, salle à manger, chambre à coucher, un véritable hôtel terminus. Le Colonel a été cueilli dedans le 16 avril, en sortant de table, après huit heures de bombardement, il a déclaré qu'étant donné la solidité de la position il n'avait pas cru qu'on pourrait l'attaquer avant 24 h de bombardement, et il se préparait à se défendre... le lendemain. C'est très intéressant d'être dans la position ennemie, tous les jours on découvre quelque engin oublié, des stocks formidables de munitions de toutes sortes.
Je me suis attardé ce matin et voilà le vaguemestre qui vient de m'apporter la lettre de Nanine, très gentille d'un style naturel et coulant qui me plait beaucoup, c'est simple et bon comme elle, je l'en remercie. J'espère que tu as fait ton voyage à St Dizier. Je vous embrasse tous.

God.

(*été 1917 - en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi hier, mais en revanche j'en ai eu une du Colonel, qui me confirme dans l'intention d'envoyer Gérard et Jean à Fribourg à la rentrée, je vais donc écrire au Père Kieffer. Je t'envoie la lettre du bon Colonel, tu verras qu'il a envisagé la question à tous les points de vue et qu'il n'y a qu'à prendre la décision qui découle de ses bons conseils. Il va falloir s'occuper du trousseau de nos deux lurons. Voilà donc une question réglée, tu as encore 2 mois devant toi pour les préparatifs.
Depuis leur échec de Craonne les boches deviennent (*de*) plus en plus calmes, j'ai passé hier deux heures de nuit à les épier et j'ai entendu qu'ils plantaient des réseaux de fils de fer, ils ne pensent donc pas à nous attaquer pour le moment et je le comprends car de tous côtés l'orage gronde contre eux. Il n'y a qu'en Russie que cela ne va toujours pas, mais cela n'a pas d'intérêt immédiat au contraire, il est bon que nos alliés éprouvent le besoin de se défendre et de réagir, et d'ailleurs toutes les troupes que les boches engagent la bas nous ne les avons pas ici contre nous.
Hier soir cela tournait ferme dans la région de Craonne, les communiqués nous diront ce matin si les Boches y ont pris une nouvelle pile. Le moral des troupes est très bon maintenant, d'ailleurs ici nous n'avons pas de pertes, les tranchées sont bien aménagées, solides, et les abris sont très profonds. Je suis installé comme je te le disais hier dans un village complètement détruit que j'ai traversé bien souvent autrefois en promenade, cela me rappelle mon PC d'Albain-St-Nazaire, mais cela est beaucoup plus tranquille. Les pionniers et mon ordonnance nous ont organisé, à mon adjudant major et à moi, une jolie chambre, sous tôle blindée. J'ai des draps dans mon lit, s'il te plait, une glace, un bon fauteuil de viour rouge comme celui du Tremblois et dans lequel j'aime me prélasser.
Notre cuisine et notre salle à manger (*sont*) installées en plein air sous des arbres qui ont encore des feuilles et même des fruits : ce qui nous permet de manger des compotes de pommes à chaque repas.

Les gens de la ville voisines sont extraordinaires, malgré les centaines de mille d'obus qu'ils ont reçus, ils fabriquent encore des biscuits et des massepains.
J'ai admiré encore l'autre jour le calme et le sang froid d'un brave cultivateur qui, à la limite du terrain encore cultivé, fauchait son blé sur une moissonneuse, alors que des gros obus de 210 éclataient tout autour de lui, je l'admirais, car pour ma part moi qui circulait pour le service, dans cette région, j'aurais autant aimé être ailleurs. Je ne sais si je t'ai dit qu'il y a quelques jours j'ai eu le plaisir de voir descendre un avion boche en 5 coups de canon, et le même jour, un peu avant, une saucisse qui est tombée sur le PC que j'avais quitté l'avant veille, l'observateur boche a été fait prisonnier.
Un bataillon du régiment a fait dernièrement un prisonnier d'une façon bien amusante, au moment où nos poilus se régalaient d'une bonne soupe fumante un boche apparut et prit part au festin, il parlait bien français, il dit « attende, je vais chercher les frusques à Guillaume, et je reviens ». En effet 5 minutes après il revenait, armé et équipé, faisant camarade et déclarant que si Guillaume est une canaille, Poincaré ne vaut pas mieux, pour aller vers l'arrière, comme le boyau était vu des boches, il a demandé à revêtir l'uniforme français pour que ses anciens camarades ne lui tirent pas dessus. Ce qui fut fait.
Au revoir ma vielle, j'espère que tout ton monde va bien, je vous embrasse tous.

God.

S. 203 ce 18 juillet (1917)
(*en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je crois bien que c'est aujourd'hui que la bonne grosse a ses cinq ans ! c'est un personnage ce monsieur ! j'espère qu'il le comprend et qu'il sait que quand on a cinq ans on n'est plus un tout petit gosse, et l'on ne doit plus dire de mensonges. J'ai oublié aussi de songer aux 10 ans de Gérard ! quant au Petit là (Jean) il avait déjà ses huit ans quand j'étais en permission. Il faudra bientôt décider si nous l'envoyons à Fribourg, avec Gérard, à la rentrée ! Demande donc à ce sujet l'avis du bon Colonel et alors bien conseillé j'écrirais au Directeur. Pour lui évidemment ce sera moins pénible d'arriver là bas avec son grand frère, le bachelier, et de s'acclimater en même temps que Gérard. Dans les petites classes on a encore bien soin d'eux, et je ne crois pas qu'il en souffre. Joseph sera là pour veiller sur lui, lui faire éviter les refroidissements et le recommander aux bonnes sœurs infirmières. Cela facilitera ta tâche et celle de la personne chargée de l'instruction des petits puisque alors la petite classe ne se composera plus que de Riqui et Loulou.
Le 14 juillet je ne t'ai pas dit que j'ai eu la surprise de recevoir un colis de douceurs de la bonne Mme Ballet il y avait chocolat, pastilles de menthe et cigarettes, j'ai été très touché de l'aimable attention de cette bonne dame, et l'ai remerciée aussitôt. J'ai reçu hier une lettre de la pauvre Henriette bien triste d'avoir perdu Hubert, et bien angoissée pour Xavier, mais en même temps bien chrétiennement résignée.
Je t'écris dehors à 6 heures du matin, et c'est là qu'un coup de vent vient d'enlever ma feuille et de l'envoyer se promener dans une flaque d'eau ; je la ramasse et l'essuie avec mon mouchoir pour ne pas la recommencer, excuse donc sa saleté, elle n'en est que plus couleur locale. J'attends le Général, mais je ne le vois pas venir, et je perds mon temps, car si je ne l'attendais pas il y a déjà bel âge que je serais en 1^{e} ligne où tout d'ailleurs est calme. Cette nuit les boches ont envoyé 1 cinquantaine d'obus autour de mon PC, de 2 h à 3 h du matin. Cela n'a eu d'autre effet que de m'empêcher de dormir pendant ce temps là, il n'y a eu ni pertes ni dégâts. On ne se donne même pas la peine de leur répondre, ce n'est pas le cas de gager (*gâcher* ?) ses munitions. Du côté de Moronvilliers et de l'Aisne, cela barde pas mal, toujours sans succès pour les boches.
Chez eux le torchon brûle malgré leur soumission au Kaiser ils commencent tout de même à en avoir assez : la chute de Bethmann (*Bethmann-Hollweg*) l'homme aux chiffons de papier est symptomatique à ce sujet. Je ne serais pas étonné non plus qu'à un moment donné l'Autriche cherche à tirer son épingle du jeu. Comme elle l'a fait avec nous du temps de Napoléon 1^{e}. Cela m'étonnerait bien néanmoins si la guerre finissait avant l'hiver, il n'y faut pas compter. Seulement à ce moment là, dans 3 mois, nous aurons été bien renforcés déjà par les Américains et pourrons probablement jouir d'un repos assez considérable pour que nos braves troupiers aient moins à souffrir que les hivers précédents.
Tu ne m'as pas dit si tu avais reçu l'argent du dépôt pour les enfants. J'ai vu que Nanine disait avoir écrit à Mora c'est probablement pour accuser réception d'un chèque. Dans ce cas, je vois qu'au point de vue matériel tu ne seras pas trop à plaindre.
Je compte que Joseph va te rendre quelques services pendant ses vacances, que lui as-tu donner comme récompense de son succès, cela m'intéressera de le savoir. Voilà la pluie qui retombe, je crois que j'aime encore mieux les marmites ! si cela continue ce sera un désastre pour la campagne, je

m'inquiète pour tes pommes de terre ! Tes oies doivent déjà être belles, et tes petits canards aussi, donne moi des nouvelles de tout ce petit peuple, cela m'intéresse aussi puisque ce sont tes élèves.
La Minette doit devenir de meilleur en meilleure, tiens moi bien au courant des faits et gestes de ce bout de chou, dont le petit minois frais et souriant me reste si joliment gravé dans le cerveau. Je compte que Joseph m'enverra de temps en temps une photographie de sa petite sœur. Je suis surpris que le Colonel n'ait pas pris la place du Général de Mac Mahon ; je le déplore pour le fonctionnement des centres, mais je m'en réjouis pour toi et pour vous tous qui gardez un si bon ami. Voilà une fameuse canonnade du côté de Moronvillers : je crois que dans ce coin là la lutte reste très dure, d'ailleurs vous devez l'entendre d'Eclaron. Je ne suis pas à plus de 100 kilomètres de vous, 2 h d'auto, si je pouvais !
Au revoir ma bien chère femme, ne t'en fais pas, Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

---

7 h du matin le 20. 7. (*1917*).
(*en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Il est tu le vois 7 h, je circule dans les boyaux depuis 3 h, il règne depuis hier soir un silence impressionnant, c'est à se demander si les boches sont encore là. Je me suis promené un moment à découvert et rien. Les boches sont malins ils font les morts, je crains qu'ils se réveillent tout à l'heure. En attendant ils ne nous reprendront pas la bonne nuit qu'ils nous ont laissé passer, et c'est autant de pris sur l'ennemi. Hier en revanche ils ont fait partout grand bruit, mais beaucoup plus de bruit que de besogne ; à mon bataillon je continue à n'avoir pas de pertes : je le dois sans doute à tes bonnes prières.
J'ai eu hier une visite qui m'a fait plaisir, c'est celle de mon ami Challe, il a passé un moment à mon PC, il reviendra me voir dans quelques jours, quand nous serons au repos. Il est placé à un état major important et comme tel m'a donné des renseignements intéressants sur l'affaire de la cote 304. C'était très bien préparé. Les Boches ont été surpris et nos fantassins avaient tant d'ardeur qu'ils se sont arrêtés que beaucoup plus loin qu'on ne comptait aller. Non seulement nous avons repris ce que les boches nous avaient pris, mais encore 2 lignes de leur ancienne position et cela presque sans perte grâce au déploiement formidable de notre artillerie. Je vois avec plaisir que nous en revenons à la bonne méthode, pourvu que nous nous y tenions (*méthode de la préparation d'artillerie avant les attaques*).
On dit qu'il va se passer quelque chose de très important dans le nord, les communiqués vont redevenir intéressant et je crois que nous n'allons pas moisir dans ce secteur calme.
J'ai demandé des photographies pour le Colonel, mais il faut attendre quelques jours pour que l'officier qui les a prises puisse les tirer, opération qu'il ne peut faire en tranchée.
Ta lettre d'hier n'était pas longue, elle m'a tout de même intéressé, et je suis content de cette journée des jeunes filles, c'est bon pour elles de se retrouver ainsi. C'est bon aussi pour Joseph de s'habituer à faire le maître de maison, j'espère qu'avec ces demoiselles il est empressé et prévenant, comme il sied à un jeune homme bien élevé, qu'il pratique la saine et bonne galanterie française. Tu ne m'as pas énoncé le menu de cet excellent déjeuner.
J'approuve ton idée d'envoyer nos enfants à Fléville auprès de Tante Jeanne, c'est une œuvre charitable de distraire cette pauvre tante qui a réellement une existence peu agréable.
C'est dommage que tu ne puisses de ton côté faire aussi un petit tour en Lorraine. Je sais bien que cela t'est difficile en ce moment avec la Minette. Tout ton monde doit bien profiter des vacances, quelle joie pour tous de profiter du bon air, du jardin et de se retrouver tous réunis. Il ne manque que le Papa qui voudrait bien être de la partie. Cela viendra grâce à Dieu. En attendant il vous embrasse tous de tout cœur.

God.

Dans 48 heures je serai un peu plus loin des boches pour quelques jours.

Le 21 juillet (1917) (*en Champagne)*.

Ma chère Germaine,

Hier j'ai reçu deux lettres de toi : celle du 15 et celle du 17. J'ai donc eu connaissance du menu du déjeuner de jeunes filles, je l'ai trouvé succulent. Je suis content que Joseph après réflexion suive mon conseil et *fasse* son petit règlement de vacances. Je serai content aussi de voir que quoique bachelier il

sait encore écrire, je regrette que de lui même il n'ait pas songé à me donner quelques détails sur ses examens, il doit bien penser que cela m'intéresse et que je n'ai pas de meilleure distraction dans mon trou que de lire l'écriture des miens. Je ne veux pourtant pas qu'il passe son temps à écrire, loin de là, mais quelques lignes de temps en temps ne le fatigueront pas.
Nous avons un temps suffisant (*?*) ; la pluie que tu redoutais pour moi ne nous a pas trop incommodés car les tranchées sont bonnes et j'ai traversé cette période humide sans accrocs. La grippe que j'avais rapportée d'Eclaron venait juste de se terminer au moment où je suis venu en tranchée, tout est donc pour le mieux. D'ailleurs je t'ai dit , je crois, que notre coin était bien organisé. Mon cuisinier a pu me suivre jusque ici et nous mangeons chaud à chaque repas : chocolat le matin s'il te plait. Nous avons une petite tonnelle sous une plaque de tôle, sous laquelle nous dînons ; quand les marmites tombent trop prêt, nos descendons dans la cuisine en emportant nos verres et nos assiettes, que nos ordonnances ont déniché dans les pauvres maisons de R. (*Reims*).
Cela rappelle la villa de St Max en janvier 1916, mais tu y manques ainsi que les gosses. D'ailleurs les marmites n'arrivent que par rafales, et on a pas mal de moments tranquilles. Hier matin au petit jour j'ai circulé à découvert le long de la voie ferrée, j'ai fait lever maint perdreaux, j'ai aperçu la toiture de ma vieille boîte et tous les environs où nous allions en promenade, vieux souvenirs d'il y a plus de 30 ans. Peu après un avion boche est venu se balader au dessus de nos lignes, il s'est fait abattre par une rafale de mitrailleuse, c'est le 3^{e} que j'ai vu descendre depuis que nous sommes ici. En somme le secteur devient de plus en plus calme, nous menons une vie de territoriaux, il est vrai que j'en ai l'âge, je ne pense pas que nous terminerons ici et je crois qu'on va nous demander plus d'activité. Nous sommes au service du Pays et nous nous laissons mener, espérons que c'est vers la victoire. Les sales boches sont toujours terriblement tenaces et je ne les crois pas encore prêts à secouer leur empereur. J'espère que demain dimanche nous allons pouvoir nous débrouiller pour avoir la messe, car il va y avoir 15 jours que je vis comme un païen, je pense tout de même au bon Dieu et j'ai sur moi toutes les bondieuseries que tu m'as recommandées, en particulier le cordon de monsieur *Dommier*.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

Souvenirs respectueux au Colonel, tendresses à Elisabeth et ses enfants.

Le 27 juillet (1917) (*en Champagne)*.

Ma chère Germaine,

Hier je n'ai eu de lettre de personne, cela fait 3 jours que je n'ai rien reçu de toi, je compte en recevoir au moins deux aujourd'hui, je vais toujours bien dans mon castel démoli et circule pas mal dans mon secteur tranquille. Une petite tourelle du château qui a résisté à tous les bombardements me fait un observatoire magnifique d'où j'embrasse une bonne partie de la position allemande, j'ai eu le plaisir d'y voir éclater hier pas mal de nos obus. Ce matin j'ai fait le tour de mon domaine immédiat, j'ai été au cimetière, où reposent hélas beaucoup des braves qui ont reconquis ou conservé le petit coin de terre française où nous nous trouvons, il y a aussi pas mal de tombes allemandes. Le tout est très bien soigné. Les tombes allemandes sont recouvertes d'un tapis de craie sur lequel se détache en noir, de distance en distance, des croix de Malte, c'est ingénieux, car les taubers qui nous survolent peuvent certainement voir que leurs congénères reposent là de leur dernier sommeil.
J'ai assisté à un petit brin de messe dite derrière un pan de mur écroulé, et maintenant assis sous un noyer qui me garantit du soleil, et me cache aux avions boches qui nous survolent, je t'écris ces quelques lignes. Nous avons un temps superbe, le grand beau temps, j'espère que les enfants en profitent et que la Minette s'est complètement rétablie et que ce bon air achève de la remonter. La voilà pourvue d'une dent de plus, c'est très bien.
Dès que tu m'auras écrit au sujet de nos écoliers, j'écrirai au Père Kieffer il est donc bien entendu que Gérard entre en 7^{e}, le Petit là en 8^{e}, ou bien aussi en 7^{e} ? Dis le moi dans ta prochaine lettre. Quant à Joseph, ce sont bien les mathématiques qu'il veut faire pour ensuite préparer centrale, sinon polytechnique. J'espère que notre grand fils est raisonnable et qu'il écoute les conseils que je lui ai donnés. J'espère que son appétit est revenu, qu'il prenne un exercice modéré et n'aille jamais jusqu'au surmenage. Je pense qu'il prendra sa part des leçons de gymnastique de ses frères et sœurs que le bon Colonel a bien voulu organiser. Quand il retournera à Fribourg je serais d'avis qu'il fasse de l'escrime, et s'il y avait moyen qu'il apprenne à monter à cheval, ce serait aussi une bien bonne chose. Je pense que Marie est maintenant remise de sa grippe, ainsi que ma bonne Nanine, et que Zézé et Coco sont toujours bien gentilles. Que la bonne grosse est bien sage et ne dit plus de mensonges, et que Quiqui profite bien

du beau temps pour cueillir des fleurs. Voilà un temps merveilleux pour toutes tes bestioles et ton jardin. Ma lettre est un peu décousue on ma souvent dérangé par des allants et venants, et aussi par quelques obus qui de temps à autres éclatent aux environs, mais pas dangereux, car selon la méthode boche ; c'est toujours aux mêmes endroits qu'ils tapent. Figure toi que dernièrement en visitant un abri j'ai vu gravé sur la craie le nom de Georges Vignolles qui aura probablement été un moment dans ce secteur-ci, rien que ce nom a évoqué dans mon esprit bien des souvenirs de choses et gens et lieux d'autrefois. Voilà le vaguemestre, je te quitte ma chérie en t'embrassant de tout cœur. J'aurai quelques jours de repos à partir du 5 août, mais à ce moment là je perdrai pour quelque temps mon adjudant major qui va suivre les cours de chef de bataillon.
Mille tendresses à tous.

God.

Le 28 juillet (1917) (*en Champagne*).

Quel excellent courrier j'ai reçu hier de toi, ma chère germaine : trois lettres et en plus celle de Joseph. Les nouvelles étaient toutes très bonnes, puisque vous allez tous bien , y compris la Minette, et que vous avez le beau temps. Je comprends que notre petite se débrouille vite pendant la belle saison. Je pense qu'elle va pouvoir de nouveau sortir, elle ne tardera pas je pense à dire quelques mots et sera alors encore bien plus amusante. J'espère que ta petite expédition à Joinville vous aura amusés, tu auras trouvé je suppose que c'était un joli pays, il y a l'église qui est très bien. Quand en temps de paix nous passions par là en nous rendant au camp de Mailly, nous trouvions que c'était un cantonnement rêvé. J'espère que Gérard aura trouvé une bicyclette convenable et qu'il saura bientôt y monter, mais il n'aura le droit de s'en servir que quand il aura été sage et plus paresseux. Je ne suis pas fier de mes deux petits garçons, qui font si salement leurs devoirs, qu'ils sont forcés de les recommencer. S'ils travaillaient avec goût et conscience leurs cahiers seraient propres, et ils auraient bien plus vite fini leur tâche. Nos deux lurons ont l'air d'être gentils puisque leur Maman ne s'en plaint pas.
Je vois que ton jardin doit de nouveau être bien sec, quoiqu'il y ait (*de*) forte rosée la nuit. Je me rends compte que tout doit être bien beau, que les fruits grossissent et que par ce temps sec ta volaille doit prospérer aussi bien que les légumes, mon Dieu ! je ne te plains pas trop d'avoir beaucoup de coq parmi tes poulets, ils seront bien bons à la casserole ! Ici dans nos ruines , grâce au beau temps, nous menons une vie assez agréable. Au dessus de la maison, comme tu as pu le voir sur la photo, il y a un observatoire merveilleux, où je passe mes journées, l'œil fixé sur le boche, hier j'ai vu avec plaisir nos obus tomber copieusement sur leurs lignes, mais les mâtins se vengent aujourd'hui en nous arrosant copieusement avec du 105, 150 et 210 ; cela va sur les batteries et sur R, il en tombe 4 ou 5^par minute, cela fait un boucan du diable, mais je crois qu'ils ne nous font pas de mal, quand le soleil aura un peu tourné nous prendrons notre revanche. De 8 h à 12 h je me suis promené en 1e ligne inspectant les réseaux de fils de fer, et les tranchées boches pour voir s'il n'y aurait pas moyen de leur jouer quelque mauvais tour, cela ne me paraît pas bien commode, les mitrailleuses et grenades à fusils nous ont salués, pour quelque temps encore la parole doit rester au canon, chez nous du moins. Nous occupons d'ailleurs les positions prises en avril, il faut les aménager, elles sont fort solides, et réellement nos vaillants soldats ont remporté là un brillant succès : c'étaient les bretons du 410. En reconnaissance j'ai parcouru le terrain où le lieutenant Engerand a été blessé la 1e fois, j'ai vu sur l'écho de Paris qu'il a été cité une 2e fois pour sa 3e blessure reçue au cours des actions de mars. Si jamais le projet du colonel aboutit, j'espère bien qu'il ne retournera plus au feu car il est de ceux qui se font tuer.
Juste comme je te disais que les boches nous bombardaient fortement ils ont cessé brusquement, en ce moment nos avions virevoltent dans l'azur, il est probable que d'ici peu nos canons à leur tour vont montrer qu'ils n'ont pas de mal. Je t'envoie encore 2 photos, l'une est l'hôtel de ville de R, l'autre un de mes poilus cherchant des totos, l'autre quelques uns de mes officiers au milieu de l'offensive de mai ; à leurs têtes, on voit que le bataillon avait besoin de repos. Chaque fois que nous regardons ce groupe nous avons un fou rire inextinguible.
Au revoir ma chatte je t'embrasse de tout cœur ainsi que les petits.

God.

Tu ne m'as pas envoyé la lettre de Papa.

Le 31 juillet (1917) (*en Champagne*).

J'espère avoir aujourd'hui le temps d'aller jusqu'au bout de ma lettre, je m'y mets de bonne heure, c'est à dire en me levant après une nuit un peu courte, mais très bonne et très tranquille. Un peu courte car j'ai inspecté mon secteur jusqu'à minuit, allant de guetteur en guetteur, épiant le Boche qui devient de plus en plus tranquille, il ne bouge pas , ne tire pas, on se demande parfois s'il est encore en face de nous, il est vrai qu'il doit lui arriver quelquefois aussi de se demander si nous aussi nous sommes encore là, car il y a des moments où nous ne faisons pas plus de bruit que lui. Bizarre guerre. Evidemment en ce moment où l'Anglais et nous en certains endroits le pressons fort il ne tient pas à s'engager partout,...et nous sur ce front où nous nous sommes déjà usé les griffes, nous comprenons qu'il n'y a pas grand chose à faire sans une préparation d'artillerie formidable, qui sera sans doute mieux employée ailleurs. Nous les guettons, et nous tenons prêts à les suivre quand ils décaleront, ce qui je crois ne tardera pas. En attendant ils continuent, les monstres, à tirer sur Rs, hier trois incendies brûlaient en trois points différents de la ville. D'après ce que j'entends dire jamais un tel déploiement d'artillerie n'a été fait que (*à l'exception de*) celui des Anglais en Belgique et en Flandre, les journaux allemands commencent à préparer l'opinion, comme ils le faisaient au moment de la bataille de la Somme, seulement cette fois c'est 4 à 5 fois plus fort dans toutes les dimensions, si les Russes n'avaient pas lâché, nous serions je crois bien près de la Paix, enfin espérons que le bon Dieu bénira nos efforts et notre patience. Bien sur le gouvernement continue à s'acharner idiotement contre l'idée religieuse et proclame stupidement qu'il ne doit y avoir qu'un culte, celui de la Patrie. Qu'est ce qu'une Patrie, ou plutôt qu'est ce que l'idée de Patrie sans l'idée de Dieu qui la domine. Enfin nous conservons en nous nos convictions, et notre conscience que nulle puissance humaine ne peut atteindre et dominer, c'est ce qui fait notre force, nous soutient, nous conserve au fort des combats, l'espérance et la confiance dans le succès.
Je t'envois la reproduction des lettres que j'avais adressé à Mr le Curé de la Madeleine, je pense que cela t'intéressera, tu pourras les conserver dans le musée de guerre de Nanine, cela me rappellera un bon souvenir. Je trouve ton idée bonne d'un petit voyage à Fontainebleau cela intéressera nos grands et fera certainement grand plaisir à Tante Jeanne (de Bremont), pauvre Tante elle mène une bien triste et solitaire existence et c'est vraiment pour vous tous une œuvre charitable que de l'entourer d'un peu d'affection.
J'espère que Jacques (*de Boissoudy*) aura bien profité de ses quelques jours de permission, il est probable qu'il va prochainement être affecté à une section du front puisque je suppose que son instruction est à peu près complètement terminée. Tes lettres si pleines d'affection et de détails sont pour moi les meilleurs moments de la journée, J'admire aussi beaucoup les lettres de Nanine, le style est naturel et coulant, clair précis et sans prétention, c'est la véritable conversation, c'est ce que j'aime bien, remercies en ma grande. La petite lettre de Zézé était aussi fort gentille, je la remercie de tout mon cœur. J'aimerais bien apprendre que Ms Jean et Gérard tiennent leurs cahiers plus proprement. Gérard peut bien tenir compte des excellents conseils de son bon Papa et te remercier de la bécane que vous avez été chercher à St Dizier.
A tous et toutes mes tendresses, je compte toujours sur vos bonnes prières et t'embrasse de tout cœur.

God.

Je t'envoie 450 frs.

(août ? 1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas reçu de lettres de toi hier, en revanche aujourd'hui par contre j'en reçois deux, plus une de Constance (dont je la remercie) ces 2 missives de toi m'ont bien intéressé surtout ce qui concerne le départ de vos petits voisins. Cela va faire un grand vide autour de vous, et votre quartier, qui par lui même n'est déjà pas fort gai, va encore y perdre en animation : je regrette ces bons petits soldats, et je déplore pour eux qu'ils perdent le réconfort et la joie honnête et familiale que toi et les enfants ameniez dans leur existence (*à Eclaron de 1915 à 1918*). Certes votre souvenir leur restera présent et sera pour eux un rayon de soleil qui éclairera les mauvais jours, tant mieux, qu'ils partent avec enthousiasme : il est bon que leur jeune ardeur vienne réchauffer les vieux qui sans cet afflux de sang généreux finiraient avec le temps par un peu s'endormir.
Comme je te le disais, je suis au repos, ce n'est pas pour longtemps, je rentre en secteur demain dans un coin intéressant : c'est assez près de là où nous étions au mois de mai, en terrain reconquis, nous allons donc retrouver les bons abris boches, et les terres plusieurs fois remuées par nos obus ; adieux donc l'herbe et les fleurs. J'ai été faire la reconnaissance de bonne heure ce matin, je me suis avancé jusqu'à 30 mètres des Boches, j'ai même regardé par dessus le parapet pour examiner leur réseau de fil de fer,

et ils ne m'ont même pas fait l'honneur d'un coup de fusil ! Au retour, j'étais avec mon adjudant major, nous sommes passés tout près d'une batterie de 75 que les boches arrosaient avec du 210, sans grand résultat je crois, mais je t'assure que cela faisait un rude potin. En revanche nous avons vu au loin sauter un dépôt de munitions boches, cela faisait un rude feu d'artifice, j'espère que quelques boches auront sauté avec les obus. Au retour nous avons traversé un joli village où les habitants sont restés. Sur une porte je lis en gros caractère « melons à vendre », j'entre et je vois un alignement d'une quinzaine de couches sur lesquelles s'étalaient plusieurs dizaines de melons superbes, remarque que le brave jardinier qui fait cette culture est en plein sous les obus, et que ses châssis sont constamment criblés de shrapnells, il faut dire que c'est un réformé de la guerre qui a fait l'Artois, l'Argonne et Verdun, le bruit ne l'émeut pas, et il vit grassement du produit de son jardin, malgré sa jambe inerte. Nous lui avons acheté un bon gros melon, que nous allons déguster ce soir quand ce cucurbitacée se sera rafraîchi à la cave. Depuis deux jours nous avons le grand beau temps, je pense que les enfants en profitent bien. Voilà quelques photos qui t'intéresseront. Il y en a une pour le Colonel. Je t'embrasse ma bien chère Germaine de tout mon, ma pensée est bien souvent avec toi et les gosses.

God.

Je regrette de n'être plus ici dimanche, car le cardinal devrait venir voir mes soldats, ce sera pour le prochain repos, si nous sommes encore par ici.

Le 2 août (1917) (*en Champagne*).

Pas de lettre de toi hier, ma chère femme, c'est sans doute en compensation de la bonne nouvelle que les journaux nous apportaient du déclenchement de l'offensive franco-anglaise, j'en ai pris mon parti en me disant que j'en aurais sans doute 2 aujourd'hui. Plus on pilonne les boches en Flandre plus ils nous laissent tranquilles par ici ; jamais je n'ai vu cela, on peut observer à loisir leurs positions sans qu'il vous en cuise, il y a huit jours ce n'était pas comme cela et si l'on se montrait le moins du monde, tout de suite 105 et 77 rappliquaient. Ils ont dû enlever beaucoup d'artillerie en face de nous, malheureusement le temps n'est pas très favorable mais j'espère qu'il va se retaper, car cela serait bien malheureux si nous ne pouvions pas profiter de notre supériorité d'aviation qui est maintenant flagrante et qui ne va pas tarder à s'accroître de l'appoint de l'Amérique. Il paraît qu'on ne peut se faire une idée du feu de l'artillerie dans les Flandres, les pertes des Boches doivent être effroyables. Les Anglais ont repris en l'amplifiant leur méthode de Bapaume et ils doivent agir très efficacement dans le flanc droit du boche avec leur flotte de guerre. Les boches ont fait une grosse faute en s'appuyant à la mer ; ils voulaient éviter l'attaque de flanc, les Anglais les forcent à la subir en les attaquant ainsi dans les Flandres. Je tendrais assez à croire que cette bataille décidera du sort de la guerre, mais ne nous étonnons pas si elle dure jusqu'en octobre. Sur l'Aisne, nous soutenons toujours des combats héroïques, tandis que vers Verdun un nouvel orage s 'amoncelle. Continuez tous à prier, ma chère Germaine et mes chers petits.
Je vais toujours très bien, et malgré mes séances de natation dans les boyaux je n'ai attrapé ni rhume, ni colique, le bon Dieu me protège, grâce sans doute à l'intervention d'un certain ange qui s'appelle Germaine, je mène une vie active qui m'intéresse, quoique la lutte ne soit pas dure pour nous, il y a beaucoup à faire, car notre secteur, qui a été conquis sur le boche a été très marmité, il y a beaucoup à réparer, à aménager, puis il y a des modifications perpétuelles, et ce sont tous les jours et plusieurs fois par jour de nouveaux ordres à l'exécution desquels il faut veiller. Je circule beaucoup, surtout de grand matin partant avant le lever du soleil, et quelque fois le soir assez tard dans la nuit. Les petits soldats ont l'air ravis de m'apercevoir dans leurs tranchées, cela les rassure et les distrait car je leur dis toujours quelques mots au passage. Il n'est pas pour nous question de repos, je n'y pense guère d'ailleurs dans un secteur si calme où, depuis la marmite des caves Pomery, je n'ai plus eu de perte. Cela a rendu la confiance à tout le monde, je dirais même une confiance exagérée, car mes gosses seraient poussés à commettre des imprudences. C'est tellement dans le caractère Français. Mais comme chef il faut veiller au grain. J'espère que Minette va bien maintenant, que Joseph aussi ne se ressent plus de ses molaires, qu'il soit donc assez raisonnable pour ne rien manger de ce qui lui fait mal.
Je vous embrasse tous et toi plus que tous.

God.

(4 août *1917 en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Toujours le mauvais temps, j'en ai même été un peu indisposé hier et j'ai dû me coucher sans dîner, les Boches ayant été tranquilles la nuit j'ai pu à peu près me reposer, et ce matin cela va mieux, quoique je sois encore un peu fiévreux mais je n'ai plus mal à la tête, ce qui me gênait surtout. Nous allons au repos demain pour 7 jours, j'aurai donc le temps de me retaper avant la prochaine relève. Le temps est bien ennuyeux pour l'offensive, mais les boches ne perdent rien pour attendre, et ils le savent, ils voient recommencer avec effroi sur l'Yser et en bien plus grand style ce qui leur a si mal réussi sur la Somme, j'espère que cette fois-ci ils vont au moins reculer jusqu'à la Meuse, avec Verdun dans le flanc, cette nouvelle position ne vaudra pas cher et j'ai confiance que c'est là que nous les achèverons avec le secours du bon Dieu, et des Américains. Mais je ne vois pas cette fin finale avant le printemps prochain, alors les Russes auront eu l'hiver pour se remettre des mauvais coups qu'ils vont encore sans doute encaisser jusqu'à l'hiver, heureusement qu'ils ont pour eux l'immensité.
Ta lettre de lundi m'est arrivée hier, l'incident du jardin m'a bien amusé et a dû faire aussi le bonheur du Colonel ; ce brave homme, qui doit être parent du cantonnier qui cassait des cailloux sur la route de Vouziers, n'est pas habitué évidemment à voir les grandes dames arracher des pommes de terre, et il est probable que s'il avait tes rentes il n'aurait pas coupé le blé, de là son étonnement, au fond je ne vois pas pourquoi tous, riches comme pauvres, ne travailleraient pas comme tu le fais, cela serait aussi bon pour leur goutte et leur rhumatisme qu'une saison à Plombières ! Ce sera encore un enseignement de cette guerre.
Si tu as écrit au Père Kieffer ce n'est pas la peine que je le fasse, car je crains : de me mettre en contradiction avec toi ne connaissant pas exactement les termes de ta lettre, et de faire des embrouillamini, donc à moins de contre-ordre de ta part je ne bouge pas pour le moment, mais je suis tout disposé à le faire dès que tu m'écriras.
Je voudrais bien avoir occasion de te revoir, mais je nous crois dans ce secteur pour un certain temps encore, et je ne vois pas beaucoup de possibilités de nous rencontrer, il n'y aurait que cette période de 3 jours de stage aux gaz à Paris, tu comprends que si jamais j'y vais je t'enverrai un télégramme, mais nous ne savons jamais cela longtemps à l'avance. Il est probable que lors de ma prochaine permission fin octobre, j'aurai droit à 10 jours d'après les projets en cours, cela vaudra la peine, c'est encore loin. En attendant vivons ensemble, ma chère Germaine, par la pensée et la prière, et restons ferme dans notre confiance en Dieu et dans notre espoir dans la victoire.

Ton cher
God.

J'embrasse bien Elisabeth et tous les bons enfants. Le 4 août.

Le 7 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Je m'attendais bien à n'avoir rien de toi, ayant eu 2 lettres hier, et en effet, j'en ai pris mon parti. Si j'étais raisonnable quand je reçois 2 lettres à la fois je n'en ouvrirais qu'une, en réservant une pour le lendemain, car la journée est longue où l'on ne voit pas ta chère écriture au bout de laquelle je vois ton porte plume et la main qui la tient et ce corps à qui appartient cette main et cette âme délicieuse qui anime ce corps charmant ; finalement ce petit bout de papier de rien du tout, c'est tout ce qui me vient de toi et pendant ces terribles 4 mois de séparation c'est ce qui m'évoque ta chère présence et celle de tous les bons petits qui t'entourent.
Quoiqu'au repos, j'ai eu une journée très occupée et ma foi je me fatigue plus qu'aux tranchées, il faut tout faire à la fois, ce matin une reconnaissance assez éloignée dans un secteur voisin de 5 h à midi, puis la visite d'un officier d'état major, un compte rendu à préparer pour l'opération en question. Demain une revue, après demain je suis juge au conseil de guerre,...etc.
J'ai eu la visite aujourd'hui de l'aumônier divisionnaire qui venait m'annoncer la visite de Monseigneur pour dimanche, à peine sortait-il de chez moi que j'avais la visite de l'aumônier protestant, homme correct d'ailleurs qui m'a fait le plus grand éloge du cardinal.
Voilà le beau temps revenu j'espère que les boches vont sentir de nouveau passer les obus anglais et les nôtres. Il ne fait pas mauvais ici. J'ai au dessus de ma porte un nid d'hirondelle cela m'amuse de voir 6 petites têtes alignées qui ouvrent des becs formidables chaque fois que le Père ou la Mère reviennent avec une mouche. Cela ferait le bonheur de Quiqui et Loulou et peut être de Minette.
Ce matin en allant à ma reconnaissance j'ai traversé R. (*Reims*) de bout en bout, c'est lamentable de voir cette belle ville dont les plus beaux quartiers ne sont plus que des monceaux de ruines. J'ai vu de superbes hôtels éventrés où des mobiliers très riches n'étaient plus que des épaves, j'ai vu de pauvres masures ou de modestes petites choses, toute la fortune de pauvres gens (*qui*) n'avaient même pas pu être emportées et étaient détruites. Quand pourrons nous en faire autant chez les Boches ?

Au revoir, je t'aime, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 8 août (1917).
(*au repos près de Reims*)

Ma chère Germaine,

J'ai eu une journée bien occupée dans les loisirs du cantonnement de repos : 1e une revue du Colonel avec décorations. Le colonel m'a félicité sur la bonne attitude du bataillon ; le fait est qu'il avait bonne allure. Le Colonel a déjeuné avec nous, il a été de fort bonne humeur, puis je l'ai reconduit à cheval jusqu'en 2e ligne et sui revenu par le terrain d'exercice où certains de mes gens travaillaient. Je suis rentré à 5 heures où j'ai eu à travailler, et je t'écris maintenant sous forme de bonsoir avant de me mettre au lit. Demain de bonne heure : je m'en vais siéger comme juge devant un conseil de guerre, c'est ainsi que le repos se passe pour moi sans que j'aie beaucoup de *besoins*. Entre temps j'ai mis sur pied la petite opération que je dois faire exécuter ; je compte sur tes bonnes prières pour m'obtenir la réussite et surtout les moindres pertes. Je *sais* que nos jeunes hommes nous sont si précieux que cela me fend le cœur de les exposer quand il n'est pas indispensable de le faire, et pour des résultats douteux.
Je suis bien ennuyé de ce que tu me dis de la santé de Mr le Curé, je pense bien à lui et prie pour que le bon Dieu lui rende la santé qui lui est bien indispensable pour mener à bien sa lourde tâche dans cette grande paroisse d'Eclaron si difficile à diriger.
Tu as une fort bonne idée d'envoyer Joseph au bord de la mer. Je suis très reconnaissant à Elisabeth de se charger ainsi de notre aîné. J'espère qu'il se montrera prévenant et empressé pour sa tante. Je suis content de ce que tu me dis de la santé du petit là. Merci aussi de tous les détails que tu me donnes sur Minette, j'aimerais tant aussi la pouponner, je suis en mal d'elle, comme de vous tous d'ailleurs. Le Colonel prétend que la guerre sera finie au mois de novembre, il est trop optimiste, moi ce n'est pas ma conviction et je suis persuadé que nous entamerons une nouvelle campagne d'hiver en attendant les Américains. Enfin d'ici là je vous aurai vu dix jours et l'on (*mot incompréhensible*) au (*mot incompréhensible*) avec la même soumission aux desseins de la Providence, taisons bravement notre sacrifice.
Je vous embrasse de tout cœur.

God.

J'espère que (*nom illisible*) va tout à fait bien.

Le 10 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

J'ai écrit un petit mot à Teuteur (*Marie*) mais je veux tout de même que tu aies pour toi mon petit bonjour spécial, d'autant plus que tu me gâtes par ces bonnes longues lettres très intéressantes qui me font passer de bons moments. Je remercie aussi Nanine de ses très gentilles lettres qui me font bien plaisir. Les détails que tu me donnes sur la Minette m'amusent et me distraient énormément, je suis en mal de cette chère petite que tu me dis être si drôle. Je vois que tu es assez contente de tous les enfants et je les félicité. Oui moi aussi je commence à compter les jours qui nous séparent : encore un peu plus de 2 mois, cela sera encore assez vite venu, et peut être d'ici là pourrai-je trouver l'occasion de vous dire un petit bonjour.
Je suis ennuyé de ce que tu me dis de la santé de Mr le Curé. Peut être ce repos d'un mois qu'il se décide de prendre lui fera-t-il le plus grand bien. Il est évidemment un peu surmené, mais j'espère qu'il est encore temps qu'il se soigne pour surmonter cette crise.
Tu vois bien ma pauvre chérie que notre Lorraine n'est pas encore très habitable. Il faut te résigner à encore passer un hiver, ce sera la solution la plus sage, d'autant plus que pour nos garçons hélas ! la maison sera tout de même plus logeable.
Je m'en vais écrire dès ce soir au Directeur de Fribourg, j'avais compris en effet que tu l'avais fait, mais c'est tout de même mieux que je lui écrive puisque je ne l'ai pas fait depuis l'examen de Joseph.
J'ai interrompu ma lettre cet après midi pour faire une promenade à cheval, j'ai été pas loin des lieux où nous nous étions battus au mois de mai, bien plus tranquilles maintenant. Mon cheval est très agréable à

monter, en l'absence de mon adjudant major, je me fais accompagner par mon maréchal des logis adjoint, brave Lorrain qui m'est très dévoué et qui aime beaucoup se promener avec moi.
J'ai vu en rentrant un officier d'état major qui est venu me parler pour la petite opération : c'est pour la nuit du 14 au 15. J'espère que la Ste Vierge protègera mes gens. Les Boches sont un peu plus méchants : à l'instant10obus viennent de tomber sur la grande route à 500 m d'ici en un point où s'embarquent nos permissionnaires. Il y a certainement encore des espions chez nous qui renseignent ces brigands. En ce moment-ci il y a une canonnade formidable à Craonne et au mont haut, tu dois l'entendre d'ailleurs, j'espère que nous leurs passons quelque chose. En cette fête de l'Assomption je penserai bien à vous tous et vous demande en retour de bien prier pour nous tous. Ne m'oublie pas auprès du bon Colonel, du Commandant Garnier et de tous nos bons amis militaires, Je t' embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, et je remercie bien Nanine de sa bonne lettre.

God.

Le 11 août 1917 (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Hier soir les Boches ont fini par se calmer, mais ils m'ont cependant forcer à me lever vers 11h car les obus tombaient pas très loin du cantonnement et je suis sorti pour me rendre compte s'il y avait pas lieu de faire rentrer tout mon monde dans les caves. Cela n'a pas été nécessaire, ils tiraient sur la croisée de deux routes à 500 m de nous, ils n'ont d'ailleurs fait aucun mal et se sont lassés, ils ont aussi pas mal bombardé R., mais on y est habitué, en fin de compte la nuit s'est achevée dans le calme, et depuis ce matin on a encore pas entendu un coup de canon, je crois que nous leur avons (mot illisible) quelque chose pour leur (mot illisible). C'est demain que nous remontons en ligne après avoir eu auparavant une belle cérémonie présidée par Mgr le cardinal Luçon, après la messe je l'invite à déjeuner avec son vicaire général, (*et*) notre aumônier divisionnaire, l'abbé Feltin sergent infirmier, l'abbé Beaubichet infirmier, et tous les officiers du bataillon, nous serons 22 à table ! il parait que Monseigneur est un homme remarquable qu'il nous racontera des choses très intéressantes, je t'en ferai le récit.
Je viens d'écrire à Mr le Directeur, je te soumets la lettre que tu voudras bien faire suivre le plus tôt possible. J'ai parcouru ce matin à cheval le terrain aux environs où mon bataillon s'exerçait et travaillait, j'ai fait de bon temps de galop dans les blés coupés avec mon brave maréchal des logis Federlé. J'aime toujours autant le cheval, le mien est très bon, très bien dressé, très allant, sautant et galopant à merveille, assez *honorable* puisque c'est le cheval d'un ancien colonel du régiment qui a été tué en Roumanie et qui était bon cavalier. Cette promenade m'a fait du bien et m'a fouetté le sang et ouvert l'appétit.
Je remonte après déjeuner, cette fois là pour aller en 1e ligne faire une reconnaissance, étudier le placement de nos canons de tranchée, de mes mitrailleuses etc, pour la préparation du petit coup de main dont je t'ai parlé, et à cette occasion je te demande de faire une prière pour qu'il réussisse sans pertes. Il n'y a qu'une toute petite fraction de mon bataillon qui doit marcher, ne t'inquiète donc pas pour moi. J'ai tout préparé pour le mieux, mais je n'ai pas grande confiance et je suis resté, depuis 1915, l'ennemi de ces coups d'épingle, je suis d'avis qu'il ne faut jamais agir qu'avec des moyens plus puissants et plus nombreux que ceux de l'ennemi, c'est ce que je me tue à répéter dans tous mes rapports. Quand je serai général d'armée j'appliquerai et ferai appliquer mes idées, comme simple chef de bataillon je dois obéir, après avoir éclairé mes chefs, s'ils passent outre à mes observations.
Je voudrais que tu lises ma lettre à Antoine s'il était là. Car les états majors ne se rendent pas un compte suffisamment exact de toutes les difficultés que nous rencontrons dans cette guerre de tranchées.
Enfin on a promis toutes sortes de belles choses à mes gens, s'ils réussissent : ce sera bien beau si on leur accorde la moitié. Mon scepticisme je suis sûr amusera beaucoup le bon Colonel. Tes lettres m'amusent énormément avec tous leurs détails, sur gens et bêtes, grâce à toi et à Nanine, qui m'écrit aussi bien gentiment, j'ai l'illusion de vivre au milieu de vous, tellement il m'est facile de me représenter tout ce que vous faîtes à toute heure du jour dans un cadre bien connu. J'aimerais que Joseph m'écrive aussi de temps en temps, ce serait pour lui un bon devoir de français, en même temps qu'un devoir de bon fils. Qu'il me dise s'il s'est fait un règlement et s'il le suit. La discipline véritable et celle qu'on s'impose soi même, c'est la conscience qui en est l'arbitre, elle est bien supérieure à celle qui nous est imposée par nos chefs, et à laquelle on ne se soumet que par crainte des sanctions. Si tous les Français avaient été dressés ainsi à se *gérer* et à secouer leur égoïsme, notre armée serait 2 fois plus forte, la tâche des chefs trois fois plus facile, et la victoire déjà réalisée sans le secours de l'Amérique.
Sur ce beau speech qui te fera plaisir je n'en doute pas car je sais que tu penses comme moi, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous les bons gosses.

God.

(envoyé à Louis - août 1917).
(*en Champagne*)

Mon cher Nounou,

Si tu ne peux pas lire ma lettre Quiqui te la lira, c'est pour te souhaiter une bonne fête que je t'écris. Je souhaite que le grand roi de France ton patron te protège toujours et t'aide à être toujours bien sage afin que tu fasses plaisir à Maman et au bon Dieu et que tu ailles un jour au ciel. J'espère que tu ne te bats plus avec Quiqui pour pêcher à la ligne ! vous n'avez donc qu'une ligne pour deux ? ce n'est pas une raison pour se battre, on pêche gentiment l'un après l'autre, enfin puisque c'est ta fête je t'envoie 100 sous *(5 frs ou un peu moins d'un €)* pour que ta maman t'achète une ligne pour toi tout seul, si tu es gentil petit garçon tu auras grand plaisir à la prêter quelquefois aux autres. J'espère que tu fais plaisir à Maman, que tu ne dis plus de mensonges car c'est très vilain. Je m'ennuie bien après toi et après tout tes frères et sœurs, mais je prends patience en songeant que c'est pour la belle France que nous faisons le sacrifice d'être éloignés les uns des autres, sacrifice que le bon Dieu bénit si nous pensons à le lui offrir. Mon bon petit Nounou je t'embrasse de tout mon cœur en te redisant bonne fête et sois bien sage.

Ton Papa.

---

le 14 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Je me suis levé de bonne heure car j'avais à faire : notre petite opération est commencée *elle ne s'annonce* pas fort bien, comme je l'avais prévu du reste, les boches réagissent ferme et ne veulent pas se laisser faire, enfin nous sommes en guerre il ne faut pas l'oublier, mais cela me peine de voir gaspiller le sang de France. Nous n'en avons plus pour longtemps ici, si l'on m'avait laissé faire nous serions partis sans perte. Les états majors sont terribles, il y a trop longtemps qu'ils vivent loin de la troupe, surtout ils devraient avoir l'intelligence d'écouter ceux qui savent et qui pâtissent. Il n'y a pas grands changements chez nous depuis 1915.
Ceci fait n'oublions pas que c'est la Providence qui dirige tout, elle demande seulement au petit insecte humain de faire son devoir, et le devoir pour nous est d'obéir ; quand on passe outre à nos observations, nous avons toujours la ressource de demander, comme je l'ai fait en Artois, quel est le prix qu'on veut y mettre. Le plus haut que je puisse donner c'est la peau d'un chef de bataillon, mais rassure toi cette fois-ci on ne veut y mettre qu'un sous lieutenant, malheureusement c'est le plus ardent de mon bataillon ! Toute cette nuit il a tâté les fils de fer boches pour y chercher les brèches que l'artillerie était censée avoir faites, naturellement il n'y avait pas de brèches, et les boches qui veillaient on lancé sur mes gens forces grenades et torpilles, grâce aux trous d'obus il n'y a pas eu de pertes, c'est une première marque de protection de la Ste Vierge. Mais parlons d'autre chose, je t'en ai déjà trop dit pour la censure, d'ailleurs quand tu recevras cette lettre nous serons probablement loin d'ici.
Tu es bien gentille de m'écrire ces bonnes longues lettres tous les matins, je l'ai dit, je crois que j'en ai reçu 2 hier, je les relis toujours plusieurs fois, ce serait bien intéressant de les garder comme tu fais des miennes ; malheureusement je ne le puis pas, car j'ai tellement peu de place dans ma cantine que je suis obligé de les brûler quand le paquet en devient très volumineux. Mais elles sont si bien le reflet de ton âme ; elles me font réellement vivre en pensée près de toi avec nos petits, je vois si bien le matin tes 2 petits inséparables compagnons (Quiqui et Loulou) si différents chacun l'un de l'autre, la placide bonne grosse et le vif argent Quiqui ! Il me semble aussi assister au travail constant de Nanine passant des multiples soins de sa petite sœur, de la maison etc, à ses devoirs ; je la vois roulant si gracieusement et si souriante sur sa bicyclette, et je vois la langoureuse princesse (*Marie*) taquinant sa petite sœur, tout en la pouponnant et la bichonnant. Je vois aussi Coco, Zézé, toujours consciencieuses se disputant aussi pour pouponner Marie Jeanne, et les 2 autres Gérard et Jean, nos futurs collégiens, je suis content de leurs promenades avec ce bon prêtre. Quant à Joseph, je pense qu'il est intelligent pour comprendre son rôle de fils aîné en ces temps où il est de son devoir de me suppléer auprès de toi et de ses frères et sœurs. C'est un rôle dont il doit être fier et dont il doit apprécier le sérieux et l'importance, pour cela il doit faire abstraction de ses goûts et de ses préférences, et s'oublier pour les autres, il est en âge de comprendre que la vie n'est pas une partie de plaisir, il faut qu'il se dresse à la discipline dont il aura probablement à faire la dure expérience. Je n'oublie pas cependant que la jeunesse a besoin de délassement, c'est même un devoir pour lui de se récréer à certaines heures, mais il ne doit pas rester

oisif, il y a des heures sérieuses dans toutes journées d'un chrétien et des heures de délassement, c'est la répartition logique entre ces 2 genres d'heures que je lui demande de faire. Le précepteur du jeune de Nazelle pourra le guider dans cette organisation de son temps, qui doit être la règle non seulement de ses vacances mais de toute sa vie. Voilà le sympathique Colonel Lavigne Delville qui vient de venir, j'ai toujours un plaisir extrême à me trouver en face de ce chef intelligent franc et sympathique, un véritable Bayard.
Au revoir, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Félicite ma petite filleule de ses 2 dents, présente mes respects au bon Colonel, je lui *retourne* très respectueusement les bons *conseils* qu'il me donnait *l'an dernier*.

---

15 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Ma nuit s'est bien passée, à la lueur des étoiles, les boches avaient eu peur, nous ne les avons pas trouvés, nous y avons gagné de ne pas avoir de pertes. D'ailleurs je m'attendais au résultat car on n'a pas fait ce que je demandais : tout est bien qui finit bien. La Sainte Vierge a protégé mes petits poilus, comme je le lui avais demandé. Aujourd'hui les boches sont très sages. Je me suis couché à 5h ½, ce qui ne m'a pas empêché d'aller à la messe de communion de 7h, je m'étais confessé hier à m. Fétin le vicaire de Besançon. J'ai bien prié pour la Princesse, Marie Jeanne, et vous tous. Je t'écris à la table de mon camarade du 3e bataillon qui m'a invité à déjeuner avec tout mon état major. J'attends mon tour de bridge, et le vaguemestre attend ma lettre, ce qui fait que je t'écris très vite et très mal, mais j'ai tenu à te rassurer de suite sur mon sort. Je remplis une dernière fois mes regards de ces paysages champenois, après c'est l'inconnu.
Voilà mon tour, au revoir, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

---

le 16 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Je t'écris de bonne heure ce matin ayant été obligé d'abréger hier ; je ne veux pas dire pour cela que ma lettre sera très longue, mais au moins elle sera terminée pour l'arrivée du vaguemestre.
Je vais toujours bien malgré la pluie, ton frileux de mari voudrait déjà *bien* avoir du feu et souvent il va faire la causette aux cuistots pour se réchauffer auprès de leurs cuisines roulantes.
C'est désespérant d'être ainsi tout le temps dans l'eau et de patauger du matin au soir, mais ce qui est angoissant c'est surtout la question des récoltes, mais à ce point de vue les Boches ne sont pas mieux lotis que nous. A peine avais-je terminé ma partie de bridge que j'ai dû prendre le parti d'éclairer qui de droit car on voulait recommencer le coup, j'y étais tout à fait opposé, et j'ai posé la question de confiance, demandant le prix que l'on voulait y mettre ; on s'est rendu à mes idées, mais à contre cœur, j'ai senti qu'on m'en voulait, mais qu'on (*n'*)osait pas me donner l'ordre écrit que je réclamais avec insistance. Enfin on (*n*')a fait tuer personne, c'est tout ce que je voulais.
Enfin la vie est un combat, il faut lutter contre tout et contre tous, heureux d'avoir pour soi sa conscience et la conviction de n'agir que pour le pays, faire son devoir n'est pas le plus difficile, ce qui l'est parfois, c'est de savoir quel est son devoir. Obéir, évidemment, mais non pas aveuglément. Sois tranquille maintenant, pendant quelques jours je n'aurai plus ce dur problème à résoudre. J'ai été désolé d'apprendre que ma chère grande avait été si malade ; il fallait qu'elle le soit bien, pour que avec l'énergie que je lui connais elle n'ait pas même pu te faire signe qu'elle n'était pas levée. C'est évidemment un empoisonnement dû aux conserves, il faut être bien prudent sous ce rapport, et autant que possible ne pas en manger le soir. J'espère que cela n'aura rien été et qu'elle va pouvoir reprendre sa vie habituelle.
J'ai reçu hier 2 lettres de toi (je n'en aurai donc pas aujourd'hui hélas !), une de mon adjudant major qui me recommande de ne pas me fatiguer en son absence, et une longue de Marie Renée, celle-ci très reconnaissante de cinquante francs que je lui ai envoyé pour sa fête, la pauvre femme me dit que grâce à moi elle va pouvoir faire un petit cadeau à ses petits enfants, ce qu'elle n'a pu faire depuis le début de la guerre ; ce cadeau est aussi à mettre pour nous au chapitre charité.

La pauvre Henriette ne reçoit aussi que rarement des nouvelles de Xavier, mais elle reste bien résignée.
J'ai écrit à Tante Louise au sujet de ce que tu m'avais dit, je la laisse libre de faire comme elle veut pour les citations, tout en lui disant que je ne tiens pas du tout à faire du tamtam, d'autant que mes 2 premières citations ont déjà paru dans la Meurthe en 1915.
Je suis content que la visite du général de Mac Mahon ait mis un peu de baume sur le cœur du Colonel, rappelle lui donc ce qu'il m'écrivait à Mouy et dis lui de ma part qu'il n'y a pas lieu de s'en faire puisque il sait qu'il fait pour le mieux. Je comprends d'ailleurs très bien à quel point sa nouvelle situation doit lui être pénible.
Tes lettres m'intéressent toujours énormément et me donnent l'illusion complète de ta conversation, c'est pour moi le meilleur moment de la journée. J'aimerais pouvoir te distraire en te racontant des tas de choses intéressantes, mais hélas notre vie manque bien de charmes et il y a peu à raconter, surtout quand on (*n*')ose pas aborder certains sujets. Je t'en dis, je crois, déjà beaucoup.
Je serai ravi de revoir la Minette, quand le tableau que tu m'en fais est tellement engageant ! Je félicite bien ma petite filleule de ses 2 dents dis le à la bonne nounou. Tu m'as l'air contente des garçons, je les félicite. J'espère que Zézé va être guérie de ses bobos.
Je les embrasse tous ainsi que toi.

God.

---

17 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

C'est l'avant dernière fois que je t'écris d'ici, nous allons regagner une région plus calme, très voisine de celle que nous occupions au mois de juin, ce sont quelques jours de repos en perspective, et peut être dans huit à dix jours une fugue de 24h auprès de vous qui me fera attendre avec patience la perm de 10 jours du mois d'octobre, ce n'est d'ailleurs plus très loin et viendra vite, mais je ne retrouverai plus nos garçons à ce moment.
Ce matin le temps est remis, voilà de nouveau le grand beau temps, qui sera j'espère plus favorable aux Anglais et à nous qu'aux boches. L'heure est solennelle, je viens de faire ma petite tournée matinale, les boches sont très sages, nos avions assez nombreux survolent nos lignes et les leurs. La nuit a été très calme.
En somme nous emporterons bonne impression de notre séjour ici ; si je compare avec le jour de notre arrivée, je trouve que nous avons pris nettement le dessus sur l'adversaire, surtout au point de vue artillerie, nous tirons beaucoup plus qu'eux, et ils semblent tirer beaucoup moins sur Reims, serait-ce l'usure qui commence. Les Russes semblent se ressaisir, et voilà les Anglais qui viennent de flanquer une nouvelle pile aux boches, en attendant celle que nous allons leur fiche à V et les Anglais plus au nord.
J'ai reçu ta bonne lettre de lundi avec la photo de Minette, elle a en effet l'air un peu ronchonneuse, mais est bien gentille tout de même, et je félicite Joseph d'avoir si bien réussi sa petite sœur. En échange je t'envoie quelques photographies du cardinal et des officiers de mon bataillon que m'a donné un officier d'artillerie qui déjeunait avec nous et que j'ai été voir hier à sa batterie, qui est près de nous, il est du régiment d'*Auvoné* Achard mais pas de sa batterie. Tu trouveras je crois ces photos intéressantes, c'est d'ailleurs un précieux souvenir.
Pendant que j'écris (*il*) vient de se déchaîner au dessus de ma tête une canonnade formidable, j'ai couru à mon observatoire et j'ai vu brûler une de nos saucisses qu'un avion boche est venu attaquer, c'est la 3e depuis que nous sommes ici qui brûle à la même place, il y a bien là un peu d'incurie de notre part, toute faute se paie. Maintenant tout est revenu au calme, il n'y a plus qu'un petit nuage jaune qui marque la place de la saucisse dans le ciel bleu, et une foule de flocons blancs, comme vous aviez l'habitude de les voir à Nancy, qui marquent les nombreux points d'éclatements des obus lancés par nous contre le bandit de l'air.
J'espère que Nanine va tout à fait bien, quant à Joseph j'approuve entièrement ton projet de le faire voir au docteur *Shisel* le plus tôt possible, mais indique moi le jour où tu iras, afin que je ne te manque pas en venant à Eclaron. Serait-ce indiscret de compter sur l'auto du bon Colonel à Vitry, dans le cas où je pourrais venir, cela me donnerait 2 ou 3 heures de plus à passer avec vous.
Nouvelle canonnade contre avion, cela va être comme cela toute la journée, c'est une distraction.
J'espère bien que les boches finiront par y perdre quelques plumes. C'est peu commode d'écrire dans un pareil boucan, et cela dérange le cours des idées. Je crois d'ailleurs n'avoir plus grand chose d'important à te dire, si ce n'est toujours le même refrain, que je pense bien souvent à vous tous et vous embrasse de tout cœur.

God.

---

19 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu à l'instant 2 bonnes et longues lettres de toi, et maintenant que je viens de dormir je t'envoie un affectueux remerciement pour tes bonnes et longues causeries, qui m'apportent une saine distraction au seuil de notre période de repos. Nous sommes revenus à peu de chose près, dans le cantonnement que nous occupions avant notre départ pour R.. C'est une région pittoresque, riche et calme, mais où le soldat est mal reçu car le paysan champenois est avant tout égoïste. La brave femme chez laquelle je loge a refusé catégoriquement que nous installions notre popote chez elle, malgré toute mon éloquence, je n'ai pu arriver à fléchir cette *maritorne (?)*, et grâce à elle nous n'avons pu déjeuner qu'à midi, quoique nous soyons morts de faim, n'ayant rien depuis une heure du matin.
Nous avons été relevés par un très beau régiment, dont j'ai admiré l'admirable tenue et l'excellent esprit : c'est un as qui a la fourragère, (la) médaille militaire, il a attaqué 3 fois avec succès sur le plateau de Craonne. Parmi les officiers se trouvait un fort gentil jeune homme, fils de Mme Zeller d'Et*uffor*t, qui a été à Fribourg au collège et qui m'a dit avoir déjeuné avec Antoine à *Massevaux* il y a une quinzaine de jours. Il m'a fait une aussi bonne impression qu'Engerand, et ma semblé plus distingué, c'est une nature d'élite (il me plairait bien pour Nanine). Ils ont passé par des moments très durs, mais 3 fois en 6 semaines ils ont vu les boches fuir devant eux.
A la relève au début de la nuit nous avons eu un moment d'émotion car dans un secteur voisin s'est déclenché un tir de barrage formidable qui a duré une demi heure, je suis grimpé une dernière fois à mon observatoire, d'où j'ai joui d'un splendide spectacle tant l'horizon était littéralement embrasé par les lueurs des départs de coups de canon. A onze heures j'ai quitté le secteur et à 2 heures du matin nous nous embarquions en auto. Nous avons débarqué ici à 9 heures juste avant la messe à laquelle j'ai pu assister, après avoir fait bon voyage, mais un peu frais, car nous voilà presque arrivés au régime des nuits d'automne.
Les hommes vont se nettoyer, se reposer, puis je rêve d'en faire un bataillon aussi beau que celui que j'ai vu là bas, et puis alors nous verrons quelle sera la part que l'on nous donnera dans la victoire finale.
Nous venons d'avoir une chance royale, et nous aurons le devoir de *trimer* un peu avant l'hiver, je souhaite que ce soit intelligemment et utilement !
Comme tout ce que tu me dis de Minette me donne une envie folle de la revoir, cette bonne petite ! mais je suis désolé de te savoir (*dans*) le cafard, j'espère que cela ne dure pas et que tu te reprends chaque fois énergiquement, restons donc bien soumis à la Providence, et raidissons nous dans nos minutes d'anxiété. Je te parle bien, mais je vais avoir besoin de mettre mes conseils en pratique, car je n'ai plus actuellement l'esprit tendu par l'ennemi, et forcément il se produit une certaine détente à la faveur de laquelle je sens moi aussi plus vivement la solitude, et le vide de la séparation. Enfin offrons cette dure épreuve mutuelle pour obtenir les grâces du bon Dieu qui nous sont nécessaires à nous et au pays.
Tes longues lettres m'ont fait un bien grand plaisir, elles sont si naturellement écrites que j'ai l'illusion quand je les lis de vivre au milieu de vous, je te sens près de moi et je voudrais que cette lecture dure toujours.
Le colonel vient de me reproposer pour le grade supérieur ; mais j'ai peu confiance car je sens que mes chefs directs me tiennent un peu rigueur du manque de résultat de nos dernières opérations, j'ai fait tout mon devoir, et c'est avec la conscience de faire ce que je devais que j'ai agis comme je l'ai fait, ainsi je ne regrette rien, je suis entouré de la sympathie la plus complète de mes officiers et de mes soldats, c'est là la plus haute récompense que j'ambitionne, le reste c'est du hors d'œuvre.
Merci à vous tous de vos bonnes prières, je ne manquerai pas de t'arriver, si c'est possible, je t'enverrais alors un télégramme qui me précéderait de quelques heures seulement. En attendant je vous embrasse tous.

God.

Ce 20 août (1917) (*en Champagne*).

Ma chère Germaine,

Voilà la lettre de Joseph et la tienne du 17 qui m'arrivent. Comme toi j'aimerais aller vous voir, mais ce n'est pas encore pour cette fois, je le crains, car nous sommes ici pour très peu de temps, dans 3 jours nous nous déplaçons pour nous éloigner sensiblement de vous, alors adieu les permissions de 24h, je n'ai d'espoir que dans le stage aux gaz à Paris.
Demain *c'est* le 20e anniversaire de notre mariage, y as-tu pensé ? quel bon souvenir, et comme il fait bon, faute de mieux, revivre tous les bons moments que nous avons passés ensemble depuis ce jour. Comme il a fait bon depuis lors être toujours ensemble, et quelle épreuve que d'être séparés, de ne pouvoir élever ensemble tous ces bons et chers enfants que nous avons eu la joie de voir naître, et qui sont tous si attachants et si affectueux.
Maintenant voilà qu'il faut nous préoccuper de procurer à nos enfants un bonheur semblable à celui qui fut notre lot : c'est d'abord le tour de Nanine, j'y pense bien souvent, et parmi les jeunes officiers qui gravitent autour de moi, je pense parfois à faire mon choix, j'en retiens 3 pour le moment. Il y a le capitaine Missoffe, le lieutenant Engerand, le lieutenant Zeller, dont je te parlais hier. Tout trois ont des natures *pures*, des sentiments élevés, sont bien physiquement. C'est encore à mon avis le lieutenant Zeller qui l'emporterait sur tous : il a réellement un cœur de héros, et il s'entendrait bien avec Pauline. Engerand ne serait pas mal non plus, s'il n'y avait pas pour lui ce point d'interrogation de sa santé. Missoffe vient d'être décoré avec un très beau motif, je viens de lui écrire et espère avoir bientôt de ses nouvelles, et en même temps de la belle 70e division.
J'ai eu une assez longue conversation avec le Colonel, il m'a dit que la division appuyait ma proposition pour Lieutenant Colonel, soit ! je regretterai mon bataillon dans lequel je commence à prendre racines, mais je ne suis pas encore nommé, inutile de nous forger à l'avance des illusions qui pourraient être déçues.
J'ai lu avec intérêt la lettre de Papa que tu m'as envoyée hier, je suis dans l'admiration de la vaillance de Tant Adèle (*de Haldat*), et aussi de l'humeur toujours égale de Papa malgré toutes les épreuves qui ne lui ont pas été ménagées.
Je vais tout à fait bien maintenant, mais j'ai tout de même un peu maigri, si nous sommes quelques jours sans souci j'aurai vite repris, car voilà hélas déjà l'été à son déclin, et nous ne souffrirons plus de la chaleur. Si tu veux me faire plaisir, envoie moi un petit tube de granulés de phosphate de zinc, cela m'a fait du bien et me donne un coup de fouet quand je me sens fatigué .
J'ai oublié de remercier Coco de sa gentille lettre reçue en même temps que celle de Joseph, fais le de ma part. Tout ce que tu me racontes de la Minette me donne une furieuse envie de la revoir et de la pouponner : encore un sacrifice à ajouter à tant d'autres, à celui de câliner sa gentille maman que j'aime par dessus tout : ne pouvant rien te dire de mieux et pour ne pas gâter cette belle déclaration, je te quitte ma bien chérie Germaine non sans t'embrasser de tout cœur ainsi que tous les enfants.

God.

Naturellement respectueux souvenirs au Colonel. J'espère que les cèpes étaient bons.

(vers le 20 août 1917).
(*avant le départ au CID*)

Ma chère Germaine,

Je crois que bien malgré moi je vais me trouver de nouveau à l'abri pendant quelques mois. Hier soir j'ai reçu un coup de téléphone du Colonel me demandant si je voulais être adjoint au directeur du centre d'instruction divisionnaire. J'ai répondu que je ne voulais pas quitter mon bataillon, surtout en ce moment. Mais ce matin le Colonel commandant l'infanterie divisionnaire est venu gentiment me trouver et m'a démontré que j'étais le seul chef de bataillon de la division qui était qualifié pour remplir ces fonctions très importantes ; il a passé en revu avec moi tous les chefs de bataillon pour les éliminer tous pour une raison ou une autre, et terminé en me disant :vous voyez il n'y a que vous, et je vous désigne d'office, il a ajouté d'ailleurs vous avez fait jusqu'ici plus que votre devoir, et je suis content de mettre à l'abri un Père de 10 enfants. D'ailleurs la mission que vous aurez à remplir est très importante et vous y rendrez plus de services à la Division que comme chef de bataillon. Je lui ai répondu que dans ma conscience ma famille ne me dispensait pas de faire plus que mon devoir, mais que je sentais bien que je pourrais avoir une certaine influence sur tous les gradés et hommes qui me passeraient entre les mains et rendre service ainsi au Pays, que c'était la seule considération qui me ferait accepter le sacrifice qu'on m'imposait, que naturellement, comme militaire, j'étais tenu de me soumettre à un ordre qui me serait donné, mais que j'attendais cet ordre, et que j'insistais pour qu'il soit bien entendu que je ne suis pas volontaire. Le Général de Division doit parait-il me parler à ce sujet : je lui ferai la même réponse. D'ailleurs je ne vois pas pourquoi tous ces pourparlers un général n'a qu'à affecter chacun à la place qu'il juge devoir donner,

sans chercher à arracher le consentement des gens. J'aurais bien aimé attendre mon 5e galons avec mes braves types qui me sont si attachés, avec lesquels nous avons passé de bien mauvais moments, j'aurais tant voulu après les avoir vu si longtemps à la peine les mener enfin à la victoire ! mais je m'abandonne à la Providence, et fais mon devoir de soldat, en faisant la guerre, non comme elle me plait mais comme on me commande de la faire.
Enfin si le général me désigne, toi et les enfants pourront être plus tranquilles pendant les prochains évènements.
Nous sommes toujours au calme ; mon bataillon devient de plus en plus bataillon d'attaque. Hier j'ai reconnu un terrain d'exercice intéressant sur lequel nous manœuvrons demain ; cet après midi je vais en reconnaître un autre pour mardi, mes mitrailleuses, mes fusils mitrailleurs, mes grenadiers tirent à force. L'esprit est très bon, mon bataillon a l'esprit d'un bataillon de chasseurs. J'ai dit un mot à mon entourage de mes possibilités de départ et c'est réellement une grande satisfaction morale pour moi de constater l'attachement de tous et la peine qu'ils ressentent à la pensée que nous nous quittions un jour... Jusqu'à la grande séparation suivie de la réunion éternelle, la vie est faîte de séparations quotidiennes, il ne faut s'attacher ni aux gens ni aux choses, se faire un cœur d'acier et une âme de marbre. Je te conserve tout de même, ma vieille dans ce bloc métallique et minéral un petit coin moelleux où je voudrais bien que tu te blottisses souvent avec tous nos enfants.
Au revoir ma vieille, je te quitte car voilà la cloche du déjeuner et j'ai 2 invités.

God.

(*23 août 1917 - en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je devrais écrire à Coco, à Nanine et à Teteur, mais je me répèterais et je préfère t'écrire à toi en te priant de remercier toutes ces bonnes petites de leurs gentilles lettres. Nanine ne m'en voudra pas de la mettre encore au rang des bonnes petites, cela nous rajeunit tous et me fait songer au temps bien heureux où elle était encore seule à la maison où elle dégringolait les escaliers sans se faire de mal, où elle jouait comme une petite folle avec son papa qui n'était encore que lieutenant, d'ailleurs quoiqu'elle soit une personne très raisonnable maintenant et une belle et grande fille, pour moi son Papa, elle reste et restera toujours la bonne petite Nanine, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, un bon petit diable devenu avec les ans l'ange gardien de la famille. Et Teteur qui est si grande est bien aussi une petite Marie, bien câline ayant comme les petits la larme facile, elle ne craindrait plus maintenant, je sais bien, qu'un âne l'enjambe d'une seule foulée, ce qui faillit lui arriver en notre jardin d'Albi. Quant à Coco elle est bien toujours petite, quoique bien sage, avec Zézé, n'ont elles pas été longtemps les benjamines de nos filles jusqu'à ce que Melle petit bout ait fait son apparition dans l'imposant cercle familial. Donc ce sont toutes de bonnes petites. Tu me dis d'ailleurs que tu es très contente d'elles toutes, c'est très bien à elles de servir d'exemple à leurs frères, ces messieurs n'ont qu'à les imiter en tout. Gérard en travaillant bien, Jean en étant toujours souriant (il a l'air bien grognon sur les jolies photos de Mr l'abbé) Quiqui et Nounou en ne se battant plus, et Joseph qu'en qualité d'aîné, je réserve pour le dessert, en s'efforçant de ressembler à sa grande sœur autant que cela et en conformité avec sa qualité de grand frère, en tout cas il ne peut pas mieux faire que d'imiter son énergie, son oubli d'elle même sa ponctualité dans l'emploi de ses journées, et sa belle santé, qui d'ailleurs est due pour beaucoup à la régularité de sa vie. Ceci n'est pas dit pour froisser notre grand fils, mais au contraire pour le faire réfléchir et lui faire comprendre que puisqu'il n'a pas le bonheur d'être toujours en famille, qu'il en profite au moins pour se perfectionner en suivant les exemples qu'il voit autour de lui. S'il tient à me faire plaisir, il m'écrira 1 fois par semaine pour me dire ce qu'il fait, quel est l'emploi de son temps, quelles sont les lectures qu'il fait. Il n'a pas le droit de gaspiller son temps alors que ses aînés se font tuer si crânement, il faut absolument qu'il se dresse à la discipline, qui ne lui pèsera pas une fois qu'elle sera généreusement consentie. Il faut pendant ses vacances qu'il se lève régulièrement ; 6h ½ ce n'est pas trop tôt, qu'il aille à la messe, qu'il emploie deux heures de la matinée à sa correspondance, à la lecture, à une occupation sérieuse. Ce n'est pas terrible ce que je lui demande là. Quant au voyage des Sables-d'Olonne, je suis d'avis qu'il le fasse, car ce ne serait pas aimable pour sa tante d'y renoncer. Je ne vois pas bien d'ailleurs l'usage de la carabine à Eclaron, où nous n'avons pas de propriété clause. Après la guerre, si j'en reviens, on lui paiera un fusil, et je lui ferai faire ses premières armes de chasse.
Quand tu recevras cette lettre nous ne serons plus loin de Paris, ce sera momentanément le filon, nous sommes probablement destinés à une offensive *ultérieure* pour achever les boches, qui se trouvent, je crois, actuellement assez mal en point, après les piles continues qu'ils encaissent depuis plus d'un mois.

J'ai parcouru en auto quand j'étais à la 1e armée la région où nous allons. D'ici là nous avons quelques marches à faire dans un joli pays, nous les commençons demain.
J'ai reçu un fameux courrier aujourd'hui, 2 lettres de toi (dimanche et lundi) une de Nanine, une de Teteur, une de Papa, une de Tante Louise. Cette dernière n'a guère une mentalité de guerre, je le préfère pour elle, autrement elle n'aurait jamais supporté cette longue tension d'esprit. Papa me cite des passages intéressants d'une lettre de Jacques. Je suis bien anxieux de savoir ce petit dans la fournaise de Belgique, c'est un peu dur comme début. C'est une bonne pensée que les enfants ont de prendre un filleul, surtout celui là me semble bien intéressant. Si Lille cède bientôt à la pression anglaise il n'en restera pas moins, que toute cette région sera encore pour longtemps complètement ruinée et que ses habitants resteront pour longtemps encore bien à plaindre. J'ai trouvé les photos fort jolies, Petite Minette est gentille à croquer quoique un peu toujours ronchonneuse. Coco a l'air d'une bonne petite fille. J'ai encore fait ce matin une bonne promenade à cheval, contrairement à mon habitude, aujourd'hui j'étais parti seul. Le plus souvent j'emmène avec moi mon maréchal des logis de cavalerie. J'ai une réunion de mes officiers, je crois que l'heure approche, je te quitte donc non sans t'embrasser de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Remercie bien le Colonel de *te* prêter son auto.

---

27 août (1917) (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Je reçois ta bonne lettre datée de Nancy le vendredi et t'en remercie. J'ai lu avec intérêt le récit que tu me fais de l'évolution du docteur Sturel. Sa femme doit en être bien heureuse ; et si la guerre a eu une mauvaise influence sous certains rapports, on peut dire que sous d'autres elle a été moralisatrice puisqu'elle a ramené au bon Dieu quelques âmes d'élite. Je suis content du récit que tu me fais de ton voyage au Tremblois et que tout y soit en ordre. Je suis content aussi de l'impression que tu me rapportes sur l'esprit des Marchand.
Nous sommes arrivés aujourd'hui au terminus momentané de notre déplacement ; je t'ai dit que nous n'étions pas loin de Paris, dans un très joli coin d'Ile de France. La route que nous avons suivie ce matin était réellement pittoresque. Je suis logé ici dans une jolie propriété qui est louée par une famille de Villeroi. Il n'y a personne en ce moment qu'un concierge ; nous avons le second à notre disposition, une salle à manger bureau, et une cuisine au rez de chaussée. Les appartements sont parait-il très bien et d'après ce que je peux en juger en regardant par les trous des serrures, car ils sont fermés à clé, ils ressemblent assez à ceux du Tremblois, le parc est aussi très intéressant il est entoure d'eau où évoluent de nombreux poissons, on voit des faisans picorer dans les pelouses qui n'ont pas été fauchées depuis 1914 : on se croirait dans le château de la belle au bois Dormant. Je m'y trouve très bien, mais mon bataillon est très dispersé, je n'ai avec moi que la compagnie de mitrailleuses ; les autres compagnies sont à 3 et 4 kilomètres et séparées par une rivière, ce qui me force à faire pas mal de cheval. Mes commandants de compagnie sont ravis, en général on aime bien à être détaché. Quand tout ce monde aura eu le temps de se nettoyer je m'en vais les faire un peu travailler et reprendre l'instruction de certaines parties, car l'oisiveté ne leur serait pas bonne surtout dans cette région aussi mal *famée* à cause de la proximité de la capitale. Je ne crois pas que je te vienne pour 24 heures, cela est un trop long voyage, mais je te promets de te faire signe si je vais aux gaz et puis, sans cela, je patienterai jusqu'au 1e jours d'octobre qui approchent d'ailleurs, seulement le malheur est que je ne verrai plus le petit là ni Gérard.
J'au reçu cette lettre de Missoffe que je t'envoie, tu verras que c'est tout de même une riche nature et qu'il m'est bien dévoué. Cela me fait plaisir de voir comme un geste de quelques instants laisse une empreinte durable, certes je *vois* maintenant que je n'ai pas été blessé en *vain* et que c'est le bon Dieu qui m'a *inspiré* ce que j'ai fait ce *fameux* jour là. Je vois que la 70e division est sous les ordres d'Antoine ; je regrette tout de même de ne plus y être car j'aurais ainsi guerroyé en Alsace. Où irons nous ? nous n'en savons rien, chemin des dames ? la Belgique ? St Quentin ? d'une façon comme de l'autre nous ferons du bon boulot.
La lettre de Nanine m'a bien intéressé, je suis content qu'elle joue au tennis ; ce sera très bon pour Joseph d'en faire aussi, et de plus ce sera pour lui l'occasion de faire un effort sur lui même pour faire plaisir, mais je songe que c'est aujourd'hui qu'il a dû partir pour les Sables-d'Olonne. J'espère que ce séjour lui fera du bien et qu'il reviendra fortifié pour entreprendre sa dernière année de collège.

Je te quitte pour aller faire le tour de mes compagnies, non sans t'embrasser de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Souvenir respectueux au Colonel.

---

28 août (1917) (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

J'ai passé une bonne nuit dans ma chambre de châtelain, et avant de monter à cheval pour aller voir mes compagnies, je t'envoie un affectueux bonjour. Si les règlements qui nous régissent n'étaient pas aussi sévères, j'aurais très bien pu te faire venir ici, car le lit est doux et large, et dans l'étendu du parc nous aurions pu très bien nous isoler du soldat. Je ne suis pas tout à fait en pays méconnu, car j'ai vu le portrait en pied de Madame de Mongomery que j'ai rencontré cet hiver chez (*la*) tante de Plinval, j'ai vu aussi sa signature au bas d'une photographie, et le garde à qui j'en parlais m'a dit qu'avant la guerre elle venait très souvent faire un séjour ici. Le garde a écrit à Mr de Villeroi et j'espère que vu les bons renseignements qu'il ne peut pas manquer de donner sur nous, le propriétaire consentira à nous ouvrir les portes du hall où il y a : billard, bibliothèque , etc, etc, ce qui donnera un peu de distraction à mes officiers qui se trouvent ici un peu comme des moines. Un infirmier a installé une petite chapelle dans une chambre, de sorte que j'ai mon chapelain et la messe tous les matins.
En ce moment toute ma liaison travaille activement à arracher les mauvaises herbes et à ratisser les allées, de sorte que la propriété prend un air un peu plus habité. En somme c'est un excellent séjour pour se remettre de la vie de tranchées et se dilater les poumons à respirer du bon air, c'est un endroit facile à repérer sur la carte car c'est juste au point de rencontre de 3 départements : l'Aisne, l'Oise, et la Seine et Marne *(ancienne commanderie, près de Montigny-l'allier, au bord de l'Ourcq*).
Ce matin en allant voir mes compagnies j'ai fait une excellente promenade à cheval, j'ai reconnu de très bons terrains d'exercice et suis rentré à onze heures avec un excellent appétit, j'ai retrouvé mon capitaine adjudant major Clément qui rentrait de son cours des officiers supérieurs, il s'y est rencontré avec André d'Hansen actuellement capitaine qui lui avait parlé de moi ; il va partir incessamment en permission de sorte que je vais me retrouver seul pendant 15 jours encore environ.
Les détails que tu me donnes sur ton retour m'ont intéressé. Je suis bien aise que tu aies retrouvé tout en ordre, nos filles ont fait preuve de jugement en ne se conformant pas aux désirs saugrenus de cet excellent frère « english spoken », j'en félicité Nanine, je la remercie aussi des gentilles lettres qu'elle m'a écrite en ton absence.
J'ai reçu encore ces jours ci un petit paquet de douceurs de la bonne Marie Ballet ; je vais la remercier.
J'aimerais que tu m'envoies l'adresse de Tante Jeanne à laquelle je n'ai pas écrit le 21 août, ignorant son adresse.
J'ai lu avec intérêt la lettre de Papa, s'il admire mon bon moral, j'admire plus encore le sien, il est réellement extraordinaire car en somme dans huit jours il aura 78 ans (*il serait né en 1839*), c'est un âge, il semble avoir pris Minette tout à fait en affection, et je le comprends car d'après le vague souvenir qui m'en reste, elle est réellement bien gentille, elle doit être bonne à croquer quand elle se tient debout et qu'elle rit, mais mademoiselle me semble avoir bien des admirateurs, cela commence à devenir dangereux, et il faut veiller à ne pas la gâter. Quand tu me parles de nos 2 lurons cela m'amuse beaucoup, et d'après ton récit j'entends d'ici Monsieur Quiqui te faisant de grands discours en bégayant et j'entends Loulou cherchant à rectifier les récits de son aîné.
Je suis tout de même, malgré mon bon moral, rempli parfois de nostalgie, et ma solitude m'est bien pesante, et puis t'avouerai-je tout bas ma chère vieille, que je suis toujours ton chat câlin et que je me trouve bien sevré de tes caresses, de ta présence, de tout toi ; le bon abbé Coqueret avait bien raison quand il était dans l'admiration de l'esprit de sacrifice de tous ces maris privés de leurs femmes. Ah ! c'est dur ! c'est dur surtout quand on a une bonne femme comme toi, mais restons forts et soyons fiers des sacrifices que nous donnons au pays, d'autant plus méritoire pour nous que notre union était plus intime, mais quel bonheur quand on se reverra, quand on verra les bons gosses tous réunis autour de soi et quand on pourra dire que demain on ne se quittera plus. Quel bonheur encore plus grand quand le boche sera battu pour longtemps.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos enfants.

God.

Ce 29 août (1917) (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Mon adjudant major étant rentré et insistant pour que je profite de sa présence pour prendre un peu de détente, je crois que je vais succomber à la tentation, à cause de toi d'abord naturellement, mais beaucoup aussi à cause de Gérard et du petit là que je voudrais bien revoir avant leur départ pour Fribourg : Donc je vais tâcher d'arriver samedi, j'enverrai un télégramme pour l'auto, maintenant nous pouvons toujours avoir un empêchement au dernier moment car j'attends la visite du Général P. et tu comprends que je ne voudrais pas la manquer.
J'ai visité ce matin un petit camp d'Américains qui ne m'a pas fait très bonne impression : il n'y a encore que le soldat Français sur terre, il en vaut certainement 3 des autres nations alliées et au moins 2 boches, quand on compare on reconnaît que nous sommes réellement la race bien faite pour conduire les autres, si seulement nous employions notre supériorité évidente (qui tient sans doute à ce que nous sommes les aînés de la civilisation catholique) à diriger tout le monde dans le droit chemin. J'ai fait avec mon adjudant major une bonne galopade en plein bled, ravissante promenade au cours de laquelle on ressent un bien être de bête en liberté. On serait en somme très heureux si l'on ne sentait pas tant d'affection loin de soi. A ce point de vue là il y a des moments où j'envie mes jeunes officiers qui n'ayant encore pas de famille, n'ont rien à regretter dans les mauvais moments, et peuvent sans arrière pensée s'abandonner à la joie de vivre quand les temps sont meilleurs, mais cette pensée est une pensée égoïste que je repousse bien vite quand je pense aux joies pures et profondes, qui me viennent de toi et des enfants, dont je suis *privé* en ce moment il est vrai, mais que le bon Dieu me rendra bien un jour. Je te plains d'ailleurs plus que moi, ma pauvre vieille car tu n'as pas les diversions que j'ai dans la vie mouvementée que je mène, les perpétuels déplacements, les préparations de coups de main, etc, et la pensée surtout qui nous anime de faire aux boches le plus de mal possible.
Ta longue lettre d'hier m'a vivement intéressé, j'espère que Joseph aura fait bon voyage, que tu auras eu de ses nouvelles, et que la traversée de Paris ce sera faite sans encombre. Il parait qu'actuellement on ne peut plus se risquer après huit heures du soir dans les rues, jamais les mœurs n'y ont été plus dépravées ; j'espère qu'il n'y aura pas fait de mauvaises rencontres. Je serai heureux d'avoir de ses nouvelles et je compte bien l'attraper un peu sèchement s'il tarde à m'écrire, je suis absolument de ton avis au sujet de son caractère, il manque d'énergie, mais il est encore en âge de pouvoir en acquérir, s'il se décide enfin à vouloir. Ne te fais tout de même pas de mauvais sang à son sujet, tu as fait tout ton devoir vis à vis de lui, et le bon Dieu écoutera tes prières.
De nos filles par contre nous n'avons qu'à nous louer, pour ma part je trouve les lettres de Pauline charmantes, celle de la Princesse aussi d'ailleurs. Le petit mot que Coco m'a envoyé l'autre jour était très bien aussi.
Les Italiens ont remporté un beau succès, et si les Russe n'avaient pas lâché pied, les Boches seraient très mal en point. Voilà de nouveau le mauvais temps qui va ralentir les opérations, mais je crois que tout de même nous tenons enfin le bon bout, si le bon Dieu veut bien nous venir un peu en aide.
Dis au Colonel que je prends bien part aux inquiétudes que lui causent la santé de sa belle mère, je souhaite qu'il ait maintenant plus de satisfactions dans son service, je serai heureux de le voir dimanche.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

Je vais étonnement bien , je dors comme un loir, mange comme un loup, cours comme un lièvre, chante comme un merle, je fais à moi tout seul une ménagerie complète, ceci dit pour faire rire un peu ton entourage de gosses.
je te quitte donc non sans t'embrasser de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Château de Gesvre le 3 sept (1917).
(*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Je viens de fort bien déjeuner d'un morceau d'un superbe brochet pris par mes officiers dans les douves du château et je fais ma digestion en t'envoyant un rapide bonjour.
Je n'aurai pas grand chose à te raconter, mais je te dirai que comme toujours je suis rentré réconforté par le charmant spectacle de ton intérieur si bien organisé, rendu si attrayant pour tous et où la joie de nos enfants, en dépit du malheur des temps est un signe que chez tous la conscience est tranquille et en

conformité avec la loi du bon Dieu. J'ai l'œil rempli de la gracieuse silhouette de notre Minette et me réjouit de constater dans six semaines si elle aura conservé le souvenir de son Papa. Mon voyage s'est fort bien passé, cette promenade en auto, au clair de lune, ne manquait pas de charme, et j'en aurais goûté toute la saveur si tu avais été avec moi pour échanger nos impressions. Je suis arrivé à Vitry 20' avant le départ. Mon voyage s'est effectué sans incident : j'ai débarqué à 10h ½ à la Ferté sous Jouarre, mon cheval amené par un éclaireur monté m'y attendait. Depuis là la course à cheval constitue une fort jolie promenade, moins longue que depuis Château Thierry. Selon mon habitude à la sortie de la gare j'ai pris l'angle, et nous avons piqué droit sur le château au travers collines et vallées à la faveur des moissons coupées, et je suis arrivé exactement au point voulu, après avoir fait envoler mainte compagnie de perdreaux. Mes officiers étaient encore à table et m'on reçu par un magnifique « à vos rangs fixe ! » nous avons échangé des poignées de main et la sympathie que j'ai tout de suite ressentie au sein de ce milieu très jeune m'a adouci un peu l'amertume de la séparation. D'ailleurs je suis très philosophe et loin de m'appesantir sur les regrets de la séparation, je ressens plutôt un bien être intime à vous avoir tous revus, tels que je vous souhaitais et vous imaginais, remerciant le bon Dieu de prendre ainsi souci de vous, et de m'éviter tout souci en ce qui vous concerne. Content d'avoir embrassé nos 2 petits collégiens (Gérard et Jean) que je ne reverrai sans doute pas avant Pâques. Content aussi du bonheur que vous savez répandre autour de vous.
Dis au bon Colonel qu'une fois de plus j'ai été bien touché de ses marques de sympathie et que je le remercie du fond du cœur du soin qu'il prend des enfants et de l'intérêt qu'il porte à tout ce (*qui*) nous touche de près. Je le remercie encore de m'avoir procuré quelques heures de plus de vie en famille grâce à son excellente auto.
Au revoir ma vieille, le soleil est radieux et je pense au bien que cette bonne chaleur du bon Dieu aura fait à tout notre monde : gens, bêtes et végétaux, et à ton vieux rhumatisme. Je vous embrasse tous.

God.

Le 5 sept (1917) (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

La journée d'hier a été splendide, après t'avoir écrit j'ai remonté un 2^{e} cheval et j'ai été reconnaître un terrain d'exercice que mon bataillon doit exécuter demain jeudi ; en rentrant j'ai fait le thème *(de l'exercice*) et brouillé (*faire des brouillons ?)* encore quelques papiers car pendant les repos la paperasse reprend toujours ses droits. Puis l'heure du dîner a sonné et la journée s'est terminée par une partie de bridge, dans laquelle j'ai gagné 3 francs. Par là-dessus j'ai très bien dormi en pensant à vous.
Ce matin réveil avec le soleil je t'écris en attendant le Lieutenant Colonel qui doit venir me prendre à cheval.
Et voilà ma vieille tout ce que j'ai d'intéressant à te dire, je pourrais maintenant clore ma lettre, car toute ma prose maintenant ne sera que remplissage, que te dire que tu ne sais déjà ? te répéter que j'ai été enchanté des 36 heures passées près de vous, que je vous ai trouvé à tous des mines superbes, que ton activité et celle de notre nichée était réellement un spectacle réjouissant et réconfortant, spectacle réconfortant ainsi que celui de ton excellent moral, j'ai surtout été content de trouver Gérard débrouillard, j'espère qu'il va utiliser sa débrouille pour se placer en bonne situation à Fribourg et faire honneur à son nom et à la France, qu'il rivalisera avec Mr Nonot pour te faire plaisir en ayant de bonnes notes et de bonnes places, et surtout pour bien remplir son devoir et contenter le bon Dieu, qui ne nous a pas mis sur terre pour perdre notre temps. Je te renvoie la lettre de Fribourg supposant qu'elle t'est peut être nécessaire.
J'ai lu hier un joli article de Barrés dans l'écho de Paris du 4 sept. Je suppose qu'il t'aura fait plaisir car il parle de notre Lorraine et de l'armée de Castelnau.
Les journaux anglais continuent à couvrir Pétain de lauriers pour sa belle victoire de Verdun le fait est que c'est réellement un beau succès et qu'il nous permet de préparer le terrain d'attaque pour l'arrivée des Américains. Pétain est bien trop l'élève de Joffre pour qu'il laisse rien au hasard. Je suis sûr qu'il n'entreprendra rien de très important avant que les Américains soient prêts : c'est à dire avant le commencement de Mars, jusque là on se contentera je suppose, et j'espère, d'améliorer notre situation, de consolider nos bases de départ et de maintenir les Boches en haleine pour les empêcher de reprendre l'initiative du mouvement, c'est déjà un programme fort important, qui nous permet du reste d'instruire nos troupes, d'augmenter encore notre matériel et d'être par conséquent plus aptes à la victoire. Cependant que les bonnes âmes de France, dont vous êtes tous, assiègent le cœur du bon Dieu de prière et que par les sacrifices chrétiennement supportés et offerts, elles obtiennent pour nos combattants la grâce de cette victoire.

Je rentre de ma tournée avec le Colonel. Il a été fort aimable, mon thème d'exercice lui a plu, j'ai achevé ma tournée, par de bons temps de galop qui m'ont fouetté le sang et ouvert l'appétit ; après déjeuner j'ai un exercice de cadres, samedi une bonne manœuvre avec repos sur le terrain, j'en profiterai pour offrir le champagne à tous mes officiers réunis. Mercredi nous aurons un office pour les soldats du régiment tombés au champ d'honneur. Ici nous sommes en plein centre de la bataille de l'Ourcq il y aura probablement dimanche une cérémonie (*environ 3 mots illisibles*).
Au revoir (*ma*) vieille je t'embrasse de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

Bonne nouvelle : je vais toucher 6 ou 700 frs d'arriéré qui ne m'avait pas été payé par erreur.

Le 6 sept (1917) (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas encore de lettre de toi aujourd'hui : je compte en avoir une demain, en attendant je viens causer quelques instants avec toi, et d'abord compte rendu des 24h. Hier après t'avoir écrit j'ai fait mon exercice de cadres qui a bien intéressé tout mon monde le terrain où il se déroulait était pittoresque et comme thème nous étions supposés poursuivre les Boches l'épée dans les reins, l'exercice terminé j'ai un peu galopé et sauté quelques fossés avec le cheval de mon *marchi (peut être abréviation de maréchal des logis*) actuellement en permission, c'est une bête très agréable qui me rappelle Action à laquelle sont rattachés de biens chers souvenirs : (pata – hai – pata –trac !), puis je suis rentré dîner : une friture prise dans les douves, par mes officiers, complétait le menu. Après dîner inévitable partie de bridge, puis quelques instants de travail à la lumière, puis je me suis couché. Au milieu de la nuit réveil en musique par un formidable orage, de ma chambre munie de trois fenêtres d'où j'aperçois les ¾ de l'horizon, le spectacle était splendide : je me serais cru dans le hall du Tremblois. Aujourd'hui le temps est passable, mais ce n'est plus le grand beau temps des jours derniers et dont je jouissais bien en songeant aux bonnes journées que les enfants passaient dans le jardin.
Ce matin j'ai parcouru à cheval durant 3 heures, les différents terrains d'exercices où évoluaient mes compagnies, en rentrant j'ai eu à liquider un cas de conseil de guerre et maintenant je t'écris tandis que l'orage gronde de nouveau et que la pluie tombe à torrent.
Et cependant les Russes se font battre à plate couture, ils portent la peine de leurs troubles intérieurs et de leurs désunions, alors que quand l'ennemi était à leurs portes ils auraient dû ne former qu'un bloc contre l'envahisseur. On dit que pour enrayer les succès boches, les Japonais vont entrer en scène, mais ce ne sera pas encore demain, d'ores et déjà, puisqu'il nous faut attendre et Japonais et Américains, nous ne pouvons prévoir la fin de la guerre avant l'an prochain, patience, courage, et confiance en Dieu.
J'espère demain avoir une lettre de toi, qui ne m'apprendra pas grand chose de nouveau. Pour le moment je vis encore des bons souvenirs rapportés d'Eclaron, je vois surtout le bon petit minois de notre Minette jouant avec nos lurons et tapant comme plâtre sur la bonne grosse, qui se laisse faire avec plaisir. Je vous revois tous aussi, et je pense à vous, et voudrais ne penser à rien d'autre.
Au revoir tous mes chéris et toi ma grande chérie. Je vous embrasse tous.

God.

---

7 – 7bre (1917) (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

J'ai fait ce matin un exercice de bataillon intéressant, mon bataillon a bien manœuvré et nous sommes rentrés avec un excellent appétit : je commence ma lettre avant le déjeuner que l'on va nous servir dans quelques minutes. Le temps était médiocre, suite des orages d'hier, mais il va se remettre, je crois, car le vent semble tourner au nord.
Hier soir j'ai été faire une visite à une certaine Madame Hiver, à Crouy, belle mère de deux de mes amis aux mariages desquels j'avais assisté il y a 22 ou 23 ans. Cette bonne dame avait conservé mon souvenir, ce dont j'ai été très touché. Elle m'a raconté la pauvre femme ! qu'une de ses filles (morte depuis) que j'avais eue comme demoiselle d'honneur à ce mariage, m'avait trouvé très gai et très aimable, et qu'elle parlait souvent de moi, j'ai cru comprendre que la bonne dame m'aurait pris volontiers comme gendre, ce qui m'a fortement amusé. Je lui ai montré la photographie de notre groupe, elle t'a

trouvé ravissante, et m'a fait compliment sur tous les enfants. Un de ses gendres, mon ami, est le sous chef d'état major de notre armée. L'autre, un de mes bons amis de Reims, est maintenant un médecin très connu à Paris. J'aurais aimé à le rencontrer car c'était mon meilleur ami dans ce bon collège St Joseph, je l'avais comme assistant quand j'étais préfet de congrégation et nous nous disputions le prix de sagesse chaque année, il est resté un excellent chrétien, et un médecin très dévoué dans le genre du bon Père Schmitt, mais malheureusement je ne le verrai pas car il a tant à faire qu'il ne peut venir ici, à telle enseigne que sa belle mère, qui est infirme et a besoin de soins constants est obligée d'aller le trouver jusqu'à Meaux quant elle veut avoir ses conseils.
J'ai assisté à la musique à Crouy, qui est une jolie petite ville de banlieue parisienne agrémentée en ce moment d'une population féminine assez nombreuse et élégante, car beaucoup de militaires ont profité du repos pour faire venir leurs femmes. L'autorité ferme les yeux en raison sans doute de la longue durée de la guerre, mais il en résulte des situations assez bizarre que tu peux deviner, ainsi hier sur la petite place de Crouy, grande à peu près comme celle d'Eclaron, il y avait d'un côté un groupe d'une dizaine d'officiers, et de l'autre une réunion d'une dizaine de femmes élégantes, qui étaient parait-il les légitimes de ces messieurs. Pour la galerie les 2 groupes semblaient s'ignorer, situation assez comique tu avoueras.
Je reçois ta bonne lettre du 4, bien intéressante avec le récit des colères de Minette. J'espère que la Princesse va se retaper, tu pourrais essayer de lui faire prendre quelques pilules de phosphate de zinc, qui me réussissent si bien, elles sont justement recommandées pour les jeunes filles au moment de leur formation.
Quant à Joseph il continue à ignorer que son père est encore de ce monde et n'a pas encore trouvé moyen de m'écrire. Je suis ennuyé de l'aventure du *clicher* de Nanine qui aurait été intéressant, ces diables de lurons sont terribles. J'ai lu avec intérêt le récit des combats de Verdun, très intéressant. Nous savons par des renseignements certains que les boches commencent à se préoccuper de la grande consommation de munitions, supérieure chez eux à la fabrication. Ils n'ont plus confiance dans leurs tranchées qui sont nivelées par l'artillerie. Ces craintes du commandement qui ressortent de documents officiels signés Ludendorff, que j'ai lus, gagneront probablement bientôt la masse et hâteront la fin de la guerre. Ne m'oublie pas auprès du bon Colonel et au revoir. Je t'embrasse, je vous embrasse tous de tout mon cœur.

God.

---

8 sept (1917) (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Avant de m'endormir je viens te dire un affectueux bonsoir. N'ayant pas reçu de lettre hier, j'en ai reçu 2 aujourd'hui. J'ai été tout d'abord tout saisi d'apprendre le danger qu'avait couru le Colonel, je suis bien heureux que le bon Dieu l'ait protégé au cours de cet accident qui aurait pu être très grave. Tu me feras plaisir en me donnant quelques détails à ce sujet.
Demain a lieu la manœuvre intéressante que j'ai montée, j'espère qu'elle sera utile et profitable à tous. J'ai un avion à ma disposition, de la télégraphie et téléphonie par terre et tous les procédés de liaison imaginables, c'est surtout cette question de liaison qui fait si souvent défaut que je veux étudier et chercher à mettre au point.
J'achève ma lettre à mon réveil avant de partir pour la manœuvre, nous aurons le beau temps quoiqu'un peu nuageux pour les avions.
Ce soir les élèves officiers donne une soirée récréative au château de Thury. Mme de Breteuil ayant exprimé l'intention d'y assister, je m'y rendrai pour lui en faire les honneurs. J'ai reçu un nouveau capitaine qui est adjoint à Gacon, c'est un Mr de St Pierre qui a été blessé 4 fois, il se ressent encore beaucoup de ses blessures. Il a eu le crâne fêlé et n'a pas retrouvé toute sa mémoire.
J'espère que Jean et Constance n'ont pas longtemps souffert de leur asthme et qu'ils peuvent maintenant profiter du beau temps.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et les Boissoudy.

God.

---

8 sept 1917 (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Je reçois cette lettre de Joseph que je m'empresse de t'envoyer. Je t'envoie aussi une petite photographie du château où je suis cantonné.
Figures toi que dans ma chambre au milieu d'une quantité de photographies qui se trouvent sur un panneau, j'ai déniché la photographie de l'oncle de Plinval quand il avait dans les 50 ans, je suppose que cela vient de Madame de Montgomery qui a paraît-il habité ici un certain temps.
Ta lettre de ce matin m'a aussi un peu ému avec ces visites de taubes (*type d'avion allemand*). Je crois néanmoins que vous ne risquez pas grand chose à Eclaron, car les taubes cherchent surtout à atteindre les usines de la vallée de la Marne. Néanmoins ils sont heureux quand ils peuvent taper sur un hôpital : réellement ce n'est pas de cette façon que la guerre finira pour eux, au contraire, tous les jours, s'augmente ainsi la liste des forfaits que nous avons le devoir de leur faire expier. Ici nous sommes toujours très au calme. Je perfectionne l'instruction de mon bataillon, et continue à faire de grandes promenades à cheval, qui me fouettent le sang et m'aident à supporter ma solitude. Les officiers que j'ai autour de moi sont jeunes, bien élevés et très déférents, aussi je ne m'ennuie pas et me place au diapason de leur gaîté, ce qui entretient la bonne humeur de tous.
Nous ne savons pas pour combien de temps encore nous sommes ici, tout est bien calme, et le commandement semble avoir une tendance à ménager les effectifs, il est probable que nous ne serons plus engagés qu'une fois avant l'hiver, probablement avant que n'arrive l'époque de ma perm de 10 jours.
Voilà le bon Colonel sur le point de partir, j'espère qu'il trouvera sa belle mère en meilleure santé, et que ces quelques jours passés en famille lui feront le plus grand bien.
Je pense que les leçons que tu as donné à Minette en la déposant à terre lui ont servi d'exemple et que ce mauvais petit bout est plus sage maintenant.
Demain dimanche de la nativité, je penserai bien à vous tous en communiant dans une chapelle provisoire qu'un de mes prêtres infirmiers a organisée dans une salle du château.
Au revoir ma chère vieille, je t'embrasse ainsi que tous nos chers enfants.

God.

---

12 sept 1917 (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Ta lettre de samedi quoique écourtée m'a fait grand plaisir, je t'en remercie, je vois que tu es toujours utilement et chrétiennement occupée à faire rayonner autour de toi le charme qui découle de ta belle âme, et je ne peux faire qu'approuver tout ce que tu fais avec un jugement si sûr et avec l'impulsion de la grâce divine. Que de misères tu auras eu à soulager, vers toutes tu t'es portée avec la même abnégation, la même indulgence quand il s'agissait de misères morales, tout cela te sera compté, et je ne doute pas que le bon Dieu te rendra tout cela en faveurs, même, temporelles. Que va devenir cette pauvre petite réfugiée, ne pourrais-tu la prendre à la maison en attendant qu'on lui trouve une situation, il ne faut pas la laisser isolée.
C'est vrai que Coco a déjà 13 ans, mais c'est une demoiselle qu'on ne va plus pouvoir appeler Coco, voilà 100 sous qu'elle emploiera bien je suis sûr. Je suis content de ce que tu me dis de Gérard, nous en ferons peut être quelque chose, dis lui que je suis content de lui et que j'espère qu'il va continuer ainsi.
Aussi je suis bien content que Nanine aille mieux, elle n'est pas faite pour la souffrance, on est trop habitué à la voir toujours épanouie et souriante, mais il faut qu'elle soit raisonnable dans sa convalescence et ne fasse pas d'imprudence.
Je reçois ta lettre de dimanche, je ne veux pas te taquiner : je suis bien trop content que ton rhumatisme soit guéri. Quant au petit là la déformation dont tu me parles tient sans doute à ce qu'il respirait incomplètement jusqu'ici. Il lui faut faire beaucoup d'exercice dehors, de gymnastique, bien manger, etc et cela disparaîtra. Tu pourras en parler au directeur ou à son préfet d'études au collège pour qu'on le surveille à ce sujet, mais il est encore en âge de se transformer.
Aujourd'hui nous avons eu une belle cérémonie, une revue d'abord où j'ai remis 52 croix de guerre à mon bataillon et une messe commémorative pour nos morts, malheureusement l'aumônier, qui est peu sympathique, a empêché l'abbé Feltin de parler (le vicaire de Besançon) et nous a lu une allocution terne qui manquait d'envolé pour un si beau sujet. Ce sont toujours les petites misères humaines qui surnagent toujours dans le courant tumultueux qui nous emporte vers l'infini. A la revue de ce matin je commandais le régiment, il s'est fort bien présenté : le défilé a été impeccable.
Hier j'ai fait une jolie promenade au cours de laquelle j'ai organisé un terrain d'exercice pour une manœuvre que je compte faire demain. Tout à l'heure je vais assister à quelques combats à la grenade.

Ci-joint je t'envoie 2 petites photographies, je suis avec quelques officiers de mon bataillon assis devant le monument commémoratif de la bataille de Reims livrée par Napoléon le 15 mars 1814. Je souhaite aux Russes que Kornilov soit leur Bonaparte, sans cela s'en est fini d'eux, et s'ils ne sont pas la proie des Boches ils seront celle des Japonais et des Chinois. Je crains que nos petits enfants n'assistent encore à des luttes plus terribles que nous, celle des jaunes contre les blancs. Vivement le ciel ! avec tous ceux qu'on *aime* !
Embrasse bien tous les gosses comme je t'embrasse moi même.

God.

Je remets 10 frs à Coco à cause des intérêts pour le retard, cela lui permettra de faire quelques charités.

Le 13 sept 1917 (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Je rentre d'un exercice de bataillon auquel le Colonel est encore venu assister, il a été assez intéressant (l'exercice pas le Colonel) et à peine à bas de cheval je commence à causer avec toi jusqu'à l'heure du déjeuner qui ne tardera pas, j'ai d'ailleurs tellement faim que mon style s'en ressentira j'en suis sûr. Tu sais que ces quelques minutes qui précèdent les repas sont de mauvais moments où les tiraillements d'estomac vous enlèvent toute présence d'esprit.
Je t'envoie encore 2 photos : de notre repas, puis dernièrement sur le terrain, sur l'une d'elle je suis très bien à côté du Colonel qui est perdu dans sa timbale, sur l'autre nous semblons tous être un groupe de boas digérant, je pense qu'elles t'amuseront, tu remarqueras l'air décidé de notre petit cuistot debout derrière moi.
Je suis heureux de savoir que Pauline va mieux, j'espère même qu'actuellement elle va tout à fait bien et a retrouvé son activité. Voilà le déjeuner, à tout à l'heure.
Le vaguemestre est arrivé tout à l'heure avec son air penaud, qu'il prend lorsqu'il n'a rien pour moi. Quand il ne reconnaît pas ton écriture dans mon courrier il a une façon dégagée de me dire « il n'y a rien d'intéressant » qui m'amuse beaucoup, en effet ce matin je n'ai pas reçu de lettre de toi : j'en attends deux demain et philosophiquement j'en prends mon parti. La journée me paraîtra néanmoins bien morose, il est vrai que je vais être occupé jusqu'au soir et que je n'aurai par suite pas le temps de m'ennuyer.
Les Russes sont en dessous de tout, leur histoire rappelle absolument la nôtre au début de la Révolution, un nouveau Bonaparte va-il surgir chez eux ? il serait grand temps. Ce qui se passe chez nous, à l'intérieur n'est guère plus édifiant, c'est pitié de voir cette lutte d'appétits déchaînés autour de l'assiette au beurre alors que l'ennemi de notre race campe encore à 120 kilomètres de Paris. Tout cela est mené par la Providence et de tout ce chaos sortira un jour une nouvelle harmonie du monde quand les hommes las du désordre et des tueries sentiront la nécessité d'en revenir aux éternels principes de l'évangile
Tu fais bien de donner aux enfants le goût du travail manuel et de les dresser à la charité, car l'une et l'autre de ces vertus sont de plus en plus indispensables pour arriver à résoudre le problème social. D'ailleurs notre religion est la 1^{e} à nous pousser dans cette voie.
Je suis bien aise de savoir Monsieur le Curé rentré reposé de sa cure, dis-lui de ma part, qu'en vertu de mon expérience personnelle, je l'engage respectueusement à ne pas abuser de ses forces renaissantes, et dis-lui qu'il fera bien de se ménager pour pouvoir longtemps encore s'occuper de sa lourde paroisse où il exerce une influence bien salutaire.
Voilà le bon Colonel sur le point de partir en permission, j'espère qu'il trouvera tout en ordre chez lui, et qu'il rentrera à temps, pour pouvoir te suppléer pendant ta petite fugue sur Fribourg. Au revoir ma chère vieille, je t'embrasse ainsi que tous les enfants.

God.

Bonjour à la nounou et aux bonnes, je ne le dis pas sur chaque lettre, mais j'y pense chaque fois que j'écris.

---

16 sept 1917 (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Nous avons eu hier la visite de notre Grand Chef (*le général Pétain*), il a fait à tous une excellente impression, j'ai été très honoré, comme tous les officiers supérieurs mes camarades, d'avoir sa poignée de main. C'est un homme qui inspire confiance, il nous a dit que les pertes causées par les sous-marins étaient actuellement moitié moindres de ce qu'elles étaient au début du printemps et que les boches ne nous auraient pas par là, il nous a dit qu'il suffisait, pour avoir la victoire, d'entretenir le moral de nos hommes et de tenir le dernier quart d'heure, mais il a ajouté ; je ne dis pas que les minutes de ce quart d'heure soient de 60 secondes. Elles sont peut être des mois (?), enfin avec lui nous sommes sûrs de la victoire : il serait à souhaiter que nos hommes politiques aient sa sagesse, alors nous marcherions tous vers le même but la main dans la main. Cette journée du 15 sept 1917 comptera dans mes souvenirs de guerre. C'est un beau général aux yeux bleus, regard calme, froid mais bienveillant, grande taille bien prise, tenue simple mais impeccable, pas de décorations. Son attention se porte surtout sur les besoins matériels des hommes, parce que c'est par le matériel qu'on atteint le moral. Je pensais à toi pendant cette visite, et je me disais, ma chère grande française, que tu aurais été heureuse de voir celui en qui s'incarne tous nos espoirs, et la plupart de nos gloires de la guerre actuelle : Carency, la Champagne, Verdun. C'est un grand Français.
Je ne suis plus à mon bataillon que pour quelques heures, mon remplaçant est désigné, je vais incessamment lui passer le commandement pour gagner mon nouveau poste qui sera beaucoup moins intéressant. J'y suis pour 5 mois, mais quand arrivera le mois de mars, je tâcherai d'avoir un régiment qui me sera bien dû. Ce qui me peine le plus c'est de voir la consternation de tout mon bataillon ; j'avais obtenu de très bon résultats, enfin inutile de récriminer, restons à notre place et faisons notre devoir partout où le bon Dieu et la Patrie l'exigent.
Je m'en vais donc quitter mon château, mais je reste aux environs de Meaux et toujours dans le même secteur.
Tu m'adresseras tes lettres à :
Commandant de Miscault C.I.D. 167^{e} D.I. s. 203.
Aujourd'hui dimanche, mon chapelain a dit la messe dans notre chapelle provisoire, en ce moment je t'écris après avoir travaillé, il va être bientôt l'heure de déjeuner. J'ai reçu avec plaisir ta bonne lettre de mercredi où tu me dis que tout le monde va bien maintenant, que tu as fait une superbe récolte de pommes, et que monsieur le Curé va t'aider à faire un peu de bien. Je suis content de tout cela. Je pense souvent à Henri (*Henri de Bizemont, disparu ; en fait prisonnier de guerre*), c'est sans doute dans une contre attaque au nord de Verdun que lui est arrivé ce terrible accident, j'ai bien peur qu'on n'en ait plus jamais de nouvelles, et qu'il n'ait eu le sort glorieux du Colonel Driant. A quel point sera sacré ce sol de Verdun !
Voilà de nouveau le grand beau temps, j'en jouis bien pour vous tous, et j'espère que nos bons petits vont bien profiter tous ensemble de leurs derniers jours de vacances. Voilà Joseph qui va revenir, je souhaite qu'il se laisse imprégner, pendant les quelques jours qu'il va être prêt de vous, de la salutaire influence de ses frères et sœurs, si bien formés par toi, et qu'il soit pour toi plein d'attention, comme doit l'être l'aîné auprès de la Mère.
Au revoir ma bien chérie, te voilà au moins tranquille à mon sujet pendant quelque temps.

God.

J'embrasse naturellement toute la bande sans oublier Minette.

---

19 sept 1917 (*Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui. J'espère en recevoir deux demains, c'est ainsi que j'ai l'habitude de me consoler, tout en trouvant bien grise cette longue journée sans rayon de soleil. Ce matin j'ai encore fait manœuvrer mon bataillon en attendant que j'aille à mon C.I., c'est décidément samedi que je quitte mon cher 2^{e} car le colonel a tenu à ce que je prenne encore part à une manœuvre de régiment le vendredi. Je t'envoie ma photographie équestre. L'officier qui est à ma droite est mon adjudant major, j'ai pensée que cette photo t'intéresserait et que tu serais contente de connaître mon cheval. Quand le bruit a couru au bataillon que je partais j'ai trouvé mon ordonnance en larmes, et comme je le questionnais le brave garçon m'a répondu en sanglotant « c'est que je vous aime bien, mon commandant » du coup j'ai demandé au Colonel de l'emmener avec moi, ce qui me fut accordé de bonne grâce.
Rien d'intéressant à te mander aujourd'hui. Je pense que tu liras avec intérêt la déclaration ministérielle. Elle me plait, ce que j'aime en Painlevé c'est qu'il fait grand cas du général Pétain dont il reconnaît la

supériorité. Les gens au pouvoir vont-ils enfin s'assagir, c'est à souhaiter, l'exemple de la Russie est là pour les y engager.
Je compte que Joseph m'écrira pour me mettre au courant de ses faits et gestes de son séjour aux Sables d'Olonne dont nous ignorons tout. J'espère que le Petit là est guéri de son asthme et que la Minette est toujours bien gentille, et que notre grande ne se ressent plus de son indisposition.
Je vous embrasse tous de tout cœur sans oublier Elisabeth.

God.

(*septembre 1917 - Ile de France*)

Ma chère Germaine,

Je suis consterné avec toi de cette mauvaise nouvelle concernant Henri (*de Bizemont, en réalité prisonnier*) : depuis le temps qu'il affrontait les Boches, je commençais à le croire verni et j'espérais qu'il réussirait à atteindre indemne la fin de la tourmente, je me plaisais à penser que le bon Dieu jugeait ma Tante déjà suffisamment éprouvée et qu'il lui épargnerait ce suprême sacrifice. Ses desseins sont impénétrables et il ne faut pas les discuter, mais il nous est permis, tout en nous soumettant, d'exprimer nos regrets et surtout prier tant qu'il reste encore une lueur d'espoir pour que cette suprême épreuve soit épargnée à notre pauvre Tante.
Et s'il est touché pour ne plus se relever, après tant d'héroïques efforts faits auparavant il aura marqué de son sang, du vieux sang des chevaliers de France, la 1e étape de la victoire, car je suppose que c'est devant Verdun qu'il a été frappé. Oui du haut du ciel ton Père et ton Oncle peuvent, comme tu le dis si bien, être fiers de leur race. Que nos fils méditent ces glorieux exemples, noblesse oblige, ils ont le devoir de chercher à égaler leurs aînés.
Comme je fermais ma lettre hier, le Général *Schmitt* s'est amené et a essayé de me convaincre d'accepter volontairement le commandement du centre d'instruction divisionnaire *(de Crépy-en-Valois*), Comme le Colonel *Larrigne* il m'a parlé de ma nombreuse famille, je lui ai répondu « c'est une considération qui ne doit pas entrer en ligne de compte lorsque les boches sont encore chez nous » il m'a assez bien répondu « oui, à votre point de vue, mais nos chefs ont le devoir d'y songer », enfin finalement il m'a dit « j'ai besoin d'un officier sur lequel je puisse compter : bon instructeur, ayant fait ses preuves au front, connaissant bien la guerre, ayant du tact, servant d'exemple par sa manière d'agir. Vous êtes le seul à la division remplissant ces conditions et je vous désigne ». Il a ajouté que loin de me nuire cette situation me servirait, car je pouvais passer Lieutenant Colonel automatiquement et qu'il me réserverait, au bout de mon stage qui est de 5 mois, un des régiments de la Division. Naturellement il n'y a rien à faire qu'à s'incliner et à se laisser mener par la Providence, en se disant que les hommes ne sont que ses instruments. Si je regrette de quitter mon bataillon, j'ai la satisfaction, bien vive pour un chef, de constater à quel point j'étais aimé, <u>ma maison militaire</u> compte ceux qui se lamentent le plus, et tous mes officiers sont unanimes à me pleurer. J'ai la conscience en effet pendant les 6 mois que j'ai commandé mon bataillon de m'être toujours oublié pour eux, de n'avoir pas hésité à m'exposer pour éviter d'en exposer d'autres à ma place, de n'avoir jamais demandé que des efforts nécessaires, j'ai eu la grande satisfaction de constater que mon bataillon a été le seul à n'être pas contaminé par le vent d'indiscipline qui avait passé sur nous après nos attaques peu réussies, il a subi des pertes minimes et à conserver une valeur offensive au moins égale si ce n'est supérieure à celle qu'il possédait quand j'en ai pris le commandement. Il a en tout cas meilleure allure qu'à la fin de l'hiver, et tout le monde se plait à le constater. Je travaille jusqu'à la dernière minute comme si je devais rester, hier encore j'ai reconnu un terrain qui réponde à peu près à celui sur lequel la Division aura prochainement à agir, et nous manœuvrerons dessus dans le courant de la semaine prochaine.
Je suis content que Nanine soit guérie, je suis bien intéressé par toutes les nouvelles que tu me donnes, j'ai bien profité pour vous du grand beau temps. Voilà de nouveau la pluie, c'est le temps d'équinoxe qui ne durera pas , j'espère.
Au revoir ma chère Germaine, encore une fois je prends bien part à ta peine, toutes tes affections, tous tes chers parents s'enfoncent un à un dans l'éternité, ta foi te soutient, et comme les hommes de ta famille, tu es bien la femme française digne de nos grandes héroïnes qui ont fait reculer tant de fois les barbares. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

22 sept (*1917 - Ile de France, Meaux*)

Ma chère Germaine,

J'espère que notre Minette ne va pas plus mal et que le petit mouvement de fièvre dont tu me parles dans ta lettre d'hier n'a pas eu de suite et se rapporte seulement à un mouvement de dentition. Je suis heureux d'apprendre que Gérard est tout à fait remis de sa chute, que cela lui serve de leçon pour lui apprendre à joindre la prudence à l'audace.
Nous avons un temps superbe, cela favorise l'attaque des Anglais qui sont en train de bien marteler les boches en ce moment. Je crois que les Italiens vont s'en tenir pendant quelques jours aux bons coups qu'ils viennent de donner aux Autrichiens et que nous nous ne tarderons pas encore longtemps à en faire voir de durs à ces sales boches. Les communiqués vont redevenir intéressants et j'entends d'avance vos exclamations à tous, surtout celles de Nanine.
Je serai content de recevoir une lettre de Joseph, il faut qu'il s'apprenne à prendre sur lui, il ne faut pas qu'il se fasse d'illusion : sa classe sera appelée dans 18 mois, de toute façon, car si la guerre est finie, ce que j'espère, on appellera sans doute les jeunes, pour libérer les vieux, dont les services seront bien utiles dans les usines, les champs et les sentiers. S'il ne se dresse pas des maintenant à une discipline sévère, il se trouvera bien malheureux dans le rang, et puis tout cela ne sont que des mobiles, il a reçu une éducation chrétienne suffisamment complète pour savoir que le devoir passe avant tout et que les gênes qu'il nous impose ne comptent pas. Le plaisir honnête est autorisé mais simplement à titre de récréation quand nous avons rempli tous nos devoirs envers Dieu, le Pays, nos semblables et nous mêmes, les heures de plaisir doivent être comptées dans une journée ; celles consacrées au devoir l'emportent toujours, bien plus nos heures de délassement doivent concourir à l'accomplissement de notre devoir, car en nous procurant un repos mérité elles doivent nous permettre de mieux nous donner par la suite à notre tâche qui toujours demeure, par conséquent jamais dans nos jeux, nos divertissements, nos exercices physiques, nous ne devons aller jusqu'à la fatigue qui nous empêcherait ensuite de nous donner tout entiers à nos devoirs. Jamais en tout cas il ne faut être oisif, l'oisiveté est mauvaise conseillère et la source de tous les vices.
Voilà ma vieille une page de morale qui n'intéresse que Joseph ; car toi et nos filles vous faîtes tout votre devoir, toi même souvent plus que ton devoir. Le Devoir pour toi consiste à ménager ta peine pour être toujours en état de veiller à tout, puisque tout dans la famille repose sur toi.
Je suis très touché des marques d'attachement que me donnent en ce moment tous mes sous ordres. Hier quand je leur serrais la main ils avaient tous la larme à l'œil.
J'espère que tu t'es tirée d'affaire grâce au bon Colonel avec tous les récépissés de valeurs déposées à la banque de Metz et que tu auras pu faire la déclaration grâce au concours du bon Colonel. Remercie-le de ma part. Je suis ennuyé qu'il ait toujours de mauvaises nouvelles de sa belle mère. Le voilà parti en permission, quand il reviendra nos petits ne seront plus là. D'après ce que tu me dis, je remarque que tu as songé à leur acheter beaucoup de vêtements chauds. C'est utile pour Jean. Je compte que Joseph s'oubliera un peu pour ses petits frères et s'occupera d'eux d'une façon suivi, qu'il tiendra *à l'honneur* de leur donner en tout et en toute circonstances, non seulement de bons conseils mais encore de bons exemples.
Au revoir ma vieille chérie, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous les enfants et Elisabeth.

God.

Le 24 sept /s. 203 (1917).
(*Ile de France C.I.D.)*

Ma chère Germaine,

Je ne suis pas inquiet de la petite, et je continue à espérer que cette fièvre est due à la dentition : rappelle-toi que notre grande Pauline a eu plusieurs fois cette fièvre tenace à l'apparition de la plupart de ses dents. Mais je voudrais que le bon Dieu la guérisse vite afin que tu sois tout à fait en sécurité lors de ton voyage à Fribourg qui est très proche. J'espère donc enfin une lettre plus rassurante aujourd'hui.
Tu voudrais savoir mon impression sur ma nouvelle situation. A part les regrets d'avoir quitté mon bataillon et de me retrouver semi-embusqué à la veille d'évènements très intéressants dans notre région, dont les communiqués vous donneront prochainement le récit, je ne puis être mieux. Le Lieutenant colonel Dizot, (camarade de promotion d'Antoine et du bon Colonel) est un chef remarquable homme droit, très aimé du soldat, ferme et paternel tout à la fois, d'une intelligence supérieure et qui serait bien placé à la tête d'une division, il est en retard à cause de ses nombreuses blessures : blessé cinq fois, en

1914, 1915 et 1916, voilà seulement quelques semaines qu'il peut remonter à cheval, on va enfin lui rende justice et il ne tardera pas à être nommé colonel et à prendre le commandement de l'infanterie d'une division. Nous vivons ensemble en popote avec son officier secrétaire et le médecin. L'officier secrétaire est un brave homme originaire de Valenciennes, il est séparé de sa famille depuis août 1914 et n'en a pas eu de nouvelles depuis 6 mois. Le médecin est tout jeune, alerte et dévoué, très sportif, il dirige tous les jeux et sports du C.I. il est la cheville ouvrière de tous les divertissements. Le Lieutenant colonel qui est d'Agen est d'ailleurs très gai et nous met tous très à l'aise, je m'entendrai parfaitement avec lui, il est catholique pratiquant.
Mes fonctions sont celles que j'avais à Mouy, j'ai la direction de toutes les différentes écoles qui fonctionnent au C.I., c'est moins important naturellement, je n'ai pas toutes les facilités dont je jouissais à la 3e armée, puis nous changerons souvent de place, en même temps que la division. Aussi demain mardi nous nous éloignons d'ici pour aller plus au nord.
Le cantonnement ici a été très bien aménagé, presque aussi bien que celui d'Eclaron. Hier pour faire nos adieux aux habitants, le lieutenant colonel avait fait organiser une fête sportive qui, favorisée par le beau temps, a été très réussie. Tout le monde était gai et de bonne humeur, les habitants mélangés aux soldats étaient ravis, il y a eu (*du*) football, (*des*) courses, (*des*) sauts puis une séance récréative où quelques bons numéros nous ont bien divertis, mais le lieutenant colonel et moi regrettions que comme toujours il se soit glissé dans les bis quelques chansonnettes un peu risquées pour les oreilles des jeunes filles. Le général de division est venu assister à cette fête, le lieutenant colonel a offert aux officiers et au maire une coupe de champagne. Le soir le maire dînait avec nous.
Ce matin je me suis levé de bonne heure pour assister à la mise en route de nos équipages et demain nous nous embarquons en auto. Ne t'étonne pas si pendant quelques jours il y a quelque retard dans ma correspondance.
Rappelle moi la date exacte de ton départ, et n'oublie pas de me donner ton adresse à Fribourg. Quand tu reviendras tu retrouveras le bon Colonel, tu vas bien t'ennuyer après nos deux petits, mais d'un côté tu seras un peu soulagée et pourra t'occuper plus activement de ceux qui nous restent : les deux lurons et la Minette, qui j'espère grâce au bon Dieu et à ses saintes patronnes continuera a être la joie de la maison.
Au revoir, ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous les enfants.

God.

Je t'ai dit que j'avais emmené avec moi mon ordonnance, qui m'est bien dévoué. Sa famille va être heureuse de le savoir à l'abri.

---

28 sept (/s. 203 1917).
(*Ile de France C.I.D.)*

Ma chère Pauline,

Ignorant si cette lettre arrivera à Eclaron avant le départ de ta maman pour Fribourg, c'est à toi que je l'adresse afin que vous ne restiez pas trop longtemps sans nouvelles. D'ailleurs je suis en retard avec toi : je te dois de nombreuses réponses à tes très gentilles lettres et si je continuais à ne pas t'écrire, quoique tu sois une excellente fille, il pourrait arriver que de mon côté je ne vois plus jamais ton écriture, ce qui me priverait beaucoup je t'assure.
Je mène ici une vie de temps de paix dans un village de l'Oise, au milieu des betteraves que commencent à arracher une vingtaine de boches, cela nous rappelle que nous sommes en guerre, car par ailleurs nous sommes sans nouvelles du front et n'entendons même pas le canon, cela nous annonce aussi que l'hiver approche, car quand la dernière betterave sera sortie de terre nous serons bien près de la Toussaint.
Je fais l'instruction des renforts, tout comme je le faisais à Mouy, mais avec une organisation beaucoup moins complète car je dispose de moins de ressources, et changeant souvent de place nous perdons beaucoup de temps à nous installer. Mes fonctions étant des fonctions de direction et de surveillance, je suis appelé à beaucoup circuler à cheval de droite et de gauche, tu sais que j'aime cela. Jusqu'à présent le papier nous laisse assez tranquilles. Je suis bien logé dans un espèce de château avec cabinet de toilette, et vue sur le jardin.
Je m'ennuie après mon bataillon, que je regrette, et dont je me sais regretté, mais étant à la place que ma fixée la Providence j'y reste jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'appeler ailleurs.
J'espère que petite Minette allait tout à fait bien quand ta maman est partie, que Coco se guérit, je souhaite que sous ton haut commandement tout se passe bien, que les deux lurons ne te fassent pas

trop de misères et que la Princesse, si elle n'a pas accompagnée ta maman, daigne tout de même te rendre quelques services. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Ton Papa.

Le mardi 28 sept /s. 203 (1917).
(*Ile de France C.I.D.)*

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi hier, j'espère que ce n'est pas que les nouvelles de la petite étaient plus mauvaises. J'en ai parlé à mon médecin du C.I. il croit lui aussi que c'est une crise de dentition et il estime que les bains auront finalement raison de cette fièvre. D'ailleurs ne recevant pas de télégramme je continue à espérer que notre petite mignonne est enfin guérie et qu'elle va profiter de ces derniers jours d'automne pour prendre provision de bon air. Je suis surtout ennuyé de te sentir préoccupée et seule et de n'être pas là pour te remonter par mes taquineries.
Voilà aussi le bon Colonel parti, tu ne le retrouveras qu'au retour de Fribourg. A ce moment là nos trois garçons ne seront plus là, ce sera pour toi un souci de moins, que cette question d'éducation soit enfin réglée au mieux je l'espère, mais je comprends quel sacrifice ce sera pour toi de voir s'éloigner ces deux petits : le poulain et le petit là, tous deux encore bien jeunes et ayant encore bien besoin de ton appui, de tes conseils et de ta chaude et maternelle tendresse. Qu'au moins Joseph soit réellement pour eux le grand frère ; qu'il s'oublie, qu'il se renonce un peu à lui même pour s'occuper d'eux, les mettre à l'abri des brimades exagérées, leur donner de bons conseils et les mettre gentiment au courant de leur nouvelle existence.
Je pense que ton système pour les filles marchera bien, tu as cherché à faire pour le mieux, je souhaite que tes bonnes intentions soient couronnées de succès. D'ailleurs je vais pouvoir juger de tout cela par moi même car j'espère bien que dans un mois je pourrai venir faire un séjour de 10 journées au milieu de vous.
Ma journée d'hier s'est passé tranquillement, on préparait le départ, il n'y avait rien à faire au point de vue instruction, j'ai fait un peu plus ample connaissance avec mes officiers. J'ai rencontré un fourrier du 174, qui est un de mes anciens caporaux du 153, il était avec moi en 1905, 1906 et 1907, il m'a parlé de tous les anciens du 153^{e} et a été ravi de me revoir. J'ai circulé un peu à pied sur les rives de l'Ourcq et de la Marne, car des hier mon cheval est parti par la route pour notre nouvelle destination. Ce pays est riant, les habitants nous ont bien reçus et garderont de tous nos soldats un excellent souvenir.
Nous allons être dans une région assez agréable, je crois, qui est dans le territoire de mon ancienne 3^{e} armée où j'aurai l'occasion de voir des lieux déjà connus. D'ailleurs je t'écrirai en arrivant pour te donner mon impression, malheureusement ne prenant pas part à la fête que nous préparons aux boches, mes lettres manqueront d'intérêt. Il faudrait que le beau temps dure encore 8 jours, enfin je pense que quand tu rentreras de Fribourg nos gens se seront distingués.
Demain nous allons nous installer puis je vais reprendre le collier et recommencer à préparer de nouveaux combattants pour de nouvelles luttes. Nous comptons de plus en plus sur l'effondrement complet du colosse boche.
Oui ne pensons plus à Engerand pour notre grande. Il va falloir tout de même bientôt songer à quelque chose pour elle. Je compte que le bon Colonel nous y aidera.
Au revoir ma chérie, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, tendresse à Elisabeth.

God.

Le 2 octobre /s. 203 1917.
(*Ile de France C.I.D.)*

Ma chère Germaine,

Je pense que tu trouveras cette lettre à ton retour de Suisse, elle te dira que pendant tout ton voyage ma pensée t'a suivie toi et tes petits compagnons. J'aime à penser que la séparation ne t'aura pas été trop pénible et que tu es contente de l'installation de nos garçons. Ce ne sont ni Joseph, ni Gérard qui me préoccupent, mais Jean avec son asthme ? L'idée de Joseph était bonne. Je suis sûr aussi que Monsieur le directeur aura trouvé un moyen de parer à ses mauvaises nuits, soit en le faisant coucher à l'infirmerie, soit autre chose. Je serai content d'avoir des nouvelles et d'apprendre comment se passent leurs débuts.

N'es-tu pas fatiguée de ses longues journée de chemin de fer, j'espère que grâce à ce beau temps tu vas te remettre vite et te retaper si c'est nécessaire.
Je comprends toute la peine que te fait la disparition tragique d'Henri (*de Bizemont*) pour ce qui est de son salut éternel, j'ai la foi que son héroïsme et les durs moments qu'il a vécus pendant ces trois années lui auront valu la miséricorde divine, et que l'intercession de son frère n'aura pas compté pour peu auprès du bon Dieu. Il a eu une carrière courte et brillante dont il sera bon de connaître le détail : il a ajouté des pages glorieuses aux fastes des Bizemont. Quel deuil cruel pour sa mère, cela s'ajoute encore aux angoisses qu'elle éprouve au sujet de la santé de Pierre de *Malglaive* , que d'épreuves, puisse ma tante trouver dans le fond de son âme l'acte de foi et de soumission qui seul peut lui donner la force de supporter une existence ainsi déchirée.
Je continue à mener une existence du temps de paix. Je fais excellent ménage avec le lieutenant colonel Dizot, mais je suis une 5e roue à un char. Le lieutenant colonel n'ayant pas été promu colonel, je reste son second, et je ne prévois de sitôt le jour où je prendrai la direction, et où je pourrai faire acte d'initiative. Naturellement je ne suis pas davantage passé lieutenant colonel, et je ne me fais plus d'illusion : il n'y a plus de raison pour que je passe tant que je serai dans la situation actuelle. J'ai vu dans les dernières promotions que *Matter,* qui était capitaine beaucoup plus jeune que moi, à Toul au 153e, est nommé lieutenant colonel au 153e, je ne sais ce qu'il a fait pendant la guerre : il a probablement eu la chance de ne pas être blessé , mais je ne m'imaginais pas , en le voyant à Toul, qu'il commanderait jamais un régiment : tout arrive.
J'ai vu hier le général Rondeau un de mes anciens de St Cyr, il a connu Antoine à la 43e division et m'a dit qu'Antoine lui avait parlé de moi l'an dernier quand j'étais à Mouy. Il a été aimable ; nous sommes provisoirement sous ses ordres tant que ma division sera en ligne. Ce matin avec le lieutenant colonel nous avons été à Crépy en Valois pour différentes questions de service, nous y avons vu le commandant d'Etapes qui est le colonel *Liautey*, il a été très accueillant, et avons ensemble parlé de Lorraine, de l'oncle Jacques (*de Lambel*), de madame *Liautey* ; il m'a invité à déjeuner un de ces jours, il a été fort aimable et j'ai eu plaisir à parler de (*la*) Lorraine avec lui. Tu vois que je ne suis pas à plaindre, j'ai même une façon très agréable de faire la guerre ; je regrette une chose, c'est de n'avoir pas de commandement direct et aucune responsabilité. Je n'ai évidemment pas les risques du champ de bataille, mais je suis privé en même temps de tout ce qui anoblit notre métier, l'existence ici est trop celle de l'arrière.
Le moment de ma permission approche, je vais m'arranger pour arriver aux abords de la Toussaint, si cette date te convient, car je voudrais m'organiser pour que ma 2e permission coïncide avec les vacances de Pâques des enfants, et qu'en même temps je ne sois pas trop longtemps sans te voir.
J'espère que Coco et Zézé vont tout à fait bien grâce à cette fameuse promenade. Je suis ennuyé de tes inquiétudes d'argent. Consulte donc le Père éternel, tu as des bons du trésor qui vont être remboursables si tu crois manquer. Mais aussi songe que tu vas recevoir de l'argent des (*mots illisibles*), je viens de t'envoyer 400 frs, tu recevras encore 400 frs de famille nombreuse, puis 300 frs de délégation, cela te fera un total de 1100 frs, pas grand chose mais c'est toujours cela ; puis il me semble que pour le moment tu n'auras plus de grosses dépenses, tu as tes pommes de terre, ton bois et ton charbon, tu auras bientôt aussi la nounou en moins à payer, et puis tu as le bon Dieu qui n'a jamais manqué de te venir en aide, conserve donc ta belle quiétude d'esprit et ta confiance en Dieu qui, jusqu'à présent, ta conservé ton mari, tes dix enfants et t'a toujours tirée (*mot illisible*) tout en exigeant de toi que tu agisses et que tu te démènes , et (*plusieurs mots illisibles*) de mériter son secours en venant en aide aux misères qui t'entourent.
Au revoir vieille chérie, j'ai une furieuse envie de t'embrasser faute de mieux je le fais sur le papier, mais cela ne *vaut pas*, j'embrasse bien les enfants, ne m'oublie pas auprès du bon Colonel.

God.

(*Toute la fin de cette lettre est écrite en travers du début de ce courrier*).

---

3 octobre s. 203 (1917).
(*Ile de France C.I.D.)*

Ma chère Germaine,

Il ne faut jamais rien remettre à plus tard. Je ne t'avais pas écrit ce matin comptant sur l'après midi pour ce faire : or un coup de téléphone nous annonce pour tout à l'heure l'arrivée du général commandant le corps d'armée que j'ai déjà vu d'ailleurs dernièrement quand je commandais encore mon bataillon. Je ne crois pas que j'aurai le temps d'achever ma lettre, même en l'écourtant d'ailleurs, je préfère causer posément avec toi. Tu seras sûrement rentrée à Eclaron quand ma lettre t'arrivera, j'espère que tu auras

fait bon voyage et que tu es rentrée satisfaite de l'installation de nos enfants à la villa St Jean. Je ne sais si Joseph aura reçu ma lettre avant ton départ, comme tu ne m'avais pas donné ton adresse, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour établir la liaison avec toi. Aujourd'hui je viens d'écrire à Gérard et à Jean, il me tarde de savoir comment se passent leurs débuts et s'ils ne sont pas trop dépaysés.
J'espère qu'en rentrant tu as trouvé tout en ordre à la maison. Je suis comme toi un peu ennuyé que le filleul (*soldat*) de Nanine soit arrivé pour 10 jours juste au moment où tu étais absente, le colonel est arrivé peu après ton départ et j'espère qu'il aura veillé au grain. Je serai content tout de même d'avoir des nouvelles.
Tu me demandes de venir le plus tôt possible, je t'ai dit hier pourquoi je comptais n'arriver qu'aux environs de la Toussaint : c'est pour un peu mieux répartir le temps de la séparation, car je voudrais ne prendre ma 2e permission qu'au moment des vacances de Pâques. Ce sera déjà long d'attendre de la Toussaint à Pâques ! tandis qu'actuellement il n'y a pas encore trop longtemps que je vous ai vus, enfin je ferai comme tu voudras : envoie moi un petit mot à ce sujet.
Le Général commandant de corps d'armée vient de venir, il ne m'a rien dit de particulier sauf qu'il s'est rappelé m'avoir vu dernièrement à Crouy-sur-Ourcq. Demain nous changeons de cantonnement, car nos troupes sont ici trop à l'étroit : nous allons simplement dans le village voisin à 4 km d'ici, nous nous rapprochons un peu de Crepy-en-Valois. Aujourd'hui le lieutenant colonel et moi nous avons reçu une invitation à déjeuner du Colonel Liautey, je suis assez content de ces quelques heures passées avec un homme intelligent et qui aura je crois plaisir aussi à parler avec moi de choses et gens de Lorraine. S'il est en confiance avec nous il nous racontera je suppose des choses intéressantes.
Nous sommes sans nouvelles de la D.I., j'ai écrit dernièrement à Clément mon ex-adjudant major, j'espère avoir par lui quelques détails sur tous les gens de mon bataillon auxquels tu comprends je continue à m'intéresser. Après quelques journées magnifiques, depuis hier il fait un peu moins beau. Je voudrais tout de même que le bon Dieu nous octroie encore quelques belles journées pour permettre aux Anglais de terminer leur bataille des Flandres et à nous d'engager celle de l'Aisne, car si le boche recevait encore 2 piles sérieuses avant l'hiver, il serait certainement en très mauvaise posture pour attendre le printemps. Les avions boches viennent de se montrer très méchants et chez les Anglais et chez nous. J'espère que Marie Méaux et ses enfants n'ont pas été atteints par les bombes de Toul. De notre côté nous avons fait d'assez bon travail sur Stuttgart, Francfort, etc..
Je pense qu'à ton retour Quiqui était tout à fait guéri de son petit accident, ne se trouve-t-il pas trop dépaysé sans Jean et Gérard ? Tu vois ma chère vieille que je n'ai pas grand chose d'intéressant à te narrer, notre vie est si monotone ! nous n'avons pas les émotions intenses du front, il est vrai que nous n'en avons pas non plus les risques.
Je te quitte pour être sûr que ma lettre parte et que tu la trouves à ton arrivée. Mais je veux auparavant t'embrasser de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 4 oct. /s. 203 (1917).
(*Ile de France Crépy-en-Valois C.I.D.)*

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre de samedi et celle de lundi datée de Chaumont. Tu prends bien philosophiquement, ou plutôt bien chrétiennement ton parti de tous ces petits déboires, j'espère que tu n'auras pas été fatiguée de ce long voyage qui s'effectue dans des conditions pénibles par ce temps de guerre. Quand cette lettre te parviendra tu seras de retour et tout cela sera relégué dans le tas des souvenirs. Tu auras j'espère retrouvé la petite mieux portante. J'en parle ici à mon médecin qui m'a dit qu'il y aurait peut être lieu de s'assurer qu'elle n'a pas de vers, ce qui, m'a-t-il dit, est la source fréquente de bien des accès de fièvre chez les tout petits. Il croit aussi que ces malaises sont causés par la dentition, le changement de saison etc, enfin j'espère qu'elle prendra le dessus, il faut bien veiller à ce qu'elle ne se refroidisse pas, c'est le moment avec ces journées très chaudes et ces nuits fraîches. De mon côté je n'ai pas échappé au rhume inévitable par ces journées d'automne où l'on grille dans la journée et où forcément dans notre métier on se laisse surprendre par la fraîcheur des soirées ; mais cela ne sera rien, d'autant plus, qu'à ma grande confusion, je suis comme un coq en pâte, faisant bonne chère, car comme tous les méridionaux le lieutenant colonel Dizot est un fin gourmet, et étant toujours le mieux logé du détachement après le lieutenant colonel puisque je suis son second.
Nous quittons donc tout à l'heure ce cantonnement comme je te le disais hier, je logerais où je vais dans une grosse ferme avec le lieutenant colonel ; une grosse ferme de 400 hectares dont les bâtiments couvrent 2 hectares de superficie, et où l'on peut loger 250 hommes et 200 chevaux.

Cela m'intéresse beaucoup de voir ces grandes cultures et je tâche de profiter de ce que je vois pour l'après guerre, quand nous aurons à mettre en valeur notre propriété du Tremblois. La culture telle qu'elle se fait ici est une véritable industrie ; la ferme est une usine où l'électricité, la vapeur, les tracteurs, les moteurs rendent les plus grands services. A côté de la ferme il y a la distillerie, la sucrerie. Le fermier ne vend pas ses betteraves : il les exploite lui même, il emploie les sources d'énergie qui lui sont nécessaires pour ce faire, à s'éclairer, à battre son grain, et à actionner les tracteurs qui mettent en marche ses charrues etc...il est scieur de long, il fait ses planches lui même, charron, maréchal ferrand, mécanicien, tous les corps de métier sont représentés chez lui, et cela lui permet de faire des économies et de rendre service aux voisins, moyennant finances. Il faut voir comme ces gens là travaillent : ce sont de vrais messieurs, mais ils sont sur pied du matin à la nuit, ils circulent à cheval 10 heures par jour, ils ont trois ou quatre chevaux de selle qu'ils sortent tous les jours. L'un d'eux me disait qu'il était heureux de voir la nuit venir pour se reposer, et ce sont des gens qui payent un canon de 40 à 50.000 frs, tu vois d'ici ce qu'il doit leur passer d'argent entre les mains. Voilà un métier sain, honnête et rémunérateur. Je regrette bien d'avoir employé une partie de notre fortune à l'achat de fonds étrangers (*emprunts russes*) au lieu de l'employer à l'acquisition et à la mise en valeur d'un lopin de cette belle terre de France, qui prendra d'autant plus de valeur qu'elle nous aura coûté plus cher à défendre et à arracher à l'emprise du boche. Il faut au moins que notre expérience, que nous aurons si chèrement payée, serve à nos enfants, et qu'ils ne retombent pas dans nos erreurs. L'exemple qu'ils ont sous les yeux de ton activité est pour eux excellent, il faut qu'ils en profitent. Malgré tout ton désir que je comprends bien, ton retour au Tremblois serait encore prématuré : il n'y faut pas songer avant l'été prochain, quand nous nous serons rendu compte de ce que donne le début de l'effort Américain. Je crois que le premier choc Germano-Américain se fera sur notre front de Lorraine, il sera bon alors de n'être pas trop près et d'être à l'abri des éclaboussures, après l'on verra, et l'on pourra peut être, vers le mois de juin, revenir s'installer dans la banlieue de Nancy car j'espère qu'alors de Bruxelles à Strasbourg la guerre se fera chez le voisin. En attendant il faut accepter, avec résignation, les privations de l'exil et tirer le meilleur parti possible de la situation présente.
Je t'envoie cette lettre de Clément : sans commentaire, elle te servira à comprendre les prochains communiqués et à t'expliquer les réticences de Marcel Hutin dans ses articles sibyllins de l'écho de Paris. J'aime peu parler de la presse actuellement, avec toutes ces saletés qu'on y lit, notre régime qui laisse germer de pareils champignons est réellement bien pourri, l'on se demande avec une certaine angoisse, si le grand nettoyeur, qui devrait avoir l'envergure d'un Napoléon, arrivera au jour fixé par la Providence, pour remettre tout au point, et rendre à notre Pays, dans le monde, la place que lui mérite l'héroïsme de ses soldats et tous ces morts glorieux qui dorment dans les sillons de l'Yser aux plaines d'Alsace ! Nous qui savons que le bon Dieu dirige tout, qu'il nous a conservés aux travers des siècles, et pendant ces trois années de guerre, nous avons la certitude qu'il ne laissera pas périr la France, et qu'un jour viendra où il la gardera digne du rôle qu'il lui assigne dans la réorganisation du monde qui se prépare sur les ruines de la Bochie.

(la fin de la lettre se trouve à la suite du courrier envoyé par l'adjudant major Clément à Godefroy de Miscault. La lettre de l'adjudant major est jointe à celle que Godefroy envoie à Germaine)

Aux armées le 2 octobre 1917.
(Ile de France C.I.D.)

Mon commandant,

Je suis impardonnable de ne pas vous avoir renseigné sur le sort du bataillon. Je sais combien vous avez été navré de nous quitter, par conséquent avec quel intérêt vous devez nous suivre dans notre marche d'approche. Jusqu'à maintenant nous avons été favorisé. De Gesvres à Berzy-le-sec ce fut une véritable partie de plaisir en auto. De Berzy à Vénizel l'étape a été pénible. Nous avons marché de nuit, au milieu des convois d'artillerie et de ravitaillement, dans un épais nuage de poussière.
Depuis vendredi nous sommes sur les bords de l'Aisne, mais pour ne rien changer aux habitudes, le bataillon est dispersé. Nous sommes occupés sur tout le front de bataille à creuser des abris, à faire des emplacements de batteries et à empierrer les routes. Ces occupations conviendraient davantage à un bataillon de territoriale qu'à nous qui sommes considérés comme la vieille garde à la division.
Le Commandant Chapuis est vraiment très sympathique. Son extérieur dur ne laisse pas soupçonner son extrême bonté. Je crois que nous nous entendrons parfaitement lorsque nous aurons fait plus ample connaissance.

J'ai fait toutes vos commissions aux camarades. Renachan vire tant qu'il peut à Soissons. Ortolan part demain pour Lyon où il va se marier. Matteï est parti hier pour l'armée d'Orient. Adjutor va faire pendant quelques jours du service à la 6e compagnie. Boyer est en permission. Il est remplacé par le docteur Moutin du 1e bataillon. Voilà toutes les nouveautés.
Je vous prie de présenter mes devoirs au colonel Dizot.
Quant à vous mon Commandant aux respectueuses salutations que je vous envoie permettez moi d'y joindre un mot de reconnaissance et de sympathie pour vous et votre famille.

R Clément.

Suite de ma lettre (*ce complément à la lettre du 4 octobre, est ajouté par Godefroy de Miscault à la suite du courrier de l'adjudant major Clément*).

Il faut que je m'arrête après cette longue conversation, qui m'a été facilitée par ce fait qu'en raison du préparatif du déplacement le centre d'instruction n'a pas fonctionné aujourd'hui, d'ailleurs tout le travail d'organisation est terminé nous allons pouvoir recommencer demain à dresser nos gens pour la lutte. Nous nous installons le mieux possible pour être à même de recevoir la classe 18 dans de bonnes conditions. Au revoir ma chère Germaine, un de ces jours j'écrirai à Marie pour la remercier de son joli récit de promenade à Robert Espagne.
En attendant, je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

---

8 octobre (s. 203 - 1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

Il me tarde de te savoir rentrée à bon port. Tu n'auras pas eu pour ton retour le beau temps qui avait accompagné ton départ, tu auras même eu, je le crains, bien mauvais temps à Fribourg, et je souhaite que Jean ne s'en soit pas mal trouvé, et qu'il n'ait pas débuté par un rhume. J'espère qu'à eux trois ils trouveront bien moyen de te tenir au courant de ce qu'ils deviennent. Je compte aussi que Joseph s'occupera gentiment de ses petits frères, et qu'il a conscience de la charge de corps et d'âmes qu'il a là. J'ai dit à Marie combien j'avais regretté de manquer le Père *Baut* qui pendant une semaine, sans que je m'en doute, s'est trouvé dans notre voisinage à Crépy en Valois où il était venu prêcher une retraite de dames, le jour où j'ai été le voir, sur les indications du Colonel Liautey, je n'ai pu le rencontrer, et hier une forte migraine m'a contraint à passer au lit une partie de la journée. Je me suis levé guéri ce matin, mais un peu endolori de partout, comme lorsque on a eu un accès de fièvre. Ma situation d'embusqué me permet d'ailleurs de me soigner. Je n'ai rien à faire pour le moment ou nous n'avons pour ainsi dire pas d'hommes. Les terrains d'exercice, champs de tir etc sont organisés, il n'y a plus qu'à aménager les cantonnements pour les rendre capables de protéger efficacement nos hommes contre la rigueur de l'hiver ; le travail est préparé, il ne nous reste plus qu'à attendre le matériel nécessaire pour accomplir ce travail, après cela nous serons à peu près bien. Je suis logé dans une grande ferme, Monsieur le Curé de Crépy que j'ai été voir m'a dit que les fermiers étaient de très braves gens ; en effet ils assistaient hier à la messe avec beaucoup de dévotion. Ils ont quatre enfants, les 2 aînés un fils et une fille ont 10 et 12 ans et sont au collège ou en pension à Paris ; les 2 plus petits âgés de 6 et 3 ans sont très gentils et viennent souvent faire la causette avec moi, tu devines qu'ils me font penser aux miens.
Nous avons dans cette ferme un spectacle assez désagréable, c'est celui de quelques boches qui ont été envoyés pour aider aux travaux de la culture : aux semailles et à l'arrachage des betteraves, ils sont gros et gras, en meilleur état que ceux que nous voyons dans les tranchées ; ils ne sont pas à plaindre, car nous ne sommes pas des sauvages comme eux, et nous ne les laissons manquer de rien. J'ai pensé à toi en songeant qu'un décret interdisait d'avoir plus de 25 volailles, tu vas être obligée de faire une coupe sombre dans ta basse cour, enfin c'est pour les manger que tu les as élevés, tu ne te feras pas faute, je l'espère, de te régaler de volailles, dont je compte prendre ma part, puisque je compte toujours t 'arriver vers le 28 ou 29 octobre de façon à passer avec toi la Toussaint et la semaine des morts. Evidemment ce ne sera plus la belle saison, mais il me suffira de passer ces moments avec toi et les enfants au coin du feu, ce sera si bon ces quelques jours de vie de famille dont nous sommes privés depuis si longtemps. Tu comprends que je regretterai le Petit là, l'idéal eût été que nous eussions pu les conserver demi pensionnaires pour qu'ils puissent continuer à recevoir ton empreinte.

J'aime mieux ne pas te parler de nos misères, ce qui est arrivé était à prévoir avec des gens sans foi ni loi, qui n'ont d'autre morale que celle de l'intérêt et qui n'ont qu'un but : recueillir le plus possible d'argent, pour jouir plus à l'aise. Ils conservent quand ils le peuvent un certain dehors d'honnêteté, mais quand tout craque leur vilenie est mise à nue. Pour l'honneur de la France ce ne sont que des exceptions. J'espère que la justice suivra son cours et qu'une exécution au grand jour montrera à tous qu'il y a encore des honnêtes gens chez nous. C'est grâce à l'Amérique que ce pot aux roses a été découvert, ce n'est pas un mince service que nos alliés nous ont rendu là. Les évènements militaires marquent pour le moment un léger temps d'arrêt, en raison sans doute du mauvais temps, on compte cependant donner encore un bon coup aux Boches avant l'hiver. Je suppose que les Anglais de leur côté ne vont pas tarder à faire parler d'eux.
Je reçois à l'instant ta bonne grande lettre de Fribourg, Verrières et Pontarlier, j'ai bien pensé que la séparation serait pénible pour le Petit là, et j'ai mal au cœur rien que d'y penser, j'espère que grâce à la présence de Gérard et à l'affection des bonnes sœurs et de Mr l'économe il sera vite acclimaté et vite consolé, comme on l'est à cet âge. Je comprends combien tu as dû être fatiguée de ce voyage sans fin. Enfin maintenant te voilà revenue auprès des autres, à côté de ta toute petite. Tes filles ont été très gentilles de m'écrire tous les jours. Je t'envoie cette lettre d'un de mes gentils sous-lieutenant, j'ai grand plaisir à voir combien tous ces braves jeunes gens me sont reconnaissants de ce que je leur ai rendu le service agréable, tout en ne tolérant rien d'anormal comme je le vois malheureusement trop faire autour de moi. La petite photographie de mon état major est bien réussie, ce sera un souvenir à garder car je crains qu'après les prochains combats quelques uns d'entre eux aient disparus.
Au revoir ma chère Germaine. J'espère que tu as reçu tes argents 1100 frs qui te permettront d'attendre le prochain envoi du Tremblois ou Benney. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès du Colonel et d'Elisabeth.

(8 octobre s. 203 - 1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Marie,

Je viens te remercier de ta gentille lettre puisque je ne t'avais pas écrit te croyant à Fribourg, je me rappelle en effet maintenant que j'ai fait erreur et que c'est pour les vacances de Noël, nouvel an que tu dois accompagner maman là bas. Avec ta gentille lettre et celle de Nanine j'ai été très bien tenu au courant de ce qui se passait à Eclaron pendant que vous étiez seules. Je vois que vous vous êtes très bien tirés des difficultés qui se sont présentées, tant du fait des dents de la petite Minette, que de l'angine de Gabrielle, j'espère que Gabrielle est maintenant guérie. Je reçois à l'instant la lettre de Nanine qui répond à toutes ces questions ; je sais donc maintenant que tout était en ordre quand maman est arrivée, et même que votre bourse était vide, j'espère que depuis vous avez reçu le mandat (*de*) 400 frs que j'ai envoyé, les 400 frs d'indemnité de famille, les 300 frs de ma délégation, que maman me le dise dans sa prochaine lettre, que je réclame s'il y a lieu. J'avais espéré retourner à Crépy en Valois pour y voir le Père *Baret*, que je n'avais pas pu trouver la veille, mais il a fait un temps tellement épouvantable, et de plus j'étais affligé d'une migraine qui m'enlevait toute énergie, de sorte que j'ai renoncé à cette expédition, à mon grand regret, car j'aurais eu plaisir de parler de vous tous avec ce bon Père, d'avoir des nouvelles de Nancy d'où il venait, et de plus de l'entendre, car il devait faire un sermon, et il fait bon écouter de temps en temps de belles et bonnes paroles. Ce matin je vais mieux et j'espère que demain il n'y paraîtra rien. Mon ordonnance a très soin de moi, il m'a fait du tilleul bien chaud et m'a allumé un bon feu qu'on supporte très bien. J'espère que vous, de votre côté, vous ne vous laissez pas geler non plus. Je me réjouis à la pensée de vous revoir tous dans trois semaines. En attendant je vous embrasse tous de tout cœur.

Ton Papa Godefroy de Miscault.

---

le 12 octobre (s. 203 - 1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu de toi deux bonnes lettres hier soir, je les attendais impatiemment pour te savoir enfin au calme et au repos et pressé de te voir en possession de la bonne nouvelle annonçant qu'Henri (de Bizemont) n'est pas tué, et ayant retrouvé ta petite Minette, qui est ta joie et ton rayon de soleil ce dont je suis tout heureux. Moi même d'ailleurs j'évoque souvent le joli petit minois rieur et câlin de cette fillette, et je t'assure que c'est une grosse privation pour moi de si peu la connaître. D'ailleurs vous tous , toi et mes grandes filles, et mes 2 lurons, et nos pauvres collégiens, vous occupez constamment ma pensée, et ce m'est un dur sacrifice de songer que mes grandes nous quitterons sans doute avant que j'ai pu jouir du charme qu'elles apportent à notre foyer. Tout cela ce sont des regrets superflus, contre lesquels je dois me raidir, afin que je ne perde pas le mérite de mon sacrifice.
Antoine est bien aimable de s'occuper de moi, je vais lui écrire, mais je crois préférable qu'il n'intervienne pas pour le moment. Quand cette intervention produirait son effet l'attaque aura eu lieu, la division aura sans doute pris ses quartiers d'hiver, et j'aurais eu l'air de profiter de la situation du moment, et de reprendre un bataillon dès que le coup de torchon aurait eu lieu. On m'a dit que j'étais détaché pour jusqu'au 1e mars, si à ce moment on ne me rendait pas de commandement, alors je demanderais à Antoine d'intervenir pour me faire rendre une place à laquelle j'aurais droit. Il y a une foule de nuances dont il faut tenir compte. Dans ce que je t'ai dit, je t'ai donné mes impressions, mais il n'y a rien sur quoi je puisse m'appuyer pour pouvoir affirmer que mon opinion est exacte, comme je te le dis j'ai eu le sentiment que dans cette affaire, ils étaient trop polis pour être honnêtes. Je n'ai pas grande confiance dans mon ex colonel qui est un méridional égoïste, « avancitard », et tremblant devant les responsabilités, mais je ne puis affirmer qu'il ait fait quoique ce soit pour se débarrasser de moi. Donc le mieux, je crois, c'est de rester où je suis, puisque je n'ai rien demandé, je continue à ne rien demander, il faudra bien qu'ils me donnent un commandement quand ils auront besoin de moi. Mais je t'en prie ne te fais pas de soucis à mon sujet, je prends la chose du bon côté, le moment pénible est passé. Quand je viendrai dans 15 jours je me soulagerai le cœur en te parlant de tout cela le soir au pieu, et comme d'habitude ma chère vieille tu me verseras du baume sur le cœur. En attendant, je t'embrasse tendrement ainsi que les enfants.

God.

---

13 octobre (s. 203 - 1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

J'ai écrit hier à Antoine une longue lettre de 4 pages où je lui raconte tout au long les différents incidents de mon passage au 174, mais je lui demande de ne pas intervenir maintenant car ce n'est plus le moment, puisque les attaques auront eu lieu quand son intervention se produirait, mais je lui ai dit que j'aurais peut être recours à son aide au mois de mars si je m'aperçois que l'on me laisse en panne dans mon fromage. J'espère d'ailleurs que d'ici là mon Colonel aura pris un commandement, (*et*) que j'aurai avant la fin de l'hiver la direction du centre, ce qui serait assez intéressant.
Le général *Schmitt* qui se trouve au repos ayant été relevé par un général qui doit diriger l'attaque est venu nous voir avant hier, il a été très aimable, je le crois sincère vis à vis de moi, enfin ne nous plaignons pas. Je t'ai déjà dit de ne pas attacher trop d'importance à certaines choses que je te dis, car je te dis toutes mes impressions, je pense tout haut avec toi, et il peut se faire que quelques unes des idées qui me traversent l'esprit ne correspondent pas exactement à la réalité. Pour le moment je n'ai évidemment pas grand chose à faire, mais j'espère que dans quelques jours il nous arrivera quelques renforts, et que nous pourrons alors nous rendre utiles à quelque chose. Pour le moment , quand le temps le permet, car il fait bien mauvais, je sors à cheval, avec le Colonel ; au cours de nos promenades nous visitons quelques vieilles églises, qui sont nombreuses dans cette région de la vieille France, et ont toutes un certain cachet. Le Colonel qui est un homme très cultivé sait énormément de choses, il parle sans se lasser, en méridional qu'il est, avec l'humour qui caractérise les cadets de Gascogne, ses conversations sont très intéressantes, et des plus variés, littérature, histoire, arts, vie contemporaine, politique, rien ne lui est étranger, et tout lui est sujet à dissertation.
J'ai donc reçu hier ta lettre de mardi, je suis bien content des bonnes nouvelles que tu me donnes de la petite, je plains bien nos grandes d'avoir eu tant d'angoisse à son sujet en ton absence, je les ai déjà félicité de l'initiative dont elles ont fait preuve en ayant recours au bon docteur Chompré. Te voilà tranquillisée pour l'avenir. Je comprends que la nounou ai mal au cœur à l'idée de quitter son gentil nourrisson et tu as bien raison de t'occuper de cette famille misérable qui est intéressante, et où, comme tu dis, il y a bien à faire.

C'est entendu, c'est dans 14 jours que je demande ma permission, sauf contre ordre j'arriverai à Vitry à minuit et à St Dizier à 9 h du matin, car je n'ose pas demander le chauffeur du colonel à minuit à Vitry, le 29 sera le jour de mon arrivée, et je repartirai le 9, lendemain de ma fête en famille.
Quel bonheur de se retrouver pour 10 jours et comme tu le dis cette étape nous permettra de reprendre des forces avant l'hiver, pour attendre l'aurore de la victoire, qui se lèvera j'espère avec le printemps 1918.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous les enfants.

God.

Comme toi je suis impatient d'avoir des nouvelles de nos collégiens.

Le samedi 17 (octobre s. 203 - 1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

Bon courrier aujourd'hui : 2 lettres de toi, celle de mercredi, contenant celle des enfants, et celle de jeudi. J'espère que tu as enfin fini par recevoir les miennes : je t'ai écrit tous les jours depuis dimanche. Je suis comme toi content des 2 petits, quant à Joseph je ne m'étonne pas qu'il n'ait que de moyennes notes d'étude, car il doit continuer à se montrer tel que nous l'avons connu pendant ses vacances, c'est à dire, négligent, désordonné et irrégulier dans son travail. Je le soupçonne aussi de sa laisser défavorablement influencer par certains de ses camarades. Je le déplore et vais lui écrire pour lui remonter le moral, car j'espère bien que finalement nos lettres finiront par leur parvenir. Les lettres des petits sont gentilles, celle de Jean est amusante avec son « c'est abominable » au sujet de sa mauvaise écriture, je pense qu'il arrivera à se la faire quand il verra que ses pattes de mouche lui attirent de mauvaises notes. Le climat et le régime semblent merveilleusement lui convenir, nous avons donc bien fait de ne pas hésiter à l'envoyer là bas (*le climat de Fribourg, en Suisse, est réputé bon pour les poumons de Jean*) puisque de plus, il semble parfaitement heureux, et le temps lui passe très vite ; la lettre de Gérard est bien écrite, il doit être bien content d'être premier en récitation, ils doivent avoir tous deux une émulation amusante à être les chefs des 2 camps adverses, et je suppose que cela doit faire le bonheur de leur professeur.
Les nouvelles d'Eclaron sont bonnes aussi, puisque Loulou a pu retourner à St Dizier, quoique Quiqui soit encore obligé de rouler en voiture (*à cause d'une jambe écrasée sous un wagonnet*), j'espère néanmoins que sa jambe va mieux, tu n'en n'as d'ailleurs pas l'air inquiète. L'été de la St Martin se prolonge : j'en suis heureux pour vous tous et j'espère que tu étais assez reposée aujourd'hui pour pouvoir profiter de cette douce température en compagnie de notre Minette, à qui les dents vont, j'espère, laisser un peu de répit. J'ai eu aujourd'hui la visite de mon ancien adjudant major Clément. J'ai été heureux de le voir et d'avoir par lui des nouvelles de mon bataillon, où l'on continue à me regretter. Mon successeur n'a pas su se faire aimer, je le regrette car il ne retirera pas de l'outil que je lui ai cédé tout le rendement que l'on pouvait en espérer. J'ai accompagné ce brave Clément à cheval pendant un bon bout de temps, il m'a appris que mon maréchal des logis adjoint avait été blessé par un éclatement prématuré d'un de nos obus, c'est un accident bien regrettable.
Tu te lamentes de la chute du ministère. Je crois que dans l'occurrence cela a plutôt été un bien, Clemenceau est un homme énergique et patriote, qui j'espère mettra au-dessus de tout le salut du Pays et la victoire. Il donnera, j'espère, le coup de balai qui nettoiera les écuries d'Augias. Tu as dû voir d'ailleurs que d'une façon générale il est bien accueilli par tout le monde, sauf naturellement par les partisans de Caillaux. Je crois que les Boches n'iront plus bien loin en Italie, il est à craindre tout de même que Venise n'y passe, en tout cas les secours franco-anglais ont eu le temps d'arriver (*en septembre six divisions allemandes et neuf divisions austro-hongroises sont regroupées à 10 km de Caporetto, le front italien est enfoncé, la retraite s'effectue jusqu'au Piave, où l'ennemi est stoppé*).
D'autre part la marche des Anglo-français sur Jérusalem pourrait bien amener des évènements du côté de la Turquie. Demain dimanche je vais profiter de mon temps pour écrire à Joseph, j'espère que ma lettre lui arrivera enfin. J'espère tout de même qu'il songera à s'acheter un manteau avant l'arrivée des grands froids.
J'espère que le Colonel a maintenant de bonnes nouvelles de son fils. Te voilà de nouveau seule à Eclaron depuis le départ d'Elisabeth et de Papa. J'espère que l'un et l'autre feront bon voyage, ils ne passeront pas bien loin de moi. Au revoir ma bien chère Germaine, ne te fatigue pas, soignes-toi bien, ne te fais pas de bile, et fais-toi faire les piqûres de cacodylate dès que tu le pourras. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 24 octobre (1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

Je viens d'avoir une conversation de confidences avec mon vieux Nique qui me demandait si je passerais bientôt lieutenant colonel. Je lui ai dit que je n'en savais rien, mais que je ne croyais pas. Alors il m'a dit que tous les hommes du bataillon trouvaient que c'était très injuste, que j'étais l'officier qu'ils avaient vu le plus en première ligne, que tout le monde me regrettait au bataillon. Tu comprends que ces propos m'ont fait plaisir, et que l'opinion des petits m'impressionne plus que celle des autres. N'empêche que je ronge mon frein ici, et que je ne vois pas d'issue à ma situation. J'attends une lettre d'Antoine, et je m'inspirerai de son avis. Je compte aussi et surtout sur les bons conseils du bon Colonel, auquel j'exposerai mon cas.
Je souffre toujours un peu de mes diables d'intestins : cela doit tenir à l'humidité, pendant ma bienheureuse permission, j'espère me retaper car je voudrais n'être gêné en rien pour être à la hauteur de ma tâche future.
Mon ordonnance me dit, que nos lettres partent le matin à partir d'aujourd'hui, je termine donc celle-ci pour ne pas manquer le courrier, en t'embrassant de tout cœur ainsi que les bons gosses.

God.

Le 11 novembre 6h soir (*1917*).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

Me voilà donc rentré à mon C.I. J'y ai été bien accueilli par le lieutenant colonel Dizot, après avoir rencontré à la gare le Général de Division qui m'a serré la main avec effusion, me demandant des nouvelles d'Antoine et me disant que nous le retrouverions avant peu. J'ai retrouvé la chambre que j'ai occupée pendant deux jours au mois de septembre. Nous avons des renforts qu'il va falloir mettre au point, ce qui nous donnera quelque occupation.
Hier soir après t'avoir écrit j'ai donc été chez Tante Berthe (*de Plinval*). Jean était parti le matin et je l'ai manqué de bien peu. La pauvre tante était toute démontée et très frappée de certaines prophéties qu'elle a déniché je ne sais où. L'une d'elle raconte que la guerre se terminera dans une grande bataille livrée à Lyon. Dans l'invasion de l'Italie, la pauvre tante voit le commencement de la réalisation de cette prophétie, elle en est très troublée. Elle m'a raconté aussi tous les ennuis de Jean, je compatis bien à ces misères, mais je ne vois pas de remède , au fond c'est bien peu de chose au point de vue élevé, et il faudrait bien que chacun fasse abstraction de ses préférences, et ne se considère que comme le chaînon ténu à une immense chaîne de la solidité de laquelle dépend le salut du Pays. Je vais écrire à Jean pour lui remonter le moral, je regrette de n'avoir pu lui parler, je lui conseillerai de passer une visite pour obtenir quelques semaines de repos, car je crois qu'il y a un peu de neurasthénie dans son cas, consécutive à un certain surmenage. Il prend tout trop à cœur, sans aucun profit pour personne, et pour son plus grand dommage, je n'ai pas trop compris ce que ma tante ma raconté, il aurait eu des arrêts du général commandant le corps d'armée, son colonel l'aurait lâché, tout en le plaignant (?).
Je crois avoir connu ce colonel autrefois à Toul, je vais peut être lui écrire un mot.
J'ai eu des nouvelles de Fléville : ce sont des obus de 75 qui sont tombés autour du château, comme celui qui avait failli écrabouiller Joseph. C'est moins dangereux que des torpilles, c'est néanmoins bien désagréable. T'ai je dit que chez Tante Jeanne j'ai vu l'excellent cousin de Magnienville qui rentrera vendredi à Eclaron, inutile de te dire que l'on m'a fait bien des compliments sur toi et les enfants.
J'ai passé une bonne nuit à l'hôtel Français, j'ai été à la messe à St Eustache à 7 h et me suis embarqué à 8 h 15' à la gare de l'est, il faisait très beau temps, j'espère que tu as pu en profiter un peu avec les enfants, et comme il ne fait pas froid, j'espère que Loulou aura le temps de guérir son rhume avant l'hiver. J'espère aussi que Quiqui va de mieux en mieux et ne se ressentira bientôt plus de son mal de jambe. J'ai trouvé tous ces bons petits bien gentils et cela m'a fait un bien énorme de les voir ainsi que leur maman.
J'emporte un délicieux souvenir de la Minette, et songe déjà à la surprise que j'aurai dans 5 mois en la voyant trotter et en l'entendant jaser.

Je te recommande encore, ma chère Germaine, de ne pas te surmener, de bien manger, de ne pas frotter le salon, et de ne pas te faire de bile. Remercions le bon Dieu des quelques bons moments qu'il nous accorde, et demandons lui de nous accorder le courage de bien supporter notre séparation, les privations et les malheurs dont nous ne sommes pas à l'abri.
Papa est là probablement auprès de toi, en l'absence d'Elisabeth, j'ai été bien heureux de le revoir, de le trouver si vaillant, et j'admire l'égalité d'âme et la résignation chrétienne avec laquelle il supporte toutes les épreuves présentes.
Ne m'oublie pas auprès du bon Colonel.
Au revoir, ma chérie, je t'embrasse de tout cœur sans oublier les enfants et Papa.

God.

---

12 novembre (s. 203 - 1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

J'ai repris courageusement le collier. Je constate chaque jour davantage que le bon Dieu me soutient : je n'aurais jamais osé supposer que je me serais accoutumé ainsi à la séparation. Il est vrai que tant que nous vivons dans une époque aussi incertaine, il n'est digne d'aucun homme de cœur de se trouver en repos du moment que le Boche est encore menaçant, ou du moins demeure impuni. Donc ne me plains pas , et toi aussi fais bravement le sacrifice pour notre Pays.
Je viens d'écrire à Jean (*de Plinval*) ; je voudrais réveiller en lui les beaux sentiments qui l'enflammaient il y a deux ans, je comprends sa lassitude, mais tout de même il est de ceux que noblesse oblige, et les ennuis qu'il rencontre, combien d'autres les ont trouvés comme lui et les ont courageusement supportés. Certes il est plus facile de se faire tuer une fois que de faire à toute minute abstraction de ses goûts, de ses préférences, de son indépendance, c'est la somme de tant de sacrifices de cette sorte, supportés par amour du Pays, qui finira par nous donner la victoire ; le rôle du chef consiste précisément à rester inébranlable envers et contre tout de façon à toujours être le modèle de ses subordonnés, et la base solide sur laquelle ils peuvent s'appuyer. Quand au milieu des flots déchaînés le navire sombre, le capitaine reste le dernier à bord. Je crois néanmoins qu'il a besoin d'un peu de repos, j'attends sa réponse pour en écrire à son Colonel.
J'écris par ce courrier à Jacques, j'espère qu'Elisabeth continue à en recevoir de bonnes nouvelles et j'espère bien que sous peu elle le verra venir en permission et qu'il se trouvera au repos pour se remettre des grandes fatigues de ces derniers temps.
Nous avons eu aujourd'hui la visite inopinée du Général, il a été comme d'habitude très aimable, on m'a demandé toutes sortes de renseignements soit disant pour me proposer une 3e fois, mais il y a fort peu de vacances actuellement et j'ai peu d'espoir. Il faisait un temps merveilleux de la St Martin, j'ai fait une délicieuse promenade à cheval. Mon cheval qui est peu sorti en mon absence était assez agité, je l'ai détendu en faisant de bons temps de galop dans la vallée de la Marne. Cela m'a détendu aussi et maintenant je t'écris à la lumière auprès d'un bon feu que mon ordonnance de cheval, en l'absence du vieux Nique, m'avait allumé à mon retour. Ce matin j'ai déjeuné de bon appétit d'une tasse de café noir, et d'une tartine de beurre. Je loge dans la petite maison que j'occupais au mois de septembre pendant les 2 jours que j'ai passés ici ; je m'y plais autant que l'on peut se plaire dans la plus complète solitude, je n'y suis gêné par personne et de même je ne gêne personne. J'ai eu hier la visite de l'aumônier militaire de la Division, il m'a dit que l'on me regrettait beaucoup au 174. J'ai reçu hier une lettre de mon ancien sous officier adjoint qui est actuellement en permission dans les côtes du nord (*côte d'Armor maintenant*). A part cela je suis sans nouvelle du régiment, je sais seulement que le Colonel Dubroca est en permission et qu'il rentrera seulement ces jours prochains.
La retraite Italienne se ralentit, il semble que l'heure de la bataille décisive approche, son issue aura une influence considérable sur les évènements, mais n'amènera pas encore la fin de la guerre. L'insurrection Russe semble encore une fois devoir être matée par Kerensky (*non malheureusement, le 5 novembre les bolcheviques prennent le pouvoir, et le 7 ils demandent la paix. Lénine constitue le conseil des commissaires du peuple. La dictature du prolétariat commence*), il serait à souhaiter que après cette expérience un gouvernement fort parvienne à s'établir pour donner une nouvelle impulsion aux armées, je ne crois pas qu'on puisse beaucoup compter sur l'aide des Russes à l'avenir, ce sera déjà bien beau s'ils continuent la guerre jusqu'au bout, et cependant ils ont encore d'immenses réserves d'hommes, mais ce qui leur manque ce sont les moyens de transport, les armes et surtout la discipline.
Le dîner m'a interrompu : je rentre il est dix heures, le lieutenant colonel nous a bien intéressé par une longue conversation sur la bataille de la Marne, j'aurais voulu que Nanine et Marie soient là pour l'entendre, elles auraient tressailli d'enthousiasme en écoutant ce récit bien vécu des prouesses de nos

braves soldats de 1914. Mais maintenant il faut dormir, je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants, sans oublier ni Papa, ni Bichette.

God.

Souvenirs bien dévoués au bon Colonel.
Ce soir on entend le canon d'une façon impressionnante. J'espère que le rhume de Loulou est guéri et que Quiqui n'a plus mal à la jambe (*il est passé sous un wagonnet de train militaire à voie étroite*), la Minette pense-t-elle encore à son Papa ?

Le 13 novembre (s. 203 - 1917).
(*C.I.D. de Crépy en Valois*)

Ma chère Germaine,

J'ai déjà reçu aujourd'hui mardi ta lettre de dimanche ! c'est parfait et tu vois que nous ne sommes pas aussi séparés que nous le pensons, puisque nous pouvons avoir en somme un échange de pensées suffisamment rapide pour le temps de guerre. Je t'ai suivie par la pensée toi et tous les enfants : je suis content que Nanine soit tombée sur un bon filleul : à l'avenir leur correspondance sera moins banale, et notre fille pourra lui faire plus de bien en abordant des sujets élevés avec la conviction qu'elle est comprise ; elle pourra aussi mieux lui parler de ses enfants, de sa famille ; son œuvre charitable et chrétienne sera ainsi beaucoup plus complète. Tu as eu une bonne idée d'inviter Mr *Sommier*, cela lui aura fait du bien et aura distrait le brigadier *Burette*. Tu ne me parles plus du rhume de Loulou c'est donc qu'il va mieux, et j'espère qu'il en est de même de la jambe de Quiqui.
Aujourd'hui nous avons eu un bien beau temps, j'en ai profité pour sortir à cheval donner un coup d'œil à mes chantiers d'organisation de terrain, que j'aurai, j'espère, cette fois le temps d'utiliser. A mon retour, mon lieutenant Colonel m'a fait cadeau de sa photo, qui est assez réussie, j'ai été touché de cette marque de sympathie.
J'ai lu dans l'écho le discours de Lloyd Georges, je l'ai trouvé éloquent et bien raisonné, mais il est fâcheux qu'il ait fallu tant de revers pour arriver à cette solution du conseil interallié, qui à mon avis ne résoudra pas encore la question aussi bien que l'a fait et le ferait encore un Napoléon. Dieu veuille qu'il ne faille pas encore une nouvelle et fâcheuse expérience pour qu'on en vienne au généralissime unique sur l'ensemble des fronts.
Et à côté de cette question il y a dans ce discours et particulièrement dans la péroraison, un mouvement oratoire sur le rôle de notre pays qui est certes bien fait pour nous rendre fiers du rôle que nous avons joué dans l'histoire et dans cette guerre.
En Russie la situation semble s'améliorer, ne nous décourageons pas, continuons à supporter patriotiquement et chrétiennement les misères présentes, en nous répétant que notre intérêt, nos préférences, nos affections même sont bien peu de choses en regard de l'enjeu qui se joue. Notre sacrifice, consenti avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu, nous vaudra d'ailleurs un bonheur qui sera sans fin, alors que la paix de la terre est bien fragile et bien courte.
Les jours que nous aurons ainsi vécus nous aurons sans doute acquis bien des mérites et à ce point de vue ils sont encore une grâce du bon Dieu. Restons bien unis par la prière en demandant surtout au bon Dieu de nous conserver un état d'âme et d'esprit qui nous laisse capables de faire partout et toujours notre devoir.
Je suis content de savoir Jacques enfin au repos, il en avait bien besoin. Je vois que sa citation a été transformée en citation à la division, c'est déjà joli comme 1^{e} résultat et ce qu'il faut surtout considérer c'est le motif plutôt que l'*insigne* lui même. Je lui ai écrit un petit mot, j'espère qu'étant au repos il aura le temps de me répondre. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller voir mon bataillon (mon 2^{e}) ; je me trouve à 14 km de son cantonnement : les journées sont trop courtes maintenant, et d'autre part nous avons pas mal de travail par suite de l'arrivée de nombreux renforts. Nous venons d'avoir un petit dîner ; le lieutenant colonel avait invité deux capitaines, l'un d'eux avec sa femme, celui ci est un mutilé de cette guerre, et cette jeune femme est une infirmière qu'il a connu à l'hôpital, c'est un joli roman, et il explique que cette jeune femme trouve charmant de venir passer quelques jours au cantonnement. Pendant tout le dîner je pensais à notre table d'Eclaron, avec toi et nos gentils enfants, et malgré tout le regret que me cause ton absence, je me disais que pour rien au monde je ne voudrais te voir *aussi* à une table d'officiers. Faisons notre guerre à fond ; le bon Dieu nous réunira quand il le voudra. Je t'embrasse ainsi que Papa, Elisabeth et les enfants. N'oublie pas de m'envoyer les prochaines lettres de nos collégiens.

God.

---

mercredi 14 novembre 49 ans (1917).
(*C.I.D. vallée de la Marne*)

Ma chère I,

Je viens de recevoir ta lettre de lundi, bien intéressante par les bonnes nouvelles qu'elle me donne de tous et même des défunts lapins, ce qui me prouve qu'elles sont bonnes puisque toutes les bêtes y passent les unes après les autres, celles ci sont faîtes pour cela d'ailleurs, comme les boches pour servir de cibles à nos canons.
Je suis assez occupé, et les journées me passent très vite ; j'aimerais mieux évidemment à mon goût personnel avoir un peu plus de responsabilité car quand on approche de la cinquantaine il est quelquefois pénible d'être écolier, grandeur et servitude militaire, je ne me plains pas puisque je suis là où le bon Dieu m'a placé pour remplir mon devoir. C'est une situation très effacée où j'ai la consolation d'exercer au plus haut point la vertu d'humilité. Mon chef est tout ce qu'il y a de plus bienveillant, et à ce titre je ne suis pas à plaindre, d'ailleurs, dans les jours où nous vivons, à moins d'être bâtis comme des ours on finit toujours par s'entendre quand on a au cœur la même haine, celle du boche, le même amour celui de notre belle France, et que l'on est en désaccord sur aucun point essentiel, c'est le cas.
Je comprends que la lecture des journaux t'écœure, moi je ne suis pas loin de croire, en lisant entre les lignes, que les esprits d'une certaine culture reviennent à des idées saines, et que l'accord de bien des hommes politiques n'est pas loin de se faire sur la base du patriotisme, sinon encore de la religion, il y a une évolution qui se produit et je ne serais pas étonné qu'elle se manifeste sous peu par le choix des hommes qui seront appelés à nous diriger. La comédie a trop duré, cette comédie trop macabre qui nous coûte le meilleur de notre sang. La solution je la verrais dans la dissolution de la chambre, le pouvoir exécutif pourrait s'appuyer sur le sénat où il y a tout de même un certain nombre de gens sérieux, et je ne verrais aucun mal à ce que la chambre des députés soit prorogée jusqu'à la fin de la guerre, au moins nos ministres pourraient travailler et s'occuper des intérêts supérieurs du Pays, et non des chicanes de parti.
Barrés répondant à Caillaux a indiqué le procédé à employer dans les 5 dernières lignes de son article du 14, c'est réellement étonnant que la censure l'ait laissé passer. La situation militaire ne s'éclaircit pas encore, je serais bien étonné si les macaronis parvenaient à sauver Venise, je crois qu'en tous cas les boches seront forcés de s'arrêter à la barrière du Mincio, parce que le défilé n'est pas large entre le Pô et le lac de Garde, et que sûrement là Français et Anglais seront en mesure de les recevoir. Mais je me demande si les pillards de la Belgique ne seront pas tentés alors de tourner nos défenses par le St Gothard. N'allons nous pas revoir une nouvelle bataille de Zurich et nos alpins ne vont-ils pas arrêter le Boche dans les gorges rendues fameuses il y a 120 ans par les campagnes de Masséna et de Lecourbe ? Ce ne serait pas je suppose avant le printemps, car les passages montagneux sont impraticables en hiver, et à ce moment là l'armée Américaine sera en état certainement de servir de trait d'union entre notre armée d'Alsace et notre armée d'Italie. Je te rase, je suppose avec toutes ces considérations hypothétiques qui ne se réaliseront peut être jamais, néanmoins il sera bon de veiller au grain pour faire rappliquer à temps nos trois collégiens. Tu verras aux vacances du nouvel an ce que l'on en pense à Fribourg, je ne crois pas en tout cas qu'il y ait de danger à ce point de vue là avant le printemps, et d'ici là la situation se sera éclaircie. Je suis bien ennuyé pour le Colonel des nouvelles moins bonnes qu'il reçoit de son fils, espérons encore que cette maladie n'est pas grave, c'est néanmoins fâcheux au point de vue des études de son fils. J'espère que le bon brigadier Burette aura été content de son séjour, c'est encore un brave homme pris au hasard dans le champ des coquelicots de France, il y en a beaucoup comme lui que nous ignorions et qui nous montrent que le nombre que le bon Dieu avait fixé pour sauver Sodome et Gomorrhe est largement dépassé chez nous.
Voilà l'heure du dîner, j'ai beaucoup bavardé pour ne rien dire, avec toi c'est permis n'est ce pas, c'est mal écrit cela fait que ton plaisir durera plus longtemps puisque tu auras plus de mal à me lire, tu vois que je suis aussi original dans mon style que le Petit là qui sait de qui tenir.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les bons enfants, Papa (*et*) Elisabeth.

God.

Fais-tu tes piqûres de cacodylate ?

---

16 novembre (1917).
(*C.I.D. vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Je ne sais comment cela se fait, le temps passe tellement vite que je suis toujours pris de court pour t'écrire ; j'attends le soir, car le matin je n'aurais rien d'autre à te dire que j'ai bien dormi ; et alors le soir venant, je suis pris par l'heure du dîner de sorte que malgré mon grand désir de causer longuement avec toi je suis obligé de le faire à la galope. Aujourd'hui je suis monté à cheval avec le colonel, nous avons parcouru le champ de bataille de l'Ourcq : il a déjà la patine du temps et présente l'aspect des champs de bataille de 70. Les villages sont restaurés ; quelques monuments commémoratifs ont été élevés, des plaques posées, les croix françaises toutes surmontées d'un drapeau tricolore, font contraste avec les nombreuses tombes allemandes surmontées d'un losange noir. On se rend compte de l'ampleur de la victoire en voyant d'abord les 2 lignes de tombes se faisant face au sommet du plateau, puis d'autres lignes plus rapprochées de la vallée de l'Ourcq, enfin rien que des tombes allemandes le long des pentes de la vallée indiquent le commencement de la déroute vers l'Aisne protectrice. C'était un terrain de lutte merveilleux et 3 ans ½ après on reste muet d'admiration devant la grandeur de la tâche accomplie par nos aînés sur un ennemi qui était alors ivre de ses succès ininterrompus et qui tenait une position qui vide de troupes est encore impressionnante par sa solidité. Certes von Gluck n'avait jamais dû songer que l'armée Maunoury, à peine formée le débusquerait de cette forteresse naturelle.
Tout le reste de la guerre a découlé de cette victoire et les luttes qui se livrent en ce moment en sont toujours la suite.
Je n'ai pas eu de lettre de toi aujourd'hui, j'en espère deux demain, elles vont peut être m'arriver un peu moins vite maintenant. Jusqu'à présent elles m'arrivaient au bout de 2 jours, c'était réellement merveilleux et agréable pour notre époque. J'ai été interrompu par le dîner : aujourd'hui vendredi, le menu comportait une omelette et une crème au gratin délicieuse : tu vois que nous ne sommes plus à plaindre. Le Lieutenant Colonel qui est, je te l'ai dit, très fin causeur, nous a parlé pendant 3 heures sans désemparer, surtout des souvenirs de guerre, c'est de la giberne, mais bien vécu et par suite intéressant. Il est tard déjà, le feu est éteint et je commence à n'avoir pas chaud. Si tu étais là je t'entendrais dire « voyons Godefroy, c'est ridicule, couche toi donc » aussi je t'obéis et je clos ma lettre après t'avoir embrassée ainsi que les enfants.

God.

Je suis content du ministère Clemenceau, j'espère qu'il va faire de bonne besogne, ce n'est pas le travail qui lui manque.

Le 20 novembre 1917
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Je t'envoie cette lettre de Jean de Plinval : elle me préoccupe et il a réellement le cafard ; il faudrait à tout prix qu'il se repose et se soigne ; je m'en vais encore lui écrire à ce sujet, son adresse est la suivante : capitaine de Plinval commandant le 1e bataillon du 68e secteur postal 66. Ce qu'il dit est très vrai : il est un des rares officiers qui ait commandé pendant 3 ans ½ devant l'ennemi : c'est long ; cela représente une dépense d'énergie considérable. Les chefs les 1e devraient s'en rendre compte en ménageant des repos qui permettraient aux officiers de se remonter et d'être ensuite en meilleur état pour accomplir leur devoir. Je lui conseillais de voir le médecin et de s'ouvrir à son Colonel. Je ne veux pas écrire à son chef malgré lui, et tu le comprendras : c'est excessivement délicat. Son Colonel est de mes anciens de St Cyr, il a été capitaine d'Henri de Bizemont à Neufchâteau. Son lieutenant Colonel, Havard, était lieutenant au 153e quand j'y suis arrivé en 1905, tu dois te le rappeler, Madame Havard était assez mondaine, très liée avec Mme de la Servière et Mme de Buchet.
Je voudrais faire du bien à notre pauvre cousin qui est tout de même une belle nature, mais que son éducation n'a pas armé pour une époque aussi grandiose. Pour tenir le coup il faut un grand esprit de foi, une abnégation complète, un renoncement absolu à soi-même, et une certaine dose de fatalisme (chrétien bien entendu) ; ce n'est pas du jour au lendemain qu'on arrive à se mettre au point : il faut avoir fait plusieurs fois le sacrifice de sa vie, pour être prêt à tout, et encore ! chaque fois la lutte est pénible. Je dois dire pourtant, à m'examiner, qu'il y a une sorte d'accoutumance qui se produit à la longue : à force d'être face à face avec une idée on s'y fait, on s'abandonne, on se laisse emporter comme une feuille là où souffle la Providence. Ne vaut-il pas mieux être ainsi que se raccrocher désespérément et inutilement à l'existence puisque, malgré tous nos efforts et tous nos désirs, nous ne pouvons rien changer aux

desseins éternels. Confions nous dans la bonté divine et laissons nous mener, acceptons d'avance le sacrifice pour en avoir tout le mérite. Les mois qui viennent s'annoncent toujours plus durs : que le bon Dieu nous vienne en aide et nous garde dignes de lui, dignes de notre belle Patrie et de notre race. Si je disparais dans la tourmente, j'emporterai avec moi une reconnaissance infinie envers le bon Dieu qui m'aura tant gâté dans l'existence à tous points de vue. J'ai eu une enfance particulièrement heureuse, mes années de collège, faisant suite aux quelques années que j'ai passées à Helfedange, ont été un bienfait du ciel ; j'y ai connu des heures inoubliables, les joies de ma première communion entouré de l'amitié de mes camarades, de la chaude affection des bons Pères ; je suis entré sans à coup dans la carrière que je désirais, j'y ai toujours été apprécié de mes camarades et de mes chefs, grâce au bon Dieu je n'ai connu que très peu les tentations de la jeunesse et, au jour fixé par la Providence, j'ai rencontré en ta personne la compagne idéale, qui m'a donné le bonheur aussi parfait qu'il peut être ici bas ; nos enfants jusqu'à ce jour, ne nous ont donné que des joies : que désirer de plus, comment ne pas remercier le bon Dieu quand je compare ma vie à celle de tant d'autres ? Si actuellement le malheur me frappait je n'aurais pas le droit de me plaindre et devrait prononcer le mot si beau de notre religion « que votre volonté soit faîte » Tu as je le sais les mêmes pensées ma chérie, et c'est de cette communion d'idées, de cette entente si parfaite de nos deux âmes qu'a été fait notre bonheur et la joie si complète et si intime de notre foyer ; il en est résulté une paix qui rayonne tout autour de nous,, qui fait que nos enfants s'épanouissent et que tous éprouvent une vraie jouissance à s'approcher de nous, de toi surtout qui est l'âme de ce foyer chrétien. Le rayonnement de ce foyer est tel que j'en jouis même qu'en j'en suis éloigné : en y pensant j'en ai pas la nostalgie, mais au contraire j'en éprouve une satisfaction intime et dans mon cœur surgit un hymne de reconnaissance envers le bon Dieu à qui je suis redevable de tout cela. Quel travail s'est accompli en moi dans cette guerre ! pourquoi la même évolution ne s'est elle pas produite chez d'autres ? grâce spéciale de la Providence qui doit nous rendre charitable pour le prochain et plein de commisération pour ses faiblesses.
Allons, ma vieille, voilà assez de philosophie cela te montre que je vais bien et que je n'ai pas grand chose à te dire. Je t'ai dit n'est ce pas que le vieux Nique est rentré de permission ; il a recommencé à me soigner : le physique va donc être à hauteur du moral ne t'en fait donc pas, mais pour donner l'exemple de l'obéissance aux enfants soigne-toi bien, ne fais pas d'imprudences, ne te fatigue pas, ne cire pas le salon, dors et manges bien, pour le reste je n'ai rien à dire : je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 23 novembre 1917
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Je t'écris comme tu aimes à le faire mon papier sur mes genoux et les pieds au coin du feu, car il a plu toute la journée, mes pieds sont trempés, je les sèche mais t'écris en même temps pour ne pas perdre de temps. La grande nouvelle du jour c'est la victoire des Anglais près de Cambrai. Depuis quelques jours nous avions bien l'impression qu'il se passait quelque chose dans notre nord, nous entendions une canonnade plus violente que d'habitude, et nous constations un grand mouvement sur les voies ferrées, néanmoins le secret avait été si bien gardé que nous avons été tout surpris de lire les grosses en-têtes sur les journaux. Nanine a dû lire le communiqué avec enthousiasme et je vois d'ici l'aimable marraine sautant au plafond, comme c'est d'usage quand le communiqué est bon. Sans doute nous ne voudrons pas être en reste avec nos bons alliés Marcel Hutin nous dit : patience, confiance ! et bien d'autres indices m'incitent à le répéter après lui. Les Boches doivent déjà se repentir d'avoir été aider les Autrichiens en Italie.
D'ailleurs même là après des succès qui sont faits bien plus de la lâcheté de leurs adversaires que de leurs propres mérites, les voilà qui semblent s'arrêter dans une situation pas bien brillante, et dont le général Foch ne tardera sans doute pas à profiter. Leur droite n'a pas encore pu déboucher des montagnes et l'hiver doit rendre l'opération bien difficile, leur centre et leur gauche canonnés par les marines, le tout relié à l'arrière par des communications assez précaires. J'ai confiance <u>qu'avant un mois</u> ils recevront là aussi une bonne leçon, que tu pourras célébrer gaiement à Fribourg en compagnie de nos 3 garçons. Tout ce que je te dis là m'est suggéré par la situation, c'est une appréciation personnelle, enfin tout de même je me flatte d'avoir vu assez juste ici sans trop d'optimisme car je suis toujours persuadé que la guerre sera encore longue et je ne vois pas encore qu'on puisse en fixer le terme, mais qu'importe si nous tenons le bon bout, et si les Boches encaissent tous les poins jusqu'à la fin ! plus on en tuera mieux cela vaudra et comme malgré tout on ne peut en tuer qu'un certain nombre en un jour, il est à souhaiter que la guerre dure encore plusieurs jours à condition que nous soyons tous les jours

vainqueurs. Chez nous le moral est très bon. Je crois qu'à l'intérieur, grâce à Clemenceau et aux bonnes mesures qu'il va prendre, il en sera de même, que le bon Dieu nous protège ! nous laisse batailler et nous donne la victoire.
J'espère que le déjeuner avec le Colonel se sera bien passé et aura été bon, qu'il a été heureux de ces heures passées à notre foyer, qui est devenu un peu le sien, et que sa fête aura été complète et ensoleillée par de meilleures nouvelles reçues des siens.
J'ai reçu ta lettre de lundi qui m'a permis de te suivre par la pensée dans ta journée de dimanche, je pense que le rhume de la Minette va mieux et ne l'empêchera pas de profiter des tièdes journées actuelles, qui sans doute vont bientôt être suivies par les froidures et frimas de décembre, mardi, mercredi et aujourd'hui, il faisait la température de serre que tu aimes bien.
Je sors toujours beaucoup à cheval, j'ai été de nouveau dernièrement sur le champ de bataille de l'Ourcq faire un pieux pèlerinage sur la tombe du Colonel Dubryadoux tombé glorieusement à la tête d'un régiment de zouaves qu'il entraînait à l'assaut. Les zouaves ont porté son corps avec eux tant qu'ils ont avancé, et l'endroit où ils l'ont enterré marque le point où ils se sont arrêtés au soir de la victoire à 16 km en avant de leur point de départ. Touchante pensée de braves soldats qui ont voulu que le chef mort prenne part à leur succès et soit au premier rang face à l'ennemi.
J'ai reçu cette lettre de Marie Ballet, elle est bien touchante dans sa simplicité, quelle brave femme ! et comme elle déteste les Prussiens. Je suis de son avis pour les devoirs de la Princesse, il faut exiger qu'elle prenne l'air, qu'elle fasse ses devoirs c'est très bien, mais je crois qu'en ordonnant bien son temps elle pourrait trouver 2 après midi par semaine pour s'aérer et se dilater. Quand la bonne grosse et Quiqui voudront m'écrire cela me fera plaisir. Au revoir ma vieille ; j'ai pensé particulièrement à toi aujourd'hui en mangeant des huîtres que notre médecin nous avait apportées en rentrant de permission. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

24 novembre (1917).
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui philosophiquement après le 1e moment de déception écoulé, je me dis que j'en aurai deux demain, ce qui me console à moitié. J'en ai reçu une de Jacques (*de Boissoudy*) très gentille que je t'envoie, il a bon moral et semble avoir pris du sérieux. Les lettres de toi et de ses cousines semblent lui avoir fait plaisir.
Pas grand chose à t'apprendre, je vais toujours bien, je ne me fais pas faire de piqûres de cacodylate mais je reprends depuis hier les pilules de phosph*ur*e de zinc qui ont pour effet de me donner beaucoup d'appétit, je mène une existence très régulière et très saine, je me lève tous les jours à 6 h 30', me couche à 10 h , sors à cheval chaque jour pendant 2 heures ½ je passe mes matinées à circuler à pied sur les différents terrains d'exercice, après quoi je travaille jusqu'au déjeuner qui est à midi, en descendant de cheval vers 4 h ½ je passe 1 heure au bureau, je rentre chez moi et j'écris jusqu'au dîner, je rentre vers 9 h, achève d'écrire s'il y a lieu, lis mes journaux, prépare mon travail du lendemain et m'endors en pensant à toi. J'ai découvert encore aujourd'hui une misère de cette guerre. Le maréchal des logis qui m'accompagnait m'a confié que pendant la guerre il a perdu sa mère et sa femme, il ne lui reste qu'une petite fille âgée de 7 ans qui est élevée chez Mlle de Tournon au service de laquelle il se trouvait avant la guerre, il m'a dit les larmes aux yeux, je n'ai plus personne, ma fille ne me reconnaît pas quand je vais en permission, je suis un étranger pour elle, il n'y a plus personne de la famille pour lui parler de moi. Voilà un homme bien à plaindre, ne nous plaignons donc pas de notre sort, regardons autour de nous et remercions le bon Dieu.
Demain dimanche je vais aller communier à la messe de 7 heures, je vous verrai tous en pensées dans la jolie église d'Eclaron et pendant quelques minutes en mettant ma tête entre mes mains, aux pieds de l'autel, j'aurai l'illusion d'être avec vous.
Je pense que tu vas recevoir de bonnes nouvelles de Fribourg, j'espère que la frontière s'ouvrira à temps pour te laisser passer avec la Princesse. Le change a encore monté, tu perdras maintenant 30,50 pour 100 frs, c'est effrayant et il est presque regrettable de ne pas avoir payé toute l'année du même coup. Je vais écrire à la société générale de t'envoyer les 625 frs qui sont disponibles. Il est probable qu'à la Nancéienne il y a environ 1 millier de francs, je pense que Gauzelin t'enverra bientôt de l'argent. Je t'engage à placer en emprunt de la défense nationale tout ce que tu as actuellement de bons du trésor, dont une partie d'ailleurs sont arrivés à échéance depuis le 23 novembre, cela te fait je crois 17000 frs, retiens ce qu'il te faut d'argent pour Fribourg. Il est probable que tu ne tarderas pas à recevoir l'argent de Benney (*la forêt*), environ 16000 frs qui remplaceront ces 17000 frs que tu placerais et qui te

rapporteraient environ 1000 frs, tu vois que ce sera une assez bonne opération, et en même temps tu répondras non seulement à l'appel de Clemenceau, mais encore à celui de nos évêques.
Au revoir ma chérie, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(novembre ? 1917).
(dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

(*Cette lettre sans date, est très difficile à classer en l'absence de la connaissance de la date de la vente de l'hôtel de Creyssac à Metz, en Allemagne pendant la guerre. L'année est peut être 1918. L'allusion aux revenus de la forêt de Benney présente dans la lettre précédente nous fait placer cette lettre ici, tout en étant certain qu'elle n'est pas à sa place exacte*).

Le courrier de ce matin m'a apporté ta lette de mardi contenant celle de Mougenot et de Marie, toutes deux intéressantes, je félicite Méaux de sa chance, Marie doit en être heureuse. Il n'est pas dit que sa crise d'albuminurie la reprendra ; elle a eu le temps de se guérir, puis il faut compter sur la Providence ; puisqu'elle accomplit, cette bonne Marie, son devoir de femme française, le bon Dieu ne l'abandonnera pas. Ne voyons pas à l'avance les pires évènements, quand l'irréparable est fait et qu'humainement nous n'y pouvons rien changer. La lettre de Mougenot est intéressante avec les détails qui viennent de la forêt, elle nous aura encore produit plus que nous ne le pensions, en totalisant c'est près de 30.000 pour l'année, sur les 16.000 frs à venir tu pourras placer près de 10.000 frs, tu feras bien de le faire car il faut songer à l'avenir. C'est une riche affaire qu'à faite Mougenot de vendre ces coupes à l'armée, à 8.000 frs l'une ; dans le civil nous n'en n'aurions certes pas tiré 3.000 frs, nous sommes maintenant tranquille avec elles pour 25 ans. D'ailleurs après la guerre les forêts intactes auront pris une valeur nouvelle car les bois auront été tellement abîmés, que ceux qui resteront vaudront très cher. Plût à Dieu que nos 420.000 de Metz aient été employés à acheter des forêts (*allusion à la vente de l'hôtel de Creyssac à Metz*). Quel brave homme que ce Mougenot, il est à souhaiter que René revienne de la guerre, d'abord parce que c'est un brave garçon, et ensuite parce que nous aurions avec lui un homme de toute confiance.
Je ne sais d'où est venu ce bruit qui m'a fait lieutenant-colonel, ce n'est malheureusement pas la réalité. Oh mon Dieu je ne sais pourquoi je dis malheureusement, tout cela m'est réellement indifférent ! je vis au jour le jour sans rien désirer, et sans ne demander autre chose que de faire mon devoir à la minute présente, sans seulement me demander ce qu'il en adviendra, de plus en plus je me compare au cheval qui a des œillères et qui du matin au soir fait marcher son manège. Cette vie n'est en somme pas désagréable, on ne se fait pas de bile, le temps passe tellement vite que quand je rentre chez moi je suis obligé d'écrire à la galope pour être sûr que tu ne sois pas sans nouvelle, et pour ne pas me mettre en retard pour les heures de repas. Il va y avoir un certain changement à la D.I., en particulier le colonel Lavigne, qui commandait l'I.D. est nommé général à la 4e division de cavalerie, c'est un homme sympathique, que je regretterai quoique je lui en veuille un peu de m'avoir retiré mon bataillon.
Je suis obligé de m'interrompre car l'heure de dîner approche. Demain je m'y prendrai plus tôt.

Je t'embrasse de tout cœur sans oublier personne de ton entourage.

God.

Je ne t'ai pas dit que la bonne madame Ballet m'a envoyé 200 cigarettes.

Le 25 novembre (1917).
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Aujourd'hui dimanche : bonne journée : j'ai d'abord communié le matin en pensant à toi, aux enfants, à vous tous et au dessus de tout au Pays, puis après la grand messe j'ai reçu deux bonnes et longues lettres de toi, que je viens de relire, heureux des bonnes nouvelles qu'elles renferment, heureux de te voir vaillante et planant au dessus de ce que tu appelles les petites misères d'ici bas, qui sont en effet bien peu de chose, et comme des feuilles mortes d'automne dans la tempête qui depuis bientôt 4 ans balaie le monde.
Cette après midi séance récréative à laquelle prenant part tout le CID, il y a eu de l'entrain et de la bonne humeur, il y avait même 2 ou 3 artistes qui valaient la peine d'être entendus, et je songeais aux réunions du même genre d'Eclaron auxquelles les enfants aimaient tant à assister avec le Colonel. J'ai assisté à la dernière partie qui était une comédie militaire assez drôle et pas trop inconvenante. Je viens de rentrer et avant dîner je t'écris. Entre temps j'ai lu le journal. La bataille de Cambrai bat son plein se terminera-t-elle par l'entrée des Anglais dans cette ville : c'est possible si le beau temps vient favoriser leurs opérations, si le terrain se consolide et permet les mouvements d'artillerie, mais malheureusement la défection de la Russie libère beaucoup de troupes des austro-boches, certainement sans cette criminelle et déplorable révolution, avec les succès que nous remportons partout la guerre serait bien près d'être terminée. Il ne faut pas nous faire d'illusions la guerre sera encore bien longue, demandons au bon Dieu de nous donner le courage de tenir jusqu'au bout et de ne pas perdre dans un moment de lassitude les bénéfices de notre longue vaillance et de notre ténacité qui fait l'admiration du monde. En Italie cela va bien, quoiqu'il arrive, la manœuvre boche est dorénavant enrayée, comme celle de Verdun, car maintenant les alliés ont eu le temps de parer à la menace et je ne serais pas étonné que les boches regrettent déjà de n'avoir plus sous la main les troupes qu'ils ont engagées dans la plaine italienne, pour les jeter au devant des Anglais dans les Flandres et à Cambrai.
Je suis bien content pour toi de ton intimité avec Madame de Nazel, ce sera pour toi un appui et un réconfort au milieu des misères présentes, je suis très heureux que nos filles approchent d'une nature aussi élevée et aussi sympathique que celle de cette charmante jeune fille qu'est Mademoiselle de Nazel, elles ne peuvent qu'y gagner. Je remercie bien monsieur le Curé du réconfort moral qu'il t'a apporté au moment des potins que tu m'as racontés. Puisque tu as le témoignage de ta conscience n'attache donc aucune importance à tous ces racontars de la rue, et continue à passer la tête haute en faisant le bien et en te confiant au bon Dieu. Racontes moi bien les progrès de Minette, dis-moi si elle dit de nouveaux mots, si elle commence à courir à 4 pattes etc...si je ne me *reprenais* de temps en temps je serais en mal d'elle, de notre petite benjamine, notre dernière peut être que je n'aurai pas eu la joie de voir pousser, j'aimais tant à être prêt de toi quand tu la pouponnais à être le témoin de ton orgueil et de ta joie maternels, là encore je remercie le bon Dieu de t'avoir donné cette jolie poupée vivante qui t'arrache aux tristes pensées et ouvre ton esprit à la joie et à l'espérance. Allons bonsoir ma bonne et chère Germaine je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Présente mes hommages à notre bonne cousine de Magnienville je lui suis bien reconnaissant de la sympathie qu'elle t'a montrée. Quand les enfants auront une minute pour m'écrire cela me fera plaisir, j'aime beaucoup leur style, même celui de Quiqui et de nounou.

Le 27 novembre (1917).
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Je me mets à t'écrire au coin du feu comme tu aimes à le faire, le papier sur les genoux, les pieds sur les chenets car ils sont trempés (les pieds pas les chenets) : je rentre en effet de l'exercice et comme il a plu toute la matinée on nage littéralement dans cette vallée de la Marne. Comme je rentrais le Général arrivait ; en l'absence du lieutenant Colonel je l'ai reçu, il a été fort aimable. Hier le Colonel a été très aimable aussi de sorte que je commence à me demander si je n'ai pas fait un jugement téméraire en te disant ce que je m'imaginais lorsque je suis venu en permission. Il ne m'a rien appris de nouveau. La bataille semble un peu se calmer pour le moment, les Boches sont arrêtés sur la Piave et les Anglais devant Cambrai, les Italiens d'un côté, les Boches de l'autre ont rétabli l'équilibre et il faudra de part et d'autre un nouveau choc pour le rompre : ce choc aura-t-il lieu bientôt ou un peu plus tard, là est la question. Voilà 1 mois que notre division est au repos. En conséquence les bruits de départ commencent à circuler, mais tous ces racontars sont de vulgaires canards sans aucun caractère d'authenticité. Le mieux en ce qui concerne nos très petites individualités est de vivre au jour le jour, sans songer au lendemain.

Que dis-tu de la Russie, voilà un exemple frappant de la bêtise des foules, ce malheureux pays livré à l'anarchie quand l'ennemi est à ses portes nous offre un spectacle lamentable. C'est à frémir quand on songe que pour un peu et sans le patriotisme et le bon sens de notre peuple de France, les ignobles politiciens de chez nous nous auraient menés par le même chemin ! J'espère que justice sera bientôt faîte si tant est que la justice est de ce monde. Vous voilà revenus à la solitude depuis le départ de Papa et d'Elisabeth, ils ne sont pas passés loin de moi, j'aurais presque pu voir leur train, car nous ne sommes pas à plus de 4 km de la grande ligne.
Je te parlais des bruits qui couraient pour notre prochain départ : on dit que nous allons retourner en Lorraine, dans la région de Benney, Tonnoy où nous relèverions la division du général Hallier (?), mais tout cela ne sont que des on-dit, je t'en parle tout de même car cela t'intéressera d'apprendre qu'il serait dans les choses possibles que nous allions en Lorraine. Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui, j'en attends donc 2 demain avec ma philosophie habituelle. Après avoir travaillé à fabriquer un thème d'exercice j'ai été interrompu par le dîner, je viens de rentrer, mais le lieutenant Colonel a tellement giberné qu'il est 10 heures déjà et je tombe de sommeil. C'est la suite de mon retour de nuit d'hier. D'ailleurs n'ayant plus rien à te dire je vais te dire bonsoir et à demain ainsi qu'aux enfants, je vais m'endormir en pensant à vous tous après vous avoir embrassé de tout mon cœur.

God.

Le 28 novembre (1917).
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Je viens de recevoir ta lettre de dimanche il en est pour moi comme pour toi, l'heure du courrier est la meilleure heure de la journée ; je te dirai même que c'est la seule bonne, car mes heures sont terriblement vides et monotones par elles mêmes, et je ne les rends supportables que par l'effort de volonté que je fais d'accepter mon sort comme voulu par Dieu, je le subis en me disant que rien ne servirait de se débattre et que la patience chrétienne est seule capable de me permettre de vivre sans mauvaise humeur et sans révolte. Tout le monde est à plaindre, beaucoup sont plus malheureux que moi, tant que mon moral se soutient, je ne dois pas gémir, puisque je vis au moins avec mes souvenirs et mes espoirs : le passé et l'avenir, le présent ne compte pas, car il est fugitif et changeant. Je commence à bien songer au bonheur des enfants à la St Nicolas, Coco est rudement maligne et avait bien caché son jeu, cela m'a amusé la façon dont elle a découvert que le grand Saint ne descendait plus du ciel. Je suis content que Nanine soit apprécié par son entourage. Je suis de ton avis, il y a certainement des âmes plus élevées, mais ce que j'aime le plus en elle, c'est sa grâce, son charme, sa bonne humeur, son excellent caractère, elle est de la catégorie des doux et des pacifiques, ce qui n'exclut pas l'enthousiasme pour les belles et nobles causes. On peut toujours être mieux que l'on est, c'est évident puisque la perfection n'est pas de ce monde, mais elle est bien comme elle est, elle est très complète sans être transcendante, et pour rien au monde je ne voudrais la changer, car il y a bien des chances pour que celle que l'on nous donnerait en change ne la vaille pas : c'est ma bonne Tatine, notre aînée !
J'ai interrompu ma lettre pour aller à l'exercice. Je rentre maintenant avec comme d'habitude les pieds trempés, mais mon fidèle Nique qui est là m'allume le feu : je vais continuer ma lettre les pieds sur les chenets.
Je suis content que la fête du Colonel ait été réussie ; cela lui aura fait plaisir d'avoir ainsi un peu de vie familiale. Ici il n'y a personne à voir : je ne connais personne et n'ai aucune distraction en dehors du service. Le lieutenant colonel Dizot est un homme très bienveillant et intelligent, mais je lui connais des relations politiques qui me glacent un peu dans mes rapports avec lui, il y a bien des choses dans sa manière de faire qui ne sont pas à imiter ; à côté de réelles qualités il y a des lacunes flagrantes en somme je suis dans une grande solitude morale. L'aumônier de la division vient rarement nous voir, il est loin d'être un modèle de ferveur et de charité, ce qui est regrettable, ne vas pas m'accuser de pessimisme en voyant mes appréciations un peu sévère ; tu sais que je suis toujours porté à l'indulgence ayant grande pitié de la pauvre machine humaine, mais tout cela est pour te dire que, par la force des choses, je mène une existence très renfermée ; je m'abîme dans la lecture de tes lettres, dans la pensée des absents et je m'extériorise en circulant beaucoup à pied et à cheval. Je vais très bien, j'ai un appétit de loup, mais l'existence que je mène ne répond pas à mes goûts : on n'y fait pas assez de mal aux boches et je ne puis y avoir bien grande influence, tant que je serai en sous ordre. Ma situation est celle qu'avait autrefois un lieutenant colonel dans un régiment ou un adjudant major dans un bataillon : ce n'est pas en somme une situation d'officier supérieur, surtout pour le temps de guerre. Enfin le temps passe, c'est dans trois mois si on ne m'a pas trompé que l'on doit me rendre un commandement. Ce commandement sera sans doute un bataillon, le mien j'espère, il y a pléthore de colonels et lieutenant

colonels, beaucoup de commandements ont été supprimés et en outre beaucoup de colonels ou lieutenant colonels anciens blessés reprennent chaque jour du service et avec la nouvelle façon de faire la guerre il se produit peu de vides dans ce grade. Enfin je n'ai aucune ambition, tu le sais bien, et je serais parfaitement heureux à ne commander qu'un bataillon.
J'ai interrompu ma causerie pour aller dîner, je rentre à l'instant après avoir fait un brin de promenade au clair de lune, ce qui est très sain. Je viens de lire à mon brave Nique le passage de ta lettre où tu me parles de lui, il en a eu l'air très touché. Il m'a dit qu'il avait un beau frère au 170e qui a cantonné au Tremblois au cours de cette année en hiver. Je voudrais bien prolonger encore ma causerie avec toi, puisque tu me dis que la lecture de ma lettre est pour toi le meilleur moment de la journée. Mais je suis à court de nouvelles et je commence à avoir sommeil, de plus mon feu est éteint, je vais donc me mettre dans mes toiles, non sans t'avoir embrassé de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

jeudi 29 novembre s. 203 (1917).
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Excellent courrier aujourd'hui : deux lettres de toi dont l'une contient les lettres de nos collégiens et leurs très bons bulletins. Cette fois-ci Joseph semble être dans sa bonne veine, il a de bonnes notes et est très bien classé, j'espère qu'il aura l'énergie de se maintenir à son rang, il sait maintenant qu'il peut ce qu'il veut. La lettre de Gérard est gentille c'est décidément une bonne nature, je crois que sa paresse est en grande partie due à une certaine fatigue physique, mais il nous donne la preuve que lui aussi quand il veut (*il*) est capable de bien faire, quant au petit là il tient facilement la tête de sa classe, avec son amour propre, si sa santé se maintient bonne, il arrivera à ce qu'il voudra. Pourvu qu'ils puissent achever leur année à Fribourg où ils semblent si bien se plaire, pour cela nous n'y pouvons rien qu'à nous remettre à la volonté du bon Dieu. J'espère que la frontière sera ouverte au moment des vacances du nouvel an, pour que tu puisses entreprendre ce voyage avec la Princesse, Ne te mets pas en retard pour les passeports, et organise ton voyage pour qu'il soit le moins fatiguant possible. Le mieux pour toi serait peut être de passer par Paris, malgré le détour, au moins au départ, pour éviter les perpétuels changements de train et les refroidissements. Pour le retour les trains correspondent mieux. Pendant que j'y pense j'ai oublié mon revolver dans son étui, veux tu me l'expédier, secteur 203.
Je t'écris très tard ce soir ayant fait une grande promenade à cheval avec le lieutenant colonel ; nous avons visité toute la partie sud du champ de bataille de l'Ourcq, c'est excessivement impressionnant. Nous avons éprouvé une certaine indignation en voyant les boches conduire des charrues au milieu des tombes de nos héros, il y avait là comme une sorte d'insulte à nos morts. Nous nous étions oubliés au milieu de ces champs glorieux et sommes rentrés à la nuit noire, si bien que je n'ai pu commencer ma lettre avant dîner. J'ai grand plaisir à lire tous les détails que tu me donnes sur Minette, je crois voir ces jolies petites mains faisant le geste si gracieux de bonjour. Je vois son œil si doux, et son air digne quand elle vous fait la grande grâce d'une caresse. J'espère que Quiqui et Loulou vont continuer à bien aller, et à être sages. Depuis deux jours le temps s'est sensiblement radouci, et je suppose que votre neige a fondu, ici je crois qu'il en était tombé un peu dans la nuit de lundi à mardi, mais elle avait déjà disparu aux premières lueurs du jour. Le climat est certainement plus agréable ici qu'à Eclaron. Les journaux aujourd'hui étaient peu réjouissants avec cette éternelle et malheureuse histoire Malvy autour de laquelle tout le monde s'agite et qui trouble bien à tort le Pays. J'espère que Clemenceau restera ferme et accomplira jusqu'au bout la tâche qu'il a compris que le Pays attendait de lui. Aux armées cela va bien pour le moment partout. Le point noir c'est toujours les Russes, que le bon Dieu prenne pitié de la pauvre humanité et surtout de la France. J'espère que le pauvre Mr *Sommier* ne se ressent pas de ses brûlures. Au revoir ma bien aimée Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos bons enfants. Souvenirs respectueux au Colonel.

God.

Il est 10 heures du soir, je me pieute. Nous avons eu aujourd'hui un accident de grenades, c'est le 1e depuis que le CID existe ce n'est pas grave heureusement.

1e décembre (s. 203 - 1917).
(*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

J'ai eu une journée très occupée aujourd'hui : je rentre d'une manœuvre de cadres que j'ai dirigée et où tout le monde s'est intéressé ; nous avons été favorisés par le beau temps. Je n'ai pas reçu de lettre de toi : la journée m'aurait paru terriblement longue si je n'avais pas été occupé. Je viens d'écrire une nouvelle lettre à Joseph, je te l'envoie pour que tu (*la*) lui fasses parvenir après l'avoir lue. Jean travaille joliment bien pour avoir eu son 20 de récitation, j'ai remarqué aussi qu'il a déjà fait des progrès en écriture, pourvu qu'il continue à bien se porter malgré les ennuis du voyage, je suis sûr que tu seras heureuse de les revoir tous les trois ; ils méritent d'ailleurs bien une récompense, et la meilleure récompense pour eux sera de sentir toute proche, pendant quelques jours, ta chaude affection. Il sera bon d'ailleurs que tu parles avec le Directeur et leurs professeurs. Gérard est décidément une gentille petite âme, pensant bien à tout le monde, bien affectueux, je crois que c'est une nature qui a besoin d'être mise en confiance, très attachante, il est certainement moins formé que Jean, mais il a ses qualités. Evidemment l'augmentation du change est bien désagréable ; actuellement le prix de pension est augmenté de près d'un tiers, maintenant je crois qu'un collège libre en France nous coûterait autant : c'est un mauvais moment à passer, les questions d'argent sont peu de chose en regard des évènements possibles, je souhaite surtout que les boches ne lancent pas sur la Suisse les effectifs que la trahison de la Russie leur libère, en cela il faut nous en remettre au secours divin et prier.
Notre politique intérieure n'est toujours pas brillante : je compte toujours que Clemenceau résoudra ces questions de la façon la plus avantageuse pour l'intérêt du pays, et la plus conforme à notre honneur ; il faut t'armer de patience et laisser la justice suivre son cours.
Je me suis interrompu pour aller dîner ; je sors de table après avoir fait avec les camarades un tour de cantonnement au clair de lune, tout était calme et il faisait bon. Nous sommes toujours au même endroit et nous (*nous*) demandons ce que l'on va faire de nous, nous nous demandons aussi ce que les Boches vont faire ; ils semblent arrêtés en Italie. Il faut maintenant attendre la décision de la conférence interalliés. Je félicite bien la nounou de son courage ; c'est très bien de donner ainsi beaucoup de petits français à la France. J'espère que son mari va bien maintenant. J'espère aussi que Gabrielle va mieux. J'espère que le rhume de Geneviève est en voie de guérison, je trouve qu'elle est bien souvent enrhumée ; tu ferais peut être bien de la faire ausculter à une prochaine occasion.
Demain nous avons une petite fête militaire : remise de décorations et concours de tir et de grenades.
Au revoir, ma vieille, je vais me coucher non sans t'avoir embrassé de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ce dimanche 2 décembre (1917).
Sect. 203 (*CID.vallée de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Quel bon courrier aujourd'hui 2 lettres de toi et une de Nanine à laquelle je répondrai quand je serai revenu au calme, celles que je t'écris sont en général pour tout le monde, tu en extrais naturellement ce qui est pour toi seule et que tu devines entre les lignes. J'ai particulièrement goûté ta grande lettre de jeudi écrite dans tous les sens où tu me parles en particulier de la Minette avec force détails bien attachants. Tu ne doutes pas que je vous ai tous présents devant les yeux tels que je vous aime, cette petite je la vois, avec sa petite frimousse légèrement gauchie, ses yeux pétillants, ses gestes souples et potelés, elle est joliment intelligente pour avoir découvert les *Jezésus* (*mot incompréhensible, probablement Jésus en bébé*) en des formes si variées et je comprends que tu sois fière de sa débrouille. Elle marchera certainement quand je la reverrai à Pâques et à ce moment là (*elle*) racontera déjà des foules de petites histoires.
Tous les détails contenus dans tes lettres et dans celle de Nanine m'intéressent beaucoup. Je suis désolé de ce que tu me dis au sujet de ce lieutenant. Je dois avouer que j'avais été surpris et attristé du changement que j'avais constaté dans son attitude. T'avais-je dit que je l'avais vu à la descente du train à Paris quand je rentrais le 10 novembre, j'avais été frappé par son air embarrassé et son aspect bizarre, espérons pour cette âme qu'elle subit seulement une crise passagère, et qu'au milieu des grands évènements que nous traversons il se ressaisira et que le bon Dieu aura pitié de lui. Je comprends bien néanmoins la peine que cette triste constatation doit faire au Colonel.
Aujourd'hui dimanche j'aurai voulu t'écrire longuement, ma journée a été coupée par les préparatifs du départ, par les offices, par un déjeuner que le lieutenant colonel a offert au maire, un dîner offert à des officiers de passage, finalement voilà qu'il est dix heures du soir et je ne t'ai rien dit, je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre, j'aurais aimé parler un peu au hasard avec toi, comme quand je suis à tes côtés, te racontant tout ce qui me passe par la tête, ce sera pour demain car je suis un peu enrhumé et

j'éprouve le besoin de dormir, je n'ai d'ailleurs rien de sensationnel à te dire ; mon existence demeure monotone, voilà qu'il va encore falloir recommencer à s'installer, à tout refaire ! cela n'a pas d'importance chaque jour qui passe nous rapproche de la fin de cette guerre puisque tout ici bas a une fin. Je voudrais bien te savoir rentrée de Suisse. Encore un mot : au lieu de t'envoyer 500 frs je vais acheter de l'emprunt et t'enverrai le titre, car le général Pétain a fait paraître un très bel ordre du jour pour engager les soldats à faire le sacrifice de leurs économies et, à titre d'exemple, il est bon que je fasse ce geste ; d'ailleurs tu ne dois pas avoir besoin d'argent pour le moment, et si Gauzelin t'envoyait l'argent de Benney dont parle Mangenot, tu pourrais certainement encore en placer une partie. Au revoir, ma vieille, je vais dormir en profitant une dernière fois de mon lit, je vous embrasse tous.

God.

---

3 décembre (1917).
(*départ pour les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Aujourd'hui je n'ai pas reçu mon pain quotidien, la lettre de toi chaque jour si vivement attendue, je le regrette car pendant trois jours nous allons être sans nouvelles, c'est un sacrifice de plus à offrir au bon Dieu ; sous d'autres cieux j'espère pas trop différents de ceux-ci, je vais recevoir un courrier très important. Nique est là à côté de moi qui prépare mes bagages, il voudrait bien que nous nous rapprochions de chez lui, et moi je n'en serais pas fâché car je ne serais pas loin du Tremblois, et en tout cas pas plus loin d'Eclaron. J'ai été ce matin reconnaître la gare d'embarquement. Mon cheval a très bien marché, il faisait une délicieuse journée d'automne, un peu fraîche mais éclairée par un brillant soleil, j'en ai rapporté un excellent appétit et une bonne humeur dont j'étais tout aise. Durant ma course je rêvais à vous tous à toi, à mes grandes filles, à mes petits garçons, au Tremblois, à tout ce cher passé, et à tout un avenir que je veux avec toi croire encore prometteur de bonheur. Le présent n'est pas gai évidemment et pourtant on le supporte quand à tout instant on se dit que l'on fait son devoir. Que servirait d'ailleurs de gémir, quand on a la conscience tranquille, que l'on fait ce que l'on doit, le mieux qu'on peut, que demander de plus.
Je ne t'ai pas raconté qu'hier encore nous avons eu une matinée récréative donnée par nos troupiers, et qui a été réussie : elle était agrémentée par la très bonne musique du 170^{e} qui prêtait son concours, je pensais que les enfants se seraient bien amusés, c'était à peu près convenable, il y avait de réels artistes, c'étaient nos adieux à la population civile, qui s'est montrée très accueillante à 2 reprises pour nos troupiers et qui est navrée de notre départ.
9 h ½ du soir. J'ai été interrompu dans ma correspondance par l'arrivée du capitaine Clément mon adjudant major du 2^{e} bataillon qui rentrant de permission s'est arrêté à Meaux et a été amené ici par une de nos voitures, je l'ai retenu à dîner, il s'embarque à 10 h dans une gare voisine. Il rentre de Valence où il a vu pendant 10 jours défiler les trains de soldats français et anglais gagnant l'Italie. Il a vu pendant sa permission un des petits aspirants que nous avions logés à Eclaron en 1916 et qui est un de ses cousins, ce jeune homme lui a fait le plus grand éloge de nous tous, le pauvre garçon a été très grièvement blessé six jours après avoir rejoint le front à Flirey en Lorraine. Il a été trépané et est réformé maintenant. Après dîner j'ai accompagné Clément quelques instants sur la route, je rentre maintenant et t'écris comme tu le vois, sans avoir grande nouvelle à t'apprendre.
Il est probable qu'en cours de route je ne t'enverrai que quelques mots crayonnés à la hâte, mais dès que nous serons dans notre nouvelle installation je reprendrai nos bonnes conversations.
La lutte a été rude sous Cambrai, les Anglais sont en définitive restés maîtres du terrain conquis, mais la pauvre ville de Cambrai se trouve vouée à la destruction, comme St Quentin, comme Lens, comme Reims, comme Arras etc ! cruel martyrologe de nos belles et anciennes villes de France ! Il est probable que si le beau temps continu il se passera d'ici peu quelque chose de nouveau.
Ton histoire de jambon m'a bien amusé, j'espère que ce bon cochon va vous donner quelques bons repas d'ici Noël. J'ai pensé aujourd'hui à la fête de Zézé, combien je regrette d'être éloigné de vous pour toutes ces fêtes de famille.
Au revoir, ma chère petite femme bien gentille et bien aimée, je t'embrasse de tout mon cœur sans oublier naturellement nos bons enfants.

God.

Souvenir respectueux au Colonel.

(décembre 1917).
(*départ pour les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je ne t'ai écrit qu'un tout petit mot ce matin car j'étais pressé. Il fait très mauvais temps en ce moment et je viens de rentrer pour me sécher au coin du feu dans une petite ville des Vosges, et j'en profite pour te crayonner quelques mots car mon encrier est (*dans mon*) cartable. Nous ne marchons pas encore vers la bataille, et restons encore dans notre coin de plus en plus tranquille, nous attendons avec anxiété la fin de ce massacre, qui est surtout parait-il un massacre de boches, aux côtés duquel la Marne, l'Yser et Verdun ne sont que jeux d'enfants (*allusion possible à la bataille de Cambrai en cours en décembre 1917, les évènements permettant de dater la lettre sont : la présence de Godefroy dans les Vosges et le fait que la mort de Jacques de Boissoudy, aux alentours du 15 décembre 1917, n'est pas encore connue*). Il *est* dit impossible que nos troupes de couverture ne cèdent pas d'abord sous une pareille poussée, le boche est maintenant arrêté, il est rentré un peu plus avant dans la nasse d'où il n'était sorti l'an dernier qu'au prix de lourdes pertes, et de grands sacrifices. J'ai confiance dans le bon Dieu et dans Foch, pour exploiter une situation qui a une analogie frappante avec la Marne, et qui grâce à la protection du ciel se terminera certainement d'une façon aussi brillante, qui pour cette fois marquera sans doute la fin de la guerre. Comme j'ai été ému du récit de ta nuit à Chalons, tu es réellement une femme admirable d'énergie ! je suis fier de toi. Mais je t'en prie ne fais plus pareille imprudence, et puis pour les enfants ne les laisse pas repartir avant la fin de cette bataille. Je demande au bon Dieu de conserver à Foch vigueur et santé, c'est bien le grand chef digne d'être le sauveur du Pays, et le vainqueur de ces sales boches, quel désir de sainte vengeance tu as dû rapporter de ta cave de Chalons.
Tu ne me parles plus de la santé de Nanine, j'espère qu'elle va bien et qu'elle se soigne. J'ai trouvé la lettre de Marie bien gentille, j'ai beaucoup pensé à Quiqui tous ces temps-ci. Je suis content de Joseph, et des 2 petits, que Gérard profite bien de ses vacances, se repose et se remette au travail avec ardeur. Que Jean ne soit pas orgueilleux de ses succès, qu'il remercie le bon Dieu de lui avoir donné des moyens, et qu'il emploie ses facultés à devenir un homme utile au Pays. J'espère qu'Elisabeth a de bonnes nouvelles de Jacques. J'en sui préoccupé car sa division doit être engagée dans la bataille. Bataille que je crois d'ailleurs moins meurtrière, pour nous, que Verdun, car les Boches ne peuvent pas comme nous utiliser leur grosse artillerie et doivent éprouver d'énormes difficultés de réapprovisionnement. Je conserve mon optimisme, car j'ai une foi invincible dans les destinés de notre France, et d'autre part, tu sais que je ne me suis jamais fait d'illusion sur la force et les ressources des Boches, j'ai toujours pensé qu'il serait très dur de les achever, et qu'ils vendraient chèrement leur peau, qui ne vaut pourtant pas cher. Cette alerte aura j'espère réveiller chez nous les énergies qui s'endormaient.
Voilà le vieux Nique qui m'apporte mon encrier, ce qui me permet d'achever ma lettre. J'ai déjà écrit à Mora qu'à l'avenir nous nous passerions de ses services. Je vais écrire à Gauzelin, puis peut être pourrions nous nous faire payer directement par *Lanfante*. Je m'en vais y réfléchir et demander avis à Gauzelin.
Au revoir, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

6 décembre 1917 (carte de correspondance des armées)

6 Déc. 1917. Ma chère Germaine. Nous avons fait bon voyage et après 30 heures nous voilà tout près d'Antoine. Joli village, bon cantonnement à l'entrée des vallées vosgiennes, mais quel froid. J'ai bien pensé à vous tous le 5 vers 11 h du soir, par un phénomène de télépathie as-tu songé que nous passions à 12 km de vous ! Je sui logé très confortablement avec chauffage central, électricité, popote dans la même maison, installation un peu semblable à celle du Tremblois, on est confus de faire la guerre dans des conditions aussi favorables. Je n'ai pas de lettres de toi depuis le 1e décembre. j'en attends donc un paquet. J'ai débarqué ici à l'heure de St Nicolas, je vous embrasse bien tous. Le vaguemestre attend ma lettre.

God.

---

6 décembre, soir / sect. 203 (1917).

(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je viens de recevoir ta lettre de samedi qui m'apprend ta petite atteinte de grippe et le nouvel accident au genou de Pauline. Tu traites ta grippe par le mépris, cela est très bien, mais néanmoins n'exagère pas, ne fais pas d'imprudences, songes que tu es à un âge où il faut te ménager et que pour trop appuyer sur le ressort tu finirais par le briser, tu as pour le moment une trop lourde tâche à remplir pour ne pas te soigner, quand c'est nécessaire, et te reposer quand il le faut. Je suis ennuyé de savoir Pauline obligée de se reposer si longtemps : si c'est le genou qui a été malade il y a 2 ans, il faudra qu'elle s'astreigne à porter un bandage qui soutienne les muscles, évidemment trop peu résistants, parle de cette idée au major, tu verras ce qu'il en pense. Nous voilà à notre premier jour d'acclimatement à notre nouvelle place, comme je te l'ai dit à 20 km d'Antoine, à peu près à même distance d'Eclaron qu'auparavant mais tout à l'opposé. Je t'ai dit que nous étions passés à St Dizier dans la nuit du 4 au 5 et que alors j'avais bien pensé à vous. Notre voyage s'est bien passé mais nous avons eu très froid, il gelait très fort ces 2 nuits là, nous étions partis le 4 à 13 h 30' et ne sommes arrivés que le 5 à 20 h, nous n'étions au cantonnement qu'à 23 h. Il n'y a pas eu d'incident ni d'accident de route, nous avons trouvé une assez forte couche de neige et du verglas sur les routes, aujourd'hui le temps s'était relativement adouci, mais cependant il gèle encore. Le pays est fort pittoresque est très semblable à la région de Plombières dont nous ne sommes du reste pas très éloignés. Je me rappelle les moments heureux que nous y avons passés ensemble, si le temps le permet et si j'ai quelques loisirs, je referai à cheval quelques unes des promenades que nous avions faites ensemble en voiture. Un de ces jours, quand nous serons complètement installés, et que tout marchera bien de nouveau, je me promets d'aller voir Antoine à son QG.
St Nicolas est donc venu hier visiter nos enfants. J'attends avec une certaine impatience le récit de cet important évènement.
Il ne faudra pas que tu te mettes en retard pour remplir les formalités de ton voyage en Suisse, n'hésite pas à voyager en 1^{e} s'il fait froid, surtout à cause de la Princesse, voyage à petites journées mieux vaut mettre un jour de plus en route que de te mettre sur les dents ou te refroidir.
Profite de ton séjour à Fribourg pour parler au directeur de l'éventualité de la violation de la neutralité Suisse et demande lui ce qu'il compte faire dans ce cas là. Enfin recommande toi au bon Dieu avant de te mettre en route, et persuade-toi (*qu*') avec son aide il ne t'arrivera rien de fâcheux, puisque tu fais ce voyage non par plaisir mais par devoir. Je compte que lors de ton départ Pauline ira mieux, d'ailleurs Constance et Geneviève seront en vacances et pourront aider notre grande, quand aux deux lurons, j'espère qu'ils seront bien raisonnables et bien sages pour que leur Maman soit contente en rentrant.
Je suis ici cantonné chez le maire avec le lieutenant Colonel et l'officier adjoint, nous sommes très bien matériellement, le propriétaire est un gros industriel d'une soixantaine d'années, sa femme une personne d'environ 50 ans. Monsieur le Curé, que je voyais ce matin, m'a dit que c'étaient de très braves gens, bons catholiques pratiquants. D'ailleurs je m'en doutais car dans ma chambre, qui est très confortable, il y a au mur des images de piété, des statuettes du Sacré Cœur, de N .D. de Lourdes etc, c'est un bon milieu dans lequel je me trouve à l'aise et où bien des détails me rappellent notre cher intérieur.
Nous sommes un peu perdus et en dehors du monde civilisé, ainsi à cette heure, bientôt 17 h 30', je n'ai par encore reçu les journaux que là bas nous recevions à 10 h. Cela ne me prive d'ailleurs pas énormément. Je vais aller faire une visite à nos hôtes que je te raconterai demain. Ma journée a passé très vite aujourd'hui, j'ai recommencé à chercher des terrains d'exercice, des champs de tir, etc, demain mes chantiers se mettront au travail et après demain nous recommencerons à nous préparer à la lutte finale. Je suis bien reconnaissant au Colonel de toutes les gâteries dont il continue à combler nos enfants, je le remercie de tout mon cœur, et souhaite qu'il continue à trouver chez nous, et chez les enfants, la chaude atmosphère de la vie de famille qui lui permet de prendre en patience la longueur de la séparation et l'éloignement des siens.
Au revoir ma bien aimée Germaine, je t'embrasse de toute mon affection ainsi que tous nos bons enfants.

God.

Le 8 décembre, sect. 203 (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui un bon courrier, deux lettres de toi, celle de mardi, celle de mercredi, les lettres des enfants. Ta lettre de mardi m'ennuyait un peu, l'écriture était lasse et ton moral y semblait déprimé, je craignais que tu sois bien fatiguée et que tu t'obstines à ne pas te soigner. J'ai lu ensuite celle de mercredi, j'en ai trouvé l'écriture plus ferme et le moral plus relevé, puisque tu me disque tu as l'estomac malade, je comprends, en te plaignant, ton affaissement momentané, écoute moi, écoute tes enfants, tu n'es plus à un âge où l'on peut jouer avec sa santé, et ton premier devoir, comme je te l'ai dit bien souvent, consiste d'abord à te soigner.
Je suis très content des enfants, Gérard surtout est une révélation pour moi, ses lettres sont très gentilles, ce que j'aime en lui c'est qu'on s'aperçoit qu'il a un très bon cœur, et qu'il pense constamment aux autres. Joseph semble aussi bien travailler, mais néanmoins il a encore un 60 d'étude, évidemment il y a des moments où il se laisse aller. Les notes de classe sont très bonnes, et avec un travail soutenu il ferait des merveilles : il a réellement la bosse des mathématiques. Notre brave Jean me semble toujours aussi original d'après ses cartes lettres. Les détails que tu me donnes sur la Minette m'intéressent énormément, je vois que ce petit bout est toujours avec toi et fait ton bonheur, j'en bénis le bon Dieu, si cette petite commence à marcher elle va devenir bien difficile à garder, tu ne me dis pas si elle est obéissante. Dès qu'elle commencera à trotter il est à présumer que son appétit, que tu me dis un peu paresseux, va se développer. J'espère que Nanine va de mieux en mieux et qu'elle ne sera bientôt plus condamnée à l'immobilité ; qu'elle fasse ce que je t'ai déjà écrit dés qu'elle recommencera à marcher, qu'elle porte un bandage qui lui maintienne le genou.
Je me plais bien ici, le pays est charmant, mon temps passe très vite, car j'ai pas mal à faire, du réveil au coucher, je n'ai pas le temps de faire ce que je voudrais. Cet après midi j'avais envoyé tout mon monde en marche dans la montagne, je cherche à leur faire le pied montagnard en raison des missions qu'ils pourraient avoir à remplir par la suite quand ils iront en renfort. J'ai été à cheval recouper leur itinéraire, c'était une fort jolie promenade, on avait une vue magnifique, d'une part sur le ballon d'Alsace, de l'autre sur le Jura, l'un et l'autre couverts de neige. Les gens ont bien supporté cette expédition, et en semblaient contents. A 5 heures j'ai été faire visite à Monsieur le Curé qui semble être un bon prêtre. Je lui demandais pour demain les heures des messes du matin, il m'a dit qu'il me donnerait la Ste communion à n'importe quelle heure de la matinée. Quand je lui ai dit que nous avions 10 enfants, il m'en a fait bien des compliments. Je lui ai dit que j'avais 3 garçons à Fribourg, il m'a fait un grand éloge des Maristes (*marianistes en réalité*) qui sont très connus et très appréciés dans la région.
Nos propriétaires qui sont très bien, nous ont invités à déjeuner demain : en vertu des restrictions alimentaires, et en raison des économies qui sont un devoir pour tous, nous versons nos vivres à la communauté, ce sera donc une sorte de pique nique. La population est d'ailleurs aussi très accueillante, et tous nos troupiers sont très bien reçus. L'esprit est très bon, Mr le Curé m'a dit que 90% des hommes faisaient leurs Pâques. Il m'a dit que sa paroisse avait été très éprouvée par la guerre : sur 300 mobilisés il y a eu 52 tués. J'ai rencontré aujourd'hui deux gentils enfants de 4 ans et de 3 ans qui étaient avec un sergent du CID, j'ai appris que c'étaient les 2 derniers d'une famille de 5 se suivant à un an de distance dont le père a été tué au début de 1914. La mère est bien à plaindre, mais néanmoins très courageuse, elle élève parfaitement ses enfants, et tient bien son ménage : c'est la religion qui la soutient.
J'ai écrit un petit mot à Antoine aujourd'hui pour lui demander de m'indiquer le jour où je pourrais aller le voir, car je ne voudrais pas le manquer, je crains qu'en ce moment il soit très occupé car le secteur parait pas mal agité.
D'une façon générale les opérations paraissent un peu stationnaires, sauf sur le front Italien où nos piètres alliés ne semblent pas capables, malgré les avantages du terrain, de retenir même les Autrichiens. Pour le moment les Boches semblent avoir paré au danger dans les Flandres, mais je doute que les Anglais les laissent longtemps tranquilles. En venant ici nous avons traversé les régions occupées par les Américains, il y en a des quantités partout ; à côté des moindres villages on a construit de grands camps, et on les voit à l'exercice dans tous les coins : je crois qu'au printemps ils commenceront à faire sentir leur action. Les luttes prochaines s'annoncent très rudes : il faut redoubler de prières pour que le bon Dieu nous vienne en aide et avance l'heure de la victoire.
Je trouve que Papa a mis bien longtemps à t'envoyer des nouvelles, puisque tu en as reçues, finalement tout va bien.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Dimanche 9 décembre, (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère et bien aimée Germaine,

J'ai reçu ce matin ta lettre de jeudi, elle m'a fait plaisir car tu m'y sembles bien remontée, et je vois que tu as retrouvé ta belle vaillance, j'en remercie le bon Dieu et je lui demande de te garder ainsi ta grâce et sa protection pour t'aider à traverser avec toute notre nichée les mauvais mois qui nous restent à vivre avant d'arriver à la victoire. Ce matin en communiant je vous ai tous confiés à la garde du bon maître tout en m'en remettant à sa sainte volonté. Je suis plein de confiance dans sa protection et chaque soir je m'endors avec la certitude qu'il veille sur vous tous. Certes vous avez des moments durs à vivre au point de vue matériel : l'hiver sera pénible, mais pas plus que celui de l'an dernier, pour la nourriture, pour le pain surtout, vous allez être gênés, veille bien à ce que tes pommes de terre ne gèlent pas et mangez aussi du riz, pour les goûters cela sera plus difficile et vraiment je plains nos pauvres gosses qui mangeaient de si bonnes tartines d'habitude, il ne va pas falloir en perdre une miette, ne vous privez pas sous le rapport de la nourriture, si tu peux avoir du riz, en le réduisant en farine, ou en semoule, tu pourrais arriver peut être à en faire des gâteaux qui remplaceraient le pain. J'ai confiance dans ton ingéniosité pour arriver à faire vivre tout ton petit monde, mais comme toi je déplore l'incurie de nos gouvernants qui n'ont pas été capable de prévoir la disette, qui ont laissé tout gaspiller pendant 3 ans, et qui trouvent plus commode de rationner que d'approvisionner. Si d'ailleurs ils avaient rationné depuis le mois de juillet, au lieu de ne donner que 200 gr, ils auraient pu en donner 350 ou 400, ce qui serait suffisant. J'espère que nos bonnes vont enfin comprendre que l'économie est un devoir impérieux, et que Margorite ne laissera plus de restes se gâter dans les armoires. Je voudrais bien tout de même envoyer un peu de mon pain à la bonne grosse et à la Ricotte. La lettre de Jean qui accompagnait ta missive prouve que le pauvre garçon n'arrive pas à surmonter sa crise de neurasthénie. Il faudrait absolument qu'il se soigne et se repose, et avec la santé le moral redeviendrait bon. Evidemment en ce moment avec un peu d'imagination il est facile de se figurer les pires évènements, mais je ne vois pas pourquoi on désespèrerait de notre race qui a dans cette guerre même donné tant de preuves de vitalité, pourquoi on désespérerait du bon Dieu, ce qui serait un péché, puisque jusqu'à présent il nous a toujours secouru, et nous a relevés quand nous étions au plus bas. Tu diras peut être que je pousse mon optimisme un peu loin, mais de la défection et du fléchissement de nos alliés nous sortons grandis aux yeux du monde, puisque quand tout semble nous abandonner nous demeurons ferme comme le roc, et nous battons le boche à nous tous seuls, la lutte certes en est plus dure, mais elle est aussi plus glorieuse et nous ne devons rien à personne, ce qui sera beaucoup dans l'avenir au moment de la signature de la paix (*cette affirmation est malheureusement erronée*). Quand le boche se risquera à nous attaquer il recevra un tel coup sur le groin qu'il ne s'y frottera pas deux fois, je crois que les expériences de Verdun et de l'Aisne lui ont été salutaires à ce sujet et qu'il regardera à deux fois avant de s'y frotter. En hésitant il donne aux Américains le temps de se préparer, et nous, nous n'avons pas intérêts à marcher seuls tant que nos alliés de l'ouest ne sont pas prêts à nous suivre. Ce que je plains le plus c'est la Roumanie, que pouvait-elle faire autrement, isolée comme elle est là bas au milieu des Bulgares et des Russes ? Enfin restons confiants, soumis à la Providence et mortifiés, et répétons : patience, confiance.
Aujourd'hui Mr et Mme Desgranges, les industriels chez qui nous logeons nous ont invités à déjeuner en famille : c'est de tradition chez eux d'inviter les officiers, qu'ils logent, chaque dimanche. L'accueil a été cordial, on a parlé de l'Alsace, on m'a félicité d'avoir 10 enfants, je te renvoyais en pensée ces félicitations à travers l'espace. Le matin j'avais été communié à la messe de 7 h et suis retourné à la messe de 9 h ½ à laquelle il y avait une très nombreuse et pieuse assistance. Ce pays-ci est très religieux, très bien pensant, les enfants y sont bien élevés et polis. Dans la journée j'ai fait une bonne promenade avec l'officier adjoint, nous sommes montés sur une petite montagnette (575 m) d'où l'on avait une très belle vue sur le ballon d'Alsace et sur le Jura. Oui je serai content de voir toutes nos petites en blanc, ce sera un joli groupe d'innocence dont la vue me rafraîchira l'âme. Que Pauline fasse attention avec son genou, je lui répète encore de mettre un bandage. J'attends un mot d'Antoine pour aller le voir. Au revoir tendresse à tous.

God.

---

10 décembre, sec. 203 (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Pendant le déjeuner Antoine avait fait téléphoner qu'il passerait au CID cet après midi, nous l'avons attendu de pied ferme et voilà qu'il va être 5 h du soir sans qu'il soit venu, il aura probablement eu un empêchement et remis sa visite à un autre jour, je serai content de le voir, mais je comprends qu'il soit très occupé en ce moment et ne soit pas libre de tout son temps. On dit qu'en face les boches manifestent une certaine activité, on est d'ailleurs prêt à les recevoir.

Ce matin après avoir fait un tour à l'exercice j'ai continué ma course dans la montagne, il faisait un temps délicieux, le paysage était ravissant, l'eau coulait partout sous les hêtres avec un clair murmure. Auprès d'une ferme perchée sur une hauteur j'ai rencontré un bon gros garçon épanoui qui m'a fait songer à notre nounou, je lui ai donné deux sous, il m'a dit « merci monsieur le soldat » et lorsque je m'éloignais je l'ai entendu dire à sa maman avec des cris de joie « le soldat m'a donné 2 sous ». Un peu plus loin dans un petit sentier forestier j'ai vu un soldat, pas de chez nous, qui un fusil à la main cherchait quelque rôti ; en m'entendant il a pris la poudre d'escampette, et je crois qu'il court encore. Le régime de grand air et d'exercice modéré m'entretient et me fait le plus grand bien. Si je ne me remuais pas à ce point, je crois bien que je finirais par prendre de l'embonpoint : je me suis pesé cet après midi, figure-toi que je pèse 138 livres, je n'ai jamais été aussi lourd, et c'en est presque honteux, il est vrai que le lieutenant colonel Dizot pèse 200 sur la même balance et que je suis encore le moins lourd du CID, le fait est que je vais très bien, mon rhume s'est guéri tout seul, malgré le voyage, et peut être à cause du voyage, je dors très bien et j'ai un excellent appétit. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire pour le moment que je reprenne la série de mes piqûres. Je crois au contraire qu'à toi elles feront le plus grand bien, après ta grippe (*et*) avant que tu n'entreprennes le voyage de Suisse. Je prie de tout mon cœur pour que le bon Dieu vous protège, Marie et toi, pendant ces quelques jours que vous passerez à l'étranger, et je souhaite qu'en cours de route vous n'ayez aucun désagrément, que vous ne souffriez pas du froid. Tu auras tout de même un certain dédommagement dans la joie que tu ne peux manquer d'éprouver à retrouver nos trois garçons et surtout Gérard et le petit là qui auront bien mérité d'être gâtés un tout petit peu pendant huit jours par leur maman. Je sais bien que pendant ce temps tu regretteras la Minette, mais tu la retrouveras à ton retour plus gentille que jamais.
Aujourd'hui je n'ai pas reçu de lettre de toi, je compte donc en avoir deux demain : c'est égal une journée sans ce petit mot de toi me paraît vide et longue, et il me tarde d'être à demain. Dans ta prochaine lettre j'aurai le récit de la procession de l'immaculée conception, j'attends impatiemment ton impression sur le joli groupe que devaient faire nos 4 filles groupées autour de leur bannière. Il me semble que depuis quelque temps vous prenez de plus en plus pied dans la paroisse d'Eclaron. J'en suis heureux pour les enfants car c'est une bonne chose pour leur formation d'être mêlés activement à toute la vie paroissiale : c'est aussi d'un très bon exemple.
Je continue à avoir bon moral, certes la séparation de toi et des enfants m'est douloureuse, mais je cherche à en tirer profit pour l'éternité en l'acceptant généreusement comme un sacrifice exigé par le bon Dieu. Tout de même le temps qui passe ne reviendra pas, et chaque minute qui s'écoule nous rapproche du revoir, restons donc soumis à la volonté du bon Dieu, et attendons pleins de confiance les jours meilleurs qu'il nous enverra. Aujourd'hui 10 décembre c'est un mois que je t'ai quittée, je te reverrai dans moins de 4 mois, mais d'ici là je vivrai tellement avec toi par la pensée qu'il me semblera sans cesse que tu es tout près de moi.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie ni auprès du Colonel, ni auprès d'Elisabeth.

---

12 décembre, sec. 203 (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

(*j'ai*) Reçu aujourd'hui ta lettre de vendredi, je t'en remercie. Je m'aperçois, ma pauvre, que tu as été bien longtemps sans nouvelles, c'est naturel, car chaque fois qu'il y a un déplacement les lettres sont retenues quelques jours au départ. Enfin à l'heure qu'il est, je suis sûr que tu as reçu en paquets les lettres que je n'ai cessé de t'écrire, et que tu es fixée sur mon sort. Nous continuons à avoir le beau temps, mais aujourd'hui il est sensiblement refroidi, on est tout aise de se chauffer tout son saoul. J'ai dans ma chambre un superbe poêle de faïence que mon aimable propriétaire m'a engagé à faire allumer. Mon vieux Nique ne se l'est pas fait répéter et à l'instant, en rentrant chez moi, je trouve une douce température dont je voudrais bien te faire profiter ainsi que nos filles et les lurons.
Ce matin de 10 h à 11 h la musique d'un régiment voisin était venue nous donner une aubade, pendant que je l'écoutais un monsieur à l'air distingué m'aborde en me disant : « pardon mon commandant, n'êtes vous pas le fils de Monsieur de Miscault, président de la société de chasse d'Offenbourg ? j'ai eu souvent le plaisir de chasser avec lui là bas, et j'en ai gardé un excellent souvenir. ». Ce monsieur dont je n'ai pas bien entendu le nom est propriétaire d'usine dans une commune voisine. Je me propose d'aller le voir dans quelques jours car il m'a dit qu'il s'absentait pour jusqu'à la fin de la semaine. Tous ces petits incidents amènent un peu de diversion dans la monotonie de notre existence. Je me proposais de faire

travailler nos gens d'une façon intéressante, mais voilà qu'à peine ai-je commencé que tout est disloqué, car nous sommes obligés de fournir des travailleurs un peu de tous les côtés, et une fois de plus je constate que la bonne volonté et le zèle ne suffisent pas pour arriver à un bon résultat. Je déplore d'ailleurs le manque d'organisation qui existe chez nous et qui nous amène à faire faire à nos soldats tout autre chose que le métier de combattants. Ce qui n'empêche pas qu'on nous distribue des tas de papiers et de circulaires concernant la marche de l'instruction, l'entraînement, etc...on oublie une chose, c'est de nous laisser le temps de mettre tous ces beaux principes en application, enfin c'est la guerre, et nous devons remercier le bon Dieu de nous avoir donné des soldats toujours prêts à faire avec bonne humeur tout ce qu'on leur demande.
Antoine est venu hier au QG de la division, mais il y a été retenu jusqu'à 7 h du soir et n'a pas eu le temps de venir jusqu'à moi, je suis déjà très flatté qu'il m'ait manifesté l'intention de me voir. D'ailleurs si nous sommes encore ici pour quelques jours je tâcherai tout de même d'aller le voir. Je voudrais bien savoir tous les rhumes de la maison guéris, c'est le tribut payé à l'hiver : il faut tout de même soigner tout ce petit monde et empêcher que tout cela tourne à l'état chronique. Dis-moi comment tu arrives à parer à la disette du pain.
Je vois que tu conserves ton bon moral, tu as raison la France ne peut pas périr, et au milieu de la déliquescence générale, elle offre un bel exemple de résistance, qu'elle doit à ses antiques vertus et à sa formation catholique, quoiqu'on en dise. Aussi j'ai bon espoir que dans quelques mois nous recueillerons les fruits de notre résignation et de notre ténacité, et j'espère bien qu'à leur tour les boches qui ne doivent leur succès qu'à toutes sortes de procédés louches, récolteront à leur tour le châtiment de tous leurs forfaits. C'est sur cet espoir que je te quitte, ma chère Germaine non sans t'embrasser bien tendrement ainsi que les enfants.

God.

---

12 décembre, sec. 203 (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je rentre du conseil de guerre où j'ai été juge aujourd'hui, pas d'affaires graves d'ailleurs ; quelques banales désertions. J'avais été enlevé en auto à midi ½ , et comme je n'ai pas voulu attendre la fin des audiences auxquelles je ne participais pas, pressé de rentrer pour t'écrire j'ai fait à pied les huit kilomètres qui séparaient le conseil de mon cantonnement, il faisait très beau, la route était bonne, cela m'a fait une agréable promenade dans un joli pays. Nous allons changer de place tout en restant à la 7^{e} armée, mais je vais m'éloigner d'Antoine sans avoir pu le voir, ce que je regrette, car là où nous serons nous serons bien trop éloignés pour pouvoir aller à lui, et je comprends qu'il n'ait pas de temps à nous donner.
J'ai reçu ta lettre de dimanche, je ne suis pas surpris de la scène que t'a fait Gabrielle, elle était certainement malade et atteinte du délire de la persécution, je ne crois pas que tu aies de reproches à te faire à son sujet. Elle était surtout inintelligente et comme on dit plus bête que méchante, c'est ce qui explique qu'elle n'a pas compris ce que l'on a fait pour elle, car je ne crois pas que tu te sois jamais imaginée que nos domestiques soient faits d'une autre pâte que nous et n'aient pas de cœur. Tu ne me dis pas à quel propos cette scène a éclaté, peu importe, en la perdant tu ne fais pas une bien grande perte, tu n'auras pas de mal à la remplacer. Ne vas pas te tourmenter pour un incident qui n'a pas grande importance. Qu'en dit Marguerite ? Je m'étonne de ce que tu me dis au sujet de l'esprit à l'intérieur, ici nous constatons plutôt une amélioration, et les permissionnaires qui rentrent reconnaissent que c'est une nécessité de continuer la lutte et que l'exemple des Russes est loin d'être engageant. Je serais bien étonné que l'hiver ne s'achève pas dans le calme, et que nous ne soyons pas bien en forme pour la campagne du printemps. En attendant les Anglais continuent leur brillante campagne de Palestine, les voilà qu'ils viennent d'arracher le croissant de Jérusalem. Nos troupes sont entrées dans la ville sainte avec les leurs. C'est un évènement considérable et qui montre que la puissance boche décline, puisque non seulement elle n'a pas réalisé son rêve d'invasion en Egypte mais même elle se montre incapable de défendre son allié Turc.
Sur les théâtres de guerre Européens l'hiver fait sentir son effet, je ne pense pas qu'il se produise rien de sensationnel avant 6 semaines ou deux mois. A ce moment là les Américains seront bien près de s'engager.
J'ai lu avec une joie paternelle l'appréciation que tu me donnes de nos filles en robe blanche, je suis sûr que le sentiment qui t'a animé à leur vue n'a pas été une pensée d'orgueil, mais bien une action de grâce envers le bon Dieu qui nous a ainsi gâtés, et une prière pour obtenir que la Ste Vierge nous les garde

toujours telles et permette qu'elles rencontrent sur leur chemin des maris capables de les comprendre. Je voudrais tant que leur foyer ressemble au nôtre ! avec en moins cette terrible séparation de la guerre. C'est Nanine qui a fait la photographie, mais alors elle n'est pas sur le cliché, c'est dommage ! Je me réjouit néanmoins beaucoup de recevoir cette épreuve. Le jour de ton départ approche : j'espère que ton voyage se fera sans incident, le mieux est que tu passes par Paris, je t'en prie, pour une fois je fais acte d'autorité et moi chef de bataillon ton seigneur et maître je t'ordonne de voyager en 1e et je délègue à nos filles la charge de veiller à l'exécution du présent décret. Je te confie à la garde du bon Dieu qui prendra soin de toi et te ramènera saine et sauve, tu retrouveras Minette bien portante choyée par sa grande sœur et Coco et Zézé, et divertie par les 2 lurons. Le bon Colonel d'ailleurs sera là pour veiller sur tout ton petit monde. Profites des quelques jours que tu passeras à Fribourg pour bien te reposer et reprendre des forces, cela va être un gros sacrifice d'être plus de huit jours sans nouvelles l'un de l'autre. Le bon Dieu nous en tiendra compte. Au revoir, ma chère vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(13 ou 14 décembre, sec. 203 - 1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui, mauvais jour, demain sera meilleur. Nous quittons demain notre cantonnement où nous étions réellement trop bien, pour gagner un emplacement dans la haute montagne, nous aurons trois petites marches à faire en (*un*) joli pays, ce qui sera agréable s'il ne fait pas trop froid. Nous avons déjeuné aujourd'hui une dernière fois avec nos charmants hôtes, ils ont été fort aimables, comme d'habitude. Ce matin j'ai été à cheval jusqu'à Luxeuil où j'avais à faire pour le service. Nous avons toujours un temps superbe un peu froid mais sec.
Je vais m'éloigner d'Antoine sans avoir pu le voir, à peine serons-nous arrivés en place que le lieutenant colonel partira en permission, je serai donc un peu plus tenu pendant 15 jours. Je crois que nous sommes dans cette région pour longtemps, j'aurai donc j'espère l'occasion de voir ce cher beau frère avant que nous gagnions d'autres parages.
La grande nouvelle d'hier est celle des poursuites demandées contre Caillaux (*il est arrêté pour correspondance et intelligence avec l'ennemi. Condamné à 3 ans de prison en 1920, il est amnistié en 1925*) Clemenceau tient ses promesses et semble décidé à ne se laisser arrêter par aucune considération pour arriver à nettoyer à fond les écuries d'Augias. Puisse le bon Dieu soutenir ce généreux effort qui aura certainement une très heureuse influence sur le moral du Pays.
Le calme des fronts est impressionnant. Les alliés se recueillent, soit pour faire face au dernier effort que les boches vont tenter avec leurs dernières réserves venues de Russie, soit pour préparer la victorieuse offensive qui Dieu aidant décidera de la victoire et de la Paix. Nous ne risquons rien de prier pour que le bon Dieu nous vienne en aide, et dirige les évènements au mieux de nos intérêts supérieurs.
Je vais profiter une dernière fois de mon excellent lit, qui me rappelle notre couche nuptiale du Tremblois, tu sais le joli lit en bois de citronnier, chaque fois que je me glisse sous les draps je songe que tu y serais bien mieux que dans celui des grands ancêtres où l'on est si mal, même à nous deux. Je pense surtout dans ce confortable intérieur de bourgeois jouisseur, où rien ne manque, ni chaleur, ni électricité, ni eau chaude, qu'au point de vue matériel je viens d'être, pendant plus de huit jours, beaucoup mieux que vous tous, et j'en est presque honte, il est vrai que c'est un petit dédommagement que le bon Dieu m'envoie d'avance pour des misères possibles qui seront peut être beaucoup plus grandes que nous ne pouvons nous l'imaginer. Mais vivons au jour le jour, et n'anticipons pas les évènements.
Ma lettre est idiote aujourd'hui, je m'en aperçois en la relisant, est-ce le kirsch de *Fougerolles* de notre hôte qui m'a troublé les idées, on le dirait presque, aussi je crois qu'il est plus sage d'en rester là dans ma prose. Je te quitte donc, ma chère Germaine, non sans t'embrasser de tout cœur ainsi que les enfants, (*et*) Elisabeth. Ne m'oublie pas auprès du bon Colonel.

God.

Le 15 décembre 1917.
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

A 2 h ½ nous voilà arrivés à notre cantonnement, dans la haute vallée de la Moselle : nous avons quitté le versant de la Méditerranée pour redescendre dans celui de la mer du Nord. Notre route a été rendue

un peu pénible par le verglas, mais nous sommes néanmoins arrivés sans incident. Je suis ici assez mal logé, hier j'étais très bien : les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Demain nous serons mieux car nous continuons notre course errante. Nos voitures ont eu quelque peine à franchir le col car la route était horriblement glissante, enfin nous nous en sommes tirés sans encombre. Nous nous disions cependant que s'il nous avait fallu faire cette étape sous la menace du canon cela n'aurait pas été facile, heureusement nous n'en sommes pas là. Pendant ces routes le courrier se fait assez peu régulièrement, voilà trois jours déjà que je n'ai pas de lettre de toi, j'espère au moins que les miennes t'arrivent exactement.
A part le verglas qui a rendu l'étape fatigante, nous avons joui d'une température agréable, et d'un joli temps, aussi avons nous eu un joli coup d'œil sur les Vosges couverte de neige.
Le vieux Nique est là à côté de moi qui se désespère de voir que le bois vert ne veut pas se mettre à brûler dans le mauvais petit poêle de 4 sous qui est le seul ornement de la mauvaise petite chambre qui m'est échue en partage et qui ressemble à une des petites chambres de chez nous à Eclaron, comme dit Loulou cela fume d'une façon désespérante et cela ne chauffe guère. De sorte que je crois bien que je ne vais pas rester dans cette petite boîte, dès que ma lettre sera finie, j'irai me promener pour me réchauffer, et j'irai tristement attendre l'heure du dîner au bureau. Cela n'est pas très gai, mais enfin il y en a de plus malheureux que nous, et demain à notre nouveau gîte j'aurai peut être plus de veine.
Tu ne recevras plus beaucoup de mes lettres avant ton départ pour Fribourg. Tu sais ma chère Germaine que tous mes vœux t'accompagnent dans ce voyage, j'espère que tu n'auras aucun ennui, et je prierai de tout mon cœur pour que tu te tires sans aucun accroc des difficultés que présente une pareille expédition en guerre et en hiver. Je te prie de bien embrasser de ma part nos trois garçons, j'espère que tu pourras parler un peu d'eux à leurs professeurs et que tu seras contente de ta consultation. Je me réjouis de recevoir des détails sur eux dès ton retour.
Décidément ma vieille il fait trop froid, cela me gèle les idées, je m'en vais faire un tour pour me réchauffer, mais auparavant je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants. Demain j'espère être mieux installé pour t'écrire.

God.

Le 16 décembre (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Hier soir j'ai lu les trois lettres de toi, la carte de Nanine et la lettre des enfants de Fribourg. Puisque les vacances doivent être si longues tu fais bien de faire venir les 3 garçons à Eclaron. D'ailleurs j'espère que, sous l'égide de Joseph, le voyage se passera bien ; avec le passage par Paris leur trajet est bien simplifié. Si tu le peux, à leur départ, tu pourrais les accompagner jusqu'à Paris avec la Princesse, tu en profiterais pour faire les quelques courses que tu peux avoir à faire. Enfin fais comme tu jugeras le mieux, je suis tellement loin qu'il m'est difficile de te donner des indications bien précises. J'aimerais certes bien profiter des vacances pour faire une petite fugue jusqu'à Eclaron, malheureusement cela n'est pas possible, nous avons changé de place, nous sommes en pleine montagne, et d'ici il faudrait au moins 48 h rien que pour le trajet, d'autre part le lieutenant colonel part le 21 et ne rentre que le 5 ou 6 janvier, il m'est impossible de m'absenter en même temps que lui, c'est un sacrifice de plus à offrir pour notre victoire.
Aujourd'hui dimanche nous avons passé une matinée de païens. Je me suis levé à 6 h ½ et j'ai été à l'église à 7 h espérant une messe, qui n'a pas eu lieu, nous sommes partis à 8 h et ne sommes arrivés ici qu'à 2 h ½, par exemple en arrivant j'ai été aux vêpres et au salut, je suis d'ailleurs logé chez Mr le Curé, je vais donc me dépaganiser, mais aujourd'hui dimanche il est très occupé par son patronage, je ne le verrai donc que demain m'a dit sa bonne.
Nous avons eu beau temps, mais froid, et sur des chemins, couverts de verglas la marche était très pénible, je me suis même assis par terre assez brusquement, j'aurais pu me casser le coccyx, mais je ne me suis pas fait de mal. Nos voitures ont eu grande peine à nous suivre car nous avons passé 2 ou 3 cols et il y a fallu à plusieurs reprises doubler les attelages. Enfin nous sommes arrivés à bon port, après avoir parcouru de beaux sites de belles forêts de sapins, traversé quelques jolis torrents. Nous avions mangé en cours de route, chaud heureusement, grâce aux cuisines roulantes, qui nous rendent de grands services, pendant ces marches par le froid.
J'aime cette existence de grand chemin pendant laquelle le temps passe plus vite, je t'aimerais auprès de moi pour échanger nos impressions, je pense aux quelques voyages que nous avons faits ensemble et je revis ces heureux temps par la pensée. J'ai reçu les 2 photographies de nos filles, elles sont très bien ainsi en blanc, je suis bien content de les avoir.

Au revoir ma vieille, j'ai trop froid au main, je te quitte en t'embrassant ainsi que les enfants, je vais un peu circuler pour me réchauffer pendant que le vieux Nique allume mon feu.

God.

---

17 décembre, sec. 203 (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Mon fidèle Nique est venu de bonne heure ce matin allumer mon feu, j'en ai profité pour sauter du lit et je t'écris en attendant le coiffeur qui doit venir me raser dans un instant ; dehors la neige tombe à gros flocons, il y en a déjà une bonne couche sur le sol, et les sapins fléchissent sous leur blanc fardeau. C'est l'hiver de la montagne. Nous ne sommes encore ici que de passage, demain ou après demain nous pousserons encore un peu plus avant dans la montagne, pourvu que la route ne soit pas trop pénible pour nos poilus dont la plupart n'ont pas le pied montagnard. Nos chevaux surtout font peine à voir sur le verglas des routes, leurs crampons mordent à peine sur ce dur miroir, et les malheureuses bêtes peinent et suent pour avancer péniblement ; enfin néanmoins toutes nos voitures sont arrivées sans incident et au complet. Mais c'est fini pour un moment des promenades à cheval de l'Ile de France. Je songe avec plaisir que les difficultés sont encore beaucoup plus grandes pour les boches qui circulent en ce moment dans les montagnes du Tyrol.
Clemenceau à l'air de conduire avec fermeté et sans broncher nos affaires intérieures. Voilà le coiffeur j'achèverai ma lettre plus tard.
Voilà la nuit : je rentre de promenade, car à déjeuner nous avons invité les propriétaires chez qui nous avons installé notre popote ; les braves gens nous ont offert, kirsch, quetsches etc, et tous les alcools de la région, si bien qu'en sortant le médecin m'a proposé une promenade hygiénique que j'ai acceptée avec grand plaisir. Nous sommes montés pendant 1 h ½ au milieu des sapins jusqu'à la cote 750 d'où nous avons eu une vue superbe sur la vallée de la Moselotte, et je rentre à la nuit en parfait état. Il faut te dire qu'après nos trois jours de marche nous avons repos aujourd'hui. Tu peux voir que ton mari n'est pas encore trop vieux puisqu'il trouve moyen de faire encore une promenade en montagne un jour de repos.
J'ai aperçu monsieur le Curé un instant, mais il est très occupé et il a dû partir à midi ; je suis donc obligé de remettre ma visite à plus tard. Ta lettre d'hier m'a intéressé, je me demande où le général a pu trouver que j'avais été fatigué, or depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre je n'ai pas eu une minute d'indisponibilité, et je puis me vanter d'avoir été chaque jour plus longtemps sur pieds que n'importe lequel de mes officiers, enfin j'ai ma conscience pour moi, et je sais très bien au fond pourquoi on m'a mis à l'écart, et j'en suis fier. Enfin Antoine doit savoir à quoi s'en tenir et au fond je m'en fiche, je fais mon devoir le reste m'importe peu. Actuellement je suis très bien, le médecin qui m'accompagnait dans ma promenade me disait encore que physiquement je suis bien plus jeune que mon âge. Je te le dis parce que cela te fera plaisir.
La neige qui tombait ce matin a cessé de tomber vers 9 h, nous avons une belle journée et en somme je trouve qu'il fait meilleur qu'en Ile de France, l'air est plus sec, les appartements sont très bien chauffés. Je vous aimerais dans cette région.
Au revoir ma bonne petite femme après laquelle je m'ennuie tout plein et que j'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos bien gentils enfants. Tendresses à Elisabeth et à ses enfants, respects au Colonel.

God.

---

18 décembre, sec. 203 (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Nous sommes ici jusqu'à dimanche, puis nous nous enfoncerons un peu plus dans la montagne, nous arriverons à notre destination définitive la veille de Noël, et je crois qu'alors nous serons en place pour ne pas bouger jusqu'au mois d'avril. Ce ne sera pas la belle saison, néanmoins la montagne ne manque pas de charme en hiver, et au point de vue boche c'est un secteur très tranquille. Aujourd'hui le général de division est venu nous voir, il a été très aimable et m'a parlé de la visite qu'Antoine lui a faite à Luxeuil.
Ce matin au réveil je me suis laissé tenter par l'appel des sapins dont le noir manteau qui surgissait au milieu de la nappe blanche de la neige m'attirait. J'ai suivi un petit ruisseau qui descendait en cascade dans un joli vallon ; pendant une heure et demie je suis monté sous les sapins en fredonnant le credo du

paysan plein d'admiration pour le bon Dieu qui fait de si belles choses. J'aurais voulu que toi et les enfants fussiez à côté de moi pour admirer les hauts sapins si droits, avec leurs palmes alourdies par le givre, se détachant sur l'azur du ciel comme une magnifique dentelle, tandis que, sous leur ombre, s'étendait un moelleux tapis fait de neige, de mousse, de myrtilles, et de fougères, que quelque rayon de soleil venait de temps à autre éclairer. Sur tout cela des blocs de granit surgissaient semés comme au hasard, au milieu desquels s'écoulait en cascade une jolie et vive eau claire. A mes pieds s'étendait la jolie vallée de la Moselotte, et au loin barrant l'horizon la ligne bleue des hauts de chaume. Je suis rentré pour déjeuner ayant gagné un excellent appétit. Tu vois que je ne m'en fais pas, et que je mène une existence bien saine. Demain je fais faire une petite course de montagne aux hommes pour les entraîner. Je n'ai pas eu de lettre de toi ce matin, en revanche une de Papa que je t'envoie, il ne m'a pas l'air mal portant, d'après sa lettre ; il est vrai qu'il n'aime pas parler de sa santé. Je n'ai plus grand chose à te dire, ma chère vieille, et voilà le docteur qui vient me relancer pour un bridge, si tu étais là près de moi tu serais la 1e à insister pour que j'accepte, aussi je lui ai dit que j'allais le rejoindre. Je ne vois d'ailleurs rien à t'apprendre, il ne me reste qu'à te parler des enfants, de Minette dont tu me fais toujours d'enthousiastes descriptions. Nanine me ferait bien plaisir en m'envoyant une photographie. J'espère aussi qu'elle m'enverra dans quelque temps une photographie des collégiens. Je ne veux pas faire attendre les joueurs. Au revoir donc ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

22 décembre (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Voilà enfin les enfants arrivés, il me tarde d'avoir des nouvelles de leur voyage, je suis bien content pour eux et pour toi de cette bonne réunion, je souhaite que le beau temps vous favorise que les santés soient bonnes, et que physiquement et moralement tout ce petit monde profite bien des vacances pour être à tous points de vue en bonne forme pour aborder la nouvelle période de travail qui va s'ouvrir jusqu'à Pâques. Je ne veux pas être bassinoire pour Joseph, le passé est le passé : passons donc l'éponge sur le 1e trimestre, qu'il rentre à Fribourg avec la volonté d'être enfin sérieux, comme il convient à un jeune Français qui, l'an prochain sans doute, sera appelé sous les armes. Qu'il ait donc toujours présente à l'esprit l'image de la Patrie mutilée à laquelle tous les hommes de France doivent leur temps, leurs préoccupations et leur sang. Cela n'exclut pas la bonne humeur, les saines distractions et la franche gaîté, mais cependant pendant les moments de délassement.
Nous avons un temps magnifique et très froid, un vrai temps de Noël, qui rend la montagne bien belle. Toutes les cascades sont solidifiées et semblent des palais de cristal. Les sapins et bouleaux couverts de givre sont merveilleux quand le soleil les éclaire, et si tu étais à mes côtés je te ferais admirer au déclin du jour les jolies teintes rosées que prennent les montagnes sous les rayons du soleil couchant.
Je me suis mis un peu en retard pour t'écrire, et d'ailleurs j'ai peu de chose à t'apprendre, nous changeons de place demain, pour arriver après demain à notre emplacement définitif. Nous aurons 2 jours de marche dans la haute montagne ; je plains les chevaux qui traîneront nos voitures.
On m'attend pour déjeuner, je t'écrirai plus longuement demain, en attendant, ma chère Germaine, je suis bien avec vous en pensée, et vous embrasse tous de tout cœur.

God.

Le 24 décembre (1917).
(*CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Tout de suite pendant que j'y pense je t'envoie ma nouvelle adresse. Il ne faut plus mettre sur les enveloppes le N° de la division : tu m'adresseras donc mes lettres comme il suit.

Commandant de Miscault
174e R.I.
C.I.DI secteur 203

Il est probable que si tu mettais le N° de la division les lettres ne me parviendraient pas. Nous avons fait ce matin une superbe marche de montagne par un beau temps froid, mais très clair, nous sommes

arrivés dans la jolie petite ville vosgienne où nous passerons sans doute tout l'hiver. Nous sommes installés un peu au hasard, et il faudra que nous améliorions notre situation, les journées qui vont venir. Personnellement je ne suis pas mal, je t'écris à la table des personnes qui me logent qui m'ont prié de venir écrire auprès d'eux pour que je n'ai pas froid, ce que j'ai accepté. Ma veillée de Noël ne va pas être gaie, je vis beaucoup par la pensée avec vous, je regrette que vous n'ayez pas de messe de minuit car je sais que vous aimez cette belle et touchante cérémonie ; mais je suivrai demain matin à la messe de l'aurore, je compte moi-même descendre à l'église par les sentiers de montagne, car je suis haut logé, et m'unir à vous dans une fervente communion qui me donnera la force et le courage de supporter le lourd sacrifice qu'est pour moi votre éloignement. J'ai reçu un courrier abondant : quatre lettres dont une de Nanine ; je n'ai même pas encore eu le temps de lire entièrement la lettre de Nanine, car je suis rentré tard et je me dépêche d'écrire pour que tu ne sois pas trop longtemps sans lettre, car hier déjà à mon grand regret je ne t'ai pas écrit n'ayant pas eu le temps de le faire. Ce que tu me dis de la mentalité de René (*de Lambel*) ne m'étonne pas, mais je pense comme toi que c'est l'éducation qu'il a reçue qui l'a rendu ainsi égoïste, il avait cependant sous les yeux un bel exemple de charité et de dévouement, mais on n'a pas su, bien au contraire, lui faire apprécier et imiter ce bel exemple.
J'espère que nos enfants sauront se montrer plus dignes des bons exemples et des bons conseils que tu leur auras donnés. Je ne mérite pas ma chère vieille l'admiration que tu me prodigues : tu es certainement aveuglée par l'affection que tu as pour moi. Je fais je te l'assure, bien petitement mon devoir, et je suis parfois réellement confus du peu que je fais dans cette grande guerre, enfin je fais ce que je crois être mon devoir et du mieux que je puis le faire.
Voilà ma propriétaire qui me montre les jouets que pour Noël elle achète à ses petites nièces et neveux, je pense à mes lurons qui ouvriraient de grands yeux en voyant tout cela.
J'ai reçu hier la lettre de Mougenot que tu m'envoyais : je m'en vais lui écrire ; je dois dire que je ne sais pas trop à qui cette pauvre famille pourrait s'adresser. Je pense que par la croix rouge de Genève il pourrait avoir quelques renseignements.
Nos affaires militaires sont stationnaires en ce moment : j'espère que Clemenceau va parvenir à remettre de l'ordre dans nos affaires intérieures, en tout cas il agit avec énergie et patriotisme et son influence s'est déjà heureusement fait sentir sur le moral du pays. Attendons la fin et le printemps. Les opérations militaires semblent se ralentir momentanément, l'hiver est la cause de cette accalmie ; il est probable que les fronts vont se réveiller vers la fin de février, mais il ne faut pas espérer que la fin de la guerre soit encore bien proche. La montagne que nous avons descendue est bien dure et longue à remonter ! mais confions nous au bon Dieu et faisons tout tranquillement notre devoir, sans nous user dans une vaine et stérile agitation.
Antoine m'avait dit en effet qu'Elisabeth attendait Jacques ces jours-ci (*on commence à parler de la disparition de Jacques de Boissoudy...*). Il a été tout surpris quand je lui ai dit qu'il n'était pas arrivé. J'espère qu'il ne lui est pas arrivé de malheur et que son retard a tout simplement été dû à une question de service. J'espère que ce brave aspirant va bien profiter de ses vacances et que cette fois ci il aura une heureuse influence sur Joseph.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants en vous souhaitant joyeux Noël. Nos pauvres soldats, surtout aux tranchées sur les sommets, sont bien à plaindre à cause du froid.

God.

---

26 décembre 1917.
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

La neige tombe toujours, nous savons heureusement qu'ici bas tout a une fin et nous prenons patience. On s'y fait : c'est une habitude à prendre. L'unique occupation de tous en ce moment et de faire des chemins dans la neige. On y est constamment employé et si on s'arrêtait un instant on se trouverait bloqué. Aussi dès l'aurore et jusqu'à la tombée de la nuit, balais et chasses neige sont en action. Les rues et les routes présentent un aspect polaire. Ce sont des traîneaux attelés de chiens de l'Alaska qui assurent les communications vers l'avant à travers la montagne. Un traîneau est attelé de 9 chiens. Les bonnes et intelligentes bêtes sont là attelées, le traîneau attaché par un câble à un pieu ou un arbre. Quand on veut partir on détache brusquement le véhicule, les 9 chiens s'élancent avec un ensemble merveilleux, et l'équipage disparaît rapidement dans un blanc nuage de neige. On voit aussi beaucoup de traîneaux traînés par des chevaux mais c'est plus banal.

27 (*au*) matin. J'ai été interrompu hier et je reprends ce matin ma conversation avec toi ; La neige ne tombe plus mais il fait très froid, le temps se couvre de nouveau et la neige est encore en l'air, il y en a 40 cm à terre et il paraît que dans la montagne il y en a bien plus encore.
J'ai reçu ta lettre du 22 dans laquelle tu es dans l'attente des enfants, j'espère qu'ils seront arrivés à bon port, sans accroc et sans rhume, et que le Petit là pourra bien profiter de ses vacances, Gérard aussi du reste. Pour leur retour je suis d'avis que tu les reconduises à Paris pour les confier au professeur qui doit les accompagner. Antoine m'insinuait que cela n'était pas très prudent, en raison des circonstances, de les laisser là bas. Je crois tout de même que l'on peut essayer encore jusqu'à Pâques, on verra alors. Il nous faut vivre en tout au jour le jour, en nous confiant au bon Dieu, puisque lui seul connaît l'avenir.
J'ai confiance dans le Père Kieffer qui a dû prévoir toutes les éventualités.
Je te quitte pour que ma lettre parte. J'espère t'écrire plus longuement cet après midi, une fois que nous serons complètement installés, d'ailleurs on vient de nous donner de nouvelles instructions sur la discrétion. De sorte que nous ne pouvons plus dire grand chose que de répéter : que nous pensons bien à nos chers absents et prions pour eux. Je t'embrasse ainsi que tous nos chers enfants.

God.

Amitiés à Elisabeth, Jacques, Bichette... etc.

---

31 décembre (1917).
(*Dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Malgré la brièveté de ma lettre d'hier elle n'a pu être mise à la poste en temps voulu et elle t'arrivera en même temps que celle ci. Je n'ai rien de particulier à te dire, on nous recommande de plus en plus de discrétion dans nos lettres, de sorte qu'il est bien difficile de dire quoique ce soit, je veux tout de même te dire bonjour, je t'écris toujours de mon bureau c'est ce qui t'explique le décousu de mon style, car je suis interrompu à chaque instant. Donc bonjour. Il refait froid aujourd'hui, nous commençons à avoir du bois un peu plus sec et nous nous chauffons mieux, il fait un temps superbe, dans la journée il fait même agréable, c'est le froid sec avec l'atmosphère transparente qui précède aux violentes chutes de neige.
Hier dimanche, à la tombée de la nuit, j'ai fait une promenade sous les sapins ; tu sais que ton poète de mari aime la solitude dans la belle nature. Dans ces promenades solitaires rien ne me distrait de la contemplation de la belle œuvre du bon Dieu et de la pensées de mes chers absents, que je voudrais tant autour de moi, pour partager avec eux mes impressions.
Ce matin je m'apprête à aller apporter le réconfort de ma présence à une corvée nombreuse de mes gens qui déblaie les routes chargées de neige.
Je n'ai pas encore eu le temps de rendre visite à Mr l'archiprêtre, je vais y aller aujourd'hui, car je suis, je pense, pour quelque temps son paroissien ; il m'a fait l'impression d'être un homme de valeur et un très saint prêtre, le beau sermon qu'il nous a fait m'a plu énormément.
J'espère que le Petit là se remet de son asthme et qu'il aura pu profiter de ses derniers jours de vacances, je suis bien content qu'ils se plaisent bien à Fribourg et que leur santé s'en trouve bien. Les vacances de Pâques commenceront vraisemblablement le 25 mars ; je tâcherai d'arriver pour cette date, si les Boches nous le permettent : cela ne fait donc plus tout à fait 3 mois de séparation. Je t'assure bien, ma vieille, qu'il n'y a que nos corps qui sont séparés, et que ma pensée est bien constamment au milieu de vous tous.
Je suis content de ce que tu me dis de Joseph ; sa lettre qui était dans ton courrier d'hier m'a fait une excellente impression.
Au revoir ma chérie et bonne amie, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos enfants.
Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et ses enfants.

God.

- ANNEE 1918 -

Au début de l'année 1918 le commandant Godefroy de Miscault est dans les Vosges, adjoint au lieutenant-colonel commandant le centre d'instruction de la 167e division d'infanterie.

Le 6 janvier 1918 (*CID dans les Vosges).*

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui 2 lettres de toi, entre autre celle où tu me grondes un peu au sujet de la décision que je te laissais prendre au sujet des enfants. Ce n'est pas tout à fait exact, mais ici tout seul, je ne pouvais prendre une décision car je n'étais pas à même de juger exactement de la situation, et ce que j'ai voulu dire, c'est qu'après avoir entendu Antoine, je te laissais libre de prendre la décision que tu jugerais opportune, et que ce que tu ferais serait bien fait. Quant à moi j'étais d'avis que les enfants pouvaient en tous cas rester à Fribourg jusqu'à Pâques, et que d'ici là on avait le temps de voir venir les évènements, mais loin de moi, ma pauvre vieille, l'idée de faire retomber sur toi une charge qui est déjà bien lourde. D'ailleurs en ce qui concerne les garçons, c'est toujours d'un commun accord que nous avons décidés de les mettre à Fribourg, et c'est ensemble que nous avons fixé la date de leur entrée à ce collège. Après t'avoir présenté ma défense je passe à un autre chapitre.
J'espère que ta brouille avec Mme de Liocourt te laisse froide maintenant. Antoine m'en a parlé, je n'y attache aucune importance, et je voudrais que tu ne te fisses pas de bile à ce sujet qui n'en vaut pas la peine. Au contraire tu as fait une bonne action en venant à l'aide de cette pauvre fille, et je t'assure qu'il m'est bien indifférent d'être en rapports tendus avec cette pauvre femme, envers laquelle tu as la conscience tranquille, puisque je me rappelle que tu n'as cessé de prendre sa défense, envers et contre tous, même vis à vis du Colonel lors des fâcheuses histoires de cet été. Fais donc tranquillement ton devoir, et sans être égoïste, ne t'occupe pas trop de l'opinion des autres, on ne vivrait pas à vouloir contenter « tout le monde et son père ».
Voilà les garçons arrivés à bon port à Fribourg je l'espère. Antoine m'a fait un grand éloge de Joseph et de Gérard, il a sans doute moins vu Jean à cause de sa bronchite. Aujourd'hui le temps était radouci et j'ai pensé avec plaisir, toute la journée, que le bon petit là ne souffrirait pas du froid pendant le voyage. J'espère qu'ils se seront mis en route sans avoir le cœur trop gros.
Je réfléchis au sujet du paiement du collège, que Tante Louise doit avoir un compte de dépôt à la banque de Lausanne, quand cette banque lui envoie de l'argent, notre tante perd sur le change. Nous pourrions très bien envoyer de l'argent à Tante Louise et la banque de Lausanne en échange payerait la pension, il y aurait avantage des deux côtés, Papa pense peut être à cette solution. Evidemment 9000 frs c'est cher, mais en France (pour lui) cela nous reviendrait au même, à Reims la pension était de 3000 frs, et puis ils sont si bien là qu'il faut bien accepter quelques inconvénients. Aujourd'hui nous avons eu beau temps, le temps que tu aimes, avec léger vent du sud. Après la messe et le déjeuner j'ai été faire le tour de mes postes, champs de tir etc. Les bons vieux détachés ont semblé contents de me voir. Cette promenade m'a fait le plus grand bien. Je viens de rentrer pour t'écrire. Je trouve le climat ici très agréable, je vais très bien et ne souffre pas du froid : pendant les 1e jours je dormais mal, mais depuis trois ou quatre jours, je fais de très bonnes nuits, et je souffre très peu de ma main. Je cherche de mon mieux à prendre des forces pour qu'au mois de mars on me juge en état de reprendre un bataillon. Tous les jours je reçois des lettres de mes anciens subordonnés qui me font plaisir. J'espère que Minette est guérie de ses oreilles et qu'elle continue à être gentille, je pense que Marie va se reposer maintenant, j'embrasse bien tous nos bons enfants : Pauline, Marie, Constance, Geneviève, Henri, Louis, Minette et toi par dessus le marché.

God.

(*janvier 1918 - CID dans les Vosges).*

Messieurs Quiqui et Nounou, dits les deux lurons,

Je vous remercie tous les deux de vos gentilles lettres du nouvel an. Je gronde , un peu, Mossieû Quiqui parce que Maman m'a écrit qu'il ne travaillait pas très bien, pourtant il n'est pas bête et s'il s'en donnait la peine il pourrait avoir de très bonnes notes. Quant à Loulou il paraît qu'il travaille très bien : je

l'en félicite. J'ai reçu la photographie de la petite sœur, faite par Pauline, je l'ai trouvée très bien réussie : dites à votre grande sœur que je la remercie beaucoup de sa gentille attention.
Nous avons eu au commencement du mois une grande quantité de neige qui rendait les déplacements difficiles, mais maintenant le dégel est venu, il pleut beaucoup : partout l'eau ruisselle et les cascades sont fort jolies, ce n'est pas un temps agréable, tous nous préférions le froid sec qui reviendra j'espère.
Je pense que vous êtes très sages pendant l'absence de votre Maman et que vous écoutez bien , Coco, Zézé et Pauline. Au revoir mes chers petits je me réjouis de vous revoir dans un peu plus de 2 mois, et vous embrasse de tout cœur ainsi que vos sœurs.

Votre Papa.

Le 9 janvier (1918 - *CID dans les Vosges).*

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui, c'est normal puisque j'en ai eu 2 hier, mais du coup ma journée est morose.
Je te voudrais près de moi pour te faire admirer le magnifique paysage d'hiver que j'ai sous les yeux, car après un jour de bourrasque et de tempête, le froid est revenu, peut être un peu moins vif qu'auparavant, mais la pluie s'est changée en neige et ne cesse de tomber depuis 36 heures, il y en a déjà 40 cm sur le sol, et ce n'est pas fini. On se croirait dans un palais de sucre au milieu de cette universelle blancheur.
Nos soldats au front supportent étonnement bien ces intempéries, leur moral est excellent, s'il est comme cela partout c'est de bon augure pour le moment où nous passerons à une guerre plus active. J'ai reçu hier une assez gentille lettre du colonel du régiment auquel j'avais écrit à l'occasion du nouvel an. Nous menons ici toujours la même existence, sans grande activité, car les hommes sont absorbés par les corvées de bois et de neige, et il reste peu de monde pour l'instruction, enfin nous faisons de notre mieux. J'espère que Jean continue à mieux aller et que rien ne s'opposera à ce que tu le reconduises dans quelques jours.
Le bon Colonel sera revenu à ce moment, il doit même l'être déjà, et ces visites journalières qu'il viendra faire à nos enfants en ton absence représenteront (*ici s'intercale le mot* « d'avoir *» qui ne s'intègre pas dans le sens de la phrase*) une certaine sécurité, d'ailleurs je ne doute pas que ce petit voyage se passera bien et que tu n'y éprouveras pas trop de difficultés. Jean rattrapera facilement les 15 jours qu'il aura perdu et j'espère que le climat de Fribourg lui profitera autant que dans ses débuts.
J'ai lu avec plaisir la lettre de Mr l'abbé Duchet, elle est charmante à tous points de vue, c'est un modèle de description qui aura plu, je n'en doute pas, à la Princesse. Je trouve d'ailleurs que nos filles ont aussi un style très agréable, parce qu'il est simple et naturel, en lisant leurs lettres je m'imagine les voir et les entendre. Je commence à trouver le temps bien long après vous tous, et il me faut à mainte reprise faire un gros sacrifice, ou du moins l'offrir au bon Dieu pour en prendre mon parti.
Les nouvelles extérieures semblent meilleures, mais sont-elles vraies ? il semblerait que les boches finissent par se lasser, ils seront peut être bientôt mûrs pour recevoir une bonne leçon. J'espère que nous ne tarderont pas trop à être prêts à la leur donner.
J'espère que tu as reçu ma lettre au sujet de l'achat de la maison, du déménagement des meubles du Tremblois etc. Il ne faut pas que tu comptes sur moi, car je ne pourrai certainement (*pas*) avoir de permission, les permissions à titre exceptionnel ne sont données que pour mariage (je ne veux pas me remarier) pour naissance (il n'en est pas question), pour décès ou maladie que de parents très proches (ce que je ne souhaite pas). Il faut donc que tu prennes ton parti de m'attendre jusqu'au vacances de Pâques. Pour le déménagement, que je t'engage à n'entreprendre que si on t'affirme que le chemin de fer se chargera du transport, tu t'en tireras bien en convoquant l'excellent Mr *Deshayes*. Tout cela est évidemment bien compliqué, et ce qui arrangerait le mieux toutes choses, c'est que les Boches soient le plus tôt possible en complète déconfiture.
C'est le vœu que je forme en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

10 janvier (*1918 - CID dans les Vosges).*

Ma chère Germaine,

La neige tombe toujours, il y en a maintenant 50 cm et le ciel en est toujours chargé. Cela nous gêne beaucoup au point de vue des communications et de l'instruction : tu comprends que ce qui presse le plus se sont les corvées de neige, et tout le monde s'y emploie.
Dans la petite ville que j'occupe sur les pentes de la montagne à 120 m au dessus du lac, je serais presque bloqué sans l'attention que prend mon vieux Nique de me déblayer constamment le chemin plusieurs fois par jour. Mais la nuit a eu raison de son activité inlassable, et ce matin il n'a pu arriver à faire le chemin sur une longueur de plus de 30 m, et avec mon adjoint nous ne sommes arrivés à notre bureau qu'en nous enfonçant jusqu'aux cuisses dans la nappe blanche.
A part cette neige il ne fait pas mauvais, et je supporte très bien cette température d'altitude, je n'ai jamais été si bien que cet hiver ; je ne sais plus ce que c'est qu'une migraine, mon entérite me laisse en paix, et j'ai un appétit formidable. Il est vrai que je mène une existence d'embusqué, qui n'est d'ailleurs guère dans mes goûts, et que je ne voudrais pas prolonger de ma propre initiative. Je suis bien content de me sentir si alerte et je suis sûr que je serai très vaillant quand le printemps arrivera, ce dont je remercie bien le bon Dieu, car j'espère être capable de très bien commander un bataillon, et d'être aussi alerte que le plus jeune de mes officiers. Aussi quand mars sera venu, si ma situation n'a pas changé, je demanderai l'aide d'Antoine pour me faire caser suivant mes aptitudes et suivant les services que le Pays est en droit d'attendre de moi. Hier soir j'ai fait un petit extra, j'ai invité à dîner l'ancien médecin du 174, qui est actuellement ici au brancardier divisionnaire, nous avons fait un bridge et en ma qualité d'inviteur et de président de table, j'ai eu la bonne grâce de perdre 2,75 frs. Cette soirée a fait plaisir à mon entourage, et nous sommes remontés gaiement sous la neige qui tombait à gros flocons.
J'ai trouvé le secret d'être toujours content : c'est de ne rien désirer que ce que l'on a sous la main, quand on a rien à sa portée on ne désire rien et l'on est facilement satisfait. Cela n'exclue pas la vertu d'espérance, on espère d'ailleurs quelque chose de meilleur avec d'autant plus d'ardeur qu'on est momentanément plus déshérité. Comme toi ma vieille j'espère fermement que le bon Dieu aura finalement pitié de nous, nous rendra la Paix, nous permettra de nous retrouver et de réaliser en commun les projets que nous a suggéré le spectacle des misères de toutes sortes, et physiques et morales, que la guerre nous a fait côtoyer, nous ferons face avec l'aide de nos enfants, à ce devoir qui donnera un si grand intérêt à notre existence d'après la guerre, qui nous donnera un bonheur sans mélange : celui de répandre un peu de bien autour de soi, et nous permettra d'attendre la paix, la récompense éternelle.
Vivons constamment avec cette pensée, elle nous soutiendra, restons fermes sous la tempête, sous l'uniformité grise des nuages, en songeant que le bleu du ciel est au dessus, et quand le voile se lèvera ; que ce sera beau.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Il neige toujours.

---

11 janvier (1918).
(au CID, dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

Et la neige tombe toujours, et le vent qui souffle en tempête l'emporte en tourbillons et l'entasse dans les rues (et) dans les chemins creux, la circulation en est rendu très difficile. Hier soir nous avons eu grand peine à regagner nos lits, car nous enfoncions jusqu'à la ceinture, je t'assure que l'on avait *peu* froid, c'est une excellente gymnastique. Ce matin pour descendre cela a été la même répétition, cela allait mieux car on avait presque qu'à se laisser rouler jusqu'en bas. Cela doit être très pénible pour mes gens qui sont là haut. Une fois de plus rien qu'avec quelques gouttes d'eau cristallisées le bon Dieu se montre sans grande peine beaucoup plus fort que les hommes et impose silence à leurs canons et à leurs mitrailleuses. Quand il le voudra il mettra aussi facilement un terme à cette guerre dont humainement on ne voit pas la fin, malgré les belles et fermes déclarations du président Wilson.
J'ai été très amusé du désespoir du petit là, cela fait honneur à son désir de travail et à son amour propre, mais tout de même il doit trouver que c'est bien bon de rester quelques jours de plus avec sa maman, s'il a peur d'être en retard il n'aura qu'à être un peu moins dissipé en classe « Môssieu » et avec quelques heures d'attention il aura bien vite rattrapé le temps perdu. Attends pour te mettre en route que nous soyons sortis de cette période de bourrasque de neige, car je craindrais que vous ne soyez bloqués en route, ce qui serait bien désagréable. J'espère que Jean continue à mieux aller et qu'il aura pu se reconstituer pendant ces quelques jours de vacance de supplément. Je pense bien souvent à vous tous. Je vois d'ici nos filles profitant de l'hiver pour patiner pendant leurs récréations, et je me reporte aux jours bien heureux, trop heureux, où l'an dernier, j'étais auprès de vous, et où je pouvais suivre les ébats de ces bonnes petites. Nos deux lurons doivent profiter de la neige pour se battre à coups de boules : c'est

une distraction saine et qui les rend débrouillards. Je reçois à l'instant ta lettre de mardi. C'est un contre temps que ce visa refusé. Enfin vous ferez route ensemble dans quelques jours. Joseph rattrapera facilement le temps perdu et la dépense du billet d'aller et retour de Paris n'est pas énorme, ce sera une leçon pour Joseph qui apprendra ainsi qu'il faut toujours se soumettre aux règles même quand elles nous gênent.
Je t'envoie cette lettre de Jean (*de Plinval*), il semble heureux de sa nouvelle situation. Je suis content que tu trouves plaisir à réveiller tes bons souvenirs de jeunesse, et d'y faire participer les enfants, cela ne peut leur faire que du bien, et je suis content pour toi de ces heures où tu oublies un peu le présent pour vivre dans le passé. Oui il faut cultiver la jolie voix de Jean, que je serai bien heureux d'entendre dans 2 mois et demie. Je compatis bien au deuil du frère d'Antoine.
Au revoir ma chère G, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 17 janvier (1918).
(au CID, dans les Vosges)
(lettre envoyée à Paris)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin la lettre de lundi où tu m'annonces ton départ pour Fribourg avec Marie et le Petit là, tu ne m'as pas dit si tu avais reçu de Joseph une dépêche annonçant son arrivée à Fribourg avec Gérard, enfin de toutes façons tu les auras trouvés installés à Fribourg, et j'espère que de toutes façons ta visite aura été utile et que tu auras pu parler au Père Kieffer de toutes les questions que nous avions à cœur, surtout en ce qui concerne Joseph. J'espère que le voyage n'aura pas été trop fatiguant et qu'actuellement tu goûtes un repos salutaire et bien mérité à Paris, avec la bonne tante Berthe, qui est comme je lui ai écrit hier, la Providence de la famille. La photo de Minette que j'ai reçue ce matin a fait mon bonheur, elle est gentille à croquer : mademoiselle a un petit air autoritaire amusant, on voit qu'elle est accoutumée à voir constamment ses frères et sœurs à ses ordres. Je trouve qu'elle ressemble à ton Père d'une façon frappante, elle est bien jolie, il ne peut en être autrement puisqu'elle est ta fille. Je l'ai là sur ma table et la regarde à tout moment, elle a l'air bien vivant, l'œil malin et étonnement vif, sa tête s'est régularisée et l'on ne remarque plus que le côté droit de la figure est plus développé que le gauche, je sens déjà que pendant ma permission de Pâques elle me fera tourner en bourrique, et je m'en fais une joie d'avance.
Te voilà à Paris à la source des nouvelles. Clemenceau tient ce qu'il promettait, avec calme, sans emballement, il s'attache à faire justice des traites et des sans patrie, et il a eu l'intelligence et le courage de frapper à la tête, c'était le seul moyen de réussir à assainir le Pays, pour cela tous les Français lui doivent reconnaissance, , il reste à souhaiter que les affaires marchent vite maintenant afin d'en finir le plus tôt possible avec un sujet d'agitation, et que toutes les énergies qui nous restent se tournent vers le Boche pour en finir avec lui. Les Russes commencent déjà à se repentir de leur veulerie et de leur pusillanimité, je ne les plains pas, j'ai plus de pitié pour les Roumains qui ont été indignement lâchés, enfin quand les Boches se seront fait battre chez nous on pourra remettre les choses au point.
J'ai écrit aux enfants à Eclaron pendant ton absence, tu trouveras mes lettres à ton retour, aussi je ne me répète pas. Je suis bien content que l'organisation de ta maison te laisse maintenant un peu plus de temps et plus de calme, tâche de garder cette jeune fille, puisqu'elle fait ton affaire. Le récit du frère de Germaine (*une voisine*) sur les combats autour du Tremblois m'a vivement intéressé, tu n'en doutes pas, je souhaite que ces lieux ne soient plus témoins de nouvelles scènes pareilles lors des nouveaux combats qui s'annoncent proches. Ne nous cassons d'ailleurs pas la tête en de stériles hypothèses et gardons notre calme, et notre confiance en Dieu. Demain je t'écrirai à Eclaron puisque tu dois y arriver lundi, je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marie, et te prie de transmettre à tante Berthe l'expression de ma vive et respectueuse affection.

God.

Le 19 janvier (1918).
(au CID, dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre écrite dans le train, mise à la poste à Bellegarde. J'ai donc pu me rendre compte que ton voyage avait eu lieu sans incident à travers la France. Le temps a été heureusement très clément, et j'en suis heureux car Jean n'aura pas souffert. Maintenant tu as retrouvé toute ta nichée qui a dû être ravie de te voir revenir. Dis à Nanine que j'ai reçu ses deux lettres qui m'ont fait grand plaisir, puisque le seconde m'apprenait que le mal de jambe de Môssieur Quiqui n'est pas grave.
La petite photo du *Ct Gouvier* est bien et m'a plu, les 3 petits sont très bien, Nanine quoique vue de dos est cependant gracieuse, et on a envie de lui dire « mais retourne toi donc qu'on voit ton minois !». Je vois que le bon Colonel se sera bien occupé d'eux pendant ton absence, je lui en suis bien reconnaissant. Les passages de la lettre de Burette concernant l'armée anglaise sont bien réconfortants. Le nettoyage opéré par Clemenceau aussi, et il faut voir dans l'énergie de notre premier (*ministre*), l'intervention de la Providence à un moment critique. L'esprit de nos troupiers est très bon, et ils ont bien supporté le période mauvaise de température que nous venons de traverser. Il fait très doux et la couche de neige de plus de 50 cm a presque entièrement disparue, aujourd'hui c'est une véritable journée de printemps par laquelle je te vois très bien en esprit en quête de chicorée le long des champs de luzerne et des prés. Mais la Blaise (*rivière qui passe à Eclaron*) doit tout envahir et Nanine a joliment bien fait d'opérer le sauvetage des volailles. J'espère que ni toi ni Marie n'êtes fatiguées de votre long voyage, et que vous avez laissé nos trois garçons en bonne santé physique et morale. Maintenant que tu as retrouvé les tiens, tu dois tout de même être contente d'avoir fait ce déplacement qui aura été très utile au point de vue de nos garçons.
Je commande de nouveau le CID pour quelques jours, je t'écris du bureau où je suis constamment dérangé ce qui t 'explique, et ma vilaine écriture (ma main est d'ailleurs redevenu douloureuse) et le décousu de mes phrases.
Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

(*janvier 1918*).
(au CID, dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin un volumineux courrier : 3 lettres de vous dont l'une du Petit là au crayon, et 1 de Marie qui m'a été remise avec mon revolver (*qu'il avait oublié à Eclaron lors de sa dernière permission*), de la part d'Antoine par la liaison de l'A. toutes les nouvelles ainsi reçues m'ont fait grand plaisir et mon intérieur est tout illuminé, comme l'extérieur l'est d'ailleurs par un superbe soleil qui répand sa note gaie sur toutes choses et en particulier sur la blancheur des neiges qui nous environnent. Je prends part à toutes tes petites misères d'intérieur, mais franchement ne prends pas au tragique les accès de mauvaises humeur de Madame de Liocourt, cela n'en vaut pas la peine, et en somme tu n'as rien à redouter d'elle, et tu n'as nullement besoin d'entretenir avec elle des relations qui ne lui plaisent pas et qui t'ennuient. Je suis bien aise que tu aies cette cuisinière, Marguerite pourra se consacrer entièrement à son service de femme de chambre pour lequel elle semble mieux faite, et tu pourras j'espère te soulager un peu de certains travaux un peu fatigants, comme celui par exemple de ranger des armoires et de recevoir la vaisselle sur la tête. Voilà un coup de téléphone d'A qui m'annonce qu'il passera tout à l'heure : j'aurai donc des nouvelles toutes fraîches de vous tous, je fermerai ma lettre après son départ.
Je viens de faire quelques pas dans la montagne, il faisait (*un temps*) superbe, on entendait quelques coups de canon dans le lointain. Vers midi un boche est encore venu nous voir, mais il n'a rien lancé et nos canons lui on fait faire demi tour. Il règne actuellement sur l'ensemble des fronts un calme impressionnant : c'est sans doute le calme qui précède la tempête.
Voilà donc les enfants partis pour la Suisse, j'espère qu'ils auront beau temps jusqu'au bout et que Jean ne se refroidira pas et retrouvera à Fribourg la belle santé qu'il y a eu jusqu'à présent. Pour Joseph je suis d'avis qu'il vaut mieux qu'il se présente à Polytechnique, et je suis d'avis aussi que l'ancienne rue des postes vaut mieux pour lui que Stanislas, il sera temps d'ailleurs de décider cela aux vacances de Pâques. J'ai reçu ce matin une bonne lettre de Tante Jeanne *(femme de Henri de Bizemont*), autres nouvelles, elle m'apprend que René (*de Lambel*) est rentré à bon port à Salonique et que Jean de Plinval est retourné au 325^{e,} j'en suis heureux pour lui, et pour Tante Berthe. Vous avez joliment bien fait d'inviter la pauvre cousine de Magnienville à déjeuner, je suis sûr que cela lui aura fait le plus grand plaisir, je vois que tes volailles t'ont fait bon profit, j'espère maintenant que tes lapins t'aideront à passer les 2 mauvais mois d'hiver. J'espère aussi que tes pommes de terre ne gèlent pas dans la cave. Voilà Antoine qui vient de venir, il a été très affectueux et m'a donné de bonnes nouvelles de vous tous. Cela m'a fait plaisir de voir quelqu'un qui vous avait vu, il reviendra dans une quinzaine.

Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur sans oublier personne. J'espère que maintenant tu reçois mes lettres.

God.

Le 20 janvier (1918).
(au CID, dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu te reposes de ton grand voyage, et que tout le monde est bien content de t'avoir vu revenir. Veux tu dire à Nanine qu'elle a été bien gentille, malgré ses nombreuses occupations, de me tenir aussi exactement au courant de ce qui se passait à Eclaron. J'espère que Kiki va maintenant tout à fait bien. Tu auras eu un temps agréable et doux pour ton voyage, ici il fait délicieux, c'est un véritable temps de printemps. Aussi aujourd'hui j'ai fait une assez grande expédition dans la montagne pour organiser des tirs indirects de mitrailleuses et, sans manteau, j'avais trop chaud. Je t'aurais voulue avec moi pour te faire partager mon admiration de la belle nature. D'ailleurs bien souvent je te voudrais là, mais c'est un désir irréalisable, je me reproche même d'y arrêter ma pensée, car à quoi bon. Je considère avec plaisir les photographies que tu viens de m'envoyer, celles de nos trois garçons ne sont pas mal, en tout cas ils ont bien bonnes mines. Je serai content d'apprendre ce que l'on dit de nous en Suisse. Autour de nous ici le moral est bon, tout le monde s'indigne de l'attitude des députés : s'ils ont envie de se battre qu'ils prennent des fusils, et qu'ils viennent faire le coup de fusil aux tranchées, mais qu'ils se fourrent donc dans la tête que tout le monde en a plein le dos de tout cela, et que l'on ne demande qu'à se passer d'eux. C'est une honte que le spectacle qu'ils montrent au monde entier. Enfin détournons nos regards de ce spectacle et ne pensons qu'à la lutte prochaine qui s'annonce rude, mais je crois que nos affaires avanceront pas mal cette année. Il est bien possible que dans nos régions cela s'agite bientôt, mais ne scrutons pas trop demain. Je crains que tu n'aies pas le temps de faire ton déménagement. Aujourd'hui dimanche j'ai été assez occupé et c'est avant dîner que je t'écris dans mon bureau où je continue à être beaucoup dérangé, de sorte que mon style s'en ressent.
Je n'ai plus rien à t'apprendre d'ailleurs, si ce n'est que la bonne Mme Ballet m'a envoyé une boîte d'excellent cigares.
Au revoir ma vieille, je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

Le 21 janvier (1918).
(au CID dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui la lettre de Nanine du 18, je l'en remercie, je la remercie surtout de la fidélité qu'elle a mise à m'écrire exactement pendant ton absence. Je sui bien aise de savoir que Quiqui est guéri, sa maladie n'a pas été grave, et la Minette n'a pas pâti en ton absence. Les volailles ont été plus à plaindre, enfin leur sauvetage a pu être opéré en temps voulu et elles témoignent de leur gratitude en continuant à pondre. Nous continuons à avoir un temps délicieux : certes nous aurons probablement encore froid, mais ces belles journées, qui sont presque des journées printanières, sont un acompte pris sur l'hiver et nous rende la vie plus facile et l'instruction plus profitable. Ce pays est réellement bien joli par le beau temps, et il ferait bon s'y trouver ensemble. D'ailleurs ce voyage des Vosges sera facile à faire en famille aux grandes vacances les plus rapprochées de la Victoire. Tu vois par la lettre ci jointe qu'en certain endroit nous sommes sûr de trouver bon accueil. En ce moment les nouvelles semblent meilleures pour nous, il paraît qu'en Autriche cela va très mal, et chez nous au contraire le moral se maintient bon et se relève plutôt. A cause des difficultés intérieures que rencontrent les centraux, on se demande s'ils auront la possibilité de réaliser leur projet d'offensive sur notre front. Je crois qu'en haut lieu on commence à en douter, et alors c'est nous avec nos amis les Anglais qui tiendrions le bon bout. Si cela est exact, il faudrait peut être voir dans cette tournure des évènements le commencement de la réalisation des promesses faites à la voyante dont tu me parlais dans une de tes dernières lettres. Je pense bientôt avoir de tes nouvelles, car tu as dû m'écrire dès ta rentrée, je serai heureux de te savoir rentrée saine et sauve au bercail, où tu étais impatiemment attendue par Nanine, Coco, Zézé, les 2 lurons et Minette. Je suis content de la photographie des 3 garçons, je trouve que Joseph ressemble beaucoup en effet à Jean de Bizemont, Gérard n'est pas mal, mais le Petit là a une bien bonne petite figure d'honnête homme que

j'aime à regarder, ils sont là sur ma table à côté de la Minette qui est toujours à croquer, et de Nanine vue de dos avec les 2 lurons, il ne me manque que Coco, Zézé, la princesse et toi ma vieille Maman chérie. Nanine me ferait bien plaisir en comblant cette lacune. Je m'en vais écrire un mot à tante Geneviève pour lui dire que les objets trouvés à Fléville ne sont pas à moi.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur.

God.

J'ai reçu une gentille lettre de Jacques.

Le 24 janvier 1918.
(au CID dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

J'attendais impatiemment une lettre de toi m'annonçant ton retour à Eclaron et malheureusement rien au courrier, un sacrifice de plus, j'attends impatiemment le courrier de demain, enfin le principal pour moi était de savoir que tu avais fait bon retour ; à ce point de vue j'ai eu une certitude par ta bonne et longue lettre d'hier. J'ai été interrompu par la visite d'Antoine qui m'a convoqué au quartier général, il m'a présenté au commandant de corps d'armée, et lui a demandé de ne pas me laisser moisir dans mon CID en lui disant que j'avais été adjoint au général de Grandmaison, je ne l'ai pas vu seul mais il m'a tout de même demandé si j'avais de bonnes nouvelles de vous tous. En somme il a été gentil, et j'espère que le commandant de corps d'armée pensera à moi à l'occasion. J'ai fait aussi ce matin une rencontre qui m'a fait le plus grand plaisir : c'est celle d'un officier que j'avais connu au 226. Il m'a dit qu'on avait longtemps espéré me revoir à ce régiment et que tous ceux qui m'avaient connu avait gardé de moi un vif souvenir. J'ai eu plaisir à me remémorer tous ces chers et glorieux souvenirs. Il m'a dit qu'Hanry, le fils du maire de Jarville, est capitaine d'une compagnie de mitrailleuses. De Metz est dans l'état major. Peut être le hasard me ramènera-t-il dans les parages de ce régiment.
Nous avons eu aujourd'hui une journée magnifique j'en ai peu profité ayant été retenu au bureau par les paperasses dont le lieutenant colonel tenait à prendre connaissance après son absence de quelques jours. Demain je déjeune avec le lieutenant colonel d'un des régiments de la division qui a été chef de bataillon au 153^{e} ; il arrive du Maroc où il a été pendant toute la guerre, c'est un homme aimable mais tu ne l'as pas connu car quand nous étions à Toul et à Pont à Mousson il était à Manonviller.
Je suppose que tu ne tarderas pas à avoir des nouvelles des enfants et surtout de maître Jean qui j'espère ne sera plus repris par ses maux d'oreilles, et se sera vite réaccoutumé au collège avec Gérard. Maintenant Minette a dû reprendre complètement possession de sa maman. J'attends impatiemment demain pour avoir de tes nouvelles.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

Souvenirs de respectueuse affection au Colonel.

---

31 janvier (*1918*).
(au CID dans les Vosges)

Ma chère Germaine bien aimée,

Avant de me fourrer dans mes toiles je viens de relire les lettres de nos trois collégiens auxquels je viens d'écrire, elles m'ont fait la même impression qu'à toi même. Comme toi je trouve que Joseph a beaucoup progressé, sa lettre me plait dans son ton et dans sa forme, l'écriture est soignée, le style est pondéré, et l'on y sent l'affection profonde respectueuse et réfléchie pour toi, l'affection vigilante pour son petit frère, je crois que grâce à Dieu et à tes prières il a surmonté cette première crise d'adolescence qui nous inquiétait l'an dernier. Tes prières, ma chérie, tes conseils et ton exemple y sont pour beaucoup. La lettre de Gérard est bien gentille et dénote une grande précision, une grande franchise, et une piété raisonnée, la fin est affectueuse et comme dans la lettre de Joseph on y lit l'attention de te rassurer au sujet de Jean, qui pour tous les deux reste l « le petit là » sur lequel ils sentent qu'ils ont le devoir de veiller, ce ne

serait pas impossible qu'il ait la vocation, je me rappelle en effet que tout petit déjà il avait l'esprit porté vers les choses du bon Dieu. Ce serait en effet une grande grâce que dans la famille au moins un des 5 montât à l'autel. Le pauvre petit là à l'air bien portant, il se félicite du beau temps, c'est bon signe. Le fait est que même ici qui est réputé comme très froid nous jouissons d'un temps idéal, pourtant le temps est légèrement rafraîchi, et le lac est gelé au point qu'on y patine. Mais voilà 15 jours que nous avons un ciel sans nuage et qu'il fait même très chaud au soleil. Voilà ces horribles boches qui se remettent à bombarder Paris, j'espère que nous sommes armés pour leur répondre sans pitié, et je souhaite que lors de nos prochaines attaques nous ne fassions pas trop de prisonniers. Je crains que Tante Jeanne n'ait été effrayée par les *détonations*, elle devrait si possible retourner à son couvent de Fontainebleau où elle serait plus tranquille. Je suis sûr que la maladie de Minette ne sera pas grave, évite comme je te l'ai déjà dit de la faire sortir en dehors des heures chaudes de la journée. Pour Marie il ne faut pas qu'elle travaille trop, qu'elle prenne l'air, il vaut mieux une bonne santé que trop de science.
Je t'envoie ci inclus 320 balles qui t'aideront à attendre l'argent de Benney. Il serait à désirer que pour l'an prochain notre coupe de Mognéville soit vendue à l'armée, elle nous rapporterait le double Gauzelin y arrivera. Je ne comprends même pas que Mora n'ait pas trouvé cette solution si simple. J'aimerais que tu puisses t'installer dans cette maison *Niéger* qui plait à nos 2 lurons, mais évidemment il ne faudrait pas y mettre plus de 30.000 frs et surtout être assuré que tu pourras avoir tes meubles, ce qui est douteux tant que la situation ne se sera pas éclaircie en Lorraine.
Au revoir ma chère Germaine, je vais dormir car il est tard, mais non sans t'avoir embrassée de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

10 février 1918.
(*au CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine bien aimée,

Toujours en face de vos photographies je t'écris avant de me mettre au pieu. C'est toujours d'un regard attendri que je regarde la bonne figure d'honnête homme de notre Loulou et la figure de notre petit poète, l'ami des fleurs notre bon Quiqui, Quand les sœurs se plaignent de sa paresse, je me demande si elles voient très juste en lui, je le crois plutôt rêveur que paresseux. A la gauche de la photo de nos deux lurons est celle où tu te trouves avec nos trois filles. Celle là je ne peux la regarder sans rire car vous y riez toutes d'abord, et ensuite tu y as une trombine ! comme je te l'ai dit irrévérencieusement le premier jour ! mais une trombine ! je me demande où tu as été la chercher. Vivement que Nanine te <u>retire</u> à nouveau pour que j'ai le plaisir de te voir telle que tu es réellement, telle que je te vois dans mes souvenirs, telle que je te reverrai bientôt dans 6 semaines. Coco a été prise évidemment d'un fou rire, c'est ce qui fait qu'elle a au moins <u>dix</u> têtes. Marie est parfaite, Zézé n'est pas mal, elle a une physionomie épanouie qui fait plaisir. A l'extrémité est la Minette regardant au ciel et gentille à croquer. Il ne me manque que l'auteur que je voudrais bien avoir. Je pense qu'avec une autre photo de toi elle m'enverra aussi la sienne.
Pas de lettre de toi hier, pas d'avantage aujourd'hui, je me demande si tu es partie pour Nancy. Il me tarde d'être fixé. Mon métier m'a absorbé mais toujours d'une façon peu intéressante en un (*mot illisible*) dont je n'apprécie pas beaucoup l'utilité, et en tout cas qui n'est pas celui d'un chef de bataillon en un moment où je crois que nos armées ont besoin d'officiers expérimentés et consciencieux. Notre existence ici est celle du temps de paix : j'en suis excédé, il me tarde d'être à ma place.
Le beau temps nous a quittés il continue à ne pas faire froid, mais il pleut pas mal, je ne sais si cela influe sur mon moral, je t'assure pourtant que je fais tout ce que je peux pour me ressaisir et pour conserver l'égalité d'humeur qui a fait ma force jusqu'ici et qui me conserve à hauteur de ma tâche. Je vais toujours très bien, c'est bien là ce qui m'enrage de ne rien faire. J'espère que maintenant tout notre petit monde va bien, que tu peux de nouveau sortir, cueillir de <u>la salade</u>, et que Minette va pouvoir ainsi respirer un peu d'air.
Je te quitte pour courir à la messe, en vous embrassant tous de tout cœur.

God.

---

13 février (*1918*).

(*au CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je t'ai écrit tellement rapidement ce matin que je n'ai pas pris le temps de répondre à tes différentes questions. Je le fais tout de suite car je me méfie de mon étourderie bien connue et si j'attendais la fin de cette lettre je serais dans le cas d'oublier, comme j'ai fait pour le billet de 20 francs que j'avais l'intention de partager entre Marie et Henri et que tu trouveras ci inclus. Donc 1e question : diamants ? laisse les tranquilles tu as plus de valeur qu'eux et j'aime autant que tu ne t'expose pas pour les chercher. 2e question : titres, je pense que la Nancéenne a fait le nécessaire pour mettre à l'abri les fonds qui lui sont confiés. Je ne vois pas bien ce que nous en ferions. Confions tout cela à la Providence. D'ailleurs nous avons les récépissés des titres qui nous permettrons toujours de faire valoir nos droits, si cela est nécessaire. Je suis content que tu aies une réponse de Gauzelin. Tiens moi au courant de ce que vous aurez convenu lorsqu'il sera venu, je me chargerai d'écrire à Mora pour t'éviter cette corvée. D'ailleurs je crois avoir une formule toute trouvée pour ne pas blesser cet homme très susceptible.
En relisant ta lettre de samedi dernier je la trouve de plus en plus gentille et je t'en remercie du fond du cœur, ces bonnes paroles si affectueuses sont pour moi le meilleur des réconforts. Malgré tout ce que je puis me dire, malgré tous mes raisonnements, malgré l'intention bien arrêtée que je me suis imposée de tout supporter par devoir de chrétien, de bon Français et de soldat, je crains toujours quelque défaillance de ma faible nature, tes fortes paroles et ton souvenir, ma brave femme, sont pour moi le stimulant qui me redresse et me maintient toujours droit sous les intempéries. Ne t'inquiète donc pas, je ne voudrais pas que ce que je t'ai écrit te préoccupe outre mesure, tu connais mon impressionnabilité et ma franchise, et je suis sûr que quoi que tu dises, tu préfères que je te laisse saisir toutes les variations de mon âme, n'y attache pas une trop grande importance, cela me soulage et me calme d'écrire tout ce qui me passe par l'esprit, j'ai peut être tort et je suis un vilain égoïste puisque je crains de t'avoir inquiétée. Non tout ce que tu me dis est bien vrai, il serait lâche de déserter son poste de quelle que façon que ce soit. Certes il ne faut pas nous attacher aux biens périssables de cette terre, mais il ne nous appartient pas de devancer le jour que Dieu a fixé pour nous rappeler à lui. Ici nous n'avons d'autre devoir que de remplir sur cette terre la Mission qui nous est dévolue et de la remplir gaiement comme il convient à ceux qui ont la conscience tranquille et qui n'ont rien à redouter du lendemain, quel qu'il soit.
J'ai lu ce matin avec intérêt le récit de la revue que le général P (*Pétain*) a passé du 33e corps, je ne te dirai pas que c'est sans une pointe de regrets. Mes meilleurs souvenirs de cette guerre remontent à l'époque où je combattais dans cette troupe d'élite, car c'est là que j'ai pu le mieux appliquer les conseils du colonel de Grandmaison et faire « un peu plus que mon devoir ». Je ne désespère pas encore de retourner auprès de ces camarades de la 1e heure.
Notre général de division est réellement un chef de valeur, il vient de nous adresser 2 allocutions dans lesquelles vibrait son âme de chef et de Français, il a touché quelques uns de ces points qui me préoccupent, j'espère qu'il aura fait sur quelques uns la forte impression que j'ai ressentie moi même, en tout ce qu'il a dit je ne pouvais que l'approuver.
Voilà le mauvais temps revenu, c'était trop beau d'être déjà au printemps. A l'altitude élevée où nous nous trouvons, il faut nous attendre à avoir encore quelques journées de froid.
J'espère que Pauline continue à mieux aller, qu'elle suive les conseils que je lui ai donnés dans une de mes lettres précédentes. J'espère que la Princesse aussi se remet de sa fatigue, je lui recommande de ne pas trop s'absorber dans ses devoirs. Je pense souvent à Henri à sa préparation de sa 1e communion, ce sera une grande joie de communier à ses côtés en ce grand jour de fête. As-tu eu des nouvelles de Camille et d'Auguste ? à moins qu'ils aient de très très bonnes caves et des masques contre les gaz, je crois qu'il est imprudent qu'ils restent là bas : j'ai idée que les Boches vont recommencer le coup de 1914, ils ne réussiront pas, c'est entendu, ce sera le dernier ressac de la marée qui va décroître, mais tout de même je crains que le choc soit rude pour toute cette région. Naturellement je n'ai aucun tuyau, mais cela m'étonnerait connaissant les Boches comme je les connais si je me trompais. Au revoir ma vieille, merci de vos prières à toi et aux enfants et au Colonel, continuez-les, et soit sûre que je suis courageux et fort.
Je t'embrasse de toute mon âme ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth.

(*début 1918 sans date*).
(*au CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Reçu aujourd'hui ta lettre de samedi dont je te remercie. Je continue à n'avoir rien de nouveau à te faire savoir, je vais bien toujours au physique et au moral et j'ai toujours une confiance inébranlable dans notre succès final. Seulement au fur et à mesure que dure cette guerre le métier devient de plus en plus insipide pour nous qui sommes à l'arrière, car de plus en plus il nous faut tout faire avec rien.
Je t'envoie la lettre du Colonel, il ne s'est pas trompé il m'a fait le plus grand plaisir en me parlant de mes enfants surtout par tout le bien qu'il m'en dit. Tu remarqueras seulement qu'il a oublié les 2 lurons qui sont pourtant pour lui, je crois, de bons camarades. J'espère que tu as tout de même de temps à autre des nouvelles de nos Fribourgeois, j'espère que Jean va maintenant tout à fait bien et que Joseph n'aura pas d'accroc jusque Pâques : c'est lui surtout que je serai content de voir, et auquel je tiens le plus à parler, car c'est le moment de le mettre en face des réalités de l'existence, afin qu'il soit de taille à les affronter et qu'il ne puisse me faire le reproche de l'avoir lancé dans la vie sans lui en avoir révélé les dangers de toutes sortes. Cette guerre en effet si elle a révélé de grands dévouements et de belles vertus a aussi mis à nu toutes les plaies les plus hideuses de l'âme humaine, comme toi je suis quelquefois écœuré de ce que je vois ou j'entends dire de la part d'hommes que je considérais comme parfaitement honnêtes, qui sont très braves au combat, mais qui dans la vie privée quoique mariés et pères de famille, quoique appelés à montrer de la tenue se laissent aller, s'abandonnent même à des vices honteux. Hélas ils trouvent autant qu'ils veulent des femmes pour partager leurs orgies ! Quel danger pour les jeunes gens sans expérience, qui arrivent pleins d'illusions dans ce milieu pervers, et qui emporté par la fougue de la jeunesse, peuvent se laisser entraîner dans un moment d'oubli. C'est de cela que j'ai peur pour Joseph. Je frémis aussi quand je vois combien est rare le jeune homme irréprochable, en songeant qu'un jour il faudra abandonner nos filles à un inconnu. En tout cela comme en tout, abandonnons nous à la Providence, et vivons au jour le jour, en faisant tout notre devoir et par moment un peu plus que notre devoir.
Je vois dans ta lettre que la Minette est un petit diable, je suis impatient de la voir, de la pouponner, de l'admirer et de la gâter un peu comme tout le monde. Je suis content que Marie se sacrifie un peu pour les autres, c'est très bien de sa part, pourtant il ne faut pas qu'elle exagère, et qu'elle se prive complètement d'air et d'exercice, tu sais qu'elle a besoin d'oxygène et de mouvement. Je suis d'ailleurs bien persuadé que tu y veilles. Tu me parles rarement de Zézé, c'est donc que tu es contente d'elle d'ailleurs. Coco ne peut avoir sur elle qu'une excellente influence, et ces 2 petites sont, je n'en doute pas, deux gentilles petites âmes. Quand dans ma solitude j'évoque l'image de nos dix t'entourant, je suis saisi d'un profond sentiment de gratitude envers le bon Dieu qui en nos enfants nous a tant gâtés, songes donc que de ce côté nous n'avons eu aucun accident sérieux, quand autour de nous nous voyons tant de malheureux parents. Sachons reconnaître les bienfaits de la Providence, et en compensation de ses faveurs acceptons bravement les petites misères de chaque jour.
Au revoir ma vieille bien aimée, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et du bon Colonel.

(*février 1918 sans date).*
(au CID dans les Vosges)

Ma chère Germaine,

Je veux me dédommager de t'avoir si brièvement écrit ce matin en venant un peu causer avec toi.
Ce matin j'ai été juge au conseil de guerre, nous avons eu à juger 4 cas peu intéressants : 1 cas d'ivresse et 3 désertions. Je me suis montré sévère car ma conscience je trouve qu'après plus de trois ans de guerre l'égoïsme et la lâcheté de ces gens qui vont se mettre à l'abri n'est pas pardonnable, qu'ils ne méritent aucune pitié. La crainte du seigneur est le commencement de la sagesse. Les condamnations exemplaires contribuent à maintenir les faibles dans le devoir. Après déjeuner j'ai été au champ de tir, j'en rentre à l'instant en revenant par la montagne, en suivant le chemin des écoliers. C'est tout à fait le cas de le dire car chemin faisant j'ai rencontré 3 écoliers qui revenaient de l'école, ils avaient 7, 9 et 11 ans, tout de suite j'ai pensé à Quiqui, Jean, et Gérard, je leur ai donné 2 sous à chacun pour les récompenser de m'avoir poliment dit bonjour. Le petit de 7 ans avait une bonne balle, et me regardait avec des bons yeux reconnaissants, qui me faisaient songer au regard du Petit là. L'instituteur qui m'a rattrapé, et a fait route avec moi m'a dit que le petit bonhomme, encore tout petit au moment de la déclaration de guerre, se trouvait ici chez sa grand mère, alors que la mère est rentrée aux environs de

Senones. Elle se trouve maintenant chez les boches et son petit garçon est ici, triste situation, un peu comparable à celle des enfants de la pauvre Maria.
Voilà deux jours que je n'ai pas de lettre de toi, j'espère que vous allez bien tous, et que cette absence de nouvelles est imputable seulement aux irrégularités de la poste, j'en prends mon parti, mais tu comprends avec une certaine impatience. Ce petit bout de papier est la seule chose matérielle qui me rattache à toi, c'et peu et c'est beaucoup.
J'ai reçu hier la pelisse que Vanelaire m'envoyait, en ouvrant le carton j'ai constaté, avec stupeur, que cette pelisse n'était pas la mienne mais celle d'Antoine, comme je crois que ce n'est pas le moment de la renvoyer à Nancy, je m'en vais l'adresser à Elisabeth à Eclaron à moins qu'elle n'en décide autrement. Ecris moi à ce sujet ; je la garde jusqu'à ce que tu m'aies fixé. Je suis toujours à mon CID comme une 5e roue à un char, je vais, je crois, prendre mon courage à 2 mains, et demander au Général à reprendre mon bataillon où je ferai certainement besogne plus utile qu'ici. Je n'ai plus que 4 ans à faire avec la nouvelle loi du rajeunissement des cadres, au moins faut-il que ce temps très court soit employé utilement pour le Pays, en tout cas je ne veux rien avoir à me reprocher, et qu'il soit bien avéré que si je n'ai plus rien fait c'est qu'on a plus voulu de moi. D'ailleurs dans mes promenades solitaires je rumine tout cela, et je demande au bon Dieu de m'employer suivant ses desseins.
Je me trouve ici très isolé, car je n'ai ni les idées, ni les goûts de mon entourage, tous voient la vie sous un jour matérialiste qui me déplait souverainement, les conversations m'excèdent, et c'est encore la société de mon ordonnance, voire de mon cheval, que je préfère. Tu me connais et tu dois te rendre compte à quel point cela m'est pénible. Ici le spectacle qui te scandalisait à Nancy est courant, et nous sommes à 15 kilomètres des Boches ! et je te parle d'officiers mariés et père de famille, ah ! triste nature humaine, voilà le résultat de l'éducation sans Dieu, et de cette morale que je ne veux pas nommer car le mot que j'emploierais serait trop cru. Aussi quand je vois tout cela j'aime mieux ne pas songer au mariage de nos filles, si pures et si fraîches. Dire qu'elles pourraient être un jour la proie d'un de ces jouisseurs ! Tout cela n'est pas gai. Le beau temps seul, qui est l'œuvre du bon Dieu, chasse mon cafard, et s'est bien parce que je me dis qu'il n'y a rien à attendre des promesses et au contraire tout du bon Dieu que malgré tout je prends la vie par le bon côté. D'ailleurs ce n'est pas de nos jours que les choses sont ainsi, et ce n'est pas encore demain qu'elles seront modifiées. Que ces exemples n'influent pas sur nous, au contraire persévérons dans la bonne voie, faisons ce que nous conseille notre conscience, et soumis à la volonté du bon Dieu marchons tout droit notre chemin sans trop chercher à voir où il nous mène, il nous mène sûrement vers le ciel, mais par où passe-t-il pour y arriver, es-t-il encore long, est-il très accidenté, c'est le secret du bon Dieu.
J'espère que Minette va tout à fait bien (*2 mots illisibles*) qu'elle peut recommencer à sortir aux heures chaudes de la journée. J'embrasse tous les enfants, les lurons et en particulier la Riquotte pour ses sept ans, fais lui un petit cadeau de ma part. A cette occasion je t'embrasse de tout cœur ma chère vieille et songe avec bonheur que dans cinquante jours je serai bien près de te serrer dans mes bras. Je serais curieux de savoir si tante Jeanne et tante Berthe n'ont pas été trop effrayées par les Gothas (un type d'avion allemand) J'espère que nous nous vengerons bientôt de ces sales boches !

God.

---

dimanche matin (*1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui seulement ta lettre de mardi après être resté 3 jours sans nouvelles, au moins ai-je été dédommagé puisque tu m'apprends que le rhume de Minette va beaucoup mieux. Puisque le beau temps persiste, j'espère que notre petite chérie va pouvoir à nouveau profiter un peu du bon air, mais veille bien à ce qu'elle rentre avant la fraîcheur qui précède le coucher du soleil. Je félicite Quiqui et Nounou de si bien travailler, je me réjouis de les revoir dans un peu plus de 6 semaines, ce me sera une grande joie de communier avec Quiqui, je ne doute pas qu'il prépare au petit Jésus une très belle place dans son petit cœur. Il faut que d'ici à ce grand jour de Pâques il soit bien sage et fasse tout son possible pour lutter contre ses défauts, la paresse en particulier. J'espère que Marie se remet de jour en jour de sa fatigue, il ne faut pas qu'elle exagère son travail : en tout cas il faut absolument qu'elle sorte tous les jours pendant les meilleures heures de la journée et en outre qu'elle soit fidèle à exécuter ses exercices respiratoires. Voilà le carême qui approche, si cela l'ennuie, ce sera une mortification toute trouvée et qui remplacera pour elle le jeûne.
Tu ne me parles plus ni de Coco, ni de Zézé, je pense que c'est que tu n'as que du bien à m'en dire. Je suis un peu anxieux de savoir de quelle façon Tante Jeanne et Tante Berthe (côté de Lambel) ont supporté le bombardement du Gotha, j'espère que la 1e surtout n'en aura pas été malade. J'espère que

nous allons bientôt apprendre qu'avec l'aide des Américains nous allons prendre une revanche qui fera réfléchir ces barbares. C'est réellement fâcheux que les bombes ne soient pas tombées sur la Santé où se trouvent Caillaux, *Maluy* et compagnie. J'ai vu que c'est toujours notre indiscipline naturelle qui est cause de la plupart des décès, car si chacun s'était réfugié dans les caves et abris, au lieu de se mettre à la fenêtre il y aurait eu beaucoup moins de victimes.
Cet après midi je suis parti avec l'officier chargé du cours des mitrailleurs pour vérifier l'organisation de tirs indirects que nous avons aménagée. Cela a été l'occasion d'une jolie promenade dans un site ravissant, et tandis que je suivais, sous les sapins, le bord du lac, et que je voyais en face les sombres forêts éclairées par un soleil intense, comme toujours hélas, je regrettais qu'en cette journée de dimanche je ne vous aie pas autour de moi, toi et les enfants, pour admirer en famille les œuvres si belles du bon Dieu, son beau ciel et son magnifique soleil. Rentré à cinq heures je me suis mis à t'écrire, tandis que mes camarades de popote couraient de concert en concert, plaisir honnête sans doute, mais que je réprouve tout de même en un moment où tant de misères planent sur notre pays.
J'ai reçu une bonne lettre de Papa, qui a été enchanté des nouvelles que tu lui a données à ton retour de Suisse. Il m'apprend la mort de Madame de *Mont*, certes c'est triste pour tante Marie, mais tout de même cela va lui simplifier son existence, je pense qu'elle ne va plus maintenant s'éterniser à Nancy et probablement aller s'installer à Bourmont. Papa me semble se préoccuper un peu des relations de nos nièces avec les Américains. Il y a la question religion qui fait qu'il serait bien regrettable que les relations actuelles deviennent intimes au point de conduire à un mariage, bien difficile à réaliser. Comme dit Papa ; j'espère qu'Anne (de Mahuet) veille au grain, car en cette occurrence je ne crois pas qu'il faille faire grand état de la perspicacité et de la délicatesse de Marc. Je me suis confessé ce matin au Curé doyen d'ici, c'est un prêtre âgé, sérieux, plein d'expérience, qui parle très bien, affecté de l'immoralité que la guerre a amené dans sa paroisse. En somme la guerre n'est belle à voir qu'en face du boche et il me tarde d'y retourner.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos filles et les lurons.

God.

(*fin février ? 1918 sans date*).
(*au CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Antoine est passé ici aujourd'hui avec le Tigre (*Clemenceau*). Antoine s'est arrêté à ma popote et m'a demandé ; mais comme on ne m'a pas trouvé tout de suite, car j'étais à mon service, il n'a pas eu le temps de m'attendre, et j'ai eu le regret de ne pas le voir. Le Colonel Dubroca me re propose aujourd'hui pour le 5e galon, mais à quoi bon ! Enfin je vois le mois de Mars arriver avec joie, car j'espère d'abord retrouver une existence plus active et où je serai plus utile, et en second lieu, ma chère vieille, je reviendrai prendre auprès de toi un peu de force et de courage pour continuer mon dur chemin jusqu'au terme qu'a fixé le bon Dieu, faut-il dire jusqu'à la victoire ? j'hésite à l'écrire car j'ai peur que ce terme tant attendu soit encore éloigné. J'ai reçu ta lettre affectueuse du 8 février, je l'ai déjà lue trois fois. J'ai eu plaisir à relire l'appréciation que tu me donnes de Coco et Zézé, voilà longtemps que j'ai jugé Constance comme une petite âme d'élite, et dans ma mémoire je ne me rappelle pas qu'elle nous ait jamais causé aucune peine, ton appréciation sur Zézé est très juste aussi, c'est une bonne petite fille qui a également un gentil petit cœur, mais qui intellectuellement est beaucoup moins douée. En ce moment quand je les passe tous les dix en revue, je ne peux m'empêcher de remercier le bon Dieu, de nous avoir gâtés à ce point en nos enfants, car réellement, en tout impartialité, il faut bien reconnaître que tant au moral qu'au physique ils sont au dessus de la moyenne. Il m'est bien pénible de ne pas plus profiter d'eux. Que ce sacrifice du moins me soit profitable pour mon salut.
Je suis heureux que le Colonel soit rassuré au sujet de sa carrière, et que le Général lui ait témoigné cette sympathie dont tu me parles. Certes on aurait bien tort de ne pas utiliser encore pendant un certain temps ses éminentes qualités de chef, et les ressources de cette belle nature pour la formation de nos renforts. Il est même à regretter qu'on ne lui donne pas le grade qui serait la juste récompense de ses services, et qui augmenterait encore son autorité. Il est réellement bien gentil de vous venir en aide, ainsi dans les mille détails de votre existence.
Je vois d'ici avec quelle joie tu as dû accueillir ses voitures de fumier qui vont te donner encore de magnifiques récoltes. Avec ce beau temps persistant j'imagine que tu sous peu commencer tes cultures. J'ai peur par exemple qu'avec la lenteur des transports tu ne reçoives pas très vite tes semences. Je suis content que tes poules pondent : ces œufs frais c'est une excellente nourriture pour toi et les enfants, ici ils coûtent 9 sous pièces, aussi nous n'en mangeons plus. On ne peut pas non plus avoir de lait, à part cela, grâce à la coopérative nous arrivons à vivre à assez bon compte (7 frs 50 par jour), nous vivons

simplement d'ailleurs. Nous réagissons autant que possible contre la débauche, mais c'est une lutte ardue et où les efforts ne sont guère récompensés. Voilà où (*l'on*) s'aperçoit de la nécessité d'une sérieuse éducation chrétienne. Et encore je vois bien des pauvres gens qui devraient donner l'exemple de par leur éducation, et dont je ne voudrais à aucun prix pour gendres sachant d'eux ce que je sais. Je souhaite qu'il en soit de même de l'autre côté de la frontière, du moment que cela ne peut pas être mieux chez nous. Le genre humain est bien vilain à voir de près. A ce propos je te recommande d'être bien prudente pour les expéditions de nos filles au dehors, qu'elles évitent de sortir à la nuit tombante sans être accompagnées, surtout avec toutes ces quantités de troupes variées que tu me dis être dans vos environs. Enfin j'ai confiance dans ta sagesse et dans l'expérience, sous ce rapport, du bon Colonel, qui considère nos enfants presque comme les siens. J'achève cette lettre au saut du lit en cette matinée du mardi gras. Je m'en vais courir à la messe en l'honneur des 40 heures. J'y prierai pour vous tous que j'embrasse tendrement.

God.

(*février 1918 sans date*).
(*au CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je suis dédommagé aujourd'hui du manque de lettres des jours précédents puisque j'en reçois deux de toi, une de Nanine et celle des deux petits. Je suis ennuyé du genou de Nanine ; il faut qu'une fois remise elle continue à se soigner au moyen de massages, à l'huile camphrée, qui fortifieront les muscles, et qu'elle porte un bandage pendant plusieurs semaines pour éviter une nouvelle rechute. Il faut surveiller cela car les entorses du genou sont les plus mauvaises. Je crains de l'avoir attristée par mes jérémiades, ce serait certainement plus crâne de ne pas laisser paraître mes ennuis et de faire belle figure, mais tu m'en voudrais de ne pas te révéler le fond de mon âme. D'ailleurs depuis lors je me suis raisonné et d'un coup d'épaule j'ai remis mon sac d'aplomb sur mon dos, et je marche de nouveau franchement droit mon chemin, tout prêt à entonner une chanson de route. Voilà le carême qui approche offrons au bon Dieu tous nos petits déboires quotidiens en guise de mortifications.
Joseph a eu une bien mauvaise note d'étude, il est réellement trop versatile, je venais justement de lui écrire pour lui dire que j'étais très content de ce que tu m'avais dit de lui, je crains toujours que les origines de ses mauvaises notes soient ses relations trop légères avec des camarades peu sérieux, il fait sans doute là bas ce que tu lui reprochais à Eclaron avec Jacques. Il nous faut le confier au bon Dieu sans pour cela broyer du noir. Par contre je trouve les lettres de Gérard bien gentilles, et je commence à croire que si Jean continue à être bien pris, il sera un digne descendant des Bizemont, et qu'il fera honneur à la famille.
Je suis ennuyé ma ;pauvre vieille que tu trouves le temps si long après moi, et que tu aies le mal du pays. Ne pense donc pas à des *rêves* actuellement irréalisables, et quand l'ennui te prend, offre immédiatement ta peine à Dieu. Ne te fatigue pas et soigne toi bien pour que je te trouve bonne mine quand j'arriverai dans 16 + 26 = 42 jours. Ne songe donc plus à tes meubles, c'est si peu de chose, je t'en prie, ne fais pas la moindre imprudence pour sauver de la matière dont le bon Dieu saura bien prendre soin, puisque ce n'est pas de ta faute si tu les as abandonnés. Quand la Victoire sera venue, quand nous nous trouverons réunis pour toujours, que nous importeront ces pertes matérielles que nous pourrons réparer, nous et nos enfants, par notre travail.
Aujourd'hui dimanche après la messe j'ai fait avec un des officiers sérieux du CID qui m'est sympathique une grande promenade dans la montagne. C'est un homme modeste (un instituteur) mais sérieux et honnête, qui comprend ma mentalité, et déplore comme moi la conduite de beaucoup. Cela me fait du bien de me sentir compris. Mais ce que je préfère encore c'est de m'isoler sous les forêts de sapins, et de me trouver ainsi en présence du bon Dieu, qu'on sent si bien autour de soi, quand rien ne vient vous distraire. Maintenant je te quitte pour aller à l'hôpital voir un de mes officiers malade.
Dis encore à Nanine que je la remercie de sa lettre, et lui répondrai bientôt. Dis à la Princesse que j'ai des remords de ne pas l'avoir félicitée de ses 16 ans, et à la Riquotte de ses 7 ans, tu leurs partageras ce billet de 20 frs.

Au revoir mon petit *Trotro*.
Je t'embrasse de tout cœur.

God.

(*février 1918 sans date*).

(*au CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je viens de voir A (*Antoine de Boissoudy*), il m'a dit qu'il allait me faire nommer chef de bataillon dans un autre corps d'armée, il a été affectueux. Son officier d'ordonnance, le capitaine Petit, qui est un homme très aimable, m'a dit qu'il t'avait fait envoyer l'autorisation d'aller au Tremblois ; tu es peut être partie à l'heure actuelle. Si non envoie moi un télégramme pour me dire le jour où tu pars, je prélèverais 2 jours sur ma permission de Pâques pour venir te retrouver et te prêter main forte. Tu as le droit d'enlever du Tremblois tout ce que tu voudras et de faire réquisitionner par l'armée ce qu'il te plaira de laisser. Je crois que tu feras bien de laisser aux officiers le mobilier indispensable à leur couchage. L'Etat Major n'a pas l'air inquiet pour l'offensive prochaine, et en tout cas il est certain que tu peux effectuer ton voyage en toute tranquillité. Le Général Gérard est disposé paraît-il à te faciliter le plus possible tout ton déménagement. Tu pourras avoir des autos, et te faire aider par les militaires. Je crains que tu ne sois déjà partie quand tu recevras cette lettre. Je suis ennuyé de t'avoir laissé paraître un petit moment de lassitude morale, dont tu as été affectée, je t'en prie ma chère Germaine, ne te forge pas d'inquiétude à mon sujet, je suis bien décidé à réagir, et à continuer à faire bonne figure. J'ai la conscience tranquille et n'ai rien à me reprocher, je puis donc m'abandonner entièrement entre les mains de la Providence. A quoi nous servirait d'ailleurs de nous tourmenter au sujet d'évènements dont nous ne sommes pas maîtres et auxquels nous ne pouvons rien.. J'ai reçu ta lettre de ce matin. Gérard est je crains dans une mauvaise passe, il a une bien mauvaise note de tenue, sa lettre est pleine de fautes, il est je le crains dans une crise physique, comme celles qu'il a déjà traversées, il prendra le dessus j'espère, car sa dernière lettre était très bien, et il y semblait rempli de bonnes intentions. J'espère que Joseph va chercher à le remonter. Quant à maître Jean il m'a l'air bien fier de ses succès. Les dernières notes de Joseph sont bonnes. J'espère que si les paquets n'arrivent pas là bas, l'économe aura acheté aux enfants ce qui leur manque. J'espère qu'à l'heure qu'il est Nanine va tout à fait bien et qu'elle va être prudente pour que cet accident ne se renouvelle plus.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout mon cœur.

God.

Si tu préfères que je n'entame pas (*ma*) permission dis le moi, je ne viendrais pas. Je continue à très bien aller.

(*février 1918 sans date*).
(*au CID dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je ne t'ai pas écrit très longuement hier parce que je supposais que ma lettre t'arriverait à Eclaron avant que tu y sois toi même, celle ci, je pense, sera à destination lundi, c'est à dire au moment où tu auras retrouvé ton home, et où déjà reposée par une bonne nuit des fatigues du voyage, tu pourras tout à ton aise jouir des bonnes nouvelles que je te donne. Ces bonnes nouvelles sont les suivantes : c'est d'abord que cette bonne récréation que j'ai prise auprès de toi et de Marie m'a fait le plus grand bien, et m'a donné un renouveau d'énergie pour supporter la séparation et reprendre ma tâche telle que le bon Dieu me l'impose. Dire que j'ai eu du plaisir à revoir ces chères régions de la Lorraine serait une expression impropre, car dans ces lieux que nous aimons on aperçoit trop bien les blessures qu'y a fait cette terrible guerre, mais j'ai éprouvé un sentiment indéfinissable que tu as ressentie toi même à me retrouver dans ces lieux où nous nous sommes aimés pour la première fois, où tout me rappelait nos années de bonheur, et des êtres qui t'étaient très chers et que par suite j'aimais moi même de tout mon cœur. J'ai goûté une joie profonde en sentant à quel point tu es aimée dans ce petit coin de Lorraine, et je suis sûr que toi même tu gardes une bien douce impression de ces quelques journées que tu as vécues dans ce milieu si sympathique. Mon voyage s'est bien passé, mais mon train a eu un retard énorme ; je ne suis arrivé à Epinal qu'à 2 heures de l'après midi, il m'a fallu attendre jusqu'à 20 heures pour avoir un train et c'est à minuit seulement que j'ai débarqué ici. A Epinal j'ai un peu circulé ; c'est une fort jolie ville et qui ne se ressent pas du tout de la guerre ; cela fait un contraste avec Nancy. J'ai rencontré des officiers du 226 qui m'ont reconnu et avec lesquels en attendant mon train j'ai passé quelques agréables moments. Ici j'ai retrouvé mon vieux Nique qui m'attendait *fier* au poste Hier matin comme je te l'ai écrit j'ai rencontré le Général qui m'a dit qu'il allait me renvoyer au 174, ce dont je suis content car réellement ici je commence comme toi à trouver ma situation fausse, et cette place d'adjoint au colonel me donnant influence sur les 3 bataillons me permettra d'avoir une action plus étendue sur les officiers et sur les hommes ; cela me préparera au commandement d'un régiment, s'il plait à Dieu de m'en donner un. Hier

et aujourd'hui, malgré la neige qui tombe à gros flocons, nous avons fait des tirs de mitrailleuses intéressants. Avant de quitter le CID je veux au moins y laisser l'impression d'avoir cherché à y faire œuvre utile. Je t'envoie la lettre du bon Colonel qui m'a beaucoup touché, mais déjà tu auras pu lui dire que je ne t'ai pas fait l'impression d'avoir le cafard. Je viens (*d'entendre*) par la radio que le coup de main de Lorraine a eu lieu : il y a une assez belle cueillette de prisonniers. J'ai reçu la procuration ; j'ai vu un notaire, elle est déjà retournée à Droit.
Au revoir ma chère petite femme, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

---

26 février (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui. J'ai eu une journée hier bien occupée et je ne m'en plains pas. Levé avant l'aurore je suis parti en reconnaissance et (*suis*) rentré à midi ½, ma journée a été ensuite occupée par le papier, et maintenant avant de me coucher je t'envoie un rapide et affectueux bonjour. Hier soir nous avons eu (*de*) la neige, mais ce matin le soleil était radieux et j'ai fait avec un sentiment indéfinissable ma reconnaissance en cette terre reconquise, qui est plus particulièrement ma terre natale. Du haut du sommet où je me trouvais, dans les directions de l'ouest et du nord, j'apercevais à perte de vue notre terre Lorraine, et je me souvenais que de Velaine et d'helfedange, bien souvent autrefois, j'avais aperçu cette crête bleue sur laquelle aujourd'hui je circule. L'existence que je mène est loin de ressembler à celle (*2 mots illisibles le 2e pouvant être* Godat). J'ai un PC confortable, petite ferme abandonnée à l'orée d'un bois de sapins, à 900 m d'altitude d'où j'ai une vue superbe, je suis content d'avoir quitté les délices de Capoue. Je suis assez loin du boche et quand je reste chez moi, certainement moins exposé que les gens de Nancy.
Au revoir ma chère vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

1 mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui, mauvaise journée, avant l'aurore je suis parti faire ma reconnaissance habituelle, il y avait grande épaisseur de neige, et sous son blanc manteau la Montagne avait l 'aspect d'une grande dame poudrée et en toilette blanche, elle est imprégnée d'une majesté calme et imposante lorsqu'elle est ainsi parée, j'aime à la voir ainsi. Nous sommes assez loin en arrière pour que les traces des combats acharnés qui se sont livrés par là en 1915 ne nous atteignent pas, la forêt de sapins a conservé tous ses charmes, elle est simplement légèrement endommagée sur ses lisières par les lignes de tranchées de la 2e position et les réseaux de fils de fer. Quand on s'avance en première ligne on voit par endroit de terribles trouées, ouvertes par les obus, dans ce beau manteau de velours vert, néanmoins on n'éprouve pas ici l'impression de chaos et de néant qu'on ressent sur les champs de bataille d'Artois et de Champagne, car de ces sommets élevés (1000, 1200,1300 m) la vue s'étend au loin sur les campagnes et les villages très peu endommagés, car notre artillerie les respecte parce qu'Alsaciens. Dans le village qui est à nos pieds, sous le feu de nos mitrailleuses, nous voyons souvent, femmes et enfants, circuler dans les rues : ils sont confiants dans la loyauté française, certes si nous étions des Boches ils ne seraient pas là.
Ici à mon PC, je te l'ai dit je crois, je suis installé dans un petit chalet de montagnard, avec tout mon état major qui m'est dévoué, le capitaine adjoint est un instituteur très actif et intelligent, les autres ne demandent qu'à bien faire, ce sont des officiers de réserve, modestes mais bien élevés ; je préfère ce milieu à celui de la petite ville d'où je viens. Le Colonel était en permission jusqu'au 6 mars, mais il nous écrit hier qu'il a trouvé sa femme gravement malade d'une bronchite et qu'il demande 3 jours de prolongation à titre exceptionnel ; il ne rentrera donc pas avant le 10. Jusque là je commande le régiment, et j'espère qu'avec le secours du bon Dieu tout se passera bien. J'en reviens à ma petite installation : rien n'y manque, nous avons des poulets, des poules qui pondent, et des lapins, et je pense à toi quand, dans le milieu de la nuit, j'entends chanter les coqs de la popote. Nous avons un très bon cuisinier, qui nous nourrit très bien, et à bon marché, tout ce petit personnel, au service du Colonel depuis longtemps, nous est très dévoué ; tu vois que tu peux être tranquille sur mon sort. Je crois que grâce à l'altitude ce climat m'est très sain ; en tout cas je vais très bien, et dans l'ensemble du régiment la santé est très bonne ; les pertes du fait de l'ennemi sont insignifiantes. Je me réjouis de recevoir la lettre qui m'annoncera ton

retour au milieu des enfants, qui t'attendent impatiemment, je suis sûr que Minette t'aura fait fête, et que vous êtes tous bien content de vous retrouver ensemble. C'est bientôt que tu vas aller faire ta promenade à Mognéville, j'espère que tu auras beau temps. A bientôt ma chère Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

(*début mars 1918 sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Le Boche a été très sage aujourd'hui, je lui ai fait prendre quelque chose hier avec mon bombardement. La leçon a été salutaire et je me propose de recommencer, tout en ménageant mes munitions, car je crois qu'ici plus qu'ailleurs il faut savoir durer, de plus le terrain est tellement abrupt qu'il se défend par lui même, mais en toute chose il y a des avantages et des inconvénients, ici l'inconvénient c'est que le terrain nous impose des points de passage obligatoire : les boches le savent et ils en profitent pour gêner notre ravitaillement, nous leur rendons la pareille ; c'est la guerre de montagne qui plait beaucoup à nos hommes, c'est une guerre de trappeur qui amuserait beaucoup Nanine, j'en suis sûr, et peut être toi aussi. C'est aussi un plus joli cadre pour donner sa vie à la Patrie que la craie de l'Artois et la craie de Champagne, puis c'est sur la terre Alsacienne, alors tu comprends quel symbole, mais ce terrain est traitre, on se croit à l'abri et d'un sommet quelconque on est aperçu, alors un mauvais coup peut vous arriver à l'improviste. Ce matin en faisant une ronde dans un ravin profond une sentinelle qui me prenait probablement pour un boche a tiré sur moi, à 15 pas, elle m'a raté, cela aurait été trop bête d'être tué par un français.
A mon retour j'ai trouvé ta lettre du 2 mars, je suis content pour toi et pour les enfants que les meubles soient arrivés, et qu'ils soient en place, cela aura été pour toi une grosse fatigue : tu as beau dire tu es extrêmement vaillante de faire tout ce que tu fais. J'espère que ton voyage à Nancy se passera sans incident, je serai ravi néanmoins de te savoir rentrée. Je suis content que Pauline t'accompagne, mais qu'elle ne fasse pas d'imprudences.
Notre nuit a été très calme : pas un coup de canon, nous ne comprenons rien à cette inaction relative des boches ; je crois qu'ils sont très embarrassés de la Russie, c'est un bien gros morceau à digérer, avec bien des arêtes, et avec en face des convives un peu gênants : (Chine, Japon, Amérique). Enfin confions nous au bon Dieu.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur et te souhaite bon voyage.

God.

(*avant Pâques 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui ta bonne lettre contenant celles de nos collégiens. J'en suis content car Gérard semble avoir repris du poil. J'aime à le voir s'enthousiasmer pour les belles choses : c'est très bien cette poésie sur Guynemer qui lui a plu. Le Petit là est plein d'ambition, et je crois que si sa santé le permet, il a ce qu'il faut pour devenir quelqu'un, il faudra même veiller à ce qu'il n'ait pas trop d'orgueil, un peu d'amour propre est un bon stimulant. Les boches ont été un peu plus remuant aujourd'hui : ils m'ont empêché d'aller à la messe car ils bombardaient certaines parties de nos tranchées et j'ai dû rester à mon poste jusqu'à midi pour veiller au grain. Dans l'après midi ils se sont calmés et j'ai pu aller jusqu'au 2e bataillon au repos qui m'avait invité à une séance récréative ; je ne suis pas resté jusqu'à la fin, mais j'ai néanmoins bien ri, me sentant en famille. Jusqu'à présent depuis que je suis revenu les Boches sont très calmes, au loin, probablement en Lorraine ou vers Belfort, nous avons entendu une violente canonnade. Leurs dernières attaques de Champagne ne leurs ont pas donné les résultats qu'ils escomptaient, maintenant le sort en est jeté : ils sont aux prises avec les américains et la guerre va durer jusqu'à ce qu'ils tombent à genou. J'ai eu un réel sentiment de fierté pour notre race gauloise à lire les beaux discours de Clemenceau et de *Pichon*, ces paroles feront certainement bonne impression sur nos alliés. Mais que dire de la mentalité de ces sales Boches qui osaient exiger que nous livrions Toul et Verdun sans tirer un coup de fusil. Dire qu'un Caillaux aurait peut-être été capable de nous couvrir de la honte d'avoir accepté un pareil compromis, c'est à frémir ; heureusement que Dieu veillait sur nous. Heureux les glorieux morts qui ont montré au monde ce qu'est la France.

Je vais écrire au Colonel, c'est une terrible épreuve pour lui d'être éloigné de Madame Betbéder en ce moment, et je le plains de tout mon cœur.
Je suis bien heureux que tu sois satisfaite de ma nouvelle situation, tu n'as pas de crainte à avoir au sujet de ma prochaine permission : puisque le Colonel va rentrer à la fin de la semaine, et maintenant je me reprocherais d'enlever à nos collégiens le plaisir de nous revoir.
J'ai écrit à Papa pour lui annoncer mon arrivée probable dans la semaine sainte, d'ici là d'ailleurs je t'écrirai encore.
Voilà le matin 5 h je me lève ; la nuit a été calme, le téléphone ne m'a pas réveillé. Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

J'espère qu'Elisabeth a fait bon et heureux voyage. 4 mars.

Le 5 Mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

A peine avais-je remis ma lettre au courrier ce matin qu'après avoir avalé mon chocolat bien chaud, je suis parti avec mon capitaine adjoint et mon officier de renseignement pour parcourir un peu le secteur. J'ai visité différents observatoires d'où nous avions une vue de montagne superbe, et d'où nous voyions à merveille les organisations boches ; je suis sûr que cette promenade t'aurait joliment intéressée. Nous avons assisté à un superbe lever de soleil sur la neige, plus que jamais les sapins tout couverts de neige ressemblaient à de gigantesques premières communiantes sous leurs voiles blancs. J'ai parcouru pas mal de terrain beaucoup grimpé jusqu'à 1150 m. C'est une existence très saine : cette activité physique empêche de trop songer, et cela vaut mieux. Les boches nous ont moins sonné qu'hier et grâce au beau temps nous avons pu pas mal les ennuyer à notre tour. Mais cette guerre de Montagne est une guerre toute spéciale, bien difficile à faire devant des positions organisées depuis 3 ans, l'attaque et la défense sont également compliquées, les difficultés du terrain sont énormes, mais aussi le terrain procure une protection considérable, et les pertes sont presque nulles. Nous avons déjeuné de fort bon appétit, mais au dessert à l'heure où nous arrive le courrier j'ai eu le regret de constater qu'il n'y avait rien pour moi, je prends patience en me disant que cela sera pour demain. Mon ordonnance et les sapeurs viennent de m'organiser une jolie petite chambre dans le grenier au dessus de la popote, en prévision du retour du Lieutenant Colonel dont j'occupais la chambre, cette petite chambre est très bien aménagée, mon vieux Nique y a mis tout son cœur, c'est un plaisir de le voir bricoler, il me rappelle tout à fait le brave Méaux. Quoique tu regrettes que ce brave et vieux Méaux ait repris la ferme de Rosières, c'est cependant ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, car ainsi il a fini de faire la guerre. Rien n'empêchera quand il aura fini son bail que nous le reprenions avec nous au Tremblois.
Marie sera certainement bien mieux à Rosières qu'à Toul, et surtout ses enfants s'en trouveront mieux.
6 h (*du*) matin. Les Boches ont été très sages cette nuit et ne nous ont pas réveillés, je me lève tranquillement à mon heure habituelle 4 ½ et après avoir déjeuné je vais partir en 1e ligne, il fait très beau et en rentrant j'espère trouver 2 lettres de toi. A bientôt, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

16 heures le 4 mars (*1918*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai terminé mon petit train-train habituel, alerte ce matin, reconnaissance dans la partie du secteur la plus avancée, rentrée vers midi, déjeuner, étude sur la carte et expédition des affaires courantes, entre temps envoyé aux boches quelques dégelées d'obus, en réponse à ceux qu'ils nous envoient, puis lu ta gentille lettre de mercredi, et maintenant je prends ma petite récréation en causant un peu avec toi. Je suis bien aise que tu n'aies pas été fatiguée de ce pénible voyage, tu es encore très vaillante malgré ton grand âge. Il me semble d'après ta lettre que tout va bien à St Dizier. Je suis sûr que notre Quiqui va faire une excellente 1e communion, et que le bon Dieu, s'inclinera avec une paternelle affection sur cette belle petite âme. J'aurai une grande joie à assister à cette belle fête. Le bon Dieu m'a tant gâté depuis le début de cette terrible guerre, que je garde une ferme espérance, quel bonheur, de nous revoir tous réunis pendant 20 jours (*peut être 10*) de printemps et de renouveau.

J'ai été interrompu et je reprends ma lettre avant de me coucher : je viens de mettre le nez dehors, il fait une nuit superbe, la neige a cessé de tomber, les étoiles brillent, c'est superbe cette nuit dans la montagne avec tous ces sapins en sucre.
Je partage bien tes sentiments au sujet du Tremblois, mais ne regrette rien, c'est le bon Dieu qui a guidé tes pas, que seriez vous devenues au Tremblois au milieu de toutes ces troupes ! tu te serais heurtée à des difficultés de toutes sortes, fais bien courageusement ton sacrifice et console toi en pensant qu'après la guerre les occasions d'exercer ta charité ne te manqueront pas. D'ailleurs tu fais largement ton devoir en élevant nos enfants comme tu le fais, et en t'occupant de toutes les misères qui t'entourent même à Eclaron.
5 mars. J'ai été paresseux hier soir, mais j'en suis puni ce matin car je viens d'être réveillé par une alerte, une assez forte canonnade très rapprochée, tandis que je m'habillais à la hâte, mon capitaine adjoint me téléphone « ce n'est pas chez nous », néanmoins je préfère me tenir prêt en cas ou l'incendie s'étendrait et puisque je suis debout j'en profite pour achever ma lettre. Je suis persuadé qu'à partir de maintenant nous aurons très peu de tranquillité jusqu'à ce que l'offensive se soit fixée quelque part, car le boche va user ses provisions d'obus de l'hiver en cherchant un point faible de la ligne. Nous y laisserons certainement quelques plumes, mais il en sera pour ses frais et il ne passera pas.
Voilà quelques minutes d'un calme impressionnant : cela ne durera pas, et certainement qu'avant que j'ai fini ma lettre le potin recommencera. C'est curieux comme cela résonne dans les montagnes.
Dis à ma cousine de Magnienville que je prends bien part à ses inquiétudes au sujet de la santé de Madame de Hédouville, j'espère bien que le printemps venant elle finira par prendre le dessus. Je suis très touché du grand nombre de personne qui t'ont demandé de mes nouvelles : cela a dû te faire grand plaisir. J'espère que le bon Colonel se remonte, je pense beaucoup à lui dans ces pénibles moments qu'il traverse.
Je souhaite que ma grande Pauline soit tout à fait remise de son entorse, mais qu'elle soit bien prudente et qu'elle suive mon conseil en ne quittant pas son bandage pour éviter un nouvel accident pareil. Le calme continue à régner, les Boches ont simplement, je suppose, tenté un coup de main sur nos voisins. Donc tu peux être tranquille, je compte sur tes bonnes prières et sur celles des enfants, et du bon Colonel, pour que tout se passe bien dans mon coin, qui a quelquefois les honneurs du communiqué.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout mon cœur qui est toujours aussi chaud, embrasse pour moi tous nos chers enfants et plus spécialement le grand personnage Minette.

God.

Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth et de ses enfants : j'espère qu'elle a de bonnes nouvelles de Jacques.

(*Le 6 et 7 Mars 1918*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai quelques minutes avant dîner, j'en profite pour commencer ma petite causette avec toi : j'ai donc fait ce matin une tournée intéressante dans le roc de nos tranchées de 1e ligne, en un point qui avait été hier assez violemment bombardé, sans pertes d'ailleurs, c'est justement mon ancien bataillon qui était dans ce mauvais coin que tu verras probablement dans les communiqués, ils ont été contents de me revoir, c'est toute une expédition d'aller là bas : on monte de 800 à 950 m (*dans la lettre originale un petit dessin visualise le relief par une courbe en indiquant les hauteurs dans l'ordre indiquée dans la lettre*) on redescend à 700 et on remonte à plus de 1200, il faut 6 h aller et retour si l'on s'arrête un peu en route, il faut ramper dans les rochers et les fils de fer car en certains endroits on est sous l'œil bienveillant des boches, nous nous sommes approchés à 25 m d'eux, on les entendaient parler. Tu n'as pas idée de la vue magnifique que l'on a de là haut ; de n'importe quel côté qu'on regarde, on ne voit que montagnes loin à l'horizon ; par dessus l'Alsace on aperçoit la forêt noire. Le sol était blanc, le ciel d'azur, c'était le grand beau temps des hauteurs, avec un air très pur qui vous rend infatigable, quand je rentre j'ai un appétit féroce, aussi je me porte à merveille, il n'y a que le sommeil qui est un peu agité car les boches sont très nerveux. Aussi aujourd'hui, à peine étions nous rentrés ont-ils recommencé à bombarder violemment cette partie du secteur dont je venais : 5 minens par minute pendant 1 heure, j'ai fait répondre par un bombardement de 10 minutes qui les a calmés.
4 h du matin 7 mars. A l'heure qu'il est les boches n'ont pas encore bougé depuis hier, et j'ai passé une excellente nuit ; me voilà sur pieds prêt à tout évènement. Voilà trois jours que je n'ai rien reçu de toi, j'espère bien qu'aujourd'hui je serai plus heureux.

Ces sales Russes ont été en dessous de tout, et nous pas beaucoup plus forts de les laisser arriver à cet état de déliquescence, je plains les pauvres Roumains, je ne vois pas de moyen pour eux de sortir de l'impasse où ils se sont fourrés pour nous. Il n'y a décidément rien à attendre des hommes ; il faut s'en remettre uniquement à la Providence.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

(*8 Mars 1918 lettre sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu tes deux lettres du 4 et du 5 mars, et je t'en remercie ; je suis content pour toi qu'Antoine t'ait mis au courant de mon avancement et que les nouvelles soient bonnes de ce côté. Je te remercie aussi des bonnes prières que tu fais pour moi à l'occasion de la neuvaine de la grâce et du mois de St Joseph, je ne t'oublie pas non plus ainsi que les enfants. J'espère que toutes les grippes se remettent (*1918 est l'année de la fameuse grippe espagnole*) et que tout le monde va bien maintenant. Moi même je n'ai pas échappé à cette maladie printanière, mais grâce à des cachets d'aspirine que m'a donnés le pharmacien du régiment, cela a été très peu de chose, et je n'ai pas eu à interrompre mon service, j'ai seulement les jambes un peu plus raides, j'ai profité de ma journée de dimanche pour rester un peu plus au calme, je me suis contenté d'aller ce matin à la messe dans la jolie petite chapelle de nos brancardiers, construite en bois sous les sapins. D'ailleurs mon Colonel vient de rentrer, ce qui lui donne un peu plus de loisirs. Le pauvre homme a dû rentrer avant d'être complètement rassuré sur la santé de Madame Dubroca qui vient d'être opérée d'un kyste, et qui était encore bien souffrante, il a mis 3 jours et trois nuits pour revenir de Mont de Marsan, il m'a paru content de m'avoir pour adjoint, nous avons travaillé ensemble toute la journée, et il a approuvé tout ce que j'ai fait en son absence, en somme cela marchera très bien, et je vois que je pourrais faire du bon travail contre le boche. Il y a deux jours en parcourant le secteur du 2e bataillon j'ai rencontré un gentil soldat dont la figure s'est illuminée, il m'a dit « oh ! quel bonheur, mon commandant, vous revenez au bataillon ? ». Je lui ai répondu « non, mais je suis avec vous quand même puisque je viens au régiment », alors sa figure s'est assombrie et il a dit « ce n'est pas la même chose ». Je m'étais fait accompagner par l'abbé Feltin (*le futur cardinal archevêque de Paris*), car je visitais les postes de secours, et je me disais que s'il m'arrivait un mauvais coût j'aurais tout de suite l'absolution sous le ciel bleu, tu sais que c'est comme cela que j'aimerais mourir, plutôt que dans la boue sous un ciel gris. Mais je deviens macabre et t'en demande pardon, car au contraire j'ai excellent moral et les boches sont très tranquilles en face de nous, ils passent leur temps à réparer les dégâts fait par mon bombardement de mardi dernier, je recommencerai un de ces jours, pour qu'ils ne perdent pas l'habitude du travail. Je suis ennuyé que tu aies été obligée de retarder ton voyage à Nancy. Ne pourrais-tu faire cette affaire par procuration, cela m'ennuie de te voir partir à une époque qui sera peut être très agitée. En tout cas ne pars pas pendant les vacances. Je m'en vais écrire à Joseph pour sa fête, et au bon Colonel, cela sera un peu tard mais mieux vaut tard que jamais.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos bons enfants.

God.

---

12 mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui, j'expie les 2 que j'ai reçu hier, demain je serai plus heureux. Mon rhume est à son apogée, j'éternue à faire trembler les boches dans leurs abris, mais cela ne m'empêche pas de circuler. Je suis parti ce matin de mon PC quand il faisait encore nuit et j'ai vu lever l'aurore sur les plaines d'Alsace, j'ai passé toute ma matinée en secteur, j'ai déjeuné au Pc du 2e bataillon, je suis monté sur un pic d'où je voyais l'Alsace et la Lorraine et suis rentré ici à 16 heures pour prendre une tasse de thé avec des officiers américains, qui ont été fort aimables, ils ne parlaient pas français et les conversations se faisaient par l'entremise d'interprètes. Ils nous ont dit qu'ils avaient une grande admiration pour l'armée française, mais qu'ils se souvenaient trop de La Fayette pour aimer les anglais, en somme c'est exclusivement pour la France qu'ils sont venus, et au début du moins ils veulent combattre complètement mélangés à nous, sous le commandement de nos généraux. Ils sont déjà très

nombreux plus qu'on ne peut le supposer et que certainement les boches le pensent, il y en a déjà pas mal au front, les 2 officiers me faisaient excellente impression.
J'espère que vos grippes vont bien maintenant, je vous souhaite de jouir du beau soleil qui nous réchauffe ici. Le temps passe et bientôt, dans 15 jours, et avant même nous serons ensemble. A moins que les boches attaquent avant, auquel cas il faudrait probablement retarder un peu mon départ, mais j'espère que le bon Dieu ne retardera pas notre revoir.
Donc à bientôt ma gentille petite femme, je t'embrasse avec tout mon cœur ainsi que les bons enfants.

God.

Le 14 mars jeudi (*1918*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Pour que tu ne me reproches pas de t'écrire toujours de trop courtes lettres, je profite de ce que je garde la boîte, le colonel ayant été faire un tour en secteur, pour t'écrire de bonne heure. Les boches sont très sages, et nous laissent la paix depuis plus de huit jours, il faut croire qu'ils sont bien occupés ailleurs, ou encore ils trouvent plus commode et moins dangereux d'aller jeter des bombes au hasard sur la grande cible qu'est Paris, que de monter à l'assaut de nos montagnes. Mais tout ce calme est précurseur de la tempête, car de part et d'autres, on accumule ses moyens d'attaque et de défense, et quand les piles seront chargées, immanquablement l'étincelle jaillira. Nous n'en sommes pas à la 1e expérience de ce genre.
Je suis pressé de te savoir rentrée de ton rendez vous de notaires et j'enrage de voir que par le temps qui court on déplace une mère de famille pour lui faire signer un bout de papier, qu'on pourrait bien, ce me semble, lui envoyer ce papier à signer, enfin, je suis sûr que notre cocardière ne se plaint pas de ce voyage. Nous jouissons toujours d'un temps magnifique qui nous rend le séjour ici très agréable. Je suis bien heureux de me trouver au bon air, et surtout dans un milieu moral plus sain, on est loin ici de toutes les tentations qui suivent les armées, et par suite on n'a pas sous les yeux des spectacles qui vous écœurent comme ceux que je voyais avant d'être monté. Tu vois donc que le bon Dieu a exaucé tes prières, sans te faire attendre, c'est le présage d'autres grâces qu'il ne tardera pas sans doute à nous accorder.
Depuis que je suis ici, je trouve que le temps passe très vite et je me réjouis plus que tu ne peux te figurer à la pensée de vous revoir tous. J'espère qu'il n'y aura pas d'accroc à cette bonne réunion, que le retour des enfants s'effectuera par Genève, comme la dernière fois sans incident, que le beau temps permettra à tout ce petit monde de s'aérer, de s'ébrouer au grand air. Le courrier vient de m'arriver, je reçois ta lettre de samedi bien correcte qui m'annonce que tu vas partir pour Nancy. Comme je ne vois rien dans les journaux concernant cette ville depuis dimanche je suis tranquille, et j'espère que ton séjour se sera bien passé. D'ailleurs tu es de retour maintenant, paroles oiseuses. Je suis content que tu aies vu Jean de Plinval, j'espère qu'il a repris bon moral, cela t'aura fait du bien aussi de revoir cet ami d'enfance. Que devient la pauvre Tante Berthe au milieu des bombardements ? Je viens d'aller faire une reconnaissance intéressante ; en mon absence le Général est venu, il était de très bonne humeur.
Nous avons excellent moral et nous tiendrons. Ma grippe va beaucoup mieux. Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

17 Mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Le colonel est parti se promener en secteur, je suis de garde en son absence et j'en profite pour venir causer avec toi, je n'ai pas grand chose à te dire car voilà une heure à peine que j'ai remis pour toi au vaguemestre la lettre qui précède celle ci.
Voilà la St Joseph qui approche, j'ai écrit il y a une huitaine de jours à Joseph à cette occasion, je pense qu'il recevra ma lettre. L'arrivée de nos 3 collégiens doit t'être annoncée, je suppose et je compte qu'il t'arriveront vers le jeudi ou le vendredi saint, je ferai mon possible pour t'arriver comme eux, je ne puis guère à l'avance te dire l'heure ou j'arriverai car les services sont tellement irrégulier...,en principe je devrais être à St Dizier jeudi à 20 h du soir, donc ma vieille ! c'est dans 12 jours que nous nous reverrons. Je m'en réjouis énormément ! et serai particulièrement content de retrouver tous nos enfants,

de pouponner ma Minette, j'espère que le bon Dieu nous donnera un peu de bon temps pour que nous puissions sortir et circuler tous ensemble, ce sera ainsi une bonne récréation, qui nous permettra d'attendre la fin de la guerre. Je ne sais ce qui se passe de l'autre côté des lignes, cette offensive tarde bien à se déclencher, et les boches qui s'étaient montrés assez agités au commencement du mois semblent déjà calmés, et actuellement le secteur est redevenu très calme, je dirai même quand ce moment il est d'un calme impressionnant et plein de mystère. Les boches sont-ils réellement au bout de leur rouleau ? ont-ils voulu nous intimider avec leurs bruits d'offensive et leurs bombardements de Paris ? c'est à croire, on dit qu'ils ne sont plus assez riches pour pouvoir mener une offensive, et qu'ils s'exercent en ce moment à trouver un moyen économique de la faire, c'est à dire qu'ils étudient le moyen d'éviter la préparation d'artillerie par une attaque brusquée. L'attaque brusquée ne peut plus réussir maintenant et nous l'attendons de pied ferme. Confions nous au bon Dieu, sa justice exige la punition des crimes commis et j'ai confiance que ce châtiment ne saurait tarder.
Comme j'étais en train de t'écrire, j'ai été appelé brusquement au téléphone par le commandant d'un PC voisin. Le Colonel (*Dubroca*) venait de se trouver mal chez lui, j'y ai couru pour assister au dernier moment de notre chef qui est mort là dans mes bras, après avoir pu se confesser à Mr Feltin. Me voilà donc de nouveau commandant le régiment, et je ne sais plus si je pourrai arriver pour voir les enfants, tout cela dépendra de l'arrivée plus ou moins prompte du nouveau Colonel. Que la volonté du bon Dieu soit faite. Ce pauvre Colonel laisse une femme et 4 enfants, mais il a fait une belle mort et emporte les regrets de tout le régiment.
Au revoir, ma chère Germaine, je ne t'en dis pas plus long car j'ai beaucoup à faire.

God.

---

17 Mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je profite du départ en permission de notre serveur pour lui remettre ces 2 lettres à ton intention en même temps que la lettre pour Droit, car le papier ne m'étant arrivé que mardi je ne voyais pas le moyen de te faire parvenir la procuration en temps voulu par la poste, mais tu vois comme la Providence fait bien les choses. La perte de notre Colonel a été un évènement tragique qui m'a fait une triste impression, et a atterré tout son régiment, dont il était adoré. La veille encore nous avions causé à cœur ouvert et je sentais que nous nous entendions très bien, j'étais navré de l'avoir un moment mal jugé. Il est mort magnifiquement sans une plainte, il a eu une parole affectueuse pour moi et le capitaine adjoint, ses derniers mots ont été « ah ! vous deux, mon beau régiment ! ma femme, mes enfants, mon Dieu ! », dès qu'il s'est senti mourir il a demandé l'abbé Feltin, c'est pour moi une grande consolation que de l'avoir vu partir ainsi en règle avec le bon Dieu. Mais quelle situation lamentable pour sa famille : Mme Dubroca est alitée venant de subir une cruelle opération, il laisse 4 enfants dont l'aîné a 12 ans. Ah ! ne nous plaignons pas de notre sort. Le régiment fait des vœux pour que je prenne sa succession, mais je n'ose l'espérer, car ce beau régiment doit être guetté par bien des ambitieux près du soleil, peut être une démarche personnelle d'Antoine auprès du Général de Castelnau aurait, elle quelque influence, je n'ose l'espérer et je dis fiat.
Quant à ma permission tu comprends facilement qu'elle devient problématique pour le moment, néanmoins j'espère qu'elle ne sera retardée que de quelques jours et que je pourrai arriver avant que nos collégiens soient repartis. Je fais des vœux pour que ton voyage s'achève bien, je suis bien d'avis aussi que tu achètes une propriété si tu en as les moyens, il faudrait choisir à proximité d'une ville où il y ait des ressources d'éducation. Il faut que je te quitte.
Au revoir, je t'embrasse de tout cœur.

God.

(*printemps 1918 sans date - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai écrit ce matin une longue lettre à Madame Dubroca lui racontant les derniers moments de son mari, j'y ai mis tout mon cœur, j'espère que cette lettre aura apporté un léger adoucissement à la douleur de cette pauvre femme. Je n'ai pas reçu de lettre de toi ce matin, je n'en ai pas été surpris car je te suivais en pensée en ces journées très occupées où tu devais avoir si peu de moments libres. Je suis heureux de te savoir enfin rentrée et au milieu de tous les enfants, bien contents d'être de nouveau en possession de leur maman, toi même tu as dû être heureuse de les retrouver après cette longue absence. Mais physiquement ce séjour à Fléville t'aura fait le plus grand bien, et je m'attends à te trouver une mine

superbe quand j'arriverai dans quelques jours. Je crains de manquer la première communion de Quiqui, je penserai bien à lui ce jour là, et je compte sur ses prières pour m'obtenir de vous revoir tous avant que nous ne soyons engagés dans la lutte que je suppose finale. Aujourd'hui je n'ai pas bougé préparant tout pour l'arrivée du nouveau Colonel. Mon rhume se trouve bien du calme d'un jour. Le malaise dont je te parlais dans ma lettre d'hier ne s'est pas reproduit, et en somme si je me sens tout de même un peu usé et vieilli, je vais certainement mieux que l'an dernier, et suis aussi résistant à la fatigue que les plus jeunes qui sont autour de moi, et qui eux aussi paient leur tribut à la fatigue. Sur nos montagnes nous sentons le printemps venir, hier sur une tranchées j'ai aperçu de belles touffes de narcisses en fleurs, j'ai pensé tout de suite à notre Quiqui l'ami des fleurs. On entend les merles et les grives chanter ; la montagne s'éveille et se pare, les journées se font plus longues, c'est partout le renouveau. Je vous vois d'ici filant au jardin et commençant les cultures que je souhaite vous voir réussir aussi bien que l'an dernier ; je compte d'ailleurs mettre un peu la main à la pâte avec vous tous dans quelques jours. Le bon Colonel sera des nôtres, j'espère qu'il se remonte tout à fait de ses émotions, et je suis assez égoïste pour souhaiter que sa permission ne coïncide pas avec la mienne. Il est probable que Papa ne tardera pas à arriver, j'espère qu'il aura la patience de m'attendre : il n'y a rien de bien pressant qui le rappelle à Aubry (*chez les Costart*) où il aura passé tous les longs mois d'hiver.
Je remercie Geneviève de sa gentille lettre reçue hier : elle m'annonçait que le rhume de Marie est presque guéri, il va falloir que ce grand corps profite du beau temps qui ne saurait tarder pour reprendre des forces à l'air et au soleil. Minette j'espère, en courant au grand air, en se roulant dans l'herbe, retrouvera aussi du sang et des couleurs. Je suis content de savoir Tante Jeanne à Poitiers, il parait que les Parisiens ont été tellement affolés, qu'il vaut mieux qu'elle ne soit pas restée dans ce milieu agité, j'espère qu'à Poitiers elle sera tranquille. Joséphine surtout devrait être pressée de s'éloigner des points de chute.
Au revoir, ma chère petite femme, à bientôt j'espère, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Tendresses à Elisabeth, souvenirs respectueux au Colonel.
2 petits groupes de l'état major du régiment avec le pauvre Colonel je les ai envoyés ce matin à Mme Dubroca. (*cette dernière phrase est manifestement incomplète, il veut peut être dire qu'il a envoyé un petit groupe accompagné le corps du colonel pour son enterrement*).

(*avant Pâques 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin ta lettre de vendredi et t'en remercie, je suis en effet choqué comme toi de voir qu'à l'époque angoissante que traverse notre Lorraine on trouve moyen d'y recevoir et d'y vivre comme si rien de terrible ne s'était passé depuis 4 ans, et cela chez une mère soit disant inconsolable, c'est une de ces contradictions mondaine comme on en rencontre trop malheureusement.
Ton idée de louer la propriété Gouy est en effet pas mauvaise ; c'est une idée à creuser, on verra quand les évènements actuellement en cours auront mûri et permettront de juger si notre pauvre Lorraine est habitable. Il me tarde d'avoir des nouvelles de ton retour, de toutes tes expéditions par monts et par vaux, comment se sera passée ta journée à Magniéville avec Gauzelin ? c'est une expédition que j'aurais aimé faire avec toi, j'espère que tu n'auras pas eu de déception en visitant la forêt, quelle impression t'a fait la garde ? Dès que les pièces concernant la vente seront régularisées, j'écrirai à Mora pour le liquider en douceur afin de te décharger de cette pénible commission : tu t'es donné déjà bien assez de mal pour cela.
Cette nuit a été pour nous un peu agitée, les Boches ont tenté une petite attaque sur un point de mon sous secteur, mais ils ont été facilement repoussés, c'est le 2^{e} bataillon qui a subi le choc, sans pertes, il a d'ailleurs suffi de quelques coups de canon et de quelques rafales de mitrailleuses pour en avoir raison, voilà plusieurs jours que je me doutais de leur intention, et les précautions étaient prises pour les recevoir, mais la nuit était tellement noire qu'ils n'ont pas attaqué là où ils voulaient : bien leur en a pris car nous leur avions préparé un piège, je regrette qu'ils ne soient pas tombés dedans ; mais le principal est qu'ils aient été bien reçus. Dans ce secteur, tout spécial, la guerre est une véritable partie d'échecs, extrêmement intéressante, les risques des coups ennemis ne sont pas très grands en raison de la protection que procure le terrain, mais par contre les fatigues sont considérables en raison des difficultés de ce terrain, des distances, etc... Le successeur du Colonel n'est pas encore nommé ; tant que cela ne sera pas fait je ne puis songer à ma permission : j'ai une peur terrible que la place soit accaparée par un officier d'état major ; aujourd'hui j'ai constaté que sur 4 chefs de bataillon nommés lieutenant colonel,

tous les 4 sont de ce terrible état major, pourtant dans l'intérêt de nos soldats il serait bien préférable qu'ils soient confiés à des officiers de troupe, qui ont passé leur existence avec eux, qui les connaissent, et savent en obtenir de grands efforts sans les user prématurément. Enfin je compte sur le bon Dieu pour me mettre à la place qu'il juge le mieux me convenir. Tu auras j'espère été contente de retrouver toute ta nichée : Minette ne t'aura certainement pas reconnue : et notre Quiqui ? Tu vas mettre la dernière main à la préparation de son petit cœur à recevoir le petit Jésus. Il va falloir que Mr Loulou soit plein de respect pour son aîné quand il aura fait sa première communion. Voilà que c'est maintenant le tour de Zézé de faire un voyage ; elle a dû être toute désemparée, cette petite, pendant l'absence de Coco, et toute heureuse de la voir revenir : il me tarde de recevoir la lettre qui me racontera le voyage de Camille. Je reçois aujourd'hui une bonne lettre de Mme Ballet qui m'envoie une photographie de Tante Louise. Elle ne me parle pas des bombardements. Je suis étonné que Tante Berthe ait supporté tout ce vacarme sans émotion. Ce qui a dû être terrible, c'est cette explosion de la Courneuve (*explosion de l'usine à gaz*). Décidément, actuellement, c'est encore aux tranchées que l'on risque le moins.
Au revoir, ma chère petite femme bien aimée, voilà l'heure du dîner, je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos enfants.

God.

Respect affectueux au Colonel, tendresse à Elisabeth et aux enfants de B. J'espère qu'on a de bonnes nouvelles de Jacques.

---

18 mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui ta bonne lettre qui m'annonce que Constance va t'arriver, tu as joliment bien fait de faire venir cette bonne petite qui mérite joliment une récompense : pour sa conduite exemplaire, son dévouement, et son oubli d'elle même. Je suis content pour toi aussi de ces quelques jours de détente que tu viens de prendre, et qui t'auront préparée aux fatigues que tu as dû supporter en t'occupant aussi activement que tu me le dis de la visite du Tremblois et de la forêt de Mognéville. Je pense à ce propos que ma lettre à Droit (le notaire), grâce à notre serveur, sera arrivée à temps.
C'en est fini le pauvre Colonel Dubroca est enterré dans une petite ville aux pieds de la Montagne où j'espère après la guerre sa veuve retrouvera sa tombe. La cérémonie a été superbe et touchante, j'ai fait un petit discours qu'on a trouvé bien. Le Général a parlé après moi, avec une conviction qui nous a tous profondément touchés. Il faisait un temps idéal, et ce cortège funèbre, avec la troupe en belle ordonnance, le drapeau déployé, plus de cent officiers recueillis qui suivaient, était vraiment un beau spectacle qui t'aurait fait vibrer ainsi que les enfants. Je commande donc de nouveau le régiment, sera-ce pour longtemps ? Je n'ose l'espérer bien que tout le régiment le souhaite, pour le moment tant que le nouveau Colonel ne sera pas nommé ma grandeur m'attache au rivage et je n'ose plus t'annoncer mon arrivée, à moins pourtant que le régiment aille au repos dans quelques jours, ce que j'ignore, mais je ne puis le lâcher tant qu'il est en secteur. Ce matin j'ai étrenné mais fonction de chef de corps en remettant la médaille militaire (*à un soldat*) qui a été amputé d'une jambe, après avoir été blessé dans un coup de main où nous avons pris 4 boches. Ce brave homme était étonnant de sang froid et de bonne humeur, il n'avait pas un mot de regret pour sa jambe perdue ; décidément notre soldat est réellement remarquable.
Je suis étonné de ce que tu me dis du moral, il est excellent ici, et j'entends dire par tout ceux qui rentre de permission qu'il en est de même dans les trains et à l'intérieur.
Ici je ne comprends rien à ce que font les boches, je m'étonne qu'ils n'attaquent pas, ils doivent avoir chez eux de grosses difficultés de toutes sortes. J'ai encore eu aujourd'hui la visite d'un américain, qui fait un stage dans mon secteur, je lui ai offert une tasse de thé, il m'a raconté qu'il venait de se marier, qu'il avait construit une propriété à 15 km de toute habitation, et que sa femme était resté seule là bas, elle est obligée de faire 20 km en auto pour se baigner, l'eau de ménage est apportée, par camion auto, de 3 km de distance, c'est un ingénieur des chemins de fer, il est plein d'admiration pour nos soldats, et pour le travail qu'a fait notre génie dans cette région montagneuse. Voilà l'heure de dormir.
Au revoir ma vieille, je n'ose plus te dire à bientôt : offrons généreusement au bon Dieu ce nouveau sacrifice en pensant que c'est pour la France, peut être qu'au dernier moment un évènement imprévu viendra grâce à Dieu arranger les choses. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(*19 mars 1918 – sans date*).

(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu es rentrée à bon port avec Constance, il me tarde d'avoir des nouvelles détaillées datées d'Eclaron, aujourd'hui je reçois une longue lettre de toi datée de jeudi, elle me fait plaisir par les beaux sentiments qu'elle exprime et l'inaltérable confiance que tu conserves dans l'issue de cette guerre.
(j'avais commencé cette lettre hier dans ma chambre, je t'en ai écrit une autre de mon Pc, et je reprends celle ci, ce matin, à mon réveil.). Je reste ce matin tranquillement à mon Pc, car j'achève de soigner mon rhume et tout mon état major me harcèle pour que je ne me fatigue pas, tellement ils craignent de me voir obligé de les lâcher, aussi aujourd'hui je les écoute et n'irai me promener en secteur que dans la journée.
Ce matin je pense bien à Joseph dont c'est la fête (*19 mars*), j'espère que son St Patron le protègera, viendra en aide à sa faiblesse et nous aidera à en faire quelqu'un, j'ose encore espérer que grâce à nos bonne prières à tous, je pourrai encore arriver en permission avant la fin de leurs vacances, mais cela sera un bien petit sacrifice à côté de tant d'autres que nous devrions être prêts à faire. Evidemment la succession de mon pauvre Colonel m'irait comme un gant, mais je ne sais si Antoine <u>osera</u> agir dans ce sens, au moins je souhaite que je puisse m'entendre avec celui qui viendra le remplacer. Je sais que tout le régiment fait des vœux pour que cela soit moi.
Je crois que je vais échanger le cheval du Colonel contre le mien qui est devenu rétif, et est assez difficile à monter dans ce pays de montagne, avec le bruit du canon ; cette bête du Colonel est une petite jument du genre d'Action (pata trac ! pata trac !). Je cherche à donner un emploi à l'ordonnance du Colonel, qui était à son service depuis 3 ans. Je commence par l'envoyer en permission en le chargeant de porter à Madame Dubroca les derniers souvenirs de son mari, triste et douloureuse mission. Cette mort est tout de même une leçon : mourir ainsi d'un arrêt du cœur à quelques pas de l'ennemi menaçant nous montre bien que le bon Dieu est maître de nos jours et que malgré tous ses efforts l'homme ne peut rien changer aux desseins éternels d'en haut.
20 mars matin. Au réveil j'achève ma lettre, ma journée d'hier s'est bien passée, j'ai continué mes fonctions de chef de corps en allant visiter nos blessés à l'hôpital, au retour j'ai rencontré le Général qui a été très aimable.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Suis en bonne santé, espère famille de même, bonnes nouvelles Gustave, Roger, Gabriel, vont ils bien, tendresse à tous. (*Ces dernières lignes ne sont pas de la même écriture*).

---

21 mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Il y a un Colonel nommé au régiment, je m'y attendais, je souhaite maintenant qu'il arrive vite afin de pouvoir venir en permission pendant la présence des enfants. Ce matin un avion boche est venu mitrailler les abords du PC, je lui réserve une surprise demain s'il lui prend la même fantaisie.
22 mars. J'ai eu la flemme d'achever ma lettre hier soir car j'avais la migraine et je me suis couché de bonne heure après avoir pris un cachet d'aspirine. J'ai très bien dormi, et vais très bien maintenant et t'écris à la hâte pour que ma lettre parte au courrier de 6 h.
J'ai reçu hier ton bon paquet de lettres contenant toutes les lettres des enfants. Je suis content de leurs notes. Le petit là se distingue en classe mais il me semble qu'il se dissipe en étude, quant à Gérard c'est toujours un bon enfant auquel les vacances feront du bien. La lettre de Joseph me donne l'impression qu'il est en bonne voie. Je me réjouis bien de les revoir tous, maintenant il peut se faire que je n'arrive que vers le 2 ou 3 avril, car il faudra que je passe le régiment et le sous secteur au nouveau Colonel.
Tout mon entourage et le régiment et navré et l'on regrette beaucoup plus le pauvre Colonel Dubroca depuis que l'on sait que je ne lui succède pas.
Hier j'ai déjeuné au 3^{e} bataillon, l'officier qui le commande est un camarade d'Henri (*de Bizemont*), il ignorait qu'il est prisonnier, il en a gardé le souvenir d'un excellent camarade très intelligent, mais paresseux et noceur, le pauvre Henri expie terriblement ses péchés de jeunesse. Après déjeuner j'ai fait une assez longue reconnaissance dans le secteur, j'ai parlé à droite et à gauche aux poilus du pauvre Colonel et les ai invité à aller prier sur sa tombe pendant q'ils seraient au repos. La journée comme cette nuit ont été très calmes, nous nous demandons ce que font les boches, ils savent sans doute que nous les attendons.
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

23 mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi aujourd'hui, en revanche une longue lettre de Nanine qui m'a bien intéressé et dont je la remercie.
Le Général Schmidt m'a envoyé ce matin un gentil petit mot, en me donnant en communication une lettre d'Antoine à l'occasion de la mort du Colonel , je viens de le remercier. Je t'envoie le texte du petit discours que j'ai prononcé sur la tombe du Colonel. Ma pauvre vieille, je crois que le sacrifice nouveau qu'il faut faire au pays se précise. Le nombre des permissions est réduit, du coup je ne vois guère pour moi la possibilité de t'arriver avant 15 jours, je crains que ce soit juste au lendemain du départ des enfants, enfin que la volonté du bon Dieu soit faite. Je les verrai aux grandes vacances.
On parle vaguement de notre départ pour l'Italie, quand nous sortirons d'ici, par le fait nous n'y serions pas plus mal qu'ailleurs, on profiterait de ce que notre séjour dans les Vosges nous a entraînés aux montagnes, il parait d'ailleurs que là bas le secteur le plus agité est plus calme que le secteur le plus calme de chez nous. Des officiers me disaient ce matin que lors du succès du mont *Concha* où nous avons fait 2500 prisonniers autrichiens, nous n'avons perdu que 12 tués et 46 blessés. Ne te fait pas de mauvais sang à mon sujet, je t'assure que je fais généreusement le sacrifice de ma permission et que je préfère l'avoir devant moi que derrière, d'ailleurs je puis te tomber du ciel par surprise. Voilà l'offensive Boche déclenchée sur les Anglais : elle parait avoir loupée, c'était couru. Les Anglais ont bien commencé par encaisser, mais il faut attendre la fin, il est probable que le Kaiser lui même recevra enfin une bonne leçon. Je t'envoie ci inclus la minute du petit discours que j'ai prononcé sur la tombe du Colonel. Antoine a écrit au Général un petit mot très élogieux pour le régiment qui a fait grand plaisir aux officiers à qui je l'ai communiqué, car le général avait eu l'amabilité de me l'envoyer.
Nous sommes toujours assez au calme, quelques coups de canons, un de mes officiers a été aujourd'hui légèrement blessé. Le Colonel n'arrive pas encore, je commence à prendre goût au commandement, et j'aurai un certain regret à repasser au 2^{e} plan, on dit beaucoup de bien de notre nouveau chef, qui est un peu plus ancien que moi comme chef de bataillon, il commandait auparavant un bataillon de chasseurs.
J'espère bien avoir une lettre de toi pour mon dimanche. Ne t'en fait pas trop de ne pas me voir venir, ce n'est qu'une question de quelques jours, mais je suis navré de la déception que vont avoir nos collégiens, il est vrai que je les verrai sûrement pendant les grandes vacances. Que Papa au moins prolonge son séjour jusqu'à mon arrivée. Je viendrai sûrement avant la fin d'avril surtout si Quiqui dit une bonne prière pour son Papa le jour de sa première communion. Minette va être joliment débrouillée. Au revoir ma chère petite femme, je t'embrasse bien fort avec tout mon amour. Embrasse pour moi les enfants, Papa et Elisabeth.

God.

Je viens de m'apercevoir en relisant ma lettre que je commence à radoter, il ne faut pas que cela t'effraie, j'ai écrit ma lettre en 2 ou 3 reprises, je l'ai commencée à midi et la termine à 10 heures du soir. Bonsoir ma vieille, je voudrais bien t'avoir auprès de moi dans ma vilaine petite chambre solitaire.

---

25 mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'espère que les enfants ont pu arriver malgré la fermeture de la frontière Suisse, et je souhaite que leurs vacances se passent bien et soient enluminées par la nouvelle de la défaite boche qu'ici nous comptons tous apprendre bientôt, nous avons grande confiance dans les combinaisons du Général Foch pour mettre définitivement à mal la bête allemande, et aussi par dessus tout, nous nous confions au bon Dieu qui nous viendra en aide, malgré tout on revit un peu les anxiétés de 1914, et ce bombardement de Paris, nous ne pouvons nous l'expliquer. Vous devez entendre terriblement le bruit de la bataille. Je crains que Papa n'ait éprouvé de grandes difficultés dans son voyage ; j'espère qu'il n'en aura pas été fatigué.
Naturellement pour le moment il ne peut être question de permission pour moi tant que le Colonel ne sera pas arrivé, et comme il était dit-on en Italie il faut encore patienter quelques jours. Les boches ont été assez méchants aujourd'hui, ils ont pas mal bombardé, mais sans résultat.

Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui : j'en attends 2 demain, j'ai reçu par contre une très bonne lettre de René Mougenot qui s'offre à reprendre après la guerre la succession de son père. Je vais lui répondre que c'est bien entendu, il ne me parle pas de Germaine. Je me plais toujours énormément dans ma situation et n'ai qu'un regret, c'est de ne pas garder ce commandement que j'exerce depuis un mois. Mon rhume est guéri, j'ai retrouvé mes jambes et mon activité. Ne te fais pas trop de mauvais sang de ne pas me voir venir, cela ne saurait plus tarder maintenant. Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Papa et Elisabeth. Je t'écrirai plus longuement demain, je vais me coucher car il est tard.

God.

Le 27 mars (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ce matin ta lettre de jeudi contenant celles des enfants. Je crains qu'ils ne puissent venir pour les vacances, j'espère que dans ce cas on leur donnera quelques jours quand la crise actuelle sera passée. Tu as dû être bien ennuyée de ton voyage à Mognéville, je m'en vais tout de suite écrire à Mora pour lui retirer l'administration. Tu ne dois tout de même pas te faire de reproche, c'était bien difficile pour nous de nous occuper de cette propriété très éloignée, et nous ne pouvions nous douter de la malhonnêteté de tout cet ensemble. Nous verrons par la suite s'il y a lieu de poursuivre l'affaire quand tout en France aura repris une allure normale.
Voilà Papa bloqué en Normandie comme moi ici d'ailleurs ; je prends donc philosophiquement mon parti de ce retard dans notre revoir. Le bon Dieu nous a déjà bien favorisé en nous permettant de nous revoir il y a un mois. Le choc actuel ne me surprend pas je ne me suis jamais fait d'illusion sur la puissance boche *du* moment où ils *pouvaient* appuyer de tout leur poids sur notre front il aurait fallu qu'il(s) soi(en)t terriblement solide(s) pour ne pas céder momentanément, j'ai confiance que tout va se rétablir, mais néanmoins que de deuils à ajouter aux précédents. Quelle terrible situation pour ces pauvres gens des régions délivrées qui se trouvent à nouveau sous le coup d'une nouvelle invasion (*le 21 mars 1918 Ludendorff lançait une offensive pour séparer les Français des Anglais, le premier jour de l'attaque la 5e armée britannique se repliait sur la Somme, mais les Anglais résistèrent devant Arras. Les villes de Montdidier, St Quentin, Noyon, Soisson, Reims sont reprises par les allemands*).
On dit que les boches subissent de très lourdes pertes. Je le crois aisément. Que le bon Dieu vienne en aide à nos grands chefs, (et) leur inspire la conduite à tenir ! Il faut rester calme et prendre patience, nous y sommes faits après avoir connu la Marne et Verdun.
Notre vie est toujours calme. Ce matin j'ai fait une tournée de secteur avec le nouveau Colonel, qui est un homme très sympathique encore très jeune, il sort de St Maixent, Antoine l'a eu sous ses ordres comme chef de bataillon de chasseurs au 31e, il a été blessé 2 fois, et a de très beaux états de services, il n'est pas breveté. Il est ruiné, étant de St Quentin, les boches lui ont pris tout son argent, et ses propriétés sont rasées, il a de très bons sentiments, et nous pouvons parfaitement nous entendre. Il peut se faire qu'après le passage de la grande faucheuse j'ai moi même assez vite un régiment, je regretterai par exemple le 174, mais à quoi bon, dans cette grande tourmente, s'attacher aux gens et aux choses.
J'espère que tu ne seras pas trop longtemps sans lettre, on revit un peu en ce moment tous les petits inconvénients de la Marne, cela n'aura qu'un temps.
Au revoir, ma chère Germaine, ne t'inquiète pas si tu es ces jours ci sans nouvelle, la correspondance va être irrégulière, tu sais bien que je pense tout le temps à toi et aux enfants, notre amour nous soutiendra mutuellement, et le bon Dieu nous protègera l'un l'autre, l'un pour l'autre. Tu sais que je suis bien en forme et prêt à faire du bon travail contre ces sales boches.
Au revoir, ma vieille, encore une fois je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

J'ai peur que Gérard soit un peu fatigué, il aurait besoin sans doute de prendre un peu de phosphate. Je suis tout à fait d'avis qu'ils suivent tous deux les instructions pour la 1e communion de la Pentecôte.

---

samedi s.203 (*30 mars Pâques 1918*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Nous avons eu une nuit excessivement calme, et j'en ai profité pour bien dormir, je ne sais ce que les boches avaient pour être à ce point agités hier matin, ils ne nous ont d'ailleurs fait aucun mal, car la

montagne est protectrice, mais ont cassé pas mal de beaux sapins autour de nous : ce sont des Vandales. La bataille dans la Somme se poursuit sans amener de grandes modifications, il en sera ainsi jusqu'à ce que notre contre offensive se déclenche : ça c'est le secret de Foch. Je ne sais si celles de nos troupes (encore peu nombreuses) qui ont pour mission de ralentir la marche de l'ennemi et qui s'en acquittent fort bien parviendront à sauver le chemin de fer Paris Amiens : c'est douteux, et je crois qu'il faut encore nous préparer à lire pendant quelques jours des communiqués peu réconfortants. Qu'importe pourvu que le dernier soit bon. Il est indiscutable que l'armée du Général Gough en face de St Quentin a reçu une bonne pile, et nous avons été, je le crains, un peu légers d'abandonner à nos alliés la défenses de ce couloir vital, nous payons cette faute chèrement, mais j'ai bon espoir que le mal sera réparé sous peu, grâce naturellement à l'intervention du bon Dieu (*et des Américains*) qui reste le grand directeur de tous les évènements.
Qu'as-tu décidé au sujet de nos collégiens, ici je n'ai aucune donnée sur la marche des trains, je sais seulement que les permissions de l'armée d'Italie n'ont pas été supprimées, j'en conclue que sur le PLM (*le réseau de chemins de fer : Paris, Lyon, Méditerranée*) la circulation est relativement facile. S'ils vont bien ils pourront se remettre en route, mais que Joseph veille bien à se que ses papiers soient en règle (*pour passer la frontière*). J'espère que notre grand fils se sent en bonne forme pour affronter les dernières semaines de préparation et l'épreuve finale. Il va falloir se décider à la rentrée pour une école, s'il est assez solide il pourra risquer la préparation à Polytechnique. Il faudra que le Père Kieffer lui donne un conseil pour le choix de la maison de préparation. L'ancienne rue des postes (Versailles) me parait indiquée, mais il faudrait se prendre à temps pour retenir une place. Si la guerre se prolonge, je serais d'avis quand il sera appelé, qu'il se fasse affecter à l'artillerie, qui est maintenant l'arme qui gagne les batailles. J'espère que Jean s'est remis à temps pour pouvoir achever de se reposer et profiter un peu de ses vacances. Décidément cet air d'Eclaron ne lui convient pas du tout, et l'air de Suisse lui est bien meilleur. Je suis content de ce que tu me dis de Gérard. Je suis heureux de sa vocation, mais pour arriver à faire un bon prêtre il faut qu'il fortifie son caractère, qu'il devienne de plus en plus énergique. Quiqui a-t-il fait sa première communion ? Cela va être l'an prochain le tour de Loulou. J'espère que Nanine est complètement remise maintenant, il faut lui faire prendre maintenant des reconstituants.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

Souvenirs respectueux au Colonel. Ce secteur est beaucoup moins fatiguant que l'ancien.

---

1 avril (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Combien il me tarde de te savoir rentré de Paris avec les enfants, que cette guerre nous dresse à la patience ! il est probable que quand tu recevras ce bout de papier j'aurai été fixé et rassuré. Je ne m'en fais pas d'ailleurs car je suppose, je suis même sûr que le Bon Dieu t'a protégée et que tu t'es confiée en lui. Ici très mauvais temps, nous sommes très occupés, mais les boches nous laissent une paix royale, ils ont assez à faire ailleurs. Voilà tous les enfants autour de toi, les vacances vont être un peu troublées par l'anxiété générale *aux* grands évènements qui se déroulent, mais il ne faut pas se troubler, conserver une foie inébranlable au bon Dieu, et une confiance sans borne dans les ressources infinies de résistance et d'énergie de notre belle race. Hier encore, en déjeunant à un EM voisin en compagnie de 5 officiers Américains, je ne pouvais m'empêcher de ressentir un orgueil immense (c'est très mal) en nous comparant à ces braves alliés, qui sont cependant une élite, mais combien les officiers Français présents me semblaient d'une essence plus fine, d'une intelligence supérieure, on lisait dans les regards français une vie bien plus intense, on sentait des battements de cœur plus ardents, et une haine de l'ennemi plus vivace. Oui la France doit garder la 1^{e} place dans le monde, et c'est à elle que reviendra l'honneur d'écraser le dernier boche, comme la Reine a écrasé la tête du serpent. Tu vois que je deviens lyrique. J'espère que Pauline va tout à fait bien maintenant, je serai content, si elle le peut, qu'elle m'envoie une photographie de toute la bande, de Quiqui, de la Minette etc, de Joseph afin que je vois où se sont plaqués ses 4 kilos d'augmentation, qu'il profite bien de ses vacances, mais sans se surmener et sans fatiguer son estomac.
Au revoir ma chérie , je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God le 1^{e} avril.

---

3 avril (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Il est cinq heures du soir, je t'ai écrit ce matin mais comme je prévois que demain j'aurai peu de temps je profite de quelques minutes pour t'écrire quelques lignes, que je ne mettrai d'ailleurs à la poste que demain. J'ai reçu le courrier qui contenait 2 lettres de toi, celle de jeudi et celle de vendredi : c'est aujourd'hui mardi : il faut donc compter 4 jours. Il y avait aussi une lettre du docteur le Carpentier, que je t'envoie, car je pense qu'elle t'intéressera : elle m'a fait plaisir. Je suis content de la consultation que tu as eue avec le médecin au sujet de Jean, voilà longtemps que je me disais que son cas devait tenir à des végétations. Je suis sûr que notre garçon sera bien soulagé par la petite opération qu'il va subir, et qui est d'ailleurs peu de chose, je le félicite d'accepter cette perspective bravement et avec joie. Je suis bien reconnaissant au Colonel de tout ce qu'il fait pour vous, il est réellement bien bon de se mettre ainsi à votre disposition pour toutes ces questions de santé, dis lui que je le remercie du fond du cœur. 4 avril. Tout à l'heure nous allons à un concours de grenades qui aura lieu devant le commandant de l'armée ; à la fin de ce concours le drapeau d'un des régiments de la division doit recevoir la fourragère, ce sera une émouvante cérémonie à laquelle j'aurais aimé de te voir assister ainsi que les enfants. Hier il a fait un temps quelconque avec force giboulées, aujourd'hui le soleil brille, et le ciel est bleu, mais comme il a un peu gelé je crains encore quelque surprise d'avril pour l'après midi. Demain nous faisons une manœuvre de cadres : nous nous entraînons à poursuivre les Boches car cela ne fait de doute pour personne qu'ils ne s'arrêteront pas longtemps sur le front actuel, et que la poursuite reprendra bientôt à grandes enjambées. Par ici on est très calme : on entend même pas le canon.
J'ai été interrompu hier soir et j'achève tu le vois ma lettre ce matin. J'ai un peu de travail que je dois faire avant mon départ pour le concours : Je te quitte donc, non sans t'embrasser de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès du Colonel et d'Elisabeth.

(*après Pâques 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai passé une très bonne nuit dans notre nouveau PC, et après avoir un peu circulé dans le secteur je t'envoie un affectueux bonjour à toi et à tous nos bons petits. J'espère que vous restez toujours vaillants et confiants dans les destinés de la France. La lutte sera encore très rude et très longue car les boches délivrés du péril Russe et campés en Italie, ont dirigés toutes leurs forces contre les Anglais et nous. Le 1e acte de la bataille est terminé. Le 2e acte qui commence marquera, sans doute, notre rétablissement ; le 3e acte seulement la fin du boche. J'estime que le 2e acte sera le plus long et le plus rude, nous y prendrons part probablement, à moins qu'on nous réserve pour le bouquet. Ici c'est relativement calme, l'artillerie est assez ennuyeuse et les boches font pas mal de coups de mains pour savoir ce qui se passe dans nos forêts, nous sommes néanmoins des privilégiés pour le ¼ d'heure. Je commence à faire mon deuil de voir les enfants (collégiens), mais toi et les autres j'espère bien vous voir avant un mois. Cela est un petit sacrifice, nous ne sommes pas bien à plaindre puisque nous conservons l'espérance de nous retrouver. Je vous recommande à tous de rester bien calmes et confiants dans l'avenir. D'ailleurs quel que soit la durée de l'épreuve et la tournure des évènements ici bas, nous savons qu'il dépend de nous, de nous faire éternellement heureux.
Donc au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Elisabeth et ses enfants.

God.

Je viens de recevoir ta lettre de Pâques et celle de Coco, je vous remercie toutes les deux, il me tarde d'avoir des nouvelles de Jacques. Voilà la nuit, je vais dormir en pensant à vous tous. La journée a été calme après une matinée assez agitée.

Le 9 avril (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas le courage d'écrire à Elisabeth dis lui que je pense bien à elle (*au sujet de la mort de Jacques de Boissoudy*), maudits soient les Boches, et ceux qui ont conduit la France à sa ruine ! comme tu le dis tous ceux qui émergent sont impitoyablement fauchés, le prix de la victoire est si élevé que bien rares seront ceux qui pourront la fêter ; ah pauvres mères ! pauvres femmes ! pauvres enfants ! nous du moins nous avons la suprême ressource de nous faire glorieusement tuer pour ne pas voir le malheur de notre race ! Enfin soyons chrétien qu'importe la vie plus ou moins longue pourvu qu'elle soit bien vécue, et bien finie, acceptons le châtiment : il vient de Dieu et crions pardon !
Je n'ai pas le courage de t'écrire plus longuement, je vais bien, quelle que soit notre destinée je sais que toi et les enfants vous pourrez être fier de moi, car je suis décidé à faire tout mon devoir. Que le bon Dieu vous garde et vous soutienne. Redis-le encore à Elisabeth.
Je vous embrasse tous.

God.

---

14 avril (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère petite femme,

Tu peux remercier une fois de plus le bon Dieu d'avoir encore ton mari. Hier soir nous étions à peu près certain, par nos observations se recoupant avec des renseignements d'autres sources, que les boches voulaient tenter un coup de main sur nous. Aussi à la nuit tombante, alerte et bombardement court et violent du front d'où on supposait que l'attaque allait sortir. Je pars pour voir si tout le monde est en place, et si on est prêt à recevoir le boche. Il faisait nuit noire, et bien que j'ai déjà beaucoup parcouru ce coin, et que je connaisse tous les sapins et tous les fils de fer, voilà qu'à un moment donné je mets le pied dans le vide et tombe d'une hauteur de 3 mètres la tête la 1e dans un boyau taillé dans le roc, j'avais eu l'étourderie de ne pas mettre ma jugulaire : mon casque va se promener au diable et le rocher s'incruste dans ma tête, heureusement ma vieille que j'ai une tête de Miscault, elle résiste puisqu'elle est dure, mais néanmoins je me relève péniblement couvert de sang qui coule à flot, car j'ai deux bonnes entailles dans le cuir chevelu, le lieutenant qui m'accompagne me soutient, je n'ai pas perdu connaissance et au bout de quelques pas je reprends mes sens et regagne le Pc sans trop de peine, quoiqu'il faille grimper de plus de 200 m, car cette bête d'histoire m'était arrivée presque au bas de la montagne. Je fus pansé tout de suite, on me fit une piqûre antitétanique, et le Colonel me donna l'ordre de me coucher malgré l'alerte. Je n'ai pas passé une mauvaise nuit, ce matin je suis un peu courbaturé, mais je n'ai pas de fièvre et ne souffre pas trop. Je viens d'aller à la messe, le Colonel m'a vivement attrapé parce que j'étais levé, il vient de me dire qu'il ne voulait pas me voir avant déjeuner, et le médecin qu'il vient de m'envoyer sort de chez moi. Je serai guéri dans 2 jours, cette petite saignée m'a fait le plus grande bien, et je conserve toute ma puissance d'activité et de travail. Donc remercie le bon Dieu. Les Boches ont été matés, il règne ce matin un calme extraordinaire, cela me surprend un peu car je m'attendais à ce que le boche prenne sa revanche de la mauvaise nuit que nous lui avons fait passer.
J'espère que tu reçois maintenant mes lettres, hier j'ai reçu celle de Nanine et de Joseph bien gentilles toutes les deux. Je comprends la peine de nos deux grands qui voient disparaître peu à peu leurs compagnons d'enfance avec lesquels grâce aux circonstances ils étaient unis comme frères et sœurs, c'est pour eux comme la disparition pour toi de Jean et d'Henri (de Plinval). Ah ! maudits boches !
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Elisabeth et les siens. Bons souvenir au Colonel.

God.

J'espère que tu as reçu les 500 frs que je t'ai envoyé. Mora ne répond toujours pas !

---

17 avril (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Ma journée a été bien employée, tu verras à quoi peut être en lisant les communiqués, ou Elisabeth le saura par Antoine. Je devine qu'en nous donnant nos moyens d'action il a pensé à venger Jacques, c'est de grand cœur que j'ai travaillé dans ce but depuis 2 ou 3 jours. Je suppose que grâce à tes prières le bon Dieu nous aidera : jusqu'à présent il y a un concours providentiel dans un tas de circonstances : un

prisonnier fait juste au moment où il en fallait un, un brouillard intense juste au moment où il fallait que les avions ne puissent pas nous voir. Qu'est ce que cela coûtera, tant pis, il faut leur faire du mal, tant pis pour qui tombe : en avant !
Ne sois pas étonné s'il y a de nouveau un léger retard dans la correspondance. Je vais maintenant à peu près bien, une de mes plaies est cicatrisée, l'autre le sera demain ou après demain, je n'ai pas eu de fièvre, et j'ai très bien supporté la piqûre de sérum. J'ai un excellent moral ; le Colonel me taquine à ce propos, l'autre jour après ma chute je me présente à lui couvert de sang de la tête aux pieds ; il a été aussi inquiet que toi quand notre Nannot s'était aplatie sur la mosaïque du hall du Tremblois. Aussi a-t-il été épaté quand je lui ai dit en riant : « Je suis un cosaque, mais j'ai une rude veine ! », « comment, une veine d'avoir fait une chute ? », « mais oui, mon Colonel j'aurais pu me tuer, et je n'ai que deux plaies sans danger ! ». Il ma répété pendant deux jours que j'étais rudement optimiste ! cela ne vaut-il pas mieux, ma vieille.
Tu sais toi, à qui je révèle le fond de mon cœur, parce qu'il t'appartient, qu'au fond de moi-même j'ai souvent une grand angoisse, mais à quoi bon le faire paraître devant ceux que cela pourrait influencer. Je te sais forte, j'ai besoin du réconfort que tu me donnes, comme de tes caresses, il faut bien pour cela me montrer à toi avec toutes mes misères, je sais que tu es fière de cette confiance que je te donne, je sais que tu es assez forte pour ne pas te démonter et pour envisager la situation avec sang froid. Quand tu m'as parlé je me sens plus fort.
C'est peut-être un peu égoïste ce que je fais là, mais non je sais que tu m'en voudrais de ne pas être franc...
J'espère que Coco va bien maintenant, que nos garçons sont enfin arrivés à destination, sans encombre. Si la guerre dure, je crains que nous ne puissions pas continuer à les mettre là bas. Ah ! si seulement la France rouvrait ses portes à tous ces maîtres dévoués qui ont donné de si belles preuves de leur patriotisme en servant la France de toute leur âme.
Que Minette est donc gentille en me disant : bonjour Papa. Je suis ennuyé de ce que tu me dis des intestins de Quiqui et de Loulou, veille à ce qu'ils aient toujours bien chaud au ventre.
Notre nuit vient de se passer dans le calme. Nous avons donc encore le temps de travailler.
Je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants, Elisabeth et ses enfants.

God.

(*fin avril 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je fais des économies de papier, car nous sommes tellement loin de tout dans notre forêt
De sapins que nous avons de grandes difficultés pour nous approvisionner des choses usuelles. La nuit a été très calme, nous sommes comme le chasseur qui guette le tigre : toutes les nuits nous nous attendons à une attaque, qui nous est annoncée, mais qui est peut être simplement du bluff pour nous empêcher de déplacer des troupes ; il est évident qu'il faut être paré, mais cela m'étonnerait énormément qu'ils puissent attaquer ailleurs que sur ce vaste front qui va d'Armentières à Soissons. La situation là bas reste critique, surtout dans le nord. Dans le sud de Montdidier à Soissons, grâce aux Français, elle s'améliore, et je ne serais pas étonné que le jour approche où, dans ce coin du moins, la balance penchera en notre faveur. Je sais par Missoffe que le 33^{e} corps a été superbe dans ce coin ; il a réédité les hauts faits de Verdun d'avril 1916.
Tu n'as pas idée de ce que ces boches sont roués, sais-tu ce qu'ils faisaient au nord de Reims ? chaque nuit 1 ou 2 régiments de landsturm (territoriaux) se portaient à 7 ou 8 kilomètres en arrière, et revenaient de jour vers les 1^{e} ligne pour nous faire croire à l'arrivée de renforts. Il parait que cela a pris, et que nous avions, fin mars, réalisé une certaine concentration en arrière de Reims. La guerre n'est pas une chose facile, cela change très vite, ce qui était bon de faire en 1915 et 16 ne l'est plus aujourd'hui, il faut perpétuellement travailler et changer de méthode. Nos troupes sont superbes de moral et d'entrain. Je continue à être au mieux avec le Colonel, il me traite absolument en égal, je suis son alter ego, et bien souvent il adopte mes idées et propositions, surtout en ce qui concerne le personnel. Il m'a dit hier qu'il croyait que je ne tarderais pas à passer lieutenant colonel, malheureusement cela sera probablement pour prendre un régiment amoché où tout sera à refaire avec des éléments diminués, mais n'anticipons pas sur les évènements.
Je voudrais bien rattraper les 2 dernières lettres que je t'ai écrites dans un moment de cafard, ne m'en veux pas. Je vais très bien, je suis content du travail que je peux fournir, je suis plus actif que bien des jeunes, et tout à fait entraîne à la montagne. Je brûle d'avoir l'occasion de venger nos héroïques jeunes

gens. Je suis très content en ce moment précis : j'entends le 155 qui tape sur le boche pas loin de nous, en profitant des renseignements que nous a donnés le prisonnier d'avant hier.
Je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(*printemps 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Notre petite opération de ce matin a bien réussie. Je l'appelle petite opération à notre point de vue, car il y avait peu d'infanterie engagée, mais c'était un beau travail d'artillerie. Nous savions par un prisonnier et d'après les préparatifs que nous connaissions que les boches devaient nous attaquer le 20. Nous avons réussi à les devancer. Le bon Dieu nous a favorisés ; grâce au brouillard nous avons pu mettre l'artillerie en place sans que les boches s'en doutent ; en 2 jours nous avons, par un tour de force, montés de 400 à 1000 mètres, 5000 torpilles, 20.000 obus ; tout cela s'est déclenché à l'heure dite, une centaine de canons de tout calibre et une trentaine de mortier de tranchées, à la cadence moyenne de 50 coups par heure et par pièce, ont pilonné la position boche, elle a été nivelée littéralement sur un front de 800 m et sur une profondeur de 400 m, les transporteurs aériens (*téléphériques*) ont été brisés, leur *taquet* bouleversé, leurs observatoires en béton réduits en miettes etc, le travail de deux ans anéanti. Pour terminer un détachement d'infanterie commandé par Clément a parcouru le *champ* de dévastation , détruit des abris où des boches réfugiés refusaient de se rendre.
Depuis 24 heures que le coup est terminé nous avons eu une paix royale, et au moins nous sommes débarrassés du souci que nous causait la fâcheuse impression d'avoir les boches tout près de nous dans le brouillard.
Je pense qu'on leur a fait du mal, en tout cas on a dû leur démolir pas mal de canons et de minen.
Ils ont vigoureusement réagi pendant une heure et ½, 14 obus sont tombés à côté de notre Pc, dont l'un à 20 m de moi au moment où j'allais voir si un premier qui venait de tomber n'avait pas causé de dégâts.
Nous avons eu des pertes insignifiantes, c'est peut être indiscret tout ce que je t'écris là, pour plus de sûreté je vais la faire passer par Antoine. Je pense que ce petit compte rendu à l'usage du public l'intéressera.
Ce travail de quelques jours en collaboration du lieutenant Colonel *Deleasoin* qui est décidément un chef de valeur extrêmement sympathique, et des artilleurs m'a vivement intéressé, quand j'entendais tout cela tomber sur le boche, je me disais : c'est la vengeance de Jacques (*de Boissoudy*). Maintenant il ne faut pas nous faire d'illusion et nous attendre d'ici peu à la réaction boche. Mais nous ne serons pas surpris.
Aujourd'hui nous sommes dans la neige et les nuages ce qui nous permet de nous organiser solidement.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse ainsi que les enfants, Elisabeth et ses enfants.

God.

(*fin avril 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Voilà la matinée de dimanche qui s'avance, le brouillard se lève un peu et comme tout est calme pour l'instant et que le colonel, que je viens de voir, et à la disposition de qui je me mettais, m'a conseillé de rester tranquille, j'en profite, étant bien reposé par une bonne nuit des émotions de la semaine, pour causer un peu plus longtemps avec toi.
Notre semaine a été des plus agitée, elle a par suite passé extrêmement vite, et j'ai été très surpris de m'apercevoir que le dimanche était arrivé, j'ai communié ce matin pour remercier le bon Dieu de la protection toute spéciale qu'il nous a accordé, car en somme les 2 journées de combats, que nous avons soutenues, se sont passées sans trop de casse, et avec des pertes infiniment légères en égard à l'ouragan de feu qui était déchaîné.
La genèse de tout ce barouf est la suivante : le 12 avril nous faisons un prisonnier qui nous raconte que les boches préparent en face de nous une grosse attaque pour le 20 avril. Comme à ce moment nous étions préoccupés des travaux, coups de mine etc, que nous entendions en dessous de nous dans le brouillard, que d'autre part nous savions que des troupes arrivant de Roumanie débarquaient dans la plaine, que nous avions vu de l'infanterie et des camions sur les routes venant vers nous, que les

minerwerfer (lanceurs de mines) tiraient presque continuellement, on résolut (et je crois qu'on fit bien) de devancer les boches et de s'opposer à leur tentative en détruisant leurs organisations en face de nous. Cela s'est fait très rapidement comme préparatifs, et le 18 à 6 h on écrabouillait la position boche sur une profondeur de 600 m et une largeur de 800 m (25.000 projectiles furent tirés en 4 heures), une compagnie d'infanterie, sous les ordres du capitaine Clément parcourut le terrain bouleversé et acheva de démolir des abris dans lesquels des boches réfugiés refusaient de se rendre.
A partir de midi le calme revint, ce n'est que le lendemain que les boches ripostèrent, par un bombardement très nourri, qui heureusement ne nous fit pas de mal. Cette nuit nous les avons encore harcelés, mais ce matin règne un calme complet, évidemment ils travaillent à réparer leurs dégâts, nous allons un peu harceler leurs travailleurs.
J'espère que tu as reçu la lettre que je t'ai fait parvenir par Antoine ? J'étais un peu fatigué hier ayant pas mal circulé, pas beaucoup dormi et beaucoup pris sur mes nerfs, que tu ne connais que trop, j'avais aussi mes crises d'estomac, ou d'entérite, que tu connais et qui sont dû, je pense, au mauvais temps, j'étais encore d'ailleurs tout meurtri de ma chute idiote, mais ce matin ayant bien dormi et me sentant bien au calme, je me sens tout reposé et en excellente disposition. Mais nous avons un temps froid, humide, bien désagréable, nuages et neige fondante, c'est le *sorbet* dans toute son horreur, et comme à cause des évènements nous avons renvoyés nos bagages en bas : nous sommes depuis huit jours dans une misère assez grande ; les pieds mouillés toute la journée, heureusement que le bois ne coûte pas cher, le vieux Nique a bien soin de moi. Depuis que nous avons eu trois chevaux tués à côté de nous, nous avons renvoyé nos chevaux à l'arrière, et c'est une petite complication pour mon service, ou les distances sont longues.
J'espère que les enfants ont enfin pu rejoindre Fribourg, ou que au moins tu auras pu les caser quelque part. Je suis très préoccupé pour Tante Adèle et Geneviève (*de Haldat*) de ce que tu me dis de Paul, il est à craindre qu'il ait été blessé grièvement, il est probable en effet que son corps d'armée, que nous avons relevé ici au mois de décembre ait été engagé vers Amiens.
Je t'envoie cette lettre de René Mougenot qui est très bien, j'espère qu'après la guerre il pourra rester à notre service, comme il le désire.
Au revoir ma chérie, je vais déjeuner, je suis bien touché de l'intérêt que l'on me porte autour de toi : je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Elisabeth et ses enfants.

God.

Ce 20 avril (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai trouvé la lettre de Quiqui bien gentille, je lui ai répondu aussitôt, mais tu trouveras que je n'étais pas en verve, j'étais encore un peu abruti par le boucan de la canonnade, qui a eu lieu deux jours de suite, car les boches nous ont fait, le lendemain de notre coup, une contre attaque, qui nous a fait du bruit mais pas grand mal. Aujourd'hui tout est calme, et nous avons à peu près bien dormi, pour la première fois depuis huit jours. Je crois que les boches sont calmés pour quelques jours, en tout cas aujourd'hui ils ne pipent pas. Mais ce sont nos belles forêts de sapins qui ont terriblement souffert, et ce matin en circulant dans le secteur je ne reconnaissais plus le paysage en voyant ces grands cadavres verts étendus sur la neige, car nous sommes dans la neige comme au plus mauvais jours de l'hiver : cependant rassure toi : je ne souffre pas du froid, nous avons du feu tant que nous voulons dans nos cagnas. Le vieux Nique a toujours très soin de moi, et je ne manque de rien, pourtant comme la vie est assez fatigante, à cause de la montagne, tu serais bien gentille de me faire envoyer des pilules de phosphate de zinc, que je n'ai pu trouver aux environs. Je fais toujours excellent ménage avec le Colonel : il continue à me traiter en camarade. Ma tête est presque guérie, il n'y a pas eu de suppuration. Tu vois que je te mets bien au courant de ce qui intéresse ma personne. Je suis content de savoir que les enfants sont en bonne santé : je serai enchanté d'entendre la jolie voix de Nanine à ma prochaine permission et d'être derrière Minette quand elle se regarde dans la glace. Je suis bien heureux de savoir Coco guérie, je la plaignais de tout mon cœur : tu feras bien de lui faire porter des lunettes noires quand elle sortira au soleil. Je suis très amusé du respect avec lequel le bon petit Loulou considère Quiqui. Ah ! ma pauvre vieille que le temps me dure après vous tous ! maudits soient tous ces empereurs tueurs d'hommes, et ma foi ! vive la République, à condition qu'elle soit honnête.
Au revoir ma vieille ! je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Elisabeth.

God.

Souvenirs au bon Colonel.

(*printemps 1918 - dans les Vosges*)
(*carte de correspondance des armées adressée à Eclaron à Mademoiselle Marie de Miscault).*

Ma chère Marie,

Puisque c'est toi qui garde le logis j'en profite pour t'envoyer mon petit compte rendu quotidien et te remercier en même temps des nombreuses lettres que tu m'as écrites pendant ton voyage. Je t'écrirai plus longuement demain, aujourd'hui je veux simplement te dire que je vais bien, et que j'espère que tu n'auras aucune difficultés dans tes fonctions de maîtresse de maison, et de petite maman.
je vous embrasse tous mes chers enfants de tout cœur.

God.

(*printemps 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Mes chères fillettes,

La carte que j'ai écrite ce matin à la princesse ne compte pas tellement elle était courte, mais de peur que Coco et Zézé soient jalouses, ce qui serait très vilain, c'est à vous trois que j'écris maintenant pour ne pas vous induire en tentation. Je ne parle pas de Minette non pas que je la traite en quantité négligeable, bien au contraire, mais comme, quoique très intelligente, elle ne sait pas encore lire, je suis sûre qu'elle ne sera pas offusquée de n'être pas mise sur le même pied que ses respectables aînées. Quant aux deux lurons je leur écrirai plus tard, et pour aujourd'hui je leur recommande seulement de ne pas vous faire trop de misères. J'espère d'ailleurs qu'ils sont bien sages en l'absence de leur maman. J'espère que vous êtes remises de vos grippes. Je voudrais bien que vous soyez ici avec moi sur la montagne pour jouir du joli paysage, et du bon air, il est excellent car parmi les soldats, bien qu'ils passent toutes les nuits dehors, il n'y a pas un seul malade. Je souhaite que vous soyez toutes guéries maintenant des rhumes dont me parlait maman et que vous pouvez profiter maintenant du printemps qui commence. Depuis le bon bombardement que j'ai envoyé aux boches, ils sont très calmes, décidément ce sont des enfants mal élevés qui ne sont sages que quand on leur donne le fouet. Je ne vous ai pas encore fait la description de mon installation : cela ne vaut pas le Tremblois, mais c'est bien supérieur à mon PC du *Godat* ou de Reims. J'ai une petite chambre dans un grenier, tapissée en carton gaufré, un lit, une table, un fauteuil s'il vous plait, une chaise fabriquée par le vieux Nique avec une planche de sapin, une boîte de conserve vide comme pot de chambre (pardon, excuses), un téléphone et un bec électrique, c'est tout l'ameublement, vos photographies sont sur ma table en face de moi. Au plafond une lucarne par laquelle quand je me hausse sur ma chaise de sapin j'aperçois une vue splendide. Au rez-de-chaussée ma popote où l'on mange, gaiement de fort bon appétit. Mon Colonel rentre demain, je vais avoir plus de temps pour circuler car je n'aurai plus de papier à signer. Au revoir mes chères petites, embrassez vos frères de ma part de tout cœur et ne m'oubliez ni auprès du bon Colonel, ni auprès de Tante Bébeth.

Votre Papa.

Le 23 avril (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je te remercie de ta lettre du 19 (*et*) de la photographie qu'elle contenait. Minette ne m'y semble pas très ressemblante, et toi ma pauvre vieille tu m'y as l'air bien fatiguée et en te voyant ainsi je crains tout de suite que tu t'y fasses du mauvais sang. Tu vois pourtant que jusqu'à présent, à part les petits accrocs inévitables, tout s'arrange pour le mieux. Voilà j'espère les enfants revenus auprès de toi, ce qui me préoccupe un peu c'est le travail de Joseph en vue de ses examens. Si les bons pères de Dôle voulaient s'en charger ce serait la meilleure solution pour jusqu'à la rentrée d'octobre, parles en avec Elisabeth et le Colonel. Nous continuons à être au calme, j'ai circulé toute la matinée : j'ai observé les positions boches depuis la 1e ligne, j'avais de très bonnes vues et j'ai passé une heure intéressante. La vue était superbe sur la vallée, au loin j'apercevais le Haut Koenigsbourg. Les Boches m'ont laissé regarder sans me gêner, cela me rappelait le temps où du haut de notre dame de Lorette j'observais leurs tranchées de

Souchez , mais à cette époque là c'était moins calme que ce matin. Inutile de te parler de ma santé : je vais bien malgré le mauvais temps : on est dans la neige fondante et on a les pieds trempés, mais cela va, le moral reste bon. Quand on saura que les permissions sont sur le point de reprendre, il sera meilleure encore. Je voudrais bien être fixé pour Jacques (*de Boissoudy*) et pour Paul (*de Haldat*), pour ce dernier j'espère encore que ce n'est qu'une blessure dont il se relèvera, mais j'ai peur pour Jacques, car il a disparu au milieu d'une telle tourmente que je serais bien étonné s'il en avait réchappé. Voilà le mois de mai qui approche, je pense que Papa ne tardera pas à vous arriver, cela lui fera du bien, et à vous aussi, de vous retrouver ensemble. Tante Louise s'apprête à rouler vers Evian. La guerre n'aura rien changé à ses habitudes. Je suis content de savoir que le genou de Nanine va mieux, mais il faut la soigner avec persévérance, des massages journaliers, des frictions à l'alcool me semblent indiqués pour lui fortifier les muscles, il faut aussi qu'elle continue à porter une bande pendant des mois : je répète car je sais que notre grande a une forte tête quand il s'agit de se soigner.
Je suis content de savoir que Coco va être guérie, ce sont toujours des bobos
Qui relèvent de sa maudite diphtérie, enfin le principal est qu'elle soit une bonne petite fille, qui fait le bonheur de sa maman, j'espère que notre grosse Zézé arrivera à se modeler sur sa sœur. Voilà longtemps que monsieur Loulou n'a plus les honneurs de la correspondance, j'espère que tu es contente de lui. Décidément ni Mora ni Gauzelin n'ont daigné me répondre : je profiterai de ma permission pour chercher à régler, de concert avec toi, toutes les affaires pendantes.
Au revoir ma vieille, je pense bien à vous tous, et c'est votre pensée qui me soutient : je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 6 mai à 9 h du soir (*1918*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je viens d'arriver au PC, en auto qu'Antoine a mise à ma disposition. J'ai fait un excellent voyage et j'ai été accueilli avec beaucoup de sympathie par tout le monde, depuis le Colonel jusqu'au vieux Nique. Antoine m'a reçu affectueusement, il m'a fait peine à voir et n'a pu retenir ses larmes. Il m'a dit qu'il ne conservait plus aucun espoir et qu'il plaignait beaucoup Elisabeth.
Les 100 km d'auto que j'ai eu à faire de Lure (*à*) ici auraient été très intéressants s'il avait fait beau, mais j'ai roulé de 5 h ½ à 8h ½ sous l'orage et les plus beaux coups d'œil se perdaient dans les nuages, j'ai traversé Gérardmer en vitesse, à Fraize j'ai acheté une boîte de cigares pour les camarades. Le vieux Nique ne m'attendait que demain mais il a eu vite fait de me faire mon lit, qui m'attend, car il est dix heures, mais je ne suis pas pressé de m'y mettre car il me parait bien vide.
Je rapporte une bien douce impression de ces quelques jours de récréation passés en famille et comme d'habitude mon premier mouvement est de remercier le bon Dieu de m'avoir tant gâté en me donnant une femme comme toi, et des enfants comme les nôtres, qui sont d'ailleurs ton œuvre à tous points de vue.
Chaque fois que je reviens de chez nous je me sens le cœur débordant de reconnaissance pour le bon Dieu, et j'ai envie de chanter le « nunc dimittis » (*paroles de Siméon après avoir vu le Messie, Luc II, 25, le texte complet est « nunc dimittis servum tuum Domine », « maintenant tu renvoies ton serviteur, Seigneur. »*). J'ai eu grand plaisir à constater les progrès de Joseph, je compte qu'il mettra à profit son séjour auprès de toi pour être réellement l'aîné et te soulager un peu dans ta lourde tâche, ne crains pas de te confier à lui, il est assez grand pour te comprendre, et la confiance que tu lui témoigneras lui sera bonne. Je suis content de tous les enfants, et réellement ils ne m'ont donné que des satisfactions. Je garde de la Minette une impression indéfinissable : elle est bien notre rayon de soleil, et je vois en elle une grâce du bon Dieu qui te l'a envoyée pour te faire un peu oublier les misères présentes. J'ai été heureux aussi de voir Papa si bien portant et si vaillant : je compte bien le revoir à Eclaron au mois d'août. Si ton voyage à Evian se décide tu me l'écriras à temps pour que je puisse t'écrire là bas, puisque tu me dis que ta plus grosse privation c'est de ne pas avoir de mes nouvelles.
Je vais me coucher, bonsoir, et que le bon Dieu nous protège tous.

God.

(*7 mai, matin*) J'ai bien dormi, je me suis levé un peu tôt car les boches nous bombardaient et je ne savais trop ce que cela voulait dire. Mais le temps de m'habiller c'est fini, c'était un accès de rogne qui n'a pas duré. Dis au Colonel que j'ai été enchanté de le voir en si bonne santé. Antoine m'a parlé de lui avec affection.

---

8 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Voilà ma 1e journée de reveuvage qui s'achève. Le temps a passé vite, c'est tout ce que l'on peut demander quand on est seul. Pour le moment, pendant quelques jours, mon existence va bien manquer d'intérêt, mais ce sera pour redevenir ensuite plus intense. Dans une tournée que je faisais j'ai cueilli pour toi ces petites fleurs de la montagne, qui ont évoqué dans mon esprit le souvenir de notre jardin, où il faisait si bon de s'asseoir nous deux, avec Minette devant nous et nos enfants autour de nous.
Nous sommes en contact avec mon ancienne division d'Artois. J'espérais revoir Missoffe mais malheureusement il est en permission. Je le regrette car j'aurais eu grand plaisir à le retrouver, peut être ces jours ci aurai-je le plaisir de rencontrer l'abbé *Coquent*. J'ai eu des détails nouveaux sur la bataille de Montdidier : même son de cloche que celui que j'avais déjà recueilli : Les Anglais ont été en dessous de tout, par contre nos troupes ont été admirables et tous les officiers que j'ai entendus sont unanimes à dire que le massacre de boches qui a été fait est inimaginable, tout cela fait plaisir à entendre. On commence à comprendre pourquoi les Boches hésitent à renouveler leurs attaques, ils ont encore du monde mais le moral de leurs troupes est ébranlé par l'énormité de leurs pertes (*le général von Hutier arrête son offensive le 5 avril, après la prise de Montdidier le 27 mars. Les pertes alliés s'élevaient à 200.000 hommes et 90.000 prisonniers. Les allemands avaient perdu 200.000 hommes*).
Je n'ai pas trouvé ici la lettre de Mora, peut être cette lettre t'a t-elle été retournée, d'ailleurs puisque je lui ai écrit elle n'a plus d'intérêt pour moi. J'espère que tu recevras bientôt sa réponse ainsi que celle de Gauzelin, je voudrais bien que cette histoire de Magneville soit définitivement réglée. J'espère que tu es raisonnable : que tu soignes ton genou, que tu ne frottes plus les parquets etc.
Nous avons aujourd'hui un temps à peu près convenable, mais bien plus frais qu'à Eclaron. En mon absence les quelques hêtres qui sont mélangés aux sapins ont verdi et l'aspect de la montagne est tout égayé de ce mélange de vert foncé et de vert clair. Pendant ces derniers jours je remplis mes yeux de ces paysages de montagne que je serai probablement assez longtemps à revoir. Je vais encore être quelques jours sans tes chères nouvelles, mais je me suis si bien rempli les yeux, le cerveau et le cœur de vos chères présences à tous que je peux vivre un certain temps sur mes souvenirs. Je t'assure que j'ai fait courageusement à nouveau le sacrifice de notre séparation, comme toi je veux énergiquement me persuader que le bon Dieu nous réunira encore, en tout cas je suis content d'être revenu où le devoir m'appelle, à un moment où le Pays a besoin de l'énergie de tous ses enfants. Je compte que Joseph a la même idée en ce qui concerne son travail et qu'il fera tous ses efforts pour réussir et être capable de mettre l'intelligence que le bon Dieu lui a donné au service du Pays. Je lui rappelle que pour être sûr de ne pas perdre son temps et de travailler avec profit et sans fatigue, il doit avoir un règlement et un programme qu'il doit suivre de très près. Dans son programme il doit accorder une part prépondérante aux matières dans lesquelles il est en retard, il doit travailler avec la même conscience que s'il était sous l'œil de ses professeurs. Il ne doit pas se fatiguer, il doit prendre des récréations, et une après midi de repos complet chaque semaine, mais il doit éviter le surmenage physique qui le mettrait bien vite en état d'infériorité intellectuelle. J'invite Pauline a être obéissante et a te donner le bon exemple en se soignant jusqu'à ce qu'elle ait surmonté la petite crise d'anémie qui l'a fait légèrement pâlir. Enfin j'invite Melle Coco à soigner ses yeux et à porter des lunettes, comme l'y a engagée *Metzor* (*le médecin d'Eclaron ?*).
Je pense que Loulou se prépare bien à sa première communion, je m'imagine que tu dois trouver une certaine satisfaction à préparer cette gentille petite âme à ce grand acte. Je pense que Papa continue à bien aller.
Au revoir ma chère Germaine, je vais très bien, mes intestins sont guéris et j'ai déjeuné de fort bon appétit.

God.

Le 9 mail (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai quitté ma montagne ce matin après déjeuner, j'ai chevauché avec le vieux Nique de 1 heure de l'après midi à 6 heures du soir, c'est te dire que je suis maintenant hors de portée de canon des Boches, mais encore pour quelques jours dans le même département (des Vosges). Je ne t'écrirai pas très longuement car il se fait tard et cette journée de grand air m'a donné sommeil. Comme il y a à peu près un mois que je ne suis pas monté à cheval, j'ai un peu perdu l'entraînement et suis un peu courbaturé,

mais je vais très bien, je viens de dîner de fort bon appétit et crois que je dormirai bien car j'ai retrouvé un vrai lit. J'y serai malheureusement un peu seul. Aujourd'hui fête de l'ascension j'ai eu avec le Colonel au PC notre messe habituelle de l'abbé Feltin. Le beau temps semble revenu les enfants vont donc pouvoir faire avec bon Papa la promenade à la scierie américaine ; cela m'amusera d'avoir le récit du goûter que tu as offert à nos alliés.
Pendant quelques jours nous allons nous reposer, puis nous préparer à un genre de guerre plus actif que celle que nous faisions dans nos montagnes. Notre correspondance va sans doute être de nouveau plus irrégulière, il ne faudra pas t'en préoccuper.
Au revoir ma chère Germaine, demain je tâcherai d'écrire une longue lettre, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Papa (*et*) Elisabeth.

God.

---

10 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Le vieux Nique a oublié de me donner mon encrier, qui doit être resté au fond de sa cartouchière et comme j'ai un petit moment à passer avant l'heure du déjeuner je te griffonne quelques lignes au crayon. Je suis à Granges près de Gérardmer, Joseph trouvera cela sur une carte. Je suis logé avec le Colonel dans une jolie villa sur les bords de la Vologne, rivière aussi jolie que son nom, je t'écris les fenêtres ouvertes et j'entends l'harmonieux murmure de l'eau qui coule sur les blocs de granit. J'ai fait ce matin pour venir de Corcieux une jolie promenade par des chemins de traverse , tu sais que je n'aime pas les chemins frayés où l'on se sent trop près de l'humaine faiblesse, l'espace libre m'appelle où l'on se sent plus près de Dieu, et comme j'étais seul avec 2 cavaliers à distance respectueuse, je pouvais à mon aise rêver et méditer.
Au saut du lit, à 5 h j'avais commencé ma journée par quelques minutes passées à l'église de Corcieux, j'y avais prié pour vous tous, et c'est encore à vous tous que je rêvais, bercé par le trot de mon cheval. J'aime ces 1e heures qui suivent une relève où l'esprit débarrassé du souci d'un secteur plus ou moins agité, on ignore encore ce que l'avenir prochain vous réserve ; fini le bruit d'éclatement des obus, les alertes etc...quel repos physique et moral. Par contre on sent plus sa solitude et la pensée libérée de toute préoccupation s'envole vite vers tous ceux qu'on aime et que l'on voudrait voir autour de soi. Grâce à cette permission que je viens de passer avec vous, il m'est facile d'évoquer les chers souvenirs de chacun de vous. Voilà le brouillard qui se déchire et un peu de bleu qui apparaît dans le ciel, je songe qu'au jardin vous allez pouvoir faire du bon ouvrage.
Je viens de déjeuner de très bon appétit même : truite saumonée (conserve) mayonnaise, escalopes de porc, omelette fines herbes, et en rentrant je trouve mon encrier que le vieux Nique a sorti en mon absence : j'en profite pour achever ma lettre. Le temps est très orageux et je crois que malgré mon désir d'explorer les environs il sera plus sage de rester au logis, pour éviter une averse presque certaine : je profiterai de mon temps pour faire une visite à ma propriétaire, vieille femme de 82 ans, tellement bien conservée qu'on lui en donnerait à peine 60, elle est encore très active et tout à fait étonnante, elle est veuve, dirige à elle seule une grosse usine et s'occupe de tous les détails de l'administration de sa maison : elle se lève tous les matins à 6 h et ne se couche qu'à 9 heures, en arrivant ce matin à 7 h ½ je l'ai trouvé en toilette très soigné déjà à son bureau : voilà un exemple que devrait suivre beaucoup d'hommes. Je n'ose pas te demander si l'on a des nouvelles de Jacques, si on en avait de bonnes je suis sûr que tu me le dirais tout de suite. Au moment où tu recevras cette lettre le Colonel sera sur le point de partir, je lui souhaite une excellente permission. Au revoir ma chère Germaine, à demain, à moins d'imprévu nous sommes ici jusqu'au 16 mai, tu peux donc dormir, à mon sujet, sur tes deux oreilles.
Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Papa (*et*) Elisabeth.

God.

---

11 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai passé une excellente nuit dans ma jolie chambre, et comme en attendant le régiment je n'ai rien à faire, j'ai profité du bon lit pour faire la grasse matinée, d'autant plus qu'ayant pris chaud et froid hier, je me trouve enrhumé et fiévreux ce matin, mais cela ne sera rien et je suis sûr qu'après une journée de calme cela se passera, cela doit être le reste de la grippe que j'ai rapportée de permission, car depuis ma

fameuse débâcle je n'avais pas cessé d'être courbaturé. Le beau temps qui revient aura raison de ces petites misères et je serai complètement retapé pour aller prendre part à la bataille
Nous gagnons du temps, et c'est de bon augure, l'été approche, l'été qui travaille pour nous grâce à notre grande supériorité en aviation.
Il est probable que nous passerons près de vous vers la fin de la semaine, Antoine m'a promis sa visite ici avant notre départ. J'espère que nous aurons quelques jours pour nous préparer au combat, je crois d'ailleurs que là bas la guerre a repris la forme habituelle de guerre de tranchée, et je ne crois pas que ce soit cette année que nous la transformions en guerre de mouvement : c'est te dire qu'il faut nous armer de patience et ne plus compter sur des communiqués sensationnels. Je dois ajouter que le régiment malgré son long séjour en secteur a conservé très bon aspect et son entraînement. Il est arrivé ici après 2 fortes étapes en ordre parfait et sans traînards, les hommes sont propres, bien tenus et ont un aspect bien alerte qui te ferait plaisir, ainsi qu'à notre cocardière de Pauline. On va leur laisser un ou deux jours de repos complet puis nous reprendrons un peu l'instruction, notre métier est un éternel recommencement.
Je viens de faire un tour dehors, j'ai rencontré le Commandant de la Ferronoy qui m'a demandé des nouvelles de Jacques. J'ai été interrompu par le déjeuner, dont je t'envoie le menu, après quoi j'ai été faire une promenade à cheval sur la route de Gérardmer, je viens de rentrer juste avant l'orage et à peine changé j'ai été faire une visite à ma propriétaire, vieille et respectable dame de 82 ans, qui m'a fait un très chaud accueil. D'ailleurs le vieux Nique m'a fait de la réclame dans la maison et tout le personnel est aux petits soins pour moi, j'espère que quand le Colonel arrivera il n'en sera pas jaloux, j'ai du reste eu soin, comme de juste de lui réserver la plus belle chambre. Ce qu'il y a d'agréable dans mon installation c'est le jardin, qui dans cette saison printanière est à l'apogée de sa splendeur, il y a des quantités d'arbustes fleuris qui feraient ton admiration et dont Nanine saurait profiter pour fleurir la maison, et le mois de Marie. Demain nous fêterons Jeanne d'Arc, je compte aller communier le matin, la messe militaire est à 9 h, j'espère que l'abbé Feltin y fera un joli sermon.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Elisabeth (et) Papa.

God.

---

le 12 mai fête de Jeanne d'Arc (*1918*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Il fait bien mauvais temps pour le premier dimanche que nous passons au repos, cela va m'empêcher par ailleurs de circuler, car il y a toujours à faire et quand la troupe se repose, le commandement a le devoir de préparer l'avenir. Je ne sais pas pour combien de temps encore nous sommes ici, ce n'est certainement pas pour l'éternité et à peine arrivés nous envisageons déjà notre départ. J'aime mieux d'ailleurs une certaine activité qu'un repos trop complet pendant lequel on aurait tendance à attraper le cafard. J'ai assisté à la messe militaire bien édifiante par la nombreuse assistance de soldats et d'officiers qui s'y trouvait. Le curé doyen a prononcé une touchante allocution ; il s'adressait à un auditoire recueilli composé en grand partie de Vosgiens et de Lorrains et tout disposé à comprendre le panégyrique de Jeanne d'Arc qui fut prononcé. On a chanté quelques jolis cantiques, et je vous regrettais, car toi et nos enfants auraient été enthousiasmés par ces 7 ou 800 voix d'hommes qui résonnaient sous les voûtes de la petite église vosgienne en gris rouge. Mon rhume suit son cours, je n'en souffre pas beaucoup, je continue à éternuer et à faire une consommation exagérée de mouchoirs, c'est mon vieux Nique qui est le plus à plaindre car il doit faire une forte lessive. Enfin à cette époque ci on peut espérer que le soleil ne nous boudera pas longtemps, mais quel temps déplorable pour la culture et les jardins. Ce matin les communiqués étaient assez bons, j'ai applaudi comme vous sans doute un beau succès de notre aviateur Fonck et à la reprise par notre infanterie du parc de Grivesnes ; la ruée boche semble bien arrêtée, et petit à petit nous repoussons le flot qui a perdu de son élan. L'Angleterre après un moment de crise semble à son tour se ressaisir : peut être allons nous tenir enfin le bon bout.
Le moral de nos troupes est en tout cas excellent, j'espère qu'on saura nous employer au mieux. Je commence à trouver le temps long sans nouvelles de toi, j'espère recevoir aujourd'hui ta lettre de mercredi. Je voudrais savoir si Minette n'est pas trop malade de son vaccin et ne te fait pas de ce fait trop de misères, parle-t-elle encore quelquefois de son « petit Papa » et Nénel est-elle toujours aussi passionnée pour son jeu de baballe.
Je pense qu'après le moment de récréation, qui a été pour nos gosses la visite de leur Papa, tout ce petit monde a repris avec énergie le travail à St Dizier, il faut que les deux garçons : maîtres Jean et Gérard soient assez raisonnables pour faire aussi bien leurs devoirs que s'ils étaient à Fribourg. Il faut que notre grand fils Joseph travaille très sérieusement, non pas seulement en vue de son examen qui approche,

mais surtout par esprit de devoir et pour se dresser à l'effort auquel il faut se préparer, et qui sera le lot de tous les hommes appelés à servir leur pays, à achever la guerre, et à coopérer au relèvement de notre belle France. Dans une Patrie aussi ravagée qu'aura été la nôtre, il n'y a plus de place pour les oisifs et les inutiles.
Elisabeth doit être sur le point de partir pour Dôles je souhaite qu'elle trouve ses 2 garçons en bonne santé, et que cette petite excursion, au cours de laquelle elle aura sans doute la joie de retrouver Antoine, sera une bonne diversion à sa peine. Antoine m'a presque promis de venir nous voir avant notre départ, j'espère donc le voir arriver d'un jour à l'autre.
Voilà l'heure du déjeuner qui approche, pour éviter l'amende, je te quitte ma chère Germaine en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants, Papa (*et*) Elisabeth. Bon souvenir au Colonel.

God.

(*début mai 1918 – sans date*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je te remercie de ta bonne lettre bien intéressante du jeudi de l'ascension, elle me trouve encore dans le cantonnement de repos où nous sommes pour plusieurs jours encore, à ce que nous a dit Antoine. Nous y sommes d'ailleurs très bien, et les Vosgiens de notre régiment ne se plaignent pas d'être un peu au calme dans leur région. Le vieux Nique est aujourd'hui à Epinal où il a été voir sa mère. Il rentre demain soir ; en son absence l'ordonnance du Colonel fait mon service. Nous avons donc eu aujourd'hui la visite d'Antoine, il a été ravi de l'aspect du régiment. Le pauvre homme a encore une cruelle épreuve en ce moment ; c'est celle de voir arriver dans son armée l'ancienne division de Jacques. Antoine a fait très bonne impression sur le régiment, il nous a adressé quelques mots très bien sentis et très bien dits, mais je l'ai trouvé vieilli, épaissi, le teint pâle, je me demande presque s'il verra la fin de la guerre, je le crois très touché par son malheur. Petit m'a dit cependant qu'il allait bien. Cette visite du général nous a pris une partie de la journée, après quoi j'ai préparé une conférence que je dois faire demain aux officiers du régiment.
J'ai vu avec plaisir que les éclaircissements du Tremblois rapportaient bien, à 30 frs le stère certainement la coupe de Mognéville aurait dû nous rapporter au moins 25.000, et le marchand de bois et Mora mettent chacun 8.000 francs dans leur poche ; C'est du bois qui les chauffera dans l'autre monde. C'est une bonne surprise aussi que ce mandat du 31^{e} chasseurs comme moins perçu pendant que j'étais à Mouy ; cela fait que le prochain mois je vais t'envoyer 5 ou 600 francs, tu n'es donc pas encore sur la paille. Achète à Nanine pour ses <u>20 ans</u> quelque chose de joli et d'utile qui lui fera plaisir. Tu te désoles de la crise Anglaise, mais elle est encore une fois surmontée, ils ne sont pas plus malades que nous l'an dernier, nous en sommes sortis, ils en sortent comme nous, et maintenant les Boches n'ont plus qu'à bien se tenir. Le pauvre capitaine Clément a été évacué, mais j'espère qu'il est moins malade que le pense le Docteur et que nous le reverrons sous peu. Mon rhume n'est pas encore guéri, mais il va mieux et en tout cas je serai tout à fait retapé quand nous partirons. Je pense bien à Monsieur Loulou et à sa première communion. Je lui écrirai demain.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Papa (*et*) Elisabeth.

God.

Je suis bien aise tout de même que tu n'ailles pas à Evian.
Je t'ai expédié 2 colis d'effets qui me sont inutiles, tu voudras bien les mettre de côté jusqu'à l'hiver.

---

15 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je ne sais comment il se fait que j'ai pu laisser passer la journée d'hier sans t'écrire, je commence ma lettre de bonne heure aujourd'hui pour que pareille aventure n'arrive plus. J'ai été pris par mille petites choses qui m'ont coupé la journée, j'ai dû en particulier faire à tous les officiers du régiment une conférence au pied levé et comme je n'en avais été prévenu que la veille j'ai dû la préparer très rapidement, enfin je ne m'en suis pas trop mal tiré. Je comptais t'écrire après dîner, mais le commandant du 1^{e} bataillon m'a tellement supplié d'assister à une petite séance donnée par les artistes de son bataillon que je lui ai fait ce petit plaisir et ne m'en suis d'ailleurs pas plaint car j'ai bien ri, mais je ne suis

rentré chez moi qu'à onze heures du soir, et j'ai eu hâte de me coucher. Le vieux Nique qui avait été passer une journée à Epinal, où il a vu sa mère était rentré à 10 h et m'attendait. Comme autre détail intime j'ai pris un bon bain, car il faut te dire que je suis installé royalement dans cette villa où rien du confort moderne ne manque. Comme de juste ma bonne mine, et surtout la bonne presse des ordonnances m'a conquis les sympathies de tout le personnel domestique qui est aux petits soins pour moi, on m'a préparé ce bain en surprise, on me donne le matin des tartines d'un excellent beurre frais, qui me rappelle la belle motte de beurre du Ménil, enfin la brave cuisinière, honnête et malheureuse mère de famille, dont le fils soldat au 26e a été tué dans le nord en octobre 1914, m'a pris comme confident de ses peines et m'a raconté les débuts de la guerre pour elle, elle était à ce moment là au service d'un capitaine du 26e qui a été tué le même jour que son fils, sa maîtresse, la femme de ce capitaine, est restée sans nouvelle de son mari pendant 3 mois, elle, la bonne, savait qu'il était tué, et n'a jamais eu le courage de le dire, elle a quitté Nancy au moment des bombardements, heureusement qu'elle a pu trouver cette place dans cette bonne maison, où l'on est très bon pour elle. Nous avons tout à l'heure un service pour le Colonel Dubroca et pour les militaires du régiment tombés au champ d'honneur pendant notre séjour sur la montagne. Cet après midi je vais à cheval reconnaître des terrains de manœuvre, car nous sommes ici encore pour quelques jours. Prochainement nous aurons une revue de la Division au cours de laquelle notre Général recevra la cravate de la légion d'honneur, et puis enfin après, ce sera le départ pour une autre région. J'ai ensuite une affaire de conseil de guerre à instruire. Je n'ai pas eu hier de courrier de toi, j'en suis encore à l'heure qu'il est à ta lettre du jour de l'ascension, qui m'a d'ailleurs bien intéressé ! quel désastre en effet que cette trombe d'eau, je pense qu'en ce qui concerne votre jardin les dégâts sont réparables. J'ai subi en effet cet orage pendant mon voyage en auto, mais il n'avait pas ici ce caractère catastrophique. Mon rhume va mieux et j'ai bien dormi la nuit dernière, le beau temps semble revenir et le bon air achèvera de me remettre. Je sens tout de même que je vieillis et ne me sens plus ni aussi souple, ni aussi alerte qu'autrefois, mais le moral reste bon, et j'aspire à reprendre bientôt une part plus active dans la lutte. Le général Schmidt à qui Antoine avait le mauvais goût de demander devant moi si mes blessures ne me gênaient pas trop lui a répondu « mais non, je lui reprocherais plutôt d'être trop actif, de trop circuler en secteur, de ne pas assez se ménager », cette appréciation, si elle est sincère, m'a fait plaisir, mais je suis bien certain qu'Antoine n'a absolument rien fait pour mon avancement. Il n'a pas fait grand chose pour moi. Le Colonel a été tout surpris qu'il ne m'ait pas emmené dîner avec lui à Lure, il aurait très bien pu le faire et me renvoyer le lendemain par l'auto de liaison. Enfin c'est peu de chose, il y a longtemps que je préfère beaucoup ne rien devoir à personne et je suis bien aise de n'avoir jamais remué un petit doigt. Antoine a été particulièrement aimable pour notre Colonel, qui en était tout heureux, il faut dire que la musique, le poste de police et les officiers du régiment se sont parfaitement présentés. Tout le monde se repose, se nettoie, on cherche à donner un peu de cocarde au régiment. Il est très bien au point, les cocardières et cocardiers de la maison auraient certainement plaisir à le voir défiler, cela arrivera peut être un jour. J'espère que Minette est guérie de ses vaccins elle va pouvoir bien profiter du grand air. Je me réjouis de la revoir au mois d'août, il ne faut pas trop la gâter jusque là pour qu'elle se présente bien à son petit Papa.
Je pense bien à la 1e communion de notre Loulou, je pense qu'il priera aussi bien que Quiqui pour son Papa.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants et Papa.

God.

Je crois me rappeler que cette date du 15 mai est pour toi pleine de tristes souvenirs. Je vais prier plus particulièrement pour toi pendant la messe à laquelle je me rends.

---

18 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Le médecin m'a fait prendre une bonne purge qui a déjà eu de fameux résultats : c'est une de ces bonnes purges militaires dans le genre de celle que l'on faisait prendre autrefois à Méaux ; je crois qu'elle aura nettoyer mes intestins pour un bon moment, en tous cas je vais déjà bien mieux ce matin, j'ai bien dormi et il ne me reste de ma mauvaise journée d'hier qu'un peu de courbature : je ne suis d'ailleurs pas le seul au régiment à avoir ressenti ce malaise ; c'est comme une espèce de petite influenza dû probablement à notre changement de région en descendant de la montagne. Nous sommes toujours au repos. Les Boches ne se pressent pas d'attaquer, pour cause probablement, et chaque jour qui s'écoule nous renforce dans une grande proportion. Il ne faut pas nous faire d'illusion, nous aurons certainement le 1e rôle dans les affaires de cet été, c'est bien notre tour, et d'ailleurs ce serait épatant si nous

flanquions au boche un bon coup dans le genre de celui que notre corps d'armée leur a déjà flanqué cet automne dernier à la Malmaison. Antoine doit se préparer aujourd'hui à aller retrouver Elisabeth à Dôle ; il est probable que lorsqu'il rentrera au QG nous ne serons plus sous ses ordres. Je vois d'après ce que tu m'écris que ses lettres vont beaucoup plus vite que les miennes, il est vrai qu'il faut que les miennes passent d'abord par la DI, puis par le CA avant d'arriver à l'armée. Je pense qu'à l'heure qu'il est la Minette est tout à fait remise de son vaccin, et qu'elle peut profiter du grand beau temps qui me semble, ici du moins, complètement installé. Je souhaite que tes cultures en profitent et rattrapent le temps perdu. Tu as joliment raison de recommencer les cultures de tes volailles, cela te rendra service cet automne. Je me demande si tu as bien raison de faire tuer ton cochon à cette époque, je crains que la chaleur te donne des déboires avec cette provision de viande, et je me demande s'il ne serait pas plus avantageux de conserver l'animal jusqu'au mois d'octobre, bien entendu si tu as de quoi le nourrir. J'espère que ton genou se remet et que tu as la raison de te reposer, ce serait ridicule de recommencer à circuler avant d'être complètement guérie, car au lieu de n'en avoir (*que*) pour quelques jours tu serais indéfiniment gênée. Je recommande aussi à Joseph d'être raisonnable au point de vue hygiène, qu'il se remette donc à suivre courageusement le régime du docteur *Itarel* puisqu'il sait que cela lui réussit. C'est un devoir pour lui, et je sais qu'il est maintenant assez raisonnable pour le comprendre.
Je reçois trois lettres de toi dont celle de tante Jeanne *(sœur de Constance de Bizemont, née Lambel*), as-tu les réponses des hommes d'affaires ? Ils sont bien longs, il ne faudra pas oublier d'envoyer à tante Jeanne le ¼ du produit de la vente du Tremblois. J'espère bien que ton genou va tout à fait bien maintenant, tu vois que je radote : c'est que j'ai interrompu ma lettre ce matin, j'ai travaillé toute la journée à préparer une manœuvre pour demain et j'achève ma lettre après dîner,
Me rappelant à peine ce que je t'ai écrit ce matin. Maintenant je vais me coucher, non sans t'embrasser de tout mon cœur ainsi que les enfants, Papa et Elisabeth.

God.

---

le 18 mai soir (*peut être 19 mai 1918*).
(*dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Ayant reçu 3 lettres de toi hier, je n'ai naturellement rien reçu aujourd'hui, heureusement nous avons eu la journée assez occupée par nos manœuvres dans un joli cadre de montagne de sorte que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer, nous sommes rentrés tard juste à temps pour dîner de sorte que je n'ai pas le temps de t'écrire bien longuement car je vais me coucher pour me lever assez tôt pour aller communier demain pour la fête de la Pentecôte. Nous serons encore au repos demain et lundi, et après ? Nos affaires vont très bien tous les renseignements concordent pour nous apprendre que dans les derniers engagements sur la Somme nous avons pris une supériorité morale énorme sur les Allemands, et qu'ils craignent de se trouver en face de nous, de sorte que nous avons tous la plus grande confiance dans le succès quand nous nous trouverons en face d'eux à force égale, puisqu'à 4 contre 1 ils n'ont pas réussi il y a deux mois. Evidemment le succès sera chèrement payé, mais qu'importe comme dit Déroulède ...tant pis pour qui tombe, en avant. Certes le sacrifice de notre sang et de nos larmes ne sera pas trop grand si le prix de ce sang et de ces larmes est la victoire, c'est à dire le salut de la France, sa conversion, et une longue suite d'années heureuses pour nos enfants, avec la faculté d'employer leur activité, non pas comme nous hélas ! à semer des ruines et à verser du sang, mais au contraire à faire du bien et à consoler tant de misères de toutes sortes. Je vis ici dans une grande atmosphère de sympathie, ma tâche consiste à aplanir les angles car tu as dû deviner par mes lettres antérieures que nous avions à faire à un chef très nerveux (tout à fait Antoine), je ne m'en fais pas, et mon calme imperturbable finit par le calmer lui même. D'ailleurs tu connais ma mentalité, je fais ce que ma conscience et le sentiment du devoir me dicte, et je ne travaille pas suivant les caprices des uns et des autres, après 4 ans de guerre on est au dessus de ces petits côtés de l'existence, il est aussi facile de supporter les caractères des gens que de marcher sous un barrage d'artillerie, et c'est moins dangereux. Ma grippe va mieux (*Godefroy a-t-il réchappé à la grippe espagnole ?*), mais c'est mon vieux Nique qui est pincé : il est rouge comme une écrevisse et il a une fièvre de cheval, mais il est têtu comme une bourrique, pas moyen de le faire aller à la visite, chose *extraordinaire* je me suis fâché ce soir contre lui, heureusement que la bonne cuisinière dont je t'ai déjà parlé a grand soin de lui, il couche dans un bon lit, il a pris 2 cachets d'aspirine avec une bonne tasse de tilleul, j'espère qu'il ira mieux demain.
Bonsoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur. J'ai encore reçu un envoi de cigares et cigarettes de cette bonne madame Ballet (*de Guinglange*) elle me gâte absolument. J'embrasse bien tous nos enfants, Papa et Elisabeth.

God.

---

le 19 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Aujourd'hui jour de la Pentecôte, je me suis levé de bonne heure pour aller communier en pensant à vous tous. Je suis *retourné* à la messe militaire à 9 h à laquelle j'assistai avec le lieutenant Colonel, il y avait tout près d'un millier de nos braves soldats qui ont chanté de tout leur cœur. Monsieur le curé nous a adressé un joli sermon ; dans son exorde il a commencé par dire que le 174 était à son avis le régiment qui lui avait fait la meilleure impression de tous ceux qu'il a vus, ce qui corrobore l'opinion d'Antoine que tu m'indiques dans ta lettre du 16 que je reçois à l'instant, avec celle du 15. C'est donc pour moi une bonne fête de Pentecôte aussi beau qu'il pouvait être du moment que toi et les enfants vous n'êtes pas avec moi. Mon vieux Nique va mieux : il est presque guéri ; mais c'est maintenant le tour de l'ordonnance du Colonel d'être pincé, cette indisposition est d'ailleurs peu grave et ne dure que 48 h, elle doit être analogue à ce que tu appelles l'Eclaronnaise. Je m'apprêtais à sortir à cheval pour parcourir une dernière fois la jolie vallée de la Vologne, mais voilà qu'un fort orage menace, j'attends donc un peu pour voir ce que cela donnera et ne pas risquer de me faire inutilement trempé, car je (*ne*) voudrais pas rattraper une nouvelle grippe avant la prochaine période d'opération, qui ne saurait plus tarder maintenant. Nous sommes bien reposés, remis à neuf et brûlons tous du désir de faire beaucoup de mal aux boches. Tu sauras certainement par Antoine le jour où nous serons mis en route, d'ailleurs nous serons peut être encore un certain temps en arrière dans notre nouvelle zone sans être engagés, il n'y a donc pas lieu de te tourmenter à notre sujet, et de toutes façons j'espère que tu resteras bien calme et bien décidée à garder ta confiance inaltérable dans la protection du bon Dieu.
Je suis ennuyé de savoir Joseph toujours malade, il sait qu'il ne doit faire aucune imprudence, qu'il doit être très régulier dans ses heures de repas, il connaît les plats dont il ne doit pas manger, cela lui est donc très facile de se soigner, et de guérir, il faut absolument qu'il se raisonne pour être en état de passer son examen dans six semaines à peine.
Le licenciement de Dôle, montre que le bon Dieu t'a guidée quand tu as décidé de garder nos enfants chez nous, ces quelques mois de prolongation de la vie de famille pour les petits aura eu beaucoup de bon. Je suis très heureux que ton influence sur Gérard et sur Jean ait pu s'accroître encore, eux même je me l'imagine ont dû goûter avec plus de *chance* le bien être du chez soi après en avoir été sevrés quelques mois. Quand cette lettre t'arrivera notre Nanine aura ses 20 ans, quelle vieille fille ! fais lui à cette occasion un petit cadeau de ma part, elle le mérite bien notre chère grande.
Vers quatre heures le temps s'étant remis je suis sorti à pied, j'ai fait une bonne promenade dans la montagne, ou plutôt la montagnette, j'ai eu de jolis coups d'œil lointain sur les sommets que nous avons quitté depuis longtemps déjà. Cette promenade m'a fait du bien. Ce soir à dîner nous avions deux chefs de bataillon, le Colonel a été gai et entrain, il m'a parlé assez intimement aujourd'hui. Enfin ne nous occupons pas trop des (*mot illisible*) marchons droit notre chemin sous le regard du bon Dieu et souhaitons que le plus grand nombre fasse comme nous.
Au revoir ma chère Germaine, de tout cœur je t'embrasse ainsi que les enfants, Papa (*et*) Elisabeth.

God.

---

21 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Toujours au calme et repos complet ! Comme il ferait bon passer ce temps de détente dans vos environs et pouvoir venir à cheval vous faire à tous une petite visite au cours d'une promenade quotidienne, mais cela serait tellement beau que nous aurions honte de ne pas faire notre guerre. Nous sommes déjà gâtés ici dans un cantonnement de choix dans un joli pays. On pourrait de nouveau presque dire, comme le Colonel de Grandmaison avant Morhange qu'on nous engraisse pour la boucherie. Tu peux en tout cas être tranquille sur mon sort ; ma grippe est complètement guérie, mes intestins fonctionnent de nouveau normalement et je serais en état de supporter n'importe quelle fatigue. Je profite de la détente actuelle pour me remettre un peu au cheval : cela me rappelle les promenades de septembre 1915 en Artois, heureux temps alors où à la tête d'un bataillon qui me comprenait, qui pensait comme moi, je me croyais permises toutes les illusions de victoire. Et mon Dieu en y réfléchissant ces illusions n'étaient pas exagérées, qui sait si tous les bataillons engagés ce jour là avaient eu le même cran et le même mépris

de la mort, que nous tous au 5e bataillon du 226, qui sait si les Boches n'auraient pas calé et si les prévisions de Foch ne se seraient pas réalisées. Mais il aurait fallu compter sur quelque chose de surhumain comme au temps de Jeanne d'Arc, car il était au dessus du possible humainement de trouver le même entrain, le même héroïsme sur toute la ligne de bataille, et ce secours divin nous a manqué ce jour là : il y avait encore trop à expier chez nous, et la suite des évènements nous l'a hélas bien prouvé. Méritons-nous la victoire maintenant ? Oui tout de même, car la somme des prières, du sang versé et des larmes répandues a augmenté dans une grande proportion, et le bon Dieu qui sait que l'homme est faible (et que sur notre terre subsistera toujours l'antithèse du bien et du mal) peut se montrer miséricordieux et rendre la paix à nos foyers.
J'ai eu dernièrement des nouvelles du capitaine Clément, qui est dans un hôpital d'Epinal, il paraît qu'il ne va pas bien. Il me demande des renseignements sur l'Ecole d'agriculture de Fribourg des maristes à *Hauterive*. Joseph pourrait m'envoyer quelques détails sur cette école, s'il la connaît. J'espère que Joseph va bien maintenant, qu'il travaille toujours *régulièrement* : sait-il quand ont lieu les examens. Je crois qu'on pourrait dés maintenant retenir sa place à la rue des postes à Versailles, car de toute façon il ne pourra rester à Fribourg puisque Fribourg ne prépare pas aux écoles du gouvernement. J'espère que Minette va tout à fait bien. J'espère que toi aussi ma vieille tu vas tout à fait bien ainsi que tous nos bons enfants. As-tu reçu les lettres des hommes d'affaires ?
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Mon ordonnance s'est trompé dans l'envoi de mes vieux effets, il les a adressés en gare de St Dizier, il faudrait donc à une prochaine occasion passer à la gare pour réclamer ces colis qui peuvent y être en souffrance, voilà la feuille d'expédition. Je reçois à l'instant ta lettre de vendredi, je suis ennuyé de voir que ton genou ne se remet pas. J'espère pourtant que *Mitzora* te soigne bien. Mon vieux Nique est tout à fait guéri. Que dis-tu du nombre d'avions boches que nous abattons ! à ce compte là nous sommes sûrs de conserver la supériorité.

---

le 22 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Décidément ma chère Germaine, la poste a des ratés : aussi je n'ai pas encore de nouvelles de toi aujourd'hui, peut être ce soir en aurai-je de très fraîches par Antoine qui seront arrivées par le courrier militaire, puisque c'est hier je pense que notre beau frère sera rentré à son QG tu comprends que je suis pressé de te savoir de nouveau en possession de tes moyens (*mot illisible*) de ta jambe aussi solide qu'auparavant. Mais je t'en prie dès que tu seras guérie reste raisonnable et ne te fatigue pas, car tu sais que cette infirmité est sujette à retour ; d'ailleurs je compte sur Joseph et nos filles pour faire les gendarmes autour de toi. Rien de nouveau à te *mander*, (*j'ai*) reçu ce matin un petit mot de Jacquet qui me dit avoir reçu une lettre de Pauline, ils sont en ce moment dans le coin où nous venons d'avoir un petit succès. Je suis content du raid des avions sur Cologne, cela venge un peu notre Paris et j'espère du reste que cela n'est qu'un commencement et qu'on va leur faire payer tous leurs derniers méfaits. Nous sommes toujours dans notre petit coin, si ce n'était ma solitude, je me croirais en temps de paix ; c'est la vie de garnison avec la répétition des tambours et clairons, et de la musique dont j'entends les échos en t'écrivant tous les matins. Cependant, mais toujours aux mêmes heures, nous avons la visite des avions boches, que nos canons reçoivent de leur mieux. Je monte à cheval de bonne heure et vais voir quelques compagnies à l'exercice. Le terrain est mauvais pour les chevaux car il est *monteux* et rocheux, mais à cette époque de l'année le paysage est ravissant. La vue sur les lointains est magnifique, et il ferait bien bon de se promener ici ensemble avec toi et les enfants. Je crois que notre tour approche d'aller prendre notre place de bataille ; priez bien tous pour que notre régiment soit digne de la confiance du Pays, et ne t'inquiète pas si tu es quelque temps sans nouvelles, car notre correspondance va certainement être retardée. Ne nous faisons pas d'illusion, nous allons avoir des journées dures, mais elles nous rapprocheront de la fin. J'espère que le bon Dieu couronnera de succès l'effort que nous fournissons depuis deux mois. Il a fait horriblement chaud et orageux aujourd'hui, l'orage ne s'est pas déclaré, mais maintenant que la nuit tombe il fait meilleur. J'achève ma lettre après dîner, les fenêtres ouvertes avant de me coucher. Voilà l'heure où les enfants sortent de leur prière, et où le tout Eclaron jacasse à la porte de l'église, tu les attends, je suppose déjà au lit, car d'après ta lettre d'hier je crains que tu ne puisses encore sortir avec ta vilaine jambe.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que Papa, Elisabeth et les enfants.

God.

---

24 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Par une aberration de la poste je reçois seulement aujourd'hui ta lettre du 18, tandis que j'ai reçu hier celle du 19. J'y vois par comparaison avec cette 2e que ton genou est en voie d'amélioration puisque tu sentais déjà le 18 le mieux qui s'est confirmé le 19. Je suis content pour les enfants et spécialement pour nos filles de ces relations avec Mlle de Nazel dont j'ai eu occasion d'apprécier la haute valeur morale, au moins en ce qui concerne Melle Mathilde, certes elles ne pourront que gagner à ce contact, il est regrettable que le moment approche où ce bon voisinage cessera d'exister. Je regrette particulièrement pour toi le départ de Madame de Nazel, j'ai compris qu'elle avait pour toi une grande sympathie et je suis heureux de la sentir près de toi pour t'aider à supporter tant de misères présentes. J'espère qu'elle reviendra tout de même à Eclaron quand son fils aura quitté St Germain. Je suis consterné de l'accident de Jehan, c'est une terrible épreuve pour Mathilde et pour ce pauvre garçon, peut-on espérer que la vue lui reviendra si les lésions n'ont pas été trop profondes ? Je suis bien content que ton genou aille mieux, j'espère que tu retrouveras bientôt ta belle activité, dont tu as bien besoin pour toi et ton entourage. Tu ne me parles des santés de personne, c'est donc sans doute que tout le monde va bien. Demain j'irai à cheval jusqu'à Gérardmer pour faire quelques emplettes d'un ou deux objets qui me seront utiles pour les prochaines opérations : porte cartes, crayons, papier etc, c'est une jolie promenade, je compte aller par la montagne et revenir en suivant la Vologne, tu sais que je n'aime pas faire 2 fois le même chemin. Cet après midi j'ai encore circulé autour du cantonnement grimpant sur les sommets voisins, le matin j'avais fait un tour à cheval, tu vois que je m'aère amplement. La grande chaleur est tombé subitement, aujourd'hui il fait presque froid. Je crois que cela va faire du bien à nos malades. En ce moment j'entends les accents joyeux de la retraite, et je pense à la joie que ce serait pour notre petit monde de l'entendre. Tu ne me parles pas de tante Louise, j'espère qu'elle est maintenant à Evian (*et*) qu'elle aura fait bon voyage avec Henriette.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que Papa, Elisabeth et les enfants.

God.

Le lieutenant Colonel doit être rentré de permission, j'espère qu'il aura trouvé les siens en bonne santé et qu'il se sera bien reposé.

---

25 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

J'ai donc été ce matin à Gérardmer faire différents achats en vue de ma campagne d'été car mon linge commençait un peu à s'épuiser. J'ai trouvé de bonnes et solides marchandises, mais chères, à la coopérative militaire, j'ai acheté en outre quelques bons cigares pour la popote, ce qui m'a fait traiter de prodigue par le Colonel, mais je savais que tu m'aurais approuvé de faire quelques largesses à mes petits compagnons de table, et je savourais délicieusement la fumée de mon havane en me rappelant que tu aimais me voir de temps à autre fumer un bon cigare, c'est une folie que je ne ferais d'ailleurs pas tous les jours car le tabac de luxe est maintenant hors de prix.
Ma promenade a été délicieuse, je suis parti par les sommets ce qui m'a fait arriver à Gérardmer par le dessus du lac ; pendant plus d'une demie heure j'ai eu la nappe d'eau sous les yeux en suivant depuis la crête jusqu'à l'entrée de la ville une route en lacets d'où on jouissait d'un merveilleux coup d'oeil. Je n'avais pas vu depuis l'hiver la gentille petite ville Vosgienne : je dois dire que j'ai trouvé ce petit coin réellement joli et tel qu'on ne pouvait se l'imaginer cet hiver. Je suis rentré ici en suivant la vallée de la Vologne, une petite pluie tombée hier soir avait rafraîchi la température et il faisait très agréable.
Je vois que tu es très fixée sur notre sort par Antoine ; tu peux donc encore jouir sans arrière pensée du présent ; c'était bien le moins qu'on accorde à nos troupes un peu de détente ; car l'hiver passé tout entier en ligne, dans la montagne, avait été réellement pour elles une épreuve fatigante, quoique sans gloire. On a travaillé modérément depuis que nous sommes ici ; on s'est rhabillé de neuf, c'est vraiment une belle troupe le 174e maintenant, que notre cocardière serait fière d'admirer, en pensant que c'est le régiment de son Papa. J'ai lu avec intérêt ta lettre de mardi, il ne manque donc plus que Minette à la table de communion quand vous y aller en famille. J'espère au moins que le bon Dieu me donnera la grâce d'assister à cette première communion de notre petite dernière, si toutefois c'est notre dernière (?)
Je suis repris (*par*) un peu d'espoir au sujet de Jacques depuis ce que tu m'écris, et pourtant ? enfin ! que le bon Dieu continue à soutenir Elisabeth et Papa. En ce moment j'entends un agréable murmure, c'est dans la pièce voisine, salle de bains, le murmure du robinet que le vieux Nique vient d'ouvrir pour me

préparer un bain. Je sors de l'eau, cela m'a fait un bien énorme de faire ce plongeon, c'est un luxe qu'il faudra nous payer au Tremblois après la guerre, avec le concours de Joseph qui organisera l'adduction de l'eau et du chauffage. Demain matin dimanche je vais aller communier en pensant bien à vous tous. Et maintenant au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tout ton cher entourage

God.

---

28 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui : je m'y attendais un peu car j'en avais une d'avance. Ne t'étonne pas si à partir d'aujourd'hui tu es quelque temps sans nouvelle de moi. Je demande au bon Dieu de te donner le courage de supporter vaillamment la période qui va s'écouler, c'est bien notre tour d'agir, puissions nous réussir mieux que nos prédécesseurs.
Je crains que la dernière attaque ait encore causé quelque deuil dans notre entourage, enfin à la grâce de Dieu, qu'importent nos personnalités passagères. Mais on voit de moins en moins la fin de la guerre. Nous sommes à la fin de notre repos.
J'ai reçu le papier concernant cette fameuse location du Tremblois, je ne sais si nous arriverons jamais à nous faire payer, quelle histoire ! je ne sais où faire enregistrer cette maudite facture, enfin j'espère que cet argent finira par t'arriver. Réflexion faite je l'envoie à Camille.
J'espère que ton genou va mieux et que tu peux profiter de ce beau temps en allant t'installer au jardin, ou chez Elisabeth, sois bien raisonnable afin d'éviter les rechutes. Je suis content que le lieutenant Colonel soit revenu car pendant quelques jours j'aimerai que tu aies près de toi quelqu'un sur lequel tu puisses compter. J'aurai l'esprit plus tranquille en sachant que tu n'es pas isolée. Conserve ta belle confiance dans le bon Dieu, et ne t'en fais pas. Il faut nous attendre à passer un assez vilain été et à ne pas nous revoir avant la Toussaint (*le 27 mai Ludendorff commence la 2e bataille de la Marne en attaquant avec la 1e et 7e armée allemande qui atteignent la Marne et Château-Thierry à la fin mai*).
J'ai pas mal à faire et pas grand chose à t'apprendre ainsi je te quitte en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que les enfants, Papa et Elisabeth.

God.

Bons souvenirs au Colonel.

Le 30 mai (*1918 - dans les Vosges*)

Ma chère Germaine,

Avant de monter dans le train je t'envoie un affectueux bonjour. Priez bien tous pour nos succès, nous allons faire payer aux boches leur audace. Je vais très bien, nous avons tous excellent moral. Je viens de la messe où j'ai fêté la fête Dieu en pensant à vous tous, il est probable que dimanche mes 4 filles seront en blanc autour des reposoirs. Petite Minette jettera peut être déjà des fleurs, nos garçons seront enfants de chœur, que tous prient bien pour leur Papa. Nous allons avoir un temps superbe pour le voyage. J'ai reçu ta bonne lettre du 25, je suis un peu ennuyé du départ d'Elisabeth car j'aurais aimé que tu sois au courant *pour* Antoine. Enfin à la grâce de Dieu, confions nous à la Providence, et au bon Colonel qui est son agent auprès de vous. Encore une fois ne t'inquiété pas des irrégularités de correspondance.
Je t'embrasse de tout cœur, vive la France ! et mort aux boches.

God.

---

2 juin 1918 – (*datée en fin de lettre*).
(*sur le front*)

Ma chère Germaine,

Nous sommes un peu plus au calme aujourd'hui et j'en profite pour venir causer avec toi, je ne te dirai pas grand chose, car la discrétion s'impose en ce moment. Nous allons certainement passer des journées très dures, mais il n'arrivera que ce que le bon Dieu permettra, restons donc soumis à sa

volonté, nous sommes décidés à faire pour le mieux dans le cadre où il nous a placés, évidemment s'il nous avait consulté nous aurions préféré autre chose.
Quant à ce qui te concerne je compte que tu n'hésiteras pas à suivre les conseils du Colonel (*nous sommes en pleine 2e bataille de la Marne, Ludendorff n'ordonnera d'arrêter l'offensive que le 6 juin, après son échec*), son CI (*centre d'instruction*) va d'ailleurs peut être s'en aller, je ne puis à distance te donner des conseils, mais puisque rien de spécial ne te retient à Eclaron, je crois que pour nos filles et Joseph il vaut mieux partir soit à Poitiers (?), soit à Evian, mais assez loin cette fois, certes il y a la un sacrifice pénible à faire que d'abandonner ton mobilier, mais après le triste spectacle que je viens de voir sur les routes, je me dis que tout vaut mieux que cela. Je suis ennuyé que Bébeth soit partie, car Antoine t'aurait peut être donné un bon conseil ! Enfin pensons à autre chose. Nous avons un temps superbe, ce qui facilite beaucoup toutes choses, cela nous aide, mais cela aide aussi les boches, néanmoins les misères physiques sont moins grandes par ce beau soleil que par la pluie. Ne te fais pas de bile à mon sujet, je vais très bien, je suis entouré de sympathies et je pense constamment à vous. Evidemment notre correspondance va subir des irrégularités énormes, tu as assez l'expérience de cette longue guerre pour comprendre cet inconvénient et en prendre courageusement ton parti. Je m'aperçois que j'écris en descendant : ne va pas en conclure que je suis découragé, non tu connais ma foi et ma confiance en Dieu. Je me demande si Elisabeth a pu partir avec Papa, je suis à souhaiter qu'elle ait reculé au dernier moment, car réellement son voyage n'a pas dû être une partie de plaisir. Le capitaine Rudondy adjoint au Colonel avec qui je fais très bon ménage écrit en face de moi à sa femme, directrice d'école à Alger, au moins lui n'a pas le souci des boches à son sujet, mais il en a d'un autre ordre, c'est celui d'avoir la Méditerranée entre elle et lui et de n'avoir de lettre que toutes les *3* semaines. J'espère que quand nous aurons mâté le boche, ce qui ne saurait tarder, nous aurons un bon repos dans tes environs, ce qui me permettra de couper peut être pendant quelques heures notre longue séparation. Tu comprends que j'ai pensé à vous avec intensité pendant les quelques minutes où notre train s'est arrêté en face de deux grandes cheminées que l'on voit de tous les environs, cela m'a rappelé mon arrivée à l'improviste d'il y a six semaines. Encore une bonne grâce du bon Dieu que j'ai pu vous revoir tous à ce moment, j'en avais un pressant besoin et je t'assure que moralement cela m'a fait joliment du bien : je vis constamment avec votre souvenir, je vois Minette réclamant « la babale, la babale », et faisant des révérences, riant et réclamant « petit papa », j'entends matin et soir toute la famille priant en commun pour l'absent et pour nos soldats. Tu me demandes conseil pour Joseph, je crois t'avoir dit que je lui conseille l'artillerie, dans le cas où il serait pris, mais le fond de ma pensée est plutôt qu'il attende l'appel, car il a besoin de se fortifier et de compléter ses études, je crois que c'est la solution la plus raisonnable et qui répond le mieux à son état physique actuel.
J'espère que tu n'es pas pessimiste, la situation n'a jamais été critique, il est clair que la guerre se fait de plus en plus dure et pénible, mais c'était dans nos prévisions, il faut que le boche achève de s'user, et nous avons contre nous tout ce que la Russie a lâché, mais nous en viendrons à bout. Patience ! patience ma vieille, j'espère bientôt une lettre de toi. Voilà la fête du Sacré Cœur qui approche, j'espère beaucoup de lui.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God 2 juin.

---

7 juin (1918).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Cette journée de la fête du Sacré Cœur s'achève sans que la situation se soit sensiblement modifiée, mais il ne faut pas être trop exigeant, et je trouve que cela est déjà bien beau que nous ayons pu si vite nous rétablir après le rude coup de surprise que nous avons subi. Il ne faut tout de même pas incriminer notre commandement, il avait prévu la surprise et ne pouvait y parer partout : cela était au dessus de nos capacités en effectifs et en matériel, mais il avait prévenu l'opinion que l'attaque serait rude et nous forcerait presque certainement à un recul d'une certaine profondeur. Ce recul a peut être été plus considérable qu'on le supposait, cela s'est possible. Mais il faut admirer la rapidité avec laquelle nous nous sommes rétablis, tout comme à la première bataille de la Marne. Et je t'assure que depuis que nous sommes ici nous avons passé quelque chose aux boches. Nous sommes tout à fait en vedette dans le communiqué. J'ai bon espoir. Mais quel triste spectacle que celui que nous avons vu sur notre route devant cette nouvelle invasion. La fuite éperdue des femmes et des enfants. Des récoltes splendides dévastées, le pillage partout. Pauvre belle France ! quel sacrilège de profaner ainsi la plus belle œuvre du bon Dieu. La guerre que nous faisons est intéressante mais fatigante, il n'y a plus de tranchées, c'est la guerre de mouvement, de véritables grandes manœuvres avec des balles dans les fusils. Je suis à

cheval la plupart du temps, allant d'un bataillon à l'autre suivi d'un éclaireur, je chevauche à travers bois et seigles de la hauteur d'un homme, étant ainsi difficilement visible. Il y a des endroits où les obus tombent qu'il faut savoir éviter : pour cela il faut regarder devant soi et faire un détour s'il y a lieu. Le temps passe très vite sans qu'on en ait conscience, voilà plus de huit jours que nous sommes dans la bataille, et il me semble que cela est d'hier. J'ai reçu le petit colis de Nanine, les chaussettes, le beurre, le chocolat, je la remercie. Je suis content de sentir sur vous la protection du bon Colonel. Au revoir ma chère Germaine, je t'aime et t'embrasse de tout cœur avec ton image dans le fond de l'âme, je m'abandonne aux bras du bon Dieu. J'embrasse de tout cœur tous les enfants.

God.

---

9 juin (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

St Médard a failli à sa réputation, et la pluie n'est pas tombée hier ; nous nous en félicitons car nous voilà campés sous bois ; jusqu'à présent sans abri pour quelque temps sans doute. Nos affaires dans notre coin marchent toujours bien, c'est nous les franco-américains (*dans les communiqués*) ; tu dois voir que le communiqué est bon en ce qui nous concerne. Cette nuit encore notre division a fait 170 prisonniers d'une division de la garde, avec pas mal de mitrailleuses, de munitions etc. Notre situation s'améliore. Personnellement je surmonte ma fatigue ; j'ai passé une excellente nuit grâce à un cachet que m'a donné notre excellent docteur ; j'ai toujours excellent appétit et je suis parfaitement en état de faire tout mon devoir jusqu'au bout. Ce matin j'ai fait une assez grande reconnaissance à cheval c'est extrêmement intéressant. Mais il faut ouvrir l'œil et manœuvrer, comme les avions au milieu des barrages d'artillerie, à moins d'être surpris par le 1e obus, avec un peu de jugeote on peut s'en tirer, on voit où cela tombe et l'on fait un détour, c'est beaucoup plus intéressant que de suivre les boyaux, seulement nous ne pouvons nous déplacer qu'à droite et à gauche et non en hauteur. Ici le terrain est très favorable, c'est accidenté et boisé, j'ai traversé ce matin un village où nous avions cantonné l'an dernier au mois d'août en allant de Reims à Y. Le château magnifique où nous avions cantonné est brûlé ; qui l'eût dit l'an dernier. Ce matin nous avons eu la messe dans une vieille église gothique comme il y en a tant dans ce coin d'Ile de France.
J'ai reçu hier ta lettre du 5 avec la petite photo et le petit mot du Colonel, je le remercie de tout cœur, je sens déjà l'effet de ses prières dans le bon état de mon moral. J'ai oublié de te dire que le jour où nous nous engagions j'ai appris que j'étais au tableau d'aptitude pour le grade de lieutenant Colonel, tu vois qu'il n'y a jamais lieu de s'en faire. Je vous approuve de tout le bien que vous faites autour de vous, je te remercie de ce bel exemple que tu donnes aux enfants, d'ailleurs grâce à toi ils n'ont plus besoin d'exemple et trouvent leur bonheur, même les tout petits, dans l'accomplissement du devoir de charité et de patriotisme. Vois-tu ma vieille, sur notre misérable terre, il n'y a rien qui compte que le devoir accompli, il reste au fond de l'âme un sentiment de satisfaction profonde qui fait que l'on est heureux, sachant que si la vie vient brusquement à s'arrêter on sera en état de grâce et par suite éternellement heureux, on ne laissera que des regrets derrière soi, mais des regrets tempérés d'espérance, de la plus belle des espérances, celle de l'éternel revoir. L'homme a ses faiblesses il faut les lui pardonner en se disant qu'il y a des circonstances où un acte de quelques secondes par lequel on se donne tout entier efface les imperfections et satisfait la justice divine, comme le sacrifice des victimes innocentes.
Ne parlons pas maintenant de nous revoir, cela c'est dans la nuit et le brouillard, remercions le bon Dieu de la grâce qu'il nous accorde chaque jour en nous permettant d'avoir de nos nouvelles réciproques.
Voilà l'heure du courrier qui approche, je m'arrête pour ne pas le manquer, mais non sans t'embrasser de tout mon cœur ainsi que tous nos enfants.

God .

Merci et chaleureuses amitiés au bon Colonel. Je recommande à Messieurs Quiqui et Nounou d'être sages et de ne pas être paresseux.

Le 10 juin (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta lettre du 4 juin, j'avais reçu la veille celle du 5, de sorte que j'ai compris ce qui avait été pour moi la veille une devinette. Je suis bien heureux que tu aies l'occasion de faire le bien, vois-tu comme il faut se laisser guider par la Providence, tu as l'occasion de soulager des misères plus grandes que celles que tu aurais rencontrées chez nous en Lorraine, ne regrette donc pas d'avoir quitté le Tremblois. Je ne suis pas, comme tu le vois, aux environs de Reims, mais beaucoup plus à l'ouest, d'ailleurs juste dans le coin dont les communiqués ont parlé les 7, 8 et 9 juin. Mon régiment n'a pas fait grand chose que beaucoup marcher, car il était en réserve, mais tous les points dont parlent les communiqués que je te cite ont été pris de haute lutte par notre division, sans grandes pertes, nous avons fait plus de 500 prisonniers dont 250 environ de la garde, et notre artillerie a fait une belle hécatombe de boches. D'ailleurs voilà en gros le croquis de la situation, le petit point où il y a des hachures c'est nous (*un croquis accompagne le texte*). Tu remarqueras que nous entourons les boches de 3 côtés. Nos canons à longue portée croisent leurs feux dans cette poche et doivent faire subir aux boches des pertes effroyables, ce qui les force à attaquer sans relâche pour se donner de l'air, si nous tenons le coup, ce qu'il faut espérer avec les secours du bon Dieu, et s'ils s'entêtent à rester au milieu de nous, ils courent vers une sorte de Sedan. La nuit a été relativement calme ; tout au moins pour moi qui ai dormi comme une masse de 9 h à 5 h ; à 8 h du soir j'étais monté à l'observatoire pour voir de quoi il retournait, sur 8 km de front notre artillerie et celle des américains faisaient rage, c'était un joli spectacle que cette couronne de feu qui s'abattait sur l'ennemi exécré. Il répondait peu car au même moment il tentait un énorme effort sur Compiègne, effort alimenté par 20 divisions qui se brisait totalement sous les feux de nos braves défenseurs. Aujourd'hui ici le calme. Nous allons changer de place pour avancer un peu.
Je t'ai déjà dit un mot des américains, dernièrement j'ai eu l'occasion d'aller prendre directement contact avec eux, je suis parti à cheval avec un éclaireur et j'arrivais au PC du Colonel américain sous le bombardement ; un obus tombait à 50 m en avant de mon cheval tuant 3 américains, je mets mes chevaux à l'abri sous une porte et j'entre dans la cave où se tenait le Colonel américain, jeune homme de 35 ans râblé, parlant bien français, entouré de 50 ou 60 jeunes gens pleins de vie, soldats de son régiment, qu'il avait recueilli dans son PC pour les abriter sous la rafale. Tout ce monde encore peu habitué aux marmites paraissait un peu ému. Dans mon amour propre de français, j'ai tenu à paraître en beauté et j'ai affecté une tranquillité peut être plus grande que celle que je possédais réellement. Je suis resté quelques instants, je les ai rassurés et suis reparti avec une excellente impression, une fois ma mission terminée. D'ailleurs les boches avaient fini de tirer. Nous faisons excellent ménage avec nos voisins, ils se battent bien, et les boches en ont peur. Dernièrement une patrouille de 10 américains rencontre 12 boches, ils se jettent dessus, tuent 10 boches en font 2 prisonniers et ne perdent pas un homme, on voit qu'ils ne sont pas encore fatigués, ils sont très alertes, très braves, ils ont subi assez de pertes, mais ne s'en frappent pas et se contentent de dire : »il faut faire notre apprentissage ».
J'ai reçu une gentille lettre de Missoffe, avec son portrait, je te l'envoie. Réellement ce garçon m'a en grande affection et je me demande toujours s'il ne ferait pas un bon mari pour Nanine.
J'ai lu avec intérêt la lettre de Papa, pauvre Papa, je trouve son écriture bien fatiguée. Je suis contente de savoir Elisabeth revenue près de vous, car Antoine vous tiendra un peu au courant de la situation. Le mot du dépôt pour Jacques (*Jacques de Boissoudy, d'abord porté disparu*) n'en apprend pas plus qu'on en sait déjà.
Au revoir ma vieille soit tranquille sur mon sort, je vais très bien, et suis entouré de beaucoup de sympathie. Le Colonel est gentil mais d'une nervosité dont tu ne peux te faire idée, il éreinte son monde et lui mène bien inutilement. Décidément la 1e qualité du chef est le calme, mais cela n'est pas donné à tout le monde.
Au revoir ma vieille, Je t'embrasse de tout cœur sans oublier les enfants.

God.

Affectueux souvenirs au bon Colonel, un mot de sympathie à tes réfugiés.

---

11 juin (*1918 - en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Nous voilà de nouveau en plein travail dans la même région, j'ai piétiné ce matin des cadavres boches ! Je vais très bien et ne suis pas trop mal, nous nous éloignons un peu de Paris vers l'est. Le beau château où nous avions cantonné l'an dernier en venant de Reims est horriblement pillé et cependant c'était une merveille ! qu'est le Tremblois à côté de ce désastre ! Nous avons bon moral et cela marche

bien dans notre coin, l'heure est venue où il faut nous donner tout entier au Pays, faites généreusement le sacrifice, si le bon Dieu le demande, et restez fiers de moi.
J'ai reçu hier ta lettre du 6 juin. Le 6 juin n'est ce pas le 21e anniversaire de notre 1e rencontre ! comme je revis avec reconnaissance pour le bon Dieu (*mot illisible*) de trop grand bonheur. Tout cela est emporté dans la rafale, mais cependant tout n'est pas perdu, et il me reste, de ces années où nous avons créé notre foyer, un sentiment profond au devoir qui m'incombe de rester digne de vous tous, le devoir de vous léguer une mémoire sans tâche. Je m'abandonne au bon Dieu pour le Pays, ma peau ne vaut pas cher, et mon âme a le ciel comme récompense. Je ne suis pas pessimiste, je suis au contraire plein d'espoir dans notre succès final, mais je ne me fais pas d'illusion et je sens que notre victoire ne peut être acquise que par le complet sacrifice de tous ceux qui sont en première ligne.
Je remercie le bon Dieu de vous avoir tous revus il y a peu de temps, je reverrai toujours ma petite blonde Minette, mon bon gros Loulou, Quiqui, Jean, Gérard, Constance et Geneviève toutes 2 si gentilles, et les larmes de Teteur (*Marie*), et Joseph devenu jeune homme et Pauline jeune fille accomplie, telle que je l'avais rêvée. Toi ma vieille veillant sur tout cela et les dirigeant vers le ciel où nous nous retrouverons un jour.
Au revoir ma chère Germaine bien aimée, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants. Ne m'oublie pas auprès du Colonel.

God.

---

12 juin (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

A l'instant je viens de recevoir ta bonne lettre de vendredi et en même temps 2 cartes de Joseph dont je t'envoie l'une. Je crois comprendre qu'il ne reçoit pas de nos nouvelles, c'est évidemment pénible. Il est très occupé et craint de ne pas réussir l'oral de ses examens. Je vois que ses professeurs s'occupent bien de lui et cherchent à lui faire retrouver le temps qu'il a perdu. Je vais lui écrire un mot sur une carte postale, je pense que la censure la laissera passer. C'est réellement pénible pour lui de rester si longtemps sans nouvelles. J'espère qu'au moment de ses examens les Boches ne visiteront pas Nancy : si tu y vas, ce que je te conseille d'ailleurs, si ta santé te le permet, loge toi loin de la gare au rez-de-chaussée et à proximité d'une cave. Si nous restons encore quelque temps, quand le Colonel rentrera je crois que je me déciderai à prendre ma permission car un bon tiers vaut mieux etc...mais j'aurai ainsi le regret de ne pas voir Joseph, car si j'arrive ce serait vers le 18 ou 19 juin pour vous quitter le 29, juste avant ton départ pour Nancy. Je ne sais pas ce qu'on va faire de nous en tout cas je ne crois pas que notre repos dure au delà du 1e juillet ; je me demande même si j'aurai le temps de partir. Au point de vue militaire je ne crois pas qu'il y ait inconvénient à ce qu'on nous emploie maintenant : les hommes sont bien reposés, nourris, et l'on a pris soin de leur moral, la troupe ne vaut tout de même pas ce qu'elle était au mois d'avril en quittant la Lorraine ; car ceux qui sont tombés au mois de mai ont été remplacés par d'autres qui ne les valent pas, et surtout le régiment aura peine à retrouver les 21 officiers restés sur le carreau, dont quelques uns étaient remarquables d'esprit de devoir et de sacrifice. Mon ordonnance rentre d'Epinal où il était en permission : pendant les 8 jours qu'il y a passés, il a reçu 5 fois la visite des taubes (*avions allemands*), il n'y a pas eu de dégâts. Leur aviation est très active en ce moment, c'est la réplique à notre dernière offensive, mais comme tout s'use elle finira par se lasser, comme ils se sont lassés des zeppelins. Mon adjudant major est aussi rentré de Valence où il était en permission, là on était plus calme, et l'on se contentait de manger des cerises et des fraises, c'est moins dangereux. Nous avons eu quelques orages qui ont donné assez d'eau pour la vigne et les jardins, comme dans la direction de l'est où je regarde souvent j'ai vu des éclairs et des nuages, je pense que vous aussi avez reçu le bienheureux coup d'arrosoir après lequel soupiraient tes cultures.
Je vois ici que les jardins sont très beaux, je pense que les tiens sont pareils, je me réjouis du moment où vous allez pouvoir en tirer parti et vous gorgez de légumes frais, cela fera du bien à notre bande d'arthritiques. La Princesse est-elle exacte à faire faire les séances de respiration à ses jeunes frères, il faut qu'elle considère cela comme un devoir, qu'elle l'inscrive sur son règlement journalier et qu'à l'heure dite, bien choisie pour que tout le monde soit là, elle rassemble son monde bien exactement. Je félicite Nanine de sa ponctualité à soigner le jardin avec sa bonne humeur coutumière, elle en sera récompensée par une abondante cueillette de légumes variés. Je suis content de savoir que Papa va bien, j'espère le trouver à Eclaron quand j'y viendrai. J'espère qu'Henriette n'aura pas d'inquiétude du côté de ses fils. Les secteurs en question sont beaucoup plus calme maintenant qu'au moment où le pauvre Hubert y est tombé ; les Boches ont transporté toute leur activité contre les Anglais qui leur donnent fort à faire, et continuent à en faire de la confiture. Je voudrais que nous prenions leur méthode,

je crois que les Américains aussi vont s'en charger, enfin tout ce beau travail qui se fait et va se faire nous en avons une large part à notre actif, car sans la Marne et Verdun, tous ces beaux défenseurs du droit de la dernière heure seraient arrivés beaucoup trop tard.
J'espère que la Minette va bien, je l'ai trouvé bien gentille, bien éveillée et suis réellement en mal d'elle, et de toi.
Allons au revoir ma vieille, ne nous attendrissons pas et tenons nous droit jusqu'au bout. Je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

(*Il est possible que cette lettre ne soit pas à sa place, elle est peut être de 1917*).

Le 15 juin Ste Germaine (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai mieux dormi cette nuit grâce au vieux Nique qui m'avait installé un petit coin relativement confortable. L'artillerie boche avait été moins active. Dès ce matin je viens de faire pas mal d'allées et venues. J'ai pris le contact avec un colonel américain qui m'a offert un excellent café. Ils étaient en train de faire une petite opération qui réussissait assez bien ; j'ai demandé au Colonel s'il faisait beaucoup de prisonniers : « No m'a-t-il répondu, inutile nous en avons assez, nous supprimons le boche. On est toujours reçu très cordialement chez ces braves alliés qui font la guerre avec entrain et énergie, ils sont très bien montés à tout point de vue, très sobres, de mœurs très simples, ils vivent presque exclusivement de viande de conserve, de biscuits et de pommes de terre. Ils ont une grande pitié pour les belles contrées dévastées que nous traversons. J'ai parcouru ensuite tout le secteur du régiment en 1^{e} ligne, tout allait bien. Au cours de ma promenade j'ai bien pensé à toi à ta St patronne dont c'est aujourd'hui la fête, elle n'aura pas été gaie ta fête, ma pauvre vieille, mais tu auras trouvé près du bon Dieu le calme que lui seul peut nous donner dans la terrible épreuve que traverse notre pays. J'ai reçu hier ta lettre de dimanche, notre poste marche très bien, et c'est un tour de force que la violente attaque boche n'ait pas davantage désorganisé ce service.
Les ravitaillements se font très bien, aussi nous ne manquons de rien. Nous pourrions être bien plus malheureux que nous sommes, mais nous nous attendons tous les jours à pire. Je suis bien peiné pour le petit Gabriel, c'était je crois le filleul de Marie. Demain j'espère avoir la messe du sergent Feltin, si les boches nous laissent tranquilles.
J'espère que Gérard est tout à fait remis de son accident et qu'il a pu reprendre ses études. Je souhaite aussi que les yeux de la pauvre Coco se remettent vite. Tu ne me parles plus de ton genou, j'espère qu'il va maintenant tout à fait bien.
Allons au revoir, ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants (et) Elisabeth.

God.

Souvenirs affectueux au bon Colonel.

---

16 *juin (1918).*
(sur le front en Champagne)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta lettre du 10 et celle du 11. Je crains donc de (*ne*) rien recevoir aujourd'hui, et cependant l'heure où je lis ces quelques lignes qui sont de toi est la meilleure de la journée. Le bon Dieu continue à veiller sur nous et malgré de violents bombardements nous sommes à peu près indemnes, mais quel potin. Je vais bien et dors bien, pourtant cette nuit j'ai rêvé que j'étais blessé au coin d'un bois ; il parait que j'ai poussé des hurlements effroyables, si bien que le Colonel est venu voir ce que j'avais. J'ai été très confus de cette sotte aventure, il est vrai que par cette tension continuelle de plus de 3 semaines, on a les nerfs (*soumis*) à une terrible épreuve. On dit que nous serions bientôt relevés pour venir occuper un secteur plus calme, plus près de vous. On verra, pour le moment il faut encore tenir ici, et continuer à user le boche. Je crois que nous l'avons eu pour notre part, et que nous l'avons considérablement gêné. Le temps vient d'être menaçant pendant un ou deux jours, mais aujourd'hui il fait plus beau que jamais. Le vieux Nique m'a rempli mon PC des roses les plus variées, cela me fait penser aux roses vivantes que

sont nos filles. Car tu ne doutes pas que c'est vers vous tous que va ma pensée chaque fois que j'ai quelques instants de tranquillité. Je viens à l'instant d'y penser plus particulièrement encore en communiant à la messe que disait Mr Feltin, sous une cave, je pense qu'à la même heure tu communiais aussi avec les enfants et le bon Colonel. Je comprends qu'il ait bien des difficultés en ce moment, car nous faisons flèches de tout bois, et l'on vide à fond dépôts et centres d'instruction. Les Américains par contre arrivent beaucoup plus vite et plus nombreux qu'on l'espérait. Ceux que nous avons ici sont très braves, mais ils ont des pertes beaucoup plus fortes que nous car ils ignorent la guerre et ne sont pas encore dressés à prendre les précautions que nous prenons ; c'est l'affaire de quelques jours. Je suis persuadé qu'avec notre appui et nos conseils ils auront raison du boche, qui vient d'user ses meilleures troupes, et ne peut opposer à cette nouvelle et menaçante armée que des hommes fatigués et las de la lutte. Les prisonniers que nous avons fait étaient des meilleurs de leur armée, ils viennent de se battre dans la Somme et dans le nord, ils sont réduits de moitié, sont mal nourris et en ont assez, tous ces derniers temps notre artillerie a fait dans leurs rangs des ravages effroyables, à-t-elle point que certaines unités n'ont pu être relevées parce que les troupes de relève ne pouvaient arriver jusqu'aux lignes. C'est dans cette usure boche que je vois la raison d'espérer la victoire plus que dans une rencontre heureuse, car l'artillerie est tellement puissante qu'elle enraye bien vite toute avance. Le général Foch garde son sang froid et cherche à faire la guerre avec les moindres pertes, il attend que nos moyens augmentent et que ceux des boches diminuent. D'ailleurs les boches malgré la paix russe continuent à avoir faim et on ne croit pas qu'ils puissent tirer de Russie, qui est elle même affamée, les approvisionnements sur lesquels ils comptaient. En dehors de toutes ces considérations qui ne font intervenir que les facteurs humains, il faut compter sur le secours du bon Dieu qui certainement aura pitié de nous et mettra enfin un terme à cette tuerie qui est le fait d'un fou et qui révolte toutes les intelligences. Je suis content de voir que tu as un excellent moral, c'est une grâce du bon Dieu. Si un malheur m'arrive, ce qui est possible à chaque minute dans la zone de destruction où nous vivons, tu puiseras dans ta foi, et dans mon souvenir, le courage de continuer ta tâche jusqu'au bout, aidée par nos aînés et soutenue par l'espoir de nous retrouver un jour pour ne plus nous quitter.
Au revoir petite femme bien aimée, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Quand Nanine aura fais une nouvelle photographie de notre grande Minette je serai bien content de la recevoir.

---

17 juin après midi (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je t'ai écrit un peu à la hâte le matin et au milieu de pas mal de bruit, car les boches nous marmitaient avec du gros, et notre artillerie répondait avec du gros également, je dois dire que j'avais peu l'esprit à écrire car on ne sait jamais comment ces histoires finiront, on est plus tranquille quand les rafales ont cessé. Pour le moment grâce à la pluie le calme renaît un peu, mais nous avons toujours une rude épée de Damoclès au-dessus de la tête et il est bon d'avoir la conscience tranquille, et de savoir en outre que Dieu est plus puissant que les hommes et peut écarter de nous le danger. J'aime mieux pour ma part marcher sous le feu à l'air libre que d'attendre sur place sous le bombardement. Nous vivons en ce moment ci très unis et c'est un réconfort, le Colonel lui est très nerveux, je m'en doutais étant donné son caractère, quand le danger est passé il redevient gai et confiant. Cette nuit nous avons à peine dormi, mais je viens de faire une assez bonne sieste. Je plains nos soldats qui sont en rase campagne sous la pluie et cependant cette pluie était bien nécessaire pour les biens de la terre.
Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui, cela devait arriver car il y a deux jours j'en avais reçu deux, je suis bien heureux de voir ton bon moral, et je demande au bon Dieu de te le conserver pour t'aider à supporter les épreuves présentes et futures. Si nous nous revoyons après ces jours tragiques, nous pourrons dire une fameuse messe d'actions (*de*) grâce et travailler ensemble à soulager les misères de notre pauvre France. Quand je vois ces riches pays que nous traversons maintenant dévastés, les larmes me montent aux yeux, et je comprends les larmes de Notre Seigneur sur les ruines de Jérusalem. Que vont donner les évènements d'Italie ? C'est aussi un grave point d'interrogation (*après une attaque de diversion, l'offensive autrichienne est lancée le 15 juin, Hotzendorff dans le Trentin obtient quelques succès mais au bout de 2 jours la situation se retourne. Boroevic sur la Piave avance aussi mais la vigueur de la défense italienne de Diaz le stoppe, et il se replie derrière la Piave*). Si le bon Dieu voulait que l'Autriche achève de s'y briser la fin de la guerre en sortirait peut être, là encore il faut attendre patiemment jusqu'à la fin de juin pour voir la tournure que prendront les évènements. Je vois que les

allemands ont eux aussi l'influenza, peut être en seront-ils plus éprouvés que nous, étant moins bien nourris.
Voilà qu'approche l'époque des examens de Joseph, je pense bien à lui, et je fais les vœux les plus ardents pour un succès qu'il mérite d'après ce que tu me dis de lui. Il faudra écrire à la rue des postes pour retenir une place pour lui à la rentrée. Que faire de Gérard et de Jean à la rentrée si la situation en Suisse reste aussi instable, tu pourrais peut être songer aux jésuites de Dôle, ou aux Eudistes de Versailles, quoique Versailles si la guerre n'est pas finie soit encore bien exposé, tout cela est bien compliqué, et si nous n'avons pas occasion de nous revoir pour en parler prends donc l'avis du bon Colonel. Nounou et Quiqui ont encore le temps de rester dans ton giron, et je suis bien heureux que tu continue le plus longtemps possible à les conserver sous ton influence maternelle. Je vois que tu es contente de nos filles, j'en bénis le ciel et les félicite de tout mon cœur.
J'espère que les affaires de Mognéville vont finir par s'arranger sans que tu aies trop d'ennuis, et que Tante Jeanne s'accommodera de notre nouvelle organisation. Que devient Tante Berthe au milieu de tout ce barouf, et ses fils ? en as-tu des nouvelles ? J'admire le moral toujours admirable de Papa et suis heureux de le sentir si bien entouré à Bourmont (*avec les Mahuet, Maure et Cissey*).
Je crois que la date de ton voyage à Fléville approche, j'espère que cela pourra s'arranger, que tu trouveras bien des réfugiés reconnaissants pour s'occuper de tes bêtes et de ton jardin. Ces quelques semaines où tu respireras l'air de Lorraine te feront le plus grand bien, ainsi qu'aux enfants qui méritent bien une petite détente et en ont bien besoin. Je ne fermerai ma lettre que demain matin car le vaguemestre est passé. Je te dis bonsoir en te recommandant au bon Dieu ainsi que les enfants.
18 matin. Nous avons passé une meilleure nuit, je vais faire une tournée en 1^{e} ligne et t'embrasse avant.

God.

Le 18 juin (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, heureusement car l'accalmie de ce matin nous permet de nous remettre un peu les nerfs en place. Elle ne sera peut être pas de longue durée, mais enfin elle nous aura permis tout de même de nous refaire et d'être plus aptes à une nouvelle lutte, car nous vivons actuellement dans un perpétuel recommencement. Une division boche vient de se faire amocher, elle est le lendemain remplacée par une autre car ils ont pas mal de réserves en arrière. D'après les compte rendus de prisonniers ils s'usent beaucoup plus rapidement que nous. D'ailleurs depuis que nous sommes ici nous avons eu devant nous au moins 4 divisions différentes, et j'espère que c'est cette usure qui aura finalement raison de leur acharnement. Hier il pleuvait, aujourd'hui il fait de nouveau un temps superbe, les avions en profitent pour beaucoup voler. Il y a malheureusement pas mal d'avions boches au dessus de nous, ce qui est relativement gênant ; Les boches nous lancent pas mal de gaz, jusqu'à présent ils ne nous ont pas fait grand mal, car notre masque est bon et on est dressé à le mettre vite.
Nos hommes qui sont en ligne depuis trois semaines sans repos sont admirables de bon moral et de ténacité, ils méritent la Victoire, le bon Dieu ne peut pas la leur refuser. La vue des émigrés fuyant devant cette nouvelle invasion a je crois été salutaire et a ravivé les sentiments de haine qui somnolaient peut être un peu au fond de chacun à la suite de la longue stagnation de l'hiver.
Au point de vue matériel nous ne sommes pas malheureux, les riches villages évacués que nous occupons regorgent de ressources qui seraient encore bien plus considérables s'ils n'avaient pas été atrocement pillés par les troupes en retraite que nous avons relevée. Ici où nous sommes, les boches même y sont venus et ont dû aussi dévaster pour leur part, ils en sont maintenant éloignés et ne peuvent nous atteindre que par leur artillerie, ils ne s'en font pas faute du reste.
Il y a réellement en ce moment un temps d'arrêt, qui est d'ailleurs tout à notre avantage et que notre commandement met sans doute à profit. Nous attendons impatiemment le résultat de l'offensive autrichienne, s'il n'est pas favorable aux austros boches il pourra peut être pesé d'un grand poids dans la suite des évènements ; mais il faut avant tout que le bon Dieu nous vienne en aide par pitié pour les bonnes volontés et la quantité considérable de bons catholiques et de braves gens qui font contrepoids aux mauvais.
19 juin. J'ai été interrompu par une tournée que j'ai faite en première ligne, tout y était calme et j'ai circulé pas loin des boches en terrain découvert, mais dans des blés déjà hauts qui dissimulent pas mal. A un moment donné comme j'observais à la jumelle 1 point qui me semblait suspect, les boches m'ont fait l'honneur d'un obus de 105 qui a éclaté à 30 mètres de moi, je dois dire à ma courte honte que je n'ai pas tardé à changer de place. A la nuit tombante un régiment de la division a fait une petite attaque dont j'ignore encore le résultat, mais elle a eu le don de mettre les boches en rogne, ils nous ont sonné copieusement comme ils disent avec tous les calibres, gaz etc, (*et*) ont fait sauter un dépôt de munitions

qui a pétaradé pendant ¾ d'heure, nous leur avons répondu 3 ou quatre fois plus fort, finalement on a très mal dormi. Il pleut ce matin ce qui sera très bon pour ton jardin, et pour nous, état major, qui sommes dans des caves ; car l'eau est encore le meilleur moyen qui a été trouvé de faire taire un peu les artilleurs. Mais je plains nos pauvres gens qui sont dans les bois, et qui passent sans transition du feu à l'eau, et de l'eau au feu. Je les admire nos braves soldats, malgré leurs misères les voilà riant et chantant sous les obus, et dans la boue, parce que depuis hier les permes sont rétablies. Certainement ces braves gens méritent la victoire et l'auront. J'ai eu un bon courrier hier qui me fait craindre de ne rien recevoir aujourd'hui, 2 lettres de toi et si gentilles ! Oui le bon Dieu nous a gâtés et j'espère encore un peu dans un tout petit coin de mon cœur qu'il nous gâtera encore à cause de toi et de nos enfants si gentils.
Si tu le peux achète des bons du trésor avec l'argent que Gauzelin t'envoie de façon à boucher le trou que nous *auront* fait les droits de ventes de Mognéville, d'ailleurs tu es plus à même que moi de diriger les affaires, et je me repose entièrement sur toi.
Je t'embrasse ma bien chère petite femme de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

J'ai vu hier le Général il a été très gentil pour moi, presque affectueux, d'ailleurs tout le monde à la division aussi bien artilleurs que fantassins a l'air de m'aimer. Mon Colonel est toujours horriblement nerveux, il en rend lui même et les autres malheureux, j'ai beau le raisonné je n'arrive pas à le changer il est cependant catholique fervent et pratiquant, triste nature qu'il froisse et qui le blesse inconsciemment, je le regrette car le régiment rendrait encore mieux avec un peu plus de bienveillance. Naturellement tendresses à Elisabeth et ses enfants et affectueux souvenir au Colonel.

Le 20 juin (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Le secteur continue a être relativement calme. J'ai circulé pendant 5 heures ce matin de 6 à 11 h et j'ai été à 50 mètres de l'endroit où nous supposons (*la présence*) des boches, je n'ai entendu qu'une balle siffler, il est vrai que notre artillerie leur faisait la vie dure. Je suis rentré en passant chez les américains qui sont d'excellents voisins, chez lesquels on est toujours bien reçu. En somme mon impression est bonne : hier encore un régiment de la division a fait 26 prisonniers et notre artillerie a pris sous son feu de gros mouvements de troupes, nous continuons à avoir peu de pertes, malgré la débauche d'obus que les boches nous envoient. On a excellent moral, on mange bien et on dort bien.
Je te demande pardon de mon style et de mon écriture, tu dois comprendre que je t'écris très vite car j'ai peur de manquer le courrier, j'ai été tellement occupé depuis ce matin que je n'ai pas presque pu penser à toi, j'y pensais tout de même en circulant en première ligne et en voyant ce calme qui régnait partout, je songeais que je le devais à tes bonnes prières. Nous ne sommes cependant jamais sûr du lendemain, car nous sentons que le ciel est chargé d'orage et que l'étincelle pourrait jaillir d'un moment à l'autre. Mais à Dieu va, comme dit le marin breton.
Voilà la fête de notre grande qui approche, je vais lui écrire un petit mot et je te demanderai de lui faire un cadeau de ma part, elle ne l'a pas volé, notre chère grande. Tout ce que tu me racontes du départ des petits troupiers du Colonel Betbéder m'a bien intéressé, et bien ému. Ici aussi les nôtres sont très bien, et j'ai réellement une grande satisfaction à les voir en première ligne. Mais on hésite toujours à y aller de peur de les faire repérer, et de leur faire arriver des mauvais coups. Jusqu'à présent je pense que c'est grâce à vos prières (*que*) le régiment a beaucoup moins de pertes que les deux autres de la division (*pertes*) qui sont en somme légères par rapport à celles des boches, inférieures même au nombre de prisonniers valides que nous avons faits. Je suis toujours sûr de la victoire, je n'ai de doute que sur le prix qu'il faudra y mettre.
J'ai reçu le beurre et la confiture. J'ai fait cadeau de la confiture au vieux Nique car nous sommes trop nombreux à la popote du régiment pour qu'il y en ait assez pour tout le monde, et je ne veux pas être égoïste. D'ailleurs je te disais que nous ne manquons de rien, les soldats non plus. Nous mangeons certainement aussi bien que vous, sinon mieux. C'est là où il faut admirer la solidarité de nos soldats, ceux qui sont chargés de nous ravitailler passent sous les barrages les plus intenses, ils sont là à l'heure avec tout ce qu'ils nous faut, les marmites ne les dérangent pas, et pourtant je t'assure que les routes, les pistes, les sentiers sont terriblement sonnés.
Au revoir ma chère germaine, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur, merci de tes prières, moi aussi de toute mon âme je prie pour que tu reste vaillante, je souhaite que tu sois bientôt remise de toutes tes petites misères, et que tu ne te fatigues plus, embrasse nos si gentils petits.

God.

Le 21 juin St Louis de Gonzague
(*1918 sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Le Colonel doit sortir ce matin et je reste de garde au PC, j'en profite pour t'écrire. Toujours rien de nouveau chez nous si ce n'est une assez violente lutte d'artillerie. Les Américains ont fait hier une petite avance qui les a mis à notre hauteur, car nous étions un peu en flèche par rapport à eux. Notre situation s'en trouve améliorée.
D'une façon générale la journée d'hier a plutôt été mauvaise pour les Boches, ils ont éprouvés à Reims un sérieux échec. En face de nous je ne sais trop ce qu'ils font, on voit des mouvements de troupes, leur artillerie qui a été très active pendant deux jours l'est beaucoup moins, ont-ils l'intention de nous réserver une surprise et de nous attaquer, je ne vois pas trop où cela les mènerait, car ils ne peuvent avoir la prétention de percer, et une nouvelle avance ne ferait qu'augmenter la situation fâcheuse où ils se trouvent en les exposant davantage encore, entre Ourcq et Marne, aux feux croisés de notre artillerie, quant au passage de vive force de la Marne vers le sud, je ne crois pas qu'ils soient de taille de le réaliser. Ils vont peut être encore tenter un effort vers Amiens et Calais, et puis je crois que bon gré mal gré ils leur faudra supporter notre offensive d'automne, avec l'appoint pour nous de belles troupes neuves américaines. Et alors, ma vieille, ce sera peut être, Dieu aidant, la fin victorieuse de cette terrible guerre qui nous aura fait vieux avant l'âge.
Ne t'imagines pas tout de même que ton époux est un vieux cacochyme ; non je reste aussi gai que tu m'as toujours connu, je remercie d'ailleurs le bon Dieu de me garder un si bon physique et un aussi bon moral. J'ai beaucoup à lutter contre le Colonel qui étant si nerveux est naturellement catastrophard, il me répète tout le temps « oh ! vous d'abord, vous êtes toujours content, et vous voyez toujours tout en beau » Tu sais bien toi à qui j'ai souvent confié mes angoisses que je ne me fais pas toujours autant d'illusions que l'on peut l'imaginer. Mais ce que je sais très bien, c'est qu'il y a des impressions qu'un chef ne doit pas laisser deviner à ses subordonnés, et qu'il doit toujours paraître confiant et sûr du lendemain. D'ailleurs que peut-il nous arriver de si terrible ? ce qui arrivera est dans le plan de la Providence et nous n'y pouvons rien changer, tout ce que nous devons souhaiter c'est de rester en conformité avec ce plan divin en faisant notre devoir jusqu'au bout, et en ce faisant, sauver notre âme, ce pourquoi nous sommes sur la terre un temps relativement très court. Connaissant que telles sont nos dispositions, ceux qui restent derrière nous seront tranquillisés sur notre compte et leur douleur, qui est légitime d'ailleurs, en sera adoucie.
Mais je conserve tout de même tout au fond de mon cœur, comme une petite flamme vacillante, que je protège contre le souffle du doute : c'est l'espoir de te revoir encore ainsi que tous nos bons gosses.
Nous menons une existence régulière tant que les boches ne nous dérangent pas, je me couche à 9 h ½ et me lève à 5, on couche naturellement tout habillé, dans une cave qui résisterait bien, je crois, au 150, mais pas au 210. Ce serait d'ailleurs la guigne qu'un 210 tombe sur une cave qui n'a pas 20 m carré de surface. A peine levé on s'en va en secteur, c'est le moment de la journée que je préfère, on voit la figure des braves fantassins qui s'illumine de plaisir en nous voyant, on fait avec chacun un petit brin de causette, on regarde le boche à la jumelle, on se faufile comme un renard dans les buissons et les ravins, car on n'a pas de boyaux pour se mettre à l'abri des coups. Quelque fois comme hier on se trompe de chemin, alors on dit au vieux Nique de charger sa carabine, car on n'est pas trop sûr de ne pas tomber chez les boches, puis on est tout heureux d'arriver dans un village en ruine peuplé d'américains, qui vous remettent sur la bonne voie, on rentre en baissant le dos sous quelques obus fusants qui éclatent trop haut, on déjeune d'un appétit formidable, on rédige des projets d'organisation de secteur, des plans d'attaque, on fait des croquis, on écrit chez soi, on dîne en riant, tandis que les obus tombent de tous côtés et on arrive à 9 h ½ du soir, et cela recommence, comme un cinéma. Nous avons maintenant le mauvais temps : c'est regrettable pour nos hommes qui sont dehors, c'est bon pour la culture, il y a du bon et du mauvais en tout, et il faut savoir s'en accommoder sans se plaindre.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 22 (*juin 1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ton bon savon du 17, je reconnais que je ne l'ai pas volé, mais le jour où je t'écrivais tout cela c'est celui où nous étions marmité par du 210 et où chaque 2 minutes nous croyions notre dernière heure arrivée, car nous étions réellement bien repérés ; comme ils n'ont pas recommencé depuis, nous avons repris confiance, et le cafard est reparti, je reconnais que j'ai eu tort de t'écrire tout cela, je t'avais déjà promis autrefois, je crois, de ne plus le faire, ce qui ne m'empêche pas de recommencer à l'occasion. Je sais d'autre part que tu aimes bien que je te tienne au courant de toutes mes impressions et c'est pour cela que je laisse, quelquefois, courir ainsi ma plume, mais cette fois j'étais peut être un peu morose.
J'ai été content de lire ta bonne longue lettre de trois pages, d'avoir eu le récit de ta fête, je suis très touché de la reconnaissance que te manifestent tous ces braves gens qui gravitent autour de toi ; tu as eu ici bas la récompense de ta charité. Dis à la bonne Mme Dumet que je la remercie beaucoup des bonnes prières qu'elle fait pour moi. Certes cela me donne confiance que le bon Dieu me conservera à votre affection à tous. Tu me parles aussi de la nounou, que devient-elle, comment va-t-elle et que fait ma petite filleule ?
Joseph a-t-il des nouvelles de son examen, le jour doit approcher, où et quand doit-il le passer ?
Hier j'ai passé toute ma journée en 1e ligne, partie chez nous, partie chez les Américains, j'ai été très satisfait de mon inspection ; mes hommes ont un excellent moral, les voilà absolument en plein air, avec des abris encore insuffisants, et malgré tout ils ont bon moral. Notre position commence à être solide, mais il y avait rudement de travail à faire, et on a peu de bras, on ne peut travailler que la nuit, et les nuits sont très courtes, surtout qu'on est obligé de tout faire entre 10 h du soir et 4 h du matin, ravitailler en vivres et en munitions etc... il ne faut pas songer à travailler de jour car les avions (*et*) les drackens (*ballons d'observations*), sont vigilants et au moindre mouvement on reçoit une dégelée d'obus mais nous leur en *passons* bien plus qu'ils ne nous en envoient, et de tous les calibres. On est tellement habitué au bruit que l'on ne fait plus attention aux coups de départ, malheureusement c'est sur nos riches campagnes que nous tapons ; c'est terrible de faire la guerre chez soi, c'est un rude compte que devra nous rendre le gouvernement pour n'avoir pas été en mesure d'empêcher un pareil malheur, malgré tous les avertissements qui ne manquaient pas.
Cette bataille de l'Aisne a réellement été désastreuse, les Anglais n'ont pas mieux tenu sur les positions formidables de Château-Thierry qu'ils n'avaient tenu devant St Quentin. C'est justement sur eux que le Kronprinz a porté tout son effort, les boches savaient certainement à qui ils avaient affaire quand ils ont attaqué sur un point tenu par de mauvaises troupes, que notre commandement avait tort d'ailleurs de considérer comme inattaquable. Les Anglais ayant cédé, le flot boche a tout inondé et nos troupes du chemin des dames ont été prises par derrière, c'est ce qui explique la débâcle. Les troupes qui arrivaient ensuite ne valaient pas grand chose et songeaient plus à piller qu'à se battre. J'en ai vu à l'œuvre en arrivant et je t'assure que j'ai distribué plus d'un coup de ma bonne canne en fer. Il fallait peu de monde pour rétablir la situation, mais il fallait des gens de cœur, nous avons été ces gens là. Espérons que le commandement a maintenant eu le temps de se ressaisir et qu'il saura profiter des dures leçons du printemps pour mener à bien les campagnes d'été et d'automne. Les Américains sont entrés dans la lutte avec beaucoup d'ardeur, mais ils font durement leur apprentissage. Depuis qu'ils voient ce que c'est que cette guerre leur admiration pour nous augmente, car ils voient que c'est bien dur, ils se figuraient que leur élan de jeunes troupes briserait tout, et ils voient maintenant qu'il faut suivre les méthodes de leurs aînés, car contre le canon et le fil de fer l'élan et bien vite rompu.
Au revoir ma chère Germaine, remercie Monsieur le Curé de ses bonnes prières, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous.

God.

---

23 juin – dimanche (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je ne t'écris pas longuement car ce matin depuis la messe je suis sorti, je rentre à 12 h30' et j'ai déjeuné très vite pour que ces quelques mots ne manquent pas le courrier. J'ai fait la tournée de 1e ligne avec un Colonel Américain accompagné de deux très gentils lieutenants parlant très bien français, matinée intéressante. Le Colonel a pris note d'une foule de choses que je lui disais, il m'a demandé beaucoup de conseils, et nous nous sommes quittés très bons amis, il m'a donné un excellent cigare que je lui ai demandé la permission de mettre dans ma poche, car tu sais que je ne fume jamais à jeun. Je le fume maintenant en t'écrivant, je préférerais que ce soit en te causant car je sais que tu aimes bien l'odeur du bon tabac, et je t'assure que celui-ci est fameux. Le Colonel m'a présenté son lieutenant adjoint, excellent tireur paraît-il, il avait à l'épaule une carabine de précision, il parait qu'il est sûr de son boche à 1000

mètres, il m'avait demandé la permission de tirer s'il en voyait un ; naturellement je l'avais autorisé en souriant, mais notre chasse n'a pas été fructueuse, aucun de ces animaux ne s'est montré. Nous leur avons passé quelque chose cette nuit, aussi ce matin sont ils très calmes. Mais nous nous méfions car ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille. Je n'ai pas eu de lettre de toi hier, j'en attends une dans quelques minutes. Nous avons maintenant un temps superbe, pas trop chaud, très clair, ce qui nous permet de voir les boches au loin qui ne se méfient pas, alors on leur envoie à 10 ou 12 km de bonnes rafales de 105 qui les font courir dans tous les trous. Nous leur faisons la vie dure, ils nous laissent beaucoup plus tranquilles depuis leurs échecs de Reims et de la forêt de Villers-Cotterêts. Je te mets dans cette lettre 10 frs, pour notre bonne Nanine, que j'ai oublié de lui envoyer hier. Quand est donc la fête du « Petit là » ?
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Elisabeth et ses enfants.

God.

Amitiés respectueuses au bon Colonel.

Le 24 juin – St Jean baptiste (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Après une journée très calme ces sales boches se sont remis à sonner notre Pc avec du 210, hier soir et ce matin, ils ont démoli notre cabinet de toilette et notre salle à manger, aussi maintenant nous en sommes réduits à rester dans nos caves et à ne sortir que pour le service, c'est certainement plus prudent, d'ailleurs je sors le plus possible et c'est encore par ce beau temps dans la rase campagne qu'on est le mieux ; on voit où tombent les obus, et on les évite assez facilement. Ce matin un déserteur Lorrain s'est rendu à nous, c'est un brave petit gars de Mardigny près de Pont à Mousson (*Lorry Mardigny en Moselle*), cela m'a fait plaisir de l'entendre parler avec cet accent Lorrain bien connu. Il appartenait à un régiment qui était en Russie, il est arrivé en Champagne à Pâques, puis au moment de l'offensive ils ont suivi en réserve et sont en ligne en face de nous. Le récit de son évasion est palpitant d'intérêt. Voilà trois jours qu'il y songeait, ce qui le faisait hésiter c'est qu'il craignait de tomber chez les Américains, les boches leur racontent que les Américains ne font pas de prisonniers. Ils sont cinq Alsaciens Lorrains à sa compagnie qui voudraient bien s'en aller, mais les boches ne les mettent jamais ensemble, et les surveillent de près. Enfin vers quatre heures ce matin il a entendu parler français, cela l'a décidé, au risque de se faire tirer par son poste, il a filé, a sauté dans un trou, et tombé dans notre réseau de fils de fer « ah merde ! » nous a-t-il dit, ce qui a fait dire au Colonel : « oh toi tu es bien Français », puis a pu faire camarade. Il nous a donné des renseignements intéressants et qui semblent exacts. Nous lui avons demandé « les boches pensent-ils encore avoir la Victoire ? », il a répondu « ah ! il y en a encore quelques uns qui sont assez bête pour le croire, mais la majorité pense bien qu'ils finiront par recevoir la pile, tous disent quand les Français se serviront de nos gaz, nous serons foutus ».
J'espère donc que les Américains et nous travaillons dans ce sens là et (que nous) finirons par avoir raison de ces salauds. Il nous a dit que son régiment n'avait aucune valeur combative, que tout ce qu'il pouvait faire c'était tenir les tranchées, mais ils ont beaucoup de mitrailleuses et c'est cela qui leur permet de tenir.
Les boches ne se doutent pas qu'il y a autant d'Américains en France, ils auront donc une surprise désagréable. Le petit Lorrain nous a dit Papa parle allemand parce qu'il a fait son service en Prusse, mais Maman ne sait que ja et nein, et encore elle ne sait pas lequel des deux il faut dire. On lui a donné une bonne tasse de café et il est parti à la D.I. enchanté de son sort et ravi d'avoir quitté les boches. J'ai bien vu tout de suite à sa tête et surtout à son œil intelligent que ce n'était pas un boche.
Hier j'ai reçu deux lettres de toi celle du 18 et 19, cela m'a fait passer une bonne après midi du dimanche. Je suis bien content de ce que tu me dis de Joseph et je l'engage à continuer dans cette bonne voie, je pense bien à son examen et lui souhaite de réussir comme l'an dernier. Je suis bien content de ce que tu me dis de notre Nanine, tu te doutes bien que c'est une de mes grosses privations de ne pas voir l'épanouissement de cette belle jeunesse, je garde de ma dernière permission une bien douce impression de sa grâce, de sa vaillance et de sa perpétuelle bonne humeur, ah ! son mari aura de la veine. J'espère que Marie va se remettre de sa grippe, je suis sûr que *Mitzora* en a bien soin. Dis lui, à cet excellent docteur, que je lui suis bien reconnaissant des bons soins qu'il vous donne à tous. Tu ne me parles pas de Coco et de Zézé, c'est donc que tu es contente de ces 2 bonnes petites. C'est Minette qui a tous les honneurs, et cela se conçoit, j'espère que l'on ne la gâte pas trop tout de même. Je pense que Monsieur Jean va reprendre son bon caractère, et ne sera plus aussi méchant pour son frère Gérard, qui m'a l'air toujours actif et débrouillard. Restent les deux lurons dont tu me sembles satisfaite.

Depuis le réveil formidable que nous avons eu, les boches sont assez tranquilles et nous aussi, il faut tout de même que nous ne gaspillions pas trop nos munitions, quoique que nous en ayons à revendre. J'espère que la journée se passera bien avec la protection du bon Dieu, et grâce à tes bonnes prières. Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(*25 juin 1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta lettre du 20, elle m'a fait plaisir puisqu'elle m'annonce que tu vas mieux et que peu à peu tu peux reprendre ta vie active, je suis content que tu puisses retourner à l'église et puiser au contact du bon Dieu les forces et le courage qui te sont bien nécessaire pour supporter le moment présent. Il ne faut pas t'en faire sur notre sort. La guerre que nous faisons est loin d'être aussi meurtrière, aussi rude, aussi remplie de misères que celle de 1915. Ce n'est pas à comparer. Les pertes que nous subissons sont infiniment légères. On circule sans boyaux et presque sans danger, si l'on est prudent et vigilant. Au point de vue matériel nous ne manquons de rien, nous mangeons à notre faim, presque à heures fixes, nous buvons à notre soif, nous sommes à l'abri des intempéries. Dès que les heures de crise sont passées, telles que celles que nous avons eues au début du mois, on reprend une vie normale. Actuellement la lutte se borne à une lutte d'artillerie, l'infanterie combat peu, elle travaille. Nos travaux avancent et si maintenant le boche voulait attaquer il aurait fort à faire. J'ai circulé ce matin en première ligne, sur un tout petit coin ; j'ai compté plus de 100 cadavres boches qui ont été tués par notre artillerie, c'était à peu près sur un front de 300 m et une profondeur de 100, si c'est comme cela sur tout le front de bataille, tu peux juger de leurs pertes.
Chez nous les pertes sont bien moindres, car malheureusement nous avions très peu d'infanterie, et l'artillerie, qui a été admirable, a soutenu le choc presque à elle seule.
Depuis hier matin les boches ne nous ont pas rebombardés, mais comme les souris qui ont vu le chat, par prudence, nous ne quittons nos caves que pour le service. Ce matin je te le disais j'ai circulé de 6 h à 11 h en première ligne, je n'ai pas entendu une balle, et aucun obus n'a éclaté près de moi. Nous avons assez beau temps, je crains cependant un orage pour ce soir, car j'ai constaté que les limaces étaient dehors.
La gentille lettre de Quiqui m'a fait bien plaisir, elle était très bien, et ce petit bonhomme m'apprenait bien des choses intéressantes, je lui répondrai demain. Les frasques de Monsieur Nounou m'ont fait frémir, je ne l'aurais jamais cru aussi roué compère, et j'espère qu'il ne recommencera plus à raconter des craques sur le dos des bonnes sœurs.
Je souhaite que la languissante princesse se remette vite de son indisposition. Il est assez tard et j'ai encore à sortir cette après midi, aussi ma chère Germaine, je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants. Sans oublier personne autour de toi, surtout le bon Colonel.

God.

Le 26 juin (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Enfin ma chère Germaine, les jours s'écoulent et au fur et à mesure notre situation semble s'améliorer, je crois que peu à peu nous remontons la côte que malheureusement nous avons un peu trop vite descendue ce printemps. Petit à petit j'ai des détails sur cette malheureuse affaire du 27 mai, il m'apparaît qu'il ne faut pas incriminer les défenseurs de la 1e ligne qui ont été écrasés littéralement sous les obus, noyés dans des nappes de gaz, puis submergés sous des troupes d'infanterie 10 fois supérieures en nombre. Mais là où il y a eu faute c'est certainement en arrière : soit de la part de notre commandement, qui n'a pas su calculer l'élan de l'ennemi, et a mal choisi de ce fait la ligne de barrage, on y arrivait toujours trop tard, par petits paquets qui étaient au fur et à mesure emportés comme fétus de paille au vent. Il y a eu aussi malheureusement défaillance de la part de troupes peu solides qui frappées de la supériorité numérique du boche ont souvent lâché pied sans combattre énergiquement, noyés au milieu de ces mauvais combattants certaines de nos troupes d'élite ont résisté par ci par là comme des rochers battus des flots, telles ont été certains régiments ou bataillon comme celui de Pierre de Cissey par exemple.

L'artillerie d'une façon générale a été héroïque, combien de batteries ont tiré même lorsqu'il n'y avait plus de nos fantassins devant elle, et ont tiré sans se lasser jour et nuit. Nous en avons ici qui ont ouvert le feu le 27 mai au dessus de Fismes et qui depuis ce jour là n'ont pas cessé de tirer, elles ont perdu la moitié de leur effectif, les servants se laissent tuer sur leurs pièces à coup de fusil,, les pièces tirant sur les boches à 200 mètres et réussissant néanmoins à s'échapper et à se remettre en batterie plus loin pour recommencer, certaine batteries ont fait ce métier jusqu'à 7 fois dans la même journée. Il faut voir quel prodige d'activité et d'endurance représente le ravitaillement en munition de ces batteries qui tiraient plus de 1200 coups par jour. On peu bien dire que c'est l'artillerie qui a sauvé la situation, et qui a donné à l'infanterie solide le temps d'arriver. Maintenant que va faire le boche. Je suis persuadé qu'il va encore tenter une attaque quelque part pour essayer de contre balancer le mauvais effet de la défaite Autrichienne. A moins que perdant enfin la tête et courant à ce qu'il peut croire le plus pressé, il ne nous lâche pour envoyer ses réserves en Italie ? nous verrons d'ici quelques jours. Pour notre part nous et les Américains nous continuons à les pilonner ferme.
Hier après midi j'ai été faire un petit voyage en arrière jusqu'au bataillon en réserve où j'avais 2 affaires de conseil de guerre à instruire, j'ai fait à pied cette course de 6 kilomètres, et comme le matin j'avais fait une quinzaine de kilomètres en circulant en première ligne j'ai fait au total dans ma journée, avec mes vieilles jambes, plus de 25 kilomètres, de sorte que la nuit j'ai fort bien dormi. Je me suis levé de bonne heure ce matin, et je t'écris au saut du lit, après avoir avalé mon œuf cru, comme tous les matins, avec une tasse de café. Je suis maintenant habitué au bruit, notre canon, pas plus que celui du boche, ne m'empêche de dormir, et heureusement, car autour de nous nos canons tirent a peu près 2000 coups par nuit, et les boches nous envoient environ 500 obus, il y a déjà de quoi faire un joli orchestre. Ces sales boches ont démoli la jolie église gothique de l'endroit, la cure qui était une belle petite maison au toit d'ardoise, la mairie et tout le centre du village, les caves résistent bien, et j'espère que nous nous en tirerons aussi bien qu'à Ablain-Saint-Nazaire. Nous continuons à avoir peu de pertes. Nous ne savons rien des projets du commandement, qui a pris une méthode, que je trouve bonne d'ailleurs, de ne plus rien dire à l'avance de ses intentions, en somme nous sommes prêts à faire tout ce que l'on nous demandera. Il me paraît difficile tout de même que nous avancions les premiers, car nous sommes déjà en avance de 4 ou 5 km sur nos voisins, et si nous continuons à avancer nous risquerions de nous faire attaquer dans le flanc. Les boches qui sont en 1^{e} ligne en face de nous sont des troupes très médiocres, mais il est possible qu'à quelques km en arrière il y ait des divisions plus solides, encore capables d'un effort. Ce qu'il y a d'évident c'est que tandis que l'activité de notre artillerie augmente, celle de l'ennemi me parait diminuer, à moins que prenant l'habitude des obus, nous n'y portions plus la même attention qu'au début.
Je regretterai que tu ne fasses pas le petit voyage de Fléville qui vous aurait fait changer d'air, enfin, comme tu me le dis, tu verras en accompagnant Joseph à son examen. J'espère ma chérie que tu es tout à fait remise de tes petites misères, mais soit bien raisonnable, écoute tes filles auxquelles je délègue toute mon autorité maritale, pour t'empêcher de faire des imprudences et de te fatiguer, il faut que pour un bon moment encore tu restes vaillante pour deux, ne t'éreinte pas pour que je te retrouve encore solide quand je reviendrai, j'espère dans quelques semaines.
Au revoir ma bien gentille petite Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous nos enfants, (*et*) Elisabeth à laquelle je pense beaucoup au fur et à mesure que le temps passe.

God.

Amitiés respectueuses au bon Colonel.

---

27 j. (*juin 1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai été très content du texte du livret scolaire de Joseph que tu me communiques dans ta lettre du 22 reçue hier, je pense que dans ces conditions et malgré les lacunes qui ne sont pas imputables à notre fils, mais aux circonstances, il sera reçu puisqu'il le mérite. Il ne faut pas qu'il se tourmente et qu'il s'inquiète à ce sujet, puisqu'il n'a rien à se reprocher.
Oui, si la frontière Suisse se rouvre au mois de septembre, je suis de ton avis, qu'il aille attendre son incorporation à Fribourg, car comme tu le dis, il se trouvera dans un milieu favorable à son développement moral, et où il pourra pendant quelques mois encore veiller sur ses deux frères. Quant à son service militaire, il n'est pas dit qu'il soit obligatoirement pris dans l'infanterie, il faut beaucoup d'artilleurs maintenant et on est obligé de faire appel au recrutement dans d'assez grande proportions. Puis réellement, si l'aviation est l'arme qui l'appelle, il y entrera au bout de peu de temps. Je crois aussi que c'est ce qui cadrerait le mieux avec ses moyens physiques, et ses connaissances mathématiques.

Donc en résumé tu peux très bien écrire au Père Kieffer que nous avons l'intention de lui renvoyer nos 3 fils à l'automne, si la frontière se rouvre. Depuis que les Autrichiens ont reçu la pile en Italie je crois que la partie sud du champ de bataille va devenir de plus en plus calme, et que c'est le front entre Ypres et Château Thierry qui va continuer à s'agiter jusqu'à ce que la poussée Américaine où la révolution intérieure ait finalement raison du boche.
Ici nos voisins travaillent parfaitement. Hier ou avant hier ils ont fait 500 prisonniers en majorité d'ailleurs Alsaciens Lorrains, on nous racontait hier le fait suivant ; un américain fait prisonnier le 21 est resté 3 jours chez les boches, puis on l'a vu revenir le 24 avec 80 boches qu'il ramenait triomphalement après leur avoir persuadés qu'ils seraient bien mieux chez les Américains que chez les boches. Notre coin devient assez tranquille, le jour on circule assez facilement, mais à la tombée de la nuit jusqu'au lever du jour les deux artilleries française et boche se déclenchent et nous font une musique assourdissante. Heureusement que notre cave est solide car nous sommes bien secoués, et nous voyons notre village prendre petit à petit l'aspect d'un paysage lunaire. Ces sales boches nous ont envoyés des gaz hier soir, en assez grandes quantités, nous avons mis de suite nos masques et n'avons pas été intoxiqués. Le vieux Nique a cependant toussé et éternué pendant plus d'une demi heure, mais je viens de le voir ce matin, il ne se ressent de rien. Nous avons un temps superbe, pas trop chaud très agréable. Je pense que vous pouvez tous bien en profiter. Je remercie Coco et Zézé de leurs gentilles lettres, je leur écrirai un de ces jours. Je te remercie aussi ma chère Germaine des bonnes grandes lettres que tu m'écris, ces bonnes causeries sont pour moi une rosée bienfaisante qui me rafraîchit l'esprit et le cœur, quand je les lis je me crois tout près de toi.
Le moral du régiment est excellent, bien que physiquement la vie leur soit assez dure, car ils couchent dehors depuis le commencement du mois, ils ne sont ravitaillés qu'une fois par 24 h, mais en somme ils ont très peu de pertes, il y en a eu au début quand nous avons attaqué mais encore relativement peu, et maintenant il se passe bien des jours sans qu'il y ait ni tué ni blessé. L'état sanitaire est redevenu satisfaisant. Le voisinage des Américains, qui sont de très fiers soldats excite l'émulation des nôtres.
Au revoir ma vieille, c'est au saut du lit que je t'écris, heureux de me trouver quelques instants, en cachette, car le Colonel n'aime pas cela, hors de ma cave, heureux surtout d'avoir l'illusion d'un affectueux tête à tête avec toi, mais il faut que les meilleures choses comme les pires choses finissent, c'est pour cela que je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

St Pierre et Paul (*29 juin 1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier 2 lettres de toi dont celle qui contenait le modeste simple et intéressant récit de René (*de Lambel*). C'est un joli fait d'armes qu'il a accompli là avec son petit bleu, et si son commandant de compagnie faisait son devoir de chef, il lui ferait avoir une belle citation. Tu vois que nous étions trop sévères pour ce brave René : il est calme et plein de sang froid, il ne s'emballe pas, il lui faut de grandes occasions pour se montrer, et là au milieu des boches il s'est révélé bien français, et il a fait bien simplement son devoir. Ah si tous, depuis les plus grands jusqu'au plus petits, avaient toujours ainsi fait rien que leur devoir en toutes circonstances, peut être la guerre ne serait pas finie, mais certainement les boches ne seraient point à 80 km de Paris. Ici nous voyons de belles choses aussi, à côté d'autres moins belles, mais au fond je crois que le bien l'emporte sur le mal. Hier la propriétaire du château de l'endroit est venue enlever une partie de son mobilier, c'est une personne fort bien, intelligente, charitable et courageuse, elle a ton âge, mais n'est pas mariée, c'était la Providence de la paroisse, et tout portait ici la marque de sa magnificence. Il y a un mois elle est partie emmenant avec elle 40 domestiques ou fermiers, prenant la tête du convoi et allant jusqu'à Orléans, assurant tout le long de la route l'établissement de ces pauvres émigrés. Elle est donc seulement revenue hier cherchant à sauver quelques épaves de son superbe mobilier. Elle a été bien courageuse devant le désastre et a même été satisfaite de constater que tout n'était pas brûlé. Pendant qu'elle était là quelques obus sont tombés sur le château, elle a été très crâne. Elle a été très gentille et très généreuse pour mes infirmiers qui l'ont aidé à charger 2 camions mis à sa disposition par l'armée. Elle n'a pas oublié les popotes des officiers et nous a offert deux bouteilles de « Moët et Chandon ». A peine était elle partie que pendant une heure nous avons subi un sévère bombardement de gros calibre, les boches ont lancé environ 200 obus (de) 150 et 105, ils ne nous ont pas fait de mal, ce qui est vraiment miraculeux, car ils réglaient par avions et je t'assure que les coups étaient serrés. Par contre cette nuit nous avons été assez tranquilles et avons pu dormir. Notre cave est solide, mais elle est malheureusement très humide, et je sens que ces nuits très fraîches ne valent rien pour mes intestins ; enfin je ne vais pas trop mal néanmoins. Notre secteur

semble se stabiliser, c'est peut être un calme trompeur, mais du coup on ne parle plus de relève. Par le fait je crois que nous sommes ici aussi bien qu'ailleurs. J'ai bien pensé à Nanine hier et aujourd'hui ; j'espère qu'elle a reçu ma lettre. Je t'ai répondu au sujet de Joseph, ta décision me paraît très raisonnable. C'est bien ennuyeux pour toi ces affaires de Mora, j'aimerais que tu puisses réaliser le projet de voyage à Fléville, mais je comprends que le réapprovisionnement dans les circonstances actuelles soit une grosse difficulté, et je ne sais pas bien comment tu pourrais te faire ravitailler par Velaine . Si tu sais à l'avance le jour des examens de Joseph fait le moi savoir avec ton adresse, je tâcherai de t'écrire là bas pour que tu ne sois pas trop longtemps sans nouvelles. Je t'envoie 500 francs sur ma solde. A partir du mois prochain je toucherai à peu près 45 frs de plus pour mes rations, de sorte que j'espère pouvoir continuer à t'envoyer chaque mois une somme assez rondelette. J'en suis heureux d'ailleurs. Ici je n'ai rien à dépenser que la nourriture, environ 200 frs par mois. Evidemment j'use pas mal d'effets, j'ai déchiré dernièrement complètement une culotte dans un réseau de fils de fer, elle était d'ailleurs assez vieille, je ne la remplacerai que quand nous serons tout à fait au calme. J'espère que grâce aux bonnes journées que vous passez en plein air, vous êtes tout à fait débarrassés de vos grippes, c'est bien bon pour Minette de courir ainsi dans l'herbe. Quant à toi ma chère Germaine respire aussi beaucoup d'air, mais ne te fatigue pas trop, tu es tellement énergique que tu ne sens la fatigue que lorsqu'il est trop tard, ménage toi, tes forces te sont bien nécessaires pour pouvoir continuer à mener à toi seule ta lourde barque. Mon vieux Nique va partir en permission, je le remplacerai pendant quelques jours par un brave pionnier, mais tout de même je regrette mon fidèle compagnon de reconnaissance, j'étais tranquille avec lui s'il m'était arrivé un accident, mais il faut bien le pauvre qu'il aille voir sa famille : il n'est pas parti depuis le mois de novembre dernier. Au revoir ma chère Germaine continuons à prier l'un pour l'autre, on se sent si petite chose que l'on comprend très vite qu'il n'y a que le bon Dieu qui compte, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants (*et*) Elisabeth.

God.

Mes amitiés respectueuses au bon Colonel. Je ne te dis jamais rien pour Marguerite et Yvonne, mais il est bien entendu que je ne les oublies pas et que je les considère un peu comme de la maison, leur étant bien reconnaissant de leur dévouement. Donne aussi le bonjour aux petits soldats que je connais encore ; *Dioue*, Mr *Tournier*, mes respects à Mr le Curé.

Le 30 juin (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier 2 lettres de toi, dont celle du brave jardinier que j'ai trouvée très touchante dans l'expression de ses sentiments de reconnaissances. J'y ai vu avec peine qu'après 4 ans de guerre nous avons encore des chefs indignes de leurs fonctions qui, par manque des précautions les plus élémentaires gaspillent la vie de leurs soldats, et brisent, avant le contact avec l'ennemi, le moral de leur troupe, c'est lamentable le récit de l'entrée en ligne de ces renforts ! alors qu'en les maintenant abrités jusqu'à la tombée de la nuit ils n'auraient vraisemblablement pas reçu un coup de canon. Une aventure pareille arrivant à des troupes déjà ébranlées par leur malheureuse campagne de l'Aisne les rend impropre à tout effort pour longtemps. Nos affaires vont assez bien mais il ne faut pas nous emballer, et il nous faut au moins compter sur 2 mois de patience avant d'enregistrer un succès sérieux. Les coups que nous venons de porter aux boches un peu partout ne peuvent que nous permettre d'attendre que nos réserves soient à pied d'œuvre. Je souhaite que notre commandement ne s'emballe pas et profite de ce répit pour entraîner nos troupes au combat en rase campagne : nous en avons grand besoin.
Nous avons un temps magnifique, les avions en profitent. Les avions boches dans notre coin sont très actifs, les nôtres circulent aussi pas mal, il fait terriblement clair, on est pas très à l'aise sous le canon par ce temps favorable à l'observation. Je vis dans ma cave le moins possible. Hier j'ai circulé de midi à 6 h du soir, et j'ai réussi à passer indemne entre plusieurs concentrations *d'artillerie*. J'ai trouvé la méthode, et si le 1e obus ne vous touche pas c'est facile de les éviter, car les boches s'obstinent à tirer presque toujours au même endroit. Pendant que j'inspectais des travaux dans la partie est du secteur, avec un capitaine du génie, les boches réglaient haut au dessus de nous, nous avons été dans la partie ouest, et comme nous venions de quitter la partie est ils y ont envoyé 200 obus en ¼ d'heure, nous y sommes alors retournés et ils ont de nouveau tiré dans la partie ouest que nous venions de quitter; c'est très amusant ces parties de cache-cache, et je les préfère à rester confiné dans la cave où en somme on est pas très sûr de n'être pas écrabouillé s'il leur prend la fantaisie de vous envoyer du 210.

Pourtant rassure toi notre cave est maintenant solide, on l'a chargée d'un mètre d'épaisseur de paille comprimée, de 2 rangées de poutres en chêne, de 50 cm de terre et d'une couche de pavés, puis on l'a étançonnée de 6 poutres de chêne plus grosses que des traverses de chemin de fer, pourtant quand les 150 ou 210 tombent de 30 à 50 m de nous ont fait de fameux sauts je t'assure. Heureusement ces facéties ne durent jamais bien longtemps. Le secteur se calme apparemment, aussi il est probable que notre période de repos en soit retardée, tout dépend en *somme* de ce qui va se passer. Tu comprends que si j'avais l'occasion de venir dans tes parages j'en serais bien heureux, si je ne pouvais avoir de permission, et si j'étais réellement pas loin je tâcherais toujours de venir, en une promenade à cheval, vous embrasser tous. Mais cela c'est le rêve, la réalité consiste à tenir sur place en confiant le lendemain à la Providence. Depuis que le secteur se calme, le Colonel redevient plus agréable, et moins nerveux, au fond il doit souffrir de son caractère, car en somme il a excellent cœur.
Je suis bien content de ce que tu m'écris de Joseph et de Gérard, quant à Monsieur Jean il faut qu'il prenne la résolution d'être plus sérieux, c'est loin d'être une raison de ne pas travailler parce qu'il a des facilités, au contraire c'est un devoir pour lui de faire valoir les moyens que le bon Dieu lui a donnés, fais lui méditer la parabole de l'évangile des talents : ayant plus reçu il devra donner davantage. Tu as bien fait de faire ce joli cadeau à Nanine, les 10 frs que je lui ai envoyés lui rendront service pour ses filleuls. C'est très bien de la part de Burette d'avoir demandé à partir dans une batterie de 75, je suis sûr que notre cocardière marraine est très fière de son filleul. J'espère que Marie va maintenant tout à fait bien, et toi aussi ma chère Germaine ! Minette doit être bien gentille maintenant que sa petite intelligence, et son petit cœur se développent. Voilà un beau temps dont doivent bien profiter tout ce petit monde, mais je crains que vous n'ayez bien chaud dans votre *maudite baraque*. Je compatis beaucoup à tes déboires de jardin et d'élevage, c'est probablement un orage qui a détruit tes couvées dans l'œuf.
J'espère que le Colonel va bien, je suis content qu'il ait trouvé un bon cheval, mais ces tournées à cheval cela doit être bien fatigant pour lui, il faut qu'il se soigne et se ménage, je suis sûr que le brave Pierre veille sur lui.
Je ne parle pas de Coco et de Zézé, mais tu comprends que je pense avec également d'affection à tous nos 10 y compris les 2 lurons, mais c'est du papier et de l'encre gâchés que de le dire constamment. Je vais bien, quoique souffrant un peu des intestins, c'est difficile de suivre mon régime en ce moment le fond de nos légumes ce sont les haricots et les petits pois, d'ailleurs très bons, mais tu sais que mes mauvais boyaux ne les supportent pas. Je résiste à la tentation de manger des fraises qui sont très abondantes dans tous les jardins abandonnés qui nous environnent, mais cela c'est une petite misère, mon moral reste très bon, et quand nous irons au repos, après quelques jours de régime, je me retaperai à fond. Voilà un mois aujourd'hui que nous rencontrions l'armée anglaise en déroute à l'ouest d'Epernay. Bénissons le ciel que les Boches n'aient pas pu profiter de la situation difficile où nous nous sommes trouvés jusque vers le 10 juin, nous le devons sans doute au Sacré Cœur qu'on priait plus particulièrement pendant ce mois de juin. Continuons à avoir confiance, ne nous lassons pas de prier et de faire tout notre devoir.
Au revoir ma chère Germaine, tu ne saurais croire combien ton bon moral me soutient et me donne courage, je vous embrasse tous.

God.

Le vieux Nique part demain en permission.

---

1 juillet (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier la très gentille lettre de Nanine avec la photo de Minette et celle des petits soldats de Loulou et du « petit là », je remercie bien notre grande, je suis bien content d'avoir Minette qui a déjà l'aspect d'une grande demoiselle, avec son petit minois chiffonné. Je t'écris ce matin dès l'aurore, une aurore superbe, et encore un peu endormi, car depuis hier à midi notre artillerie, aussi bien que celle des boches, nous font un concert épouvantable. Les Boches ont été particulièrement méchants vers notre PC, hier entre une heure et quatre heures, mais justement j'étais en ligne où tout était assez calme. J'entendais ces marmites passer au dessus de moi et éclater chez nous, j'ai dû prendre quelques précautions pour rentrer. Cette nuit ils ont recommencé, ils ont coupé beaucoup d'arbres dans le parc qui nous protège aux vues des saucisses, nous ont empêché de dormir, et nous ont malheureusement causé quelques pertes, toutefois légères. Nous leur avons répondu au centuple, ce matin encore pendant que je t'écris nos 155 font un concert qui ne cesse pas, les boches pour le quart d'heure ne répondent pas, ils

sont assis, mais je crains que cela ne dure pas car j'entends les moteurs de leurs avions, qui se promènent au dessus de nous, ce n'est pas de très bon augure.
Je vais très bien : je circule toujours beaucoup, j'ai un excellent moral que j'essaye de faire rayonner autour de moi. Nous ne savons pas trop ce qui va se passer autour de nous, je crois que nous gênons pas mal les boches, il paraîtrait qu'ils voulaient nous attaquer il y a huit jours, l'attaque n'a pas eu lieu, pourquoi ? aura-t-elle lieu ces jours-ci ? c'est possible, en tous cas nous les attendons : chaque jour gagné est à notre avantage, je crois que bientôt le moment sera passé où les boches pouvaient conserver quelque espoir. Que le bon Dieu continue à protéger la France, et à veiller sur nous.
Clemenceau a répondu poliment à Mgr Luçon, mais nous restons dans l'athéisme officiel, c'est à prévoir tant que les mêmes hommes seront au pouvoir, et je ne crois pas que c'est de ce côté là que nous viendra le salut. Il nous viendra de la masse : des bons éléments de la masse qui sont nombreux, et qui j'espère après cette dure épreuve, auront le courage de s'imposer à l'intérieur, comme ils auront eu le courage de s'imposer aux boches. La crainte est le commencement de la sagesse ; dans quelque temps peut être nos dirigeants à bout de ressources seront-ils bienheureux de recevoir le secours d'en haut.
J'en reviens toujours à mon éternel refrain : que chacun fasse tout son devoir dans le petit cadre où il est placé : que la sentinelle veille, que le mitrailleur (comme René (*de Cissey*) tire jusqu'à l'épuisement de ses munitions), que le ravitailleur monte en ligne à travers les barrages les plus denses, que le chef donne l'exemple, et dépense son activité sans compter, et que le bon Dieu bénisse tous ces efforts individuels, et les coordonne, et nous aurons le Boche.
Nous nous préparons à fêter « l'independance Day », fête nationale de nos voisins. Nous nous attendons un peu à ce que les boches nous réservent une surprise pour ce jour là, mais nous serons parés.
Dis moi quand Joseph doit passer son examen, ce sera sans doute bientôt, j'écrirai à Coco et Zézé à ce moment là, pour que les enfants ne restent pas trop longtemps sans nouvelles. Je pense que ce petit voyage ne te fatiguera pas, mais qu'il t'apportera plutôt une diversion et que ce petit changement d'air te sera salutaire. Les Autrichiens avouent leur défaite, il faut qu'elle soit sérieuse, , il serait à souhaiter que les Italiens ne leur laissent pas le temps d'intervenir. Je pense que Foch y veille. Nous prenons maintenant nos repas au château (*château d'Yerres*) dont je te parlais, nous avons fait tout ranger et nettoyer. Le Général est content que nous sortions de nos caves pour manger, c'était indispensable pour chasser le cafard. D'ailleurs tu sais que dans les plus mauvais coins j'ai toujours mangé en plein air, et avec des fleurs. C'est un moyen de chasser le cafard. Quand je préside la table (car le Colonel reste dans sa cave), j'ai un peu l'impression d'être au Tremblois, c'est d'ailleurs beaucoup plus abîmé. C'est dans une des tours que tous les dimanches nous avons la messe, avec une petite allocution du bon Mr Feltin : c'est d'ailleurs la seule pâture spirituelle que nous ayons, aussi tes lettres sont-elles pour moi bien salutaires à ce point de vue.
Cette sécheresse est agréable pour nos gens qui couchent dehors, mais elle est bien lamentable pour nos jardins, j'espère que tout de même vous aurez de quoi vivre. Ici nous vivons largement sur les jardins qui nous entourent, et qui sont plantureux, cela serait perdu si nous n'étions pas là pour en profiter. Nous avons fini de liquider la basse-cour, et les cochons, cela commence à devenir désert, c'est lamentable de voir ces riches campagnes mourir un peu tous les jours. La moisson aurait été magnifique, si le Boche ne recule pas avant la fin du mois tout cela va être perdu, car je ne vois pas comment dans la région pourrait se faire la moisson. Avec beaucoup de bras on pourrait peut être encore arriver à en couper la nuit, mais c'est pour ramener tout cela à l'arrière que c'est bien compliqué, je ne sais si le gouvernement étudie la question, elle en vaudrait la peine, nous avons trouvé pas mal de blé dans les maisons de certains villages à moitié occupés par les boches, et nous cherchons à le ramener petit à petit la nuit.
Voilà les Boches qui répondent à nos artilleurs, par prudence je redescends à la cave. Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous.

God.

Le 3 juillet (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Si nous restons encore longtemps ici je n'aurai bientôt plus de papier, car le ravitaillement en tout cela n'est pas très commode, enfin quand je commencerai à sentir la misère je ferai une économie de papier et d'encre, et tu ne m'en voudras pas. Nous sommes toujours dans l'attente sous les marmites. Le point où nous nous trouvons est particulièrement mauvais à ce point de vue, mais ce n'est tout de même pas comparable au bois de Carency, ni à Ablain-St-Nazaire, j'espère donc m'en sortir comme je suis sorti de là bas, mais il faut descendre à la cave à tout moment, car c'est là seulement qu'on a l'impression de

sécurité absolue. On fait vite pour aller déjeuner, après avoir fait un grand signe de croix. Hier soir j'ai fait le tour des lignes, nous étions entrain de passer quelque chose de sérieux aux boches, et j'ai eu le plaisir de voir sauter chez eux des dépôts de munitions, à ce moment ils se tenaient cois, et j'ai pu faire ma tournée tranquillement, mais vers onze heures du soir et jusqu'à 4 h ils ont répliqué de sorte que nous avons passé une mauvaise nuit, aussi suis-je resté au pieu jusqu'à 7 h, ma matinée m'a donc paru très courte, et voilà déjà l'heure du déjeuner qui approche, nous guettons un moment calme pour aller vers nos cuisiniers qui sont à 200 m de nous. Je préfère aller vers eux que de les forcer à faire la navette plusieurs fois pour venir à nous, comme je le fais dans un but charitable, j'ai confiance que le bon Dieu nous protègera pendant ce trajet. Jusqu'à présent nous sommes protégés, je ne sais comment. Le Colonel lui préfère déjeuner dans sa cave : c'est son droit, mais ma conscience me reprocherait cet acte d'égoïsme car j'estime que la peau de nos ordonnances vaut bien la nôtre. J'apprends à l'instant qu'à la suite du bombardement de cette nuit les Américains ont attaqué : ils ont fait 500 prisonniers, cela fait à peu près 2000 en 5 jours, les boches doivent commencer à la trouver mauvaises. D'ailleurs je crois qu'ils s'usent très vite en face de nous, car avant hier encore, ils ont eu une nouvelle colère motivée sans doute par leurs pertes, tandis que nous nous sommes toujours là, sans trop de casse en somme. Grâce aux prisonniers que nous faisons tous les jours nous sommes très au courant de tout ce qui se passe chez eux. Comme ils n'ont pas eu le temps de se faire des abris solides, notre artillerie leur fait beaucoup de mal, jusqu'à présent nous tirons 4 (*il est possible que le chiffre soit un 2*) fois plus qu'eux.
Tu me dis que l'offensive Autrichienne vous divertit beaucoup, il y a de quoi, ils ont tout de même dû recevoir une bonne pile pour que le président du conseil se soit cru obligé de l'avouer, peut être est-ce de ce côté là que nous viendra la fin de la guerre. Je ne partage pas tes regrets de voir s'effondrer cet empire d'Autriche qui au cours de l'histoire a été toujours notre ennemi, qui a eu la lâcheté de s'allier à son vainqueur, qui s'est fait l'oppresseur des petites nationalités, dont il croyait avoir facilement raison, et qui porte la responsabilité du fléau qui est actuellement déchaîné sur l'Europe. Je souhaite son effondrement, et j'espère qu'une fois qu'il mettra bas les armes, la résistance du boche ne pourra plus être longue. Voilà le vieux Nique qui vient de venir me faire ses adieux : il part pour Epinal, tout heureux, quoiqu'il se soit cru obligé de me dire qu'il regrettait de partir avant que nous n'allions au repos.
Le temps est tout refroidi aujourd'hui, et un peu couvert, cela nous donne un peu de détente, d'ailleurs depuis 4 heures du matin le boche est calme, il ne nous a lancé qu'une trentaine d'obus, au lieu d'un millier. Les beaux arbres du parc voisin commence à être bien massacrés et les maisons du village sont rasées les unes après les autres. Il y a quelque chose de lamentable à voir ainsi la destruction tout envahir petit à petit, beaucoup des rosiers de notre jardin ont été fauchés par les éclats, et une marmite de 210 est tombée en plein dans un joli carré de fraises, qui faisaient les délices de notre table : adieu les fraises, je n'en mangeais pas d'ailleurs pour ménager mes intestins, mais les camarades ne s'en faisaient pas faute.. Je ne me lasse pas de considérer la petite photo de Minette, je suis bien reconnaissant à Nanine de me l'avoir envoyée. Quelle bonne tête de petit diable ! je lui trouve une ressemblance avec Coco, ce qui ne veut pas dire que cette excellente Coco soit un grand diable. Tu vois que je suis toujours le même maboule, et je suppose que ma lettre te montrera que je n'ai pas le cafard. Je vais en effet très bien et je trouve la vie que je mène beaucoup moins fatigante que celle que je menais à Toul en temps de paix, ou à Mouy en 1916. Au revoir ma vieille. Je reçois à l'instant ta bonne lettre du 29, tu vois que Mademoiselle Minette a aussi les honneurs des communiqués, cela ne m'empêche pas de penser également au 9 autres, ils le savent bien. La question de notre repos, et surtout dans votre région, est tellement problématique qu'il ne faut pas que tu changes rien à tes projets à cause de cela. Je serai enchanté que tu fasses un peu changer d'air aux enfants.
De tout cœur je vous embrasse tous, mais toi un peu plus fort que les autres.

God.

Le reposoir est magnifique, que c'est joli ces marguerites.

---

4 juillet (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Les Boches semblent avoir encaissé leurs échecs, ils nous ont laissés à peu près tranquilles hier et cette nuit. . Est ce le calme précurseur de la tempête et sont-ils en train de se replier sur eux mêmes pour mieux sauter sur nous, nous les attendons de pied ferme bien résolus à les recevoir comme ils le méritent. Il semble d'ailleurs que la défaite de l'Autriche en Italie les préoccupe puisqu'ils y envoient le vainqueur de St Quentin, il est fort probable qu'une partie de leurs réserves suivraient le Général von Below. Si cela se produit c'est que momentanément ils renonceraient à leur offensive sur Paris et Calais, et alors c'est fini pour eux, car avant deux mois l'armée Américaine nous apportera un surcroît de forces

bien supérieur à celui des réserves boches. Redisons donc patience, confiance et continuons à prier et à travailler. Depuis que la bataille s'est calmée autour de nous, nous travaillons à force et le pays se couvre de tranchées, c'est fini encore une fois de la guerre de mouvement. On ne parle plus de relève par le fait nous sommes aussi bien ici qu'ailleurs et nous avons le grand avantage de connaître le terrain. Aujourd'hui independance day, c'est la fête de nos voisins, j'irai peut être leur rendre visite. Le temps est couvert cela nous protège contre les visites des avions, et le regard indiscret des saucisses : c'est préférable. Hier j'ai reçu ta bonne lettre du 29, tu peux croire que j'ai bien regretté de n'être pas auprès de vous pour fêter notre Nanine. Je pense que tu es fixée maintenant pour l'examen de Joseph, si rien ne vient il faut qu'il relance la faculté afin de ne pas laisser passer le jour de l'examen. Je suis persuadé que le voyage de Fléville n'ait plus pour toi le charme d'autrefois, tu y revivras cependant avec de chers souvenirs. Malgré les nuages voilà un boche qui vole au dessus de nous, j'espère qu'il ne vient pas faire un réglage, c'est une cérémonie peu agréable qui nous force à descendre à la cave, ce que je n'aime pas. Ce que tu me dis des Tchèques m'intéresse, je crois qu'ils se battront bien contre le boche, et en tous cas tout ces combattants nous permettent d'économiser un peu les nôtres, et de nous constituer des réserves, qui nous sont bien utiles pour les batailles prochaines. Je t'écris à bâtons rompus, n'ayant rien de bien spécial à te dire, sinon de causer au fil de la plume, ce qui ne vaut pas une bonne causerie, comme celles d'autrefois, enfin ne nous abandonnons pas à des regrets superflus, et vivons d'espoir. Mais où sont-ils les jours où nous étions heureux. J'espère que Constance n'a plus mal aux yeux, cela m'ennuie ce vilain œil, est-elle bien fidèle à porter ses lunettes ? Je vois que Minette a une excellent santé, d'ailleurs la vie au grand air qu'elle mène en ce moment doit être excellent pour elle. Le sergent Barbier était tout dernièrement notre voisin de gauche, j'ai rencontré des troupes de son régiment, j'ai demandé de ses nouvelles, mais ceux à qui je me suis adressé ne le connaissait pas. Cette division vient de nous quitter, ils ont eu une ou deux chaudes affaires couronnées de succès. Je suis content de ce que tu me dis d'Yvonne et Marguerite (*les bonnes d'Eclaron*),vois-tu il ne faut pas être trop prompt à juger les gens, puis il faut admettre que tout le monde a des défauts, que compensent certaines qualités, le principal c'est que le plateau des qualités l'emporte sur celui des défauts.
Au revoir ma vieille, je vais un peu travailler, vous embrasse tous de tout cœur.

God.

Le 5 juillet (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je ne t'envoie qu'un mot car ayant circulé une bonne partie de la nuit je me suis réveillé un peu plus tard que d'habitude, et j'ai été occupé en outre toute la matinée, nous avons en outre la visite du Général de Division qui nous a parlé avec bonne humeur et entrain, mais nous a fait perdre tout de même une ½ heure. Je vais avoir encore du travail toute la journée, alors pour être sûr de ne pas manquer le courrier, je 'envoie ces 2 mots pour te rassurer sur notre sort. Notre coin est momentanément plus tranquille. Nous sommes de plus en plus américains, nous sommes même sous le commandement d'un Général Américain, comme division modèle, ce qui est très flatteur pour nous. Je te remercie de ta bonne lettre du 29.
Je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

---

6 juillet (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Tu comprends que j'ai été bien ennuyé d'apprendre le départ du Colonel, mais cette nouvelle ne m'a pas surpris car en prévision de l'inconnu qui se prépare il eût été imprudent de ne pas prendre un peu de champ entre le front et nos réserves. Bien que la nouvelle ne me surprenne pas elle me navre tout de même et pour toi et pour notre Nanine et pour le Colonel et pour tous. Vois-tu sur cette terre il ne faut s'attacher ni à rien, ni à personne, ou du moins rester toujours prêt à faire au bon Dieu le sacrifice qu'il peut nous demander d'un moment à l'autre, car il est le Maître. A nous de profiter des occasions qui nous sont ainsi offertes d'acquérir des mérites en nous soumettant sans murmures aux décrets de sa sainte volonté. C'est en cela qu'est notre supériorité à nous croyants sur les autres de garder notre sérénité en toute occasion, non par insouciance ou par dureté de cœur, mais par un acte de soumission, souvent

pénible et très méritoire, à la volonté du bon Dieu. Malgré ces belles paroles je n'en compatis pas moins à ta peine à quatre ou cinq titres différents, d'abord pour toi qui perd un appui moral que j'étais heureux de sentir auprès de toi, puis pour Nanine qui avait bien raison d'avoir voué une affection quasi filiale au Colonel, pour les autres et pour Minette surtout qui va se trouver bien privée de ses bonnes parties avec Nénel, enfin pour moi qui, bien que j'ai profité bien peu depuis deux ans de la présence du bon Colonel, avait néanmoins un bien grand plaisir à le trouver ici lors de mes permissions, et surtout un grand réconfort à vous sentir tous sous sa garde, et à portée de ses conseils éclairés. Il m'écrit une bonne lettre aujourd'hui qui me touche beaucoup, et à laquelle je répondrai quand nous serons un peu plus au calme, car pour le moment il règne par ici une certaine animation, d'ailleurs jusqu'à présent tout à notre avantage. Nous admirons toujours beaucoup nos voisins Américains. Nous faisons maintenant partie de leur corps d'armée. On me raconte aujourd'hui une bien bonne histoire. Le lieutenant Colonel, notre voisin, voulant s'assurer de sa personne si un point important en face de son secteur est tenue par les Boches, part avec 40 hommes, arrivé à proximité de 2 sentinelles boches il fait arrêter et coucher ses hommes, puis armé d'une carabine il bondit seul sur les 2 boches, en tue un, fait l'autre prisonnier ; 2 autres boches arrivant à la rescousse, il en tue un, et comme le lieutenant colonel est fort comme un taureau, il revient vers ses hommes avec un boche sous chaque bras. Nous recevons toujours pas mal d'obus, sans casse jusqu'à présent, je trouve cela extraordinaire, et tout en ne m'en plaignant pas, je fais des vœux pour que nos obus fassent plus de mal aux boches qu'à nous les leurs. Je t'assure pourtant qu'ils nous envoient des marmites sérieuses qui font de rudes trous. Voilà demain 40jours que nous ne nous sommes pas déshabillés ; cela commence à compter, quand nous allons retourner au repos nous ne saurons plus comment faire. Cependant j'arrive à me faire raser tous les 2 jours, je me suis fait couper les cheveux tout courts, j'ai une bonne balle, je suis noir comme un marocain, mais je vais très bien, la fatigue que j'ai éprouvé vers le 15 juin est actuellement complètement passée, et j'en remercie le bon Dieu, je puis en avoir besoin d'un moment à l'autre. Je suis d'ailleurs bien raisonnable, aussi raisonnable que si tu étais là pour me gronder. Mes intestins vont mieux, ma petite crise doit, je crois, être attribuée à des pommes de terre pas *mures*. Au revoir ma chère Germaine, j'espère que Joseph va passer son examen, je lui souhaite d'être le plus tôt possible délivré de cette épine. Je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

---

6 et 7 juillet (*1918*).
(s*ur le front en Champagne - lettre écrite au crayon, peu lisible*)

Ma chère Germaine,

Je viens de prendre le commandement d'une ligne de défense un peu en avant, j'ai passé une journée intéressante avec nos voisins, mais j'ai été très occupé, et n'ai pas le temps de t'écrire longuement. Nous voudrions que le Boche nous attaque, car nous sommes prêts, et depuis 24 h notre artillerie lui passe quelque chose. Le moral du régiment est très haut, presque trop haut, car ils sont quelquefois imprudents. Le temps m'a passé extrêmement vite, quoique je n'ai pas dormi la nuit dernière, on n'a pas le temps d'y penser. Je vais très bien, je ne manque de rien, et je pense bien à vous tous. J'écrirai demain à Quiqui et à Papa pour leur fête.
Au revoir ma chère Germaine, Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(*le 10 et 11 juillet 1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je reçois ta lettre du 6 juillet. En effet la lettre de tante Geneviève n'est pas très pressante, et on semble lire entre les lignes qu'elle ne tient pas beaucoup à vous recevoir. Il est vrai que les difficultés de ravitaillement sont assez considérables en Lorraine en ce moment, et l'interruption des communications directes avec Paris n'est pas pour les faciliter, je regrette pour toi ces quelques jours de détente qui t'auraient fait, je n'en doute pas, le plus grand bien. On ne nous parle plus de relève, ce n'est évidemment pas le moment d'y penser. Je crois que de toute façon nous resterons dans cette région avec les Américains, nous sommes sous le commandement d'un Général Américain. Je suis assez ennuyé du régiment, car le Lieutenant Colonel a fait complètement fausse route, il est très impopulaire, le

Général de DI s'en est aperçu, il m'en a parlé, ce qui m'a, tu comprends fortement gêné : je voudrais bien le guider, mais il est très autoritaire, n'écoute rien, ne me demande jamais mon avis, aussi ai-je pris le parti de ne plus rien lui dire sans qu'il m'interroge, il s'est mis tous les officiers à dos, plusieurs sont venus me trouver, et je n'ai obtenu qu'ils ne cassent pas les vitres qu'en faisant appel à leur attachement pour moi, je crois que quand nous retournerons au repos plusieurs demanderont à quitter leurs fonctions. Antoine s'est lourdement trompé dans son choix. C'est dommage car le régiment en bonnes mains aurait un bien meilleur rendement. Il y a des choses qui ont fait très mauvais effet, et que je ne puis t'écrire. Cela au milieu de la bataille n'est pas très réconfortant, ce n'est pas un mauvais homme, il est même intelligent, mais il est trop nerveux, trop orgueilleux et personnel. Enfin tu connais mon refrain, l'homme est très imparfait, c'est heureux que le bon Dieu le mène, encore faut-il qu'il se laisse mener, tu vois que je te fais part de mes préoccupations. Le Général m'a demandé l'autre jour « votre Colonel va-t-il en 1e ligne ? », je lui ai fait comprendre qu'il m'était difficile de lui répondre. Alors il m'a dit, « au fait je ne vois pas pourquoi je vous le demande, je suis fixé la dessus, tous les soldats que j'ai interrogés ce matin m'ont dit : nous voyons très souvent le Commandant de Miscault, mais jamais le Colonel », je dois ajouter que chaque fois que je dis au Colonel que je vais en ligne, cela lui paraît désagréable. Misères humaines ! Ah ! parlons d'autre chose. Voilà la pluie qui tombe à verse, j'en suis heureux pour ton jardin, mais je plains nos petits soldats dans leurs trous, où pour peu que cela dure ils vont se trouver noyés. Le 11. La pluie n'a pas duré ce matin, il fait un soleil radieux dont les avions profitent. J'espère que Joseph a enfin eu une réponse de la faculté, je souhaite qu'il passe bientôt (*son examen*) et qu'il réussisse. Je pense que ce voyage te distraira et ne te fatiguera pas. Ne t'inquiète pas trop, de ce que je t'ai dit au début de ma lettre, évidemment j'aimerais avoir un chef auquel je puisse me confier, et entre les mains duquel je sentirais le régiment bien placé, mais que veux-tu l'homme n'est pas parfait, et j'espère un peu *que* cela changera avant longtemps.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(*juillet 1918*).
(*sur le front en Champagne –*
lettre écrite au crayon, peu visible)

Aujourd'hui dimanche encore un dimanche de païen car je n'ai pu quitter le PC, mais je pense au bon Dieu et à vous tous, que je vois en esprit prier et communier à mon intention, et de tout cœur je m'unis à vous ; certes je sais que le bon Dieu ne me tient pas rigueur de mon impiété involontaire et plus apparente que réelle. J'aimerais cependant avoir de temps en temps l'occasion d'entendre une bonne parole. Notre aumônier nous néglige *réellement* trop nous ne l'avons pas vu une seule fois depuis que nous avons quitté les Vosges, heureusement que nous avons l'abbé Feltin, mais son service ici l'occupe pas mal, et il peut faire très peu de *ministère*, enfin c'est ici l'isolement physique et moral. Cependant je suis réconforté par les sympathies des officiers de mon entourage immédiat, ils sont souvent si malmenés par le Colonel que je crains que plusieurs d'entre eux me demandent à quitter leurs fonctions, tout ce que j'ai pu faire jusqu'à présent, c'est qu'ils tiennent tant que nous serons en secteur. Le capitaine adjoint n'en peu plus : ce sera une perte pour le régiment où il est depuis 3 ans, et où il connaît tout le monde, c'est lui qui polissait tous les angles, il a une puissance de travail très grande, mais il est complètement dégoûté, et comme on connaît sa valeur en haut lieu, il n'aura pas de peine à se faire placer ailleurs. J'envoie Antoine à tous les diables de nous avoir doté de ce personnage, froussard, nerveux et encombrant ! Mais en voilà assez sur ce sujet.
J'espère que tu as de bonnes nouvelles de Papa et d'Elisabeth.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Affectueux respects au bon Colonel.

God.

Tu auras sans doute trouvé un gosse de plus chez la nounou.

---

12 juillet (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas eu de lettres de toi hier, c'est normal car j'en avis reçu auparavant une d'avance. Je me demande si Joseph a fini par passer son examen, et j'en attends le résultat avec une certaine impatience, je voudrais bien qu'il soit fixé et qu'il puisse prendre un bon temps de repos avant la rentrée. J'aimerais que la situation s'éclaire avant le mois d'octobre, pour pouvoir décider de la rentrée à Fribourg. Devant nous la situation se stabilise, c'est beaucoup plus calme, sera-ce pour longtemps ? Nous sommes littéralement noyés au milieu des Américains qui pullulent autour de nous.
Hier le Colonel m'avait envoyé passer l'inspection de nos arrières, cuisines roulantes, train de combat, bataillon en réserve, j'ai fait ainsi une bonne promenade à cheval, et j'ai vu que derrière nous il y avait une énorme quantité d'Américains, tout cela allant et actif, et ayant fort bonne tournure. Nous faisons d'ailleurs ensemble excellent ménage. Je crois que les Boches savent ce qui les attendent, c'est ce qui les rend moins entreprenants . Je ne crois pas cependant qu'ils resteront passifs jusqu'à notre attaque, ils essayeront sans doute encore de bousculer les plans du Général Foch, je doute qu'ils y parviennent. Notre situation est certainement bien meilleure qu'il y a un mois, et elle me semble s'améliorer chaque jour.
Voilà le temps qui semble décidément tourner un peu à la pluie, cela ne sera pas un mal pour les biens de la terre ; nos soldats ont fini par s'ingénier à se créer quelques abris, et pourront supporter quelques averses aussi bien qu'ils supportent les obus, je suis donc content de ce temps qui va permettre à Nanine de prendre un peu de repos avec son arrosoir.
Voilà les boches qui viennent de nous envoyer un obus pas loin du tout, je ne sais ce qui leur prend tout à coup, cela ne durera pas, mais ils vont peut être me forcer à descendre dans l'abri, ce que je n'aime pas. En voilà un 2e, mais ce n'est pas tout près.
J'ai écrit hier à mon vieux Nique qui va rentrer dans 5 jours, je ne serai pas fâché de le voir revenir, car j'aime bien circuler avec lui, j'espère qu'il aura trouvé sa mère en bonne santé, il me rapportera des nouvelles de Lorraine, car il revient d'Epinal.
Je pense que tu m'écoutes, ma chérie, que tu te fais faire des piqûres, tu verras que cela te remontera. Je serai heureux d'apprendre que tu es revenue de Lorraine sans incident.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants.

God.

(*été – sans date 1918*).
(*sur le front – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Voilà 2 jours que je n'ai pas de lettres de toi, j'en conclus que tu es peut-être partie pour Nancy ; en tout cas j'attends patiemment sans m'en faire, car je suppose que s'il vous était arrivé malheur une au moins de nos filles aurait pu me prévenir. D'ailleurs je ne m'étonne qu'à moitié puisque avant hier j'avais reçu 3 lettres à la fois. J'espère que tu as reçu les 500 frs de ma solde que je t'ai envoyé dernièrement, je sais que tu as besoin d'argent et je m'organise pour dépenser le moins possible, malheureusement la vie est très chère, surtout depuis que nous sommes avec les Américains, et il nous est difficile de trouver des légumes dans les jardins abandonnés ou la sécheresse et les gaz boches dessèchent tout, en payant nous ne manquons cependant de rien.
Aujourd'hui dimanche j'ai vécu comme un païen, car étant en première ligne il n'y avait pas de prêtre et je ne pouvais quitter mon poste, mais le bon Dieu ne m'en voudra pas.
Je souhaite que Joseph ait réussi à son examen et qu'il puisse prendre de bonnes vacances avant sa dernière rentrée. Je continue à bien penser à ton ennui à l'occasion du départ du Colonel et du CI : certainement Eclaron perdra ainsi les quelques avantages que présentait ton séjour dans le bourg. Espérons tout de même que la guerre ne sera plus longue, et que tu n'auras plus trop longtemps à regretter ce gros changement dans votre existence, quand la paix sera revenue nous aurons grand plaisir à continuer ces agréables relations nouées si providentiellement. Nous ne savons trop que penser de la situation. Les Allemands cherchent à entretenir la confiance des leurs en répétant que Foch n'a plus de réserve, que les Américains ne sont pas des soldats, que du moins ils sont incapables de manœuvrer, ils ne parlent ni des Italiens ni des Anglais, cependant je crois que les uns et les autres se sont rétablis et sont encore capables d'un certain effort. Pour moi la prochaine offensive boche ne me semble pas douteuse, mais il pourrait bien se faire que ce soit le dernier effort militaire dont nos ennemis soient capables. Leurs soldats commencent à se décourager, nous commençons à revoir des déserteurs autres que des Lorrains, c'est un assez sûr indice de découragement. Chez nous le moral de la troupe est très bon, et ils sont bien tous décidés à ne pas laisser passer le boche, je crois que Dieu aidant le boche ne passera sûrement pas. Je crains que ce soit tout ce que nous devrions espérer pour le moment, pour le

repousser il nous faut encore du temps, et de la patience, mais si le boche est arrêté ce sera un échec pour lui, car il sait bien que nous ne céderons pas. Notre artillerie depuis quelque temps, et tu l'as vu dans les communiqués, a augmenté d'intensité d'une façon considérable, cela fait toujours plaisir de voir les boches encaisser, eux de leur côté réagissant bien moins, c'est pour nous un point d'interrogation. Où ma lettre va-t-elle te trouver ? en Lorraine où à Eclaron, je le saurai j'espère par un prochain courrier. On croit rêver de vivre ainsi si loin et si longtemps l'un sans l'autre, quand pendant 21 ans on n'aspiraient chaque jour qu'après le moment où (*l'on*) se retrouvaient ensemble. Rappelle toi à Toul mes retours de la caserne, ma rentrée de la chasse au Tremblois, et mes irruptions au salon entre 2 visites lors de tes jours de réception ! recommencerons-nous jamais cette bonne vie intime entre nous deux et nos enfants, où notre petit cercle familial était si bien isolé des potins d'alentour, et où nous étions si bien les *uns* aux autres. Le Général m'a interrompu, il est très gentil, mais m'a posé des questions sur le Colonel qui m'ont un peu gêné, il vient de partir et j'en profite pour t'embrasser ainsi que les enfants.

God.

---

16 juillet (*1918*).
(*sur le front – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Il me tarde de te savoir rentrée au bercail pour être avec notre couvée, dans ces nouveaux jours d'angoisse, sur lesquels nous ne serons pas fixés avant une semaine (*Ludendorff a lancé une nouvelle offensive sur la Marne, en Champagne le 15 et 17 juillet, le point culminant de l'avance allemande se situe le 15. Le 18 une offensive victorieuse de Foch en direction de Soissons brise l'élan allemand*). Je crois tout de même que cette fois nous n'aurons pas été surpris (*Foch était informé du plan allemand*), car voilà huit jours au moins qu'on s'attendait à une attaque. Le bombardement que les boches nous ont déclenchés cette nuit était sans doute une feinte destinée à empêcher des mouvements de notre part. J'ai confiance tout de même dans notre vaillance et dans le bon Dieu surtout, je suis persuadé qu'il te protègera toi et les enfants, que tu auras fait bon retour, je suis tout de même anxieux au fond, et il me faut fortement me raisonner pour faire un complet acte de foi et d'abandon à la Providence. Certes si vous êtes en pays envahi je ne désespérerais pas, mais quelle angoisse tout de même, et comme je plains ces pauvres envahis qui sont sans nouvelles des leurs. J'ai confiance tout de même. A part les bombardements et les gaz, nous sommes ici d'autant plus tranquilles que cela est plus agité ailleurs. Mais ne nous montons pas la tête, ne faisons pas de grande stratégie, cela ne nous servirait à rien ; occupons nous simplement de notre petit sous-secteur de régiment, si tout s'y passe bien cela sera parfait, et il sera à souhaiter qu'il en soit de même partout.
(*Le 17*) J'achève ma lettre à mon réveil, les Boches ont été sages, et nous n'avons été tenu en éveil que par notre artillerie lourde qui a bien pilonné les boches, ce matin c'est le calme plat, du moins pour nous. Le vent étant contraire nous n'entendons rien de la grande bataille. Il nous faut nous armer de patience, et une fois de plus faire crédit au Général Foch.
La migraine dont je te parlais hier est passée, c'était probablement le manque de sommeil, et peut être un peu les gaz, que j'avais tout de même un peu respiré. Chez nous fantassins, nous n'avons eu aucun accident, grâce à la rapidité avec laquelle nos hommes mettent le masque. Ces sales boches nous auraient bien lancé 2500 obus sur un carré de 1 km, ils nous ont surtout lancé de l'ypérite et de l'acide cyanhydrique. Voilà un bon temps pour tes cultures, j'espère que la pluie n'aura pas trop tardé pour les pommes de terre, et que ces tubercules vont avoir le temps de grossir, je ne suis pas fâché de ces averses pour Pauline qui va pouvoir se reposer. Tu ne m'as pas dit si tu avais reçu les 500 frs que je t'ai envoyé dernièrement. J'espère que Marie et Geneviève auront fait un bon séjour à Fléville, j'aurais été content que la Princesse m'envoie un petit mot, pour me raconter ses impressions.
Nous sommes toujours ici en contact intime avec les Américains, nos hommes les apprécient beaucoup, ils sont en effet très chic. Hier en circulant j'en remarque un qui avait l'air particulièrement intelligent, je lui fait compliment sur sa bonne mine et sur sa contenance alerte, il me répond « Oh ! mais c'est que nous n'avons pas quatre ans de guerre, nous n'avons pas encore le droit d'être fatigués », je crois que cette phrase résume leur mentalité, ils jugent qu'ils auront le droit de se reposer quand ils en auront fait autant que nous. Aussi mettent-ils les bouchés doubles, et les boches n'aiment guère les avoir comme vis à vis. Nous avons encore un mauvais mois à passer, mais je crois qu'après, si nous avons tenu jusque là, ce que j'espère bien, nous tiendrons le bon bout. Mais voilà de nouveau les permissions suspendues, aussi ne comptons pas trop nous voir bientôt, car le second tour de permission n'est pas encore terminé, et avant que je parte il faut que je laisse la place au Capitaine adjoint et au Colonel. Enfin en ce moment les permissions sont bien secondaires, j'aimerai pourtant bien voir Joseph, Gérard et Jean avant la rentrée.

Je pense qu'il n'est plus question du départ du centre, et que le calme règne à Eclaron. Je suis content que le fils du Colonel ait été reçu, ce sera un bon camarade pour Joseph pendant le séjour qu'il va faire auprès de son père. Je crains que tu aies beaucoup de mal à lire cette lettre très mal écrite (*la lettre est écrite verticalement et horizontalement, les lignes étant superposées*), tu seras un peu plus longue à la lire, et j'ai la fatuité de dire que ton plaisir durera plus longtemps. Je ne sais ce que nous allons devenir, il est probable que quand on aura la certitude que le boche ne veut pas attaquer *sur nous*, nous irons ailleurs, nos hommes ne sont pas fatigués et nous sommes remis de l'énervement des bombardements de la fin de juin, nous serions bientôt apte à de nouveaux efforts, si le Pays nous le demande. La situation *intérieure* du régiment est toujours la même, la mienne toujours assez pénible, cependant il y a peut être un peu moins de nervosité. Je me fais très réservé, j'attends qu'on me demande, et je crois que c'est une bonne méthode.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

18 juillet 1918.
(*sur le front – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Je souligne cette date car je crois que Dieu aidant elle sera mémorable à jamais dans notre histoire de France. Quand tu recevras cette lettre ce sera déjà de l'histoire ancienne et notre destin sera fixé.
Je t'écris sous un concert qui me rappelle celui de Souchez en septembre 1915. Ce matin nous avons rapidement avancé de deux kilomètres, sans préparation d'artillerie, avec (*une*) surprise complète pour le Boche, maintenant nous attendons un peu que notre artillerie se porte en avant. Nos troupes et les Américains, qui sont presque mêlés dans nos rangs sont admirables d'entrain et de *haine*. Nous avons pleine confiance, car nous savons que nous nous battons pour tout ce que nous aimons, et comme je le disais à nos soldats pour tout ce qui est notre raison de vivre. Priez bien tous pour que le bon Dieu protège la France, inspire nos généraux, et soutienne le moral de nos braves soldats.
De tout cœur je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

19 juillet (*1918*).
(*sur le front - 2e bataille de la Marne*)

Je ne fais pas d'indiscrétion en te disant que nous sommes en pleine bataille depuis deux jours. Nous avons déjà pas mal avancé mais ces boches sont têtus et ne reculent pas facilement ; jusqu'à présent pas trop de pertes, c'est pour nous la jolie bataille par un beau temps, ce serais parfait si nous n'avions pas les gaz qui empoisonnent les forêts où nous campons. Il y a des obus mais j'y suis complètement habitué et je n'y fais plus attention. Nous mangeons à peu près, mais nous ne dormons pas, il est probable que la lutte ne s'éternisera pas car le Boche doit commencer à en avoir plein le dos et à s'user. Nos hommes sont également fatigués mais ils ont excellent moral, quoique voilà 50 jours qu'ils couchent à la belle étoile. J'ai reçu hier une lettre de Papa il s'inquiétait de l'examen de Joseph, il sera par conséquent bienheureux d'apprendre qu'il est reçu. Je sui sûr que Pauline aura battu des mains en lisant les derniers communiqués. Je ne crois pas cependant que cette bataille finisse la guerre, mais elle en hâtera l'échéance.
Je vais très bien et vous embrasse de tout cœur.

God.

---

20 juillet (*1918*).
(*sur le front – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Nous sommes toujours dans la bataille, je n'ai pas le temps de t'écrire longuement mais je veux te dire que je vais bien, nos affaires marchent toujours bien, mais nous commençons à être un peu fatigués et surtout, ce qui est très pénible, nous tombons de sommeil. Mais dans quelques jours je pense que le

résultat nous dédommagera amplement. J'ai reçu la lettre de Nanine avec les photographies de Minette qui m'ont fait le plus grand plaisir : elles sont fort bien réussies et je félicité Nanine de son joli talent, Minette est gentille à croquer. J'espère que la lettre de toi que je recevrai aujourd'hui me donnera la certitude de ton retour à Eclaron. Mon vieux Nique qui est rentré cette nuit m'a dit que tout était calme en Lorraine, de sorte que j'espère que ton voyage se sera fait sans incident. Le brave Ferquel est arrivé en plein barouf, dans les gaz et sous les obus ; il m'a retrouvé avec plaisir, et j'ai été content de le revoir. J'espère que vous allez tous bien, je vous embrasse tous de tout cœur.

God.

Le 21 juillet 1918.
(*sur le front - 2e bataille de la Marne*)

Victoire ! ! Te Deum.

Je vous embrasse tous.

G de Miscault.

(juillet 1918).
(*sur le front – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère G,

J'ai reçu ta lettre du 22, je t'en remercie, tout va bien ici. Les Boches réagissent encore mais surtout par leur artillerie. Ce qui nous gêne le plus, c'est la pluie, car nous étions habitués à la sécheresse, et c'est désagréable pour tout le monde d'avoir de l'eau jusqu'au genou, mais surtout pour les malheureux qui à 80 mètres des Boches passent 48 heures sans bouger dans une tranchées. Depuis que je t'ai écrit des 1e lignes, le soleil a reparu : on en est tout ragaillardi. Je suis de nouveau dans un bois au bord d'un ruisseau ; il serait très joli si tous les arbres n'étaient pas brisés. Les obus continuent à y tomber mais aujourd'hui les Boches tirent un lot qui a été saboté : 3 sur 4 n'éclatent pas ; ils ont dû être chargés par un Alsacien. Quel brave homme ! Tu ne t'imagines pas la joie des poilus quand le ronflement qui indique l'arrivée, et qui est plutôt agréable (froissement de soie), n'est pas suivi de la détonation formidable qui vous abrutit, et est très désagréable. Voilà 12 jours que nous ne nous sommes pas déshabillés, je crois que bientôt tout de même nous irons au repos.
Encore 2 obus qui ratent ! L'aumônier devait venir dire la messe, dans mon bois ce matin : il n'est pas venu, je suppose que la Division ne l'aura pas autorisé à cause du bombardement, mais j'ai eu la messe hier et j'ai communié avant hier, de sorte que je suis en règle, ce qui me donne une grande tranquillité d'esprit. Sans me vanter, hier j'ai épaté ma liaison qui faisait le gros dos au clair de lune sous les obus. En un joli endroit très pittoresque je me suis arrêté comme je fais quelque fois avec toi pour admirer le paysage, et je leur ai communiqué mes impressions pour leur montrer qu'il n'y avait rien à craindre. Je suis content des nouvelles d'Antoine, mais que toutes ces morts d'officiers sont douloureuses, et comme je plains ces pauvres jeunes femmes : Marie Antoinette ! Mme Collesson ! Mme Mounier et les autres qui pour n'être plus jeunes n'en sont pas moins à plaindre, Mme de Grandmaison ! Mme Belin ! as-tu quelquefois des nouvelles de cette si sympathique Mme de Grandmaison ? Continue à m'écrire comme tu le fais tous les jours ; le moment du courrier est pour moi le meilleur moment de la journée. J'ai l'esprit tellement préoccupé que je ne puis faire d'autre lecture que ma correspondance. En ce moment une petite accalmie : les fauvettes en profitent pour chanter ; un obus : les fauvettes ne se sont pas interrompues. Allons à demain ma vieille, je t'embrasse sans oublier personne.

God.

Figure-toi que j'ai retrouvé dans la tranchée un sergent qui a épousé la sœur du petit Malaisé à qui tu faisais le catéchisme à Pont à Mousson. Cela amusera Georgette.

Le 23 juillet s. 128 (*1918*).
(*sur le front – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre très intéressante : je suis bien contente que tu aies vu des vrais poilus, car je suis sûr que cela a été pour toi un réconfort, et je comprends que ton mouchoir n'ait pas été assez grand. Et vois comme le bon Dieu est réellement bon, puisque cette arrivée de troupes qui t'a remontée s'est produite dans un moment où tu me semblais un peu découragée. Ici l'on dit aussi que d'ici quelque temps nous pourrions quitter ce terrain pour faire la place aux Anglais, qui continuent sans interruption à débarquer de nouvelles troupes, on dit, mais que ne dit-on pas, que petit à petit on leur abandonnera tous le(*s*) front(*s*) des Flandres et de l'Artois pour nous grouper sur un nouveau théâtre. Ce qu'il y a de certain c'est qu'hier un état major Anglais est venu visiter notre secteur. Petit à petit le calme renaît : pied à pied depuis 2 mois que je suis ici, nous avons avancé refoulant sans cesse les Boches, et je crois que maintenant nous tenons à peu près tout ce que l'état major désirait, notre artillerie est solidement établie, les Boches sont réellement mâtés. Je ne crois pas que pour le moment on veuille aller plus loin, par ici, pour beaucoup de raisons, celle qui me paraît la plus sérieuse c'est que ces régions sont beaucoup trop peuplées et qu'on y rencontre beaucoup trop de villes et de villages qu'il faudrait détruire, les uns après les autres, comme nous avons détruit ceux où nous nous trouvons maintenant, et dont tu peux t'imaginer les ruines. Nous sommes bien des vainqueurs, il suffit de voir en face de nos soldats les prisonniers boches, sales, puants, abrutis, faméliques, tandis que les nôtres sont gais, bien nourris, propres, bien portants, il suffit d'apprendre que souvent, tant ils ont peur de nos canons, la relève en première ligne ne se fait pas chez eux, et que certaines de leurs fractions (*sections ?*) restent 48 heures sans manger, alors quand à la 49^{e} heures apparaissent 2 ou 3 poilus Français, ils sont tout épatés de voir des bras se lever en l'air, et des cris de « Kamerad », sortir des trous d'obus.
Les boches ont un mépris inouï de leurs blessés, qu'ils laissent croupir dans la boue, sans s'inquiéter d'eux, il faut que ce soit nous qui les ramassions. Il y a huit jours mes hommes en ont relevés 3 ou 4 dans une tranchée, ils y étaient depuis 3 jours !
Ce soir mon bataillon sera en première ligne, je m'y suis préparé en allant communier ce matin, car nous avons eu la messe dite par un Père Dominicain, le Père Favereau, que j'ai institué aumônier du bataillon, avec l'autorisation du nouveau Colonel, qui est un homme épatant religieux et brave (un véritable Bayard). Ce bon Père Favereau a beaucoup connu le Père *Fenéal*. J'espère que ces journées de 1^{e} ligne se seront bien passées grâce à la protection du bon Dieu et de la St Vierge, d'ailleurs comme je te le disais, grâce à notre avance d'il y a huit jours, le secteur est beaucoup plus calme.
Quand nous serons relevés nous serons au calme pour 24 jours, sauf alerte, tu pourras donc dormir tranquille et attendre patiemment mon arrivée en permission le 26 ou 27 août. J'espère que Joseph m'écrira quelques longues lettres quand il aura jeté son premier feu, les lettres de Pauline me font toujours grand plaisir elle a fait de grand progrès en orthographe, son style simple et naturel me plait énormément. La Princesse n'écrit pas mal non plus mais pas très souvent. Coco a la palme pour la précision et la conscience avec laquelle elle relate les moindres incidents. Quand tu m'as raconté qu'elle distribuait des cigarettes aux soldats, je l'ai revue, toute petite trottant au milieu des faisceaux de la 2^{e} du 153^{e} derrière le bois d'Haraucourt, ce fameux jour où nous avions si bien déjeuné, le jour de la manœuvre de Buissoncourt. Tout cela est *bien*.
Allons il faut se quitter car j'ai du travail, demain et après demain je ne t'enverrai qu'une carte au crayon. Je vous embrasse tous , ne m'oublie pas auprès de mes tantes.

God.

Tu toucheras 300 frs au lieu de 255 frs, j'ai réclamé pour l'indemnité d'enfants, je pense qu'elle ne tardera pas à t'arriver : c'est une omission du 153^{e} car c'est lui qui doit continuer à t'envoyer le mandat, ne t'inquiète pas ça viendra.

---

27 juillet (1918).
(*sur le front – 2^{e} bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Je ne t'ai écrit qu'un tout petit mot ce matin car j'étais extrêmement fatigué par la bataille que nous menions sans arrêt depuis le 18, faisant suite aux journées de juin et du commencement de juillet que tu connais. J'ai dormi un peu et me sens les idées plus nettes, aussi j'en profite pour causer quelques instants avec toi. D'abord je te dirai que je ne vois pas d'autre fin possible des évènements actuels qu'une victoire complète. Car dans la dernière bataille, en particulier dans la journée d'hier, qui fut la plus dure, j'ai pu constater que l'on avait enfin trouvé la solution de la question de l'accompagnement de

l'infanterie par le canon jusqu'à l'extrême limite du champ de bataille. Notre artillerie domine très nettement l'artillerie allemande, cela a été très marqué hier. Lors de la contre attaque Allemande son artillerie a été muselée par la notre en moins d'une heure, et pendant 10 heures sans arrêt et sans *ripostes*, plus de 500 canons de 155, que tu connais bien pour les avoir vus à St Dizier ont pilonné les boches qui acculés entre l'Ourcq et la Vesles devaient être dans une terrible mélasse. C'est d'ailleurs à ce moment là qu'à bout de forces nous avons été relevés : nos pertes ont été plutôt légères au regard du résultat : 16 officiers et 600 hommes 1/5 seulement de tués. Maintenant nous traversons le champ de bataille en sens inverse, nous allons nous reposer quelques jour un peu en arrière. Certes j'aurais une joie immense à te revoir, j'aurais bien des choses à te raconter, cœur à cœur, mais je ne vois pas la possibilité de te faire venir, si l'on nous donne quelques jours des permissions de 24 h, je tâcherai d'en prendre une, mais ne te berce pas d'un vain espoir, car je crois que la bataille va durer tant que nous aurons des réserves, car le Général Foch ne va pas laisser au boche le temps de se retourner, je crois qu'ainsi il hâtera la fin de la guerre. Nous avons eu l'occasion d'admirer les Américains, ce sont de superbes soldats ils ont un mépris du danger au dessus de tout éloge. Je n'en dirai pas autant de mon Colonel, il m'a dégoûté pendant ces derniers jours, et je n'ai pu lui cacher mes sentiments, il me ménage car je suis devenu pour lui un témoin dangereux, j'ai dû à plusieurs reprises prendre la direction du régiment en plein combat, car il était tellement énervé qu'il avait perdu complètement la tête, ainsi ai-je pris à la bataille une part des plus intéressantes, je te raconterai tout cela, et je sais que les hommes et les officiers me suivraient au bout du monde. Tes prières ont été très efficaces car pendant cette rude période de 2 mois pendant la quelle nous avons reçu plus de 100.000 obus nous n'avons perdu que très peu de monde. Continue donc à prier pour nous.
Je remercie Joseph de sa bonne lettre, je commence à croire que la Patrie n'aura pas besoin de lui pour sa défense, mais il aura fort à faire à travailler à son relèvement.
Je vous embrasse tous.

God.

Le 27 juillet (1918).
(*sur le front – 2e bataille de la Marne)*
Carte de correspondance des armées

Ma chère Germaine,

Je suis passé indemne au milieu des balles et des obus et des gaz. Maintenant près (de) 58 jours de bataille notre tâche vient de s'achever dans une belle victoire. Dieu soit loué. Nous quittons le corps d'armée avec des félicitations de son commandant, dont je suis fier pour notre race.
Je tombe de sommeil. Au revoir, je vous embrasse tous.

God.

Le 28 juillet (1918).
(*sur le front – 2e bataille de la Marne)*
Carte de correspondance des armées

Ma chère Germaine,

Nous voilà arrivés à notre nouvelle destination, loin du bruit et au calme, mais je ne crois pas qu'il soit possible que tu viennes, si le chemin de fer de Châlons est ouvert à la circulation tu pourrais à la rigueur me donner rendez vous à Meaux, mais je crois que je serai trop occupé pour pouvoir m'absenter. Notre Division a fait un effort superbe, elle va être citée à l'ordre de l'armée Américaine. Les boches ébranlés par les chocs successifs que nous leur avons donnés sans arrêt pendant 15 jours, se replient en abandonnant des stocks énormes de munitions. En somme tout va *bien*. Nous allons nous reposer en faisant la moisson. Les boches moissonnent pour nous les riches contrées que nous avons reconquises.
Je vous embrasse tous.

God.

Le 29 juillet (1918).
(*au repos – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Nous voilà donc au repos dans la région où nous nous trouvions déjà l'an dernier à pareille époque avant que nous descendions dans les Vosges. Je m'aperçois que la Providence dirige ma barque. Le Général de DI, que j'ai rencontré hier, est éclairé sur le Colonel, il va le relever de son commandement, et me donner le commandement du régiment, il en a parlé au Général Degoutte, qui a été très aimable pour moi hier sur le terrain et m'a serré 2 fois la main. Je dois dire à toi toute seule que j'ai la conscience d'avoir fait un peu plus que mon devoir. A un moment donné, le 24 au matin, comme le régiment hésitait à aborder une ferme qui était la veille très défendue, je suis parti tout seul, je suis entré dans la ferme revolver au poing. Elle était vide, comme je le supposais, je suis revenu au devant de la compagnie d'avant garde et je lui ai dit « allez vite, il n'y a personne, et faites le signal que tout le monde peut avancer ». Je ne me suis vanté à personne de cela, d'ailleurs je n'avais pas grand mérite car j'avais la conviction qu'il n'y avait personne, mais la difficulté était de le persuader aux hommes, et c'est pour cela que j'ai fait le geste. Le Colonel qui a eu vent de la chose m'a simplement dit que c'était ridicule ! D'ailleurs à partir du moment où nous avons décollé des tranchées j'ai constamment marché en tête de la section de tête, me rappelant que le chef est guide de sa troupe, et me rendant compte qu'ainsi j'étais beaucoup mieux renseigné. Je remercie le bon Dieu de la façon dont il m'a soutenu, je ne me suis jamais senti si vigoureux, et je n'en reviens pas de la force physique et du fluide nerveux que j'ai dépensé pendant ces dix jours de combat. Les obus qui tombaient autour de moi ne m'impressionnaient pas et jamais je n'ai eu l'esprit plus calme et plus lucide. Si je n'avais eu qu'à lutter contre le boche ce n'aurait rien été, le plus difficile de ma tâche était de traîner le Colonel qui marchait en arrière du régiment, et me reprochait constamment d'aller trop vite. Le 1e jour de l'avance s'il ne m'avait pas contrecarré je suis persuadé que le régiment aurait fait bien meilleure besogne, car je voyais très clairement le mouvement à faire, qui n'a été fait d'ailleurs que deux jours après, car dans la nuit les boches s'étaient renforcés et avaient établi un barrage d'artillerie le long du chemin de fer de Château Thierry à Oulchy-le-château qu'il était difficile de traverser.
Enfin nous les avons eus ces sales boches, en liaison avec les Américains, qui sont d'admirables soldats. Tu n'as pas idée de la supériorité de notre artillerie sur celle du boche ! dans la nuit du 26 au 27 où nous avons été relevés pour l'enlèvement de Fère en Tardenois les 155 peut être plus de 500 pièces tonnaient ensemble à la vitesse d'une fusillade. Les dépôts de munitions boches sautaient de tous les côtés, les boches ne tiraient plus un coup de canon. Le ciel était embrasé de lueurs rouges jusqu'à plus d'un kilomètre en l'air, c'était un spectacle inoubliable. Je priais le bon Dieu de tout mon cœur de soutenir l'effort de toutes nos énergies tendues, je maudissais le boche, j'aurais voulu percer le rideau de forêt, pour voir un peu ce qui se passait du côté boche : ce devait être des scènes de désordre comparables à celles de la fin du monde, sous ce déluge infernal de fer et de feu. Nous avons d'ailleurs fait 3 prisonniers qui étaient complètement fous, c'était lugubre à voir. Quand on a vécu des moments comme ceux là, on est bien blasé sur tout, et l'on se répète de plus en plus que l'homme n'est qu'une goutte d'eau dans un torrent. Si j'ai un peu de tranquillité, ce dont je doute, étant donné la nouvelle situation qui m'attend, je tâcherai de rédiger un petit journal de route que toi et les enfants lirez avec intérêt.
Nous voilà donc au repos, pour la 1e fois depuis deux mois je me suis déshabillé et j'ai couché dans un bon lit, c'est une habitude qu'on reprend très vite. Je vais d'ailleurs très bien, j'ai légèrement maigri, je suis brûlé par le soleil, mais je me sens très dispos. J'ai été cependant légèrement intoxiqué par les gaz, ce qui s'est traduit par une journée de coliques, cela est passé maintenant. Remercions le bon Dieu qui a béni nos efforts et préparons-nous après avoir laissé reposer nos hommes à donner à ces sales boches un nouveau coup d'épaule, pour les pousser dehors. A moins qu'ils ne fassent bientôt « camarades ».
Au revoir, ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le Général va écrire à Antoine pour lui dire qu'il lui a fait un bien vilain cadeau avec le lieutenant Colonel Delacroix (juste retour des choses)

._____

Le 30 juillet (1918 - *au repos*)

Ma chère Germaine,

Ne te presse pas de venir, car nous partons, je ne sais encore pour où, je tâcherai de te le faire savoir. On est déjà bien reposé par deux bonnes nuits dans un bon lit. Je vois avec plaisir que nos remplaçants sur le front ont continué le mouvement, quel dommage que les forces humaines aient une limite, et qu'il ne nous ait pas été donné de pouvoir poursuivre nos succès. Voilà seulement que l'on va en apercevoir toute l'ampleur, car voilà seulement que le boche doit être fatigué, et que vont lui manquer les armes,

matériel et munitions qu'il a laissés sur le terrain. Les munitions surtout il en a laissé des quantités fantastiques, surtout une immense proportion d'obus toxiques avec lesquels il comptait nous empoisonner, il en est pour ses frais. La question est de savoir maintenant où il s'arrêtera, tout cela dépend des réserves dont il dispose. Ce sont les seules troupes qui puissent compter maintenant, car celles qui sont engagées depuis le 15 juillet doivent être à bout de souffle, et complètement démoralisées.
De notre côté l'armée Mangin et l'armée Gouraud sont encore menaçantes, les autres qui ont donné leur plein effort se reconstituent très rapidement grâce à l'arrivée des Américains. Quant à notre artillerie, et à celle de nos alliés, elle est formidable. Si le bon Dieu nous aide il nous reste encore de belles pages à écrire pour notre histoire militaire.
Je suis ennuyé du genou de Nanine, j'espère que le médecin qui est venu la voir a trouvé moyen de la soulager, il faut absolument, lui faire faire un appareil pour suppléer à ce mauvais tendon, ce serait navrant que notre Nanine reste estropiée, je sais bien que sa bonne humeur n'en serait pas tarie, mais tout de même cela serait une rude épreuve. Je pense que Joseph a reçu ma lettre qu'il tiendra compte de mes observations, c'est un devoir pour lui de ménager son estomac, il faut qu'il t'aide dans l'administration de tes affaires, il n'est plus un enfant puisqu'il va avoir 18 ans.
Je vais monter à cheval, visiter les cantonnements, et j'en profite pour aller jusqu'au château de Yerres où j'ai passé l'an dernier un été si agréable. Je t'écrirai plus longuement cet après midi. Ta lettre du 27 m'est déjà parvenue hier.
Au revoir chérie , je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Peut être allons nous débarquer dans vos environs ! ou peut être en Lorraine ?

---

31 juillet (1918).
(*au repos – 2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre du 28. Je suis ennuyé de savoir notre Nanine immobilisée pour longtemps. J'espère bien tout de même que sa guérison sera complète et qu'elle pourra retrouver sa belle activité d'autre fois. C'est pour elle, en attendant, une source de sacrifices et de mérites, dont elle saura profiter et qu'elle appliquera aux pauvres militaires qui en ont tant besoin. Je suis toujours affublé de mon Colonel, je voudrais bien que cette situation ne se prolongeât pas, car elle est bien fausse pour moi. Il a fait le plus grand tort au régiment par son attitude, et si nous ne récoltons pas les lauriers que nous méritons c'est bien par sa faute. Nous partons demain, destination inconnue, je ne crois pas que ce soit pour être engagés, car les hommes ont encore besoin de repos, et le rendement qu'on obtiendrait de la troupe en ce moment ne serait pas encore bien grand, de sorte qu'à moins d'urgence ce serait une faute de nous employer si vite.
Hier au cours de ma promenade à cheval, j'ai été au château de Gesvres où j'avais cantonné l'an dernier en août et septembre. J'espérais y retrouver la concierge et sa petite fille de six ans qui avait été très gentille, mais je n'ai vu personne, c'était envahi littéralement par tous les services d'un état major de corps d'armée. J'ai admiré au cours de ma promenade les superbes récoltes de cette région, la moisson est commencée, et je crois que le rendement en sera très bon. Dans les terrains que nous venons de reprendre aux boches, j'ai vu avec plaisir que la moisson était faite par des équipes de prisonniers. Ce n'est pas ainsi que ces salauds pensaient la faire, et il y a quinze jours ils croyaient bien que tout ce blé rentrerait dans leurs greniers. J'ai eu grand plaisir aussi à traverser les solides lignes de défense que nous avions rapidement construites et derrière lesquelles nous avons cru pendant quelques journées angoissantes que nous aurions à arrêter la ruée boche sur Paris. C'est la gloire de notre commandement d'avoir devancé le boche de bien peu, et d'avoir transformé la ruée en débâcle. Il nous faudra encore évidemment plus d'une bataille comme celle-ci pour finir la guerre, mais si les Américains arrivent suffisamment vite, et se font rapidement à la lutte, il pourrait bien se faire que nous ne recommencions pas une nouvelle campagne d'hiver. Avant de nous revoir, nous aurons encore certainement des coups durs. La Providence m'en *tirera* et me protègera comme elle la fait cette fois-ci, car je t'assure bien que je n'ai rien fait pour sauver ma peau, et que je suis bien étonné d'être revenu de la fournaise avec mes 4 membres et ma tête sur les épaules.
La division a perdu environ 2.000 h elle a fait aux boches un millier de prisonnier, pris environ 200 mitrailleuses, probablement des canons encore perdus dans les forêts, et des munitions en quantité incalculable, qui étaient certainement destinées à alimenter une nouvelle offensive. On aurait pu faire mieux avec des troupes fraîches, nous aurions fait certainement mieux avec un autre Colonel, mais enfin

le résultat est déjà beau, et notre petit soldat a été admirable. Ils sont surtout mis en confiance, et à la prochaine avance ils feront des merveilles.
J'espère que Joseph a reçu ma lettre et qu'il mettra mes conseils à profit, il n'a plus de temps à perdre pour être prêt à bien faire son devoir avec ses camarades de la classe 20. Au revoir ma chère Germaine, j'espère que toi tu vas tout à fait bien, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Si nous débarquons près de toi, pour être quelques jours au repos, je te ferai signe.

Le 1 août 1918.
(*2e bataille de la Marne*)

Ma chère Germaine,

Demain nous partons pour venir dans l'armée Gouraud, par conséquent pas bien loin de toi, je tâcherai tout de même de m'échapper quelques heures pour aller vous embrasser. Si ce n'est pas possible ce sera un sacrifice de plus à faire. Le régiment n'a pas de chance il pâtit de la décote de son Colonel et quoiqu'il se soit très brillamment comporté il ne récoltera aucun laurier. Naturellement le Colonel n'a pas dit un mot de moi dans son rapport, mais tu sais à quel point je m'en fiche, puisque tous les soldats du régiment n'ont jamais vu que moi pendant le combat, et moi toujours en tête et en avant quand on marchait de l'avant. Pendant les arrêts forcés je restais le moins possible au PC, et j'ai passé bien des heures de nuit dans la tranchée entre 2 guetteurs. Je vois d'ailleurs dans le salut des hommes la vénération qu'ils ont pour moi, et c'est là la vraie récompense du chef.
Il se confirme que le Colonel va être limogé, il faudrait que cela vienne vite dans l'intérêt du régiment. Ma situation est très fausse, faire à peu près bonne figure à un homme que je méprise, et qui sait que je le méprise, car je le lui ai dit en pleine figure dans le feu de l'action, c'est excessivement pénible, puis par sa nervosité, sa brusquerie, son manque d'éducation, il rend tout son entourage malheureux, voilà deux mois que tous les officiers de l'état major du régiment, le capitaine adjoint compris, ne tiennent qu'à cause de moi, mais je crains qu'à la fin la patience ne les abandonne. Le commandement est maintenant éclairé il n'a qu'à agir. Certes sans lui je crois que nous aurions gagné 24 h dans l'avance un certain jour, où j'entraînais déjà un bataillon à l'attaque d'un point important faiblement occupé, il l'a arrêté et reporté en arrière parce qu'il tombait quelques obus, nous en avions traversé bien d'autres, le même jour, et avec entrain. Ce point important, qui assurait notre liaison avec les Américains, n'a été occupé que 36 h plus tard, les Américains qui s'étaient emparé, d'un village à droite, découverts sur leur flanc gauche ont dû abandonner le village. Tout cela parce qu'un homme a eu la frousse !
J'aime mieux ne plus penser à ces occasions perdues ! Mais que les chefs qui nomment les chefs de corps ont une lourde responsabilité, celle d'Antoine dans ce cas n'est pas discutable, il s'est laissé prendre aux apparences. Le Général Schmitt m'a dit qu'il lui écrirait à ce sujet.
Tout cela c'est de bien vilaines histoires, il est plus intéressant de taper sur le boche, nous ne nous en sommes pas privés pendant 10 jours, eh bien tu vas rire si je te dis que je suis déjà en mal du champ de bataille, surtout du champ de bataille tel que nous l'avons connu là, tel que le souhaitait le Général de Grandmaison. A côté des déboires dont je viens te parler, j'ai vécu des heures enivrantes après lesquelles on peut chanter le « nunc dimittis » (*parole de Siméon disant qu'il pouvait mourir après avoir vu le Messie*) je te raconterai cela quand je te verrai. Maintenant nous achevons de nous reposer sous un ciel de grand beau temps, nous regardons d'un œil narquois les prisonniers boches qui coupent le blé qui promettait il y un mois de si belles récoltes et que nous foulions avec regret en organisant notre position de défense. Les boches songeaient sans doute alors à rentrer tout ce blé dans leurs greniers, et c'est dans les nôtres qu'ils le rentrent.
Tu n'auras probablement pas de lettre de moi demain car nous roulerons en auto toute la journée. Je t'envoie ce menu offert par la table du 1e bataillon qui m'avait invité hier à déjeuner, il n'est pas mal, mais je trouve la France trop défaite, heureusement elle n'est pas là et c'est elle qui quoique blessée entraîne tous les alliés à l'assaut de la forteresse boche, c'est elle qui mène tout.
Au revoir ma chère Germaine, je vous embrasse tous.

God.

Le 4 août (*1918*).

(*au repos dans la Meuse*)

Ma chère Germaine,

Je viens de passer quelques mauvaises heures. Le Colonel qui est décidément limogé vient de me faire appeler et m'a entretenu pendant 2 heures, pour me demander mon opinion sur son compte, et de ne pas le desservir si j'étais appelé par le commandement à donner mon avis à son sujet. Je lui ai dit carrément ma façon de penser : qu'il n'avait pas su se concilier l'affection de son régiment, qu'il ne s'était pas montré au moment où il faut qu'un chef se montre, qu'il avait trop pris soin de sa sécurité personnelle à un moment où cette question passait au second plan. Qu'il n'avait pas su comprendre mon avis, il reconnaît qu'il a eu des torts mais trouve qu'on est trop sévère pour lui. Je suis resté un peu muet devant cette inconscience et cette épave humaine. Je lui ai dit ; quand tout craque un chef a toujours la suprême ressource de se faire tuer avec les plus braves de son régiment, et de sauver ainsi son honneur militaire. Je crois que je vais prendre sa place car le Général a fait établir pour moi une proposition d'urgence. C'est dommage que j'arrive un peu tard pour pouvoir faire obtenir la fourragère au régiment. Mais il ne faut pas désespérer car les évènements marchent vite, et je crois qu'avant 15 jours nous serons de nouveau engagés. Priez pour nous, faisons de la bonne besogne. Il ne faut pas croire tout ce que racontent les journaux. Je lis aujourd'hui un article dithyrambique sur la prise de la ferme de la Gouttière par les Américains, or cette ferme est celle où je suis entré tout seul un matin à 4 h ½, les Américains y sont entrés une demi heure après nous, cela n'a aucune importance : par le fait nous faisions partie du corps Américain ; le récit du journal n'est donc pas tout à fait faux.
Aujourd'hui dimanche et prières nationales : nous avons eu un office assez bien, et bien suivi, dans un cantonnement voisin, je suis cantonné dans une ferme où il n'y a pas de chapelle, mais le village en question n'est qu'à 1.500 m. Le trait de Loulou que tu me racontes est en effet très édifiant. Ma pauvre vieille plus que personne je désirerais te voir et t'embrasser, mais si je n'en vois pas la possibilité. Nous sommes dans un pays perdu, dans la zone des armées où les étrangers ne sont pas admis, où te donner rendez-vous, je ne vois pas. Revigny ? (*Revigny-sur-Ornain, à environ 20 km au nord ouest de Bar-le-Duc*), mais avec les complications actuelles je ne suis pas sûr du lendemain, commandant le régiment, mon capitaine adjoint venant de partir en permission, il m'est absolument impossible de m'absenter. Allons soit courageuse, il est probable que je viendrai en permission au commencement de septembre, alors quelle noce, d'ici là il nous faudra encore donner un bon coup aux boches pour achever de les ébranler avant l'hiver.
Nous venons de recevoir des renforts classe 18 du centre de *Coursance*, ils me font excellente impression, mais quel dommage qu'ils ne viennent pas d'Eclaron ! Je vois que le Colonel continue à vous gâter, je l'en remercie bien. Que Nanine ne fasse pas d'imprudence avec sa jambe, qu'elle ne quitte jamais son bandage. je vous embrasse tous et de tout cœur.

God.

Quand tu recevras cette lettre j'aurai probablement 5 galons. Je reçois une lettre de Papa qui va se mettre en route pour *Aubry*.

---

5 août (*1918*).
(*au repos dans la Meuse*)

Ma chère Germaine,

Cela me fait vraiment de la peine d'avoir été obligé de te dire de ne pas venir, et j'y ai encore réfléchi cette nuit, décidément dans les conditions où nous nous trouvons cela est absolument impossible, mais voilà une combinaison à laquelle je me raccroche et qui pourra peut être me permettre de te voir quelques heures toi et les enfants. Je vais sans doute être nommé lieutenant Colonel. Je demanderai une permission de la journée pour faire les acquisitions nécessaires à mon nouveau grade, et cette journée je viendrais la passer à St Dizier, si cela s'arrange j'enverrais un coup de téléphone au Colonel pour qu'il te prévienne. Mes quelques petits achats faits, je pourrais peut être pousser avec vous jusqu'à Eclaron et y passer 1 ou 2 heures, juste le temps de voir Minette, les lapins, les oies et les poules, c'est un projet qui n'est pas encore réalisé mais qui est peut être possible avec la permission du bon Dieu.
J'ai beaucoup à faire en ce moment, le régiment à remonter, car il a été un peu détraqué par cet as des as cher à Antoine, de nouveaux procédés de combats résultant de notre expérience du Tardenois à mettre en pratique, le feu sacré à entretenir, tout cela ne me permet guère de profiter du repos, puis de la paperasse, de la paperasse, encore de la paperasse, et mon capitaine adjoint en permission, qu'il n'a pas volée d'ailleurs. J'ai bien cru qu'il me quitterait, car le Colonel lui rendait la vie impossible, cela aurait

été une rude perte, car voilà 3 ans qu'il remplit ces fonctions. Il m'est très dévoué, à titre d'indication voilà la lettre qu'il m'écrivait pour m'annoncer la visite du Général (*voir la lettre suivante*). Car actuellement je suis redevenu pour quelques heures simple chef de bataillon, j'ai pris le commandement d'un bataillon qui avait été mal commandé et qui avait besoin d'être repris. Je l'ai remis sur pied en 48 h, maintenant il marche au doigt et à l'œil. C'était surtout les officiers qui pêchaient, je n'ai formé qu'une table que je préside, je leur ai dit ma façon de penser entre la poire et le fromage, ils sont maintenant tous très petits garçons. Tout cela c'est la faute de l'emballement d'Antoine pour un homme habillé en bleu foncé. C'est de l'histoire ancienne mais s'il n'a pas été cause indirectement que j'ai été tué c'est que le bon Dieu l'a bien voulu, car à cause de tout ces tirages j'ai dû circuler continuellement sous les balles et les obus. Cela m'a d'ailleurs été très salutaire, et me donne un grand ascendant sur la troupe, tous me saluent avec une réelle vénération, aux prochains combats ils me suivront partout.
Je suis bien aise de faire partie de l'armée Gouraud, j'espère bien avoir l'honneur de rencontrer ce grand chef qui me permet de l'appeler son ami.
Les nouvelles sont de meilleures en meilleures, je n'en suis pas étonné, rappelle-toi ce que je t'ai écrit, j'ai la réellement l'impression d'une véritable victoire, le jour où je t'ai écrit cette carte en 5 mots qui t'a fait tant de plaisir. C'est ce jour là que la croûte a craqué, et c'est en somme à nous que l'honneur en revient, nous étions trop fatigués pour ramasser les lauriers que nous avons coupés, mais le résultat est là. Les Boches sont f...us, je suis persuadé qu'ils ne tiendront plus jamais sous notre artillerie et sous l'artillerie Américaine, cela finira, peut être plutôt qu'on ne pense, il suffit que Dieu le veuille, et vraiment si la France a eu des torts, elle a déjà bien durement expié. Tu n'as pas idées des désolations que nous avons rencontrées de la Ferté sous Jouarre à Fére-en-Tardenois du 30 mai au 27 juillet.
Au revoir ma bien aimée Germaine, je t'embrasse de tout mon cœur et suis bien content de pouvoir te dire que tu peux être fière de moi, mais conserve le pour toi seule et embrasse les enfants.

God.

Nous sommes tous affligés de coliques, le médecin croit que ce sont les gaz, je viens de me purger et j'espère être guéri aujourd'hui. Tu peux être tranquille je me soigne.

3/8/18 (15 h).
(*carte de correspondance de l'armée*)

Le Général vient de me quitter à l'instant. Il a un dossier volumineux dont il m'a montré une partie. Il va donner m'a-t-il dit, à partir de demain ou d'après-demain, une permission de longue durée, au colonel. Il m'a dit aussi qu'il vous avait demandé pour commander le Régiment et qu'il espérait vous avoir. Il va revenir pour voir le colonel et lui annoncer la chose.
Vous serez donc des nôtres sans doute demain soir comme commandant, et dans quelques *jours* comme colonel : j'en suis infiniment heureux.
Croyez mon commandant, à mon affection toute dévouée.

(*signature illisible*).

(*cette carte écrite par le capitaine adjoint à Godefroy de Miscault est jointe à la lettre du 5 août 1918*)

Le 7 août (*1918*).
(*au repos dans la Meuse*)

Mes chers garçons Gérard et Jean,

Je vous remercie de vos gentilles lettres, elles me font bien plaisir. La pensée que vous avez les yeux fixés sur votre Papa dans la bataille a bien été pour quelque chose dans la façon dont il a agi, car il sait que c'est son devoir de montrer à de petits français, comme vous, comment il faut servir son Pays. Je vois que vous avez compris ma leçon et j'en suis bien content.
Votre Papa qui vous embrasse.

G de Miscault.

Ma chère grande fille,

Tes félicitations me sont très douces, je t'en remercie, je ne serais pas digne de vous, je n'oserais pas me montrer devant vous si j'avais agi autrement que je l'ai fait. Je suis bien content de vous avoir fait

plaisir, et me réjouis de vous montrer mes 5 galons quand je viendrai avant 1 mois pour 12 jours. En attendant je t'embrasse, et te souhaite prompt rétablissement, ma pauvre invalide.

Ton Papa.

Ma chère Germaine,

A ces petits mots que j'adresse à nos enfants pour les remercier de leurs gentilles félicitations qui me font plaisir, j'ajoute un tendre bonjour pour toi. Nous avons été ce matin à des exercices de tirs de canons de tranchées auprès de Chalons et nous rentrons tard. J'ai vu là le Général commandant de corps d'armée qui est de mes anciens de St Cyr, il a été fort aimable. J'attends un peu mon 5e galon car la proposition a été faite par la 6e armée et comme nous avons changé d'armée dans l'intervalle cela amène des retards de transmission. Le Colonel part ce soir en permission, et j'en suis bien aise, car la situation était de plus en plus fausse, et il me tardait de prendre le commandement du régiment pour le mettre au point avant de remonter en ligne, ce qui a lieu bientôt. Nous allons en secteur calme, de sorte que nos permissions vont continuer leur cours, je compte s'il n'arrive pas d'accident, ce qu'à Dieu ne plaise, t'arriver au plus tard dans un mois, et pour 12 jours, j'espère. En attendant ma vieille offre au bon Dieu le sacrifice de ne m'avoir pas revu, et attendons courageusement cette bien heureuse et prochaine permission.

Je t'embrasse.

God.

Le 8 août (*1918*).
(*au repos dans la Meuse*)

Ma chère Germaine,

Je t'ai écrit un peu à la hâte hier et n'ai pas répondu à quelques questions que tu me posais. J'approuve entièrement ton projet de pèlerinage, ce sera pour Joseph d'abord une récompense pour son succès puis une façon de retraite qui le préparera à son entrée au régiment, mais je t'engage à partir le plus tôt possible de façon a être rentrée dans les 1e jours de septembre, car je pense ne pas tarder à prendre ma permission pour profiter des enfants et des journées encore un peu longue. Cela fait que nous aurons tout le temps de voir ensemble, et la question de la rentrée, et celle de l'entrée au régiment de Joseph. Ton voyage sera évidemment assez long, naturellement tu voyageras en première, il faut je crois que tu écrives dès maintenant au chef de gare d'Orsay pour retenir des places, sans cela tu risques d'être obligée d'attendre 2 ou 3 jours à Paris, et même plus. Ton idée de repasser par Biarritz, Poitiers, et de faire un pèlerinage à Claire *Ferjand* est excellente.
La situation du régiment me préoccupe encore, le colonel est inconscient et il s'obstine à rester, bien qu'il se rende compte que sa situation est impossible, je voudrais cependant avoir le temps de reprendre le régiment avant de monter en ligne, ma situation est pénible et difficile, je ne (*lui*) parle plus auquel (*?*), je l'ai en trop petite estime pour cela, je n'ai heureusement pas beaucoup d'occasions de le voir, car je commande provisoirement un bataillon qui est détaché.
Tous les jours j'attends ma nomination qui ne saurait tarder maintenant. A la place de l'autre je n'attendrais pas ce moment qui sera très désagréable pour lui. Demain nous allons avoir à mon bataillon un joli office en plein air, pour les officiers et soldats tombés lors des derniers combats. On va organiser un autel sur la pelouse de la maison de campagne que nous habitons, il y aura de beau champ (*? beaux chants*), je pense que cette cérémonie aura une bonne influence sur le moral de la troupe. Et puis peu après nous repartirons pour achever la victoire.
Au revoir ma vieille, je vous embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 9 août 1918.
(*au repos dans la Meuse*)

Ma chère Marie,

Ta fête approche, je ne veux pas être le dernier à te la souhaiter, je m'y prends donc à l'avance tandis que je suis encore au calme pour t'envoyer mes meilleurs vœux de bonheur pour cette belle fête de l'Assomption. Je demanderai particulièrement à la Reine du ciel qu'elle te conserve toujours aussi bien que tu es, et qu'elle t'aide à te perfectionner, à lutter contre tes défauts de caractère afin que tu sois réellement une jeune fille en tous points parfaite, le charme du foyer, le digne exemple de tes frères et

sœurs plus jeunes. Je joins à ma lettre un modeste petit cadeau avec lequel tu t'achèteras, chère princesse ce qui te plaira.
Voilà les Boches qui continuent à recevoir la pile, et cette fois une pile de plus en plus sérieuse, le Maréchal Foch est réellement un bien grand homme, et de plus un excellent chrétien, bien digne d'être aidé par le bon Dieu, et c'est ce qui arrive aussi, j'espère que ses succès ne s'arrêteront pas là, et que nous allons enfin voir le fin victorieuse de cette guerre, non sans avoir chassé auparavant les Boches chez eux à coups de pied, afin qu'ils sachent tous là bas ce que c'est que la guerre chez soi, et que nous fassions expier en quelques semaines tout le mal qu'ils nous ont fait en 4 ans. Aujourd'hui j'attends avec impatience les journaux et les communiqués et je vois d'ici les sauts, et j'entends les cris de joie de vous tous en apprenant les communiqués. Mais j'espère que Nanine ne saute pas trop et qu'elle ménage son pauvre genou. J'ai écrit hier à l'oncle Antoine pour le remercier d'avoir écrit si gentiment à votre Maman. Mon Colonel est toujours là, tout le monde au régiment soupirons après son départ, mais il ne comprend pas que c'est un gêneur. Dans l'intérêt du régiment il faudrait pourtant bien qu'il s'en aille, et que je puisse prendre le régiment en mains
Quelques jours avant de remonter aux tranchées. Ma situation est intenable, je ne lui parle plus, il n'a plus aucune autorité sur le régiment, mais il ne comprend pas. Je ne comprends pas non plus que les chefs ne lui signifient pas de s'en aller. Enfin la décision maintenant ne saurait tarder. Au revoir ma chère Marie, le plus grand bonheur pour moi serait de te souhaiter ta fête de vive voix, mais en attendant je t'embrasse de tout cœur ainsi que ta Maman et tes frères et sœurs.

Ton Papa G. de Miscault.

Le 10 août (*1918*).
(*au repos dans la Meuse*)

Ma chère Germaine,

C'est de nouveau pour moi la crise du papier à lettre, je me contente donc de t'écrire sur une feuille arrachée à un cahier. Je t'annonce aujourd'hui que je vais rentrer demain en secteur, toujours chef de bataillon, et commandant provisoirement un bataillon privé de son chef. J'espère après ce que t'a écrit Antoine que ce ne sera plus pour longtemps, en attendant cette situation a gâté mon repos, m'a empêché de venir te voir, etc, c'est un sacrifice que le bon Dieu m'a demandé et que j'ai fait de bonne humeur, comme toi, je pense. Le Général Sch. Est venu hier, il a été tout ce qu'il y a de plus aimable, et nous avons causé tous les deux pendant au moins une heure, tout à fait intéressant, quoique protestant il a des sentiments très élevés et très pieux, il m'a cité beaucoup de passages de l'évangile, il est aussi extrêmement charitable, Madame Schmitt s'occupe avec beaucoup de zèle des familles des officiers pauvres de la division, en somme ils sont sympathiques, il a ses défauts comme tous les hommes, mais sa grande bravoure lui fait pardonner sa brusquerie, depuis que les hommes l'ont vu au feu ils l'apprécient et l'aiment. Le bataillon que je commande provisoirement avait besoin d'être repris, car le chef de bataillon qui le commandait avait été en dessous de tout pendant la dernière offensive, c'est à la tâche de le remonter que je me suis attelé, je crois y être arrivé, je le verrai en secteur, aujourd'hui cependant j'ai dû encore attraper les officiers, je crois qu'ils m'ont compris. La vie est un perpétuel combat, moi je préfère me battre contre les boches que contre les nôtres.
Je remercie bien la bonne grosse de sa gentille lettre, ainsi que Marie, je lui ai écrit hier pour sa fête, et comme d'habitude j'ai oublié de mettre dans l'enveloppe le cadeau que je lui annonçais. Je suis content que Joseph monte à cheval, cela lui servira s'il va dans l'artillerie, je te disais que je suis tout à fait d'avis qu'il aille dans cette arme, dis lui que pour moi c'est surtout l'artillerie qui a remporté la bataille de Château-Thierry, puis qu'il n'oublie pas que le Maréchal Foch est un artilleur
Nous venons d'avoir un bien beau temps pour ton jardin, j'espère bien pouvoir juger de vos belles récoltes dans 3 semaines. En attendant priez toujours pour moi, pour que je me tire à mon honneur de cette nouvelle campagne que nous allons commencer.
Je t'embrasse de tout cœur.

God.

---

10 août (1918).
(*au repos dans la Meuse*)

Comme je prévois, ma chère Germaine que demain dimanche je ne pourrai probablement pas t'écrire, car nous serons en route pour le front, je viens employer les quelques minutes de liberté qui me restent

ce soir, à causer avec toi. J'espère que tu es consolée de ne m'avoir pas vu, car je pense que nous serons bientôt dédommagés de ce sacrifice en nous revoyant bientôt, car je crois que nous ne resterons pas longtemps dans ce coin, notre division n'étant pas faite pour tenir les tranchées, surtout en ce moment où tout est à l'action. Que dis-tu de la victoire anglaise ? (*cette bataille dans la région de Montdidier est un des premiers exemples de l'utilisation de chars, le 11 août à la fin de l'offensive les pertes des alliés se chiffraient à 24.000 Français et 22.000 Anglais, les Allemands perdaient 75.000 hommes dont 29.000 prisonniers, l'offensive ramène le front sur la Somme*) je n'ai pas été étonné de cette attaque car elle était dans la logique des choses ; elle répondait surtout trop bien à la manière de Foch pour ne pas se produire au moment voulu. Les Boches s'en sont bien méfiés mais trop tard et surtout ils n'avaient pas escompté une avance aussi profonde qui les a tout à fait désorientés, et maintenant que leur haut commandement perd sa maîtrise je crois qu'ils auront encore avant peu une ou deux surprises désagréables. Le Maréchal Foch a encore des disponibilités qui s'accroissent très vite grâce à l'appoint Américain. Je crois aussi que les Italiens depuis la victoire de la Piave disposent encore de beaucoup de réserves. Par la victoire de la Marne, notre front se trouve raccourci de 60 kilomètres, ce qui nous rend 2 armées disponibles. Le Maréchal Foch utilisera tout cela pour chercher à achever le Boche, et à le mettre mal en point pour l'hiver. Je vous entends d'ici toutes et tous pousser des cris d'allégresse à l'arrivée du communiqué.
Tu sais que je serai pas trop loin de vous, à 60 km environ à vol d'oiseau, juste au nord de vous ; tu entendras notre canon, il ne faut pas que cela t'émotionne, il ne tapera jamais aussi fort que celui qui tirait sur nous au mois de juin, et que tu n'as pas entendu. Le bon Dieu me protègera, comme il m'a protégé jusqu'à présent, et nous nous retrouverons dans 3 semaines, ou un mois à ton retour de Lourdes, quand nous redescendrons des tranchées. Encore rien de nouveau pour moi, toujours la même situation fausse, évidemment le haut commandement est très occupé en ce moment, mais ce n'est pourtant pas une raison pour laisser traîner une question qui au point de vue du moral du régiment a son importance. Je voudrais aussi que l'on ne tarde pas à envoyer un chef de bataillon à ce bataillon que je commande actuellement. Je viens d'écrire un mot à Marie Renée (*de Meckenheim*) pour sa fête ; bientôt j'écrirai à Tante Jeanne, elle habite bien toujours à Poitiers, n'est ce pas ? Joseph a-t-il écrit au Père Kieffer ? il faut qu'il le fasse sans faute.
Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui, aussi la journée me parait-elle longue ; ah ! si les boches pouvaient se dépêcher de faire rapidement camarades, que nous puissions nous retrouver tous pour ne plus nous quitter. Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ne m'oublie pas auprès du Colonel.

---

15 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je t'ai dit hier que je t'écrirai longuement aujourd'hui jour de l'assomption, je vais tâcher de le faire quoique j'ai terriblement sommeil. Donc d'abord aujourd'hui je pense particulièrement à Marie, dont c'est la fête, je viens en rentrant de ma tournée de secteur d'avoir la messe dans la salle de notre popote, et je ne vous ai pas oubliés je t'assure. Hier donc j'ai assisté à Châlons à une superbe cérémonie militaire : la décoration de drapeaux qui avaient pris part à nos victoires ; chaque régiment de l'armée avait envoyé son drapeau ou son étendard avec les 30 militaires les plus décorés ; il y avait environ 40 drapeaux plus ou moins lacérés par les balles et les obus, parmi les poilus j'en ai découvert un haut comme ma botte, qui était décoré de la légion d'honneur, de la médaille militaire, de la croix de guerre avec 5 palmes, soldat de 2e classe qui n'avait manqué aucune bataille depuis 1914, c'est là un as, je n'ai pas pu m'empêcher de le félicité chaleureusement. La revue a eu lieu sur le Jard, c'est le parc public de Châlons ; le cadre de verdure par ce beau temps était fort joli, et reposant, surtout pour nous qui sortions de la craie. Et c'était beau de voir tous ces guerriers, que le monde nous envie, défiler autour de leurs drapeaux glorieux et déchiquetés, devant ce non moins glorieux et non moins déchiqueté Général Gouraud, auquel il manque un bras et presque une jambe, et qui se posait devant tous comme exemple de sacrifice et de don de tout son être à la Patrie. Que n'ai-je su à temps que je viendrais là ; vous auriez fait sans doute le voyage de Châlons, et pour les enfants cela aurait été une belle et réconfortante leçon, mais je n'ai été prévenu qu'à 10 h du soir, la veille. Le Général m'a dit que ma nomination était chose faîte, j'attends donc patiemment. Le Colonel est parti sans rien dire à personne, nous poussons un ouf ! de soulagement et ne pensons plus à ces 4 mois que comme un mauvais rêve : j'ai fait ce matin la tournée du secteur avec le Général, il a été fort aimable, très brave comme d'habitude. D'ailleurs dans

notre coin les boches sont assez calmes et on peut *tenir*. Pas de lettre de toi aujourd'hui, c'est triste pour un jour de fête. Je viens enfin de voir André Achard qui est à un observatoire voisin, je lui ai demandé de venir dîner ce soir, ce qu'il a accepté, j'ai eu peine à le reconnaître, car il ne porte plus la barbe.
Allons ma vieille j'ai trop sommeil il faut que je dorme, je te quitte donc en t'embrassant de tout cœur ainsi que nos bons enfants.

God.

---

10 mètres sous la craie
17 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Aujourd'hui je reste un peu tranquille pour guérir un petit rhume que j'ai pris par chaud et froid en passant d'un soleil torride à l'atmosphère glacée de mon PC sous la craie, j'en profite pour t'écrire alors que tout le monde encore dort autour de moi. J'ai été ces jours-ci très satisfait du régiment, qui montre beaucoup d'entrain et un excellent esprit, si le bon Dieu veut bien m'en donner l'occasion j'espère faire du bon travail avec ces braves dont j'aime à voir le regard confiant et souriant. J'ai grand plaisir à circuler dans le secteur où je suis partout bien accueilli et où j'ai eu jusqu'à présent la satisfaction de trouver chacun actif et souriant. Le boche cherche bien à nous ennuyer un peu, mais la craie est une défense merveilleuse, malgré ses bombardements parfois violents que tu entends sans doute, nous n'avons pas une perte depuis que nous sommes ici. Les gaz grâce à nos précautions ne nous font pas de mal non plus, nous sommes convaincus que nous aurons ces sales boches. Voilà que j'ai dû m'interrompre pendant 3 heures pour traiter diverses questions. Je reprends ma plume pour te remercier des lettres reçues hier, je vois que tout va bien. Il est vrai qu'en raison du recensement de la classe 20, il vaut bien (*mieux*) maintenant que tu attendes la fin de ma permission pour faire ton pèlerinage à Lourdes, enfin tu sais ma vieille que je te laisse complètement libre, car tu n'as jamais abusé de cette liberté, et tu sais mieux que moi ce qu'il convient de faire car voilà si longtemps que je vis hors de chez nous que je suis tout à fait désorienté.
Je vois que Mognéville va s'arranger. Je suis plein de commisération pour Mr Vieilhomme qui était au fond un brave homme, et qui s'était montré en somme honnête dans cette affaire, quoiqu'il ait à lutter contre sa famille. Je crois que le garde *Bouchu* nous sera dévoué, il me paraît actif. La Providence nous a encore servi en cette circonstance. Lors de ma prochaine permission nous pourrons aller encore faire un tour à la forêt, avec les enfants : par une journée de beau temps, ce sera pour eux une saine distraction.
As-tu des nouvelles de Mme de Nazel ? je pense souvent à son fils à ce moment où les chars d'assaut font tant de beau et glorieux travail. Je vais écrire un petit mot à Tante Jeanne, aussi je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 18 août 1918.
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Mon Dieu que nous devenons vieux ! voilà pourtant qu'est arrivé le 21^{e} anniversaire de notre mariage, 21 ans de bonheur qui nous ont préparés aux quatre années d'épreuve que nous venons de traverser. Nous en verrons tout de même la fin, grâce à Dieu, de ces épreuves, alors quelle joie de se retrouver pour ne plus se quitter. J'ai reçu ce matin ta lettre du 14, les nouvelles sont bonnes, mais Joseph décidément est désespérant, il faut veiller à ce qu'il ne se fatigue pas trop ; il est évidemment très nerveux, et je crois que chez lui c'est le système nerveux qu'il faut soigner, éviter le surmenage le faire beaucoup dormir, surveiller son estomac, et ses intestins. Il n'y a pas de raison pour qu'il ne prenne pas le dessus, mais je commence à craindre tout de même qu'il ne soit ajourné. Dans ce cas il faudrait à son sujet prendre une décision pour l'an prochain ; nous en reparlerons dans 15 jours quand je viendrai. C'est très beau les honneurs mais comme chef de corps il n'y a que le commandant du groupe d'armée qui accorde une permission : cela prend un certain temps, et c'est assez difficile de prévoir la date exacte où elle sera accordée ; je ne pourrai donc pas te prévenir très longtemps à l'avance et t'arriverai peut être un peu plus tard que je ne pense, et par surprise. Il ne faut pas t'en faire. Je suis content d'apprendre que Nanine va enfin mieux, et qu'elle est raisonnable ; qu'elle veille bien à éviter une rechute !Minette m'amuse avec ses

sales boches. Ici ils sont assez tranquilles, cependant hier ils nous ont assez violemment bombardés, 1000 obus dans la journée, mais pas une perte, et nous avons fait notre travail à leur barbe, comme d'habitude. Je cherche à inculquer à tous l'activité qui malgré mes vieux ans m'anime encore, j'espère y arriver, c'est rudement chic de pouvoir faire passer son âme au travers de 3000 corps. Par exemple je suis occupé, mais je ne m'en plains pas. La bonne humeur est revenue à l'état major, tout le monde sert avec entrain, sourire et dévouement.
Au revoir ma chère Germaine, je vais dormir ¼ d'heure à ta santé, mais non sans t'avoir embrassé de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 19 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Il ne faut pas que tu m'attendes avant le 5 ou 6 septembre, car les permissions des chefs de corps ne sont pas chose commode à avoir, 1 seul par division doit être parti, de plus il faut que quand il s'absente ses 2 chefs de bataillon soient présents. Je dois attendre pour partir que le Colonel d'un autre régiment de la division, qui part le 22 août soit rentré, le 3e camarade qui devait partir avant moi a la gentillesse de me céder son tour, pour que je puisse voir les enfants, bien qu'il ne soit pas parti depuis 10 mois.
Enfin ! cela ne fait plus que 15 jours. Cela me fera du bien à tous points de vue. Je ne suis pas fatigué, mais cette vie dans la craie est déprimante, et j'ai attrapé un bon rhume, que je soigne à force de quinine et d'iode, et que tu guérirais certainement beaucoup mieux. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer, mon secteur est très verts, très compliqué, il faut un temps énorme pour tout voir et organiser, et il faut beaucoup faire par soi même. Mon capitaine adjoint est en ce moment-ci en permission, il rentre d'ailleurs après demain, et me soulagera de la partie de ma tâche la plus ingrate pour me laisser le loisir de faire du mal aux boches.
J'ai reçu une lettre de Marie René (de Meckenheim), tout le monde va bien à Aubri. J'ai enfin rencontré André de la *Vente*, il a même dîné à mon PC, il a été fort gentil, il ne porte plus la barbe ce qui lui va bien mieux.
Au revoir ma vieille, adieu les longues lettres, quand on a un mari Colonel, mais je pense que tu aimes mieux cela, je n'ai d'ailleurs pas grand chose à te raconter au milieu de notre craie, je t'embrasse 1001 fois ainsi que les bons gosses.

God.

---

20 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Toujours pas 5 galons.
J'ai reçu aujourd'hui 4 lettres de toi quelle bonne journée, je t'en remercie bien affectueusement. Du moment où j'ai appris ton départ tu es déjà arrivée, je te sens bien heureuse, et je pense que tu n'as pas eu trop chaud pendant ce voyage. Ce qui me tranquillise c'est de te savoir avec Joseph, je ne doute pas qu'il t'ait été d'une grande aide, et t'ait évité bien des fatigues, quel honneur et quel bonheur pour un fils de pouvoir ainsi piloter sa Maman. J'espère qu'il aura confié son *avenir* à Notre Dame de Lourdes et que ce voyage, ou plutôt ce pèlerinage sera pour lui une source de bénédictions. Je voulais t'écrire plus longuement mais je suis constamment dérangé et il me reste à faire beaucoup de travail. (*3 mots illisibles*) obligé de m'arrêter car ma lettre manquerait le courrier, aussi je te quitte non sans t'avoir embrassé ainsi que Joseph, en te priant de présenter mes hommages à Madame Betbeder. Ton mari qui t'aime.

God.

---

21 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Mes chers enfants,

Un petit mot de votre Papa pour que vous ne restiez pas sans nouvelles en l'absence de Maman. Ma grande cocardière, officiellement depuis ce matin je commande le 174. Mon 5e galon va venir et tu te promèneras dans 15 jours au bras d'un Lieutenant Colonel. Nous avons un très beau temps mais trop chaud, je plains vos légumes. J'espère que Gérard n'est plus dissipé à la messe et que tous les garçons ne sont plus endêvés comme me l'a écrit Maman, qu'ils écoutent leurs sœurs qui toutes sauf Minette ont le privilège d'être leurs aînées.
Je compte vous arriver en permission dans 15 jours environ, à moins que le boche, ou les évènements n'en décident autrement. Ne m'oublie pas auprès du bon Colonel, qui j'en suis sûr vous gâte et veille sur vous pendant votre isolement. Je vous embrasse de tout cœur.

Votre Papa.

---

août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je crains qu'en t'écrivant encore à Biarritz ma lettre ne t'arrive plus, aussi te l'adressé-je à Eclaron où elle t'attendra 2 ou 3 jours.
Nous avons eu hier une journée mouvementée mais heureusement sans pertes graves, dégâts matériels et deux tués. Dans la journée les boches ont envoyé autour du PC 1200 obus, en majorité de 150, la craie a tenu le coup : la nuit 300 obus à l'ypérite, nous avons tenu le coup aussi, quoique j'ai maintenant légèrement mal aux yeux. Je suis très fier de l'honneur que les boches me font de dépenser près d'un million en mon honneur, pour le roi de Prusse. Je me lave fréquemment avec du carbonate de soude, et j'espère ainsi éviter la conjonctivite, je serais mortifié d'être gazé moi dont le rôle est de prêcher les précautions à prendre contre les gaz. J'ai cependant gardé le masque pendant 4 ou 5 heures et ne l'ai quitté que parce que je ne pouvais plus l'endurer. Leurs saletés n'empêcheront pas qu'on leur flanque tous les jours la pile et qu'ils reculent toujours un peu plus vite vers le Rhin, jusqu'au jour où ils y feront la culbute et s'y casseront les reins. Le jeu de mot est mauvais, mais il est permis quand il s'agit du boche... et je pense qu'il fera rire Nanine.
Il me tarde moult de savoir que tu as fait bon voyage, que tu es rentrée sans fatigue, remontée moralement et prête à attendre courageusement la fin de la guerre, et notre réunion finale et totale. Je serai content de connaître l'impression de Joseph sur tout ce qu'il aura vu, et aussi ton impression sur notre grand fils qui doit déjà être une personnalité.
Remercie Marie de sa gentille lettre, j'aime son style concis qui dénote une nature énergique et décidée. Le petit mot de Minette m'a amusé.
Nous avons une chaleur torride, surtout dans cette craie, il fait bon circuler la nuit, et de bon matin, mais au soleil c'est terrible, puis nous sommes empoisonnés par les gaz, la chaleur rend la chose encore plus pénible, il y a des moments où on s'imagine difficilement quand on ne le voit pas ce que c'est que cette guerre, et cependant les hommes restent souriants, ils sont enchantés de m'avoir pour chef, la réciproque est vraie.
Au revoir (*ma*) vieille, mille baisers à tous.

God.

Oui c'est bien triste pour ce pauvre Jacques, personnellement je n'avais plus d'illusion depuis longtemps déjà, nous l'avons vengé et ce n'est pas fini ! Je vois maintenant assez souvent Achard de la *Vente*.

Le 23 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère petite femme,

A l'heure qu'il est tu es enfin Madame la Colonelle et je reste au 174, je suis donc au comble de mes vœux et ne demande qu'à achever la guerre comme cela et à rentrer le plus tôt possible à Epinal après la défaite boche à la tête de mon brave régiment de Vosgiens, Je suis sûr que ma nomination a fait beaucoup d'heureux. Depuis les 10 jours que je suis ici j'ai pas mal asticoté le boche, mais il a fini par se fâcher et par représailles ma consciencieusement bombardé mon PC, par explosifs de gros calibres et gaz, 1500 obus sur 2 hectares environ et en 6 h, c'est déjà gentil mais cela ne nous a fait aucun mal, cela nous a simplement forcé à déjeuner 2 heures plus tard à cause du masque. J'ai simplement un peu de laryngite, et une très légère conjonctivite, mais je puis continuer mon service actif sans être incommodé.

Quelques uns de mes agents de liaison sont légèrement indisposés, mais sans gravité. La veille j'avais fait tirer l'artillerie sur de bons objectifs que nous avions dû considérablement détériorer , leurs représailles indiquent que je les ai touchés en un endroit sensible. D'ailleurs hier matin encore les incendies allumés par nous dans leurs camps brûlaient encore, et avant le lever du jour, c'était un spectacle réconfortant à contempler que ce nuage de fumée qui s'étendait sur une longueur de 10 kilomètres. D'ailleurs les nouvelles qu'ils reçoivent de leur fameux front de bataille d'arrières gardes ne sont pas faites pour les réjouir, Foch continue à les écraser, nous pouvons être fiers de nos chefs et de nos soldats, nous faisons l'admiration du monde, nous allons sortir bien grandis moralement de cette terrible lutte, ce gain moral compensera largement notre affaiblissement matériel. Je crois (?) que de grands évènements se préparent du côté d'Antoine (?) puisse cette activité qu'il va déployer, et les succès qui les couronneront compenser pour lui l'immensité de sa douleur.
Attends moi entre le 5 et 10 septembre, ce sera la bonne époque pour profiter de la fin de l'été, nous pourrons organiser une expédition à Robert Espagne et vivre beaucoup dehors tous les onze ensemble.
Le Général Schmitt est très aimable pour moi, je crois qu'il parle beaucoup au soldat et qu'il a constaté ainsi que j'avais une heureuse influence au régiment.
Au revoir vieille Madame la Colonelle, surtout pas d'orgueil, c'est une recommandation que je fais aussi à Nanine.

God.

Je viens de voir le commandant de corps d'armée qui m'a appelé « mon Colonel ».
Adresse : Lieutenant Colonel de Miscault commandant le 174e RI s. 203.

---

août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je suis bien content qu'Antoine t'ait écrit : c'est gentil de sa part et cela me réconcilie avec lui, sois tranquille, ma petit femme chérie, ma chère petite sainte femme, pour le salut de mon âme : je t'assure que je n'ai nullement d'orgueil, et c'est le bon Dieu que je remercie de m'avoir donné la force et le courage d'avoir fait mon devoir dans les circonstances critiques que nous avons traversées. Il n'y a pas de quoi avoir d'orgueil, je me considérerais comme un criminel et n'oserais plus me montrer si j'avais agis autrement. Qu'il ne m'ait pas fallu à certain moment dompter la bête pour sortir et circuler sous les obus, pour me lancer seul à plusieurs reprises dans l'inconnu, pour pénétrer dans des bois pleins de mystères où les mitrailleuses boches nous guettaient, ce serait exagéré de le dire, mais le bon Dieu à qui j'avais demandé d'être digne de mes galons m'a donné ce courage, et je t'assure qu'au bout de peu de temps cela ne me coûtait pas plus que si j'avais été aux grandes manœuvres.
Ce qui m'a été le plus pénible c'est, à certains jours, sous les barrages d'artillerie lourde, d'attendre en apparence impassible. Que de fois j'ai fait mon acte de contrition, et attendu le dernier coup, revivant avec un peu d'angoisse les minutes où, à côté de Bonnabelle à la *Charette*, j'avais la conviction que nous n'échapperions pas aux coups qui nous étaient destinés ; et voilà où est précisément le miracle, c'est que chaque fois que j'ai cru voir arriver le coup fatal, où des obus m'ont couvert de terre, sont tombés très près de moi, presque immédiatement après, le tir a cessé, comme par enchantement. Comme si le bon Dieu avait voulu m'éprouver et détourner de moi les coups qu'il me voyait accepter avec résignation.
C'est à tes prières et à celles des enfants que je dois d'avoir été préservé. Et maintenant je suis content de mon avancement, pour vous, car je sais combien vous en serez heureux, mais ma chère vieille as-tu réfléchi que pécuniairement nous y perdrons, car je ne toucherai plus l'indemnité d'enfants ; et la différence de solde entre celle de Commandant et celle de Lieutenant Colonel, est très inférieure aux 1600 frs que nous rapportaient 8 de nos gosses, mais cela est un détail ; je vois qu'avec les rentrées du Tremblois et de Benney tu pourras bien attendre la fin de la guerre.
Maintenant le bon Dieu et Foch ont sauvé la France ; le tournant qu'il fallait atteindre était le 1e août, c'est fait, maintenant messieurs les boches à votre tour d'encaisser. Tu vois dans les journaux qu'ils ont perdu des quantités phénoménales de munitions, qui nous étaient destinées, ah ! les salauds, ils peuvent bien recommencer à bombarder Paris ; dans quelques semaines quand on sera chez eux on leur fera payer tout cela, et comment ! Je ne sais qui a éclairé le Général Schmidt sur ma conduite, c'est probablement les petits soldats qui m'ont vu, ce sont encore eux les meilleures juges.
Je viens de lire une citation à l'ordre du régiment que vient de m'octroyer le Colonel, elle est ridicule dans ses termes, il l'a faite sans doute pour calmer sa conscience. Nous partons à l'instant pour aller assister à des tirs de canons de tranchée près de Châlons.
Au revoir donc et à demain. Je vous embrasse tous.

God.

(26 août *1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre datée de Biarritz, je suis sûr que ce petit séjour t'aura fait le plus grand bien, et je suis heureux que tu aies pu faire connaissance avec Madame Betbéder : c'est une bonne relation de guerre qui sera pour toi la source d'agréables souvenirs. Je comprends que Madame Betbéder te soit reconnaissante des adoucissements que notre voisinage apporte à la dure existence de son mari. Tu es maintenant rentrée à notre foyer, et sans trop de fatigue je l'espère. Je sens déjà l'effet de tes prières dans les satisfactions que j'éprouve en ce moment dans mon commandement : la bonne humeur règne autour de nous, tout le monde y met de la bonne volonté et ne demande qu'à bien faire. Tous les services de la division sont des plus aimables pour moi ; en somme je suis bien payé de mes 4 mois de patience. Si la prophétie de la bonne sœur bonbon se réalise, nous sommes bien près de la fin de la guerre, puisqu'elle m'avait prédit, te rappelles-tu, que je rentrerais à Toul, Colonel à la tête d'un régiment. Nous avons un très beau temps maintenant, un peu rafraîchi par différents orages que nous avons eus. Nous avons un excellent PC qui ressemble à un train à couloir, je l'ai baptisé « Berlin-express », j'y dors assez bien car il est assez profond pour qu'on entende pas trop le bruit des marmites. N'empêche que je regrette la guerre de mouvement que nous menions dans le Tardenois.
En ce moment-ci mes affaires continuent à bien aller, mais je suis beaucoup plus occupé, aussi le temps me passe-t-il si vite que j'ai à peine le temps de t'écrire. J'ai encore une fois manqué le courrier, il est 10 h du soir, j'envoie un cycliste porter ma lettre et pour qu'il ne se couche pas trop tard je t'embrasse à la hâte ainsi que les enfants.

God le 26 août.

---

27 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Voilà que de nouveau sévit pour moi la crise du papier, heureusement que maintenant je touche 201 frs de frais de bureau, je t'assure d'ailleurs que tout est largement dépensé car nos dactylos, nos dessinateurs etc, ne chôment pas. Ce mois ci je ne t'enverrai pas beaucoup d'argent : car j'ai arrosé largement mes galons, puis j'ai quelques petits frais supplémentaires de tailleur pour me faire galonner, enfin je ne t'enverrai rien car comme j'arriverai vers le 12 septembre, il sera temps qu'à ce moment là je t'apporte le fond de mon porte monnaie..
Je vais bien, mes yeux sont à peu près guéris, ainsi que ma laryngite, je viens de monter un coup contre les boches ; grâce à tes bonnes prières nous aurons peut être d'ici peu les honneurs du communiqué. Je voudrais que cela réussisse car le 174^{e} mérite qu'on répare les injustices dont il a pâti du fait de qui tu sais, un petit (*mot illisible*) ferait bien dans le paysage. Pour ma part j'aurais très grand plaisir à faire du mal aux boches.
Tu dois dire que je retarde chaque jour pour ma permission, c'est le lot du capitaine de vaisseau de rester le dernier à bord. Dans le cas présent je retarde mon départ de quelques jours pour laisser partir le 1^{e} un de mes chefs de bataillon dont le fils se meure depuis deux ou trois mois. Je suis sûr que tu approuveras cet acte de charité de ma part, je considère comme mon devoir de chef de tenir compte largement des intérêts de mes subordonnés. Je leur demande beaucoup, ils ne demandent qu'à me satisfaire, mais encore faut-il que je les paye de retour en leurs rendant agréable le service si souvent pénible.
Je circule toujours beaucoup au milieu du <u>bleu horizon</u> et c'est un plaisir pour moi de constater avec quelle déférence affectueuse tous me saluent, j'adresse à tous un petit mot. Le soldat aime cela. Je continue à me montrer en toute 1^{e} ligne, cela m'intéresse et je considère que c'est un devoir de chef, cela remonte le moral de ces pauvres poilus qui si près du boche sont si loin du monde réel, dans la craie, au milieu des trous d'obus, et d'une dévastation qui date de quatre ans, terrain pris et repris mainte fois, labouré et pétri à coups de canons. Cette guerre de position, obligatoire ici, et loin d'avoir le charme de notre brillante campagne entre Marne et Ourcq, et nous aspirons tous à reprendre bientôt une existence de guerre plus conforme à nos capacités offensives. On sent qu'actuellement notre commandement est absolument maître de la situation. Foch fait ce qu'il veut. Je comprends le bel optimisme que manifeste Clemenceau dans sa lettre aux conseillers généraux, c'est un beau morceau de littérature patriotique, il n'y manque que le Principal, c'est l'hommage de reconnaissance qui devrait être rendu au Dieu des

armées dispensateur de la victoire. Cela viendra peut-être. En attendant la masse sait bien qui a droit à notre tribut de reconnaissance. Tu en as un exemple dans les belles manifestations que tu as eues à Lourdes et dont tu gardes un si émouvant souvenir.
Enfin aujourd'hui j'ai eu le temps de causer un peu avec toi, c'est que pour uns fois je garde le PC/ Berlin-express, ayant envoyé mon capitaine adjoint en mission, car je tiens à ce qu'il circule, et à ce qu'il ne s'encroûte pas dans son rond de cuir. J'espère que tout le monde va bien maintenant : il fait une température très agréable, plutôt un peu fraîche la nuit, mais c'est reposant après la canicule, mais c'est déjà l'automne qui s'annonce, les nuits deviennent longues, ce sera bientôt fini des beaux jours, j'en profiterai encore un peu avec vous. En attendant, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Hommages bien respectueux au bon Colonel.
Non décidément le voyage d'Aubri ne me dit rien qui vaille : je préfère ne pas bouger et rester tranquillement tout près de toi dans notre vilain nid, il y a si longtemps qu'on ne s'est pas vu. Non ma vieille restons ensemble tous les 12 !

---

29 août (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Mon petit coup de main a parfaitement réussi : nous avons tué beaucoup de boches et fait 12 prisonniers, et nous n'avons eu que 2 blessés légers, c'est parfait, les hommes sont enchantés. J'ai été parcourir la parallèle de départ où les hommes d'une compagnie chargée de faire l'affaire se tenaient prêts à bondir sur le boche, l'un d'eux en me voyant au clair de lune a dit à son camarade « tu vois le vlà j'te l'avais bien dit qu'il viendrait », c'est le vieux Nique qui était avec moi qui m'a raconté cela. Je me hâtais pour rentrer à mon PC avant le commencement de l'affaire, mais ayant mal calculé mon temps, je me suis trouvé en retard, et j'étais en plein bled au moment où notre préparation d'artillerie s'est déclenchée, j'en avais monté tous les détails la veille : 4 batteries de 75, 2 de 155, 1 batterie d'obusiers *stock* et 10 mitrailleuses tiraient en même temps sur un bois fortement organisé qui avait la dimension du bois des lièvres du Tremblois, tu vois d'ici, si les boches qui sur un espace comme celui là recevaient 150 coups à la minute étaient à la noce, j'avais plaisir à entendre passer tous ces colis à leur adresse ; la préparation n'a durée que 3 minutes pour profiter de l'effet de surprise, et alors j'ai fait reporter le tir sur les arrières : c'est ce qu'on appelle un encagement, au même moment mes fantassins ont bondi dans le bois ont tué ce qui ne voulait pas se rendre, démoli les abris, et ramené 12 prisonniers, cela a duré en tout une demie heure. Le Général est enchanté. J'ai pensé à toi car aujourd'hui à 4 ½ du matin si tu n'avais pas le sommeil trop lourd tu as dû certainement entendre le roulement de mon canon. Car c'était bien moi Lieutenant Colonel du 174 qui tenait tout ce tonnerre dans ma main, je n'en avais nul orgueil je t'assure, mais une immense satisfaction de sentir qu'enfin j'avais réellement les moyens par un seul acte de ma volonté de faire payer chers, à ces ennemis détestés, tout le mal qu'ils nous ont fait depuis 48 ans. C'est un début et si Dieu me prête vie je t'assure qu'ils sentiront qu'il y a quelque chose de changé au 174. La compagnie qui était chargée du coup a été admirable, et ce qui est énorme c'est qu'elle a subi des pertes insignifiantes, et par conséquent son moral demeure très élevé. Je vais un peu dormir car je suis sur pieds depuis deux heures du matin.
Au revoir donc ma vieille et merci de tes bonnes prières. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je t'arriverai le 12 septembre.

(*31 août 1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Jolie petite cérémonie ce matin : remise des récompenses, aux braves qui ont fait le coup de main, par le Général commandant le corps d'armée et le Général de division : 2 citations à l'armée, 9 citations au corps d'armée, 8 à la DI, 24 au régiment, .j'ai en plus remis à chacun une prime de 30 frs, puis des dames américaines leur ont distribué quelques douceurs. Le commandant de corps d'armée avait fait un petit speech pour vanter la charité de ces dames qui sont de grandes dames très riches, et qui mènent la dure existence du soldat pour soulager leurs misères. Elles sont autorisées à pénétrer dans le secteur, je les ai invitées à venir un jour et je leur ferai les honneurs de nos observations, je pensais en leur disant

cela que certaine grande dame de ma connaissance et certaines grandes filles aussi voudraient bien être à leur place. Le Général a été pour moi des plus aimables, il va me faire nommer à titre définitif. J'ai eu rudement de veine pour ma première affaire, c'est la plus réussie, m'a dit mon capitaine adjoint, que le régiment ait jamais faite. Le Général Gouraud doit être content de son élève.
Mais je me suis suffisamment gargarisé avec ce coup de main qui est maintenant de l'histoire ancienne, je n'en parlerai plus avant ma permission. Ce n'est rien d'ailleurs de se battre sur notre front défensif en comparaison des beaux résultats obtenus dans la Somme et dans le *Nord*. Il paraît que les Américains continuent à arriver en masse, et que c'est seulement dans quelques jours que les boches vont voir ce qu'est la bataille de géants de Foch : (Fochische riesenschlacht) comme l'appellent les boches.
Tout va très bien ici au régiment, à commencer par le Colonel, nous sommes très gais, nous ne manquons de rien, le seul inconvénient de notre existence est d'être dans la craie, où il fait froid et où on a grand peine à guérir sa laryngite. Ma conjonctivite est maintenant tout à fait guérie, en somme les boches ne nous ont pas fait grand mal avec leurs gaz. J'espère que tout le monde a été ravi de te voir revenir, surtout Minette qui devait s'ennuyer après « sa tite maman ». Mon ordonnance m'a fait la surprise de tapisser mon PC avec toutes les petites photographies de Minette. Quand je cesse d'avoir les yeux fixés sur le plan des positions boches, mon regard, et ma pensée, se reposent sur le joli petit minois de notre petit diable.
J'ai reçu aujourd'hui, pour la 1e fois, et pour 11 jours, ma solde de Lieutenant Colonel : je touche beaucoup plus que je croyais, et je toucherai presque autant qu'avec mon indemnité de famille, par conséquent je continuerai à t'envoyer de la galette, tout de même je dépenserai plus pour la popote car j'ai assez souvent des officiers de passage que je retiens à déjeuner, ou à dîner.
Au revoir vieille bien aimée, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Hélas voilà l'automne, c'(*en*) est fini déjà de la chaleur et des belles journées*, puis* les soirées deviennent courtes. Le 31 août.

1e septembre (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je vais toujours bien et continue à mener une vie très active, je laisse au boche le moins de répit possible, nous nous en trouvons bien : la crainte du seigneur étant le commencement de la sagesse, depuis que nous leur avons donné quelques leçons, nous sommes beaucoup plus tranquilles, cette nuit encore je leur envoie 3000 obus à gaz : tu auras entendu cette canonnade quand tu recevras cette lettre.
Mon camarade Charlet, qui commande un régiment de la DI, me demande de partir le 8 septembre, pour qu'il puisse partir à son tour : j'espère pouvoir le faire. J'espère qu'on sera large pour moi, puisque mon régiment a si bien travaillé !
Quelle veine de passer quelques bonnes journées ensemble. J'espère que notre joie de nous retrouver ne fera pas mal au cœur à la pauvre Elisabeth, je sais qu'avec sa foi chrétienne elle aura accepté avec résignation cette 3e séparation si cruelle. Papa m'écrit aujourd'hui une lettre attristée mais bien résignée, il est par contre ravi de ma nomination, mais bien trop élogieux pour ma pauvre personne, j'ai reçu aussi une lettre hyperbolique de l'excellente tante Berthe (de *Plinval*) qui m'écrit avoir été enchantée de te revoir, et je le comprends.
Le Tremblois risque gros, car je crois que l'orage s'amoncelle de ce côté, en attendant les boches sont battus d'une façon ininterrompue. Ludendorff n'en peut mais, et il n'a pas fini d'encaisser, car voilà seulement que Foch va mettre en marche ses fameuses réserves, dont les boches se sont tant moqués au moins de juin, alors qu'ils croyaient si bien nous tenir. J'ai déjeuné ce matin au 2e bataillon où je m'étais attardé en 1e ligne, j'y ai reçu un accueil des plus sympathiques de la part de tous, officiers et soldats. Eux aussi brûlent maintenant du désir de faire un aussi beau coup que le 3e bataillon.
Hélas voilà l'été qui finit : déjà les jours baissent, la nuit est longue, le beau ciel bleu du grand beau temps s'est embrumé. C'est encore pendant un mois un excellent temps pour tuer du boche. Mais après, l'hiver viendra avec pour le soldat, ce cortège de misères qu'il affrontera pour la 5e fois, toujours avec la même étonnante endurance et le même admirable résignation. Mais avant je t'aurai revu et puisé auprès de toi une provision de courage pour guider jusqu'à la victoire mes 2500 poilus !
Je vous embrasse tous.

God.

(2 septembre *1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Reçu ta lettre du 30, je t'en remercie, je me réjouis de te voir le 12 septembre, car c'est décidément seulement ce jour là que je te viendrai, car le commandant de l'ID ne veut pas me laisser partir avant que mon camarade de l'autre régiment soit rentré, mais c'est bien près tout de même et cela viendra vite, je ne sais pas encore à quelle heure j'arriverai car je ne possède pas l'indicateur ; enfin quelle que soit l'heure je te ferai une bonne surprise en arrivant. Je continue à me remettre des gaz, j'ai encore quelques légers picotements aux yeux, un peu d'urticaire et une légère laryngite, mais je continue à mener ma vie active, n'en déplaise aux boches.
J'ai encore circulé 5 heures dans le secteur ce matin en toute première ligne, et fait du bon et intéressant travail, il faisait d'ailleurs un temps magnifique, c'est mon ancien bataillon qui était en ligne, bien des hommes m'appelaient encore « mon commandant », ce qui me faisait plutôt plaisir.
Je pense que Joseph ne t'a tout de même (*pas*) donné de sujet de mécontentement en route, je compte qu'il va faire des efforts pour être de moins en moins personnel et se faire à l'idée du sacrifice et de l'abnégation, qui est la 1^{e} vertu du soldat, et du chrétien, mais ne te tourmente pas à l'avance, il a certainement bon fond et ne tardera pas à se former à la dure école de la vie, et à celle plus dure encore de la guerre. Je suis content de ce que tu nous dit de nos filles, c'est surtout pour elles que je suis content de mon 5^{e} galon, car je sais à quel point elles seront fières de se promener avec leur papa Colonel. Minette va être épatée de voir un 2^{e} « nénel ». Nos affaires continuent à bien marcher, notre offensive va continuer et même s'amplifier, jusqu'à ce que le mauvais temps nous force à prendre nos quartiers d'hiver. En tout cas les affaires des boches marchent bien mal. Voilà les Américains prêts, à eux seuls ils sont capables de battre les boches, que dire alors puisque nous sommes encore un peu là !
Au revoir ma chère Germaine, pas qu'à bientôt. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Bons et affectueux souvenirs au Colonel. Le 2 septembre.

---

3 septembre (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Je viens te dire un petit bonsoir, nous avons passé une bonne journée, car les Bavarois que nous avons devant nous sont beaucoup plus calmes que les Prussiens qu'ils ont relevés. , je ne veux cependant pas les laisser s'endormir, car je sais que ce sont des troupes fatiguées qui viennent en Champagne pour panser les coups qu'ils ont reçus sur la Somme, aussi aujourd'hui ai-je fait quelques reconnaissances pour étudier quelque mauvais tour à leur jouer, et je vais me mettre à l'ouvrage sur ce thème.
J'espère que grâce à la protection du bon Dieu et à tes prières je réussirai aussi bien que la semaine dernière. Allons ma vieille avant huit jours nous nous retrouverons. Je vais écrire un petit mot à Papa qu'il vienne, car décidément ce long voyage en Normandie ne me tente pas, nous avons tellement couru les champs sous les obus et les balles cet été, que j'ai besoin du repos de notre petite baraque dans les bras de ma bonne petite chatte, au milieu de mes bons petits enfants, c'est peut être de l'égoïsme ? que le bon Dieu me le pardonne. Quand la paix sera signée nous ferons une tournée de famille. J'ai été frappé de l'écriture tremblotante de tante Louise (*de Cressac*), je crains bien que nous ne jouissions pas longtemps d'elle après la guerre, ce n'est réellement pas une existence pour elle de vivre ainsi seule loin de tous. J'ai reçu une bonne lettre de tante Berthe (*de Plinval née Lambel*) enchantée de t'avoir revue, je viens de lui écrire, je ne t'écrirai plus que 2 ou 3 fois avant de t'embrasser. En attendant je t'embrasse ce soir de tout cœur, à bientôt.

God.

J'embrasse tous les enfants, amitiés sans respect au bon Colonel.

Le 4 septembre 1918.
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Aujourd'hui un communiqué excellent : les Anglais prennent largement leur revanche et voilà les boches ramenés en vitesse au delà des points d'où ils sont partis au printemps, il aurait mieux valu pour eux qu'ils signent la paix à ce moment là, maintenant il ne reste qu'à les achever. J'espère que cela ne sera pas trop long. Mais les progrès actuels sont si rapides que je me demande si notre front endormi dans la craie ne va pas aussi à son tour se réveiller, en ce cas adieu ma permission, je voudrais bien pourtant t'embrasser ainsi que les enfants, avant d'entreprendre une nouvelle campagne, mais je me répète constamment « que sont nos personnes ? que sont nos désirs ? nos joies ou nos peines ? dans l'immense drame qui se joue depuis plus de 4 ans, nous n'en sommes plus à compter les sacrifices qui s'accumulent en mérites dans l'autre monde, et nous ferions celui de ces quelques bonnes journées, comme nous avons fait les autres plus douloureux encore ! », n'empêche que je brûle de vous revoir tous.
Nous avons toujours le beau temps, il ne faut pas t'effrayer des canonnades que tu entends, sur ce front de Champagne. C'est inouï ce qu'il faut de coups de canon pour tuer un homme, d'ailleurs nous tirons plus que le boche, et de toute cette poudre brûlée aux moineaux le communiqué en parle même pas. Les nuits sont fraîches c'est ce qui donne à Jean son asthme, tu devrais essayer de lui mettre tous les soirs quelques gouttes d'huile goménolée dans le nez, cela m'a fait beaucoup de bien pour ma laryngite hypéritique, je crois que quand j'arriverai je ne porterai plus trace de cette mésaventure.
Mon Dieu on ne doit jamais prendre parti contre son Curé, je dois pourtant rassurer ta conscience, les enfants n'ont fait aucun mal en manquant exceptionnellement la prière du soir, il ne faut pas que ma pauvre Nanine, que j'ai tant de peine à voir pleurer, car ses yeux bleus sont faits pour le sourire, il ne faut pas que Nanine se frappe. Dis lui d'ailleurs que Monsieur le Curé vient de m'écrire très gentiment pour me féliciter de mon 5e galon, et qu'il me fait beaucoup d'éloges pour elle, et pour vous tous. Tu peux avoir la conscience très tranquille. Je n'ose pas demander à mon camarade et ami (où est le respect ? !) Betbéder de m'envoyer l'auto à Vitry ? je pense donc arriver le 12 à 5h du soir à St Dizier où la voiture Gilet et le cheval qui ne sait pas se conduire viendra me chercher avec toi dans la voiture, quelle noce ! Au revoir baisers à tous.

God.

Je compatis bien au deuil de cette pauvre Elisabeth, tu sais que je ne me suis jamais fait d'illusions et que je pleure Jacques depuis le commencement d'avril (*porté disparu à l'époque il est déclaré officiellement mort*), embrasse bien pour moi cette pauvre sœur.

Le 7 septembre 1918.
(*sur le front en Champagne*
sur papier à lettre du régiment)

Ma chère Germaine,
Vive Foch.
Rien q'un mot : car notre revoir approche. Je vais bien. Les lettres de félicitations, de recommandations etc rappliquent, et j'ai un courrier très chargé, je vais très bien malgré les gaz, et me réjouis bien de vous revoir tous, je ne t'écrirai plus qu'une fois, quelle noce mes amis ! tendresses à tous mille baisers.
God.

J'ai reçu d'excellents chocolats de l'excellente Mme Ballet, et une très gentille lettre de Mme Hugon sa fille que Nanine connaît.

Le 25 septembre (*1918*) date à retenir
dans l'histoire de notre France.
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Nous voilà revenus une fois encore à la période des lettres au crayon, tu le sais déjà par le bruit que vous avez certainement entendu. Je vais très bien, j'ai passé une excellente nuit, le grand beau temps est revenu, signe de protection du bon Dieu. Si la bataille ne s'est pas calmée il faut attendre pour conduire les enfants à Fribourg, ce sera plus prudent, après j'espère que la situation sera changée d'une façon si

favorable que les relations avec les neutres en seront facilitées. Pour ce qui est de Joseph j'apprendrai avec plaisir qu'il est pris : bon pour l'artillerie. J'espère bien au fond de mon cœur qu'il n'aura pas à s'employer contre le boche, dont les affaires vont décidément fort mal (*entre temps la bataille de Saint-Mihiel s'est terminée à l'avantage des alliés, l'offensive de Foch commence le 26 septembre en direction de Mézières*).
Je garde un bien bon souvenir des quelques jours passés en famille, quelle délicieuse Misa, j'ai *(je l'ai ?*) constamment devant les yeux. Votre affection à tous a été un baume pour moi et me donne force et courage pour remplir notre glorieuse tâche Mon régiment est en forme parfaite, continuez vos bonnes prières.
Je t'embrasse de tout cœur ma Germaine bien aimée ainsi que les enfants. Ne t'effraye pas si les lettres arrivent irrégulièrement.

God.

PC le 30 septembre (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Voilà 24 heures que nous nous reposons sur nos lauriers, après trois journées de lutte acharnée, couronnée, en ce qui nous concerne, par un plein succès. Mon admirable régiment s'est couvert de gloire, nous avons fait une avance de 9 kilomètres en nous battant jour et nuit dans un terrain des plus difficiles. Nous avons fait plus de 500 prisonniers, pris une centaine de mitrailleuses, des minens (*minenwäfer, lanceur de mines*), 20 canons, dont 4 de 150, 4 de 105, 8 77, 4 canons contre tanks, j'ai eu comme pertes : 8 officiers dont 3 tués. Nous avons tous payé de notre personne. St Michel décidément nous a protégés, nous sommes sur la butte que nous avons conquise. De nombreuses batteries qui y sont en position pilonnent le boche, jour et nuit, de l'endroit même d'où les canons boches bombardaient Suippes le jour où je rentrais de permission. Que de concours providentiels dans notre bataille, ne serait-ce déjà que mon retour le 22 qui m'a permis de me mettre au courant de l'opération et d'orienter tout le monde. Voilà l'ordre que j'ai adressé au régiment quelques minutes avant l'attaque :
« Une fois encore le 174 va être engagé dans la bataille générale. L'heure de la vengeance a sonné enfin ! Souvenons-nous de 48 ans d'outrages, de 4 années de dévastations sans nom, de nos morts glorieux, de nos malheureux frères des pays envahis.
La Paix que le boche nous suggère par des tracts, il faut qu'il l'implore à genou derrière les remparts crevés de la forteresse Hindenburg.
174^{e}, en avant pour notre belle France, et que Dieu nous protège et guide nos pas ».
Les nouvelles ce matin sont excellentes, une fois encore le bon Dieu nous a sauvés, et notre belle France demeure la reine des nations. J'étais éreinté mais j'allais bien, cette nuit j'ai bien dormi, je mange bien, je suis logé dans le PC d'un commandant d'artillerie boche. La bataille continue loin devant nous. J" assiste de mon observatoire presque en aviateur, sauf de temps en temps, un obus perdu vient nous rappeler que nous sommes acteurs.
Que tout cela est beau, qu'il est bon de penser qu'on travaille pour des êtres chéris comme vous. Merci mon Dieu.
Je vous embrasse tous.

God.

La bataille continue et la victoire approche. Le Colonel Charlet qui m'a écrit en perm a été tué. J'aurais un remord éternel si je n'étais pas rentré.

Le 1^{e} octobre (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Nous sommes toujours dans la bataille, mais en 2^{e} ligne, de sorte que nous nous reposons à peu près, sauf le bruit formidable du canon, auquel d'ailleurs nos oreilles sont maintenant habituées. Nous couchons sur les positions vaillamment conquises par le beau 174, je les ai parcourues ce matin, j'ai pleuré d'admiration pour mes soldats en voyant l'énormité des défenses percées, et la somme d'héroïsme et de courage que cela représente. Le canon s'éloigne de plus en plus vers le nord, votre cœur doit tressaillir de joie. Le mot victoire ! tremble sur nos lèvres. Un te Deum monte de notre cœur, aujourd'hui le succès se dessine de plus en plus complet, mais nous avons fait meilleure besogne que

nos successeurs. Le téléphone me dérange à tout instant, à chaque minute je donne des ordres. Tu as de mes nouvelles, je te quitte en t'embrassant, prie pour nous.

God.

(1 octobre 1918).
(*sur le front en Champagne carte de correspondance des armées*)

Tout va très bien le régiment est <u>couvert</u> de gloire.
Tu as dû le voir dans les communiquées, mes soldats sont admirables.

God.

Le deux octobre 1918.
(*sur le front dans les Ardennes - papier à en tête du régiment, lettre écrite au crayon, peu lisible*)

à Madame de Miscault.
Ma chère Germaine,

Je viens de passer une nuit très bonne, sur <u>notre</u> butte de *Souain* conquise de haute lutte par le 174. La division qui nous a dépassés a fait un excellent travail, elle est cette nuit sur la crête boisée en face de nous très en avant. Nous nous sommes reconstitués *hier* : tout compte fait le régiment après 3 jours et trois nuits de lutte acharnée, une avance de près de 10 kilomètres, à travers un fouillis invraisemblable de tranchées et de fils de fer, est encore capable d'un effort sérieux, et je pense que nous donnerons encore un petit coup d'épaule aux camarades avant de nous reposer. De plus en plus je m'abandonne à la Providence, tu ne peux te figurer les nombreux incidents en apparence insignifiants et qui me montrent son intervention, soit pour protéger nos jours, soit pour inspirer mes actes, soit pour éliminer de mon régiment les éléments gênants et pour les remplacer par d'excellents.
J'ai fait à un moment voulu juste le geste qu'il fallait à 2 ou 3 reprises. *En voici un*, avant de sauter sur la butte de *Souain* mon bataillon de tête se trouvait arrêté par un violent barrage et des feux de mitrailleuses qui les prenaient de flanc. Une force irrésistible m'a poussé à aller au bataillon de tête, même mon adjoint, toujours très prudent, me dit « oui mon Colonel vous feriez bien d'y aller » je pars au pas de course, 1 km à faire sous les balles, c'est un mauvais ¼ d'heure à passer, le vieux Nique courait dans mes pas, il avait chaud je t'assure, j'ai senti dans mes jambes et mon dos des délicates caresses, c'étaient des balles qui nous frôlaient, je dépasse le bataillon de soutien couché dans les tranchées éboulées et dans les trous d'obus, je lui jette mes ordres sans m'arrêter, nous voilà maintenant sous un barrage de *minen* de 240, Nique et moi nous sommes à plusieurs reprises couverts de terre, enfin voilà la tête du bataillon, au moment où je me prépare à traverser la tranchée pour me jeter à terre à côté du chef de bataillon, il me dit « ne traverser pas ! une mitrailleuse boche nous prend d'enfilade », je m'arrête et je vois à mes pieds le capitaine mitrailleur du bataillon tué à l'instant d'une balle au front (*un petit dessin, en marge de la lettre, indique les positions, du commandant du bataillon, du capitaine tué, de la tranchée, de Godefroy, et des tirs allemands*). Je donne mes ordres, et m'en retourne ; à peine ai-je fait 50 pas qu'une torpille de 240 tombe sur le groupe que je viens de quitter, blesse le chef de bataillon, blesse ou tue 20 hommes. J'ai bien entendu la formidable explosion, mais comme cela tombait de tous les côtés, je n'y avais pas fait attention, et ce n'est qu'en arrivant à mon PC que quelques minutes après, on me demandait des brancardiers et des pionniers pour dégager le groupe enseveli. L'attaque que j'ai *montré ainsi* au pas de course a parfaitement réussi, c'est elle qui nous a donné la butte de Souain, mais mes amis que j'ai eu chaud, le vieux Nique m'a proposé de changer de chemise, là en plein combat. En voilà assez pour aujourd'hui. Je t'embrasse de tout cœur.

God.

Que Joseph prépare polytechnique ! il n'était vraiment pas encore assez solide, ni au physique ni au moral pour se lancer dans la mêlée. Qu'il ne perde pas le temps que lui donne la bonne Providence.

Le 6 octobre, 4 h du matin (*1918*).
Toujours département des Ardennes
(*sur le front dans les Ardennes*)

Ma chère Germaine,

C'est donc dans une atmosphère de grande victoire, dont mon régiment a été l'un des plus actifs artisans, en ces 10 jours continus de bataille, que nous livrons depuis le 25 septembre, que je t'écris à la fin de la nuit. J'ai jusqu'au lever du jour quelques instants à moi, et surtout j'ai enfin l'esprit tranquille. Comme le chasseur qui vient de faire un beau coup de fusil, je considère à mes pieds la *bête* allemande blessée à mort, incapable de se relever, et qui attend le coup de grâce.
Le Général est venu hier me voir à mon PC ; il n'en est pas revenu en constatant les difficultés de terrain que nous avons surmontées, et dont moi même je reste encore tout émerveillé. C'est un tour de force que mon régiment ne se soit pas perdu, et ait débouché en bon ordre à la lisière de cette forêt fourrée et accidentée, qui était infestée de boches, puisque nous y avons pris 235 de ces cochons et plus de cent mitrailleuses. Les boches s'imaginaient nous arrêter ici, ils avaient fait des travaux hâtifs, mais très solides, creusé des sapes de 15 mètres de profondeur, mon régiment a été admirable et surtout le bon Dieu a guidé ses pas, comme je le demandais dans mon ordre initial. Maintenant il faut nous regrouper, nous rhabiller, car tous les effets des hommes en ces dix jours de lutte sont restés accrochés aux fils de fer boches. Ce n'est naturellement (*pas*) sans pertes douloureuses, que ce beau résultat a été acquis, mais en comparaison de la Victoire, les pertes sont minimes et seront vite réparées. Maintenant mon régiment a une confiance sans borne dans son « étoile ». Nous avons avancé de 15 kilomètres, traversé toute la position Hindenburg pris une trentaine de canons et 2 à 300 mitrailleuses. Remercions le bon Dieu qui nous a protégés. Dès que nous serons au repos je tâcherai d'aller vous voir et vous embrasser. Le jour se lève et avec lui le travail revient. (*mots effacés*) revoir donc en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

7 octobre (*1918*).
(*sur le front dans les Ardennes*)

Ma chère Germaine,

Nous ne sommes pas encore au repos, mais nous campons sur la position conquise laissant à d'autres le soin d'exploiter le succès. Maintenant, quoique nous soyons sur la ligne même d'Hindenburg, nous n'entendons plus le canon que de loin. C'est une détente. Quelle merveille que cette victoire réellement miraculeuse, quand je considère l'effort accompli, je suis plein de reconnaissance pour nos héroïques soldats, pour leur courage réellement inimaginable, et je remercie le bon Dieu qui nous a si bien protégés. Je crois que nous ne tarderons pas à venir nous reposer dans vos parages. Si la chose est possible je te ferai venir une après midi avec nos grandes pour te présenter mon régiment et mes aides. Tendresses à tous, mille baisers à toi.

God.

J'ai un travail fou.

---

8 octobre (*1918*).
(*sur le front dans les Ardennes*)

Ma chère Germaine,

Toujours sur notre position conquise, nous assistons aujourd'hui à la bataille générale qui vient de se déclencher. Je viens de jeter un coup d'œil sur l'horizon embrasé et redescends dans ma sape, rempli d'admiration pour le génie de Foch qui a su monter un engagement pareil, songe donc qu'à la même minute, sur tout le front, les canons ont tonné. C'est notre réponse à l'offre de paix du Kaiser. A genou, canaille ! tu imploreras le pardon, mais nous ne te l'accorderons pas. Nous irons bientôt dans cette arrogante et cruelle Allemagne qui a fait couler depuis 4 ans tant de sang et tant de larmes. Ils l'ont la bataille colossale qu'ils avaient rêvée, mais ce n'est pas eux qui la livrent. Leur bataille du printemps, dont ils étaient si fiers, n'est qu'un jeu d'enfant en comparaison de notre bataille d'Automne. Déjà la bataille que nous avons livrée depuis le 26 septembre (*début de l'offensive*) nous paraissait énorme.

Les quelques minutes qui viennent de s'écouler depuis que le tir est déclenché, me montrent que ce que nous avons fait n'était que la préparation de cette bataille gigantesque, la nôtre n'a été qu'un combat d'avant garde ! mais c'est elle qui, par nos beaux succès, a permis au Maréchal d'échafauder celle-ci avec une rapidité déconcertante, qui ne peut laisser à l'ennemi le temps de se retourner, et qui forcément l'amènera à s'avouer vaincu, et nous le livrera, je le crois, pieds et poings liés. Après cela on pourra causer, car ce sera les alliés seuls qui auront le droit de parler.
Voilà l'ordre, qui nous arrive, de nous porter en arrière, sur nos positions de la veille de l'attaque. C'est l'acheminement vers le repos bien gagné. Pour que tu juges de l'importance de l'avance du régiment, il nous faut quatre heures de marche pour arriver à notre point de départ du 26 septembre, et nous sommes déjà à 4 km en arrière du point extrême où ma compagnie de tête a pris un canon qui lui tirait à bout portant et fusillé les artilleurs boches qui fuyaient en déroute.
Que de choses j'aurai à te raconter quand je viendrai te voir, peut être bientôt, quand tout le travail de remise au point du régiment sera terminé. Mon régiment est merveilleux ; j'ai des chefs de bataillon qui sont des as, ils sont tout jeunes, 2 du moins, 27 et 28 ans, c'est une rude veine d'avoir de pareils aides, nous sympathisons beaucoup. Je voudrais que tu vois quand j'arrive quelque part, tous les officiers se précipitent vers moi comme un essaim d'abeilles.
Nous avons eu une petite cérémonie touchante en arrivant sur cette position que nous avons conquise de haute lutte le 28 septembre. J'ai fait relever les corps d'une douzaine de soldats du régiment tombés, les braves ! en avant de la position conquise, à deux kilomètres du point d'où ils étaient partis, sous des feux croisés de mitrailleuses, de « minens » et d'obus de 150. J'ai prononcé ce petit discours :
« Chers et regrettés camarades ! Au nom de tous les combattants de la 4e armée, que j'ai l'honneur de représenter, je vous adresse d'un cœur ému l'hommage de notre admiration. Vous êtes tombés en plein triomphe, nous montrant le chemin sacré de la Victoire. Tous ici nous vous y suivrons, nous irons sur vos traces jusque chez le Boche, et nous vous vengerons ! ».
L'abbé Feltin a béni la tombe, 15 prisonniers boches, auxquels j'avais fait creuser la fosse nous écoutaient d'un air sournois, tandis que les obus passaient au dessus de nous, et leur faisaient d'instinct courber la tête. Hier autre cérémonie, quelques croix ont été remises à nos as. J'aurais bien des choses à te raconter sur cette bataille miraculeuse, je t'en dirai un peu chaque jour pour faire durer le plaisir plus longtemps.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur.

God.

---

9 octobre (*1918*).
(*au repos dans les Ardennes*
carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Je me rapproche de toi, le régiment est superbe, si seulement toi et les enfants tu pouvais l'admirer. En quittant la position conquise hier, nous avons défilé au milieu de nos glorieux trophées : canons, mitrailleuses, minens etc, marqués au N° du 174. Nous avons mis quatre heures pour parcourir le terrain reconquis.

God.

---

10 octobre (*1918*).
(*au repos dans les Ardennes*)

Ma chère Germaine,

Nous n'entendons plus beaucoup le canon, car nous sommes redescendus à 35 km du front, en attendant que nous allions dans une zone de repos qui sera je crois ? la Lorraine.
Notre retour hier a été triomphal mon régiment m'a donné une satisfaction complète. Au rassemblement à la limite sud du champ de bataille, que nous quittions, au milieu des batteries de 240 qui tiraient à 20 km des positions que nous avions conquises, sous le vol protecteur de quantité d'avions, j'ai présenté au 174e son drapeau ! La formation était celle figurant sur le croquis (*le croquis en marge de la lettre montre un carré bordé de 4 rectangles qui représentent les 3 bataillons et le CHR, en haut un petit carré entre le rectangle du 1e bataillon et le rectangle du CHR indique la musique, une flèche vers le haut signale la direction des Boches. Au centre la position du drapeau, devant lui un petit carré représentant l'emplacement des as du régiment, symétrique à eux par rapport au drapeau un point marque la place du Colonel*).

Présentez armes,
sonnerie au drapeau et marseillaise,
reposez armes, puis me tournant vers le drapeau :

« Drapeau du 174, tu n'étais pas avec nous au cours de la bataille libératrice ! Il faut que tu saches ce qu'a fait ton régiment. En deux mots je vais te le dire : Ils sont partis tes poilus le 26 septembre au lever du jour d'un seul élan au travers des réseaux de fils de fer enchevêtrés, sous les balles des mitrailleuses, sous les barrages d'obus de gros calibres, sans arrêt ils ont conquis de haute lutte la position des avants postes boches, puis la butte de Souain, puis les tranchées de Bonn et Wiesbaden, enfin le saillant d'Essen, où pendant 24 h jusqu'à la relève, ton 2e bataillon s'est maintenu sous les feux croisés, seul à un kilomètre en avant des voisins, repoussant toutes les contre-attaques. Ils ont pris au cours de cette avance : 500 prisonniers, 20 canons, près de 200 mitrailleuses. Le 3 octobre ; ils sont repartis avec le même élan, traversant au milieu de ravins profonds et escarpés et de fourrés inextricables, les derniers fossés de la position Hindenburg, capturant encore : 250 prisonniers, 2 canons, 150 mitrailleuses.
Drapeau du 174 ce n'est pas ici que j'aurais voulu te raconter tout cela, c'est au bois R35 le 3 octobre à 9 h du matin quand à 300 m <u>en avant</u> de l'objectif assigné, la 1e compagnie sous le commandement du capitaine *Remuon*, sous le barrage de notre artillerie s'élançait à l'attaque d'une batterie boche, capturait un canon qui lui lâchait son dernier coup à 50 mètres, coupant en deux le caporal de la section de tête, fusillant à bout portant les artilleurs boches qui s'enfuyaient dans la déroute de leurs attelages.
Drapeau du 174, tu ne resteras plus en arrière : dans la bataille de demain, je t'emmènerai avec nous dans la mêlée des combats de baïonnettes et de grenades ».
Puis une pause d'une demie minute, et me tournant en saluant du sabre vers le bataillon du centre :
« Drapeau du 174 ! salue ton beau régiment ».

Au drapeau !
La marseillaise,
Et en avant au son de « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ».

Tous les poilus pleuraient, un peu plus loin ils ont défilé devant le Colonel commandant l'ID (*l'infanterie de la division*), qui m'a serré la main, les larmes aux yeux, en me disant « ils sont admirables ! ».
Puis un peu plus loin le général de Division <u>pleurait</u> aussi, bien qu'il ait l'âme dure, et m'a dit en me serrant les mains avec effusion « c'est merveilleux ! après 4 ans de guerre de voir encore de pareilles troupes ! ».
Je te laisse sous cette bonne impression en t'embrassant de tout cœur ainsi que les gosses.

God.

SP 203 Le 13 octobre 1918.
(*au repos en Champagne –*
sur papier à en tête du régiment)

Le Lieutenant-Colonel de Miscault
Commandant le 174e régiment d'infanterie
à Madame de Miscault,

Bien que le temps soit douteux je fais un acte de foi, et je mets le bon Dieu en demeure de tenir les gouttes d'eau suspendues jusqu'à 10h 30. Mon service va avoir lieu en plein air en un point bien choisi qui domine toute la région. Cette cérémonie attirera, je l'espère, la bénédiction d'en haut sur cette aride terre de Champagne infestée depuis 4 ans par cet horrible boche.
A propos de boche t'ai-je raconté un incident qui m'a valu sans, que je l'ai cherché, une grande popularité parmi les poilus du 174 ?
Au cours de notre bataille autour de Somme Py (*Sommepy-Tahure sur la RD77 à 40 km au nord de Châlons-sur-Marne*) on m'amène au PC du Cdt de l'artillerie boche, que j'occupais depuis ½ heure, sous une batterie de 4 superbes 150 tout neufs, que nous avions pris de haute lutte, comme en faisaient fois six chevaux tués dans les attelages, et de nombreux artilleurs dont un officier étendus sur le carreau tout autour des pièces, on m'amène dis-je un officier boche, tout neuf, tout frais et rose, comme un cochon de lait, pommadé, avec une raie qui en rejoignait une autre. Je l'interroge, il parlait français comme toi et moi, il avait été enlevé la veille de Brimont (*à 5 km au nord de Reims*), (juge de ma joie, moi qui savait

que Berthelot devait attaquer là le lendemain) et avait débarqué à midi à Somme Py, autre joie car à cette heure là j'avais vu de grands mouvements de troupes à Somme Py et j'avais téléphoné à mon artillerie « objectif fugitif sur la route Somme Py – Vouziers, je demande 1 tir sévère de 75 et 155 sur ce point », et mon officier de me dire que, dès leur arrivée, ils avaient été très impressionnés par notre artillerie. Enfin il me dit qu'ils étaient à Reims, je l'engueule, tu comprends, finalement je lui demande « que pensez-vous de la guerre ? ». Il hésite à me répondre, alors moi prenant le ton d'un juge, je lui dit « Vous avez voulu la guerre, parce que dans votre orgueil germanique vous vous croyiez sûr de la victoire. Pendant 4 ans vous avez fait la guerre allemande, pillant, brûlant, dévastant. Maintenant il faut payer tout cela. C'est nous Français, Anglais, Américains qui finiront la guerre, chez vous, quand nous voudrons, après vous avoir fait expier durement tous vos crimes, cochon ! ». Et le prenant par les épaules je lui ai fait faire demi tour par *principe* à la grande joie de tous les poilus, qui racontaient même que je lui avais fourré mon pied quelque part (ce qui n'est pas (*vrai*) d'ailleurs car j'aurais craint de salir ma semelle).
Pas de veine, voilà la pluie à nouveau, l'abbé Feltin me dit qu'il est impossible de faire la cérémonie dehors, elle aura donc lieu à l'Eglise, qui malheureusement n'est pas grande. C'est un petit sacrifice qui me coûte, enfin c'est le bon Dieu qui l'a voulu, mes prières n'en seront pas moins ferventes. Je te raconterai cela demain. J'ai à déjeuner ce matin, les chefs de bataillon et les glorieux décorés sur le terrain, cela va me coûter 100 frs, enfin nous sommes assez riches, pour payer notre gloire. Bon souvenirs très affectueux à Nénel (*le Colonel dans le langage de la Minette*), au Cdt *Gauvier*, à Elisabeth, dis-lui comme, je l'ai dit à Antoine, que ses fils sont bien vengés (*2 fils tués à la guerre, et un 3e mort de maladie*), j'y ai pensé constamment pendant la bataille. J'espère que ma Nanine et vous tous allez mieux. Je vous embrasse.

God.

Mon capitaine adjoint ne veut pas que je prenne mon rabiot de perm avant que j'ai la fourragère, la rosette et 2 palmes de plus. D'ailleurs il faut que j'attende que le Cdt *Chapuis*, blessé, soit rentré, il rentre le 25, je tâcherai de venir pour la Toussaint.
Tu verras au communiqué les hauts faits de notre armée dont le 174 a sa large part : 850 prisonniers, 21 canons, 300 mitrailleuses, 10 lances mines, 6 fusils *contre tank* etc.

---

25 octobre (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu auras été satisfaite de notre belle victoire, regrettant seulement que je n'aie pas pris ma part du succès de notre beau corps d'armée. La victoire se révèle de plus en plus éclatante, et le Boche dans ce coin a été tellement abruti qu'il n'a pas même cherché à réagir, ses réserves elles-mêmes ont été à un point éprouvées par notre artillerie qu'elle n'ont pu entrer en action ; c'est phénoménal ce que l'on a recueilli de matériel et de munitions sur le champ de bataille, ce n'est peut-être pas encore fini. Le moral et l'allant de nos troupes a été splendide. C'est une de nos plus belles victoires de toute la guerre. Les Boches auront du mal à s'en relever. Surtout que Pétain n'est pas homme à leur laisser la paix. Voilà que les journaux sont devenus bien intéressants, la politique de nouveau y passe au second plan, et ce n'est pas un mal. Je vois d'ici ma grande Pauline, et la Princesse courir au communiqué, et je l'entends dire avec ta foi profonde que j'aime tant : » oh merci, mon Dieu », j'espère que beaucoup parmi les vainqueurs ont songé à remercier le bon Dieu qui a si magnifiquement béni nos armes.
Les Boches auraient mieux fait de ne pas attendre le choc, et de faire tout de suite ce qu'ils vont être contraint à exécuter : un repli sur une ligne fortifiée qui d'ailleurs ne résistera pas d'avantage à nos canons, la preuve en est faite partout : sur la Somme, à Verdun, en Flandre, et sur l'Aisne, partout de retentissantes défaites pour les Boches !
Je t'écris pour la dernière fois avant mon arrivée, car tu ne recevrais plus mes lettres. J'attends impatiemment des nouvelles de ton voyage, j'espère qu'avec Nanine tu seras arrivée à bon port, et sans trop de fatigue, et que tu les auras retrouvés tous bien portants, même la petite. As-tu de bonnes nouvelles de nos Fribourgeois ? Je n'ai pas encore retrouvé tout à fait mon assiette normale, je mène tout de même une vie active et suis tes conseils.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

31 octobre (*1918*).
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

Nous sommes toujours dans une bataille un peu analogue à celle de Morhange, avec cette différence que nous avons des moyens que nous n'avions pas alors, et que d'autre part la puissance des boches est bien diminuée, mais n'empêche que l'autre jour nous avons eu une très dure journée pendant laquelle j'attendais avec impatience « la nuit ou Blücher » c'est la nuit qui est arrivée, me permettant de remettre le reste de mon régiment en ordre, mais après avoir subi de très lourdes pertes, car mes héros ont attaqué 3 fois en chantant un village fortifié entouré de fils de fer et de mitrailleuses. Une compagnie avait réussi à pénétrer dans les 1e maisons, mais elle a été anéantie, en partie, par une concentration de feux d'artillerie sur le terrain conquis. J'ai pu néanmoins profiter de la nuit pour m'installer sur le terrain conquis, mais cette situation ne peut s'éterniser. Nous avons en face de nous le 5e régiment de grenadiers de la garde, c'est un régiment d'élite, dont les soldats sont décidés à se faire tuer jusqu'au dernier, ils sont les dignes adversaires de mes hommes, qui ne peuvent s'empêcher de les admirer. J'ai réussi à conserver un bataillon à peu près frais, c'est ce qui me permet de tenir, les 2 autres sont diminués de moitié. Mes pauvres vainqueurs de Lorrains méritaient un autre sort. Dire que ceux qui sont tombés n'avaient pas encore reçu les récompenses promises. J'enrage toute la journée, et je m'émerveille de conserver malgré tout ma bonne humeur. Marcel Hutin nous dit : patience ! confiance ! et le bon Dieu dirige les évènements, laissons-nous conduire, demandons son secours et faisons un peu plus que notre devoir.
Matériellement je ne suis pas trop mal, nous sommes abrités, et avons ce qu'il nous faut comme ravitaillement, mais je voudrais un peu de repos pour mes hommes : depuis le 24 septembre, il n'y a que ceux qui ont le repos éternel qui se reposent ! !
Restons confiants, nous avons des moyens formidables, et forcément le boche s'épuise plus vite que nous.
J'ai reçu toutes tes bonnes lettres, nous voilà tous réunis et je pense bien à vous en ces jours de commémoration. Le vieux Nique est rentré : je suis content de l'avoir, il a bien soin de moi, sa mère a été contente de le revoir, mais elle ne va pas beaucoup mieux.
Ne fais pas attention au décousu de mon style, il y a autour de moi du bruit et du mouvement, et du travail sur la planche. Voilà le déjeuner, au revoir, Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Papa, Elisabeth etc.

God.

Le 9 novembre 1918.
(*sur le front en Champagne*)

Ma chère Germaine,

On nous retire provisoirement de la bataille, j'en suis presque navré car cela marche si bien maintenant, que c'est un plaisir de faire la chasse au boche. Nous venons cantonner vers l'Aisne près de Rethel. Nous n'aurons que des villages en ruine, tandis qu'ici ce n'était pas abîmé, et habité par des gens si heureux de nous revoir qu'ils ne savaient que faire pour nous être agréables. J'ai fait une longue reconnaissance cet après midi pour trouver des chemins praticables, ce qui n'est pas facile car les boches ont fait sauter tous les ponts, et presque tous les points importants des routes, j'ai constaté dans une gare qu'ils avaient laissé un train entier de munitions non déchargé. A l'horizon d'immenses incendies marquaient la fuite apeurée des barbares. Les routes révélaient la déroute, elles étaient parsemées de caissons, de mitrailleuses, d'obus, de chevaux crevés : c'est la fuite, c'est bien dommage que le terrain soit si mauvais et si détrempé, c'est un gros obstacle à la poursuite, enfin aujourd'hui il a fait beau, nos aviateurs en auront profité j'espère pour semer des bombes. Nous saurons avant 36 h si le boche se soumet, sinon nous sommes prêts à lui flanquer une bonne « tatouille » pour l'amener à en passer par la volonté de Foch. En attendant l'avance continue et la déroute boche tourne de plus en plus en débâcle, il parait que la vallée de la Meuse est complètement embouteillée, et que les troupes (qui) ont passé par la porte que nous avons ouverte.
Le Général est revenu me voir ce matin, il est enchanté du régiment et m'a dit qu'il allait proposer le 174e pour une nouvelle citation, cela me fera donc 4 palmes, puisque j'en ai 3 maintenant. Mes cocardières de filles vont être bien contentes.
Décidément il me faut faire le deuil, je crois, de mon rab de permission, mais je m'arrangerai pour avoir bientôt celle à laquelle j'aurai droit à partir du 1e décembre.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Papa et Elisabeth.

God.

Secteur 203 le 25 novembre 1918.
(*carte à en tête du 174° régiment*)

Ma chère Germaine,

Nous voilà arrivés à la fin de notre séjour ici, nous partons demain pour une destination encore inconnue à l'heure qu'il est, mais qui finalement pourrait être Mayence dit-on. Je suis bien content de t'avoir vu ces quelques jours, car bien qu'il n'y ait plus les risques de guerre il y a encore la distance qui va nous séparer pendant un temps plus ou moins long. Il nous faut donc nous armer de patience pour l'hiver, et le printemps nous amènera j'espère la réunion, qui n'aura plus de fin. J'ai reçu hier par téléphone une bonne nouvelle, le Commandant Chapuis est nommé officier de la légion d'honneur, Rudondy et 2 autres officiers chevaliers de la légion d'honneur, je vais faire cadeau de sa croix à Rudondy, qui a été pour moi un auxiliaire si précieux et si dévoué. J'avais aujourd'hui à déjeuner un Commandant d'artillerie qui m'a rendu grand service dans la bataille de septembre et octobre. Il a été émerveillé du bon aspect de mon régiment. J'ai distribué à tous les hommes, aujourd'hui une bouteille de bon vin pour 4, ils étaient ravis. L'abbé Feltin étant rentré, vendredi j'ai fait célébrer ce matin l'office d'action de grâce, et chanter le te Deum, l'abbé Feltin a prononcé une magnifique allocution, qui a fait pleurer le Capitaine Rudondy. Je dois dire que moi-même j'étais très ému, et je t'ai regretté, ainsi que nos filles qui auraient certainement été enthousiasmées par ces belles paroles. Je t'envoie la photographie des enfants du lieutenant Py, les âges sont marqués au dos de la carte, fait bien les choses, c'est un garçon très dévoué qui m'a accompagné dans tous les endroits dangereux, et qui se jetterait au feu pour moi. L'adresse est : Madame Py à Vire (Calvados).
Voilà la fin du beau temps, cela devait arriver, mais cela n'est pas moins désagréable lorsqu'on est sur le point de refaire une assez longue route à pieds.
Au revoir ma chère Germaine. Notre vie est redevenue monotone, et je n'ai rien de bien intéressant à te mander.

God.

J'ai encore légèrement mal aux reins. Le vieux Nique est parti cette nuit en perm, il est remplacé par un sapeur bien dévoué.
Je t'embrasse Elisabeth et Papa et toi même mille fois ainsi que les enfants. Re God.

(*Lettre du Colonel Betbeder commandant les territoriaux à Eclaron à Madame Germaine de Miscault*)

Le 27 octobre 1918.

Bien chère Madame,

Malgré ma paresse à écrire je veux tenir la promesse que je vous ai faite. Votre départ m'a quelque peu ému, je le confesse, et je me trouve désorienté quand je rentre chez vous ; il me semble que samedi est très loin. Je dois dire que c'est mon égoïsme qui parle en regrettant les bonnes et amicales causeries du soir !
Depuis votre départ, je suis allé voir ma petite Iza et ses frères et sœurs deux fois dans la journée : tout allait bien à la maison. Le soir tandis que la Princesse couchait Minette j'ai fait une partie de main chaude échevelée avec Coco et Zézé pendant une demie heure. Vous dire la joie de ces petites qui depuis plus d'un an n'avaient pas eu ce plaisir. Ma soirée a été bien remplie. Répondant à une invitation de votre beau-frère (*Antoine de Boissoudy commandant en chef des armées françaises en Belgique*), je suis allé prendre le café chez lui. Notre entretien très amical a duré deux heures, il a roulé sur ce qu'il avait fait et vu en Belgique.. Vous êtes, par conséquent, au courant de ce qu'il a pu me dire, bien qu'il ne m'ait rien appris de bien nouveau.
Après avoir pris connaissance de la lettre de ma femme, je me suis rendu à Haute F pour dire un dernier adieu à mon capitaine. De part et d'autre la séparation a été bien pénible, et tous les deux nous avions le cœur gros en nous quittant. Le Cdt Petit qui était là y a été de sa larme. Je ne suis rentré qu'à six heures à la nuit noire. Après avoir dit bonsoir à ma petite Minette et terminé ma partie de main chaude avec vos deux fillettes, je suis allé dîner rapidement pour assister au Der à une représentation théâtrale donnée aux Canadiens par des artistes Anglais. Mon collègue en GBI ayant accepté l'invitation j'étais obligé de le suivre. Je n'ai pas à le regretter parce que en tous points la soirée a été parfaite. Deux cantatrices de grand talent se sont fait entendre : elles avaient une fort belle voix quelles maniaient à la perfection : deux choses m'ennuyaient dans leur maintient elles étaient figées sur la planche, comme un piquet en terre, sans mouvement, les yeux fermés, le visage tourné vers le plafond, sans vie. Une troisième dame jouait

du violon à ravir : ce sont mes meilleurs minutes. Enfin deux acteurs ont égayé la salle. Pour une fois j'ai regretté de ne pas comprendre l'Anglais. A dix heures j'étais rentré.
Ce matin la petite Minette était très bien, elle a mangé trois ou quatre tartines de pain beurré. Quant aux autres, ils vont aussi très bien. Je vais allé les voir tout de suite. Je souhaite que vous ayez fait un bon voyage sans retard de train, ni société désagréable. Il n'est bruit dans notre bon village de notre départ certain pour jeudi. Oh ! combien certaines gens ont hâte de nous voir partir. Heureusement qu'il n'en est nullement question encore. Soyez sans crainte, je vous le dirai quand je le saurai.
Je m'aperçois que je bavarde comme une pie borgne. Excusez-moi de ce verbiage assommant. Je ne m'en plains pas pour ma part, j'aime tant de causer avec vous.
Rappelez moi aux bons souvenirs de Nanine et veuillez agréer Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Betbeder.

Je souhaite que vous puissiez trouver l'oiseau rare qui remettra en ordre ce Trembloy qui vous préoccupe et vous tient tant au cœur.

Le 29 novembre (*1918*).
(*Fère-en-Tardenois*)

Ma chère Germaine,

J'ai peut être eu tort hier de t'écrire une lettre si noire, elle était comme le temps. Le soir pendant notre dîner, dans une salle à manger où les fenêtres étaient fermées par de la toile huilée, et où les trous d'obus étaient aveuglés par du carton bitumé, tandis que dans la cheminée brûlaient les charpentes brisées recueillies dans les décombres, j'avais honte de ce que je t'avais écrit en entendant les chants joyeux des poilus du 174, qui certes n'étaient pas gâtés sous la pluie et sans toit, mais ils étaient contents parce que la distribution du tabac qu'ils attendaient depuis 15 jours avait eu lieu et que la coop pouvait mettre en vente 1500 l de pinard. Il faut relativement peu de choses pour les contenter.
Nous sommes cantonnés pour 2 ou 3 jours à, quelques km de Fère-en-Tardenois, dans la partie boche du champ de bataille sur lequel nous avons combattu au mois de juillet. Par les habitants nous sommes au courant des transes des officiers boches dès les premiers jours de notre avance. Hier j'ai traversé le terrain même où le régiment s'était battu les 25 et 26 juillet et où nous avions été relevés cette fameuse nuit dont je t'ai parlé par les Américains.
J'ai vu quelques tombes bien entretenues de plusieurs soldats du 174, pauvres malheureux dormant leur dernier sommeil loin des leurs, au bord d'un ruisseau ou au coin d'un bois. En entrant dans ce terrain sacré pour nous, le régiment a défilé avec recueillement devant le drapeau.
Je suis bien aise de savoir que je serai nommé à TD, car je craignais dans le cas contraire de ne pas garder le commandement du régiment, ce que je regretterais pour eux, et pour moi. Ici l'esprit des habitants est bien meilleur qu'en Champagne, ils sont beaucoup plus accueillants, on voit qu'ils ont vu le boche de près.
Il commence à se confirmer que nous irons à Paris pour la réception de Wilson, c'est logique puisque nous avons été pendant un mois sous le commandement du Général *Liggett*, et que jusqu'à présent nous avons tout le temps été à la peine sans avoir été à l'honneur. Si cela était j'aimerais bien que tu puisses venir à Paris avec nos 4 filles, seulement voilà c'est cette maudite Minette et les 2 lurons qu'il serait difficile de laisser seuls, et d'autre part ce serait bien compliqué de les amener tous à une époque où les hôtels regorgeront. Alors le plus sage serait que tu viennes avec une de nos grandes tirée au sort. Ce serait par le fait le tour de Coco, qui profiterait de l'occasion pour te réconcilier avec sa marraine, en tout cas tu as encore huit jours pour y réfléchir. Je n'ose pas demander à Papa de t'accompagner car je crains pour lui la fatigue et les bousculades.
Au revoir ma vieille, je vais de ce pas voir l'abbé Feltin m'entendre avec lui pour la messe de demain.
Mille baisers.

God.

---

le 1e décembre 1918.
(*à Villeneuve-sur-Fère*)

Ma chère Germaine,

Je te remercie de m'avoir si fidèlement tenu au courant de tes faits et gestes, malgré les fatigues du voyage, et tes nombreuses occupations. Je t'ai suivi avec intérêt et je constate que tu n'as pas perdu de

temps. Il faut tout de même que j'envoie cette fameuse procuration qui doit nous rapporter de l'argent. Mais nous sommes dans un pays tellement déshérité que je n'ai pas encore pu mettre la main sur une feuille de papier timbrée. Ici les joies de la victoire sont bien tempérées par les misères que l'on côtoie, tout est en ruines, les champs sont incultes. Les pauvres mères pleurent leurs fils tués. Ce matin je prenais mon café à la cuisine de la popote, comme je le faisais avec toi à Vaudemanges et tout en sirotant le liquide j'adressais quelques paroles à notre hôtesse qui m'a annoncé tout en larmes que son fils a été tué le 2 septembre près de Soissons. Dernièrement comme nous entrions, musique en tête, dans un village, j'ai aperçu des femmes en larmes qui probablement pensaient à leurs maris. Aujourd'hui j'ai été me promener sur notre champ de bataille du mois de juillet : j'y ai encore vu des tombes de nos soldats du 174, j'ai revu un PC où j'ai passé un mauvais moment avec le Lieutenant Colonel Delacroix. J'ai vu un endroit où notre déjeuner a été interrompu par les obus.
J'ai constaté que sous le feu les distances vous paraissent beaucoup plus longues qu'en calme. Une certaine clairière que j'ai traversé le 23 juillet à plusieurs reprises sous le feu me paraissait avoir 200 m de large, et je me suis aperçu qu'elle n'en a que 100 en réalité. C'est très intéressant de revoir en détail ce terrain où l'on s'est battu. C'est instructif aussi et cela vous permet de faire dans son esprit la critique de la manœuvre. Les habitants qui se trouvaient chez eux au moment de la bataille m'ont raconté que les boches étaient complètement affolés par notre artillerie, et qu'ils venaient éperdument s'entasser derrière les maisons croyant y trouver un abri, c'était au contraire leur perte. Aussi les cimetières sont-ils bien remplis. Ici à Villeneuve-sur- Fère il y a environ 150 tombes dont plusieurs collectives. Au coin d'un bois j'en ai compté 220, dont plusieurs encore collectives... Il y a encore des quantités de munitions dans tous les coins. On voit bien que ça (*a*) été ici le commencement de l'écroulement. Quand on voit la nature de ce terrain escarpé et boisé, on se demande comment on a pu arriver à les en déloger ! Quels observatoires merveilleux ils possédaient qui découvrent le terrain à 20 km à la ronde, tandis que nous nous étions dans le contre bas des vallées et dans les bois. On les a eus quand même.
Je suis bien reconnaissant à Marie et à Geneviève de leurs gentilles lettres qui m'ont tenu au courant des hauts faits de Miza, je les en remercie. J'espère que tu as de bonnes nouvelles de nos collégiens, et que tout est plus calme en Suisse maintenant. Il n'est question de rien dans les journaux à propos de ce Pays (*allusion possible à la grève générale du 12 au 14 novembre 1918, et à l'occupation par la troupe des grandes villes*).
Ta lettre où tu me racontes tes faits et gestes au Tremblois m'intéresse bien, je ne suis pas étonné de tout ce que tu as vu, et j'étais sûr à en juger par l'état des maisons que nous occupons qu'il y aurait un gros travail, c'est pour cela que je ne te vois guère réinstallée à demeure avant le début du printemps. Il y a certaines réparations qu' l'on ne pourra faire que lorsque l'on ne craindra plus la pluie. Mais tu fais bien de tout prévoir maintenant.
Tu sais que ma prochaine permission sera de 20 jours, je viendrai probablement vers le 20 janvier, nous aurons le temps de nous occuper un peu ensemble de tout cela, d'aller à Bioncourt et à Helfedange, peut être à Manoncourt, car c'est encore une propriété qu'il faudra remettre en état.
J'ai vu ce matin enfin ! ! ! l'abbé Feltin et lui ai remis 20 frs pour des messes pour le régiment et pour vous tous. Je t'envoie ci inclus l'adresse de Madame Py la femme de mon Lieutenant *fourrier* dont je t'ai parlé, ne tarde pas trop à lui envoyer les effets car toute sa bande aura bientôt froid.
Je vais enfin mieux, ce n'est pas tout à fait guéri, et j'ai encore un peu mal le soir, mais je ne suis plus du tout gêné dans mon service et monte à cheval sans souffrance.
Au revoir ma Germaine chérie, je t'embrasse avec tout mon cœur, tendresse aux enfants, j'embrasse Papa et Elisabeth.

God.

Le 2 décembre 1918.
(*Tardenois*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre de Nancy, j'ai reçu également les colis que tu m'envoies de Nancy, j'ai partagé le chocolat et les confitures avec la popote, je garde égoïstement le beurre pour mon petit déjeuner, car je pense que c'est à cette intention que tu me l'as envoyé. J'ai reçu également les chemises de chez Vaxelaire. N'oublie pas de me faire faire une tenue par le tailleur du 71, car ma tenue N° 3 n'est plus bonne à rien, et il faudra que nous soyons très chics pour nous montrer aux Alsaciens. C'est dans une dizaine de jours que nous partirons pour cet éden.
J'espère que tu as trouvé tous les enfants bien portants. Je remercie Papa de m'avoir donné des nouvelles de tous. Ta longue lettre de Nancy m'a bien intéressé. Je me doutais bien que nous ne retrouverions rien de Bioncourt, mais pour ces ruines nous serons sûrement indemnisés. Il parait que Manoncourt est à peu près dans le même état.

Je voudrais bien ma pauvre chère femme t'aider un peu dans toutes ces affaires, j'espère pouvoir le faire lors de ma prochaine permission, c'est à dire vers le 20 janvier, car en 20 jours, peut être 22, c'est bien le diable si nous n'avons pas le temps de nous retourner.
Papa ne me dit pas si l'on a des nouvelles de Xavier (*de Costart*), je pense que dès qu'il sera rentré il profitera de sa 1e permission pour se marier. La pauvre fiancée aura eu des fiançailles bien sombre, mais son bonheur doit être d'autant plus grand maintenant.
Papa m'écrit que l'on a d'excellentes nouvelles de nos garçons, j'en suis enchanté. Je crains qu'au point de vue de sa carrière Joseph perde un peu son temps, et si nous avions pu prévoir la fin de la guerre, nous aurions dû l'aiguiller de suite sur une école. Enfin au point de vue moral le contact avec ses anciens professeurs lui aura été profitable. Décidément le climat de Fribourg convient bien à notre Nonot (*Jean*).
Nous sommes toujours sur notre champ de bataille de Juillet, j'en profite pour faire arranger quelques tombes de nos soldats tombés au champ d'honneur. Nous habitons un espèce de château très abîmé par les obus. Le Kaiser y est venu paraît-il du 15 au 17 juillet. Ce jour là il est parti en vitesse car il ne tenait pas à se faire tuer. Les propriétaires à qui j'ai fait une visite aujourd'hui m'ont raconté que les boches avait une frousse épouvantable de nos canons. Le 24 juillet on a rapporté dans la cour du château 11 cadavres d'officiers qui ont été envoyés en Allemagne. Il paraît qu'ils emmenaient on ne sait où des camions entiers chargés de cadavres, c'est ce qui explique que l'on voit relativement peu de tombes. Dès qu'ils entendaient le canon ils se réfugiaient dans les bois où nos canons ne les épargnaient guère car on se doutait bien que c'était là qu'ils se cachaient.
Mes reins sont à peu près guéris, je ne sens plus qu'une légère raideur.
Voilà mon feu qui s'éteint, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous.

God.

---

le 4 décembre 1918.
(*Tardenois –*
carte de correspondance des armées)

Ma chère Germaine,

Je ne t'écris qu'un petit mot, car je me suis attardé à travailler et l'heure du dîner approche. J'ai d'ailleurs peu de choses à te raconter, nous somme toujours dans notre village démoli, sous le brouillard nous faisons du feu à volonté et c'est beaucoup pour ton frileux de mari qui fait rôtir ses rhumatismes sans parvenir à les faire partir. Ne t'inquiète pas de mes reins, c'est un simple rhumatisme qui disparaîtra m'a dit un médecin avec le beau temps. Je conserve mon entrain et mon appétit, mais je voudrais bien pour mes soldats qui y sont depuis le mois de mai, qui n'ont pour ainsi dire pas vu un vrai village, sauf Vaudemanges depuis plus de six mois, quelque diversion ou ils vont tous attraper le cafard, eux qui l'ont pas eu aux plus mauvais moments, on s'ingénie, on se bat les flancs à les distraire, mais que faire dans des ruines où l'on est à peine à l'abri de la pluie, inutile de te dire qu'il n'y a pas de foyer du soldat (*une série de mots illisibles*) plusieurs n'ont aucun lieu de réunion. Enfin patience, confiance, comme dit le maréchal Hutin.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse ainsi que les enfants, Papa (*et*) Elisabeth.

God.

Le 5 décembre (*1918*).
(*dans le Tardenois*)

Ma chère Germaine,

Je commence à t'écrire de bonne heure au saut du lit avant d'aller voir mon 3e bataillon qui cantonne dans un petit village voisin aussi démoli que le nôtre. Je vais, comme cela, chaque jour, voir une partie du régiment, très divisé, réparti sur une longueur de 10 km car il n'y a pas beaucoup de coin logeable dans ce Tardenois où la bataille a fait rage, encore n'est on pas à l'abri de la pluie là où on loge. Réellement quitte à nous faire marcher 3 jours de plus, on aurait pu nous donner un coin meilleur, et c'est très joli de nous recommander de soigner le moral de nos hommes quand on commence par nous mettre dans les conditions les plus désagréables. Ces messieurs de l'EM à force d'être dans les papiers finissent par ignorer complètement le cœur humain, tu comprends que le poilu hausse les épaules quand il voit les belles phrases des journaux, tandis qu'il croupit depuis un mois dans la boue, sans lumière, avec une paille parcimonieusement distribuée, avec des effets qui portent encore la trace des fils de fer glorieusement traversés, sans fourragère naturellement. Et c'est une division qui à elle seule a fait près

de 3000 prisonniers et pris 80 canons, qui est ainsi mal partagée après s'être battue 4 mois à peu près sans interruption. Ah ! non on ne se moque pas ainsi des gens. Notre Division n'y est pour rien, le Général se rend très bien compte de la situation, lui connaît l'homme et le voit de près. D'ailleurs à Féré-en-Tardenois qui est dans un état lamentable, il est pour le moins aussi mal logé que nous. Je ne me plains qu'à toi d'ailleurs, je passe mon temps : à la popote, dans les réunions d'officiers, au poilu que je rencontre à faire de beaux discours, sur la difficultés des transports, l'entassement des troupes dans la zone de guerre, la nécessité d'échelonner les relèves etc. Voilà d'ailleurs que le temps passe sans que nous marchions vers Paris, je crois que le président Wilson ne tient pas à voir la division qui a fait du si bon travail avec le Général Liggett en juillet. Il nous faut donc patiemment attendre la marche vers l'est, qui nous permettra de revoir des pays bien chers.
Si Papa tarde à obtenir l'autorisation désirée et demandée au Général de *Maudhuy*, qu'il s'adresse donc directement à Mr *Mirman* qui certainement a entendu parler de lui à Nancy, et lui donnera sans doute satisfaction assez vite. Je crois d'ailleurs qu'à partir du 10 décembre on donnera les autorisations beaucoup plus facilement. Tu vois au changement de mon écriture que j'ai interrompu ma lettre, je viens de déjeuner assez gaiement après avoir été visiter le 3e bataillon commandé par le jeune commandant de 27 ans le Commandant Frénot, que tu ne connais pas car il était en permission lors de ta chère visite. J'ai été extrêmement satisfait de mon inspection et j'en rentre tout ragaillardi. J'ai fait une longue causerie aux officiers, ils m'ont écouté avec attention, et je crois ne pas me flatter en disant, avec intérêt.
En somme je trouve toujours une grande satisfaction à me mettre en contact immédiat avec mes officiers et leurs hommes, car je crois lire l'estime et l'affection dans leur attitude et leurs regards.
Voilà bientôt un mois que la défaite Allemande est consommée, il semble bien qu'elle est complète, néanmoins je ne me berce pas d'illusions et je n'entrevois pas encore le jour où je te retrouverai, toi et les enfants, d'une façon définitive : je ne sais pourquoi, je m'imagine que nous sommes appelés avant de rentrer au foyer à aller faire la police en Russie, car je ne crois pas que nous ayons une paix solide tant (*que*) le calme complet ne règnera pas en orient. Nous avons un devoir impérieux de soutenir la Roumanie, et je ne crois pas que ce soit déjà demain que l'ordre règnera là bas avant peu. Vois-tu ma vieille, comme tu le disais bien souvent la Paix n'est pas de ce monde, parmi les hommes, et je crois bien que nous ne l'aurons définitivement que dans l'autre vie.
Je reçois à l'instant la visite du Commandant de la Ferronnay venu aimablement me faire ses adieux, car la fin de la guerre le rend à la vie politique, tu sais qu'il est député de Loire Inférieure (*Loire Atlantique*), nous avons longuement causé du Colonel Charlet, son ancien Colonel, qui était un homme de haute valeur morale, et qu'il regrette amèrement.
Je reçois à l'instant ta lettre de lundi, je voudrais bien avoir ma popote chez toi comme ce bien heureux régiment. Pour le moment nous ne partons pas encore, peut être le hasard nous fera t'il passer par chez vous dans huit à dix jours. J'ai toujours mal aux reins, le médecin m'a examiné, c'est un vulgaire rhumatisme, le meilleur remède sera le soleil, et surtout une bonne petite vie tranquille auprès de toi et entouré des gosses.
Les lettres de nos garçons m'ont amusé, elles sont déjà anciennes, j'aurais voulu voir Joseph en costume d'universitaire, je suppose que ses sœurs se seraient bien payé sa tête. La lettre de Nanot est bien bonne avec l'histoire des 5 mois de vacances qui ne vaut pas grand chose, celle de Gérard est gentille aussi.
Au revoir ma chère vieille, continue à bien prier, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants, Bon Papa (*et*) Elisabeth.

God.

Bons et affectueux souvenirs à Nénel.

Le 20 décembre 1918. (*dans la Brie*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier 2 lettres de toi, l'une avait un léger retard, c'était celle de samedi, l'autre celle de lundi. Je les ai lu toutes les deux avec grand intérêt et je viens de les relire. On a pas d'autre distraction ici quand il pleut. Je n'ai pas même la ressource de réunir mes officiers pour leur parler ou pour les distraire, car le régiment est tellement dispersé dans les fermes de la Brie que ce serait une corvée de leur imposer des allées et venues. J'espérais que pour Noël nous serions plus confortablement installés, plus groupés, et Mr Feltin est ennuyé de notre mauvaise installation pour la messe de minuit : difficulté de réunir les artistes, chanteurs et musiciens, église peu confortable et par suite peu attrayante : toitures défoncées, murs éventrés par 2 obus de 150, ce qui fait de fameuses prises d'air etc, enfin tant pis pour le bon Dieu, s'il ne nous tire pas de là. Nous avons fait notre possible Monsieur Feltin et moi pour bien fêter Noël, nous nous battons les flancs pour trouver quelque attraction qui maintienne tout le monde éveillé, mais ce n'est pas commode à cause de la dispersion comme je te le dis plus haut, et à cause du manque de salle

de réunion. Je voudrais bien réunir les officiers pour leur faire faire un peu de musique, j'ai un quatuor qui est très bien, mais notre table de popote est si petite que c'est tout le bout du monde quand je peux y avoir 2 invités. Mais j'ai bien tort de me plaindre, tu as bien d'autres soucis ma pauvre vieille, 44 ans ! et puis ce ? enfin ce sera une Victoire ou un Victor ; si le bon Dieu a voulu nous donner un onzième, il faut lui en être reconnaissant, se confier en lui, il te viendra en aide et t'aidera au milieu de toutes les difficultés présentes. Il sera peut être plus sage de ne pas aller en Lorraine avant le 15 janvier à ce moment là tu seras fixée. C'est peut être aussi ta très forte purgation qui t'a un peu détraquée, enfin je suis content de voir comme tu prends bien les choses, mais vois-tu c'était la 1e fois depuis 21 ans que nous nous retrouvions seuls ensemble pendant 48 heures. C'était comme un second voyage de noce, et rien d'étonnant que notre expédition à Châlons et Reims ait eu la conclusion ordinaire des voyages de noce. Si tu t'en tires aussi bien que d'habitude ce sera plutôt bien gentil d'avoir un petit compagnon pour Minette, quand tous les grands seront dispersés suivant leur destinée, nous aurons auprès de nous c'est 2 bâtons de vieillesse : Minette et ? Tu vois que ton époux est toujours le même et j'entends d'ici notre grande, si tu pouvais lui montrer ma lettre, répéter avec son ton moitié riant, moitié grandeur : Papa ! et dans le fond de sa pensée, n'osant pas l'exprimer, murmurer « Papa ! c'est tout à fait comme Zaza ! », je n'ajoute rien par respect pour moi.
Les nouvelles d'Allemagne continuent à être bonnes pour nous ; je ne sais pourquoi je m'obstine à regarder plus loin, et je sens que mes préoccupations du côté Russe prennent de plus en plus de consistance, voilà la Pologne qui rompt avec l'Allemagne, voilà nos flottes qui abordent les ports russes, et par la Baltique, et par la mer Blanche, et par la mer Noire. Ce serait bien étonnant si les armées ne suivaient pas le mouvement, attendons le printemps. Il est bien évident que pour notre honneur, et la sécurité de nos gains, nous ne pouvons tolérer que l'anarchie continue à régner sur ces immenses contrées, et je ne vois pas d'autre moyen que le canon et la mitrailleuse pour rétablir l'ordre, voilà l'utilisation et la place toute trouvée des tanks du Tremblois. Une campagne de Russie qui se terminerait vite et bien cela me permettrait peut être de devenir Colonel, ou même Général de Brigade. Mais ne nous en faisons pas, c'est le bon Dieu qui dirige les évènements, laissons nous mener par un si bon conducteur.
Je suis bien ennuyé pour Marie Renée de la voir repartir à Aubri (*chez les Costart*) ; franchement Tante Louise aurait pu se contenter des nouvelles qu'elle recevait par lettre, j'aurai préféré voir Marie Renée s'installer plutôt à Helfedange, elle ne s'y serait pas trouvé trop isolée, entourée qu'elle aurait été de toutes les sympathies du Pays, puis je l'aurais aussi pu voir lors de ma prochaine permission dans 6 semaines.
C'est aujourd'hui que Redondy doit arriver à Alger, il aura eu sans doute un fameux mal de mer. Je suis très touché du souvenir que Minette garde de son Papa, je félicité les 2 lurons de leur sagesse, nos filles de leur application et suis bien reconnaissant à Mlle *Dubois* de son dévouement, et maintenant je vais me fourrer un peu dans la paperasse, car depuis que Redondy n'est plus là je suis obligé de voir tout cela de plus près. Mille bons baisers ma chère Germaine, et ne m'oublie auprès de personne.

God.

J'ai écrit hier une longue lettre à Nénel, tout à l'heure j'écrirai à tes tantes.

---

27 décembre (*1918 - dans la Brie*)

Ma chère Germaine,

Je t'écris encore un mot en Lorraine j'espère qu'il t'arrivera. Je vois avec plaisir ce matin que tu auras beau temps pour ton voyage, je souhaite seulement que tu n'aies pas froid. Ma grippe va mieux, elle ne m'a pas empêché d'ailleurs de sortir à cheval hier. Je ne serai pas fâché de partir d'ici car on y a très froid ; rien que des feux de cheminée avec du bois vert et mouillé qui ne chauffe pas, même dans le feu on a froid aux doigts, au bout du nez, et aux oreilles, juges, toi qui sait à quel point je suis frileux, si je suis malheureux. Le vieux Nique a pitié de moi et me met tous les soirs une boule chaude dans mon pieu.
Il paraît tout de même que nous allons nous embarquer le 4 ou 5 janvier pour la direction d'Epinal, on dit qu'après nous irions à Molsheim près de Strasbourg, si c'était vrai tu pourrais venir m'y voir, car je crois que cela serait possible. C'est de là que je partirai en permission vraisemblablement. Il ;faut compter encore un long mois avant le retour de Rudondy qui est parti pour 32 jours, sans compter le voyage, et les retards de bateaux. Le courrier d'hier m'a fait bien plaisir : les lettres des enfants étaient gentilles et amusantes, je me suis demandé un moment quel était le personnage que Quiqui appelle « cinnicolat », je me demandais si c'était un parent du clown chocolat, mais j'ai vite compris qu'il s'agissait du Patron de la Lorraine. Ce que j'aime bien c'est de voir la grande place que tient Marie Jeanne dans l'esprit de notre gros Loulou.

La lettre de Coco est gentille, intéressante , naturelle, comme elle, celle de Geneviève est très bien écrite, le récit de l'arrivée de l'ordonnance ma amusé. Mais j'ai bien ri de l'aventure de mon poulet que tu me racontes, il aurait pourtant encore été mangeable, je suppose, au moment du mardi gras.
Voilà le vieux Nique qui asticote mon feu et j'en profite pour lui remettre ma lettre pour qu'elle ne manque pas le facteur (vaguemestre). Au revoir donc, tendresses à Marie, souvenirs aux Marchand, je t'embrasse à t'étouffer.

God.

Bonne nouvelle, je viens (de) toucher à nouveau l'indemnité de famille nombreuse, avec rappel depuis le 1e juillet, elle est augmentée. J'aurai environ 1900 frs par an, tu recevras cette somme, c'est à dire ce qui m'est dû depuis le 19 août dans les premiers jours de janvier.

Le 28 décembre (*1918*). (*dans la Brie*)

Ma chère Germaine,

Rien qu'un mot, car je n'ai rien à te dire, les évènements n'abondent pas dans notre cantonnement boueux, c'est toujours la pluie. Hier cependant j'ai parcouru en auto le plateau de Brie car nous étions (les colonels) convoqués à la division, l'auto était découverte, et la neige fondue nous fouettait la figure, j'ai cru mourir, en route, de froid, mais ce matin je vais très bien et je m'apprête à aller déjeuner chez le Général commandent l'infanterie, chez le Général Pigaud qui était chef de bataillon au 160e d'infanterie en même temps qu'Antoine, je ne sais si tu t'en souviens, c'est en tout cas un homme aussi calme que le général Schmidt est violent, très bien élevé, très bienveillant. Au début de la guerre il a été sous les ordres du général de Grandmaison, qui l'aimait bien et qui lui a même fait cadeau de son grand cheval gris pommelé, qu'il a encore. L'autre jour, le rencontrant, je lui dis « c'est étonnant combien votre cheval me rappelle l'un de ceux du général de Grandmaison », mais ce n'est pas étonnant me répond il c'est lui même. Il m'a répété que le pauvre général s'était fait tuer d'une façon bien imprudente. Il a évidemment voulu faire ce jour là un peu plus que son devoir, pour bien d'autres qui en faisaient un peu moins.
Nous nous apprêtons décidément à partir la semaine prochaine, mais nous voyagerons par le train, adieu ma popote rue de l'hôpital, mais peut être y aura t'il moyen un peu plus tard que tu viennes me voir en Alsace. Sais-tu quel est le rêve de tante Louise ? C'est que nous soyons en garnison à St Avold. N'importe quelle garnison d'Alsace Lorraine me conviendrait, mais ne rêvons pas, et embrassons nous tendrement.

God.

Le 29 décembre (*1918*). (*dans la Brie*)

Je crois qu'il faut tout de même que je me décide à te souhaiter une bonne année quoique ce soit bien banal entre nous deux, car que te dire de nouveau que tu (*ne*) connaisses déjà. Mes souhaits, ils se résument en un seul : avoir bientôt fini de t'aimer de loin : nous retrouver le plus tôt possible pour vieillir ensemble, au milieu de nos enfants, et des populations sympathiques de Lorraine. En attendant tu sais que constamment je te porte dans mes prières vers le ciel, puisque c'est la seule façon que j'ai de te prouver mon amour.
Nous approchons tout de même du départ, à la fin de la semaine nous nous embarquons direction Avricourt et au delà : ce n'est donc plus l'Ukraine, mais tout bonnement l'Alsace. Peut être le duché de Bade suivant que les boches auront ou n'auront pas rempli les conditions de l'armistice.
Enfin tout le monde est content, et on accepte sans maugréer les derniers jours de séjour sous la pluie et dans la boue. Nous en avons vu bien d'autres, c'est ce qui explique que l'état sanitaire soit si satisfaisant. Hier j'ai donc été déjeuner chez le général Pigault, j'étais à côté du général Schmidt, le déjeuner était fort bon : huîtres, œufs à *l'aurore*, poulet marengo, choux fleurs sauce mousseline, foie gras, crème renversée, Grave, Bourgogne, Champagne et bon cigare. Le général Pigault est un homme distingué et très bienveillant ; comme militaire, il est un peu rassis et fatigué par ses 4 années de guerre. Le général Schmidt est toujours le même, malgré moi je ne le crois pas très franc, et je le considère comme très personnel, je crois qu'avec lui il fait bon ne pas être ambitieux car on s'exposerait à bien des illusions, je veux dire des déceptions. Ainsi il n'a pas été chic pour le régiment pour notre dernière offensive. C'est nous qui avons le mieux réussi de la division et il ne nous en revient rien. Certainement le général *Rampout* s'il avait été encore ici nous aurait défendus, mais il est parti avant d'avoir pu faire ses propositions. De sorte que je crois bien que je ne récolterai rien du tout comme souvenir de fin de guerre.

Heureusement que j'ai réussi à faire récompenser la plupart de mes sous-ordres auxquels je m'intéresse. Le capitaine Guibert que je t'ai présenté dans le train vient d'être nommé chevalier de la légion d'honneur, et j'ai fait citer pas mal de monde à l'armée et au corps d'armée. Redondy est cité au corps d'armée. Py à l'armée etc.
J'ai reçu une aimable lettre du Curé d'Artonges (*7 km au nord de Montmirail*) dont Pargny (*Pargny-la-Dhuys*) est une annexe il me remercie d'avoir fait arranger l'église, et du bon exemple que mon régiment a donné à ses paroissiens, il termine en disant « on est heureux de rencontrer des hommes de bonne volonté ». Comme j'ai une partie de mon régiment dans sa paroisse d'Artonges, je me propose d'aller lui faire une visite de remerciement aujourd'hui.
Je suis comme vous tous bien attristé de l'accident de Melle Mathilde, et je souhaite pour sa mère et pour son fiancé qu'elle se remette rapidement, et que sa santé ne soit pas ébranlée par ce choc.
Au revoir ma chérie, bonne heureuse année pour toi et toute la bande, je vous embrasse de tout cœur.
Plus qu'un mois.

God.

(*30 décembre 1918 - dans la Brie*)

Ma chère Germaine,

Nous quittons notre cantonnement ce matin pour aller cantonner dans les faubourgs de Château- Thierry d'où nous embarquerons demain, le vieux Nique est là auprès de moi qui fait mes bagages, tout heureux à la pensée de s'en aller à côté d'Epinal, où il espère bien que je lui laisserai faire une fugue pour aller voir sa mère.
J'espère que notre voyage se fera sans encombre : ce n'est que dans 2 jours que mon régiment se trouvera reconstitué, car les trains d'infanterie et d'artillerie alternent. Il me semble que nous n'aurons pas trop mauvais temps. Le pire serait d'être trempé avant de s'embarquer, car il faudrait alors rentrer mouillés et sans feu pendant 24 h.
Autour de moi, parmi les officiers de réserve et même d'active, il y en a qui se font des illusions sur la société des nations. J'ai essayé de leur démontrer hier l'utopie de cette conception Wilsonienne et de leur persuader que c'était les Romains qui avaient été dans la vérité en disant « Si vis pacem, para bellum » (*si tu veux la paix, prépare la guerre*). Ce serait un peu fort de nous être battus, et fait tuer pendant plus de quatre ans, pour recommencer à être des moutons bêlants. Je ne dis pas que le métier de mouton ne me plairait pas plus que le métier de loup, encore faudrait-il qu'il n'y ait plus ni loup, ni boucherie. Au lieu de se perdre en rêve, qu'on médite donc l'histoire. Les empereurs Romains avaient bien su réaliser la société des Nations, et cependant les invasions des barbares les ont emportés comme fétus de paille. Et l'Empire de Charlemagne, qui cherchait aussi à réaliser l'unité de la chrétienté, n'a pas tenu bien longtemps. Mais quel serait donc le lien qui nous unirait à l'immense Russie en effervescence, et bien plus à la Chine, et aux puissances Asiatiques ?
Il n'y a pour nous préserver des voisins de l'Est qu'un moyen à mon avis. C'est de tenir les débouchés de la Baltique, de la mer Noire, le Rhin et les Alpes ; mais pour cela il faut de solides garnisons pourvues de canons et de munitions. Cela fait, laissons nos voisins se manger entre eux, s'ils veulent, car au fond, charité bien ordonné commence par soi même, et tandis qu'ils se battent entre eux, ils épuisent leur force, et diminuent leur nombre, qui est à mon avis le facteur le plus inquiétant. Clemenceau voit dans cette question beaucoup plus clair et plus pratique que Wilson.
D'ailleurs comme il le dit si bien, c'est nous qui sommes, de par notre situation, destinés à payer les pots cassés, c'est nous par conséquent qui devons être les plus écoutés, c'est nous qui avons été dévastés, c'est nous qui pendant 3 ans avons lutté tout seuls ou presque, c'est nous qui au printemps 1918 avons sauvé la situation, alors que britanniques et italiens lâchaient pied partout. Sans nous le boche aurait été à Paris, et aurait cueilli les américains avant qu'ils n'aient eu le temps de sortir de leurs camps. Qu'on ne vienne donc pas nous bourrer le crâne, et que nos gouvernants se souviennent de nos sacrifices, pour nous garder dans l'entente la place qui nous revient, c'est à dire nous aurons donc la 1^{e} .
Mais il faut pour cela soutenir notre gouvernement et nous montrer aussi unis que nous l'avons été pendant quatre ans. Tu vois ma vieille, que je fais de la haute philosophie sociale, je suppose que tu partages mes idées, ce doit être celles de Nénel, du capitaine Garnier, etc, de tout ceux que je connais comme ayant l'âme française.
Mille baisers.

God.

(*fin 1918*).

Mon bon petit Loulou,

J'ai été content de voir par ta gentille lettre que tu n'oubliais pas ton Papa, que tu écris bien, et que tu es gentil pour ta petite sœur Marie Jeanne.
Il faut bien continuer à être bien sage pour faire plaisir au petit Jésus, et à ta Maman. C'est très amusant pour vous de voir passer tant de soldats, je voudrais bien être de ceux là, mais malheureusement nous passerons par le train dans huit jours, et pour nous éloigner encore de vous. Nous serons contents tout de même puisque ce sera pour aller en Alsace.
Je t'embrasse de tout cœur.

Ton Papa.

- ANNEE 1919 -

Au début de 1919 le 174e régiment d'infanterie commandé par le Lieutenant Colonel Godefroy de Miscault est transféré en Alsace.

Le 7 janvier 1919.
(*en Champagne avant son départ*)

Ma chère Germaine,

Je ne t'écris qu'un mot aujourd'hui car j'ai du travail, nous nous embarquons après demain 9 à Château-Thierry pour débarquer le 10 à Rambervillers, il est probable que nous aurons traversé St Dizier dans la nuit du 9 au 10, mais j'espère que cela n'aura pas troublé votre sommeil. Je ne sais combien de temps nous resterons de ce côté des Vosges, probablement une huitaine, et nous nous rendrons ensuite en Alsace en traversant les Vosges, cela sera une jolie promenade, nous aurons 5 jours de marche si nous allons à Strasbourg. Nous nous arrêterons peut-être à Molsheim, c'est un joli petit coin. J'ai été content de la lettre de Joseph, je crois en effet que maître Jean et Gérard considèrent trop leur collège comme un lieu de délices. Ah ! les gaillards n'ont pas l'air de s'en faire, et tu as raison de leur secouer les puces. Affectueux souvenirs à Nénel (*le Colonel dans le langage de la Minette*) et à toi mille baisers, ainsi qu'aux enfants.

God.

Je m'aperçois que le 12 décembre j'ai oublié de souhaiter la fête à Coco, remet lui mon cadeau traditionnel.
Je suis en mal de Minette, si Nanine a une photo récente je serais bien content de la voir.

Le 14 janvier 1919.
Plaine - Alsace

Ma chère Germaine,

Voilà une lettre qui fera époque car c'est la 1e que je t'écris depuis nos terres reconquises. Nous avons quitté Etival (*Etival-Clairefontaine en Meurthe et Moselle*) ce matin à 7 heures, puis traversé Moyenmoutier, et entre Moyenmoutier et Senones les anciennes lignes boches, puis Senones que notre canon a respecté, puis Belval. A Belval une femme bien mise et d'air distingué m'a profondément ému par un beau geste vraiment touchant, tellement spontané qu'elle en a été toute confuse, et tellement impulsif qu'il était impressionnant, je ne sais comment te le dépeindre ce geste, c'était, un baiser des deux mains ; elle semblait me jeter son cœur à la figure et il y avait une telle noblesse dans son attitude, un tel éclat dans son regard : c'était la statue de l'enthousiasme, j'ai senti si bien les sentiments qui agitaient cette pauvre femme après avoir subi pendant 4 ans l'occupation allemande que j'en ai eu presque les larmes aux yeux. Plus loin nous nous sommes arrêtés à la frontière au col du Hantz après avoir déjeuné nous avons fait raisonner les sapins des accents joyeux de : Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine, puis nous sommes redescendus sur St Blaise (*St-Blaise-la-Roche*). Plusieurs soldats du régiment se sont battus en 1914 dans ces vallées. L'un d'eux m'a même dit que dans le village où nous sommes cantonnés il a fait avec son régiment, qui était alors le 109, 800 prisonniers et pris 8 canons, que c'est loin ces souvenirs glorieux.
A l'honneur des allemands je dois dire que les tombes de nos soldats sont très bien soignées, elles sont même mieux soignées que les nôtres chez nous.
Je suis logé chez une brave femme qui m'appelle Mr le Colonel gros comme le bras, elle m'a montré de très jolis dessus de lit au crochet, comme tu les aimes. C'est parce que j'admirais celui qui était sur mon lit en pensant à toi qu'elle a tenu à honneur de me montrer tout son trésor, elle m'a dit qu'elle les avait cachés soigneusement pour que les boches ne les prennent pas. Nous avons eu une longue étape nous ne sommes arrivés qu'à 4 h du soir, et il faut que je te dise au revoir. J'ai été très touché de la lettre de cette pauvre Lucie. J'en ai reçu une longue et intéressante d'Antoine.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 18/1/19.
Gugenheim, Alsace
(*probablement Gougenheim*)

Ma chère Germaine,

Nous continuons à nous enfoncer dans l'Alsace, aujourd'hui nous nous trouvons à mi-chemin entre Saverne et Strasbourg, nous passons le dimanche ici, et lundi nous serons au bout de notre voyage, et peut être sur la rive droite du Rhin prés de Carlsruhe (*probablement Karlsruhe*), Il parait que les boches soupirent après le moment où nous viendrons les délivrer des bolcheviks. On est heureux d'être Français quand on voit le prestige qu'a notre peuple auprès des autres. Quel Pays féerique que cette Alsace, quelle joie de vivre et qu'elle prospérité ! on ne se doute pas de la guerre ; que d'enfants que d'enfants. Ce matin tant fillettes que gamins il y en avait plus de 100 autour de la musique, portant tous un fusil, ou un clairon, chantant la Marseillaise et criant vive la France ! Aux fenêtres dans les bras de leurs mamans de petits gosses de quelques mois agitaient de petits drapeaux. C'était gentil tout plein. Nous réalisions réellement les images d'Hansi de « mon village ».
Je suis logé ici chez le maire qui nous a fait boire du vin d'Alsace d'un nombre d'années incalculables, et de la quetsche que Nénel apprécierait fort, et qui ressort à propos de derrière les fagots. Tout cela était caché du temps des boches, mais réapparaît vivement pour nous. La danse est très en honneur, Monsieur le Curé, que j'ai vu, m'a dit qu'il la permettait avec les Français.
J'ai eu aujourd'hui un bon courrier de toi ; 3 lettres, je suis ennuyé de voir que tu as été si souffrante : j'espère tout de même que tu vas bien aujourd'hui, et que tes projets de voyage ne seront pas dérangés. Je ne crois pas que rien s'oppose à ce que je vienne le 3 février à Nancy, comme tu me le proposes : mais tout cela est subordonné à un tas de choses : retour de Rudondy, mission du régiment etc, enfin comme la correspondance est si longue à venir, fais toujours comme si je devais venir ce jour là. Nous irions au Tremblois, et en Lorraine où nous resterions le moins possible, car je suis en mal de Minette et j'aspire après le calme du foyer, j'en ai assez de rouler ma bosse depuis 4 ans. Je suis content de ce que tu me dis de Loulou, et des autres.
La lettre de Gambart est bien gentille, et si je suis quelques jours au calme je lui écrirai. J'ai été heureux aussi de la lettre de Madame Muscar.
Au revoir ma chère petite femme bien aimée, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants. Ne m'oublie pas auprès de Nénel.

God.

Niederschaeffolsheim 20/1/19.
(en *Alsace à 11 km de Haguenau*)

Ma chère G. Je t'écris en arrivant, je loge au presbytère dans un gros village aux portes de Haguenau où on nous a fait un accueil enthousiaste, Mr le Curé me semble très francophile ; il nous a fait une très aimable réception. Hier nous étions à Gougenheim pas très loin de Saverne. Là je logeais chez Monsieur le Maire où nous avions notre popote. Nous l'avons invité à dîner avec Madame le Mairesse, ils nous ont abreuvés de vin d'Alsace et nourris du produit de sa chasse ; lièvres et perdreaux. La vie est très chère ici, ;mais en payant on ne manque de rien. La campagne est merveilleusement cultivée. Les Alsaciens sont sous le charme de l'occupation française, j'espère que nous ne leur donneront pas de désillusion. Notre dimanche a été réussi nous avons eu une superbe grand messe, l'assistance militaire, et les Alsaciennes en costume, y étaient nombreuses. L'abbé Feltin a prononcé un sermon très bien senti et qui était un développement de l'évangile du jour des noces de Cana. J'ai été arrêté dans la rue par un vieil Alsacien de 85 ans qui avait fait la guerre de Crimée, et qui était aux anges d'avoir vu revenir les Français, il avait conservé le souvenir très précis de ses années de service en France et m'en a fait le récit dans les moindres détails.
C'est réellement réconfortant de voir la façon dont la France est accueillie ici. D'ailleurs dans le concert des Puissances la France tient la 1e place, et l'on est réellement fier d'être Français, et de voir la considération que tous ont pour nous. Elle nous est bien due, nous l'avons payée assez chère, et Poincaré l'a très bien dit.
Au revoir ma chère Germaine, je compte te retrouver le 3 février à Nancy ! qu'il fera bon ensemble pendant quelques jours en attendant la réunion définitive. As-tu reçu l'indemnité de famille et les 300

francs que je t'ai envoyès précédemment. Quand tu reçois de l'argent dis-le moi, car je cains toujours qu'il se perde.
Au revoir ma chérie, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Amitiés à Nénel.

(*le 21 janvier 1919 - en Alsace*)

Ma chère Germaine,

Je t'écris aujourd'hui de Surbourg, gros village Alsacien (*à*) moitié chemin entre Haguenau et Wissembourg (*D264*) : il n'est pas bien loin du champ de bataille de Froeschwiller (*D28*), et j'ai bien pensé à ton père en y arrivant. Nous avons marché aujourd'hui par une belle matinée d'hiver, un peu fraîche, mais saine par cela même ; l'intérêt de la journée a été la traversée d'Haguenau, mon régiment a défilé magnifiquement, j'aurais aimé à découvrir, un visage et des minois chéris au milieu de tous ceux et celles qui nous acclamaient !
J'ai été interrompu hier dans ma lettre par des questions de service : je la reprends ce matin au saut du lit, nous allons nous mettre en route pour Wissembourg où nous arriverons pour déjeuner, j'y aurai les fonctions que mes prédécesseurs y ont, c'est à dire garder la frontière de 1870 contre les contrebandiers qui cherchent à forcer le blocus, j'ai sous mes ordres pour cela 4 bataillons et un escadron de hussards. Ma surveillance m'amènera à parcourir un joli pays, la partie montagneuse qui est au nord de la ville, j'ai logé ici chez un bon Curé tout blanc, très francophile, il paraît qu'à Wissembourg il y a beaucoup de boches.
Au revoir, je t'embrasse.

God.

---

22 janvier 1919.
Wissembourg <u>future garnison du 174</u>.

Ma chère Germaine,

Nous sommes arrivés à midi au terme de notre voyage, à l'extrême frontière de la nouvelle France, le Général qui était venu au devant de moi m'a dit que vraisemblablement Wissembourg serait notre garnison définitive, je vais donc m'occuper de savoir ce qui pourrait nous faire un logement convenable, puisque tu seras probablement appelée à t'installer ici avec moi et les enfants. C'est une gentille petite garnison, la vie avant la guerre y était étonnamment bon marché et de fait actuellement ce n'est pas trop cher ; un poulet 8,50. C'est à 60 km de Strasbourg, actuellement le voyage dure deux heures, mais quand les express seront rétablis ce sera beaucoup plus court. Pour aller à Nancy ou à Helfedange on mettra 3 heures en express. Les Vosges sont aux portes de la ville, il y aura de ravissantes promenades à faire avec les enfants. Il est probable que la frontière passera plus au nord, car on dit que Landau et 2 ponts redeviendront Français. Dans huit jours nous causerons ensemble de nos projets. Je ne sais trop comment organiser mon voyage. J'ai l'intention de prendre 15 jours pour qu'il me reste quelques jours à Pâques à passer avec les enfants.
Je tâcherai d'arriver à Nancy le 3, nous pourrions passer au Tremblois la journée du 4, partir le 5 pour Helfedange y passer le 6, repartir le 7 pour être à Eclaron le 8, j'aurais donc 10 jours à passer avec les petits, je ne veux pas trop enlever de ma présence aux bons petits, et surtout je tiens à câliner Minette, tu ne sais à quel point cette bonne petite me manque.
Je ne t'écris pas plus longtemps car voilà l'heure du dîner. Depuis que Rudondy n'est plus là je suis beaucoup plus pris et ai beaucoup moins de temps à te donner. Je suis désolé de ne pas revoir Nénel cette fois ci. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Tu dois voir que j'écris de plus en plus mal, je ne sais si c'est l'hiver, mais ma main devient de plus en plus raide, et je deviens de plus en plus paresseux pour écrire.
Le ménage dont tu me parles semble bien devoir faire l'affaire, tu auras bien de quoi occuper 3 bonnes.

---

23 janvier (1919).
(à Wissembourg en Alsace)

Ma chère Germaine,

J'ai passé une bonne nuit ici, je m'aperçois ce matin que je suis chez un boche, je m'en doutais à sa platitude, je vois aussi avec une certaine mauvaise humeur deux portraits, l'un de Bismarck l'autre de Hindenburg .Ce boche est originaire d'une petite ville du palatinat proche d'ici, Bergzabern *(Bad-Bergzabern à 10 km au nord*) où j'ai chassé autrefois avec Papa, Henry de Marguerie, Mr Simon etc. Mon boche me dit que ses gamins ont fait plusieurs fois les rabatteurs dans ces chasses. Il est navré le boche parce qu'il y a 25 ans qu'il est ici, et qu'il va être expulsé. Par politesse, étant son hôte, je n'ai fait aucune réflexion, mais j'ai pensé intérieurement « Mon bonhomme chacun son tour : je reviens et tu t'en vas ». En somme Wissembourg est très boche, et quand on aura fait l'épuration il y aura beaucoup de maisons vides, ce sera plus facile pour nous d'y installer nos familles. Le Général m'invite à dîner ce soir, j'ai déjeuné ce matin avec le Lieutenant Colonel qui commande le 106e régiment que je relève, et qui est mon ancien de St Cyr. La guerre et ses suites continuent comme tu le vois à nous créer de ces rencontres de fortune.
Voilà donc l'exode des soldats d'Eclaron qui a commencé, nous allons voir arriver des recrues qui nous seront nécessaires pour boucher les trous creusés dans nos rangs, non plus par la bataille mais par la démobilisation. Je regretterai bien de ne pas trouver Nénel, et j'espère que tu ne seras plus forcée d'attendre trop longtemps avant de retourner au Tremblois, où prise dans l'engrenage de la réinstallation et de l'exploitation, il te sera plus facile de moins sentir les vides de toutes ces séparations. Je te quitte pour mettre à jour ma correspondance en retard. Il neige aujourd'hui et nous sommes heureux d'être enfin arrivés dans un home confortable.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

24 janvier (*1919*).
(*à Wörth en Alsace*)

Ma chère Germaine,

J'ai fait bon voyage, je suis arrivé à deux heures à Strasbourg et (*ai*) été assister aux vêpres dans la magnifique cathédrale. Je regrettais de ne pas t'avoir avec Nanine, enfin ce sera pour une autre fois. J'ai déjeuné au buffet ; 1 potage, 1 beefsteak garni, 2 petits morceaux de pain de seigle, 1 bock, 6 frs 50. Je n'ai pas trouvé que ce fût sensiblement plus cher qu'à Nancy. J'ai changé de train à Walbourg, station au nord de Haguenau qui est occupée par une compagnie de mon régiment. Le chef de poste et tout son poste m'ont reconnu et sont venus très gentiment m'entourer comme des poussins, très heureux de faire la causette avec leur Colonel, ils sont contents car enfin j'ai obtenu des chaussures et des vêtements, et les habitants sont de plus en plus accueillants. Je suis arrivé à 7 h ½ à Wörth. Le vieux Nique m'attendait à la gare et toute la popote m'a fait fête. J'ai dîné d'un excellent appétit : tapioca, veau, purée de pommes, salsifis et une tasse de tilleul, comme celle que me faisait Nanine. Nous avons fait un bridge, je me suis couché à 10 h et n'ai été réveillé ce matin que par l'angélus.
Mon régiment s'éparpille de plus en plus : demain j'envoie un bataillon à Saverne, et une compagnie à Sarre-Union cela me donnera des motifs pour voyager. Nous sommes maintenant formés à 2 brigades, notre brigade est commandé par un Colonel (*d'*)état major très paperassier, qui est de Wissembourg. Le Commandant Chapuis attendait impatiemment mon retour pour le mettre au pas. J'ai trouvé mon régiment mieux que tous ceux que j'ai vus en route, bien cravaté, capote relevée, calot de biais sur la tête, l'œil vif. Ils ont un petit air de coqs gaulois qui certainement doit faire un peu tourner les têtes des Alsaciennes. Je vais écrire un peu de tout côtés pour mettre au point le résultat de mon voyage. Tiens moi bien au courant de tes faits et gestes.
Je ne sais si tu pourras lire ma lettre, j'ai toujours mal au bras. Je t'embrasse ainsi que les enfants et Nénel. Ne m'oublie pas auprès des Boissoudy.

God.

25.1.19. (*à Wissembourg en Alsace*)

Ma chère Germaine,

Un petit mot seulement aujourd'hui pour te dire bonjour comme disent les gosses, car j'ai du travail de bureau par dessus la tête : tu n'as pas idée de ce qu'on nous demande de rapports sur toutes sortes de

choses, nous faisons en ce moment un métier qui n'a plus rien de militaire, nous sommes ; douaniers, forestiers, policiers, maîtres d'école, j'ai à peine le temps de sortir un peu à cheval et passe 8 h dans mon bureau. Tu gémirais de ne pas me voir si tu étais là. Rudondy me manque beaucoup, car son remplaçant n'est pas à la hauteur, il me fait tout de travers, et je suis obligé de revoir et souvent de refaire tout ce qu'il fait.
Pour ce qui est de ma permission, je la demande aujourd'hui ; il peut se faire que je n'arrive que le 4 ou 5, car tu vois ce qu'est le métier militaire. Donc attends moi le 3 à Nancy, si je n'arrive pas ce jour là je te rejoindrais le 4 ou le 5 à Laneuvelotte.
Si nous sommes en garnison ici j'ai aperçu une ou 2 petites villas où nous serions pas mal, pas loin de la gare. Il y a aussi la maison où nous avons notre popote, avec un jardin, de grandes pièces et une propriétaire strasbourgeoise, vieille fille (35 à 40 ans) parlant très bien français, et fort gentille.
Nous mènerons ici une existence assez semblable à celle que nous menions à Toul, tu pourras avoir des bêtes, il y aura de jolies promenades à faire les jours de congés avec les enfants, et quand les trains seront rétablis, comme autrefois, ce ne sera pas très loin de Fribourg, cinq à six heures en express, avec wagons directs, car ce sera toujours la ligne la plus courte pour aller de Hollande en Italie, mais n'anticipons pas sur les évènements.
Je resonge à ma permission, attends-moi plutôt le 4 car je me rappelle à l'instant que j'ai un rapport assez long à fournir pour le 3, je ne serais peut être pas libre à temps pour partir le 3, ou plutôt je ne partirais que le 3 au soir, je dois avoir un train qui arrive à Nancy dans la nuit ou la matinée du 4.
De toutes façons à bientôt.

God.

J'embrasse notre grande, amitiés aux Marchand.

(*fin janvier 1919 - à Wissembourg en Alsace*)

Ma chère Germaine,

Ici à Wissembourg les lettres nous arrivent très vite, elles ne mettent que deux jours, je ne sais si au départ elles vont aussi vite, à tout hasard, pour ne pas te manquer, je t'écris à Toul, tout en envoyant un petit mot à la princesse pour lui faire prendre patience. J'ai pris hier le commandement du secteur qui s'étend sur une assez grande longueur, partie dans la plaine, partie dans la montagne, sur une étendue de 35 km au moins, ce qui me donnera l'occasion de circuler beaucoup à cheval. Il y a à peu près 20 km de forêt dans laquelle je fais opérer ma section de chiens de guerre, transformés en chiens de police. Il s'agit d'arrêter les Bavarois du Palatinat qui cherchent à forcer le blocus pour venir se ravitailler en Alsace où (la vie est beaucoup moins chère qu'en France). C'est surtout les jours de marché que la surveillance a besoin d'être étroite. Ici les boches ne sont pas fiers. Je t'ai raconté, je crois, que mon propriétaire est boche et qu'il est pour moi, ainsi que tout son personnel, d'une obséquiosité dont je profite pour être bien chauffé et bien couché, mais qui m'écœure et me gêne.
Je dois dire à l'honneur de sa femme qu'elle a allégué un prétexte pour ne pas me recevoir quand je lui ai fait une visite de politesse, car j'ai pensé qu'un français devait être poli même pour des ennemis, mais lorsque le boche, avec le manque de tact qui les caractérise tous, m'a dit »c'est dur de s'en aller au bout de 25 ans », j'avais envie de lui répondre « quand nos parents sont partis au bout de 200 ans, c'était plus dur encore », j'ai préféré ne pas lui dire que j'étais Lorrain.
Toutes les femmes n'ont pas la réserve de celle-ci, on en cite même des femmes de majors de la garnison d'avant guerre qui font ostensiblement la noce avec de jeunes officiers. A la louange du Général Schmidt, je dois dire qu'il a fourré dedans ces jeunes freluquets inconscients qui auraient vite fait de déconsidérer l'armée. Cette partie de l'Alsace est beaucoup moins attrayante que les environs de Molsheim, d'Haguenau ou de Strasbourg, les juifs et les protestants y abondent, et l'accueil, par suite, a été assez froid. Je n'ai vu encore la ville que dans la brume et à travers les flocons de neige ; c'est par conséquent un peu triste, mais je sais que les environs sont très pittoresques, et par suite cela doit être assez gai en été. C'est un peu loin de tout, surtout maintenant où il n'y a que 3 trains par jour qui marchent au tour de roue. Avant huit jours j'espère être auprès de toi : décidément je ne prendrai que 15 jours pour avoir droit à un petit rabiot à Pâques, cela coupera mieux mon temps et à ce moment là (*au*) commencement d'avril, je pense que tu seras au Tremblois.
Amitié aux Méaux.
Je t'embrasse ainsi que Nanine.

God.

25.1.19. (*à Wissembourg en Alsace*).

Ma chère Marie,

Te voilà donc seule à la maison, je t'écris un petit mot pour que tes sœurs et tes frères ne soient pas sans nouvelles pendant l'absence de votre maman. Je reviendrai avec elle vers le 7 février ou le 8, car j'ai l'intention de passer 24 h au Tremblois et 24 h à Helfedange.
Tu sais que nous sommes arrivés à destination. Le régiment se trouve à Wissembourg et (*aux*) environs, aux confins de l'Alsace aux pieds des petites Vosges. Notre voyage a été intéressant et émotionnant. Ici la population est plutôt froide, elle compte beaucoup d'Allemands, mais ils vont partir peu à peu. Nous sommes arrivés ici avec la neige, elle a maintenant cessé de tomber, mais les routes sont glissantes, et les promenades à cheval en sont rendues difficiles, et peu agréables, j'ai d'ailleurs pour le moment peu de temps de sortir, car il y a beaucoup de travail à abattre et je passe de longues heures à travailler à dresser des listes de suspects, à faire des rapports etc.
Je pense que Minette ne te donne pas trop de mal et que les garçons sont sages.
Au revoir, je t'embrasse de tout cœur ainsi que Constance, Geneviève, Quiqui, Loulou, Minette, et puis qui plus ? comme disait la pauvre Lucie.

Ton Papa.

Fais mes amitiés à Tante B. et à tes cousines.

Le 26 janvier (*191*9).
(*à Wissembourg en Alsace*).

Ma chère Germaine,

Ma demande de permission était déjà partie à l'armée quand j'ai reçu ta lettre, je ne puis plus modifier ma date de départ, mais écris à Dehaye de ne pas commencer ton déménagement avant le 20.
Je viendrai donc directement à Eclaron le 4, nous en partirons le 14 pour Nancy, Laneuvelotte, puis je rentrerai directement ici en passant par Faulquemont si toutefois ce projet te convient.
Ne t'étonnes pas d'avoir reçu mes lettres irrégulièrement pendant notre route. J'espère que maintenant que nous sommes à demeure elles t'arrivent mieux, je reçois au contraire les tiennes très rapidement.
Je suis encore très occupé d'une façon peu intéressante, mon régiment est très dispersé, je n'ai aucune action sur lui, et puis noyé dans le travail de bureau j'ai de plus en plus envie de planter nos choux quand la guerre sera finie. Je crois qu'elle l'est, car quelles que soient les grandes tâches qui incombent encore à notre Pays, je crains que nous ne soyons trop veules et trop las de la lutte pour les entreprendre.
L'égoïsme individuel tourne en égoïsme national, et je vois que de plus en plus on laissera les Russes se débrouiller tout seuls sans se soucier pour l'avenir du péril jaune et slave, qui sera, maintenant que la question d'orient est résolue tant bien que mal, le grand danger des générations à venir, que nous n'aurons pas eu la sagesse et le courage de préserver de cette terrible menace. Enfin les hommes ne se referont pas, et l'on excuse tout de même un peu les français d'être las de la lutte. Je vois bien des officiers de réserve de mon entourage ; ils attendent la démobilisation avec autant d'impatience que les collégiens attendent les vacances.
A bientôt ma vieille je suis ennuyé de déranger tes projets, mais je ne puis plus changer la date que j'ai indiquée à l'armée. Je serai ravi de revoir Nénel et de faire route avec lui vers la Lorraine. Tendresses aux enfants. Je t'embrasse bien fort.

God.

Ne m'oublie pas auprès d'Elisabeth.

Le 26.1.19.
(*à Wissembourg en Alsace*)

Ma chère Germaine,

Le Maréchal Pétain vient nous voir aujourd'hui à Soultz-sous-Forêts à 15 km d'ici, c'est un honneur qu'il nous fait et pour ma part je me réjouis de voir cette belle figure de chef. La compagnie du drapeau vient de venir ; cette cérémonie est toujours émotionnante, et je pensais en saluant une fois de plus notre glorieux symbole, que dans quelques semaines peut être toi et les enfants auriez la fierté de saluer aussi la glorieuse image de la France sous notre toit.
Notre journée de dimanche s'est passée sans incident, j'ai assisté à la grand messe où nous avons été gratifiés de l'inévitable sermon allemand, l'après midi, faisant une visite à Monsieur le Curé je me suis permis de lui dire que si tous les dimanches on avait ainsi un palabre en boche, il ferait bientôt fuir tous les militaires de la garnison ; je lui ai demandé de réserver une heure le dimanche pour une messe

française où nos aumôniers nous parleront notre langue, et je me suis permis d'ajouter que nous avions des orateurs (l'abbé Feltin entre autres) qui sauraient faire vibrer l'âme Alsacienne.
Ce Curé est un homme cultivé mais il me parait être à tendances allemandes, ou plutôt regretter l'ordre allemand. L'ordre allemand est maintenant dans le domaine du passé, et l'on ne sait trop encore ce qu'il sera dans l'avenir. J'ai admiré ici l'église qui est moitié gothique, moitié roman, un peu dans le style de la cathédrale de Strasbourg ; il y a un cloître sur un côté qui rappelle celui de notre St *Gengoulph*. J'espère que tu recevras ma lettre d'hier à temps pour modifier nos projets. Je crois avoir compris que tu ne viens pas pour le moment à Nancy, et que je dois pousser d'un trait jusqu'à Eclaron. J'ai un train qui part d'ici à six heures du soir et qui en principe est à Paris à 7 h du matin, c'est à dire à Vitry vers quatre heures, ce qui me permet d'arriver à St Dizier par le 1e train du matin, mais il ne faut pas que ce train ait trop de retard, il parait qu'il en a quelquefois 21 heures.
J'ai lu hier dans l'écho de Paris la mort de la petite Eliane de *Chavagnac*, petite fille de Madame *Tuffier*, j'ai écris un mot à cette pauvre femme, dont je garde un souvenir reconnaissant.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

28.1.19. (*à Wissembourg en Alsace*)

Ma chère Germaine,

J'espère que tu as reçu ma lettre d'hier où je t'annonce mon arrivée pour le 4 février. J'espère que tu auras pu modifier tes projets en conséquence. Nous avons eu hier la visite du Maréchal Pétain accompagné du Général Gouraud. Le Maréchal a serré la main à tous les Colonels, dont moi, mais ne m'a rien dit. Il est d'ailleurs très froid. J'avais eu à désigner une compagnie d'honneur avec le drapeau et la musique, ce détachement s'est très bien présenté. J'ai fait le bonheur des gentilles Alsaciennes en costume en leur donnant la musique pour danser le soir. Tu n'as pas idée ce qu'on aime la danse dans ce Pays, le bal est la terminaison obligée de toutes les cérémonies.
Le Maréchal Pétain nous a dit que nous étions 1000 Colonels ou Lieutenant Colonels de trop, que pour arriver à liquider cette situation on allait abaisser la retraite de 30 à 20 ans, ce qui fait que j'y ai largement droit, qu'en outre il y aurait des retraites proportionnelles à partir de 10 ans (*le chiffre mal formé pourrait être 20*) de service. J'attends pour prendre une décision le résultat de la conférence de la Paix, mais d'ores et déjà je crois plutôt de mon devoir de quitter l'armée qui ne sera plus en somme qu'une garde nationale, pour m'occuper avec toi de la reconstitution de nos domaines, et des intérêts de nos paysans, maire de Velaine me *soucierai* assez , et je crois qu'il y aurait beaucoup à faire ; nous en parlerons. Ici Lieutenant Colonel, sous les ordres d'un Colonel, et avec un autre Lieutenant Colonel, je ne serai qu'une 5e roue, et ce me serait une situation très difficile à tous points de vue d'être en 2e ou en 3e après avoir été le Chef.
Il ne faut pas prendre de décision à la légère : dans quelques jours nous en parlerons ensemble.
A bientôt, tendresses à tous.

God.

Mille baisers, voilà 4 jours que je n'ai pas de lettres. Si cela continue j'aurai le cafard.

---

30 janvier (1919). (*à Wissembourg*)

Ma chère Germaine,

Pas de lettre de toi hier. La journée s'est passé ici assez morose, sous un ciel de neige et j'ai passé tout mon temps au bureau à brouiller bien du papier. Décidément je ne suis pas un colonel du temps de paix et j'aspire après le grand air, nous ne faisons rien d'intéressant pour le moment. Ma permission me fera le plus grand bien, j'ai besoin de vivre la vie de famille, car je sens que je deviens ours. Ici il n'y a aucune relation à se créer on craint trop de se compromettre avec des boches. Ma seule ressource est les promenades à cheval, mais le terrain est en ce moment couvert de verglas, et on est réduit à se promener au pas, j'ai cependant une très longue ligne de *surveillants* à parcourir.
Je suis heureux que le centre (*CID*) n'ait pas encore quitté Eclaron quand j'y viendrai, j'aurai un bien grand plaisir à y revoir Nénel, et le Commandant Garnier. Je crois t'avoir envoyé la bonne lettre (*de*) Nénel, je crois t'avoir déjà dit que j'en avais été très touché. C'est ennuyeux que notre Minette devienne enfant gâté, c'est l'âge pour tous ces petits, rappelle toi Mr Nounou en 1915, il n'y paraît plus cependant maintenant, j'espère donc la trouver cette petite aussi gentille que je l'ai laissée, c'est mercredi ou jeudi

que j'arriverai dans moins de huit jours, par conséquent, j'ai écrit à Papa que je passerais 24 heures à Helfedange entre le 15 et le 20.
Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que tous.

God.

Le 31.1.19. (*à Wissembourg*)

Ma chère Germaine,

J'ai lu hier avec le plus grand intérêt ta lettre du 27, et c'est avec émotion que j'ai revécu un triste et glorieux passé en voyant mon beau 153e. Je suis heureux et fier de le savoir toujours le même, au mieux, grandi encore par la rude existence qu'il a vécue. Si nous, les anciens, par des circonstances bien indépendantes de notre volonté, hélas ! nous n'avons pas participé à ses exploits, nous pouvons dire tout de même, sans fatuité, qu'un peu de la gloire par lui acquise nous revient ; car il a combattu suivant nos leçons avec devant les yeux ce drapeau que tant de fois nous avions salué, en songeant à l'avenir, avec dans le cœur l'admiration que nous partageons encore pour les hommes d'élite qui l'ont commandé, et qui ont payé de leur vie leur ardent patriotisme : les Grandmaison, les *Pourel*, les Belin, les Bonnabelle, et ses petits lieutenants plein de feu, tombés au 1e rang, en héros sur la terre Lorraine, où pendant quatre ans ils ont attendu notre arrivée. Je suis bien aise de ce que tu me dis du Colonel Matter ; on me l'avait dépeint comme un arriviste, il y a eu certainement exagération ; Alsacien il doit avoir un ardent patriotisme, il a été arriviste pour sortir de l'ornière, il ne faut pas s'en plaindre puisqu'il a su faire valoir l'admirable outil qui lui fut confié.
Je t'arriverai j'espère bientôt, ma permission n'est pas encore revenue, je puis au dernier moment être obligé de retarder mon départ d'un jour ou deux : j'arriverai encore en voleur, je te demande seulement, si j'arrive la nuit, de ne pas me laisser geler à la porte.
Depuis quelque temps je dors très mal ; cela me préoccupe un peu, parles en à Mitzore, je voudrais bien retrouver le sommeil, car les nuits me paraissent longues, et je me sens tout de même un peu fatigué.
Rudondy ne revient pas, il est démobilisé, j'ai peu de ressources pour le remplacer, et suis obligé de faire beaucoup par moi même.
Au revoir ma vieille, à bientôt, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que les enfants.

God.

Le 28.2.19. (*à Wissembourg*)

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre du 24 et t'en remercie. Je suis ennuyé que notre princesse ait été tellement impressionnée par la nouvelle de notre mésaventure ; j'espère que son indisposition n'aura pas de suite.
Le petit mot que Nénel a ajouté à ta lettre où il me dit que tu t'inquiètes par suite de surmenage m'a aussi un peu inquiété à ton sujet et presque empêché de dormir. Cependant les conseils que tu me donnes me semblent indiquer que tu te résignes à notre mésaventure. Je prévois certes de grosses difficultés dans les débuts, cette impossibilité d'avoir un wagon pour transporter tes meubles est également une grosse complication, c'est le cas de répéter « à cœur vaillant rien d'impossible », quand tu seras sur place les difficultés s'aplaniront plus facilement.
Je viens d'écrire hier à la banque de Metz : pour le moment je crois que tu as assez d'argent ; ce n'est pas la peine de t'en encombrer. Je ferai envoyer d'ici peu les 14.000 frs disponibles à la Nancéienne ou il te sera plus facile de (*les*) toucher quand tu (*en*) auras besoin, mais il est préférable que tu n'aies pas trop d'argent d'avance au Tremblois. Quant aux filles tu leur feras l'avance de l'argent pour leurs robes, puisque j'ai donné des ordres à la banque pour le placement de leurs revenus.
Je suis en mal de Miza. A part la séparation je ne suis pas mal ici je m'y trouve (*installé*) confortablement, la population est très sympathique, mon commandement est rendu peu agréable par suite de la dispersion. Depuis mon arrivée j'ai reçu 3 volontaires Alsaciens : pour bien faire il m'en faudrait 1000.
Hier j'ai expulsé le juge de paix, qui est boche. Il a le droit d'emporter sa femme et ses meubles, et un kilo de vivres par personne et par journée de voyage.
J'ai reçu une lettre de Papa qui me semble aller bien. Eugène est *décidément* parti, d'ailleurs je t'envoie ce petit bout de papier. C'est sans doute la dernière fois que je t'écris à Eclaron. Demain j'adresserai ma lettre à Nancy. Au revoir ma bien chère Germaine, prions bien l'un pour l'autre et restons confiants dans la Providence « sursum corda », et toujours en *avant*.

God.

Dans ta visite d'adieu à Mr le Curé, aux *Baillon*, à la charmante cousine, etc, ne m'oublie pas. Ne m'oublie pas non plus auprès de Nénel, il faut qu'il *termine* sa (mot illisible) à Pâques et vienne nous voir quand nous serons tous réunis. Je retrouve un papier qui n'a plus raison d'être et que je t'envoie, ne voulant rien conserver de secret pour ma chatte. Tu me diras dans ta prochaine lettre si tu as pu arriver à décrypter tout ce brouillon.

(*en Alsace, printemps 1919*)

Ma chère Germaine,

Mon régiment est de plus en plus dispersé, quand son nouveau dispositif sera réalisé j'aurai : 1 bataillon à Haguenau, 1 bataillon à Saverne, 1 compagnie à Sarre-Union, 1 compagnie à Preuschdorf, la CHR à Woerth avec moi, 2 compagnies aux puits de pétrole de Walbourg et Pechelbronn. Nous n'avons pas encore reçu de renforts de sorte que tout le fonctionnement dans ces conditions est très difficile, et de plus notre commandement ultra paperassier ne tient pas compte de la dispersion et nous envoie des ordres qui ne nous parviennent en général que le lendemain du jour où ils devraient être exécutés ; de cette façon on est dispensé d'attendre le contre ordre. J'ai donc aujourd'hui pas mal de troupes en marche, mais je ne peux aller les voir, car ils sont tous trop loin de moi, et comme je n'ai pas d'auto, je n'ai qu'à m'en remettre à l'initiative de leurs chefs. Je suppose qu'on ne va pas me laisser ici où le commandement est impossible. Ma véritable place serait à Saverne qui est au centre du dispositif, et où, grâce aux voies ferrées, je pourrai assez facilement rayonner.
En ce moment je ne comprends rien à tout cela, mais je ne veux pas me fatiguer les méninges à comprendre ce qui est peut être incompréhensible.
Après avoir soulagé ainsi ma bile, et pour tenir compte de tes affectueux conseils, ma chère Germaine, je m'arrête sur la voie des récriminations. J'ai pas mal de travail qui m'attend, et je serai bientôt obligé de clore ma lettre.
Ici nous sommes bien, le village tout imprégné des souvenirs de 1870 est très francophile, je suis logé chez un médecin, que je n'ai pas encore vu, car il est occupé toute la journée, mais j'ai fait une visite à sa femme qui est fort aimable, très française, très vibrante, et (qui) m'a raconté des choses intéressantes sur son existence pendant la guerre, ses espérances plusieurs fois déçues, sa foi quand même inébranlable dans le succès final de la France.
Hier je suis sorti un peu à cheval, j'ai parcouru un peu le champ de bataille de Woerth, prochainement j'irai à Morsbronn, *Albrechthoffen* etc, noms que tu as entendus souvent prononcer par ton Père.
J'ai écrit à Marin, au procureur. Pour ton permis de circuler il faudrait que tu m'envoies si possible le N° de la voiture.
J'espère que Minette et tous les enfants vont bien. Je t'embrasse de tout cœur.

God.

Woerth, Alsace le 2 mars 1919.

Ma chère Germaine,

Je vous suis bien par la pensée au milieu de toutes les péripéties de votre exode. Vous voilà donc rentrés dans la terre promise. Je suis heureux que le beau temps dont nous jouissons actuellement ait favorisé tous vos mouvements, et je souhaite qu'il continue jusqu'à votre complète installation.
Un travail urgent à faire faire le plus tôt possible par tes hommes sera de faire assurer l'écoulement des eaux devant la maison car cette eau stagnante serait certainement une source de maladie. Il faudra aussi solutionner rapidement la question de l'eau, sans cela le Tremblois ne serait certainement pas habitable. La difficulté est évidemment de trouver des ouvriers, car tout le monde veut rentrer chez soi, et combien de demeures sont encore plus dévastées que la nôtre.
J'espère que Rongieux a enfin remis nos devis au service de la reconstitution. Je vois d'ici que tu vas être débordé de besogne. Il faut néanmoins ne pas te surmener, il faut te dire qu'à chaque jour suffit sa peine, et ne pas vouloir tout faire tout de suite ; il nous faut réparer l'œuvre des armées, il faut donc bien se dire qu'il faudra du temps pour que tout soit remis en état. Il faut prendre absolument le repos indispensable, nécessaire pour être capable de continuer sa tâche jusqu'au bout.

Ne te laisse donc pas emporter par ta fougue. Dors bien et nourrissez vous bien, toi et les enfants. Pour conserver bon moral, il faut être bien physiquement. Confies-toi comme tu as l'habitude de le faire à la Providence, elle vous gardera, vous inspirera et vous aidera.
Ici je continue à bien aller, le service est toujours peu agréable, et je n'ai d'autre action sur mon régiment que celle que me donne le papier, c'est peu. La démobilisation nous enlève quotidiennement nos vieux éléments, et les EM (*état major*) avec une inconscience qui déroute continue à puiser dans nos cadres comme s'ils étaient inépuisables, pour les employer aux 4 coins de l'horizon. Nous faisons rapport sur rapport pour réclamer des renforts rien (*n*')arrive, bien tôt je serai obligé de faire tous les métiers du régiment. J'ai fait ici quelques visites à de braves Alsaciens, l'esprit y est très français, le souvenir de 1870 est encore présent comme si les évènements dataient d'hier. Le médecin chez qui je loge est un excellent homme. Il a de l'excellent Kirsch, il m'en a fait goûter bien que je m'excusais sous prétexte d'artériosclérose. Il m'a dit « si vous devez mourir d'artériosclérose ce n'est pas parce que vous boirez de l'eau de vie au lieu d'eau que vous mourrez plus tôt. J'ai connu un vieil artérioscléreux qui est mort à 98 ans et qui buvait 3 petits verres tous les jours. » Cet excellent médecin ne serait pas l'ami de tante Louise. Sa femme est très aimable, elle parle fort bien français, elle fait ici un cours de français aux jeunes filles.
Au revoir ma vieille, Je vous embrasse tous. Tu ne pourrais croire ce que je m'ennuie après Minette. Je serais bien content d'en avoir une photographie. Je suis content que Nénel reste à Eclaron, lui aussi va s'ennuyer après ce petit diable de Miza. Ma chère vieille qui m'a tant gâté de toutes façons et surtout dans nos enfants, je t'embrasse de tout mon amour.

God.

Woerth, (*Alsace*) le 3 mars 1919.

Ma chère Germaine,

Je t'envoie cette lettre du gentil sous lieutenant qui commande la compagnie chinoise du bois des Rouaux, je lui ai répondu en lui disant que tu es rentrée au Tremblois, et que tu le recevras avec plaisir pour lui donner tous les renseignements concernant l'estimation des objets manquants (*presque tout a été retrouvé dans le campement des Chinois*).
J'espère que votre installation se tasse et que tu n'as pas trop de difficultés, que tu es tranquille pour l'*échelon* (*?*) que tu laisses momentanément à Nancy. La réponse d'Henri (*de Bizemont*) ne m'étonne pas, il n'est pas juste du tout que nous partagions l'indemnité qui ne nous sera donnée que pour faire reconstruire, par conséquent dont nous ne bénéficierons pas, et qui ne peut nullement entrer en ligne de compte dans l'estimation. Enfin tout cela se réglera par l'estimation des hommes d'affaires, mais n'empêche qu'il y a des gens qui sont réellement *plus gênants* que gênés. Quant à ce qui est de la plus value des terres, c'est un mot car une terre ne vaut que par ce qu'elle rapporte, il est possible que dans 4 ou 5 ans le Tremblois rapporte bien, mais alors ce sera grâce à l'argent que nous y aurons mis. Cette question là sera aussi réglée par l'expert. Vois Gauzelin (*le forestier*) et Droit (*le notaire*) quand tu en auras l'occasion.
Il est fortement question que nous allions en garnison à Saverne. Si cela était ce serait parfait car cela me donnerait la possibilité de venir de temps en temps passer une journée à Nancy et c'est un petit voyage que tu pourrais facilement te permettre de temps en temps avec l'auto.
Hier mes hôtes m'ont aimablement invité à boire l'après midi un verre de vin d'Alsace, nous avons parlé de la guerre, je leur ai raconté les masses de cadavres boches que nous piétinions en Artois, en 1915, ils m'ont dit qu'il y avait des quantités de disparus, et qu'on ne saurait jamais l'étendue des pertes boches. Heureusement pour les Alsaciens que les boches se méfiaient d'eux et qu'ils n'osaient pas les engager dans la bataille, il les ont beaucoup employés à l'arrière, de sorte qu'il y a eu relativement peu de deuils en Alsace. Tant mieux pour nous, car ce pays pourra bientôt reprendre toute son activité. Ici à Woerth la population est très française. Les habitants et les habitantes sont très aimables pour ton Colonel. Hier une brave marchande chez qui j'achetais du papier m'a fait une déclaration : « Monsieur le Colonel n'était pas au bal hier ? Oh non Madame je suis bien trop vieux pour aller au bal. Ah Monsieur le Colonel veut rire, il a l'air d'être le plus jeune du régiment ». Si j'étais le plus jeune du régiment je m'y trouverais tout seul, car tous les autres seraient démobilisés ! ! ! !
Au revoir ma vieille, sois tranquille je n'abuse pas de mes succès, mais je t'embrasse de tout mon cœur de jeune homme, comme autrefois ! J'embrasse bien tous les gosses et surtout petite Iza, amitiés aux Marchands et à notre brave garde civique.

Woerth, (*Alsace*) le 4 mars (*1919*).

Ma chère Germaine,

C'est la dernière fois que je t'écris de Woerth, nous partons demain pour Saverne, où nous arriverons le 6, le 5 nous cantonnerons à Obermodern. Après toutes ces pérégrinations nous pourrons nous vanter de connaître l'Alsace. Je passerai personnellement par Haguenau pour y voir le bataillon qui y est détaché ; cela me fera une bonne course à cheval, mais je ne déteste pas cela. Hier j'ai été à Reichshoffen. C'est un plaisir de recevoir partout un accueil sympathique, les petits bambins qui ont remplacé la casquette à bande rouge par le calot bleu horizon, nous crient « vive la France » du plus loin qu'ils nous aperçoivent et entonnent « la Marseillaise », les femmes et les jeunes filles nous sourient gracieusement, et les hommes jeunes et vieux se découvrent jusqu'à terre ou saluent militairement. La région où nous sommes actuellement est la plus francophile que j'ai vue jusqu'à présent : les souvenirs de 1870 en sont certainement la cause. Ces populations sont surtout très particularistes, chaque petite ville jalouse sa voisine ; Woerth est très fière d'avoir une musique, tandis que Lembach qui a 500 habitants de plus n'en a pas...
J'ai reçu ta lettre de vendredi, je suis très aise que tu aies eu un wagon (*pour le déménagement, d'Eclaron*) ; Cela t'aura sans doute permis de partir à la date prévue, je suppose donc qu'actuellement tu t'installes, malheureusement voilà de nouveau la pluie, attends pour installer Minette que tes poêles fonctionnent bien et que la maison ne soit pas humide ; d'ailleurs je m'en remets complètement à ton bon sens et à ta prévoyance.
Je suis bien aise que le Colonel reste à Eclaron. Il est probable qu'avant son départ définitif il pourra mettre à exécution son projet de venir voir notre Lorraine. Minette sera sans doute pour lui une attraction irrésistible.
J'ai écrit au petit lieutenant des Chinois qu'il serait le bien venu au Tremblois quand il voudrait t'y faire une visite. J'ai pitié de la solitude de ce petit jeune homme, qui m'a semblé bien élevé et qui en tout cas a été plus que correct dans cette fâcheuse histoire des Chinois (cambriolage du château par les Chinois, chargés du nettoyage du champ de bataille. On a retrouvé les meubles dans les baraquements militaires). Tu feras je crois une bonne œuvre en l'invitant à déjeuner et en le traitant maternellement, car il pourrait être notre fils par son jeune âge.
Un de mes sergents, le sergent Plautier, dont le frère vient d'être rapatrié après avoir été fait prisonnier au 69e vient de me remercier de l'aimable accueil que tu as fait à son père au Tremblois en juillet 1914. Tu vois que la reconnaissance des petits est tenace.
Au revoir ma vieille, tendresses à tous.

God.

Ne m'oublie auprès de personne à Velaine et Laneuvelotte.

Obermodern, le 5 mars 1919.

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta lettre et suis heureux d'apprendre que tu as pu avoir des wagons, je pense que maintenant tu as pu commencer à t'installer au Tremblois. J'espère que les enfants n'y auront pas peur. Je comprends que tu as laissé de grands regrets à Eclaron, ces relations que tu y avais formées au cours de la guerre survivront à la séparation. Nénel reviendra au Tremblois attiré par sa Minette ; La bonne cousine qui est libre de ses mouvements viendra aussi faire chez nous un petit séjour et ce sera une bonne œuvre de faire signe de temps en temps à nos cousines Baillon. Je souhaite te savoir bientôt installée. J'espère qu'Auguste *Vorinier* (le fermier) et sa mère aura aussi pu venir vous rejoindre, vous serez ainsi une colonie importante et pourrez certainement vous entraider. J'espère que Rougieux (*l'architecte*) ne s'endort ni sur les expertises ni sur l'eau, ni sur la protection du hall, il faudra que tu le secoue au passage.
Aujourd'hui nous avons quitté Woerth. Pour ma part j'ai fait 40 km à cheval passant par Haguenau où j'ai vu un de mes bataillons et poussant jusqu'à notre cantonnement Obermodern où je loge chez le pasteur protestant. Demain 6 mars nous serons à Saverne qui j'espère sera pour quelque temps notre garnison, si elle n'est pas notre garnison définitive.
Mon régiment reste très dispersé, 3 compagnies à Walbourg (puits de pétrole), 1 compagnie à Sarre-Union, 1 bataillon à Saverne avec moi, 1 bataillon à Haguenau. C'est un commandement peu intéressant et qui se résout tout entier en papiers. J'ai vu pendant un bon moment ce matin un capitaine qui s'est conduit en héros lors de nos attaques dans le Tardenois, il avait été blessé très grièvement et vient

seulement de rejoindre le régiment. Il m'a raconté que sa compagnie s'était battue avec un courage indomptable, et avait fait un grand carnage de boches. Il y avait bien des détails que j'ignorais et que j'ai été heureux d'apprendre. Ce pauvre capitaine qui a eu de grands malheurs avait été assez mal reçu en mon absence par le brave commandant Chapuis. Je tenais à lui mettre un peu de baume au cœur, je crois y avoir réussi.
Voilà le dîner. Au revoir ma chère Germaine, embrasse bien tendrement pour moi les enfants, je t'embrasse de tout cœur.

God.

Saverne, (*Alsace*) le 7 mars (*1919*).

Ma chère Germaine,

Notre journée de route s'est bien passée : je suis arrivé à Saverne avec ma musique et mon drapeau, nous avons été parfaitement accueillis par la population. Saverne est une jolie petite ville Alsacienne très accueillante et coquette. Ce sera je crois agréable à habiter surtout en été, mais pour le moment j'ai beaucoup à faire, mais mon métier ressemble plus à celui d'un sous préfet qu'à celui d'un colonel, mon régiment est toujours très dispersé, et le bataillon qui est ici suffit à peine à assurer le service. Je suis sensiblement rapproché de toi. Si avec l'auto tu peux venir me chercher à Lunéville ce sera rien pour moi de venir te voir. Aujourd'hui je vais inspecter plusieurs gares. Demain je compte aller jusqu'à Sarre-Union.
Je sui logé ici chez Mr l'archiprêtre qui m'a fait une excellente impression, il m'a donné l'appartement de Monseigneur, une très belle chambre, et un joli salon Louis XVI, mais il y fait un peu froid. Je n'ai toujours pas reçu de renforts, ce qui commence à me gêner considérablement.
Je n'ai pas reçu de lettre de toi hier, je m'y attendais, car cela correspond à ton déplacement je suis très pressé de savoir que tu t'organises bien et que tu n'as pas de trop graves difficultés. Je te recommande de ne pas te surmener, maintenant que tu es rentrée tu as le temps de faire ton nid. N'oublie pas que le monde ne s'est pas fait en un jour. J'espère que la banque de Metz a suivi mes instructions pour l'argent que je lui avais dit de t'envoyer indépendamment des 3000 frs que je t'ai fait adresser. Tu auras 150.000 environ à la banque de Metz, 30.000 placés en bons de la défense et qui pourront te servir au besoin si tu rachetais d'ici peu le Tremblois.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(*lettre du Colonel Betbeder*) Le 7 mars - Vendredi (*1919)*

Ma bien chère Madame,

Pourquoi vous dirais-je la grande douleur que j'ai éprouvé à votre départ. Vous connaissez les sentiments d'affection vraie que j'éprouve pour vous et votre famille que j'aime tant. Oui j'ai souffert atrocement de me voir si seul, si perdu. J'ai voulu dominer mon cœur et mes nerfs au moment où vous êtes partis et je me sens encore tout chaviré par l'effort que j'ai fait. Comme vous tous, j'ai prié ardemment le Ciel pour qu'il vous protège et vous guide, et Dieu je l'espère adoucira l'amertume de mon isolement. Pourquoi me remercier des petites attentions que j'ai eues pour votre famille alors que je dois vous bénir, toujours et encore pour le généreux accueil que vous m'avez réservé. Je ne puis l'oublier. Vous trouverez en moi le conseiller fidèle, le grand frère sur lequel vous pourrez vous appuyer : il est toujours prêt à vous soutenir. Son épaule bien que vieille, vous soutiendra.
Puis-je vous dire que je vous ai suivis durant tout le voyage : les heures m'ont paru longues, tant je voulais vous savoir arrivés à bon port. J'attendais impatiemment votre lettre qui m'a apporté le calme. En rentrant de la gare, j'ai écrit à Godefroy pour lui dire ma peine et lui raconter votre départ. Ah ! que de larmes ont coulé sur ce papier. Aujourd'hui encore je vivais sous cette pénible impression, et combien je vous dois de reconnaissance de m'avoir écrit si affectueusement. Mardi, j'étais invité chez Madame de B., je n'ai pas voulu y aller et vous en comprenez la cause, pas plus que je n'ai pas répondu à la gracieuse invitation de Madame de M., à la sortie de la bénédiction.
Je me suis tenu toute la journée au bureau. Mais comme je vous avais promis d'être plus sociable, mercredi j'ai fait ces visites et j'ai été parfaitement reçu. J'ai aussi commencé à prendre des cachets. Vous voyez Madame, que votre grand frère tient à sa parole.

Mais tout ce que je dis est le passé. Il faut regarder l'avenir. Pour l'instant, je le limite à ma très prochaine envolée vers le Tremblois. J'ai hâte d'aller voir comment vous vous installez, comment vont tous ceux qui me sont si chers depuis Minette jusqu'à ma grande Nanine, sans en excepter les autres qui furent si bons pour moi. Oh ! combien mes visites chez les *Ancêtres* me manquent. Je ne passe plus dans la rue de l'hôpital, j'ai peur de m'y arrêter pour sonner. *Sommier* me disait que tout est triste autour de lui. Et parce que j'ai peur de cette tristesse je fuis cette maison qui fut cependant si hospitalière pour moi. Malgré cela, il me semble toujours entendre qu'on appelle Nénel.
Mais j'ai la conviction que les beaux jours reviendront et que nous revivrons encore les meilleures heures écoulées. Alors les angoisses auront cessé ; nous causerons du bonheur de vivre. Nos familles se connaîtront mieux. A ce moment Nanine sera mariée et Minette pourra me donner le bras. Quel rêve de félicités, je fais déjà ! Je prierai Dieu, comme par le passé, pour que vous soyez heureux. Je suis certain *qu'il les* exaucera.
Je vais vous demander d'être bien prudente avant de vous installer au Tremblois. Il faut que vous ayez toutes garanties de sécurité pour vos enfants. Veuillez me faire mettre au courant, par vos enfants, de ce que vous faites. Avez vous un garde ? Les chinois ou autres travailleurs du même acabit sont-ils dans vos environs ? Je suis bien exigeant n'est ce pas ? Ne m'en veuillez pas, je vous veux tant de bien.
J'attends la lettre de Nanine. Je lui raconterai les évènements d'Eclaron : le *départ* de son oncle et son départ, les évènements d'ici, ceux que je connais. Pour l'instant je vous annonce la réorganisation complète des BI : j'ai reçu un message téléphoné qui me prescrit de les reconstituer. Je garderai mes quatre bataillons qui recevront des rapatriés - prisonniers d'Allemagne qui encombrent les dépôts de l'intérieur. J'en sui enchanté, puisque je resterai plus près de vous tous.
Merci , bien chère Madame, de votre bonne lettre qui a jeté un peu de joie en moi, je vous en suis très reconnaissant. Rappelez moi aux souvenirs de vos chers enfants et veuillez agréer l'assurance de mon profond respect et de mon inaltérable affection. Une bonne caresse à ma petite Iza.

Betbeder.

Saverne le 10 mars (*1919*).

Ma chère Germaine,

Je suis étonné de ne plus rien recevoir de toi depuis la lettre de Nénel, je suis pourtant bien pressé de savoir si tu es arrivée à bon port. Je comprends que tu n'aies pas le temps de m'écrire, mais je suis surpris qu'une de nos filles n'ait pas trouvé moyen de m'écrire deux mots.

J'espère cependant que tout va bien. Rien qu'un mot me rassurera. Nous sommes toujours à Saverne. Jamais je ne mes suis senti autant dépaysé qu'hier en avalant un sermon allemand de ¾ d'heure. A part cela on est bien ici. Mais le métier militaire n'a plus de charmes et de plus en plus j'aspire à la vie de gentleman-farmer.
J'attends des nouvelles avec impatience et t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 21 mars (*1919*).
(*à Saverne en Alsace*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis mon retour, c'est décidément long. J'espère que toi tu reçois le petit mot que je t'écris chaque jour. Je (*il*) ne fait pas très bon, j'espère que tu arrives à lutter contre cette reprise du froid, et que ni toi, ni notre Minette ou les autres nous n'avez de misères. Je souhaite que Coco se remette de ses petits bobos, tu feras bien de la montrer au docteur *Hurel* à l'un de tes prochains voyages à Nancy. As-tu pensé à écrire un petit mot à Mme Rudondy pour la remercier des oranges ? il faut le lui adresser à Boufarik, car ils ont normalement quitté la France.
Je crois que nous resterons décidément à Saverne, car le 2e bataillon de mon régiment y vient, je suis content de rassembler mes poussins sous mes ailes. Quand je saurai quelque chose de ferme j'étudierai le problème de votre installation ici pour l'hiver, il sera plus sage en effet que tu passes l'été au Tremblois pour tout organiser et remettre en branle. As-tu enfin touché l'argent des Chinois ?(*les chinois chargés de nettoyer le terrain au Tremblois après la guerre ont saccagé la maison et emporté les meubles dans leur cantonnement*).

Dans huit jours Joseph vous aura rejoint, j'espère qu'il te sera de quelques secours, ce n'est pas le travail qui lui manquera. Rougieux (*l'architecte*) fait-il quelque chose ? Il y a tant de choses à faire que je me demande par quel bout tu commences. A mes moments perdus je pense bien à vous, ma solitude m'est bien pénible et je voudrais tant vous avoir autour de moi, voir Minette et nos grandes filles, mais il faut être raisonnable et accepter courageusement et chrétiennement les obligations que nous impose le devoir à chacun de nous.
Ma grippe va mieux, ce n'est pas encore parfait mais enfin ce n'est rien, et je n'ai pas eu à interrompre mon service.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Ma jument Cigarette est un peu malade, j'espère que cela ne sera rien.

---

samedi 22 (*mars 1919*).
(*à Saverne en Alsace*)

Ma chère Germaine,

Je n'ai encore rien reçu de toi. J'espère tout de même que ce soir j'aurai une lettre car j'aspire à savoir que tout va bien au Tremblois, malgré le mauvais temps, qui arrêtera les travaux du dehors, (*et*) doit te permettre de t'installer à fond dans la maison. J'ai toujours beaucoup de papiers à brouiller, et peu de choses intéressantes à faire. Cependant mon régiment se regroupe peu à peu, mais je n'ai pas encore reçu de renforts et je suis très gêné par le manque d'officiers et de personnel. De plus en plus je crains de ne pouvoir prendre ma permission au moment de Pâques, car je crains, en plus de ce que je t'ai déjà dit d'être tenu à remplacer le commandant de la brigade qui doit s'en aller à cette date en permission. Enfin il faut se dire que l'on est ici bas pour faire son devoir, et que le devoir n'est pas toujours conforme à votre désir. Je crois que mon cheval va mieux, mais je n'ai même pas eu le temps d'aller le voir.
Par ce temps de grippes nous avons quelques malades ; j'ai assisté ce matin à l'enterrement d'un de nos soldats mort de la grippe. Demain dimanche je compte aller communier à tes intentions et à celles de tous nos enfants.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 23 mars (*1919 à Saverne*).

Ma chère Germaine,

J'ai enfin reçu une lettre de toi, elle m'a fait plaisir, d'abord parce qu'il me tardait de savoir ce que tu devenais, ensuite, parce que j'y ai vu que tu as bon moral, et que c'est le principal pour te tirer des difficultés présentes. Puis je suis tranquille, momentanément du moins, pour tes finances. Tu pourras certainement atteindre ainsi d'abord le paiement de Mognéville, puis si c'est nécessaire le remboursement des bons du trésor, avec tout cela tu as de la marge pour arriver au paiement des indemnités, puis au règlement de nos comptes de banque. Il ne faut pas voir trop loin puisque le bon Dieu nous fait dire : donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Si tu atteints le mois de novembre ce sera déjà bien, car à partir de ce moment-là il y aura déjà pas mal de fait, tes dépenses diminueront, la situation extérieure se sera améliorée, tu auras plus de facilités de toutes sortes pour bien des choses.
Il me semble que tu devrais faire comprendre à Marguerite que tu n'as plus besoin d'elle, elle peut certainement maintenant trouver à se caser à Nancy, je n'aime pas beaucoup sa manière de se tenir, c'est mauvais pour nos enfants d'être témoins de sa manière d'être avec les hommes. Je n'insiste pas car je sais que tu partages ma manière de voir. Ce que tu en fais en la gardant c'est par mesure de charité, mais il me semble que ce devoir est moins urgent maintenant, car elle est très capable de gagner sa vie maintenant, en reprenant, par exemple, son ancien métier de modiste.
Quand Mademoiselle Dubois va-t-elle revenir ? il ne faudrait pas que les enfants restassent trop longtemps sans travailler.
J'ai été communier ce matin, et j'ai bien prié pour vous tous. J'avais bien besoin de me rapprocher du bon Dieu, car toute cette semaine je me suis fait du mauvais sang en raison des difficultés avec lesquelles je suis aux prises par suite de la démobilisation. Je me prépare de plus en plus au sacrifice

des vacances de Pâques, car je sens qu'il me sera difficile de m'éloigner, à moins qu'on m'envoie un ou 2 chefs de bataillon, en ce moment-ci j'ai une telle pénurie d'officiers que je me demande comment le service marcherait s'il y avait quelque chose. Aussi souhaités-je que la conférence de la paix fasse besogne rapide. On est content ici de la nomination de Millerand à Strasbourg, c'est un homme loyal, intelligent et énergique qui sera je crois sympathique aux populations, j'en parlais ce matin à Mr le Curé qui m'en semblait content.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je vais mieux cependant j'ai encore un peu de fièvre.

Le 24 mars (*1919 à Saverne*).

Ma chère Germaine,

J'ai bien reçu ta lettre de mercredi et t'en remercie. Je vois que tout va bien dans ton installation et que tout se tasse dans la maison, tu auras pu profiter du mauvais temps pour compléter les travaux intérieurs, et quand le beau temps reparaîtra tu pourras te livrer aux travaux des champs et du jardin, tout est donc pour le mieux, et une fois de plus il faut remercier la Providence. Evidemment nous n'avons pas encore réalisé le bonheur qui n'existera pour nous que quand nous nous serons rejoints sans (*le*) souci que le lendemain nous sépare, mais cela c'est ce qu'il y a de plus difficile à réaliser, car il est évident que le devoir actuellement nous impose encore la séparation pour dédoubler notre activité, à toi incombe la lourde tâche, avec l'aide de nos filles, de reconstituer le foyer ; à moi le devoir de rester à mon poste pour parachever la victoire et attendre la Paix. Allons restons tous les 2 fermes dans la voie pénible que le bon Dieu nous a fixée, et tirons profit pour notre sanctification des sacrifices bien pénibles qui nous sont imposés.
Tout de même les journées augmentent en durée et laissent plus de temps aux hommes pour travailler, je souhaite qu'ils en profitent, et que l'heure de la conclusion de la Paix s'en trouve hâtée.
Ne te réjouis pas trop à la pensée du revoir, pour le moment je n'entrevois guère la possibilité de revenir, mais ce qui sera peut-être bientôt possible, c'est à toi d'en juger raisonnablement, car il ne faut pas que nous soyons égoïstes ni l'un ni l'autre ; ce qui sera possible ce sera peut-être que tu viennes passer ici 24 heures, tu me préviendras à temps pour que je prenne des mesures pour te recevoir.
Hier dimanche après midi j'ai fait une assez longue promenade dans la campagne, j'avais quelques reconnaissances à faire à cheval, Cigarette (*la jument*) était remise de son indisposition, j'ai traversé plusieurs jolis villages et j'ai constaté partout la sympathie avec laquelle on accueillait les officiers français. Néanmoins on a tout de même un peu l'impression d'être des étrangers et j'ai toujours un immense sentiment de mélancolie de me trouver toujours ainsi seul dans la foule quand je sais que toute une bande bien aimée m'attend au loin.
Ma grippe va mieux j'ai encore peu dormi la nuit, mais j'ai moins de frisson, et la tête moins vide.
Tu as bien fait de faire bien coucher les soldats, j'espère qu'on va encore te les laisser quelque temps, leur présence doit te rassurer et te permettre de dormir.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 26 mars (*1919 à Saverne*).

J'espère ma chère infirme que tu vas aussi bien que possible, et que tu te remets peu à peu. Je vais tâcher de venir te voir un jour, mais en ce moment nous sommes un peu sur le qui vive, tu dois t'en apercevoir par les journaux, et ce n'est pas très facile de s'absenter. Je suis toujours très pauvre au point de vue des cadres, mon commandant Chapuis ne m'ayant pas encore été remplacé, et mon petit commandant Frénot étant en permission. Je suis en somme à la chaîne. Ce qui est terrible c'est que je ne pourrai pas prendre à Pâques mon supplément de permission, tout cela c'est la mortification forcée, qu'il faut nous attacher à rendre méritoire en l'acceptant gaiement ; et avec un grand esprit d'abandon aux desseins de Dieu. Au demeurant l'âge de la retraite étant avancé, je n'aurai plus bien longtemps à être retenu loin de toi. Je ne vois pas bien pour le moment comment nous pourrions nous retrouver. Car je ne vois pas encore la possibilité de t'installer avec toute notre bande, il y a évidemment pour nous le devoir impérieux de relever nos ruines, qui prime, je crois, celui de la reprise de notre bonne vie intime

d'autre fois. Il fait bon marcher dans la voie du devoir quelque ardue qu'elle soit. En somme, nous nous en sommes toujours bien trouvé l'un et l'autre, et les sacrifices que cela nous a coûtés nous ont été largement payés par des moments de satisfaction intense et profonde, que j'aime à revoir en pensée, faute de la réalité.
Voilà ma musique qui vient prendre le drapeau pour aller au devant de mon 2e bataillon qui arrive aujourd'hui. Melle Odile exulte de joie. Je te quitte car je vais monter à cheval pour aller au devant de mes soldats.
Au revoir ma chérie, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Je ne comprends rien à la lenteur de notre courrier. J'espère que cela va un peu s'accélérer. Nous nous sommes plaint, mais le Maréchal Pétain n'admet pas nos récriminations, il n'y a donc qu'à se résigner.

(Le 27 mars *1919 à Saverne*).

Ma chère Germaine,

Si tu ne reçois pas mes lettres très exactement par contre les tiennes m'arrivent assez bien, et je m'en félicite, c'est ainsi que je reçois mercredi celle que tu m'as écrite le samedi.
A partir d'aujourd'hui je crois que le service marchera tout de même mieux, tu seras gentille de me dire combien de temps cette lettre aura mis de temps à t'arriver.
Toujours rien de bien nouveau, hier parait-il Millerand était ici, mais il y est venu incognito, il venait enquêter au sujet de plaintes formulées par la population contre l'administrateur. C'est un homme intelligent et aux idées larges qui aura vite fait de remettre les choses en place.
J'espère que ton bras est suffisamment fixé. Mon médecin à qui j'ai parlé de ton cas, me dit qu'il aurait fallu te mettre l'avant bras dans le plâtre. Tu ferras bien de retourner à Nancy car ce serait bien ennuyeux si la soudure se faisait mal.
Le Général de Division donne ce soir une soirée à Wissembourg, mais c'est trop loin pour que je puisse m'y rendre, d'ailleurs je n'ai pas le cœur à m'amuser en ce moment. La seule distraction que je m'octroie, c'est une promenade à cheval quotidienne. La région est merveilleusement jolie, il nous faut le beau temps et l'épanouissement complet de la végétation pour que le spectacle soit complet.
Demain je retourne à Sarre-Union voir le 3e bataillon qui vient de s'y installer. Je vais (*à*) moitié chemin d'Helfedange, mais c'est trop loin pour que je puisse pousser jusque là.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 27 mars.

(*fin mars, début avril 1919*).
(*à Saverne en Alsace*)

Ma chère Germaine,

Je me mets de bonne heure à t'écrire car je suis sûr que tu es fâchée de mes lettres si courtes, mon Dieu ! j'ai peu de chose à te dire, car c'est le calme, et en dehors de ma personne je n'ai rien qui t'intéresse ici. Car cela est-il amusant pour toi d'apprendre qu'hier de 2 h à 5 h avec le commandant de la brigade j'ai passé la revue d'une caserne, et qu'aujourd'hui dans les mêmes conditions je passerai la revue d'une autre caserne ?
Enfin le Colonel a été content de sa revue et a été aimable. En ce moment la neige tombe à gros flocons pourvu que vous n'en pâtissiez pas trop.
Toujours beaucoup de papier à faire. J'ai fait hier un long rapport sur les questions qu'Antoine avait agitées avec le Maréchal Pétain, cette conversation n'aura donc pas été inutile, et je vois qu'on en a tenu compte. Je ne sais si je suis plus optimiste qu'un autre, mais en toute conscience je dois avouer qu'au régiment je n'ai pas constaté cette anxiété et cette préoccupation de mes officiers au sujet de leur avenir, cependant ils sont assez en confiance avec moi pour ne pas cacher leurs sentiments. Je crois que je vais tout de même finir par avoir des renforts, j'ai reçu une lettre d'Epinal à ce sujet, il me faut de 1000 à 1200 hommes. En ce moment il y a ici un détachement de tirailleurs qui soulage un peu mes gens du souci des corvées, c'est déjà quelque chose.

J'espère que ton pied va mieux, fais attention de ne pas te fouler, il faut que tu dure longtemps, il ne faut donc pas te surmener, tout en pâtirait. Ce mauvais temps en ralentissant la végétation te permets de t'occuper de l'intérieur, avant de te livrer aux travaux du jardin, ce n'est pas un mal.
J'ai reçu cette bonne lettre des bons vieux dont je t'avais parlé je te l'envoie à titre de document sur l'esprit de nos populations.
Je suis toujours un peu mal à l'aise, mais ce n'est rien qu'un petit rhume.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

---

29 mars (*1919 à Saverne*).

Ma chère Germaine,

Je t'envoie cette lettre que j'ai reçu d'un de mes sous officiers, je sais que tu l'apprécieras et qu'après l'avoir lue tu diras qu'il y a encore bien des braves gens en France parmi les tout petits, et que si les détenteurs de l'autorité savaient les diriger, les écouter dans leurs petite revendications nous n'aurions rien à redouter de la vague qui emporte tout dans l'univers.
J'ai reçu déjà hier la lettre où tu m'annonces la visite de Madame de Nazelle, j'en suis heureux pour toi, car je suis sûr que les heures passées auprès de cette belle âme t'auront été douces en t'apportant une heureuse diversion dans ta réclusion forcée.
Je suis enchanté que le docteur *Sturel* t'ait mis le bras (*écrasé par sa fille Pauline, sur la route de Velaine*) dans le plâtre, car je craignais que l'on ne l'ait pas suffisamment maintenu, et que la soudure se fasse mal. Je suis content que ton état général ne se ressente pas du gros choc que tu as ressenti. Que devient Auguste (Marchand, domestique) à l'hôpital, j'espère que lui non plus ne se ressentira pas de cette aventure.
J'attends la fin du mois pour tâcher de venir te voir, car pour le moment nous craignons un peu qu'un certain mouvement ouvrier se produise. Je crois que Millerand est arrivé à temps pour calmer les esprits, et tout raffermir en apportant la confiance.
D'autre part plus le temps passe plus nous nous approchons des préliminaires de la paix, qui j'espère porteront le coup de grâce aux chantages des boches, et mettront une fois pour toute fin aux menées bolchevistes. Je voudrais bien aussi ne venir que quand tous les enfants seront là, car je suis sûr maintenant de ne pouvoir pas m'absenter plus de 24 heures, j'ai fait un faux calcul en ne prenant pas mes 22 jours en février, enfin c'est passé maintenant, il ne faut donc pas le regretter.
J'ai été hier en auto à Sarre-Union, j'ai vu mon bataillon détaché, tout y allait bien. Je suis revenu par la Petite-Pierre et Neuwiller (*Neuwiller-lès-Saverne*) patrie de Madame *Kauffeiten*, c'est une fort jolie course de montagne. Parti à 1 h de l'après midi je ne suis rentré qu'à 7 h du soir. J'ai été content de profiter de l'auto du sous intendant qui allait à Sarralbe, et qui m'a déposé au passage pour me reprendre au retour. C'était beaucoup plus commode que le train.
Lundi j'ai une petite revue sur la place de Saverne. Le Commandant Chapuis qui est à Toul aux prisonniers de guerre y viendra, et on lui remettra la rosette. J'en profite pour recevoir tous les officiers du régiment présents ici, cela me coûtera 1 billet de 100 frs, mais je crois que je ne peux pas faire autrement. D'ailleurs je pense pouvoir t'envoyer quand même 400 frs.
Je suis bien content que nos filles s'occupent aussi de la jeunesse de Velaine, c'est une bonne oeuvre, et qui fera le plus grand bien à la population de ce pauvre village, je suis content que le mal que tu déplores soit superficiel, avec la paix, la reprise des travaux, la présence d'un prêtre, l'influence du château, je ne doute pas que tout revienne dans l'ordre. Mon Dieu ! il faut faire la part de la faiblesse humaine, la faute doit se pardonner quand le repentir est réel.
Au revoir ma chère Germaine, ne m'en veut pas de n'être pas venu, je t'assure que cela a été pour moi un dur sacrifice, qui m'avait même donné le cafard, j'embrasse Joseph de tout mon cœur ainsi que ses sœurs et toi pour terminer.

God.

---

1 avril (*1919 à Saverne*).

Ma chère Germaine,

Je suis navré de ne pas t'avoir écrit hier, ce n'est pas de ma faute l'heure du courrier est arrivée sans que j'aie eu un seul moment de solitude. Pour plus de sûreté je t'écris ce matin au saut du lit. Je suis content de ce que tu me dis de Joseph ; comme toi je remercie le bon Dieu de cette vocation qui est une grâce de choix. Qu'il continue donc ses études dans cette voie, mais a-t-il songé qu'avant d'entrer au noviciat il faut qu'il fasse son service militaire, car cette année il n'y a pas de raison pour qu'il ne soit pas pris, et tant qu'une nouvelle loi n'aura pas été votée il est astreint à faire 3 ans. Ces 3 années d'ailleurs ne feront, j'espère, que le confirmer dans ses dispositions actuelles. Comme chrétien je ne puis que remercier le bon Dieu d'avoir jeté les yeux sur notre fils, comme père, je me dis, après les cruelles années que nous avons vécues, qu'il a choisi la meilleure part comme Marie aux pieds de Jésus, la vie du monde est tellement semée d'amertume et de désillusions que bien heureux est celui qui n'approche pas ses lèvres de cette coupe empoisonnée. Prions tous les deux pour que cette vocation se confirme et que Joseph reste digne de l'appel de Dieu, soit un apôtre et répande le bien autour de lui.
Je ne désespère pas encore absolument de venir te surprendre, mais pour le moment j'attends l'arrivée de mes renforts, et je crois qu'il est plus prudent de ne pas bouger tant que la situation ne sera pas éclaircie, car nous sommes toujours sous le coup d'une alerte. Un coup de téléphone m'apprend à l'instant que nos renforts n'arrivant point, il est probable qu'ils ont été aspirés au passage par l'armée d'Orient. Je crains de plus en plus que nos suppositions de l'automne dernier se réalisent. En attendant je ne sais que devenir avec mon régiment de plus en plus décapité, songe donc que nous ne sommes plus que 27 officiers au lieu de 67. Je n'ai plus de médecin etc. Enfin je m'abandonne toujours aux mains de la Providence, mais tu te rends compte que le commandement est de plus en plus difficile et que s'absenter malgré la meilleure volonté du monde est presque impossible.
Hier nous avons eu une petite cérémonie militaire touchante et réussie, la remise de quelques décorations, dont 1 médaille à la veuve et au petit garçon d'un adjudant tué, et la remise de la rosette au Commandant Chapuis, que pour la circonstance j'avais fait venir de Toul où tu sais qu'il est maintenant. Le régiment quoique peu nombreux s'est très bien présenté. A propos du Commandant Chapuis tu sais qu'il commande un certain nombre de camps de prisonniers de la 2^{e} région, entre autre celui de Champenoux, je lui ai dit que quand il irait à Champenoux il passe au Tremblois pour y déjeuner, je suppose que cela te fera plaisir.
J'ai été interrompu plusieurs fois pendant que je t'écrivais, ma lettre se trouve encore écourtée, il faut que je l'achève vite pour qu'elle parte, mais je le fais sans omettre de t'embrasser de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

(printemps 1919 *à Saverne*).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta bonne lettre du jeudi saint. Je suis content des nouvelles que tu me donnes de la Princesse, et j'espère que maintenant grâce au beau temps elles est tout à fait sur pieds. J'ai reçu hier 450 hommes de renfort, c'est bien un surcroît de travail inutile puisque nous devons être incessamment dissous, il est probable que ces hommes ont été mis en route avant qu'on ait décidé de nous dissoudre, mais cela me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eu des bureaux, ils travaillent sur le papier sans tenir compte des réalités enfin passons c'est peu intéressant. Ma grippe va mieux, je n'ai pas bouger hier, je ne bougerai aujourd'hui que pour aller assister à une soirée récréative que donne le 2^{e} bataillon dans un cantonnement voisin. Hier à la musique c'était amusant de voir les boches écoutés avec intérêt nos airs français, on les apprivoise décidément, mais nos filles auraient bien ri de voir les costumes invraisemblables du <u>beau sexe</u> en tant que forme et que couleurs. J'ai reçu une lettre du Commandant Chapuis qui me dit qu'il a fait au Tremblois un excellent déjeuner, il est maintenant à Pont à Mousson, et la compagnie de Champenoux n'est plus sous ses ordres, mais il m'a dit que tu ne craignes pas de t'adresser à lui si tu avais besoin de prisonniers, car il interviendrait auprès de son collègue.
Le pauvre homme fait des pieds et des mains pour ressaisir un commandement actif, il a même écrit au Maréchal Pétain, mais sa lettre est resté sans réponse. C'est dommage qu'une si belle énergie que la sienne ne soit pas mieux utilisée. J'espère que tu sortiras de tes ennuis de domestiques. Je ne comprends pas cette petite sotte d'Yvonne, quant à Marguerite je crois que tu ferais bien de ne pas la garder, je crains que d'ici peu tu n'aies à son sujet une aventure désagréable surtout à cause de nos filles. En somme elle peut gagner sa vie ailleurs que chez toi. Tu peux très bien lui dire que c'est à cause de façon de se tenir que tu l'éloignes. Hier Mr le Curé m'a semblé faire un beau sermon. J'ai compris qu'il disait que jamais fête de Pâques ne pouvait être mieux célébrée que celle ci qui voyait la fin de la guerre et des catastrophes. Que les catholiques rhénans en particulier avaient été visiblement protégés

puisqu'ils n'avaient connu ni les horreurs du champ de bataille comme les régions de France voisines, ni les malheurs de la révolution, comme les populations d'outre Rhin. Qu'une fois de plus le Christ roi montrait au monde que tous les trônes et les puissances terrestres étaient fragiles et que seul le Christ éternel rayonnait sur le monde, que les empereurs devaient répéter avec Julien l'apostat « tu as vaincu Galiléen ». En somme ce sermon n'aurait pas été déplacé dans une église française. Il a toujours l'amabilité de répéter ses annonces en français, mais quel français, après les avoir lues en allemand.
Au revoir (*ma*) vielle, j'embrasse tous les enfants.

God.

Ma grippe va mieux, mais je tousse et crache beaucoup.

.

4.4.19. (*à Saverne en Alsace)*

Ma bien chère Germaine,

Je vais très bien ce matin, j'ai passé une excellente nuit. Nous nous préparons à quitter Saverne, avec un certain regret car adieu maintenant la possibilité que j'avais, grâce à la bienveillance de mes chefs, d'une petite fugue de temps en temps vers toi et les enfants. Mayence c'est l'inconnu, c'est en tout cas l'avant garde des armées qui doivent être prêtes à chaque instant à enfoncer leur épée dans le flanc du boche récalcitrant. Enfin nous sommes là où le bon Dieu nous envoie, nous n'avons qu'à nous soumettre à sa volonté et à nous en remettre à sa Providence. C'est une bonne Providence qui m'a donné l'inspiration de venir te voir au dernier jour où cela m'était possible, et de retrouver aussi Joseph. J'aurais bien aimé le voir un peu seul à seul pour parler avec lui de son avenir, mais j'ai eu une excellente impression en le voyant tel qu'il est. Je crois que s'il continue à faire effort sur lui même, à lutter contre ses défauts, à s'imposer un peu de persévérance dans ses *devoirs*, un peu d'ordre, il sera capable de répondre à l'appel du bon Dieu et de rendre service à notre Pays, et par là à la religion. Il ne faut pas qu'il oublie que la France est la fille aînée de l'Eglise et que c'est par la France que Dieu agit sur les nations. « Gesta Dei, per Francas ».
Mon gros sacrifice c'est de ne voir ni Gérard, ni Jean, je le fais généreusement et me console à la pensée qu'aux grandes vacances on se retrouvera, espérons, sans trop de souci pour l'avenir. Oh ! à ce moment là tout ne sera pas encore pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais j'espère qu'alors tout le monde aura compris son devoir, et les charges que la victoire nous impose, ainsi que le devoir de reconnaissance qu'a la France envers celui qui donne la Victoire et châtie les nations.
Rien de plus à te dire. Mets mes gants de côté, j'en ai trouvé ici une paire très bien à 9.50, je suis content je craignais d'être obligé d'y mettre 20 francs. Je suis très touché des manifestations de sympathie des habitants, beaucoup me manifestent leur tristesse à la pensée du départ du 174^{e} et de son chef.
Au revoir ma chère petite femme, continue à bien te soigner, ne te fais pas de tourments, fais ton petit devoir au jour le jour, ne te préoccupe pas du lendemain, reste bien confiante et bien gaie, avec tous nos enfants autour de toi. Je vous embrasse tous.

God.

Le Colonel Kauffeisen va mieux.

Le 5 avril (*1919 à Saverne*).

Ma chère Germaine,

Rien qu'un mot car je n'ai pas grand chose à te dire depuis hier. Notre départ est toujours fixé à mardi, ne t'inquiète pas si tu es quelques jours sans nouvelles car forcément notre déplacement va de nouveau amener un nouveau retard dans notre correspondance. Je regrette de m'éloigner de toi car je me réjouissais de pouvoir de temps à autre venir te surprendre, enfin acceptons avec bonne humeur ce que le bon Dieu nous envoie. Si je suis à Mayence lors de ma prochaine permission nous pourrons nous donner rendez-vous à Helfedange car Faulquemont sera sur mon chemin.
Tendresses à tous.

God.

(*Cette lettre est écrite sur une carte illustrée d'un dessin de Hansi représentant « Quelques spécimens des 400.000 Boches, hirsutes et faméliques, qui ont envahi l'Alsace, après 1871 ». Voir l'illustration*)

Le 6 avril (1919 *à Saverne*).

Ma chère Germaine,

C'est après demain mardi que nous nous embarquons pour Armsheim, (*à*) moitié chemin entre Kreuznach et Mayence. Après un premier moment de regret de quitter Saverne où j'aurais été content de te voir venir passer une journée avec nos grandes et Joseph, j'ai fait mon fiat et prend les choses du bon côté, comme il vaut mieux faire, quand on ne peut rien changer à sa situation.
Ce sera assez intéressant d'ailleurs de faire un peu d'occupation chez les boches.
Lors de ma prochaine permission je pourrai m'arrêter quelques heures à Helfedange, qui sera sur mon chemin, et tu pourras m'y prendre en auto pour me ramener au Tremblois, ta route la plus pratique sera par Château-Salins, Baronville, Landroff, Faulquemont, tu pourras l'organiser pour me prendre à Faulquemont au passage.
Un bataillon du 151 qui vient relever mon régiment a cantonné à Faulquemont quelques jours après l'armistice, le chef de bataillon me dit qu'ils y ont été reçus d'une façon inoubliable, cela ne m'étonne pas, car à Faulquemont on est très anti-boche. Cela m'a fait plaisir d'entendre faire un si bel éloge de nos braves Faulquemontois, il paraît que c'était du délire.
Notre commandant de brigade vient de nous quitter, il est remplacé par le Général Simon, qui est peut être le commandant Simon que nous avons connu à Toul, qui habitait la villa Bellevue où avait été le capitaine Salvat si c'est lui, j'espère qu'il se souviendra de nos anciennes relations et que nous vivrons en bons amis.
Notre départ à l'improviste est une catastrophe pour le Général Schmidt et le Général *Piquerlt* et surtout pour leurs femmes qui s'étaient déjà installées à Wissembourg comme chez elles. Combien je me félicite, d'être moins empressé à me stabiliser, et de voir la situation sur son vrai point de vue. Vois-tu il ne faut jamais s'emballer et toujours attendre le contre ordre. Il me semble pourtant que Rougieux (*l'architecte du Tremblois*) exagère dans ce sens, j'attends que tu me tiennes au courant de ce qu'il a fait pour les déclarations, je lui écrirai une lettre un peu salée quand je serai sur le Rhin. Je commande pour quelque jour la brigade, et le cercle de Saverne jusqu'à mardi, je suis donc un gros personnage.
Au revoir vieille aimée, je t'embrasse de toute mon âme ainsi que les bons enfants.

God.

---

7 avril (1919 *à Saverne*).

Ma chère Germaine,

Nous avons eu une journée superbe, j'en ai profité pour monter à cheval, j'ai gravi les sommets des Vosges atteint la frontière de Lorraine et embrassé l'immense plateau à l'horizon duquel je devinais un petit coin bien cher, habité par onze êtres encore plus chers.
Après demain je serai à 200 km plus loin, à la frontière même de 2 civilisations, ou plutôt de la civilisation et de la barbarie. On me dit que dans la région où nous allons l'Allemand est d'une platitude repoussante, l'allemande ultra provocante, vertueuse Allemagne voile toi la face. Je regrette mon petit coin d'Alsace où l'on sentait la sympathie débordante, enfin suivons notre destinée en nous soumettant à la volonté de Dieu. La bienheureuse paix viendra peut être enfin, et alors je reviendrai pour ne plus vous quitter, car j'aurai la conscience d'avoir rempli ma tâche jusqu'au bout, et un autre devoir s'imposera à moi, celui de refaire ce qui a été détruit, et d'employer l'autorité que me donne le rôle que j'ai rempli pendant la guerre, à agir sur les populations pour travailler à l'union sociale, et par là à la propriété de la France victorieuse.
Dans mes longues journées de solitude, je pense bien à tout cela, et je crois que le salut du Pays est dans l'action de la classe dirigeante sur la masse moins éclairée, mais cette action pour moi doit résider surtout dans l'exemple, en somme le peuple ne doit pas être plus difficile à mener qu'un régiment, le secret de l'autorité est dans la maîtrise de soi même, dans l'intégrité de la conduite, dans le désintéressement et l'abnégation de celui qui est le chef.
Je reviens toujours à ce que je répète d'ailleurs à mes officiers, c'est à chacun de nous à se réformer pour arriver à réformer l'ensemble, c'est une œuvre de longue haleine, de patience et de contenance, bien au-dessus des forces humaines, et seulement possible avec le secours de Dieu. Voilà je pense ma chérie un beau sermon de carême, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Bons et respectueux souvenirs à Mr l'Abbé, à Mr le Curé, à Mr l'abbé Duchet, à Mr l'abbé X.
Le vieux Nique est rentré.

---

8 avril (1919 *à Saverne*).

Ma chère Germaine,

C'est dons ce soir que nous partons, le vieux Nique est là à côté de moi, qui une fois de plus fait mes malles. Je vais bien et ne suis pas fâché en somme de ce petit voyage, car j'ai confiance que le bon Dieu nous protègera comme il l'a fait jusqu'à ce jour.
Ne t'affoles pas surtout chère vieille, si tu es quelques jours sans nouvelles évidemment de la région de Mayence, les lettres arriveront beaucoup moins vite. Dis bien aux 2 petits que c'est un gros sacrifice pour moi de ne pas les embrasser, qu'ils me consolent en étant bien sage et en travaillant de tout leur coeur. Je me dédommagerai en passant quelques bonnes journées aux grandes vacances.
J'espère que Joseph se rend utile, il fait bien de se délasser quelques heures par jour en se promenant avec un fusil, mais il faut qu'il se rende compte que cela ne doit être qu'un délassement, et que c'est un devoir pour lui de faire œuvre utile en prenant par exemple la direction des petits travaux de la maison et du jardin.
J'espère que tu te tires des questions financières. N'oublie pas que tu as près de 3000 frs disponibles à la Nancéenne revenus des aciéries de Longwy exercice 1913-14.
Au revoir ma bien chère Germaine garde ta belle confiance en Dieu, vivons pour le moment de nos souvenirs, et dans quelque temps quand la situation se sera éclaircie, nous vivrons à nouveau d'espérance, je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous nos chers enfants. C'est un repos pour moi de les voir tous les dix si actifs, si gentils, si souriants, si serviables autour de leur gentille Maman que j'aime au dessus de tout.

God.

Le 9.4.19. (*Allemagne*).
Wöllstein près de Kreuznach.

Ma chère Germaine,

Nous voilà arrivés à destination après une nuit passée en chemin de fer. Notre voyage s'est effectué sans incident. Nous nous trouvons un peu dépaysés au milieu des boches. Pourtant ils nous reçoivent plutôt bien en général. On voit très peu d'hommes, quelques vieillards, beaucoup de femmes et d'enfants : ceux-ci pullulent et vous disent assez gentiment bonjouèr. Les vieillards sont polis, mais dignes. Je loge ici chez Monsieur le Curé qui parle bien français, mais évidemment il est allemand, il parle bien français parce que sa famille recevait de jeunes Français qui venaient passer les vacances chez lui pour apprendre l'allemand. A peine étais-je arrivé que j'ai reçu la visite du Général Schmidt il a été fort aimable, il m'avait écrit la veille cette lettre que je t'envoie, elle est intéressante. Je prends mon parti d'être quelques jours sans nouvelles de toi, n'empêche que les journées vont m'en paraître beaucoup plus longues.
De ton côté aussi tu seras je le crains plusieurs jours sans recevoir de nouvelles. Dis à Tante Jeanne (*de Bizemont*) que je suis près de Kreuznach : cela l'intéressera et un de ces jours j'y emmènerai le régiment musique en tête, je suis persuadé qu'il faut que nous frappions l'esprit de nos braves hessois, en leur montrant que nos soldats n'ont pas été fatigués par la longue guerre.
J'espère que tu vas bien, et que les enfants sont arrivés à bon port, je leur souhaite beau temps pour leurs vacances. J'espère que Marie ne se ressent plus de sa grippe.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Le 10 avril (1919).
Wöllstein près de Kreuznach
grand duché de Hesse.

Ma chère Germaine,

Je t'écris après une journée bien remplie, nous nous installons peu à peu chez le Boche, la première impression n'est pas défavorable, on les sent gênés vis à vis de nous, ils cherchent évidemment à éviter les charges de l'occupation, mais si on se montre ferme ils obtempèrent immédiatement à nos demandes, ils tâtent le terrain mais cèdent dès qu'on leur fait sentir qu'on est les maîtres. Néanmoins nous cherchons à leur montré qu'on n'est pas des Boches, que nous ne répondons pas à leurs violences passées par des violences semblables, nous cherchons à les gagner à notre manière de faire et à leur faire désirer d'être Français, pour que quand l'occupation se terminera ils soient les premiers à demander à rester sous notre coupe.
Aujourd'hui en visitant mes 2 bataillons détachés, j'ai poussé jusqu'à Kreuznach. C'est une fort jolie ville, un peu morte pour le moment, j'ai aperçu l'hôtel Oranienhof où tente Jeanne (*de Lambel, née Bizemont*) avait jadis l'habitude de descendre, j'aime tout ce qui évoque ce cher passé. En traversant la campagne à cheval tu n'as pas idée de ce que j'ai aperçu de lièvres, je n'exagère pas en parlant d'une cinquantaine, cela prouve que la famine n'existait pas au point que nous racontait les bourreurs de crânes, il y a d'ailleurs pas mal de volailles, du lait, des œufs, les chevaux sont gras et luisants, il ne faut pas que les boches nous racontent que c'est la faim qui les a vaincus, les vainqueurs c'est bien le Maréchal Foch et ses poilus.
Je crois que mon régiment a fait bonne impression il est entré ici baïonnette au canon, comme il convient dans un Pays conquis.
Le bourgmestre ici est un chef d'escadrons en retraite, homme distingué digne mais correct, et plutôt complaisant, il a parait-il été commandant d'étapes en pays envahi, le bruit court qu'il a été mis à la retraite avant la fin de la guerre, parce qu'on le trouvait trop bien veillant. Comme hier nous avions besoin d'interprète il avait fait venir ses deux filles, l'une d'elle d'ailleurs assez gracieuse m'a demandé si nous venions de loin, si nous restions longtemps, le Père a vu à la façon dont je répondais que je ne leur demandais simplement (*que*) de répondre à mes questions et non d'en poser ; il les a renvoyé et à alors fait venir un jeune homme qui parlait très bien français. Celui là fut très correct et m'a dit en partant « mon Colonel je ne voudrais pas que vous me preniez pour un boche, je suis alsacien de Mulhouse, malheureusement je me suis marié avec une personne d'ici et maintenant je ne puis plus rentrer, mais je voudrais bien redevenir Français. On voit tout de même que nous sommes un grand pays et on brûle du désir de le rendre plus grand encore.
Au revoir chère Germaine, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(Le 12 avril *1919*).
(*Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je suis sans nouvelles de toi depuis que j'ai quitté Saverne, mais j'espère bien que maintenant que nous voilà à demeure pour quelque temps les bonnes petites causeries épistolaires, dont il faut hélas nous contenter, vont reprendre.
Tu gémissais sur l'inconduite de nos femmes de France, ma pauvre vieille, ce n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans la vertueuse Allemagne, la femme ici se glorifie pour ainsi dire de n'être qu'une femelle : tu vois ce que cela peut être. Nos hommes qui sont cependant assez difficiles à effaroucher en sont tout estomaqués. Dans les campagnes cela peut encore être acceptable, mais c'est dans les villes comme Wiesbaden et Mayence que la prostitution est éhontée. Le Général Simon chez lequel je dînais hier et qui a occupé pendant 2 mois la rive droite du Rhin me racontait qu'à Francfort au mardi gras un bal a été donné dans la société bourgeoise, les invitations portaient « le masque seul est de rigueur », il paraît que les femmes sont venues au bal, masquées mais sans autre toilette que leur « sortie de bal » (! !) Ne nous plaignons pas d'être français, nous avons fort à faire pour amener les boches à notre niveau moral. C'est bien ici qu'il faut appliquer le proverbe « *oignez* vilain il vous *poing*, *poingnez* vilain il vous *oignzt* ». Nous nous apercevons tous les jours que l'on ne peut rien obtenir d'eux poliment, et que pour être servi il faut exiger avec rigueur. Nous ne nous entendrons jamais.
Mon Curé me semble bien, je n'ai encore pu que l'entrevoir, je ne sais si c'est systématiquement qu'il m'évite, ou si réellement il est occupé, mais chaque fois que j'ai demandé à le voir on m'a dit qu'il était sorti, par contre sa bonne comme toutes les gretchens est tout ce qu'il y a de plus affable. Je dois passer pour un ours auprès de toutes les Wöllsteinnoises qui me font toutes leurs plus gracieux sourires. Il y a aussi pas mal d'enfants ici, ils sont toujours fourrés dans les jambes des soldats et crient « vive la France » toute la journée.

Nous avons eu hier une réunion auprès du Général Schmidt, il a organisé une cérémonie pour demain à Wörrstadt (*à 23 km au sud de Mayence sur la route de Kaiserslautern*) où est son QG, il y a un monument aux héros de la grande armée. On a découvert 70 descendants de ces compagnons de Napoléon I, donc demain à Wörrstadt il y aura revue devant ce monument, ce que j'approuve, et après bal, ce que j'approuve moins, pour ma part je me garderai bien de valser avec une bochesse. J'ai reçu hier une longue lettre de Papa, il a l'air de m'espérer un peu pour Pâques, je lui ai annoncer pour le consoler que lors de ma prochaine permission je m'arrêterai à Helfedange qui est sur mon chemin, tu m'y donnerais rendez vous et nous gagnerons ensemble le Tremblois en auto. J'espère que les petits sont arrivés à bon port.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous les enfants.

God 12.4.

Le 13 avril (*1919*).
Wöllstein Hesse.

Ma chère Germaine,

Hier j'ai reçu de toi la lettre de lundi, tu es épatante d'avoir accompagné nos filles avec une seule main. Je suis bien heureux que tu puisses garder Monsieur l'Abbé un certain temps. Je trouve comme toi que le jeune Berson (*le chauffeur*) est cher, et il y a intérêt à ce que tu puisses bientôt te passer de ses services, j'espère que Georges se mettra vite au volant et que tu pourras de ce fait réaliser une petite économie. Nous avons ici le mauvais temps et cela n'est pas gai par la pluie, je considère la revue de Vorstädt dont je t'ai parlé hier comme une rude corvée par ce vilain temps. Hier le Général Simon, mon nouveau Général de brigade a passé la revue de mon cantonnement, il a paru satisfait, et en tout cas (*a*) été fort aimable. C'est un alsacien de Sélestat, il connaît le Colonel Kauffeisen, il a fait excellente impression sur le soldat. Nous avons eu également la visite du Général Pigault, mon ancien brigadier. J'ai traversé de nouveau Kreuznach qui est une jolie ville, mais bien boche. Les habitants ici sont corrects, assez froids, sauf naturellement les femmes qui se jettent au cou de nos troupiers. Les hommes rasent les murs, quelques uns saluent. Ils sont tout étonnés de nos rapports cordiaux avec nos soldats.
Voilà ! pas grand chose à t'apprendre, ma chère Germaine, j'attends impatiemment ta lettre quotidienne et t'embrasse de tout cœur ainsi que tous les enfants.

God.

Le 14 avril (*1919 Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

Le courrier marche bien, car j'ai reçu hier ta lettre du 10. Je suis sûr qu'aujourd'hui notre Nanine aura enlevé de haute lutte son brevet ! Je suis content que les filles se soient acheté de quoi s'habiller, je n'ai qu'un regret c'est de ne pas les voir, dans leurs jolis costumes. Mon Dieu je les vois bien en imagination, notre blonde Nanine, et notre brune princesse, chacune avec leur charme particulier, mais j'aimerais mieux autre chose que l'imagination ! C'est pour moi un gros sacrifice de ne voir ni Jean, ni Gérard. Et ce qu'il y a de plus pénible, c'est qu'il se passera encore quelque temps avant que nous ne soyons à nouveau réunis, car nous faisons maintenant partie de l'armée d'occupation, qui ne sera pas relevée. Nous aurons 60 jours de permission par an et de plus le Maréchal Pétain étudie la possibilité de faire venir nos familles. Ce ne sera guère possible pour nous, et peut être seulement réalisable à titre de villégiature, pendant les grandes vacances. Enfin nous parlerons de tout cela dans 6 semaines, quand je viendrai te voir 20 jours. Nous avons eu hier, sous une pluie battante, une belle cérémonie militaire à Vorstädt. Les Hessois avaient arboré les médailles de Ste Hélène, et les légions d'honneur de leurs grands pères. Je crois que nous avons fait bonne impression. Quant à moi je trouve que nous sommes réellement supérieurs à tous nos voisins ennemis ou alliés. Les gens ici nous considèrent aussi avec ce sentiment, ils sont tout surpris de trouver nos soldats si bons enfants, et nos officiers si dignes. Nous ne nous faisons pas faute de raconter les saletés que les boches ont faites chez nous, et en Belgique. Avec du temps et du doigté, incontestablement ces gens là deviendraient Français, il n'y a pas de doute que le Rhin doit être notre frontière.
J'espère que tu vas pouvoir bientôt sortir ton bras de ton plâtre, et que peu à peu tu retrouveras l'usage de ta main.

Au revoir ma chère Germaine, j'embrasse de tout cœur les enfants et toi aussi. Souvenirs respectueux à Mr l'Abbé.

God.

---

15 avril (*1919 Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta lettre du 11dans laquelle tu m'annonces l'arrivée de nos 2 petits collégiens. Je suis content de les savoir en famille, les pauvres gosses. Il y a une de tes lettres que je n'ai pas du recevoir, car tu ne m'as pas parlé de la visite du commandant Chapuis, ce qui m'étonne beaucoup, j'ai appris par un petit mot qu'il écrit à mon capitaine adjoint qu'il a déjeuné au Tremblois.
J'espère donc toujours recevoir une de tes lettres restée peut être à la traîne à Saverne. Je partage ta tristesse en voyant combien nos gouvernants sont peu dignes du grand Pays qu'ils ont mission de diriger, mais ces affaires Humbert sont déjà très vieilles, donc ce n'est pas le témoignage du président de la République qui est déplorable, mais bien ses relations qui datent de toujours, c'est la nation entière ou plutôt ses représentants qui sont fautifs d'avoir choisi un homme aussi compromis pour le faire présider aux destinées de la France. Mais hélas c'est là un fait qui n'est pas rare, et sous tous les régimes nous trouverons des chefs de gouvernements indignes : ce sont des hommes. Vois Louis XV, et combien d'autres. Ce qui m'exaspère c'est la lenteur des préliminaires de Paix ; je crois que nos alliées se souviennent peu en ce moment que sans nous ils seraient sous la botte Allemande, et ils se refusent à nous accorder la seule chose qui peut nous garantir contre une nouvelle guerre, c'est à dire le Rhin. De nôtre côté nous aurions pu faire des concessions sur d'autres points, mais celle du Rhin est vitale pour nous. Et mon Dieu à en juger par l'esprit des populations qui nous environnent je crois que nous nous les assimilerions très facilement. Hier après avoir visité mes trois bataillons, j'ai prolongé ma promenade en poussant jusqu'à Münster Am Stein (*Bad Münster Am Stein-Ebernburg à 4 km au sud de Kreuznach*) et Kreuznach (*Bad Kreuznach à 18 km au sud de Bingen qui se trouve sur le Rhin*), Münster am Stein est dans un site remarquable, je sais que c'est une promenade qu'affectionnait l'Oncle Henri.
J'espère que notre grande a maintenant son brevet. Quand elle sera bien confirmée, si nous sommes ici encore pour quelque temps, tu pourrais peut être venir jusqu'ici moyennant 20 francs d'essence (?).
Voilà mon petit lieutenant porte drapeau qui sort de chez moi il vient prendre le drapeau pour le montrer aux boches de Kreuznach car j'envoie le régiment en promenade militaire de ce côté, et je vais monter à cheval pour le *recouper* sur son itinéraire, mes gens auront de la chance, voilà le soleil qui se lève radieux.
Adieu donc, de tout cœur je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

16 avril (1919 *Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier trois lettres de toi, dont une écrite à moitié par Marie ; en effet tu me dis que tu vas recevoir le commandant Chapuis, mais tu ne me donnes pas ton impression sur sa visite. Je suis content que ton veau soit arrivé à bon port « ma chère Perrette » je vois que ton troupeau augmente tous les jours, quand avec cela ton élevage de poulets et de lapins fonctionnera, tes dépenses pour l'alimentation diminueront certainement, 500 gr de café par jour me semblent exagérés, la ration militaire est de 21 gr, à ce taux il faut que tu comptes 350 gr pour ta maisonnée, c'est déjà quelque chose. Il faut que notre personnel comprenne que nous sommes à une époque où il faut tout de même savoir se priver.
Je comprends maintenant que j'ai reçu la lettre qui était en souffrance, je comprends tes pourparlers avec *Gottenet* et Bottelin (*fermiers du voisinage du Tremblois*). Tu as raison de ne pas céder pour le bois, cela vaut une location, car la petite parcelle qui sera ainsi abandonnée sera perdue au point de vue forestier, car les bêtes détruiront tout le taillis. S'ils en ont envie qu'ils payent 25 frs. C'est peu pour toi, mais tout de même,, comme disait le bon oncle de Plinval « les petits ruisseaux font les grandes rivières ».
La vie que nous menons ici n'est pas gaie, car pas moyen d'avoir de relations avec qui que ce soit, jamais je n'ai si bien compris que maintenant la différence de race qui nous sépare des Allemands.

Même avec mon Curé je ne trouve pas de terrain d'entente. D'ailleurs il parle assez mal le Français, je ne crois pas qu'il comprendrait notre idéal latin.
Je crois que j'ai vexé sans le vouloir sa sœur, qui lui sert de bonne, elle m'attendait dimanche pour m'accompagner à l'église, mais tu comprends que ce n'est pas dans nos mœurs françaises qu'un Colonel soit chaperonné par une jeune fille dans les rues de son cantonnement ; je lui ai dit que je connaissais le chemin et suis parti devant elle à grandes enjambées. Hier mon tout petit régiment a défilé brillamment dans les rues de Kreuznach, il s'est réellement fort bien présenté et les boches ont du être impressionnés. J'ai découvert dans le cimetière de Kreuznach un monument élevé aux habitants de la région qui ont combattu dans la grande armée sous Napoléon, il y a en somme encore beaucoup de survivances françaises dans ce Pays, il faudrait que MM les Américains et Anglais se pénètrent de cette réalité.
Au revoir ma chérie, j'embrasse ainsi que tous nos enfants.

God.

Je suis content de ton impression sur les petits. Je suis beaucoup par la pensée avec notre grande que je me représente très bien au volant de l'auto. Je vois Minette courant après Gérard pour avoir du colat.

Wöllstein le 17 avril (*1919*).

Ma chère Germaine,

Je suis un peu grippé, et j'ai eu la flemme ce matin, aussi ai-je laissé passer l'heure du courrier ; c'est un petit refroidissement que j'ai pris en courant la campagne sous les averses, cela ne sera rien comme d'habitude mais pour le moment je suis assez mal à l'aise ayant cette sale fièvre dont un peu de quinine aura raison ce soir, cela m'enlève tous mes moyens, aussi ne sois pas trop exigeante pour mon style. Evidemment je souhaiterais d'avoir un bon feu, mais Mr le Curé m'a dit que le beau poêle qui est dans ma chambre est « capout » cela veut dire qu'il est cassé. Mon bureau et ma popote chauffent bien, et j'ai la ressource de m'y réfugier, puis j'espère que le soleil aura bientôt raison des nuages et de la pluie, et ce sera encore là le meilleur remède. J'espère que nous allons bientôt être fixés par les préliminaires de la Paix, et qu'on pourra enfin reprendre cette bonne vie de famille. Je ne me fais tout de même pas trop d'illusion, notre vie à notre génération sera dure jusqu'au bout, le bon Dieu nous a fait manger notre pain blanc pour commencer, et malgré tout je suis loin de voir l'avenir tout en *rose*. Cela serait réellement trop beau si on pouvait s'abandonner tout entier à la joie de la victoire, ce serait le bonheur complet qui n'existe pas sur cette terre, notre partage c'est la lutte jusqu'au bout.
Comme toi je suis un peu hanté par l'avenir de Nanine, où trouver le mari digne de la rendre heureuse, je ne vois pas dans notre entourage quelqu'un à notre convenance. Pourtant par tes tantes ne pourrais-tu pas être mise sur la piste de quelqu'un. A mon avis c'est qu'il faudrait la marier avant que Marie soit sur les rangs, car je crains que d'ici un ou deux (*ans*) elle éclipse un peu sa sœur aînée. Enfin en cela comme pour tout le reste remettons en nous à la Providence, sans oublier pourtant que notre abandon, ne doit pas dégénérer en laisser aller.
J'espère que les enfants profitent bien de leurs vacances, je souhaite de tout mon coeur de voir revenir le beau temps pour eux.
Au revoir ma vieille, j'espère que demain j'aurai les idées plus nettes, je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos bons enfants.

God.

---

19 avril (1919 *Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

Le Général Simon m'a appelé, hier, chez lui, pour m'annoncer d'ailleurs très gentiment que le 174^{e} allait être dissous, il me prévenait officieusement pour que j'ai le temps de prendre une décision en ce qui me concerne personnellement. Je ne sais ce que je vais devenir. Si j'étais sûr d'avoir ma retraite de Lieutenant Colonel, vivement le Tremblois. Je vais dans quelques minutes annoncer cette mauvaise nouvelle aux officiers. Notre fête de Pâques va être toute endeuillée, mais c'est la vie.

Ma grippe suit son cours, j'ai repris encore de la quinine, hier soir ce qui ne m'a pas empêché de passer une mauvaise nuit, mais voilà le beau temps qui aura raison de ces vieux microbes. Je viens d'écrire à Antoine pour lui demander conseil. J'aimerais avoir une mission quelconque à remplir en Lorraine. Enfin je me laisse mener par la Providence, j'aurai peut être un léger dédommagement qui sera pour moi la possibilité de prendre une permission quand j'aurai fini la liquidation de mon régiment, en attendant que mon sort soit fixé.
Certes les grands chefs pourront se vanter de n'avoir pas beaucoup récompensé le brave 174 de ses brillants efforts pendant 4 ans, et surtout en 1918, mais passons !
Je n'ai pas reçu de lettre de toi hier. J'espère au moins que tu reçois les miennes, je voudrais savoir si tu vas tout à fait bien, et si Marie a le foie moins congestionné. J'ai encore les idées très vagues, aussi je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Wöllstein le 20 avril 1919 (*Hesse*).

Ma chère Germaine,

Voilà donc encore une fête de Pâques solitaire, j'espère bien que c'est la dernière et que l'an prochain à pareille époque nous serons tous réunis et en paix. Je crois que je vais passer ma journée au coin du feu, car hier j'ai voulu profiter du beau temps pour aérer ma grippe, cela ne m'a pas réussi et ce matin je ne fais que tousser, c'est cette vieille laryngite que tu connais et qui me coupe bras et jambe. Donc j'irai simplement à la messe et je rentrerai chez moi d'ailleurs aujourd'hui le soleil boude. J'ai annoncé hier à mes officiers et à mes hommes la triste nouvelle de notre dissolution, ils ont été consternés, maintenant l'ordre du GQG a paru mais les détails d'exécution ne nous ont pas encore été donnés, je crois néanmoins que nous ne survivrons pas à cette dernière semaine. Le régiment va mourir en beauté. Hier nous avons eu une retraite au flambeau très réussie qui m'a semblé épater les boches, demain nous avons une soirée récréative, dans le courant de la semaine nous aurons une fête sportive, et je clôturerai par un dernier rassemblement de nos glorieux débris autour de notre drapeau. Evidemment c'est pénible mais pour moi c'était prévu car il est évident qu'avec la démobilisation il faut supprimer des régiments, c'est fâcheux que cela tombe sur un beau régiment comme le 174. J'ai donc fait hier une grande promenade à cheval, j'ai traversé le plateau qui nous sépare du Rhin et ai débouché en face du Taunus à 4 km du fleuve dont j'ai pu apercevoir la large bande argentée aux pieds des fameux vignobles de Johannisberg, je suis revenu le long de la Nahe
par la grand route de Kreuznach à Bingen (*cette promenade doit faire environ 40 kilomètres*). J'ai pu constater que les boches de l'autre rive n'avaient qu'à bien se tenir car sur plusieurs kilomètres de parcours, j'ai retrouvé nos dépôts de munitions analogues à ceux que nous voyons en Tardenois ou en Lorraine. C'est d'un bon augure pour la conclusion de la Paix, car je doute que les boches osent affronter l'orage.
J'espère que Marie va mieux et que grâce à son régime et au beau temps elle retrouvera bientôt sa belle santé. Elle est à un âge ou il ne faut pas trop s'étonner d'une petite crise. Que Mademoiselle Minette soit bien sage, sans cela son Papa ne l'aimera plus. Au revoir (*ma*) vieille j'espère bien que pour me consoler de la perte de mon régiment on me donnera quelques jours de permission. Dans ce cas je m'arrêterai au passage à Helfedange.
je vous embrasse tous.

God.

Le 22 avril (1919 *Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je suis ennuyé de savoir la princesse toujours dolente, j'espère tout de même que le beau temps finira par avoir raison de ce vilain foie. L'expédition dont je t'avais parlé est dans l'eau, car nous sommes trop oiseau sur la branche pour pouvoir faire des projets. Je pense plutôt que ce sera moi qui vous arriverai dans une quinzaine de jours en passant si je peux par Helfedange (*libéré des Allemands et habité par son Père*), où tu pourras venir me rejoindre avec Nanine. J'ai fait hier une visite à mon Curé boche, je lui ai dit quelques vérités qui l'ont un peu assis, j'ai critiqué leur manque de soumission au St Père dans les

questions liturgiques, et dans la question de la 1e communion privée, je lui ai dit que nous autres Français sous notre apparence d'indépendance nous étions les plus soumis des catholiques, il en a convenu. Il déplore en Allemagne le contact permanent des protestants qui leur cause de grosses difficultés dans la pratique. Il est heureux que nous gardions le Rhin pour faire une barrière à la révolution (*allusion à la révolution communiste à Berlin, en Bavière et en Hongrie*). J'ai l'impression que si nous avions un gouvernement habile, nous nous attacherions assez vite ces populations qui sont en somme anti-prussienne quoique allemandes et qui au cours de l'histoire se sont toujours rangées du côté du vainqueur. La guerre a déjà changé bien des choses, le vendredi saint nous avons fait maigre on a trouvé moyen de nous distribuer du faisan en place de viande, demain un aumônier militaire passe dans les cantonnements pour permettre aux militaires de faire leurs Pâques. Je ne sais par exemple si c'est une mesure générale, ou seulement spéciale à l'armée Mangin. Tu sais que le Général Mangin, comme le Maréchal Foch, est un croyant très pratiquant. Quoiqu'il en soit notre plus belle armée est bien partagée sous ce rapport.
Hier soir le 2e bataillon a donné une petite séance récréative réussie, le Général Simon y assistait et a été très satisfait. Ma bronchite suit son cours, grâce au beau temps, elle ne me gène pas trop, le vieux Nique a soin de moi, et je garde la chambre jusqu'à 9 h.
Au revoir (*ma*) vieille, mille baisers à tous.

God.

---

23 avril (1919 *Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

J'achève de cuire ma vieille bronchite, je n'ai pas encore retrouvé tous mes moyens, mais je n'ai plus de fièvre, je n'ai pas interrompu mon service, j'ai simplement un peu raccourci mes promenades à cheval, et je m'octroie la grasse matinée. J'espère que la Princesse se remet aussi, et que le Petit là a aussi retrouvé la santé auprès des jupes de sa Maman.
Le 174 vivote encore, mais c'est l'agonie, il ne faudrait pas que cela dure trop longtemps car tu comprends que tous les regards des officiers se tournent vers l'avenir, pour eux le 174 est le passé glorieux et un présent incertain. Dans ces conditions mon commandement a perdu le plus solide de ses leviers, car en somme il faut tout de même prendre les hommes tels qu'ils sont et je comprends que les jeunes aient hâte de se retrouver dans le nouvel élément qui leur permettra de vivre et de se développer. C'est encore une faute de mon EM (*état major*) de ne pas comprendre que toute opération chirurgicale (et Dieu sait si c'en est une que la suppression d'un régiment) doit se faire rapidement. Enfin on travaille jusqu'au bout, pour moi actuellement sans autre but que de faire mon devoir au jour le jour.
Je m'occupe en ce moment à mettre sur pied l'historique du régiment, c'est un travail de longue haleine, qui m'intéresse.
J'espère que Nanine est pourvue en ce moment de son brevet (*permis de conduire*) : elle pourra en profiter pour t'amener à mon devant à Helfedange quand je viendrai en permission. Je ne pense pas que cela soit avant quinze jours.
En attendant au revoir, ma chère Germaine, je vous embrasse tous.

God.

Le 24 avril 1919. (*Wöllstein Hesse)*

Ma chère Germaine,

J'ai eu aujourd'hui le Général Schmitt qui est venu prendre note des desiderata de mes officiers pour leur avenir. Je crois qu'il va prendre mon officier adjoint à son état major, il placera mes officiers à peu près où ils le désirent. Quant à moi, j'ignore ce que je vais devenir, j'espère toujours commencer par prendre une permission. J'ai écrit à Antoine pour lui demander conseil, j'attend sa réponse. A défaut de régiment j'aimerais assez avoir une situation quelconque en Lorraine, avec mon siège à St Avold par exemple, où à Château-Salins, où à Dieuze, mais je crains que les places de ce genre qui pouvaient exister aient été prises précédemment. Enfin suivant mon vieux principe, je m'abandonne à la Providence. Si la paix est signée et si je peux avoir ma retraite de Lieutenant Colonel, je viendrais tout simplement prendre la situation de gouverneur militaire du Tremblois.

Je suis content que tu te sois décidée à liquider Marguerite, je comprends que cela ait été pour toi un mauvais moment à passer, mais n'avons nous pas été dressés pendant cette guerre à passer par toutes les situations. Dès qu'on a la conviction que l'on fait son devoir, le reste importe peu, et dans le cas présent ton devoir n'était pas douteux. Tu auras reçu d'ailleurs depuis, la lettre dans laquelle je te disais que j'étais d'avis que M ne pouvait pas rester.. Mon Dieu, tant pis aussi pour la petite Yvonne, si elle ne veut pas rester, bien que je la trouve assez gentille.
J'espère que tu obtiendras gain de cause pour tes chinois, tu serais gentille de m'envoyer le brouillon de ta lettre. Dis-moi aussi ce que tu penses du petit lieutenant, as-tu pu voir un peu ce qu'il pense, comment il a été élevé etc. C'est une bonne œuvre de l'accueillir un peu pour le distraire, mais tant qu'on ne sera pas fixé sur sa conduite et ses idées, il faut être prudent, à cause de nos filles. Je regretterai beaucoup de n'avoir pas vu nos deux petits. Oui il faut que jusqu'aux grandes vacances ils fassent des efforts pour corriger les points défectueux que signale leur bulletin. Il faut que Mr Gérard surtout pense qu'il est déjà en âge d'être sérieux, et qu'il n'a que le temps de rattraper son retard.
Au revoir ma chère petite femme, je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos bons enfants.

God.

Ma bronchite ne va toujours pas très fort. La journée d'hier que j'ai dû passer dehors avec le Général ne m'a pas fait grand bien. Je ne sortirai pas à cheval aujourd'hui. Le Lieutenant Py m'a quitté hier démobilisé, je le regrette car il m'était très dévoué. Il a trouvé une situation à Gondrecourt dans les Vosges. Je lui ai dit que nous *n'abandonnerions* pas sa famille, ils sont très intéressants à tous les point de vue.

Le 26 avril (*1919 Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

Quel vilain printemps ! le froid, les brouillards, le grésil et la pluie ne veulent pas nous lâcher, et rendent bien peu agréable, pour les enfants, cet heureux temps des vacances après lequel ils soupiraient. Les voilà déjà sur le point de repartir, ces chers petits, sans que je les ai vus, cela a été pour moi un gros sacrifice, j'espère que j'en serai dédommagé dans 3 mois au moment des grandes vacances. Que serai-je devenu en ce moment, je l'ignore. Mon régiment attend toujours l'ordre de dissolution. Maintenant que c'est décidé je voudrais bien que cela se fasse au plus vite, car on a peu de goût à travailler sans lendemain. Tu me diras que nous ne sommes jamais sûr du lendemain, c'est entendu, mais il y a tout de même une différence entre une hypothèse et une certitude.
Mr le Curé vient de venir me trouver pour me demander que nos musiciens prêtent leur concours à la 1e communion, je le lui accorde avec plaisir, car je m'imagine que cela fera bon effet aux yeux des Hessois.
J'ai été tellement de fois interrompu dans ma lettre que je suis obligé de la finir pour qu'elle parte.
je t'embrasse de tout cœur, et t'écrirai plus longuement demain.

God.

Ma bronchite se maintient.

Le 27 avril (*1919 Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je m'attendais à ce que la mort du 174 te fasse de la peine, et je vois que je ne me suis pas trompé, nous ne sommes pas encore morts, mais notre agonie est commencée ; on me dépouille tous les jours de quelque chose, tantôt d'une partie de ma musique, tantôt de quelque bon serviteur, et le régiment peu à peu ne sera plus que l'ombre de lui même. Il faut que moi je reste le dernier sur le pont, j'en viens à souhaiter qu'on se hâte à nous donner le coup de grâce. Je ne pense pas que cela soit avant le 1e mai, et encore ! peut être cette histoire d'Orlando va-t-elle déranger les plans d'organisation de notre état major ! (*à la conférence pour la Paix Wilson refuse d'appliquer les clauses du pacte de Londres prévoyant des compensations territoriales en échange de l'intervention italienne. L'Italie devait renoncer à Fiume et à la Dalmatie. Orlando chef de la délégation italienne quitte la conférence*). On n'a pas idée non plus d'avoir attendu 5 mois pour régler une question capitale pour l'Italie, je ne suis qu'un profane, mais le bon sens indiquait que c'était les questions épineuses qu'il fallait régler les 1e. On ne gagne jamais à se dérober devant l'obstacle, il faut toujours finir par le franchir. Il faudrait que les questions diplomatiques elles aussi

soient réglées par des hommes d'actions, et non par des parleurs. Enfin le fait est accompli, c'est fâcheux car la paix n'en sera pas facilitée, les hommes politiques sont fous et se disqualifient de plus en plus aux yeux de l'opinion publique. Il faudrait pourtant ne pas perdre les leçons de l'histoire. Napoléon nous a tracé le plan de la nouvelle Europe. Je suis persuadé que la Paix ne sera possible que quand on en sera revenu aux grandes lignes du traité de Tilsitt (*à Tilsitt Napoléon et le star Alexandre 1^e^ diminuent la Prusse de moitié en lui retirant des territoires distribués à leurs alliés*). Mais nos avocats sont à courte vue et travaillent au jour le jour. Tout de même les 1.500.000 français qui dorment en Lorraine en Champagne, au chemin des dames, à Verdun et sur l'Yser ont bien droit à ce qu'on tienne compte de leur héroïque sacrifice ! !
J'espère que tu es sortie de ta crise *intérieure* et que tu es contente de ta nouvelle organisation. Il ne faut pas laisser le jeune Georges s'endormir, c'est un service à lui rendre. Je ne sais si je t'ai dit que j'ai vu dernièrement le Général Granges ? Il est à Mayence, il a été content de me revoir et m'a demandé de tes nouvelles. Peut être lui demanderai-je de s'occuper de moi quand je serai haut le pied. Le Général Schmitt semble disposé à me laisser tomber, il a paru satisfait que je ne lui demande rien, s'il était chic cela lui coûterait pas beaucoup de me proposer pour la rosette. J'ai conscience de l'avoir bien gagnée. Mais tout cela est humain, et tu sais que de plus en plus je ne compte plus qu'avec le bon Dieu.
Au revoir petite Germaine chérie, j'espère que ton bras te laisse dormir, prend des bains très chauds, et quand le soleil viendra, des bains de soleil. Je crains que nos bons petits soient déjà repartis, je les reverrai avec plaisir aux grandes vacances.
Je t'embrasse de tout cœur, ainsi que nos filles et nos gamins.

God.

Ce que je m'ennuie après Minette. Mon rhume est toujours florissant, il attend le soleil pour disparaître, mais je n'ai plus de fièvre. Je vais à la 1^e^ communion de la paroisse, Mr le Curé m'a invité, je lui ai prêté mon quatuor.

---

28 avril 1919. (*Wöllstein Hesse).*

Ma chère Germaine,

J'ai une idée dans la tête que je veux te soumettre. Il s'agit de notre Nanine, je t'ai déjà parlé, je crois, du très jeune chef de bataillon que j'ai à mon régiment, le commandant Frénot, qui n'a que 27 ans. C'est un superbe caractère, une nature des plus sympathiques, il est croyant, et ne manque jamais la messe du dimanche, il est adoré des hommes, et des officiers, il a une gaité communicative, il sort de St Cyr et arrivera certainement aux plus hauts grades dans l'armée, il n'a pas de particule, il est plutôt d'origine modeste, son père est je crois sous officier de gendarmerie, mais n'est-ce pas un détail, les lettres de noblesse qu'il s'est acquises sur les champs de bataille par sa valeur personnelle n'ont-elles pas plus de poids que tous les titres, que jeune homme fainéant il pourrait tenir de ses ancêtres ?
Enfin je te soumets cette idée. Je te dirai que pour ce petit commandant qui pourrait être mon fils, et que j'ai vu superbe au feu, dans des conditions que je n'oublierai jamais, j'ai une admiration profonde, et une profonde affection. Il s'entendrait à merveille avec Nanine, car il a, comme elle, une haine farouche du boche. Ce serait un couple charmant, il est très bien de sa personne, a une santé de fer. Comme fortune il n'a que sa solde, mais son bel avenir est bien une belle dot, et étant donnés les goûts de Nanine elle serait, je crois, parfaitement heureuse. Il va se présenter en novembre à l'école de guerre, car il lui manque encore l'estampille pour être complet. Je ne serais pas éloigné de croire qu'il est le plus jeune chef de bataillon de l'armée français, normalement il doit être général à 40 ans. Enfin vois ce que tu penses : nous verrons comment emmancher discrètement la chose, soit par le commandant Chapuis, qui nous rendrait bien le service de présenter l'idée comme venant de lui, soit par le secours de la Providence, qui trouvera bien moyen de nous aider, si c'est un mariage écrit au ciel.
Il neige, mon rhume va mieux cependant, je sens qu'un petit rayon de soleil, et un tendre baiser de ma chatte, me retaperaient tout à fait. Je ne te parle pas d'autre chose aujourd'hui afin de te laisser tout le temps de réfléchir. Mille tendresses à tous ! Alors nos pauvres gosses sont repartis !

God.

Il m'est arrivé rentrant de captivité, un petit sous lieutenant qui a été sous les ordres d'Henri, il en fait grand éloge.

Le 28 avril (*1919 Wöllstein Hesse*).

Ma chère petite Germaine,

Je suis ennuyé de ton bras, je t'en prie vas à nouveau consulter le docteur *Sturel*, s'il y a entorse au poignet il faut absolument la résoudre. Je ne te demande pas de faire recasser ton bras : peu importe qu'il ne soit pas droit, mais ce que je veux c'est que tu ne souffres plus. Je suis content de ce que tu me dis de l'esprit des gens de Velaine. Ici la 1e communion a été une touchante cérémonie, mes musiciens ont joué avec beaucoup de sentiment l'offertoire de César Franck, un ave verum corpus, et un autre morceau. Mr le Curé n'a pas trouvé moyen de me remercier, décidément les boches ont une lacune. Dernièrement comme je lui parlais des cathédrales de Worms et de Cologne, il m'a dit « oh mais nos cathédrales ne sont rien à côté de celles de France ». Alors je lui ai servi ce que j'avais sur le cœur à propos de Reims, de Soissons, de St Quentin et d'Arras, et j'ai ajouté « croyez-vous que ces dévastations ne crient pas vengeance ? Ah ! les Allemands peuvent être fiers. St Rémy à Reims qui a vu le baptême de Clovis, a été détruite au 20e siècle par les canons du Kaiser ». Je dois dire que ma sortie a jeté un froid dans notre conversation. Les boches d'ici sont de plus en plus plats vis à vis de nous. Je crains bien ne pouvoir pas passer à Helfedange avant le départ de Tante Louise (*de Cressac*), j'ignorais que Papa ait fait une chute, j'espère qu'il ne s'en ressent plus maintenant. Cela m'irait assez bien de prendre le commandement du 153e. Si Antoine voulait, il pourrait le suggérer au Maréchal Pétain. Prie un peu pour cela.
Au revoir ma chérie, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que nos bons enfants.

God.

---

1 mai (*1919 Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je suis content de ta lettre d'hier, j'ai vu qu'à distance nous nous entendons très bien, puisque tu as adopté pour Manoncourt la solution exacte que je t'indiquai trop tard, de même pour Yvonne, nous le jugeons de la même manière. Le bon Dieu voit d'en haut que nous nous entendons si bien de loin qu'il juge inutile de nous rapprocher, crois-tu ?
Je suis ennuyé de ton bras (*bras cassé à la suite d'un accident de voiture*), quelle que soit l'appréhension que tu aies d'une opération ce sera peut être plus sage d'en venir là. Car si tu souffres il faut absolument te débarrasser de cette souffrance, si c'est une simple déformation sans douleur peu importe que tu la gardes, tu sais, chatte chérie, que je t'en aimerai tout autant. Enfin vois, tu es assez raisonnable pour prendre le parti qu'il faut.
Aujourd'hui 1e mai nous sommes consignés au cantonnement, dans notre coin c'est assez calme, mais nous surveillons de loin le bassin de la Sarre qui pourrait bien s'agiter. On parle vaguement aussi d'une démonstration de l'autre côté du Rhin, cela m'irait, pour le moment on a ce me semble ralenti notre dissolution, c'est la faute aux « macaronis ». Il fait un temps déplorable, c'est navrant de voir les arbres fruitiers en fleurs, et Dieu s'il y en a dans cette vallée du Rhin, toutes ces belles promesses sont réduites à néant ! C'est à croire que nous marchons vers la fin du monde. La population ici est pourtant laborieuse, et mériterait de voir son travail récompensé, ce sont en somme de braves gens, c'était déjà mon opinion avant la guerre, la guerre seule les transforme en brutes, car ils sont très primitifs, et ils s'imaginent que la guerre excuse tout. Maintenant comme vaincus ils sont très doux, ils seraient peut être très durs comme vainqueurs. Mr le Curé se met toujours au garde à vous quand il me parle, et fait des yeux de chat qui.....dans la braise. Il ne m'a toujours pas remercié de lui avoir prêté mes musiciens pour la 1e communion.
Je ne t'annonce pas encore mon arrivée. Si nous ne sommes pas dissous ce sera dans 3 semaines environ. Car il faut que j'attende mon capitaine adjoint que j'ai envoyé hier chez lui. Trois semaines c'est vite passé. Antoine m'a répondu une lettre d'eau bénite de cour.
Au revoir, mille baisers à toi et aux gosses.

God.

Mon rhume va mieux. J'écris au Général Gouraud pour lui demander le 153e, même comme lieutenant colonel en 2e.

Le 3 mai (*1919 Wöllstein Hesse*).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu ta bonne lettre du 28. J'ai fait un sacrifice de plus et pris mon parti de ne pas voir les garçons, je serai plus heureux aux grandes vacances. Evidemment nous ne reverrons plus les bonnes années d'autrefois, le temps passe, et chaque jour se dresse devant nous un nouvel obstacle. Le bon Dieu avait prévu naturellement tout cela, il nous a donné tout de suite toute notre somme de bonheur terrestre, et maintenant je commence à croire qu'il ne faut plus attendre que le bonheur éternel. Au moins ma pauvre vieille, je vois que tu trouves en nos enfants un dédommagement à notre séparation, tu l'as bien mérité, car ces chers petits sont surtout ton œuvre. Ah ! combien ils me manquent. Et puis je crains de n'en avoir pas fini avec l'ère des séparations. Le Général Schmidt dont à tort ou à raison, je me suis toujours méfié, me donne le N° 1 pour partir à l'armée d'orient, contre toute justice puisque mon camarade du 170 n'est lieutenant colonel qu'à titre temporaire, n'a que 44 ans et que 3 enfants. J'ai d'ailleurs réclamé, car c'est trop bête d'encaisser ainsi les injustices. Je me doute bien que c'est parce que le régiment est dissous que le général me jette par dessus bord, mais tout de même, je méritais mieux que cela. Ne t'étonne donc pas si je deviens de plus en plus misanthrope.
Ah ! comme il fera bon vivre tous les 11, loin de tous les humains dans notre Tremblois. On n'ira jamais plus loin que Velaine ! pour voir le moins d'hommes possible. Notre séjour ici commence à devenir monotone. Je me bats les flancs pour trouver à occuper mon régiment jusqu'à sa dislocation, mais personne n'a grand goût à entreprendre quelque chose, puisque l'on voit que ce sera sans lendemain. Hier j'ai groupé le régiment au pied d'un vieux bourg allemand à la frontière du Palatinat. Devant le drapeau j'ai fait un rapide historique du régiment. J'ai remis quelques croix de guerre, puis le régiment a défilé, dans les rues tortueuses d'une vieille localité moyenâgeuse, sous les yeux ébahis des « Dudules » (c'est le nom que les poilus du 174^{e}, je ne sais pour quelle raison, donnent aux boches). Avec les vieux du 174^{e} je suis toujours en famille, et je sens leur sympathie, mais c'est un crève cœur que de penser que ce dernier lien qui m'attache à l'armée va encore se rompre. Alors quoi, il n'y a plus qu'en Dieu, comme disait St Paul, que nous pouvons trouver notre repos. Oh ! ne me crois tout de même pas désespéré, je sais bien quel est le remède souverain à mon cafard, le remède approche, car je compte bien vous retrouver pour 20 jours avant un mois. Donc jusque là restons solide au poste et confiant dans le bon Dieu qui ne nous a jamais abandonnés.
J'ai reçu hier, une gentille lettre de l'aumônier divisionnaire qui me remercie de la réception que je lui ai faite pour la Pâques. Il est triste du peu de consolation qu'il a trouvé à ce moment. Les pâques ont été très peu nombreuses, très peu nombreuses même au régiment, malgré le petit mot que j'avais mis à la *décision* et mon exemple personnel. Aussi ce pauvre aumônier, qui est religieux Prémontré me dit-il , il est grand temps que les missionnaires abordent de nouveau « aux rivages de Gaule ».
Au revoir ma chère Germaine, dans quelques jours je te dirai à bientôt, en attendant, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que les bons enfants.

God.

J'entends le Herr Pfarrer (*monsieur le Curé*) qui dans le couloir dit à mon ordonnance un retentissant « morgen ». On dirait un....qui grogne. Ne m'oublie pas auprès de « bon Papa ».
Je suis content de voir Benney entre les mains de René. C'est triste pour le petit Georges que sa mauvaise santé, mais évidemment tu ne peux le garder. Mon rhume n'est pas tout à fait guéri, mais va beaucoup mieux. En attendant je garde tous mes moyens, je n'ai jamais été aussi vigoureux.

Biersstadt le 6 mai (*1919 Hesse)*.

Ma chère Germaine,

Me voilà logé dans une charmante villa aux portes de Wiesbaden sur la route de Francfort. Le pays est bien joli, j'ai sous les yeux un ravissant panorama de vergers en fleurs qui s'étalent au pied de la crête boisée du Taunus. Cette fois nous sommes en pleine Germanie à 15 km au delà du Rhin. Nous avons traversé le grand fleuve ce matin, non sans émotion. Comme il fallait que sa défaite fût profonde pour que le boche n'ait pas même esquissé le geste de défendre ce large fossé. Je m'imagine que si nos politiciens se rendaient compte de ce qu'il nous a fallu d'efforts et de sang pour réaliser le rêve de toute notre histoire, ils n'hésiteraient pas à nous garder cette frontière, qui mieux que tout le reste nous garderait, et nous permettrait de travailler en sécurité à refaire tout ce que les boches ont chez nous détruit. Ici ils n'ont pas souffert, on ne se doute pas qu'il y a eu la guerre. Les enfants fourmillent dans les rues. Eux du moins n'ont pas de haine, ils sont gentils et innocents. Un joli petit bambin de 4 ans m'a tout

à l'heure apporté un petit bouquet de fleurs, avec un bon petit sourire. Les habitants nous regardent sans haine. Les gens chez qui nous arrivons sont empressés, et aux petits soins pour nous.
Hier en arrivant à Mayence nous avons défilé devant le général Mangin, le vainqueur de Soissons et de Laon, le régiment s'est fort bien présenté. Je ne sais ce que nous allons devenir. J'aimerais bien prévoir le moment où je pourrai venir te voir. J'ai besoin de vivre en famille. Cette existence au jour le jour me dessèche le cœur et j'ai hâte d'en voir la fin.
Je suis désolé de tes déboires de culture. Ici il ne fait encore pas fameux, le soleil a bien du mal à avoir raison des frimas. J'espère que tu as de bonnes nouvelles des garçons, qu'ils sont arrivés à bon port à Fribourg. Au revoir ma vieille, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que les enfants.

God.

Le 9 mai 1919. (*Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je joue de malheur avec ma permission et si mon régiment tarde à être dissous je fais mon deuil d'être avec vous pour la fête de Nanine, car le Général de brigade partant lui même en permission m'a demandé de prendre à sa place, le cas échéant, le commandement de la brigade, il est probable d'ailleurs que le régiment sera dissous sous peu, et alors la question serait résolue.
Je n'ai pas encore de réponse du Général Gouraud ; je lui ai écrit surtout par acquis de conscience, mais ne compte guère sur son appui, comme tu le dis si bien, le bon Dieu me casera bien tout seul.
Les préliminaires de la paix sont connus des boches, ici ils sont atterrés, mais ils se rendent compte qu'il n'y a rien à faire, et se doutent que toute résistance de leur part amènerait pour eux un désastre, nous les tenons sous notre botte, il faut que nous ne les lâchions pas.
J'ai été interrompu en t'écrivant par un ordre de mission qui m'est arrivé, une reconnaissance à faire, une auto est venue me prendre, et avec le commandant Frénot nous avons filé vers l'est au travers du Taunus jusqu'auprès de Hombourg (*Bad Homburg*) petite ville située à 16 km au nord de Francfort, nous sommes revenus par la vallée du Main en contournant Francfort qui est une ville immense. J'ai été frappé de la richesse prodigieuse, du luxe des habitations, du bon état des terres. Il ne faut pas que nous nous laissions toucher par les criailleries des boches, ils peuvent payer, ils ne savent pas ce qu'est la guerre. J'enrageais de voir leurs jardins magnifiques, le luxe de leurs maisons, quand chez nous tout est dévasté, jamais ils ne paieront assez cher, et s'ils ne veulent pas payer nous écraserons Francfort, Düsseldorf , toutes leurs grandes villes *avec* nos obus comme ils ont écrasé Reims et Arras. Ah ! c'est bien joli de tout briser chez les autres, et de crier à la barbarie quand l'heure du châtiment est venue. Ce matin j'avais fait une promenade à cheval, j'ai traversé Wiesbaden, quelle ville ravissante, ce n'est qu'un parc, des villas, des hôtels superbes, de larges boulevards, et partout des fleurs et encore des fleurs. Je suis persuadé que tante Jeanne s'y plairait énormément. Nous n'avons pas en France l'équivalent. Aix les bains et Vichy sont à 100 coudées au dessous. Quel malheur que cela soit aux boches. J'ai reçu ta lettre du 7, cela va donc très vite, les photographies des enfants sont bien jolies et m'ont fait plaisir. Grâce au soleil je n'ai plus le cafard, mais je m'embête après toi et les gosses. Mille tendresses.

God.

Nos boches ont des têtes de criminels depuis qu'ils connaissent les conditions du traité, ils sont plats comme des *passoires*, et balaient les trottoirs avec leurs chapeaux, moi je les ignore, et ne leur adresse pas la parole. Hier le boche chez lequel j'ai mon bureau *déclarait* que nous étions trop nombreux, je lui ai dit dédaigneusement « Ich verstehe nicht » (*je ne comprends pas*) et lui ai fermé la porte au nez. Quand je suis rentré l'après midi j'avais un beau vase de fleurs sur mon bureau.

---

le 9 mai (*1919*).
Bierstadt près Wiesbaden.

Ma chère Germaine,

Nous tenons décidément le beau temps. Combien je regrette de n'être pas sûr de mon lendemain. Je t'aurais demandé de venir passer deux jours ici avec Nanine car réellement cela vaut le voyage. Voir les troupes françaises chez elles dans le paradis terrestre de la bochie. Nos boches sont doux comme des moutons, je loge ici chez un officier boche qui est d'une obséquiosité qui me dégoûte ; aussi je le néglige et l'ignore, je crois qu'en conscience nous n'avons pas à être polis avec eux, il suffit que nous soyons corrects. La classe aisée à Wiesbaden voudrait que nous restions pour défendre leurs richesses contre

les révolutionnaires, car depuis les incidents de Francfort où une partie des troupes est passée du côté des révolutionnaires, ils n'ont plus confiance dans leur armée. Même à Francfort les banquiers voudraient que nous occupions la ville. Je crois que cela se fera peut-être après la signature de la paix ; pour l'instant notre état major préfère que Francfort soit sous nos canons, comme Reims a été sous les canons boches. De fait nous encerclons complètement la ville, comme je te le représente dans le petit croquis ci-contre. Et à la moindre velléité des boches de faire les récalcitrants les canons des plus gros calibres, les tanks etc, sont prêts à faire de la bonne besogne. J'ai parcouru avant hier quelques kilomètres en auto sur la route de Francfort, les dépôts d'obus de gros calibres s'étalent, aux yeux des boches soumis, sur plusieurs kilomètres d'étendue, à la vérité il y a des dépôts de munitions, ininterrompus de Mayence à Francfort, et de Kreuznach à Mayence. A Wiesbaden on ne voudrait pas du tout que la guerre recommence. Les boches ne songent qu'à s'amuser : théâtre, concerts etc, ne cessent pas. Dans la classe laborieuse, agriculteurs et ouvriers, on travaille ; j'admire les femmes de la campagne, ah les gaillardes ! elles sont taillées à coup de serpe, joliment bien plantées sur leurs hanches, et travaillent la terre comme des nègres. En me promenant à cheval hier j'ai traversé quelques gros villages sur les pentes du Taunus. C'était jeudi, les enfants filles et garçons sous la direction de maîtres d'école faisaient des exercices de gymnastique. Les fillettes bien peignées avec les 2 tresses qui caractérisent la Germanie, très proprement vêtues de tabliers à couleurs voyantes formaient un peloton à part qui manœuvrait au doigt et à l'œil ; les garçons par rang de taille en peloton serré semblaient s'entraîner au service militaire. J'ai songé à Sparte, avec une certaine appréhension pour l'avenir. Mais cependant me suis-je dit, bientôt Athènes a eu raison de Sparte (*peu avant la fin de l'indépendance grecque Athènes a perdu la guerre du Péloponnèse*). N'importe je m'imagine qu'après m'avoir vu passer le maître d'école a dû montrer aux enfants le silhouette du Colonel de l'armée victorieuse.
Nous ne savons toujours rien ; l'effectif du régiment est tombé à 1200 hommes, je forme 5 compagnies, car c'est surtout l'effectif officier qui est réduit ; j'ai en ce moment 15 présents seulement. Ce ne sont même plus les cadres d'un bataillon.
Je voudrais bien que tout soit fini pour le 20 mai, car j'aimerais fêter avec vous les 21 ans de notre Nanine.
. Au revoir (*ma*) vieille, mille baisers à tous.

God.

Le 9 mai 1919.
Bierstadt près Wiesbaden.

Ma chère Germaine,

J'ai reçu hier ta bonne lettre où tu me racontes l'accident de Papa, il a eu une rude chance de ne pas se faire plus de mal, j'espère que le Docteur *Sturel* pourra le guérir tout à fait.
Donc je suis toujours à la tête de mon régiment squelettique, mais les restes en sont bons, et hier en parcourant les cantonnements je ne pouvais m'empêcher d'admirer leur belle tenue, leur air dégagé, la franchise de leur salut à tous ses bons petits gars. Le général Simon que j'accompagnais avait l'air également satisfait. Les boches ne s'attendaient pas à cette discipline bienveillante, et sont tout ébahis de voir ce que nous obtenons par la persuasion, quand chez eux le soldat n'obéit que par la crainte.
Hier après midi, j'ai traversé Wiesbaden en auto pour aller à la division où il y avait une conférence sur le Rhin, sur la révolution et l'Empire, c'est vraiment une bien jolie ville, surtout au moment de l'explosion du printemps. Voilà un séjour d'été tout indiqué pour Tante Jeanne, après la signature de la Paix : c'est bien supérieur à Kreuznach, nous n'avons pas en France une ville d'eau semblable. La ville en elle même est fort coquette, sa situation au pied du Taunus est privilégiée, et puis c'est noyé dans les fleurs et dans la verdure. C'est à cinq kilomètres du Rhin. Quand on gagne les pentes de la montagne on a une vue magnifique sur le fleuve. Au fond du tableau on aperçoit Mayence.
Malheureusement c'est une ville de joie, je t'assure que les boches ne s'en font pas des malheurs de leur patrie, ils n'ont rien à envier à la Babylone moderne comme ils disent. Je crains que bien des jeunes officiers ne se laissent prendre à ces charmes trompeurs. Les femmes qui folâtraient il y a un an avec les officiers boches se jettent littéralement au cou des français, sans aucune retenue.
Dans les campagnes le paysan semble indifférent, les démobilisés nous regardent d'un œil morne, les vieux sont polis, et saluent très bas les officiers. Les femmes sont excessivement laborieuses, elles reçoivent bien le soldat, et ne semblent pas avoir de rancune. Nos hommes couchent presque tous dans des lits, ils sont tout de suite comme chez eux, et on les rencontre littéralement entourés d'enfants. Ce qui est très apprécié de tous ces faméliques c'est la cuisine roulante, il y a beaucoup d'amateurs pour vider le fond des marmites. Les habitants du cantonnement de Wöllsttein, que nous occupions précédemment nous regrettent, la patronne de notre popote à déjà écrit à notre serveur que la maison lui paraissait bien vide depuis notre départ.

Si nous empêchons une Allemagne forte de se reconstituer, toutes ces régions qui cherchent un appui sur quelque chose de solide, se jetteront certainement dans nos bras. Je crois que ce serait une lourde faute pour l'avenir de lâcher le Rhin que nous avons atteint au prix de tant de sang, et d'argent.
Dès que je serai fixé sur la date de ma permission je te préviendrai, pour venir à Helfedange, il faut passer par Château-Salins, Baronville, Landroff, Faulquemont, la route sera meilleure que par Manhouè dont les environs doivent être encore bien abîmés. C'est entendu nous reviendrons par Metz, ce sera excessivement intéressant. Tu as raison on trouvera un mari pour Nanine chez nos Lorrains par les *Marin*, les *Gargan*, etc. La bonne vieille Marquise de *Marguerie*, nous donnera peut être un coup d'épaule.
Le capitaine Clément, mon ancien adjudant major sort de chez moi. Il est enchanté de sa situation d'adjoint au directeur du cercle de Wiesbaden, et m'a raconté des choses très intéressantes que je te raconterai.
Au revoir chère petite femme, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que tous. Bon souvenir au petit Gabriel.

God.

Le 12 mai (*1919 Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Ta lettre du 9 mai m'est arrivée par avion, je l'ai eue comme cela très vite, ne te désole donc pas trop d'être restée un jour sans m'écrire, puisque tu es à ce point occupée, je t'en prie, ma bonne petite femme, ne te crois pas obligée de m'écrire tous les jours, je préfère de beaucoup que tu ailles de temps en temps jusqu'au fond du jardin, moi même il pourra se faire que je reste de temps en temps un jour sans t'écrire, car notre existence est tellement monotone que je ne puis décidément pas inventer des histoires pour te les raconter. Hier j'ai donc été dîner avec le Colonel Pierret qui commande, je te l'ai dit, une brigade de tanks, il en a 750 sous ses ordres, c'est réellement un joli commandement. Il est installé princièrement à Wiesbaden, dans l'Eden palace, où il est seul avec son état major. Madame Pierret doit venir ces jours-ci passer une semaine, elle se trouvera très bien. J'ai passé une agréable soirée, j'ai retrouvé un autre de mes camarades de promotion, le lieutenant Colonel Rey, qui commande le 1e spahis, il s'est marié en sortant de St Cyr, et il a un fils de 26 ans qui est lieutenant. Nous avons été nous asseoir après dîner au Kurhaus où nous avons entendu de la très bonne musique. Tout Wiesbaden y était, j'ai été écœuré de la mauvaise tenue des élégantes bochesses, et malheureusement de l'attitude aussi de beaucoup d'officiers. Quelques uns des miens se trouvaient là, eux se tenaient bien, peut être me savaient-ils là, en tout cas je leur ai dit ma manière de voir à ce sujet, et ils sont fixés. Les jeunes gens sont évidemment excusables, mais tout de même, il faut se tenir, ces femmes sont les soeurs où les maîtresses des boches qui ont fait tant d'atrocités chez nous, elles ne méritent que le dédain et le mépris. En remontant le soir j'ai reçu une bonne averse sur le dos, j'en ai reçu une autre ce matin, en faisant à cheval le tour de mes compagnies, mais je ne m'en porte pas plus mal.
Au revoir ma chère Germaine, je voudrais bien t'avoir près de moi comme autrefois et t'embrasser de temps en temps, sous le regard moqueur du merle qui chante en ce moment sur le mélèze qui ombrage la terrasse du boche. Il me faut t'embrasser à distance ainsi que nos enfants qui me manquent terriblement. Si tu savais ce que j'ai besoin de vivre en famille, j'ai une provision de *vie* rentrée, je vais m'en payer quand je reviendrai avec Minette, Nanine, Teteur, Coco, Zézé, la Ricotte et la bonne grosse.

God.

Le 12 mai (*1919*) Bierstadt *(Hesse*).

Ma chère petite chatte,

Ayant à choisir entre deux choses pour l'après midi de mon dimanche : descendre dans la voluptueuse Wiesbaden qui s'étale à mes pieds, pour y entendre de la délicieuse musique ; ou écrire à ma femme, en bon mari, je choisis la seconde chose, ce qui ne m'empêchera de descendre tout à l'heure à Wiesbaden, mais à l'heure du dîner seulement, car ce matin à la messe j'y ai rencontré mon bon ami et camarade Pierret (dont tu te rappelles la belle mère que j'ai vu à Crouy sur Ourcq, qui m'a invité, (*et*) qui aurait bien voulu m'avoir pour second gendre), ouf on voit que je suis en bochie, je n'arrive plus à sortir de mes phrases, et je prends le style lourd et compassé de nos vaincus.
A la sortie de la messe, j'ai également rencontré le lieutenant colonel Viotte, un de nos camarades chasseurs du Tremblois. Madame Viotte était une de ces jeunes femmes que nous invitions de temps à autres avec les Moleux, les *Chemmenier* etc....elle a fait à ce moment là des petites fillettes, à jupes

courtes. Elle était à la messe avec son mari et ses filles, qui sont maintenant de grandes jeunes filles. Viotte m'a demandé de tes nouvelles, en même temps que des nouvelles du Tremblois, où il a eu occasion d'aller au cours de la guerre. Le Colonel Pierret commande un régiment de tanks, lui aussi a été au Tremblois, le Général Simon notre Général de brigade, aussi. Quel est l'officier français qui n'a pas été au Tremblois ! Je me réjouis de causer un peu avec Pierret, qui est une nature d'élite, un de mes bons camarades de St Cyr, et de Nancy avant mon mariage. Nos familles peuvent venir, si seulement je savais quel sera mon lendemain, je t'engagerai à faire ce petit déplacement, en partant à 6 h 40 du matin de Nancy, tu serais à 12 h 50 à Mayence, et une demi heure après à Wiesbaden, tu emmènerais Nanine avec toi ! mais il faudrait pour faire cela être sûr de me retrouver, ce qui est rien moins que certain.
Ce matin la messe de 9 h 15 était en l'honneur de Jeanne d'Arc, c'était bien : le panégyrique de Jeanne prononcé par un aumônier militaire était bien, mais un peu long, il y a eu un joli passage sur Reims. Si parmi les nombreux boches qui étaient là quelques uns connaissaient le français ils ont dû être édifiés.
Après la messe je suis remonté ici en tram, nous avons déjeuné de délicieuses écrevisses qu'un de nos ordonnances avait pêchées dans un clair ruisseau de la montagne, elles étaient fameuses, et en les suçant je pensais à certaines gourmandes et gourmands de ma connaissance, qui les auraient appréciées, elles avaient aussi le grand mérite de ne rien nous coûter. Après déjeuner nous avons fait une partie de carte, puis mes officiers sont descendus au concert, et moi après avoir passé un petit moment au bureau, je suis là qui t'écris. Je n'ai pas reçu de lettre de toi aujourd'hui, en revanche celle d'hier, avec les photographies des enfants autour de bon Papa, de Nanine, Marie et Minette, m'a fait bien plaisir.
(*la fin de cette lettre manque*).

Le 15 mai (*1919 Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je reçois ta lettre de lundi et t'en remercie, malgré le beau temps je continue à avoir le cafard, aussi je vais me décider à demander ma permission demain au général, il pourrait ainsi se faire que j'arrive dans les huit jours, je t'enverrai un télégramme pour vous donner rendez vous à Faulquemont, tu me prendrais au train avec l'auto et nous pousserions ensemble jusqu'à Helfedange, où nous passerions 24 heures et rejoindrions le Tremblois en passant par Metz. Ah ! ma vieille ! je crois que je serai aussi heureux de te revoir que le 21 août 1897, que c'est loin !
C'est aujourd'hui pour toi un triste anniversaire, et je te suis bien intimement uni en pensée et en prière ; comme il m'est pénible d'être ainsi si longtemps étranger à tout ce qui te concerne, et combien je regrette les douces années d'intimité complète que nous avons vécues, qu'on était heureux alors.
Dans la villa que j'occupe ici en ce moment, je crois me trouver à la villa St Michel, elle est beaucoup plus chic et son jardin mieux soigné, mais enfin elle en a un certain air de famille, quand je suis sur la terrasse, je me surprends à m'étonner de ne pas entendre les rires de Nanine et de Zaza et le jargon de la bonne Mme Bandel, la brave nounou qui disait tout le temps « moi couper le cou ». Je me contente de vivre une vie végétative, qui m'est bonne d'ailleurs au point de vue physique. Je m'enivre de grand air, je fais 3 heures de cheval tous les matins dans les belles forêts du Taunus. Dans les campagnes les paysans sont très polis et saluent, presque avec sympathie. Mon après midi je l'emploie à mon travail de bureau. Demain je me donne congé, c'est le premier depuis que nous avons passé la frontière de 1914, nous faisons une excursion sur le Rhin, nous partons à 6 h et rentrons seulement pour dîner. Mais dans tout cela, il me manque mon cœur, c'est à dire toi et les enfants, c'est seulement avec vous mes bien aimés que j'aurais plaisir à contempler notre belle conquête. La lettre de Nénel est bien gentille, j'espère bien avoir le plaisir de le voir ce vieil ours.
Au revoir mon petit Trotro, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que nos bons enfants.

God.

(*avant le 19 mai 1919*).
(*Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je ne t'annonce pas encore ma permission, mais une autre bonne nouvelle et je voudrais être pas loin de vous pour entendre vos hurlements de joie : je sui nommé au commandement du 153e et je dois rejoindre Nancy dès que le 174 sera dissous. Tu comprends si je remercie le bon Dieu. Justement hier je recevais une gentille lettre du lieutenant Cluny et je lui répondais en lui annonçant que je songeais à demander le

153. Je sais que tu seras bien contente. Si je reste dans tes environs cela solutionnera bien des questions. Je ne pense pas qu'il retourne en garnison à Toul dont la garnison sera forcément réduite ; je pense plutôt qu'il sera en garnison en Lorraine, de toute façon ce sera près de vous.
Nous avons fait aujourd'hui une superbe excursion sur le Rhin, par un temps magnifique : parti à 6 h ½ du matin nous ne sommes rentrés qu'à 5 h du soir. Moi je dois dire que je ne partage pas l'engouement universel, je préfère 100 fois le lac des quatre cantons, et je trouve les bords de la Loire plus riants ; ceux du Rhône plus grandioses, les boches on fait tant de réclame sur leur Rhin qu'ils ont fini par nous bourrer le crâne. Mais enfin c'est tout de même beau quoique un peu monotone.
Je crois que je suis arrivé à la dernière semaine de l'existence du 174, me voilà obligé de faire une nouvelle dépense d'écussons et de képi, enfin c'est peu de choses, et pour être au comble de ses désirs.
Au revoir ma chère petite femme, je t'embrasse mille fois ainsi que les enfants.

God.

---

19 mai (*1919 Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Nous venons de commencer la semaine décisive de la guerre ou de la paix. Je ne sais comment elle s'achèvera, ce sera en tout cas en conformité avec les desseins de Dieu, il n'y a donc qu'à attendre avec confiance. Si la guerre reprend ce sera le tour des boches d'avoir leurs campagnes dévastées et leurs villes démolies, pour nous ce sera donc la belle guerre. Je ne crois pas tout de même qu'ils soient assez fous pour risquer le paquet et courir de gaîté de cœur à leur ruine totale.
Je viens d'écrire à mon nouveau général de brigade (77^{e} b) pour lui demander s'il avait besoin de moi tout de suite au 153, ou s'il m'autorisait à attendre la dissolution du 174. Je préfèrerais sous certains rapports partir immédiatement, mais au point de vue du 174, il serait préférable, il me semble, que j'attende sa dissolution.
J'ai reçu un gentil petit mot du Général Gouraud, me tutoyant, et m'annonçant qu'il a obtenu ce que je demandais. Voilà un grand chef que les honneurs n'ont pas grisé, et qui est resté très près des moins favorisés que lui. Je lui ai répondu et lui ai dit, très franchement, que les 3 mois de guerre que j'ai fait sous ses ordres resteront jusqu'à la fin de mon existence les plus belles heures de ma vie militaire, puisque c'est sous son commandement que nous avons vu se réaliser notre rêve de la victoire.
Nous avons en ce moment une semaine hippique à Wiesbaden, les Anglais, les Américains, les Italiens et les Belges y concourent avec nous. Ce serait intéressant à suivre, mais je n'ai pas le temps, et te dirai-je que rien ne m'amuse sans toi ni les enfants. Il n'y a qu'une chose qui me délasse, c'est de me promener au hasard à cheval dans la campagne, en songeant au passé et aux absents.
Au revoir (ma) vieille, à bientôt, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que les enfants.

God.

Bierstadt le 21 mai (*1919 Hesse*).

Ma chère Germaine,

Toujours rien de nouveau pour la dissolution, me voilà maintenant à la tête de deux régiments. La division a fait demander au GQG (*grand quartier général*) s'il fallait que je rejoigne immédiatement le 153^{e,} si la réponse est affirmative je ne tarderai pas à arriver. En attendant nous continuons à vivre comme si nos jours n'étaient pas comptés. Hier nous avions une manœuvre, il faisait (*beau*) et ça été une façon intéressante de remplir la matinée.
Tout à l'heure je vais déjeuner chez le Colonel Pierret qui commande les tanks. Je vais parler avec lui de mon vieil ami Mortier dont je t'ai parlé déjà je crois. J'ai reçu ces jours ci une bonne et longue lettre de Papa, il me raconte que les boches lui ont pris ses fusils, il me dit aussi que la région où je suis est la plus belle de l'Allemagne cela ne m'étonne pas, mais néanmoins j'aime mieux notre petit coin de Lorraine. Les boches, les dudules, comme nous les appelons au 174, ne peuvent pas encore se faire à l'idée qu'ils ont à expier, ils reconnaissent que chez nous on a fait des atrocités, mais quand on les leurs reproche, ils disent, mais ce n'est pas nous, alors qui ? Nous sommes bien trop bête de discuter avec eux, il n'y aurait qu'à leur imposer nos volontés, nous avons tout ce qu'il faut pour cela, leur poser la

question toutes les 24 h, et dans l'intervalle bombarder Francfort, comme ils bombardaient Reims. Il y a Wiesbaden aussi qui serait un bon nid à obus on le domine de toutes parts, mais il faudrait d'abord que nos troupes qui l'occupent s'en écartent. Il y a Dusseldorf qui est sous le canon Belge et Anglais. Il y a Karlsruhe qui est sous notre canon, et Mannheim. Il faudrait que les diplomates cèdent la parole pendant 5 minutes au Maréchal Foch, et nous aurions de nouveau la Bochie à nos pieds.
A bientôt tout de même, je ne tarderai plus à venir, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

---

22 mai (*1919 Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

J'ai donc encore fait le sacrifice de n'être pas là pour fêter les 21 ans de notre Nanine, c'est une déception pour moi car je m'attendais à être en permission pour cette date. Aujourd'hui une note de l'armée précise que je dois attendre que le régiment soit dissous pour rejoindre le 153. Ce qu'il y a de très fort c'est que cette situation peut encore durer très longtemps. Enfin je prends patience en me disant que quand je serai au 153 je pourrai souvent vous voir. Il serait grand temps que je me retrempe dans la vie de famille, car je commence à avoir la nostalgie au milieu des boches.
Mon régiment fond comme un morceau de sucre ; chaque jour on m'enlève quelqu'un ou quelque chose, mais comme le volant de la machine continue à tourner, il faut tout de même que tout le mécanisme fonctionne. On y arrive en se donnant un peu plus de peine, mais tu comprends que chacun ne met plus beaucoup d'enthousiasme à travailler sans lendemain.
Je t'envoie la lettre d'une brave femme, que tu liras aux enfants pour leur montrer quels braves gens il y a parmi les petits de la France, et pour leur apprendre aussi que notre meilleurs récompense ici bas, qui vaut mieux que tous les honneurs, c'est de gagner la reconnaissance des humbles. On pourra s'occuper de cette petite Chabas lors de sa première communion, son mari s'est fait bien bravement tirer à la veille de l'armistice.
Je t'envoie aussi une petite photo, elle représente mon auto arrêtée à un de nos postes extrêmes aux portes de Francfort, et le Colonel du 174 qui contemple la grande ville boche, en songeant à Reims, et en souhaitant à la ville d'or de nos ennemis qu'elle ait le même sort du fait de nos canons.
Au revoir chère vieille, je n'ose pas te faire venir, car je crains de partir d'un jour à l'autre.
J'ai dîné hier chez mon ami Pierret avec les 3 commandants des régiments de tanks, tous brillants officiers et fort aimables, ils avaient là leurs femmes, très gracieuses, ah ! comme il fait bon se trouver avec des français de notre monde.

Ton chat.

Tendresses aux enfants. Je voudrais bien ne pas retarder trop longtemps le voyage de Nénel.

---

23 mai (*1919 Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je reçois ta lettre du 20. Je ne suis pas encore à Essey, au contraire ; nous quittons les environs de Wiesbaden pour nous rapprocher de Hombourg (*Bad Homburg*), je souhaite tout de même que les boches ne nous obligent pas d'avoir recours à la force de nos armes pour signer ce fameux traité, car nous ne sommes pas disposés à les épargner. Je ne t'écris qu'un mot car j'ai à faire, pour préparer le départ de demain. Inutile naturellement de te mettre en route pour Wiesbaden, pour le moment du moins. Et à bientôt tout de même car cette situation ne peut s'éterniser.

God.

Merci à Coco de son gentil petit mot.

Toujours Bierstadt le 25 mai (*1919*).
(*Hesse*).

Ma chère Germaine,

Nous ne sommes pas partis, car il y a un contre ordre, vraisemblablement en raison du délai qui a été accordé aux boches. Il est possible que nous ne fassions mouvement que mercredi ou jeudi. Dès que je serai fixé je prendrai tout de même quelques jours de permission pour venir vous voir et me présenter à mes nouveaux chefs, car je ne voudrais pas qu'ils perdent patience et demandent quelqu'un à ma place. Le Général Mangin ne veut pas me laisser partir tant que le régiment n'est pas dissous. Je crois que l'on ne nous dissoudra pas tant que la paix ne sera pas signée. Car quoique nous soyons bien réduits nous faisons toujours nombre, j'ai toujours 24 mitrailleuses bien dressées, et la valeur numérique et morale d'un bataillon de chasseurs. Si je ne craignais de perdre le 153e je serais content de pouvoir encore un peu taper sur les boches, car tu sais que j'ai toujours regretté qu'on se soit arrêté trop tôt au mois de novembre.
Ceux que nous avons ici sont en dessous de tout, ils étaient navrés de nous voir partir, et ne sauraient plus maintenant se passer de notre aide ils ont une frousse effroyable de la révolution. Ce sont de parfaits égoïstes, ils se moquent pas mal de l'avenir de l'Allemagne et ne désirent que la Paix et la tranquillité, au besoin sous le protectorat de la France, qu'ils sentent forte et puissante. Le fait est que notre armée ici donne une excellente impression par sa tenue et sa discipline.
Monsieur l'abbé m'a écrit une bien bonne lettre je te prie de le remercier, en attendant que je le fasse moi même. La lettre de Marie est bien gentille, il est certain que le Papa d'une princesse ne peut pas ne pas avoir la fourragère rouge, à ce propos achète m'en une, ainsi qu'un képi (55.1/2) aux écussons du 153e, achète moi aussi ; 4 paires d'écussons 153e. A bientôt tendresses à tous.

God.

Je t'envoie cette lettre du commandant Frébillot. Je vais lui répondre de me garder le petit logement de ce pauvre Bonnabelle.

Le 27 mai (*1919 Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je ne suis pas encore au 153e car cette fois-ci ça y est nous nous portons en avant. Ma correspondance va redevenir irrégulière, mais j'espère que ce n'est pas pour longtemps, et que nous ne tarderons pas à mettre le boche à la raison. Pour notre dernier jour aux environs de Wiesbaden, nous avons eu hier une journée de concours hippique intéressante, mais j'aurais voulu que toi et les enfants vous fussiez là pour admirer nos beaux cavaliers et nos artilleurs. Au jourd'hui j'ai fait faire à mon régiment un petit concours sportif très réussi.
Je remercie bien Geneviève de sa gentille petite lettre. J'espère que vous êtes enfin débarrassé des puces. Tu devrais demander un remède à un pharmacien de Nancy pour lutter contre ces gênants compagnons. Ah ! ma vieille j'aspire après le repos et la réunion, malheureusement ce n'est pas encore demain que j'irai en perm, car notre nouveau commandant de brigade m'écrit aujourd'hui que le lieutenant colonel Matteo ayant quitté le régiment depuis 2 mois, je ne tarde pas à rejoindre dès que le Général Mangin m'aura lâché.
Quel long purgatoire ? enfin ne nous plaignons pas pour ne pas perdre nos mérites.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

Le 30 mai (1919 *Bierstadt Hesse*).

Ma chère Germaine,

Je voudrais bien t'envoyer un itinéraire détaillé comme je le faisais autrefois, pour ton voyage à Fribourg malheureusement je n'ai pas d'horaire. Mais il est certain qu'il faut que tu partes par Nancy, Strasbourg et Bâle, en partant de Nancy à 6 h 40 (heure à vérifier) tu seras certainement le soir même à Fribourg. Ne compte pas me voir, car je ne puis encore faire de projet, emmène une de nos filles pour ne pas être seule, c'est peut être le tour de Coco, tu pourrais y ajouter Zézé pour ne pas séparer nos deux jumelles.
Le petit là m'a l'air d'avoir été impressionné par l'accident du pont du Gotheron, la lettre de Gérard est amusante par la minutie des détails. Tu fais bien ma chérie d'aller les voir tous les deux. Je serai heureux que tu vois le directeur, tu feras bien de lui parler de Gérard qu'il faudrait, je crois, fortifier. Je serais content aussi que tu connaisses l'avis du directeur sur l'avenir de Joseph. Ah ! il serait bien temps que je

revienne au milieu de vous pour pouvoir tout de même vous donner la fin du temps qui me reste à vivre. Il est temps qu'on signe la paix. Hier jour de l'ascension je me suis laissé entraîné par mon état major (*à*) aller voir Manon au théâtre de Wiesbaden, c'était bien rendu, et il m'a semblé que notre musique française plaisait à ces horribles boches, il y avait quelque chose de piquant à entendre Manon à Wiesbaden, car tu sais que le Kaiser en avait spécialement interdit la représentation. Je compatis bien au deuil que doit causer la mort de Madame Maurice de Vienne, c'est encore une des physionomies bien sympathique de notre Lorraine qui disparaît. Je suis de ton avis pour Louise et Marie Antoinette, mais la difficulté maintenant est de trouver des maris. Je n'ignorais pas que Marie Antoinette éprouverait une cruelle déception en parcourant les champs de bataille de Lorraine. Je suis ennuyé de ce que tu me dis de Méaux, j'ai peur, comme toi, qu'il éprouve une certaine peine à se tirer d'affaire, tu as bien fait de lui venir en aide, et je regrette moins cet argent là que celui que nous avons placé en fonds russes.
Ci-joint ma vieille, avec mille baisers, un mandat de 500 frs.

God.

Je suis gentil n'est-ce pas. Mille tendresses aux enfants.

---

2 juin (*1919 en Allemagne*).

Ma chère Germaine,

Tu vas être deux ou trois jours sans nouvelles, car j'avais espéré pouvoir venir te surprendre, et puis, ces maudits boches ont imaginés de se mettre en grève, et du coup je me trouve de nouveau bloqué. J'espère que ce n'est pas pour longtemps, et que je ne tarderai pas à t'arriver, après ton retour de Suisse. Je t'envoie cette lettre pour les petits, que je te prie de leurs remettre pour qu'ils voient que leur Papa ne les oublie pas tout à fait.
Je serai content d'être en garnison à Nancy, j'ai beau m'armer de philosophie, je commence à en avoir assez de ma solitude, je deviens tout à fait oiseau de nuit, et ne peux me faire à cette existence au milieu des Boches. J'ai l'impression que nous ne pourrons jamais arriver à nous entendre avec eux, un abîme nous sépare, ils ne nous comprennent pas, ou du moins, ils ne comprennent que la férule. Ceux qui devraient les connaître les ignorent complètement et font gaffe sur gaffe, mécontentant à la fois Français et Allemands. Il est temps que la situation soit bien définie.
Alors il est convenu que tu pars vendredi par Strasbourg et Bâle (*pour aller à Fribourg*) tu rentreras probablement mardi ou mercredi, et il est probable qu'après nous ne serons pas longtemps sans nous revoir.
J'ai été heureux d'avoir de tes nouvelles par Henry de B (*de Bizemont*) qui me fait de toi et des enfants un éloge qui m'a fait bien grand plaisir. Je comprends qu'il ait été navré de contempler les ruines de Bioncourt. Tu ne me dis pas si le ministre de l'intérieur t'a donné satisfaction pour les indemnités.
Je suis ennuyé de savoir Tante Jeanne fatiguée.
Le bon Nénel a dû être heureux de retrouver Minette, je regrette de n'avoir pas été de cette bonne journée. Je suis d'ailleurs maintenant habitué à me priver de ce qui me ferait plaisir. Cette longue solitude m'a transformé en une espèce d'Hermite à qui tout ce qui est humain devient indifférent, je vis d'une vie animale idiote. Enfin j'aspire au moment où je me civiliserai à nouveau à votre cher contact.
Au revoir ma chère Germaine, je t'embrasse de tout cœur ainsi que les enfants.

God.

Dis-moi si tu as reçu les 500 frs que je t'ai envoyés.

---

7 juin (*1919 en Allemagne*).

Ma chère Germaine,

Je t'ai bien suivi hier par la pensée, et je pense que ton voyage ce sera bien passé. Je me suis armé de patience pour en attendre le récit jusqu'à ton retour. De mon côté j'ai fait un excellent voyage. J'étais à une heure à Mayence et mes chevaux m'attendaient à la gare, j'ai fait les 16 km qui me séparaient de mon PC en quelques bons temps de trot à travers blés et seigles, cette course m'a détendu les nerfs et remis du voyage. J'ai trouvé tout en ordre. Les opérations de la dissolution vont commencer lundi, cela va

être quelques jours de gros travail, mais j'espère être à Nancy au commencement de la semaine, c'est à dire vers le 18 juin. Nous ne tarderons donc plus à nous revoir. Le Général Simon m'a reçu très aimablement, il m'a demandé de tes nouvelles et de celles de mes enfants. Mes officiers m'ont aussi reçu aimablement. Cette dissolution qui va être la destruction des derniers liens qui nous unissaient sera un moment pénible, mais tout ici bas se termine ainsi par la séparation, il faut donc se cuirasser contre cette impression de tristesse, et marcher toujours droit son chemin. J'ai trouvé des tas de lettres de toi, j'ai lu celle du Colonel avec plaisir, j'en ai reçu une moi même que je t'apporterai.
Ci-joint un cavalier de ta connaissance, c'est pour le cheval que je te l'envoie. Je garde bien bon souvenir de mes 2 jours de congé, j'ai trouvé auprès de toi la vraie paix que le monde ne peut nous donner, j'ai l'imagination pleine des bons minois de mes bons enfants, et j'ai hâte de revivre cette bonne vie de famille, et d'y faire mon devoir, tant comme père, que comme chef de famille, et de dirigeant pour tous les gens qui nous entourent.
A bientôt, je t'embrasse ainsi que les enfants.

God.

(25 juin 1919 (en Allemagne).

Ma chère Germaine,

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du dimanche, je pensais bien que tu ne m'écrirais pas parce que tu m'attendais, il faut encore que tu m'attendes quelques jours, car on ne parle plus pour le moment de ma dissolution (*du 174e régiment*), il faut pour cela attendre la paix, pourtant mon régiment est réduit à rien et j'aurais hâte de me retrouver avec quelques éléments dans la main, j'ai hâte surtout de te revoir et d'être un peu à ma famille maintenant que le Pays n'a plus besoin de moi. Nous nous préparons à taper sur le boche, j'aurais eu un commandement intéressant, et j'aurais aimé à taper un peu sur le boche, car tu sais que je regrette toujours que nous l'ayons laissé échapper au mois de novembre alors que nous n'avions plus qu'à frapper du pied pour l'écraser. Je crains que nos decendants n'aient à se repentir de notre modération, et j'aurais achevé ma vie plus en paix si je nous voyais bien établis et pour toujours sur le Rhin, et même au delà. Enfin la France sans la crainte du Boche ce serait le Paradis sur terre, l'autrement encore mieux.
Je compatis à tes misères d'argent, je suis moi même très pauvre, ce que je regrette, car j'aurais eu plaisir à rapporter à nos filles 1 petit souvenir de Wiesbaden. A ce propos Nanine a-t-elle reçu les 20 francs que je lui ai envoyés pour sa fête. As-tu touché les bons de la défense nationale il y en a pour 7000 frs payable au mois de mai, il me semble que cela te permet tout de même de voir venir. Tu ne me parles pas non plus du résultat de la visite du délégué du ministère de l'intérieur. Je t'envoie tout de même 400 frs. Quand ton jardin commencera à donner, tes volailles, tes cochons, tes lapins, ta vache etc, tu ne seras tout de même plus autant gênée.
Que devient tante Jeanne à Nancy ? se plait-elle, a-t-elle quelques relations agréables, ira-t-elle au Tremblois dans quelques temps ? Quand la paix sera signée essayera-t-elle de retourner à Kreuznach ? Qu'est devenu Henry de Bizemond a-t-il pu retourner au M*arne* ? Tante Geneviève est-elle à Fléville ? Et que deviennent nos bons gosses, Quiqui et Loulou, et Minette ? Je suis rudement impatient de revoir tout ce monde, et je m'ennuie terriblement, car maintenant que j'ai circulé dans tous les sens, les promenades à cheval n'ont plus pour moi aucun charme. J'ai été intéressé par le récit que tu me fais de l'exhumation des restes des soldats morts au Tremblois. C'est dommage qu'on les enlève, ces pauvres, de ce petit coin tranquille, ils auraient été très bien sous l'œil vigilant de la bonne Vierge, et les prières ne leur auraient pas manqué. Enfin à Champenoux ils seront tout de même sur la terre Lorraine qu'ils ont si bravement défendue.
Depuis quelques jours les boches ont changé d'aspect, ils se rendent compte que nous sommes forts, notre bonne tenue les impressionne, ainsi que la rapidité avec laquelle nous nous ébranlons chaque fois qu'il y a alerte. Ils nous disent que leur armée est « capoute » et que le gouvernement sera obligé d'accepter toutes nos conditions. Patientons encore huit jours et je crois que tout de même nous nous reverrons, les journées seront longues et on profitera bien les uns des autres. Ah ! je suis las des séparations.
Au revoir Germaine bien aimées et mille bons baisers à toi et à nos enfants.

God.

(*fin juin ? 1919*).

Mercredi une heure.

Ma chère Germaine,

Je pars le 10 au matin pour Epinal, je pense être le 11 à Paris et rentrer ici le 15, peut être le 16. Je t'écrirai pour te donner des précisions. Je compte faire la route jusqu'à Sarreguemines avec le régiment (*cette phrase permet de dater la lettre de 1918 après le séjour en Allemagne*), je n'arriverais donc vraisemblablement au Tremblois que vers le 25, nous n'avons encore aucun ordre à ce sujet, je ne puis donc pas te fixer ; mais je le ferai dès mon retour. J'espère ma vieille que tu auras fait bon retour avec notre chère chauffeur (*Nanine*), et que tu auras tout trouvé en ordre à la maison ; que Melle Dubois allait bien et qu'elle a retrouvé les enfants gentils, comme avant son départ. J'ai été bien content de passer ces quelques jours avec vous, mais comme toutes les permissions, c'est toujours trop court.
Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les bons enfants.

God.

Fin de la correspondance.